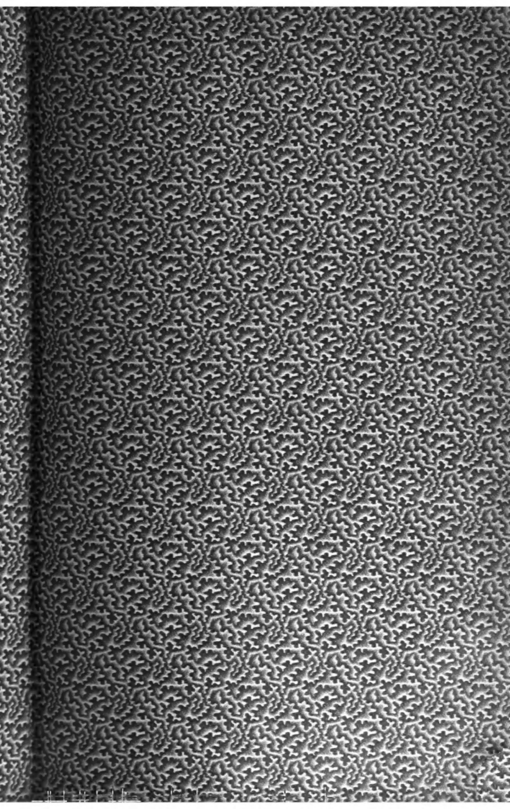
Nos premiers siècles littéraires

Charles Potvin




UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



aanteekeningen vastgesteld

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Boulevard de Waterloo, 42

NOS PREMIERS
SIÈCLES LITTÉRAIRES

CHOIX DE CONFÉRENCES
DONNÉES A L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES
DANS LES ANNÉES 1865-1868

PAR

CH. POTVIN

TOME PREMIER



BRUXELLES
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
BOULEVARD DE WATERLOO, 42
MÊME MAISON A PARIS, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1870

Publié au profit de la *Ligue de l'enseignement.*

NOS PREMIERS

SIÈCLES LITTÉRAIRES

SOUVENIR

DES TEMPS ANTÉ-HISTORIQUES

—

LUCIUS DE TONGRES.

Messieurs,

En 1829, un professeur de l'Université de Liége commençait des fouilles dans les cavernes de la vallée de l'Ourthe et de la Meuse et, en 1833, il annonçait au monde savant qu'il avait découvert, dans les grottes d'Engis et d'Engihoul, des ossements d'hommes, contemporains des grandes races d'animaux éteintes et ayant habité la contrée qu'on appelle aujourd'hui la Belgique. Ce savant était modeste, mais convaincu : il blamait la légèreté, l'*inconséquence* de certains savants qui se hâtent de conclure avant d'avoir observé et qui, sur l'exploration de quelques cavernes à peine, avaient nié l'homme fossile. Il appelait l'examen sérieux, sévère, et se disait inébranlable dans son principe, l'expérience :

« Pénétré comme je le suis de l'importance des faits que je soumets au jugement sévère des hommes les plus éclairés dans cette branche de la géologie, je me résigne d'avance à leur critique et je serai toujours disposé à accueillir leurs remarques, mais je ne dévierai point du chemin que me trace l'expérience. »

Enfin, il annonçait l'avenir, avec la noble confiance des

esprits créateurs, où perce une sorte de joie patriotique de voir son pays devancer l'Europe dans ces révélations de la science :

« De nouvelles découvertes peuvent un jour décider pour ces pays (la France et l'Allemagne) ce que le nôtre met dès à présent hors de doute, c'est-à-dire, que ces ossements humains ont été ensevelis à la même époque et par la même cause que ceux des races éteintes. »

En 1833, un savant anglais passe à Liége, et voit cette collection de fossiles, où se trouvent deux crânes humains; mais Schmerling était de trente années en avant de son siècle. Ecoutez M. Leyll raconter l'entrevue du savant obscur et de ce géologue connu dans les deux mondes :

« En l'année 1833, je traversais Liége pour aller au Rhin et je causai avec le docteur Schmerling, qui me montra sa magnifique collection et auquel j'exprimai quelque incrédulité au sujet de l'antiquité prétendue des fossiles humains. Il me fit vivement remarquer que, si je doutais de leur contemporanéité avec l'ours ou le rhinocéros, sous le prétexte que l'homme était une espèce de date plus récente, je devais au même titre mettre en doute la coexistence de toutes les autres espèces vivantes, telles que le daim, le chevreuil, le chat sauvage, le sanglier, le loup, le renard, la belette, le castor, le lièvre, le lapin, le hérisson, la taupe, le loir, le mulot, le rat d'eau, la musaraigne et d'autres dont il avait trouvé les os partout éparpillés indistinctement dans la même boue qui contenait les grands quadrupèdes éteints. »

Cette vivacité à défendre une idée juste ne convainquit pas le savant anglais, il passa son chemin et se contenta de citer les découvertes et l'opinion de Schmerling, *sans leur attribuer d'importance,* dit-il.

Trente ans après, le même savant publiait un livre, aujourd'hui célèbre, et qu'il intitulait : *l'ancienneté de l'homme prouvée par la géologie, the Antiquity of men.* Ses principales preuves sont celles du professeur liégeois, son système est cette prétendue *antiquité* des fossiles humains sur laquelle il avait montré à Schmerling tant d'incrédulité. Il était revenu à Liége en 1860 pour étudier cette magnifique collection, méconnue d'abord; mais, si la vérité triomphait, lumineuse et forte, le savant était mort dans l'obscurité. M. Leyll s'excuse dans des termes qui émeuvent et où, voulant donner à Schmer-

ling un autre nom, un nom plus beau que celui de savant, il l'appelle le philosophe belge :

« Qu'on se figure Schmerling allant un jour après l'autre se laisser glisser le long d'une corde attachée à un arbre, jusqu'au pied de la première ouverture de la caverne d'Engis, où il trouva les crânes humains les mieux conservés; qu'on se le représente ayant ainsi pénétré dans la première galerie souterraine, rampant ensuite à quatre pattes dans un étroit passage, menant aux grandes chambres ; là, surveillant, à la lueur des torches, de semaine en semaine et d'année en année, les ouvriers perçant la croute stalagmitique aussi dure que du marbre, pour extraire au-dessous, pièce à pièce, la brèche osseuse presque aussi dure ; restant pendant des heures les pieds dans la boue, la tête sous l'eau qui suintait des parois, afin de noter la position et prévenir la perte du moindre os isolé; et au bout de tout cela, après avoir trouvé le temps, la force, le courage d'exécuter toutes ces choses, voyant dans l'avenir, comme fruit de son labeur, la publication mal accueillie des travaux d'un esprit luttant contre les préjugés du public scientifique comme du public ignorant... »

Je passe les excuses du savant que rien de la science n'excuse, pour m'arrêter sur cette magnifique oraison funèbre de l'obscur philosophe belge. Ah ! messieurs, la nature et la science ne prodiguent pas leurs secrets; il faut les leur arracher, à travers les dangers et les humiliations, à force de courage, de persévérance et de génie ! Mais le hardi fouilleur de tombes antédiluviennes peut tressaillir dans sa tombe ignorée ; sa cause est gagnée. Les découvertes se succèdent et se confirment. Ce ne sont plus des haches de silex, des cornes et des coquilles aiguisées qui attestent la présence de l'homme au milieu des grands pachydermes, ce sont des os humains, ce sont des crânes d'hommes qu'on retrouve sur les traces de Schmerling partout ! Quatorze grottes ont été explorées en Belgique et l'Académie, oui, l'Académie, a fait comme le philosophe, elle a publié le dessin de deux crânes fossiles, trouvés dans une grotte qu'elle a appelée à cause de cela *le Frontal*. Désormais, l'histoire remonte à une époque qu'on n'ose fixer en chiffres, tellement elle semble éloignée ; la Belgique, et après elle l'Europe et le monde, retrouvent leurs anciens habitants dans la tombe des hyènes et des rhinocéros ; ce que Cuvier a osé nier, triste courage, par je ne sais quel compromis avec la théologie, Schmerling l'a affirmé avec la sérénité de la raison

libre, et ce vaillant chef de file du progrès sera placé sur le glorieux piédestal des créateurs de la science et des bienfaiteurs de l'humanité.

C'est à César que commence d'ordinaire notre histoire; Schmerling l'a fait remonter à des siècles de siècles avant Rome, avant le Christ, avant Odin, avant Jehovah. Ces tombes entr'ouvertes après des centaines de siècles, nous montrent le sol que nous foulons, occupé par une race qui ne connaît ni le fer, ni le bronze, ni le blé, qui taille grossièrement le silex, les os, la corne et le coquillage, qui vit de chasse et d'anthropophagie, qui mange l'ours, le renne, le renard et surtout le cheval, à en juger par la grande quantité d'os de cheval, brisés pour en sucer la moëlle, que l'on trouve dans les cavernes; ces tombes de fossiles nous rendent les mœurs de nos pères; et, quand on tient sous les yeux ces crânes qui attestent après tant de siècles l'origine antique de l'homme, et qu'on se reporte par la pensée aux temps où ces êtres qui furent nos semblables ont vécu au milieu des races gigantesques et des terribles convulsions du globe, on assiste, avec une terreur mêlée d'enthousiasme, aux durs commencements du genre humain qui ont fait croire à une malédiction céleste; on bénit cette science exacte et indomptable qui va chercher dans les entrailles du sépulcre les fastes du passé et les titres d'antiquité de l'homme; puis, si l'on mesure en esprit les années qui nous séparent de ce berceau, quel que soit le nombre de siècles qu'on accumule, on y voit s'accumuler les travaux et les souffrances, les luttes et les conquêtes, les découvertes, les inventions, les progrès! Merveilleuse puissance de l'esprit humain! ce sauvage ne connaît que la chasse, il va rassembler le troupeau, cultiver le blé; il taille le silex, il va trouver le bronze et forger le fer; il se réfugie dans les cavernes, il va bâtir la chaumière; nous entourons nos forteresses de fossés, il va transporter sa cabane au milieu des lacs; il se couvrait à peine de peaux de bêtes, il va tisser la laine. Puis, voyez-le cuire le pain et la chair, abattre les forêts, traverser les fleuves, endiguer la mer, et déjà les bêtes féroces se retirent devant lui; déjà il parle, et ce sublime effort de l'esprit va centupler sa puissance par l'échange des idées; déjà la famille existe, le clan annonce la cité, la religion bégaie, les arts chantent, la loi parle : coutumes barbares,

institutions embryonnaires, cultes féroces; mais, sous ces formes grossières, l'homme a affirmé de grands principes; déjà il s'est relié à la vie générale, il a conçu dans l'idée de cause et de justice quelque chose qui ne périt point; il a affirmé dans des lois sauvages qui passent, la conscience universelle. Que de difficultés, que de souffrances, que de siècles il a fallu! n'importe! l'intelligence s'est développée sous ce crâne étroit, la conscience a battu dans ce cœur brut, l'homme a paru dans le sauvage et Dieu dans l'humanité.

Tout cela avant les conquêtes civilisatrices de Rome' messieurs.

Ces siècles anté-historiques, qui présentent un spectacle plus grand peut-être que les autres, ont leur histoire dans ces tombes de fossiles, puis dans divers monuments qu'on nomme Druidiques et Cyclopéens, faute d'en connaître la date et l'origine; enfin, dans ces mythes religieux ou poétiques qui symbolisent l'histoire perdue et en sont comme les fossiles littéraires, plus défigurés que les crânes humains des grottes d'Engis, d'Engihoul et du Frontal.

Ces traditions nous viennent des différents peuples et des religions diverses. La grande race arienne, pour me borner à elle, les trouve dans les vastes épopées de l'Inde; la branche germanique dans l'Edda. Rome et la Grèce nous apportent leur mythologie, et le christianisme, la Bible d'une autre race. La science a l'esprit trop large pour rien exclure de ces archives générales de l'humanité; il n'y a point d'évangiles apocryphes pour la science, elle constate et interprète partout les mêmes traditions, les mêmes symboles. Partout, les livres sacrés ou les premières épopées rappellent les cataclysmes du globe. Ici, c'est la révolte des géants contre le dieu Thor; là, l'insurrection des enfers contre le ciel; ailleurs, ce sont les titans entassant rocher sur rocher pour escalader la nue, c'est Typhoë luttant contre Jupiter, quand la terre fond comme l'étain, sous le feu qui jaillit de la poitrine du géant; ailleurs encore, c'est la course des héros du Ramayana, qui ouvrent la terre, courent aux entrailles du globe, où le cheval de feu les dévore et ne laisse qu'un monceau de cendres. Ainsi, les grands souvenirs géologiques palpitent dans cette poésie puissante de la Grèce ou luxuriante de l'Inde.

Partout la lutte de l'homme contre les monstres, et ses conquêtes sur les éléments sont personnifiées dans des héros ou des dieux; c'est Hercule ou Tubalcaïn; Prométhée ou Pandore; ce sont les runes d'Odin, les mystères d'Orphée ou les secrets de Wanamoinen, l'Orphée et l'Esculape de la Finlande, qui chante l'origine du fer, l'invention de la bière et les premiers secrets de la chirurgie; c'est la Toison d'or des Argonautes ou le Trésor des Nifflungs; mythes religieux ou poétiques où l'esprit humain glorifie ses premiers travaux, si utiles, et divinise les premiers éclaireurs de l'activité sociale.

Partout aussi, on célèbre la naissance de la société, les dieux portés aux forêts, les désordres réprimés, le mariage institué, la cité bâtie aux sons de la lyre, et, Moïse ou Orphée, Brahma ou Baldur, le chemin de la vie tracé aux hommes, comme dit Horace : *Et vitæ monstrata via est..*

Enfin, vient la chronologie des empires, la généalogie des maîtres de la terre. Pour les rois comme pour les dieux, chaque peuple, chaque culte a les siens, mais le fond se ressemble, et l'humanité suit les mêmes phases. Ici, cependant, la division se marque davantage, les branches se multiplient, les peuples se séparent. Rien n'est scientifique ni exact encore ; c'est ailleurs, dans les sciences modernes, qu'il faut chercher l'histoire des migrations des races ; mais tout se spécialise : après les souvenirs des grands faits généraux de la nature et du genre humain, viennent les fastes personnels des nations, alors la Bible n'est plus que l'histoire du petit peuple hébreu ; Hésiode chantait le Cosmos, Homère célèbre Achille et les Grecs; les Vedas font place aux grands poèmes historiques de l'Inde ; à la mythologie religieuse de Rome succède cette mythologie historique qui va d'Enée à Romulus et au delà; l'Edda passe de sa partie cosmogonique aux chants guerriers qui préparent l'épopée des Niebelungen. On descend du ciel sur la terre, et la terre se divise en nombreux empires; le type est toujours l'humanité, mais les traditions deviennent nationales.

C'est ici que l'histoire générale et ses symboles ne nous suffisent plus, et qu'après avoir retrouvé dans les fastes de la tombe, l'existence et les mœurs de l'homme fossile en Belgique, après avoir constaté, dans les mythes des diverses races ou des différentes religions qui se sont succédé sur notre sol, le

souvenir des premières conquêtes de la civilisation générale, nous avons à chercher, s'il en est, les traditions particulières aux Belges sur leur antique histoire.

Ces traditions ne nous manquent point. Quand les peuples, respirant de la conquête romaine ou sortant du chaos des invasions germaniques, rassemblèrent, à la voix de leurs bardes ou de leurs rois, leurs chants nationaux qu'ils avaient craint de perdre pour toujours; à côté de l'Edda, des poëmes recueillis par Charlemagne et des chants des bardes gallois, de vieilles chroniques, légendes ou fables, furent conservées on ne sait comment ni par qui; bientôt confiées au latin, du IXe au XIe siècle sans doute, elles furent reprises ou renouvelées par les langues modernes naissantes, du XIe au XIIIe siècle, et nous sont parvenues, soit sous cette forme, soit dans de nouvelles traductions ou compilations latines. Ce qui en reste est une série de fables qui racontent l'histoire de l'Europe depuis la chute de Troie et, pour m'en tenir à ces trois peuples, donnent la généalogie des rois d'Angleterre, de France et de Belgique, depuis Enée.

Or, au XIVe siècle, ce grand siècle littéraire du Hainaut, vivait à Valenciennes, dans un couvent de Cordeliers, un moine, issu d'une noble famille; après vingt-huit ans d'études spéculatives, il était rentré au pays, avec le grade de docteur en théologie; il y avait trouvé la théologie *en mépris* et ceux qui en cultivaient la science reputés *insensés et en délire;* ce moine mendiant se disait le serviteur non-seulement de Dieu, mais de ses concitoyens; il chercha comment il pourrait servir son pays dans les sciences communes, et vit avec douleur que les nations voisines, *longtemps soumises aux belges,* avaient leurs histoires noblement rédigées, *solenniter compositas,* et que, si sa patrie en possédait, elles étaient inconnues.

« Il lui sembla,—dit-il en parlant de lui-même à la troisième personne, comme il convient à un écrivain latin,—il lui sembla extrêmement honteux que tant d'histoires longtemps dispersées fussent restées sous le boisseau et il résolut de les remettre sur le chandelier. C'est pourquoi il s'en alla, comme la Moabite dans le champ de Booz, et, à la suite des moissonneurs et non sans peine, il recueillit des épis qu'il réunit en gerbe et, comme la veuve de la Bible, il apporte sa moisson dans le trésor des comtes du Hainaut. »

Ce moine, qui suit les moissonneurs de l'histoire, dans les villes, dans les églises, dans les bibliothèques et dans la mémoire des hommes, s'appelle Jacques de Guyse. Ce qu'il glana tout d'abord c'est l'histoire des Belges depuis la chute de Troie jusqu'à César.

« Quelques-uns, dit-il, traitent cette histoire en vers latins bien faits, comme Nicolas Rucleri ; d'autres en rimes vulgaires comme Clerembaud, qui, au milieu de nombreuses choses indigestes, a laissé des récits conformes aux autres histoires, et il nous est bien permis de nous appuyer sur des témoignages étrangers. D'autres ont écrit en prose et de deux manières : l'un, comme Lucius de Tongres, a écrit sérieusement en grossier gaulois et paraît avoir traduit une chronique latine. L'autre, comme Hugues de Toul, s'est servi de sa langue vulgaire et, creusant la généalogie des Lotharingiens, a écrit magistralement l'histoire des Belges. »

La gerbe de ce moine, vous le voyez, n'est pas à dédaigner. Ce que Hunibald, résumé par Tristhemius, a fait pour les rois francs, de Francion à Clovis; ce qu'a fait, pour l'Angleterre, de Brut à Arthur, Geoffroid de Monmouth, traduisant en latin une chronique bretonne et bientôt traduit en breton et en français, et mis en vers gaulois par Robert Wace ; Lucius de Tongres, appuyé sur Rucleri, Clerembaud et Hugues de Toul, trois écrivains étrangers qui célèbrent en vers latins, en vers gaulois et en prose provençale l'histoire des Belges, l'a fait pour nos prétendus Rois, de Bavo à Ursus, d'Ursus à Ursarius et à Andromadas.

Jacques de Guyse ne s'est pas contenté de résumer ces auteurs, il les a traduits et nous conservons ainsi Lucius de Tongres.

Un siècle plus tard, en 1446, les *Annales du Hainaut* de Jacques de Guyse étaient translatées en français pour le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, dans un manuscrit d'une rare beauté. Lucius de Tongres reparait alors dans sa langue rajeunie, et je citerai de préférence le gaulois du XV[e] siècle [*], plutôt que la tradition française moderne de M. le marquis Fortia d'Urban. Le traducteur de Philippe le Bon est moins exact, mais son style garde un cachet de vétusté qui sied à de

[*] D'après le manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne.

première à jeter le cri de réprobation contre la doctrine des inquisiteurs. Érasme la tourna en ridicule; le *Malleus maleficarum,* de Sprenger, fut vivement attaqué, d'abord par un petit livre publié à Gand, en 1512; puis par deux ouvrages d'un prêtre, Jean Wier; puis par Corneille Loos de Gouda, qui fut jeté en prison pour son audace; enfin par la muse du peuple. L'histoire cite deux pièces jouées par les Chambres de rhétorique flamandes contre l'odieux préjugé, avide de sang humain.

On ne voulait d'Inquisition en Belgique, ni contre les hérétiques, ni contre les sorciers.

J'ai nommé les Chambres de rhétorique. Nous y verrons un puissant organe de l'opinion. Motley ne trouve à leur comparer que l'influence de la presse. Ces confréries poétiques, créées pour le plaisir intellectuel, devinrent bientôt la manifestation la plus hardie de la pensée du pays. Deux faits vous prouveront leur esprit : Charles-Quint les persécuta, Philippe II les abolit. Un grand nombre de rhétoriciens montèrent sur l'échafaud avec le bourgmestre d'Anvers, après la prise de cette ville, au lendemain de la Saint-Barthélemy.

Donc, quand je vois l'esprit public se prononcer avec une vivacité unanime contre l'Inquisition et le prétendu crime de magie; quand je vois tout un pays revendiquer la tolérance religieuse et réclamer, pour l'Église comme pour l'État, l'imprescriptible droit de représentation, dans les conciles et dans les États-Généraux; quand je vois que, pour lui imposer le despotisme religieux et politique, pour pouvoir continuer à brûler les sorciers et les hérétiques, nos souverains, depuis le violent Charles-Quint, jusqu'aux doucereux archiducs Albert et Isabelle, sont obligés d'interdire, sous peine de mort, la lecture de nos écrivains, même catholiques, de condamner à mort nos poëtes comme nos prédicateurs, de fermer nos Chambres de rhétorique comme nos États-Généraux, d'imposer silence à tous les organes de la pensée du pays, et d'écraser, comme une hydre, toutes les têtes de l'opinion publique; pour ma part, messieurs, je crois en toute sécurité de conscience, dans toute la loyauté impartiale de l'historien jugeant des violences qui ont cessé d'être à craindre, je crois pouvoir flétrir les bourreaux d'un peuple éclairé.

L'histoire littéraire sert à quelque chose, vous le voyez.

Littérairement, les Chambres de rhétorique ont entretenu le goût des lettres dans toutes les classes du pays ; elles ont créé de charmants poëtes ; elles ont commencé de fonder le théâtre, et, pour bien apprécier ce dernier point, il faut se souvenir qu'à l'époque où elles prenaient un rôle politique assez important pour porter ombrage à de puissants souverains, le théâtre n'existait guère nulle part : ni Shakspeare, ni Calderon, ni Corneille n'étaient nés.

Enfin, les Chambres de rhétorique, proscrites, créent le théâtre en Hollande et donnent à la jeune république son Corneille : Vondel.

Cette époque a de grands historiens, de grands poëtes, de grands pamphlétaires, dont la plupart attendent encore d'être rendus à la patrie. D'Athenus est auprès d'Hembyse, comme Marnix auprès de Guillaume d'Orange ; et Houwart et Vandervoort, l'un resté catholique, l'autre luthérien, sont amis du Taciturne.

N'oublions pas la muse du peuple, didactique et douce, sage et gaie, mêlant la naïveté du fabuliste à l'onction paternelle du prédicateur, alliant la Fontaine et Massillon : n'oublions pas le poëte qui a mérité et qui conserve dans le cœur du peuple le nom de *père des Flamands,* le vieux Cats.

La révolution du XVIe siècle fut vaincue dans nos provinces ; c'est en Hollande que la Belgique doit chercher alors sa gloire littéraire et scientifique. Nos prédicants et nos pamphlétaires sont morts sur le bûcher ; Guillaume le Taciturne, grand écrivain et grand homme d'État, est tombé sous l'assassinat ; Marnix, le Rabelais, le Pascal et le Tyrtée de la révolution religieuse, est mort dans l'exil. Tout ce qui survit, tout ce qui surgit dans les arts de la pensée, cherche au dehors une atmosphère libre. Vondel, Vanzevecote, De Decker, Van Helmont, Van Metteren, les Elzevir et les Laensberg, Mercator, Dodonée : autant de noms célèbres, autant de noms d'exilés. La pensée du pays a suivi la liberté chez nos frères du Nord. Quelques-uns sont catholiques, mais la Belgique de Philippe II n'est habitable ni pour les lettres, ni pour les sciences. Nous aurons à juger ceux qui restent, pour faire de leur art le courtisan de l'Inquisition.

Une période nouvelle s'ouvre sur un champ de ruines et

de deuil. Mais la Belgique ne mourra point! L'école de Rubens jette un éclat glorieux sur cette tombe de la patrie, et la France prélude à deux grands siècles : le siècle de Pascal et de Molière, le siècle de Voltaire et de Montesquieu.

C'est en vain qu'un cordon sanitaire est établi entre les Belges vaincus et leurs anciens frères vainqueurs et libres; c'est en vain que chaque année les édits contre la librairie sont renouvelés et renforcés, qu'on détruit tous nos livres anciens, qu'on prohibe à la frontière les œuvres nouvelles : Fleury et Voltaire, Hume et J. J. Rousseau, Crébillon, Mirabeau et le père Quesnel; c'est en vain qu'on brûle les livres sur les places publiques, que la découverte d'un ouvrage à l'*index* est payée jusqu'à 1,000 florins au délateur, que les pasquinades sont défendues sous peine de la hart, et la détention d'une Bible sous peine de mort; c'est en vain que les jésuites règnent et que Marie-Thérèse fait encore réimprimer une sorte de code de procédure, avec tout l'ancien appareil de tortures et de supplices : la Belgique ne mourra point.

Et tout d'abord, voici les grandes collections nationales qui se succèdent : les biographies d'écrivains, les descriptions du pays; les Mirœus, les Bollandus, les Zanderus, les Paquot, que la persécution ne ménagera pas toujours. Puis, les grands recueils de chartes, de traités et d'ordonnances; les *placards de Flandre*, les *gloires du Brabant*, les *coutumes de Liége,* les chartes du Hainaut. Tout le passé revit dans ces publications, pour le jour où le pays pourra relever ses droits avec son histoire. Et ce n'est pas un nécrologe, c'est un pieux monument, édifice de gloire du passé, pierre d'attente de l'avenir. On croit voir un de ces anciens peuples, forcés de chercher une nouvelle patrie, qui rassemblaient pieusement, pour les emporter partout, les cendres, et, avec les cendres, l'âme de leurs ancêtres.

Non, la Belgique ne mourra point, car la France marche vers la lumière, et la Belgique a les yeux fixés sur elle.

Après avoir été le siége de la monarchie mérovingienne et le berceau de la dynastie de Charlemagne, nos provinces avaient vu naître la langue gauloise et donné de grands poëtes, de grands ministres, de grands historiens à la France. Plus tard, la monarchie ennemie nous avait emprunté notre

infanterie, et l'armée des nobles s'était transformée en armée populaire, à l'imitation de nos milices victorieuses. Puis, que de bons auxiliaires la France avait trouvés en nous, dans la navigation, dont presque tous les termes français sont empruntés au flamand, dans l'industrie, témoin la draperie et les Gobelins, dans les conspirations incessantes de la liberté, qui unissaient les Étienne Marcel et les Jacques d'Arteveld !

Nous voilà vaincus; que la France vienne à notre rescousse ! Belges du XVIIe et du XVIIIe siècle, vos pères ont maudit la France de Philippe le Bel, de Louis XI et de Philippe de Valois ! Maudissez encore la France de Louis XIV, qui vous tue et vous pille ! Mais salut à la France de Pascal et de Molière, à la France de Voltaire et de Montesquieu ! La France du despotisme a toujours été notre ennemie; la France de la liberté sera toujours notre sœur. Tout ce que ses maîtres nous ont causé de maux pendant des siècles sera racheté, si la France nous aide à redevenir libres !

Quelques faits littéraires seulement. D'un côté, tandis que des muses courtisanes essayent d'importer chez nous le théâtre espagnol, pour que tout y porte la livrée de nos vainqueurs, et tournent en ridicule la gallomanie, Ypres devient le centre d'un mouvement littéraire flamand et national; l'école de Cats continue à parler sa langue au peuple flamand, et la Flandre traduit Rotrou, Corneille, Molière, Voltaire. D'un autre côté, le *Journal encyclopédique* de Pierre Rousseau, publié à Bouillon, fait chorus avec l'œuvre glorieuse de Diderot et de d'Alembert.

Non, la Belgique ne mourra point. Car ce n'est pas seulement du dehors qu'elle attend le salut; c'est en elle-même qu'elle cherche l'énergie de la renaissance.

Nos provinces sont devenues le camp retranché des jésuites; ils y règnent à tel point qu'au commencement du XVIIe siècle, le confesseur de l'infante Isabelle n'obtient d'elle la permission d'imprimer un livre espagnol, que sous la réserve de l'approbation du révérend père supérieur, et qu'à la fin du XVIIIe siècle, ils font emprisonner Paquot et condamner le vénérable Van Espen.

Mais nous ne sommes pas nés pour subir de tels maîtres. Nos provinces sont le foyer d'une double résistance aux saints pères.

Jansénius est le précurseur de Pascal. Une morale perverse est battue en brèche, et les Etats de Brabant refuseront de publier l'excommunication de l'auteur des *Provinciales*.

L'ultramontanisme politique est un autre danger de l'armée de Loyola : une école de jurisconsultes libéraux se forme en Belgique contre ces doctrines.

Honneur aux Stokmans et aux Van Espen, messieurs; c'est dans le droit qu'ils ont cherché la vie du pays!

Alors, un Belge encore, dom Maur d'Antines, proteste en France contre la bulle *Unigenitus*.

Ainsi la Belgique, l'œil fixé sur les lumières de la France, demandait encore à son antique génie le mot d'ordre de la civilisation; et, vienne la révolution brabançonne, à côté des masses habituées par un long despotisme au joug du passé, nous verrons un parti d'esprits éclairés et libres, capables d'entrevoir et dignes de fonder la vie nouvelle! Vienne la révolution française, il se trouvera des Belges pour suivre le mouvement, et, lorsqu'il s'égarera dans les annexions, pour parler en hommes libres à la terrible république de 93.

L'Empire dévora tout. Mais l'Empire voulait être glorifié dans toutes les langues; il n'eut garde de dédaigner notre vieil esprit littéraire; il releva les chambres de rhétorique. Alors encore, la plupart de nos écrivains sont fidèles à la patrie. C'est dans une de ces fêtes où les chambres de rhétorique étaient appelées à célébrer une campagne du nouveau César, que l'on trouve un premier essai de réhabilitation de Jacques d'Arteveld, par M. Cornélissen. En 1809, le concours d'Ypres propose de célébrer un « héros du pays. » En 1810, Alost demande aux poëtes de chanter « la gloire des Belges. » Un autre concours en langue française produit une œuvre de valeur : tandis que les courtisans prodiguent au maître un encens banal et que le président va jusqu'à vanter la disparition de la Belgique, un jeune poëte parle de la patrie avec amour, parle de la France avec indépendance, met fièrement en scène la résistance des Nerviens à César, trace un vigoureux portrait de Philippe II, s'étend sur le tableau de notre prospérité avant les derniers désastres, et appelle de ses vœux le jour où

Raucoux et Fontenoy, Ramillie et Fleurus
Du sang des nations ne s'engraisseront plus.

Ce poëte obtint le prix : la Belgique couronnait, en 1810, un généreux écho de son esprit national.

Je m'arrête ici, messieurs, car ce poëte lauréat, M. Lesbroussart, est mort depuis quelques années à peine. Je m'arrête, et après ce faible aperçu, trop succinct pour être exact, trop rapide pour être complet, je puis déjà répéter, avec une première connaissance de cause : Oui, les lettres en Belgique ont toujours été utiles, souvent glorieuses! Nos écrivains se sont toujours maintenus au niveau de leur époque, ils se sont souvent élevés au poste de vedettes du progrès. Même dans la défaite, même sous le rayonnement des gloires étrangères ou dans l'entraînement des révolutions voisines, il s'est toujours trouvé des Belges attachés aux traditions nationales et qui conservaient, dans l'éblouissement comme dans les ténèbres, une étincelle de notre génie. Opprimés et vaincus, ils donnent encore Van Espen à la patrie, Jansénius au monde.

Libres aujourd'hui, les Belges vont-ils se réduire à l'état de tributaires de la pensée d'autrui? Ah! ce serait l'abdication de soi-même! Quoi! parce que nous avons admiré la France libératrice de Pascal, de Voltaire, de Rousseau et de Mirabeau, nous devrions oublier la Belgique de Georges Strailhe, des d'Artevelds et du Taciturne! la Belgique de Siegebert de Gembloux, de Henri de Gand, de Van Espen et de Marnix! Parce que nous aimons la France de 1789 et de 1830, qui nous a aidés à redevenir libres, est-ce une raison pour nous faire les esclaves des romans du quartier Bréda et du répertoire du demi-monde? Non, cent fois non! La prévention, aussi injuste qu'incontestable, qui livre nos librairies, nos théâtres, nos chaires littéraires aux lettres françaises, continue, sans le savoir, l'œuvre de nos oppresseurs qui ont voulu nous empêcher de penser, l'œuvre de nos ennemis qui ont voulu nous conquérir, pendant des siècles. Mais la prévention ne sera pas plus forte que le despotisme et que la conquête : la Belgique ne se suicidera point! La vitalité renaissante, dont elle a fait preuve, depuis un demi-siècle, dans les arts, dans l'industrie, dans la politique, triomphera aussi dans les arts de la pensée! La Belgique ne négligera, ne dédaignera jamais les lumières des nations ses sœurs, mais elle ne mettra pas son génie sous le boisseau d'un monopole étranger! Bientôt, oui, bientôt! à qui voudra nier ses facultés intellectuelles et littéraires, elle

montrera sur ses places publiques, à côté de Pierre de Koning, Simon Stevin; à côté de d'Arteveld, Van Marlant; à côté de nos tribuns wallons et flamands, nos auteurs flamands et wallons du ***Roman du Renard;*** à côté de nos martyrs politiques, nos martyrs de la science et des lettres; à côté de d'Egmont, de Grétry, de Van Eyck, Siegebert de Gembloux, Henri de Gand, Jean le Bel et Jansénius; à côté de Van Dyck, Cats; à côté de Rubens, Marnix de Sainte-Aldegonde!

Alors, la vieille chaine espagnole sera entièrement rompue; alors, les filets de l'annexion seront brisés pour toujours; alors, notre renaissance sera complète, et l'on pourra dire, intellectuellement comme politiquement : les Belges ont une patrie.

Tel est, messieurs, l'aperçu général de l'enseignement que j'entreprends de donner ici. J'en ai indiqué les lignes principales, la signification et la portée. J'espère que vous y verrez un devoir à remplir en commun : moi, par des études consciencieuses; vous, en me continuant votre attention bienveillante.

Je ne manquerai jamais de combattre des préjugés antinationaux; mais je me garderai toujours de flatter nos vices et nos préjugés, d'écouter un étroit esprit de clocher ou de m'abandonner à un engouement systématique! Je tâcherai de me placer dans la vérité générale.

Vivre de la vie universelle et cultiver ses traditions nationales, telle est la double nécessité de l'existence d'un peuple libre. Car, s'il néglige les lumières du dehors, il s'épuise dans l'adoration de soi-même, comme dans un cercle d'impuissance, et s'expose à périr de l'explosion de ses préjugés, victime d'une présomption vaine. Mais, s'il néglige son existence propre, il cesse d'être lui-même, et ne peut tarder à disparaître dans l'orbite d'une influence étrangère.

J'éviterai ces deux dangers. J'aurai des larmes pour nos malheurs, mais je ne manquerai pas de sévérité pour nos fautes; j'aurai des palmes pour nos véritables gloires et des sentences pour ceux qui ont oublié la justice. Puissé-je parler avec l'indépendance du citoyen qui sait que la flatterie et le mensonge sont utiles à la tyrannie; mais que la liberté a besoin de conseillers, non de courtisans, et qu'elle se plait aux mâles franchises de la vérité! Je n'oublierai jamais que la

Belgique libre fait partie de l'Europe; si je l'oubliais, que vos murmures me rappellent au devoir! Je n'oublierai jamais, je l'espère, que Socrate n'était pas seulement d'Athènes, mais du monde; que sans la justice et la liberté il n'y a point de véritable indépendance, et qu'on ne sert bien sa patrie qu'en bien aimant l'humanité!

APERÇU GÉNÉRAL

DE

L'HISTOIRE DES ARTS

EN BELGIQUE.

Messieurs,

Je n'aurai aucun préjugé à combattre aujourd'hui : on peut parler à l'aise, en Belgique, des beaux-arts.

Ut pictura poesis, dit Horace, la poésie est comme la peinture ; et cette comparaison est une des grandes lignes de son immortelle épitre sur l'art poétique. En effet, les beaux-arts et les belles lettres sont d'une même famille; ils ont un domaine commun : le beau; une mère unique : la civilisation. Quand l'esprit humain lutte, il appelle à lui toutes ses facultés; quand il triomphe, il s'épanouit dans toutes ses splendeurs : l'architecture élève les monuments de la vie nouvelle; la peinture et la sculpture les décorent; la musique et la danse leur prêtent le mouvement et la voix, et déjà, et d'avance, les écrivains ont préparé, précipité, dirigé le mouvement; la plume, avant le pinceau, le burin et la truelle, en célèbre les annales; la poésie a jeté les cris d'éveil, de combat et de triomphe; les belles lettres ont placé l'idéal comme la colonne de feu en tête de la nation en marche; elles vont chanter la conquête de la terre promise. Ainsi, une civilisation s'épanouit et s'harmonise dans les arts et dans les lettres,

comme les diverses facultés du cerveau, dans l'unité puissante de l'esprit humain.

Mon cadre serait incomplet, l'harmonie en serait rompue, il manquerait de grands traits de ressemblance à la physionomie nationale que j'ai à peindre, si, avant d'entreprendre l'étude en détail de la manifestation de notre esprit dans les lettres, je n'en montrais la manifestation dans les arts.

Un autre motif m'y détermine. Les arts de la pensée, je n'hésite pas à l'affirmer, sont les premiers en valeur et en influence. Il peut y avoir de grands peuples libres, sans peintres, sans musiciens, sans poètes de génie; l'Angleterre en a été longtemps la preuve, et elle n'a pas encore son Shakspeare, son Newton, son Adam Smith, son Macaulay, ni pour la peinture, ni pour la sculpture, ni pour la musique. Mais, sans la culture intellectuelle, sans l'armée des penseurs, des historiens, des publicistes et des poètes, il n'y a pas de civilisation possible. La littérature est la sœur des beaux-arts, mais elle est leur sœur aînée.

Or, en Belgique, on ne croit qu'aux frères cadets; on a des préférences et des priviléges pour les artistes, comme si la pensée avait vendu son droit d'aînesse. C'est donc aux beaux-arts à faire apprécier notre esprit littéraire. Homère fait comprendre Phidias, Dante explique Michel-Ange. En Belgique, au contraire, à la rescousse les Van Eyck, les Rubens, les Rysbroek et les Duquesnoy! La gloire universelle de nos artistes peut et doit prêter son éclat au tableau de notre littérature.

Une légende raconte qu'en l'an 714, deux filles d'un seigneur de Denain, Herlinde et Rhenilde, élevées dans un couvent de Valenciennes, allèrent fonder un monastère à Maesyck, et s'y livrèrent avec ardeur à l'art d'enluminer les manuscrits. Ces deux saintes filles, venues du Hainaut, préparent, dans le pays de Liége, le berceau des deux peintres qui doivent illustrer la Flandre : les Van Eyck. Plus tard, l'histoire de la littérature nous montrera Jean le Bel venant de Liége à Valenciennes pour être le maître de Froissart; l'histoire de la peinture nous montrera les peintres de Maestricht, de Tournai, de Valenciennes, précédant l'école de

Bruges, et la peinture flamande recrutant ses élèves dans tout le pays : à Dinant, à Liége, à Bruxelles, à Malines, à Anvers, à Bruges. — Ainsi, la légende paraît symboliser l'unité artistique des provinces belgiques, et, lorsque je conserverai à la *Peinture flamande* son nom historique, vous comprendrez qu'il s'agit d'une des gloires du pays.

Des religieuses de Maesyck aux Van Eyck, il s'écoulera environ sept siècles; mais, dans la miniature comme dans les premiers essais de sculpture et de peinture, les archéologues rencontrent déjà le premier trait de l'art flamand : le sentiment du réel.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, l'art avait été condamné, traqué, détruit : il avait trop illustré le polythéisme pour que la religion nouvelle ne vît pas un danger dans ses traditions glorieuses. Quand les peintres et les sculpteurs, d'abord excommuniés, se risquèrent à reprendre le ciseau ou le pinceau chrétiens, ce ne fut qu'avec des réserves ennemies de l'art. Le symbolisme domina; il fut défendu de représenter Dieu sous la figure humaine, de peur qu'il ne ressemblât à Jupiter. La naïveté des premiers chrétiens des catacombes avait peint le Christ en Orphée et en Apollon; l'Eglise triomphante ne pouvait tolérer cette promiscuité. La beauté physique parut dangereuse; on n'osa donner ni des muscles à la statuaire, ni des grâces au corps humain. Le nu, cette beauté supérieure, fut proscrit. Le culte du laid sembla triomphant. La femme, type de grâce et de beauté, qui avait représenté toutes les splendeurs et toutes les fécondités de la vie : l'amour, la sagesse, la vaillance, l'agriculture et les arts ; Vénus, Minerve, Cérès, Flore, Pomone, les Muses, — la femme, — on alla jusque-là — fut souvent et longtemps réduite à représenter tous les péchés et tous les vices.

« Qu'est-ce qu'Homère et que Platon, s'écrie saint Grégoire de Naziance, auprès de ces moines héroïques, errants par le monde, sans os, sans chair et sans sang, pour ainsi dire, pour mieux ressembler à Dieu? »

Vous l'entendez, Messieurs ! *Sans os, sans chair et sans sang,* tel fut le type de l'homme sous le pinceau chrétien.

Quand l'art byzantin, qui avait conservé quelques restes de traditions antiques, fut chassé de l'Orient par les Iconoclastes, et se réfugia en Italie où il créa l'école de Cimabuë, on crut

l'art fourvoyé : la peinture commençait à peine de naître et l'on criait à la décadence. Raphaël et le Pérugin, son maître, passeront pour des païens et des athées. « C'est à Cimabuë, dit encore de nos jours M. Rio, que commence la décadence de l'*Art chrétien.* »

La poésie moderne au berceau fut laïque, et l'on peut remarquer que, dans nos provinces surtout, les trouvères restent dans la réalité de la vie. Il en fut de même de la peinture et de la sculpture : on reconnaît nos miniatures à leur sentiment du vrai. A Cologne, l'école de peinture est mystique; en Belgique, sur les pierres tombales de Tournai, comme dans les souvenirs de l'école de Maestricht, comme dans les anciennes fresques retrouvées de nos jours, tous les savants s'accordent à voir percer le caractère opposé : le réel.

Cependant les communes sont fondées; le chaos des invasions germaniques a senti tressaillir la vie; tout renaît, l'esprit humain se sent des ailes et s'envole du nid féodal; saluons la naissance du génie moderne!

Au moment où la poésie renaissante offrait aux mœurs farouches de la féodalité un idéal dont le nom est resté glorieux : la chevalerie, — des corporations d'artistes donnaient à la société nouvelle un art nouveau : l'architecture ogivale.

De grandes lois président aux arts comme aux lettres; on peut les résumer en quelques mots : — Par rapport à l'artiste : liberté, science, conscience; par rapport à l'œuvre : harmonie de la matière et de l'esprit, de la vie individuelle et de la vie générale, du réel et de l'idéal.

Quel sublime élan de liberté artistique que la lente et sûre révolution de cet art nouveau, qui transforme si complétement tout ce qui existe, qui s'impose et se superpose aux édifices commencés d'après d'autres types, et qui crée tout un monde dans les cathédrales, les beffrois, les halles et les hôtels de ville! Il n'est rien qui ne semble facile à son audace! Faut-il ouvrir d'immenses nefs où puissent se presser les multitudes; faut-il élever d'audacieux transepts comme des cieux assez larges pour recueillir les aspirations et les chants de tout un peuple, faut-il tailler des façades, des rosaces, des colonnades à la fois fortes et légères; faut-il asseoir, sur des cryptes immenses, de vastes halles, de larges

tours, puissantes comme des remparts, symboles de force et de durée, images du réel; ou faire monter jusqu'au ciel des flèches légères comme des peupliers, représentations de l'idéal? L'art gothique se joue des difficultés avec une verve incomparable, avec une audace qui nous étonne encore.

Cette audace ne fut pas seulement artistique, elle fut politique et religieuse. Les hôtels de ville, les beffrois et les halles sont des monuments de liberté, et que de fois les maçons et les architectes ne durent-ils pas prendre les armes avec les bourgeois, combattre autour de leurs édifices en construction et défendre les idées qu'ils représentaient dans la pierre! Et pour élever les cathédrales, ne fallut-il pas aussi rompre avec les combinaisons de la routine et renverser tout l'ancien symbolisme de l'Eglise? « L'esprit du monde s'oppose à l'esprit du Christ dans l'art, » dit M. Didron.

L'historien Motley considère l'architecture gothique religieuse comme une des premières manifestations du génie intellectuel de nos provinces et il y découvre aussi « cette tendance pratique qui est le signe distinctif de la race batave et flamande. »

Aussi, dès le douzième siècle, et surtout dans le treizième, les corporations sont laïques. Les maçons, architectes et peintres, sont francs-maçons. L'esprit moderne bâtit sa bible de pierre, et l'opposition, signalée par le savant M. Didron, va jusqu'à la satire. Voyez sur les bas-reliefs, sur les gargouilles, sur les stalles, ces renards en froc prêchant des dindons ou croquant des poulettes; ces moines aux oreilles d'ânes, ces porcs en habits sacerdotaux; voyez ces naïves sculptures qui prêtent des obscénités aux moines! Le génie du moyen âge aime, comme Shakspeare, à mêler le sarcasme au drame et le grotesque au sublime; il s'impose aux maîtres de l'époque, rois ou prêtres, fondateurs de cathédrales. L'esprit qui anime le *Roman du Renard* et les fabliaux prend corps dans la pierre.

Les légendes font nettement ressortir cette opposition. S'il faut les en croire, les cathédrales romanes sont toutes bâties par des anges; mais c'est à l'enfer qu'on arrache les secrets nouveaux, et les cathédrales gothiques sont l'œuvre du diable. Croyons-en la légende, messieurs, car le diable ici, c'est la liberté de l'art.

C'est aussi la science! Quelle science du beau et de la cons-

truction, dans ces combinaisons si compliquées et si fortes, dans ces moyens, adroits et gracieux, solides et grandioses, de prolonger les nervures des colonnes comme des arêtes de l'immense voûte ogivale; de changer les contreforts en ornements, et de composer avec des arcs-boutants une harmonie architecturale!

Et quelle conscience aussi! Quelle haute conscience des besoins moraux et des gloires matérielles de la civilisation! Quel sentiment élevé : de la grandeur du commerce, dans les halles et les maisons hanséatiques; de la puissance du droit, dans les beffrois et les hôtels de villes; de la foi religieuse et de l'amour universel, dans les cathédrales! On prêtait alors à l'Evangile de sublimes interprétations de liberté et de charité; c'est l'époque des rêves de fédération et de fraternité universelles; l'art gothique élève des temples au génie d'une époque démocratique, dans toutes ses manifestations : au commerce cosmopolite, à la liberté communale et fédérative, à une religion d'amour et de paix.

Les cathédrales, monuments d'un art sublime, présentent aujourd'hui deux caractères qui forment avec ces grandeurs un triste contraste : presque toutes sont inachevées, plusieurs sont en ruines. A la plupart, il manque la flèche gigantesque ou la seconde tour dessinées dans le plan primitif; un grand nombre portent les marques de la hache révolutionnaire. L'explication de ces faits est facile à saisir : La foi qui bâtissait ces beaux monuments n'était pas celle des quêteurs d'indulgences ou des prédicateurs de l'Inquisition. Quand le peuple vit ses aspirations trahies, il laissa l'œuvre interrompue, et plus d'une fois de sanglantes provocations lui mirent en mains la torche et la hache contre des édifices où des prêtres d'oppression remplaçaient son Dieu d'amour. Inachevées ou ébréchées, nos cathédrales ont perdu aujourd'hui la séve de l'avenir; elles sont des œuvres du passé, elles ressemblent aux rêves de la démocratie chrétienne, étouffés sous l'étreinte des Philippe II et des Charles IX.

La foi n'a pas failli aux hôtels de ville. Nos hôtels de ville sont achevés ; ils ne portent d'autres cicatrices que celles de la défense nationale ou des luttes pour le droit. C'est l'étranger ou le despotisme qui les a marqués de stigmates glorieux : ils représentent la liberté victorieuse.

Quelquefois l'hôtel de ville et le temple, le beffroi ou le Perron et l'église étaient en présence, comme à Liége : Le monument du peuple est conservé la cathédrale a disparu. C'est que la liberté n'a pas été trahie par le peuple, comme Dieu par l'Eglise. Nos hôtels de ville avec nos franchises communales ont survécu aux orages; ils restent debout comme l'arche maîtresse de nos institutions. Gloire donc à nos hôtels de ville, si beaux pour l'art, si glorieux pour l'histoire, si précieux pour la civilisation! L'architecture gothique a pour berceau principal le nord de la France, l'ouest de l'Allemagne et la Belgique. L'architecture des hôtels de ville nous appartient surtout; ils illustrent, ils instruisent notre pays, ils sont comme l'incarnation de nos vieilles franchises. Quand un peuple a ainsi éternisé ses droits dans la pierre, il ne doit point déchoir. Ces édifices solides semblent la clef de voûte de son avenir; à voir ces flèches hardies, on dirait que l'amour de la liberté monte incessamment du cœur de la nation jusqu'au ciel libre, et que, si l'on voulait attenter à ce peuple, chaque pierre de ces monuments, chaque pierre de cette tour sublime qui s'élève au-dessus de nos têtes, se détacherait pour écraser les profanateurs.

Les édifices de la vie nouvelle s'élèvent; qui va les décorer? La peinture est là, exercée depuis des siècles dans les manuscrits, sur les parois des temples, dans les riches demeures des bourgeois; citant des noms célèbres, ardente au travail, inspirée du sentiment du vrai et prête à couvrir les cathédrales de compositions qui soient en harmonie avec leur grand style. L'école des Van Eyck va illustrer la Flandre.

Cet art s'épanouit aussi dans la liberté. Il peint l'homme, même dans la divinité; il cherche la beauté de la femme, il s'inspire des splendeurs de la chair. Place au sentiment de la réalité pittoresque!

Les moines avaient d'abord cultivé l'art de l'enluminure. En Italie, l'école de Cimabuë continue à être mystique, Fra Angelico est un moine, humble, timide et triste, qui pleure en peignant le martyre de Jésus et Notre-Dame aux Sept douleurs, et qui refuse l'archevêché de Florence; Savonarole prêche une croisade contre l'art profane.

La Flandre n'aura pas de Savonarole. Elèves de l'école

mystique de Cologne, les Van Eyck deviennent en Flandre les peintres du réel; nos artistes ne portent pas le froc, ils s'associent en corporations bourgeoises, ils mènent une vie active de voyageurs, de soldats, de révolutionnaires ou de grands seigneurs ; ils sont comédiens et poëtes, comme Karl van Mander; on les anoblira comme Rubens et Sprenger; ils ne seront pas moines, ils seront ambassadeurs comme Rubens.

Le sentiment de l'idéal ne manque pas à cette première école, mais il est naïf et primitif, comme sa couleur et son dessin, comme l'enfance de l'art. Pour placer leur sujet dans la vie générale, les peintres ne trouvent rien de mieux que de représenter l'univers, de diviser le tableau en nombreux compartiments, où chaque côté de l'idée puisse trouver une place : le symbole comme le fait, le surnaturel à côté de l'humain; ici les origines, là les résultats. Dans les vieux mystères, le théâtre était partagé en trois étages : le ciel, la terre et l'enfer; la peinture employait les mêmes procédés. Ces divisions d'un tableau, qui vont jusqu'à douze dans le rétable des Van Eyck à Gand, s'harmonisaient avec l'architecture; et les cadres de ces rétables, comme le *Triomphe de l'Eglise,* de J. Van Eyck à Madrid, sont de véritables chapelles gothiques. Ainsi le réel s'unit à l'idéal avec une naïveté grandiose.

Ces caractères appartiennent à l'époque. Trois traits seulement distinguent et honorent l'école flamande : le sentiment du réel, le coloris, le perfectionnement de la peinture à l'huile.

Par là, la peinture flamande marche en tête de l'art, et bientôt son influence s'étend partout avec sa gloire. Grâce à son éclat, grâce à la munificence de nos princes, grâce surtout à la richesse de nos bourgeois et au grand mouvement de notre commerce qui attire et héberge en Flandre toutes les nations, l'amour de la peinture se propage dans toute l'Europe; les écoles du Rhin, de Westphalie, de Franconie, de Souabe et d'Alsace acceptent l'invasion de l'art des Van Eyck, des Memling et des Roger Vanderweyden. L'influence s'étend au delà des Alpes, au delà des Pyrénées; l'école vénitienne acceptera bientôt l'impulsion; et le père de Raphaël va célébrer en vers la gloire de l'école flamande :

A Bruggia fu tra gli altri lodato
El gran Joannes, el discipol Rugero.[1]

[1] Jean Van Eyck et Roger Vanderweyden.

Les premières corporations de Saint-Luc datent du commencement du treizième siècle. Cent cinquante ans s'étaient à peine écoulés que l'Europe entière admirait le génie de la Flandre.

Ne nous méprenons pas cependant et n'exagérons rien, messieurs. Nos peintres sont en tête de l'époque; ils ont perfectionné le procédé matériel, ils ont créé l'école du coloris, comme le reconnait Vasari; pour la science comme pour la pratique, ils valent, ils surpassent tous les autres, et ils sont eux-mêmes. Mais l'art est encore dans l'enfance, et il faut quelque chose de plus pour constituer une de ces écoles qui imposent à l'histoire un grand nom. La peinture flamande existera; mais attendons! La peinture flamande, c'est l'école de Rubens.

Nos artistes semblent avoir l'instinct de ce qui leur manque, car ils vont se jeter dans toutes les innovations et frapper à toutes les portes du progrès.

Premièrement, le réel est poussé plus loin. L'étude de la physionomie, de la main, de l'anatomie, du nu, de la perspective, fait l'objet de préoccupations sérieuses : Quentin Metsys érige presque en système une tendance instinctive jusqu'alors. A Cologne et dans l'école monastique d'Italie, les vierges idéales avaient été à peine des femmes; quand la renaissance aura triomphé, Raphaël peindra la madone avec la beauté sereine et matérielle de la statuaire antique. En France, un tableau religieux, qu'on attribue à Jean Fouquet, représente la mère du Christ sous les traits d'Agnès Sorel allaitant l'enfant d'une façon presque indécente. En Flandre, la mère du Christ est la femme dans la beauté de l'innocence et de la modestie; ce n'est ni la maîtresse sensuelle, ni la Vénus antique, c'est la jeune mère.

Secondement, ce sentiment du réel divise les genres et partage la scène. Le portrait sort des tableaux religieux où l'on aimait à le placer; il redevient un genre à part, humain et profane. Les spectacles de la nature se débarrassent des saints, des anges, du doigt de Dieu et de l'homme même : genre profane qu'illustreront bientôt les Ruysdael, les Bril, les Wynants et tant d'autres.

Troisièmement, la vie universelle cesse de remplir la toile,

l'épisode l'emporte. On cherche des moyens plus simples, plus artistiques d'exprimer l'idéal et, faute de les trouver, on sacrifie l'idéal.

Quatrièmement, les scènes populaires et grotesques vont prendre une importance réelle. On ne peignait que les saints, les rois ou les héros; on peint le peuple dans sa vie privée, dans son échoppe, à la danse, au cabaret. Jérôme Bosh avait préparé Callot, Breughel annonce Teniers.

Enfin, l'Italie a grandi au soleil de la renaissance et elle nous surpasse; tous nos peintres se tournent vers cette splendide lumière. Van Orley et Otto Venius imitent Michel-Ange, Sprenger l'exagère; Michel Cocxie et Franz Floris aspirent au titre de Raphaël flamand et l'obtiennent. Calewart va jusqu'à se faire naturaliser Italien; il aura pour élève l'Albane, le Dominiquin et le Guide. L'influence fut si grande que la peinture française se perdit dans l'engouement, et que l'on put croire la peinture flamande séduite, entraînée, subjuguée, perdue. Cependant, l'étude de la nature, le paysage, les scènes populaires gardent encore quelque chose du génie flamand; l'école de Van Eyck a disparu, faisant place aux éléments modernes, et déjà le concile de Cambrai de 1565, faible écho de Savonarole, a protesté contre l'invasion de l'art profane; déjà Karl van Mander, peintre et poète, a prononcé ces paroles : « Le dessin est le corps de la peinture, mais la couleur en est l'âme. » Rubens est né. Italie! glorieuse Italie! tes séductions menacent en vain notre originalité; Rubens va te ravir le feu céleste et créer la peinture flamande.

Mais Rubens pourra-t-il seulement habiter sa patrie? Son père est en exil; Pierre-Paul est né sur la terre étrangère; la Hollande est fermée à sa famille par une faute de son père; la domination espagnole chasse de la Belgique tout ce qui garde un caractère indépendant; le duc d'Albe règne dans le sang, et les peintres ne sont pas épargnés : Jean Van Kuyck a été brûlé vif en 1572; en vain il avait offert de racheter sa vie en peignant un jugement de Salomon; les enfers de Pluton ont rendu la belle Eurydice au poète Orphée, mais le bûcher de la Sainte-Inquisition ne lâche point sa proie à la voix des beaux-arts.

Le sanguinaire exécuteur des hautes œuvres de Philippe II

protége les peintres; protection terrible! Un élève de Franz Floris excellait dans la ressemblance; il s'appelait Guillaume Key; le duc d'Albe lui commande son portrait, l'artiste accepte cet honneur; il commence à étudier cette physionomie, où l'inflexibilité de la tyrannie semble moulée dans du bronze, et il s'effraye. Que sera-ce quand le duc parlera? Le duc, ne s'imaginant pas que le peintre sache l'espagnol, s'entretient dans cette langue avec un membre du Conseil des troubles et lui annonce que l'ordre d'exécuter les comtes d'Egmont et de Horn est signé d'avance à Madrid. Le peintre a compris, le pinceau va lui tomber des mains, il se domine et s'enfuit, atteint d'une fièvre qui devient bientôt le délire; le jour même de l'exécution des deux martyrs, il meurt. Un rugissement du tigre avait tué le généreux artiste. La peinture ne mourra-t-elle pas aussi dans cette atmosphère de sang et sur les ruines du pays? Ne désespérons point! le duc d'Albe est tombé sous le poids de ses crimes. Philippe II ne peut conserver sa conquête qu'en y renonçant pour lui-même; le bourreau est obligé de rendre à sa victime un simulacre de vie nationale. La cession du pays aux archiducs Albert et Isabelle ne fut qu'une comédie; mais, quelles que fussent les causes secrètes qui la rendaient illusoire, cette cession parut une victoire pour les Belges, fut un aveu d'impuissance pour leurs maîtres. La Belgique, ignorant la trahison cachée, put croire à des jours meilleurs; ses penseurs et ses hommes d'Etat ne pouvaient pas encore la relever; Rubens vient poser sur les cicatrices de la patrie le divin baume de la gloire!

Arrêtons-nous à ce Shakspeare de la peinture flamande.

Rubens a été préparé par tous les tâtonnements et tous les progrès de l'art du XVIe siècle, mais il sera lui-même. Rubens s'appropriera toute la science des écoles italiennes, mais il eut pour maîtres Otto Venius et Van Noort : il restera flamand.

Frans Floris avait la hardiesse sans l'âme, Breughel la vérité sans la grandeur, Metsys l'épisode sans l'idéal, Venius la science sans l'audace, Van Noort le coloris sans le sentiment héroïque. Rubens aura la fougue et la vérité, la science et le génie.

La peinture italienne l'attire, de Rome à Florence, de Florence à Venise: il va de Raphaël et de Michel-Ange à Titien

et à Véronèse; il prendra aux uns la science de la composition et du dessin, aux autres le clair-obscur; à celui-ci le sentiment de l'harmonie, à celui-là la fougue de la mise en scène; mais il garde de l'art flamand son puissant coloris et son sentiment du réel; il ne sera ni Raphaël, ni Michel-Ange, ni Titien, ni Véronèse; il sera Rubens.

Jamais la liberté de l'art n'a été portée à ce comble de hardiesse et de force; jamais peintre n'a connu comme lui — que dis-je! connaître n'est rien — n'a possédé, n'a rendu siennes, n'a fécondé, n'a transfiguré toutes les ressources du génie; jamais la splendeur des chairs et des couleurs n'a été jetée ainsi dans un rayon de soleil; jamais la fougue des passions, l'exubérance de la vie n'ont palpité dans les groupes ou sur les figures avec cette puissance; jamais la conscience de la dignité de l'art et le sentiment du genre héroïque n'ont vivifié à ce point la composition et l'exécution d'un drame confié à la toile. Il n'est pas un sujet, si simple, si modeste qu'il fût, que cette largeur de composition, cette fougue d'exécution, cet éclat des couleurs, n'aient élevé au premier de tous les genres : chaque toile de Rubens est une page d'épopée.

Le vrai et le beau pittoresques, voilà, à ce qu'il semble, le caractère du génie de Rubens. Avant lui, on avait pris l'exact, le fini, le réel, pour le vrai. En peinture, le vrai n'est ni l'exact, ni le fini, ni le réel. L'art qui s'adresse aux yeux pour arriver à l'âme, ne doit pas peindre la vie comme elle est, mais comme on la voit. Or, il n'est pas une ligne, pas une couleur, pas un groupe, dans la nature ou dans la vie, qui soit perçu par les yeux d'une manière exacte et indépendamment des choses environnantes. Les lignes se perdent dans le jeu des ombres et des lumières; les traits se fondent dans les contours et dans l'air ambiant; les couleurs varient selon le degré d'intensité des lumières et selon les reflets des couleurs voisines. Par le mouvement, tout change encore; le vrai n'est pas le repos; l'œil saisit-il jamais une scène immobile, la vie changée en statue, comme des modèles qui se roidissent au signal d'un photographe? Non. Le dessin exact n'est pas le vrai; le fini qui trace les briques d'un monument, les feuilles d'un arbre, les lignes d'un parquet, n'est pas le vrai. La couleur, telle qu'elle est quand l'objet est isolé, n'est pas la couleur véri-

table. Le regard saisit dans une scène qui passe quelques points saillants; le reste, vague, inaperçu, fugitif. On rapporte qu'un peintre grec, Protogène, avait placé une perdrix dans un de ses tableaux et l'avait si bien peinte qu'elle paraissait vivante et détournait l'attention du sujet principal; malgré ce succès, le peintre effaça la perdrix de son tableau. La peinture cherche à faire illusion aux sens, à leur rendre ce qu'ils ont vu, de la façon dont ils ont cru le voir; à leur représenter des scènes qu'ils se figurent voir d'un coup d'œil : le vrai pour elle n'est pas la chose comme elle est, mais comme on la voit; le vrai n'est pas la vie en arrêt, mais le mouvement.

Tel est le premier secret, la première loi de l'art de Rubens et ce qui donne à son dessin une supériorité qu'on voudrait nier en vain. Raphaël dessine le vrai exact, la vie au repos; ses tableaux ont le calme serein et fixe de la statuaire; Michel-Ange dessine le mouvement avec le trait exact; Rubens dessine la chose comme on la voit quand elle se meut, et pour cela il dessine avec la couleur, il fond le trait exact dans le modelé et le clair-obscur; il ne dessine pas seulement, il fait mieux : il peint; il peint, non pour le compas, mais pour les yeux; il peint le mouvement et la vie.

Mais le vrai n'est pas tout dans l'art; il ne suffit pas de produire l'illusion, il faut plaire, dans la grande acception du mot : il faut charmer les sens, élever l'âme. Le vrai n'est qu'une des conditions du beau.

Ici éclate encore la grandeur de Rubens. La supériorité de son coloris n'est pas contestée; la supériorité de sa mise en scène est incontestable.

Quel plus riche élément du beau pour la peinture que ces couleurs prodiguées par la nature avec tant d'éclat et tant de variété et résumées dans la gamme magique de l'arc-en-ciel! Ressources trop souvent négligées par le peintre? De cette opulente palette, l'école française ne prend que les tons pâles, l'école espagnole, les tons sombres; l'école de Raphaël, les tons exacts, tranquilles, monotones, avec peu d'harmonie de couleurs et peu de clair-obscur; l'école hollandaise, les tons puissants avec un clair-obscur trop souvent artificiel et une harmonie sombre et forte; l'école vénitienne, les tons harmonieux, mais d'une harmonie sobre et dans une gamme peu

élevée. — Rubens seul réunit l'éclat, la puissance, l'harmonie; Rubens seul emprunte à la nature toutes ses richesses : aussi brillant, aussi varié, aussi frais, aussi prime-sautier, aussi vrai qu'elle, dans ses oppositions et dans ses fusions, et combinant ses effets, les faisant ressortir par le contraste, avec une facilité due à une science profonde et à un maniement incomparable du clair-obscur.

Raphaël semble trop souvent ignorer pourquoi il se sert d'une couleur plutôt que d'une autre; ses tableaux font l'effet de bas-reliefs sublimes, enluminés au hasard. Michel-Ange ignore les ressources du clair-obscur; il est obligé de diviser son *Jugement dernier* en espèces de compartiments encadrés dans les nuages d'un ciel bleu. On peut détacher d'un tableau de Michel-Ange, de Titien, de Véronèse, une figure entière, et la couleur en reste possible, en est exacte encore. La couleur de Rubens n'est vraie qu'à sa place, dans le degré de lumière où elle se trouve, au milieu des teintes environnantes, comme une note dans un accord ; ce n'est pas seulement l'exact, c'est un ensemble vivant; ce n'est pas seulement une vérité, c'est une harmonie.

Le beau ne se borne pas non plus à la couleur. Rubens a aussi ses règles de composition; elles peuvent s'exprimer en deux termes : le vrai et l'héroïque, le mouvement et la grandeur, la vie et l'idéal.

L'esthétique établit une différence entre le beau, plus calme, plus serein, plus mélodieux, et le sublime, plein de fougue, de puissance et d'harmonie. Raphaël réunit l'exact et le beau; Michel-Ange, sublime dans ses compositions, n'est qu'exact dans l'exécution; Rubens unit le vrai pittoresque au sublime.

Regardez une grande œuvre du maître d'assez loin pour ne distinguer rien qu'un ensemble confus : déjà, vous apercevez l'harmonie, une incomparable harmonie de couleurs; déjà vous voyez la vie dans ce chaos qui s'agite : de grandes lignes et une gamme de couleurs, conformes à l'idée, représentent le mouvement général, et la première impression annonce le sujet. Approchez : les masses d'ombre et de lumière s'enchainent dans ce mouvement, les groupes se dessinent; il n'est pas un groupe, pas une figure qui vive à part; tout concourt à l'effet d'ensemble; il n'est pas un détail qui ne soit à sa place; les détails secondaires s'effacent, vaguement esquissés

comme dans une scène qui passe; aucun n'attire les regards que dans la mesure de son importance; tous se rattachent à la masse principale de lumière et ramènent les yeux au point culminant du drame. C'est une idée, une scène, un drame, comme on les saisit d'un coup d'œil; c'est l'unité dans la vérité.

Regardez la composition : le sujet est toujours si bien choisi, si bien mis en scène en vue des effets pittoresques, qu'il semble fait exprès pour la peinture : c'est encore le vrai. Le sujet est toujours placé si haut dans les sommets de l'art, toujours rendu avec tant de majesté épique ou de fougue dramatique, qu'il semble descendu des sphères supérieures de l'idée : c'est le grand. Ce n'est plus l'univers des Van Eyck, c'est l'épisode de Metsys ; mais l'épisode est tout un poëme. La façon primitive de placer le sujet dans la vie générale est abandonnée ; mais l'idéal ne manque point et, cette fois, les procédés artistiques de l'exprimer sont trouvés : tantôt, c'est la pompe de l'allégorie, comme dans la galerie des Médicis ; tantôt, c'est l'intervention céleste, comme dans le *Martyre de saint Liévin ;* tantôt, la manière épique de mettre le sujet sur la toile suffit pour l'élever au faîte de l'art, comme dans la *Descente de Croix :* c'est l'héroïque, c'est l'idéal.

Il existe une collection de gravures italiennes, retouchées par Rubens ; l'artiste y étudiait son art par la comparaison avec les grands maîtres. Plusieurs tableaux de Rubens sont des imitations ; ainsi, la *Descente de Croix* rappelle Daniel de Volterre, et la *Communion de saint François* ressemble à la *Communion de saint Jérôme* du Dominiquin. Rubens, comme Molière, prend son bien où il le trouve. Mais, dans ces plagiats du génie, comme dans ces études sur les gravures des maîtres, Rubens cherche toujours plus de vérité, plus de mouvement, plus de grandeur ; où il voit l'exact, il met le vrai ; où il voit le talent, il met du génie ; où il trouve le beau, il crée le sublime.

Ainsi, grâce à cet homme extraordinaire, la peinture flamande s'appropria toutes les ressources artistiques d'une époque où l'art était en pleine maturité, pour les compléter, les féconder, les harmoniser. Ainsi, la peinture flamande eut son dessin, sa couleur, sa composition, et elle acquit en tous ces points une supériorité incontestable, glorieuse, immortelle.

Honneur donc à Rubens ! Honneur à la pléiade de grands artistes qui formèrent et continuèrent son école, aux Van Dyck, aux Jordaens, aux Teniers !

L'école flamande, de Van Eyck à Rubens, fut largement féconde ; tous les genres furent cultivés, depuis la peinture à l'huile jusqu'à la peinture sur verre, depuis la statuaire en marbre jusqu'à la sculpture en bois, depuis la ciselure sur or et sur argent jusqu'à de merveilleux ouvrages de fer et de cuivre, depuis la gravure jusqu'à la tapisserie. L'art était puissant, il vivifiait l'industrie. Gloire donc, à tous les titres, à l'école flamande ! Ses grands artistes seraient plus nombreux encore si plusieurs d'entre eux n'avaient cherché dans le Nord une atmosphère plus libre et ajouté leur gloire à celle de l'école hollandaise ; et l'école de Rubens se serait perpétuée à travers les siècles si l'indépendance du pays n'avait pas été illusoire.

Cependant, pour ma part, messieurs, l'école hollandaise, malgré Rembrandt, ne m'inspire aucune envie : Rubens est plus grand de dix coudées. Mais, quand je songe qu'au sortir d'une révolution si riche en hommes et en événements, tant de sujets héroïques se présentaient à l'esprit du peintre, quand je me souviens que Jordaens fit un de ses chefs-d'œuvre : le *Triomphe de Frédéric Henri*, en peignant pour les héros de la république batave ce que Rubens peignait pour les Médicis, j'ai l'intime conviction que Rubens, sous un régime meilleur, n'eût pas négligé l'histoire contemporaine, comme l'école hollandise l'a fait trop souvent ; je me figure quelle grandeur il eût donnée à cette épopée de la liberté de conscience, et je ne puis m'empêcher de maudire un régime qui a dit à ce génie : Tu n'iras pas plus loin !

Rubens cependant fut bon citoyen ; il aima, il servit sa patrie. Cette brillante école d'artistes, qui illustrait le pays vaincu, adoucissait les mœurs du vainqueur, fraternisait avec nos frères suspects de la Hollande et eut une véritable influence civilisatrice. C'est alors qu'on vit deux peintres belges, Balthasar Gerbier pour l'Angleterre, Rubens pour les archiducs, négocier la paix de l'Europe. Rubens croyait à la renaissance de son pays, il put l'illustrer. Il était permis à la Belgique de respirer un instant ; Rubens en profita pour lui donner une gloire immortelle.

Mais bientôt le charme fut rompu; la Belgique, sacrifiée secrètement par les clauses de la Cession, fut publiquement sacrifiée par le traité de Munster. La domination espagnole-autrichienne encourageait les arts en opprimant les lettres; on nous permettait de peindre, il nous était défendu de lire et de penser. Mais c'est ainsi qu'on tue les arts comme les lettres; le génie a besoin d'air, de lumière et d'espace. Un siècle de ce régime *protecteur* n'avait pas pesé sur le pays que l'école de Rubens n'existait plus; elle était tombée d'inanition.

Quelques rares peintres tiennent un pinceau dégénéré. Après une longue série d'artistes qui va des de Crayer et des Segers, aux Ommeganck et aux Van Orley, et qui continue glorieusement la puissance et la variété de l'école, Rubens est délaissé par des artistes qui ne savent plus être flamands. On voit même des artistes belges suivre les campagnes de Louis XIV pour peindre les victoires de l'envahisseur de leur pays! Des Belges! oh! non pas! messieurs! car le hasard de la naissance ne suffit point; la loi prive de ce nom tout citoyen qui met son épée au service de l'étranger; la gloire doit frapper du même ostracisme l'artiste ou l'écrivain qui met son talent au service de l'ennemi. Non! les peintres du bombardeur de Mons, de Namur et de Bruxelles, sont des étrangers pour nous; ils ont trahi leur école comme leur patrie; qu'ils illustrent le despotisme de Louis XIV; ils ne sont ni des citoyens belges, ni des peintres flamands.

Les arts renaîtront avec la patrie.

Je passe l'époque de transition où l'école de David domine, mais où les Heereyns, les Van Bree, les Lenz gardent une étincelle de l'art flamand. La Belgique artistique moderne ne date pas de loin; cependant, elle a déjà une réputation universelle.

Tout d'abord, nos artistes maintiennent la renommée du pays. Ils se sont mis au niveau de leur époque; ils marchent de pair avec tous les autres. Ils gardent la supériorité de la couleur et restent dans le vrai. Tandis que trop de peintres, en France et en Allemagne, négligent l'âme de la peinture: la couleur, et sortent du domaine de leur art pour chercher le beau philosophique, symbolique, idéaliste; tandis qu'une autre école se jette dans les débauches d'un faux réalisme, la

plupart des peintres belges restent dans la dignité de l'art et sont fidèles au coloris et au pittoresque.

En second lieu, ils sont de leur pays; ils en peignent l'histoire et les mœurs. Grâce à la permission de ses despotes, la Belgique n'avait pas cessé de croire à ses peintres, mais deux siècles de compression lui avaient ôté toute foi dans ses écrivains. Ce préjugé anti-patriotique, tout en faveur de nos artistes, nos artistes en ont usé en patriotes. Nos librairies sont fermées à la pensée du pays; ils lui ont ouvert nos musées. On ne croit pas que notre plume puisse illustrer nos héros ; ils les illustrent avec le pinceau, le ciseau et le burin. Nos théâtres servent exclusivement à l'histoire et aux mœurs étrangères ; ils mettent notre histoire et nos mœurs en scène, sur la toile ou sur nos places publiques. Honneur à eux ! Quand Van Brée peint *la Mort de d'Egmont;* Van Bedaff, la ***Confédération des Nobles*** et la ***Dernière entrevue de d'Egmont et du Taciturne;*** quand Paelinck traite, avant Gallait, l'***Abdication de Charles V ;*** quand François Cautaerts et, après lui, Hamman peignent ***Vésale;*** quand Daems peint aussi d'Egmont; quand de Keyser peint la ***Bataille des éperons d'or ;*** Mathieu, la ***Mort de Marie de Bourgogne ;*** Wappers, un ***Episode de*** 1830; Slingeneyer, ***Ambiorix,*** etc.; Decaisne, les ***Belges illustres ;*** quand Kremer met en scène ***Lamarck jurant de venger*** d'***Egmont***, la ***Mort de Marnix,*** etc.; quand Brakelaer père et Van Severdonck peignent la ***Comtesse de Lalaing ;*** Dillens, la ***Camisade d'Anvers ;*** De Groux, le ***Prêche de Junius ;*** Wauters, ***Montigny ;*** Staellaert, la ***Mort de T'Serclaes ;*** Leys, la ***Proclamation de l'Inquisition à Anvers***, etc.; quand Gallait représente avec grandeur l'***Abdication de Charles V*** et les ***Derniers Honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn ;*** quand Debiefve glorifie le ***Compromis ;*** Pauwels, les ***Proscrits du duc d'Albe*** et la ***Veuve de J. d'Arteveld ;*** quand J. Gérard peint l'histoire entière du pays sur des cartons destinés aux écoles; quand Madou, Dillens, Braeckelaer, de Block et vingt autres illustrent nos mœurs flamandes; Verboeckhoven, nos pâturages et nos troupeaux; quand nos maîtres paysagistes peignent les Ardennes, la Campine, les bords de la Meuse ou les Flandres; quand s'élèvent sur nos places publiques les statues de Rubens, de Vésale, de Thierry Martens, de Simon Stévin, de Roland de

Lattre, de Grétry, de d'Arteveld; savez-vous ce que font nos artistes? Ils font de la littérature nationale! ils ont compris que l'art doit être national autant qu'humain; ils n'ont pas voulu parler une langue morte ni une langue étrangère; ils parlent la langue de l'histoire, de la liberté et de la patrie.

Ces deux points suffisent à la gloire extérieure et à la civilisation intérieure; mais cela ne suffit pas pour être à la hauteur de la peinture flamande. Ce que j'ai dit de la peinture en Belgique avant Rubens peut s'appliquer à l'école belge moderne.

Pour être digne de Rubens, il faut le comprendre et ne pas laisser se disperser, s'émietter ses grands principes à tous les vents de l'individualisme, ce faux semblant d'originalité, ou à tous les caprices du mercantilisme, cette profanation de la noble profession des arts. Pour être digne de Rubens, il ne faut pas, eût-on du génie, descendre à Memling, à Albert Durer, à Holbein, à Murillo, même à Raphaël! Il faut rester flamand comme lui. Il ne faut pas faire de l'archéologie ou de l'idéalisme, de la mignardise ou du réalisme, mais de la peinture; car Rubens avant tout était peintre. Il ne faut pas se borner à la pratique du procédé, au perfectionnement de la brosse, au matériel de l'art; car Rubens était artiste par la puissance de la pensée autant que par la magie de la couleur. Pour être digne de Rubens, il faut s'approprier tout son art, pour le faire progresser, comme il a fécondé l'art de ses devanciers. Pour être digne de Rubens, il faut aborder les idées modernes avec cette hauteur de conception, ce sentiment de l'héroïque dans l'art, qu'il a prêtés aux sujets de son temps.

Pour être digne de Rubens, il faut le comprendre et le surpasser, procéder de lui et être soi-même. Rubens, à notre époque, libre d'aborder les grandeurs de l'histoire et de la philosophie modernes, maître de la science du passé et du présent, serait encore plus grand, plus patriotique, plus héroïque; Rubens voudrait résumer en lui toutes les aspirations d'une époque de rénovation et de progrès; Rubens voudrait porter au front et jeter sur la toile toutes les fiertés de la démocratie.

Un homme représente ces tendances dans notre pays : c'est Wiertz. Lorsqu'il y a vingt-cinq ans, un poëte fit monter ou

descendre Rubens sur la tour de la cathédrale d'Anvers, pour y chercher son école, c'est lui, s'il faut en croire ce poëte, que Rubens reconnut pour son successeur. Mais ce poëte était flamand, plus que flamand, *flamingant*; il fait dire à Rubens : « C'est dommage que Wiertz soit un wallon! »

Avec de pareilles traditions, avec le droit à d'aussi hautes visées, avec un si grand avenir devant soi, l'école belge ne peut pas déchoir. Non, l'école belge vivra; car elle a déjà la gloire, et elle sera bien forcée d'acquérir toute la science. L'école belge vivra, car elle a déjà, comme au temps des Van Eyck, son procédé nouveau pour la peinture monumentale.

L'école belge vivra, car elle a une patrie et elle comprendra chaque jour davantage que le pinceau ne peut pas être en Belgique et la pensée ailleurs, et que faire de la peinture flamande d'après des romans étrangers, avec de la couleur étrangère, serait enfanter une chimère sans avenir. Oui, l'école belge vivra, car la Belgique a une école littéraire qui relève son histoire, étudie ses traditions, célèbre ses gloires, et nos peintres eux-mêmes prennent part à cette renaissance. Jean de Stavelot, Lucas de Herre, Otto Venius, Karl Van Mander ont tenu la plume et le pinceau. Lorsqu'en 1840, la ville d'Anvers mit au concours l'éloge de Rubens, qui remporta le prix? Un peintre belge (l'*Eloge de Rubens*, par A. Wiertz). Lorsqu'en 1863, l'Académie eut à couronner un mémoire sur les caractères distinctifs de l'école flamande, qui rédigea ce beau livre qui fera époque dans l'histoire de l'art flamand? Un peintre encore. (*Ecole flamande de peinture; caractères constitutifs de son originalité*, par A. Wiertz).

Bien des révolutions, bien des réactions ont passé sur notre pays, détruisant ou dispersant nos richesses artistiques : nos maîtres qui rasaient nos villes insurgées, les étrangers qui les bombardaient et les pillaient, les Iconoclastes qui saccageaient les temples, les Montagnards qui les dévastèrent et les pillèrent, et plus encore peut-être, l'incurie, la pruderie ou la vénalité des fabriques d'église, ont continué, de siècle en siècle, l'œuvre du vandalisme. Qui sait, Messieurs, qui sait quelles révolutions passeront encore sur l'Europe et quelles épreuves menacent notre libre patrie!

Alors, que la Belgique défende ses monuments et ses chefs-d'œuvre ! Ces temples, œuvre d'un art sublime et peu clérical, ces tableaux d'histoire religieuse, chefs-d'œuvre d'un art profane, sont au-dessus de l'esprit étroit d'une Eglise despotique. Elle représente une caste de ténèbres et de mort, ils représentent l'histoire, le progrès, le beau ! Ces larges nefs semblent avoir été bâties pour réunir toutes les consciences dans un saint *revival ;* ces épopées ont été inspirées par le génie même de l'humanité. Ne laissons pas s'éteindre le feu sublime de l'art ! Achevons plutôt, achevons ces cathédrales pour les rendre à leur primitif esprit, pour en faire des temples de la fraternité et de la justice ! Alors, il s'y trouvera place pour tous les génies ! Et déjà nous avons des toiles et des marbres dignes de représenter dans ce panthéon national, à côté des chefs-d'œuvre du passé qu'il ne faut pas détruire, les grandeurs de notre histoire et les idées de l'avenir ; et déjà, — sans oublier Leys ni Fraikin, ni les tableaux de genre, ni les paysages ; — déjà nous pourrions y mettre, à côté de la ***Descente de croix,*** le ***Triomphe du Christ ;*** à côté des tombeaux d'évêques et de la ***Madeleine,*** de Duquesnoy, l'***Harmonie des passions humaines***, de Simonis ; auprès du ***Martyre de saint Liévin,*** les ***Derniers Honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn,*** par Gallait ; auprès du ***Jugement Dernier,*** par Rubens, le ***Dernier Canon*** et la *Chute des Anges*, par Wiertz.

APERÇU GÉNÉRAL

DE

L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

EN BELGIQUE.

Messieurs,

Il y a quelques années, j'assistais, dans un salon d'une de nos sociétés particulières, à une conférence qu'y donnait un représentant du peuple français, jeté en Belgique par ce qu'on appelle en style parlementaire les événements politiques. L'honorable proscrit s'occupait de J. d'Arteveld. Après avoir fait revivre cette glorieuse époque, M. Madier-Montjau, dans une éloquente péroraison, compara nos communes du moyen-âge aux républiques de la Grèce : Athènes et Sparte. La grandeur classique, l'universelle renommée de la patrie d'Homère et de Phidias, d'Aristide et de Démosthènes, semblaient resplendir dans cette improvisation brillante, et l'orateur en faisait rejaillir tout l'éclat sur notre pays, sur la patrie de Rubens et des six cents Franchimontois, de d'Arteveld et du Taciturne. Une émotion vive courut dans l'auditoire, et, en ce moment encore, je ne puis me souvenir de ce discours sans la retrouver tout entière ! Ah ! messieurs, de telles paroles sont de celles qui nous attachent plus fortement à la patrie. Merci au généreux proscrit, défenseur de la liberté.

Le tableau de la civilisation qui nous a valu plus d'une fois

ce rapprochement glorieux, l'étude des traditions qui peuvent nous rendre cette gloire, tel sera le sujet de cet entretien.

J'aurais besoin des ailes qu'Homère attache aux pieds des dieux pour leur faire traverser le ciel en trois pas, si je voulais parcourir en une heure tous les siècles de notre histoire; et je n'ai pas même les bottes de sept lieues du petit héros des Contes de Perrault. Je ne m'arrêterai donc, ni aux mœurs des Germains, ni aux guerres de César, ni aux invasions germaniques, ni à l'introduction du christianisme, ni au démembrement de l'Empire de Charlemagne. Je prendrai la vie moderne au moment où elle sort des ténèbres du Bas-Empire et du chaos des invasions.

Tacite nous dirait l'indépendance individuelle des Germains, les assemblées de ce peuple dans les champs de mars et de mai, l'égalité des hommes libres qui n'avaient point de maîtres, mais des chefs électifs, *primi inter pares*, enfin les premiers essais de sodalité fraternelle.

César nous ferait l'éloge des Belges, non-seulement pour leur courage, *quorum fortissimi sunt Belgæ*, mais pour leur violent amour de l'indépendance, servi par un héroïsme farouche qui illustre les Boduognat et les Ambiorix.

Nous verrions les barbares reculer plus d'une d'une fois devant l'attitude ou la résistance des Belges, comme les Cimbres qui ébranlèrent Marius, comme les Normands de Rollon; ou établir dans nos provinces le berceau de leur dynastie, comme les Franks de Clovis.

Nous assisterions à l'introduction et aux progrès du christianisme en Belgique, par la force des armes ou des décrets et par l'invasion des propriétés.

Mais nous constaterions que ni les rois, ni les évêques, ni les capitulaires, ni les conciles, ne purent, malgré leurs efforts, éteindre les étincelles d'indépendance qui couvaient déjà dans les gildes.

Ces longs siècles semblent n'avoir qu'un rêve : agrandir ou reconstituer l'Empire romain. Véritable Protée de l'autorité, l'Empire prend toutes les formes, adopte tous les maîtres, se soumet à toutes les politiques, pour subsister. Mais ni les Césars, païens ou chrétiens, ni les empires d'Occident

ou d'Orient, ni les royaumes Goths, Lombards ou Vandales, ni les Césars Franks, rien n'y réussit. Une société nouvelle devait naître de ces éléments en lutte; aucune puissance ne pouvait refaire l'Empire.

C'est du démembrement des États de Charlemagne que datent les premiers essais de société moderne. C'est alors que je commencerai à étudier notre histoire.

Les communes sont le berceau de la société moderne.

S'il est une idée, s'il est un principe, qui ressorte de nos annales et qu'elles puissent apporter à la philosophie de l'histoire, c'est la civilisation communale. Les Belges sont les premiers à fonder la Commune, les derniers à la défendre. Encore aujourd'hui, sans avoir atteint l'idéal, nos lois conservent de glorieux, d'utiles vestiges de ces institutions, puissants germes d'avenir.

Les conciles, celui de Leptines, par exemple, et les Capitulaires, en proscrivant les gildes, avaient mis de bonne heure en présence les deux principes : l'autorité politique et religieuse, et la liberté naissante. Les gildes, en effet, sont les premiers vagissements de la commune; c'étaient des associations fraternelles pour tous les intérêts de la vie : pour la défense individuelle, pour la protection du travail et du commerce, pour la rançon des prisonniers, pour les secours mutuels en cas de maladie, d'incendie ou de naufrage, pour la caution ou le serment devant les juges. Des marchands, des manants, des serfs, se donnaient la main pour la liberté : *Dantes dextras pro libertate,* dit l'auteur anonyme de la vie de Saint-Bertin.

Une de ces gildes de marchands s'établit au pied d'un monastère comme à Saint-Omer, ou d'un château comme à Bruges autour du château de Bauduin Bras de fer ; elle fait pacte avec le seigneur ou l'abbé, pour conjurer le pillage et l'arbitraire des barons féodaux, et c'est ainsi que nait, dans une ombre modeste, une de ces communes qui tiendront tête aux plus grands monarques.

Je ne puis raconter, ni les luttes des bourgeois contre les seigneurs et les évêques, pour l'établissement des communes, ni les incessantes rivalités des villes et des provinces entre elles, ni les luttes des bourgeois contre les manants,

des villes contre les campagnes. Chaque comté a ses annales particulières; dans chaque comté, chaque ville a son histoire à part; dans chaque ville, il est des classes et des corporations qui mériteraient une étude spéciale. L'histoire de cette époque ne peut être défrichée que par la lente sape de la monographie. A la voir en détail, c'est une confusion d'éléments opposés, d'intérêts variables comme les dynasties, de passions politiques changeantes comme les hommes. Mais, quand on se place à un point d'observation qui permet une vue d'ensemble, on aperçoit bientôt des tendances générales, on sent dans ce désordre palpiter des sentiments unanimes, on voir sortir, de cette mêlée confuse, des résultats identiques : un même cœur bat dans ce chaos, c'est la civilisation communale.

Les caractères généraux nous intéressent surtout; je m'y arrêterai longtemps.

Les communes se gouvernent elles-mêmes, voilà le principe. C'est un monde libre en miniature, c'est le microcosme du gouvernement du pays par le pays, c'est le germe vivace et comme l'œuf de la souveraineté nationale.

Comment se gouvernent les communes?

Premièrement, les communes se gouvernent elles-mêmes par les droits civiques :

Par le droit à l'élection de leurs magistrats. Et les petits Etats, comme on disait à Liége, les petits métiers, comme on disait en Flandre, prennent part au vote.

Par le droit à la justice. « Que les contestations des bourgeois entre eux et même avec les clercs soient portées devant les échevins, » dit une vieille charte du XII siècle. Les bourgeois doivent être jugés chez eux, par leurs juges naturels et par sentence. Nul ne peut être cité en justice hors de son pays, pas même en cour de Rome.

Par le droit à la paix. Droit de fortifier la ville, même les maisons. Dans un temps de violences et de luttes féodales sans fin, la commune était un territoire neutre et respecté, autorisé à repousser la force par la force. C'est une sorte de neutralité, pour la paix et la liberté.

Par l'organisation de leurs milices. Trois principes président à l'institution de la force armée, durant presque tous les siècles de notre histoire :

Point d'armée étrangère dans nos provinces.

Point ou peu de service des bourgeois à l'étranger, pour leurs souverains.

La milice communale protége l'ordre à l'intérieur, défend la patrie aux frontières.

Ces premiers points constituent la liberté individuelle et politique.

Secondement, les communes se gouvernent elles-mêmes, dans leurs rapports avec le souverain, par le droit de représentation nationale :

Nulle innovation dans les lois, sans le consentement de ceux qui doivent y obéir.

Nul impôt, sans le vote de ceux qui doivent verser leur or.

Nulle guerre, sans l'adhésion de ceux qui doivent y verser leur sang.

Point de monnaie même, sans l'avis de ceux dont elle représente la fortune.

Comme engagement préalable et sanction suprême de ces droits, le serment était exigé du souverain, avant que les Etats s'engageassent envers lui, et le refus d'obéissance et d'impôt était stipulé contre le prince parjure.

« Les Etats participent du pouvoir souverain, » disent les jurisconsultes. C'est le mot de la Constitution belge : Tous les pouvoirs émanent de la nation.

Et, pour que cette représentation ne fût pas faussée par ce que nous appelons aujourd'hui la corruption électorale, je trouve en 1403, à Liége, une loi qui condamne à la perte de ses droits politiques pendant dix ans, quiconque sera convaincu d'avoir obtenu ou recherché des suffrages par des dons, des offres ou des promesses.

Troisièmement, les communes se gouvernent elles-mêmes, dans leurs rapports avec les supérieurs ecclésiastiques, par une grande indépendance civile :

De bonne heure, les bourgeois reprennent au clergé la justice et partagent avec lui le monopole des écoles et de la bienfaisance.

Dans la Flandre du x[e] siècle, l'homme d'église était considéré comme serf; à sa mort ses biens appartenaient au prince.

Une charte de Thierry d'Alsace taxe les prêtres à la moitié de l'homme libre, et leur refuse la parole en justice :

« Celui qui fera une blessure à un citoyen, payera six livres au blessé, s'il est homme libre, et trois livres seulement, s'il est homme d'église.

« Si un clerc jette un homme libre dans la boue, il lui payera six livres ; si un homme libre y jette un clerc, il ne lui payera que trois livres.

« Si un homme d'église veut arguer en justice contre un homme libre, qu'il fasse parler pour lui un homme libre. »

(Kervyn, II, 9.)

En Flandre, en Gueldre et dans les Etats de Fauquemont, le clergé ne formait pas un ordre dans l'Etat ; à Liége et en Brabant, l'unanimité des trois ordres était souvent requise, de sorte que la puissance du clergé était conjurée, même quand il pactisait avec la noblesse. En Hainaut, les Etats étaient constitués de façon à prévenir toute prépondérance contraire au tiers-Etat.

Jamais la domination du prêtre ne fut acceptée par cette race de fiers bourgeois. Nos pères étaient chrétiens, étaient catholiques ; mais ils étaient libres avant tout ; ils respectaient l'Eglise, ils entendaient être respectés par elle.

Les bulles ne pouvaient être publiées en Belgique sans l'autorisation du souverain, et il n'est pas de siècle, depuis le xe, où la main-morte n'ait été réprimée dans ses excès, réglée dans son usage. Les personnes civiles de l'étranger ne pouvaient rien posséder dans nos provinces, les corporations du pays ne pouvaient ni exister, ni rien acquérir, sans l'autorisation du souverain. Les acquisitions par testament étaient surtout l'objet de restrictions sévères ; Charles-Quint alla jusqu'à la défense absolue ; Marie-Thérèse ne les permit qu'à des conditions qui changeaient les testaments en véritables donations publiques entre-vifs.

La civilisation est laïque ; la société ne relève que d'elle-même ! A la religion, les consciences libres, soucieuses de l'autre vie ! A ce monde, les affaires du monde, le règlement des intérêts politiques et sociaux ! Gloire à nos communes, elles comprirent, elles maintinrent victorieusement ce grand principe social : l'indépendance, la souveraineté exclusive du pouvoir civil !

Quatrièmement, les communes se gouvernent elles-mêmes par des institutions de fraternité :

Les gildes s'étaient formées à la fois pour la défense ou la conquête du droit et pour les secours mutuels et la solidarité du travail. Leur caractère politique fit la force des communes ; leur caractère social fut l'âme des corporations.

J'aurais bien des réserves à faire sur les priviléges de ces démocraties, plus bourgeoises que populaires, sur ces corporations, plus imbues de l'esprit de monopole que du sentiment de la liberté. Mais, après avoir fait la part du temps, on doit reconnaître que les corporations étaient animées d'un véritable esprit de fraternité.

Chacune mettait des conditions sévères à l'entrée et à la maîtrise ; toutes s'organisaient en vue du privilége. Ce n'était pas la liberté du travail. Mais chaque membre avait des droits électoraux, chaque métier avait sa caisse de secours, et les corporations étaient, pour ainsi dire, fédérées : Dans le malheur, le métier recourait à la tribu, et la tribu à la commune, qui avait ses invalides du travail ; ce n'était pas la liberté, c'était déjà la solidarité.

Honneur donc aussi à ces institutions fraternelles ; elles suffisaient sans doute aux besoins de l'époque ; car je vois qu'au XIVe siècle, elles avaient résolu un problème qui menace encore la société moderne ; elles avaient conjuré la misère, et avec la misère, son compagnon hideux, le crime !

Cinquièmement, les communes se gouvernent, en se fédérant.

La vie individuelle, la force intérieure ne suffit pas ; il faut se relier à la vie générale, compléter sa puissance par des alliances, créer la patrie. Les communes se solidarisent entre elles. Le principe de leur union est l'indépendance réciproque, le lien politique est la fédération.

A l'époque où nos communes entrent de plain pied dans l'histoire et peuvent mettre leur épée dans la balance de l'Europe, le pays qu'elles doivent féconder et défendre, situé entre l'Allemagne, la France et l'Angleterre, semble déjà comme le point d'intersection entre la race saxonne et la race gauloise, entre la civilisation latine et la civilisation germanique. La race n'y est pas une, et l'on y trouve deux types différents, deux langues distinctes.

Cette situation, qui n'est pas sans difficultés, ni sans dangers, présente de grands avantages. L'histoire commence à la lutte

des races, une lutte de destruction, et, dans ce siècle, des hommes de la race blanche combattent encore pour le droit d'opprimer la race noire. Ce prétendu droit, messieurs, c'est la barbarie. La civilisation commence par l'union de quelques familles, se continue par l'union des villes et des provinces, sera couronnée par la fraternité des peuples. Quand un peuple est habitué de bonne heure aux frottements de deux races et de deux langues, il doit comprendre plus vite le respect d'autrui, il peut participer plus facilement aux aptitudes des races diverses, il se forme à l'échange des idées, à la fusion des intérêts; forcé de s'unir pour la sécurité commune, ce mélange dissipe les préjugés, favorise les lumières, prépare le cosmopolitisme. Des esprits étroits, qui prennent l'unité pour l'union, ont pu regretter que nous n'ayons pas cette uniformité de races et de langues, que je vois si favorable à la tyrannie; nous, messieurs, qui voulons être libres, et qui ne devons reculer devant aucun des devoirs de la liberté, félicitons-nous plutôt des difficultés d'une situation qui nous a enseigné de bonne heure la tolérance et la fraternité.

Malgré des discordes partielles, malgré bien des antagonismes d'intérêts ou de dynasties, ces deux races ne cesseront pas, pendant des siècles, de marcher de concert contre le despotisme.

Dès le XIe siècle, on voit s'unir les comtes de Flandre, de Hainaut, de Namur et de Louvain. Du XIIe au XIVe, les chartes d'alliance de nos villes et de nos provinces sont nombreuses.

Lorsqu'au XIIIe siècle, Malines se soulève contre Henri de Gueldre, Liége répond à l'appel des armes et Gand conclut une alliance avec Bruxelles, Louvain, Lierre, Tirlemont et les insurgés de Malines.

Quand le *schildt ende vriendt* retentit à Bruges, le pays wallon répond au cri de guerre flamand; six cents hommes du marquisat de Namur, de nombreux chevaliers du Hainaut, du Brabant, du Limbourg et de la Zélande, se rangent sous les drapeaux qui vont triompher à Courtrai.

Quand la Flandre est excommuniée en 1337, J. d'Arteveld en appelle au clergé de Liége : « Ah! pourquoi Liége est-il si loin! » s'écriera Philippe d'Arteveld.

Ces alliances s'étendent, pour le commerce, au delà de la patrie. La Hanse de Londres, créée par des Brugeois,

embrasse bientôt Ypres, Damme, Lille, Furne, Poperinghe, Saint-Omer, Arras, Châlons, Douai, Cambrai, Valenciennes, Péronne, Beauvais, Abbeville, Amiens, Rheims, etc.; elle se relie aux ligues hanséatiques d'Allemagne, et nos grandes villes voient s'élever un palais pour chaque nation qui y a ses entrepôts.

L'apogée de cette civilisation est l'époque de J. d'Arteveld.

D'Arteveld, après avoir rendu aux communes des Flandres la liberté et le travail, les unit en faisceau par l'institution des trois membres de Flandre.

D'Arteveld unit ensuite le pays entier, Hainaut, Brabant, Flandre et Hollande, par des traités de fédération.

D'Arteveld veut enfin étendre son œuvre à une fédération européenne des communes.

Le traité du 3 décembre 1339 consacrait de grands principes :

L'alliance offensive et défensive des communes belgiques.

L'engagement de n'entreprendre de guerre que de l'avis général.

La liberté du commerce et des ports.

La création d'une monnaie commune.

La souveraineté individuelle de chaque province et l'institution d'un conseil fédéral pour juger les différends.

Enfin, l'institution des États généraux :

« Comme il est de l'intérêt desdits pays de ne point cesser de s'occuper attentivement de tous les événements qui pourraient se présenter à l'avenir, nous avons résolu que désormais les princes et les députés des bonnes villes se réuniront en parlement trois fois chaque année.

« On s'occupera dans ces assemblées de toutes les questions qui s'accordent avec le présent traité et qui peuvent développer les richesses et l'industrie des provinces alliées. »

Cette politique s'appuyait sur un autre principe : la neutralité du pays.

Les peuples libres ne connaissent qu'une guerre : celle de l'indépendance. Que les ambitions couronnées cherchent ailleurs des auxiliaires et des champs de bataille! eux, ils n'ont de sang que pour la défense de la patrie; ils n'ont d'or que pour sa prospérité. La neutralité est une première protesta-

tion du droit contre les violences de la guerre, un premier asile de la civilisation contre la barbarie armée.

Ainsi, une Belgique libre et neutre est constituée dès le XIVe siècle.

Étendre cette fédération à l'Europe entière, voilà le couronnement de l'œuvre de d'Arteveld. Édouard III accepte toutes nos franchises et adresse à la France le manifeste de la liberté. Le roi des communes d'Angleterre, alliées aux communes de Flandre, annonce l'affranchissement aux communes de France. Ce manifeste est daté de Gand; d'Arteveld y dictait la charte de la civilisation communale. « Il ne voyait dans Édouard III, dit un historien de la Flandre, que le protecteur d'une confédération européenne des communes. »

Ces traités, ces manifestes, ces chartes sont de grandes pages d'histoire, Messieurs. Il est peu de peuples qui en ait écrit d'aussi belles dans le livre d'or de la vie moderne.

La civilisation communale donna à nos provinces une prospérité merveilleuse et des succès d'héroïsme dont on s'étonne encore. Il n'y a pas lieu de s'étonner, Messieurs, ce sont là les fruits naturels de la liberté.

Nos victoires surtout étonnent. On ne comprend pas que des bourgeois, à pied, gagnent tant de batailles, fassent reculer de grands monarques, culbutent de puissantes chevaleries, et, vainqueurs ou vaincus, tiennent en échec pendant des siècles la monarchie française. L'amour de la liberté inspire l'héroïsme, mais il ne suffit pas à la victoire. Ceux qui ne comprenaient pas ces succès, les attribuaient à diverses causes, plus ou moins ridicules. Aujourd'hui, c'est un accident de terrain inconnu, c'est Grouchy qui trahit, Blucher qui survient à temps. Alors, c'était le diable, disait-on, qui protégeait des rebelles.

Le diable, ici, messieurs, c'est non-seulement la liberté et le patriotisme, c'est le progrès. L'armée de ces bourgeois était supérieure à toutes les autres. On a attribué, à l'invention de la poudre à canon, la transformation de l'armée chevaleresque en infanterie populaire; c'est une erreur, l'infanterie est l'armée des communes. Longtemps avant l'invention de la poudre, nos provinces avaient opposé, à l'armée féodale, la milice bourgeoise, à l'aristocratie des tournois, la démocratie armée. Les communes avaient fait tout naturellement ce

grand progrès dans l'organisation de la force militaire, pour défendre leur indépendance. Le progrès, fils de la liberté, est le meilleur défenseur de cette mère sainte.

Ce qui seul prouverait la supériorité de nos armes, ce sont nos fréquentes victoires, presque toutes en rase campagne. Une autre preuve, c'est que nos milices furent bientôt imitées par l'ennemi. L'infanterie moderne est fille de nos armées communales. Que de fois ne devait-elle pas servir la tyrannie! Mais du moins, si elle a été insituée dans nos provinces, ce fut au profit de la liberté.

Ces bourgeois ne s'improvisaient pas soldats; ils s'exerçaient pendant la paix au dur métier des armes et leur organisation était solide.

Les princes de l'empire, réunis à Bruxelles en 1338, en font le plus grand éloge à Edouard III. Un corps d'archers tirailleurs formait l'avant-garde; un corps d'élite servait au centre les machines de guerre. Il y avait une infanterie légère pour les ailes; l'infanterie proprement dite tenait le centre; des sapeurs, des charpentiers, des compagnies de ribauds, avec leur roi, exécutaient tous les travaux. Ces milices avaient des uniformes; elles élisaient leurs chefs; une commission d'échevins et de doyens de métiers, comme en 1790 les commissaires de la Convention, suivait l'armée, discutait les plans, surveillait les généraux, enflammait le courage des milices.

Cette organisation était la plus avancée de l'époque : voilà, après la liberté, le secret de notre force passée, le modèle de notre force à venir. Cette organisation réunissait deux grands avantages, devant lesquels nous reculons encore; elle permettait de grandes économies en temps de paix et, en cas de guerre, des dépenses d'hommes et d'argent qui nous paraissent excessives. En cinq jours, à la voix de d'Arteveld, la Flandre seule mit sur pied 140,000 hommes sans solde. Point d'armée ruineuse pendant la paix; mais, au premier danger, tous les citoyens, exercés d'avance et solidement organisés, tous les citoyens debout, pour défendre la patrie : voilà ce que le diable avait suggéré à nos communes pour la défense de leurs infernales libertés!

Tels sont les principaux traits de la civilisation communale. Tous les peuples, écoutant l'instinct sacré qui bat au

cœur de l'homme, aspirent à fonder la société par la liberté; à cette question qui se présentait aux peuples du moyen âge dans toute sa force, nos hommes d'État répondent : par la fédération universelle des communes libres.

Les Belges donnent à l'Europe le modèle le plus complet de cette civilisation, et, pendant des siècles, ces petites démocraties qui, toute proportion gardée, n'étaient pas numériquement plus fortes que ne l'est aujourd'hui la Belgique par rapport à la France, ces petites démocraties sauvent le pays, arrêtent le flot montant du despotisme, et tiennent haut et ferme le drapeau des franchises communales! Dignes d'Athènes et de Sparte, oui, on peut le dire, car elles eurent des institutions plus fortes que celles de Solon et de Lycurgue, elles eurent à combattre plus d'un Xerxès et elles peuvent citer bien des Miltiades et des Léonidas!

La civilisation communale fut vaincue; mais les principes opposés, ni le despotisme, ni la théocratie, ne purent s'établir sur ses ruines. La lutte va continuer.

D'abord, nous n'avions eu d'ennemi que l'étranger; nous avions refoulé l'invasion. Bientôt, la noblesse féodale, nos comtes en tête, s'était tournée vers le soleil levant de l'unité monarchique et trop souvent avait cherché le centre de ce système politique au Louvre. Nous avions résisté au double étranger, de l'extérieur et de l'intérieur. Souvent vaincus, jamais conquis; plus d'une fois écharpés, mis à feu et à sang, mais domptés, jamais.

Enfin, l'union de nos provinces, rêvée par le génie de la commune, s'accomplit par l'unité monarchique, sous la maison de Bourgogne. Alors, de vaillants souverains nous protégent contre les convoitises de l'ennemi du dehors, mais ils menacent nos institutions, et nous avons grand'peine à nous défendre de l'ennemi du dedans. Le règne des ducs de Bourgogne s'épuise au milieu des incessantes révoltes du pays.

Les rois de France fondaient la monarchie unitaire; les ducs de Bourgogne voulurent les imiter. Il leur manqua l'adhésion de leurs peuples. La France subissait l'unité et la gloire, mères du despotisme; les Belges comprenaient trop leurs franchises pour accepter l'unité et la grandeur au prix de la liberté. Les ducs de Bourgogne réunirent de fait nos

duchés, nos comtés, nos marquisats; ils ne purent en faire un royaume, et le prince d'Orange put dire encore de Philippe II : « Qu'il soit roi en Castille, en Aragon, à Naples, aux Indes, et partout où il commande à plaisir; qu'il le soit, s'il le veut, à Jérusalem, paisible dominateur en Asie et en Afrique. Tant y a que je ne connais dans ce pays qu'un duc et un comte dont la puissance est limitée, selon nos priviléges, lesquels il a juré en la Joyeuse-Entrée. »

L'ambition de la maison de Bourgogne sacrifie un autre principe de notre politique : la neutralité. Mais, si nos princes s'allient encore à l'Angleterre, si un duc de Bourgogne fait couronner à Paris un descendant d'Edouard III, ce n'est plus, comme d'Arteveld, pour imposer aux conquérants de la France la fédération des communes, c'est pour en obtenir le titre de rois. S'ils triomphent des armées françaises, ce n'est plus, comme à Courtrai, pour défendre les libertés belgiques. Aussi, nos provinces sacrifiées restent indifférentes ou irritées; les Belges ne se laissaient pas prendre à la gloire extérieure, à la gloire de faire et défaire des rois de France, non plus qu'à l'unité intérieure et à l'honneur d'être un royaume. Ce n'était pas ainsi qu'on pouvait fonder une Belgique!

Un autre caractère de la maison de Bourgogne est son luxe, son luxe royal. Nos communes s'étaient élevées au plus haut point de prospérité, industrielle et commerciale; nos bourgeois avaient reçu des rois, nos bourgeoises avaient fait envie à des reines. Le luxe de la cour nouvelle ne les éblouit point; il leur coûtait trop cher et ne servait qu'une ambition ennemie. Les Belges n'y voyaient qu'un gaspillage ruineux et corrupteur, ils n'y reconnaissaient pas la splendeur réelle et la vraie prospérité d'un peuple qui se possède!

L'ordre de la Toison d'or fut institué pour prêter à cette cour un grand éclat. Il existait d'un siècle à peine qu'il en sortait les grands hommes qui devaient ébranler la monarchie et donner le signal, marcher à la tête, de la révolution.

Ce luxe fut aussi artistique et littéraire; mais, si plus d'un écrivain s'y laissa prendre et trahit la vraie gloire de la patrie, c'est sous la maison de Bourgogne que l'opinion publique grandit en faveur de la tolérance religieuse et des libertés politiques, et que les pasquinades, les pamphlets, les chambres de rhétorique prirent ce développement qui devait faire de

la littérature un des plus puissants auxiliaires du droit. Toujours tenue en échec par une opposition que rien ne lasse, un moment affaiblie par la minorité d'une orpheline, la monarchie reprend une vigueur inconnue et des projets menaçants sous Charles-Quint; mais elle se trouve en présence d'un ennemi qui a grandi comme elle. Les deux principes se sont armés de pied en cap; la lutte va éclater entre l'autorité et la conscience libre, entre le despotisme et la révolution!

La révolution! messieurs, saluons la révolution du XVI[e] siècle! Glorifions-la dans ses principes; glorifions-la dans son héroïsme, glorifions-la même dans sa défaite. Car elle mit au service d'une cause sainte, toutes les grandeurs humaines : la puissance des idées, le courage civil du citoyen, la vaillance du peuple-soldat et le dévouement du martyre. Car sa défaite, qui ne fut que partielle, puisque la moitié de nos Provinces-unies restèrent libres, fut honorable comme la mort du juste à l'échafaud, et ne put être obtenue que par une série de crimes. Pour nous vaincre, ni les bûchers de l'inquisition, ni les armes de l'ennemi, ni nos propres divisions, ni les excès populaires, habilement exploités contre la cause du peuple, ni la jalousie des seigneurs, ni le manque d'audace des Etats, ne suffirent. Pour nous vaincre, il fallut d'abord l'arrestation par guet-apens et l'assassinat juridique de nos deux premiers chefs : d'Egmont et de Horn; pour nous vaincre, il fallut ensuite le piége infâme de Charles IX et la Saint-Barthélemy, qui sauva le duc d'Albe; pour nous vaincre, il fallut encore la trahison d'un prince français, qui fit pousser au Démon de l'Espagne un rugissement de joie après la *Camisade d'Anvers;* pour nous vaincre, tout cela ne suffit pas; il fallut enfin l'assassinat, commandé, payé, anobli par le roi catholique. Le pistolet de Balthazar Gérard frappa la Belgique au cœur; je dis la Belgique et non la révolution, car la révolution triompha dans la moitié de nos provinces et fonda la république batave.

Cette époque, illustrée par tant de grands hommes, est dominée par de grands principes où resplendissent dans toute leur force nos traditions nationales. J'ai passé rapidement sur les faits pour m'arrêter aux idées.

Le premier mot de la révolution est l'union du pays. Comme sous d'Arteveld, toutes les provinces sont alliées pour la liberté. C'est au nom de tous les Etats que la *Pacification de*

Gand est signée; ils sont tous représentés dans la grande assemblée de 1579, qu'on peut comparer au long parlement de la révolution d'Angleterre. Mais depuis d'Arteveld, l'idée a fait un grand pas, et l'*Union d'Utrecht* contient cette clause qui établit un droit nouveau et que nous ne retrouverons plus qu'au XIXe siècle :

« Lesdites provinces resteront unies à jamais comme si ce n'était qu'une province, sans pouvoir être séparées par testament, donation, cession, changement, vente, traité de paix ou de mariage et choses semblables. »

Le véritable lien de ce faisceau national, ce sont les États généraux. Les Belges ne voulaient fonder l'unité que par la liberté. Au premier soulèvement, tout le pays réclame la convocation des États généraux, comme l'unique sauvegarde de la paix, comme le dernier moyen de justice et de salut. Au premier succès, la révolution les convoque et leur remet le gouvernement, et cette *sainte assemblée,* comme l'appelle le prince d'Orange, qui ne devait pas être vaincue, mais qui, chassée des provinces du midi, devait fonder la république du Nord, cette sainte assemblée relève tous les droits anciens, proclame tous les principes de la vie nouvelle :

« Le duc d'Alençon assemblera les États généraux au moins une fois l'an et ils auront la puissance de se pouvoir assembler à toutes les fois qu'ils le trouveront bon.

« Si le duc venait à mourir sans héritier ou si lui ou l'un de ses successeurs venait à défaillir à leur serment, les États pourront choisir un autre prince, ou autrement pourvoir à leurs affaires comme ils le trouveront bon. »

Ainsi, en donnant au pays un nouveau prince, les États maintiennent la souveraineté nationale dans toute son intégrité.

Quant au point de religion :

« Afin que pour le regard de la diversité de religion, laquelle ne peut être entretenue ni plantée, ni oppressée par force ou par arme, nul discord, ni différend ne puisse plus arriver, on a ordonné que chacun, touchant les deux religions susdites, peut demeurer libre et franc et selon qu'il en veut répondre devant Dieu.

« Et, afin de mieux réunir tous les sujets de par deçà, nous déclarons que ceux, tant de l'une que de l'autre religion, seront capables, y estant propres, d'avoir et d'exercer toutes sortes d'offices et d'estats, tant en la justice qu'autrement, sans toutefois que ceux de la religion dite réformée, soient tenus de faire autre serment et d'être obligés à autre devoir qu'à exercer fidèlement leur état et office. »

Liberté de conscience, dont on ne répond qu'à Dieu, admissibilité à tous les emplois sans acception de culte : voilà ce que *la Paix de religion* impose à Philippe II.

Voici la condition que les Etats exigent du duc d'Alençon :

« En général, le duc ne permettra pas que quelqu'un soit recherché en sa conscience sous prétexte de religion, mais il prendra l'une et l'autre religion sous sa protection. »

C'est la liberté des cultes.

Telles sont les idées pour lesquelles luttaient nos pères; tels sont les principes qui entretenaient l'héroïsme dans leurs âmes, les droits pour lesquels ils voulaient vivre et surent mourir. Honorons, bénissons en eux les précurseurs des libertés modernes! Il n'est pas un progrès dont nous jouissons qu'ils n'aient arrosé de leur sang, nous serions des ingrats de l'oublier. Que le parti du passé, qui ne tolère qu'à regret et comme des nécessités d'un temps d'épreuves nos libertés constitutionnelles, se charge de justifier le duc d'Albe et de réhabiliter Philippe II! Nous, qui sommes fiers d'être libres et qui voyons dans la liberté un principe supérieur, un progrès définitif, nous devons reconnaissance et gloire à nos lutteurs du XVIe siècle; ils furent les champions du droit, ils furent les martyrs de la justice éternelle!

Quelles destinées leur triomphe eût assurées à la patrie, qui peut le dire? Si, dès le XIVe siècle, le génie des communes avait pu fonder la fédération européenne rêvée par d'Arteveld, si au XVIe siècle le génie de la liberté de conscience avait pu fonder les Provinces-Unies rêvées par le Taciturne, nous serions avancés en mœurs libres et en civilisation de plusieurs siècles!

La Belgique fut vaincue.—Mais Philippe II ne peut la garder

en vainqueur. Après la tragédie infâme, la comédie odieuse. Il est obligé de céder le pays à sa fille Isabelle, et c'est alors que commence cette domination autrichienne-espagnole qu'on peut appeler notre moyen-âge : époque de despotisme, de démembrement et de ténèbres.

Jacques d'Artevelde avait revendiqué la Flandre française, et le traité de Crespy nous l'avait définitivement rendue. Le héros de Saint-Quentin et de Gravelines avait fait respecter nos frontières et la révolution avait pu réunir toutes nos provinces intactes. Désormais, sous nos despotes impuissants, chaque traité fera une brèche au pays, une brèche irréparable.

Sans compter tout ce qui est cédé à la Hollande, cédé du moins à une sœur et à la liberté ; c'est alors que tout l'Artois, une partie du Hainaut, des Flandres et du Luxembourg sont abandonnés, abandonnés pour toujours, à la France, par ce qu'un ami de Philippe II, M. de Gerlache, a appelé la *lâcheté de l'Espagne*.

Chaque fois que leurs intérêts personnels peuvent y gagner quelque chose, chaque fois nos souverains jettent nos provinces en enjeu dans l'arène sanglante de la guerre ou sur le tapis vert des traités. Philippe II rêve le trône de France pour sa fille Isabelle : Albert doit porter en France une guerre inutile et dangereuse. Le pays était ruiné, Isabelle en épuise les dernières ressources pour aider Wallenstein dans la guerre religieuse en Allemagne. L'empereur d'Autriche convoite la Bavière : il offre à son duc les Pays-Bas en échange ; et il existe un traité secret entre Marie-Thérèse et Louis XV, par lequel le roi de France s'engage à aider la grande impératrice à prendre la Silésie, moyennant la cession de Mons, d'Ypres, de Furnes, de Nieuport et d'Ostende.

A chaque marché, nos souverains, véritables Shyloks, jetaient dans la balance une livre de notre chair.

L'œuvre du despotisme fut surtout religieuse pendant ces deux siècles. Les brèches faites à nos frontières ne sont rien auprès des ravages portés dans l'intelligence des populations. Non content de mutiler tous nos membres, on voulait encore nous scalper le cerveau. « On eût dit que les esprits allaient retomber dans l'inertie des siècles d'ignorance, » dit à la fin du XVIII[e] siècle, M. Lesbroussart père. »

Digne résultat de deux siècles de domination ! ce pays pour lequel l'Eglise n'avait jamais été un joug, ce pays où l'esprit de tolérance régnait depuis si longtemps, où, avant la révolution, les gouverneurs de province avaient déclaré que, pour exécuter les placards sur la religion, il faudrait faire périr plus de 60,000 citoyens ; ce pays fut tellement livré à l'ignorance, à la superstition, à l'exploitation de l'ultramontanisme et de la main-morte, que le peuple, qui avait si énergiquement résisté à l'Inquisition, ne put désormais, pendant deux siècles, faire un seul acte d'énergie, un seul effort d'indépendance, qu'avec la permission et sous l'impulsion du clergé, qui aujourd'hui encore, dans certaines campagnes, le mène aux élections comme un bétail !

Le mal devint si grand que Marie-Thérèse, et après elle Joseph II, durent essayer d'une réforme. Mais le clergé ameute les masses abruties et restaure le despotisme. Les Etats généraux, ces organes de nos antiques libertés, sont convoqués par la révolution brabançonne. Pourquoi ? Pour déclarer qu'avant toute chose ils prêteront serment aux églises, et pour rétablir tout le moyen-âge. Et cela en quelle année ? En 1790, en pleine révolution française, plus d'un an après la grande nuit du 4 août !

Deux siècles de domination religieuse avaient rendu possible, chez un peuple autrefois si libre et si fier, cet effrayant anachronisme.

La révolution française nous emporta dans son tourbillon. Alors encore, qui mène la résistance et cette sorte de chouannerie, plus religieuse que nationale, plus autrichienne que belge, qu'on appelle la Guerre des Payans ? Le clergé.

Quand l'Empire tomba, le clergé montra bien pourquoi il avait combattu, il réclama tous ses anciens priviléges, y compris les dîmes, et s'éleva contre le protestantisme du roi des Pays-Bas.

En 1830, qui renversa un nouveau Joseph II ? Le parti libéral ne put rien que lorsqu'il s'unit au clergé.

Mais constatons tout aussitôt un progrès, un grand progrès. Au XVIe siècle, les évêques rallient les seigneurs libéraux et forment le parti des *mécontents :* ils tuent toutes nos libertés. En 1789, le parti libéral s'unit au parti de l'Eglise : aussitôt après la victoire, les Vonkistes sont trahis, écrasés, proscrits, au profit du despotisme.

En 1830, au contraire, malgré l'*Encyclique* qui va tonner, les deux partis traitent sur pied d'égalité ; ils fondent nos institutions libres.

Ah! si jamais nos libertés étaient menacées, les Belges sauraient les défendre, avec le prêtre, ou malgré le prêtre!

L'heure est avancée, messieurs ; mais, je ne crains pas d'abuser de votre attention ; il me reste à vous parler de nos libertés constitutionnelles.

Les avantages de nos institutions peuvent se résumer en deux mots : l'ère des révolutions est close, la méthode rationnelle et pacifique de la civilisation est instituée. Inappréciable bienfait de la liberté, messieurs! quand l'autorité l'emporte, elle s'impose par la violence et prépare de nouvelles tempêtes ; quand la liberté triomphe, elle n'impose que le respect des lois, elle appelle tous les citoyens au banquet du droit, elle ouvre à toutes les idées, à tous les intérêts, les voies pacifiques du succès. Plus de combats, la discussion! plus de guerre civile, un contrat de paix! plus de conspirations, le vote! plus de violence, la justice! La civilisation a trouvé sa véritable méthode : le seul *organon* de la paix et du progrès, c'est la liberté.

Et, quand on songe aux torrents de sang, aux monceaux d'or qu'il a fallu prodiguer pendant des siècles pour pouvoir écrire ce principe dans une charte durable, l'on sent plus vivement et l'on proclame plus haut que la conquête de la liberté est le plus grand bonheur des nations.

Quels devoirs ce régime n'impose-t-il pas à un peuple qui le possède, devoirs envers lui-même et envers les peuples auxquels, sous prétexte d'ordre, on refuse encore le droit de se gouverner! Combien ne doit-on pas estimer, prendre au sérieux, respecter des institutions qui peuvent nous garantir à tout jamais de ces tremblements de terre qu'on nomme les révolutions? Pour éviter ces terribles nécessités, qui sont souvent d'impérieux devoirs, combien ne doit-on pas aimer des institutions qui nous permettent de féconder à l'infini le domaine pacifique des idées et des intérêts! Rompre un pareil armistice, pour recourir aux moyens violents; renoncer sans motifs à la méthode de la raison et de la paix, pour se rejeter dans les us de la barbarie; ce serait de la folie ou ce serait un crime!

Ne faut-il pas aussi prouver aux partisans de l'autorité que le droit n'est pas l'anarchie, comme ils le prétendent; que l'ordre, ce grand prétexte à la tyrannie, n'est possible que par la liberté et que les peuples libres sont à la fois les plus paisibles et les plus prospères.

Ce devoir de tranquillité légale a été surabondamment rempli en Belgique, depuis 1830.

Mais il ne suffit pas de posséder, de conserver, de respecter la liberté, il faut la féconder : cette noble épouse veut être mère. N'est-ce pas d'ailleurs l'usage des libertés qu'on redoute ou qu'on incrimine? car son nom est dans toutes les bouches. Ici, se présente le plus difficile devoir des peuples affranchis : que de problèmes, en effet, qui ne peuvent être tranchés que par le temps, père de l'étude et de l'expérience, sont proposés, sont imposés à la politique moderne par le sphinx des révolutions! Les petits peuples libres sont placés au milieu de l'Europe en crise, comme autant de champs d'exploration du progrès, comme un terrain neutre, où tous les essais peuvent se faire facilement et sans secousse. La méthode rationnelle doit triompher encore ici; c'est aux peuples libres à montrer que tout est possible par la liberté. L'humanité les attend à l'œuvre, l'autorité les épie, la liberté les encourage, l'épreuve sera décisive. Que de soins et de dévouement, que de constance et de conscience ne doivent-ils pas déployer pour prouver au monde, à la confusion des despotes, aux bénédictions de l'esprit humain, que l'exercice du droit peut dénouer tous les nœuds gordiens, peut résoudre toutes les énigmes sociales!

Nous qui sommes à chaque instant au milieu de la lutte, qui en suivons les détails au jour le jour, et qui avons pour devoir la généreuse impatience du progrès, nous voyons les fautes et les faiblesses, nous apercevons les erreurs et les lacunes de notre politique. L'histoire — et c'est à son unique point de vue que je dois me placer ici — l'histoire, qui regarde de plus haut, constatera une première bonne récolte.

L'histoire dira qu'avec leurs libertés et leur neutralité, les Belges ont restauré leur histoire et leurs beaux-arts et commencé une double renaissance littéraire dans les deux langues qui les unissent aux civilisations du Nord et du Midi de l'Europe.

L'histoire dira qu'ils se sont remis à pratiquer la liberté, lentement, modestement, trop lentement peut-être, mais non à tel point que l'on ne puisse enregistrer des mouvements politiques comme les Congrès libéraux, ou des triomphes de l'opinion comme ceux qui ont renversé du ministère l'insulteur de la garde-civique et les partisans de la loi des couvents.

L'histoire dira que, les premiers en Europe, les Belges ont institué une Université libre et libérale; que, les premiers, ils ont essayé du crédit démocratique dans leurs *Unions du Crédit;* que, les premiers, ils ont bâti des cités ouvrières, comme au grand Hornu.

L'Université de Bruxelles, l'*Union du Crédit*, le grand Hornu, *le Congrès libéral!* Cette part due à l'initiative des citoyens est la plus belle; mais, si je voulais nier la part des pouvoirs constitués, vous me crieriez : Vous oubliez notre réseau de chemins de fer, vous oubliez l'abolition des octrois, vous oubliez l'impôt sur les successions directes, vous oubliez l'abaissement du cens électoral, vous oubliez l'ouverture de l'Escaut, vous oubliez le Crédit communal, vous oubliez l'organisation communale des écoles, et surtout des écoles de filles, dans nos grandes villes.

Non, l'histoire ne verra pas les fautes, si les fautes ne font point souche; l'histoire ne relèvera pas les faiblesses, si elles n'envahissent pas le corps social; l'histoire glorifiera notre fécondité première, si elle se perpétue, si les libertés communales sont de plus en plus respectées, si la pratique de la souveraineté nationale gagne dans les mœurs du pays, si le pouvoir s'inspire de l'initiative des citoyens; si la Belgique, fidèle à ses traditions, sans négliger les lumières générales, demande toujours à son antique génie de liberté le mot d'ordre du progrès!

Quel magnifique *vade mecum* politique, les Belges ne trouveraient-ils pas dans leur histoire : l'hospitalité et le cosmopolitisme; les libertés communales et l'armée démocratique; la liberté de conscience et la souveraineté du pouvoir civil; la solidarité des classes et la fédération des peuples; tous les grands principes de la vie des nations sont inscrits dans nos vieilles chartes. — C'est là ce qui autorise l'historien à comparer nos pères au type de la liberté et de la

gloire dans l'antiquité, c'est là ce qui permettra à nos fils de conquérir la même place illustre dans l'histoire moderne.

Depuis César, il n'est pas une carte ou un historien qui ne constate notre existence, ne vante notre courage, ou ne glorifie nos libertés, depuis Pline, Ptolomée, Peutinger, l'Itinéraire d'Antonin, Ammien Marcelin, la Notice de l'Empire, les lois de Charlemagne, jusqu'à Guichiardin au XVIe siècle, jusqu'à l'anglais Shaw et l'italien Miselli au XVIIIe. Cependant, au XVIIIe siècle, le roi Frédéric de Prusse, en consacrant 60 pages à passer en revue les Etats du Continent ne cite pas les Pays-Bas autrichiens; Delacroix, en étudiant les *Constitutions des principaux Etats de l'Europe*, néglige la nôtre qui a perdu toute importance, et, lorsque dans les premières années de ce siècle, des savants s'occupèrent de notre histoire, on les écoutait, dit M. Nothomb, comme s'ils parlaient de la Médie ou de l'Assyrie.

Ces temps sont changés, messieurs; nous nous sommes relevés de notre moyen âge autrichien. La liberté comme en Belgique, ce cri a retenti plus d'une fois en Europe depuis trente ans; plus d'une fois notre constitution a servi de modèle à un peuple renaissant, nos Unions de crédit ont été imitées, notre université libre est enviée et notre Grand Hornu a créé Mulhouse.

Courage donc et confiance! Pour tous les peuples, cesser d'être libres, c'est cesser d'être heureux; pour les Belges, cesser d'être libres, ce serait cesser d'être Belges! Courage et progrès! les peuples imitent nos libertés; suivons aussi les bons exemples de nos frères; au XIVe et au XVIe siècle on n'aurait pas pu dire : les écoles comme en Hollande, le crédit agricole comme en Ecosse, les banques ouvrières comme en Allemagne, les meetings comme en Angleterre, l'armée comme en Suisse! qu'on ne le dise plus! et que les Guichiardins modernes, que ces nobles proscrits qui glorifient notre histoire, digne d'Athènes et de Sparte, puissent aussi glorifier notre civilisation moderne, digne du XIXe siècle!

Quand je songe quelles destinées nous promettent ces grandeurs du passé, quelle place elles nous présagent dans les futurs Etats-Unis de l'Europe, je ne puis m'arracher à ce rêve d'avenir. O jeunesse de mon pays, quand la crise européenne sera passée, vous pourrez assister, vous devrez

concourir à une grande œuvre de renaissance, à laquelle nous travaillons lentement, péniblement, mais sûrement; alors, souvenez-vous que le premier devoir, c'est la liberté à respecter et à maintenir; alors sachez bien qu'il n'y a d'avenir et de grandeur que dans la liberté, mais la liberté telle que la pratiquaient nos pères : la liberté active, la liberté éclairée, la liberté féconde, la liberté pour tous, la liberté à l'intérieur par les franchises communales et la solidarité des classes, la liberté à l'extérieur par la fédération des peuples; la liberté enfin, qui, pour résumer en un mot toutes nos traditions nationales, s'appelle : la démocratie.

SOUVENIR

DES TEMPS ANTÉ-HISTORIQUES

—

LUCIUS DE TONGRES.

Messieurs,

En 1829, un professeur de l'Université de Liége commençait des fouilles dans les cavernes de la vallée de l'Ourthe et de la Meuse et, en 1833, il annonçait au monde savant qu'il avait découvert, dans les grottes d'Engis et d'Engihoul, des ossements d'hommes, contemporains des grandes races d'animaux éteintes et ayant habité la contrée qu'on appelle aujourd'hui la Belgique. Ce savant était modeste, mais convaincu : il blamait la légèreté, *l'inconséquence* de certains savants qui se hâtent de conclure avant d'avoir observé et qui, sur l'exploration de quelques cavernes à peine, avaient nié l'homme fossile. Il appelait l'examen sérieux, sévère, et se disait inébranlable dans son principe, l'expérience :

« Pénétré comme je le suis de l'importance des faits que je soumets au jugement sévère des hommes les plus éclairés dans cette branche de la géologie, je me résigne d'avance à leur critique et je serai toujours disposé à accueillir leurs remarques, mais je ne dévierai point du chemin que me trace l'expérience. »

Enfin, il annonçait l'avenir, avec la noble confiance des

esprits créateurs, où perce une sorte de joie patriotique de voir son pays devancer l'Europe dans ces révélations de la science :

« De nouvelles découvertes peuvent un jour décider pour ces pays (la France et l'Allemagne) ce que le nôtre met dès à présent hors de doute, c'est-à-dire, que ces ossements humains ont été ensevelis à la même époque et par la même cause que ceux des races éteintes. »

En 1833, un savant anglais passe à Liége, et voit cette collection de fossiles, où se trouvent deux crânes humains; mais Schmerling était de trente années en avant de son siècle. Ecoutez M. Leyll raconter l'entrevue du savant obscur et de ce géologue connu dans les deux mondes :

« En l'année 1833, je traversais Liége pour aller au Rhin et je causai avec le docteur Schmerling, qui me montra sa magnifique collection et auquel j'exprimai quelque incrédulité au sujet de l'antiquité prétendue des fossiles humains. Il me fit vivement remarquer que, si je doutais de leur contemporanéité avec l'ours ou le rhinocéros, sous le prétexte que l'homme était une espèce de date plus récente, je devais au même titre mettre en doute la coexistence de toutes les autres espèces vivantes, telles que le daim, le chevreuil, le chat sauvage, le sanglier, le loup, le renard, la belette, le castor, le lièvre, le lapin, le hérisson, la taupe, le loir, le mulot, le rat d'eau, la musaraigne et d'autres dont il avait trouvé les os partout éparpillés indistinctement dans la même boue qui contenait les grands quadrupèdes éteints. »

Cette vivacité à défendre une idée juste ne convainquit pas le savant anglais, il passa son chemin et se contenta de citer les découvertes et l'opinion de Schmerling, *sans leur attribuer d'importance,* dit-il.

Trente ans après, le même savant publiait un livre, aujourd'hui célèbre, et qu'il intitulait : *l'ancienneté de l'homme prouvée par la géologie, the Antiquity of men.* Ses principales preuves sont celles du professeur liégeois, son système est cette prétendue *antiquité* des fossiles humains sur laquelle il avait montré à Schmerling tant d'incrédulité. Il était revenu à Liége en 1860 pour étudier cette magnifique collection, méconnue d'abord; mais, si la vérité triomphait, lumineuse et forte, le savant était mort dans l'obscurité. M. Leyll s'excuse dans des termes qui émeuvent et où, voulant donner à Schmer-

ling un autre nom, un nom plus beau que celui de savant, il l'appelle le philosophe belge :

« Qu'on se figure Schmerling allant un jour après l'autre se laisser glisser le long d'une corde attachée à un arbre, jusqu'au pied de la première ouverture de la caverne d'Engis, où il trouva les crânes humains les mieux conservés; qu'on se le représente ayant ainsi pénétré dans la première galerie souterraine, rampant ensuite à quatre pattes dans un étroit passage, menant aux grandes chambres ; là, surveillant, à la lueur des torches, de semaine en semaine et d'année en année, les ouvriers perçant la croute stalagmitique aussi dure que du marbre, pour extraire au-dessous, pièce à pièce, la brèche osseuse presque aussi dure; restant pendant des heures les pieds dans la boue, la tête sous l'eau qui suintait des parois, afin de noter la position et prévenir la perte du moindre os isolé; et au bout de tout cela, après avoir trouvé le temps, la force, le courage d'exécuter toutes ces choses, voyant dans l'avenir, comme fruit de son labeur, la publication mal accueillie des travaux d'un esprit luttant contre les préjugés du public scientifique comme du public ignorant... »

Je passe les excuses du savant que rien de la science n'excuse, pour m'arrêter sur cette magnifique oraison funèbre de l'obscur philosophe belge. Ah ! messieurs, la nature et la science ne prodiguent pas leurs secrets; il faut les leur arracher, à travers les dangers et les humiliations, à force de courage, de persévérance et de génie! Mais le hardi fouilleur de tombes antédiluviennes peut tressaillir dans sa tombe ignorée; sa cause est gagnée. Les découvertes se succèdent et se confirment. Ce ne sont plus des haches de silex, des cornes et des coquilles aiguisées qui attestent la présence de l'homme au milieu des grands pachydermes, ce sont des os humains, ce sont des crânes d'hommes qu'on retrouve sur les traces de Schmerling partout! Quatorze grottes ont été explorées en Belgique et l'Académie, oui, l'Académie, a fait comme le philosophe, elle a publié le dessin de deux crânes fossiles, trouvés dans une grotte qu'elle a appelée à cause de cela *le Frontal*. Désormais, l'histoire remonte à une époque qu'on n'ose fixer en chiffres, tellement elle semble éloignée; la Belgique, et après elle l'Europe et le monde, retrouvent leurs anciens habitants dans la tombe des hyènes et des rhinocéros; ce que Cuvier a osé nier, triste courage, par je ne sais quel compromis avec la théologie, Schmerling l'a affirmé avec la sérénité de la raison

libre, et ce vaillant chef de file du progrès sera placé sur le glorieux piédestal des créateurs de la science et des bienfaiteurs de l'humanité.

C'est à César que commence d'ordinaire notre histoire; Schmerling l'a fait remonter à des siècles de siècles avant Rome, avant le Christ, avant Odin, avant Jehovah. Ces tombes entr'ouvertes après des centaines de siècles, nous montrent le sol que nous foulons, occupé par une race qui ne connaît ni le fer, ni le bronze, ni le blé, qui taille grossièrement le silex, les os, la corne et le coquillage, qui vit de chasse et d'anthropophagie, qui mange l'ours, le renne, le renard et surtout le cheval, à en juger par la grande quantité d'os de cheval, brisés pour en sucer la moëlle, que l'on trouve dans les cavernes; ces tombes de fossiles nous rendent les mœurs de nos pères; et, quand on tient sous les yeux ces crânes qui attestent après tant de siècles l'origine antique de l'homme, et qu'on se reporte par la pensée aux temps où ces êtres qui furent nos semblables ont vécu au milieu des races gigantesques et des terribles convulsions du globe, on assiste, avec une terreur mêlée d'enthousiasme, aux durs commencements du genre humain qui ont fait croire à une malédiction céleste; on bénit cette science exacte et indomptable qui va chercher dans les entrailles du sépulcre les fastes du passé et les titres d'antiquité de l'homme; puis, si l'on mesure en esprit les années qui nous séparent de ce berceau, quel que soit le nombre de siècles qu'on accumule, on y voit s'accumuler les travaux et les souffrances, les luttes et les conquêtes, les découvertes, les inventions, les progrès! Merveilleuse puissance de l'esprit humain! ce sauvage ne connait que la chasse, il va rassembler le troupeau, cultiver le blé; il taille le silex, il va trouver le bronze et forger le fer; il se réfugie dans les cavernes, il va bâtir la chaumière; nous entourons nos forteresses de fossés, il va transporter sa cabane au milieu des lacs; il se couvrait à peine de peaux de bêtes, il va tisser la laine. Puis, voyez-le cuire le pain et la chair, abattre les forêts, traverser les fleuves, endiguer la mer, et déjà les bêtes féroces se retirent devant lui; déjà il parle, et ce sublime effort de l'esprit va centupler sa puissance par l'échange des idées; déjà la famille existe, le clan annonce la cité, la religion bégaie, les arts chantent, la loi parle : coutumes barbares,

institutions embryonnaires, cultes féroces; mais, sous ces formes grossières, l'homme a affirmé de grands principes; déjà il s'est relié à la vie générale, il a conçu dans l'idée de cause et de justice quelque chose qui ne périt point; il a affirmé dans des lois sauvages qui passent, la conscience universelle. Que de difficultés, que de souffrances, que de siècles il a fallu! n'importe! l'intelligence s'est développée sous ce crâne étroit, la conscience a battu dans ce cœur brut, l'homme a paru dans le sauvage et Dieu dans l'humanité.

Tout cela avant les conquêtes civilisatrices de Rome, messieurs.

Ces siècles anté-historiques, qui présentent un spectacle plus grand peut-être que les autres, ont leur histoire dans ces tombes de fossiles, puis dans divers monuments qu'on nomme Druidiques et Cyclopéens, faute d'en connaître la date et l'origine; enfin, dans ces mythes religieux ou poétiques qui symbolisent l'histoire perdue et en sont comme les fossiles littéraires, plus défigurés que les crânes humains des grottes d'Engis, d'Engihoul et du Frontal.

Ces traditions nous viennent des différents peuples et des religions diverses. La grande race arienne, pour me borner à elle, les trouve dans les vastes épopées de l'Inde; la branche germanique dans l'Edda. Rome et la Grèce nous apportent leur mythologie, et le christianisme, la Bible d'une autre race. La science a l'esprit trop large pour rien exclure de ces archives générales de l'humanité; il n'y a point d'évangiles apocryphes pour la science, elle constate et interprète partout les mêmes traditions, les mêmes symboles. Partout, les livres sacrés ou les premières épopées rappellent les cataclysmes du globe. Ici, c'est la révolte des géants contre le dieu Thor; là, l'insurrection des enfers contre le ciel; ailleurs, ce sont les titans entassant rocher sur rocher pour escalader la nue, c'est Typhoë luttant contre Jupiter, quand la terre fond comme l'étain, sous le feu qui jaillit de la poitrine du géant; ailleurs encore, c'est la course des héros du Ramayana, qui ouvrent la terre, courent aux entrailles du globe, où le cheval de feu les dévore et ne laisse qu'un monceau de cendres. Ainsi, les grands souvenirs géologiques palpitent dans cette poésie puissante de la Grèce ou luxuriante de l'Inde.

Partout la lutte de l'homme contre les monstres, et ses conquêtes sur les éléments sont personnifiées dans des héros ou des dieux; c'est Hercule ou Tubalcaïn; Prométhée ou Pandore; ce sont les runes d'Odin, les mystères d'Orphée ou les secrets de Wanamoinen, l'Orphée et l'Esculape de la Finlande, qui chante l'origine du fer, l'invention de la bière et les premiers secrets de la chirurgie; c'est la Toison d'or des Argonautes ou le Trésor des Nifflungs; mythes religieux ou poétiques où l'esprit humain glorifie ses premiers travaux, si utiles, et divinise les premiers éclaireurs de l'activité sociale.

Partout aussi, on célèbre la naissance de la société, les dieux portés aux forêts, les désordres réprimés, le mariage institué, la cité bâtie aux sons de la lyre, et, Moïse ou Orphée, Brahma ou Baldur, le chemin de la vie tracé aux hommes, comme dit Horace : *Et vitæ monstrata via est.*.

Enfin, vient la chronologie des empires, la généalogie des maîtres de la terre. Pour les rois comme pour les dieux, chaque peuple, chaque culte a les siens, mais le fond se ressemble, et l'humanité suit les mêmes phases. Ici, cependant, la division se marque davantage, les branches se multiplient, les peuples se séparent. Rien n'est scientifique ni exact encore ; c'est ailleurs, dans les sciences modernes, qu'il faut chercher l'histoire des migrations des races ; mais tout se spécialise : après les souvenirs des grands faits généraux de la nature et du genre humain, viennent les fastes personnels des nations, alors la Bible n'est plus que l'histoire du petit peuple hébreu ; Hésiode chantait le Cosmos, Homère célèbre Achille et les Grecs; les Vedas font place aux grands poèmes historiques de l'Inde ; à la mythologie religieuse de Rome succède cette mythologie historique qui va d'Enée à Romulus et au delà; l'Edda passe de sa partie cosmogonique aux chants guerriers qui préparent l'épopée des Niebelungen. On descend du ciel sur la terre, et la terre se divise en nombreux empires ; le type est toujours l'humanité, mais les traditions deviennent nationales.

C'est ici que l'histoire générale et ses symboles ne nous suffisent plus, et qu'après avoir retrouvé dans les fastes de la tombe, l'existence et les mœurs de l'homme fossile en Belgique, après avoir constaté, dans les mythes des diverses races ou des différentes religions qui se sont succédé sur notre sol, le

souvenir des premières conquêtes de la civilisation générale, nous avons à chercher, s'il en est, les traditions particulières aux Belges sur leur antique histoire.

Ces traditions ne nous manquent point. Quand les peuples, respirant de la conquête romaine ou sortant du chaos des invasions germaniques, rassemblèrent, à la voix de leurs bardes ou de leurs rois, leurs chants nationaux qu'ils avaient craint de perdre pour toujours; à côté de l'Edda, des poèmes recueillis par Charlemagne et des chants des bardes gallois, de vieilles chroniques, légendes ou fables, furent conservées on ne sait comment ni par qui; bientôt confiées au latin, du IXe au XIe siècle sans doute, elles furent reprises ou renouvelées par les langues modernes naissantes, du XIe au XIIIe siècle, et nous sont parvenues, soit sous cette forme, soit dans de nouvelles traductions ou compilations latines. Ce qui en reste est une série de fables qui racontent l'histoire de l'Europe depuis la chute de Troie et, pour m'en tenir à ces trois peuples, donnent la généalogie des rois d'Angleterre, de France et de Belgique, depuis Enée.

Or, au XIVe siècle, ce grand siècle littéraire du Hainaut, vivait à Valenciennes, dans un couvent de Cordeliers, un moine, issu d'une noble famille; après vingt-huit ans d'études spéculatives, il était rentré au pays, avec le grade de docteur en théologie; il y avait trouvé la théologie *en mépris* et ceux qui en cultivaient la science reputés *insensés et en délire;* ce moine mendiant se disait le serviteur non-seulement de Dieu, mais de ses concitoyens; il chercha comment il pourrait servir son pays dans les sciences communes, et vit avec douleur que les nations voisines, *longtemps soumises aux belges,* avaient leurs histoires noblement rédigées, *solenniter compositas,* et que, si sa patrie en possédait, elles étaient inconnues.

« Il lui sembla,—dit-il en parlant de lui-même à la troisième personne, comme il convient à un écrivain latin,—il lui sembla extrêmement honteux que tant d'histoires longtemps dispersées fussent restées sous le boisseau et il résolut de les remettre sur le chandelier. C'est pourquoi il s'en alla, comme la Moabite dans le champ de Booz, et, à la suite des moissonneurs et non sans peine, il recueillit des épis qu'il réunit en gerbe et, comme la veuve de la Bible, il apporte sa moisson dans le trésor des comtes du Hainaut. »

Ce moine, qui suit les moissonneurs de l'histoire, dans les villes, dans les églises, dans les bibliothèques et dans la mémoire des hommes, s'appelle Jacques de Guyse. Ce qu'il glana tout d'abord c'est l'histoire des Belges depuis la chute de Troie jusqu'à César.

« Quelques-uns, dit-il, traitent cette histoire en vers latins bien faits, comme Nicolas Rucleri ; d'autres en rimes vulgaires comme Clerembaud, qui, au milieu de nombreuses choses indigestes, a laissé des recits conformes aux autres histoires, et il nous est bien permis de nous appuyer sur des témoignages étrangers. D'autres ont écrit en prose et de deux manières : l'un, comme Lucius de Tongres, a écrit sérieusement en grossier gaulois et paraît avoir traduit une chronique latine. L'autre, comme Hugues de Toul, s'est servi de sa langue vulgaire et, creusant la généalogie des Lotharingiens, a écrit magistralement l'histoire des Belges. »

La gerbe de ce moine, vous le voyez, n'est pas à dédaigner. Ce que Hunibald, résumé par Tristhemius, a fait pour les rois francs, de Francion à Clovis ; ce qu'a fait, pour l'Angleterre, de Brut à Arthur, Geoffroid de Monmouth, traduisant en latin une chronique bretonne et bientôt traduit en breton et en français, et mis en vers gaulois par Robert Wace ; Lucius de Tongres, appuyé sur Rucleri, Clerembaud et Hugues de Toul, trois écrivains étrangers qui célèbrent en vers latins, en vers gaulois et en prose provençale l'histoire des Belges, l'a fait pour nos prétendus Rois, de Pavo à Ursus, d'Ursus à Ursarius et à Andromadas.

Jacques de Guyse ne s'est pas contenté de résumer ces auteurs, il les a traduits et nous conservons ainsi Lucius de Tongres.

Un siècle plus tard, en 1446, les *Annales du Hainaut* de Jacques de Guyse étaient translatées en français pour le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, dans un manuscrit d'une rare beauté. Lucius de Tongres reparait alors dans sa langue rajeunie, et je citerai de préférence le gaulois du xve siècle [1], plutôt que la tradition française moderne de M. le marquis Fortia d'Urban. Le traducteur de Philippe le Bon est moins exact, mais son style garde un cachet de vétusté qui sied à de

[1] D'après le manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne.

pareilles chroniques et où ces fables du moyen âge se trouvent plus à l'aise que dans un cadre moderne.

Aujourd'hui, messieurs, que le doute méthodique a porté dans l'histoire le flambeau de la raison et qu'on ne croit plus aux premiers rois d'Albe et de Rome, ni aux généalogies de la Bible, ce n'est pas moi, vous le pensez bien, qui viendrai remplacer des mythes étrangers par des fables nationales; ce n'est pas moi qui ferai remonter à la chute de Troie une dynastie de rois qui date de 1831, et qui donnerai la longue suite de rois belges de Lucius de Tongres comme les prédécesseurs de Léopold I.

Ces fables ne sont l'histoire nulle part. Mais, sans nous en faire une bible nationale, il nous est permis de placer les nôtres sur le même pied que celles des autres peuples, et, comme les savants s'accordent à voir dans les premiers livres de Tite-Live des fragments d'antiques chants nationaux de Rome, nous pouvons étudier dans Lucius de Tongres des restes de nos vieilles traditions, mythes populaires, transmis de génération en génération, sortes de pétrifications légendaires et comme des fossiles de notre histoire perdue. On les a traités de romans, je le veux bien; mais les attribuer à l'invention d'un écrivain, ce serait lui faire trop d'honneur et méconnaître le passé. Il est permis de s'appuyer de témoignages étrangers, dit Jacques de Guyse; écoutez M. Saint-Marc-Girardin :

« Voici donc un problème curieux. Jacques de Guyse et ses devanciers, tels que : Rucler, Clérembaut, Lucius, Hugues, ont-ils devancé les profonds philosophes de nos jours? Ont-ils vu que l'histoire de l'humanité pouvait se rapporter à certaines formules générales? Possédant à la fois le génie philosophique et le génie dramatique, ont-ils, après avoir créé un système philosophique plein de hardiesse et de force, su animer ce système et en faire un roman historique plein d'intérêt et de curiosité? Je ne demande pas mieux que de croire au génie de Jacques de Guyse; mais je ne crois pas cependant qu'il ait deviné à la fois l'histoire philosophique telle que les Allemands l'ont faite, et le roman historique tel que nous l'a donné Walter Scott. Que faut-il donc croire? Ne faut-il pas nécessairement penser que Jacques de Guyse et ses devanciers ont écrit d'après des traditions plutôt que d'après leur imagination? Ces chroniqueurs du moyen-âge, si ridicules, si fabuleux, si méprisés, auraient donc conservé comme par miracle, un

souvenir des événements qui ont précédé l'invasion de César?... Cette conclusion est nécessaire. En effet, ou Jacques de Guyse et ses devanciers sont de profonds philosophes et d'admirables romanciers; ce que je ne crois pas; ou bien, ce sont de sincères et naïfs interprètes de récits qui se sont gardés dans la mémoire des peuples. » (*J. des Débats*, 28 sept. 1831).

Herder et Walter Scott! Il n'est pas besoin de croire à une difficulté si grande, ni de porter si haut le mérite de ces récits pour y voir des restes de traditions vulgaires. Ce phénomène n'est-il pas permanent d'ailleurs? Souvenez-vous de la chanson de Marlborough; et rappelez-vous Charlemagne allant à la Croisade; le Napoléon du peuple est-il bien encore celui de l'histoire? Qu'est-ce qui reste dans la mémoire des masses ou dans les chants populaires, des événements si exactement décrits par les écrivains, sinon quelques traits généraux, quelques récits légendaires, qui ressemblent moins à l'histoire qu'à la fable? Quoi qu'il en soit, souvenirs ou inventions, n'y a-t-il pas une noble curiosité, une sérieuse étude, à la fois littéraire et nationale, à rechercher comment l'histoire des Belges avant César, était comprise, symbolisée, légendifiée, passez-moi le mot, en Belgique et en France, pendant tout le moyen-âge; quelle idée la tradition ou le roman, n'importe, se faisait de ce ténébreux passé, et par quel esprit de patriotisme, par quels points de vue historiques on intéressa nos pères pendant des siècles.

Les découvertes de Schmerling nous ont montré les premiers habitants du pays et leur état inculte. Nous devons recourir à l'histoire générale de l'humanité pour retrouver leurs premières conquêtes sur la nature. Les fables de Lucius de Tongres nous feront voir nos ancêtres se civilisant d'après les grandes lois de l'histoire.

Lorsque ces fables furent recueillies, l'influence de l'antiquité n'était pas éteinte. Le souvenir de Virgile, dont on faisait un savant, un sorcier, un prophète, régnait vaguement sur les esprits lettrés, et les peuples voulaient avoir la même origine que Rome, qui personnifiait la gloire et le culte. Enée était venu de Troie fonder la puissance romaine; cela suffit pour que cette même Ilion envoyât Francion en France, Brut en Bretagne, Bavo en Belgique.

Lucius de Tongres raconte donc comment Bavo, cousin germain de Priam (le fils de la sœur de la femme de Laomédon, père de Priam, comme il dit), aborda en Belgique, sur la foi d'un oracle, après la prise de Troie. Enée avait vaincu Turnus ; Bavo soumet Trèves, bâtit une ville au Dieu Bel, sous le nom de Belgis, y établit le culte des planètes et fonde la dynastie des Belges.

Je ne puis m'arrêter à cette suite de rois : Bavo, le fondateur, Bavo Belginéus, Bavo le Lion, Bavo le Loup, Bavo le Brun, Bruneheld, Bruno, Aganippus Ier, Aganippus II, l'époux de Cordélia, fille du roi Lear, qui change d'époux dans les chroniques selon la patrie du chroniqueur ; Andangérius, Hérisbrandus ; puis, l'usurpateur Ursus, détrôné par Ursa, fille d'Hérisbrandus ; puis l'époux d'Ursa, Gurgunsius ; puis Sisilius, Friscembaldus, Wariger, Leoninus, Léopard Ier, Léopard II, Léopardinus ; puis, les étrangers conquérants, d'abord rois : Camber et Melbrand ; puis ducs, le siége du royaume étant transféré de Bavay à Beauvais : Blandinius et Suardus ; puis, les chefs du peuple, comme Léo et Walacrinus, ducs à vie, ou comme Varingerus et ses successeurs, ducs annuels de la république des Belges ; enfin, de nouveaux rois : Léo Ier, Léo II, Goomer, renversé par Taynard, Ursarius et Andromadas.

Ces noms ne nous rappellent rien ; les phases politiques qu'ils représentent méritent l'attention.

Quelle monarchie va fonder ce troyen, savant dans la nécromancie, la chiromancie, l'art des augures et l'astrologie judiciaire ? Toutes les traditions ouvrent l'histoire, de la même manière : par la théocratie ; la théocratie qui mêle le progrès à la barbarie, qui réprime l'anthropophagie et institue les sacrifices humains, qui fonde la cité et lui donne des castes, qui annonce les dieux et en fait des tyrans, qui dicte des lois, mais des lois de servitude.

La théocratie est chantée dans les poëmes indiens, avec une pompe de poésie incomparable. Lucius de Tongres lui consacre la plus grande partie de son histoire. Quand Enée aborde en Italie, il promet à ses habitants de leur donner des dieux et un culte : *Sacra deosque dabo,* dit Virgile. Ainsi, fait Bavo, cousin germain de Priam :

« Selon ce que encore dit Lucius de Tongres, la cité ensy fondée

du tout en tout, et les lois des troyens espandues et divulguées et très honnourablement de toutes manières de gens rechuptes et accordées, une doubte commencha à croistre et à sourdre en la devantdite cité, c'est-à-dire ou peuple. Laquelle estoit telle, assavoir : se, après le trespas du roy Bavo, ses filz procréés de sa char successeroit au réalme ens ou lieu du père, ou se les seigneurs et le peuple, par ung commun accord, en esliroient ung, tel que boin et pourfitable il leur sambleroit; et de ce, y ot entre le peuple moult de opinions. Toutesfois, le roy Bavo, perchevans ceste question estre moult doubteuse, jà eslevée ens ou peuple, il fist promptement, à ung compétent jour, convocation et assamblées des ducs, contes, chevaliers et barons et de tous les plus sages du commun peuple (on sent que l'auteur vit dans la patrie des communes) et leur remonstra pluiseurs choses touchans à ycelle question ; après laquelle chose moult debatue et arguée, et les choses qui faisoient à considérer en telle manière ouvertes et considérées, fu, par meure et sage deliberation, trouvé que les seignouries qui par naturelle succession succèdent de lignie en lignie sont en plus grant félicité et les pollicies dessoubz telles seignouries mieulx et plus autentiquement régiminées que celles qui souventes fois se renouvellent par élection ou par fortune, et pour ce que les dieux sont plus nobles et plus puissans que fortune et que vraie sapience et que philosophie samblent plus convegnable que force, ilz conclurent lez les degrés et les dignités del cité et du réalme, en la manière qui s'ensieult : Premièrement, que tous les princes et toute la pollicie de la cité et du réalme, après les dieux, sans nul quelconque moyen, (*intermédiaire*), seroient subgés au prince des Druindes, et ce sus paine de mort. Druynde vault autant à dire comme souverain prestre. Item, ils ordonnèrent VI archeprestres qui assisteroient audit prince des Druindes, pour le consillier et aidier en toutes ses besongnes et affaires. (Je passe les ducs, les comtes, les druides). Item, ils conclurent et ordonnèrent que le souverain maistre Druynde, c'est-à-dire le souverain de tous les prestres, seroit roy et prestre ensamble par naturelle et hirétable succession; laquelle chose seroit de tous confermée.

Le prêtre-roi, Bavo Ier, consulte alors ses dieux. Voici les augures :

« Beel le Dieu respondit premierz, comme dist Lucius, ce qui s'ensieult : Le royalme belgien tout entier sans division sera signeur de moult de peuples ; mais, quant il sera divisé en parties, adont se flétrira . . . .

» S'ensieult la responce de Saturne : Le wasson de la terre sera bien labouré et semé, pour la grant multitude des habitants et donra grant abondance de fruis . . . .

» La responce de Jovis ou Jupiter : La simphonie et la lire, la religion et les sacrifices de Belgis demourront, et les réalmes se delitteront en ses armonies.

» ... La harpe des Belges sera décorée de cordes, mais le son se convertira en pleurs.

» La responce de Mars : Le territoire de Belgis sera tout autour aorné de fevres (artisans), et mouteplieront et aront dominacion sur moult de gens, et forgeront sur les englumes des estrangiers, de leurs marteaulx, et moult en détruiront de leurs flayeaulx. Et venacion, c'est-à-dire cache, sera la glore de pluisors; doleur et aspite fera les corages crueulx, mais doulcheur les fera débonnaires.

» La responce du Soleil : La dignité et la magnificence des Belgiens sera exauchée et eslevée, et les rois d'icelle luiront jusques ens ès ysles de mer. En la parfin sera obscurcie par l'espesseur des nues. »

Tradition ou invention, légende ou roman, n'est-il pas intéressant de retrouver ici de longs détails sur la fondation de la théocratie, à Belgis; et n'aimez-vous pas d'entendre ces chants qui, sous forme de prédictions, gémissent sur les malheurs de la patrie, en rappellent les âpres souvenirs et célèbrent avec enthousiasme la prospérité nationale?

Mais nous n'avons pas vu toute la théocratie. Les réformes morales suivent la constitution politique; Numa vient après Romulus.

« *De Bavo Bruno, de ses lois et establissemens*..... Et, comme il fust ensy que lors les femmes fussent communes à tous, il ordonna et estably, à la cause et occasion des responces des dieux, que cascun homme, sur paine de mort, fuist content de 4 femmes, excepté les prestres qui en aroient 2 tant seulement.

. . . .

Cette différence qui met les prêtres à la portion congrue est ici un anachronisme, dicté par l'esprit chrétien; les privilégiés de la théocratie, comme de l'autocratie, se sont toujours réservé la part du lion ; on va le voir du reste :

» En oultre, il osta et abolly le usage de l'or et de l'argent, et ossy la cause et la matère de tous vices ou pechiés; et divisa à chascun égalment les hiretages et revenues, affin que, en la qualité des patrimoines, l'un ne fuist plus poissant que l'autre, excepté les prestres, ducs, comtes, veneurs et chevaliers. Et commanda que publiquement chascun mangast l'un aveuc l'aultre, affin que les ricesses et luxures ne se fesissent doremais en secret. Il parmist aux josnes gens de avoir en l'an une

seulle robe et que nul n'alast plus haut que l'aultre, ne ne mangast plus délicieusement. Item, il commanda que chascun par IX mois de l'an alast la teste descouverte et les pies nudz, excepté les enfants de V ans et les hommes de L ans et audeseure et les debilités de corps et de santé. Item, il ordonna que on ne acattast rien au pris d'argent, mais par recompensation de chose pour aultre. Il commanda que les josnes enfans fuissent menés au champz et non point au marchiet et affin que leurs premiers ans il ordonnassent et induisissent à labourer et ouvrer et non point à luxure et as delices, et volt que il ne couchassent point sus lis et que il ne buissent point de vin.....

Item, il commanda que les vierges fuissent mariées sans doaire, à celle fin que les femmes ne fuissent eslutes ou prises pour cause de leurs ricesses et que les hommes contrayssent leurs mariages par bonne amour et sans nulle convoitise. Et ordonna que on fesist la plus grant honneur as sages anchiens et non mie as riches et puissanz et que vieillesce euyst le plus honnorable lieu. Et luy, qui avait XXIV femmes, en retint seulement II et aux aultres il donna congiet. Desquelles II femmes, luy estant roy, il engenra LXII filz, tous lesquels il fist estre subgés à ses lois par un espécial édit et commandement.

Voilà bien la théocratie avec son niveau, ses utopies, et sa morale imposée de par la loi ! N'avez-vous pas senti monter de ces pages comme un parfum du Paraguay ? Il reste à voir comment le bon roi, après s'être soumis à ses lois, les sanctionna.

« En la parfin, ledit Bavo le Brun, archeprestre, assembla, en la cité de Belgis, le jour de la feste et sollempnité de Beelis, tout le peuple des cités de son réalme, affin que tous ensemble il rendissent plus dévotement graces et loanges à leurs ydoles, de la édification totale et consummaçon de la cité de Belgis, ... et là, en la présence de tous, sacrefia, à son dieu Beelis et aux aultres ydoles de la cité, ses II propres fils les plus aisnés, aveuc sans nombre de leux, lions, ours et porcs sanglers. La manière dudit sacrefice fu telle : premièrement il espandoient le sang sur l'aultel en copant le corps en II pieches, et puis après, sollempnellement par plusieurs pièces l'ardirent jusques en pourre, en un grant feu.

» Et ce méisme an, en la sollempnité de Bacus, le dit Bavo le Brun, souverain-prestre, et aveucque li II archeprestres, III ducs, V contes, VII veneurs et plusieurs aultres, pour celle méisme cause, en présence de tous les assistans du réalme et de la cité, après ce que sur chou ils eussent fait requeste, il se sacrefièrent en telle manière, c'est assavoir que, de leur propre

gré, il entrèrent au feu des sacrefices pour la révérence de leur dieux, là où ils s'ardirent tous jusques en cendres.

» Et de ceste chose, le peuple de tout le réalme et de la cité entra en une telle crémeur, que de une volenté, sans nulle discorde, il establirent une loy qui fu telle que, sus paine de mort, nul ne trespassast les ordonnances et lois du dit Bavo Brunus ni des dieux.

Voilà le sacrifice humain dans toute sa splendeur sacerdotale! Cette consécration des lois par le martyre du roi et des pontifes a quelque chose de grandiose et d'épouvantable, bien fait pour imposer la servitude à l'enfance des peuples.

Mais nous ne sommes pas encore au couronnement de l'édifice. Le couronnement, rêve de tous les théarques et de tous les monarques, c'est l'unité. Brunehulde, fils de Bavo le Brun, impose à toutes les nations qui sont sous sa puissance, le même culte, la même religion, l'unité d'adoration, de sacrifices et d'offrandes, sous peine d'être écorché vif.

Le règne du prêtre est complet. Brunehulde fait creuser sept grandes routes, conduisant aux extrémités de ses États et partant de ce centre de puissance et de terreur.

On sait que ces grandes routes furent construites par les Romains et qu'au moyen âge on les attribuait à la reine Brunehaut, épouse de Sigebert.

Allons-nous maudire cette théocratie primitive chantée par les poëtes? Non, messieurs. Elle met l'homme à genoux, mais devant quelque chose de supérieur à l'état sauvage; elle continue les sacrifices humains, mais pour consacrer des lois meilleures ou des guerres patriotiques. C'est la barbarie encore; mais c'est le développement de l'homme; c'est le commencement de la société. Ce qu'il faut maudire, chaque fois et sous quelque nom que nous le rencontrerons, c'est la halte forcée de l'esprit humain, c'est l'obstacle à la vie, c'est la tombe du progrès. Ce qu'il faut maudire, ce sont les institutions qui veulent survivre à leur temps et à elles-mêmes, sépulcres blanchis, comme dit l'Evangile, où des hommes d'autorité prétendent enfermer des générations qui se sentent libres, perpétuer un passé de mort et enterrer vive l'humanité, enchaînée au cadavre d'une religion ou d'une institution morte!

Attendons, d'ailleurs! Cette théocratie primitive ne va exclure ni les réformes, ni les révolutions. L'abus et le despotisme sont les conséquences d'un pouvoir sans borne; mais ils

engendrent à leur tour l'indignation et la révolte. Les fables belges ne négligent aucun de ces traits de l'histoire humaine.

Les Cyclopes et les Lestrigons, dans l'Odyssée, les Rachases dans le Ramayana rappellent les anthropophages. Orphée arracha les hommes à leur horrible pâture, *victu fœdo,* dit Horace. Le docteur Spring a retrouvé dans la caverne de Chauveau les restes d'un repas de cannibales, remis au jour au XIXe siècle. Lucius de Tongres conserve des traditions conformes aux découvertes de la science :

« Bavo Léoninus (le troisième roi de Belgis) fut le premier qui fist sacrefier en sacrefices leux, lions et bestes sauvages. Il mangoit aveuc ses enfants, accoustuméement, là où il se refectionnoit de sang humain. Il eut par génération XLVI filz, tous lesquelz il fist ducs au gouvernement du règne, à l'encontre des décrets et des ordonnances de ses prédecesseurs. Dont il advint que le peuple s'en corouchа et tourbla tellement que il leur coururent sus et sy en ochirent plusieurs. . . . . .

« Cestuy Bavo Léoninus en sa vieillesse engenra XIII filz, que la communaulté de la cité ordonna à estre nourris et introduis par les archeprêtres; sy furent nourris en la cremeur des dieux et selonc leurs lois. Ne il ne usèrent point en leur vivre de sang humain, comme leur père. »

« Les insurrections ont, en Belgique, des antécédents respectables,» dit M. Saint-Marc-Girardin, en parlant d'une révolte postérieure à celle-ci. Car voici une insurrection belge qui date de quelque mille ans avant Jésus-Christ. »

N'aimez-vous pas, messieurs, voir une première révolte supprimer sur la table des rois cette gastronomie anthropophage?

Tous les rois belges n'étaient pas disposés à sceller leurs lois de leur sang, comme Bavo Brunus!

Celui qui fait les lois n'est pas soumis aux lois,

dit Dom Renard, et le prêtre-roi Aganipus pense comme le malin héros de la fable. Lucius raconte à la fois l'excès et le châtiment.

Aganipus donc ne se contente pas de ses deux épouses légales, il les répudie et les remplace par cinq femmes de Bretagne, d'une merveilleuse beauté. Le peuple, à cette nouvelle, s'émeut, s'assemble, consulte ses Dieux. « Le prince

doit souffrir la loi qu'il a faite, » dit le Dieu Bel. Que va faire le peuple?

« Ceste response oye, le peuple se teust jusques à ung aultre temps que il seroit heure de parler. Sy advint, ne demora gaires après, que ung homme de la cité de Belgis cognut une aultre femme que la sienne, dont il fut accusé de ce. Mais le peuple ne volt souffrir ou consentir que aultruy feist jugement de la sentence que le roy Aganipus. Lequel roy Aganipus, de ce requis, juga et sentencia que il fuist tout vif escorchiés, selonc la coustume de leur loy. Ceste sentence proférée, le peuple s'escria en haut, disant : Nous te jugons de ta propre bouche! et prestement, come gens hors du sens et tous esragiés, il s'eslevèrent contre leur prince Aganipus, contre les lois usans; sy le décopèrent en mille pièches et ly copèrent le chief, que il mirent à la porte du palais, attachié à chaines de fer, pour la demourer à mémore perpétuelle, et comandèrent sur paine de mort que nulz ne le ostast, affin que ce fuist example et miroir aux princes advenir. Et les cinq femmes, ils escorchièrent toutes vives. »

Il n'était pas prudent alors de cultiver la papillonne, même sur le trône.

Ce n'est pas seulement contre les vices d'un roi, c'est contre le gouvernement lui-même que la lutte va s'entamer. Lorsque, dans le Ramayana, le guerrier s'attaque au Brahmane et met en fuite toute la caste des prêtres, le grand Brahmane résiste seul : « Qu'est-ce que la puissance du guerrier, s'écrie-t-il, mise en face de la gigantesque puissance brahmanique? » « Et toutes les flèches, toutes les armes du héros vont s'amortir et tomber, impuissantes, « dévorées, » devant le sceptre du fils de Brahma; et les prêtres s'écrient : « O Brahmane, ta force est irrésistible, mais que ta puissance reçoive maintenant un frein de ta puissance! » Et le prêtre souverain, le majestueux et glorieux ascète, se calme, et le vaincu s'écrie, à son tour : « La puissance brahmanique, voilà la puissance! » Cette poésie grandiose est l'épopée triomphale du brahmanisme.

Avec moins de poésie et de grandeur, le quatrième roi des Belges met son art magique au service de son autorité; le peuple se révolte : il lui envoie des chaines miraculeuses, et les coupables y tombent d'eux-mêmes. Trèves lui résiste : il condense l'air au-dessus de la ville, et ses soldats, assis sur

cette nouvelle espèce de tour, accablent de flèches les habitants terrifiés, qui se rendent. Mais ces secrets sont perdus sans doute, car la lutte va commencer. Comme Saül après Samuel, comme Rome après Albe, Achille après Orphée, les chasseurs vont régner après les druides, et Trèves, la ville guerrière, succèdera à Belgis, la ville sacrée.

Une prophétie a annoncé ce changement au dixième successeur de Bavo :

« La souveraine dominacion des prêtres sera muée en tirannie et les lois des anciens pères y périront... Les chieux donront signes et le peuple ignoramment ce fera... Et ceux qui soustenront les lois des dieux seront mis en la bouche de l'espée. »

A quelque temps de là, Herisbrandus est massacré avec huit de ses neuf enfants, et le peuple met à sa tête le chasseur Ursus, comme régent et bientôt comme roi. Ce chasseur était bien nommé, s'il faut en croire le portrait qu'en fait Lucius de Tongres :

« Chilz Ursus estoit fort à merveilles et moult velus à manière de ung ours; à laquelle cause de sa pilosité, il estoit appellez Ursus, qui est à dire en franchois ours. *Item* il estoit de estature haulte et plus que nul homme de toute la cité, car les histores dient que il excédoit les plus grans et les plus hauls de la cité de deux cubites. Sa fache estoit espoentant. De son corps, il estoit très hardis et de très grant corage ; légier de corpz, de très cler entendement, cruel en ses fais, humble en regardant, agus ou sages en parler, tardius en aller et amodéré en ces responces, et de ly dient les histoires que en son tampz il prist et tua à ses propres mains V sengliers grans et cruelz et moult d'aultres sauvages bestes et estranges et cruelles, que il assailli tout seul et par sa force les prist et tua maintefois. »

Ursus est donc roi; il établit des lois nouvelles, défend le meurtre, l'incendie et le rapt; il massacre la race des prêtres et tous leurs partisans; enfin il s'allie aux Germains; ce qui a fait dire à M. Saint-Marc Girardin :

« Chose remarquable! les Germains, dans l'histoire de l'Occident, sont le peuple guerrier par excellence; ils représentent l'époque où le pouvoir devint l'apanage du glaive et tomba des mains de la caste sacerdotale.

« ..... Si l'histoire de Jacques de Guyse est une fable, cette fable, il faut l'avouer, cadre admirablement avec la philosophie de l'histoire. Elle raconte une révolution qui se trouve

dans l'histoire de tous les peuples, et elle choisit pour instrument de cette révolution, le peuple que ses institutions rendent le plus propre à jouer ce rôle. »

Ursus prend un autre parti, non moins conforme à ces traditions de l'histoire, comme l'observe aussi M. Saint-Marc Girardin. Il transporte sa capitale, de Belgis où sont les dieux déchus, à Trèves, ville germanique, voisine de ses alliés. Cette grande révolution soulève des difficultés et des obstacles; Ursus en triomphe. L'unité de religion est rompue par des peuples qui, à la première liberté, retournent à leurs usages; Ursus s'en accommode. L'unité de l'Etat est menacée par des révoltes; Ursus dompte le peuple par les armes ou le satisfait par des lois. Le parti sacerdotal anéanti, le peuple soumis, que peut-il craindre encore? Ici, la fable continue à symboliser fidèlement l'histoire! Il reste aux prêtres les éternelles alliées des religions qui tombent : les femmes. Au moment où l'ordonnance qui transporte la capitale de Belgis à Trèves, est publiée dans la ville sainte, les femmes, « hors de sens, furieuses, forcenées, dit Lucius, de la grande douleur qu'elles avoient » se jettent sur le héraut, le massacrent, lui et les quatre ducs, fils du Roi qui l'accompagnent, avec leur suite et tous les hommes, femmes et enfants du parti du roi.

« Tellement que elles les despechièrent et dechirèrent aux dents et aux ongles en cent mille pièches, et puis prestement, sans rien attendre, s'encoururent pas tous les lieux de la cité, et tous les hommes et les femmes de quelque eage ou estat que ilz fuissent, que elles sentoient ou cognissoient estre favourables à roi Ursus et à son party, elles estrangloient et tuoient, sans en avoir quelconque pitié ou miséricorde. »

Le lendemain de cette insurrection féminine en faveur du passé, les chefs des nobles et du peuple s'assemblent; mais ils n'osent se décider à rien d'énergique. Les femmes entrent encore en scène. Vous excuserez certains détails qu'on retrouve en d'autres occasions dans l'histoire; on peut passer cela à des femmes d'avant César qui défendent la théocratie :

« Les femmes dessus dites... véans et oans que par couardise ces hommes n'osoient entreprendre le fais et que de par eulx elles n'aroient point de quief (chef) ne deffendeur, comme femmes sottes et dervées, escorchièrent leurs vestures par derrière jusques au nut... et le montrèrent ensy aux hommes, dont ils furent sy tres honteux et confus que prestement ils se départirent

tous et allèrent de la plache. Tantôt et incontinent, toutes les femmes vesves de la cité et plusieurs mariées aveucq elles, se misent ensemble et eulrent conseil pour savoir que seroit bon à faire sur che qui estoit advenut. Et tant se consillèrent ensemble et tellement que, d'un commun accord, elles eslurent une vierge et pucelle nommée Ursa, jadis fille d'Herisbrandus, prince des prestres en son temps, roynne de la cité de Belgis. »

La nouvelle reine ordonne à toutes les femmes, de vingt à quarante-cinq ans, de prendre les armes, et cette armée compte bientôt 200,000 amazones de la théocratie.

« Lesquelles, toutes d'une volonté et d'un corage, jurèrent par leurs dieux que, aveucq et en la compaignie de leur roynne Ursa, elles soustenroient et aideroient à soustenir leur cite en ses franchises et libertés à l'encontre du roy Ursus et de ses Tréviriens et y exposeront leurs corpz jusques à la mort. »

La consécration habituelle ne manque pas à cette cause :

« Et principalement, elle fist tres solempnelz sacrefices à leur tres puissant dieu Mars et à la déesse Venus, et leur offrit tres dévotement son sacrefice, auquel sacrefice furent sacrefiées cent nobles vierges qui, de leur propre volonté, firent de leur corps sacrefices.

La guerre commence : d'un côté, les amazones aidées des Bretons, le peuple druidique par excellence; de l'autre, le roi Ursus avec ses Germains, le peuple guerrier. Ici, la fable contredit l'histoire; Lucius de Tongres devait aimer la papauté; c'est la cause des dieux et des femmes qui l'emporte, et la victoire est double pour ces vierges qui ont *sacrifié* à Mars et à Vénus : elles rétablissent les prêtres et elles trouvent de nobles maris :

« Les barons de Bretaigne qui véu avoient et véoient la puissanche et noble corage et la hardiesse des femmes de Belgis, et les haultes emprises que elles avoient achevées victorieusement, commencèrent tres fort à désirer leur acointance pour avoir lignie et succession de elles, et tellement s'en énamourèrent que ils requirent à la roynne et à la cité que ils en peussent mener en leur pays. Sy leur fu accorde tant que on leur bailla trois mille vierges ou plus, de celles qui avoient été en la bataille, qui furent noblement as grans seigneurs de Bretaigne mariées. »

Cette histoire est fixée par l'auteur à 775 années avant l'ère chrétienne; mais le fait historique qu'elle symbolise n'est pas changé encore; les luttes de l'esprit laïc contre l'esprit sacer-

dotal ne sont pas closes, et ces fossiles littéraires semblent sortir du passé pour nous rappeler que nos pères aussi ont combattu contre le despotisme du temple, et pour répéter à ces hommes qui croient pouvoir être libres sans émanciper avec eux l'âme de leurs épouses et de leurs filles, que les derniers soutiens des superstitions, les plus dangereux auxiliaires des hommes de ténèbres, ce sont ces veuves qui se prennent d'une rage sans pudeur contre la révolution, ce sont ces vierges qui jurent, par la déesse Vénus, de défendre la théocratie.

Mais un autre spectacle, une autre tradition, conforme à l'histoire, nous appelle. Le triomphe d'Ursa coïncide, ou peu s'en faut, avec la fondation de Rome; les Belges vont se trouver en présence de l'ennemi, en présence de cette ville qui rêvera la domination du monde et qui deviendra la capitale des Césars!

Lucius de Tongres et Hugues de Toul n'ont pas négligé cette grande période de notre histoire : la lutte contre Rome, depuis Romulus jusqu'à Auguste; et j'aurai à rapprocher nos traditions fabuleuses des récits intéressés du conquérant.

Notre histoire vraie date de la conquête. ***César nous apprend*** *, ***La Belgique au temps de César*** **,... ainsi ont commencé et commencent encore la plupart de nos historiens. « Tous ces peuples, disait déjà Strabon, n'ont été connus qu'à l'occasion des guerres qu'ils soutinrent contre Rome. » N'est-il pas douloureux qu'une nation, qui a résisté victorieusement à tant d'invasions et qui est sortie libre de toutes les conquêtes, doive marquer son avènement dans l'histoire du monde, par la victoire de l'étranger! Cela commence à changer, messieurs, et mon savant collègue, M. Wauters, a ouvert tout autrement son cours d'histoire de Belgique. Bénissons Schmerling et Spring de nous avoir rendu une page, une page antique de notre existence et de nos mœurs, des milliers d'années avant Rome! Bénissons Lucius de Tongres de nous avoir conservé des fables qui parlent, avant nos conquérants, de nos ancêtres! Je me garderai bien d'y voir une histoire exacte et je ne demande point qu'on enseigne, dans nos

* SCHAYES.
** DEWEZ.

écoles, à l'instar du Père Loriquet, la suite de nos rois, de Bavo à Ursus et d'Ursa à Andromadas. Mais, puisque tous les peuples eurent ces mêmes phases de civilisation qu'on nomme la barbarie, la théocratie, les temps guerriers, je me réjouis de retrouver ces périodes de l'histoire générale dans nos légendes particulières; j'aime et je suis fier d'avoir chanté ces découvertes qui peuplent notre sol, des siècles de siècles avant qu'il ait été profané par la conquête, et j'aime ces récits, romans ou symboles, qui nous entretiennent des institutions et des luttes du passé, qui rappellent avec enthousiasme nos révoltes traditionnelles contre l'injustice et la tyrannie; qui, avant qu'elle ait été ravagée par l'étranger, célèbrent aussi fièrement que nous pourrions la célébrer aujourd'hui, notre prospérité nationale.

CÉSAR

ET LES

CHRONIQUES DU MOYEN-AGE.

—

Messieurs,

Il y a presque témérité à poursuivre l'étude de Lucius de Tongres. Tant qu'il ne sortait pas de l'histoire légendaire, comme la primitive théocratie, comme la lutte de la caste guerrière, alliée aux Germains, contre la caste sacerdotale, représentée par les Celtes, et ce changement d'institution consacré par un déplacement de capitale; nous avions les coudées franches, les critiques eux-mêmes nous montraient le roman conforme aux formules générales de l'histoire, et j'ai pu suivre à mon tour le chroniqueur dans cette route et le voir symboliser, en de curieuses scènes, un fait constant : la fidélité religieuse des femmes, complices des prêtres et dernières auxiliaires de la théocratie qui tombe.

Mais, si je risque un pas de plus, nous sommes en présence des écrivains latins, en opposition peut-être avec l'histoire écrite par nos vainqueurs. Ceci devient grave, délicat, dangereux. Nulle précaution oratoire n'y peut suffire; j'aurais beau protester de mon respect pour les lettres antiques qui ont donné au monde Homère et Platon, Lucrèce et Tacite. Je vois se dresser sur le seuil de l'histoire les savants, les cri-

tiques, les historiens, les érudits, les archéologues, les académiciens; armés de redoutables in-folio ou l'épée flamboyante de la science à la main, ils repoussent du sanctuaire ces contes ineptes, ces misérables fables. *Odi profanum vulgus et arceo!*

Une chose me rassure, messieurs : nous ne sommes pas ici à l'académie, et Lucius de Tongres peut très-bien rester à la porte.

Un savant Belge a pris plaisir à relever, chapitre par chapitre, les absurdités du vieux chroniqueur, et l'académie, heureuse de couronner ce mémoire, s'est donné la peine de le publier. Plus de 20 pages in-4°! C'est trop d'honneur pour Lucius de Tongres et M. Schayes a raison, très-raison, trop raison. Oui, c'est une fable de faire descendre les Belges de Bavo, cousin de Priam. Mais Flavius Josephe fait bien descendre les Gaulois du fils aîné de Japhet, frère de Sem et de Cham; mais César se disait bien issu du roi Ancus Martius et de la déesse Vénus, et qui donc s'avise de prouver que ces faits ne reposent sur aucun fondement historique? Oui, Lucius entasse les anachronismes, confond les époques, amalgame les souvenirs des divers temps et des différents peuples, transporte à plusieurs siècles en arrière les noms, les armes, les mœurs, les magistratures, les villes du moyen âge, et donne à tout ce qu'il voit autour de lui des explications fabuleuses, des origines impossibles. Mais il ne vivait pas dans l'âge d'or de la critique historique, et quel siècle n'a pas ses fables de la vanité nationale et ne prête pas ses idées et ses mœurs aux hommes et aux choses du passé, depuis Tite-Live qui produit sérieusement l'histoire apocryphe des premiers rois de Rome, depuis César qui latinise les noms et les magistratures des barbares, jusqu'à la tragédie française, avec ses héros grecs du siècle de Louis XIV; jusqu'à Walter-Scott lui-même qui fait parler le flamand aux Liégeois? S'il faut tourner en ridicule le vieux chroniqueur d'une époque d'ignorance et de naïveté, pour avoir prêté une civilisation avancée et des palais de marbre aux Belges avant César; que dira-t-on des savants modernes qui représentent les Germains comme des modèles d'utopie, des socialistes avant terme, ou qui leur attribuent « des coupes d'ambre et d'ivoire, objets de prix où la main de l'artiste mit indubitablement son empreinte. » (Van Hasselt, I, 69.)

Oui, l'histoire du roi Lear et de sa fille Cordelia est apocryphe, on le sait de reste; mais est-ce bien une raison pour fermer les yeux à ce « véritable tableau d'antique épopée » comme M. Raynouard appelle cette page de Lucius, qu'il cite toute entière dans le *Journal des Savants*, et faut-il que la science nous rende plus difficile que Shakespeare?

Pour moi, messieurs, la critique littéraire, malgré les anachronismes de Racine, de Shakespeare et de Walter-Scott, admire dans ces écrivains une grande poésie, une peinture sublime du cœur humain, un sentiment vrai des mœurs des nations. De même, la critique historique ne peut pas s'arrêter à la superficie d'une œuvre et s'en tenir au faux vernis d'une époque; elle doit percer ces nuages de la légende et y chercher le ciel de l'histoire; elle doit déblayer ces broussailles et pénétrer jusqu'au sol des vieilles traditions ou des lois générales du genre humain.

Les savants peuvent se moquer des contes du passé, je ne m'y oppose point, sauf à me permettre de m'amuser de leurs bévues. Mais le rire s'attaque aux apparences et la science va au fond des choses. Ce que la science peut chercher dans ces misérables fables, je laisserai un savant vous le dire :

« Ces récits, dit M. Raynouard, tout fabuleux qu'ils sont, présentent des détails nombreux, relatifs aux institutions religieuses et aux institutions politiques, au gouvernement et à l'administration, aux lois civiles et criminelles, aux mœurs et aux usages; sous ces divers rapports, l'ouvrage mérite un examen spécial et il ne peut être sans intérêt pour les personnes qui s'occupent des écrivains du moyen âge. »

Ce que la critique peut y chercher pour l'histoire de nos luttes contre Rome, ce sont des confrontations, des rectifications, des détails nouveaux, négligés ou contrefaits par les anciens et qui compléteraient ou redresseraient des récits intéressés. L'académie avait demandé : « Quelles ressources on trouve dans les écrivains du moyen âge pour l'histoire de la Belgique avant et pendant la domination romaine. » L'étude que j'indique, sorte d'enquête contradictoire sur les récits de nos vainqueurs, n'eût pas été sans fruits et elle était bien faite pour tenter un érudit comme Schayes. Mais ces malencontreuses fables lui ont fait oublier le reste; il s'est

arrêté aux apparences, pour se mettre en arrêt contre les moulins à vent de Lucius de Tongres.

Ma tache est plus modeste. L'histoire littéraire n'a pas ce droit au dédain, ni cette prétention à la science. Elle est quelquefois forcée de feuilleter les savants en *us;* mais elle s'en dédommage bien vite en appelant à elle ces enfants charmants qu'on nomme les rêveurs, les conteurs et les poëtes. Lucius de Tongres n'est qu'un romancier, dit à son tour M. de Reiffenberg. Eh! M. Michelet ne donne pas un autre nom à Plutarque! Les romans sont aussi des œuvres de l'esprit humain et ils appartiennent à l'histoire; j'aime les romanciers qui nous parlent de la patrie.

Écartons donc toutes les plantes parasites du moyen âge; aussi bien, le temps me manque pour m'y arrêter, eussé-je 20 pages académiques à remplir; écartons cette ivraie d'anachronismes, et voyons l'âme de la légende, cherchons la forte séve de l'histoire et les parfums sacrés du patriotisme.

La science moderne, appuyée sur les écrivains grecs et latins, constate quatre grands faits historiques qu'il n'est pas sans intérêt de retrouver dans les fables d'une époque d'ignorance. Ces faits sont connus : ce sont d'abord les luttes incessantes des peuples de la Gaule contre Rome et la Grèce qu'ils terrifient. Puis, viennent les incursions des peuples d'outre Rhin, qui envahissent ou traversent la Gaule, assujettissent ses habitants ou les refoulent sur le Midi. Enfin, ce sont les conquêtes de César, et les misères de la domination étrangère. Cette division, donnée par l'histoire, peut s'appliquer au roman.

Dès les premiers siècles de son existence, cette Rome, qui prétendait à dominer le monde par les armes, trouve devant elle des peuples qui disent aussi porter leurs droits à la pointe de leurs épées et qui crient au capitole le *Vœ victis.* La terreur dura des siècles et les écrivains romains en sont tout pénétrés. « Jours maudits! s'écrie Lucain, en parlant de la première rencontre. — Jamais, dit Florus, le courage ne fut mis à une telle épreuve; on eût dit que les Dieux voulaient s'assurer, par une expérience suprême, si Rome était digne de l'Empire du monde. — Ce n'est point pour la gloire que Rome combat alors, dit Salluste, mais pour la vie. »

Une heure vint où les Romains voulurent renoncer à

Rome et partirent; sans des efforts désespérés, sans l'intervention céleste, dit-on, et la parole d'un centurion prise pour un oracle *in extremis,* la ville qui devait se dire éternelle tombait, à peine née, abandonnée par son peuple. La panique passée, toute guerre avec ces barbares fut réputée un danger public; un trésor fut fondé exprès contre eux, comme un approvisionnement permanent de la défense nationale. Camille pour les avoir vaincus est appelé un second Romulus; Manlius, pour avoir conquis un collier (Torquis) sur un de leurs géants, porte dans l'histoire le nom de Torquatus; Valerius, pour avoir été aidé dans un combat semblable par un corbeau, se glorifie du nom de Corvinus, et Antiochus les ayant arrêtés reçoit de la reconnaissance des peuples le titre de sauveur : *Antiochus Soter!* Rome ne respirera que lorsqu'elle croira ces ennemis anéantis ou domptés; mais elle doit les rencontrer partout et toujours : avec Annibal et avec Mithridate; à Carthage et en Grèce, en Espagne et en Gaule. En vain César s'emparera du trésor gaulois qu'il déclarera inutile; la révolte sonnera l'alarme dans les Gaules pendant des siècles et de nouveaux barbares en descendront pour écraser Rome!

Telles sont les données de l'histoire, et bien des fables déjà s'y mêlent. MM. Amédée Thierry et Michelet signalent plusieurs épisodes comme des inventions populaires et des embellissements romanesques, et M. Michelet, sur l'autorité de Polybe et de Suétone, va jusqu'à contester à Tite Live une grande scène et à Rome une grande victoire. Ces fables des Romains sont classiques. Voyons celles de nos ancêtres.

Tout d'abord, messieurs, vous allez rire. Vous imaginez-vous où se réfugient les partisans de Rémus après le fratricide de Romulus? Dans la ville de Rémus, à Rheims, et à Belgis; où Tarquin le superbe cherche des vinqueurs? à Belgis encore, et ainsi les Romains excitent eux-mêmes les Belges contre Rome. Mais la première fois Tullus Hostilius rappelle aux Belges leur commune origine troyenne et les engage à se venger plutôt des vainqueurs de Troie. Mais la seconde fois les Belges refusent tout secours à un roi détrôné pour ses crimes. Cependant la lutte, qui a failli commencer pour la vengeance de Rémus, ne tarde pas à s'engager. Depuis qu'Ursa avait vengé les druides, sans restaurer la théocratie, ses des-

cendants avaient occupé le trône des Belges, en laissant aux prêtres le sacerdoce. Mais Servius Tullius, pour réprimer une révolte dans Rome, appelle à lui les peuples d'outre Rhin. Cette innombrable armée de Germains ravage la Suève, la Saxe, la Dacie, prend Cologne et Trèves, se trouve en présence de l'armée des Belges, qui est vaincue; assiége, emporte et pille Belgis, se fixe dans la Belgique, en adopte le culte et les mœurs et y fonde la dynastie nouvelle du roi Camber. Le nouveau Roi donne à Servius Tullius 60,000 Belges pour soumettre Rome, enjoint au reste des Belges majeurs de chercher d'autres demeures et règne dans sa nouvelle patrie. Cette dynastie étrangère ne se maintiendra pas longtemps; elle-même doit marcher contre l'orgueil de Rome et les Belges suivent leur prince étranger à la victoire. Mais les nobles et les prêtres se rallient en vain à des rois qui ont respecté leurs priviléges et adopté leur culte; la ville se soulève contre l'étranger; le duc est assassiné et le peuple vainqueur choisit lui-même son chef, dans son sein. Ces chefs populaires, nommés d'abord à vie, restaurent le passé à leur profit, usurpent le sacerdoce, renouvellent les rites, rétablissent le cannibalisme et exercent la plus grande tyrannie. Pour un moine, comme Lucius de Tongres a dû l'être, c'est là l'idéal de la démocratie. Ces ducs sont renversés et la République Belgique, gouvernée par des ducs annuels, va durer plus d'un siècle, plus de vingt-six olympiades, dit le chroniqueur. C'est sous cette république que Lucius de Tongres place l'expédition de Brennus contre Rome.

L'expédition elle-même est racontée en peu de mots; mais les circonstances qui la précèdent reçoivent de grands développements dans ces chroniques.

Les Belges libres ont formé une ligue contre les Saxons et les Romains, pour se venger d'une première domination étrangère. Leur armée va d'abord rétablir en Bretagne Brennus, dépossédé par son frère. C'est Missénus le duc des Belges qui conduit l'expédition et gagne la victoire. Mais son mandat va expirer, et les citoyens de Belgis le somment de rentrer dans la cité pour y résigner solennellement ses pouvoirs, selon l'usage. Brennus intervient et réclame arrogamment un délai. Au terme fatal, le duc est déposé et banni avec tous ses soldats. Alors le Roi breton entre dans une grande

fureur, il veut marcher contre la fière république qui fait respecter ses lois, même par un vainqueur à la tête de son armée.

Jusqu'ici le récit n'a rien d'invraisemblable. César rapporte que les Eduens étaient gouvernés par des magistrats annuels qui ne pouvaient sortir du pays. Mais que va faire le duc déposé, le général offensé, le vainqueur banni? Missénus ne veut pas être un Coriolan; le roman lui prête un langage de citoyen. Puis Missénus va en exil venger sa patrie contre les Saxons et lui reconquérir de vastes territoires. Ce qui prouve bien que tout cela n'est qu'une fable. J. de Guyse ajoute que, pour avoir rendu le bien pour le mal à leur patrie, ils furent estimés par toutes les nations. Mais Brennus ne se soumet pas aussi facilement. En vain son frère s'écrie : si les Belges veulent marcher avec nous contre Rome, nous ferons volontiers alliance. Brennus jure de venger Missénus malgré lui. Alors, voyant les Bretons menaçants et une ligue se former en faveur des Romains, les Belges concluent un traité avec leurs rivaux les Senonais. S'ils doivent renoncer à la république et à la suprématie religieuse pour marcher contre Rome, ils reprendront encore des rois et partageront les dieux. Le traité est ainsi conçu :

« La première condition fu telle que, de tout le realme et de toutes les cités de la Gaule Belgique, la tierche partie de leurs hommes expers et convegnables à bataille se mettroient aveuc les Senoniens, et iroient en leur compaignie pour combatre et subjuiguier tous ceulx qui leur seroient ou voldroient estre adversaires et par especial contre les Romains et les Grecs...

» La tierche condition que chascune des nations d'icelles sera contente de sacrifier à leurs propres Dieux.

» La quarte condition que Léo, jadis fils de Missène, duc des Belges, aultrefois encachiet de la cité, seroit couronné à Roi... et plus ne useront de leurs Ducs renouvelez d'an en an ainsy que ilz soloient. »

Ces nécessités de la lutte subies, le traité conclu, les alliés remportent une grande victoire et marchent sur Rome :

« Quant les Senoniens eulrent combatu et desconfi leurs adversaires, ils se partirent d'icelles places et fondèrent, en celle marche des Reciens, ung tres sollempnel castel pour y avoir leur refuge, se necessité les constraindoit. Lequel castel

ilz appelèrent en latin *Burgum senonensium*, et maintenant on le nomme *Bruxelles*. Et la rivière qui là prent son cours, ilz nomèrent Senonain ou Sœcanan, qui vault autant à dire comme Seenne. Et de là se departirent et en allèrent assiegier Louvain et Anvers et pluisors aultres citez et castaulx de ce territoire. Et finablement, aprez pluiseurs travaulx et pluiseurs batailles et rencontres, ilz subjuguèrent tout le pays à leur seigneurie et à grant victoire, ilz s'y hivernèrent tout l'iver en paix et tranquilité et instituèrent en chascune cité nouviaulx ducs et princes et imposèrent à tout le pays autour aultre nom que il avoit lors, car la contrée qui estoit nommée Rechienne, ilz appeltèrent à l'occasion des deux sillabes premières des noms de leurs rois Bremus et Brennus, Brabant, et ordonnèrent que de là en avant elle fuyst ainsy nommée. »

« Puis s'en partirent et... subjuguèrent devant eulx toutes nations, terres et citez jusques à ce que ilz parvinrent à la cité de Rome là où ils eulrent moult de batailles et où ilz souffrirent moult de paines et d'adversitez et eulrent tres grand multitude de leurs gens mors et ochis avant que ilz la eussent subjuguie. En la fin ilz la submirent à leur obeissance et puis conduisirent leurs batailles en Gresce. »

Il y a dans ces récits, messieurs, quelque chose qui ressemble à ces vieux tableaux sans perspective, où les personnages de la Bible portent les costumes du moyen âge, et où l'on voit le Christ en chaperon et Dieu le père en casque. Mais, fable pour fable, malgré tout ce qu'il y a d'étrange à entendre, plusieurs siècles avant l'Ere moderne, parler de Bruxelles, en Brabant, et sauf enfin le style de Tite Live,—ce général vainqueur qui subit la loi de l'exil et met son armée bannie au service de son pays, ce peuple qui fait respecter ses institutions, même à une armée victorieuse, mais qui renonce à la république, à l'unité du culte, à ses antagonismes politiques, pour marcher contre Rome, ne nous intéressent-ils pas autant que le corbeau de Corvinus, le collier de Torquatus et les oies du Capitole? Pour moi, j'y prends plaisir comme le bon Lafontaine au conte de Peau d'Ane, n'en déplaise à l'Académie!

Revenons à l'histoire et écoutons César parler des Belges :

« César apprit que la plupart des Belges étaient originaires de la Germanie, qu'ils avaient à une époque antique passé le Rhin (nous venons de voir le recit de cette invasion), qu'ils s'étaient fixés dans ce pays à cause de la fertilité du sol, et en avaient chassé les Gaulois, ses anciens habitants. Qu'ils étaient

les seuls qui, lorsque la Gaule était ravagée par les Cimbres et les Teutons, les eussent empêchés de franchir leurs frontières, ce qui leur donnait une grande autorité et de grandes prétentions dans l'art de la guerre. »

Une partie de ces Cimbres, on le sait, après la victoire de Marius, s'était fixée sur le territoire des Belges, ce sont les Aduatiques. C'est un Druide des Rémois qui renseigne César sur ce point; ce Druide n'a pas voulu fléchir devant une invasion nouvelle; il appelle les Romains de César contre les Germains d'Arioviste. Ces invasions des premiers Saxons, puis des Cimbres, puis des Teutons d'Arioviste sont admises par l'histoire, et les historiens sont d'accord pour penser qu'elles ne se firent ni en une seule fois ni d'une manière suivie : *Neque uno neque perpetuo impetu,* dit un écrivain latin. Mais, sauf ces quelques faits, dont le premier remonte à deux siècles avant l'ère vulgaire, et le dernier au temps de César, les détails manquent et l'histoire est restée dans l'ombre.

La chronique comble hardiment cette lacune et dissipe ces ténèbres. Nous avons vu déjà l'expédition du roi Camber sous Servius Tullius et comment sa dynastie fut renversée. Les Commentaires de César étaient attribués au moyen-âge à Julius Celsus. Jacques de Guyse emprunte à Vincent de Beauvais les chapitres de Celsus qui concernent Arioviste; mais il les fait précéder de l'histoire d'Ansanorix, père d'Arioviste, d'après Lucius de Tongres et Hugues de Toul :

« En ces tampz que les Cymbriens par vainnes et par faintes promesses menèrent ung peuple innumérable hors du realme de Belges, par conquerre Italie environ le cent et 70e olimpiade après la victore que les Tongriens eulrent sur les Romains, regnoit lors ou réalme des Saxons Ansignorix, lequel a son couronnement avait juret par les saintetéz des dieux que il destruiroit et metteroit à perpetuelle ruyne le realme de Belges. Car longtampz avoit qu'ilz avoient ochis son père, son ave, destruit sa terre et sa lignie, les quelz griefs fais et damages il ne pooit plus porter en son corage sans en prendre vengance. Et pour ce faire et accomplir, il assambla grant multitude de peuple de divers roialmes et de diverses nacions et contrées par pluisors ans et fist toutes ses provisions come à son ost pooit apartenir. Et quant le terme fu venus que toutes ses besongnes furent aprestées, il parti de son roialme et passa la rivière du Rin à une tres grande et

excessive puissance pour en aler vers Belgis. Quant Leo, roy de Belgis, fil de Léon, cognult et fu acertainez de la venue et grant puissance des Saxons, il fist son mandement au plus efforciement que il puelt et assambla les Belges nerviens, serviens, mercuriens, réciens, tongriens et pluiseurs aultres et ordonna ses ostz et bataille, et se parti de sôn realme pour venir au devant des Saxoins. »

Ansanorix somme le roi des Belges de réparer ses torts, de lever le joug de la conquête, de se contenter des tributs religieux et de jurer paix éternelle aux Saxons. Le roi Léo ne peut contenir sa colère, il se jette aussitôt sur l'armée ennemie. Trois jours dure la bataille. Léo est tué le second jour, mais ses soldats revêtent un des leurs des attributs de la royauté et maintiennent le combat. Le troisième jour, l'arrivée d'un nouveau corps de Saxons qui prend l'armée belge par derrière, décide la victoire par le massacre. Ansanorix alors assiége le château de Valenciennes, s'en rend maître par la faim, la peste et la mort, et y laisse des troupes.

« Et par successions de générations, dit Lucius, tinrent les Saxoins, la dite ville léament en faisant guerre aux Belgiens et à tous leurs adversaires jusques au tampz de Julius Cesar.

A Famars, la ville de Mars, le vainqueur s'arrête; il y entre, la tête découverte, les pieds nus, y sacrifie des lions, des loups et quatre de ses parents. Puis, il reprend le cours de ses conquêtes, ravage tout le royaume des Belges et rentre dans son pays, chargé de gloire, de prisonniers et de butin. Mais, avant de passer le Rhin, le roi n'a permis qu'aux Saxons de le suivre; les autres peuples de cette ligue guerrière se donnent un chef et recommencent à ravager la Gaule Belgique. Les plus puissants des peuples belges les arrêtent, les Germains se dispersent, quittent les armes et se fixent dans le pays.

« Et moult de ces Herciniens se retraïrent aveuc les Eburiens, Analdiens et Bethuaniens et prinrent les coustumes et les lois des Belges et là demourèrent paisiblement. »

La trombe avait passé; mais elle ne devait pas tarder à revenir. L'histoire rapporte que ce furent des querelles intestines qui appelèrent de nouveau la tempête. Ces querelles furent religieuses, ajoutent les chroniques :

« Après ce que Ansignorix, roy des Saxoins, eult destruit le realme de Belgis, et il s'en fu ralez en son realme, les cités, villes et castiaulx du dit realme de Belgis se repeuplèrent et reparèrent au mieulx que faire se peut, et se remist le realme en assez bonne disposition... Et, en ces tampz, les Tongriens, Eburiens, Ménapiens, Reciens, Huyniens et Analdiens se conclurent de adnichiller et laissier totalement les coustumes et ordonnances importables dont ilz avoient par longtampz usé... »

Le royaume est à peine repeuplé que les Tongriens, les Eburons, les Menapiens, les Réthiens, les Huyniens et les Analdiens font alliance et se décident à supprimer les anciens rites. A cette nouvelle, les ducs et les prêtres se divisent d'opinions. Qu'importent les usages, pourvu qu'on paie les tributs? disent les guerriers, et le roi suit leurs conseils et triple les taxes ; mais il ne réussit qu'à augmenter l'anarchie. Alors les prêtres viennent au roi et lui tiennent ce langage :

« Vecy, nous te offrons et prions que tu daignes prendre les grans tresors et les riches vaissiaulx des temples pour les appliquer en ton ayde, et veuilles relaxer et abatre les tribus de ton realme.

Veuilles ossy par ta prudence rapeller par douces voyes les rebellans à ta seignorie, considère la bénivolence des dieux qui les offenses à eulx faites pardonnent bien et mettent en oubly.

Et se tu veuls aultrement faire, sache que tu offenderas les dieux immortels et perderas ton realme, car nous ne veismes onques rien, nacions ne roiaulmes, longuement estre en prospérité sans obéir en la volenté des dieux. »

Mais les ducs ripostent et raillent :

« Quelles choses nous pourfitent nos dieux, leurs autelz, ne leurs temples? Nous regardons les pervers pluisors fois estre eslevés et les bons estre abaissiés. Nous oons souventefois que les prestres et les nobles qui ne tiennent point les lois et ordonnances des dieux, ils règnent en prospérité et habondance de tous biens.

Si les dieux sont tous puissans et justes come ilz le dient, pourquoy dont soeffrent les prestres telles choses ne telles abusions, et que reste-il autre chose se non que les prestres et les princes par leurs subtilitez ilz astraignent le povre peuple de lois dures soubz le tutelle des dieux come se ilz fuissent brutes ou bestes saulvages. »

Quels impies que ces ducs belges avant J.-C. ! On comprend que le druide Divitiac appelle César au secours de la religion et de la société.

Suivons le roman : Cette impiété ayant affligé le roi Goomer, les ducs le soupçonnent d'être favorable aux prêtres et conspirent sa mort :

« En la vigille de la déesse Diane, tandis que tous estoient reposans et dormans pour faire feste à leur Dieu, come il estoit acoustumet, en tentes et pavillons en ès places de la ville selonc leur loi, le commun peuple aveuc leurs ducs se commut et vinrent tuer tous les prestres des temples, avec le roy, leurs femmes et leurs enfans, et prinrent les tresors des temples et du roy et le départirent à eulx et rompirent temples et autelz, au grant vitupère des dieux et de la majesté royale. A l'endemain, ils eslurent ung homme du comun peuple nommé Taynard en leur roy. »

Les druides résistent, fortifient les palais, les portes, les temples. Mais la révolte passe sur eux comme la foudre. Ils sont égorgés et le peuple n'épargne que le souverain druide dont il attend un oracle. Le pontife est indomptable, l'oracle est terrible : les dieux et les déesses maudissent tour à tour la cité et le royaume. Lucius de Tongres, et Hugues de Toul donnent ces anathèmes en prose ; Nicolas Rucleri les résume en vers.

Ces menaces ne font qu'irriter le peuple : Qu'un tel prophète périsse ! s'écrie-t-il, et le pontife est mis en pièces. Alors, le ciel et la terre s'ébranlent, la ville est abandonnée, le temple est désert, les dieux émigrent, l'oracle de Famars se tait, l'incendie court sur la cité, des comètes traversent la nue : Arioviste peut venir.

« Courant le 180e olimpiade ou environ, Ariovistus, roy des Saxoins, sachant le realme de Belges estre divisé du tout en tout, conclud et disposa à le prestement envaïr et il traita et fist alliances, amitiés et confederations à pluiseurs realmes, citez et generacions et se mist à grant effort de gens d'armes sur les campz... et vint jusques à la rivière du Rin laquelle il passa en tres grand ordonnance et se adjoindi aveuc les Héricíniens, Tongriens, Huyniens et aultres grans peuples... et passèrent la rivière de Meuse et aultres fleuves... et tant qu'ilz parvinrent jusques à la cité de Belgis... Laquelle chose véans le roy de Belgis et le peuple, sans attendre, ils crièrent alarme et s'armèrent et issirent aux campz et envay-

rent de tres grant corage le roy Ariovistus, lequel les rechupt tres durement et se combatirent tres cruellement et à grant effusion de sang. »

Le combat dure tout le jour; la nuit seule sépare les deux armées, sans qu'il y ait vainqueur ni vaincu. Le lendemain, les Belges rentrés dans la ville y sont assiégés; épuisés par la faim, ébranlés par les assauts, pillés enfin par les vainqueurs, ils succombent, et Arioviste va, comme son père, rendre hommage au dieu de Famars. Mais aucun succès, ni aucun dieu ne retiennent Arioviste en Gaule : il rentre comme son père dans la Saxe, avec des otages nombreux et un immense butin. Ce sont les Belges eux-mêmes qui vont exécuter la sentence des dieux.

« Aprez le retour de Ariovistus, III ans ou environ, les citez du realme de Belgis qui estoient ensamble aliées d'un acord, ordonnèrent de abattre et abatirent le résidu des édifices de la cité de Belgis qui encore estoient entiers, afin que jamais ne peuist avoir puissance et que elle qui avoit bataillet contre les dieux et qui estoit et avoit estet malditte et anathematisie des dieux, et avoit par tirannise subjuguié et submis par long tampz plusieurs realmes et citez, fuist du tout en tout prosternée, destruite et effachie de toute mémore et cognissanche, pour demonstrer et estre exemplaire perpetuellement à toutes aultres citéz; et ensy en fut il fait et paracompli. »

La ville sainte détruite, l'histoire des Belges est terminée; Lucius de Tongres s'arrête sur sa tombe :

« En ceste partie, dist ly acteur (J. de Guyse) que, selonc Lucius de Tongres, le realme et la seignourie de Belgis se détermine et prent fin et fu la dite seignourie dévolée aux Saxoins (c'est ce que dit César). Touttefois, Hugho Tulensis en ses histores, Nicolaus Rucleri et Clarembaldus en ses mètres, dient le opposite, come il appara au livre subséquent, au plaisir de notre seigneur. Et chy prent fin l'histore de Lucius. »

Serait-ce que le moine n'ait plus voulu considérer comme la patrie des Belges ce sol profané par l'impiété et marqué de la vengeance céleste? ou que le patriote ait voulu suspendre l'histoire du pays, avant la conquête, pour faire supposer que les vrais Belges n'auraient pas cédé aux Romains et pour ne laisser au triomphe de César que des étrangers?

Quoi qu'il en soit, nous avons à constater une chose : Dans

un temps où l'histoire était si peu et si mal connue, des écrivains imaginent un roman ou recueillent des traditions sur des événements dont ne parle aucun historien, et leurs récits se trouvent conformes au génie de l'histoire, telle que la découverte des auteurs latins et grecs et la critique des textes l'ont rétablie laborieusement au XIXe siècle. Pour ma part, je n'oserais plus prononcer ici le nom de fable, tant prodigué contre de naïfs chroniqueurs, et je deviens plus téméraire encore : Puisque l'histoire vraie admet l'invasion d'Arioviste et le récit qu'un Druide vaincu fait à César pour l'intéresser à sa vengeance; puisque l'histoire savante suppose que cette invasion ne fut pas la seule; pourquoi n'accepterait-on pas de nos chroniqueurs l'invasion antérieure et le nom d'Ansanorix, conservés traditionnellement par cet âpre souvenir du malheur qui s'attache et reste comme une cicatrice profonde au cœur des vaincus. *Manet alta mente repostum!* Ce ne serait pas déroger, je suppose.

Circonstance plus curieuse encore, messieurs! Deux hypothèses se posent à la critique moderne : L'une ne veut voir dans les Belges que des Germains, devant lesquels ont disparu tous les Celtes. L'autre ne peut admettre que des vainqueurs prennent ainsi le nom des vaincus, et prétend retrouver les anciennes populations sous les diverses couches des peuples germaniques, tantôt séparés et enclavés comme les Aduatiques, tantôt mêlés aux indigènes ou plutôt campés chez eux, comme plus tard les Francs en Gaule. Eh bien! à sept ou huit siècles de distance, ces deux opinions existent déjà, comme si les traditions s'étaient mises en opposition de bonne heure et que les romanciers eussent prévu les critiques du XIXe siècle. Lucius de Tongres tient pour l'une. L'autre a pour champion Hugues de Toul et les deux poètes latins qui le suivent :

« En ceste partie, dit Hugho Tulensis, que aprez la mort de Taynard, roy de Belgis, ochis par le roy Ariovistus de Saxoigne et la cité come destruite et desolée, plusieurs Belgiens se rassemblèrent et resartirent et reparèrent les ruyneux et désolez murs de la cité et la réédifièrent. Et eulx tous ensemble d'une concordance et commun acord, eslurent ung roy de la cité de Belgis que on nommoit Ursaire. Lequel roi augmenta grandement la chose publique et repara tellement que dedans brief tampz la cité fu tres bien reparée et réédifiée comme il sembloit du tout en tout. »

Le règne d'Ursarius nous conduit au gouvernement de César dans les Gaules, et la scène va s'agrandir, la lutte suprême commence.

L'histoire s'en rapporte à César sur cette campagne. Cet ambitieux débauché, en qui Scylla avait flairé plusieurs Marius, que les conquêtes d'Alexandre faisait pleurer de rage jalouse, qui méprisait assez les hommes pour les acheter, mais qui fit le révolutionnaire et l'ami de l'humanité pour opprimer sa patrie, n'a pas cependant, soyez-en convaincus, fait de l'art pour l'art en écrivant ses Commentaires. Il voulait assujettir Rome avec l'or des Gaules, dit Plutarque. Mais l'or ne suffisait pas à cette œuvre de séduction d'un peuple, il fallait aussi des spectacles : *Panem et circenses !* L'or que César prodigua fut la fortune et la vie de vingt nations; le spectacle qu'il voulut donner à la louve romaine, fut la gloire de vastes conquêtes et d'immenses ravages. Le pillage des temples gaulois acheva sa fortune; l'histoire de ses conquêtes devait faire de sa gloire un danger public.

Comment des récits aussi intéressés n'ont-ils pas été suspects aux historiens des peuples qu'il a vaincus, à des écrivains qui doivent pourtant savoir ce que valent les bulletins de la grande armée et par combien de mensonges les conquérants réparent leurs échecs ou enflent leurs victoires? Je n'ai pas à en justifier ici. Mais, pour moi, je ne recule pas devant le sacrilége d'une comparaison de l'écrivain qui donna son nom aux despotes de la décadence, avec les naïfs chroniqueurs du moyen âge. J'y trouve des exagérations opposées, et la vérité me semble entre ces deux extrêmes. Je vois César sans cesse combattu par l'envie de représenter les peuples les plus éloignés de Rome, tantôt comme des barbares féroces à aborder, terribles à dompter; tantôt comme des peuples forts par l'intelligence ou par la ruse, improvisant des travaux de siége et imitant sans délai les ouvrages des Romains, qui les avaient effrayés d'abord comme des signes d'une intervention céleste; puis ces hordes gigantesques et méprisantes, brutales, embrasées d'un farouche sentiment d'indépendance et de patriotisme, qui fuient ou se tuent, hommes, femmes, enfants, plutôt que de se rendre, qui brûlent le pays pour ne livrer qu'un désert à l'invasion, voilà que le vainqueur nous les montre suppliant, envoyant des ôtages et demandant la paix, à genoux, les mains

jointes : *Passis manibus, pacem petierunt.* Tout cela, sans crainte de se contredire pour rehausser sa victoire. D'un autre côté, je le vois cacher, sous les plus nobles apparences, ses projets d'orgueil, servis par la ruse et le crime : Il cherche la guerre, et il se dit appelé comme un libérateur, épuisant tous les moyens de paix et forcé au combat par la trahison et l'outrage au nom romain. De tous les prétextes qu'il sait créer à son ambition, il fait des raisons de justice et de patriotisme. Il parle d'humanité, et je le vois, précédé par l'incendie, suivi par le massacre, égorger tout un sénat, couper le poing à toute une garnison, incendier les forêts, murer les cavernes pour y faire périr, sous la flamme ou par la faim, les familles désarmées des vaincus; violer les trêves, dresser des piéges aux ambassadeurs ou un meurtre contre un roi, et mépriser toutes les lois de la nature et de l'humanité. Alors, je me tourne vers nos chroniqueurs, et, si je laisse de côté leurs anachronismes, je rencontre un autre spectacle : les sacrifices humains sont encore en usage, mais tout s'acharne à la défense du pays; le courage est rempli de bravades, mais la constance est pleine d'héroïsme; je vois le roi se dévouer comme le peuple, l'orgueil du rang oublié pour le devoir, la fuite préférée à la défaite et la mort à la servitude! Alors, qu'ai-je besoin de croire aux détails d'Hugues de Toul? J'en crois Montaigne, et je me défie de ce qu'il appelle « les fausses couleurs de quoy César veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition. » J'en crois un éditeur de César, et je me défie de ces Mémoires qui « dissimulent habilement, dit M. Baudemont, ses inutiles atrocités, ainsi que plusieurs de ses défaites. » J'en crois Machiavel : « Que la gloire tant vantée de César ne nous impose pas! dit-il. Ceux qui l'ont loué étaient des juges corrompus par sa prospérité même. » Enfin, j'en crois ses contemporains les plus illustres; j'en crois Cicéron : « César a renversé toutes les lois divines et humaines pour arriver à cet empire qu'une erreur de son ambition lui faisait regarder comme le faite de la grandeur. » J'en crois Caton : « Caton, parlant au sénat de Rome, dit Plutarque, fut d'opinion qu'il fallait livrer César entre les mains des barbares pour descharger et purger la chose publique du crime de foi violée et en détourner la malédiction sur celui qui en estoit l'auteur. »

Ce serait le devoir des historiens de comparer César à lui-même, aux écrivains de l'antiquité, à nos chroniqueurs, afin de contrôler, l'une par l'autre, les deux histoires, les deux romans, si l'on veut. Je dois me borner à signaler ce sujet utile, et, pour vous donner une idée de nos chroniques, je choisirai un fait connu, diversement raconté, et des épisodes nouveaux, qui n'appartiennent qu'aux auteurs du moyen-âge.

Quand les Belges virent que César, après avoir délivré les Gaulois, d'Arioviste, qui leur laissait au moins leur libre gouvernement intérieur, se mettait à occuper le pays affranchi, comme sa propre conquête, ils se liguèrent contre de nouvelles entreprises du vainqueur. La chronique donne la chanson de ces peuples présomptueux, et ces rimes latines appellent le sourire aux lèvres; mais ce chant est assez étrange pour que vous soyez curieux de le connaître.

Cantemus cum tripudio, Exeamus cum gaudio Videre gentem exteram Et præbamus dexteram.	Dansons en chantant lés batailles, Sortons joyeux de nos murailles, Allons voir ce peuple étranger, Donnons-lui la main sans danger.
Mures, talpæ, cum mustelis, Dentibus cum suis telis Sperant, cum suo fœdere, Muros Belgis corrodere.	Ces rats, ces taupes, ces fouines, Ont aiguisé leurs dents canines; Ils espèrent, s'étant unis, Ronger les remparts de Belgis.
Invalida plebs! Pygmæi Nituntur, ut scarabæi, Volare super sydera. Equorum sugent stercora.	Plèbe impuissante! Ces pygmées Veulent, comme des scarabées, Voler aux astres les plus hauts. Ils mangeront la fiente des chevaux.
Si Rhemorum et Belvacum, Suessionas, Ambacum, Vos, Romani, subjecistis, Non sic, non sic reperitis.	Si les Rémois, les Bellovaques, Si les Suessons, si les Ambaques, Romains, fléchissent devant vous: Il n'en est pas ainsi de nous!

La première rencontre est assez terrible pour faire oublier ces fanfaronnades :

« Quant Cesar entendi que les Belgiens, sy soudainement, sy poissamment et sy hardiment, l'avoient approchiet, il fu come tous esbahis et envoia ses espies pour enquerrir et aviser la manière d'eulx et comment ilz se contenoient. Lesquelles espies, aprez ce qu'ilz eulrent espiet et aviset la manière des batailles et de l'ordonnance des Belgiens, retournèrent tantost à Cesar et lui contèrent comment ilz s'estoient ordonnet et abilliet. Quant Cesar entendi leur relation, il dist ensy : Ces

gens chy sont, de tous ceulx que nous avons encores veut, qui le mieulx en fait de bataille nous plaisent. Assez prez de là avoit une montaigne que on nomme maintenant le mont des mors, ouquel mont César aveucq toutes ses legions se tray et sus laditte montaigne ordonna il ses batailles et légions. Toutes les batailles doncques ordonnées d'un costé et d'aultre, ilz se commenchièrent à approchier et très crueusement à envaïr, tellement que il sembloit que toute la terre tremblast. En la première bataille des Romains, estoient Romains et aveucq eulz aulcuns Belgiens renoyez, Franchois, Bourguignons et Secanistres, qui en la première journée de la bataille furent tous par les Belgiens égorgés, ochis et destruis. En la seconde journée de bataille, le roi Ursaire qui conduisoit la bataille de la tourbe, percha toutes les batailles des Romains jusques à la montaigne où César se tenoit aveucq sa X^{e}, XVe et XIIe légions rangées et ordonnées et là sus che mont y eult telle pestilence et occision sy grande que le sang couroit aval (en bas) sy come font yauwes en temps de pleuves à lavasses, quand il fait chault.

» Le IIIe jour avoient les Belgiens encore trois batailles tout entières, lesquelles tout au plus mattin comme au point du jour envaïrent les Romains. Laquelle bataille dura toute jour. Et quant ce vint à l'endemain que Cesar et son peuple, ce qu'il en avoit de Romain, veirent la grand pestilence et la grant multitude des ochis, ils commenchièrent tous à lamenter et à plourer leurs amis et *plourèrent par l'espace de* III *jours* et pour cette cause jusques à jour d'huy est appelez le camp où cette destruction fu, le champ dolent, et la montaigne où César estoit sy est appelée le mont des mors. »

Quoique J. de Guyse ait rapporté auparavant la bataille de l'Aisne, d'après César, ce récit pourrait bien rappeler cette bataille où César prétend avoir vaincu les Belges. Le résultat du combat se ressemble des deux parts : les Belges prennent le parti de se défendre dans leurs villes.

La première ville qui résiste dans nos chroniqueurs est Belgis, que César assiège.

« Aprez ce que César eust les siens plourés par l'espasse de trois jours, comme dit est, il avença le remain de son peuple, assigea la cité de Belgis. »

Trois sortes de peuples se joignent aux Belges et tiennent la ville. Ce sont d'abord — et ce fait se répète invariablement dans l'histoire — les Romains eux-mêmes, ennemis de César, épaves des guerres civiles ; le fils d'un des conjurés de Catilina, Quintus Curtius, les commande. Puis, vient une

couche plus récente d'exilés : les Gaulois qui, selon Suétone, ont préféré s'expatrier que de subir la défaite; le fils de Galba, roi des Suessoniens, d'après César et Suétone, est à leur tête; il porte le même nom que son père. Enfin, les peuples voisins, les Tongriens, les Tréviriens, les Nerviens, etc. se sont joints aux Belges, ainsi que les débris de l'armée d'Arioviste, commandés par un de ses parents, le roi des Saxons, Ariopatras.

Une scène à la fois pieuse et terrible inaugure la défense : pieuse par la modestie du jeune Ursarius, terrible par l'énergie farouche du nouveau roi dont le nom Andromadas ne semble pas étranger à l'histoire, car Dion Cassius appelle Adra le chef suprême des Belges dans la même époque.

Voici comment Adra ou Andromadas est mis à la tête de la défense nationale :

« Après toutes ces besongnes faites et leurs gens divisez... il leur sembla très expédient qu'ils fesissent un roy..... Et pourtant ilz s'adrecièrent à Ursaire, fils du roi Ursaire, et lui requirent que la ditte royaulté et seignourie il volsist rechepvoir et estre leur roy souverain. Lequel Ursaire, considerans que point n'estoit digne de sy grant dignité, pour ce qu'il se sentoit encore josnes à exercer telle dignité et ossy parce qu'il se sentoit du sang d'iceulx que les Dieux avoient maudits et en leur desdaing, finallement il refusa la ditte seignourie et dist en telle manière : « Mes amis, seigneurs et compaignons, sachiés que chy entre nous a ung homme très virtueux et de grant conseil, lequel est nommé Andromadas et est du sang des souverains prestres, lequel de prudence et de sagesse tous ceulx de ceste cité surmonte, duquel il me semble que très expédient est que nous en fachions uo roy et souverain et me semble que ceste dignité seroit en ly bien employe. » Auquel conseil tous s'accordèrent et feirent de Andromadas leur roy. Lequel Andromadas, en roi eslut et gouverneur de la cité, premier invoqua l'ayde et la benivolence des dieux et pour icelle obtenir il leur fist sacrifice du sang de ses enfants, ung fil, le plus aisnet, et le sacrefia devant l'anchien dieu Mars. »

La première sortie des Belges est formidable, et je devrais tout citer pour l'ampleur vigoureuse du récit : la violence de l'attaque, le sang coulant par torrents, l'incendie portée au camp romain par les femmes belges, César forcé de se retirer dans de plus fortes positions, l'héroïque défense de Famars, dont le fort vomit à chaque instant des soldats; les

horreurs de la famine qui font sortir le roi Andromadas lui-même de la ville, le renvoi des femmes et des enfants qui quittent la cité avec des cris de désespoir, Andromadas tué dans une sortie : « Mourons glorieusement, a-t-il dit ; mielx nous vault morir que de veïr nos gens et nos cités en desolation, et, si de vous aulcun est peureux, vechy le chemin de la salvation ouvert pour s'en aller. » Puis, il s'est jeté sur le camp de César :

« Adonc le roy issy hors de la cité, et estoient xx mille combatans, desquelz il fist une bataille à manière d'une tourbe et vinrent sus la bataille de Cesar. Mais tous, ainsi que les caiaulx des lions, quant ils ont faim, vont à leur proie, tout ensy Belgiens assaillirent les Romains et de prime fache rompirent toute la bataille Cesar, et vinrent jusques à la propre tente de Cesar. Et tant que le roi Andromadas, d'une ghisarme que d'usaige il portait en bataille, il feri Julius Cesar un si grand cop qu'il le fist canceler et, si n'eult esté la grant force des Romains dont Cesar fu tantost sourcouru, il y fust demourez. »

Après ce trait d'audace, Andromadas est tué.

Il faudrait citer encore : les dissensions après la mort du roi, la trahison de Quintus-Curtius et des Romains qui abandonnent la ville ; la défense désespérée où périssent tous les chefs : Ursarius, Galba, Odomarcus ; rien ne décidant la défaite, et les Romains arrêtés par l'héroïsme des femmes ; enfin, la ville, non pas soumise, non pas rendue, mais abandonnée ; ni assaut, ni capitulation, la retraite par un souterrain, et l'ennemi venant occuper un désert où restent des femmes qui s'étranglent à la vue des vainqueurs : fables, si l'on veut, mais fables dignes de figurer dans une histoire, fables marquées du sceau brûlant du patriotisme.

Je dois me borner à quelques épisodes. Un des premiers actes du roi Andromadas est d'envoyer Ursarius châtier la défection des Rémois. César place cette attaque de Bibrax avant la bataille de l'Aisne ; Hugues de Toul la place après la première rencontre des ennemis et pendant le siége de Belgis. César assure qu'il secourut la ville à temps et que les Belges furent réduits à ravager les environs. Dans Hugues de Toul, les Belges s'introduisent par un stratagème dans la place ; César n'apprend ce fait d'arme que lorsque la ville est prise et ses habitants punis par le massacre et l'incendie, et

il n'ose pas même quitter ses retranchements, si non pour les secourir, au moins pour les venger.

La dernière scène rencontre la même énergie dans le malheur. Le roi mort, les auxiliaires en fuite, le nouveau roi parle au peuple :

« Encore me semble que il vault mieux eslire (decider) que fraternellement tous ensamble nous morons pour les lois soustenir, que vivre en caitiveté et en service de nos anemiz. » Et dist aprez : « Vechy la voie ouverte à tous et pour che, s'aulcuns a doubte et peur, se wide et voist en la warde des dieux. Et tant que à moy je suy chy venus pour vivre et morir aveucq vous. » — Et ensy qu'il disoit ces parolles, vechy les Romains qui soudainement en quattre lieux assallirent la ville et avoient jà amenez leurs tours et leurs engiens pour combatre main à main et qui mieulx mieulx chascun s'en fuy à deffenses. Entre lesquelz le duc Galba et le duc Ursaire se portèrent si vaillamment qu'ilz leur ardirent deux de leurs tours de bos, et les Romains firent par forche d'armes reculer, non obstant que tous deus y demourèrent ochis. L'endemain à mattin, les Romains revinrent et rassallirent la ville très-fort vers le costé où Odomarcus estoit, tant que Odomarcus y fu tuez par le get d'une pierre que ung fondefleur ly geta. Et veritablement se n'euissent este les femmes, la ville eut adont esté prise, car elles estoient hault sur les barbacquannes et ruoyent à force yauwe boulant, vive cauch, dont ruoient rommains jus à desroit, et sambloit qu'elles fuissent come foursenées et hors du sens, et tellement si tendirent que elles firent reculer les Rommains, les II fois et n'y conquestèrent riens les Romains.

En la nuit en sieuwant, une grande multitude de femmes des plus vaillans de la ditte cité de Belgis recueillirent tout leur avoir et s'en allèrent, par desoubz terre, aveucq le duc Hanwis, à Fannars et là se mirent à sauvete.

Le III[e] jour aprez ce que le duc Hanwis se fu partis del cité, ce fu une très grant hideur des femmes en la cité de Belgis, car il sambloit que elles fuissent hors du sens et come toutes esragies, couroient par les rues, tirans leurs cheveulx, gratinans leurs visages, tordans leurs poings, et aulcunes esrachoient leurs propres yeulx et s'entrehurtoient les unes as aultres et de fait elles estrangloient l'une l'aultre ; ce tant que les Romains, oanz ces tempez, approcèrent la cité et n'y trouvèrent quelque deffense et tantost rompirent les murs et entrèrent ens et tuèrent tout ce que ils trouvèrent d'omes, de femmes et d'enfans et sans pité et misericorde mirent tout à l'espée...

César a pu tout vaincre ; il n'a pas dû tout raconter, sans doute. Belgis, Bagacum ou Bavai, existait certainement sous

Tibère, probablement sous Auguste; mais, soit qu'il faille voir dans ce long siége le souvenir d'un des siéges racontés par César, soit que Belgis ait existé un siècle avant Auguste, cette héroïque résistance nous intéresse; pour ce fait fabuleux, comme pour l'attaque connue de la ville des Rémois, la vanité nationale, sous la plume de César ou dans les traditions de nos pères, était également intéressée des deux côtés, et il n'y a pas lieu de croire sur parole nos chroniqueurs ni même nos conquérants. Mais ce serait vraiment trop d'abnégation et de générosité que de mépriser nos fables naïves, pour accepter comme authentiques les récits de cet ambitieux cruel qui a exterminé, dans les Gaules, deux millions d'hommes, et qui eut l'honneur de donner son nom aux tyrans du monde!

Les chroniques ne s'arrêtent pas sur ces scènes de deuil. Je passe les révoltes des Gaules, la guerre d'Ambiorix, la mort de César, que Jacques de Guyse intercale dans son livre, d'après les écrivains latins, et je reprends Hugues de Toul, à l'*Histoire des Belges sous Auguste* :

Après la destruction des cités du realme des Belges exécutée par Julius César, come il appert au IVe livre précedent, grant multitude et innumérable peuple belgien s'estoient muchiet au mieulx qu'ilz avoient peut ens palais et forests, selonc la mer, en cavernes et en fosses, et jà par pluiseurs années avoient là habiteit et leur terre estoit demourée en la main et ou gouvernement des Romains.

Mais les lieutenants d'Auguste dans les Gaules, informent l'empereur que, si les Belges ne sont pas ramenés par la douceur, la perte du pays est imminente, et un décret rappelle les Belges dans leur patrie, à la condition qu'ils n'élèveront ni châteaux-forts, ni remparts, et qu'ils adopteront le culte, les lois, les mœurs et la langue de Rome. A cette nouvelle, un grand nombre de Belges émigrent à Trèves, ne voulant pas devenir romains. Le reste se précipite vers les temples détruits et s'efforce, sur leurs ruines, d'apaiser leurs anciens dieux par des sacrifices humains. L'empereur alors rétablit le temple de Famars, mais le décret porte :

« Quartement, ledit Empereur commanda, sur paine capitale, que ne en quelconque escripture, ne en prolations publiques ou privées, ces dictions ou noms : Belgis ou Belge, Belgien ou Bel-

gique, en quelconque manière que ce fuist, ne fuissent jamais nommées ne prononcées, comme veuillans oster de la memore des vivans le nom de Belges. »

L'unité! nous retrouverons partout ce rêve des conquérants; pour le despote qui triomphe, les mœurs d'un peuple sont un danger, sa religion conspire, sa langue est une révolte de tous les instants! Ah! s'il pouvait transformer aussi le sol et le ciel même de la patrie! Donc, la Belgique n'aura plus qu'un Dieu, Mars; qu'un nom, la province de Mars; qu'une langue, celle des Romains. Il faut anéantir jusqu'au nom de ce peuple qui a fait trembler Rome. Alors, une scène touchante et lugubre est racontée par le chroniqueur. Je la citerai tout entière :

Après ce que les Straburgiens eulrent ochis les Romains qui estoient juges en leurs marces en l'an de l'empire Octavien environ 24, les plèges prisonniers des citez de Tullense, c'est-à-dire de Toul, de Mets, de Evodiensis et de pluisors aultres citez du realme des Belges, qui par les Romains estoient tenus prisonniers en la cité de Trevires, furent trouvez avoir escript, en langaige belgien, à leurs amis, les misères que ilz souffroient par les Romains. Or, estoit-il deffendu, come devant est dit, que jamais dudit langaige nulz ne s'aidast, mais par les espies des Romains furent pris aulcuns belgiens atout leurs lettres, lesquelles furent luttes par devant les juges romains, et faisoient par ces lettres supplications à leurs proismes (parents) que d'eulx ils volsissent avoir pité; sy furent accusez et pris ceulx qui les avoient faites et condampnez à mort.

Mais, ensy qu'ilz furent menez ou téâtre de la cité pour décapition, après le cry, de par l'Empereur, que on les mettoit à mort pour avoir désobey au comandement imperial, soudainement ils commenchièrent à criier en leur langaige belgien : « O vous, nos confrères belgiens, souscourez-nous, ou au mains aiez pité de nous, qui, seulement pour avoir escript à nos amis en belgeois, nous somes jugiés à mort. » Et tantost qu'ils eulrent che dit, vechy soudainement ung peuple innumérable de la cité terriblement esmut qui commenchièrent tous à crier : « Vivent Belgiens! et mort as Romains! » et tantost coururent sus les Romains et sans quelque pité les tuoyent, et lors s'enfuyoient Romains cha et là et ne savoient où bouter, car par les Treviriens estoient rechupz et mis à mort.

Qu'ajouter à cette scène, empreinte d'un profond sentiment de patriotisme? Aurai-je le courage encore de discuter si elle est vraie; elle m'émeut et cela suffit.

L'histoire vraie, d'ailleurs, ne nous donne-t-elle pas le même spectacle? L'histoire nous montre partout des héros de la défense nationale: Chez les Nerviens, c'est Boduognat, qui balance les destinées de César et meurt sur le champ de bataille. Chez les Tréviriens, c'est Indutiomar, qui combat deux ennemis à la fois et met autant d'énergie à plaider contre les partisans de Rome que de courage à résister à ses armées; Labienus ordonne à ses soldats de n'avoir qu'un but dans une escarmouche : le cœur de ce brave, et cet acharnement honore le héros martyr. Chez les Eburons, c'est Cativolk, dont l'âge n'a pas glacé la vaillance et qui, échappé aux vainqueurs, s'offre lui-même en holocauste à sa patrie expirante; c'est Ambiorix, ce génie de la défense nationale, si terrible que César jure de détruire le peuple héroïque qu'il commande, et y emploie le crime. Chez les Atrébates, c'est Comm; Comm avait cru à la civilisation romaine, il avait espéré y faire participer la Gaule; mais, quand il vit que ces amorces étaient trompeuses, quand il comprit combien la liberté de son pays était menacée et ce que cachait de pillage, de tyrannie et de crime cette prétendue civilisation armée, il devint l'implacable ennemi de Rome; traqué par l'assassinat, vaincu, il ne céda point; il s'exila, jurant d'éviter à jamais la vue d'un Romain, et préférant le désert à tout ce qui pouvait lui rappeler l'oppression de sa patrie.

Les héros de la chronique ou du roman ne sont pas d'une autre trempe. Après ces grands noms de l'histoire, on peut citer ce Missénus, qui respecte les lois et consacre son exil au service de la patrie; on peut citer cet Ursarius, qui refuse la couronne paternelle, pour la céder à un plus digne, et qui reste un des derniers, pour y mourir, au poste du courage; on peut citer cet Andromadas, qui sacrifie son fils sur l'autel des dieux courroucés et meurt sur le champ de bataille, où, comme Boduognat, il a failli renverser César de son épée!

Qu'il vienne de l'histoire ou des légendes, ce spectacle est digne d'un peuple libre! et, si je quitte nos vieux auteurs pour les historiens modernes, ce n'est pas sans une profonde amertume de cœur que j'en vois un grand nombre, non-seulement accepter tout ce que raconte le conquérant, préparant sa tyrannie, mais louer comme un génie ce fondateur d'empire,

et comme un héros cet égorgeur des Gaules. Qui croirait que la page qui suit est signée du nom d'un démocrate :

« Dans la pitoyable agitation de Rome, au milieu d'une société tombée si bas que Pompée et Cicéron s'en trouvaient les deux héros, certes celui-là fut un grand homme qui laissa toutes ces misères et s'exila pour revenir maître. L'Italie étant épuisée, l'Espagne indisciplinable, il fallait la Gaule pour asservir Rome. J'aurais voulu voir (j'aurais voulu voir!) cette blanche et pâle figure, fanée avant l'âge par les débauches de Rome, cet homme délicat et épileptique, marchant sous les pluies de la Gaule, à la tête des légions, traversant *nos* fleuves à la nage, ou bien à cheval entre les litières où ses secrétaires étaient portés, dictant quatre, six lettres à la fois, remuant Rome du fond de la Belgique, exterminant sur son chemin *deux millions d'hommes*, et domptant, en dix années, la Gaule, le Rhin et l'Océan du Nord. Ce chaos barbare et belliqueux de la Gaule était une superbe matière pour un tel génie. »

A la lecture de cette page d'histoire, je me demande quelle est donc la patrie de cet écrivain, et si les Gaulois exterminés, cette *superbe matière* à massacre, n'étaient pas des hommes, et si Rome opprimée était en dehors de l'humanité. Je me demande surtout quelle nation doivent former des historiens qui aspirent ainsi à voir ce pâle débauché tuer deux millions d'hommes pour fonder un Empire; comme si ce spectacle avait été épargné à notre siècle! Je me demande quelle éducation doit trouver un peuple dans cette admiration des exterminateurs de peuples et des égorgeurs de Républiques, et je m'explique bien des désastres, bien des malheurs, bien des décadences! Ah! nos écrivains du siècle des communes nous donnaient d'autres enseignements! et combien je préfère ces chroniques qui célèbrent le respect des lois, le dévouement à la patrie, le martyre pour l'indépendance! Invention ou tradition, c'est ainsi qu'on forme des citoyens et qu'on instruit un peuple libre! et j'aime à entendre, au XIIe ou au XIIIe siècle, avec Hugues de Toul, au XIVe, avec Jacques de Guyse, au XVe, avec le secrétaire du duc de Bourgogne, j'aime à répéter à mes concitoyens du XIXe siècle ce cri de nos pères au pied de l'échafaud des martyrs : « Mort aux envahisseurs! Vivent les Belgiens! »

LE

ROMANCERO MÉROVINGIEN.

« A l'orient du Tanaïs, dans un pays où l'on trouvait l'or et le vin, s'élevait une ville sainte nommée Asgard, la ville des Ases. Les dieux y avaient des temples. Douze chefs, issus des dieux, présidaient aux choses sacrées et rendaient la justice au peuple. Le premier de tous était Odin, fort par la science et par les armes. — En ce temps-là, les généraux de Rome portaient leurs armes par toute la terre et mettaient sous le joug les nations. Pour échapper au tumulte de ces guerres, plusieurs chefs abandonnèrent leur pays. Alors Odin connut que sa race devait régner dans le Nord. Laissant le gouvernement d'Asgard à ses deux frères, accompagné de prêtres et de nombreux guerriers, il s'avança du côté de l'Occident. »

(*Inglinga Saga*).

Ainsi s'expriment les traditions scandinaves, conformes aux traditions de l'Inde et attribuant sans doute les expéditions d'Alexandre à cette Rome devenue le symbole de la guerre.

Chassés des bords du Tanaïs, ces peuples rencontrent les mêmes ennemis sur les bords du Rhin :

« Rome, dit Tacite, comptait 640 ans d'existence lorsqu'elle entendit le premier bruit d'armes des Cimbres. De là au second consulat de Trajan, s'amassent 210 années, à peine assez pour arrêter les Germains. Pendant ce long espace de temps, les pertes furent nombreuses des deux côtés. Ni le Samnite, ni les Carthaginois, ni les Espagnes, ni les Gaules, ni même les Parthes, ne revinrent si souvent à la charge; car le despotisme des Arsacides est moins redoutable que la liberté des Ger-

mains. Quel désastre en effet, si l'on excepte le massacre de Crassus, l'Orient peut-il opposer à la perte de son roi Pacorus et aux victoires de Ventidius. Les Germains au contraire : Carbon, Cassius, Scaurus Aurelius, Servilius Caepion, Cnéus Manlius, vaincus et faits prisonniers, cinq armées consulaires enlevées à la république, Varus et trois légions à Auguste, tels sont leurs trophées, et ce n'est pas sans de grandes pertes que Marius en Italie, César en Gaule, Drusus, Néron et Germanicus chez eux, les vainquirent. Bientôt après, les gigantesques menaces de Caligula furent tournées par eux en ridicule. Depuis, profitant de nos discordes et de nos guerres civiles, ils forcèrent les quartiers d'hiver des légions et osèrent prétendre à la conquête des Gaules. Mais ils furent refoulés de nouveau. Enfin, dans ces derniers temps, on les a menés en triomphe bien plutôt qu'ils n'ont été vaincus.

Ainsi, au Nord comme au Midi, les deux fortes races se rencontrent. Après les orgies triomphales des Césars, les formidables invasions allaient fondre sur Rome, comme des avalanches d'été. « Ces peuples, dit Strabon, secouent le joug par les armes ou l'évitent par l'émigration. » Cette fois, ils ne cèderont point le terrain ; pendant des siècles, les Germains formeront ligue sur ligue, sous divers noms, et leur existence ne sera qu'un choc infatigable contre les faisceaux de l'Empire.

C'était une grande nation qui attirait ainsi les barbares ; mais pourquoi ne les a-t-elle pas vaincus et civilisés? Pourquoi a-t-elle péri, leur faisant place. Ou je me trompe, ou la réponse à cette question doit contenir une leçon de l'expérience des peuples, une loi de l'histoire.

Quel était le principe de la grandeur de Rome? C'était la force, messieurs. La puissance humaine, le développement de toute l'activité du corps, de toutes les énergies de la volonté qui crée et qui détruit, qui commande à l'univers et soumet la nature au verbe humain, quoi de plus grand, quoi de plus utile sur la terre? Quand on considère ce peuple, dont les ruines nous frappent encore d'étonnement : *Grandia que effosis mirabitur ossa sepulcris ;* quand on regarde ses monuments, ses routes cyclopéennes, ses colysées, ses camps, ses métropoles ; quand on songe aux déserts qu'il a fertilisés, aux cités qu'il a fondées, au monde qu'il s'est créé autour de lui ; quand on le voit porter aux confins de la terre ses armes et ses lois, sa puissance et ses beaux-arts, peut-on ne point

partager le culte des poëtes pour la patrie des héros de Corneille, peut-on ne point s'enorgueillir que des hommes aient porté si fièrement le front humain?

Le but de cette énergie était sublime : l'unité de civilisation. Rome voulait offrir une capitale au monde entier. Admettant tous les dieux dans le temple, tous les peuples dans le forum, elle appelait l'humanité à n'avoir qu'une tête et qu'une âme dans cette patrie universelle.

Mais ce tableau a des ombres cruelles; on sent dans les ruines de Rome une condamnation méritée. Sa grandeur ne s'exerça qu'aux dépens de la justice : la tolérance religieuse et l'égalité politique n'y furent qu'un niveau de conquête et de despotisme. Mais la force n'est rien sans le droit; la violence ne fonde d'unité que celle des Césars, l'autorité ne crée de civilisation que le Bas-Empire. Rome avait la force des titans, il lui manqua cette dignité qui respecte dans le pygmée une intelligence, qui aime dans le vaincu un frère. Périssent toutes les grandeurs, pourvu que de leurs ruines surgisse cette conscience de la justice!

Tel doit être le génie de la civilisation moderne, et plus d'une fois elle devra jeter le cri de malédiction sur les grandeurs dangereuses et les gloires impies!

Un farouche esprit d'indépendance individuelle, le culte de la personnalité humaine, rebelle au nivellement; un sentiment inculte de l'égalité, un respect sauvage de la femme, épouse et pythonisse, guerrière et reine; tout ce que les Romains avaient perdu avec la liberté, existait en germes grossiers dans les races du Nord. Pour régénérer la société, le sauvage libre vaut mieux que l'esclave corrompu. Au sein de leur barbarie, ces peuples comprirent bientôt qu'il n'y aurait de place au soleil pour aucun peuple, que lorsque Rome serait détruite.

Rome périt par l'abus de son principe. Elle conquit le monde et tomba sous le poids de ses conquêtes; elle cherchait l'unité; les invasions la mirent en pièces; elle voulait civiliser tous les peuples sous son empire, elle fut le jouet de la domination changeante de tous les barbares. L'agonie du géant fut épouvantable : Tous les excès, la férocité et le luxe, la prodigalité de l'or et du sang, le crime et l'orgie, luttaient de folie et d'horreur. Le meurtre devint le spectacle favori d'une civilisation raffinée. Des sénateurs, des empereurs, des

femmes de haut rang, lionnes de l'empire, descendaient dans le cirque ; l'arène était parfumée, avant d'être ensanglantée, et la race des Caton et des Lucrèce, des Brutus et des Cornélie y combattait du glaive ou de la lyre. Ces grandes dames rivalisaient ensuite dans le libertinage, qu'elles considéraient, dit Salvien, comme un privilége de la naissance. Si la ville éternelle a le cauchemar de la liberté, on lui donnera pour consul un cheval : Voilà le type bestial de l'égalité politique. Puisse le genre humain n'avoir qu'une tête, quelle gloire impériale et quel plaisir divin de la faire tomber : Voilà le dernier mot de l'unité par l'autorité. Que de noms infâmes restent à l'histoire, pour représenter cette fange sanglante, qui est le lit naturel du despotisme. Alors tout déchoit. La société n'est plus que confusion et ténèbres. L'agriculture se perd; il ne reste que quelques millionnaires menacés de ruines, au milieu de millions d'esclaves menacés de mort. Les fonctions sont abandonnées, les droits coûtent trop cher à exercer. Rome est dans un désert; elle a des peuples entiers sous son glaive et elle n'a plus un citoyen. La force elle-même abdique : la paix qui s'imposait par la victoire s'achète des vaincus par des tributs; il n'y aurait plus d'armée romaine, si les barbares n'y combattaient. La famille suit la société dans sa chute; on renonce au mariage plutôt qu'au luxe, les hommes craignent d'être époux, les femmes d'être mères; l'infanticide est à la mode, et des vices infâmes naissent de cette décomposition sociale : César règne!

Toutes ces cruautés, toutes ces rapines, toutes ces profanations pesaient plus cruellement sur les peuples conquis. Si les patriciens romains en étaient arrivés à abandonner leurs terres devant le fisc ou leur patrie devant la mort, que devaient souffrir des barbares, regardés à peine comme des hommes et traités comme d'éternels ennemis? Chez eux, était une mine inépuisable de richesses et de victimes. Le crime de lèse-majesté ne suffisait plus *à apurer les comptes* des empereurs; les esclaves ne suffisaient plus à nourrir, à amuser l'Empire; le monde dut être dévasté et décimé pour le *panem et circenses* de la plèbe, pour les orgies triomphales des Césars. Le divin fondateur de l'empire n'avait-il pas donné l'exemple du vol et du meurtre? Les barbares restèrent en proie au double vampire, altéré de leur or et de leur sang.

Les vaincre n'était pas toujours possible, on les excite à l'ivrognerie pour les faire massacrer les uns par les autres, et Tacite admire ce spectacle :

« Magnifique spectacle, s'écrie-t-il, en rapportant le massacre des Bructères par leurs voisins; plus de 60,000 sont tombés, non sous nos coups, mais ce qui est bien mieux, pour le plaisir de nos yeux! »

La religion changea, sans rien changer à cette nécessité politique. Constantin livre aux lions les Francs vaincus avec deux de leurs rois. Valens fait égorger les enfants des Visigoths reçus en ôtage. Probus paie une pièce d'or par tête de ces loups humains.

Honorius, sans motifs, fait égorger les femmes et les enfants des barbares qui servaient l'Empire; il appelait cela : Purifier ses armées. La cause de l'insurrection des bataves fut l'infâme abus auquel on destinait les adolescents recrutés pour le service militaire.

Ce fut une dure école pour ces peuples incultes, que ces luttes contre une nation civilisée, dont ils prenaient la puissance et le luxe en admiration et les crimes en horreur. Opposer la force à la force, le glaive au glaive, le fer au fer, tel est le cri constant. Pendant des siècles, le géant civilisé du despotisme militaire subit le choc du colosse barbare de l'indépendance personnelle. Déjà, sous Auguste, trois peuples, les Suèves, les Chérusques et les Sicambres, avaient juré la ruine et le partage de Rome, et le mot d'ordre ne cessera plus de retentir. Je suis le fléau de Dieu, dit Attila. Va où est la colère du ciel, dit Genséric à son pilote. Les Barbares, dit Salvien, confessent qu'ils sont entraînés par une mission d'en haut. Quelqu'un me pousse à saccager Rome, dit Alaric. Cet instigateur invisible, c'était l'humanité outragée, criant vengeance contre des siècles d'oppression et de débauche.

Cependant, comme pour attester chez les vainqueurs en même temps que chez les vaincus, l'impuissance de la force, les barbares hacheront l'Empire en pièces, comme Eson, pour le rajeunir, et ils n'y réussiront point. Une autre puissance l'avait déjà essayé en vain : Rome avait accepté, dans un nouveau Dieu, un rédempteur; mais le christianisme, au lieu de la régénérer, avait subi l'influence du despotisme et de la débauche, et les Césars chrétiens avaient continué les Nérons et les

Messalines. Que de fois, Rome espérera son salut des barbares; les Romains émigrent chez eux pour y chercher cette jeunesse régénératrice, si bien idéalisée par Tacite, dans son livre sur *les mœurs des Germains;* on les appelle comme des libérateurs et des vengeurs; Rome leur demande des légions et des citoyens, des généraux et des empereurs; tout leur sera permis comme aux Constantins : s'il faut jeter la pourpre de l'indulgence sur le vice et le crime, que le sang coule, que la honte se boive, pourvu que la société soit sauvée! Mais le crime, non plus que le génie, ne peut restaurer le passé. Les barbares ne triomphent que pour tomber dans le gouffre qu'ils veulent combler. Ils croient relever Rome en l'imitant; ils précipitent les résultats de ses crimes. On croyait infuser un sang nouveau dans les veines du colosse, on ne faisait que jeter de nouveaux aliments à sa corruption. Les plus fortes nations, les races les plus jeunes et les plus pures se flétrissent, se dissolvent, dans cette horrible cuve de la décadence. Tous les peuples barbares s'épuisent à cette œuvre impossible; ils fléchissent sous le fardeau, et le fardeau qu'ils portent, selon l'expression de Sidoine Apollinaire, est l'ombre de l'Empire :

Portavimus umbram Imperii!

Le règne des Mérovingiens est une de ces tentatives qui échouent. L'empire d'Occident va disparaître; Ægidius a secoué l'autorité de Rome et la Gaule est déjà séparée de l'Italie. Les Francs Saliens se rallient à ce nouvel état; ils chassent Childéric et prennent pour roi le libérateur des Gaules. Mais le parti romain se perd vite chez les barbares; Childéric est restauré et c'est aux Francs, c'est à Clovis que la Gaule va demander sa régénération. Clovis se fait chrétien, Clovis se fait consul, pour refaire Rome en Gaule. Il triomphe par le glaive et par la croix; mais tout est vain. Il ne fait que donner une dynastie nouvelle à la décadence. La Gaule n'est pas régénérée, les Mérovingiens sont corrompus, et la dissolution est précipitée encore! La première dynastie francke est passée; elle aussi, n'aura porté que l'ombre de l'Empire.

C'est cette histoire dont je veux chercher aujourd'hui les principaux traits dans les monuments littéraires, moins exacts

que les documents historiques, mais plus pittoresques, plus animés, plus dramatiques. Ces monuments existent.

Les barbares avaient marché à l'assaut de Rome en chantant. « Ils ont, dit Tacite, des chants qu'ils appellent bardits, et par lesquels ils s'excitent au combat. »

« Charlemagne, dit Eginhart, fit recueillir et écrire des chants barbares très-anciens, qui célébraient les actions et les guerres de leurs rois. » Mais, au dire de Thégan, Louis le Débonnaire, plus par dévotion que par ignorance, méprisa ces chants tudesques, et le recueil de Charlemagne n'est pas venu jusqu'à nous. Dans le même siècle, une usurpation monarchique faisait émigrer de Norwége les Scandinaves. Ces peuples, qui avaient quitté les splendeurs de l'Orient pour rester libres, quittèrent leur froide patrie pour fuir l'oppression. Ils se fixèrent en Islande. Là, à l'abri des conquêtes et des influences étrangères, presque séparé du monde, ce petit groupe d'hommes garda pieusement sa langue et son histoire, et c'est ainsi que l'idiome scandinave nous a conservé une des plus anciennes langues germaniques, et que les poëmes de l'Edda nous ont transmis d'antiques souvenirs et comme une seconde édition du recueil de Charlemagne. Ce que la dévotion de Louis le Débonnaire a perdu, l'indépendance d'un petit peuple l'a conservé.

La première forme de la poésie est lyrique et populaire. C'est le chant de guerre, l'éloge du héros, l'hymne du prêtre. Chaque morceau est de courte haleine, facile à chanter dans les fêtes ou dans les combats, facile à transmettre dans la mémoire des générations. Mais l'histoire apporte sans cesse à la poésie de nouveaux sujets, de nouvelles couches de souvenirs, et les événements récents se greffent sur les chants anciens; les héros se confondent, les légendes se mêlent, les types se forment; chaque siècle accumule sur un même nom, chaque pays attribue à son héros les aventures des diverses époques et des personnifications antérieures. Ainsi, Arthur résume à lui seul plusieurs siècles de résistance des Bretons contre Rome. Ainsi, les Chansons de Gestes prêtent à Charlemagne les exploits de ses prédécesseurs et même de ses successeurs, comme la Croisade. Ainsi, les peuples germaniques, restés en Europe, qui conservaient les mêmes souvenirs que les Scandinaves, les transformèrent au souffle d'événements

nouveaux; et le Sigurd de l'Edda est devenu le Sigfried des *Niebelungen*. Une dernière transformation anime les chants historiques; la poésie prend du souffle, elle réunit les fragments épars, elle cherche l'unité. Alors, qu'une civilisation triomphe et s'épanouisse, et l'épopée nait des chants populaires. Cette histoire de la génération de l'épopée, soupçonnée par le cycle d'Homère, est prise sur le fait dans les chants de l'Edda, premiers germes du cycle des *Niebelungen*.

Cette illiade du Nord nous intéresse à plus d'un titre. La première patrie de ces traditions est la patrie des Francs Saliens et la nôtre; les héros des premiers chants historiques de l'Edda sont des chefs du Frankerland; la scène, dans les Niebelungen comme dans l'Edda, se passe sur les bords du Rhin, et Sigfried est nommé le roi des Francs, le héros des Pays-Bas. Enfin le poème des Niebelungen a existé en flamand, et nous en conservons plusieurs fragments du XIII[e] siècle.

Mais ce grand cycle épique n'a-t-il pas eu d'autres sources? Ne peut-on rien retrouver entre les bardits et l'Edda, du moins entre l'Edda et les Niebelungen? La tradition n'a-t-elle rien puisé à notre histoire, n'a-t-elle laissé aucune trace dans nos écrivains? Le cycle des *Niebelungen*, selon la division de Rosencranz, a sa branche burgunde, sa branche gothique, sa branche burgundo-gothique, sa branche nord-saxonne, sa branche lombarde; n'a-t-il pas aussi un rameau mérovingien? Ceci nous intéresse davantage.

Les Francs de Childeric et de Clovis avaient des Scaldes. Clovis voulut avoir à sa cour des joueurs de cithares; Cassiodore dit qu'il demanda à Theodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, et fit venir de Ravenne des Citharèdes latins, destinés à remplacer les Scaldes germaniques. Le Franc Erbogaste cultivait les lettres latines, Sidoine Apollinaire l'en félicite, Chilperic, comme Néron, chantait des vers. L'auteur de la vie de saint Faron cite une chanson latine sur l'expédition de Clotaire II contre les Saxons :

De chlotario est canere,
Rege francorum,
Qui inivit pugnare
Gentem saxonum.

Ce chant était si populaire, dit-il, qu'il volait de bouche en

bouche jusqu'au fond des campagnes, et que les femmes le chantaient en dansant et en battant des mains. Il nous reste un fragment de poëme en langue francke : le chant d'Hildebrand et d'Hadubrand, qui célèbre le combat, si souvent reproduit au moyen âge, d'un père avec son fils.

Ainsi, à côté des derniers poètes latins de la décadence et que nous conservons, comme Salvien, saint Avit, Sidoine Apollinaire, Venancius Fortunatus, qui chantent sur les ruines de l'Empire, qui mêlent à des jeux d'esprit, à des mœurs d'épicurien, des accès de tristesse sur la chute de la société, des récits de combats et de désastres, de voyages ou de fêtes chez les barbares; les Germains avaient leurs Scaldes ou leurs Citharèdes, qui rimaient leur éloge en latin, et dans cette langue tudesque qu'on appelait le *barbare* et quelquefois barraguoin, dit Marquard Freher.

Hinc cui barbariès, illinc romania plaudit;
Diversis linguis, laus sonat una viri.

Là, l'éloge est barbare, il est latin ici.

Deux langues de concert célèbrent un seul prince,

dit Venancius Fortunatus, dans son éloge de Charibert.

Ces chants historiques, latins ou germaniques, ne nous sont point parvenus. Mais on peut en retrouver des fragments dans les chroniques.

« Ce sont, dit Aug. Thierry, en parlant de Grégoire de Tours, ce sont de vieux chants nationaux, écourtés, semés sans liaison, mais capables de s'ordonner ensemble et de former un poëme. »

« Les diverses traditions relatives à Chilpéric, dit M. Fauriel, ne sont évidemment que des fragments de récits romanesques ou de chants épiques, composés en son honneur, de son vivant, et diversement remaniés après sa mort, et, il est bon de le noter ici d'avance, ces fragments ne sont pas les seuls de leur genre qui se rencontrent dans les documents primitifs de l'histoire francke. »

« Jornandès, Paul Diacre, Saxon le grammairien, attestent qu'ils écrivent d'après d'anciens poëmes, dit M. Saint-Marc-Girardin; n'est-il pas fort vraisemblable qu'ils auront fait passer dans leur texte quelques morceaux de ces poëmes? »

Et M. Saint-Marc-Girardin, ainsi que M. Ampère, désigne plusieurs de ces fragments épiques, et d'autres écrivains, MM. Ch. Lenorman et Rathaïl, en ont même rétabli le texte latin rimé.

Enfin, deux chroniques anonymes, l'une du VII[e] siècle, *l'Epitome de Grégoire de Tours*, l'autre moins ancienne, les *Gesta francorum*, présentent une particularité bien concluante : Grégoire de Tours est très-étendu, ses résumés sont succincts. Mais, à plusieurs reprises, le résumé entre tout à coup dans des détails qu'on ne trouve pas dans le premier auteur, et jette, au milieu d'un aride abrégé, toute une scène poétique.

Ces récits, que les historiens traitent de romans et qui ont fait donner à l'auteur des *Gesta francorum* le nom de *fabulator anonymus*, ne doivent-ils pas être considérés comme des extraits de chants historiques? Ajoutés à ceux qu'on trouve dans Grégoire de Tours, ils les complètent et forment avec eux un ensemble de fragments épiques qu'on pourrait appeler le Romancero mérovingien.

Je ne puis vous lire ni analyser tous ces fragments. Je choisirai les plus expressifs et j'y chercherai surtout l'esprit de l'histoire : Comme toujours, la poésie n'ajoute à la vérité des faits que pour en rendre le génie d'une manière plus vive.

Rien n'est mystérieux comme l'origine des choses et des races, et les peuples aiment à entourer de fables leur berceau. Il en fut ainsi de la race qui chassa les Romains de la Gaule. L'histoire rapporte que Chlodion habitait Dispargum, qui est Duysbourg ou plutôt Diest, qu'il marcha contre Aétius, traversa la forêt charbonnière, écrasa l'armée romaine, délivra les germano-belges du joug de l'Empire, s'empara de Cambrai et de Tournai et resta maître du pays jusqu'à la Somme. Chlodion et ses Francs étaient païens. Grégoire de Tours rapporte ces faits, tandis que Sidoine Apollinaire célèbre en vers, comme une victoire de Rome, un des épisodes de cette campagne : la surprise d'une noce francke par Aétius.

Grégoire de Tours ajoute : « On prétend que Mérovée, père de Childeric, était de la race de Chlodion. » Grégoire de Tours supprime la saga. Son abréviateur la rétablit :

« Un jour, dit l'Epitome, au temps de l'été, Chlodion était avec sa femme au bord de la mer. La femme, en allant laver

dans la mer, fut épouvantée par un monstre marin qui, pareil au minotaure, courut sur elle. Dans la suite, soit que le monstre, soit que son époux l'eût fécondée, elle mit au monde un fils qui fut nommé Merwig, et c'est à cause de lui que les rois francs s'appellent mérovingiens. »

La race des fils de la mer ainsi créée, cette ligue de peuples païens se donne une loi. Quatre mandataires, un par fraction de peuples sans doute, sont choisis pour la rédiger. Les trois assemblées, ou mâls, se tiennent en Belgique, et le préambule de la loi est une saga nationale, qui devait être chantée au ve siècle sur les bords de la Meuse et de l'Escaut :

« La race des Francs est illustre, issue d'un Dieu, forte au combat, ferme dans la paix, profonde au conseil, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté éclatante, audacieuse, agile, fière. Avec l'aide de Dieu, elle cherche les clefs de la science, et, selon la nature de ses mœurs, elle cherche la justice. »

Les deux rois, héros de l'épopée mérovingienne, sont d'abord Clovis et son père Childeric. Tous les habitants du pays n'avaient pas vu leur délivrance dans l'invasion victorieuse des francs barbares et païens de Childeric. Beaucoup de Germano-Belges, déjà accoutumés à la vie romaine et chrétienne, préféraient se rattacher à un état civilisé et catholique et plusieurs avaient émigré devant les barbares. Quand le successeur d'Aétius fonda une Gaule indépendante, ils en profitèrent pour s'y rallier. Chlodion était resté vainqueur du général romain, Childeric dut céder devant le roi des Gaules: les Francs le renversèrent, et reçurent Aétius comme un libérateur. « Ils écoutaient de mauvais et absurdes conseils, » disent les *Gesta francorum*.

« Ci firent d'un Romain leur roi, »

dit Philippe Mouskes.

Cette restauration de la civilisation romaine, même dans un état indépendant de Rome, ne devait pas durer; sa chute semble l'histoire en miniature de ces tentatives si nombreuses, faites pour fonder une société en pliant les éléments nouveaux à un principe corrompu, si antipathique à la race germanique et à la nature humaine. L'histoire en hasarde le

court récit, que plusieurs historiens regardent même comme fabuleux. Le roman, traduisant une cantilène, la met largement en scène, avec le sentiment profond de la vérité. Grégoire de Tours avait négligé ces détails, ses abréviateurs nous les donnent :

« Le Franc Wiomad, dit l'*Epitome*, resta plus fidèle à Childeric qui l'avait délivré lorsqu'il était emmené par les Huns en captivité avec sa mère. Wiomad, voyant que les Francs cherchent à tuer le roi, prend une pièce d'or, la brise en deux, en partage les morceaux avec lui et dit : Fuis en Thuringe et cache-toi quelque temps. Si je puis te ramener les Francs, je t'enverrai cette moitié de l'auréus. Si je n'y réussis pas d'abord, en quelque lieu que tu te rendes, tiens-moi au courant de tes voyages. Et quand je t'enverrai cette moitié de la pièce et que les deux moitiés rapprochées formeront le même sou d'or, tu pourras revenir en toute sécurité dans ta patrie.

» Et Childeric, gagnant la Thuringe auprès du roi Bisin et de sa femme Basine, s'y tint caché, et les Francs prirent Ægidius pour roi. Et Wiomad, l'ami de Childeric, fut nommé par Ægidius vice-roi des Francs. D'abord, sur son conseil, Ægidius imposa tous les Francs pour un auréus d'or, et les Francs y consentirent et payèrent. Et Wiomad dit encore à Ægidius : Cette race que tu m'as donnée à diriger est très-barbare. Ils ne paient pas assez de tributs et ils se prennent d'orgueil. Ordonne qu'ils paient trois sous d'or.

» Quand l'arrêt fut porté, les Francs s'y soumirent et se dirent : Mieux vaut pour nous payer trois sous de tribut que de subir la *vie dure* que nous faisait Childeric.

» Et Wiomad dit encore à Ægidius : Ce sont des rebelles pour toi que ces Francs. Si tu n'en fais étrangler plusieurs, tu ne mâteras pas leur orgueil. Et Wiomad choisit cent malheureux et les envoya à Ægidius qui, d'après son conseil, les fit périr. Et Wiomad, en secret, dit aux Francs : Ne suffit-il pas de payer les tributs? Combien de temps voulez-vous souffrir que vos parents soient égorgés comme des bestiaux ?

L'allocution de Wiomad dans les *Gesta francorum*, est plus expressive encore :

« Ne vous souvient-il plus, avez-vous oublié comment les romains ont opprimé notre race et l'ont rejetée de leur sol ? Et vous, vous avez rejeté votre roi, qui vous servait de son dévouement et de son courage (*utilem et strenuum*) et vous avez élevé sur vos têtes un soldat de l'empire romain, plein de colère et d'orgueil. Ah! vous l'avez fait sans conseil, et vous avez mal agi. »

L'*Epitome* continue :

« Alors les Francs unanimes dirent : Si nous pouvions trouver quelque part Childeric, nous le reprendrions volontiers pour roi, et par lui peut-être nous serions délivrés de ces désastres. Alors Wiomad va vers Ægidius et lui dit : Enfin, le peuple franc est dompté sous ta puissance. »

J'abrège : Childeric, prévenu, rentre dans sa patrie, et est élevé de nouveau sur le pavois. Et le chroniqueur ajoute :

« Childeric soutint de nombreux combats contre Ægidius et fit plusieurs fois un grand carnage des Romains. »

Les instigations du Franc Wiomad étaient-elles bien nécessaires? Elles ont le mérite de mettre en scène l'esprit de l'Empire. Les tributs sur la fortune et sur les têtes! ne reconnaît-on pas là les traditions de Rome dans les Gaules? et les inventeurs de ces romans, les poëtes de ces fables, n'avaient-ils pas au cœur le mâle souvenir de l'oppression de Rome?

A peine Childeric est-il restauré, que la reine de Thuringe, Basine, abandonne son trône et son époux pour le héros; Clovis sera leur premier fils.

Dans l'Edda,, Sigrun recherchée par des rois, s'enfuit à la recherche du prince Helge. Elle prend la main du héros, et le salue roi : « On m'a promise à Hoodbrodd dans l'assemblée royale, dit-elle; mais c'est à un autre roi que je veux appartenir. »

Grégoire de Tours emprunte aux sagas la même légende :

« Je connais ton mérite, dit Basine à Childeric; je sais combien tu es vaillant : c'est pourquoi je suis venue pour vivre avec toi. Si j'avais connu sous le ciel un plus digne, c'est à lui que je serais allée. » — Et Childeric, joyeux et la trouvant belle, la prit pour femme. »

Grégoire de Tours n'a pas suivi plus loin le chant historique; il ajoute que Basine eut de Childeric un fils, grand prince, redoutable guerrier, qui fut Clovis. La Cantilène ne s'arrêtait point là. L'*Epitome* nous a en conservé la fin.

Une légende rapporte que Marcomir, roi des Cimbres des palus méotides, ayant consulté une alrune, vit paraître un spectre à trois têtes : aigle, lion, crapaud; ce qui lui annonçait que ses descendants vaincraient l'aigle romaine, le lion

gaulois et le crapaud des Goths. La légende de Childeric a quelque rapport avec celle de Marcomir :

« La première nuit, Basine dit au roi : Soyons chastes; lève-toi en secret, et ce que tu verras devant le palais, dis-le à ta servante.

» Et le roi voit des bêtes comme des lions, des licornes et des léopards, qui marchaient. Il revient, et sa femme lui dit : Retourne encore, et ce que tu verras, raconte-le à ta servante.

» Et le roi, étant sorti de nouveau, vit passer des ours et des loups. Et l'ayant raconté à sa femme, elle le fit sortir une troisième fois, et il vit des animaux inférieurs, comme des chiens et des races plus viles encore qui se traînaient et se roulaient sur la terre. Et il raconta le tout à Basine, et ils restèrent chastes jusqu'au jour. Et, Basine, se levant du lit nuptial, dit à Childeric : Ce que tu as vu est vrai. Il naîtra de nous un fils qui sera un lion par la force et le courage. Ses fils seront comme des léopards et des licornes. Ils engendreront ensuite une race semblable aux ours et aux loups par la férocité et la voracité. Ce que tu as vu en troisième lieu, ce sont les rois, colonnes du royaume, qui deviendront comme des chiens et des bêtes inférieures. Enfin, cette masse de petits animaux, qui rampaient et se roulaient, représente les peuples abandonnés aux dévastations par leurs princes.

» Et Basine conçut un fils, Clovis, grand, vainqueur et, comme le lion, le plus puissant des rois. »

Cette prédiction ne symbolise-t-elle pas vivement la prompte décadence de la race mérovingienne, séduite au principe romain et tombant du lion à cette race innommée qui grouille dans la fange? Cette cantilène ouvre avec grandeur l'épopée de Clovis.

Quand Clovis devint roi des Francs-Saliens et fut placé sur le pavois à Tournai, où l'on a retrouvé le tombeau de son père, l'empire d'Occident était tombé, et le royaume romain des Gaules commençait à s'éclipser devant le règne des Francs. L'armée d'Ægidius, ayant été vaincue par Childeric, les évêques, plus puissants que les soldats, reportèrent leurs espérances sur le vainqueur. Le monde romain se tournait toujours vers la force. Il allait demander la régénération au barbare qui savait vaincre et qui pourrait vaincre pour lui. « Tous les barbares étaient hérétiques ou païens, » dit Salvien. Le clergé gaulois préféra le barbare qu'il pouvait convertir, à l'hérétique civilisé. A peine Clovis est-il roi que

cette politique se montre dans une lettre de l'archevêque de Reims qu'on nomme aujourd'hui saint Remi et qui fut un des grands seigneurs du temps, héritier de la fortune, de la puissance et de la politique de ces patriciens romains qui se partageaient les terres et les esclaves de l'Empire :

» Une grande nouvelle nous est parvenue! dit l'évêque au » Barbare. Vous avez pris en main les affaires militaires des » Francs ! »

Partout le clergé pense comme l'archevêque : Dans les Gaules, où Syagrius a succédé à son père Ægidius; chez les Goths et chez les Burgondes, qui sont Ariens. Grégoire de Tours l'atteste :

« La terreur des Francs ayant envahi le pays, tous désiraient leur règne, et saint Apruncule, évêque de Langres, devint suspect aux Burgondes pour cela.

Et ailleurs :

« Quintien, évêque de Rhodez, haï par ce motif, fut chassé de la ville : « Tu appelles la domination des Francs, lui disait-on. »

Et plus loin :

« Le septième évêque de Tours fut Volusien. Soupçonné par les Goths de vouloir se soumettre à Clovis, il fut exilé à Toulouse où il mourut.

Aussi, ce païen, appelé par les évêques, est à peine vainqueur de Syagrius, qu'il est accepté comme un régénérateur; et il va donner au clergé la fortune, la puissance et la vengeance. L'histoire rapporte le mariage et la conversion du roi, ses victoires contre les hérétiques : « Je vois avec peine des Ariens posséder une partie des Gaules, » dit-il; ses cruautés contre ses parents, restés païens; ses conquêtes sur l'idolâtrie comme sur l'hérésie; ses libéralités envers les évêques qu'il admit dans le conseil à côté des hommes de guerre, qu'il dota de propriétés foncières non sujettes à la prescription, et qu'il rétablit dans tous les siéges épiscopaux dont l'invasion les avait exilés; de sorte qu'un historien, M. de Pétigny, a pu

dire qu'il régna sur la Gaule, moins en conquérant qu'en chef du parti catholique.

Le roman ajoute à l'histoire de nombreuses scènes qui lui donnent un relief pittoresque. C'est l'histoire du vase que réclame saint Remi, après le pillage d'une église, et que lui rend le roi païen, après avoir tué le Franc qui refuse au roi le droit de fixer lui-même sa part dans le butin. C'est surtout : le mariage du roi ; la mission secrète d'Aurelianus auprès de Clotilde ; l'ambassade publique pour la demander en mariage ; la première nuit de noces ; l'ambassade nouvelle où Clovis menaçant réclame le trésor de son épouse ; le baptême des premiers enfants de Clotilde et les objections du roi païen quand l'enfant meurt : « Si mon fils avait appartenu aux Dieux des Francs, il vivrait encore ! — le miracle, qui sauve le second fils de Clotilde ; puis, qui indique à Clovis le gué d'une rivière et lui donne la victoire à Tolbiac et décide sa conversion. Dans tous ces chants populaires, on sent palpiter la vérité de l'histoire : Le bras de Clovis conquiert bien la Gaule à sa dynastie ; mais c'est l'âme de l'Empire romain, le clergé, qui conquiert le chef barbare à sa politique éternelle : l'autorité et l'orthodoxie, j'ai presque dit le militarisme politique et religieux.

Voyons quelques scènes seulement.

Les Burgondes, dit Grégoire de Tours, avaient pour roi Gondeuch. Ce roi eut quatre fils. Gondebaud, l'aîné, égorgea son frère Chilperic, noya sa veuve avec une pierre au cou et condamna à l'exil ses deux filles ; la plus âgée prit l'habit religieux, la plus jeune fut Clotilde.

Le chroniqueur ajoute en quelques mots que Clovis fit demander Clotilde en mariage à Gondebaud, qui n'osa la lui refuser. « Clovis, dit la Chronique de Saint-Denis, tomba en espérance d'avoir le royaume de Bourgogne, par occasion d'elle. » — Ce qu'on appelle le roman a compris et rendu plusieurs points nécessaires à l'histoire.

Clotilde est gardée à la cour des assassins de son père ; la négociation pour son mariage doit être secrète : elle l'est dans le roman. Clotilde est chrétienne et ses ennemis sont hérétiques ; ce mariage a un double but ; la conversion du roi et la défaite des Ariens ; le parti romain le désire ; c'est un Romain, Aurelianus, qui en est chargé. Le roman raconte

qu'il se déguisa en mendiant et se présenta à Clotilde, au moment où elle lavait les pieds et distribuait des aumônes aux pauvres, qu'il l'attira en secret et lui offrit des présents de noces et l'anneau d'or de Clovis.

Le réponse de Clotilde peint la situation :

« Si ton maître me veut pour femme, qu'il envoie aussitôt des ambassadeurs me demander à Gondebaud ; qu'ils confirment l'offre que tu me fais, qu'ils fixent le plaid sans délai et qu'ils se hâtent ; car je crains Aridius et ses conseils ; s'il arrive à temps, tout s'évanouira. »

Clotilde sent qu'elle doit être presque enlevée à ses parents, à ses ennemis. Le Romain a compris, — la scène suivante est complète :

« Clovis, dit l'*Epitome*, envoie aussitôt vers Gondebaud, pour lui demander sa nièce en mariage. Le roi n'ose refuser; il espère se ménager l'amitié de Clovis; il consent, et les ambassadeurs lui offrent le sou et le denier, d'après la coutume des Francs, et ils épousent Clotilde, au nom de Clovis. Le jour même, ils réclament le plaid qui la livrera au roi. Nul retard n'est souffert; le plaid s'ouvre et la noce s'apprête. Puis, en toute célérité, dès qu'ils ont reçu Clotilde de Gondebaud, les Francs la mettent sur un char avec ses trésors et se dirigent vers Clovis. Mais Clotilde sait qu'Aridius revient, et elle dit aux Francs : Si vous voulez me remettre à votre maître, ôtez-moi de ce chariot, mettez-moi à cheval, et au plus vite que nous pourrons, gagnons la frontière; car dans cette voiture je n'arriverai jamais à Clovis. »

» Et les Francs mettent Clotilde à cheval et ils galopent vers le roi.

» Cependant, Aridius se hâte et vient à Gondebaud ; le roi lui dit : Sais tu que nous avons fait amitié avec les Francs et que j'ai donné ma nièce à Clovis?

» Aridius répond :

» Ce n'est pas un lien d'amitié, mais le début d'une guerre sans fin ! Tu aurais dû te souvenir que tu as livré au glaive le père de Clotilde, ton frère ; que tu as fait noyer sa mère, la pierre au cou, et décapiter et jeter dans un puits ses deux frères. Si elle devient puissante, elle vengera sa famille. Fais marcher aussitôt ton armée et qu'on nous ramène Clotilde. Tu supporteras plus facilement ses plaintes et ses colères que d'être en lutte avec les Francs.

» En attendant cela, Gondebaud envoie son armée à la poursuite de Clotilde, pour s'emparer d'elle et ramener le char et les trésors.

» Mais déjà Clotilde approche de Villa-Riak, où Clovis réside, sur le territoire de Troies. Avant de franchir les frontières, elle supplie les Francs qu'ils pillent et brûlent, à douze lieues à la ronde, de tous côtés, les marches de la Bourgogne. Et quand, Clovis l'ayant permis, cet ordre est exécuté :

» Grâces te soient rendues, ô Dieu tout-puissant! s'écrie-t-elle, car j'ai vu commencer ma vengeance! »

L'*Epitome* passe ensuite aux débats des époux sur le baptême de leurs enfants. Les *Gesta francorum*, que nous avons déjà trouvés du parti franc, intercalent ici deux scènes précieuses, deux chants du romancero mérovingien :

« Quand vint le soir du jour des noces, à l'heure où les époux, selon l'usage, devaient se coucher ensemble, la reine, prudente selon sa coutume et croyant en Dieu, dit : Prince, mon roi, écoute ta servante et daigne accéder à ma prière, avant que je sois unie à ta grandeur.

» Et le roi dit : Demande ce que tu veux et je te l'accorderai.

» Et elle le supplia, disant : En premier lieu, je demande que tu croies au Dieu du ciel, le père tout-puissant, qui t'a créé. En second lieu, que tu confesses Notre-Seigneur Jésus-Christ, son fils, qui t'a racheté... En troisième lieu, le Saint-Esprit, la force et la lumière des justes.

» Reconnais la tout ineffable majesté et l'omnipotence éternelle et, l'ayant reconnue, aie foi en elle; abandonne et brûle tes idoles qui ne sont point des dieux, mais de vaines statues, et relève les saintes églises que tu as brûlées.

» Enfin, souviens-toi, je t'en supplie, que tu dois réclamer les trésors de mon père et de ma mère, que mon oncle Gondebaud a lâchement massacrés. Et que mon seigneur venge leur sang! »

Un mystère du XIIIe siècle a mis ces récits en dialogue; tout ce qui rappelle le côté violent de la reine a disparu devant le côté religieux; seulement le discours de la première nuit de noces est traduit tout entier; en voici les derniers vers :

Et Dieu veuille que l'heure voie,
Que de leur mort vengiée soie
Et briefment.

Clovis refuse de se faire chrétien, puis il ajoute :

Mais l'autre chose vous ferai,
De Gondebaud vous vengerai.

Dans l'*Edda*, Gudrune crie à ses fils : Que dormez-vous? Avez-vous le cœur de rire, quand votre sœur a été foulée aux pieds des chevaux?

Dans les *Niebelungen*, lorsque l'épouse de Sigfried, après avoir pleuré dix ans le héros, écoute les offres de mariage d'Attila, c'est pour être vengée : Toutes vos douleurs seront apaisées, lui dit Rudiger. Et Chriemhild : Jure donc que toi le premier tu serviras ma vengeance?

Clotilde est de la même race, et ces poésies sont du même cycle épique. Après la mort de Clovis, la reine veuve, qui s'est retirée dans l'église de Tours, vient à Paris. « Mes fils, dit-elle, ne me faites point repentir de vous avoir élevés avec tendresse! Mais, je vous en supplie, gardez au cœur l'indignation de mes souffrances et vengez mon père et ma mère. » Et ses fils courent au combat et au meurtre. L'un d'eux, Chlodomir, signale sa première victoire sur les Burgondes par une cruauté qui lui coûte la vie : il poursuit et arrête dans un monastère l'un des successeurs de Gondebaud, Sigismond, avec sa femme et ses enfants, et les fait jeter dans un puits; mais le frère de la victime lui tend un piége et lui coupe la tête, et son propre frère épouse sa veuve et dépouille ses orphelins. La reine Clotilde s'attache à ces enfants; Chlodomir s'entend avec son frère Chlother pour écarter ces futurs compétiteurs d'un trône usurpé. Ils étaient habitués au meurtre par les instigations de leur mère, par l'exemple de leur père.

Ils envoient Arcadius à la reine, disent les *Gestes* anonymes et Grégoire de Tours, et lui font dire traitreusement : Envoie nous nos neveux, nous les ferons rois. Et la reine les croit, et toute joyeuse leur envoie les enfants en leur disant : Si je vous vois succéder à mon fils, je ne croirai pas l'avoir perdu. Mais eux, renvoient une seconde fois Arcadius à leur mère et lui disent : Voici des ciseaux, voici un glaive, choisis, faut-il les tuer ou les tondre? Et elle, la rage et la tristesse au cœur, s'écrie en pleurant : « S'ils ne sont pas rois, mieux vaut la mort que le cloître! »

L'histoire ajoute que ses fils prirent la reine au mot et tuèrent deux des enfants qui demandaient grâce.

Telle est Clotilde. Ces scènes ne sont pas de l'histoire, dit-on, elles sont de la poésie. Mais cette femme, née hérétique :

Saint-Denises l'ot convertie,

dit Phil. Mouskes; cette barbare qui pour venger son père se fait plutôt catholique qu'arienne et prend pour époux un roi païen; cette femme dont l'indomptable passion domine le langage et les actes; cette vierge qui mêle aux rêves des fiançailles, cette épouse qui mêle aux premiers baisers qui doivent lui donner un fils, cette veuve qui mêle aux dernières années de la vie, une inflexible pensée de vengeance et d'orgueil; ce portrait, non des historiens, mais des Scaldes ou des Citharèdes, est admis par l'histoire moderne; car il peint mieux qu'aucun autre l'époque francke et la cour de Clovis; on y trouve la vraie physionomie de cette mère d'une race violente d'ours et de loups, comme l'a prédit Bazine, et qui produit dans Chilperic, le Néron des Franks, qui couronne dans Frédegonde, leur Messaline; on y trouve les véritables traits de cette barbare qu'on appelle dans l'histoire de l'Église sainte Clotilde.

L'histoire suffit au portrait de Clovis. L'histoire nous le montre continuant les conquêtes de son père dans les Gaules, tuant Syagrius, acceptant l'influence gauloise, accepté par les populations, entouré de Romains et d'évêques, converti par sa femme et par saint Remi, servi par le miracle, mais plus encore par la conspiration du clergé qui l'appelle partout contre les Ariens, reconnaissant l'autorité de l'Empereur d'Orient qui le fait consul, comme Gonderic, roi des Burgondes, s'était fait chef de la milice romaine et Sigismond, patrice de Rome; adoptant enfin la politique romaine et conquis par elle plutôt que conquérant des Gaules; se faisant chrétien comme Constantin, pour légitimer ses meurtres, comme Henri IV, parce que Paris vaut une messe; se faisant orthodoxe, parce que ses voisins du midi sont hérétiques et pour les dépouiller; toujours la hache à la main pour tuer ses ennemis, ses serviteurs, ou ses parents; conquérant le midi par des batailles et des traités, que préparent la conspiration des orthodoxes; conquérant le nord par la trahison et le meurtre de sa famille, tuée de sa propre main; créant ainsi un royaume, plus gaulois que franc, plus romain que germain; mettant son énergie de barbare et la vigueur d'une jeune race au service d'une société qui se dissout dans la corruption; acclamé dans les

Gaules énervées par sa puissante domination militaire; canonisé par l'Église, pour avoir enrichi l'Église et servi l'orthodoxie par l'épée! « Votre victoire est notre victoire, » lui écrit saint Avit, évêque de Vienne : *Cum pugnatis, vincimus.*

Le *roman* ajoute de vives couleurs à ce portrait du nouveau Constantin. Je dois me borner à quelques traits; je citerai surtout la première et la dernière scène de cette épopée.

Aussitôt marié, Clovis envoie réclamer l'héritage de sa femme, et c'est encore le romain Aurelianus qui va braver le roi hérétique :

« Quoi, faut-il que je livre aussi à Clovis mon royaume », s'écrie Gondebaud et il menace l'audacieux ambassadeur. Mais Aurelianus :

« Mon maître est le roi Clovis, le primat des Francs magnanimes; tant qu'il vit, je ne crains point tes menaces. Donc, ton fils, le roi Clovis, te demande où il pourra te rencontrer avec ton armée pour te réclamer le trésor de son épouse. »

Les Burgondes conseillent au roi de rester en paix avec les Francs, *ce peuple féroce et sans Dieu,* disent-ils; Gondebaud livre le trésor et s'écrie encore : « Que me reste-t-il sinon de partager mon royaume à Clovis. »

Et Aurelianus répondit : « Monseigneur le roi Clovis est ton fils, tout ce que vous avez doit être commun entre vous. »
Et les sages Burgondes se disent :
Vive un roi qui a de tels serviteurs!

Ce prologue où le sarcasme se mêle à la provocation ouvre dignement la guerre de Burgondie. Cette guerre contre le midi offre un remarquable contraste avec celle que Clovis portera dans le Nord. Un écrivain l'a déjà fait ressortir :

« D'un côté, dit M. de Pétigny, une politique habile, patiente, modérée, empreinte de la science diplomatique du Bas-Empire et subordonnée dans ses vues ambitieuses aux grands intérêts de la religion; de l'autre, une avidité brutale, des ruses grossières, des vengeances féroces, la barbarie enfin, dans toute sa rudesse primitive. »

Dans le midi, en effet, la politique impériale et catholique tenait les rênes de la conquête; dans le nord, elle lâchait le barbare contre sa propre race. Clovis y déchaîna le crime et l'Église applaudit.

Clovis était maître et roi des deux tiers de la Gaule, et une seule tribu des Francs lui obéissait. Cararic régnait sur la tribu de Terouanne et de Boulogne, Sigebert sur les Francs ripuaires de Trèves et de Cologne, Ragnacaire ou Raghener sur les Saliens d'Arras et de Cambrai. Et la conversion de Clovis avait renforcé ces tribus des nombreux Francs qui avaient abandonné le roi qui abandonnait leurs Dieux. Clovis marche contre eux avec une armée de Gaulois et prêt à toutes les barbaries. Il bat Cararic et tue toute sa race. Il conseille le meurtre au fils de Sigebert et fait tuer le parricide. Il fomente la division chez Raghener, dominé par un conseiller nommé Féron, qui joue auprès de lui, en faveur de Clovis, un rôle assez semblable à celui de Wiomad auprès d'Ægidius; Raghener trahi est livré par son frère; Clovis lui dit : « En portant des fers tu fais honte à notre race » et il le tue de sa hache: puis, s'adressant à l'autre roi : « Si tu avais secouru ton frère, il ne nous eût pas fait cette honte! », et la hache de Clovis s'abat encore sur la tête d'un roi de sa famille.

« Enfin, dit Grégoire de Tours, ayant tué de sa main beaucoup d'autres rois, on rapporte qu'il s'écria: « Malheur à moi, qui reste comme un étranger, sans parent pour me secourir dans l'adversité! » et il disait cela, non qu'il s'affligeât de leur mort, mais par ruse et pour découvrir s'il ne lui restait point quelque parent à égorger. »

On sent encore, dans ces récits que j'abrège, des chants historiques, et c'est ici que vient se placer une dernière scène. Le parti romain ne voyait que le but et justifiait les moyens. Grégoire de Tours rapporte les ruses, les cruautés, les trahisons, les meurtres, sans un mot de blâme; il arrive au contraire un instant où cet évêque, qui fut pour son époque un esprit élevé et une conscience supérieure, semble se réjouir des crimes : « Dieu, dit-il, faisait tomber sous ses coups tous ses ennemis, parce qu'il marchait devant lui avec un cœur droit et qu'il faisait tout pour sa gloire. »

Les païens ne disaient pas mieux. Quand Sigrune se plaint d'un meurtre, Dag lui répond, dans *l'Edda* : « Ton esprit se trouble; Odin l'a voulu, il est la cause du crime. »

La vie de saint Eleuthère met en action cette amnistie du meurtre, et, cette fois, c'est dans la légende sacrée, dans les *Acta sanctorum*, que nous trouvons un fragment de l'épopée

des Mervings. Eleuthère appartenait à une de ces familles de Tournai, romaines ou romanisées, qui s'étaient exilées après la victoire de Childeric. La conversion des Francs le ramena dans sa patrie, et, quand Clovis restaura le siége épiscopal dans la capitale de son père, le prêtre qui l'avait sans doute servi dans les Gaules fut élevé à l'évêché de Tournai. Après avoir conquis tout le Frankenland, la hache à la main, Clovis s'arrête à Tournai. Voici ce que racontent les anciens légendaires; j'emprunte la traduction d'un écrivain chrétien :

« A peine arrivé, le roi se rendit à l'église pour remercier Dieu de ses victoires; le saint prélat l'attendait sur le seuil : Seigneur, roi, lui dit-il, je sais pourquoi vous venez à moi. Etonné de ces paroles, Clovis protesta qu'il n'avait rien de particulier à dire à l'évêque. Ne parlez pas ainsi, ô mon roi, reprit saint Eleuthère, vous avez péché et vous n'osez l'avouer. Alors le vainqueur s'émut, ses yeux se mouillèrent de larmes, il avoua qu'il se sentait coupable et pria le pieux évêque de célébrer la messe pour lui et d'implorer du ciel le pardon de ses crimes. Eleuthère se mit en prières et y resta toute la nuit, arrosant le sol de ses pleurs. Le lendemain, pendant qu'il célébrait la messe, et au moment où il se préparait à recevoir l'hostie sainte, une lumière éclatante se répandit dans l'église et un ange lui apparut : Eleuthère, lui dit-il, serviteur de Dieu, tes prières sont exaucées; et en même temps il lui remit un écrit où était tracé d'une main divine le pardon accordé aux fautes royales qu'il n'était pas permis de relever (ou plutôt dont il n'était pas permis de parler en public, *publicè fari*). Absous par la clémence céleste, le roi rendit grâces à Dieu et au saint évêque, et fit des dons considérables à l'église de Tournai. »

Chose à noter. Ces temps de violence sont des temps de sainteté. La civilisation y a deux instruments : le miracle et le crime. Les légendes pieuses s'y mêlent aux récits de meurtre et jamais le merveilleux ne florit autant que dans les troubles publics, soit que les âmes effrayées ou abattues s'y prêtent davantage, soit que, laissant les esprits cultivés demander l'oubli à une sorte d'épicurisme poétique dans les couvents ou les châteaux, les chefs de peuples et les maîtres des consciences, d'accord, sentent plus nécessaire de dominer les faibles, de consoler les simples, par des interventions célestes; car plus rien ne reste dans le domaine du vrai humain, qui puisse satisfaire les âmes!

Ainsi, l'épopée barbare du roi chrétien se termine par un miracle en faveur de ses crimes. L'Eglise, qui se figurait relever ainsi la société à tout prix, ne comprenait pas que le crime ne régénère rien, et que c'est ainsi qu'on perpétuait sous des noms nouveaux le Bas-Empire. Quels sont, en effet, les résultats de cette prétendue victoire, de cette régénération nouvelle par le baptême de Clovis? La Prophétesse du lit nuptial l'avait bien prédit : Clovis et Clotilde n'engendrent qu'une race violente et cynique de loups dévorants et de chiennes impures. Les époques les plus honteuses de Rome ne sont pas plus souillées! Où sont ces mœurs pures que célèbrent l'*Edda* et les *Niebelungen*. Les Chriemhild et les Brunhild, vierges pudiques et chastes épouses, sont remplacées par des Brunehaut et des Frédégonde, et l'on peut voir encore quelle lèpre produit une civilisation corrompue, inoculée à la barbarie violente. « Pas un jour sans crime, dit un contemporain, pas une heure sans honte, pas un instant sans larmes! » On croyait fonder une monarchie nouvelle, on n'avait restauré qu'une parodie barbare des Nérons et des Messalines!

La race francke ni la race gauloise ne furent pas sans réagir cependant. Plus d'une fois, dans ce chaos de partages et de batailles, d'assassinats et de débauches, un Gaulois se lève pour défendre la Gaule, et l'Eglise abandonne cette race déchue. Plus d'une fois, dans ces luttes fratricides, la race germanique se groupe, intervient, triomphe. Mais la Gaule était trop énervée, et les barbares trop corrompus déjà par cette décadence pour que ces triomphes durassent plus d'un jour. Déjà, sous Clovis, l'infâme duplicité du roi, qui conseille le parricide contre Sigebert et qui le punit pour en profiter, avait soulevé la Belgique et la Gaule. Plus d'un demi-siècle après, lorsqu'un autre Sigebert est assassiné par des séides de Frédégonde, il venait d'appeler les peuples d'Outre-Rhin, et une grande victoire l'avait fait élever, à Vitry, sur le pavois germanique. Un écrivain français, qui croit sans doute aussi à la providence du guet-apens, a résumé la situation en deux mots : « Frédégonde, dit-il, suspend l'invasion germanique par un coup de poignard. »

Ce meurtre de Sigebert, frappé par derrière et qui tombe en poussant un grand cri, est un nouveau point de notre histoire auquel se rattachent les traditions scandinaves, et la res-

semblance s'étend ici jusqu'au nom des héros. Le grand roi des Francs d'Austrasie s'appelle Sigebert dans l'histoire, Sigurd dans l'*Edda*, Siegfried dans les *Niebelungen ;* Brunhild est son épouse dans l'*Edda,* sa fiancée, cédée au roi, dans les *Niebelungen ;* Guntran son frère est le Gunnar scandinave et le Gunther saxon. Le héros de l'histoire vainquit les Saxons et les Danois, comme le héros de la poésie ; les traditions épiques le font triompher du dragon Fafnir, et sur la tombe de Sigebert, à Soissons, on voyait un serpent sous les pieds du roi.

Sigebert fut célèbre. Il ne voulut pas, comme ses frères, faire régner sur les Francs la débauche couronnée, ni prendre pour reines des concubines de bas étage. De là, la haine de Frédégonde, l'altière concubine de Chilpéric. Sigebert meurt assassiné à l'instigation de sa belle-sœur, comme Sigurd et Sigfried. Mais, par un singulier échange de noms, la belle-sœur qui le fait assassiner porte dans les *Niebelungen* le nom de l'épouse qui le vengea.

Trois sortes de poëtes existaient alors, je l'ai déjà dit : les derniers poëtes latins classiques, les premiers poëtes latins barbares, et les scaldes germaniques. Venantius Fortunatus est des premiers; il a chanté la conversion des Francs. « O grande race des Mérovingiens, magnifique, éclatante, glorieuse ! La foi les a guidés au faîte de cette montagne d'honneur ! » Il a célébré le mariage de Sigebert et de Brunhild, la vierge royale, et celui de sa sœur Galwinthe, qui ne vient à la cour de Chilpéric qu'accompagnée d'une mélancolie prophétique et pour y trouver la mort, sous les coups de Frédégonde. Fortunatus chante en bel esprit de la décadence; il imite Ovide, au milieu d'une société à demi-barbare qui lui inspire du chagrin et du dégoût : « Nulle différence pour les Germains, dit-il avec amertume, entre le cri de l'oie et le chant du cygne ! On n'entend que leurs chants barbares et le son de leurs harpes sauvages, tandis qu'ils portent de furieux toasts, en entrechoquant leurs coupes d'érable. »

Les chants barbares des scaldes ne nous sont pas parvenus; c'est dans l'*Edda* et les *Niebelungen* qu'il faut en chercher l'écho. Pour compléter le romancero mérovingien, on prendrait aux *Niebelungen* le récit de l'assassinat du roi : Le sang jaillit comme un fleuve à la face du meurtrier ; le héros saisit

son bouclier, se jette sur l'assassin et le terrasse ; s'il avait eu une épée, mourant, il l'eût tué.— On prendrait aux *Niebelungen* le premier cri de la veuve : Ces brigands me sont connus ; elle l'a voulu ! Gunther et Hagen, ses assassins ! — On prendrait à l'*Edda* une scène touchante : Rien ne peut consoler Gudrune. En vain les femmes du palais lui racontent d'horribles malheurs que chacune d'elles a traversés. Gudrune ne pleure pas. Mais l'une d'elles dit : Vous ne savez pas consoler une femme, et elle mène l'épouse devant le corps de l'époux : Regarde-le, que tes lèvres touchent encore ses lèvres ! et Gudrune regarde son bien-aimé, ses cheveux mouillés de sang, sa poitrine percée, ses yeux éteints, et elle se jette sur le cadavre en versant des torrents de larmes.

On prendrait aux *Niebelungen* le cri de vengeance de la veuve, à Rudiger ; et la terrible bataille dont M. Ampère croit trouver un souvenir dans quelques lignes de Grégoire de Tours, et ce cri profond de Théodoric, après le carnage des deux partis, cri qui peint si bien le but des barbares et l'impuissance de la barbarie : Ah ! comment conquérir l'Italie, maintenant ?

Quant aux chants latins de cette époque, il ne nous reste que le texte de la chanson de Chlotaire. Les nombreux vestiges qu'en gardent les chroniqueurs se rapportent aux ennemis de Sigebert et ils font planer une sinistre prédiction sur le berceau de Brunhild. Cela peut s'expliquer. Sigebert représentait la race germanique. Brunhild, sollicitée par les évêques et par le Pape dans de nombreuses lettres, les avait servis, sans suffire à leurs exigences, et le parti romain s'était tourné vers une autre famille, qui persécuta Brunhild, contribua puissamment à la chute du royaume d'Austrasie et devait reconstituer une nouvelle Gaule unitaire sous Pépin et sous Charlemagne.

Cependant les chroniqueurs apporteraient un riche butin à notre romancero. Les crimes de Frédégonde, racontés naïvement, donneraient de sombres pages à cette épopée, tant la passion y a accumulé de poétique horreur. On y trouverait même les remords de la reine ; car, histoire ou roman, on a prêté des remords à cette femme, et cette page est pleine d'un grand sentiment moral. Les malheurs de famille qui la frappent la font songer à ses crimes : « Nous avons déjà perdu

plusieurs enfants, dit-elle, et voilà que les larmes des pauvres, les gémissements des veuves, les soupirs des orphelins, vont nous ravir nos derniers fils. Nous thésaurisons sans savoir pourquoi, et cependant nous perdons nos plus chers trésors. Viens, Roi, brûlons ces injustes registres du fisc et contentons-nous de ce qui a suffi à ton père. » — Et la reine brûla les registres du fisc des villes qui lui appartenaient et le Roi renonça aux impôts. »

Etrange et noble prérogative de la poésie, messieurs! prêter des remords et inspirer la justice à Frédégonde!

On trouverait aussi, dans les chroniques, des prédictions de malheur sur cette race souillée. Guntram-Bose consulte une *alrune :* Chilpéric mourra dans l'année, lui dit-elle, et elle prédit au général de grandes destinées et pour bâton de maréchal une crosse d'évêque. Guntram tout fier répète à son évêque sa bonne aventure. Mais l'homme d'Eglise : C'est à Dieu, dit-il, qu'il faut demander la vérité, car le diable est père du mensonge. Et l'évêque, de son côté, a une vision ; il voit un ange planer au-dessus de la basilique, en criant : Dieu a frappé Chilpéric et tous ses fils, il ne survivra pour gouverner son royaume aucun de ceux qui sont sortis de ses reins.

Grégoire de Tours est averti de même. Un jour qu'il se promenait avec l'évêque Salvius autour du palais, Salvius lui dit : Ne vois-tu rien là haut? — Que vois-tu, dit Grégoire. — Je vois le glaive de la colère céleste, suspendu sur cette maison.

Ce cri de malheur retentira longtemps sur cette famille qui tombe. Les Francs avaient apporté du Nord, avec la violence de la barbarie, le courage naturel, le respect de la femme, la chasteté des vierges et des épouses, la jeunesse farouche de l'âme. Séduits à la politique romaine, autorisés dans leurs excès par une race énervée, qui, au lieu de les civiliser en se retrempant en eux, devenait avec eux barbare en les corrompant avec elle, ils avaient perdu tout leur trésor de naïveté, de jeunesse et de force; ils étaient devenus les pires des barbares : des barbares corrompus, les pires des païens : des païens autorisés dans le vice et dans le crime par leur conversion. Ils tombèrent, et ce n'est pas sans tristesse que l'on assiste à ces chutes de peuples, que l'on voit tant de bonnes intentions, tant d'influences civilisatrices d'un côté, de l'autre

une race naissante, brave, fière et pure, échouer et se confondre dans un même chaos de honte et de sang.

Quel spectacle différent nous offre, depuis un demi-siècle, l'Amérique du Nord! Entourée de sauvages, comme Rome de barbares, elle a dû souvent les combattre; mais elle n'est ni corrompue ni esclave et, si elle en triomphe, ce n'est ni pour les opprimer, ni pour les corrompre, mais pour les attirer à elle et pour en faire des hommes. Que de citoyens des Etats-Unis servent aujourd'hui leur patrie libre, après avoir connu l'état sauvage! C'est que la civilisation est fille des mœurs et du droit; mais que du choc de la corruption et de la barbarie, il ne jaillit que des ténèbres.

Une tristesse profonde plane sur ces temps de misère et de deuil, mais cette douleur doit être sans amertume, car la morale vengée trône sur ces ruines.

Tout est encore à recommencer. Un descendant du roi de Cambrai Raghener, assassiné par Clovis, Eberwin, appellera la Neustrie à la vengeance de la race germanique; et le parti romain suscitera la famille de Pépin, d'abord païenne, pour remplacer Childeric par Charles-Martel et Clovis par Charlemagne. C'est toujours l'appel à la force contre la décadence! Rome et la Gaule ne rêvent que la restauration des Césars. Depuis Alexandre, depuis Scipion, depuis César, jusqu'à Attila, jusqu'à Clovis, c'est toujours la même puissance : le glaive. Principe anti-humain qui a perdu Rome, qui a fait échouer les barbares et qui tient encore en suspens la vie moderne.

Que de fois, cependant, les peuples n'ont-ils pas espéré le règne de la justice! Le premier chant de l'*Edda*, sous un style d'oracle, contient déjà une protestation contre la guerre. Ce peuple qui s'exilait devant la conquête, proclame la guerre l'origine de tous les maux et oppose à Thor le Dieu cruel, le génie de la paix et de la vertu, le doux Baldur; après l'âge des tempêtes, après l'âge des loups, la prophétesse voit surgir une Sion nouvelle, où règne une éternelle concorde.

La Finlande eut des destinées semblables à l'Islande; son poëme cosmogonique raconte l'origine du fer et maudit son emploi criminel. « Malheur à toi, fer misérable, malheur, impure scorie! Te crois-tu donc si grand et si superbe parce que tu as outragé la nature et déchiré ta race! »

Tacite rapporte que, chez les Scandinaves, le roi, comme le peuple, était sans armes, et que les glaives restaient enfermés jusqu'au jour où l'ennemi s'approchait de la patrie.

Orose raconte que les barbares n'avaient pas plutôt achevé une conquête sur l'Empire, qu'ils prenaient le glaive en horreur et se tournaient vers l'agriculture, de sorte qu'il n'était pas rare de voir des Romains émigrer chez eux, préférant le travail libre au milieu des barbares, aux angoisses de la tyrannie et des exactions de Rome.

Que de fois Rome elle-même avait cru fermer le temple de Janus et, à la veille des grandes invasions, l'empereur Probus n'avait-il pas dit : Nous n'aurons bientôt plus besoin de soldats.

Ce cri est universel; il sort de la conscience même de l'humanité. Si la poésie farouche du fer peut sourire à des hommes dans des temps où le glaive est l'unique recours de la liberté, la paix est la véritable reine du monde.

L'*Edda* fut découverte en 1643, et les *Niebelungen* ne commencèrent à être connus qu'au XVIIIe siècle. Mais le véritable réveil de cette poésie germanique date des guerres de l'Empire. Lorsqu'en 1781, Henri Muller offrit au roi de Prusse une édition de l'*Iliade* germanique, le grand Frédéric lui écrivit : Ces choses-là ne valent pas une charge de poudre. Mais quand l'Allemagne entière se leva contre l'Empire français, le peuple reconnut, aux mains des héros antiques, le glaive qui brise le sceptre des tyrans. La publication du livre fut un événement national, le poème devint la bible de cette guerre sainte, et, pendant que les Kœrner chantaient la fiancée de fer de l'homme libre, l'Allemagne trouvait que son chef-d'œuvre valait bien plus qu'une charge de poudre contre un César nouveau.

La renaissance des lettres servit aussi, en Belgique, à la renaissance du patriotisme. Nos poëtes, dans les deux langues, aiment à chanter l'héroïsme des Nerviens. Lesbroussart, en 1810, écrit son poème *des Belges*. Halmers, en 1812, son poème *la Nation hollandaise*. Le poëte hollandais maudit aussi les conquêtes de Rome, et fait chanter au chœur des bardes :

Périsse le mortel impie
Dont le cœur corrompu méconnaît la patrie.

Dans le même temps, un poëme héroï-comique, *la Nouvelle Enéide, ou Virgile en France,* fut condamné au pilori par le gouvernement français ; au milieu d'un fatras de rimes et d'allusions, on y trouve un sentiment de liberté et des prédictions justes. Le rimeur faisait chanter aux conquérants :

Nous boirons du faro, nous irons aux kermesses,
Dans ce pays qu'on prend pour notre ancien berceau !
Et qui nous a servi tant de fois de tombeau.

Aussi, au 16 juin 1815, lorsqu'un général de Bonaparte disait de nos troupes : « *Les lâches ne trahiront donc pas!* » les Belges de Waterloo étaient de cette race qui secoue le joug par les armes. Peu d'entre eux connaissaient les chants de Kœrner et les *Niebelungen ;* aucun d'eux sans doute ne se doutait que le livre de la guerre sainte, en Allemagne, avait puisé ses traditions sur le sol qu'ils défendaient ; mais ils étaient assez pervertis par leurs poëtes, par le souvenir des bardes, par la gloire des Boduognat et des d'Arteveld : ils commirent cette insigne lâcheté de ne pas trahir la patrie pour un conquérant ni la liberté pour un César!

CHARLEMAGNE

SES CHRONIQUEURS ET SES POÈTES.

Messieurs,

La tentative la plus mémorable par son énergie, son étendue et son éclat qui ait été faite pour reconstituer la société, après les invasions germaniques, est sans contredit celle qui fit de Charlemagne un empereur et un saint. Les Césars chrétiens, même en acceptant la révolution religieuse la plus radicale, n'avaient pu sauver l'empire romain de la décadence. Les Francs, appelés deux fois à régénérer les Gaules, ne purent pas plus avec l'épée de Charlemagne qu'avec la hache de Clovis, former, des ruines du monde romain, un empire nouveau. Le principe de cohésion était toujours la violence; les éléments de vie, qui palpitaient dans le chaos et aspiraient à la civilisation, furent rapprochés un instant par une main ferme; ils ne furent ni unifiés ni fécondés. Ce lien contre nature devait leur être mortel; au premier relâchement, il fut rompu, et chaque élément désagrégé se prit à vivre où il put et comme il put, dans les hasards d'une décomposition sociale. Il avait manqué à cet empire factice le souffle de Prométhée.

Une chronique du IX[e] siècle, d'un moine de Saint-Gall, imitant sans doute un chant populaire, donne une idée grandiose de cette œuvre de la force. L'armée des Francs marche sur l'Italie. Didier, roi des Lombards, guette du haut d'une tour l'arrivée du redoutable ennemi. Il aperçoit les machines de guerre et croit voir Charlemagne; ce n'est pas

Charlemagne. Les fantassins arrivent; ce n'est pas Charlemagne. Voici le corps des gardes qui passe, Didier s'inquiète; mais ce n'est pas encore Charlemagne. La cour et le clergé se montrent enfin et Didier s'effraye. Le héros cependant n'est pas encore là.

« Tout à coup, on aperçoit au couchant comme un nuage. Le jour s'obscurcit et du sein de ce nuage les armes jettent un éclat plus sombre que la nuit. Alors paraît Charles, cet homme de fer, la tête couverte de fer, les mains garnies de fer, la poitrine et les épaules protégées d'une cuirasse de fer, la main gauche armée d'une lance de fer, monté sur un cheval ayant la couleur et la force du fer. Tous ceux qui le précèdent, tous ceux qui l'entourent, tous ceux qui le suivent sont armés de fer. Le fer couvre les champs, le fer couvre les chemins, le fer si dur, porté par des hommes plus durs encore. L'éclat du fer jette partout la terreur et tout fuit en criant : Que de fer, hélas ! Que de fer ! »

Cette race de fer, dont la mine se trouvait depuis deux siècles dans l'Ooster-Rycke, c'est-à-dire dans nos provinces, entreprit deux fois une œuvre de géant. Deux fois, elle crut réussir, et quelle vigoureuse fierté éclate dans son triomphe ! Le monde romain dominé ou ramené; une double invasion, de Sarrasins au Nord, de Germains au Midi, suspendue; le christianisme imposé à un vaste empire; les fils de Clovis purent s'écrier, dans un nouveau prologue de la loi salique : *Vive le Christ qui aime les Francs !* et Charlemagne put dire : J'ai transporté à ma race l'empire de Romulus ! En traduisant l'Evangile en langue francke, pour un petit-fils de Charlemagne, le moine Ottfried débute par un chant triomphal en l'honneur de ce peuple « fort dans les camps et à la chasse, prompt aux armes, riche en or, en argent et surtout en fer..., apte aux sciences et aux arts, mais surtout prompt contre l'ennemi. »

« A peine les a-t-on attaqués, dit le poète, qu'ils ont vaincu ! Aucun peuple n'ose leur résister. Leurs armes ont manifesté leur puissance et ils ont enseigné la terreur, non par des paroles, mais par le glaive... Leur prince règne sur diverses nations et aucune ne peut lui nuire, tant que les Francs le protégent. »

Cet orgueil s'épanouit en plus de cent vers, et cependant l'œuvre de Charlemagne n'était déjà plus qu'un fantôme ;

c'est la race germanique que célèbre le moine teuton, et, à l'autre extrémité de l'empire carlovingien démembré, un autre poète semble répondre aux chants du Saxon. Le diacre de Lyon, Florus, pleure en vers sur ces fragments d'Etat qu'on prend pour un empire :

Pro rege est regulus ; pro regno, fragmenta regni.

Le poète se plaint que l'on se réjouisse de ces démembrements comme d'une pacification :

Gaudetur fessi sæva inter vulnera regni,
Et pacem vocitant.

Florus chante sur les ruines de l'empire de Charlemagne.

La gloire des Carlovingiens a duré plus longtemps que leur royaume; elle a produit des œuvres littéraires et un vaste cycle d'épopées, dont je veux étudier aujourd'hui les phases diverses, en me tenant aux écrivains qui sont de notre pays, autant que cela sera possible dans un sujet aussi général.

Mais ne vous attendez pas, messieurs, à trouver dans cette littérature le grand spectacle de la chute du colosse au pied d'argile, un tableau philosophique de la vanité de la violence, et du néant des fausses grandeurs. L'histoire, dès les premiers jours, n'a pas cet horizon ; elle est trop près des faits pour les juger dans ces larges vues d'ensemble. Les chants populaires, la légende, l'épopée, qui ne tardèrent pas à s'emparer de ces héros, ne prennent à l'histoire que ce qui a frappé dans le passé l'imagination du peuple, que ce qui peut servir à ses aspirations du présent. Il serait vain d'y chercher la vérité profonde et le fier jugement de l'histoire : on n'y trouve que l'idéal de l'époque et du poète. Les écrivains, du IXe au XIVe siècle, qui ont mis Charlemagne en scène ne s'occupent pas de la chute de son empire ; leur époque vit et ils croient continuer le passé, cela suffit. Ce qu'ils savent, c'est qu'il y a là des noms illustres, des hommes qui se sont imposés à l'histoire, de vivants souvenirs, chers à la mémoire des peuples et qui peuvent servir à personnifier leur idéal de l'héroïsme.

Je voudrais donc, partant de l'histoire pour arriver à la légende et à l'épopée, vous montrer comment s'est développée, transformée, modifiée, la figure héroïque de Charlemagne, comment des siècles de littérature lui donnèrent diverses physionomies, changeant au gré de leurs idées nouvelles sur l'héroïsme. Ce serait faire, pour ainsi dire, l'histoire des variations, l'histoire de la grandeur et de la décadence de ce type d'empereur.

Cette histoire demanderait une longue étude. Je tâcherai de la résumer dans une rapide esquisse.

Charlemagne avait fondé, auprès de lui, une école du palais, sorte d'académie dont il fut l'élève avec sa famille. Clovis avait demandé au Midi des Citharèdes, Charlemagne demanda au Nord le chef de son école : Alcuin. Le plus illustre des élèves de cette école, après avoir été le ministre et le secrétaire de l'empereur, fut son historien ; comme Suger auprès de Louis le Gros, comme Comines auprès de Louis XI, nous voyons, auprès de Charlemagne, Eginhard.

Ce premier historien du grand Empereur est modeste. Avant d'écrire « en aussi peu de mots que possible » la vie « du maître qui l'a nourri », il éprouve le besoin de s'expliquer; il craint « les esprits dédaigneux de toute chose nouvelle » ; il ne voudrait pas être confondu avec des gens qui « entraînés par le besoin de s'immortaliser, aiment mieux écrire d'une manière quelconque les actions d'autrui que de dérober leur nom à la postérité en n'écrivant rien. » Mais nul encore n'a entrepris cette tâche, et il craint d'être taxé d'ingratitude, s'il souffrait que la vie d'un homme, auquel il doit tout, restât ignorée, « comme s'il n'avait jamais vécu » ; et qui pourrait raconter avec plus de véracité que lui des évènements dont il a été témoin oculaire? Il ne veut pas laisser « se perdre dans les ténèbres de l'oubli la vie éclatante d'un si grand roi. » Alors l'écrivain commence sa biographie et, ne trouvant rien sur la naissance, sur l'enfance, ni la jeunesse du Roi, il croit inutile de s'en occuper.

La biographie ainsi annoncée est courte et simple. Après avoir cherché le droit des Carlovingiens à la couronne, dans les causes qui ont rendu leur avènement nécessaire, Eginhard divise son livre en deux parties, consacrées, l'une aux guerres

et aux travaux de Charlemagne, « pour défendre, augmenter et embellir son royaume », l'autre à sa vie privée. Eginhart s'y montre sérieux et vrai. Il a compris les faits et il les rapporte brièvement. Il établit clairement deux points principaux : Les guerres que Charles eut à soutenir tant au Nord qu'au Midi étaient un legs de sa famille, et il voulut y couper court et net. Il continua l'œuvre de ses pères, mais avec la résolution bien arrêtée de trancher définitivement toutes les difficultés.

Eginhart parle des expéditions, des ravages, des représailles, des massacres, avec une grande tranquillité d'esprit; il voit plutôt le prétexte public, la cause avouée, que les influences secrètes de la Reine ou de l'Eglise, ou que les instincts du monarque ou du chrétien; il constate les résultats matériels, sans pénétrer jusqu'aux effets sociaux; il raconte ce qu'il a vu, il ne juge pas de haut les choses humaines. Il a pris une grande part aux travaux publics du règne, dont il était l'intendant; c'est pour cela sans doute qu'il ne fait que les énumérer plus brièvement que le reste. Il a vécu à la cour et il en dévoile les licences avec réserve, mais avec vérité, et il ose accuser la fille de son maître. Enfin, il prévoit une catastrophe, mais il l'attribue aux vices du temps, à la malice des hommes, punie de Dieu; il ne cherche pas, dans l'œuvre elle-même, dans les éléments dont fut composé cet empire et dans les moyens employés pour l'unifier, les motifs de sa chute. C'est l'histoire d'un roi, écrite sérieusement par son ministre.

M. Guizot a fait un grand éloge d'Eginhart; il présente avec raison, *la Vie de Charlemagne*, comme « le morceau d'histoire le plus distingué du VIe au VIIIe siècle, le seul même qu'on puisse appeler une histoire, le seul où l'on rencontre des traces de composition, d'intention politique et littéraire. » M. Ampère ajoute qu'il faut aller jusqu'à Joinville pour trouver son égal, et l'éditeur d'Eginhart pour *la Société de l'histoire de France* fait remarquer que l'œuvre de l'historien de Saint-Louis n'est qu'une chronique, tandis que la composition du biographe de Charlemagne est une œuvre d'art, dans laquelle il voit le premier monument de la renaissance des lettres en Occident.

Ces éloges sont mérités. Quelque chose cependant manque à ce livre; il me semble trop impersonnel. J'y vois bien un homme mûr (Eginhart l'écrivit de 46 à 50 ans), un ministre

versé dans toutes les matières qu'il traite; j'y vois un esprit sérieux et cultivé, un cœur voué à la reconnaissance, une conscience vouée au vrai; mais je n'y trouve pas le caractère propre, la pensée intime, l'originalité particulière de l'écrivain. L'élève de Charlemagne et son ministre y dominent l'homme. On sent que le niveau de l'Empereur a passé là. Et c'est, selon moi, une grande lacune. Car, si toute œuvre d'art doit s'épanouir dans la vie générale, on doit y sentir palpiter au fond un caractère, et, pour entrer dans l'humanité, il faut d'abord être homme.

Où l'homme reparaît sous le ministre, c'est lorsque Eginhart gémit des malheurs du règne suivant, c'est lorsqu'il s'efforce de ramener Lothaire au devoir du respect filial, dans une lettre pleine de nobles et fiers conseils, c'est enfin et surtout lorsqu'il pleure la mort de l'épouse qui était la sœur de son esprit autant que de son cœur, en des termes qui rappellent peu les amours volages et les mariages changeants de son maître :

« Eh quoi ! chaque jour, dans toutes mes actions, dans toutes mes affaires, dans toute l'administration de ma maison et de ma famille, en tout ce qu'il faut ordonner ou disposer pour le service de Dieu ou pour celui des hommes, je trouve un vide immense, et cette blessure, qui me cause tant et de si vives souffrances, ne devrait pas, étant irritée ainsi à chaque instant, se rouvrir et se renouveler plutôt que de se cicatriser et de guérir. »

Ainsi Eginhart s'appartient, lorsqu'il entre dans son ménage ou lorsque son empereur est mort.

Les panégyristes d'Eginhart vantent surtout son plan, sa conception, son art enfin. Une qualité plus précieuse du livre et de l'homme est la vérité, une vérité simple et respectueuse, sincère et calme. Avant d'en donner une idée par une citation, un seul fait en fera comprendre le caractère de dignité sérieuse. Eginhart avait reçu de ses maîtres plusieurs bénéfices ecclésiastiques. Il posséda ainsi les monastères de Blandigny et de Saint-Bavon à Gand, de Saint-Servais à Maestricht, de Fontenelle au diocèse de Rouen, un autre nommé Saint-Cloud; il reçut les domaines de Mulinheim et de Michelstad dans l'Odenwald; un autre à Jupille, et une église à Pavie. Il était marié à une femme de noble origine, nommée Emma,

dont une légende a voulu faire la fille de Charlemagne. Après la mort de l'Empereur, il songea à la retraite, renonça au mariage, sans se séparer de son épouse devenue sa sœur, et se bâtit un monastère et une église à Michelstadt où il se retira. Là, il songea à procurer des reliques à son église, et il a écrit lui-même un livre où il raconte cette importante mission, son succès, l'arrivée des reliques de Saint-Pierre et de Saint-Marcellin à Michelstadt, leur transfert à Mulinheim où il se fixa définitivement avec elles et fonda une abbaye de bénédictins, après avoir changé son nom en Seligenstadt, ville des bienheureux. Cette *Histoire de la translation* est pleine de récits merveilleux, de révélations, de prédictions, de miracles, d'exorcismes : les malades sont guéris, les aveugles voient, les sourds parlent, la bière est changée en vin. Ce siècle était un siècle de légendes, et le riche et savant abbé ne s'en montre pas avare ; il écrit ce livre avec toute la crédulité et la naïveté de son temps.

Quel contraste avec la vie de Charlemagne ! Ici, rien de pareil ; sauf quelques événements, considérés comme des présages de la mort du roi, tout est réel, tout est humain, tout est exact. L'homme se serait-il transformé à ce point à dix ans de distance ? Non. C'est le sujet qui est changé. L'abbé était homme de foi, il espérait tout des reliques. Le ministre était homme d'action, il resta dans la vérité des actes humains. Rien ne prouve mieux, selon moi, combien ce Franc, élevé à la cour de Charlemagne, prenait au sérieux sa tâche, lorsqu'il disait, au prologue de son livre : « J'avais la conscience que personne ne pouvait raconter avec plus de vérité que moi des faits auxquels j'ai pris part moi-même et dont je fus témoin oculaire. »

C'est avec ce sentiment de la vérité qu'Eginhart a tracé le portrait de Charlemagne, en imitant le latin de Suétone :

« Il avait le corps gros et robuste, la taille élevée, mais proportionnée, car elle n'excédait pas sept fois la mesure de son pied ; le crâne arrondi, les yeux très-grands et vifs, le nez excédant un peu la forme ordinaire, de beaux cheveux blancs, la face gaie et riante. Aussi, la puissance et la dignité régnaient dans sa personne, soit qu'il fût assis ou debout, quoiqu'il eût le cou épais et court et le ventre proéminent, ce que dissimulait l'ampleur égale des autres membres ; la marche ferme, tout l'exterieur viril, la voix claire, mais ne répondant pas à l'am-

pleur du corps. Il jouit d'une santé constante, excepté dans les quatre dernières années de sa vie, où il eut de fréquents accès de fièvre et finit par boîter d'un pied. Alors, il se traita à sa guise plutôt que d'après l'avis des médecins qu'il avait pris en haine, parce qu'ils lui conseillaient d'abandonner le rôti, qu'il aimait, pour des viandes bouillies.

« Il gardait le costume national des Francs et portait sur le corps une chemise et un haut-de-chausses de lin, et par-dessus une tunique bordée d'une frange de soie. Aux jambes, des bandelettes; aux pieds, des brodequins, et l'hiver, il se couvrait les épaules et la poitrine d'un juste-au-corps de peaux de loutre ou de martre. Par-dessus il portait la saie des Vénètes et était toujours ceint de son épée, dont la poignée et le baudrier étaient d'or ou d'argent... Les costumes étrangers, quelque beaux qu'ils fussent, lui déplaisaient, et il ne s'en laissa jamais revêtir, sauf une fois à Rome, à la prière du pape Adrien, et une seconde fois à la prière de Léon, son successeur. Dans les grandes fêtes, ses habits étaient brodés d'or et ses brodequins ornés de pierreries; une agrafe attachait sa saie, et il marchait couvert d'un diadème d'or et de pierreries. Les autres jours, son costume différait peu du vêtement commun du peuple. »

L'épitaphe de l'Empereur est aussi simple que son portrait :

« Dans ce tombeau, est déposé le corps de Charles, empereur grand et orthoxe, qui étendit avec gloire le royaume des Francs, et le gouverna avec bonheur pendant 47 années. »

L'Empereur n'est pas encore Charlemagne.

Ainsi, Charles est menacé de n'avoir pas d'historien; son élève et son ministre abrège son histoire autant que possible; il ne dissimule ni ses violences, ni ses vices, ni ses travers, pas même son obésité, sa gourmandise et sa claudication des derniers jours; il ne le montre pas vêtu de la toge romaine, mais de la saie des Francs, et il ne prend pas même la peine de rechercher le lieu et la date de la naissance de son roi, qui s'appelle encore Charles. Tel est le commencement modeste de cette gloire qui couvrira le monde.

Eginhart écrivit son livre quelque temps après la mort de l'Empereur; on suppose qu'il l'acheva avant l'an 820.

En 884, 70 ans après la mort de Charles, un moine de Saint-Gall recueille avec soin tout ce qu'il peut apprendre de sa vie. Ce qui a trait à l'Eglise, il le demande à un moine célèbre de son abbaye ; ce qui tient à la guerre, il l'a entendu

conter par le père de ce moine qui avait servi Charlemagne, et il écrit pour Charles le Gros : *Les faits et gestes de Charles le Grand, roi des Francs et Empereur.*

Ce livre débute avec une pompe qui rappelle l'orgueil du triomphe :

« Le maître des rois, après avoir brisé cet étonnant colosse aux pieds de fer et d'argile : l'Empire romain, a élevé, par la main de l'illustre Charles, un autre colosse à tête d'or : l'Empire des Francs ! »

Le panégyrique qui s'annonce ainsi n'est qu'un recueil d'anecdotes, réunies au hasard, à la plus grande gloire d'un homme, dont la renommée s'enflait chaque jour. Mais il reste vrai en plusieurs points; il met en scène les mauvaises mœurs du clergé et conserve à l'Empereur la rudesse du guerrier Franc :

« Les évêques, dit dom Bouquet, y sont traités indignement; leurs mœurs, leur faste et leur ambition y sont repris avec trop d'aigreur et d'indécence... Charles y est représenté comme un homme qui exerce des cruautés, qui ne respire que menaces, qui jette la terreur partout. »

Dom Bouquet se scandalise de ce qui, sous l'emphase des mots et la naïveté de l'anecdote, conserve à l'époque la vérité des mœurs du temps. Le Marco Saint-Hilaire du IXe siècle ne pouvait cependant pas transformer le César Franc en Amadis des Gaules ou en héros de Versailles.

Peu de ces anecdotes ont de valeur. La scène du fer que j'ai citée est regardée comme l'imitation d'un chant populaire, non-seulement parce qu'elle en a tous les caractères, mais aussi parce qu'elle contraste avec le reste du livre. Cette scène a son pendant, je dirais sa parodie, si l'écrivain n'était de bonne foi. Des ambassadeurs Francs ont été mal reçus à la Cour de l'Empereur grec. Ils conseillent à Charles de les venger, et voici le tour qu'ils jouent aux ambassadeurs d'Orient. Tout d'abord, on leur fait traverser les plus pénibles passages des Alpes, afin qu'ils n'arrivent à Paris que dans un état de fatigue et de délabrement qui contraste avec ses splendeurs. Quand on annonce leur arrivée, la Cour se groupe dans quatre salles autour d'un grand officier de la couronne. A chaque salle, les ambassadeurs croient voir

Charlemagne dans son faste. Leur méprise est accueillie par des huées : ce n'est pas l'Empereur, c'est son connétable; — ce n'est pas l'Empereur, c'est le comte du palais; — ce n'est pas l'Empereur, c'est l'intendant de sa table; — ce n'est pas l'Empereur, ce n'est que son grand chambellan. Et les ambassadeurs sont poussés de salle en salle, avec des railleries et même des soufflets. Enfin, l'Empereur paraît, radieux comme le soleil, couvert d'or et de pierres précieuses, entouré de sa famille et de sa cour, resplendissantes de majesté, de luxe et de beauté; et les ambassadeurs tombent évanouis à ses pieds.

Ce n'est pas en rapportant les massacres du roi ou les vices des évêques que le moine trahit une vérité qui ne le scandalisait pas, c'est en prêtant une pompe orientale à un barbare qui n'a jamais quitté la saie germanique. Mais nous sommes encore au IXe siècle : la figure du César Franc reste vraie dans sa naissante auréole.

Une autre de ces *historiettes,* comme les appelle dom Bouquet, est empreinte d'un caractère de sombre grandeur. Elle a été rapportée par les historiens, peinte par les artistes, comme un présage dramatique, un premier symptôme de la chute du grand Empire.

Charles se trouve sur les bords de la mer. Pendant qu'il dîne, des Normands viennent excercer leur piraterie jusque dans le port. A l'approche des Francs, ils se retirent. Mais l'Empereur reste frappé de tristesse :

« Charles, saisi d'une juste crainte, se levant de table, se mit à la fenêtre, qui regardait l'Orient, et y demeura longtemps, le visage inondé de pleurs. Personne n'osait l'interroger. Le prince belliqueux expliqua lui-même aux grands qui l'entouraient, la cause de ses larmes : « Savez-vous, fidèles compagnons, pourquoi je pleure. Certes, je ne crains rien de ces hommes pour moi-même; mais je m'afflige que, moi vivant, ils aient presque abordé dans mon royaume, et je suis déchiré d'une vive tristesse quand je prévois de quels maux ils écraseront mes neveux et leurs peuples. »

Les terreurs d'un temps qui avait commencé à souffrir des invasions normandes, prêtent à ce récit de sombres couleurs; mais on y sent le génie de l'histoire proclamant le néant des grandeurs impériales, et le conteur qui a ouvert,

avec tant d'emphase, le panégyrique de ce colosse à tête d'or, est celui-là même qui en met le premier et le plus vivement à nu les pieds d'argile.

Tout porte à penser que la poésie populaire, si chère aux Francs, et qui, dès avant Tacite, leur servait de fastes historiques, avait déjà chanté les guerres de Charlemagne, à cette époque. Le Cid, cinquante ans après sa mort, faisait le sujet de nombreuses cantilènes; Charlemagne ne put être négligé par la muse du peuple, et l'on a cru reconnaître de ces premiers chants dans les épisodes dramatiques et poétiques du moine de Saint-Gall.

Cependant, il nous faut enjamber deux siècles pour rencontrer quelques souvenirs de ces poésies; puis, un siècle encore avant d'en retrouver quelques-unes en langue francke.

Chose étonnante à remarquer tout d'abord! Où trouve-t-on ces premiers souvenirs, où voit-on chanter ces chants populaires? Chez ces mêmes Normands qui ont arraché des larmes au grand Empereur, qui ont taillé à grands coups de glaive dans son empire, qui y ont implanté, victorieuse; une de ces invasions que deux dynasties franckes s'étaient efforcées de contenir et croyaient avoir arrêtées d'une digue de fer.

Les chroniqueurs anglo-normands, en prose et en vers, comme Guillaume de Malmesbury et Robert Wace, rapportent qu'un jongleur normand, du nom de Taillefer, chantait, en 1066, à la bataille de Hastings, la chanson de Roncevaux ou de Roland; et Orderic Vital nous apprend que les jongleurs chantaient en Angleterre une cantilène sur Guillaume d'Orange, et que l'un des barons qui avaient conquis et qui occupaient l'Angleterre, avait à sa cour un clerc, nommé Gérold, qui célébrait ce saint chevalier carlovingien.

D'autres écrivains rappellent, en général, les chants populaires. Ceux-ci en citent les sujets, en nomment les héros, et, par une circonstance bonne à noter, ces deux héros, dont le hasard nous apporte les noms avant tout autre, sont les plus célèbres du cycle, et les faits d'armes qui les illustrent sont deux défaites.

Oui, messieurs, maintenant que nous connaissons un grand nombre de ces épopées et pouvons embrasser le cycle pres-

que en entier, les deux œuvres les plus poétiques, les deux épopées fondamentales du cycle de Charlemagne chantent deux défaites, presque inconnues de l'histoire : Roncevaux et Alescamps. Et cela n'est pas difficile à concevoir. L'invasion de l'islamisme avait jeté en Europe une terreur longtemps entretenue par l'esprit des Croisades. Chaque victoire fut regardée comme une délivrance, chaque défaite comme un danger de mort, dont l'imagination resta longtemps frappée. Et puis, n'est-ce pas dans le malheur que le courage s'exalte et s'élève au plus haut degré d'héroïsme? Et quoi de mieux, pour réparer un désastre, que de lui donner ces proportions de grandeur et cet intérêt sublime que lui prête la poésie? De tout temps, la légende s'est attachée à mettre son baume divin sur ces plaies saignantes. Voyez Waterloo: un demi-siècle s'est écoulé à peine, un demi-siècle de lumière, de critique historique, de liberté de penser, et, malgré l'histoire, la légende s'est faite, et les plus consciencieux, les plus courageux historiens n'ont pas même empêché un grand poète de la porter au plus haut degré de l'exagération et de la bouffissure.

Les chanteurs populaires du IX[e] et du X[e] siècles furent mieux inspirés. Ces défaites avaient perdu, depuis longtemps, toute importance; oubliées de l'histoire, ils les ont immortalisées dans la poésie.

La *chanson de Roland* est connue. Eginhart raconte, en quelques mots, la défaite de l'arrière-garde des Francs, surpris par les Gascons dans les défilés de Roncevaux, et il cite parmi les morts Hruodlandus, préfet des Marches de Bretagne. Dans la version poétique la plus simple et la plus ancienne, dont quelques fragments de traduction flamande nous restent, Roncevaux ne fut ni une embuscade, ni une trahison; les ennemis sont les Sarrasins, et ils provoquent les Francs avant de les attaquer. Mais Roland tue leur héraut. Et déjà, il a refusé de sonner du cor pour prévenir Charlemagne du danger de son arrière-garde. Olivier, le brave, le sage Olivier, l'en a prié, et prié en vain, plaidant le devoir, plaidant l'honneur.

« Roland n'appellera jamais à la rescousse!
« Roland ne sonnera jamais du cor pour des païens! »
Qu'en dirait-on chez les Franks?

En douce France en perdroie m'onor.

C'est son épée que Roland tire devant l'ennemi :

« Je frapperai à coups de Durandor ! »

Cependant les Francs sont accablés par le nombre; Olivier, Roland, toute l'armée, fait des prodiges de courage. Mais, quand le héros voit le terrible désastre, quand il voit les braves gisant par terre, l'armée perdue, la France vaincue : *je cornerai l'oliphant,* dit-il à son ami, et Olivier ne l'arrêtera pas. Roland ne veut pas laisser les cadavres des Francs aux mains des ennemis, il ne veut pas laisser les corps des chrétiens aux mains des païens, il ne veut pas laisser ses frères d'armes et lui-même à la merci des loups et des chiens. Il sonne, il sonne par trois fois du cor, avec violence, avec rage, et le sang jaillit de sa bouche, et la tempe de son front éclate, et le son du cor franchit trente lieues de montagnes et annonce à Charlemagne une défaite!

Voilà de la grande et vivante poésie.

Les morts de Roncevaux furent enterrés dans deux cimetières sacro-saints, dit la chronique de Turpin, l'un près de Bordeaux, l'autre près d'Arles, nommé Alescans. L'histoire a oublié la bataille d'Alescamps; la poésie en a gardé la mémoire. « Et nulle autre épopée carlovingienne, dit M. Fauriel, n'est si fortement empreinte que celle-ci d'un certain sentiment d'inquiétude et d'effroi que l'on pourrait prendre pour une tradition, pour un reflet des émotions contemporaines excitées par cette terrible lutte de dix siècles entre le midi de la Gaule et les Arabes andalousiens. »

Ici encore, la poésie voulut réparer la défaite par la grandeur des vaincus. Le héros du Midi, le conquérant de Nîmes et d'Orange, l'honneur d'une race de braves, la terreur des païens, est réduit à battre en retraite, et c'est cette retraite qu'a chantée le poète. Guillaume d'Orange fuit donc, car le monde est effondré de Turcs!

Je cuit des Turs est li monz effondrez!

Mais il fuit, avec des cris de désespoir, qu'il adresse même à son cheval qui ne peut plus le porter. Il fuit, mais il revient

sans cesse à la charge, et préfère mourir que de ne pas frapper, frapper une fois encore et toujours :

Miex voil morir que une foiz n'i fière.

Et le poète caractérise l'énergie de la retraite :

Moult par fu sages, qui savoit bien foïr.
Et au besoin trestorner et guenchir.

Il fuit, mais à travers mille combats et mille dangers, et, quand il arrive à son château, son épouse refuse de lui ouvrir, et ne reconnaît pas le héros dans un fuyard : Jamais païen n'a fait reculer son mari :

Car aine nel pot nus Turc espoenter.

Alors, Guillaume, encore une fois, retourne au combat, se jette au milieu des ennemis, en fait un carnage, les met en fuite, et son épouse pleure et le rappelle :

Venez, beau sire, or i poez entrer.

Alors qu'est-il besoin de le cacher? *n'i a métier célée!* Guillaume, avec désespoir, avoue sa défaite, avoue ses pertes, avoue sa fuite :

Franche comtesse, n'i a mestier celée!
Ma compaigne est trestote à mort livrée ;
En Aleschans, là fu desbaretée,
Ne n'i a nul n'ajt la teste copée ;
Fouiz m'en sui, n'i a mestier celée!
N'i poi avoir ne foison ne durée
Turc m'ont chacié tote jor ajornée.

La première version d'Alescamps, de l'avis des meilleurs critiques, devait s'arrêter à cette héroïque retraite, sur ce champ de deuil, qui devait devenir un cimetière sacro-saint et la tombe des martyrs de Roncevaux.

Nous voilà en pleine poésie héroïque et chevaleresque.

Ces deux poëmes l'emportent sur tous les autres ; ceux qui en approchent le plus ont des sujets bien différents : Les premiers glorifient l'héroïsme de la défaite ; les seconds, la fierté de la révolte. Après Roland et Guillaume au court nez, on peut citer Ogier le Danois et les quatre fils Aymon; et les

seuls héros qui puissent balancer la gloire de ces martyrs, ce sont des rebelles.

On a essayé plusieurs classifications des poëmes carlovingiens. Si j'avais à les classer, je ferais d'abord deux grandes divisions, selon que les sujets se placent dans l'histoire ou en dehors de l'histoire.

La première catégorie comprendrait les guerres des Carlovingiens : les unes contre les Sarrasins au Midi, les autres contre les Saxons au Nord; ces premières guerres ont fourni une riche moisson à l'épopée; les autres ne comptent que la *Chanson des Saxons,* de Jean Bodel, d'Arras.

Dans la seconde catégorie, les poëmes qui transportent au temps de Charlemagne les faits historiques d'une époque postérieure seraient aussi de deux sortes : les uns, dont il nous reste peu de chose, attribuent à saint Charlemagne une première croisade; les autres, très-nombreux, opposent à Charlemagne l'indépendance féodale, qui devait caractériser plus tard la révolte des grands vassaux et la dispute des fiefs.

Dans tous ces poëmes, dans toutes ces légendes, le Charlemagne de l'histoire se plie aux mœurs du temps qui le chante, aux idées des hommes qui le glorifient. Ce n'est plus le Franc, couvert de saie, allant droit par la violence au but de la guerre, apprenant à lire et traitant les amours comme les combats. Nous trouvons, sous le nom du César Franc, un roi féodal. Où sont le respect et la terreur que répandait cet homme de fer? Parcourons les premières chansons de Gestes : Le grand empereur y est souvent représenté comme un personnage ridicule, avare, dupe, faible. Loin d'être invincible, il lui faut des miracles pour le sauver. Il va périr, dans la Chanson de Roland, si un ange ne le secourt. Il va être tué par Eaumont, dans la chanson d'Agolant, si Roland, tout jeune encore, ne le sauve. Plus d'une fois, ses vassaux révoltés ou ses ennemis s'emparent de sa personne. Il est fait prisonnier devant Lanson (Chanson de Jean de Lanson), prisonnier au siége de Vienne (Gérard de Vienne), prisonnier sous les murs d'Angers (Chanson de Gaidon). On l'insulte, on le défie, on le brave. Guibert d'Andrenas ira « où Karlemaine n'osa onques aller. » Roland, dans la chanson de Gui de Bourgogne, envoie aux cent mille diables ce sot vieillard :

> Laissomes ce vieillard qui tous est assotés,
> A C M dyables soit ses cors comandés !

Beuve d'Aigremont répond à ses propositions de paix, en faisant trancher la tête de ses ambassadeurs. L'archevêque Turpin et le duc Naimes, ses pairs les plus fidèles, vont jusqu'à s'opposer à ses ordres : ici, en le quittant, comme en dix chansons; là, par la force même, comme dans la chanson de Roland. Gérard de Fraite met sa naissance au-dessus de celle de l'Empereur :

> Je suis estrais de deux empéréïs,
> Plus sui haus homs que lui, ce m'est avis.

Des poëmes entiers sont consacrés à cet esprit de révolte. Le principal théâtre de la rébellion est dans la forêt des Ardennes, où Charlemagne aimait tant de chasser, ou sur les bords de la Meuse, où il avait les domaines de ses pères; traqués dans ce pays, les rebelles se jettent dans le Midi et résistent encore.

Tel est Ogier, l'Ardennais, qui en vient aux prises vingt fois avec Charlemagne, qui lui tue son cheval, blesse ses fils, menace sa vie. Il faut une intervention céleste pour suspendre la guerre. Les Sarrasins ont envahi le pays, la chrétienté est en danger, et saint Michel appelle les héros à un devoir supérieur.

Tels sont aussi les quatre fils Aymon. « La première tradition de la légende des quatre fils Aymon, dit l'*Histoire littéraire de France*, nous paraît appartenir soit aux peuples du nord de la France, soit à la Belgique, soit à la Westphalie. »

C'est sur les bords de la Meuse, tout remplis encore aujourd'hui des souvenirs de cette légende, que les quatre chevaliers portent d'abord la révolte. Charlemagne a sommé Beuves d'Aigremont d'assister à sa cour plénière. Beuves a refusé de lui rendre cet hommage et a tué dans un combat le fils de l'Empereur, qui s'en est vengé en faisant assassiner le rebelle. Cela n'empêche pas le frère de Beuves, le duc Aymon, d'envoyer ses quatre fils à la cour. L'aîné, Renaud, y devint bientôt sénéchal. Un jour, dans une querelle de jeu, le neveu de l'Empereur le frappe, et Renaud demande en vain vengeance à Charlemagne, qui le repousse et le raille. Alors, le jeune

héros sent bouillir dans son cœur le vieux levain des haines de famille. Il s'agit bien du jeu d'échecs! Son oncle a été assassiné, et Renaud jette un cri de vengeance, tue le neveu de Charlemagne sous ses yeux et quitte la cour sur le bon cheval Bayard. Ses frères le suivent et ils ne s'arrêteront que dans les Ardennes, sur les bords de la Meuse, où ils bâtiront le château Renaud.

Les montaignes sont hautes, parfont sont li gravier,
Les praeries larges, li bos grant et plenier,
Bien y puent les pors et les lées chacier...
D'une part i cort Muese qui moult fait à proisier,
Où on prent les saumons, quant on i veut pescier.
D'autre part est la roche, on n'i puet aprochier.

C'est là que Charlemagne va assiéger les rebelles, et le premier ambassadeur qu'il leur envoie, pour les sommer de se rendre, est leur père.

Le duc Aymon, en effet, a dû rester fidèle à Charlemagne et le suivre à cette guerre. Aymon est aussi le type du feudataire fidèle, tandis que ses fils sont les types de l'indiscipline féodale; types rudes et touchants, farouches et généreux; des cœurs d'hommes sous une enveloppe barbare. Cette situation amène de belles scènes, où le sentiment paternel et l'amour filial luttent contre le devoir féodal, ou balancent la fierté de la révolte. Le cœur des héros se plaint, murmure, jette des cris de tendresse et de douleur, mais ne cède point. Le vassal l'emporte sur le père, et, avant d'être fils, les héros sont des chevaliers, que Charlemagne même ne domptera point, et qui ne refusent jamais le combat, même avec leur père.

Quand le duc aperçoit Renaud, qu'il n'a pas vu depuis de longues années, il ne peut se contenir et court l'embrasser. Alors, l'âme de Renaud fléchit, il commence à pleurer ; mais Guichard le rappelle au devoir de la résistance et menace son père.

Après de longs combats, les quatre fils Aymon, épuisés d'hommes et de ressources, sont réduits à abandonner le château; et le poëte prête à Renaud des adieux où l'on sent l'amour du pays :

Son manoir a véu, sel bénéi assés :
« Chastians, ce dist Renaus, vos seiés honorés,

Vans a accomplis que vos fustes fermés ;
Moult ai éu en vos richetés et plantés.
Or m'en estuet issir quant vos estes gastés.
Certes, tant sui-je plus corecciés et iriés. »

Le père les rencontre dans la forêt, fugitifs, misérables ; il les défie, et les rappelle au courage par des sarcasmes :

« Faites vous ermites dans ce bois! refaites les chemins! réparez les mauvais passages! »

Puis il parle du devoir :

« Vous êtes chevaliers ! défendez-vous si l'on vous attaque. »

Les quatre héros sont vaincus par leur père ; ils fuient, Bayard les porte tous quatre, et le père maudit sa victoire, pleure leur désastre. Alors, les chevaliers, réduits à la plus grande misère, se décident enfin à aller trouver leur mère, qui ne les reconnait plus. « Ils sont noirs et velus comme ours enchainés. » La duchesse leur accorde l'hospitalité cependant, par l'amour de Dieu dont elle espère la protection pour ses fils, qu'elle n'a pas vus depuis dix ans, dit-elle. « Comment cela ? » dit Richard, et la mère leur raconte leur propre histoire, et comment Charlemagne a fait jurer à leur père de les combattre. Renaud, à ce récit, s'émeut et change de visage ; la duchesse l'observe et croit reconnaitre une cicatrice à son front : « Ah ! si tu es Renaud, dis-le moi promptement ! » s'écrie-t-elle ; et Renaud pleure, et la mère, pleurant, les bras tendus, court baiser son enfant cent et cent fois.

Cependant le père arrive, s'indigne de leur misère et parle avec une sombre énergie : « Est-ce ainsi qu'ils font la guerre au roi ? Ce ne sont pas là des chevaliers ; mais des drôles. »

N'estes pas chevaliers ! ainçois estes garçons !

N'y a-t-il donc plus de chevaliers qu'ils puissent vaincre et rançonner ? S'il en manque, que ne prennent-ils des moines pour les rôtir et les manger :

Miudres est moine en rost que n'est car de mouton !

Renaud frémit de colère ; tout autre que son père serait déjà frappé de mort ! Il regarde sans cesse son épée, il la tire à demi, il se lève, il va frapper. Un de ses frères l'arrête :

Car au bien et au mal doit-on son père aimer.

Et le père est satisfait de cette rage, il y retrouve son fils, il reconnaît son sang! « Beau fils, vous êtes un vrai baron! Il n'est pas votre pareil en tout le monde. » Et il leur permet de prendre de l'or, des chevaux, des armes. Mais il se retirera et laissera ce soin à leur mère, leur mère plus heureuse, qui n'a prêté contre ses fils aucun serment!

Alors, les quatre héros se jettent dans Montauban et la guerre continue, guerre où Charlemagne n'a pas le beau rôle.

Richard est fait prisonnier. Charlemagne cherche parmi ses pairs qui le pendra. En vain il leur offre des châteaux, des villes, des comtés; en vain il offre à Turpin la papauté même; en vain il prie au nom de sa couronne, et rappelle son origine et sa puissance; en vain il menace de toutes les violences de sa justice; les pairs refusent: Ils tueront quiconque obéira à l'Empereur. Ils quittent la cour, ils abandonnent Charlemagne. Richard est délivré et la guerre continue. Renaud, dans une mêlée, joute avec l'Empereur, le renverse et lui arrache un cri de honte qui le fait reconnaître: « Si un chevalier peut me vaincre, je ne dois plus être roi, ni porter couronne! »

Se par un chevalier i sui pris ne matés,
Dont ne doi je roi estre, ne corone porter.

Alors, Renaud tombe aux pieds de Charlemagne et demande une trève. Le respect de Charlemagne l'emporte sur l'énergie d'un cœur indomptable, et on retrouve cette scène capitale dans *Girard de Viane*. Une autre fois, le héros, blessé par le roi, ne veut pas le frapper; il le saisit, le charge sur son épaule et se met en devoir de l'emporter dans Montauban. Une autre fois, il lui enlève, dans une joute, son aigle d'or, et l'Empereur adresse à ses pairs des plaintes où l'on sent palpiter le cœur humain.

Je ne sui c'un seul hom s'aider ne me volés...
Je vous rant la coronne ici et devant Dé!...
Renaud soit vostre rois et à lui vos tenés.

Enfin, c'est en quittant encore la cour que les pairs forcent Charlemagne à accepter la paix.

Ces poésies se chantaient en pleine féodalité, chez ces fiers

barons qui balançaient le pouvoir royal ; le culte que gardent les poëtes pour ce type de l'héroïsme qu'ils appellent Karlemaine, ou pour les chevaliers tombés dans la bataille, s'allie très-bien avec ces instincts de fierté, d'indiscipline et de révolte. Le peuple a conservé jusqu'à nos jours, dans sa *bibliothèque bleue*, ces deux sortes de légendes, de Roland et de Renaud, des martyrs et des rebelles; car le peuple sent qu'il y a là un seul et même héroïsme, et il aimera toujours à chanter les hommes qui meurent pour défendre la patrie ou pour maintenir leur indépendance!

Un siècle plus tard, Philippe-Auguste, que son poëte Guillaume le Breton compare à Charlemagne, a régné; Philippe le Bel va régner; la féodalité est disciplinée, elle va fléchir; alors la physionomie de Charlemagne prend plus de majesté, mais sans imposer silence aux instincts d'indépendance qui vont se faire jour ailleurs et qui ne s'éteignent au cœur des peuples qu'avec la vie.

Un beau vers de Jean Bodel d'Arras annonce ce changement. Il veut montrer Charlemagne entouré d'une cour de rois :

> Et les quatorze rois dont Karles se couronne,

dit-il, avec une pompe poétique. Mais cela n'empêche pas le poëte artésien de prêter de fières paroles aux barons contre l'Empereur et de lui opposer un petit peuple libre.

Tantôt les barons s'impatientent du retard du combat :

> Combien nous ferez-vous ceste rive gaitier?
> Alez vous reposer!

lui crient-ils, et l'Empereur, piqué au vif, passe le fleuve et joute seul contre sept rois saxons.

> Karlemaine frémit d'orgueil et de fierté!

Tantôt ils tournent en risée ses remontrances :

> Bien ressemblez abbé qui ses moines châtie.

Enfin, le poëte fait passer à travers les aventures galantes et chevaleresques de son poëme, un épisode qui les domine et où il met en scène les Hérupois, *fiers comme liépart*. Les Hé-

rupois habitaient un petit pays dont la capitale est Dourdan, et qui était le domaine de Hugues Capet. On sait qu'une des causes de décadence de l'Empire fut le service militaire gratuit, en hommes ou en argent, qui ruina les hommes libres. Les Hérupois entrent en scène en refusant le tribut militaire à Charlemagne contre les Saxons.

> Encor ne nous a pas Charles à serfs conquis !

Ils se décident à lui porter le denier demandé, au bout de leur lance :

> Onques ne fu chevages si durement offert.

Et Charlemagne s'effraye. Mais le duc Naimes lui conseille de fléchir, pour qu'ils lui pardonnent! Pardonner à Charlemagne! les Hérupois le font; les deniers sont fondus, *à force de charbons*, et Charlemagne en fait faire une table d'airain où est gravée la charte de liberté de ce pays :

> Que jamais en Hérupe chevage ne seront.

Après deux ans de guerre contre les Saxons, l'empereur appelle les Hérupois à la rescousse : *Qu'il le viegne secorre !* Ils viennent; Charlemagne leur montre, au delà du Rhin, un camp où ils pourront se loger. « Voilà deux ans que vous êtes ici et vous n'avez pas osé approcher aussi près l'ennemi », répond un baron. Charlemagne tremble; il a plaisanté. — Non pas! disent les fiers chevaliers, et ils passent le Rhin et conquièrent le camp.

Cependant, Charlemagne fait jeter sur le Rhin un pont dont parle Eginhard, et le moine de Saint-Gall rapporte que ce pont de Mayence fut fait *par le concours général et régulièrement ordonné de toute l'Europe*. Car, si les travaux secondaires étaient laissés au bas peuple, « quand il s'agissait d'ouvrages plus considérables, dit-il, ni duc, ni comte, ni évêque, ni abbé n'était, sous aucun prétexte, dispensé d'y contribuer. » Mais l'autocratie du moine de Saint-Gall n'est plus l'idéal du poëte. « Que les Français fassent le pont, répondent les Hérupois à Charlemagne. Les Hérupois n'ont pas coutume d'abattre des forêts, ils ne sont pas charpentiers. »

> Ainz au temps votre père, ne furent coustumiers,
> De forets essarter ! Ne sont pas charpentiers !
> François fassent le pont !

Ce petit peuple de barons semble conserver ici le feu sacré de la liberté personnelle.

Quand David Aubert compilera en prose tous ces souvenirs pour les ducs de Bourgogne, il donnera à Charlemagne une grande autorité : « L'empereur est notre souverain, et de aller contre luy ce serait trop grand orgueil; ainçois il vaudrait mieux s'y humilier d'honneur et de vasselage! » fait-il dire au comte Huon, après le refus du tribut militaire. Dans cette compilation, les Hérupois et les Français sont exempts de la corvée pour bâtir le pont; c'est aux Bourguignons, aux Allemands et aux Lorrains que l'auteur prête le refus de travail. Charlemagne leur répond qu'ils ne peuvent se comparer aux Français ni aux Hérupois : « De vous à eulx n'a aucune comparaison de lignage, de prouesse, d'honneur, ni de vasselage. » Irrités de cette réponse, les Bourguignons et leurs alliés quittent Charlemagne, et c'est en faveur de la maison de Bourgogne que l'écrivain bourguignon tourne l'orgueil de la résistance.

Une autre transformation est due au poëte d'Arras qui célèbre la victoire de Charlemagne sur les Saxons. On sait combien cette guerre fut terrible et longue. Trente-trois ans durant, le César franc y employa le fer et le feu. Il finit par mettre en coupe réglée cette pépinière d'hommes libres, et chaque année il en taillait en pièces une partie. Un siècle avant lui, Clotaire II n'avait laissé en Saxe *nul hoir masle vivant qui fust plus long que son épée*, disent les Chroniques de Saint-Denis. Le moine de Saint-Gall rapporte le même fait de Charlemagne, et Eginhard raconte qu'il fit, en un jour, trancher la tête à 4,500 soldats de Witikind.

Comme tout est changé chez le poëte et comme le XIIIe siècle comprenait autrement la guerre! Ici, le massacre fait place à la chevalerie; les combats sont presque des tournois contre la *baronie* saxonne, et la galanterie partage l'intérêt avec le courage. Ici, le conquérant barbare devient le chef d'une armée de chevaliers et d'amants. La *Chanson des Saxons* est un tissu d'épisodes romanesques et galants, dont l'orgueil des Hérupois forme la trame. L'épouse de Witikind est aimée de Bauduin, qui fait toutes sortes de prouesses pour la voir et qui l'épouse après l'avoir convertie. Quand Witikind est tué, sa veuve prie Charlemagne de donner une tombe royale

au vaincu, et Charlemagne y consent et l'admire. Jamais si noble parole ne sortit de bouche de païenne.

> Ainc n'issit tel parole de vilaine mollier!

C'est ainsi que les poètes vengent les victimes, sans le savoir, et que la civilisation n'accepte de héros qu'en les dépouillant de ce qu'ils ont de contraire à l'humanité.

Ce n'est pas tout encore. Charlemagne, pendant tout son règne, promena la guerre du sud au nord, et il y épuisa toute une race d'hommes libres. Ecoutez un autre poète du XIIIe siècle, dans la *Chanson de Gui de Bourgogne* : Voilà vingt-sept ans que l'armée française est en Espagne, et les seigneurs querellent Charlemagne. Ce n'est pas lui, ce sont eux qui gagnent les batailles, conquièrent les royaumes et portent le poids de la guerre.

Pendant que les pères gourmandent ainsi l'Empereur, leurs fils, les enfants de France, impatients de ces longues expéditions qui font pleurer leurs mères délaissées, nomment un roi de France, du vivant de Charlemagne. Ce roi, aussitôt, les mène en Espagne; la jeune armée conquiert en courant les villes que le vieil empereur assiége en vain depuis de longues années; puis elle envoie, de la part du roi de France, des vivres à Charlemagne, qui bondit de colère. Mais les prouesses des fils désarment les pères. Charlemagne en vient à désirer ardemment la venue de ce roi qui porte sa couronne et qui va décider la fin d'une longue expédition.

> Barons, ostez vos armes et si vos désarmez!
> Alez tous à la terre sans chauce et sans soliez.
> Qui tel secours amaine bien doit estre honorez.

L'entrevue est touchante; Gui de Bourgogne, le roi, se jette aux genoux de l'Empereur, après lui avoir donné cette leçon chevaleresque et poétique.

D

Une autre transformation avait passé sur cette grande figure depuis la fin du XIe siècle. Au premier temps des croisades, rien ne fut négligé pour y exciter les barons et le peuple; plus d'une œuvre littéraire n'eut pas d'autre but, et la gloire de Charlemagne pouvait y servir singulièrement.

On est généralement d'accord pour placer vers la fin du

XIe siècle et le commencement du XIIe la rédaction faite dans ce dessein d'une chronique sur Charlemagne, faussement attribuée à l'archevêque Turpin. Cette supercherie eut un plein succès, et l'Empereur, qui avait été toute sa vie le bras de l'Eglise, devint, après sa mort, son auxiliaire dans les croisades.

Le seul trait exact du portrait que le faux Turpin fait de Charlemagne, est son zèle au massacre des païens. Tous les Sarrasins qu'il trouve dans une ville sont mis à mort. Tous les païens qui ne veulent pas recevoir le baptême sont massacrés. Pour le reste, l'idéal des moines remplace ici l'idéal du guerrier. Roland y est nommé, dans une sorte de litanie, l'espoir des clercs, le gardien des dogmes. Il y discute théologie avec Ferragus, et c'est le glaive qui décide la question de la Trinité. S'il est vaincu à Roncevaux, c'est que les chefs de l'armée ont accepté, des Sarrasins, du vin et les soldats, des femmes. Il meurt; ses dernières paroles sont d'un théologien et sa prière d'un moine. Charlemagne est représenté comme un Gargantua qui mange un quartier de mouton ou de porc, qui lève facilement sur la paume de sa main un chevalier tout armé. Il discute aussi de théologie avec les païens, avant de les battre; il fait des miracles; s'il fait la guerre d'Espagne, c'est pour délivrer le tombeau de saint Jacques, et lorsqu'il meurt, le saint reconnaissant arrache son âme au diable, en opposant à ses péchés, dans la balance, l'énorme quantité de pierres et de bois qu'il a employée au bâtiment des églises.

Eginhart rapporte qu'Haroun-al-Raschid offrit à Charles les clefs du saint sépulcre. Plusieurs chroniques, en latin et en français, mènent le héros à la croisade par un chemin de miracles. Le saint empereur rapporte de Jérusalem des reliques, notamment une chemise de Notre-Dame, et les Grandes Chroniques de saint Denis reproduisent les détails de cette première croisade.

Ce nouveau portrait, qui, dans la *Bibliothèque bleue,* se mêle au premier, ne resta pas intact. Un petit poëme, de la fin du XIIe siècle, dit-on, parodie le pieux voyage de l'empereur. Si Charlemagne va à Jérusalem, c'est que sa femme a osé lui dire qu'il y a au monde un prince qui porte mieux que lui la couronne, ce qui a irrité le héros à tel point, qu'il a menacé par trois fois l'impératrice de lui couper la tête « sur le buste».

Si l'empereur et ses pairs, que Turpin a comparés au Christ entouré de ses douze apôtres, entrent dans le temple où Godefroid de Bouillon ne voudra entrer que pieds nus et ceint d'une couronne d'épines, c'est pour y déployer un luxe qui rappelle la scène de l'ambassade grecque; quand ils arrivent à Constantinople, c'est pour se mettre à gabeler dans l'ivresse et à se vanter de faire des tours de force qui sont autant de parodies de l'héroïsme : Charlemagne tranchera en deux d'un seul coup un chevalier, armure, homme et cheval. Roland sonnera du cor, et la ville en sera renversée, comme sous un tremblement de terre. Turpin, l'archevêque changé en clown, sautera par-dessus trois chevaux, en jonglant. C'est avec la fille du roi que le brave Olivier se vante d'accomplir des travaux d'Hercule, et tous les pairs rivalisent de fanfaronnades, que le roi grec les somme d'accomplir et qu'ils ne peuvent exécuter qu'avec l'aide du miracle. Car le poète ne recule pas devant cette parodie nouvelle, et l'intervention divine aide Roland dans ses bravades et Olivier dans ses obscénités.

Un autre poème, le *Moniage Guillaume*, parodie à son tour cette grande figure du héros d'Alescamps. L'Eglise a fait de Guillaume d'Orange, comme de Renaud et de Charlemagne, un saint. Le poète anonyme fait de Guillaume un moine, mais un moine qui mange comme trois, boit comme quatre et bat ses frères comme plâtre. Les moines lui suscitent mille dangers dont il sort vainqueur, jusqu'à ce qu'un ange appelle au désert ce moine indiscipliné et vorace.

L'esprit chauvin devait aller plus loin. Savez-vous comment, au XVIIIe siècle, M. de Tressan se représentait la chanson de Roland et la traduisit en vers français? Un seul couplet suffira :

> Roland étant petit garçon
> Faisait souvent pleurer sa mère;
> Il était vif et polisson;
> Tant mieux, disait monsieur son père.
> A la force il joint la valeur,
> Mauvaise tête avec bon cœur,
> C'est pour réussir à la guerre.
>
> Soldats français, chantons Roland, etc.

En Italie, la transformation, pour être plus poétique, n'est pas moins grande. Le héros de Roncevaux y devient l'*Orlando*

furioso, l'*Orlando innamorato ;* les chefs de l'armée francke ont traversé les jardins d'Armide, ils sont devenus les paladins de Pulci, de Boyardo et de l'Arioste.

Qu'est-ce que la gloire, messieurs? Soyez donc Guillaume d'Orange, pour être changé en un Pantagruel moine! Soyez Roland, pour devenir un Hercule ou un Latulipe; soyez cet indomptable rebelle qui porta le nom de Renaud, pour être représenté comme l'esclave d'une femme; soyez un redoutable empereur, pliant tout sous sa volonté, imposant l'unité et la conversion à un immense empire; soyez un César et un David, pour que la postérité fasse de vous un roi féodal, un chef de tournois galants! Charlemagne a abusé de la guerre, et voilà qu'un roi de France, lui vivant, lui donne des leçons de courage. Charlemagne a forcé les Francs à tous ses travaux, et voilà qu'un petit peuple lui refuse en face de travailler à ce pont, qui est une des gloires de son règne. Charlemagne a épuisé les hommes libres dans la guerre et les a presque annihilés dans le conseil, et voilà qu'un petit peuple lui refuse le denier de guerre, que ses pairs le dominent, lui commandent, le bravent et le raillent. Charlemagne a massacré les Saxons et forcé les païens au baptême, et voilà qu'on célèbre pendant des siècles ses joutes et ses galanteries avec ces monstres païens et que la poésie chante sous son nom la conversion par l'amour! Sauf quelques parodies, dont l'intention même semble douteuse dans ces époques de littérature naïve, les siècles ont cru honorer Charlemagne en le peignant contraire à lui-même. Ils n'ont pu croire au héros tel qu'il fut, ils ne l'ont trouvé grand que sous une forme nouvelle ; s'ils avaient connu le vrai César franc, ils ne l'auraient pas conservé dans leur Panthéon. Car, sous quelque grand nom que se présente un homme à l'admiration des hommes, le héros d'une époque n'est accepté par la conscience des époques qui suivent, qu'à la condition de répondre à leurs nouveaux instincts de justice et d'héroïsme.

Cet idéal variera encore avec les siècles. Pour Boulainvilliers, la grande œuvre de Charlemagne sera l'hérédité des fiefs. Pour l'abbé Mably, la liberté de la France. Velly réunit en lui toutes les perfections, même la chasteté. Montesquieu en fait le modèle des législateurs, et M. Guizot le génie qui arrêta la décadence des Gaules. Les poëtes du XVIIe siècle qui

essayèrent de donner une épopée à la France, Courtin et Louis le laboureur, ont fait de Charlemagne le restaurateur de l'empire romain, sous le nom de monarchie française, le type du monarque devant lequel les hommes doivent tomber à genoux, le modèle enfin de Louis XIV. De nos jours, il ne manque pas d'écrivains, pour en faire, avec M. Th. Nisard, un de ces phénomènes providentiels qui sauvent les nations par l'autocratie et les fécondent par la guerre. Ce n'est pas à ce titre, il faut l'espérer, que des Belges revendiquent depuis plusieurs années Charlemagne comme leur compatriote : on doit peu apprécier dans un pays libre, ce type que s'efforcent d'imiter tous nos conquérants et tous nos despotes. Un concours académique a produit une œuvre de deux écrivains, MM. Warnkœnig et Gérard ; le rapporteur de l'académie, considère Charlemagne comme l'homme qui « fonda la société moderne sur l'union des libertés du monde barbare, et des lumières du monde romain », et les deux auteurs couronnés acceptent cette union de l'élément barbare et de l'élément civilisé sous l'influence du christianisme, comme un fait nécessaire, commandé par la situation, un fait que conçut et accomplit le génie de Charlemagne.

Un de ces écrivains cependant avait jugé tout différemment et avec une grande hardiesse, le César franc ! mais l'œuvre couronnée prétend qu'il s'est placé au point de vue exclusivement germanique ou barbare, tandis que les deux collaborateurs ont préféré pour l'académie le point de vue chrétien.

Je ne puis admettre cette distinction, messieurs ; l'histoire n'a qu'un seul point de vue : la vérité.

La vérité est aussi contrefaite par ces conceptions grandioses et politiques, que par la naïveté des chansons de Gestes. La vérité est que Charlemagne eut surtout le génie de l'autorité et de l'ambition. La vérité est qu'il n'eut pas de ces grandes visées philosophiques et que tout ce qu'il crut fonder a échoué. L'ambition, en effet, a la vue courte et l'autorité a la main mauvaise. Le vrai génie seul comprend son époque et tout ce qu'elle peut léguer de durable à l'avenir.

Charlemagne tenait en mains l'élément de civilisation le plus puissant de son siècle : une race jeune, libre et forte, la nation franke, vivant sur notre sol. Il se voyait attiré par deux grands foyers : les souvenirs de l'Empire romain et

l'Eglise chrétienne. Il ne comprit ni la grandeur d'un peuple libre, ni les dangers de la double Rome qui avaient entraîné la corruption et la chute des Mérovingiens. Le vrai génie se fût servi de la gloire de Rome comme d'un aiguillon pour une race encore barbare, et de la puissance morale de l'Eglise, en cela seulement qui pouvait se concilier avec les institutions de son peuple. Mais, fort d'une première expérience, il se serait gardé de jeter une seconde race de Francs dans le gouffre de la décadence romaine. Il eût pieusement préservé les germes de vie d'une race neuve et eût essayé de fonder une civilisation germanique.

Mais la Gaule et l'Église offraient au fils de Pépin un triomphe assuré, une couronne éclatante, un immense champ de gloire, un vaste empire; il courut à l'appât de l'ambition, sans se demander si son œuvre serait seulement durable; il sacrifia les germes de liberté de ses peuples, sans comprendre que cet empire de Procruste était impossible. Que parle-t-on des libertés du monde barbare? Charlemagne les sacrifia toutes à la gloire d'un règne sans héritier et d'un trône bâti sur le sable; il les sacrifia à une résurrection galvanique, selon l'expression de M. Guizot. Franchissons un siècle et cherchons ce qui reste de son œuvre et de son empire. Il a fondé l'ordre dans l'unité, dit-on; et la société en arrive à l'émiettement du chaos : *Pro regno fragmenta regni*. Il a élevé, dit-on, la puissance de l'Eglise; et l'Eglise va abandonner bientôt les rênes de la société : Cet empire va droit à l'an mil. Il a donné le signal de la renaissance des lettres; et les lettres latines vont mourir et les chants germaniques qu'il a recueillis vont disparaître; les lettres ne renaîtront que pour chanter un autre monde. Il a fondé une nation, dit-on; et les hommes libres ont presque tous disparu. Il a fondé une société, et cinquante ans après lui la Gaule est un désert. Il a arrêté la double invasion des Sarrasins et des Germains, dit-on; et les Turcs s'avancent et il n'était pas mort que les Normands avaient commencé des expéditions qui doivent prendre à son empire une province. Il a vaincu les Saxons et ravagé cette forêt d'hommes libres; mais, selon l'expression vraie de Sismondi, il n'aura pas d'autres héritiers que les Saxons eux-mêmes. Pour que la société renaisse, il

faudra qu'il ne reste de tout son empire qu'une vaine poussière.

Charlemagne enfin laisse un grand nom. Mais cette gloire va changer de physionomie et passer de contrefaçon en contrefaçon à travers les siècles. Son nom seul reste, la figure varie, se dénature, et ce n'est plus l'homme tel qu'il fut, c'est le type contraire qu'on applaudit, c'est sa négation que l'on chante. O néant de la gloire personnelle! Aucun grand nom peut-être ne fait mieux ressortir, ne permet de proclamer plus haut cet enseignement qui me semble un des plus élevés de l'histoire littéraire. C'est surtout du César chrétien, dont le nom est inséparable de l'idée de grandeur, c'est de Charlemagne qu'on peut dire que la gloire n'appartient pas à l'homme, dont elle emprunte le nom, mais à l'humanité qui, sous des noms d'emprunt, glorifie ses rêves d'héroïsme, son idéal de justice. Est-ce encore le César franc, le David de l'école du palais, que ce roi féodal des trouvères, que cet empereur, homme d'État des philosophes modernes? Est-ce encore le vainqueur farouche des Saxons, qui impose sa domination et sa religion par le glaive, que ce roi d'une cour de chevaliers qui convertissent les païens dans les tournois et les païennes par des amours? Est-ce encore l'homme d'autorité et de discipline, que cet empereur auquel la Belgique académique élève une statue comme au génie qui a fécondé avec les lumières de Rome les libertés germaniques? Non, ce n'est que son nom, rien que son nom! son nom prêté à des actions qui contredisent toute sa vie! son nom qui perpétue sa gloire au service de tout ce qu'il a foulé aux pieds! Pour ma part, je n'aime pas ces fausses reliques; ce culte des noms fameux me semble dangereux, même dans leurs contrefaçons diverses. Mais les mutilations qu'on est forcé de leur faire subir à force d'anachronismes me semblent un grand exemple. Je n'ai pas la plus petite pierre à porter au piédestal de Charlemagne. Triste honneur, en effet, pour la libre Belgique, d'avoir servi de berceau à un de ces hommes d'autorité et de violence qui servent de type à tous les conquérants et à tous les despotes! Mais, puisque la mémoire des peuples, histoire ou légende, conserve tant de héros, j'aime à voir les changements qu'ils y subissent, et j'admire, dans ces transformations littéraires du grand Charles, le néant de la

fausse gloire et la puissance de l'idée de justice. Un jour viendra où les hommes civilisés, où les peuples libres ne glorifieront que les vrais bienfaiteurs du genre humain, ne garderont de noms illustres que ceux qui seront marqués par une œuvre de vérité; mais, avant qu'ils sachent trier leurs grands hommes, c'est un beau spectacle de voir que l'opinion n'en accepte, n'en conserve aucun, si ce n'est pour le marquer à son effigie; c'est un beau spectacle de voir que, si un siècle, séduit par l'éclat d'un empereur, a légué à l'histoire une renommée, les siècles nouveaux cherchent à affirmer la fraternité, même sous le nom d'un homme de violence, et contrefont l'histoire, s'il le faut, pour mettre le nom du despote au service de la liberté.

LES

LÉGENDES CHRÉTIENNES

SUR

L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME

EN BELGIQUE.

Messieurs,

Rien n'est à négliger dans les manifestations générales de l'esprit humain. L'homme ne se paie point de mensonges, et la nature même de son esprit répugne à l'erreur. Sous les fables les plus grossières, on sent une faculté supérieure : l'intelligence, qui s'affirme en s'exerçant; dans les superstitions de l'enfance des peuples, il y a quelque chose de vrai, ne fût-ce que la recherche du vrai, du bien et du beau, ne fût-ce que le tableau d'une époque d'ignorance, peinte par elle-même, et l'on doit y voir autant d'efforts de la lumière intérieure pour percer les ténèbres et comme les premiers exercices du sublime besoin de penser.

Ainsi, la philosophie de l'histoire retrouve dans les mythes païens, et, comme embaumés et momifiés dans les symboles, le souvenir des premières découvertes utiles et la trace des antiques révolutions religieuses. Ainsi, les légendes catholiques sont comme les bulletins des grandes armées d'invasion, qui allaient conquérir le monde au nouveau culte.

Le temps n'est plus — ce temps de négation pure et simple, qui eût sa raison d'être et son rôle utile — où l'on ne

voyait dans les productions de l'hagiographie que des impostures indignes d'un regard de l'histoire, que des fables bonnes à livrer aux guêpes du ridicule. L'esprit n'était pas libre alors; il voulait, il devait déchirer tous ses langes. Mais une fois affranchie, la raison peut rendre à chaque chose sa place dans les annales du monde, et, s'il reste de faux voltairiens qui, ne sachant s'émanciper qu'à demi, conservent la peur des fantômes, la science libre ose regarder en face tout le passé, ne dédaigne rien de ce qui a servi aux hommes, distingue les époques, cherche les causes, apprécie le but, interroge même les fables et, retrouvant la vérité sous les couches géologiques les plus obscures de la pensée, rend les légendes à l'histoire politique, littéraire et morale de l'humanité.

C'est à ce triple point de vue, le seul qui convienne à des hommes libres, que je dois étudier les légendes sur l'introduction du christianisme dans notre pays.

Divers moyens ont servi à la propagation du christianisme, depuis la prédication par la discussion des idées et par l'exemple des mœurs, jusqu'aux décrets impériaux ordonnant le baptême sous peine de mort; depuis l'audace des apôtres à nier les dieux païens en face et à affirmer, dans le cirque, le Dieu nouveau, jusqu'à la rage des bourreaux conquérant les peuples à la Foi par le fer et la flamme. Le moyen qui réussit dans nos provinces fut autre. Les décrets des Constantin et des Clovis ne les avaient, pour ainsi dire, qu'effleurées; éloignées du centre de l'empire, n'offrant à l'action du pouvoir que de rares agglomérations d'hommes, elles furent relativement négligées par cette propagande brutale, et servirent d'asile, dans l'une et l'autre époque, aux Romains ou aux Francs qui préféraient l'exil à une conversion forcée. C'est sous les Mérovingiens que l'action commence sérieusement et elle affecte une forme nouvelle : la colonisation.

Le pays n'était pas à conquérir, il faisait partie du royaume des Francs; mais les populations y étaient trop disséminées pour être ramenées et tenues sous le joug religieux; il aurait fallu — passez-moi ces expressions modernes — placer auprès de chaque chaumière un prêtre et un gendarme. On eut

recours à un système nouveau : les rois et les seigneurs donnèrent des terrains vagues, d'anciennes constructions romaines, leurs propres châteaux, pour y fonder des colonies qu'on appela monastères. Là, régnait, chez lui, en maître, sur le sol qui lui appartenait, sur les hommes qui appartenaient au sol, une sorte de patricien romain, sous le nom d'abbé, avec sa clientèle de moines. Les hommes libres que ruinait la guerre s'attachaient à cette maison, comme les clients romains, comme les leudes germaniques; les esprits terrifiés des malheurs du temps, victimes ou coupables des crimes d'une époque sans frein, y cherchaient un abri contre les désastres, la vengeance ou le remords; les donations en terres et en hommes abondaient, et la communauté s'augmentait des prisonniers de guerre et des esclaves, que rachetait l'abbé, pour les attacher à la glèbe de la colonie et au culte du couvent.

Ces établissements, régis par eux-mêmes, assurés de nombreux priviléges appuyés sur le pouvoir royal, défendus au besoin par le glaive séculier, constituaient une véritable occupation du sol, préparant l'occupation des âmes; au premier succès, ils devinrent comme des citadelles élevées en pays conquis, pour maintenir la conquête. Puis, quand l'armée put marcher en avant et occuper de nouvelles contrées, ils servirent de points d'appui, de camps retranchés, de quartiers de réserve à cette invasion à la fois territoriale et religieuse.

Ce réseau de places fortes, s'étendit bientôt de Gand à Renaix, à Leuse, à Tournai, à Saint-Vaast, à Maubeuge, à Mons, à Nivelles, à Fosse, à Tongres, puis à Saint-Hubert, à Prum, à Epternac; il me semble en voir le quadrilatère dans Gand, Tournai, Lobbes et Saint-Trond; et c'est ainsi qu'en l'espace d'un siècle, les provinces belgiques, presque entièrement païennes, furent converties, ou plutôt (je tiens au mot, parce qu'il me semble juste) furent colonisées au christianisme.

Cette histoire se retrouve dans les légendes des saints. C'est là, c'est dans les *Acta Sanctorum* que l'on voit le mieux l'état de nos provinces à cette époque, l'abandon du sol couvert de forêts et de marais, le paganisme obstiné des habitants.

Ouvrez la vie de saint Amand, écrite, l'une par son contemporain Baudemont, l'autre par un anonyme, vous y trouverez le nom de Gand, prononcé pour la première fois dans l'histoire, et désignant un petit village au milieu de terres incultes. Les compagnons du saint l'abandonnent, pour la stérilité du sol ou pour la férocité des habitants, dit Baudemont, et l'anonyme qualifie ces populations de race implacable et de dure cervelle : *Duræ cervicis populus et implacabilis.*

Ouvrez d'autres légendes, celles de sainte Dymphe, de saint Rombaud, de sainte Waudru, de sainte Gertrude, de saint Trond, de saint Liévin, de saint Lambert ; vous assisterez au berceau des villes qui seront Anvers, Malines, Mons, Nivelles, Saint-Trond, Liége, et qui ne sont encore que des lieux sauvages, couverts de bois, hantés des ours et des loups ; ici, un ancien temple de Mercure, comme à Gand ; là, un camp romain abandonné, comme à Mons ; ailleurs, quelques chaumières entourées d'aunes, comme à Malines ; ou un misérable bourg, *ignobilis vicus,* comme la chronique d'Hariger appelle Liége.

Ces populations étaient toutes païennes. Dures cervelles, peuple implacable et féroce, car il défendait avec obstination ses dieux : *Cum multâ obstinatione,* dit la vie anonyme de saint Amand du VIIe siècle, *suorum defendens cultum deorum.*

Les premiers apôtres, j'allais dire colons, qui viennent ainsi occuper le pays, sont étrangers, la plupart du Midi de la Gaule : saint Eloy est limousin, saint Amand est aquitain, saint Arnulphe, ce prêtre qui fut l'ancêtre de Charlemagne, est aussi aquitain ; saint Liévin vient d'Irlande, saint Willibrod d'Angleterre ; saint Ghislain vient d'Athènes, dit-on. Ils doivent leur mandat et bientôt leurs richesses aux crimes des rois et à l'ambition des maires du palais. Dagobert apaise ses remords en envoyant saint Eloy à la conquête des païens de Flandre, et saint Amand est chargé d'expier, de la même façon, pour le même roi, un nouveau crime. Les seigneurs Francs, ayant à leur tête la famille Pépin, secondent ces entreprises et en prennent bientôt la direction. Cette œuvre, autant romaine que religieuse, assura aux Carlovingiens, avec l'influence du clergé gaulois, un double trône, sur

la terre et dans le ciel; elle fit de toute cette famille de rois, des empereurs et des saints. Nos provinces sont pleines encore de ces souvenirs. Parcourez nos églises, vous y trouverez les saints carlovingiens à chaque pas : sainte Itte, épouse du bienheureux Pepin de Landen, sainte Gertrude, sa fille, sainte Begge, sa plus jeune fille, mère de Pepin de Herstal; Saint Walbert, frère du maire du palais Gondebaud, sainte Waudru et sainte Aldegonde, ses filles; saint Vincent, son gendre; saint Bavo, d'une famille noble de la Hesbaie, sainte Gudule et sainte Pharailde, filles de sainte Begge... Je m'arrête à l'Eglise de Herstal, dédiée encore aujourd'hui à saint Charlemagne.

Il y a peut-être quelque exagération dans le tabeau que les légendes présentent de la stérilité du sol et de la férocité des habitants. L'enthousiasme de la mission, l'ardeur de la victoire, le dégoût des choses profanes, *l'ivresse du Saint-Esprit,* comme le dit Balderic de sainte Waudru, devaient exalter l'imagination et prêter de vives couleurs aux obstacles, des proportions excessives à la tâche entreprise ou réalisée. Ce qui ne peut être mis en doute, c'est la résistance des Belges à la foi nouvelle.

Le choix d'un emplacement favorable à ces colonies chrétiennes, devait avoir une véritable importance : il fallait prendre une bonne position stratégique en pays ennemi. Les légendes entourent ce choix, d'aventures extraordinaires ou de miracles, dont la plupart indiquent, symbolisent, si vous voulez, les deux principales conditions de sécurité pour la colonie au berceau : la fertilité du sol et l'isolement. Les fondateurs aidés du miracle cherchent comme une oasis dans la solitude.

Ainsi, une ourse enlève à saint Ghislain ses habits sacerdotaux; le saint, guidé par un aigle, découvre la retraite de la bête sauvage, ordonne à l'ourse de lui céder sa tannière et y fonde un monastère qui sera le bourg de Saint-Ghislain. L'apôtre peut se fier à l'instinct de l'animal sauvage, il a trouvé une retraite sûre.

Ainsi, un ange ordonne à Madelgaire de bâtir un couvent à Hautmont; le comte s'y transporte et voit tout le sol couvert de neige, excepté dans un espace que Dieu réserve à ses élus. Saint Vincent a trouvé son oasis.

La résistance à cette occupation du pays était impossible ; la résistance à la conquête, dont ces couvents étaient les quartiers généraux, fut vive. On a retrouvé pour d'autres peuples des cris de guerre contre l'invasion chrétienne ; ici, les seuls souvenirs de la lutte sont conservés dans les légendes des vainqueurs.

Un chant breton des premiers siècles s'écrie avec une énergie farouche : C'est de la chair chrétienne qu'il nous faut ! et le poëme slave de Zaboï célèbre une victoire des païens contre l'étranger, sans doute Charlemagne, qui leur apporte une langue inconnue, des coutumes nouvelles et un Dieu ennemi.

Les légendes de saints mettent en scène l'opposition des Belges à ces étrangers, qu'ils recevaient avec la rage des bêtes féroces, dit la légende de Saint-Eloy, et qu'ils flétrissaient d'un nom de Romains, devenu le synonyme du crime et de l'infamie.

« Qui pourrait énumérer, dit Baudemont, les outrages que saint Amand eut à souffrir pour le nom du Christ ? Combien de fois, il fut ignominieusement battu jusqu'au sang par les habitants de Gand ; les paysans ne se contentaient pas de le repousser avec violence de leurs demeures, les femmes elles-mêmes le traînaient au bord du fleuve et le précipitaient dans l'Escaut. »

Lorsque Gand fut colonisé et servit de point d'appui aux excursions nouvelles, le Brabant hérita de sa férocité.

Les bollandistes attribuent à saint Liévin lui-même une élégie latine, adressée quelques jours avant sa mort à l'abbé de Saint-Bavon. Ces vers du VIIe siècle me semblent plutôt composés après le martyre de Liévin. Quoi qu'il en soit, cette courte élégie, sous un style obscur, donne une idée, qui doit être vraie, de la vie cachée que la résistance du pays imposait à ces apôtres, du concours qu'ils attendaient de la maison mère, et de l'opposition des populations.

« J'ai vu, chose étonnante à dire, le soleil sans lumière, le jour sans rayon et le repos sans la paix. Depuis que j'ai visité ces peuples, le soleil ne luit plus pour moi, et ma vie n'est qu'une nuit. Race impie, agitée de passions barbares, le Brabant rugit et demande mon sang. En quoi ai-je péché contre toi, peuple ingrat ? Je t'apporte la paix, pourquoi me fais-tu

la guerre? Mais ta férocité sera mon triomphe et me donnera la palme du martyre; je sais à qui me confier et mon espoir ne sera pas frustré; car c'est en Dieu que j'ai mis sa force...

Cependant, quelque chose console mon esprit affligé. Gand me prépare un refuge, Gand me chauffe dans son sein, Gand m'appelle, me caresse, me nourrit, m'aime et me réchauffe. Là est Florbert, orné des fleurs de la vertu et de la probité. Florbert, le modèle de son troupeau, l'honneur de l'Eglise, l'union de ses frères...

Pendant que j'écris ces vers, son messager, pressant son âne, et las lui-même du fardeau, arrive et m'apporte ses présents accoutumés : il m'offre les délices des champs : le lait et le beurre, les œufs et les paniers pleins de fromage. Qu'attends-tu, mon hôtesse, cours à la porte et recueille ces richesses, toi qui tout à l'heure étais pauvre. Le légume cuit à sec, tu peux maintenant l'assaisonner, et la dure poterie va s'humecter de graisse.

Houtheim, village cruel, qui ne me rends aucun fruit, pourquoi, si bien cultivé, ne produis-tu que des chardons et des orties? Ma pauvre hôtesse n'a pour vivre que ce que Gand m'envoie de bonnes choses, et avec ses dons, le pieux abbé notre père, m'envoie de douces paroles, me sollicite à l'étude, et m'ordonne de célébrer le grand Bavon et de composer des vers élégiaques pour orner sa tombe. »

Cette simplicité du missionnaire, abrité dans une chaumière, ravitaillé par un âne, et bientôt martyrisé par des paysans, s'écarte singulièrement de la grande scène dont Rubens a fait un chef-d'œuvre. Mais Rubens peignait le christianisme triomphant, dans les pompes du martyre; il eût été mal reçu à en peindre les débuts modestes.

Si le peuple des campagnes montrait tant d'hostilité, tous les seigneurs francs n'étaient pas non plus du parti des Pepins. Le monde résistait avec ses instincts naturels à une religion qui disait aux hommes : Il est bon de ne pas aimer !

Les parents de sainte Aldegonde, saints eux-mêmes, l'engagent à se marier : la jeune fille s'enfuit; poursuivie par son fiancé, elle n'hésite pas à se jeter dans la Sambre : des anges la portent sur les eaux et elle échappe ainsi au mariage.

Saint Landelin ne résiste pas à ces tentations, il en croit les voix humaines qui le rappellent aux lois de la nature. Mais ces voix sont trompeuses ; il a cru écouter ses parents, ce sont des bandits qui l'ont séduit ; on lui parlait des devoirs de la famille et de la société, et le voilà entraîné dans le vice

et le crime. Il faut qu'un miracle l'arrache tout à la fois au monde et au mal, qui se confondent trop souvent dans ces récits mystiques.

La vie de sainte Alène est considérée par les bollandistes plutôt comme une légende que comme un acte de martyre. On y lit qu'un chef Franc Levold, seigneur de Dilbeck, fit torturer jusqu'à la mort sa propre enfant, une naïve jeune fille, coupable d'avoir reçu le baptême des mains de saint Amand.

Ainsi les hagiographes peignent le déchirement des familles et la colère des pères qui se voyaient enlever leurs enfants.

Cette résistance prit quelquefois même un caractère officiel. Ebroin, jeté par Childeric II dans l'abbaye de Luxeuil, en sort à la mort du roi, s'impose comme maire du palais à son successeur, et sa vengeance s'exerce sur les évêques qu'il frappe, sur les églises et les couvents qu'il arrache aux Romains, pour les livrer aux Francs restés fidèles à l'idée germanique. Un chant historique du xe siècle, un des plus anciens monuments de la langue romane, célèbre la passion de saint Léger, victime d'Ebroin. Le terrible Franc fait couper la langue et les lèvres au saint évêque et s'écrie avec une rage triomphante : Il ne pourra plus louer Dieu :

Jà non podra mais Deu laudeir !

Mais la voix des apôtres ne peut être étouffée ; la langue du saint repousse dans sa bouche ; elle pourra encore louer le Dieu des chrétiens.

Le martyre de saint Liévin est tout à fait semblable : Ecoutez les *Acta Sanctorum :*

« Un des habitants d'Houtheim, nommé Walbert, animé d'une rage diabolique mit ses tenailles de fer dans la bouche du Saint, lui arracha la langue et la jeta sous les yeux du peuple en disant : « Voici la langue de ce séducteur qui a égaré notre race par ses impostures! Elle ne mérite rien de plus que d'être jetée aux chiens pour qu'ils la dévorent... »

Mais, ajoute le légendaire, le fidèle serviteur du Christ ne fut pas abandonné de Dieu ; sa langue lui fut rendue, et, avec plus de confiance que jamais, il continua à enseigner au peuple les lois divines ! »

Peut-on imaginer un plus saisissant symbole de cette lutte de la force contre l'influence de la parole, une plus terrible

représentation de la résistance de ces peuples farouches à ces langues séductrices qui arrachaient les enfants à leurs familles, les païens à leurs dieux, les germains à leurs coutumes? Ainsi, l'histoire des derniers efforts des Francs contre l'église revit tout entière dans les légendes.

Un des caractères de toute colonisation est de s'appuyer sur la force de la mère patrie ou du pouvoir central, qui lui adjuge les terres et lui prête ses moyens de défense. Quand même aucun document ne viendrait confirmer ce fait pour les établissements religieux dans nos provinces, il suffirait d'avoir démontré qu'ils constituaient de véritables colonies, pour en conclure, par la nature même des choses, que le concours du bras séculier ne leur manqua point et dut contribuer singulièrement à hâter leur triomphe.

Mais les preuves existent et c'est encore dans les légendes de la victoire qu'elles sont le plus complètes.

On connaît l'édit de l'an 554, où Childebert décrète comme Théodose l'abolition du paganisme et la destruction des idoles. De nombreux édits Mérovingiens, comme plus tard les Capitulaires Carlovingiens, prescrivent le respect du dimanche, le paiement des dîmes, la répression des superstitions. Ces décrets ne furent mis en vigueur en Belgique que par les colons missionnaires du VII[e] siècle. Une des biographies de saint Bavon, recueillies par les bollandistes, dit positivement que saint Amand obtint de Dagobert et de l'évêque de Noyon un diplôme qui l'autorisait à contraindre les païens à embrasser la foi chrétienne : *Ut qui nollet, fidœi cogeretur.*

Les actions sont conformes au droit. Comment comprendre en effet autrement que, comme des actes d'autorité, comme l'exercice du droit de la force, ces récits où les hagiographes et les chroniqueurs nous montrent un apôtre, comme saint Bavon à Gand, comme saint Materne à Tongres, détruisant les temples, *dextruxit fanum,* renversant l'autel, *subvertit aram,* ou condamnant le culte des dieux, renversant le sanctuaire des démons : ***Damnatur cultura Jovis et Veneris. Emundantur delubra dœmonum,*** comme dit Hariger.

Les deux expéditions de Pépin de Herstal et celle de Charles Martel en Frise, où, en imposant leur autorité, ils détruisent les idoles, préparaient victorieusement la prédication

de saint Willibrod. Le moine n'eut plus qu'à recueillir les moissons de la violence.

De nombreux miracles symbolisent aussi cette répression brutale. Que de fois les légendes ne nous montrent-elles pas les fléaux du Ciel s'abattant sur les populations païennes ou relapses : les maisons renversées, les moissons ravagées, les bourgs et les châteaux détruits, la ruine et la mort punissant la résistance à l'apostolat ; emblème saisissant de l'action de la force.

Ce nouveau mode de convertir les peuples obtint un prompt succès, et les couvents assurèrent la durée de la conquête. « Les apôtres de ce temps, dit l'abbé Tiron, bâtissaient » des monastères parmi les peuples qu'ils avaient convertis » à la foi, comme les conquérants politiques bâtissait des » châteaux-forts dans leurs conquêtes, pour les conserver et » les défendre. Ces asiles religieux étaient autant de pépi- » nières qui fournissaient de nouveaux ouvriers et servaient » comme de quartiers généraux à l'armée pacifique de » l'Evangile. »

Un grand fait historique vient confirmer ces vues sur l'établissement du christianisme dans nos provinces. Cette œuvre, autant politique que religieuse, non moins romaine que chrétienne, comptait un siècle et demi de travaux et de succès ; elle semblait irrévocablement achevée ; elle avait donné aux Pépins le trône et à Charlemagne un empire. L'empereur, armé du génie de Rome, avait subjugué les Saxons, avait détruit le palladium politique de la race germanique qui rappelait les terribles succès d'Arminius sur les Romains; puis, l'œuvre accomplie, la solitude étant faite sous le nom de paix, le vainqueur avait cru transporter les restes d'un peuple libre en lieu sûr, en les balayant vers la Flandre de saint Amand et de saint Bavon. Mais Charlemagne est à peine dans la tombe que les Normands se précipitent sur l'Empire, vengent les Saxons massacrés, leurs dieux détruits, leur race traînée en esclavage et le *littus saxonicum* sert, pour ainsi dire, de porte à l'invasion. A leur approche, le génie germanique se réveille au cœur des populations colonisées par le génie autocratique. Les serfs de l'Eglise romaine passent à l'ennemi, qui parle la langue de leur race ; les hommes libres eux-mêmes, fraternisent avec ces pirates

qui crient vengeance contre les Romains. Représailles violentes ! Les couvents sont envahis, saccagés, détruits, incendiés et l'Eglise belgique compte plus d'un martyr.

« Dieu a permis aux païens de marcher sur nos têtes, dit » la cantilène germanique sur la bataille de Saucourt ; et les » Francs servent leurs soldats, et les chrétiens passent à » l'ennemi. »

Les serfs des campagnes se lèvent, se joignent aux envahisseurs et courent au sac des couvents. « Ils étaient plus cruels et plus implacables que les barbares eux-mêmes, » dit un historien de l'Eglise. Les Normands, en effet, n'avaient que leur race et leurs dieux à venger, et les serfs vengeaient leurs propres souffrances. « Un grand nombre retournent au paganisme, » dit Frodoard. *Quorum multi christianam deserentes religionem.*

Des moines eux-mêmes profitent du bouleversement et reprennent la liberté, dans l'orgie et la débauche, et, à la fin du x[e] siècle, les Normands recrutent encore des soldats en Flandre, pour leurs expéditions dans le Midi. Ainsi, l'œuvre des carlovingiens est ébranlée jusque dans ses fondements.

Cette révolution politique et religieuse, qui se souleva à la faveur des invasions normandes, constate un fait important que doit recueillir l'histoire. L'ordre nouveau, qu'avaient établi les couvents et qui avait annihilé peu à peu tout autre pouvoir social et réduit à néant le gouvernement des hommes libres et la société germanique toute entière, cet ordre nouveau, qui marchait droit à la théocratie pure, se trouva, au premier danger, impuissant à défendre le pays et à se défendre lui-même. Ces maîtres étaient à la fois chefs militaires et religieux du pays ; ils avaient la croix et le glaive, l'ost royal et sacerdotal. Tant qu'ils n'eurent qu'à régner sur leurs serfs, ils tinrent les deux pouvoirs. Mais à l'approche d'un ennemi, à la première invasion des Normands, la plupart fuient, abandonnant leurs troupeaux au massacre, leur patrie à la dévastation. Quelques-uns veulent résister : leur armée est sans force. Ils n'ont pas formé un peuple ; ces masses qu'ils ont privées de tout ressort et qu'ils tiennent au joug, cette plèbe ignoble, *ignobile vulgus*, comme l'appelle avec mépris un de leurs chroniqueurs, se laissa égorger. L'Eglise en avait fait un bétail ; pouvait-il, au premier

coup de fouet, devenir une armée pour la défendre? Non. Ceux qui se sentent hommes encore passent à l'ennemi et courent à la vengeance : « Ce sera un grand châtiment, » avait dit Alcuin, qui avait pressenti ces invasions, aussi bien que Charlemagne.

La résistance vint du pouvoir central ; l'empereur Louis le Germanique et, après lui, l'empereur Arnoul appellent à eux tous ceux qui restent fidèles au Christ. Louis le Germanique marche à l'ennemi, en chantant le *kyrie eleison*. Il gagne la bataille de Saucourt, sur laquelle il nous reste un chant populaire germain ; mais il n'arrête pas la révolution. Arnoul l'arrête sept ans après, par la victoire de Louvain. Mais le bouleversement avait duré plus d'un demi siècle, et la révolution avait emporté la théocratie. Les maîtres ecclésiastiques du pays, qui n'avaient pu le défendre, durent céder la place à de véritables chefs de peuple. « De nombreux seigneurs francs, —un chroniqueur religieux du temps, Reginon, le dit positivement et en nomme plusieurs,—avaient pris parti contre l'ancien ordre de choses ; les moines eux-mêmes abdiquèrent le pouvoir pour recouvrer la sécurité, et les abbés firent place aux avoués et aux comtes. Les *Acta Sanctorum* de l'ordre de saint Benoit constatent cet effet de l'invasion normande, avec des paroles de mépris :

« Par là, disent-ils, les moines, rentrés dans leurs abbayes, » s'abaissèrent à ce point jusqu'au rang des vilains, que, » dédaignant les expéditions militaires, méprisant l'*ost royal* » *et sacerdotal*, moins par zèle pour l'ordre sacré que par le » lâche désir du repos, ils préférèrent perdre tous leurs droits » sans retour et les abandonner aux chevaliers voisins. »

Enfin, le comte de Flandre lui-même, Bauduin le Chauve, se prononce et agit vigoureusement contre toute restauration politique de l'Eglise. La lutte fut vive entre lui et le fougueux archevêque de Rheims, Foulques ; le comte répondit à l'excommunication par la violence ; il fit assassiner le chef de cette restauration, qui l'accusait de chasser à coups de verges les prêtres de leurs domaines. C'est de ce moment que l'homme d'Eglise fut compté dans la législation des Flandres pour la moitié d'un homme libre.

La révolution, fille de l'invasion normande, avait porté ses fruits, et il n'est pas inutile de remarquer que les provinces

où l'esprit de liberté va renaître le plus tôt et le plus sûrement, sont celles-là mêmes où cette révolution a passé, rallumant dans les cœurs le sang germanique. La revanche de l'esprit romain était assurée et la prépondérance de l'Eglise était conjurée chez ces peuples, chrétiens, mais libres pour plusieurs siècles.

Tel est le tableau historique qui ressort surtout de la vie des saints belges, du VIIe au Xe siècle, et je n'hésite pas à dire qu'il contient un grand enseignement contre cette intruse qui, parlant aux hommes des choses du ciel, veut s'immiscer dans les choses du monde et qui porte un nom condamné par la raison comme par l'histoire : la théocratie!

Les *Acta Sanctorum* appartiennent aussi à l'histoire littéraire et morale de l'humanité. Si je ne me trompe, il ne sera pas moins utile de les étudier à ces autres points de vue.

L'art est l'incarnation de l'idée dans les splendeurs de la matière; il s'adresse aux sens pour parler à l'âme. Sans l'idée philosophique ou morale, l'art n'est point, le marbre manque à la statue. Sans la forme artistique du beau, la pensée est comme un diamant brut. Les légendes unissent le but moral aux procédés littéraires, et ces deux côtés méritent notre attention.

Quand on considère, dans son ensemble, ce vaste cycle de légendes qui embrassent toute l'histoire du monde et couvrent toute la chrétienté, une première idée nous frappe. L'antiquité, qu'on accuse d'être attachée à la matière, ne rejetait pas l'esprit; elle scella leur union dans une harmonie sublime et fut le règne des beaux-arts. Le succès du christianisme est dû à une réaction de l'âme contre un matérialisme qui aboutissait à la corruption et à la tyrannie. Sous une religion purement spiritualiste, qui condamne la matière et se défie des sens, l'art serait un contre-sens, si la nature humaine n'était pas plus forte que tous les dogmes et pouvait subir une existence sociale purement spirituelle. Ce fut donc en vain que le christianisme, qui s'annonçait comme venant détruire « la science des savants et la sagesse des sages, » proscrivit les arts profanes, depuis le théâtre jusqu'à la grammaire, brûla les chefs-d'œuvre du génie antique, brisa les

marbres avec les temples et persécuta les sciences et les lettres dans leur renaissance. Nulle religion ne peut empêcher l'oiseau de chanter sur son nid. L'Eglise elle-même eut besoin de ces puissants auxiliaires de toute action humaine qu'on appelle les beaux-arts; les sermons ne suffisent pas, et ils sont aussi un art; l'Eglise eut bientôt des légions d'écrivains, des montagnes de romans, et, quand l'art profane, en vain comprimé, prit un puissant essor dans les langues modernes, elle fut obligée de lui emprunter sa voix nouvelle et d'opposer aux chants des trouvères, la poésie des légendes. C'était bien la peine de proscrire les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et latine, pour les remplacer par le grec barbare et le latin grossier du moyen âge. Ces papes, qui condamnent la lecture de Virgile, ne savent rien de mieux que d'imiter Virgile. Vous connaissez le beau vers :

Macte animo, generose puer, sic itur ad astra.

Lorsque saint Grégoire le Grand encourage saint Amand dans sa mission, c'est en empruntant sa pensée et sa forme au poëte païen :

Cresce, puer, virtute nova, sic ibis ad astra.

Saint Liévin se prépare au martyre en parlant des Muses et de la fontaine de Castalie, dans des hémistiches empruntés à Virgile :

Sic ego qui quandum, studio florente, videbar
Esse poeta, modo curro pedester equo,
Et qui Castalio dicebar fonte madentem
Dictæo versu posse movere lyram,
Carmine nunc lacero dictant mihi verba Camænæ.

La vie des saints en vers latins, comme celle de saint Amand par Milon, celle de saint Willibrod par Theofroy d'Epternac, n'ont pas une autre poétique. Le spiritualisme, ennemi de la forme, est obligé d'emprunter sa forme artistique à l'antiquité et de créer cette anomalie étrange, cette monstrueuse chimère : un art chrétien portant la défroque du paganisme.

C'est que l'art est une nécessité sociale; on le maudit, on le condamne, on le détruit; mais, à peine vainqueur, on est obligé d'avoir recours à ces charmes de l'enfer; on a beau faire de

l'homme un ascète et proclamer la terre une vallée de larmes, la vie humaine une expiation, la vie rayonne; fleurit et chante, même dans les monastères; elle crée, dans l'abondance de ses forces, et l'art comme l'humanité est immortel.

Cet art religieux, avec sa phraséologie païenne, a tous les procédés de l'art profane. L'imagination humaine, avec des aspirations infinies, n'a que des moyens bornés. L'imitation est une de ses meilleures ressources. Il n'est pas un épisode de la Bible et de l'Evangile qui n'ait été imité par les légendes et tout ce qu'elles purent prendre à l'histoire antique, aux contes arabes même, fut approprié à la vie des saints.

L'imagination en imitant aime à varier et à surenchérir. Que de variantes gracieuses, naïves ou grossières, des récits de la Bible ne trouve-t-on pas dans la vie des saints?

La métaphore est un autre procédé artistique, et toute métaphore est prise au pied de la lettre par l'art naïf au berceau. Ainsi le baptême donne une vie nouvelle, l'homme baptisé renait, et les légendes sont remplies de conversions, devenues des résurrections opérées par leurs saints héros. La conversion ou la pénitence guérit de l'aveuglement du péché, de l'obstination sourde du pécheur, du silence de la conscience : La métaphore attribua aux saints la guérison des muets, des sourds et des aveugles.

Un des auteurs des *Acta Sanctorum*, le père Henschenius, dénonce *ce faux principe qui a induit tant de monde en erreur*, ce sont ces paroles.

« La coutume était répandue dans les Gaules, dit-il, et dans d'autres pays de représenter les saints qui avaient été décapités, portant leur tête dans leurs mains devant leur poitrine, et le vulgaire crut que ces saints avaient ramassé leur tête après leur martyre et l'avaient portée au lieu où ils devaient être honorés. Ce miracle peut avoir eu lieu une fois ou deux, mais, dès qu'on reconnaît le faux principe qui a induit tant de monde en erreur, on est en droit de ne plus l'admettre d'aucun saint dont les actes ne seraient pas à l'abri de tout soupçon,

Le symbole est un autre procédé de l'art, qui aime à donner à l'idée une forme corporelle et des traits physiques : l'un des caractères les plus prononcés des légendes est cette sorte de matérialisme qui personnifie toute chose. Ainsi, une mauvaise pensée devient un démon sous la figure d'une femme séduisante ou d'un bel adolescent ; la vertu est un ange qui vous suit sans cesse; les ardeurs du remords deviennent les flammes

de l'enfer, et il n'est pas jusqu'aux plus spirituelles aspirations de l'âme vers Dieu qui n'aient pris une forme toute physique que la naïveté a trop souvent portée à l'obscène, dans les mariages des saints avec la vierge ou des saintes avec le Christ.

Ainsi les légendes spiritualistes sont un art véritable, un art trop souvent matérialiste. Un grand événement avait frappé les esprits : la conversion des peuples. Il fait le fond de cette vaste littérature et la forme est donnée par la crédulité d'une époque naïve et par l'exaltation d'une foi inculte.

L'esprit, le but des légendes était le but même de l'art : la propagande philosophique et morale, par l'exemple de la vie. On voulait convertir les peuples et les entretenir dans le culte nouveau. On voulait présenter à des populations incultes des préceptes de religion et de morale. Les sermons ne pouvaient suffire ; les missions, appuyées sur la force, n'entraînaient que l'adhésion extérieure. On eut recours aux charmes de l'art, qui donne à l'idée la forme saisissante du récit, qui met les mœurs en scène et propose à l'imitation des hommes les modèles de l'homme. Et cet art atteignait en même temps un autre résultat, il fournissait aux esprits des aliments, des traditions, des récits, des lectures appropriés à leur état d'ignorance et de nature à remplacer leurs anciennes superstitions, leurs fables nationales, leurs souvenirs populaires, en les christianisant.

« Il s'agissait dit Dom Pitra, en prenant contre les bollandistes la défense de ce que les légendes irlandaises ont de trop merveilleux ; il s'agissait d'arracher un peuple naïf et fort au magisme druidique. »

« Les légendes, dit M. Leroux de Lincy, ont été pour les chrétiens de ce temps ce que sont pour les orientaux les longs récits dont les *Mille et une Nuits* nous donnent un échantillon. »

Ce but fut atteint d'une manière naïve et grossière, comme l'époque. Pour propager l'idée chrétienne, on présenta aux peuples l'exemple des merveilleux effets de la foi, des dangers terribles du mépris du Dieu nouveau. Pour répandre l'idée morale, on n'inventa rien de mieux que de mettre en scène d'effroyables punitions pour le moindre péché, et d'ineffables clémences, des grâces infinies en faveur de la fidélité tenant

lieu de vertu. Le tout, conté avec crédulité, avec véracité, comme Hésiode et Homère disent l'intervention des dieux et des déesses. Car, s'il dut y avoir du charlatanisme et de l'imposture dans une époque de prétendus miracles, ce ne sont pas ceux qui trompent qui écrivent les légendes, mais ceux qui croient, et il ne faut jamais oublier cette distinction, si bien établie par Schiller en faveur de l'art naïf des époques primitives.

Les avantages de la foi, tels que les légendes les mettent en scène, peuvent s'exprimer en deux mots, qui résument l'infinie quantité assez monotone de cette catégorie de miracles : On ne disait pas seulement : Croyez et vous serez sauvés ; on disait : Croyez et vous serez guéri, protégé, riche, heureux, dans ce monde et dans l'autre.

Une scène de la vie de saint Géry montre cet idéal sous un jour particulier, bien digne de remarque. Le saint, qui vient d'être nommé évêque de Cambrai, fait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. La maison du comte se trouve sur son passage ; douze prisonniers condamnés à mort y attendaient le bourreau ; ils espèrent dans l'intervention de l'évêque et ils la réclament, en poussant des cris de grâce à travers les barreaux de la meurtrière. L'évêque intercède en leur faveur ; mais le comte, *type du maître séculier et enorgueilli de sa puissance mondaine,* dit l'hagiographe, reste implacable et sourd. Alors, le saint s'adresse au roi des rois ; il prie, et les portes du cachot s'ouvrent, les chaînes des prisonniers se détachent, et les malheureux se jettent aux genoux du ministre de Dieu, dont une parole est plus forte que les fers et les verrous des maîtres du monde.

Ainsi, à en croire ces récits qui passaient de chaire en chaire, de bouche en bouche, être chrétien, c'était se donner pour protecteur le clergé, le miracle, Dieu même, contre les puissants de la terre.

Le côté moral des légendes doit nous arrêter un instant. Deux points y sont à distinguer : le genre en lui-même et ce que comportait l'époque.

Quand on compare l'art religieux et l'art profane, on trouve en présence deux principes qui expliquent leur antagonisme

philosophique et moral et leurs destinées diverses. L'un de ces principes est écrit dans des dogmes éphémères, l'autre est éternellement gravé dans le cœur de l'homme. L'art profane relève du cœur humain et lui demande son idéal, progressif comme lui, ses inspirations, le fond même de ses sujets, la grandeur et la vie de ses œuvres. Son principe est l'homme avec toutes ses facultés, puissantes pour le bien comme pour le mal, et qu'il doit former au bien ; son but est de faire servir les splendeurs du beau à répandre la conscience du juste et le sentiment du vrai. L'art profane se fait l'auxiliaire des progrès humains.

La poésie religieuse part de Dieu, ne voit qu'en Dieu la source du bien, la règle de la vie, la loi des cœurs, l'arbitre des âmes. Ce n'est pas de la conscience éclairée qu'elle attend la vertu, de la générosité des cœurs bien nés qu'elle attend la grandeur et le progrès moral. L'homme ne peut rien sans l'inspiration d'un maître absolu, sans le caprice d'une grâce qui a ses élus et ses réprouvés. L'art dévot se fait l'apôtre et le courtisan du despotisme céleste.

Lequel de ces deux genres de poésie est vraiment moral ? Ai-je besoin de le dire ? Mais, quand je vois la poésie mystique, dans tous les temps et sous tous les cultes, tendre à l'asservissement de la raison et du cœur, subjuguer les âmes par les terreurs de la superstition, ou les détourner des vrais et difficiles devoirs du monde pour les pratiques les plus vaines ou les plus folles ; quand je vois Dieu représenté comme un maître fantasque, qui se joue des plus terribles supplices pour punir une seule pensée rebelle et qui se laisse prendre par les plus mesquines flatteries à sauver les plus grands criminels ; quand je vois les hautes idées de la responsabilité morale et de la justice éternelle réduites à des contes ridicules : Ici, un moine tellement libertin qu'étant mort subitement, le chapitre n'ose l'enterrer dans le cimetière bénit ; mais il se disait le chevalier de la Vierge, et la Vierge le sauve par un miracle. Là, une religieuse séduite s'évade du couvent avec le chapelain ; mais elle ne passait jamais devant la madone sans dire *ave*, et la madone, reconnaissante, prend sa figure et occupe sa place au couvent pendant ses longues années de débauche, de sorte que, vieille et lasse du vice, elle peut rentrer au couvent sans scandale. Ailleurs, c'est un brigand auquel un éclair

de repentir à l'heure de la mort ouvre le paradis ; un ermite, qui apprend cela d'un ange et qui raisonne assez juste, se trouve bien dupe d'avoir sacrifié toute une longue vie dans les macérations, et se demande où il ira, lui : En enfer, répond la voix d'en haut. Dieu le frappe sur cette mauvaise pensée pour l'en punir éternellement. Un autre meurt dans l'impénitence, mais il a tant d'éloquence qu'il gagne le paradis par un bon plaidoyer, excellente ressource pour les avocats. Enfin, pour m'arrêter à un saint belge, saint Médard délivre, par une simple prière, un voleur qu'il surprend en flagrant délit, au moment où des abeilles, qu'il a troublées pour perpétrer son crime, en faisaient justice. Quand je vois les devoirs de la famille sacrifiés, le mépris des liens du sang enseigné par le miracle, la vanité de la science proclamée par le culte de ces panacées universelles qu'on nomme les reliques et auxquelles on fait servir les os des grands hommes, apôtres ou martyrs de l'humanité, et le lait de la vierge servant à ces cures merveilleuses ou offert aux saints, à saint Lambert de Maestricht entre autres, comme un avant-goût des délices du ciel, et conservé jusqu'à nos jours dans un reliquaire à Tongres ; alors, je crois vrai, juste, utile de proclamer bien haut que, pour être civilisateur, l'art doit être humain, que la poésie mystique est immorale et antisociale et qu'il n'est d'art véritablement grand, élevé, moral, que celui qui procède de la raison et de la conscience.

Hâtons-nous de le dire cependant. Si l'on se reporte à l'époque des légendes du moyen âge, du VIIe au Xe siècle, il n'est pas juste de les accuser d'immoralité. Platon veut que les arts donnent le modèle des bonnes mœurs et peignent les Dieux comme ils sont, et il gourmande Homère avec une grande hauteur d'idées pour les exemples de vices qu'il fait donner aux hommes par les Dieux. Platon « en disputant ainsi le prix à Homère » élevait l'idéal moral de son époque, mais il oubliait que le poëte n'avait pu prévoir les idées de l'avenir et qu'il a dû peindre les Dieux avec les couleurs de son temps. Ce qu'on a dit en faveur d'Homère est applicable aux légendes primitives. L'idéal grossier qu'elles présentent était à la portée de l'époque, et l'on peut dire qu'elles n'ont pas failli à leur but, tel que nous l'avons défini, et qu'elles donnèrent, aux esprits incultes du temps, un aliment moral de nature à faire la transition de leurs anciennes fables à la religion nouvelle.

De beaux traits s'y rencontrent d'ailleurs, qui s'élèvent au-dessus de ce niveau grossier. J'ai déjà cité la clémence imposée au comte de Cambrai par l'autorité morale de son évêque. Plus d'une fois, comme dans une scène de la vie de Saint-Bavon, plus d'une fois, selon l'expression de M. Guizot, « au milieu d'un déluge de fables absurdes, la morale éclate avec un grand empire. »

On sait maintenant qu'avec l'appui canonique de nombreux conciles, dont quelques-uns vont jusqu'à excommunier les abbés qui affranchissent leurs serfs, les couvents ont exploité, étendu même l'esclavage à leur profit. « Les chroniques, les actes des saints, les légendes miraculeuses, dit un mémoire couronné par l'académie de Belgique, ne nous parlent des serfs ecclésiastiques que pour attester avec une joie lugubre leur nombre toujours croissant. » (XVI.)

Quel esprit différent apparaît dans le récit du biographe de saint Bavon.

« Un jour, Bavon rencontre un homme revenant de l'exil, qu'il avait vendu lorsqu'il était encore dans la vie du siècle. A cette vue, le saint éclate en lamentations et gémit d'avoir commis un si grand crime. Aussitôt, il va à cet homme, tombe à ses genoux et lui dit : C'est moi qui t'ai vendu, lié de courroies; oublie le mal que je t'ai fait et accorde-moi une grâce. Pour le crime que j'ai commis contre toi, frappe-moi de verges, je t'en conjure, rase-moi la tête comme à un voleur, lie-moi de chaînes les pieds et les mains et mène-moi en prison. Si tu le fais, la clémence divine m'accordera ma grâce peut-être. Alors, l'homme tombe aux pieds de saint Bavon et déclare qu'il n'osera jamais faire cela à son maître. Mais l'homme de Dieu était très-éloquent, il le persuada enfin de lui accorder sa demande. Vaincu par ses prières, contraint et protestant encore, le serf fit ce qui lui était ordonné. »

Cet idéal, présenté aux hommes du VIIe et du VIIIe siècle, est beau, mais la vérité est tout autre. La vérité est cette joie lugubre que donne aux couvents le nombre croissant de leurs serfs; la vérité est la vengeance qui couvait au cœur des victimes et qui devait déchaîner, au premier signal des Normands, une révolution servile. La vérité est que ces fleurs exhalant un parfum suave, étaient comme étouffées sous l'ivraie des superstitions et sous les mauvaises herbes d'une morale grossière. Mais l'art au moins avait compris son but et rempli son devoir.

Excusables pour l'époque, compréhensibles dans le crépuscule de l'ignorance, ces fables devaient, dans des temps plus éclairés, comme au temps de Platon les adultères des Dieux d'Homère, prendre un caractère d'immoralité. Déjà, lorsqu'aux XIIe et XIIIe siècles, l'Eglise les recueillit et y ajouta de nouvelles fables, pour les opposer aux romans de la Table Ronde, elles formaient un contraste blessant avec l'idéal d'honneur et d'amour des trouvères. Cette littérature mystique dont Gautier de Coinsy est le poète dans ses *Miracles de la Vierge*, et Jacques de Voragine le compilateur, dans sa *Légende dorée*, cette littérature dévote ne peut supporter la comparaison. La poésie chevaleresque est déjà trop humaine pour ne pas être la condamnation de l'art mystique.

Deux catégories de ces légendes ont eu une destinée glorieuse.

Le vaste cycle des visions de l'enfer et du paradis, d'abord légendaire et moral, bientôt satirique, auquel ont pris part plusieurs de nos trouvères, comme Bauduin de Condé et Marie de Lille, aboutit à la *Divine comédie*. Mais Dante est plutôt un poète politique qu'un poète dévot; il est gibelin, il élève bien haut le devoir social; au lieu de quêter pour les couvents, il fustige les moines; au lieu de servir l'Eglise, il maudit ses richesses, condamne le pouvoir temporel et met des papes en enfer et des païens en paradis. Son poëme est comme l'Iliade de la liberté italienne.

Une autre légende roule sur la recherche du paradis terrestre. Saint Brandan se met en mer avec des moines pour le retrouver; il découvre d'abord le paradis des oiseaux, les ancêtres des oiseaux d'Armide, dit Chateaubriand ; il est assailli par un griffon et mille monstres, les ancêtres de l'Adamastor du Camoens. Il aborde, enfin, au paradis, qu'il trouve désert; des anges lui prédisent que l'Eden retrouvera sa fertilité lorsque les hommes allieront la vertu à la foi.

Cette légende eut un autre résultat : Elle eut une influence réelle sur les explorations maritimes; la découverte de l'île de saint Brandan fut longtemps le rêve des navigateurs espagnols; la possession en est réglée d'avance entre souverains, le traité d'Evora la comprend dans la cession que le Portugal fait à la Castille; les cartes géographiques marquent sa place vers les bouches du Gange. Vasco de Gama dit qu'il a

failli la rencontrer, et Colomb appuyait de rêves fantastiques ses études et ses intuitions scientifiques.

Ainsi, la recherche du paradis de la théocratie amène la découverte d'un monde qui doit être le monde de la liberté.

Christophe Colomb, Dante, Camoens : la puissance de l'art est tellement grande que le génie artistique frappe les sujets religieux de son cachet humain, et nous pouvons répéter, avec l'autorité de deux grands poètes, que l'art doit être humain, sous peine d'être dangereux ou stérile, nul ou immoral.

Les légendes ont eu une autre destinée dans notre pays : L'œuvre des bollandistes appartient à la Belgique. Préparée par le père Rosweyd, coordonnée par Bolland dont elle porte le nom, formée par Henschenius, achevée à demi par Papebrock, suspendue par la révolution française; reprise, aux frais du gouvernement belge, après 1830, cette renaissance des légendes est autant historique que religieuse. Une critique relative y règne, et, quand je me représente l'immense quantité de manuscrits recueillis dans toute l'Europe, les textes utiles à l'histoire rassemblés, collationnés, publiés, la chronologie des temps obscurs débrouillée et des questions historiques recevant des lumières inattendues; quand j'entends le père Henschenius, dans les paroles que j'ai citées, mettre à nu les faux principes des fables religieuses, quand j'entends le père Cuperus dénoncer aux chrétiens, « cette démangeaison puérile, pour ne pas dire impie, des hommes du vulgaire, de composer des légendes pour satisfaire à l'avidité du peuple ignorant »; quand je vois enfin des imprimeurs protestants du XVIIIe siècle, les Blaeu, accepter l'impression des *Acta Sanctorum*, et l'Inquisition d'Espagne les frapper de proscription pendant vingt années, je crois, toute réserve faite, que l'histoire littéraire doit regarder cette gigantesque entreprise, imaginée et conduite par des Belges, comme faisant honneur à la Belgique.

Mais la carrière des légendes ne devait s'arrêter ni à ces gloires profanes de la poésie, ni à ces volumineux recueils latins, bien plus utiles à l'histoire qu'à l'Église et plus consultés des savants que des fidèles. En aucun temps, l'art dévôt ne semble vouloir se résigner à laisser à leur place

ténébreuse, à leur époque d'ignorance, ces rêves de l'enfance de l'esprit humain.

La *Légende dorée*, les *Fleurs des Saints* n'ont pas cessé d'être offertes aux croyants comme des aliments de morale et de vertu, comme si l'esprit humain pouvait s'en tenir encore aux fables du moyen âge, comme si la morale et l'art en étaient encore réduits à ces types grossiers.

Aujourd'hui même, que l'on se plaint si haut et avec une certaine raison de l'immoralité des romans, de la corruption du théâtre; aujourd'hui que l'art profane semble l'école de l'adultère ou du demi-monde; pendant que les penseurs cherchent les principes de salut, que les moralistes étudient les conditions morales de l'art, que les poètes essaient les chants d'un idéal meilleur; que fait l'Eglise contre les plaies de la corruption et les menaces de décadence? L'Eglise reprend sa double tradition: elle pousse le pouvoir contre la raison libre et elle distille les venins du mysticisme. Qui le croirait? A l'époque de la science à la portée de tous et du néo-christianisme, en plein XIX[e] siècle, l'Eglise ne trouve rien de mieux contre l'art profane qui s'égare, que l'art du moyen âge avec ses fables surannées. Aux romans de l'adultère, elle oppose les hymens mystiques des saints avec la Vierge, des saintes avec le Christ; au théâtre corrompu, elle oppose les folies de la croix de saint François et les niaiseries de sainte Elisabeth; aux faibles œuvres du réalisme, elle oppose les chefs-d'œuvre du mysticisme.

C'est toute une renaissance systématique. Depuis longtemps, les écrivains chrétiens sérieux avaient reculé devant cette mythologie. Les hagiographes même étaient trop près de Voltaire, pour oser revenir à saint François. Fleury, dans sa préface de l'Histoire du christianisme, avait établi les règles de la critique historique et réclamé leur application à l'histoire de l'Eglise, au nom des intérêts de la religion elle-même. Lannoy et Tillemont, suivis de Baillet, avaient disposé les esprits à cette « antipathie pour le merveilleux, » comme dit Dom Guéranger. Louis Racine avait voulu connaître ces légendes, et les *Miracles de la Vierge*, de Gauthier de Coinsy, lui avaient paru si absurdes qu'il en avait fait le sujet d'une dissertation lue à l'Académie des inscriptions, et l'Académie, dans son rapport, avait déclaré ces contes « aussi contraires à la religion qu'au

bon sens. » Vous avez entendu les premiers bollandistes. Ghesquière, l'auteur des *Acta sanctorum Belgii,* suit leurs traces, et l'école des Van Espen pousse plus loin encore.

« Toute la chrétienté, s'écrie avec amertume Dom Guéranger, s'entendait pour supprimer le merveilleux de la vie des saints. »

C'était se méprendre étrangement sur les traditions de l'Eglise. Après la révolution française, les légendes reparaissent avec les miracles. On traduit les mystiques et on les imite; la vie des saints refleurit, avec la vie de la Vierge, leur reine. Les savants, les évêques, les abbés, les Montalembert, les Dom Pitra, les Lacordaire, les Dom Guéranger reproduisent à l'envi les chefs-d'œuvre du merveilleux.

« L'impulsion vient du ciel! dit Dom Guéranger, dans la » préface de sa traduction des *Actes des Martyrs*. C'est la » véritable vie des saints qu'il est enfin donné aux fidèles » d'aujourd'hui de voir et d'entendre. Notre siècle ne verra » réimprimer ni Baillet, ni Mesanguy; en revanche, la *Fleur » des Saints*, si chère à nos pères, reparait pour ranimer » chez leurs descendants cette piété naïve et franche qui les » rendit si forts et si fidèles. »

La renaissance est complète, et le travail ne se borne pas aux documents historiques, aux œuvres des maitres, destinées à quelques érudits; il s'étend aux masses, se met à la portée de tous les esprits et de toutes les bourses. De grandes imprimeries, à Tours, à Lille, à Tournai, sont organisées pour répandre le merveilleux à bon marché, dans des millions de petits romans catholiques pour tous les âges, pour toutes les occasions, et les écoles et les familles sont infestées de ces publications qui, au dire d'un ministre catholique belge, ne tendent à rien moins qu'à former des générations de crétins.

Ce fait n'appartient pas seulement à notre époque ni au catholicisme. Il est général. Suivons l'histoire. Déjà, après Alexandre et après César, on remarque une recrudescence du merveilleux païen. Constantin détruit le paganisme, et il décrète l'efficacité des miracles. Saint Dominique prêche le massacre des Albigeois et il offre aux populations terrifiées l'invention miraculeuse du chapelet. Le fondateur des ordres inquisiteurs est l'ami de saint François, le fondateur des ordres mendiants.

ces nids du mysticisme. Philippe II et Charles IX, en écrasant l'hérésie, promulguent la croyance aux sorciers, et les bourreaux du duc d'Albe ont pour héritiers les moines exorcistes. L'édit de Nantes est révoqué dans le sang, et Marie à la Coque épouse Jésus-Christ; le culte du Sacré-Cœur est fondé. Port-Royal est persécuté, les Provinciales sont brûlées, et le gallicanisme doit lutter contre de nouveaux mystiques. Aujourd'hui même, après la Restauration, nous avons vu la Croix de Minié, labarum nouveau, consacrant la Terreur-Blanche, et les miracles de la sœur Patrocinio, servant Don Carlos. Sur les ruines de la révolution de février et de Rome bombardée, nous avons vu exulter toutes sortes de miracles et proclamer le dogme de la Conception Immaculée.

Tel est le dernier enseignement qui ressort de l'étude de l'art mystique : En pénétrant au fond des choses, on trouve là un des plus dangereux instruments de l'asservissement des peuples. Chaque fois que la raison prend ses droits, que l'art profane, son organe sublime, s'empare de l'éducation du monde; chaque fois, le mysticisme réagit, complice du despotisme; les sirènes du merveilleux chantent pour égarer l'esprit humain et le rejeter dans les chaînes. Chaque fois que la liberté est vaincue, que la force tient sous ses pieds la civilisation qui râle ensanglantée; chaque fois, le surnaturel offre aux âmes fatiguées la coupe d'opium. La violence, impuissante par elle-même, soulèverait la révolte; car le breuvage de la défaite est trop amer; mais la superstition vient à son aide, elle énerve les vaincus, et l'assoupissement des âmes garantit la servitude. Ainsi, la poésie mystique est comme une fleur vénéneuse qui croît sur les ruines de la liberté.

Il est des saints, beaucoup de saints, qui sont de grands hommes historiques, des apôtres de l'humanité; et les légendes ont été écrites en vue de moraliser un peuple inculte, par des œuvres à sa portée. Ce sont comme les contes de fée de l'enfance des peuples. Et voilà qu'on fait servir la vie des saints et les légendes naïves des hommes de foi et de morale, à énerver l'humanité, à l'âge où elle doit sortir de tutelle, et à prolonger de quelques heures troublées le règne du despotisme!

La Belgique libre et civilisée ne se laissera pas détourner

de ses nobles devoirs du gouvernement de soi-même par cette légion de sauterelles. Non! Au x[e] siècle, les Belges, colonisés au christianisme, ne furent pas tellement séduits par les charmes des légendes, qu'ils n'aient secoué le joug politique des couvents à la première invasion normande. Au XVII[e] siècle, les Belges, écrasés par les soldats de Philippe II, ne furent pas tellement énervés par les moines d'Albert et d'Isabelle, qu'ils n'aient donné un père au jansénisme, créé l'école libérale de Van Espen et souri à toutes les lumières de la France de Montesquieu et de Diderot. La Belgique du XIX[e] siècle peut achever pour la science les *Acta Sanctorum ;* mais elle n'aura pas besoin d'une impulsion du dehors, pour empêcher un art énervant de donner à un peuple qui veut rester libre des générations de crétins.

LA VIE ET LES PAMPHLETS

DU MOINE RATHER.

Messieurs,

L'historien moderne ne se borne plus à la chronologie des souverains, aux changements de dynasties, aux guerres de conquête ou de rivalité, aux intrigues des diplomates; sous cette politique qui se joue à la surface de la société et qui trop souvent s'y joue de l'existence et de l'honneur des peuples, il doit chercher la vie même des nations, les diverses institutions sociales, les mœurs du temps, et il trouve dans l'état intellectuel et moral des hommes l'explication de leur histoire et comme le mot de leur époque. Un écrivain s'est tellement préoccupé de ce devoir nouveau, qu'il a donné à son *Histoire des Français des divers Etats* une forme qui se rapproche du roman et y a mis en scène les hommes de chaque siècle, pour leur faire présenter eux-mêmes, dans des mémoires supposés, leurs préjugés, leurs plaintes, leurs espérances, leurs habitudes.

M. Alexis Monteil n'est pas remonté au delà du XIVe siècle; s'il avait voulu commencer son histoire plus haut, avant l'an mil, et peindre par ce procédé les mœurs du Xe siècle, dans l'Europe centrale, de la Lotharingie à l'Italie, de Liége à

Vérone, il n'aurait pu imaginer rien de mieux que de laisser parler l'écrivain que j'ai à étudier aujourd'hui, de résumer en un livre le volumineux in-folio de ses œuvres, et d'écrire, sous la dictée de ce vigoureux lutteur : *les Mémoires du moine Rather, évêque de Liége, trois fois évêque de Vérone, abbé de Lobbes et d'Alne.*

Je ne puis faire ici ce livre. Je tâcherai d'en donner un résumé.

Dans une des premières années du xe siècle, un homme libre apportait un enfant dans l'église de l'abbaye de Lobbes, et le déposait sur l'autel de saint Pierre et saint Paul. Cet enfant n'était pas pauvre et nu ; il était déposé sur l'autel avec le pain et le vin : *tenens me cum pane et vino*, dit-il dans sa confession ; ce qui signifiait sans doute que sa subsistance était assurée au couvent pour sa vie. Mais on ne dit pas que rien y fut ajouté pour le vêtement et les études, en biens-fonds ou en argent, comme c'était l'usage. L'homme qui l'apportait — son père, son parent ou son tuteur, on ne sait — le livra à perpétuité à Dieu et à saint Pierre, transférant, par serment, toute l'autorité paternelle à l'abbaye, et prenant pour l'enfant l'engagement solennel de ne jamais secouer le joug de la règle : *Ut, ab hac die, non liceat illi collum de sub jugo regulæ excutere.* C'était la formule.

Cet enfant, qui venait augmenter le nombre des moines, était né vers la fin du IXe siècle, dans les environs de Liége, d'une famille libre. A sa majorité, il prit une plume pour confirmer le vœu paternel, et il écrivit sur le même autel : « Moi, Ratherius, je promets, devant Dieu et ses saints, fidélité, bonnes mœurs et obéissance, selon la règle de saint Benoit. »

L'abbaye de Lobbes était une des plus riches du pays. Au moment de la débâcle de l'invasion normande, elle avait été donnée, par Arnoul, roi de Germanie, aux évêques de Liége, et le dernier roi carolingien devait ratifier la donation. Les avoués de l'évêque avaient fortifié Thuin et avaient repoussé une invasion nouvelle. Le monastère possédait de nombreux villages avec leurs églises, leurs bestiaux et leurs serfs.

Cette riche abbaye était un des rares asiles des études. Son école rivalisait avec celle de l'évêque de Liége. Le jeune Rather en devint bientôt l'élève le plus distingué :

Perspicacissimus horum, dit Fulcuin, qui fut abbé de Lobbes et en écrivit l'histoire. Au sortir de l'école, Rather ne crut pas ses études achevées. Ayant appris quelque chose de ses maîtres, *pauca a magistris*, dit-il, il voulut apprendre beaucoup par lui-même :. *plura per se magis didicit*. Il devint bientôt savant dans les lettres sacrées et profanes; il connaissait Virgile, Cicéron, Térence, autant que saint Augustin, et il aimait particulièrement Perse, le satirique. Il s'exerçait à écrire purement et à parler élégamment le latin. Il disait la messe rarement, très-rarement, et avait l'usage de se baigner les jours de grandes fêtes, avant de communier; ce qui scandalise un moine auquel il l'écrit, nommé Patricus, qui disait la messe tous les jours et ne se baignait jamais.

Mais cette existence paisible de moine lettré, dont les péripéties devaient se borner à des élucidations de textes d'auteurs païens, comme Rather le fit pour quelques Milanais, ou à des discussions de théologie, comme la présence réelle qu'il débattit avec Patricus, — cette vie retirée ne pouvait suffire à l'esprit de Rather. En 920, il ne devait pas avoir trente ans, Étienne, évêque de Liége, qui était de droit abbé de Lobbes, étant mort, le moine se jette dans le tumulte des affaires. Deux influences, deux partis, même deux races, se trouvaient en présence et se disputaient l'élection. Les Carolingiens tombaient, les empereurs d'Allemagne commençaient à s'élever. Les seigneurs et les prélats de la Lotharingie se tournaient du côté de la force et de la vie; le duc lui-même, Gislebert, avait secoué un dernier lien d'autorité royale et voulait régner seul; s'appuyant sur l'empereur, d'accord avec l'archevêque de Cologne, dont ressortissait l'évêché de Liége, il s'empara de l'élection et porta un moine de Lobbes, d'une haute naissance, de la famille du comte de Provence, nommé Hilduin. Rather, alors, prit parti pour l'influence germanique et pour l'esprit d'indépendance qui émiettait les restes de l'empire de Charlemagne. Il suivit à Liége le nouvel évêque, élu par le clergé et le peuple, sous cette influence.

Il y était à peine que, par un de ces revirements si fréquents dans les époques de décadence et qui sont comme les derniers éclairs de vie d'un agonisant, Charles le Simple

se réveille, parcourt la Lotharingie les armes à la main, règne pour une heure, en appelle au pape de son droit, et donne à Liége un autre évêque, toujours avec le concours électoral du clergé et du peuple.

Hilduin avait décliné l'arbitrage du pape; il abandonna son siége et partit pour l'Italie. Rather l'y suivit.

Les débuts du moine n'avaient pas été heureux; ils semblent lui présager l'histoire de sa vie. Dès son entrée dans le monde, il avait vu et il devait expérimenter bien des fois encore la décadence du clergé, jouet des partis, l'inconstance des masses, esclaves de la force vacillante, et l'inanité des grandeurs dans le chaos.

Le clergé, corrompu, mais habile, instruit et puissant, qui avait livré les Gaules à Clovis et à Charlemagne, était devenu l'esclave du caprice des mille tyranneaux qui mettaient l'empire en poussière. Les moines, de mœurs meilleures, mais d'une habileté et d'une puissance non moins grandes, qui avaient marché à l'occupation du sol et des âmes, avaient vu, au premier danger social, le pouvoir leur échapper et leurs monastères tomber sous la direction d'avoués laïcs, capables de défendre le pays. Cette dépendance était fatale au clergé; la servilité l'envahissait; à l'habileté des forts succédait la vénalité et la ruse des faibles; la science, qui aide à la puissance et qui donne la dignité, était méprisée pour l'ignorance, complice de la bassesse; la corruption, élégante, épicurienne et lettrée, avait fait place aux plus viles débauches et au plus honteux mépris de soi-même.

Voilà ce que le moine, instruit et honnête, allait trouver en Italie, ce qu'il devait combattre toute sa vie, par ses actions, par la plume et par la parole.

Hilduin, chassé de Liége par un échec momentané de Gislebert, était appelé en Italie par le succès d'un membre de sa famille. En juin 926, Hugues, comte d'Arles, s'était fait roi d'Italie. En 928, Hilduin est nommé évêque de Vérone, Rather est attaché à son service; en 931, Hilduin passe à l'archevêché de Milan, Rather devient évêque de Vérone. Le roi qui le nomme est ce Hugues, qui épousera Marozie, la Messaline de la papauté. Le pape qui lui donne le pallium est ce Jean X, l'amant et le jouet de Théodora, la mère de Marozie et son émule dans la débauche.

Hilduin tenait sa promesse envers le moine, qui avait quitté son couvent et son pays pour suivre sa fortune. Mais le roi Hugues, qui s'y était engagé tout d'abord, avait eu sans doute l'occasion de connaître cet étranger; il voulut donner à Vérone un évêque dont il fût plus sûr et qui lui payât chèrement son élévation. Rather cependant avait fait diligence, et il revenait de Rome avec la double nomination. Hugues n'aurait sans doute pas hésité à fausser sa promesse et à résister au bref du pape, au choix d'Hilduin, aux vœux des premiers du royaume, s'il n'avait espéré la mort de Rather; car le nouvel évêque était revenu de Rome presque mourant :

« J'étais couché malade et ne vivant plus qu'à demi, écrit-il au pape. Des amis persuadèrent au roi, je pense, que je n'en réchapperais point. Cet espoir lui fit consentir à satisfaire aux vœux du souverain pontife... Je guéris cependant et fus ordonné. Mais le roi en eut une grande colère; il jura par Dieu (et il tint son serment) que je ne me réjouirais de mon élévation aucun jour de ma vie! »

Quel était donc le caractère de ce moine qu'on allait traquer comme un loup dans son évêché? Nul ne fera mieux son portrait que lui-même. Lorsque, trente-cinq ans après son entrée dans l'épiscopat, après avoir été chassé deux fois de son siége, il y remonta une troisième fois et qu'il s'y vit en butte à des attaques plus violentes que jamais, il prit encore sa plume qui lui avait servi tant de fois depuis la ratification du vœu paternel, et il écrivit un petit livre qu'il intitula : *Qualitatis conjectura cujusdam*; comme qui dirait : *Portrait de quelqu'un*. Ce *quidam*, c'est lui-même, et le portrait est traité d'une main ferme :

« Qu'on me lise si l'on veut, dit-il, et qu'on dise plus de mal de moi s'il est possible!

Puis il aborde son portrait :

Il blâme tout, les mœurs, les lectures, le chant des clercs. Le moindre mariage illégal, il l'appelle un adultère. Toute coutume est mise par lui en dessous de la loi, et il veut qu'on serve Dieu à sa manière, non selon l'usage. Il ne cesse de crier qu'on ne parvient pas sans de grands travaux à une grande récompense, et il réserve aux malheureux seuls le royaume de Dieu. Il tient toujours le nez dans un livre, et il ne cesse de

gronder. Et qui donc approuvera-t-il, puisqu'il se blâme lui-même sans cesse?

Ce qu'il dit, il l'écrit, et il veut le laisser aux générations futures pour qu'elles se gardent des mœurs de son temps.

Mais si sa langue se tourne contre tous, la langue de tous se tourne contre lui...

Sa vie est l'opposé de celle des gens qui prennent soin de l'honneur. Il méprise la toilette, il est mal chaussé, il ne recherche point de bons siéges, il manque de tables, son lit est mauvais, et il méprise les meubles de luxe. Rien ne se voit en lui de ce qui fait la gloire, rien de l'honneur.

Ce qui est du ressort de l'esclave, il ne dédaigne pas de le faire ; ce qui convient à un maître, il le méprise.

Il quitte le siége pontifical pour coucher sur la dure. Il ne prend aucun soin de sa société. Quand il mange, sa table n'est pas ouverte aux riches, il préfère les vilains et les pauvres. Il ne met aucune distance entre les nobles et les manants, car bien des nobles ont fait des choses ignobles, et bien des manants de nobles choses, dit-il, et il ajoute avec Salluste que la noblesse vient des actions de l'homme et de sa propre vertu et non de celle de ses ancêtres...

Cet homme déplaît à Dieu, comment nous le rendrions-nous favorable?... Sa loquacité est étonnante, mais il n'a ni l'autorité des maîtres, ni la faculté de persuader. Il est comme l'âne de Balaam : il prophétise et il est trompé, il bénit et c'est une malédiction...

Il ne sert ni l'Empereur ni le Duc, ni à l'armée ni à la cour; s'il va au palais, c'est contre son gré et pour s'enfuir au plus vite et retourner à ses livres. Il ne demande rien à César, ni pour lui ni pour les siens. *Il n'enrichit pas son Église!*

Il ne s'occupe de rien avec les grands du royaume, ne fréquente pas leurs hôtels, fait peu de cas de leurs conversations, et ne les invite point... Il revient toujours au logis les mains vides! Il ne prête de serment à personne et n'en demande de personne. Il méprise la gloire du siècle.

Si quelqu'un veut lui baiser les pieds, il s'y oppose en se récriant. S'il le pouvait, il resterait seul tout le jour, à lire et relire des livres. Il hait la société, il aime la solitude, il ne joue pas aux cerceaux, il fuit les jeux de hasard et ne s'occupe ni de chiens ni de faucons. Tantôt il parle trop, tantôt on le croirait muet; par moments, il est gai à l'excès, puis le voilà d'une extrême tristesse et prompt aux querelles. Et, qu'il soit triste ou gai, il est prêt à toute heure aux plaisanteries et aux mots piquants.

On reconnait ici Horace.

« Qu'il donne ou ne donne pas, il n'aime pas qu'on lui demande d'aucune façon, et il donne sans avoir promis. Il serait le plus

fourbe des hommes s'il ne dédaignait de mentir, le plus rusé s'il ne haïssait et si Dieu ne haïssait la ruse.

Il vous dit : mangez; vous en défendez-vous, il ne vous fera aucune violence. Il dit : buvez, et si vous refusez, il ne vous forcera point. Si vous lui faites des demandes importunes, il s'irrite; si, dans le besoin, vous n'avez pas recours à lui, il s'irrite plus fort.

Il s'inquiète si peu du mal qu'on dit de lui, qu'un jour il laissa, du matin au soir, quelqu'un l'attaquer, et lui donna douze écus pour sa peine.

Il n'aime pas les échanges de présents. Si un pauvre ne lui offre rien, il le traite de fou de ne pas garder pour lui ce dont il a besoin ou de ne pas l'offrir à un meilleur. Il préfère le nécessaire à la richesse, l'indigence à l'abondance; il aime mieux donner tout ce qu'il a, de son vivant, que de faire à sa mort la joie d'un héritier, et il veut mourir si pauvre, dit-il, que son enterrement soit dû à l'aumône, tant il tient son corps en mépris.

Un tel homme qui, de son aveu, n'aime personne et n'est aimé de personne, à quoi donc, demanderez-vous, peut-il être bon au siècle? A rien, répondons-nous, à rien!

Ce portrait, que j'abrège considérablement et dont j'ai élagué beaucoup de traits trop cherchés où l'auteur abuse de la pointe et de l'antithèse, ce portrait est plein de finesse, de vivacité, de coloris. Dans le fond comme dans la forme, on y sent un rude jouteur, maître de sa plume, un fier esprit, sûr de lui-même.

Cette audace à dire tout haut plus de mal de lui-même qu'on n'en disait tout bas, cette ironie qui change tous les griefs en autant d'éloges de l'accusé, en autant de blâmes des accusateurs, ce superbe orgueil dans la confession, qui affirme un caractère en face de ceux qui y voient un vivant reproche, tout cet ensemble constitue bien le genre passionné, souple, vigoureux, qui prête tous les tons à la polémique, qui donne à la défense des causes justes une bonne arme de guerre, et que nous appelons le pamphlet.

Un pareil caractère ne pouvait supporter patiemment la décadence du clergé. La lutte que Rather soutiendra contre son siècle sera longue et rude.

A peine est-il guéri et installé (août 932), que le conflit commence d'une manière qui peint bien l'époque. Le Roi prétend être maître, recevoir les revenus de l'évêché, en attribuer une part à l'évêque, et disposer du reste. Mais

Rather n'est pas homme à accepter cette déchéance ; il veut être « le pasteur de son troupeau et non le mercenaire du Roi ». Ce sont ses propres paroles, et la lutte s'engage. Elle est bientôt tranchée par des circonstances qui peignent un autre côté de cette époque, l'instabilité des trônes. Le pouvoir du tyran d'Italie était loin d'être incontesté ; il voulut l'étendre en épousant l'infâme Marozie, mère du pape régnant ; il faillit le compromettre. Pendant qu'un autre fils de Marozie défendait Rome, emprisonnait sa mère, dominait le Pape et repoussait l'usurpateur, Arnould, duc de Bavière, pénétrait en Italie et entrait à Vérone. Le duc Milon et l'évêque Rather ouvrirent les portes au vainqueur. Hugues était à Pavie ; il rassemble une armée, marche contre Arnould, et une seule victoire lui rend sa puissance. Milon, par une habile conversion, évita une disgrâce ; Rather perdit son évêché ; il n'avait été évêque que deux ans et demi.

Rather s'était compromis sans doute ; il le reconnait en se demandant toutefois avec Jacques, l'apôtre : Où est l'homme parfait ? et en s'écriant avec Jean : Que celui qui est sans péché me jette la première pierre ! Mais il avait été arrêté contrairement à la loi, condamné sans jugement, et il ne cessa de protester.

« Quoi ! le moindre séculier ne peut être condamné sans être entendu, et ceux dont le jugement n'appartient qu'à Dieu seraient à la merci des folies de quelques envieux !

Et pourquoi ? Parce qu'une sédition a éclaté dans la cité. Mais Dieu n'a-t-il pas dit dans saint Mathieu : Il est bon qu'il vienne des scandales, et dans saint Luc : La nation se lèvera contre la nation et le royaume se tournera contre le royaume.

Faut-il qu'à chaque sédition l'évêque en soit réputé le machinateur et condamné sans jugement ?

Il a été trouvé — dites-vous — au milieu des rebelles. Mais qui de vous peut juger de ses intentions ? Le prophète Jérémie n'ayant pu empêcher les Hébreux d'entrer en Egypte, ne les y a-t-il pas suivis, par charité, dit saint Grégoire. Et plus d'un saint n'a-t-il pas rendu sa ville épiscopale à l'ennemi ? Un évêque, lorsque l'ennemi lui demandait à qui il appartenait, répondit : Je suis serviteur du Christ ; et l'ennemi ayant répliqué : Moi, je suis le fléau du Christ, l'évêque lui ouvrit les portes de la ville et ne fut point condamné. Faudrait-il déposer tous les évêques qui, sachant leurs ouailles rebelles au roi, ne les ont ni trahies, ni livrées aux vindictes politiques, mais ont continué au contraire à leur dire la

messe, à les instruire dans la chaire, à donner le baptême aux enfants, l'absolution aux pénitents, le chrême aux mourants? Oubliez-vous la parole de l'Evangile : Si vous ne remettez pas les péchés des autres, mon père ne vous pardonnera pas vos péchés? Le gouvernail de l'Eglise ne doit pas être abandonné dans la paix, mais bien moins encore dans la tempête. Un pasteur veille sur son troupeau, même en l'absence du loup; le quittera-t-il quand le loup approche? Et s'il faut soigner son pupille en bonne santé, est-ce pour le négliger quand il est malade?

Non! l'Evangile nous dit : Dans le danger, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, et le pasteur mercenaire prend la fuite! »

Rather l'avait déjà dit : Il ne voulait pas être le mercenaire d'un roi.

« Le Christ a dit : Paissez mes brebis; mes brebis, c'est-à-dire les brebis que j'ai créées et que j'ai rachetées, mes brebis et non les vôtres, mes brebis et non celles de Tibère, mes brebis et non celles de Claude, mes brebis et non celles de Constantin ou de Théodose! »

Les mercenaires, dignes prêtres de la décadence, qui paissaient servilement les brebis de tous les tyranneaux du temps, s'étaient montrés dès le premier jour.

C'était le 2 février 935; Hugues venait d'entrer en vainqueur dans la ville; Rather célébrait la fête de la Purification. Au moment de l'office où l'évêque donne le baiser à son clergé, quelques prêtres vinrent à lui; le plus grand nombre, pour plaire au roi, lui refusa le baiser de paix, comme à un coupable. Et ce n'étaient pas ses ennemis, mais ses intimes eux-mêmes, ceux qui le recherchaient le plus, dit-il. Cette défection publique dut affliger profondément l'âme de Rather. Cependant, une troupe de soldats étrangers, qui avait poursuivi l'ennemi, rentre dans la ville, incrimine le clergé et court à la vengeance. L'évêché est pillé, les chefs de l'Eglise sont arrêtés, massacrés, ou jetés en prison; la ville est livrée au vol, au meurtre, à l'incendie, et, si l'évêque est épargné, c'est que ces étrangers le savent issu d'une de leurs nobles familles et le croient même parent du roi d'Italie. Cette nuit fut pleine de terreurs. Rather voulait sauver son clergé avec lui; son clergé le sacrifia pour se sauver. Sur les conseils d'Hilduin, l'évêque envoya au Roi une lettre collective qui le

perdit seul. Le lendemain matin, il était arrêté, condamné sans jugement et jeté dans une tour, à Pavie.

Le fougueux pasteur ne ménagea pas les traitres. Il demande à Dieu de pardonner à ces flatteurs qui mangeaient à sa table, qui le portaient aux nues, qui l'appelaient le juste et le saint, et qui l'ont vendu ! Mais il les compare, du premier mot, à ce monstre de l'antiquité qui servit à un père l'horrible festin de Thyeste. Puis, il s'adresse directement à celui qui a tenu la plume pour tous, qui a porté la lettre et qui a tourné cet écrit contre son protecteur :

« Hélas! mon fils, que dirai-je et qui dois-je plaindre? Moi qui suis mort ou toi qui insultes à mon cadavre? »

Puis, il lui rappelle le danger commun, les prières, les pleurs, les promesses de l'évêque en faveur de son clergé, la trahison qui l'a perdu, et il se félicite d'être plutôt victime que bourreau :

« On lit dans une histoire qu'un berger, ayant tué un homme, s'enfuit dans un hermitage et devint, à l'exemple des saints, un solitaire parfait, et chaque jour il bénissait un crime qui l'avait décidé à la vie religieuse. Ainsi, en m'accusant pour me perdre, tu as travaillé à ma perfection. Et, si j'étais près de toi, je voudrais baiser la main qui a écrit cette lettre qui, avec mes maux, a préparé mon salut, et qui, en me frappant de mort, m'a rendu à la vie éternelle. »

Mais il maintient son droit et son rang ; il gémit sur les malheurs de son église, veuve du vivant de son évêque :

« A qui faut-il l'imputer si une aussi grande quantité de chrétiens, qui devrait être conduite au ciel, est abandonnée à l'impiété et à l'enfer? »

Ces passages sont extraits de l'ouvrage le plus étendu qu'ait laissé Rather. Il le composa dans sa prison. Il lui donna un long titre : *Discours préliminaire ou méditations du cœur dans l'exil, etc.*, mais il voulait qu'on l'appelât d'un seul nom qui lui est resté : *Agonisticum, la Lutte,* et il y prend le rôle d'*athlète de Dieu* contre son siècle. C'est une sorte de traité de morale appliquée à toutes les situations de la vie.

Le premier livre est consacré aux positions sociales : Es-tu soldat, artisan, médecin; es-tu négociant, avocat,

juge, témoin, officier public; es-tu noble, mercenaire, conseiller, seigneur ou maître; es-tu serf ou élève; es-tu riche, de fortune médiocre, ou réduit à la mendicité, — l'évêque vous dicte à chacun les obligations du chrétien. Le deuxième livre prend un autre côté de la vie, ce que nous appelons l'état-civil; les conseils s'adressent à l'homme et à la femme, en général, selon la différence de sexe, puis dans le devoir conjugal, paternel et filial; ensuite, dans les diverses conditions de célibataire, de vierge ou de veuve; enfin, selon les âges, depuis l'enfant jusqu'au vieillard. Le troisième et le quatrième livres sont consacrés en entier aux devoirs des rois. Le cinquième, aux évêques. Le sixième étudie le mobile du devoir et place en Dieu le principe et le but de la morale.

M. Alexis Montreil aurait trouvé dans les deux premiers livres, surtout dans le premier, mainte page imprégnée de la saveur du temps, maint de ces traits où l'on sent les préjugés régnants et qu'il aimait tant à recueillir, pour donner à ces récits comme le goût de terroir d'une époque. Il n'eût pas manqué, par exemple, de mettre en scène le moine en présence du médecin, et lui apprenant ingénieusement à distinguer : « la lumière des ténèbres, la vérité de l'erreur, les œuvres du démon des bienfaits de Dieu, la science médicale des prestiges du maléfice. »

« Les piments et les simples appartiennent au médecin; les augures, les incantations, les superstitions, aux charlatans et aux sacriléges.

Ainsi, le furoncle peut être guéri, dit-on, en mettant sur le mal une tranche de radis bien trituré et en l'y laissant jusqu'au lendemain à la même heure, mais en ayant soin toutefois de faire prendre au malade peu à peu, pendant le même temps, du suc de radis, pour que le virus du clou, chassé par l'emplâtre, soit repoussé par la potion et ne s'épanche pas dans le corps. Mais, si l'on applique sur le mal un morceau de papier sur lequel on écrit en forme de cercle un affreux mot cabalistique, que je me garderai bien de citer, ce n'est pas un remède, c'est un maléfice; il ne guérit pas le corps, il met l'âme en danger de mort. Mais quoi, dira-t-on, si le mal guérissait! Mais quoi, répondons-nous, si le démon semble dire la vérité, qui n'appartient qu'à Dieu! »

J'ai pris cet extrait un peu au hasard. En recueillir un

choix nous mènerait trop loin, et la vie de Rather fut longue et occupée. Les livres suivants, d'ailleurs, nous attirent davantage; Rather, trahi par le clergé, vivant dans la prison d'un roi, s'occupe des rois et des évêques. Il passe rapidement sur les devoirs des rois envers leurs sujets; il a hâte de traiter leurs rapports avec l'Église, de parler en supérieur aux maîtres du monde, et, quand il arrive aux évêques, le même sentiment l'emporte; c'est pour gourmander leur faiblesse, leur ignorance et leurs vices, qui les mettent aux genoux des rois. Ici, dès le premier ouvrage de l'auteur, apparaît le genre où il excellera et le génie particulier de sa plume. *L'athlète* est en cause, et il montre qu'il est né pour la *lutte*.

« Es-tu roi?... honore les évêques et sache que tu n'es pas au-dessus d'eux, mais qu'ils sont au-dessus de toi, comme des anges, qui te sont donnés par l'Ange suprême, comme des dieux, placés près de toi par Dieu même.

Si tu crois que je mens, interroge ton ancêtre Constantin, interroge le psalmiste, interroge Dieu même. Constantin a dit : Vous nous êtes donnés par Dieu et vous êtes des dieux, et il ne convient pas qu'un homme juge les dieux. Moïse a dit : Je t'ai constitué le dieu de Pharaon, etc... »

Rather entasse les textes, accumule les citations, puis il s'écrie :

« Oui, ce sont des dieux; oui, ce sont des seigneurs; oui, ce sont des christs; oui, ce sont des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des évangélistes, des martyrs, des oints, des rois, des princes et des juges! Ils sont les béliers du troupeau du Christ, les pasteurs de ses brebis..., les huissiers du jugement dernier, les amis du Dieu vivant, les lumières du monde, les étoiles du ciel, les colonnes de l'Église, les médecins des âmes, les portiers du paradis, les porte-clefs du ciel... Pour eux, Dieu parle; pour eux, Dieu menace; pour eux, Dieu combat; oui, Dieu parle et ne se tait pas et ne dissimule point : N'osez pas toucher à mes Christs, dit-il avec le psalmiste. — N'enlevez rien à mes dieux, crie-t-il dans l'exode. Roi, tu ne peux arguer d'ignorance. Oui, Dieu les soutient et les anime : « Ne craignez rien, leur dit-il, car j'ai vaincu le » monde. Oui, moi, votre Dieu, moi, votre père, moi qui suis » par ma nature ce que vous êtes par votre mission; moi qui » partage avec vous, moi le Christ, l'oint, le pasteur, le prêtre, » l'évêque, le souverain pontife; moi, le Roi des rois, j'ai » vaincu le monde! Ce que vous redoutiez est vaincu; ce qui

» vous faisait trembler gît à vos pieds! Et, pour le prouver, » qui que tu sois d'entre mes serviteurs qui trembles, même » dans les cachots, même gémissant sous les fers, lève la tête, » arbore ton drapeau, étale tes trophées, déploie tes insignes, » montre ton labarum, et tu verras ce que deviendront ce » faste, cette grandeur, cet orgueil, cette tête de taureau, ce » cou superbe des filles de Babylone, cette tour de Sennaar, » ces murs de Jéricho! Tu verras ce qu'ils oseront entre- » prendre, comment ils céderont, comment ils supplieront, » comment ils chancelleront et seront confondus, humbles, » prosternés! Alors, cet homme qu'ils ont méprisé, injurié, » vilipendé, emprisonné, enchaîné, cet homme nu, qui a faim » et qui a soif et qu'ils accablent de toutes les misères, tu les » verras s'agenouiller devant lui! Car vous êtes mes témoins, » et qui vous méprise me méprise, qui vous attriste m'attriste, » et qui vous touche touche à la prunelle de mes yeux! »

Il y a du feu dans ce style; il y a dans ce moine une étincelle du génie de Grégoire VII. Mais Hildebrand luttera pour la domination, Rather résistait à la décadence.

Quand il se tourne vers les évêques déchus, les mêmes éclairs traversent son œuvre et plus d'amertume encore déborde de son cœur; car les vices et la servilité des évêques étaient bien plus dangereux que le vain pouvoir de tyrans d'un jour, et tout le clergé d'Italie l'abandonnait dans sa prison, sans protester au nom du droit violé, sans intervenir en faveur de l'innocence. Rather représente les évêques comme livrés à toutes les dissipations du monde, négligeant l'Église, portant des vêtements de laïques, d'étrangers, même de femmes; plutôt chasseurs que docteurs, plus orgueilleux que bons, plus rusés que simples, préférant paraître des chevaliers que des clercs, histrions et non évêques, plus comédiens que prêtres, livrés à Bacchus et non à la philosophie, plutôt menteurs que véridiques, plutôt impudiques que réservés, vivant dans un luxe oriental, entourés de chiens et de chevaux, passant la vie au milieu de festins somptueux, suivis de chanteurs et de danseuses, livrés à la débauche. Et parmi eux, pas un apôtre, pas un docteur !

Rather, alors, se mettant en scène, ajoute :

« Et pendant que l'un est fêté ainsi, l'autre est oublié; on jure par le nom de celui-ci, on se souvient à peine du nom de celui-là; on boit à la santé de l'un, et l'autre a soif et n'a pas à boire! Par amour de celui-ci, on se dilate le ventre dans

l'ivresse ; et celui-là, manquant de tout, n'a pas dans sa prison de quoi se sustenter ! »

Puis, il donne une lettre qu'il a adressée à deux prélats, un archevêque et un évêque, ses collègues, pour les rappeler au courage et au devoir :

« Pourquoi aspirez-vous au nom de pasteurs, si vous fuyez à l'approche du loup? Pourquoi avez-vous pris la houlette, si vous tremblez au premier péril? Pourquoi avez-vous reçu un salaire, si vous n'osez pas protéger votre troupeau? De quel droit buvez-vous son lait, si vous avez peur d'élever la voix et de lancer les chiens contre le voleur? De quel droit portez-vous sa laine, vous qui n'osez pas le défendre?

» Craignez-vous d'offenser le roi? Mais l'apôtre a dit : Si je plaisais toujours aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Dieu... Craignez-vous la mort?... Mais Dieu a dit : Pas un cheveu de votre tête ne périra!... La colère du roi peut vous tuer, mais toutes ses faveurs ne vous empêcheront pas de mourir. Et vous vous trompez encore. Jamais un roi n'a tué personne, car c'est Dieu seul qui dispose de la vie!

» Ah! si nous déposons toute virilité, pour nous plonger dans une mollesse féminine, rebelles à Dieu, soumis au monde, oisifs et lâches, avides de vaine gloire, envieux les uns des autres, gonflés d'orgueil, vides de bonté, livrés aux voluptés de la chair, brûlant d'amasser des richesses et paresseux à acquérir des vertus; pendant que nous cherchons les honneurs du siècle, nous perdons la véritable gloire; nous méprisons Dieu et nous souffrons que Dieu soit esclave! Par là, en redoutant la colère du monde qui passe, on encourt la vindicte éternelle : et, pour éviter un péril sur la terre, on se livre au suprême et inévitable jugement de la colère céleste! »

Ainsi débute, dans sa prison, cet écrivain vigoureux qui se sentait une force dans sa science et dans son style et qui n'hésita jamais à frapper ses ennemis de cette arme solidement trempée.

Rather resta dans la tour Walbert pendant deux ans et demi, en butte aux privations et aux avanies. Il en sortit pour être retenu à Côme dans l'exil, pendant deux nouvelles années et demie. Là, il remet en meilleur style une vie de Saint-Ursmar, premier abbé de Lobbes ; de là, étant invité à un synode en Bourgogne par des évêques, qui le croyait libre, il leur envoie une copie de son *Agonisticum,* pour protester de son droit et affirmer ses principes devant les évêques rassemblés.

Le Roi avait ouvert sa prison. Rather lui-même coupa court à son exil. Il s'évade et parcourt la Provence, la Bourgogne et les Gaules. Robert, évêque de Trèves, qui estime sa science, lui écrit pour lui demander son avis sur des questions de littérature profane. Rather s'excuse, car il est évêque! Ces sortes d'études sont utiles à l'épiscopat, mais un évêque ne doit pas s'en faire un jeu d'esprit pour lui-même. Il envoie à Robert une copie de son *Athlète,* car son apostolat est tout dans ce livre, et il lui demande un subside, car il est pauvre.

Le besoin le force cependant à enseigner les lettres profanes; il écrit une grammaire pour le fils d'une noble famille de Provence, son élève.

Cette famille lui offre en Provence un évêché, disent les uns, une abbaye, disent les autres; il refuse et met fin à cette vie errante, en rentrant à Lobbes (944).

Depuis vingt-quatre ans, le moine avait quitté son couvent, pour chercher fortune, comme il le dit. Il y rentrait, pauvre et exilé, avec un livre tout brûlant des luttes et des misères du monde. Le manuscrit original se trouvait encore à Lobbes à la fin du xviiie siècle.

Mais cette époque était une époque d'instabilité et de troubles. Rather avait pris à peine deux années de repos dans ce beau site, dans ce paisible monastère, au milieu de ses livres, qu'un événement politique le rappelait sur la scène. Le jeune Béranger, que Hugues avait déshérité pour se faire roi, venait d'entrer en Italie avec une armée. La cour et l'Église avaient passé du côté de la victoire. A Vérone, le duc Milon avait de nouveau trahi le Roi, et Manassés, l'évêque intrus qui tenait le siége de Rather, s'était vendu pour l'archevêché de Milan. Hugues, au milieu du danger, chercha des influences dans l'Église; pour opposer à Manassés un rude ennemi, il se souvint de Rather.

Rather n'avait trouvé en Italie que des malheurs, des scandales, des trahisons; il savait quelle société politique et religieuse il allait y rencontrer encore, et il devait prévoir les nouveaux dangers qui l'y attendaient; mais la lutte a ses attraits; une fois qu'on y a exercé sa force, on se résigne difficilement au repos; après chaque défaite, on redemande le combat. Rather n'était pas homme à renoncer,

pour quelque péril que ce fût, à peser de toute l'activité de son esprit sur les affaires du monde.

Voilà donc notre moine en voyage et suivant de nouveau le chemin de fortune. Chemin périlleux! Rather entre en Italie; Béranger, suscité par Manassès, l'arrête. Il cherchait un évêché, c'est une prison qu'il rencontre. Cependant, Milon veut balancer la puissance de Manassès et attacher Rather à Béranger; après trois mois et demi de captivité, Béranger le délivre. Appelé par Hugues, c'est Béranger qu'il va servir; Rather passe de sa prison dans le palais épiscopal, et voilà le moine captif redevenu évêque.

Mais cet évêque, qui gardait dans son palais les habits et le cœur d'un moine, ne rentrait pas au pouvoir pour être le jouet ou l'esclave d'une politique vaine, et il ne tardera pas à s'écrier, dans l'amertume de nouveaux échecs, « qu'il préférerait la tour de Pavie à la cathédrale de Vérone et la misère sous le roi Hugues à l'abondance sous le duc Milon. »

A peine évêque, Rather porte le fer dans la plaie de l'Église; il veut réformer les mœurs mauvaises et l'ignorance de son clergé, en lui imposant l'obéissance aux saints canons. La résistance éclate aussitôt; Milon la favorise, l'excite même en secret. Il ne veut qu'un agent pour balancer Manassès; mais il ameutera le clergé, le peuple, les serfs de l'Église, et Manassès lui-même, si l'évêque entend faire acte de puissance. Le tyran ne souffre pas de moyen terme : Rather doit désarmer ou tomber. A chaque pas, l'évêque rencontre l'opposition, la force d'inertie, la calomnie. Il ne peut assembler le peuple dans ses tournées épiscopales; il ne peut porter aucun décret, nommer aux emplois, destituer les coupables; son ministère est réduit à consacrer le saint chrême et à chanter les offices. Et encore! Un jour qu'il était dans sa cathédrale, au milieu de la cérémonie d'une ordination, tout son clergé l'abandonne et s'en va dans une autre église. Un autre jour, Manassès consacre un évêque de Vérone à sa place. Un autre jour, — ce fut le dernier coup — Lothaire, en faveur duquel Hugues, son père, avait abdiqué pour conserver un simulacre de royauté sous la tutelle de Béranger, Lothaire le fait prévenir que son palais va être envahi, son siége renversé, lui-même dépossédé, exposé à l'outrage, à la prison, à la mort. Le Roi lui conseille, *en ami*, d'abandonner

la place. Rather était à bout; il ne se croyait pas le droit de quitter son troupeau, comme un pasteur mercenaire, il répète ce mot caractéristique; mais il cède à la contrainte. Ce n'est pas le troupeau, c'est le pasteur que menacent les loups, dit-il; et le réformateur vaincu passe une seconde fois sous les fourches caudines de la décadence. Ce martyre, comme il appelle son règne d'évêque, avait duré deux ans.

Si une race gardait, dans cette époque, l'étincelle de la civilisation, c'était la race germanique. Rather en était issu, il avait pris parti pour elle à Liége, dès son entrée dans le monde; c'est à elle qu'il va recourir encore. Il se jette en Allemagne, parcourt, en exilé, la Bavière, la Souabe, la Saxe, secouru par les évêques, et il s'attache au parti de l'empereur Othon. Le roi Lothaire venait de mourir. Othon et son fils marchent sur l'Italie. Rather les suit, à la conquête de son évêché. Mais l'évêché a été vendu à un enfant de dix-huit ans, neveu de Milon. Ainsi, à la mort de l'archevêque de Rheims, en 925, le comte de Vermandois avait fait nommer, pour le remplacer, son fils âgé de cinq ans. Rather s'élève contre cet abus; mais Othon, qui veut être couronné par le Pape, ménage tout le monde, et Rather ne sera pas évêque. Il ne cèdera pas cependant sans faire sentir à ses ennemis sa supériorité. Il écrit à tous les fidèles, il raconte au Pape et aux chrétiens son histoire, depuis son élévation à l'épiscopat, et il demande justice; il veut que l'intrus soit mis en présence de l'évêque légitime et que le coupable soit condamné.

« Mon seul crime, écrit-il plus tard à l'évêque enfant, est d'avoir osé accepter le siége de Vérone avant que tu ne fusses né! Et quand même j'aurais pu prévoir ta naissance, qu'aurais-je pu faire et qui eût pu me dire si cet enfant qui devait naître serait un garçon ou une fille. Pour cette faute cependant, pour cette faute antérieure à toi-même, tu me poursuis, tu me fais arrêter, tu m'exiles, au mépris de l'Empereur. »

Mais Rather eut beau plaider. La vente de l'évêché fut respectée; le moine dut rentrer encore en Allemagne. Le frère de l'Empereur était un savant, l'Église en a fait un saint. Brunon logeait dans son palais toute une académie; Rather lui avait envoyé son *Agonisticum;* il le vit en Italie; Brunon l'admit dans l'Académie impériale, et Rather s'y

distingua entre tous les philosophes : *Hubeter inter palatinos philosophos primus,* dit un chroniqueur.

A quelque temps de là, Brunon devient archevêque de Cologne; il fait élire Rather évêque de Liége.

L'œuvre de Brunon était aussi politique que religieuse. A la fois archevêque de Cologne et duc de Lotharingie, il représentait l'influence germanique tentant la reconstitution des pouvoirs sociaux, contre les excès des maîtres féodaux et contre la décadence du clergé. Rather s'était aguerri dans ces luttes. Brunon l'ordonna et l'institua dans toutes les formes légales, avec le concours des archevêques et des évêques du pays, avec le vote par acclamation du peuple. Il y avait plus de trente ans que Rather avait vu l'influence germanique porter Hilduin et échouer devant l'intervention du roi de France. Mais la puissance des empereurs avait grandi depuis lors, et il espérait réussir mieux que son prédécesseur. Il comptait sans les progrès de la corruption qui avait aussi grandi sous le règne de trois évêques. La politique seule renversa Hilduin; Rather eut contre lui les intrigues des princes et les mauvaises mœurs du clergé.

Tous les auteurs du temps s'accordent pour blâmer les mœurs du clergé de Liége. Le désordre était tel que, pour y suffire, on vendait les joyaux des églises. Farabert, le prédécesseur de Rather, avait ainsi aliéné une riche couronne d'or qui appartenait à l'abbaye de Lobbes. La cupidité et le gaspillage semblaient des vertus, dit Fulcuin.

Elu à Aix, le 21 septembre 953, ordonné à Cologne le 25, introduit quelques jours après, en grande pompe, dans sa ville épiscopale, par les seigneurs et les évêques, au milieu des hourrahs du peuple, Rather n'était pas de ceux qui pactisent avec le mal; il l'attaqua de front. Mais il ne croyait qu'aux forces intellectuelles et morales; il eut recours, non aux armes, dit-il, mais à sa bibliothèque, *non ad arma, sed ad armaria;* il lutta, non en recrutant de nombreux partisans, mais par la parole, par la plume et par l'exemple. Il fut vaincu. Les chanoines conspirèrent avec les tyranneaux, la corruption et l'ambition pactisèrent, Rather tomba.

Le jour de Noël de l'an 954, pendant qu'il célébrait la fête dans son abbaye de Lobbes, la conjuration éclate à Liége, demandant la destitution de l'évêque. Regnier, comte de

Hainaut, l'appuie en portant candidat son neveu Baldric; l'évêque de Trèves et l'évêque d'Utrecht se prononcent contre Rather. La lutte dura jusqu'au jour de Pâques; Brunon lui-même dut céder : il craignait que le comte de Hainaut et les princes soulevés ne passassent au parti de Conrad, qui disputait à Othon l'Empire.

Rather bondit sous les coups, comme un taureau blessé. Le premier écrit qu'il lance est une protestation en quarante articles qui tous commencent par cette particule négative qu'on ne peut traduire que par une périphrase : *Ne voulant pas que*, et qui est si vive en latin : *Ne*.

« Ne voulant pas que mon silence semble autoriser un voleur et un brigand, voleur parce qu'il m'a pris mon évêché par la ruse, brigand parce qu'il me l'a enlevé par la force. »

L'énergique considérant : *ne, ne, ne,* se répète quarante fois, et l'auteur conclut à la condamnation du nouveau Judas Iscariote qui l'a trahi. Voilà bien encore la forme du pamphlet, dans toute sa vigueur. Cet écrit est intitulé : *Conclusion délibérative.*

Le titre du second est plus caractéristique : Les évêques de Trèves et d'Utrecht avaient appelé Rather un frénétique. Il intitule son livre : *Frénésie!* Il voulait composer cet ouvrage en douze livres, y faire entrer une profession de foi extraite de l'*Agonisticum,* les deux lettres au Pape et aux chrétiens que j'ai citées, et les *Conclusions* de la première heure; il voulait s'adresser à Brunon, aux évêques qui l'avaient abandonné, à Baldric lui-même, au peuple de Liége. Ces dernières parties nous manquent, soit qu'il ne les ait pas écrites, soit que le manuscrit en ait été détruit ou perdu. Le premier livre seul est conservé. Rather y annonce son projet, y explique son titre, y intercale des vers assez obscurs, et y prend à partie des adversaires qui n'ont point, eux, la frénésie littéraire, mais qui préfèrent la puissance de l'argent à celle des livres, un bon arsenal à une riche bibliothèque, et la complicité de nombreux partisans au jugement des pères de l'Eglise.

Rather comprenait tout ce qui avait concouru à sa défaite. Il s'était réfugié à la cour de l'archevêque de Mayence lorsqu'il écrivit ce livre. Il se retira bientôt à l'abbaye d'Alne,

dont il devint abbé. Là, il écrivit ses confessions; mais que ce titre ne vous trompe pas. Cette *Confession d'un grand scélérat,* est, comme *le Portrait d'un quidam,* une satire. Rather ne s'accuse que pour accuser ses ennemis. Il n'est point de crime dont il ne fasse l'aveu; mais ce n'est pas lui qu'il confesse, c'est son siècle.

Après avoir passé cinq ans dans cette retraite de l'abbaye d'Alne, Rather était bien près d'être septuagénaire; mais sa carrière était loin d'être terminée. L'évêque tant de fois déchu n'avait pas dit adieu au monde. Il aurait voulu rester au couvent, mais il y trouvait le même relâchement de mœurs que dans son église, et, s'il fallait prendre à la lettre certaines confidences, ce spectacle qui le poursuivait partout lui causa une telle douleur qu'il ne put se résigner à la vie monastique. Mais je ne suis pas trop tenté de l'en croire. Rather avait goûté de la vie publique; quelque amère qu'il eût trouvé la coupe des affaires, il rêvait toujours d'y porter les lèvres. Il se donne toute sorte de motifs pour la vider tout entière, espérant qu'il n'y aura pas seulement de la lie au fond. « Personne, dit-il, ne peut se donner un grade dans l'Église, mais ce grade, une fois reçu, personne ne peut y renoncer. » Il craint de s'entendre crier avec l'Évangile : Oh! le mauvais pasteur qui abandonne ses brebis! Il revient plusieurs fois sur ce point dans ses confessions.

Rather ne perdait pas l'espoir de mourir évêque.

En 961, les événements politiques rendent Othon maître de l'Italie; Rather y court, et le voilà une troisième fois rétabli sur son siége de Vérone.

Cette fois, il va rester sept ans sur la brèche, et le vieillard va déployer plus d'énergie que jamais. C'est de cette époque que datent le plus grand nombre de ses livres de polémique. Le Pape a reconnu son droit; le jugement solennel d'un synode, tenu dans cette ville de Pavie qui l'a vu jeter en prison, lui a rendu son évêché; il ne vient pas pour exercer des représailles, mais il s'appuie sur la puissance impériale et il ne passera rien à ses adversaires. Les reliques d'un saint ayant été volées dans son église, il réfute ses ennemis qui l'accusaient de négligence; il écrit la vie du saint, s'adresse au martyr dans de brûlantes apostrophes et intitule son petit livre : *Invectiva.* Des prêtres nombreux

avaient été ordonnés par l'évêque intrus; il ne peut accepter la validité de l'ordination. Il porte un décret qui leur enjoint de s'abstenir de tout office religieux jusqu'à ce qu'il ait reçu du Saint-Siége la dispense qu'il sollicitera pour eux, et l'on garde deux décrets de l'an 963 sur ce point.

Les enfants des prêtres se mariaient entre eux et tendaient à perpétuer ainsi une sorte de caste religieuse. La première fois que ce fait se représente, l'évêque prend la plume pour condamner le mariage des prêtres et l'union de leurs enfants :

« Ah! du moins, s'ils vivent dans la débauche, et, puisqu'ils sont les époux de l'Église, dans l'adultère, qu'ils donnent leurs enfants à des laïques, nés de mariages légitimes, pour couper court à cette transmission d'un sang coupable et pour ne pas perpétuer ainsi de siècle en siècle leur propre adultère! »

L'évêque impose au coupable et à tous ceux qui l'ont été avant lui quarante jours de pénitence; il se joindra à eux dans la prière et l'expiation.

Les abus régnaient; Rather les attaque à la racine : le mépris des lois de l'Église. Il écrit un ouvrage en deux livres contre le mépris des canons. Le titre peut se traduire ainsi : *Le livre des pendus, ou la vision d'un certain voleur attaché avec plusieurs autres a une potence*. La potence, c'est son évêché. L'évêque met le doigt sur les deux grandes plaies de l'Église : les mauvaises mœurs et la soif de l'or. Il se fait présenter des objections par un adversaire qui « babille en frénétique, les veines gonflées du vin de la veille, et crachant sa bile comme dans les querelles de jeu. » Il attribue la cause du mal à l'ambition des familles, qui remplace toute vocation religieuse :

« Ce n'est pas la passion de servir Dieu, dit-il, c'est la cupidité des honneurs de l'épiscopat qui pousse les nobles à destiner leurs fils au sacerdoce. L'enfant, en grandissant, s'enorgueillit de sa noblesse ou de son esprit, voire même de la beauté de son visage ou de la douceur de sa voix. Puis, porté sur les ailes diaboliques de l'orgueil, il se jette dans la luxure la plus honteuse, et ce n'est pas un bigame, c'est un omnigame qui est élevé, sans examen, au sacerdoce, pour la perte des âmes! »

Rather met à nu et flagelle la luxure, ce qu'il appelle la

muliérosité des prêtres; et il ne leur laisse aucun prétexte. Les uns sont orgueilleux, riches, dissipés; les autres sont pauvres et prétendent avoir besoin d'une femme qui les nourrisse du travail de ses mains : l'évêque veut refréner la simonie des riches et répartir plus équitablement les revenus de l'Église, pour ne laisser aucun prétexte à l'ignorance et au concubinage des prêtres pauvres. Mais dépouiller les grands pour corriger les petits, c'était heurter les uns et les autres. Chacun de ces misérables prolétaires de l'Église espérait à part soi, en suivant les mœurs du siècle, entrer un jour dans la caste des privilégiés; tous firent cause commune en faveur d'un désordre dont tous profitaient. Le réformateur mit en vain la fougue de son style et de son caractère au service des parias de l'Église.

La lutte s'engage aussitôt, la conspiration éclate, l'émeute gronde à Vérone. Un asile est offert à Rather dans la citadelle; il refuse de quitter son siége, est arrêté, puis relâché, par l'influence de Judith, mère de l'Empereur. Cette princesse, pour le protéger, veut habiter son palais avec sa fille, tandis que son lieutenant occupera militairement les *arènes;* l'évêque ne le trouve pas convenable, gagne un château fortifié appartenant à l'évêché, et songe à se retirer plus loin. Mais la fête de Pâques approche et il veut rester à son église. L'agitation redouble; les fauteurs sont appelés en justice et condamnés. Des amis conseillent à Rather de céder son siége à Milon et lui promettent une forte indemnité; il refuse avec indignation, il écrit à l'intrus avec violence et il reproduit contre lui la protestation rédigée à Liége contre Baldric :

« Ne voulant pas que mon silence semble autoriser un voleur et un brigand. »

Rather reste maître du terrain, mais il entend la haine gronder sur chacun de ses pas; son activité redouble; le vieux lutteur acquiert de nouvelles forces dans le danger. C'est alors qu'il écrit son *Portrait,* pour se poser tout entier en face de ses calomniateurs. Puis, il se décide à faire un grand exemple. Des moines souillaient une abbaye de leurs débauches; il les chasse et les remplace par des prêtres séculiers. Il convoque un synode et traque les abus par le raisonnement et par le sarcasme. A quoi bon un synode?

disait-on. — Que faire, en effet, répond-il, au milieu de tant de saints, si ce n'est de rendre grâces à Dieu? — Rather fit autre chose, il publia un *Mandement synodal*. Le livre du *Pendu* décrit les mœurs des prêtres, débauchés, cupides, querelleurs, envieux, parjures, efféminés, vivant dans les tavernes, captant les héritages, mangeant le bien des pauvres, portant le déshonneur dans les familles, le sacrilége dans l'Eglise, et dépouillant les hommes et Dieu pour enrichir leurs bâtards. La *Lettre synodale* touche aussi à ces points, mais elle est dirigée surtout contre l'ignorance des clercs. L'évêque est obligé de leur rappeler les points les plus élémentaires, et l'on voit par là qu'ils ne disaient pas la messe à jeûn, qu'ils la disaient en habit de ville et en éperons, chez eux, non dans l'église, et servis par des femmes; qu'ils mettaient en gage ou vendaient les ornements sacerdotaux; qu'ils faisaient l'usure; qu'ils ne comprenaient pas les oraisons et les canons de la messe; qu'ils ne savaient pas lire correctement l'Épître et l'Évangile, et qu'il en était même — l'évêque en avait trouvé plusieurs — qui ne connaissaient pas le Credo. Les conciles de la même époque (celui de Trosley, par exemple) constatent aussi qu'ils ne savaient ni le *Credo* ni le *Pater* (909). Rather leur signifie que désormais nul ne sera ordonné s'il n'a passé quelque temps à l'école de l'évêché ou d'un monastère.

L'ignorance était si générale que les prêtres du temps étaient presque tous anthropomorphites et croyaient que Dieu a un corps humain. Rather consacre un autre livre à combattre victorieusement cette erreur.

Ainsi, l'évêque commettait crime sur crime contre les prêtres. « Ce dernier crime, dit-il, leur parut devoir être expié par l'expulsion ou par la mort. »

L'empereur avait déjà dû intervenir dans les affaires de Rome, où les papes soulevaient le scandale et la révolte. Il y vient encore en 966, et Rather en profite. L'évêque annonce à son clergé qu'il va se rendre au concile de Rome, auprès du pape et de l'empereur, et son *Itinéraire* est la plus vive satire qu'il eût faite encore.

Il ne rappellera pas au concile, dit-il, les persécutions qui l'ont chassé deux fois de son siége, les dernières émeutes, la résistance à ses actes synodaux.

« Mais si l'on y lit la loi qui défend aux prêtres de garder sous leur toit d'autre femme que leur sœur, qui de vous pourrai-je déclarer exempt de reproche? Si l'on ajoute que le prêtre qui se marie doit être déposé, et à plus forte raison celui qui commet l'adultère, qui de vous restera sur son siége? Si l'on répète que les bigames ne doivent pas être reçus dans l'Église, qui de vous pourrai-je croire légitimement admis au sacerdoce? Et, pour en venir à de moindres détails, qui vous semblent des peccadiles, s'il nous est ordonné de réprimer les conjurations, les parjures, l'ivrognerie et l'usure des prêtres, qui de vous restera sans répression? En effet, si les blasphémateurs doivent être frappés, il ne restera aucun prêtre pour célébrer la messe; s'il faut chasser de l'Église les prêtres qui ont plusieurs femmes, il ne restera dans l'Église que les enfants, et, s'il faut en rejeter les gitons, il ne restera plus même un enfant dans le sanctuaire! »

Plusieurs fois, le style de Rather nous a fait penser à Horace et à Perse; ici, la satire est digne de Pétrone et de Juvenal.

Ce livre était une menace; Rather passe aussitôt aux effets. Othon est en Italie, Judith est à Vérone, l'évêque croit le terrain ferme sous ses pas. Il va au concile de Rome et au concile de Ravenne. Des décrets y sont portés contre le concubinage et contre la cupidité des prêtres. Il veut les publier dans un synode à Vérone, et la guerre se rallume. Le nouveau duc de Vérone, Nanno, envoie des messagers aux évêques du pays pour les engager à ne pas se rendre au synode et à faire le vide autour du réformateur qui veut que les prêtres chassent leurs concubines. Si des prêtres assistent au synode, c'est pour signifier tout haut à l'évêque qu'ils garderont leurs femmes et n'en diront pas moins la messe. Un d'eux lui lance à la face une grossière injure : *os vulvæ;* et il s'échappe. Un autre l'appelle parjure, débauché, brigand; Rather le fait arrêter. L'évêque en appelle aux saints canons; les prêtres s'en réfèrent aux vieilles coutumes. L'évêque en appelle à leur serment : « Ils ont prêté tant de serments et à tant d'autres! disent-ils, *Multis multa jurasse!* ». Mot terrible qui peint bien ces époques de bouleversement où les pouvoirs et les serments changent comme les flots d'une mer houleuse! L'évêque en appelle au bien qu'il leur a fait : « Qu'il le reprenne, disent-ils, mais qu'il ne touche pas à leurs bénéfices! »

Ce n'est pas un synode, c'est une scène des halles, une orgie de la décadence!

Rather ne cédera point. Il obtient un bref de l'empereur Othon II, qui confirme les priviléges de son évêché, et il publie un édit, *Judicatum,* pour la dotation des clercs pauvres et pour la meilleure répartition des revenus de l'Eglise; l'édit est aussi approuvé par l'Empereur. Le privilége autorise l'évêque à user de la force contre les délinquants. L'Empereur alors était à Vérone; dès qu'il s'éloigne, les troubles recommencent; le clergé envoie des émissaires secrets au Pape et à l'Empereur, et la calomnie s'organise contre l'évêque. Rather veut refréner la cupidité des prêtres, on l'accuse de gaspiller les ressources de l'Église à la restauration de la basilique de Saint-Zénon. Il veut réprimer les mauvaises mœurs; on accuse un vieillard de 75 ans de crimes si contraires à son âge qu'ils sont incroyables. Rather se défend avec sa plume; il publie coup sur coup : *De la révolte de son clergé ; — Discorde entre Rather et ses clercs;* — Son *Apologie.* — Rather se défend avec la parole : il monte en chaire tous les dimanches, de la Quadragésime à la Pentecôte, et le souffle de la satire, le feu de la lutte animent ses sermons. Il a donné à l'un d'eux, celui de la Quadragésime, un titre de pamphlet : *Babil inefficace, au moins du vivant de l'auteur.* Enfin, il écrit son *Testament,* et il se prépare à mourir sur la brèche.

Cependant, la calomnie avait ébranlé le Pape et l'Empereur; la révolte éclate avec une violence extrême. Les rebelles vont jusqu'à démolir le palais épiscopal, et ils accusent l'évêque de le détruire. La lutte s'était ouverte dans le synode, elle se termine sur la place publique, par une scène qui est le digne pendant de la première.

Le jour de la fête de saint Paul, le duc Nanno convoque le peuple sur une place de Vérone. Du haut de son tribunal, il s'adresse aux conjurés : Que pensez-vous de ce palais d'évêque que vous voyez là-bas détruit? leur crie-t-il. — C'est la faute de l'évêque, répondent-ils. — Que pensez-vous de ces prêtres qui ont perdu leurs bénéfices? dit-il encore. — C'est un crime! disent-ils. — Que pensez-vous, dit le duc en dernier lieu, de cet évêque qui, lorsque ses prêtres ne viennent pas à son appel, les envoie appréhender et conduire devant lui

par des huissiers comme des coupables? — Et les assistants, dit Rather, au lieu de répondre avec Térence : C'est bien fait ; se mirent à grogner *comme des porcs* contre l'évêque. Alors, le duc conclut en ces termes : Je suis envoyé vers vous par l'Empereur pour résister à cet homme par les armes, s'il ose encore rien entreprendre de pareil. Puis, il déclare l'*Édit somptuaire* annulé.

C'est ainsi que les masses serviles déposaient les fonctionnaires politiques ou religieux, au xe siècle. L'Église avait essayé du suffrage populaire, mais la corruption et la servilité sont de mauvais fondements pour une démocratie; sous des prêtres, esclaves de leurs vices et complices de toutes les tyrannies, le vote des masses ne pouvait être qu'un instrument de bassesse, une parodie de la justice du peuple.

Rather écrit au chancelier de l'Empereur, écrit à l'Impératrice ; il raconte ces scènes de scandale, si curieuses, qu'il conserve ainsi à l'histoire, et il proteste ; il demande au moins de pouvoir achever sa basilique. Mais, en même temps, il écrit à l'évêque de Liége, Éracle, et à l'abbé de Lobbes, Fulcuin, pour leur demander asile; car il sent qu'il devra céder, et déjà l'on négocie sa retraite. Lorsqu'en 949, Rather était revenu en Italie, il avait répondu à l'appel de Hugues « pour récupérer son évêché, dit-il, ou sinon pour obtenir une indemnité suffisante qui le mît à l'abri du besoin ». Rather, en quittant cette fois son siége (août 968), allait emporter une somme.

Éracle lui avait répondu, avec de grands éloges, mêlés à des citations de Térence, de Cicéron et de Perse, que, quoi qu'il ne fût que Dave et non Œdipe, il pouvait lui annoncer que tout le peuple et tout le clergé l'appelait, du cœur, du geste et de la voix. Rather partit pour Lobbes. Sa carrière était terminée.

On raconte que, rentré dans son couvent, il y apporta les habitudes de la lutte, y sema la discorde et dut en sortir qu'il voulut se faire abbé de Saint-Amand ou de Haumont, et devint une seconde fois abbé d'Alne; qu'il renversa l'abbé de Lobbes, Fulcuin, pour le remplacer un instant; mais dut quitter la place et rentrer à l'abbaye d'Alne, où il serait mort si des événements politiques ne l'avaient forcé de se retirer à Namur, où il mourut le 25 août 974. Il fut enterré à

Lobbes, où l'on voit encore sa tombe ; il avait fait lui-même son épitaphe en vers latins.

Telle est la vie de ce moine-évêque, qui traverse le dixième siècle en le combattant en face et en le peignant sur le vif. Nul plus que lui, ni plus longtemps, ni plus énergiquement, n'a résisté à la corruption, à la simonie, à la servilité. Je l'ai appelé réformateur; il voulait réformer l'Église, en rétablissant un passé meilleur que le présent, mais il ne fut ni le précurseur du progrès, ni l'apôtre de l'avenir. Le clergé, depuis plusieurs siècles, avait essayé de rétablir les trônes et de dominer la société, par l'intrigue. Son exemple se tournait contre lui : il était le jouet des intrigues des maitres du monde. Rather met à nu ses turpitudes, flagelle ses bassesses ; il le montre esclave de tous les vices, et, prêtant serment au premier tyran qui passe : *Multa multis jurasse.* Mais c'est encore à cette Église qu'il demande de sauver la société. — Il peint, avec la même vigueur, les masses dans leur sujétion, à Liége comme à Vérone, acclamant les évêques ou les déposant au gré des tyranneaux d'un jour, et grognant *comme des porcs* dans ces hustings de la décadence ; mais il n'attend rien du peuple et il s'écrie avec mépris : Que ne fait-on pas faire à la populace de Vérone? Quant aux serfs, il en posséda comme évêque et comme abbé, et il ne leur laisse pas même rêver un sort plus libre. Lorsque, dans son *Agonisticum,* il passe en revue les divers états de la société et qu'il arrive aux esclaves, c'est pour leur dire :

« Ne vous attristez pas; servez fidèlement votre maître et vous serez libres devant Dieu. Et, s'il vous vient cette pensée de croire que l'esclavage soit en dehors des desseins de la Providence, rappelez-vous qu'il est une des conséquences du péché originel. Mais Dieu aide et conseille également les serfs et les maîtres, et il vaut mieux être un esclave obéissant qu'un maître licencieux. Soyez donc soumis et souvenez-vous des paroles de l'ange qui dit à Agar : « Retourne à ton maître et humilie-toi sous sa main. »

Il parle, dans son *Portrait*, des juifs, ces autres parias de l'époque; mais c'est pour reprocher amèrement à son clergé de frayer avec eux ; car « c'est nier Dieu, dit-il, que d'aimer les ennemis de Dieu ; on n'est pas chrétien quand on se plait avec les blasphémateurs du Christ » ; et Rather met au nombre

des éloges indirects qu'il se donne, sous forme de blâme, sa haine des juifs.

Rather était moine ; il ne devança ni son époque ni son Église ; il voulut seulement réformer les mœurs du temps. Au milieu des lâchetés et des scandales, il se sentait une force intellectuelle et morale, supérieure à son siècle. Ce Germain, fougueux et lettré, crut que sa science et son style, dont il se fit si souvent une arme de guerre, pouvaient suffire à cette tâche. Il se trompa. Le siècle ne s'arrêta point. Les spectres de l'agonie ne tardèrent pas à l'assaillir dans les ténèbres ; il tomba de l'anthropomorphisme dans les terreurs de la fin du monde. Rather put entendre sans doute les premières prédictions de la mort ; il ne comprit pas que la résurrection, qu'il demandait à l'Église, ne pouvait venir que du réveil du peuple, que de la nature humaine, abandonnée à elle-même par la dissolution de tous les pouvoirs. Mais, s'il fut vaincu, il avait laissé, du moins, dans ces ténèbres, comme un sillon d'éclair, la trace d'une énergique résistance, et il léguait à l'avenir, comme il le dit lui-même, l'exemple de son siècle.

Plusieurs traits manquent cependant au tableau. Rather n'a pas touché à ces rois et à ces papes, amants, époux ou fils des courtisanes de la Papauté, qui rivalisaient d'infamie. Faut-il croire qu'ayant besoin d'un point d'appui, il ait ménagé les seuls pouvoirs du temps, ou que le moine passionné se soit fait l'étrange illusion d'espérer, en faveur des réformes, le concours des chefs mêmes du vice et des modèles du crime? Ce serait une tache dans sa vie et une lacune dans son œuvre. Mais on sait qu'il écrivit, sous le nom de *Chronographie,* une histoire de son temps, qu'il présente comme une menace au siècle ; et qui sait si, rentré à Lobbes, il n'a pas achevé cette œuvre, et si ce n'est pas la vigueur même du tableau qu'il a tracé, l'énergie habituelle de sa plume qui fait détruire le manuscrit où l'on peut supposer qu'il stigmatisait la simonie, la débauche et le crime, sous la couronne et sous la tiare ?

Quoi qu'il en soit, ce moine du pays de Liége, qui passa la moitié de sa vie à l'assaut d'un évêché, et l'autre moitié à faire tout ce qu'il fallait pour en être violemment dépossédé, devance d'un siècle le génie d'Hildebrand, et il reste le plus

énergique lutteur, le plus vigoureux peintre de son siècle. Il y a dans cet évêque assez de l'homme pour que son nom soit conservé à l'humanité. Il était de cette famille d'esprits ardents qui ne peuvent voir une blessure au flanc de la société sans vouloir y porter le fer et la flamme. On les dit misanthropes, et ils aiment tant l'homme qu'ils ne peuvent tolérer rien de ce qui le dégrade. On les croit turbulents et mécontents, et ils sacrifient tout pour rétablir l'équité et les bonnes mœurs, qui sont l'ordre, la paix et le contentement général par excellence. Chaque époque a différentes professions où se jettent les âmes avides de peser dans les affaires du monde : les armes, l'Église, la Cour, le barreau, la presse. Au dixième siècle, l'épiscopat tombait, mais rien ne l'avait remplacé. Le réformateur ne pouvait chercher sa place ailleurs, et il était condamné à se voir disputer toute sa vie ce poste impossible. Mais l'histoire rend à chacun son rang, et l'histoire place Rather dans cette classe de lutteurs qui, aux époques lettrées, se font poètes et s'appellent Perse ou Juvenal; qui, dans une cour corrompue, sortent de la noblesse pour préparer une révolution et s'appellent Voltaire; qui, sous l'Empire, sortent de l'armée pour écrire, avec P.-L. Courrier, *la Conversation chez la comtesse d'Albany*, et *le Pamphlet des Pamphlets*, et qui, dans le chaos du dixième siècle, sortent du couvent, comme Rather, et se font de la chaire et de l'épiscopat une tribune de pamphlets pour y dénoncer les vices de la décadence.

Ch. Potvin.

PERCEVAL

LE ROMAN THÉOCRATIQUE DU XII[e] SIÈCLE

Messieurs,

Le roman dont je veux vous entretenir aujourd'hui est inédit et il nous intéresse à plus d'un titre : d'abord il nous appartient, et, comme bien des choses qui sont nôtres, il est resté inconnu. Ensuite, il apporte quelque lumière et vient combler une lacune dans l'histoire littéraire de l'Europe et dans le cycle de la *Table-Ronde*. Manuscrit national, intérêt général, puissé-je trouver toujours ces conditions réunies dans les œuvres que je vous ferai connaître !

Si l'on s'en tient à la version vulgaire, c'est une bien simple légende qui fait le fond des romans de la Table-Ronde. Graal signifie bassin ou écuelle, en langue celtique ; il est employé comme synonyme d'écuelle dans les *Assises de Jérusalem*. On appelait le Saint-Graal, le vase qui avait servi au Christ pour offrir à ses disciples le vin qui figurait son sang, et l'on disait que Joseph d'Arimathie y avait recueilli les dernières gouttes du sang du crucifié. Retenu en prison pendant quarante années, Joseph en était sorti par un miracle : le Christ lui avait rendu le Graal, précieuse relique, symbole de l'Eucharistie, qui procurait à ses possesseurs la puissance du miracle, la consolation de tous les maux, la guérison des blessures, l'abondance des mets et le génie des grandes choses. Porteur du merveilleux vase et armé de la lance qui avait percé le flanc du martyr

du Golgotha, Joseph s'était mis, avec sa famille, à la conquête du monde, et bientôt l'Orient n'avait plus suffi à l'expansion du christianisme; Joseph avait traversé l'océan, porté sur le miracle, et était abordé dans la Grande-Bretagne, où le conduisaient des vues providentielles. Après de nombreux combats et de nombreux triomphes, les reliques s'étaient perdues, dans l'île. Joseph avait institué en Orient l'ordre religieux de la Table-Carrée pour la communion mystique du Graal; le roi Uthyr Pendragon, sur le conseil de Merlin l'Enchanteur, fonde en Angleterre l'ordre guerrier de la Table-Ronde pour la recherche et la conquête des précieuses reliques. Comme Charlemagne, comme Théodoric, comme Alexandre le Grand, et bientôt comme les plus petits souverains, tels que le comte de Hainaut et même l'évêque de Cambrai, Uthyr, et après lui son glorieux fils, le roi Arthur, a douze pairs, qui se vouent à cette œuvre chevaleresque. Ils en sont détournés par le goût des tournois et des aventures d'amour; Perceval seul et, selon d'autres, Galaad en compagnie de Perceval et de Boort, mène à fin l'entreprise; les précieuses reliques sont retrouvées : Perceval ou Galaad devient roi du Graal.

La chevalerie, en général, avait pour objet la gloire des combats, si chère aux belles dames. Les romans de la chevalerie bretonne y ajoutèrent une idée supérieure : l'égalité, représentée par la Table-Ronde; un idéal suprême : la perfection; car nul autre qu'un chevalier parfait ne pouvait conquérir le Graal.

Cette légende a produit tout un vaste cycle de romans chevaleresques, en prose et en vers, qui ont fait le tour des langues de l'Europe; et, par un contraste qu'il est bon de noter aussitôt, ce cycle, dont le fond est tout religieux, est devenu le plus profane, le plus romanesque de tous, le plus trempé dans la passion humaine : il part du Calvaire, il arrive au jardin d'Armide; il procède de l'Évangile, pour aboutir à l'Arioste.

A ne considérer que cette simple légende ou que cette poésie profane, on s'explique difficilement la vaste influence, la longue domination de ce sujet, et l'on s'est demandé bien des fois comment il avait pu jeter de si profondes racines dans les esprits et produire une telle série d'œuvres d'art. La lance et l'écuelle sont de précieuses reliques du Calvaire, il est vrai. Mais, dans les contes gallois, par exemple, ce ne sont pas

même des reliques; dans la plupart des romans, elles sont reléguées au dernier plan, mentionnées à peine et quelquefois même tout à fait oubliées pour un intérêt profane; enfin, elles sont retournées au ciel, et elles y doivent remonter après la mort du chevalier qui les retrouvera. Cela suffit-il pour expliquer la terreur, la désolation qui pèsent sur l'île, changée en désert, livrée à tous les maux de la discorde et de la décadence; et le simple désir de les retrouver, pour guérir le *Roi Pêcheur*, est-il fait pour inspirer tout un cycle d'épopée? Le Graal a d'autres mérites, qui devaient être fort prisés par des chevaliers avides de combats et de festins : il procurait l'abondance des mets et la guérison des blessures; mais ces miracles profanes constituent-ils bien un intérêt épique? On comprendrait qu'un poète eût inventé ce moyen de personnifier l'idéal, pour montrer, dans la quête du Graal, la route de la perfection humaine. Mais on sait que l'épopée ne sort pas ainsi, tout armée, du cerveau d'un Jupiter inventeur; les peuples ne s'attachent, dans leurs chants primitifs, qu'à ce qui personnifie leurs destinées et contient, pour ainsi dire, leur âme; et cette invention ne présente pas un intérêt assez populaire, assez élevé, assez humain, pour s'être emparé de l'imagination des peuples de l'Europe pendant des siècles.

L'étude de la formation des épopées, sorte de géologie poétique, n'offre pas seulement un attrait littéraire; en mettant au jour les couches successives d'une tradition dans l'esprit des peuples, elle présente aussi un intérêt historique; car on peut y voir la trace que les événements laissent dans la mémoire des générations, quand l'histoire s'en est effacée, et l'on peut retrouver dans ces sortes de gisements littéraires ce qui reste des révolutions politiques ou religieuses et la véritable origine, la raison d'être des épopées. A ce point de vue, le cycle de la Table-Ronde est peut-être le plus curieux à étudier de tous les sujets qui ont captivé l'attention de nos pères, et ce n'est jamais sans un vif intérêt que le monde savant voit paraître des documents inédits, des œuvres inconnues qui viennent jeter un nouveau jour sur ses origines.

Quand on remonte aux sources de la fable, les noms mêmes des héros nous découvrent, comme fond du tableau, les profondeurs de l'histoire. Ces noms rattachent la légende à une nationalité vivace, glorieuse, poétique, qui, après d'héroïques

résistances contre l'étranger, tombe vaincue, mais garde une âme indomptée, survit dans sa langue invulnérable, dans sa poésie immortelle, s'affirme du haut des échafauds des rois, du fond de l'oubli des savants, et finit par nous conserver les poèmes les plus anciens du génie breton. Mais les annales d'une nation, si grande qu'elle soit dans sa chute, les souvenirs de son héroïsme, personnifiés dans des noms illustres, ne sortent guère du cœur des vaincus qui les conservent : les noms d'Arthur et des chefs de clans bretons, ses compagnons, seraient restés enfouis dans les chants des bardes, comme des pierres précieuses dans les urnes des tombeaux, si la légende de leur gloire n'avait subi une transformation nouvelle. Tant qu'elle personnifiait la nation tombée, elle n'était qu'historique et locale ; elle se rattacha au christianisme et devint religieuse et universelle; quand les héros qui symbolisaient la résistance du génie breton à l'étranger, représentèrent la conversion du monde à la foi catholique, leurs noms, marqués d'une consécration nouvelle, servirent à présenter aux peuples les types d'un nouvel héroïsme : le modèle du soldat de la foi, l'idéal du chevalier chrétien. Là ne devaient s'arrêter cependant ni la civilisation moderne, ni l'idéal des poètes, ni la destinée des héros bretons. Bientôt, les âmes s'adoucissent; le trouvère aspire à faire du templier un chevalier, du croisé un homme ; il voit dans l'ennemi un de ses semblables et dans le païen même un soldat. L'idéal change : le type farouche du prêtre armé, qui court au massacre des païens et des hérétiques, se transforme en ce beau rêve du héros, protecteur des faibles, modèle du brave, et, sous l'influence de ce souffle d'idéal, la cour d'Arthur devient cette chevalerie de la Table-Ronde, type de l'honneur, de la générosité et de l'amour.

Trois séries d'œuvres permettent de suivre cette triple destinée de la légende. De nombreux documents en langue galloise, depuis les poèmes des bardes, dont quelques-uns remontent au sixième siècle, et leurs triades historiques, jusqu'aux contes gallois du douzième siècle, en ont mis au jour les origines bretonnes. Ils sont publiés, traduits en partie, et la théorie de Myvyr, de Turner et de M. de la Villemarqué est acquise à la science.

Aucune légende primitive, rattachant ces traditions au christianisme, ne nous est parvenue; mais on peut imaginer la phase

littéraire qui s'ensuivit et l'usage qu'en firent les écrivains du onzième siècle; car cette littérature théocratique a laissé une vigoureuse empreinte sur les romans de la fin du douzième siècle qui commencent à la transformer, et surtout dans le roman en prose de *Perceval le Gallois*, inconnu jusqu'ici, qui vient combler une lacune et accentuer plus énergiquement encore le caractère de ces œuvres.

Enfin, — sans parler de nombreuses légendes et des chroniques en vers — enfin, apparaît la poésie chevaleresque dans les œuvres de Chrestien de Troyes.

L'origine première de ce cycle épique, issu de la nationalité des Bretons d'Angleterre — la transformation des traditions des vaincus en légende chrétienne et le vigoureux idéal qui en sortit — tel est le sujet de cette étude. Nous verrons plus tard ce type théocratique se transformer en idéal chevaleresque, sous l'inspiration d'un grand poète.

Lorsqu'on cherche dans l'Edda l'origine des poèmes des Niebelungen, on trouve qu'une peuplade émigrée en Islande y conserva la langue et les traditions scandinaves. Le même fait se répète dans une autre île pour la langue celtique : les Bretons Cambriens et Logriens, après avoir laissé dans l'Armorique de nombreuses familles, dont ils n'ont pas encore oublié la parenté, se fixent, à une époque reculée, dans l'*île de Miel*, à laquelle un de leurs chefs donne son nom, que gardera la Grande-Bretagne. Là, ils habitent, dans la prospérité du travail, dans le culte du druidisme, et vivants de poésie, selon l'expression énergique et vraie d'Augustin Thierry. Là, ils combattent pendant des siècles pour l'indépendance. La domination romaine ne fut jamais acceptée de cette race fière; quatre cents ans durant, les druides prophétisent la chute de Rome et appellent le nord à la guerre sainte de sa destruction. A peine les Bretons ont-ils retrouvé l'indépendance, chassé les Romains, relevé le drapeau celtique, qu'ils se trouvent en présence d'autres ennemis : les Pictes et les Scots du nord de l'île, alliés aux Angles et aux Saxons, nouveaux envahisseurs. Attaqués de tous côtés, ils soutiennent le choc, prennent souvent une offensive formidable, défendent pied à pied chaque province, se font de chaque retraite un camp retranché et prolongent la résistance jusqu'au neuvième, jusqu'au dixième siècle. L'invasion de Guillaume le Conquérant

ranima les espérances de ce peuple vaincu : dans la défaite de ses vainqueurs, il crut voir sa renaissance. L'illusion dura peu; confondu avec ses anciens maîtres, traité en peuple conquis, englouti dans les persécutions de la conquête, le Breton résista avec d'autant plus d'énergie qu'il avait eu plus d'espérance. Nulle époque, après le sixième siècle, n'est comparable à cette reconnaissance politique et poétique d'un peuple qui avait tout attendu de la chute de ses dominateurs. Le pays de Galles fut sa dernière retraite; ce que l'isolement avait fait pour les Scandinaves, le fanatisme de la nationalité le fit pour les Bretons; puisant dans la résistance un sentiment patriotique toujours plus vif et une énergie croissant avec les revers, ce faible reste d'un peuple conserva sa vie à part, sa physionomie native et les trésors de sa langue et de sa poésie. « Tu as beau faire — avait dit un barde du sixième siècle, Taliésin — tu ne détruiras ni notre nom ni notre race! »

L'ordre des bardes est intimement mêlé à l'histoire des Bretons; il existait de temps immémorial chez les peuples celtiques; il fleurit surtout dans la Grande-Bretagne et passa chez les Romains, pour en être originaire. Le barde était prêtre et poète. « Il forme, avec l'agriculteur et l'artisan, disent les triades bardiques, un des trois piliers de la vie sociale. » Détruite par les Romains qui voyaient leurs plus grands ennemis dans ces Tyrtées organisés pour soulever un peuple, l'institution des bardes se releva avec l'indépendance, et de nouveaux, de terribles devoirs lui étaient réservés : voyant le pays encore envahi, l'indépendance menacée, la race en danger, les bardes se firent soldats. Il leur était interdit de prendre les armes, et ce dut être un moment solennel dans la vie de ce peuple, quand les princes des bardes proclamèrent mauvaise, antinationale, honteuse pour eux, une loi qui leur défendait de suivre aux dangers les héros qu'ils y poussaient par leurs hymnes. Aneurin, Taliésin, Lywarck donnèrent l'exemple, Lywarck qui eut ses vingt-quatre fils tués dans le combat. Toujours à leur poste pour chanter le réveil de la résistance, jeter le peuple au combat, enfanter la victoire, pleurer la défaite, glorifier le courage, maudire les fautes et ranimer d'un souffle poétique les dernières étincelles d'espérance, les chantres de l'épée s'armèrent de l'épée, revendiquèrent le poste du courage et de la mort. Les Bretons eurent leurs Tyrtées et leurs Kœrners. Ils compre-

naient la haute mission d'un art qu'ils divinisaient. On n'est pas poète sans être citoyen ; on ne chante bien sa patrie que si l'on est prêt à mourir pour elle !

Merlin devait personnifier bientôt cette action des bardes : il brave en face les usurpateurs et les traîtres, il prévient le roi de tous les dangers, il lui révèle les moyens de vaincre, il annonce les succès du courage et le châtiment des fautes ; partout présent, il semble l'âme de la lutte. Dans ses héroïques expédients de la défense nationale, la mémoire des peuples vit une puissance surnaturelle ; la légende fit des prophéties, de ces inspirations du patriotisme ; et c'est ainsi que le barde Myrdhyn, ami d'Aneurin et de Taliésin, conseiller d'Uthyr et précepteur d'Arthur, devint l'*Enchanteur Merlin*.

Les vainqueurs furent cruels envers les bardes. A leur nom, les rois frémissaient ; les prophéties de Merlin poursuivaient sans relâche le conquérant et renouvelaient de siècle en siècle les cris de révolte du génie breton. La force se vit longtemps impuissante devant cette éternelle renaissance d'un peuple. La ruse n'obtint pas plus de succès ; le faux tombeau d'Arthur ne détourna pas en faveur de l'étranger ces superstitions du patriotisme, et ce fut en vain que l'épée du grand roi fut donnée à Richard Cœur-de-Lion. En Galles comme en Armorique, grondait le mot d'ordre de la résistance : Loin d'ici les Anglais ! Le massacre seul pouvait extirper une institution qui perpétuait l'héroïsme de l'indépendance, et vingt fois l'institution bardique, comme la langue galloise, fut à deux pas de l'abîme. C'est dans une de ces heures suprêmes que, voulant sauver au moins les souvenirs qu'ils étaient chargés de perpétuer, les bardes changèrent encore leurs règlements, et mirent par écrit les lois et les poésies nationales.

Ils survécurent. Henri VIII fit écarteler « le dernier barde gallois. » Ce ne fut pas le dernier. L'ordre subsiste ; en 1838, il offrait aux Bretons d'Armorique une grande fête « d'union et de fraternité. » La prédiction de Taliésin s'est réalisée à demi. Tandis que l'anglo-saxon, altéré par le mélange de l'idiome des Normands vainqueurs, subissait l'influence générale des lettres latines, et que l'anglais naissait de ce triple élément, la langue du pays de Galles restait la même, parlée à peine, souvent prête à s'éteindre, méprisée comme un patois, mais riche de trésors antiques pour le jour où les préventions tombent. Ce jour est

venu ; il n'y a plus de vaincus aux yeux de la science; la langue des bardes se relève, aussi importante et aussi ancienne que celle de l'Edda ; elle prend sa place dans la résurrection historique et poétique des races du nord. Les chants nationaux saxons, recueillis par Charlemagne vainqueur, sont perdus. Les chants nationaux bretons, rassemblés par des bardes martyrs, sont conservés. Aucun monument littéraire plus ancien ne nous reste des langues de nos pères; certains chants bardiques semblent remonter au cinquième siècle; ils ont été rendus à la science moderne par un paysan gallois aimant sa patrie. Le même sentiment de vitalité nationale qui anime toute l'histoire de ce peuple servit à ressusciter ses titres de gloire. M. Owen Jones, de Myvyr, ne s'est enrichi que pour pouvoir rechercher et publier les documents poétiques de sa race méconnue; (*Myvyrian Archæology of Wales*). Le patriotisme a entraîné la science; les nouvelles découvertes, les vulgarisateurs, les traducteurs, anglais et français, n'ont pas manqué. La cause est gagnée; on peut en attester les Owen Myvyr, les Charlotte Guest, les Sharon Turner, les Augustin Thierry, les Fauriel, les Ampère, les Villemarqué! Les bardes ont reconquis le droit de cité dans la poésie européenne.

Chanter l'histoire était un des devoirs des bardes. *Celebrant carminibus antiquis quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est*, dit Tacite. Les lois bardiques s'expriment de même : « Le barde conservera le souvenir de toute chose digne d'éloge, concernant l'individu et la race, et de tout événement contemporain. » — « C'est un devoir, dit le barde Aneurin, de chanter tout ce qui illustre les compagnons qui firent la guerre à Kaltraez; le tumulte et le sang débordant; celui qui tombait, foulé aux pieds; et toi aussi, chef de Gwened, buffle qui foulais sans relâche les cadavres des guerriers !... » Les strophes suivantes commencent de la même manière : *C'est un devoir*. La poésie, ayant une si haute mission, devait être en grand honneur chez ces peuples. Le bassin bardique y est aussi célèbre que le vase poétique d'Odin chez les Scandinaves. « Ce bassin inspire le génie poétique, — dit le Taliésin — il donne la sagesse, il découvre à ses adorateurs la science de l'avenir, les mystères du monde, le trésor entier des connaissances humaines. »

Après avoir été vénéré et chanté par les poètes, le bassin bardique devint le sujet d'un grand nombre de légendes; l'objet

merveilleux, qui guérit les blessures et ressuscite les morts, y est présenté comme un gage de victoire, et sa possession y est disputée en de nombreux combats. Dans une de ces légendes, un des anciens rois du pays de Galles, Bran, père de Caradoc, a donné le vase au roi d'Irlande, que dès lors il ne peut plus vaincre; car chaque soldat irlandais tué ressuscite aussitôt. Il faut que la tête d'un chef ennemi soit jetée dans le bassin pour qu'il perde sa vertu et rende la victoire aux Gallois. Bran, mortellement blessé, ordonne à ses compagnons de porter sa tête sanglante à Londres, où elle doit servir de Palladium contre l'étranger.

Quand les bardes prirent les armes, ils ajoutèrent au bassin ensanglanté un nouvel emblème : l'initié jura sur la lance sacrée, haine et mort aux oppresseurs. « Le pays des Logriens périra par la lance sanglante, » dit Taliésin, et Chrestien de Troyes répétera la même prophétie :

Il est écrit qu'il est une heure
Où tout le royaume de Logres
Qui jadis fut la terre aux ogres,
Sera détruit par cette lance.

Aucun chant de guerre des bardes contre Rome ne nous est resté. La collection myvyrienne contient de nombreux vestiges d'un paganisme qui trahit une origine indienne; mais la résistance contre le christianisme se laisse plutôt deviner qu'elle n'a conservé de traces réelles, dans certains passages de ces poésies bardiques, évidemment corrigés.

La lutte contre les Anglo-Saxons remplit ces poèmes, depuis le sixième siècle jusqu'au dixième. L'amour du pays s'y exhale en vigoureux chants de guerre; la collection d'Owen Myvyr en contient de violents et d'admirables, qui rappellent le sauvage chant de mort de Ragnar Ladbrock : *Nous avons combattu avec l'épée.* On y voit Urien, toujours vainqueur, tué en trahison; un barde emporte sa tête au bout de sa lance pour la soustraire à l'ennemi. On y voit la bataille de Kaltraez, gagnée par le courage d'Owen, compromise par l'ivresse des chefs, perdue malgré un héroïsme qui rappelle les Thermopyles; le roi y périt et il ne reste, pour pleurer la défaite, que quatre guerriers, parmi lesquels le barde Aneurin. La fougue de l'attaque, le mouvement varié du combat, le désespoir de la défaite, une puissance

sombre dans le regret des chefs qui y succombèrent, l'élévation morale du poète, ses chants lugubres dans sa prison, la violence farouche des caractères, la fierté terrible des efforts suprêmes et la grandeur de la mort, se mêlent, dans cette épopée lyrique, avec des bruits terribles comme l'ouragan; et la voix du devoir y retentit comme une trompette sacrée. Du fond des plus cruels revers, les bardes chantent l'immortalité de leur race. Après Urien, après Owen, vient Uthyr Pendragon, puis son fils Arthur, avec son épouse Gwennivar. Taliésin appelle l'épée d'Arthur l'épée du grand enchanteur; Llywarch mène Arthur à la bataille de Llongboort, commandée par le roi, gagnée par le courage de Ghéraint. Les bardes racontent les malheurs du roi, la trahison de son épouse et de son neveu, la bataille de Camlan, où le roi, vengé, meurt ou disparaît. Arthur cependant ne domine pas, d'abord; c'est plus tard que son nom grandit, absorbe toute la gloire, représente la patrie. Mais déjà alors, ses compagnons sont autour de lui : c'est Keu, c'est Yvain, c'est Erec, c'est Gwalmai, qui deviendra Gauvain, c'est Myrddhyn, qui deviendra Merlin, c'est Mael, qui deviendra Lancelot, c'est Pérédur, qui deviendra Perceval : Pérédur aux armes d'acier, qu'Aneurin cite déjà au sixième siècle parmi les combattants de Kaltraez, que Taliésin appelle le *héros à la tête sanglante*, et dont le nom signifie *compagnon du bassin*. Toute cette race guerrière de chefs de clans, qui prêteront leurs noms aux héros du roman, anime les chants et les triades historiques des bardes, jusqu'à ce que s'élève le cri de détresse, au milieu de persécutions cruelles : « Je crierai jusqu'à toi, Seigneur ! Pourquoi l'océan n'engloutit-il pas le monde? Pourquoi nous laisses-tu plus longtemps torturer dans les angoisses? »

Ainsi, les noms des héros, depuis Arthur et Merlin jusqu'à Perceval; ainsi, les symboles : la lance et le bassin à la tête sanglante, — tous les éléments poétiques se trouvent dans l'histoire des Bretons, dans les poésies des bardes, dans la légende historique, en dehors de l'idée religieuse.

Cependant le christianisme avait pénétré dans l'île et l'histoire a conservé les instructions du pape Grégoire Ier :

« Il faut, dit-il dans une lettre du 12 juillet 594, il faut bien moins détruire les temples qu'y remplacer les idoles. Faites de

l'eau bénite, aspergez-en les temples païens, élevez-y des autels, placez-y des reliques; car, si ces temples sont bien construits, il suffit qu'ils passent du culte des démons au service du vrai Dieu; de sorte que, voyant subsister les temples et reconnaissant le vrai Dieu, les peuples se rendent plus facilement aux lieux où ils avaient coutume de prier.

« Ils ont aussi l'habitude d'immoler en sacrifice des bœufs au démon. Cette solennité doit aussi être transformée. Le jour de la dédicace de l'Eglise ou de la fête des saints Martyrs dont les reliques sont déposées sur l'autel, qu'on leur laisse élever des cabanes de feuillage autour de leurs anciens temples changés en églises, et qu'ils y célèbrent la fête, dans des banquets pieux. Ce ne sera plus au diable qu'ils immoleront des animaux, mais en l'honneur de Dieu, pour leur nourriture et en rendant grâce au dispensateur de toutes choses. Ainsi, en leur réservant quelque joie à l'extérieur, vous les amènerez plus facilement à participer aux joies intérieures. Car il est impossible d'extirper en une seule fois, des esprits grossiers, toutes leurs erreurs. »

Les traditions nationales, les légendes de gloire, les symboles de la race sont surtout difficiles à supprimer par des décrets ou à remplacer par des dogmes; l'Église dut les adopter en les marquant de son sceau. Une légende raconte qu'Ossian, converti par saint Patrick, le supplia en pleurant de lui permettre de chanter encore les combats et les héros de sa race, et l'histoire rapporte que saint Gildas, qui avait un frère parmi les bardes et qui néanmoins se prononçait contre eux et était leur ennemi, se réconcilia avec ces poètes du patriotisme. Le christianisme ne pouvait extirper du sol breton ces fleurs de poésie, il les cultiva à son profit. Les souvenirs historiques et les chants des bardes s'imposèrent au vainqueur et furent peu à peu transformés; tout se confondit; les poésies furent corrigées et les nouveaux chants mêlèrent les idées chrétiennes aux vieilles formes druidiques. Ces falsifications ont été signalées dès le douzième siècle; un grand nombre de poésies des bardes sont tellement altérées que le savant français qui a traduit celles du sixième siècle n'a osé publier aucun des chants attribués à Merlin et qu'une très petite partie de poèmes de Taliésin. C'est ainsi que le *Kalewala* finnois se termine par le triomphe de la Vierge. Soit que les peuples devenus chrétiens aient achevé de la sorte l'histoire de leur culte, soit qu'ils n'aient pu obtenir le droit de perpétuer

ces annales poétiques sans les marquer du sceau de la religion triomphante, soit plutôt que toute révolution ne puisse être qu'une transformation et que tout culte nouveau ne puisse recevoir ses lettres de naturalisation qu'en prenant une forme nationale, ni s'enraciner dans les cœurs qu'à ces conditions si bien comprises de Grégoire Ier.

Quoi qu'il en soit, cet invincible attachement des peuples à tout ce qui représente leur personnalité, cette perpétuité des traditions, qui résistent aux révolutions les plus profondes et s'imposent à l'art, à la religion même des vainqueurs, est un phénomène digne de l'histoire; on doit y voir un éclatant témoignage de la vitalité des races, de cet instinct de conservation collective, qui résiste à tous les revers et qui semble, du fond de la défaite, une protestation des nationalités vaincues. C'est que le droit des hommes de se grouper en peuples, d'avoir leur foyer national, leurs lois, leurs coutumes, leurs mœurs à eux, et leur existence propre, est à la fois un de ces droits sacrés de l'homme pour lesquels les hommes courent à la mort comme au martyre, et une de ces lois humanitaires qui s'imposent aux sociétés et se retournent vengeresses contre ceux qui les compriment. Ce droit, c'est la liberté individuelle, devenue la liberté collective; cette loi, c'est la division du travail, le principe de la variété dans l'unité, dans la grande œuvre du genre humain. Notre siècle aussi a vu des peuples se tordre sous la conquête et agiter leurs tronçons dans le sang pour les réunir. Cette histoire vivante, ces drames modernes éclairent les sombres tragédies du passé. Qu'on songe à l'héroïsme de la guerre d'Espagne et de l'Allemagne de 1812; qu'on se rappelle les sublimes défenses de la Pologne et de la Hongrie; qu'on se souvienne des efforts, tellement désespérés qu'on les taxait de folie ou de crime, que l'Italie a faits pendant trente ans pour affirmer son droit et sa volonté d'être, et qui ont fini par imposer à l'Europe la renaissance d'un peuple, — et l'on sympathisera, à travers les siècles, avec cette race bretonne, qui surgit de tous les naufrages, conservant sa langue et ses poésies, comme le Camoens tenait sa *Lusiade* au dessus des flots.

Cette nécessité une fois admise par l'Église, d'accepter pour les transformer les traditions des vaincus, — comment la transformation s'est-elle opérée? Est-ce à un travail littéraire

seul, comme on l'a supposé, est-ce à une *fraude pieuse* d'un prédicateur, d'un légendaire ou d'un poète, qu'il faut l'attribuer? Les chroniqueurs du douzième siècle, la trouvant toute faite, en crurent sur parole la légende. Hélinand raconte qu'en l'an 717, un ermite breton — mêlant, dit Pittseus, les choses sérieuses aux choses futiles, le sacré au profane et le pieux au mauvais — eut une vision, tout à fait conforme aux instructions du pape Grégoire et aux sentiments du fils de Fingal; qu'un ange lui révéla l'histoire de Joseph d'Arimathie et du vase précieux, et qu'il en composa un livre qui fut appelé *Gradal* ou *Graal*. Mais les textes qu'Hélinand prit à la lettre existent; le chroniqueur n'a fait que résumer la longue fiction poétique qui sert de prologue à l'histoire du Graal. La date est la même et elle est remarquable; on sait que les monastères anglo-saxons du sixième et du septième siècle eurent des écoles célèbres, et l'on peut faire remonter à cette époque l'éclosion de la légende mystique, rattachant les traditions des bardes à l'Évangile apocryphe de Nicodème.

Cette transformation, cependant, est-elle due uniquement à la littérature des bardes chrétiens et des moines bretons, et les événements n'y sont-ils entrés pour rien? Ce point mérite d'être éclairé.

Il est un fait presque général de l'histoire de l'Europe, que l'on néglige trop souvent : on ne peut nier que de nombreuses guerres religieuses, la plupart oubliées, aient marqué l'introduction du christianisme chez les peuples modernes. Le code théodosien, qui ordonne de détruire les idoles, *cesset superstitio*, était resté en vigueur sous les premiers rois francs, et combien de décrets nouveaux l'avaient confirmé! Saint-Éloi, ministre plutôt qu'évêque, ordonna la conversion de la Flandre; Pépin de Herstal, à deux reprises, et après lui Charles Martel, entrèrent en Frise avec des forces considérables pour imposer au peuple la foi chrétienne. On cite plus d'un roi qui contraignit son peuple au baptême, plus d'un traité de paix qui stipulait la conversion des vaincus. A peine les rois sont-ils convertis, ou conquièrent-ils un territoire païen, qu'ils ordonnent le baptême de leurs sujets ou de leurs vaincus, sous peine de mort. Est-il besoin de citer Clovis chez les Francs, Charlemagne en Saxe, Arthur lui-même, dit-on, en Norwége. Mais, à la première occasion, une invasion ennemie ou une

défaite, les peuples massacrent les prêtres, détruisent les monastères et retournent à leurs dieux : ainsi Ragnacaire réagit contre Clovis, et porte un édit en faveur du paganisme; ainsi, la première invasion normande fut le signal des représailles religieuses dans tout le nord de la Gaule. Bientôt après une revanche des vaincus ou la conversion du vainqueur rétablissait le règne du christianisme; mais les armes des chrétiens ne tardaient pas à se tourner, au dehors contre les païens, partout contre l'hérésie et le schisme; ici contre les prêtres mariés, là en faveur de la suprématie romaine. Une religion ne s'impose pas sans guerre à des peuples exclusivement guerriers, et l'on peut dire que, pendant des siècles, la guerre religieuse, comme les invasions et plus longtemps qu'elles, fut en permanence en Europe.

Les Bretons n'échappèrent pas à cette loi commune; aucun pays peut-être ne fut plus déchiré, au nom de Dieu. Lors de l'invasion des Anglo-Saxons, les envahisseurs étaient païens, comme plus tard les Danois; et les Bretons étaient hérétiques. Les païens achetèrent la consécration de leur conquête, comme Clovis et comme Henri IV, au prix d'une messe. Mais que de fois les rois de l'Heptarchie, et leurs peuples avec eux, n'ont-ils pas embrassé, quitté, pris et repris la foi nouvelle. Ethelbert, roi de Kent, se convertit; à sa mort, son fils abjure la foi de son père pour épouser sa belle-mère, et ses sujets se rejettent dans le paganisme; peu d'années après, il répudie la veuve de son père et retourne à la loi du Christ, avec son peuple. Les Saxons d'Essex et de Middlesex s'étaient faits chrétiens avec ceux de Kent; ils retournent aux dieux germaniques, et ce n'est qu'après trente ans d'idolâtrie qu'ils reviennent au culte nouveau. Le roi de Northumbrie Edwin s'est aussi rendu à la prédication de l'Évangile; à sa mort, son fils donne le signal, et tout le peuple reprend sa vieille religion nationale. Le centre avait résisté à la foi; l'amour d'un prince décide sa conversion et celle de ses sujets. — La conscience des peuples acceptait-elle librement ces fluctuations, au gré des caprices politiques ou amoureux des princes? Cela n'est pas à supposer, et plus d'un massacre, connu de l'histoire, prouve que les deux religions s'imposaient tour à tour; les fidèles étaient égorgés; le reste subissait les lois et les Dieux du vainqueur.

Les Bretons étaient chrétiens lors de l'invasion anglo-saxonne;

mais leurs bardes conservaient des fonctions sacerdotales et poétiques; leurs évêques rappelaient les druides bien plus qu'ils n'annonçaient des sujets de Rome; leurs moines, vêtus à la mode celtique, devaient connaître un art ou un métier, pour ne pas vivre de l'autel. Ces chrétiens ne croyaient pas à la damnation des enfants, morts avant le baptême : c'était une hérésie. Leur archevêque ne relevait pas de l'évêque de Rome : c'était un schisme. Le saint-siége profita de la victoire des Saxons pour tenter la réforme, et la lutte dura longtemps.

Grégoire Ier avait donné d'autres instructions au moine Augustin : — « Quant aux évêques bretons, je les soumets à ta juridiction; enseigne les ignorants, raffermis les faibles par la persuasion, châtie d'autorité les mauvais. » — L'archevêque, qui venait s'installer chez les vainqueurs, signifie aussitôt ses ordres au clergé des vaincus. Une assemblée est réunie, puis une autre; les abbés et les évêques sont unanimes : — « Jamais, dit l'abbé de Bangor, parlant au nom de tous, jamais nous n'avouerons les prétendus droits de l'ambition romaine, non plus que de la tyrannie saxonne... Pourquoi ceux qui se glorifient d'avoir converti les Saxons, ne les ont-ils jamais réprimandés de leurs violences et de leurs usurpations? » — L'archevêque les somme une dernière fois de reconnaître son autorité; sur leur refus, il pousse le cri de guerre et les menace de la vengeance de Dieu : « Puisque vous ne voulez point la paix avec des frères, vous aurez la guerre avec des ennemis; puisque vous refusez de convertir avec moi les Saxons, avant peu, par un juste jugement de Dieu, ils seront pour vous des ministres de mort. » A quelque temps de là, un roi anglo-saxon encore païen envahissait le pays, battait l'armée galloise et massacrait jusqu'au dernier les moines de Bangor. « Ainsi, dit Bède, s'accomplit la prédiction du saint pontife. » — Alors, les prêtres indigènes se réfugient dans les montagnes, quittent le rite catholique, consultent de préférence l'Église de Constantinople, et résistent « à cette Église qui, selon l'expression d'Augustin Thierry, donnait aux rois anglo-saxons des croix bénites pour étendards, quand ils allaient exterminer les vieux chrétiens de la Bretagne. » Ainsi, l'histoire des Bretons n'est qu'une suite de querelles religieuses. Au huitième siècle, un chef gallois, ayant voulu céder à « l'ambition romaine » sur la fixation du jour de Pâques, fut tué par une révolte populaire. Au dixième siècle, le roi Édouard Ier

signalait la conquête du pays de Galles par une grande barbarie : il faisait massacrer tous les bardes.

Or, s'il est vrai que la lance et le bassin fussent des emblèmes politiques et religieux de ce peuple, — lorsqu'on arrive à cette époque où, selon les instructions du pape, les objets sacrés devaient « passer du culte des démons au service de Dieu », n'est-il pas naturel de supposer que ce palladium national, adopté par le christianisme, ait passé de main en main, comme un trophée de victoire, propre à ramener l'esprit des populations ; que les deux partis se soient battus autour du Graal, comme autour d'un drapeau, et se soient disputé ces reliques, avec les temples et les archives du pays, comme les signes de la souveraineté? Aucune preuve ne l'atteste, et il se peut que les événements se soient présentés autrement. Mais c'est ainsi du moins que le roman a compris l'histoire et l'a symbolisée. Et dès lors, tout s'explique : si le royaume souffre, si l'ile tombe en décadence, si la terre devient stérile, si les fleuves tarissent, si la sécurité publique est anéantie avec la prospérité, si l'honneur se perd, c'est que les reliques du Calvaire sont au pouvoir des païens et que le pays a cessé d'appartenir au vrai Dieu ; si l'ordre de la Table-Ronde est institué pour reconquérir le Graal, c'est que les ennemis du Christ détiennent et profanent à un usage idolâtre ce symbole de l'Eucharistie, ce palladium national ; si la Providence doit prédestiner à cette conquête un héros parfait, le Chevalier par excellence, c'est qu'il ne s'agit plus ni de mets abondants à rendre aux tables de l'hospitalité, ni de blessures à guérir, ni d'un roi à venger ; la patrie religieuse est en danger ! un grand intérêt est en cause : le *salut* de la Grande-Bretagne ! Cet intérêt féconde la légende et donne une digne matière à l'épopée en formation.

Les romans du treizième siècle conservent quelques traits qui rappellent plus ou moins vaguement cette signification des premières œuvres. Mais, où l'on voit cette lutte peinte avec sa farouche énergie, c'est dans les romans de la fin du douzième siècle et surtout dans le *Perceval* en prose. L'écrivain français qui a le mieux étudié les manuscrits du Graal a déjà signalé ce caractère général, dans la première partie du roman : l'*Histoire du Graal*. Là, en effet, la lance n'est pas seulement une relique, elle est une arme de conquête religieuse ; elle sert à convertir les peuples de l'Orient et de la Grande-Bretagne ; elle fait même

un miracle pour imposer sa mission : le roi du Graal, Josephe, a épargné des païens ; elle le frappe, « en remembrance de ce qu'il laissa à baptiser les gens, pour aler rescourre les despriseurs de la loi de J. C., » et la blessure est incurable : « Quant il ot sa plaie bandée, si ne lui valut riens, car tousjours elle saingna. » L'Orient a été le premier théâtre des conquêtes du Graal, comme du christianisme; le roi Mordrain y est converti par le miracle, et son peuple par la force. Mais d'autres contrées attendent les missionnaires; un ange leur donne le signal du départ, un miracle les transporte à travers les mers : Dieu a choisi pour but suprême de leurs travaux l'île des Bretons. Ils y trouvent des résistances et des dangers; le grand-prêtre Josephe lui-même, fils de Joseph d'Arimathie, n'échappe pas à la prison; mais le glaive temporel vient en aide au glaive spirituel : Mordrain traverse l'Océan avec son armée ; il délivre le roi du Graal, et ici encore apparaît la double contrainte du miracle et de la force, symbolisée par le bassin et par la lance.

Tel est l'esprit de cette partie du roman du Graal. « Ce qui y domine, dit M. Moland, ce sont les miracles, les songes prophétiques, les *conversions*, les *châtiments*, soit des chrétiens indignes, soit des païens réfractaires à la voix de la vérité. » Dans ces œuvres, l'idéal du héros, digne des exploits dont cette lance est l'emblème, n'est ni le Lancelot de Françoise de Rimini, ni le Perceval de Chrestien de Troyes; au milieu des épisodes chevaleresques et amoureux qui envahissent l'œuvre, M. Moland le distingue nettement, sans connaître la branche du *Perceval* en prose : « Il n'est pas douteux, dit-il, que, vers le onzième siècle, le livre latin du Graal n'eût pour but de tracer cet idéal chevaleresque qu'on essayait à la même date de réaliser dans l'ordre du Temple. Il proposa au chevalier la chasteté et la virginité du prêtre, et essaya d'étendre à la milice guerrière la réforme que Grégoire VII imposait à la milice sacrée. »

Ce type de champion de la foi, représenté déjà dans Josephe, puis dans Alain le Gros, puis dans Galaad, exulte, complet et terrible, sans restriction, sans réserve, sans tache et sans pitié, dans notre manuscrit. Les autres œuvres montrent un païen forcé à se convertir ; ici les deux religions tiennent la scène, se disputent le pays, luttent pour le Graal. Du premier mot, le but est indiqué : « Effacer la mauvaise loi et exhausser

la loi nouvelle. » Cette mission est le sujet du roman, le but du héros; Perceval l'accomplit sans sourciller, marchant droit au but, sans un regard d'amour pour une femme, sans un regard de pitié pour un vaincu, avec l'impassibilité d'un instrument et l'infaillibilité du miracle. L'idéal, entrevu dans les autres œuvres, est ici tout entier.

Ce roman, il faut en croire l'auteur sur ce point, est imité d'un vieux livre latin, écrit par Joseph le bon clerc, qui dut écrire et être traduit une première fois dans ce onzième siècle qui palpitait des foudres d'Hildebrand, imposant le célibat aux prêtres et la théocratie au monde. Ce double idéal anime le livre du bon Josephus. La traduction qui nous est parvenue a été faite vers la fin du douzième siècle, pour être offerte par l'évêque de Cambrai à Jean de Nesle, châtelain de Bruges. L'archevêché de Cambrai avait été traversé par les guerres religieuses; plus d'une fois les comtes de Flandre s'y étaient faits les champions de l'Église : Robert le Frison y avait porté, selon l'expression de Sigebert de Gembloux, « le massacre sans choix des coupables et des innocents confondus, » et le pays fut tellement ravagé, dit un chroniqueur, qu'à peine il y demeura un laboureur pour le cultiver. Ces traditions ne s'étaient pas perdues. Les chroniques rapportent, à l'année 1183, un court et terrible incident : « 1183, *Incident*, li arcevesques de Rains, Guillaume, et li cuens Philippe de Flandre firent ardoir grant multitude de bougres (d'hérétiques), » et en 1217, Jean de Béthune et de nombreux Flamands devaient prendre la croix contre les Albigeois. Le but de l'évêque, en faisant écrire ce livre, n'est pas douteux, dans le siècle des croisades. L'auteur l'annonce dès le début : « Joseph a écrit pour que la vérité fût connue des bons chevaliers afin qu'ils veuillent souffrir peine et travailler à l'avancement de la foi chrétienne. » Ce but fut atteint; Villeharduin met Jean de Nesle au nombre des chevaliers qui prirent la croix en l'an 1200, avec Bauduin, comte de Flandre et de Hainaut, et un autre chroniqueur fait paraître en 1189 le châtelain de Bruges et l'évêque de Cambrai, Roger de Wavrin, avec Philippe d'Alsace, devant saint Jean d'Acre. Le *Perceval* recrutait des soldats pour la guerre sainte.

Les romans du Graal sont généralement divisés en trois parties : la première, le *Roman du Graal*, rapporte l'histoire de Joseph d'Arimathie, sa délivrance, ses conquêtes, son

arrivée en Bretagne et la conversion de ce pays. La deuxième, le *Roman de Merlin*, raconte les destinées des Bretons, la décadence du Graal, la vie et la mission de Merlin à la cour de Bretagne, la grandeur de la dynastie d'Uthyr et d'Arthur, qui, à l'apogée de sa puissance, institue la Table-Ronde pour la conquête du Graal. La troisième porte dans la rédaction anglo-normande le nom de *Lancelot*, et pourrait être mieux nommée, du nom d'une de ses branches : la *Quête du Graal*. Elle se subdivise en quatre branches; les premières ne sont que des épisodes, et pourraient se multiplier à l'infini, ainsi que les aventures de combats et d'amour qui peuvent détourner les héros de leur saint but; le *Roman de Lancelot* n'en compte que deux; mais cette partie, inutile dans le roman, ouvrait un champ sans limite à l'imagination des poètes; elle a fini par accaparer toute l'attention, et l'on pourrait intercaler ici aussi bien *Tristan*, *Gauvain*, *Érec*, *Giron le Courtois* et tous les romans de la Table-Ronde. La quatrième et dernière subdivision est une sorte d'épilogue : la *Mort d'Arthur;* la troisième est la plus importante de toutes, la seule nécessaire; c'est la *Quête du Graal*. Là se noue et se dénoue l'épopée : les héros y marchent, à travers les épreuves, à la conquête des saintes reliques.

Dans la rédaction anglo-normande de la fin du douzième siècle, qui contient les trois parties, la *Quête du Graal* est achevée par Galaad, fils de Lancelot, en compagnie de Boort et de Perceval. Le roman du clerc de Cambrai a aussi trois héros : Lancelot, Gauvain et Perceval ; mais il ne connaît qu'un chevalier parfait : Perceval. On a considéré jusqu'ici le poème de Perceval comme une *variante* des romans de la Table-Ronde, imaginée par quelque poète ; les uns nomment Chrestien de Troyes, qui changea, dit-on, le nom de Pérédur en Perceval; les autres remontent à un prétendu Guyot, que Wolfram van Eschenbach, l'imitateur allemand du poème de *Perceval*, cite comme son autorité et qu'on suppose antérieur à Chrestien. Cependant les contes gallois sont reconnus, à leur tour, antérieurs aux poèmes de la langue d'oïl et ces contes ne font que donner une forme familière à d'anciennes légendes ; on devait donc supposer que l'idée d'attribuer la conquête du Graal à un personnage unique, à l'ami d'Aneurin et de Myrdhyn, au *Compagnon du bassin*, n'était pas aussi moderne. Le roman du clerc de Cambrai vient apporter une preuve nouvelle en faveur du

héros qu'il nomme Perceval. Sa rédaction gauloise est de la même époque que celle des romans anglo-normands; mais on a reconnu que les deux premières parties de ces romans, qui cependant ont été rédigées les dernières, se rapprochent bien plus des versions primitives et sont de fait plus anciennes que les autres; et les mêmes raisons — le ton du livre, le genre d'aventures, le but théocratique, — plaident en faveur du *Perceval*, qui doit être placé au même rang que la première partie, le *Roman du Graal*. On pourrait aller plus loin : si l'on se demandait lequel des deux romans est une variante, ou celui qui remet le succès à un personnage unique, ou celui qui divise l'intérêt de l'action et l'unité de l'épopée; de nombreux arguments feraient pencher la balance en faveur d'un héros déjà célèbre au sixième siècle. Jamais, en effet, la royauté du Graal n'avait été partagée, et le romancier est obligé de faire mourir deux de ses élus après la victoire, pour laisser le trône à Galaad. Mais Perceval, fils d'Alain le Gros, est antérieur au fils de Lancelot d'une génération, dans la lignée du Graal, comme dans l'ordre de la Table-Ronde, et c'est seulement lorsque la verve des écrivains s'épuise en faveur d'un héros, que l'on imagine de glorifier le fils après le père. De plus, pour donner un fils à Lancelot, il a fallu le rendre infidèle à un amour dont la fidélité fait la grandeur et qu'il n'a pas voulu sacrifier même à la gloire suprême de conquérir le Graal; le romancier le sent si bien qu'il se croit obligé de rejeter la faute sur la mère et de parler de la jalousie de la reine : « Et ce estoit la chose par coi ele fust plus corrouciée vers Lancelot, se la coupe fust soe. » Enfin, la virginité, exigée des rois du Graal, semble supposer comme précédent la légitimité de naissance; cette légitimité manque à Galaad, comme la fidélité à Lancelot, et les auteurs primitifs n'auraient pas fait dévier sur ces deux points l'esprit de la *Haute Hystoire*.

L'auteur de notre *Perceval* n'a pas de ces faiblesses qui annoncent que le génie d'une légende se perd et que le sujet se transforme. Lancelot aime la reine, mais aucune scène de passion ne trouble la chasteté de l'œuvre; cet amour semble pur : « Cette volonté, dit-il, me semble si bonne et si haute que je ne la puis laisser... car la meilleure valeur qui est en moi me vient d'elle. » — Et ailleurs : « La reine désiré-je voir par affection, courtoisie et valeur, et ainsi le doivent faire tous

les chevaliers. Car elle a en elle toutes les vertus que dame puisse avoir. »

La fidélité de Lancelot résiste à toutes les épreuves et survit à la mort de la reine. Une seule fois les amants sont rapprochés, mais une barrière infranchissable les sépare : le cercueil; Lancelot prie toute une nuit sur la tombe de Genièvre.

Enfin, quelle unité de tons, quelle harmonie générale de couleurs, quelle imperturbable logique dans les aventures, et comme tout se rapporte, sans hésitation et sans partage, à une même idée incontestée, à une même civilisation triomphante! De tout temps, il y a des hommes qui vivent dans le passé; les autres romans de cette époque, écrits à la cour, récités publiquement dans les châteaux, mêlent aux vieilles légendes l'esprit du siècle et le rêve de l'avenir; celui-ci, écrit dans le cloître, destiné au secret, ne subit aucun alliage et reste en plein onzième siècle; le génie théocratique y domine, le sens du livre imité est intact; l'écrivain de l'évêque de Cambrai est de la même école que le bon clerc Josephus.

Ici, point de scènes d'amour; Gauvain, Lancelot, le roi Arthur, refusent l'amour de plus d'une *pucelle*. Perceval, plusieurs fois aimé, semble n'y pas même prendre garde et passe. « Il fut chaste et vierge, dit à plusieurs reprises le romancier, et en chasteté voulait mourir. » « Chef d'or, regard de lion, cuer d'acier, nombril de vierge! » dit-il encore avec une âpreté d'expression qui n'est pas sans grandeur. Ici, peu de tournois, des miracles et le plus souvent la bataille sans pitié, la guerre de ravage et de massacre. Le culte de la femme et le respect des vaincus sont d'un autre temps.

Trois points généraux caractérisent le cycle du Graal et surtout *Perceval*. L'idée d'égalité, la recherche de la perfection, et les moyens proposés pour y parvenir, c'est à dire l'idéal de l'écrivain.

L'idée d'égalité est symbolisée daus la Table Ronde; Robert Wace, mort en 1184, le dit déjà dans sa chronique des rois bretons, et Gauthier Map prononce à cette occasion le mot de fraternité. Notre roman ne contient rien de pareil; il a autre chose en vue.

Le but de la chevalerie bretonne est la recherche du Graal qui ne peut être conquis que par un chevalier parfait. Cette idée devient le sujet même du roman gallois et des poëmes de

Chrestien de Troyes et de Wolfram von Eschenbach. Le héros, élevé à l'écart, dans l'ignorance de toute chevalerie, est l'enfant de la nature, il doit s'élever, de cet état de grossièreté et même de niaiserie au plus haut degré de l'héroïsme. Le développement de son caractère, sa marche progressive dans la route du devoir remplissent toutes les œuvres et se trouvent admirablement tracés dans le poème de Chrestien de Troyes.

Dans notre manuscrit, rien de pareil. Le héros est tout d'une pièce. Son premier exploit est d'intervenir dans un combat et de tuer un chevalier d'un coup de javelot. Puis il demande si les chevaliers sont si faciles *à occire*.

Ce meurtre appelle la vengeance; le départ de Perceval et la mort de son père rendent l'audace aux ennemis de sa famille; sa sœur a été enlevée par un seigneur du nom d'Aristot; il accourt : « Je suis venu aux noces de ma sœur ; elles ne pouvaient se faire sans moi! » Aristot, blessé, vaincu, demande la vie, offre la réconciliation; il lui tranche tranquillement la tête et la porte à sa sœur : « Damoiselle, ne pleurez plus, la noce est manquée, voici la tête de celui qui voulait vous prendre!

Sa mère est assiégée dans son château ; il triomphe encore; le vaincu se rend, demande grâce, veut réparer ses torts envers la dame. « Et qui paiera la honte que vous lui avez faite? Qui lui rendra les chevaliers que vous lui avez tués? Vous n'eûtes pitié de personne; que Dieu m'abandonne si ma mère a pitié de vous ! Dieu ordonne, dans l'ancienne et dans la nouvelle loi, de faire justice des homicides et des traîtres. » Sur ces mots, il fait couper la gorge à onze prisonniers, remplit une cuve de leur sang et, quand il la voit pleine *à foison*, il fait pendre le vaincu par les pieds au dessus de la cuve : « Tu ne pus jamais te rassasier du sang de nos amis, je vais te saouler du sang des tiens ! » s'écrie-t-il, et il noie son ennemi dans le sang.

Cette inflexibilité a une grande raison d'être : Perceval résiste à l'amour et à la pitié, même envers les chrétiens, parce qu'il a contre les païens une haute mission à remplir. Si le royaume est tombé en décadence et court de grands dangers, ce n'est pas à cause d'un meurtre resté sans vengeance, comme dans le conte gallois, ou d'un crime contre l'hospitalité et l'honneur des femmes, qui offense la société tout entière, comme dans Chrestien de Troyes; c'est parce que le Graal est en péril et

que le paganisme relève la tête; car Perceval, qui doit succéder au Roi Pêcheur, semble méconnaître sa mission, il est venu à la cour du Graal et ne s'est pas fait initier à ses mystères; il n'a pas même demandé ce qu'étaient les reliques. Au début du roman, le roi, atteint de décadence comme tout le royaume, entreprend de se relever; où va-t-il en pèlerinage? A la chapelle du moine qui introduisit la guerre religieuse et l'orthodoxie romaine dans l'île : saint Augustin. L'ermite qui l'y reçoit lui trace le but : « Puissiez-vous effacer la mauvaise loi! » Tel est, en effet, le sujet du livre, et cette guerre religieuse sera une guerre de famille : le frère du roi du Graal, l'oncle de Perceval est païen, il porte le nom odieux de Roi du Château de mort; il ne cesse de guerroyer son frère pour lui disputer le château sacré, la lance et le Graal.

Et déjà l'épée de saint Jean et la couronne d'épines (*le cercle d'or*) sont aux mains des païens. Gauvin venge le roi Gorgalan, qui lui donne l'épée et se fait baptiser : « Et, à tous ceux qui ne voudront croire en Dieu, il commanda à monseigneur Gauvain qu'il leur coupât *les testes.* » Perceval triomphe du Chevalier au Dragon, il reçoit d'une reine le cercle d'or : « Que tous ceux qui ne voudront aler au baptême, lui dit-elle, soient occis de votre épée. »

Deux événements redoublent l'audace des païens : la mort du Roi Pêcheur et la mort de la reine Genièvre. A peine le roi du Graal a-t-il cessé de vivre que le Roi du Château-Mortel s'empare de ses domaines, disperse les prêtres du Graal et fait crier par le pays que ceux qui voudront reprendre l'ancienne loi et quitter le christianisme seront protégés, et que ceux qui s'y refuseront seront *détruits*. Et la terrible nouvelle se répand dans tout le royaume : Les gens de la terre au Roi Pêcheur sont retournés au paganisme.

La reine vient à mourir bientôt après, et la guerre s'étend à sa famille : son frère et sa sœur, le roi Madeglant et la reine Gendrée, somment Arthur de leur restituer la Table-Ronde ou de renier le Christ. Le défi est porté au roi dans sa cour même : « Le roi Madeglant est votre ennemi en deux manières : pour la Table-Ronde qui lui appartient, et pour la nouvelle religion que vous suivez! » — « La reine Gendrée vous somme d'abandonner la foi chrétienne et de revenir à ses

dieux. » La réponse du roi n'est pas douteuse ; Lancelot et Perceval la porteront à la pointe de leur épée.

La terreur et le miracle précèdent Perceval : il paraît et les peuples se font chrétiens, pour éviter la mort. Le Chevalier au Dragon lui résiste, confiant dans son bouclier dont le dragon lance des flammes ; le héros le blesse, conjure le sortilége, et le dragon se tourne contre le vaincu. Alors le vainqueur se porte contre le Château de Cuivre : deux automates merveilleux y tuaient au passage tout chrétien qui voulait y entrer. Perceval y pénètre, supérieur à tous les maléfices, et il chasse les païens sous les massues de fer : « Car ainsi il pourra bien éprouver ceux qui voudront croire et ceux non. » Sur quinze cents païens, treize échappent aux automates passés au service du Christ, et le château prend le nom de Château de l'Essai : « Et désormais nul n'y entrera sans être occis et détranché, s'il n'est chrétien. »

Reste le Château Tournant ; c'est celui du Graal même ; il ne cessera de tourner que lorsque la loi chrétienne y sera rétablie : car le roi du Château-Mortel s'en est emparé. Déjà, avant la mort du Roi Pêcheur, Perceval a poursuivi son oncle et l'a traité avec mépris ; le romancier a fait fuir le païen, pour le déshonorer du premier pas, et Perceval lui a crié : « Mauvais roi, ne dites pas que vous êtes de mon lignage ; jamais chevalier du lignage de ma mère n'a fui ! » — Cette fois, le roi païen est maître du Graal et, quand la mère de Perceval se plaint des crimes de son frère : « Dame, dit Perceval, il n'est ni votre frère, ni mon oncle, puisqu'il renie Dieu, mais il est notre ennemi mortel et nous le devons plus haïr que les étrangers. »

Le siége du château du Graal exige l'aide particulière du ciel. Perceval l'entreprend en compagnie de douze ermites et avec l'écu, la mule blanche et le gonfanon de Joseph d'Arimathie. Neuf ponts défendent le château, gardés par deux lions et par vingt-sept chevaliers ; un des lions se range du parti de Perceval qui lit dans ses yeux la volonté de Dieu. Tout ce qui résiste est tué par Perceval, ou précipité dans le gouffre par l'ermite José qui prend part à la lutte ; car : « c'est grande aumône de détruire les ennemis de Notre-Seigneur » ou terrifié par la mule et le gonfanon. Perceval voudrait épargner ceux qui se rendent ; mais le lion est l'instrument du ciel, il n'a pas de ces *dédains* ; il les dévore. Le roi païen, se voyant

trahi, se tue et tombe dans le gouffre : « La fin des mauvaises gens est mauvaise, » disent les prêtres, avec l'Écriture; et le Graal reparaît au château dans toute sa splendeur, des voix invisibles chantent : *Te Deum Laudamus;* le roi Arthur, qui est à Cardeil, voit dans les cieux deux soleils, un ange lui apprend que le ciel témoigne ainsi sa joie de la conquête du Graal.

L'œuvre pourrait s'arrêter là; mais le roman n'a parcouru qu'un peu plus de la moitié de sa route : tout le royaume doit être reconquis au christianisme. Après l'oncle de Perceval, le frère et la sœur de la reine continuent la guerre. Le roi n'hésite pas; il redouble de ferveur chrétienne, il introduit les cloches en Angleterre, il fait faire des calices pour les églises et envoie Lancelot avec une armée contre le frère païen de Genièvre. L'Albanie, envahie par Madeglant, défendue par Lancelot, trahie par Briant, est sauvée enfin par Lancelot : le héros va, d'île en île, rétablir le culte du Christ dans le pays ennemi, et le massacre termine encore la guerre religieuse : « La plupart se laissèrent occire plutôt que d'abandonner la mauvaise loi. »

Perceval, de son côté, ne reste pas oisif; Lancelot a tué Madeglant; Perceval convertit Gendrée. Le chevalier, chaste et vierge, se met en campagne avec sa violence accoutumée. Il entre dans le Château Enragé; le seul nom de chrétien y met tous les gens hors de sens. « Il est bien droit, dit-il, que tous ceux qui ne veulent pas croire en Dieu, soient enragés quand ils voient quelque chose qui vient de lui! » Il entre dans la salle, protégé par le miracle. Ne pouvant le blesser, les enragés s'entre-tuent; Perceval fait jeter à l'eau leurs cadavres et massacre tous les païens. « Ne pleurez pas, dit-il à la demoiselle du château, mais convertissez-vous, car tous ceux qui renient Dieu mourront comme démons enragés. » La jeune fille s'éprend du fier et beau vainqueur; elle lui demande naïvement d'abandonner son Dieu pour elle. Mais Perceval n'entend pas la coquetterie, il préfère la terreur à l'amour : « Si vous étiez homme aussi bien que vous êtes femme, votre mort serait venue avec les autres » dit-il brusquement, et la dame se hâte d'embrasser la croyance du violent chevalier.

Perceval part; la terreur de son nom le devance et range les peuples au christianisme. Gendrée elle-même est ébranlée;

cette façon de conquérir le monde l'émerveille. Dans sa haine, elle a juré de ne jamais regarder un chrétien, et, pour plus de sûreté, elle est devenue aveugle. Cependant elle reçoit le héros et veut l'entendre, sinon le voir. Perceval lui donne une nuit pour réfléchir, affirmant la puissance et le triomphe de Dieu; et le miracle porte conseil. Ce miracle est une belle idée et le récit en est mis en scène avec art. Le lendemain matin, la reine convoque tous les chevaliers du pays. Est-ce contre Perceval? Voici ce qu'elle leur raconte : A peine endormie, elle a prié ses dieux de lui rendre la vue, ils s'y sont refusés, lui ordonnant de tuer Perceval. De ses dieux impuissants, elle a passé au Dieu du héros; aussitôt une dame de la plus grande beauté lui est apparue, et elle mettait au monde un enfant; des anges l'entouraient et un vieillard dit à Gendrée que la mère a conservé sa virginité. Puis, la scène change, l'enfant Jésus est devenu homme, et le rêve représente la Passion du Christ. La reine le voit battre de verges, crucifier, descendre de la croix; la Vierge-mère, abîmée de douleur, pleure au pied du calvaire; des amis pieux recueillent le sang du martyr. « Alors, dit Gendrée, je fus saisie de pitié et je ne pus me tenir de pleurer, et, tantôt comme la pitié me vint au cœur et les larmes aux yeux, j'avais recouvré la vue : *Oi-je la veue.* »

Ces larmes qui montent du cœur aux yeux pour y laver les ombres de la cécité, sont une touchante idée; elle repose de tant de massacres. Mais ce repos ne dure qu'une seconde; la pitié de la reine devenue chrétienne conclut à de nouvelles exécutions en masse des païens. « Et qui ne voudra croire, je le ferai occire ou périr de mort vilaine.

Tel est ce roman; le caractère du sujet, la mission des héros, le ton du récit, lui donnent une vigoureuse unité et un cachet méconnaissable d'ancienneté. En le lisant, on incline à penser que le roman du Graal, sans compter l'épilogue de la *mort d'Arthur*, auquel notre Perceval semble aussi se rattacher en finissant, a existé d'abord en trois parties : *Le Graal*, *Merlin*, *Perceval*. Le *Graal* racontait les origines de la relique, symbole du christianisme, ses premières conquêtes en Orient, sa mission spéciale accomplie en Angleterre. Le *Merlin* célébrait la lutte nationale des Bretons contre les étrangers païens, romains et saxons et, à l'apogée de cette race, l'institution de la Table-Ronde. Le *Perceval* personnifiait la guerre

civile pour cause de religion et couronnait la trilogie par le triomphe du christianisme. Ce dernier est plein d'un souffle puissant et terrible. Les bardes chrétiens avaient transformé leurs traditions héroïques ; l'esprit du onzième siècle les transforme de nouveau; la légende avait changé les chefs de clans bretons en saints; le roman en fait des conquérants de la foi. M. Renan remarque que la race gallique, qui avait défendu la dernière son indépendance religieuse contre Rome, en devint le plus ferme appui; le génie d'Hildebrand venait de passer sur l'Europe et plus d'un Robert le Frison, plus d'une comtesse Mathilde avaient mis le glaive temporel à son service; il allait donner à l'histoire les saints Dominique et les Simon de Montfort; il produit dans l'art *Perceval.* Les anciennes chansons de de gestes peignent les mœurs barbares du temps, dans les combats féodaux ou dans les premières croisades, naïvement, telles qu'elles sont, comme choses vraies et tout naturelles ; notre roman met la même candeur des littératures primitives, la même vigueur réaliste et une foi sereine, à peindre le type du champion de Rome : œil de lion, cœur d'acier, nombril de vierge! On peut l'appeler le roman historique de la guerre religieuse. La vaste trilogie du Graal fut, au onzième siècle, l'épopée de la théocratie ; et le génie d'Hildebrand a son Iliade.

Arrêtons-nous ici, messieurs, et recueillons-nous un instant. Pourquoi le romancier se serait-il efforcé de symboliser l'égalité, la perfection humaine et l'idéal profane? Il avait à chanter l'épopée du *Compelle intrare*, à écrire le roman historique du triomphe de la foi par la force. Jamais cette œuvre de propagande religieuse armée, dans une époque où tout se tranchait par les armes, n'a été peinte avec cette vigueur naïve, avec cette foi calme, avec cette inaltérable réalité qui caractérisent les poésies primitives. On retrouve ici mieux que partout ailleurs la vérité de l'histoire. Perceval est à la fois un Simon de Montfort et un saint Dominique : œil de lion, cœur d'acier, nombril de vierge !

Il y a quelque chose d'étonnant dans ces transformations de la légende bretonne. La tradition des vaincus s'impose aux vainqueurs; le peuple d'Arthur est écrasé, mais Arthur est célébré par ses ennemis, et la poésie qui personnifie cette race est plus forte que les conquérants qui l'ont domptée. Cette persistance

des traditions témoigne de la vitalité des races, la poésie y semble la protestation éternelle des vaincus.

Mais, d'un autre côté, le nom et la gloire de ces héros de la résistance à l'étranger, servent l'étranger et se tournent, dans ces œuvres de propagande autant que de poésie, contre la nation qu'ils ont défendue en l'illustrant.

Le premier Arthur était païen; on en fit un demi-dieu; la grande Ourse et la Lyre portaient son non. Le second Arthur et ses compagnons, s'ils ne sont plus païens, sont restés indépendants de Rome. Le chef des clans bretons envoie au sénat de Rome la tête d'un général romain, il détruit l'église de Saint-Patrice et un monastère du pays de Galles. Pérédur, qui deviendra Perceval, dut vivre alors. Alors, le barde Myrdhyn, qui deviendra Merlin, représente la résistance à l'envahisseur. Myrdhyn est païen : Le *Myvyrian archæology of Wales* rappelle ses luttes contre les moines; on y parle de troupeaux enlevés au couvent, de l'incendie d'une église, d'une bible déchirée et jetée à l'eau par le barde, et la *Vita Merlini* raconte que Merlin fut tué par le peuple en châtiment de sa conversion au christianisme.

Ainsi, tous ces héros représentent la résistance au double étranger, à la Rome des Césars et des papes. Et voilà qu'une invasion triomphante passe sur leur pays et les héros changent, leurs noms se tournent contre leur œuvre, leur gloire sert le principe étranger, la littérature en fait des auxiliaires de leurs ennemis.

Nous l'avons dit à propos de Charlemagne, répétons-le à propos de son rival, le roi Arthur : Qu'est-ce que la gloire, messieurs? La gloire est comme une bouée qui flotte sur la grande mer de l'histoire, au gré des flots changeants de l'opinion publique. L'humanité ne garde le nom d'un héros que pour personnifier en lui son idéal nouveau! Heureux les peuples qui ne donnent à porter à leurs héros que des symboles de progrès. Mais qu'ils oublient, qu'ils soient ingrats, plutôt que de leur faire subir des transformations en faveur de la conquête et de la tyrannie. Car ce serait à désespérer de l'héroïsme, si l'héroïsme ne trouvait sa récompense en lui-même, dans le sentiment du devoir accompli?

Attendons d'ailleurs! Les vainqueurs ne sont pas à l'abri du temps, et la légende chrétienne n'échappera pas aux transformations. Déjà, au douzième siècle, les légendes latines étaient

introuvables et un poète s'était emparé des romans du Graal pour les faire servir à présenter aux barons, encore farouches, un idéal supérieur d'amour, de générosité et d'honneur. Où sont les instructions reçues du pape, pour soumettre les esprits? La poésie a d'autres instructions reçues de Dieu : elle doit élever les âmes par l'attrait du beau et former des hommes!

Le jour de la science arrive à son tour. Les œuvres sont retrouvées, la langue des bretons se relève, leurs poésies reconquièrent le droit de cité dans la littérature européenne, Arthur et ses compagnons reprennent leur place dans l'histoire d'un peuple libre! Héros de la nationalité bretonne, druides et bardes, rois et guerriers, païens ou chrétiens indépendants, le temple de la science est assez large pour vous recevoir tous sous vos traits véritables; l'Angleterre est assez libre pour accepter dans son sein le réveil de toutes les nationalités. Les Angles ont donné leur nom à l'île de miel, mais l'Angleterre garde avec orgueil le nom de la nation des Bardes et s'appelle aussi la Grande-Bretagne.

La science et la liberté ne connaissent ni vaincus ni païens. Toutes les nationalités, toutes les religions, tous les héroïsmes ont droit à l'étude, à la vérité, à la justice. C'est en vain que les livres ont disparu, que les bardes ont été massacrés, que les légendes ont été contrefaites, que les noms des héros ont été mis au service d'une cause ennemie; la science lève les masques, dissipe les illusions, déjoue les ruses, venge les opprimés, retrouve l'homme sous les couches de la légende et la vérité fossile sous les cendres de la conquête. Donc, messieurs, les héros peuvent toujours se dévouer pour une idée, les martyrs peuvent toujours mourir pour leur cause, nationale, religieuse ou humanitaire! Malgré la défaite, malgré les efforts du vainqueur, malgré les transformations et les exploitations, il n'y a point de prescription contre la vérité; les vaincus ont un tribunal d'appel éternel, la liberté un vengeur certain : la science. Tôt ou tard, les Arthurs reprennent leur rang dans l'histoire; tôt ou tard, la science rend le héros à son œuvre et rend le demi-dieu à l'humanité.

SIGEBERT DE GEMBLOUX

Messieurs,

L'époque où vécut le moine de Gembloux que Bossuet a appelé le Père de l'Église gallicane, est un des moments les solennels de l'histoire de l'Europe. Tous les efforts pour reconstituer un empire romain catholique avaient échoué. Même avec l'appui moral et religieux, militaire et financier du clergé, les barbares n'avaient pu restaurer le passé, ni créer une société nouvelle sur les débris de l'Empire. En vain Clovis s'était fait le chef du parti catholique, comme l'appelle M. de Pétigny. En vain Charlemagne avait été presque pape, selon l'expression de M. Laurent. En vain, après la chute de ces deux dynasties, les papes s'étaient rattachés aux petits princes italiens et en avaient fait des empereurs; ces tyranneaux, assez puissants pour avilir et opprimer l'Église, étaient restés incapables de relever la société. En vain les papes s'étaient tournés ensuite vers l'Allemagne et avaient appelé l'étranger; les empereurs saxons avaient passé les Alpes, arraché la papauté à l'influence des courtisanes, nommé et déposé les papes, décrété les réformes, dompté les partis, régné en maîtres; mais Othon, acclamé comme un nouveau Charlemagne, n'avait eu, comme Karl le Grand, d'autre héritier que la dissolution et la décadence. L'Église s'était livrée à tous les empereurs qui pas-

saient : l'Église tombait avec les empires. A la fin du dixième siècle, la chute est si profonde qu'on ne peut rien imaginer de plus bas dans l'abîme de la corruption.

On a souvent répété que l'unité de l'empire romain avait préparé providentiellement l'unité du catholicisme. Voyons les faits : Un premier empereur chrétien monte sur le trône de César; que fait-il? Il divise l'empire en deux tronçons. Il avait fallu huit siècles de paganisme pour former cet immense faisceau de peuples; un siècle de christianisme suffira pour le disperser, et l'empire d'Occident n'est déjà plus. L'empire d'Orient tombe dans la plus honteuse anarchie. Où seront bientôt les grandes Églises d'Arménie, d'Égypte, d'Afrique, d'Assyrie, d'Asie Mineure? Mahomet va tout envahir, et le désert, peuplé par la Rome païenne, reconquerra de vastes domaines sur la Rome catholique.

L'invasion triomphe aussi dans le nord; mais les barbares sont convertis. La préoccupation de ces vainqueurs est de refaire l'Empire; l'unique résultat de leurs efforts est de le mettre en pièces; Clovis, Charlemagne, Othon ne laissent que des ruines.

L'unité providentielle! Est-ce l'unité de l'empire que l'on veut dire? Les Turcs vont s'emparer de Constantinople et l'empire d'Orient tombera comme l'empire d'Occident. Est-ce l'unité de l'orthodoxie? Le grand schisme va commencer. Est-ce l'unité de la langue de Rome? Les langues modernes vont sortir, en chantant, de cette nouvelle tour de Babel! L'unité catholique! Voici que l'Église elle-même précipite la dissolution! Il faut entendre les cris de désastre : la société va périr! et il arrive un moment où l'Église, qui se dit éternelle, se voile la face et se croit perdue. Vous connaissez les terreurs de l'an mil : les oracles, qui prétendaient à diriger la vie, annoncent la mort; les puissances, qui voulaient unifier le monde, prédisent la fin du monde. Les essais d'autorité politique et religieuse, la grande œuvre des Clovis, des Charlemagne et des Othon, aboutissent à ce paroxisme ridicule : la débâcle universelle de la société, un sauve-qui-peut du genre humain!

Déjà au septième siècle, devant le sombre spectacle de la décadence des Mérovingiens, Frédégaire s'était écrié : « Le monde se fait vieux! » A la fin du dixième siècle, le désespoir fut tel que l'on crut au cataclysme. « Vers 960, disent les béné-

dictins, auteurs de l'*Histoire littéraire de France*, un ermite de Thuringe, nommé Bernhard, homme assez instruit d'ailleurs, s'avisa de la faire revivre (cette erreur), en assurant que Dieu la lui avait révélée. Il se trouva même des prédicateurs qui osèrent l'avancer dans leurs discours au peuple. Abbon de Fleuri atteste qu'en sa jeunesse il l'avait ouïe annoncer en chaire dans une église de Paris. Elle était tellement répandue parmi les peuples, que l'armée d'Othon Ier, se trouvant en marche et voyant le soleil éclipsé, crut qu'il en était fait. Chacun, frappé de la pensée que le monde allait finir, chercha à se cacher entre les rochers, dans des antres et des cavernes. »

Un chroniqueur de l'époque, Raoul Glaber, ou le Chauve, attribue les malheurs extraordinaires des premières années du onzième siècle, aux vices des prêtres : « Ne faut-il pas croire, s'écrie-t-il, que le genre humain tout entier a conjuré sa perte, et, se précipitant de gaîté de cœur, veut s'ensevelir de nouveau dans les ténèbres du chaos? »

Tout va-t-il donc périr? Non! Gloire à l'énergie humaine! tout va renaître.

Les terreurs furent longues. Les saisons se succédaient, les années se suivaient dans l'abondance d'une jeunesse éternelle; mais on n'osa pas espérer d'abord. Au moindre orage, à la première famine, à la première victoire des Turcs, les terreurs renaissaient plus vives. Saint Jean avait si formellement annoncé le coup de théâtre! La date pouvait être incertaine; peut-être fallait-il compter mille ans après la Passion du Christ, et non après sa naissance. Peut-être aussi, le calendrier romain avançait-il sur l'heure de l'Apocalypse. Cependant, rien sur la terre n'avait renoncé à la vie, et la nature ne doutait pas de son immortalité. « Rien, après tout, dit naïvement l'*Histoire littéraire de France*, ne fut plus efficace pour détruire cette opinion extravagante que de voir au onzième siècle subsister le monde, tel qu'il était au dixième. » Alors, on se prit à revivre, et un grand changement dut s'opérer dans les esprits. Les pouvoirs qui s'étaient arrogé la conduite de la vie avaient abouti à ces prophéties de mort; on va chercher la vie où elle se trouve, dans l'activité du corps et de l'esprit, dans les énergies de la nature et de l'humanité.

Tout revit. Les communes se créent, la chevalerie apparaît, les sciences vont renaître, la philosophie citera bientôt de

grands noms, l'histoire reprend sa chronique, les universités se fondent, le commerce s'agite, l'architecture se transforme, et les langues nouvelles vont chanter dans les nids.

« C'était une fermentation universelle, dit M. Henri Martin, toutes les grandes choses du moyen âge allaient naître à la fois. »

Les provinces belgiques furent l'un des berceaux de ces grandes choses. L'historien français ajoute :

« Les rives de l'Escaut deviennent le centre d'une florissante industrie et d'un vaste négoce, et le berceau d'une civilisation républicaine...

« Gand, Bruges, Ypres, Lille, Douai, semblaient avoir communiqué aux vieilles cités romaines d'Arras et de Tournai, les franchises, pour lesquelles Cambrai combattait avec tant de courage et de constance, et l'esprit de la Flandre avait aussi gagné Cologne, Anvers, Liége, toute la Basse-Lorraine et même la Haute.

« Au nord de la Gaule, comme en Germanie, où surgissaient aussi maintes villes libres, la démocratie naissante ne devait rien aux souvenirs de l'antiquité. Elle sortait de terre et ne relevait que d'elle-même. »

Saluons la vie moderne, messieurs! Elle date de la fin monde de l'Apocalypse, et son premier mot, prononcé par nos pères, est : Démocratie.

Avez-vous vu les rigueurs de l'hiver, dans le nord, quand la neige couvre la terre d'un uniforme linceul, sous lequel nul ne reconnaît son champ; quand le fleuve, arrêté dans sa course, fixé par la glace, subit la domination générale, assez pareille à l'unité du despotisme, et qu'un pâle soleil semble le dernier sourire d'un mourant! Spectacle grandiose et sombre! Spectacle terrible, s'il pouvait durer! Mais, qu'une chaude brise vienne du midi, que les rayons du soleil reprennent quelque ardeur, tout change : la neige fond, la glace craque, le sol devient boue, le fleuve torrent, tout se décompose, tout se désagrége, comme les lambeaux d'un empire; c'est l'inondation, c'est la débâcle, c'est le chaos! Est-ce la mort? Non! Le fleuve redevient navigable et poissonneux, la terre rend à chacun ses moissons grandies et son champ de travail; ce n'est pas la

mort, c'est l'activité qui recommence, c'est le printemps qui s'annonce, c'est la force, c'est la jeunesse, c'est la vie immortelle.

Telle fut la société en Europe, après le sombre hiver du Bas-Empire et la débâcle de l'an mil. L'époque où l'on reprend l'étude de l'antiquité s'appelle *la Renaissance;* j'appellerais volontiers l'histoire du onzième et du douzième siècle : la Naissance du monde moderne.

Mais l'activité humaine ne fut pas seule à relever la tête; pendant qu'elle s'essayait au gouvernement d'elle-même et fondait ce que M. Henri Martin appelle le berceau d'une civilisation républicaine, deux autres pouvoirs allaient se disputer l'empire du monde.

Les Romains, selon l'expression de Montesquieu, avaient asservi les dieux à la politique. Les empereurs chrétiens, au contraire, asservirent la politique au nouveau dieu de l'Empire. Mais, si les Césars baptisés n'étaient plus à la fois pontifes et dictateurs, le chef suprême, le maître absolu, qui imposait à l'Empire la conversion d'abord, l'orthodoxie ensuite, ce n'était pas encore l'évêque de Rome, c'était toujours l'empereur romain. Le moyen était resté le même : la force. Rien n'était changé de la politique que son but : L'empire avait voulu donner au monde des lois civiles et politiques; le Bas-Empire voulait lui donner des lois religieuses et morales. La prétention de représenter l'autorité absolue et d'en édicter les lois caractérise les deux Romes : autrefois pour la conquête du monde, maintenant pour son salut.

Quand tombe l'Empire, ce sont encore les rois qui essaient de reconstituer l'autorité; l'Église les aide, mais elle ne les domine pas; les papes consacrent l'autorité, ils n'y aspirent point pour eux mêmes.

Après l'an mil, tout change. Le monde chrétien était comme abasourdi de ces longues terreurs; les rois surtout restaient ébranlés et une fièvre religieuse courbait les couronnes; l'Église en profita.

« En moins de 50 ans (dit notre historien de l'Église, De Potter), Casimir, roi de Pologne, Suénon, roi de Danemark, Guillaume, roi d'Angleterre, Bercard, comte de Provence, Démétrius, duc de Dalmatie, Béranger, comte de Barcelone, Richard,

prince de Capoue, Robert Guiscart, duc de Pouille, etc., etc., se firent soldats de saint Pierre et sujets du pape. Si cette dévotion extravagante avait continué, la monarchie universelle eût été établie, au profit du chef des prêtres de celui qui ne posséda rien sur la terre, qui prêcha l'égalité et mourut sur la croix. »

L'occasion était belle; un homme parut pour en tirer parti. L'autorité politique a échoué, place à l'autorité religieuse! La couronne impériale d'Othon et de Charlemagne est tombée en poussière comme celle de Constantin; la tiare ne craindra pas ces décadences de dynastie. Le droit divin a fléchi dans les mains des rois, il triomphera aux mains des papes. L'épée est émoussée, c'est à la croix de régner sur la terre. L'Église va donner au monde un Charlemagne, dont rien ne démembrera l'empire.

L'homme qui venait à cette heure, avec cette idée, était un homme de génie, sorti du peuple. Vous l'avez nommé, c'est le fils du charpentier de Soano : Hildebrand.

Expliquons-nous, cependant, messieurs. Le genre humain a besoin d'autorité autant que de liberté. Pour marcher en avant, il veut sentir le terrain ferme sous les pas de sa raison et de sa conscience. Chaque fois que les fondements de la pensée seront ébranlés, que la société se sentira sur une île mouvante, chaque fois une classe puissante, un homme d'énergie usurpera toutes les forces sociales pour établir bien ou mal l'autorité et fixer cette Délos de la civilisation. Mais, tant que les hommes ne sauront pas où est le véritable point d'appui, la seule autorité légitime, cette restauration ne sera qu'une œuvre dangereuse de violence, une œuvre vaine de despotisme; et le génie, ignorant le droit, le génie, si grand qu'il puisse être, ne servira l'humanité que par la pire des méthodes : l'excès du mal. *Faciamus mala ut veniant bona*, lui fera dire Sigebert.

Hildebrand fut un de ces génies.

Au moment où le monde moderne naissait dans les communes et demandait sa force au génie de la liberté, le génie de l'autorité entamait cette longue lutte du Sacerdoce et de l'Empire, de l'Église et de l'État, qui a causé tant de désastres, entravé si longtemps le droit, et dont nous ressentons de temps en temps encore le contre-coup, comme les dernières secousses d'un volcan qui ne veut pas s'éteindre.

Si nul n'avait résisté, l'antique théocratie des temps barbares renouait sur le monde sa chaîne de ténèbres. Le premier monarque qui résista fut l'empereur Henri IV. Le premier écrivain qui résista fut Sigebert de Gembloux.

Henri IV fut tout d'abord trahi, abandonné, réduit à l'humiliation ; l'on voit encore au Vatican une fresque qui représente l'empereur, nu, par un hiver terrible, attendant à la porte de la forteresse de Canosse, pendant trois jours et trois nuits, du 22 au 25 janvier de l'an 1077, la bonne volonté du pontife. Ceci est dans le fond du tableau et s'aperçoit par une large croisée. Au premier plan, les deux représentants de l'autorité sont en présence : le pape assis, en grands habits pontificaux, la tiare en tête ; l'empereur à genoux, à demi nu, le front découvert et incliné. A côté de lui, un page, aussi à genoux, tient sa couronne ; à terre, aux pieds du pape, sont l'armure et l'épée impériales. L'empereur, avec tous les attributs de la puissance, supplie ; le pape pardonne. Auprès du pape, est son amie, la comtesse Mathilde, qui lui prêta ses armées contre l'empereur.

Cette fresque se trouve dans la *Salle des Rois,* comme pour rappeler aux têtes couronnées l'orgueilleuse prétention de la tiare.

Cette première paix était fausse. A peu de temps de là, l'indignation des Italiens mettait les armes aux mains d'Henri IV, et Grégoire VII, aidé des princes allemands, nommait un nouvel empereur. Il avait fait graver, sur la couronne qu'il lui envoya, l'ambitieuse devise que rapporte Sigebert de Gembloux :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolfo.

« L'Église donna la couronne à saint Pierre, saint Pierre la donne à Rodolphe. »

Henri IV triompha. Hildebrand mourut en exil. Mais Pascal II fut plus habile que Grégoire VII ; il suscita les fils contre le père et l'emporta par une révolte parricide. En 1103, il ne restait au vieil empereur que quelques provinces fidèles. Trahi par les siens, traqué par l'excommunication et par son fils, Henri IV se réfugia chez un évêque. Mais cet évêque régnait sur une jeune et puissante démocratie, Liége. Liége alors, au dire des chro-

niqueurs, était la *nourrice des beaux-arts, une Athènes pour la philosophie et les lettres, une Rome pour la religion.* L'évêque et les bourgeois accueillirent leur souverain, et l'on voit dans un diplôme du 3 juillet 1103 que l'évêque d'Utrecht et le duc de Brabant, Henri I[er], restés fidèles, se rencontrèrent avec l'empereur à Liége.

Le pape Urbain II avait écrit en vain à l'évêque Albert : Chassez ce loup de vos États! Pascal II ne daigne pas écrire à l'évêque de Liége; le 12 février 1103, c'est au comte de Flandre qu'il s'adresse; il lui crie le hallali de la vengeance.

L'évêque de Cambrai avait aussi pris parti pour son souverain temporel; mais le pape avait suscité, contre l'Église de Cambrai, l'ambition du comte de Flandre, et Robert le Frison avait porté dans ce diocèse le ravage et la soumission au saint-siége. Cela se passait en l'an 1102.

Le pape ayant trouvé dans le nord, un champion, un tenant d'armes, *armigerum*, comme dira Sigebert, se crut maître du pays; il crut qu'au souffle de sa voix, le massacre allait tout réduire à sa volonté.

Liége n'était point d'humeur à s'incliner devant la menace; l'évêque se mit en devoir de résister, et, comme ces prêtres et ces bourgeois connaissaient la puissance de la pensée et de la parole, du glaive spirituel, comme on disait, ils brandirent tout d'abord cette bonne épée du génie.

Il y avait alors à l'abbaye de Gembloux un moine septuagénaire, illustre par ses vertus et par sa science : *Morum probitate et scientiæ multiplicitate laudabilis,* dit un de ses continuateurs, qui ajoute : « C'était un homme prudent, d'une grande gravité et d'une austérité sans indiscrétion, mais modéré et réservé pour tout le monde. Il s'occupait surtout à lire et à méditer les saintes Écritures; néanmoins il disait la messe tous les jours et n'oubliait jamais de s'unir à Dieu par la prière. » Lui-même, dans un vers du poème où il chante l'évêque de Metz, Thierry, s'appelle le pupille du Christ, d'un esprit paisible :

Christi pupillus Sigibertus, mente pusillus.

Il était né à Gembloux, dans le milieu du onzième siècle, vers l'an 1030. S'étant fait moine à Gembloux, il avait longtemps

professé à Metz, dans une abbaye, où il avait conquis l'affection et l'estime de tous; puis, il était revenu dans sa patrie et dans son monastère, pour y reprendre ses paisibles études. Il était historien, théologien, poète, musicien et savant.

La musique était cultivée au couvent; Sigebert fit lui-même les vers et la musique de l'office de deux saints, Maclou et Guibert. Sa science était réputée dans les églises des Gaules et surtout de Liége et de Belgique. On doit plusieurs de ses écrits à des consultations qu'on lui demandait, et l'archevêque de Rheims voulut connaître son opinion sur la chronique de Baudri.

Il aimait les lettres antiques et particulièrement Horace; il connaissait le grec et l'hébreu, chose rare alors; chose plus rare, il était tolérant et, sachant l'hébreu, fréquentait les juifs et en était aimé. Il avait célébré, en prose et en vers, de nombreux saints: son patron d'abord, le roi d'Austrasie, Sigebert; puis, la patronne de Gembloux, la légion thébaine; puis, le fondateur du couvent, saint Guibert; le patron de Liége, saint Lambert; celui de Maestricht, saint Théodard; sans compter ni Thierry, évêque de Metz, ni sainte Lucie, dont l'église de Metz possédait les reliques, ni saint Malo, dont les reliques étaient à Gembloux. Il s'occupait de rédiger la *Geste* des abbés de Gembloux; il avait consacré une partie de sa vie et devait en consacrer le reste à une chronique, que sept ou huit écrivains se firent honneur de continuer; de plus, une histoire des abbés de Gembloux, un traité des écrivains illustres, y compris la biographie de l'auteur, une traduction en vers de l'*Écclésiaste,* des poésies sacrées et profanes, un traité sur le jeûne des quatre-temps, un traité de physique sur la réforme du calendrier, témoignaient de la variété de ses travaux, de la *multiplicité de sa science.* Enfin, quand Grégoire VII, commençant son œuvre par une réforme du clergé, avait défendu aux prêtres de se marier, et menacé d'excommunication l'évêque de Metz s'il favorisait Henri IV, Hildebrand avait trouvé dans l'église de Metz un moine pour lui répondre, en deux lettres que l'on crut longtemps perdues.

Ce moine s'appelait Sigebert de Gembloux.

Sigebert défendrait-il avec moins de vigueur et de dévoûment sa patrie et son évêque?

L'archidiacre Henri, doyen de la cathédrale de Saint-Lambert à Liége, lui avait déjà demandé de refaire la vie de saint Lambert,

et il devait lui demander encore de discuter avec le clergé de Trèves une question relative au jeûne des quatre-temps. Il fit appel à sa science et à son courage contre Paschal II. Le moine était bien vieux en 1103; il accepta pour la troisième fois ce périlleux honneur. La main tremblante du vieillard laissa encore la plume patiente du chroniqueur et de l'hagiographe, pour prendre le glaive de la polémique, j'ai déjà dit : la bonne épée du génie.

Mais avant d'étudier ces trois lettres, voyons, en peu de mots, quel est le caractère des autres écrits du moine savant.

Lorsque Sigebert termine, par la sienne, la biographie des écrivains illustres de l'Église, il se borne à énumérer ses œuvres et l'occasion qui les fit naître; il ne s'arrête à quelques détails que sur une seule : son traité de la réforme du calendrier. Il explique qu'en étudiant les écrits de Bède et l'ouvrage récent de Martin Scot, voyant ces deux savants contredire aussi vivement le célèbre astronome Denys le Petit et ses nombreux partisans, il a trouvé utile, en présence de ces dissentiments profonds, de reprendre la question de plus haut, pour dissiper les nuages. Pour cela, il a refait, d'après le texte hébreu, la chronologie du monde depuis Adam, et il l'a prolongée dans la suite des temps futurs, employant la méthode de Denys pour la rectifier, et notant dans des colonnes le Nombre, les Épactes et la fête de Pâques, année par année. En effet, le moine divise son texte en sept colonnes avec les rubriques suivantes : ANNÉE D'ADAM. COMPUT. ÉPACTES. TEMPS PASCAL. JOUR DE PAQUES. CYCLE LUNAIRE. La dernière colonne est réservée au fait historique. Puis, il commence bravement par Adam et sa naissance. ADAM ET EVA FORMANTUR, et il remplit toutes les colonnes : épacte : 1, — temps pascal : le 2 des nones d'avril; — jour de Pâques : le V des ides d'avril, — etc., le tout pour la première année d'Adam et d'Ève. Telle était la science d'alors.

Enfin, Sigebert, comme il le dit dans sa biographie, avait fait précéder ce travail d'un prologue, sous forme de dialogue, et divisé en trois parties, dans lequel il traçait le plan, le but et l'utilité de son livre et indiquait à quelle partie de la philosophie il appartenait, c'est à dire à la physique. Ce résumé suffit pour faire comprendre la valeur de cette espèce d'*art de vérifier les dates*, qui n'a pas été retrouvé jusqu'aujourd'hui.

Sigebert était en tête de son époque par la pensée et par la

science ; il fut moins au dessus de son temps dans ses vies de saints : l'hagiographie a des traditions qui s'imposent. Sigebert raconte beaucoup de miracles, d'après ses devanciers ou d'après les témoignages contemporains. Ce qu'il ajoute à ses vies de saints, ce n'est pas de la critique, c'est une certaine pompe dans le récit et un style moins naïf et plus savant. Le latin biblique, qui sied aux miracles légendaires, fait ici place aux réminiscences de l'antiquité, à une latinité plus pure, plus fleurie, mais moins appropriée à des récits de thaumaturges. Ainsi, dans la vie de saint Thierry, évêque de Metz et fondateur de l'abbaye de Saint-Vincent, vie que Sigebert a reconstruite de toutes pièces à force de recherches, il intercale un éloge littéraire, en prose et en vers, de la ville de Metz. Il serait curieux de comparer la vie de saint Lambert, écrite au huitième siècle par Godeschald, aux deux versions qu'en a faites Sigebert, d'après les rédactions du onzième siècle. Prenons un seul exemple. C'est une naïve histoire de Godeschald. Le saint évêque était logé dans un couvent ; au milieu de la nuit, il veut aller prier, et laisse tomber une de ses sandales avec bruit. L'abbé, à demi réveillé et sans savoir qui était ce perturbateur du sommeil des moines, crie vivement : En pénitence ! A la croix ! *Ambulet ad crucem!* L'évêque, obéissant, se rend à cette sorte de pilori et reste au pied de la croix, dans la cour du couvent, toute une nuit d'hiver. La bise souffle, la neige tombe et lui couvre les pieds ; le saint, *comme un soldat invaincu*, prie et fait pénitence. Cependant Dieu le protége : le coq chante avant l'heure et relève l'évêque de cette faction nocturne. Tout le couvent se lève, descend en hâte à l'église, expédie l'office et rentre se chauffer. L'abbé cherche le coupable, envoie à la croix, y trouve son évêque et s'effraie. Mais le saint le rassure avec un verset de l'Évangile : *Cor contritum et humiliatum Deus non spernit.*

Le récit de Godeschald est étendu, simple, biblique. Les légendaires suivants l'avaient déjà rajeuni et concisé. Sigebert supprime le cri d'impatience de l'abbé : *A la croix!* L'évêque, qui connaît la règle, va de lui-même en pénitence, sans qu'on le lui ordonne, ce qui rend le fait exagéré et invraisemblable. Mais Sigebert ajoute un miracle qu'aucun de ses devanciers n'avait imaginé : La neige lui montait aux talons, dit simplement la légende ; le moine de Gembloux, au contraire, fait

respecter par la neige les pieds de l'évêque, dont l'Esprit-Saint échauffe assez le cœur pour que son corps ne sente point l'hiver. C'était supprimer la pénitence, mais c'était ajouter une fleur littéraire au récit. *Interea nix usque talos ipsius pervenit*, avait dit simplement le premier hagiographe. Notre savant a un autre style : *Et nix, cum large deflueret, non tamen ultra talos Præsulis ascendebat. Tota prorsus hiemalis facies nimis horrebat. Sed ille mitissimus, quia ardebat plane interius flamma Paracleti Spiritus, idcirco exterius frigoris non sensit cruciatus.*

Le même caractère apparaît dans la chronique de Sigebert. Le moine accepte toutes les sources connues; il ne cherche qu'à les réunir par de patientes recherches, à les conciser par un beau style; il ne les contrôle guère. Les fables qui font remonter l'histoire des peuples de l'Europe à la guerre de Troie trouvent accès dans son esprit et dans son livre. Je ne ferai pas l'énumération de ses autorités, depuis saint Augustin et Orose, saint Grégoire et Cassiodore, jusqu'à Hunibald, Raoul Glaber et Pierre Damien, jusqu'aux récits de son temps sur le couronnement d'Henri V ou la mort de Grégoire VII..

Quand le chroniqueur arrive aux faits contemporains, la même crédulité se mêle aux passions du temps contre l'œuvre d'Hildebrand, ou aux documents historiques de l'époque.

Ainsi, à l'an 1106, on trouve la lettre de l'empereur au roi de France au sujet de la trahison de son fils; mais il ne faut pas tourner la page pour apprendre qu'en l'an 1109, dans une paroisse du pays de Liége, une truie à mis bas un porc à face humaine, et une poule, des poulets à quatre pattes.

Ainsi, à l'an 1110, le chroniqueur rapporte qu'une comète a paru dans le ciel, présageant, dit-il, l'expédition d'Henri V en Italie. Mais, Grégoire VII ayant annoncé, dans une lettre à l'évêque de Trente, que l'empereur ne passerait pas le jour de saint Pierre; puis, ayant répété, dans l'église Saint-Pierre, en face du peuple, qu'avant ce jour l'empereur serait mort ou déposé, et ajouté : « Si cela n'arrive point, qu'on ne me croie plus jamais! » Sigebert, à l'an 1080, dit malignement :

« Hildebrand avait prédit, d'après une révélation divine, qu'il mourrait un faux roi cette année. Sa prédiction était vraie, mais il se trompait sur le roi. Car c'était à Henri IV qu'il adressait la menace. Or, cette année, Henri IV livra une grande bataille aux Saxons, et c'est Rodolphe qui y trouva la mort. »

A partir de l'avénement de Grégoire VII, la chronique de Sigebert reste concise, trop concise même, car il aurait pu donner bien des détails qui ont dû nous échapper; mais elle devient l'histoire du temps, écrite au point de vue de l'empereur, contre le pape, et tous les historiens ont dû la consulter et en ont tiré parti. Quand vient la mort d'Hildebrand, le moine ne manque pas d'en rapporter le récit, qu'un autre chroniqueur déclare recueilli par un témoin oculaire, l'archevêque de Mayence. Sigebert raconte qu'Hildebrand, se voyant mourir, fit appeler celui des cardinaux qu'il aimait le plus et confessa à Dieu, à saint Pierre et à toute la chrétienté qu'il avait gravement péché dans l'administration de l'Église, et que, par les suggestions du démon, il avait excité à la haine et à la colère contre le genre humain. Ensuite, ajoute le chroniqueur, Hildebrand chargea son confesseur de demander pardon à l'empereur et à l'Église entière.

Ces traits contre Hildebrand nous ramènent à la lutte du Sacerdoce et de l'Empire et à la grande part que Sigebert y a prise. Grégoire VII avait entrepris de transformer la société par deux moyens : le célibat des prêtres, et la suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. L'Église, en s'appuyant sur les trônes, s'était exposée à décheoir avec eux et à suivre le sort des empires; Hildebrand voulut la placer au dessus des vicissitudes du monde, en faire l'arbitre des nations et des rois, et, pour lui donner cette puissance sur l'humanité, il ne trouva rien de mieux que de placer le clergé par le célibat en dehors de la nature humaine. Deux faits généraux de cette époque prêtaient singulièrement à cette politique ; la corruption du clergé et l'émiettement des pouvoirs civils menaçaient la société, appelaient la réforme des mœurs et l'action de la justice publique. Mais Hildebrand demanda le remède à la violence; il crut qu'il suffirait d'un ordre d'en haut pour changer des mœurs invétérées, des usages anciens, considérés comme des droits acquis. A la première résistance qu'il rencontra, il courut aux armes; et ces armes furent terribles. Pendant que lui-même lançait l'excommunication, il ameutait contre le clergé rebelle le peuple, élément aveugle et brutal, et il suscitait contre l'empereur, les rois, les seigneurs et les évêques. C'était livrer le monde à l'anarchie pour le sauver du chaos. Diviser pour régner, sera l'éternelle devise de l'autocratie.

L'Église résista violemment. Des conciles d'évêques s'assemblent et déposent le pape despote, qui ose se comparer au Christ et à Dieu. Les archevêques de Trèves et de Mayence, et vingt-quatre évêques, parmi lesquels les évêques de Liége, d'Utrecht et de Metz, écrivent à leur frère Hildebrand pour lui signifier leur résistance : ils l'accusent de faire l'œuvre d'un schismatique, de troubler, de déchirer, de livrer aux flammes, par orgueil et par cruauté, les membres d'une Église qui lui a été confiée pour qu'il la gouvernât en paix.

Le 8 septembre 1076, Grégoire VII écrit à l'évêque de Metz pour lui rappeler que tous ceux, laïques ou prêtres, princes ou évêques qui resteront en relation avec Henri IV, seront excommuniés, et il plaide le droit du pape à déposer les empereurs. Sigebert enseignait encore à Metz en ce moment; c'est lui qui fut chargé de répondre. Je ne crois pas que le morceau inédit qui se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne et qu'on attribue à Sigebert, soit cette réponse, au moins dans son texte primitif. Il semble plutôt un fragment, complété plus tard, car il mentionne la déposition de Grégoire VII et l'élection de Clément. Quel qu'il soit, ce fragment tranche nettement le point de droit historique, et mérite d'être connu. L'auteur rappelle d'abord de nombreux faits où les empereurs sont intervenus pour élever ou déposer des souverains pontifes : « Ursinus et Damasus furent élus papes ensemble; Damasus fut maintenu, et l'empereur ordonna de déposer Ursinus... » L'énumération est longue, les faits se pressent, l'auteur n'entre dans aucun détail, excepté lorsqu'il arrive à Hildebrand; il le montre, étant encore diacre, prêtant serment à l'empereur de ne jamais arriver à la papauté sans son aveu; il le montre, dans le concile de Latran, conseillant et signant un canon qui déclarait anathème, non pape mais Satan, non pontife mais apostat, quiconque monterait sur le saint-siége sans l'élection impériale. Il arrive ensuite à son élection, à l'opposition de l'emperéur, et, comme dernier fait à l'appui de sa thèse, il cite sa déposition qui maintient intact le droit impérial, et il conclut sans crainte :

« Ainsi, de tout temps, déposant les uns, qui étaient coupables, instituant les autres, légitimement élus, les empereurs romains ont exercé la puissance sur les pontifes de Rome. »

La réponse à cette doctrine était facile. C'est l'éternelle révendication du droit, qu'aucun fait ne prescrit; c'est le cri de liberté de tout esclave qui commence à se sentir majeur et qui veut être indépendant. Grégoire VII ne se fit pas faute de s'appuyer sur la liberté de l'Église. Oui, l'Église avait le droit de se gouverner elle-même, et trop de scandales, trop de crimes des rois, trop de discordes politiques et de perturbations sociales avaient compromis, sacrifié les intérêts religieux et moraux de la société et fait comprendre à l'Église la nécessité de se séparer des passions du monde et de s'abriter dans l'indépendance. Mais la liberté n'est pas un instrument d'usurpation despotique. Si l'on veut la conquérir pour soi-même, il faut la mériter en la respectant chez les autres. Hildebrand ne songeait à affranchir l'Église que pour l'opprimer; il ne voulait la soustraire au protectorat de l'Empire, au contrôle de l'État, que pour la soumettre à l'autocratie sacerdotale; ce sont les libertés de l'Église qu'on invoquera à travers les siècles contre l'œuvre de violence et de despotisme des Grégoire VII.

Les mœurs du clergé et surtout du haut clergé étaient corrompues; mais la réforme des mœurs n'exigeait ni le célibat des prêtres, ni le despotisme du pontife. On a dit que l'Église eut alors à opter entre le célibat des prêtres et le régime des castes sacerdotales. Cela n'est vrai que dans la supposition que l'Église dût se constituer en autocratie. La théocratie pure, en effet, exige l'un ou l'autre sacrifice, soit de l'égalité humaine dans la caste, soit d'une loi de la nature dans le célibat. Mais on avait vu auparavant et l'on devait voir encore des Églises chrétiennes, fondées sur la représentation et sur l'élection, concilier le sacerdoce avec le mariage des prêtres et la liberté de la profession sacerdotale avec les droits de la famille. Rien ne fait mieux ressortir peut-être le vice d'un principe que de le voir obligé de choisir entre deux choses contraires à l'humanité.

La réforme des mœurs était plutôt un moyen pour Hildebrand; son but était de donner au monde un maître, sous la tiare; il ne croyait qu'à l'autorité, il voulait constituer un empire romain sacerdotal. Les prêtres mariés n'étaient pas les plus dissolus; l'usage de plusieurs siècles avait consacré leur mariage; ils avaient une épouse légitime, une famille honnête. Néanmoins le pape, oubliant que les réformes morales se font

par la persuasion et par des transformations dont le temps ménage la secousse, les frappe dans toutes leurs affections, dans tous leurs intérêts : leurs fils légitimes ne seront plus admis au sacerdoce et il est défendu aux chrétiens d'assister à la messe ou de recevoir les sacrements d'un prêtre marié. Le coup fut terrible ; la plus simple raison s'élevait contre cette sentence, presque mortelle, et en faisait ressortir l'injustice. Les fils des prêtres n'étaient pas coupables, et, fussent-ils souillés d'un sang adultère, s'ils vivaient honnêtement et avaient toutes les qualités requises pour le sacerdoce, c'était une iniquité de les priver de suivre une vocation religieuse. Saint Augustin n'a-t-il pas dit : Quelle que soit l'origine d'un homme, s'il n'imite pas les vices de ses parents et sert Dieu, il est honnête et sera sauvé. Et saint Isidore : Quiconque suit la foi chrétienne, ne conserve aucune tache de sa naissance. D'un autre côté, si criminel que soit un prêtre, le bon sens et l'opinion unanime des docteurs de tous les temps veulent que le sacrement qu'il administre, la messe qu'il célèbre ne puissent rien perdre de leurs effets religieux et moraux, car le prêtre n'est que l'intermédiaire et comme l'instrument entre Dieu et la conscience des fidèles.

Ces objections éclatent partout ; les synodes, les chapitres, les couvents se les communiquent, se les échangent, dans l'étonnement, le scandale et l'indignation. Ainsi, les chanoines de Cambrai reçoivent une lettre de ceux de Nogent et écrivent aux chanoines de Reims une sorte de consultation très énergique ; ils citent, comme je viens de le faire, saint Augustin et saint Isidore. Ils arguënt de l'honnêteté de leur clergé. De quel droit incriminer ainsi le mariage des prêtres, lorsque tant de vices et de débauches souillent l'Église ? Ce sont ceux-là mêmes dont les mœurs sont les plus abominables et les plus impies, qui, par esprit d'orgueil et de domination, trouvent scandaleux que les prêtres aient une famille !

La conclusion des chanoines de Cambrai, qui trouvera plus d'un écho dans les synodes et dans les conciles, est énergique : Si vous êtes des hommes, disent-ils à leurs collègues de Reims, et si vous voulez agir en hommes, ces décrets qui nous frappent de honte seront sans valeur.

La lettre de Sigebert, qui porte pour titre : *Lettre de quelqu'un contre les calomnies des laïques au sujet des prêtres mariés,*

traite la question d'une manière plus élevée et par ses côtés le mieux faits pour révolter les sentiments de justice et d'humanité. Cette fois, je dois citer textuellement.

Sigebert fait ressortir tout d'abord le trouble jeté dans la chrétienté, et cette page d'histoire nous montre sous de vives couleurs l'effet produit par la politique nouvelle, par la *révolution soudaine* d'Hildebrand.

« Quel catholique, s'écrie-t-il, ne gémirait pas devant une telle perturbation de l'Eglise? Quel chrétien ne sentirait ses entrailles frémir de pitié, en voyant la chrétienté si misérablement foulée aux pieds? Et ce trouble, que provoquent les décrets du pape, aucun sexe, aucune condition, aucune grandeur, aucune retraite religieuse n'y échappent. Partout, dans les ateliers de femmes, dans les maisons d'ouvriers, de quoi parle-t-on? si ce n'est de la confusion des droits de toute société humaine, du bouleversement des règles du devoir chrétien, de la révolution soudaine de l'Etat politique, de la déviation impie de l'honneur de l'Eglise; de quoi parle-t-on, si ce n'est des nouvelles révoltes des esclaves soulevés contre les maîtres, des soupçons des maîtres contre les esclaves, des machinations frauduleuses contre le pouvoir, ordonnées au nom de Dieu; de l'amitié blessée, de la foi négligée, de dogmes impies et contraires au christianisme, répandus par la licence d'une malice sans frein? Ce qui est le plus déplorable, c'est que toutes ces choses se font sous l'impulsion, s'appuient de l'assentiment et prennent force de l'autorité de ceux qui se disent les chefs de l'Eglise. Oui, toutes ces choses, que chacun au premier coup d'œil juge impies et profanes, sont couvertes du masque de la religion, et leurs fanatiques inventeurs, mêlant le miel au poison, grâce à la douceur répandue sur les bords de la coupe, font boire à l'Eglise le breuvage de mort; et les armes, qu'ils se vantent d'avoir prises en main pour raffermir la liberté de l'Eglise, ils les emploient, soit malice, soit aveuglement, à l'asservir misérablement. »

Puis, son style et sa pensée s'élèvent :

« Si l'on remonte aux principes, quoi de plus beau, quoi de plus utile que de soumettre les ordres sacrés à la chasteté, de n'accorder de bénéfices ecclésiastiques qu'au mérite et non à prix d'argent, d'instruire un jeune roi pour son avantage et pour le bonheur de ses sujets, et d'affranchir la dignité épiscopale de toute domination séculière! Si ces réformes avaient été proposées dans des intentions pieuses, avaient été traitées

dans l'ordre que la justice réclame, nul doute que ces bonnes intentions n'eussent trouvé leur récompense et que la semence de la parole divine, loin d'être rejetée, n'eût pénétré dans les cœurs et n'y eût porté de bons fruits. Mais, quand on cherche ces fruits, que trouve-t-on? Le troupeau du Christ est misérablement dispersé par des pasteurs qui ameutent des loups contre lui; le peuple trompé saisit avec cruauté, avec rage, l'occasion désirée; et l'obéissance qu'il doit aux prêtres, dit-il, il en abuse contre les prêtres. Les uns, victimes de l'erreur publique, ne peuvent paraître nulle part sans être suivis des clameurs de l'insulte, montrés au doigt avec mépris, ou en butte aux soufflets de leurs ouailles. Les autres, frappés d'injustes proscriptions, dépouillés de leurs biens, ne pouvant plus vivre au milieu des personnes qui autrefois les honoraient et les respectaient, s'exilent dans la misère et le dénûment. Ceux-ci, mutilés par d'excessifs châtiments, portent partout la marque d'une correction vraiment prudente! Ceux-là, assassinés dans de longues tortures, demandent, là-haut, au Dieu défenseur des justes, vengeance du sang versé. D'autres, qui avaient renoncé à leurs habitudes relâchées, non devant des admonitions pieuses et charitables, mais sous la terreur de menaces violentes et tyranniques, y sont retombés bientôt, doublant ainsi le danger de leur situation. Quant aux laïques, qu'on a excités à ces violences, pour mettre des projets insensés sous la protection de la force brutale, il n'est rien qu'ils n'osent contre l'Eglise; ils regardent comme œuvres pies de mépriser les mystères, de priver leurs enfants du baptême et de mourir eux-mêmes sans confession et sans le solennel viatique de l'Eglise; ils croient qu'il suffit, pour le rachat de leurs péchés, de s'être acquittés bravement du devoir qu'on leur enjoint de sévir contre les prêtres!

« Si l'on cherche d'où viennent ces fruits de discorde, c'est une loi, promulguée aux laïques, pour enjoindre aux ignorants de ne pas assister à la messe, ni de recevoir de sacrements des prêtres mariés, c'est cette loi du pape qui produit ce grand trouble, pour le bien et la gloire de la république chrétienne. »

Après ce tableau saisissant, l'auteur s'attaque aussitôt au point vulnérable de la politique d'Hildebrand : la condamnation des sacrements donnés par les prêtres, quelque vicieux qu'ils soient. Il en appelle à saint Grégoire, à saint Ambroise, à saint Jérôme; il cite saint Athanase : « Le mauvais prêtre, en administrant mal le bien, ne fait de tort qu'à lui-même. » Il cite une longue dissertation de saint Augustin. Il cite la Bible : « Balach vous envoie Balaam pour vous maudire, et moi, au contraire, je vous ai béni par la voix de Balaam. »

Des miracles mêmes ne détruiraient pas l'autorité de tous les docteurs de l'Église. Et quels miracles voit-on aujourd'hui? Sigebert rappelle la simonie, la vente, les échanges des biens ecclésiastiques, les mauvaises mœurs, les abus, les sacriléges, et il ajoute :

« De toutes ces violences inconsidérées, on sait qu'il n'est résulté aucun bien, mais beaucoup de mal. A ce point que plusieurs qui avaient pris de bonnes résolutions, soit en pensée, soit en action, blessés maintenant de l'iniquité de ces injonctions orgueilleuses, exaspérés par les outrages, sont tombés dans l'abattement de l'esprit et ont senti se relâcher leur bonne volonté. Si donc l'Eglise chrétienne voulait ou pouvait parler à ces docteurs, ce serait sans aucun doute pour leur adresser le reproche du prophète : Vous m'avez troublée et m'avez rendue odieuse au monde! Car, comme l'affirme saint Augustin : « Personne, étant contraint, ne fait bien, même quand ce qu'il fait est bon. » Et ailleurs : « Où la force domine, la volonté manque. » — « Je veux sacrifier volontairement ! » dit le prophète. Et, s'il est dit ailleurs : *Compelle intrare*, force-les d'entrer, cette violence dont parle l'apôtre n'est pas de celles qui s'exercent par la terreur et les outrages, par la proscription et les rapines, par le bâton, ni par le glaive ! »

Le *Compelle intrare* de l'Église libre, c'est la persuasion et l'exemple.

Sigebert ne traite pas en principe la question du célibat des prêtres, il s'attache à la façon dont on voulait le leur imposer. C'est surtout le trouble de l'Église qui l'a frappé. Son raisonnement est habile et plein de vigueur. Saint Augustin, dans son livre contre le mensonge, est parti de cette idée que, l'âme étant supérieure au corps et devant lui survivre, il vaut mieux conserver l'intégrité morale que la santé corporelle, éviter le mensonge qui tue la conscience que la maladie qui ne tue que le corps. Ce Père de l'Église ajoute que le mensonge en matière religieuse est le pire de tous et un grand crime, et que l'on s'éloigne de Dieu d'autant plus qu'on s'éloigne de la vérité. Que font cependant, se demande Sigebert, que font les papes, qui, pour perfectionner l'état ecclésiastique, veulent imposer le célibat par un mensonge mortel à l'Église, et qui, pour rendre les prêtres meilleurs, jettent la chrétienté dans l'erreur et le désordre?

« Nous respectons avec la vénération qui lui est due, ajoute-

t-il, nous respectons, dans les vases de la grâce, le don souverain et désirable de Dieu : la chasteté; lorsque nous la sentons misérablement ménacée en nous, nous soupirons avec instance et supplions le Dieu qui rend aux cœurs l'innocence, de nous conserver cette vertu. Mais, en présence de ces maux qui en compensent le mérite, nous devons protester que ce ne sera jamais la vraie chasteté, celle qui, par l'influence de nouvelles erreurs, fait mentir les âmes à la vérité qui est Dieu ; nous protestons que ce ne sera jamais la vraie religion, celle qui, par tant de bouleversements, trouble l'Eglise et met en danger la foi chrétienne. « Mieux vaut, dit l'Ecriture, être le doigt et et rester attaché au corps, que d'être l'œil et en être arraché ». Et ailleurs. « Mieux vaut boiter dans la bonne route que marcher ferme dans la mauvaise ». Cependant, dans toutes les parties du monde, la conscience des fidèles a été frappée d'une incurable blessure, et, tandis que le célibat est imposé à quelques-uns, une hérésie criminelle est prêchée à des centaines de milliers d'hommes. Combien d'enfants privés ainsi du baptême! combien d'hommes de toute condition et de tout âge, détournés de la pénitence qui pouvait leur rendre une seconde innocence! combien, par le fait de ces docteurs, sont morts sous le coup des peines éternelles, auxquelles les derniers sacrements auraient pu les soustraire; ce qu'on ne peut rappeler sans horreur et sans pitié! Ceux-là maintenant vouent à la vengeance de Dieu les auteurs de leur damnation! Car, pour comble de folie, ces décrets de prohibition disent aux malheureux chrétiens : « Soyez sans crainte; nous, confiants dans notre puissance, nous prenons tout sur nous! » Ah! Dieu nous garde de le leur souhaiter! Mais n'avons-nous pas lieu de craindre qu'ils ne soient forcés de porter cette responsabilité? Jusqu'ici la discipline de l'Eglise consistait à séparer la superstition de la religion, le mensonge de la vérité, le vice de la vertu. Mais les réformateurs d'aujourd'hui, pour nous servir d'une expression de saint Jérôme, veulent corriger le mal par le mal, comme un clou chasse l'autre! »

Cette lettre de Sigebert n'est pas exempte d'éloquence. Mais sa dernière lettre, où il parle au nom de l'Église de Liége, est bien plus remarquable encore. J'ai déjà dit dans quelles circonstances elle avait été écrite. Hildebrand avait inauguré le principe d'appel aux armes contre les empereurs et les évêques. Pascal II, servi une première fois contre Cambrai par le comte de Flandre, venait d'écrire à ce redoutable champion, pour lancer, au nom de la religion, la guerre et le massacre sur le pays de Liége. Le cri de vengeance du pontife, que Sige-

bert a soin de reproduire en entier comme pour l'exposer au pilori de l'opinion publique, était terrible :

« Grâces te soient rendues, disait le pape à l'exécuteur de ses hautes œuvres politiques, grâces te soient rendues de ce que tu as exécuté nos ordres contre la ville de Cambrai. Je t'ordonne de réduire de même les faux prêtres excommuniés de Liége. Car il est juste que ceux qui se séparent de l'Eglise catholique soient privés par des catholiques des bénéfices de l'Eglise. Mais ce n'est pas là seulement, c'est partout et chaque fois que tu le pourras que tu dois traquer par les armes le chef des hérétiques et ses complices ; nul sacrifice plus agréable ne peut être offert à Dieu. Nous te l'ordonnons pour la rémission de tes péchés et afin que tu puisses parvenir à la Jérusalem céleste. »

La réponse de l'Église de Liége ne se fit pas attendre : Écoutez ces coups d'estoc et de taille du grand écrivain, défendant la patrie et la justice. De longs fragments sont ici nécessaires.

« L'Église de Liège, aux hommes de bonne volonté....

« A cette lecture (de la lettre de Pascal II), qui donc ne s'est senti le cœur plein de tristesse? A cette lecture, je me suis sentie couverte de ténèbres, non pas tant par la terreur du danger, que par cette nouveauté terrible de voir de telles menaces écrites par une mère contre sa fille, sa fille fût-elle coupable! La grandeur de la piété maternelle est figurée dans le jugement de Salomon, où l'on voit qu'une mère préféra abandonner son fils à une étrangère que de le laisser frapper du glaive de la justice... Isaïe criait : Ma chère Babylone s'est tournée contre moi! et moi je crie aussi : Ma chère mère l'Eglise romaine s'est tournée contre moi! Quoi de plus étonnant, ou plutôt quoi de plus misérable? David vit l'ange de Dieu debout, le glaive levé sur Jérusalem, et moi fille de l'Eglise romaine, je vois le pontife romain, qui est l'ange de Dieu, le glaive levé sur son Eglise! David priait pour que le peuple fût épargné, et notre ange, remettant le glaive au comte Robert, ordonne qu'on nous tue! »

Mais d'où vient ce glaive aux mains de *notre ange?* J'abrége. Nous savons par les saints Pères que l'Église ne connaît que deux glaives : l'un, le glaive spirituel qui est la parole de Dieu : *Verbum Dei;* l'autre, qui est l'arme des épreuves, le glaive des

martyrs. Mais qui ne s'étonnerait de voir un pontife, consacré pour vivifier, ceindre contre nous un troisième glaive, le glaive des assassins : *Accingitur in nos tertio gladio interfectorum !*

« Grâces te soient rendues, dit le pape au comte de Flandre, de ce que tu as exécuté nos ordres contre Cambrai. » Ah ! qui de nous a vu sans gémir les désastres et la chute de l'Eglise de Cambrai ? Pour moi, fille de l'Eglise romaine, j'ai compati à ses maux par le sentiment de parenté qui nous unit. Mais, lorsque j'entends que ces maux lui ont été infligés par l'ordre de l'autorité apostolique, ma douleur s'accroît, car je crains pour ma mère à son tour, je crains de voir retomber sur elle ce que Dieu a dit par la bouche d'Isaïe : Malheur à ceux qui font des lois iniques et qui, édictant la justice, écrivent pour opprimer les pauvres, pour faire violence à mon peuple, pour dépouiller la veuve et l'orphelin !

« Quoi ! tant de désolation portée dans cette Eglise, tant de veuves et d'orphelins opprimés, tant de violences et de rapines, et, ce qui est plus terrible, le massacre sans choix des coupables et des innocents confondus, tout cela et pire encore, a été fait par l'ordre du pape ! Et qui le croirait, s'il ne le disait lui-même? Ne rappelons pas l'évêché divisé en deux, l'évêque Gaucher ordonné d'abord par le consentement et l'autorité du pape, puis dépouillé, excommunié et remplacé, par le pape. La justice de cette cause est portée devant le tribunal de Dieu. Mais, qu'un souverain pontife s'attribue de tels désastres, qu'il applaudisse et rende des actions de grâce au dévastateur de cette Eglise, je ne sais s'il faut plus s'en affliger que s'en étonner? Lequel des deux court le plus grand danger, de celui qui ordonne le massacre ou de celui qui y succombe? Lequel se fait le plus de tort devant Dieu, de celui qui opprime ses semblables ou de ceux qui fléchissent sous l'oppression ! Quel homme résoudra ce problème ? Pour moi, Eglise de Liége, effrayée de ces nouveautés, je cherche d'où vient cette tradition nouvelle, d'où vient que l'apôtre de la paix porte la guerre au sein de l'Eglise ? Contre les barbares et les ennemis de Dieu, les saints canons permettent aux prêtres de prendre les armes, pour la défense de la patrie et de l'Eglise. Mais, qu'on puisse porter la guerre dans une Eglise par l'autorité des canons, je n'ai lu cela dans aucune des saintes Ecritures. Au contraire, Jésus prêche la paix, les apôtres prêchent la paix, les Pères de l'Eglise prêchent la paix...

« Et si quelqu'un ose dire qu'il est juste que, pour un pontife, l'Eglise soit dévastée, qu'il écoute l'exemple de saint Martin de Tours. Priscilien, condamné pour hérésie par le pape Damase, fut dénoncé par Itachius à l'empereur Maxime, qui le

fit périr. Saint Martin et plusieurs évêques d'Italie rejetèrent Itachius de l'Eglise, l'accusant d'avoir été cause de la mort d'un homme. Si celui qui condamnait Itachius pour la mort d'un hérétique, vivait, il n'approuverait pas celui dont les ordres ont fait tuer tant de chrétiens de l'Eglise de Cambrai! Ce prélat, qui au péril de sa vie a arraché plusieurs hérétiques à la mort, comment aurait-il souffert que pour la faute d'autrui tant d'innocents fussent opprimés. »

Après cette vigoureuse sortie, après ces rapprochements réprobateurs, après ces nobles sentiments opposés aux passions haineuses, ces généreux exemples mis en contraste avec les violences du saint-siége, Sigebert plaide le droit. Peut-on condamner une Église sans l'entendre? Qui a entendu l'Église de Liége? Qui l'a condamnée? son évêque? Non! son archevêque? Non! son Souverain pontife? A-t-il consulté l'évêque, a-t-il consulté l'archevêque! Comment a-t-il pu la condamner sans l'entendre?

Et pourquoi la condamne-t-il? Pour avoir garder son serment de fidélité envers l'empereur, son souverain temporel!

Traduisons encore :

« Saint Jérôme dit qu'on doit tenir sa parole, même à un ennemi, et ne pas considérer à qui, mais au nom de qui l'on a juré. Celui qui a cru à une parole donnée au nom de Dieu et qui se voit déçu, n'est-il pas préférable à celui qui abuse de la Majesté divine pour tendre des piéges à son ennemi? »

Puis il en vient à l'excommunication!

« L'excommunication! C'est là une nouvelle tradition, mise indiscrétement en avant par Hildebrand et suivie par Urbain II et par le pape actuel, lui troisième! Nous la repoussons et nous nous en tenons aux premiers saints Pères, qui, sous l'inspiration, non de la passion, mais de l'Esprit-Saint, ont dissimulé, toléré et quelque fois corrigé de plus grands crimes, de la part de puissances plus grandes ou plus faibles. Notre évêque reste fidèle à son empereur et roi, dont il a reçu l'investiture et auquel il a juré fidélité; car le Christ a rendu à César ce qui appartient à César. Nous restons attachés aux anciennes lois et nous ne tournons pas à tout vent de doctrine. Est-ce pour cela que nous sommes excommuniés? Est-ce pour cela que Pascal nous appelle de faux prêtres? Faux pontifes ceux qui altèrent

la pensée de Dieu! Nous, nous n'altérons pas, nous gardons fidèlement la foi catholique; nous suivons les traditions des saints Pères; nous les révérons et vivons en elles. Nous n'entrons pas dans les conseils des rois et des empereurs, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre... Pourquoi le pape Pascal veut-il que nous rendions ce que nous n'avons pas dérobé? Pourquoi nous appelle-t-il de faux prêtres pour avoir suivi le droit chemin de l'Eglise? Ah! plutôt, qu'il renonce à l'esprit d'orgueil et qu'il cherche avec ses conseillers comment, depuis le pape Sylvestre jusqu'à Hildebrand, les papes ont obtenu le saint-siége..., comment les faux papes ont été condamnés et détrônés!... Dieu lui-même dit dans l'Evangile : Si j'ai mal parlé, prenez témoignage contre moi! Et l'apôtre saint Paul résista en face au prince des apôtres. Pourquoi, les évêques de Rome ne seraient-ils pas relevés aussi de leurs erreurs? Evêque ou prêtre, celui-là est un faux prêtre qui ne veut pas être corrigé.

« De quel droit, Pascal, non content du glaive spirituel, ordonne-t-il à son champion, Robert de Flandre, de dévaster les villes et les terres de notre Eglise? Si elles sont à dévaster, elles ne peuvent l'être que par un édit des rois et des empereurs, qui ne portent pas sans motifs le glaive temporel. Hildebrand lui-même, auteur du nouveau schisme, qui le premier leva la lance du sacerdoce contre le diadème de l'empire, Hildebrand, après avoir excommunié les partisans d'Henri IV, répara son intempérance et exempta de l'anathème tous ceux qui appartenaient à l'Empire par un lien légitime et non pas seulement par une complicité volontaire dans les conseils ou l'exécution du mal.

« Alaric lui-même fut plus clément pour Rome; il fit grâce aux Eglises et laissa la vie aux citoyens. Aujourd'hui, Pascal n'excepte rien; Robert est suscité, non seulement contre Cambrai et contre nous, mais contre toutes les Eglises et tous les pays. Celui qui doit prêcher la paix ordonne la guerre, et le zèle de saint Pierre, lorsqu'il coupa l'oreille de Malchus, est surpassé par le vicaire de saint Pierre. Mais, si Pascal imite Pierre en frappant, qu'il l'imite aussi en remettant le glaive au fourreau, car celui qui a guéri l'oreille de Malchus peut aussi guérir le roi hérétique!

« Si l'empereur est hérétique, nous ne le défendons pas. Quand il le serait, nous devrions supporter son règne; car, pour que Dieu ait donné l'Empire à un tel prince, il faut que nous l'ayons bien mérité par nos péchés; alors, nous devrions conjurer le mal, non pas en combattant l'empereur, mais en priant Dieu; car Paul a dit : Priez d'abord pour les rois! et ces rois pour lesquels il engageait les chrétiens à prier n'étaient ni catholiques ni chrétiens. Et Baruch, par la voix de Jérémie, a dit

aussi aux Juifs en captivité : Priez pour Nabuchodonosor et pour Balthazar. Pourquoi doit-on prier pour les rois? Paul le dit aussi : Pour vivre en paix! Que le descendant des apôtres imite donc l'apôtre, que l'héritier des prophètes écoute le prophète! Mais non! le pasteur qui devrait prier pour les rois afin que son troupeau vécût en paix, suscite la guerre pour troubler la paix des Eglises... Et, quand je vois ainsi d'accord les paroles de l'apôtre et celles des prophètes, moi, fille de l'Eglise, je demande humblement à ma mère, la sainte Eglise romaine, d'où vient au pape cette autorité? qui lui a donné d'autre glaive que le glaive spirituel? qui lui a permis de tirer contre ses propres sujets le glaive du massacre? Je ne parle pas pour l'empereur, mais pour la mère des Eglises!... Si David ne fut pas jugé digne d'achever le temple, parce qu'il était un homme de sang, comment le souverain pontife, si une goutte de sang tache sa robe, osera-t-il entrer dans le sanctuaire et y offrir le divin sacrifice pour lui et pour son peuple?

« Ah! non! qu'il lave plutôt ses mains de ce sang, non pas comme Pilate, en disant : Je suis pur du sang innocent; mais comme Pierre qui a dit : Seigneur, lavez non seulement mes pieds, lavez mes mains et lavez ma tête!

« Quel pontife a jamais, et par quel décret, autorisé cette prétention de se servir du glaive de la guerre contre les pécheurs? Grégoire Ier nous montra, au contraire, ce que tous les papes ont pensé avant lui, lorsqu'il écrivit à Sabinien : Si je l'avais voulu, les Lombards n'auraient aujourd'hui ni rois, ni chefs, ni comtes, et seraient dans une grande confusion. Mais, parce que je crains Dieu, j'ai horreur d'être mêlé à la mort d'un homme!

« Tous les papes, à cet exemple, se sont servis du glaive spirituel, jusqu'au dernier Grégoire, Hildebrand, qui le premier, leva contre l'empereur le glaive des combats. »

Ici, Sigebert pose une question profonde, qu'il ne résoudra qu'à demi :

« Et qui pourra discerner le droit de l'empire de celui du sacerdoce? Sinon la paix de Dieu... qui réunira l'empire et le sacerdoce.

« Comme c'est la manière de régner qui légitime ou réprouve l'empire, ainsi la manière de lier et de délier consacre ou condamne le sacerdoce; car Pierre a dit : Vous lierez ce qu'il convient de lier, vous délierez ce qu'il faudra délier. »

D'après Sigebert, ce n'est pas le droit divin, c'est le mérite, c'est la vertu, c'est le bon gouvernement qui légitime le pouvoir.

« Celui qui règne sur ses semblables doit agir avec la patience du médecin, non avec la fureur d'une bête féroce... Les fils d'Aaron ont péri pour avoir offert à Dieu un feu étranger. Puisse-t-il ne pas périr comme eux celui qui offre à Dieu le feu de la guerre étrangère, et non le feu de charité que Jésus vint apporter au monde! Comment, en effet, serait-il agréable à Dieu, cet holocauste qui n'est ni pur ni sans tache? Comment serait-il agréable à celui qui hait la rapine, ce sacrifice qui consiste dans la dépouille des pauvres? Comment l'oppression des Eglises serait-elle agréable à celui qui a dit : Qui vous touche, touche à la prunelle de mes yeux? Comment le sang des chrétiens serait-il agréable à celui qui a dit : Je rechercherai sur l'assassin le sang de l'homme! »

J'arrive à la conclusion :

« Ainsi, les Evangiles, les apôtres, les prophètes témoignent pour nous! Si je compulse tous les livres saints, de l'une et de l'autre loi, si je reprends tous les anciens commentaires de l'Ecriture, je n'y trouve pas un seul exemple de ce nouveau droit apostolique. Seul, le pape Hildebrand a mis cette dernière main aux Canons, en ordonnant à la comtesse Mathilde de combattre l'empereur Henri IV. Et nous avons le droit de dire que, ni lui ni les autres qui l'ont imité, n'avaient aucune autorité pour cela; nous le disons, parce que personne ne peut lier ni délier inconsidérément. Jésus a ressuscité Lazare et dans Jésus est figuré le prêtre, dans Lazare le pécheur. L'amour que Jésus a montré à Lazare en le rappelant à la vie, le prêtre doit le montrer au pécheur pour le rappeler à la vertu. Cette manière discrète de lier et de délier était la vôtre autrefois, celle que vous pratiquiez et que vous nous recommandiez de suivre, ô notre sainte Mère, l'Eglise romaine! »

Telle est cette lettre, que j'ai dû vous traduire en grande partie et qui n'est pas seulement un manifeste de l'Église belgique, mais un monument précieux de l'histoire, une belle page d'éloquence littéraire. Sigebert s'y montre bon catholique, bon fils de l'Église; mais il a l'accent de la justice affligée, la fierté du droit outragé. Sous un ton quelquefois élégiaque, éclate la vigueur des reproches et l'inflexibilité du devoir. Il ne s'exprime pas en philosophe, dans un siècle catholique; il est chrétien, mais il résiste avec autant de courage que d'affliction, et il ne parle pas seulement en moine, il parle en patriote; il s'adresse à la conscience publique, *aux hommes de bonne volonté*, comme il dit

avec l'Évangile. Au cri de guerre poussé par le pape, il répond par la doctrine de la mansuétude évangélique; à l'ambition romaine, il oppose la sainteté de la foi jurée; au despotisme du droit divin, il oppose les devoirs de l'apostolat religieux et les droits du monde politique.

Le comte de Flandre recula devant ces nobles paroles. Sigebert put répéter dans sa chronique, à l'année 1103 :

« Qu'il me soit permis de remarquer que cette nouveauté, pour ne pas dire cette hérésie, ne s'était pas encore montrée dans le monde. »

Et, lorsqu'en 1106, perdu sans ressources, Henri IV, accompagné dans sa fuite de neuf serviteurs seulement, revint dans le pays, les Liégeois fidèles purent lui dire encore : Vous êtes notre empereur!

Et cette lettre, qui devait être mise à l'index et injuriée par les ultramontains, est restée comme l'œuvre d'un des plus beaux génies du moyen âge, comme le monument littéraire le plus ancien, aussi ancien que l'ambition des papes, le monument de l'esprit de liberté de l'Église belgique. A ce génie de l'autorité qu'on nomme Hildebrand, le premier grand écrivain que puisse opposer la civilisation moderne, est un des patriarches de notre littérature : Sigebert de Gembloux!

Sigebert mourut le 5 octobre 1112. Voici comment un moine de Gembloux, qui fut son disciple et qui continua sa chronique, raconte sa mort :

« Parvenu à une vieillesse avancée, il s'alita, dans sa maladie dernière, n'oubliant rien de sa prudence accoutumée. L'intention de ses frères était, s'il venait à mourir, de lui donner une sépulture dans le couvent; mais cet homme de sage conseil, préférant paraître devant Dieu dans un état d'humilité que dans l'appareil de l'orgueil, les pria avec instance de l'enterrer dans le cimetière commun avec tous ses frères. »

Ainsi mourut, dans son couvent, qu'il n'avait quitté que pour enseigner, ce moine, humble et savant, qui avait déployé une si grande énergie de caractère et de style pour résister au chef même de la chrétienté, quand la papauté suivait la voie d'ambi-

tion, ouverte par cet homme de fer qui fit trembler le monde et que son ami, le cardinal Damien, appelait Saint Satan.

Henri IV avait résisté avec l'épée, Sigebert résista avec les armes de la pensée : *Verbum Dei!*

A quelque temps de là, en 1130, quand le pape Innocent II eut besoin de cette hospitalité que Liége avait accordée à l'empereur Henri IV, c'est un de nos compatriotes, ministre de France, l'illustre Suger, qui le reçut à Paris; et le pape se rendit aussi à Liége, où l'empereur Lothaire vint lui rendre hommage. Je lis dans Suger, *Vie de Louis le Gros :*

« Le roi de France, toujours prêt à se montrer pieux défenseur de l'Eglise, convoqua aussitôt à Etampes une grande assemblée d'archevêques, d'évêques, d'abbés et d'hommes religieux, et s'enquit par leur avis, plutôt *des qualités personnelles* de l'élu que de la validité de l'élection du pape. »

Voilà le principe de Sigebert, mis en pratique par l'Église de France. Le véritable titre au pouvoir, c'est le mérite.

Les traditions de Sigebert régnèrent longtemps en Belgique. Comme les villes belges furent le berceau des communes libres, de même les Églises belgiques furent le berceau des libertés de l'Église qu'on a nommées depuis les libertés gallicanes. L'Église gallicane est fille de l'Église belgique.

Lorsque Louis XII eut des démêlés avec le saint-siége, un écrivain belge prit encore la plume de l'historien et du polémiste et relia la chaîne de la tradition. A quatre siècles de distance, Jehan le Maire, comme Sigebert, défend le mariage des prêtres et flétrit l'ambition de Rome. Mais l'historiographe va plus loin, il remonte au pouvoir temporel du pape et il revendique, pour l'Église dans les conciles, le droit de représentation dont le pays jouissait dans les États généraux.

Jehan le Maire est précurseur de la révolution religieuse. Quand les provinces belgiques, vaincues dans cette révolution par le démon du midi, tombèrent sous le joug des moines inquisiteurs et exorcistes, et que l'esprit d'Hildebrand et de Loyola semblera s'asseoir en maître sur la tombe du pays, l'esprit de Sigebert ne sera pas mort. Il régnera et s'illustrera dans l'université de Louvain. Les Van Espen et les Stokmans maintiendront le droit, défendront l'État et serviront, malgré les persécutions, la grande cause de l'indépendance du pouvoir civil.

Mais, quand je prends parti contre le Sacerdoce, vous pensez bien, messieurs, que ce n'est pas en faveur de l'Empire. Le Sacerdoce et l'Empire sont deux tentatives d'autorité en dehors de la justice, contre la liberté.

L'esprit d'autorité, quelque nom qu'il prenne, est la négation de l'esprit humain qu'il veut dompter, de la civilisation qu'il violente. Le génie humain, c'est la raison libre n'acceptant de lois que d'elle-même. Rome, échouée dans le Bas-Empire, ne put résister aux barbares; est-ce son principe d'autorité, mortel pour elle, qui releva la société? Non, toutes les tentatives d'empire ont passé comme des spectres sanglants dans les ténèbres, et la royauté survit à peine. L'Église portait le même principe d'absolutisme dans la sphère religieuse. Est-ce l'Église qui triompha de la barbarie? Non, l'Église se fit barbare avec les barbares, et voilà qu'elle se couche dans la tombe de l'an mil. L'Église alors veut seul dominer le monde; mais les Hildebrand échouent comme les Charlemagne. L'histoire le proclame bien haut : l'autorité politique et religieuse a été impuissante; la liberté naturelle fut féconde. La liberté est la mère de la civilisation moderne. Le génie de l'activité libre et de la vie rationnelle peut seul résister à tous les cataclysmes; comme la nature, il sort victorieux de toutes les débâcles. Quand il est comprimé, vaincu, dompté, la société, rejetée dans la violence et le désordre, devient je ne sais quel chaos de crime et de décadence, où les débauches de l'esprit le disputent à la débauche des sens; c'est alors que l'autorité, effrayée de ses propres résultats, jette des cris de détresse et que les prédicateurs annoncent la fin du monde. Mais le génie humain est plus fort que la mort; il renaît des cendres des empires et des sacerdoces.

Non, je ne prends parti ni pour le sacerdoce ni pour l'empire. Pape infaillible, prince absolu, ces deux prétendus ministres de Dieu ne sont que des agents du despotisme. Quand ils sont unis ou alliés, l'humanité est opprimée, et c'est un des grands bonheurs de la civilisation moderne que les deux puissances aient été séparées toujours, souvent hostiles. En se disputant le monde, elles ont préparé le règne de la justice et de la liberté.

La justice et la liberté disent à l'Église, disent à l'État : Il n'est point d'autorité absolue sur la terre. L'homme n'a de principe de certitude que dans sa raison et sa conscience, toujours perfectibles; n'a d'organes du droit que dans des institu-

tions libres, toujours soumises à discussion, toujours sujettes à réforme. En religion, point d'autorité, si ce n'est l'adhésion privée des consciences libres; en politique, point d'autorité, en dehors des lois votées par les représentants du pays, en dehors des mandataires réguliers de la souveraineté nationale.

Aussi, quand je prends parti contre le sacerdoce, au onzième siècle, c'est en faveur des communes qui vont revendiquer à la fois leurs droits contre les trônes et contre le saint-siége. Quand je prends parti contre le sacerdoce, au seizième siècle, c'est au profit de la révolution religieuse. Au dix-huitième, c'est au profit de la révolution politique.

Au dix-neuvième siècle, la lutte n'est pas close; la liberté n'a pas triomphé partout; plus d'un concordat sacrifie encore les droits de l'État aux priviléges du clergé, comme si la prédication de ce qu'on appelle la vérité avait besoin de priviléges; et plus d'un empereur a passé les Alpes pour restaurer le pape, dans le sang d'un peuple qui veut vivre de la vie moderne.

La Belgique a désarmé les deux pouvoirs rivaux.

Désormais, plus de classe privilégiée, plus d'exemption d'impôt, plus de justice particulière : le prêtre comme le noble est citoyen. Désormais, plus de droits sur les dîmes, sur les écoles, sur la bienfaisance : il n'y a qu'un pouvoir dans la société, le pouvoir civil des lois.

L'État aussi est désarmé : la pensée est libre, l'école est libre, la tribune est libre, le travail et la propriété sont libres. Nul impôt, nulle guerre, nulle loi, nulle école du gouvernement, sans le vote des représentants du peuple. Personne désormais ne peut dire à la société : l'État c'est moi. Il n'y a qu'un souverain dans la nation, c'est la nation.

La constitution belge a fait davantage encore : sauf un seul article, l'article 117, elle a osé trancher l'antagonisme de l'Église et de l'État par la Liberté. Le moine Sigebert accordait des droits à l'Empire sur les papes. L'abbé Van Espen accordait des droits à l'État sur l'Église; il reconnaissait au souverain, non seulement le pouvoir, mais le devoir d'intervenir dans la nomination, dans les conflits des ministres du culte, de contrôler les bulles de Rome et de n'en autoriser la publication que lorsqu'elles ne contiendraient rien de *contraire aux lois du pays, aux droits du souverain, au bien des peuples*.

La Charte de 1831 n'a reconnu à l'État ni ce droit, ni ce

devoir; rien de contraire à la liberté ne lui a semblé nécessaire à la liberté. Les lois du pays? ce sont la liberté religieuse et l'égalité civile! Les droits du souverain? ils s'arrêtent où commencent les droits du moindre citoyen! Le bien des peuples? il veut avant tout que toutes les opinions puissent se faire entendre, même les théories de l'erreur, même les bulles du despotisme! Dès que l'Église est désarmée de ses priviléges, réduite à l'égalité civile, du moment où nul n'est tenu à obéir au prêtre, à céder à l'excommunication, où chacun peut répudier l'autorité religieuse et opposer aux mandements de la théocratie les manifestes de la liberté, qu'est-ce que l'État, représentant des droits de tous, aurait à voir dans la nomination d'un évêque, non plus que dans l'élection d'un Grand-Maître maçonnique, dans la publication d'un factum ultramontain non plus que dans les pamphlets de la presse?

Sigebert et ses successeurs ont servi une grande cause. Ils résistaient à la théocratie, avec le sentiment du droit, dont nous avons la formule. Ils repoussaient au nom de la conscience publique des priviléges que nous repoussons au nom de la philosophie de la liberté.

Cette liberté a produit dans l'Église un résultat qui peut paraître étrange. Le clergé, dans les pays où il est libre, a cessé d'être gallican ponr devenir ultramontain. Voici un petit fait caractéristique et qui se rapporte à notre sujet : L'abbé Migne a publié récemment les œuvres complètes de Sigebert ; il n'a laissé échapper ni un petit vers religieux, ni une légende de saint; mais il a supprimé les trois écrits contre le sacerdoce, y compris cette lettre historique dont Bossuet a fait un si grand éloge, dont Fleury a publié de longs extraits et qu'un docteur de Sorbonne, M. Gerbais, a traduite tout entière, en 1697. L'éditeur moderne se contente de dire de la seconde lettre : « Nous avons pensé devoir omettre aussi cet opuscule. » Au moins, l'éditeur cite ces écrits et il indique où l'on peut les trouver. C'est quelque chose pour la loyauté de l'éditeur, ce n'est pas assez pour l'impartialité de l'histoire ; mais c'est tout ce qu'on pouvait espérer d'un ultramontain.

Aussi, l'on peut dire qu'il n'y a plus d'Église gallicane et que sa mère, l'Église belgique libre, est morte comme elle.

Pourquoi s'en étonner? On a dit souvent que le gallicanisme, pour réclamer les droits légitimes de l'État, devait se mettre

en contradiction avec le principe même de l'Église : l'autorité révélée. Cela est vrai. Mais, si la liberté de l'État est un droit naturel comme la liberté de l'Église, le manque de logique, nécessaire pour arriver à la justice, se tourne contre le principe d'autorité lui-même, non contre ceux qui l'ébrèchent pour le conserver. C'est par une suite d'inconséquences pareilles que l'humanité met à nu et détruit ses erreurs. Les héritiers logiques des gallicans sont les libres penseurs.

Les ultramontains sont plus conséquents avec le principe de l'Église. Pourquoi nous en plaindrions-nous? ils sont libres. Si l'Église veut subir le régime autocratique avec toutes les nécessités qu'il comporte, telles que l'obéissance passive et le célibat, le clergé et les croyants sont libres; c'est leur affaire personnelle. Nous avons à respecter l'exercice de la liberté, même quand elle ne sert qu'à un asservissement volontaire de la conscience.

La liberté n'est pas sans danger. Nos mœurs ne sont pas encore formées à l'indépendance civile, et l'Église, désarmée par le droit constitutionnel, est encore armée, en fait, de nombreux abus. Mais faut-il pour cela renoncer au principe? la liberté est-elle une petite maîtresse qui tombe en syncope et rend les armes au premier péril? Non! elle est comme le peuple de Faust, dans l'éternelle activité du devoir, et qui repousse, repousse sans cesse, comme une digue vivante et pensante, l'invasion de la grande mer du despotisme!

Pratiquons le droit nouveau, ne négligeons aucun des devoirs du citoyen libre, et nous ne tarderons pas à bénir nos législateurs d'avoir osé trancher ce terrible problème par la liberté! Oui, ils avaient le génie de la liberté ceux qui ont inscrit dans la Constitution belge toutes les franchises politiques et religieuses; mais ils avaient aussi le vrai génie de l'autorité, car ils ont proclamé ce grand principe, supérieur à l'Église, supérieur à l'État : TOUS LES POUVOIRS ÉMANENT DE LA NATION.

L'ABBÉ SUGER

ET

LE NOTAIRE GALBERT

Par un beau jour ou par une sombre nuit de l'an de grâce 1081, il naissait à Saint-Omer, en Flandre, chez un homme de basse condition, nommé Hélimand, un enfant chétif, malingre et laid, qui fut baptisé du nom de Suger, en latin Sugerius. A Rome, le père l'eût condamné à mourir, comme indigne d'être membre d'une république où la force physique était la première vertu du citoyen. Chez ses ancêtres les Germains, l'enfant eût été déposé sur le grand fleuve et sans doute englouti dans l'épreuve des eaux. En Chine, s'il faut en croire des accusations suspectes, on l'eût jeté aux pourceaux. Au moyen âge, quand il eut dix ans, son père le donna aux moines.

Ce pouvoir paternel en faveur de l'Église était un reste du droit terrible de vie et de mort des temps barbares ; il en avait toute la rigueur et la cruauté. Le père ne pouvait plus tuer le corps, il tuait l'âme. La simple *oblation* d'un enfant à l'Église engageait l'homme pour toute sa vie : voué à Dieu à un âge où il ne pouvait comprendre ce qu'est un vœu, ni ce qu'est un Dieu, il portait à perpétuité la chaîne de l'Église. C'était la peine de mort morale.

Cette condamnation fut favorable à Suger. A trente ans de là, l'enfant malingre était le premier seigneur ecclésiastique de France, propriétaire de prieurés, de monastères et d'églises,

de villages et de villes, de forêts, de vignes et de chasses, ayant des vassaux sans nombre, une armée puissante et autant de serfs que le roi de France. Le pauvre oblat était abbé de Saint-Denis.

L'abbaye de Saint-Denis était la plus riche des Gaules. Longtemps avant cette époque, Louis le Débonnaire et Charles le Chauve, en lui donnant de nouvelles propriétés, avaient fixé la fortune de chaque moine, et elle était considérable; et déjà alors, au dire du pape Jean, la crosse de cet abbé valait le sceptre du roi de France.

La fortune de Suger ne s'arrête pas là. L'abbé de Saint-Denis fut ministre de France sous deux rois : Louis le Gros et Louis le Jeune.

Chef d'âmes et chef de royaumes, dit un de ses panégyristes en vers, *Rodulfus physicus :*

Qui dux regnorum simul et dux animarum.

Le roi du roi, dit un autre poète de l'époque, Simon Chèvre-d'Or :

Ille regens regem, rex quasi regis erat.

« Quel est celui des monarques chrétiens, — dit le moine Guillaume, son secrétaire qui écrivit sa vie en latin, — qui n'ait été frappé de la grandeur de Suger, qui n'ait désiré jouir de sa conversation et s'instruire à ses conseils? Le fameux Roger, roi de Sicile, ne lui a-t-il pas écrit des lettres humbles et suppliantes et envoyé des présents?... Le puissant roi des Anglais, Henri, ne se glorifia-t-il pas de l'amitié d'un pareil homme?... Toutes les fois que Suger se rendait auprès du roi, le roi, contre la coutume, allait au devant de lui, hors de son palais, courait l'embrasser, et montrait combien il préférait son entretien à toutes les richesses. Le roi des Écossais, David, lui fit passer avec des lettres affectueuses, de riches présents... J'ai vu quelquefois le roi des Français, entouré des premiers de l'État, se tenir respectueusement devant ce grand homme, et lui, leur dicter d'utiles préceptes, comme à des inférieurs, et eux tous suspendus à ses lèvres pour recueillir ses paroles. »

Les princes et les évêques, dans leurs lettres, mettent son nom avant le leur, et l'appellent Son Altesse, Sa Sainteté, Sa Sublimité. Saint Bernard lui donne aussi tous ces titres ; les évêques d'Angleterre, d'Hérefort et de Salisbury viennent en France

pour le voir. Le roi Louis le Jeune, lui écrivant, l'appelle son intime ami. Le pape le comble d'affection, le charge de toutes ses affaires en France et le dispute à la France par l'offre de hautes dignités. Ainsi, dit un troisième poète, s'adressant à lui, ainsi tu es roi, tu es César, tu es un demi-dieu ; ainsi, homme, plus qu'homme, tu t'élèves jusqu'à Dieu même.

Sic rex, sic Cesar, sic unus semi-Deorum,
Sic, homo plus homine, niteris esse Deus.

Comment le fils abandonné d'un manant flamand atteignit-il à cette haute fortune ? Avant tout, messieurs, et en laissant de côté les petites causes, Suger dut son élévation à son mérite. L'abbé Yves, auquel son père l'avait donné, lui trouva des dispositions et le fit instruire au prieuré de Lettrée. Vers ce temps-là, le roi Philippe I[er] confia à cette abbaye son fils, qui devait être Louis le Gros.

C'était en 1095, Suger avait 14 ans comme le jeune prince. L'abbé Adam, voulant donner au fils du roi un compagnon d'études et de jeux, fixa son choix sur le plus intelligent et le plus humble de ses élèves, et Suger devint l'ami du futur roi. Quatre ans après, le prince rentre à la cour et Suger est envoyé dans une école célèbre, près de Fontrevault. Rappelé en 1103 à Saint-Denis, l'abbé le mène à la cour près de son camarade d'étude, qui partageait le gouvernement avec son père. Cette entrevue fut décisive : les deux jeunes gens se reprirent d'amitié, et l'abbé ne manquait jamais de conduire avec lui ou d'envoyer à sa place, dans les assemblées ecclésiastiques ou politiques, le jeune savant qui gardait la mémoire toute fraîche de ses études et qui annonçait déjà le talent d'orateur et l'ardeur des affaires.

« A partir de cette époque, dit M. Guizot, la vie de Suger « appartient à l'histoire. »

Les moines de ce temps étaient avocats, menaient des hommes d'armes, gouvernaient des provinces. Suger était toujours prêt à monter à cheval ou à paraître à la tribune, et le secret de son influence et de sa gloire est dans sa politique.

Nous avons vu le clergé refuser à Charles Martel des secours en argent pour la défense du pays. Nous allons voir le clergé

prêter à la monarchie toute sa puissance, trésors et soldats, pour une cause commune.

La société, démembrée, en butte à l'arbitraire et au pillage des barons féodaux, avait besoin de sécurité pour la vie et de protection pour le travail. A cette époque, pendant que les communes se fondent dans ce but d'affranchissement, l'Église et la royauté s'unissent pour réprimer les brigandages et constituer un pouvoir public, organe de justice. Renforcer l'Église, désarmer la féodalité, au profit du trône, soutien de l'ordre : telle est la politique de Suger; dès les premiers jours, avant qu'il soit abbé, on la voit nettement accusée dans toutes ses actions ; c'est elle qui lui gagna et lui conserva, toute sa vie, la confiance de deux rois. Ce n'est pas l'amitié d'un prince enfant qui fit la grandeur de Suger, c'est son génie politique.

Tout d'abord, à peine rentré à l'abbaye, il cherche des armes dans les archives du couvent et se met à réclamer tous ses priviléges tombés en désuétude, tous ses droits méconnus. Partout son éloquence et son habileté triomphent.

Bientôt, c'est l'épée à la main qu'il étend la puissance de l'abbaye. Investi de l'administration de la terre de Berneval, en Normandie, puis de celle de Thoury, en Beauce, il chasse de Berneval les barons anglais, il marche à l'assaut du château du Puiset. Le roi vient à son aide et la lutte se prolonge quatre années. Suger est toujours à la tête des troupes du couvent et fait comme le roi des prodiges d'audace. Un jour qu'il était en route pour la Flandre, il apprend que le baron Hugues de Puiset attaque Thoury, il y court, se mêle aux rangs de l'ennemi, les traverse et se jette dans la ville pour en diriger la défense.

Le jeune prince s'était mis aussi à l'œuvre; Suger raconte comment Louis, qu'on n'appelait pas *le Gros* alors, mais *le Batailleur* ou *l'Éveillé*, vengea la noble Église de Reims des déprédations du baron Ebbe de Roussi, l'Église d'Orléans des usurpations de son vassal Léon de Meun, l'Église de Saint-Denis des prétentions de Bouchard de Montmorency, des violences du baron de Puiset, etc., etc. Venger les Églises, c'était armer des auxiliaires puissants, affaiblir ou écraser des ennemis dangereux, et, en réprimant les abus, en protégeant le commerce, renforcer la monarchie, investie d'une mission d'ordre public. Si le roi n'avait eu que sa chevalerie indisciplinée, ou les manants de son domaine restreint, il eût dû renoncer à

son œuvre peut-être. L'Église, qu'il protégea, lui prêta ses trésors et ses soldats, « afin dit Orderic Vital, que les prêtres « accompagnassant le roi aux siéges et aux batailles, *avec les « bannières des paroisses.* »

Suger, dans son *Histoire de Louis le Gros*, nous montre plus d'une fois l'armée du clergé marchant pour le roi. Quand le clergé, dans un parlement tenu à Melun, supplie le roi de le venger de Hugues de Puiset, Louis charge Suger de munir le domaine de Thoury « d'une forte garnison de ses soldats et de « ceux de l'abbaye. »

L'assaut va fléchir, la victoire est rétablie et le château emporté « par le courage d'un pauvre prêtre chauve, dit Suger, qui avait amené les communautés des paroises du pays. »

Une autre fois, Henri V marche contre la France, le roi l'attend avec un grand déploiement de forces et son historien fait le dénombrement de l'armée française.

« Au troisième corps, dit-il, sont les Orléanais, les Parisiens, ceux d'Etampes et la nombreuse armée du bienheureux saint Denis, si dévouée à la couronne. Le roi, plein d'espoir dans l'aide de son saint patron, resout de se mettre lui-même à la tête de ce corps : C'est avec ceux-ci, dit-il, que je combattrai courageusement et sûrement. »

Ainsi, l'Eglise arme ses vassaux et ses serfs, les curés se font les officiers de cette armée des paroisses et des couvents, et l'abbaye de Saint-Denis est, selon l'expression d'un historien français, *le quartier général de la royauté.*

Cette politique s'appuyait sur une noble mission : l'ordre.

« Louis, ce jeune héros, gai, se conciliant tous les cœurs, dit Suger, était à peine parvenu à l'adolescence qu'il se montrait déjà pour le royaume de son père un courageux défenseur, pourvoyait aux besoins des églises et, ce qui avait été longtemps négligé, veillait à la tranquillité des laboureurs, des ouvriers et des pauvres. »

Dans toute la Vie de Louis le Gros, Suger ne perd pas une occasion de montrer le roi occupé avec passion à cette politique, longtemps *négligée :*

« Hugues de Pompone, vaillant chevalier et seigneur châte-

lain du château de Gournai sur la Marne, avait enlevé sur la voie royale et conduit à Gournai les chevaux de quelques marchands. Le prince, presque hors de lui, à la nouvelle de cette audace, rassemble une armée et investit le château. »

Sur le trône, le roi reste fidèle à cette mission. Lorsque, déjà affligé de sa corpulence qui devait le désigner dans l'histoire, il attaque et fait prisonnier Thomas de Marle, Suger insiste particulièrement sur le sort des marchands que le baron avait emprisonnés :

« Ni ses blessures, ni ses fers, ni les menaces, ni les prières ne purent déterminer cet homme perdu de crimes à mettre en liberté des marchands que, par une infâme perfidie, il avait dépouillés sur le grand chemin et qu'il retenait en prison. »

Thomas de Marle meurt de ses blessures, l'historien ajoute :

« Une fois qu'il fut mort, le roi dédaigna de poursuivre davantage, lui ou sa terre, il se contenta d'exiger la mise en liberté des marchands et d'enlever à la veuve et aux enfants la plus grande partie des trésors du vaincu et revint triomphant à Paris, après avoir rendu la paix à l'Église par la mort de ce tyran. »

L'Église vengée, la féodalité domptée, le roi enrichi, les marchands protégés : toute la politique de Suger est là.

Enfin le dernier acte militaire du roi est conforme à toute sa vie :

« La dernière expédition qu'il fit en personne fut de conduire une belle armée contre le château de Saint-Bricon, sur la Loire, et de le détruire par le feu, en punition de la rapacité du seigneur et des déprédations qu'il exerçait sur les marchands. »

Suger est tout à cette œuvre. Soit qu'il commande à Berneval ou à Thoury, soit comme abbé de Saint-Denis et ministre du roi, ayant dans ses attributions ce que nous appellerions la guèrre, les finances et la justice, ce qui était moins étendu et moins important alors et s'appelait la prévôté des domaines, Suger prend part à toutes les guerres, à toutes les assemblées, à toutes les négociations. Sa sphère est restreinte, la France

n'était pas grande à cette époque; l'activité du roi, sauf quelques exceptions, ne sort guère des environs de Paris, ne s'exerce guère que pour assurer la sécurité des routes; mais cette œuvre est utile, comme les fondements obscurs d'un édifice social. Suger, dans sa sphère modeste, fondait l'ordre sur la monarchie française.

Lui-même généralise le fait en un principe monarchique :

« C'est le devoir des rois de réprimer, de leur main puissante et par le droit originaire de leur charge, l'audace des tyrans qui déchirent l'État, mettent leur plaisir dans le pillage, désolent les pauvres, et détruisent les églises. »

On a dit que Suger fut un courtisan. Certes, il servit et glorifia la royauté; mais ce fut au nom d'une cause juste, la sécurité sociale, et, s'il capta de la sorte l'ambition des deux rois dont il fut ministre, ce fut au moins par des flatteries qui leur enseignaient le devoir!

La politique de la France, si petite que fût la France, ne pouvait se borner là cependant. Quatre grands faits généraux dominent cette époque : la réforme de l'Église, la lutte du sacerdoce et de l'empire, les croisades et les communes. Quel rôle prend Suger dans l'histoire générale? Négliger ces points serait ne l'étudier qu'à demi; je les aborderai tous.

Suger, dès l'abord, s'était livré au faste et avait étalé l'éclat extérieur de sa puissance. Premier seigneur ecclésiastique des Gaules, chef d'armée et ministre du roi, il marchait dans des habits somptueux, dans de magnifiques équipages, avec une suite de plaideurs, de soldats et de courtisans. L'époque tolérait cette pompe profane. Les évêques alors visitaient souvent leur diocèse en partie de chasse, les cloîtres semblaient des tavernes, des antres de chicane, des marchés dit l'archevêque de Cantorbery, de mauvais lieux, disent plusieurs conciles. Abeilard, qui passa quelque temps à Saint-Denis, flétrit vivement les mauvais mœurs de l'abbaye. Suger avait de bonnes mœurs, mais il ne resta pas en arrière dans l'étalage de sa fortune; il affirma son triomphe dans un luxe royal.

« J'ai ouï dire, lui écrit saint Bernard, que le cloître était souvent entouré de soldats, rempli d'une foule de plaideurs; que

tout y retentissait du bruit de la chicane et que l'entrée en était libre à tout le monde, même aux femmes... On y rendait largement à César ce qui appartient à César, mais on ne rendait rien à Dieu de ce qui est à Dieu. »

Et saint Bernard signale parmi les abus du temps la vie *fastueuse et insolente* de l'abbé de Saint-Denis :

« La seule chose qui me revoltât, c'était de vous voir marcher en public dans un habit et un équipage superbes. »

Suger n'avait pas moins de soixante chevaux de luxe à sa suite; il dit de lui-même : Notre Magnificence, et, un jour, voulant affirmer, en fait comme en droit, le droit de chasse de l'abbaye sur la forêt d'Iveline, il raconte qu'il invita les principaux seigneurs du royaume à une grande chasse qui dura huit jours, qu'il reçut ses hôtes dans des tentes superbes, tua une grande quantité de cerfs et les distribua au couvent, aux hôpitaux et aux soldats, pour qu'on n'en ignorât plus désormais : *ne deinceps oblivioni traderetur.*

« Ce n'était pas un abbé de monastère, dit saint Bernard, mais un seigneur de royaume. »

Deux réformes étaient prêchées alors dans l'Église : l'une par le précurseur de l'esprit moderne, Abeilard; l'autre par l'héritier d'Hildebrand, saint Bernard. Suger n'avait ni l'audacieuse hauteur de vues du philosophe, ni le fanatisme emporté du thaumaturge. Sa politique ne lui permettait pas de suivre le drapeau de la raison, ni d'embrasser la réforme philosophique du christianisme; il fut avec saint Bernard contre l'amant d'Héloïse.

Saint Bernard prêchait une réforme plus facile, celle des mœurs. Suger comprit combien elle cadrait avec sa politique d'ordre et quelle nouvelle force elle pouvait lui donner; il l'entreprit dès l'an 1127, autant sans doute pour le bien de son abbaye et de son royaume, que pour la justice de la cause. Mais, avec le bon sens pratique du Flamand et l'habileté calme de l'homme politique qui le caractérisent, il résista aux excès mystiques du moine de Clairvaux, autant qu'aux audacieux transports du philosophe de génie.

Saint Bernard allait jusqu'à condamner la richesse des orne-

ments du temple. Suger conserva de son faste princier tout ce qui sert à la prospérité et à la gloire d'un pays : les lettres et les arts.

Les savants attribuent à Suger l'idée des Chroniques de Saint-Denis, vaste recueil qu'il fit rassembler et qu'il voulut continuer lui-même, en écrivant la vie de Louis le Gros, que nous possédons et en commençant l'histoire de Louis le Jeune, qui semble perdue. Saint Denis était le patron des rois de France, son église était leur tombeau, Suger voulut que sa bibliothèque fût le monument historique et comme les grandes archives de leur gloire.

La gloire de son église ne l'occupe pas moins. L'architecture était alors au moment d'un renouveau splendide. L'ogive gothique fleurissait sur le style roman et prêtait à l'art ancien ses élans sublimes. — « Le monde, dit un vieil annaliste, semblait dépouiller sa robe de vieillesse, pour revêtir la blanche robe des cathédrales. » Suger fit venir, de tous les points de l'Europe, des ouvriers et des artistes pour agrandir, rebâtir et décorer son église ; il énumère lui-même, dans un livre sur son administration, tout ce qu'il fit; il dit comment il remplaça, par un large portail à trois portes, surmonté de deux fortes tours, l'ancien portique extérieur que Charlemagne avait élevé sur le tombeau du roi Pépin, qui avait voulu être enterré hors de l'église, pour expier le crime de Charles Martel d'avoir touché aux dîmes; il dit les portes qu'il fit faire en bronze sculpté et doré, où l'on avait représenté la passion et la résurrection, et lui-même aux pieds du Christ; il dit comment Dieu, lui ayant donné le vouloir, lui donna aussi le pouvoir de rebâtir la partie supérieure de la cathédrale, depuis la crypte jusqu'aux hautes croisées, avec des colonnes magnifiques, « pour honorer, dit-il, une église qui, enfant, l'avait nourri de son lait maternel et homme l'avait placé au rang de prince de l'Église et du royaume » ; il dit comment il construisit la grande nef dont il ne laissa subsister qu'un pan de mur, dont le Christ lui-même, dit-il, d'après le témoignage des anciens écrivains, avait placé la pierre ; il dit, enfin, tous les ornements qu'il prodigua dans l'église : un retable d'or du poids de 42 marcs, que les rois et les princes, à son exemple, avaient orné de pierres précieuses, ôtées de leurs doigts ; un Christ en or, pesant 80 marcs, fait par sept orfévres appelés de Lorraine ; puis des candélabres, des autels, des

vases précieux, des pupitres, un dyptique en ivoire dont il orne une tribune, la chaise de Dagobert, et enfin des vitraux peints, représentant des allégories, dont il donne les légendes en dystiques de sa composition, ou des scènes d'histoire : ici la vie de Moïse; là, par un léger anachronisme, la rencontre de Charlemagne et de Constantin, et au bas, Suger lui-même, la crosse entre les bras, avec cette inscription : *Sugerius abbas;* ailleurs, dix vitraux ronds représentant les principales scènes de la première croisade.

Enfin, pour que rien ne manque à son œuvre et pour en perpétuer le souvenir dans un monument plus durable que la pierre ou le bronze, *ære perennius*, il écrit un autre livre sur la dédicace de son église, où il raconte ses projets, le concours des moines et des seigneurs, le zèle des habitants, l'appui même du miracle, le succès enfin, après quatre ans et demi de travaux, et la dédicace à laquelle le roi Louis le jeune et son épouse président en grande pompe. Il n'omet ni un détail, ni un nom, ni une cérémonie. Mais, par une destinée qui est dans la nature des choses du monde, ce livre, comme la basilique, nous est parvenu incomplet; le temps n'a conservé de l'église de Suger que le portail et le fond du chevet, avec les deux vitraux de la chapelle, représentant l'un Constantin, l'autre la croisade, et gravés par Monfaucon; et le livre de la Dédicace du temple s'arrête au moment où l'archevêque de Reims commence la consécration des vingt autels, par celui du milieu, voué au Sauveur, au chœur des anges et à la sainte Croix... *Reliquæ desunt.* Le reste manque.

Ce qui reste suffit pour attester et perpétuer l'œuvre artistique de Suger. L'abbé avait réformé les mœurs des moines et son train de vie personnel; le ministre restait du monde par ses grandes choses : les lettres et les arts.

Sa politique dans la querelle des investitures fut marquée au même cachet du sens pratique. Entre la faiblesse de Philippe I[er], père de Louis le Gros, et les violences opposées de Henri V et de saint Bernard, Suger sut concilier les ménagements de l'homme d'Église avec la fermeté de l'homme d'État.

Sa nomination d'abbé fut sa première épreuve. Les moines avaient cru pouvoir élire l'ami du roi sans l'aveu du roi. Louis le Gros reçut leur députation avec colère et fit jeter moines et

chevaliers en prison. Suger était absent; il revenait de Rome lorsqu'il apprit à la fois la mort de l'abbé Adam, son élection et le conflit qui le menaçait.

Sa position était difficile, il explique lui-même son *triple embarras :*

« Devais-je, en acceptant une élection faite suivant les principes rigoureux de Rome et par l'autorité du pape Calixte dont j'étais aimé, mais contre la volonté du roi, souffrir qu'à mon occasion l'Église qui m'avait servi de mère et qui ne cessait, depuis que j'avais quitté la mamelle, de me réchauffer dans son sein, fût affligée et tourmentée par deux puissances redoutables qui jusqu'alors n'avaient manifesté à son égard aucun sentiment ennemi? Ou bien m'était-il permis de consentir que mes frères et mes amis languissent honteusement par amour pour moi dans une prison royale? Ou enfin, fallait-il que, renonçant à mon élection, je subisse l'opprobre de me voir si rudement repoussé par le roi? »

Dans cette perplexité, il se décide à envoyer consulter le pape. Mais le roi s'était apaisé; son droit maintenu, il se félicitait sans doute que l'homme qui représentait si bien sa politique fût élevé à un rang qui lui donnait tous les moyens de la servir; mais cette politique même lui commandait de sauvegarder ses prérogatives; la leçon faite aux moines lui sembla suffisante, et il alla en personne à Saint-Denis recevoir le nouvel abbé, son futur ministre, qui, tout en bénissant la bonté de Dieu, qui avait *sauvé sa barque prête à périr*, dit-il, dut approuver sans doute la fermeté du pilote qui menait le navire de l'État.

Ceci se passait en 1122. Suger avait quarante et un ans.

Dix ans auparavant, Suger avait assisté au concile de Vienne qui avait excommunié Henri V. Puis, en 1118 et 1119, il avait été envoyé par le roi vers deux papes qui, l'un après l'autre, s'étaient réfugiés en France. Lorsqu'il apprit son élection, il revenait de Rome où il était allé en ambassade. L'année qui suivit son ordination, il se rend encore à Parme où il assiste au concile de Latran, « assemblé, dit-il, pour pacifier la querelle des investitures. » Il avait vu de près cette lutte scandaleuse, il en connaissait les détours, il s'efforça d'écarter de la France ce sujet de discordes. Tant qu'il fallut venger les Églises et dompter la féodalité, il y réussit : la cause du roi et du pape était commune. Tant qu'il lui suffit de combattre l'empereur, qu'il

juge sévèrement, il y réussit : le roi servait Rome contre un ennemi commun. Tant qu'il lui suffit de protéger le pontife contre les antipapes, il y réussit : le roi, en servant l'Église, se faisait comme l'arbitre de l'élection pontificale.

Suger réussit encore dans les affaires intérieures de l'Église de France ; son biographe explique pourquoi :

« C'était par les ordres de Suger que se donnaient ou se retiraient les dignités ecclésiastiques... et les prélats se soumettaient sans humiliation et sans envie... contents qu'on eût trouvé dans le clergé un homme tel que seul il suffisait à soutenir le fardeau des affaires du royaume. »

Mais, quand les intérêts deviennent opposés, le roi et son ministre résistent et répondent aux usurpations de l'Église romaine par la fermeté du droit politique. C'est sous Louis le Jeune que des conflits se soulèvent. Innocent II alors était pape et saint Bernard était son prophète.

En 1139, les bourgeois de Reims imposent la commune à leur évêque. Innocent, instigué par Bernard, ordonne au roi de dissiper *ces coupables associations*. Le roi s'y refuse.

En 1141, les querelles du roi et de son cousin Raoul de Vermandois avec le comte de Champagne, ami de saint Bernard, donnent lieu à une lutte violente. Déjà blessé par l'élection de l'évêque de Poitiers, faite sans sa participation, le roi apprend que Pierre de la Châtre vient d'être élu de même archevêque à Bourges, et il jure que jamais il ne reconnaîtra l'intrus. Saint Bernard est pris d'une belle ardeur guerrière. Le pape excommunie le roi et son cousin :

« Il faut habituer ce jeune homme, dit-il, à ne pas se mêler des choses de l'Église. »

La guerre commence par une scène terrible : le massacre et l'incendie de Vitry ; mais le roi, épouvanté de sa cruelle victoire, fléchit ; il cédera si le pape le relève de son serment et relève son cousin de l'anathème. Le comte de Champagne s'y engage, mais saint Bernard s'y oppose, avec une duplicité que révèle sa propre correspondance ; car le fanatisme est incompatible avec le sens moral. Le roi, indigné d'avoir été

joué, use de violence, empêche l'élection d'un évêque, refuse le temporel à un autre, nouvellement élu, saisit les biens de l'archevêque de Reims. Ses ministres, Josselin, évêque de Soissons, et Suger, abbé de Saint-Denis, le secondent.

Saint Bernard injurie le roi et ses ministres. Ce moine qui se targuait de faire des miracles, voulait, du fond de sa cellule, diriger le monde. Il avait écrit au pape Eugène III : « On dit que je suis plus pape que vous. » Il écrit aux deux ministres de France : « Malheur au pays qui a pour roi un enfant ! » Louis le jeune avait 23 ans alors. Il écrit au roi lui-même : « Vos conseillers ne cherchent pas votre honneur, mais leur profit, non pas leur profit, mais la volonté du diable ! »

Mais saint Bernard ne fut pas le maître. Josselin en lui répondant le salue dans l'esprit de Dieu, mais non dans son esprit de dénigrement ! dit-il.

La mort du pape mit fin à la querelle, et saint Bernard en fut quitte pour ses injures et sa duplicité, armes naturelles du fanatisme.

Le troisième fait de politique générale dans cette époque, la croisade, trouve encore l'esprit calme de Suger en opposition avec la fougue aveugle de saint Bernard. L'abbé ne pouvait réprouver ces expéditions chevaleresques au tombeau du Dieu des chrétiens, nous avons vu qu'il avait fait peindre les principales scènes de la première croisade sur un des vitraux de son église. Mais le ministre pensait que, pour le roi, le poste du devoir était son royaume à constituer, son pays à protéger. Pendant que saint Bernard prêchait violemment la croisade et refusait prudemment de se mettre à la tête de l'expédition, comme l'avait fait Pierre l'Hermite, le ministre du roi combattait ce projet inconsidéré.

« Que personne ne pense, dit le secrétaire de Suger, que c'est par sa volonté ou son conseil que le roi entreprit son pèlerinage. Suger, prévoyant en quelque sorte l'événement, ne le proposa pas au roi, et l'ayant appris ne l'approuva point... il dut céder au temps. »

L'éloquence de l'abbé de Clairvaux, l'ordre du pape, le goût des aventures, le remords du massacre de Vitry furent plus forts

que les conseils de la prudence. « Le prophète l'emporta sur le sage, dit Velly, et la religion sur la politique. »

On sait la triste issue de cette croisade et comment les prophéties de saint Bernard échouèrent misérablement. Un parlement avait nommé Suger régent du royaume. C'est lui qui pourvoit à tout, c'est lui qui administre les finances de facon à suffire à tous les besoins d'une expédition malheureuse, sans épuiser les ressources nécessaires au pays ; c'est lui qui prévient vigoureusement les complots des seigneurs, c'est lui qui à la première débandade, fait entendre au roi la voix sévère du devoir et le rappelle en France :

« Les perturbateurs du repos public sont de retour, et vous, obligé de défendre vos sujets, vous demeurez comme captif dans une terre étrangère. A quoi pensez-vous, seigneur, de laisser ainsi vos brebis à la merci des loups? Non, il ne vous est pas permis de rester plus longtemps éloigné de nous. Tout vous réclame ici. Nous supplions donc votre Altesse, nous exhortons votre piété, nous interpellons la bonté de votre cœur, nous vous conjurons enfin par la foi réciproque qui lie le prince et les sujets, de ne pas prolonger votre absence, de peur qu'un plus long retard ne vous rende coupable, aux yeux de Dieu, de manquer à vos serments de roi. »

Suger avait le droit de rappeler au roi le devoir, car il avait fait le sien, et le roi, à son retour, trouvant les complots déjoués, son trésor en bon état, ses fautes réparées, son pays prospère, l'œuvre de son père consolidée, ne fut que juste lorsqu'il décerna à son ministre le titre de *Père de la patrie*.

Alors, l'abbé ministre, affligé des désastres d'Orient, résolut de faire ce que le prophète Bernard avait tenté en vain ; autant pour venger la gloire militaire des peuples chrétiens que pour servir l'église de Jérusalem, Suger conçut et entreprit le projet de lever une armée, de ses vassaux et de ses deniers, et de la conduire de sa personne à la terre sainte, et il avait déjà envoyé de fortes sommes en Orient. C'est au milieu de ce rêve vraiment royal que mourut, le 12 janvier 1152, à l'âge de 70 ans, cet avorton rejeté du monde dans l'Église et qui avait gouverné l'Église et le monde.

Il y a quelque chose qui frappe d'étonnement dans la fortune de ces manants maîtres de la terre, qui s'appellent Suger ou Hildebrand; l'on est tenté d'admirer cette Église qui tend la

main aux petits, adopte les pauvres, élève les derniers au rang des premiers, recherche, suscite, développe les facultés dans tous les rangs, pour couronner le génie, quelque part qu'il se rencontre; et, plus d'une fois, on s'est cru autorisé, devant cette œuvre, à prononcer les mots d'égalité et de démocratie.

Messieurs, c'est devant ces grands spectacles qu'il est utile de rappeler les droits éternels de l'humanité, et qu'il faut recourir, contre de dangereux entraînements, aux principes supérieurs de la justice.

Oui, de même qu'aujourd'hui, dans l'armée permanente du despotisme politique, le moindre conscrit, dit-on, porte dans sa giberne le bâton de maréchal de France; de même alors, dans l'armée du despotisme religieux, chaque oblat, sacrifié à l'Église, avait la crosse d'abbé ou la tiare de pape dans sa cagoule. Mais, pour un Soult, pour un Bernadotte, que de millions de victimes servant de chair à canon au démon ambitieux de la guerre, ou réduites au rôle de prétoriens, pour attenter à l'indépendance des peuples et à la liberté de la patrie! Pour un Suger, que de misérables esclaves du célibat n'ont pu, pendant toute une vie de souffrances, voir un ouvrier libre aller au travail, voir une mère allaiter son fils, sans des rugissements intérieurs de l'esprit de famille et d'amour, en révolte contre la chaîne du couvent! Pour un Suger qui prend une cause juste, que d'Hildebrand, que de Dominique, que de Torquemada troublent et ensanglantent la terre, et mènent la ténébreuse armée de la superstition qui les aide à subjuguer les âmes! Oui, l'Église, comme toute autocratie, a un piédestal pour le génie, mais un double piédestal : pour qui la sert, la puissance et la gloire; pour qui lui résiste, la calomnie et l'échafaud! Pour un Suger, que d'Abeilard persécutés, que de Tanchelin frappés de mort, que de Dante en exil, que de Jean Huss au bûcher!

Non, messieurs, ne profanons pas le nom sacré de la démocratie! L'égalité sans la liberté est le plus horrible piége qu'on puisse tendre aux passions de l'homme pour l'enchaîner. L'égalité sans la liberté, c'est le niveau de la servitude et le recrutement de l'esclavage! Pour qu'une classe ou une politique mérite bien de l'humanité en appelant également tous les hommes, toutes les intelligences, tous les mérites au concours de la fortune, il faut qu'elle respecte avant tout ce droit sans lequel l'homme n'est point un homme, sans lequel l'intelligence n'est

pas l'intelligence, sans lequel le mérite ne s'appartient pas : la liberté; il faut que les forces sociales ainsi fécondées soient laissées par la liberté au service de la société et non pas enchaînées au profit d'une ambition despotique. Le mal, il faut le proclamer bien haut, le mal serait impuissant par lui-même: il a besoin de recruter, par la ruse ou par la violence, toutes les puissances de l'homme, contre l'humanité. Mais cette œuvre qui n'émancipe de l'inégalité que pour rejeter dans l'esclavage, qui ne féconde le génie que contre le but et la raison d'être même du génie, cette égalité n'est pas de la démocratie, c'est le plus captieux de tous les despotismes !

Gardons-nous des mirages de la tyrannie, et réservons nos éloges pour des institutions qui servent l'humanité en respectant l'homme.

Qui peut dire d'ailleurs ce que serait devenu cet homme, sorti du peuple, s'il était resté libre dans sa patrie, la patrie des franchises populaires? Ceci nous amène au quatrième grand fait général de l'époque : les Communes!

Suger était né dans une commune libre. Avant sa naissance, Saint-Omer possédait sa charte, qui fut renouvelée et augmentée du temps de Suger par le comte de Flandre, avec la confirmation de Louis le Gros. Cette charte de 1127, une des plus anciennes qui nous soient parvenues pour la Flandre, est un modèle. Elle fut souvent imitée.

Louis le Gros a été nommé le Père des Communes, et Louis XVI, dans le préambule de la charte qui ouvre la révolution française, répète ce faux éloge à l'un de ses ancêtres. Si Louis le Gros fut le Père des Communes, sa vie écrite par son ministre doit être une glorification, du moins un tableau de cette révolution glorieuse. On l'y chercherait en vain.

L'œuvre du Suger fut tout autre; je l'ai expliquée. Le rétablissement de l'ordre public, par la coalition de l'Église et de la royauté contre les barons féodaux, coïncide avec les soulèvements et l'alliance des bourgeois contre les mêmes ennemis, y compris les rois et les évêques. Mais ces deux faits historiques sont loin de se confondre, ces deux politiques s'aident quelquefois indirectement, elles ne marchent pas de concert. Louis le Gros subit les communes; quelquefois il les protége contre ses ennemis, le plus souvent il vend sa protection, tantôt au sei-

gneur, tantôt aux bourgeois, et plus d'une fois, comme il fit à Laon, les enchères furent ouvertes et le roi trahit son serment en faveur du plus offrant. Dans son propre domaine, il réprime tant qu'il peut, comme à Orléans, cette *forcenerie* bourgeoise.

La patrie de Suger nous montre un autre spectacle. Les communes n'ont qu'un père : le peuple. Un historien flamand, contemporain de Suger, va nous les montrer dans toute leur puissance. Suger raconte brièvement, quoique cela exigerait de longs détails, dit-il, l'assassinat du comte de Flandre, Charles le Bon, frappé, le 2 mars 1127, dans l'église de Saint-Donat à Bruges, par la vengeance d'une famille puissante dont il avait réprimé les exactions ; l'historien ajoute que les assassins furent assiégés dans l'église même, que le roi se rendit en Flandre pour tirer vengeance du crime, qu'il « rebaptisa la Flandre par une abondante effusion de sang, » et revint victorieux en France, après avoir nommé et installé comte de Flandre Guillaume de Normandie.

Cet épisode a été transmis à l'histoire dans tous ses détails, par un témoin oculaire, le notaire Galbert, de Bruges. Suger raconte l'œuvre de justice du roi, Galbert met en scène l'œuvre de liberté des bourgeois, et, pour la première fois, les communes flamandes apparaissent dans l'histoire, avec leurs magistrats élus, leurs alliances entre elles, leurs milices armées et leurs droits écrits.

Pendant que les chevaliers fidèles au comte, aidés des bourgeois, courent à la vengeance, au moment où le roi de France annonce l'intention de procéder seul au remplacement du comte de Flandre, les bourgeois de Bruges et de la Châtellenie se réunissent pour choisir eux-mêmes un nouveau comte et jurent de n'élire qu'un digne défenseur du pays.

Le roi ayant passé outre et remplacé l'élection populaire par le bon plaisir royal, le pays vivement blessé s'émeut ; les députés de tous les bourgs voisins sont convoqués à Bruges, et l'assemblée veut conférer avec les bourgeois de Gand :

« Les bourgeois de toutes les villes de Flandre avaient formé alliance, dit Galbert, et s'étaient engagés à ne rien décider sur l'élection du comte que de commun accord. »

Ainsi, à la première immixtion du roi, la Flandre entière se lève, au nom d'un droit national.

Mais les assassins n'étaient pas vaincus, le roi servait la vengeance du pays, l'heure n'était pas favorable, en présence de l'ennemi, pour résister au roi allié. Cette sorte d'assemblée nationale se résout à accepter le candidat du roi de France, et le nouveau comte renouvelle et renforce les priviléges du pays; mais qu'il les respecte religieusement, car, au premier oubli, le sentiment national ne connaîtra plus de frein et la présence de l'ennemi ne l'arrêtera pas.

Déjà, au milieu du siége, un bourgeois ayant été arrêté par les gens du roi, les bourgeois se soulèvent et réclament pour leur concitoyen le droit d'être jugé par ses pairs.

La guerre à peine terminée, le comte manque aux chartes. Lille se soulève et fait céder le comte; Saint-Omer prend les armes, menace le comte de déchéance. Saint-Omer doit transiger. Mais Gand va exécuter la menace, et toute la Flandre sera unanime. Les bourgeois somment le comte de tenir sa cour à Ypres.

« Que les princes, nos pairs, dit Yvain d'Alost, d'après Galbert, se réunissent, paisiblement et sans armes, aux hommes les plus sages du clergé et du peuple. Si vous pouvez conserver le comté sans déshonneur pour le pays, gardez-le; si au contraire, vous êtes sans foi, ni loi, perfide et parjure, comme nous le soutenons, renoncez à votre charge et rendez-la à un plus digne. »

Guillaume ne se soumet pas à cette assemblée, il envoie une troupe de chevaliers armés occuper Ypres. A cette nouvelle, les députés s'arrêtent en chemin, se réunissent où ils peuvent et envoient à Guillaume des lettres de déchéance. Thierry d'Alsace sera le candidat du pays.

« Au lieu de vous présenter à notre assemblée sans ruse et sans armes, vous vous préparez à nous combattre. Nous avons été fidèles jusqu'à ce jour; désormais nous renonçons à tout hommage envers vous. »

Ainsi, la Flandre avait en 1127 son assemblée du Jeu de paume.

Guillaume en appelle au roi de France, et une nouvelle scène montre, dans toute sa vigueur, cette sorte de souveraineté na-

tionale que prétendaient exercer les États, non seulement contre le comte, mais contre le roi son souverain.

« Le mardi, 10 avril, le comte Thierry avec ses vassaux et les bourgeois de Bruges fit une excursion contre Rodenbourg et Ghistel... Ce même jour, le roi de France envoya à nos citoyens une lettre qui disait :

« Je veux que le dimanche des Rameaux, vous envoyiez vers moi, à Arras, huit hommes sages d'entre vous, j'en convoquerai autant de chaque ville de Flandre; je veux, en leur présence et devant mes barons, examiner vos différends avec le comte, et je m'efforcerai de rétablir la paix entre vous.

« Aussitôt les citoyens se mirent à disculer et à délibérer sur la réponse qu'ils devaient faire. »

La lettre commence par énumérer les griefs des bourgeois, elle rappelle l'occupation armée du château d'Ypres; et conclut en ces termes :

« Nous avons donc des motifs légitimes pour chasser le comte du pays. Et nous avons élu celui à qui appartenait le plus légitimement le comté, le fils de la sœur du comte Charles, élevé et établi selon la coutume du pays, auquel nous avons prêté foi et hommage, et qui représente dignement les mœurs, les usages et le courage de ses ancêtres. Nous faisons donc savoir à tous, au roi comme aux princes, à nos contemporains et à la postérité, que rien de ce qui concerne l'élection ni l'élévation du comte de Flandre n'appartient au roi de France. Lorsque le comte meurt sans héritier ou avec héritier, les pairs et les bourgeois ont seuls le pouvoir de désigner l'héritier du comte, et de lui remettre l'autorité. »

La guerre commence; Guillaume de Normandie recrute ces aventuriers que l'histoire a flétris, sous le nom de Cotereaux; Philippe d'Alsace a pour lui les milices bourgeoises.

Nous voilà loin de l'œuvre de Suger! loin des *communautés des paroisses*, loin de l'armée des serfs de l'Église, fondant la monarchie! Les bourgeois avaient aidé les chevaliers flamands à venger Charles le Bon. Ils marchent sous la bannière de l'élu des communes pour fonder leur indépendance.

Suger avait assisté à plusieurs parlements de France. Une de ces assemblées l'avait nommé régent. Étant régent, il en avait

convoqué une autre à Soissons, contre les complots des seigneurs, et saint Bernard l'en avait félicité : « C'est Dieu sans doute qui vous inspire, afin que l'on sache que le roi a laissé dans le royaume un ami fidèle, un ministre prudent, un puissant défenseur du trône. »

Mais ces parlements, qui plaisent au moine, ne sont pas des assemblées populaires ; il les appelle lui-même l'assemblée des princes de la cour et l'Église : *Ut ad concilium tam Curiæ quam Ecclesiæ principes vocaretis*. Le tiers état ne fut admis que plus tard dans les conseils du pays. La Flandre seule a ces assemblées qui réunissent les princes et les hommes sages du clergé et du peuple, pour déposer les comtes et nier tout droit à la royauté. En France, la féodalité gouverne. En Flandre, la commune règne déjà. Le monde moderne est né.

L'œuvre de Suger fut utile comme la sécurité, l'œuvre des Flamands est grande comme la liberté.

Voilà l'admirable spectacle que Suger eût trouvé dans sa patrie, et qui sait ce qu'il y serait devenu, s'il y était resté libre et avait servi les communes de Charles le Bon et de Thierry d'Alsace ? S'il n'a fait que subir les communes, s'il n'a pas compris, ni servi cette grande révolution, c'est qu'il avait perdu, avant d'être homme, sa patrie et sa liberté. Son père en le livrant aux moines lui ôta la moitié de son génie.

On ne sait rien de la vie du notaire Galbert. La vie de Suger est dans ses livres, bien plus que dans sa biographie écrite par son secrétaire. Lorsque après les avoir lus, on étudie son portrait, peint sur un vitrail de son église et gravé dans l'ouvrage de Montfaucon, cette figure grosse et ronde, sous un crâne tondu qui ne conserve qu'une couronne de cheveux, ce front grand et bombé, ce menton large, ces grands yeux ronds, ce regard sûr et cette bouche ferme dans l'expression de prière où il est peint, tout annonce le sang-froid dans l'énergie, l'ardeur et la persévérance dans la volonté, et l'on y retrouve cet homme qu'on a vu ne se laisser prendre ni aux violences de saint Bernard, ni aux aventures des croisades, mais qui ne comprit pas la révolution philosophique d'Abeilard, et qui aurait pu comprendre la révolution politique des communes : nature puissante, bien faite pour une œuvre de justice et d'ordre, mais qui aurait pu la faire par le peuple, aussi bien et mieux que par la monarchie.

On trouve aussi le caractère de Suger dans son livre. Son ardeur à la lutte est connue :

« Alors même, dit-il, de son roi devenu obèse, alors même, si dans tout le royaume, il se faisait quelque chose qui blessait la majesté royale, il ne pouvait supporter l'idée de n'en pas tirer vengeance. »

C'est lui-même qu'il peint ici, autant que Louis le batailleur. Cette vengeance était sans pitié. Suger se montre de son temps par le côté superstitieux, quand il raconte des songes, des croyances populaires et des miracles. Il se montre de son époque aussi par le côté barbare, quand il se complaît à rappeler que les cadavres des vaincus ont été abandonnés à la voracité des loups, et leur âme au châtiment éternel. Plus d'une fois, Suger raconte, avec un plaisir cruel et comme choses naturelles, des choses atroces :

« Le seigneur Louis commanda qu'on coupât une des mains aux prisonniers, et qu'ainsi mutilés et portant la main coupée dans celle qui leur restait, on les reconduisît à leurs camarades qui, effrayés nous laisseraient en repos. »

« Le cœur de Guillaume (beau-frère du roi), arraché des entrailles et tout gonflé d'iniquité, fut placé au bout d'une pieu et y fut planté en témoignage de la vengeance qu'on avait tirée de sa scélératesse. Son cadavre et celui de ses compagnons, attachés sur des claies, furent jetés à la Seine, afin que, s'ils pouvaient flotter jusqu'à Rouen, ils fissent voir quel châtiment frappait la perfidie, et aussi, afin que ces criminels qui, vivants avaient souillé un instant la France, morts infectassent la Normandie. »

Suger apparaît sous des traits plus nobles dans sa politique, et quelquefois il devient peintre de caractères. De tous les historiens, c'est lui qui nous fait le mieux connaître ces brigands qui revenaient des croisades pour traiter les bourgeois de Turc à Maure. Il peint aussi en quelques lignes cette famille adultère laissée par Philippe Ier.

« La comtesse d'Anjou avait tellement plié son mari à ses volontés qu'entièrement chassé de son lit (pour faire place au roi), il la respectait comme une souveraine, et que le plus sou-

vent, assis sur l'escabeau où elle posait ses pieds et comme fasciné par ses enchantements, il obéissait à ses ordres en aveugle ; ce qui suffisait à enorgueillir cette femme et ses fils. Toute cette famille avait l'espoir que, si par quelque accident le roi venait à mourir, son frère adultère Philippe lui succéderait, et que la famille admise au partage des honneurs et du pouvoir élèverait sa tête orgueilleuse jusqu'au trône de France. »

Suger en mourant affirma son œuvre encore :

« Aimez l'Église de Dieu, dit-il, dans sa dernière lettre au roi, prenez la défense des veuves et orphelins, soyez le vengeur des innocents opprimés... Voilà mon conseil. Gardez soigneusement cette lettre, puisque vous ne pouvez plus me garder, et faites-vous une loi d'observer ce qu'elle renferme, c'est pour votre intérêt que je parle. »

Suger avait le droit de parler avec cet aplomb magistral : il avait servi la société et la monarchie. M. Guizot, en publiant une collection de mémoires sur l'histoire de France qui ne contient pas moins de trente volumes et comprend les Grégoire de Tours, les Eginhart, les Guillaume de Tyr, a pu dire avec raison :

« Parmi les historiens dont cette collection comprend déjà ou comprendra les ouvrages, Suger est sans contredit le plus illustre. Peut-être est-ce le seul auquel appartienne une place dans l'histoire générale de la France et qui ait vraiment influé sur ses destinées. Une telle gloire ne s'usurpe point, et qui la possède l'a méritée. »

Quand les hommes qui ont servi une politique écrivent l'histoire, comme César ou Comines, ils ont trop souvent en vue de légitimer leur œuvre. Pour ces théoriciens du succès, pour ces panégyristes d'eux mêmes, tout ce qui s'est imposé aux peuples est le fait du génie, représentant les besoins d'une époque et les desseins de la Providence.

Doctrine funeste, doctrine sacrilége, messieurs.

Il est diverses manières de représenter son époque, au pouvoir. L'une est bien connue, son secret est de faire appel à tous les intérêts mauvais, à tous les instincts criminels, d'offrir un point de ralliement à tous les vices, pour l'exploitation d'un peuple, et de régner par la force et par la ruse, sur ce

trône du mal. Ce n'est pas là l'œuvre du génie. Le génie au contraire évoque, dirige, féconde tout ce qu'un peuple contient d'aspirations généreuses, tout ce qu'une époque renferme d'éléments du bien ; il prend pour ainsi dire le suc de son temps, et il abreuve les nations en marche de cette ambroisie du progrès.

Suger se place entre ces deux extrêmes, par le sens pratique. Il n'a rien à se faire amnistier, il s'en réfère tout simplement à la justice de sa cause; il ne résume ni les vices, ni les grandeurs de son siècle, il en comprit les besoins d'ordre et de justice, et il les servit avec une énergique habileté. Il ne fut ni un saint Bernard, ni un Abeilard, ni un Yvain d'Alost; entre le fanatisme despotique, le rêve du progrès et le sentiment de la liberté, il représente le génie de l'ordre.

La Flandre représentait quelque chose de plus grand. Voici les communes qui naissent, tout armées de leur droit. La Flandre inaugure le règne des États généraux et secoue les liens de la féodalité. Si la ville d'Ypres, occupée par des hommes d'armes, est interdite aux représentants du pays, comme le palais de Versailles le sera aux députés de 1789, la Flandre trouve une salle obscure pour y proclamer son droit de se gouverner elle-même, de choisir son souverain, de déposer le parjure, sans égard à l'hérédité, sans la participation du suzerain féodal :

« Nous faisons savoir à tous, aux rois comme aux princes, à nos contemporains et à la postérité que lorsque le comte de Flandre meurt avec ou sans héritier, les pairs et les bourgeois seuls ont le pouvoir de choisir le comte et de lui remettre l'autorité. »

Cette grande scène ouvre un monde nouveau, le véritable monde moderne! Suger representait l'ordre et la sécurité, établis au profit d'une royauté qui ne devait pas tarder à trahir l'ordre véritable, qui est avant tout la justice. La Flandre représentait un principe éternel, le large et fécond principe de la liberté communale.

LES TROUVÈRES

Messieurs,

Homère célèbre dans un hymne la naissance d'Apollon : à peine le Dieu a-t-il goûté l'ambroisie qu'il rejette les langes de pourpre et d'or et s'écrie : « A moi la lyre! la lyre harmonieuse! je veux chanter les oracles de Jupiter! »

C'est ainsi que naissent les langues : à peine sorties des entrailles du peuple, elles chantent.

Le langage, agent de communication et de fraternisation entre les hommes, peut servir à réaliser ce rêve d'unité que caressent les chefs de culte et d'empire. Les deux Romes, la Rome païenne et la Rome chrétienne, avaient espéré faire de la langue du Latium et du Vatican l'idiome universel des peuples dominés. Cette tentative d'unité par l'autorité fut aussi vaine que toutes les autres : au premier soleil, les patois des diverses races, couvés sous le limon des invasions et des dynasties, sortent de la coquille et se dispersent par le monde, comme une joyeuse troupe d'oiseaux chantants. La langue de Rome eut aussi sa tour de Babel.

A partir du neuvième siècle, on trouve déjà des fragments de la langue romane naissante. L'empire de Charlemagne se démembrait et avec lui l'empire de la latinité. Lorsqu'en 842, deux fils de Karl le Grand, Charles le Chauve et Louis le Germanique, font alliance, ce n'est plus dans la langue des capitulaires qu'ils échangent leurs serments, c'est dans les deux

langues nouvelles de leurs différents peuples : le roman et le tudesque. Déjà alors, un concile de Reims avait décidé que le clergé pouvait se servir de la langue vulgaire pour instruire le peuple. Après le serment de Louis le Germanique et des seigneurs de Charles le Chauve, on conserve des fragments de traduction du symbole qui datent du dixième siècle et un extrait du livre des Rois, traduit au onzième. Dès l'avénement de Hugues Capet, le français naissant était devenu la langue de la cour de Paris. L'Église ne fut pas sans résister, et l'on cite au douzième siècle un chapitre général de l'ordre de Cîteaux défendant à ses religieux d'écrire dans un autre idiome que la langue de Rome. Mais, malgré toutes les défenses, on traduisait la Bible elle-même en prose et en vers, et bientôt saint Bernard prêchera dans la langue profane du peuple.

La langue française eut un double berceau; l'un au midi, où elle se rapprocha davantage du latin et où elle devint la langue des troubadours; l'autre, dans le nord, où, plus exposée à l'influence celtique, elle devint la langue des trouvères. Ces deux idiomes furent nommés, d'après leur manière différente d'articuler la particule affirmative *oui :* la langue d'oc, dans le midi, la langue d'oïl, dans le nord. Leurs destinées furent loin de se ressembler. La langue d'oc est l'aînée, mais après avoir jeté un grand éclat, elle tombe, faisant place aux langues du midi, et disparait dans le provençal ; elle était trop près du centre de la décadence pour ne pas subir l'influence délétère qui pesait sur Rome depuis des siècles. L'autre, la sœur cadette, était née dans ces provinces que César appelle le Belgium, elle devait bientôt se retremper dans le creuset des invasions normandes; on peut dire d'elle ce que César dit des Belges, qu'étant plus rapprochée du foyer germanique et moins exposée à la corruption romaine, elle fut la plus forte : *quorum fortissimi.*

La langue d'oc était lyrique, harmonieuse, aristocratique; elle n'atteignit à la vigueur que sous les éclairs de passion et de vengeance des Albigeois. En dehors de là, c'est la langue des cours d'amour et des jeux floraux. Elle s'éteint avec les maisons efféminées et despotiques de Provence et de Toulouse, maisons qui ont produit les Simon de Montfort et les Clémence Isaure.

La langue d'oïl se parlait aussi dans les cours, mais dans les cours du nord, dans ces cours de Flandre, de Hainaut, de Normandie et de Champagne, qui vont conquérir Jérusalem

avec Godefroid de Bouillon, Constantinople avec Baudouin, l'Italie avec Charles d'Anjou, la Sicile avec les Normands, l'Angleterre avec Guillaume le Bâtard. Elle était née, elle florissait dans ces villes industrielles où régnaient la bourgeoisie des communes et le peuple des métiers.

Ce n'était pas la lyre des cours d'amour qui convenait à cette race rude et libre. Son esprit réaliste, positif, énergique, se plaisait surtout dans les cantilènes et les épopées guerrières, et le récit du trouvère accompagnait partout les luttes des tournois. Deux langues durent leur naissance dans nos provinces à ce génie indépendant et barbare : l'une, pour être plus populaire encore, devait créer bientôt toute une littérature didactique, c'est le flamand ; l'autre détrône la langue d'oc, passe la Manche avec Guillaume le conquérant, donne à la Palestine les *Assises de Jérusalem*, s'étend de la Flandre, de la Champagne, de la Bourgogne, de la Normandie, en Sicile, en Navarre, en Portugal, en Grèce et en Morée. C'est la langue d'oïl, ce sera la langue française.

Cette langue eut son berceau dans le nord de la France actuelle et le midi de la Belgique ; encore aujourd'hui, nos patois la rappellent et facilitent l'étude de ses plus anciens textes. Le patois du Brabant a conservé la prononciation de la particule oui : *oï*, qui a donné son premier nom à la langue française, et un écrivain a pu dire avec raison que « l'on serait tenté de considérer notre wallon comme un reste, en quelque sorte immobilisé, de la langue d'oïl. »

C'est aussi dans nos provinces qu'on a retrouvé le plus ancien chant de cette langue naissante. Le cantique de sainte Eulalie appartient à Valenciennes. A la fin du douzième siècle, on commence à rédiger les actes publics dans l'idiome vulgaire; nos provinces donnent l'exemple. On a remarqué que ce n'est pas des souverains, mais des bourgeois et des villes que part l'initiative, et l'une des plus anciennes chartes nous montre à Tournai les bourgeois et les chanoines, la commune et l'Église traitant de pair à pair. C'était un travail de décentralisation, il ne pouvait venir d'en haut.

Je ne m'arrêterai pas à l'étude philologique des premiers documents. Les premiers chants, faits pour le peuple et par le peuple, pour des gens qui ne savent pas lire, par des gens qui ne savent pas écrire, ne peuvent pas nous être parvenus ; mais

ils ont passé, en laissant, dans les traditions nationales, de profondes traces, que nous retrouverons dans les Chansons de gestes du douzième et du treizième siècles.

Avant d'étudier la part que nos compatriotes ont prise dans ce grand ensemble de productions littéraires, je me propose de vous présenter aujourd'hui une vue générale sur la partie historique de l'épopée des trouvères, en prenant pour exemples, autant que faire se pourra, des œuvres qui nous appartiennent.

A de rares exceptions près, messieurs, les batailles sont le sujet obligé et le fond des Chansons de gestes, et les guerriers en sont les héros. Les trouvères se plaisent à décrire les hommes d'armes, le bouclier, le heaume aux fleurs de lis, l'écu *bien énarmé*, la lance en bois de pommier, l'épée d'acier tranchant, le *branc émoulu*, le destrier arabe ou poitevin, les éperons d'or. Ils aiment les guerres sanglantes, les tournois animés, les fortes lances qui se brisent, les cottes de maille qui volent en pièces, les casques fendus, les coups qui font retentir les armures ; les têtes, les pieds, les poings coupés ; les défis dans les combats, la mort des héros ; et c'est au milieu de cette poésie guerrière qu'ils montrent en action la fierté, le courage, l'ardeur des vengeances, l'avidité des conquêtes ou des batailles, des seigneurs féodaux.

Raoul de Cambrai et la *Chanson des Lorrains* sont les plus remarquables parmi les plus anciennes épopées des trouvères. La cause des guerres terribles que l'une et l'autre célèbrent est la possession des fiefs. On y sent aussi la vigueur des luttes de races.

Le comte de Cambrai étant mort avant la naissance de son fils Raoul, le roi de France, Louis d'Outremer, donne son fief, en récompense de grands services, à Gibouin, le Manceau ; mais Géri *le sor* (le roux) veille sur son neveu ; Raoul, grandi à la cour, est devenu sénéchal du Poitou ; Géri réclame pour lui le fief de Cambrai, le roi refuse ; Géri court à son neveu qu'il trouve jouant *as eschès*, et lui reproche avec outrage son inaction. Raoul se dresse sur son séant et jette un grand cri de colère :

Si haut parla que le palais frémit (1).

(1) Pour plus de clarté, je rajeunirai l'orthographe et quelquefois la langue.

Le jeune héros, menaçant, court au roi, qui le prie d'attendre et lui promet le premier fief vacant par décès. Raoul accepte des otages en garantie de cette promesse, et bientôt après, le comte de Vermandois vient à mourir. Cette fois, Raoul n'entendra plus rien. En vain, le roi lui remontre que le comte Herbert laisse quatre fils. En vain, Bernier, l'écuyer, le compagnon, l'ami de Raoul, le supplie en faveur de ses jeunes parents :

Le don m'est fait (dit-il) pour rien nel' guerpirai.

En vain, sa mère, qui s'enquiert s'il ne se prépare pas à revendiquer le fief paternel, veut le dissuader de dépouiller des orphelins, en lui rappelant l'amitié qui unissait son père au comte Herbert. Raoul aimerait mieux être toute sa vie « serf d'une femme esclave », que de renoncer au Vermandois. Il appelle ses gens aux armes ; la guerre commence par une scène horrible, l'incendie du monastère d'Origny, et la mort de Raoul lui-même n'y mettra pas fin, car il a un neveu qui voudra venger son oncle.

C'est l'ami de Raoul, Bernier, qui le tue dans un combat. Deux fois le neveu de Raoul provoque Bernier et leurs rencontres sont de véritables boucheries : ils se tranchent l'un à l'autre des quartiers de chair ; quand le tenant de Bernier le croit blessé mortellement et lui demande s'il espère guérir, le héros répond : « Je suis près de mourir, mais Gauthier n'a plus longtemps à vivre ! » A ce mot, Gauthier, tombé aussi, haché aussi en pièces, se récrie et menace ; Bernier riposte : il est prêt à recommencer :

Et Bernier dit : « La bataille désire ! »

Une autre fois, le duel recommence, le roi est présent et le combat n'est pas moins sanglant que le premier. C'est miracle si tous deux n'y périssent :

Ce est merveille s'andui ne vont en bière.

Les deux chevaliers se tranchent encore de grands *charnals ;* Bernier y perd une oreille :

Vrai, dit Bernier, malement m'as saigné;

puis, la moitié d'une épaule. Mais sa vengeance ne tarde point :

Il lui trancha près d'un demi-quartier.

Alors, scène nouvelle et curieuse, l'oncle de Gauthier, Géri appelle tous ses hommes, s'agenouille avec eux, tourné vers l'église voisine, et jure *sor sains* qu'il coupera tous les membres de Bernier si Gauthier succombe. Le roi les sépare. Mais ces boucheries n'ont pas assouvi la haine. La veuve de Raoul voit *gésir* les deux combattants ; elle triomphe au récit de Gauthier, et s'élance sur Bernier pour le tuer.

Ces scènes peignent bien une époque de violence, où les barons féodaux, comme Achille, ne comptaient que sur leur épée : *Nihil non arroget armis;* et il y a déjà une vigoureuse poésie, une poésie toute nouvelle dans ces tableaux de la barbarie héroïque de l'Europe moderne.

Cependant, au milieu même de ces boucheries, le cœur n'est pas sans reprendre ses droits, et la poésie ne peut être bornée à ces sanglants spectacles.

Bernier ne s'est battu que pour l'honneur et pour la vie. La mort de son ami lui pèse autant qu'à ceux qui veulent la venger; peu à peu, l'émotion le gagne; il ne veut pas tuer le neveu de son ami, et cet acharnement de la vengeance, dont son bras sait se défendre, est un trop lourd fardeau pour son cœur. Quand le roi sépare les deux adversaires, hachés en pièces, Bernier éclate; il demande la paix, il demande grâce pour le sang versé, et l'émotion grandit; c'est un sentiment de tous les temps et de toutes les époques qui parle :

Sire Gauthier, dit Bernier le gentil,
Pour amour Dieu qui en la croix fut mis,
Iceste guère durra-elle toudis ?
Jà pardonna Dieu sa mort à Longis (1).
Prends donc l'amende, franc chevalier eslit ;...
Ou prends t'espée aussitôt et m'occis.

(1) Longis est le nom qu'on donnait au soldat romain qui frappa de sa lance le Christ sur la croix.

Gauthier et Géri lui répondent par des injures : *Vous en mourrez! — Tout est en Dieu!* dit Bernier. C'est alors qu'arrive la comtesse, la veuve de Raoul de Cambrai, qui veut le tuer de sa propre main, et la violence de sa passion arrache à Bernier la même plainte :

Gentil' comtesse, plus ne veux délaier.
Vous me nouristes, ce ne puis-je nier,
Et me donnastes à boire et à manger.
Voici m'espée, de moi te peux venger.

Mais la veuve de Raoul est femme, ces paroles l'émeuvent :

Dame Alaïs commence à larmoyer,
Quand voit Bernier si fort humilier.

L'Abbé de Saint-Germain intervient, la paix est faite. Le poète a mêlé des sentiments humains à ces scènes de meurtre.

Les chansons de gestes doivent leurs plus beaux vers à l'amitié. Ces barons farouches qui se coupent en pièces, qui se vengent avec une rage féroce, qui se font des trophées de têtes humaines et vont jusqu'à manger le cœur de leurs adversaires, portent la même vigueur dans leurs affections et s'attendrissent au nom d'un ami.

Quand Roland a lutté de courage et de générosité avec Olivier pendant trois jours, sans que l'un ait pu l'emporter sur l'autre, et qu'ils ne trouvent d'autre moyen d'en finir que de s'embrasser, Charlemagne reproche à Roland l'issue du combat comme une défaite; Nenni, répond le héros (*Chanson des Saxons*, de Jean Bodel d'Arras) :

C'est grande chose, un ami conquesté!

Bègues et Belin sont frères. Vers la fin de la grande épopée des *Lorrains*, le poète nous montre Bègues dans sa famille; la belle Béatrix, son épouse, est près de lui :

Le duc la baise et la duchesse rit.

Leurs enfants entrent dans la salle, qu'ils animent de leurs

jeux et de leurs cris. Mais ce bonheur domestique rend le duc rêveur; il songe à son frère qui, lui aussi, a un fils, et qu'il n'a pas vu depuis sept ans. La duchesse s'étonne et le *met à raison* : « Qu'a-t-il à rêver? il est riche et puissant; il a des coffres pleins d'or, des armoires pleines de riches vêtements, *de vair et de gris*, des écuries remplies de chevaux; et il a foulé tous ses ennemis! » Bègues répond : « Vous dites vrai;

Mais d'une chose, vous y avez mépris;
N'est pas richesse ni *de vair ni de gris*,
De palefrois, de mules, de roncins;
Mais c'est richesse avoir de bons amis.
Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays. »

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays! Connaissez-vous, messieurs, dans aucune langue, dans aucune poésie des temps civilisés, classique ou romantique, un plus beau vers que ce vers d'un poète du douzième siècle, prêté à ce Bègues qui vient d'arracher les entrailles d'un vaincu pour en frapper son tenant d'armes au visage?

J'ai dit que Raoul de Cambrai avait été tué par son ami Bernier. Cette scène est une de celles qui peuvent le mieux vous donner une idée du caractère épique de la poésie des trouvères.

Bernier est véritablement le héros de ce poème qui porte le nom de son ami. Le comte Raoul de Cambrai, jeune encore, l'avait reçu de sa mère, comme écuyer et compagnon. Ils avaient été faits chevaliers ensemble. Cependant, Raoul ayant reçu du roi le fief de Vermandois, Bernier, dont les orphelins dépossédés sont les cousins, le supplie de ne pas leur ravir l'héritage de leur père. Raoul a juré; Bernier doit le suivre, et la guerre commence par une scène horrible, l'incendie d'Origny. La mère de Bernier, Marsent *la Belle*, s'était retirée au *moustier* d'Origny dont elle était devenue l'abbesse. Bernier voit brûler sa mère *étendue et couchée; il voit sur sa poitrine brûler son psautier;* il veut la secourir en vain; trois fois, il s'élance pour traverser les flammes; trois fois, il se pâme devant la violence du feu et doit reculer; sa mère meurt et la colère monte au cœur de Bernier; il accuse Raoul, qui le frappe; son sang coule, Bernier s'emporte, il saisit Raoul au corps, il l'eût étouffé si on ne les avait séparés. Mais la mesure était

comble ; le vassal rompt tous les liens qui l'unissaient à Raoul. Son ami lui offre en vain une riche *composition ;* Bernier refuse tout et passe au camp ennemi. Là, cependant, il tente de négocier la paix et lui-même vient, en ambassade, l'offrir à Raoul au nom de ses cousins. Raoul refuse :

Bien se défendent ! bien seront assaillis !

Bernier défie alors l'ennemi de sa famille et la guerre commence. Raoul y fait de grandes prouesses; tous les fils d'Herbert y périssent. La dernière scène de ce long combat est d'un mouvement vraiment épique. Il n'en est peut-être pas dans toute la poésie du moyen âge, où la bravoure soit peinte avec plus de vivacité, d'énergie et de grandeur. J'en ai traduit des fragments en vers, comme d'un des plus beaux modèles de combat de chevalerie :

Il avait plu. La terre était de sang trempée ;
Plus d'un noble baron était mort sous l'épée ;
Les meilleurs destriers, fléchissants, éreintés,
Tombaient, et les plus prompts marchaient à pas comptés.
Les fils d'Herbert gisaient dans la sanglante arène.
Il avait plu. Les morts couvraient au loin la plaine.

C'est sur ce terrain qu'un seigneur du parti de Bernier, Ernaud de Douai, mis hors de combat, va fuir, et que Raoul, qui a juré sa mort, va s'acharner à le poursuivre. Ernaud fuit, le poing coupé; il demande grâce, il sera vassal de Raoul, il lui cédera le Brabant et le Hainaut. Mais Raoul n'entend rien; Ernaud doit fuir et fuir encore. Il appelle à son secours son neveu, Rocoul de Soissons, qui avait levé mille lances pour cette bataille. Raoul coupe à Rocoul un pied, et continue à poursuivre sa victime; il jure encore, il jure par le Christ qu'il ne s'arrêtera que lorsqu'il lui aura coupé la tête. Ernaud rencontre toute une troupe de ses amis, conduite par le père de Bernier, et le combat recommence ; Raoul va succomber, mais Géry d'Arras avec toute sa troupe accourt, et la mêlée est terrible. Raoul y fait des prodiges, il tue de sa main quatorze chevaliers, et Ernaud de Douai, qui le voit vainqueur, reprend encore la fuite ; car Raoul « a trop désiré sa tête » pour renoncer à sa ven-

geance. Ernaud, serré de près, supplie encore et demande grâce; car ces vaillants guerriers tiennent à la vie et sont des hommes. « Je suis jeune, dit-il, je ne veux pas mourir! Prends mes fiefs, je me ferai moine! » Mais Raoul jure et sa colère va jusqu'au sacrilége : « Il faut en finir, la terre ni le ciel, Dieu ni les saints ne pourraient te sauver! » Et Ernaud s'écrie : « C'est trop d'orgueil, Raoul! Tu n'es qu'un chien, puisque tu renies Dieu. Si Dieu avait pitié de moi, il suffirait, pour me sauver la vie, d'un brin d'herbe! »

C'est alors qu'à l'horizon de ce champ de carnage, apparaît Bernier. Je laisse la parole au poète :

Lorsque de quelques pas il se sent échappé,
Ernaud regarde et voit Bernier tout équipé
S'avancer; il portait l'armure bien trempée,
Le bouclier, le casque, et la lance et l'épée.
Il le voit, son cœur bat, son poing est oublié (1)!
Il s'élance et lui parle au nom de l'amitié :
« Bernier, protége-moi! grâce! pitié! justice!
Vois, c'est sire Raoul qui m'a fait ce supplice.
Il m'a tranché le poing. » — Bernier se sent frémir :
Raoul est furieux, pourra-t-il le fléchir?
Bernier est un soldat à l'âme noble et forte :
— « Oncle, point ne vous sert de trembler de la sorte,
Dit-il, j'implorerai mon seigneur droiturier. »
Et, s'appuyant la main au cou du destrier :
« Sire Raoul, dit-il, fils d'une noble femme,
Tu m'armas chevalier, c'est vrai; mais, sur mon âme,
Tu m'as bien fait, depuis, payer cher cet honneur.
En tuant mes amis, tu m'as percé le cœur;
Au moustier d'Origny tu fis brûler ma mère,
Tu me brisas le crâne alors dans ta colère;
Tu m'offris des présents, il est vrai, tu m'offris
Cent coursiers, cent mulets, cent palefrois de prix,
Cent écus, cent hauberts à la riche doublure;
Mais, irrité de voir mon sang sur la blessure,
Je refusai, rompant toute vassalité;
Les meilleurs chevaliers m'en ont félicité.
Mais j'accepte aujourd'hui, par saint Riquier! j'oublie
Tout; avec mes parents je te réconcilie;
Suspendons le combat, effaçons tout grief;
Je te ferai donner notre domaine en fief.

(1) Ernaus le voit, jà son poing oblié.

Ne parlons point des morts, le mal est sans remède;
Mais, sire, par le Dieu dont nous implorons l'aide,
Prends pitié! pourquoi donc poursuivre un homme mort?
Qui perd son poing n'a plus qu'à maudire le sort. »
Raoul fougueux se dresse, et sa haute stature
Fait ployer l'étrier et cambrer sa monture (1).
« Tu plaides bien, dit-il, mais tu flattes trop tard !
Tu sortiras d'ici sans ta tête, bâtard! »
« Bien! dit Bernier, je puis m'en remettre au courage;
Je ne veux pas ici m'abaisser davantage. »
Quand Bernier voit Raoul prêt à lui courir sus,
Que sa prière est vaine et ne servira plus,
Il lâche toute bride au coursier qui s'agite,
Et Raoul en avant sur lui se précipite.
Sur leurs écus, en face, ils portent de grands coups;
L'airain se fend; Bernier, dans son juste courroux,
Frappe, le fer puissant se fixe dans l'armure,
Mais sans pouvoir porter jusqu'au cœur la blessure.
Raoul a riposté, coup terrible et mortel!
Mais Bernier a pour lui le bon droit et le ciel;
Hélas! non plus qu'un gant à la peau fine et tendre,
Bouclier ni haubert n'auraient pu le défendre;
Mais le glaive esquivé glisse à côté dans l'air.
Bernier frappe à son tour, et le heaume de fer
Se brise; du haubert la coiffe est forte et belle,
Il la tranche, et le fer coule dans la cervelle.
Raoul tombe; luttant en vain contre la mort,
Il tire son épée en un suprême effort,
Il l'agite dans l'air, mais il ne sait plus guère
Où frapper, et son bras retombe sur la terre;
Tout entier dans le sol le fer va se plonger,
C'est à peine s'il peut encor l'en arracher;
Sa bouche se contracte et son regard s'efface;
Il réclame le Dieu, maître de toute grâce :
« Comme mon cœur s'éteint! ô Père glorieux!
Hier, je ne redoutais nul homme sous les cieux;
Maintenant, c'en est fait de moi! Je te réclame,
Douce Dame du ciel, prends pitié de mon âme! »
Bernier l'entend, s'émeut, sent son cœur se serrer,
Et, sous son heaume d'or, il se prend à pleurer :
« Sire Raoul! dit-il, fils d'une noble femme,
Tu m'armas chevalier, c'est vrai, mais, sur mon âme,
Je payai cet honneur de maint et maint affront :
Tu fis brûler ma mère et me brisas le front.
Tu m'offris des présents alors!... Ah! ma vengeance
Est terrible! » — A ces mots, le comte Ernaud s'avance :

(1) Desoz lui fait le destrier archoier.

« A moi cet homme mort ! que je venge mon poing ! »
« Mon oncle, dit Bernier, je ne le défends point ;
Mais il est mort, pourquoi lui faire encore outrage? »
« A bon droit, dit Ernaud, se déchaîne ma rage ! »
Et, lançant son cheval et du poing droit s'armant,
Il frappe le héros, tranche violemment
La coiffe, et fait baigner le fer dans la cervelle.
Ce ne fut point assez : pris de fureur nouvelle,
Il plonge dans le cœur son glaive tout entier;
Et l'âme s'envola du corps du chevalier.

C'est ainsi que Bernier, après l'avoir supplié de faire la paix, tua son ami Raoul de Cambrai. C'est ainsi que les trouvères peignent la grande âme de leurs héros. Avais-je tort, de vous annoncer une scène vraiment épique?

Mais nous ne pouvons négliger de chercher dans les trouvères un sentiment plus passionné, plus tendre, plus délicat que l'amitié : l'amour.

Tacite signale le respect de la femme et l'égalité des sexes comme un des traits du caractère des Germains. Dans une époque de violence, où la femme était exposée au rapt, aux attentats, à la colère de ces barons farouches, où l'Église la reléguait dans une sorte de servitude, la chevalerie et la poésie relèvent la compagne du héros.

L'histoire raconte que Guillaume le Conquérant, n'étant encore que duc de Normandie, demanda en mariage la fille du comte de Flandre, et que Mathilde ne voulut point un bâtard pour mari. Le duc apprend ce refus, court à Lille, entre dans le palais, va droit à la princesse, la saisit par les cheveux et la traîne parmi la chambre : « *Et la defoula de ses pieds et la baty bien* ». Puis, il s'éloigne au galop et, quelque temps après, il fait renouveler sa demande, qui est acceptée.

Dans la grande épopée des Lorrains, quand les Lorrains et les Gascons, s'étant pris de querelle, insultent le roi Pepin, et que la reine reproche au roi sa faiblesse, le roi frappe son épouse, qui lui répond en esclave :

Quand vous plaira, vous pouvez reférir
Car je suis vostre, ne m'en puis départir.

Audefroid le bastard chante aussi la belle Emmelot qui pleure:

Pour mal mari qui la bat et laidoie.

Et la belle Idoine que son père frappe aussi :

Tant la battit d'un frein là où la peut atteindre
Que toute sa chair blanche lui fit en vermeil teindre.

Cependant, dans les Chansons de gestes, comme les seigneurs sont pairs du roi, l'épouse est pair de l'époux. Prendre une femme à épouse et à pair, prendre un roi à pair et à mari, cette belle expression est un lieu commun dans la poésie, dès le douzième siècle.

Les trouvères ne dissimulent pas la rudesse de l'époque ; la vérité des mœurs est peinte dans leurs œuvres, mais l'idéal de la femme s'y montre avec une grâce parfaite. L'égale du chevalier a confiance dans l'honneur du chevalier. Les plus anciens trouvères prêtent à la jeune fille, *à la pucelle,* comme ils disent, une simplicité de mœurs charmante. Elle ne craint pas d'offrir son amour, certaine de n'être pas trahie :

Nul n'en doit merveiller,
Car elle est belle et lui bon chevalier,

dit l'auteur de *Raoul de Cambrai*, et l'héroïne dit elle-même à Bernier :

Si je vous aime, n'en dois être blâmée,
Car vous avez si grande renommée.

Une fois épouse, la femme veille à l'honneur du chevalier. Trois vers du poème d'*Aubery le Bourguignon* montrent cette transformation. La reine Guibors a aimé Aubery assez légèrement et l'a servi dans son entreprise; à peine vainqueur, le héros veut l'embrasser, mais elle l'arrête et parle d'un nouveau devoir :

Aurez-vous donc le cœur toujours léger?
La folle amour devez enfin laisser;
Vous me prendrez à épouse et à pair.

Les trouvères peignent sur le vif les mœurs violentes des grands vassaux et leur rôle historique dans la dispute des fiefs. Les évêques étaient du nombre de ces maîtres du monde féodal, et ils partageaient leurs mœurs. Les trouvères mettent aussi en scène les gens d'église. Ce n'est pas le tableau des mœurs des seigneurs ecclésiastiques que je chercherai dans leurs œuvres; elles ne différaient guère de celles des seigneurs laïques, et plusieurs chansons de gestes laissent percer l'esprit satirique du *Roman du Renard*. Le rôle historique du clergé réclame de préférence notre attention; il se trouve vigoureusement tracé dans l'œuvre des trouvères.

« Les évêques, dit Montesquieu, demandèrent à Charlemagne de ne plus les obliger d'aller à la guerre, et, quand ils l'eurent obtenu, ils se plaignirent de ce qu'on leur faisait perdre la considération publique. »

Quand Charles Martel, dans la *Chanson des Lorrains*, envoie un évêque et deux abbés à Hervi de Metz, pour lui demander des secours contre Gérard de Roussillon, Hervi s'enquiert d'abord si le roi est le légitime héritier de la couronne; ensuite, si les évêques ne prennent pas les armes en sa faveur.

L'évêque répond :

Nous ne savons guerroyer, ce savez;
Nous nous mêlons de matines chanter.

Hervi s'indigne :

A grande aise vivez!
Mais s'en ma terre vous étiez hostelés,
Je ne l'pourroit souffrir ni endurer.

Quoi! il suffirait d'être tonsuré et enfroqué pour être quitte du service des armes!

Par saint Estèphe que je dois adorer,
Vous conviendra d'autre Martin chanter!

Si je vais secourir le roi de France, je le prierai :

Que les gras moines me fasse délivrer,
Pour qu'avec moi ils viennent batailler!

Vous connaissez l'histoire de Charles Martel, comment il sauva la France et l'Europe avec l'argent prélevé sur les biens du clergé, qui ne lui pardonna jamais, et comment, même après sa mort, le héros de Poitiers fut excommunié pour son sacrilége et condamné à la damnation éternelle par le concile de Kiersi. La résistance du clergé est mise en scène dans la Chanson des Lorrains. — Je traduis cet épisode en prose, pour plus de clarté; c'est l'idée, non la forme, qui importe ici :

Écoutez une vieille chanson, une histoire merveilleuse, et comment les *Wendres* vinrent dans notre pays, mirent la chrétienté en danger, tuèrent les hommes, brûlèrent le pays, détruisirent Reims et assiégèrent Paris.

Charles Martel ne put le souffrir. Les pères étaient morts et les fils étaient en bas âge. — Quand un seigneur se voyait au lit de mort et qu'il avait grand' peur de mourir, il ne pensait ni à son frère, ni à son fils, ni à ses parents, ni à ses cousins germains; il donnait terres, rentes et moulins aux *moines noirs* de Saint-Benoît. *La fille ni le fils n'en avaient rien.* Ainsi le monde fut appauvri et le clergé si riche que la Gaule devait tomber en déclin si Dieu n'y eût mis bon ordre. »

On comprenait déjà alors que la richesse du clergé prépare le déclin du pays.

Charles Martel, dans ce pressant danger, s'adressa au Saint-Père; il alla le trouver à Lyon sur le Rhône. Là, vous eussiez vu plus de trois mille clercs et plus de vingt mille chevaliers; mais les chevaliers n'avaient ni palefrois, ni destriers, ni mules, ni écus, ni heaumes, ni hauberts, ni armures; ils n'avaient plus que leurs épées! Des anciens, il n'y avait plus qu'un petit nombre. Ils étaient rassemblés et *les paroles commencèrent à venir :* — « Seigneur Pape, dit Charles Martel, par le Dieu qui mourut sur la croix, pitié de moi et toi-même, et fais en sorte que nous ne soyons pas honnis. Je ne sais quelles gens ont envahi la France, brûlé ma terre et détruit mon pays; sous mes yeux mêmes, ils font tomber mes châteaux, et je ne puis l'endurer, *m'est avis.* Car ils logent les chevaux dans les abbayes où Dieu devrait être servi; ils écorchent les prêtres et tuent les évêques et archevêques. Nous avons environ vingt mille chevaliers, mais ils n'ont ni chevaux ni roncins. Sire, prenez bon et loyal conseil pour qu'ils puissent nous sauver; ou sinon, je vous rends le pays et m'en irai comme un malheureux.

Tous ceux qui entendent ces paroles en sont touchés; il n'est personne qui n'en soit ému et qui n'en pleure.

Le Pape alors s'est levé sur ses pieds; il pleure tendrement et il appelle sa gent : « Seigneurs prêtres, quel conseil me donnez-vous? Il est bien juste que vous y mettiez du vôtre, et fassiez en sorte de les armer de bons chevaux. Vous êtes riches et pouvez bien supporter cette charge ». Mais l'archevêque de Reims s'est levé : « Sire pape, qu'avez-vous dit? Pour mille marcs d'or, vous ne devriez penser que nous y missions trois deniers monnayés. Car on en prendrait l'habitude pour toujours.

Car à toujours seroit accoutumé.

A ces mots, ils se séparent et quittent le conseil. Le pape les rappelle : « Charles Martel, beau fils, venez ici; que Dieu m'assiste, je n'ai pu obtenir qu'ils donnent un seul denier. Que faire donc? Par la majesté de Dieu! la sainte chrétienté est perdue! »

Alors, le Lorrain Hervi prend la parole : « Sire pape, qu'avez-vous dit? Il y a là vingt mille chevaliers dont les clercs tiennent les fours et les moulins; il est bien juste de prendre une autre résolution, ou sinon il pourrait arriver pis. » — L'archevêque dit : « Je vous ai compris. Mais nous, nous sommes clercs, nous devons servir Dieu. Nous prierons Dieu pour tous vos amis, pour qu'il les défende de mort et de péril. Vous, vous êtes chevaliers; Dieu vous fit pour sauver et défendre la sainte Église; il vous l'a ordonné de sa propre bouche. Pourquoi donc m'en cacher? Par la foi que je dois à saint Martin, je ne donnerai pas un sou angevin! »

Alors parla l'abbé de Cluny : « Vous avez tort, gentil archevêque, de leur refuser ainsi toute offrande! Nous sommes riches, grâce à Dieu, riches en bonnes terres que tenaient leurs ancêtres. Il me semble beaucoup mieux que chaque y mette du sien, *un petit sol,* plutôt que de perdre le tout ». Mais l'archevêque répond avec colère qu'il se laisserait plutôt écarteler que de donner deux sous angevins. Et le pape en est durement marri; alors, il parle avec aigreur à son clergé : « Par le saint Sépulcre! cela n'ira pas ainsi! Venez ici, Charles Martel, beau fils; je vous octroie *et le vair et le gris*, l'or et l'argent dont les clercs sont saisis, les palefrois, les mules, les roncins; prenez tout, je vous l'octroie et abandonne, pour que vous puissiez équiper vos hommes d'armes qui vous défendront, vous et votre pays; et je vous prête aussi les dîmes, sire fils, pendant sept ans et demi. Quand vous aurez vaincu les Sarrasins, vous rendrez les dîmes, car vous ne pouvez les tenir. »

Charles Martel répond : « A votre merci! » — « C'en est assez, s'écrie le duc Hervi! Sus aux églises! aux chevaux! aux

roncins! » Et vous les eussiez vus prendre *le vair et le gris*, l'or et l'argent, et les coupes d'or fin, et les armures dont les clercs étaient possesseurs; et vous eussiez vu les chevaliers s'en revêtir; en peu de temps, plus de quarante mille furent équipés, dit l'histoire.

Ceci est une page d'histoire, messieurs; il n'est pas de chronique qui en contienne de plus vivante, ni de plus animée.

Le même poème nous montre une autre face de la politique du clergé : sa complicité avec les rois et son intérêt à fonder l'autorité monarchique.

Le roi de Maurienne, en mourant, avait donné sa fille et son royaume au duc Garin de Lorraine, et le roi y avait consenti. Mais la maison de Lorraine ne pouvait s'agrandir sans porter préjudice à la royauté. Écoutons l'archevêque de Reims et voyons quel moyen il emploiera pour l'empêcher :

Alors, parla l'archevêque Henri, qui tient la croix de Reims : « Droit empereur, que dis-tu? Si Garin a Blanchefleur, la France en sera honnie; jamais Fromont ni les siens ne voudront te servir et jamais la guerre ne prendra fin. » — « Que faire donc? » dit le roi Pepin : — « Prenez-la vous-même, dit l'archevêque, et vous finirez la guerre. Vous êtes jeune et la dame aussi, vous ne pouvez choisir plus haut, et elle n'a pas moins de terre que vous. » — Le roi répond : « Qu'ai-je entendu? vous m'enseignez à mentir à ma foi! » — « Non pas, sire, j'ai pris mes précautions; j'ai cherché deux moines qui jureront que les futurs époux sont parents; ainsi ils seront séparés. » L'empereur dit : « Eh bien, j'irai la voir; si elle me plaît, elle m'aura pour mari. »

La jeune princesse plaît au roi autant que sa dot, et la comédie du parjure est jouée solennellement :

Vous eussiez vu venir les chevaliers, les évêques et les abbés bénits, bien au nombre de quatre mille. Le roi parle et chacun l'écoute; il appelle Garin et lui dit *bellement :* « Prenez votre femme, ô mon très doux ami; je veux vous servir moi-même au repas de noces. » — Le duc répond : « Sire, à votre merci! » — Et le roi lui donne la jeune fille et il la reçoit de ses mains.

Alors, parla l'archevêque Henri : « Or, écoutez, grands et petits! Voici le Lorrain Garin de Metz, qui prend à femme Blanchefleur à la belle figure, la fille au roi Thierry, de Maurienne; quiconque y connaît quelque obstacle, au nom de Dieu,

qu'il parle, ou sinon, jamais il ne sera écouté en témoignage; je l'interdis et l'excommunie. »

A ces mots, se lève un moine à la barbe blanche : « Écoutez-moi, francs chevaliers : le mariage n'est pas juste et ne peut être contracté; Hervi de Metz, le père de Garin, était issu-germain du roi Thierry et de Gérard de Roussillon; la parenté est si proche qu'ils ne peuvent s'épouser. » — Bègues l'entend; peu s'en faut qu'il n'enrage; il saisit le moine, le jette à terre; il tint à rien qu'il ne le tuât. — « Il n'est pas moine, dit le duc Bègues; il est traître, parjure et menteur! Si je le tiens hors d'ici, par la foi que je dois à Garin, mon frère! nul homme au monde ne pourra m'empêcher de l'occire! »

— « Vous ne le ferez pas, sire, dit le roi; je ferai apporter ici les reliques des saints et ils jureront ce qu'ils ont dit. »

Et, sur le corps de saint Denis, bien quatre moines jurèrent qu'ils avaient dit la vérité, et Garin fut séparé de la pucelle.

Vous connaissez l'histoire des fausses décrétales et de la fausse chronique de Turpin. Une scène de la *Chanson d'Aspremont* rappelle ces menées du clergé en faveur du despotisme religieux et politique. Gérard de Fraite ne veut tenir son fief que de Dieu même. Cependant, sur les instances de Charlemagne, il consent à l'aider contre les Sarrasins. Le fier chevalier va donc rejoindre l'armée de l'empereur, il la rencontre dans les gorges d'Aspremont et se croit d'abord en présence des ennemis; bientôt, il reconnaît les Francs, et son entrevue avec l'empereur est d'autant plus émue et plus expansive que l'un et l'autre avaient craint l'ennemi dans un passage difficile, et que l'empereur n'espérait plus ce renfort.

Or l'archevêque Turpin était présent, il ne perd pas un mot de ce qui se passe et il en rédige le récit en latin, dans une charte qui servira de titre et de commencement de preuve de vassalité contre le droit seigneur de Fraite.

Quand Gérard s'approche de Charlemagne, dit le trouvère, le roi lui jette les bras au cou, et ils *s'entrebaisent;* le manteau de Charles s'étant détaché, Gérard se baisse et le lui replace sur les épaules. Or, auprès de Charlemagne se tenait Turpin;... il prend plume, encre et parchemin, il écrit, de roman en latin, comment Gérard descendit de cheval, vint à Charlemagne, s'inclina et lui rendit son manteau; et Charlemagne obtint à la fin l'hommage de ce fief, à cause du récit que l'archevêque avait mis en latin.

Le trouvère ajoute en guise de *morale :*

> Pour ce, dit-on : Qui a mauvais voisin
> Souvent advient qu'il a mauvais matin.

Mais, me direz-vous, les trouvères ne parlent-ils que des seigneurs et des évêques, et jamais des bourgeois et des communes? Ce serait en effet une véritable lacune dans la partie historique de ces poésies, si l'on n'y trouvait aucun souvenir de ce grand mouvement populaire. La muse du peuple n'est point dans ces épopées, écrites pour les cours; mais on trouve dans les écrivains de l'époque un écho des luttes de la bourgeoisie pour l'affranchissement. Plus d'une fois, les trouvères mettent en scène des manants se plaignant de la lourde charge des impôts, comme dans *Berthe aux grands pieds*, et dans vingt endroits ils font mention des communes.

Ici, dans le *Perceval* en prose, un bourgeois voulant empêcher Gauvain de le poursuivre pour lui reprendre l'épée de saint Jean qu'il vient de lui voler, lui crie : « Ne venez pas après moi en la cité, car ce sont de *quemunne* »; soit que le bourgeois veuille arrêter Gauvain par la terreur de ces terribles communiers, soit plutôt qu'il lui rappelle le droit de neutralité ou d'asile, si souvent réclamé et conquis par les communes, droit qui les exemptait de toute intervention armée et de toute rançon de la part des chevaliers. Ce texte est de la fin du douzième siècle.

Là, dans le *Perceval* en vers, ce sont des bourgeois qui font commune pour venger leur seigneur sur le même Gauvain :

> Aussitôt, le *mayeur* s'est levé et tous les *échevins* après; ils brûlent de s'emparer de Gauvain. C'est à qui prendra hache ou gisarme. L'un saisit un bouclier, l'autre une solive, l'autre un van. Le *crieur* crie le ban, et tout le peuple s'assemble; les cloches de la *commune* sonnent, afin qu'aucun ne s'abstienne. Il n'est si chétif qui ne prenne fourche ou fléau, pique ou massue.

Ailleurs, dans la *Chronique rimée* de Philippe Mouskes, Valenciennes a *juré commune* en faveur du faux Bauduin, et les bourgeois réclament, dans les conférences du Quesnoy :

> Que leur kemugne soit estable.

Ou bien l'évêque de Cambrai obtient de l'empereur l'autorisation :

De commugne et de cloque abattre.

Ailleurs, dans la *Chanson des Lorrains*, un baron féodal appelle les bourgeois de Metz à la rescousse :

Faites commune, votre ville fermez !

Dans le même poème, les communes et les vilains font souvent partie de l'une ou de l'autre armée :

De toutes parts viennent les paysans,
Et les *quemugnes*, dont le secours fut grand.

Quand Lohier, fils de Charlemagne, envoyé par son père, vient menacer Beuves d'Aigremont et que le combat s'engage, la commune intervient « comme foudre », dit le poète, et Lohier est tué. (*Chanson des quatre fils Aymon.*)

La révolte des paysans de Normandie est célèbre dans l'histoire; Philippe Mouskes la rappelle en quelques mots : « Deux faux légats, dit-il, allaient partout faisant jurer aux vilains de faire commune ». La chronique rimée des ducs de Normandie, du douzième siècle, qui s'appelle le *Roman du Rou*, met cette insurrection en scène. L'auteur, maître Wace, dédie son livre au roi d'Angleterre, Henri II; il ne pouvait prendre parti pour des rebelles écrasés par un roi. Mais il est vrai et naïf, avant tout; il a beau maudire les révoltés et prendre un barbare plaisir à raconter leurs châtiments; il les fait parler, et leurs griefs présentent avec l'atroce vengeance du maître un contraste qui éclaire l'histoire. Ce passage mérite d'être lu ; j'en rajeunirai un peu le langage :

Les paysans et les vilains,
Ceux du bocage et ceux del' plain,
Ne sais par quel entichement
Ni qui les mut premièrement,
Par vingt, par trentaine, par cent,
On tenu plusieurs parlements :

Le chroniqueur énumère leurs griefs :

Ils ne peuvent avoir justice,
Ni leurs profits, ni leurs labeurs ;
Chaque jour vient à grand'douleurs;
En peine sont et en enhan;
L'autre an fut mal, et pir' cet an.
Chaque jour, sont leurs bêtes prises
Pour les aides et les services,
Tant y a plaintes et querelles
Et charges vieilles et nouvelles ;
Ne peuvent une heure avoir paix ;
Toujours sont accablés de plaids,
Plaids de forêts, plaids de monnoies,
Plaids de pourprises, plaids de voies,
Plaids de moulins, plaids de moutures,...
Plaids de fiefs, plaids de redevances...
Tant y a prévots et bédeaux,
Et tant baillis vieux et nouveaux!...
Du pays faudra déguerpir.

Puis, maître Wace fait parler les vilains et il semble repro duire au moins le sens d'une chanson populaire :

« Pourquoi nous laisser dommager?
Mettons-nous hors de ce danger!
Nous sommes hommes comme ils sont!
Tous membres avons comme ils ont;
Le cœur nous manque seulement!
Allions-nous donc par serment,
Nous et notre avoir défendons
Et tous ensemble nous tenons,
Et, s'ils nous veulent guerroyer,
Bien avons contre un chevalier
Trente ou quarante paysans,
Maniables et combattants!
Mauvais seront si vingt ou trente
Bacheliers de belle jouvente (jeunesse),
D'un seul ne savent se défendre,
S'ils le veulent ensemble prendre,
A massues et à grands pieux,
A flèches et à gros bâtons,
A arcs, à haches, à *gisarmes*,
Et à pierres, qui n'aura armes!
Avec la grand gent que avons,
Des chevaliers nous défendons.

Alors, pourrons aller au bois,
Arbres trancher et prendre à choix,
Aux viviers prendre les poissons,
Et aux forêts les venaisons;
De tout ferons nos volontés,
Des bois, des ondes et des prés. »

Après avoir fait parler ainsi les vilains en hommes libres, le chroniqueur reprend son récit :

Par ces dits et par ces paroles,
Et par d'autres encor plus folles,
Ils ont ce conseil assuré,
Et se sont entresermentés
Que tous ensemble se tiendront
Et ensemble se défendront.
Élus ont ne sait qui, ni quand,
Des plus fiers et des mieux parlants,
Qui par tout le pays iront
Et les serments y recevront...
— Ne peut être longtemps célée
Parole à tant de gens portée;
Soit par homme, soit par sergent,
Soit par femme, soit par enfant,
Soit par ivresse, soit par ire,
Assez tôt Richard entend dire
Que vilains *commune faisaient*
Et ses droits lui enlèveraient,
A lui et aux autres seigneurs.

Le roi confie le soin de réduire les révoltés à son oncle le comte d'Évreux; le comte surprend les vilains dans un *parlement*, il en fait justice sommaire et cruelle :

Ne les veut mettre en jugement;
A plusieurs fit traire les dents,
Et les autres fit empaler,
Traire les yeux et poings couper;
A tous il fit les jarrets cuire;
Ne lui chaud guères qu'on en meure!
Les autres fit tout vifs brûler,
Et les autres *en plomb bouillir*.
Tous les fit ainsi arranger;
Hideux furent à regarder :
Ne furent depuis en lieu vus
Qu'ils ne fussent bien reconnus.

Les riches sont rançonnés : *On ne leur laissa rien à prendre*, dit le chroniqueur ; puis il ajoute en forme de conclusion :

Et la *commune* en resta là !

Non, messieurs, vous le savez bien, la commune n'en resta point là. Les hommes qui se savaient cent contre un et qui en étaient venus à dire de leurs maîtres :

Nous sommes hommes comme ils sont,

ne devaient pas tarder à leur imposer les franchises communales !

Tels sont, au point de vue important de la peinture des mœurs historiques, les poèmes des trouvères. On y voit toute une société nouvelle, avec ses passions, son langage, son idéal. Où sont les empereurs romains et francs, maîtres du monde, et leurs armées et leurs serfs ? Voici les seigneurs féodaux, émiettant la société, et les bourgeois, faisant commune. Où sont les écrivains latins de la décadence, qui étouffaient la poésie et l'histoire sous l'imitation du merveilleux ou sous des discours de rhétorique, prêtés aux Barbares, à la manière de Tite-Live? Voici le chant naïf, naturel, vigoureux, de la vie nouvelle. Les dates manquent, les noms sont confondus, les faits sont mêlés ; mais tout y est vrai, même l'invention; tout y est vivant, même ce qui n'a pas vécu ; et l'on y trouve mieux que nulle part ailleurs l'esprit de l'époque.

Où est aussi cette langue latine, épuisée, décharnée, expirante, qui se traînait dans l'imitation et le faux, qui n'osait plus penser, et qui ne reprenait quelque vigueur que dans la polémique, comme un esclave abruti, dans le pugilat? Où est cette poésie latine qui portait au cou la rime barbare et qui, toute rimée qu'elle était, n'osait plus s'appeler que de la prose? Voici une langue jeune et pleine de séve, à peine formée comme l'adolescent, mais ayant comme lui les gracieuses gaucheries et les naïvetés de la jeunesse, l'incarnat et les ardeurs de la vie !

Plus de Bas-Empire, plus de chaos barbare ! L'ère moderne a commencé. La langue universelle est morte ; elle a fait place aux gazouillements des langues modernes.

Cette poésie a tous les caractères du renouveau. Elle est

naïve, ses peintures sont sans artifice, ses procédés sans calcul, sa forme sans art. Elle est libre. Naïveté, c'est liberté : une liberté qui n'a pas conscience d'elle-même, mais qui a puissance sur toute chose ; une liberté qui ne vient pas de la volonté, mais de la nature.

Elle est laïque, tout aussi naïvement et tout aussi naturellement qu'elle est libre. L'art dans l'antiquité avait fait partie de la religion. La poésie moderne, dès son berceau, se place dans un domaine purement profane.

Enfin, cette poésie est de la poésie. Elle n'a pas seulement la rime, elle possède l'âme du sujet. Si sa forme est peu plastique, dans une époque où la langue n'est pas formée, elle ne manque ni de grâce ni de naïveté, et le vers lui-même chez plusieurs de ses poètes atteint à la beauté, par la splendeur du sentiment :

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays!

Enfin, elle a la vérité et l'émotion. Elle peint les mœurs du temps en les éclairant de la lumière de l'idéal le plus brillant de l'époque. Et cet idéal n'est ni factice, ni utopique; ce n'est ni un écho philosophique ou religieux dans le vide, ni un sermon dans une chaire banale, ni un rêve dans les nuages. Cet idéal, borné comme l'esprit de l'époque, est vrai comme la passion, possible comme le devoir, humain comme la vie.

L'influence de cette poésie fut générale; elle dure encore. Le Dante et le Tasse y ont trouvé leurs sujets esquissés ; l'Arioste lui doit son genre nouveau et la plupart de ses héros ; les actes sacramentels du théâtre espagnol sont des Mystères ; Shakespeare a pris le roi Lear dans le *Roman du Brut*, Shylock dans le *Dolopathos*, Cymbeline dans le *Roman du comte de Poitiers*. Rabelais et la Fontaine ont puisé à pleines mains dans ce trésor ; Molière y a pris plus d'une scène et l'idée du *Médecin malgré lui ;* la Bibliothèque bleue perpétue encore dans les masses le souvenir des héros de cette époque, et un grand poète moderne, voulant peindre le moyen âge, n'a rien imaginé de mieux que d'imiter la *Chanson de Roland* et le poème d'*Aimery de Narbonne*, pour ajouter deux pages à *la Légende des siècles.*

L'importance historique des chansons de gestes n'est pas moins grande. Nulle quant aux faits, que les trouvères traves-

tissent, quant aux dates, qu'ils faussent ou négligent, quant aux noms des rois et des personnages qu'ils confondent, elle est complète, elle est unique pour la peinture de l'époque. De grands faits historiques restaient dans la mémoire des peuples : d'abord les péripéties de l'invasion, les disputes de domaines entre les vainqueurs, les luttes des grands vassaux contre le souverain; puis, les dernières invasions et surtout celles des Arabes; ensuite, les guerres de Charlemagne et les nouvelles agitations qui signalent le démembrement de son empire; enfin, les Croisades. Ces souvenirs, mêlés, confondus, travestis, animent les chansons de gestes. C'est là que l'on trouve le tableau le plus complet, le plus vivant de la vie féodale. On y voit se heurter tous les éléments de la société, tous les types de l'époque dans leur vigueur naturelle : c'est le feudataire fidèle mais fier qui n'accepte les liens du vassal avec le suzerain que comme un pacte entre égaux; c'est le vassal révolté, combattant pour le butin ou pour la vengeance; exigeant ou conquérant des fiefs; les rendant au roi au premier accès de colère, et appelant aux armes sa famille, ses alliés, ses vassaux et même l'étranger; ce sont les hommes libres, jaloux de leurs droits et ne souffrant aucun empiétement de la force ni du fisc; c'est le roi, chef militaire, servi, abandonné, appelé à la rescousse, menacé, combattu; n'ayant d'autorité que dans ses propres domaines et de puissance que par le concours de ses pairs; voyant avec joie les divisions intestines qui les affaiblissent, et en profitant pour s'agrandir; c'est l'évêque, soldat et baron, avec ses vassaux armés, ses esclaves et ses châteaux forts, penchant pour le pouvoir unitaire dont il reçoit des donations sans nombre, et mettant la ruse et la science des clercs au service de la force des rois. Toute une époque revit là, guerrière, farouche, et l'on assiste à l'enfance agitée des peuples modernes, reproduite par le procédé le plus sincère et le plus brillant : la poésie.

L'ÉPOPÉE

DES

DUCS DE LORRAINE ET DE BRABANT

Messieurs,

Ne sont que trois matières à tout homme entendant :
De France, de Bretagne et de Rome la grand.

Ainsi, Jean Bodel d'Arras, en commençant son long poème, *la Chanson des Saxons*, divise l'épopée de la langue d'oïl en trois branches principales : le cycle antique, le cycle breton de la Table Ronde, le cycle des rois et des pairs de France.

Le poète ajoute :

Et de ces trois matières nule n'est ressemblant :
Les contes de Bretagne sont vains et sont plaisants,
Ceux de Rome sont sages et de sens apprenant,
Ceux de France sont vrais.

Le cycle antique, qualifié de savant, n'est pas sans intérêt, mais il le cède de beaucoup aux deux autres. Jamais les trouvères ne se préoccupent de la vérité de temps ni de lieu ; Grecs, Romains, Français, Bretons, leurs héros sont toujours des chevaliers; quelque loin sur la carte ou dans l'histoire qu'ils transportent la scène, ils peignent leur époque et leur pays. Mais plus ils s'éloignent, plus le contraste apparaît. Que Théo-

doric ait eu douze pairs comme le roi Arthur, que Charlemagne aille à la croisade comme Godefroid de Bouillon, l'illusion épique ne s'en offense qu'à demi dans une époque naïve. Mais la licence ne se borne pas là. Il faut voir Alexandre le Grand *adoubé* chevalier, il faut entendre Aristote lui conseiller d'élire douze pairs de Grèce, il faut assister aux funérailles de César avec des moines portant croix et eau bénite, pour comprendre jusqu'où peut aller l'anachronisme, quand les trouvères chantent *Rome la Grant.* Ce cycle, auquel ont participé deux poètes nés dans nos provinces, Jean le Nivelois ou le Nevelois et Gui de Cambrai, reproduit les mêmes mœurs, les mêmes combats, les mêmes aventures, sans avoir l'intérêt historique des chansons de gestes, ni l'attrait romanesque des contes de la Table Ronde. Je ne m'y arrêterai pas.

Jean Bodel n'apprécie pas à leur juste valeur les fictions de la Table Ronde, qui pouvaient être agréables sans être vaines. Il caractérise mieux les autres poèmes : « Ceux de France sont vrais. » Ce vrai n'est pas la vérité de la chronique, c'est la vérité pittoresque des mœurs de l'époque. De ces deux cycles l'un a les allures larges, le ton sonore de la poésie héroïque. L'autre, les grâces faciles, le ton varié du poème romanesque, et pour les distinguer, autant qu'il est possible, en deux mots : l'un rappelle Homère, l'autre Arioste.

De ces deux genres différents procèdent deux nouvelles séries de poèmes de longue haleine : le cycle des croisades, qui étend la chanson de gestes à des événements historiques nouveaux, — et les romans en vers qui continuent à chanter les passions et les aventures, sans les rattacher à la Table Ronde.

Les chansons de gestes historiques que je veux continuer à étudier aujourd'hui, exigent une subdivision. Un trouvère l'a essayée. Bertram de Bar, en commençant son *Girart de Viane*, divise les chansons de France en trois branches : celle des rois de France, celle de Doon de Mayence, celle de Garin de Montglave ; et les critiques qui admettent cette division la généralisent en comprenant dans la première branche les rois franks et leurs vassaux immédiats de l'Ile de France, dans la seconde, les pairs du nord, dans la troisième, les pairs du midi. Cette division présente un danger : elle peut faire croire à une diversité de traditions pour le fond du sujet, ou d'origine pour les héros, quand tout y est frank et par conséquent originaire du

nord. Roland est né dans le pays de Liége, Ogier de Dannemarche ou l'Ardenais, est un Frank; l'un et l'autre entrent dans la première branche. Mais Guillaume d'Orange, le héros principal des chansons dites du midi, n'est pas moins un Frank, fidèle à la race de Charlemagne. Un savant français, M. Barrois, constate que le nom germanique des héros, les traditions historiques et la linguistique s'accordent à prouver que la patrie de ces traditions est le royaume des Franks, c'est à dire la Belgique et les Ardennes. Ce savant va plus loin, il suppose même que ces sujets ont été traités tout d'abord en langue germanique :

« Les traditions des Franks d'abord en théostique, dit-il, furent répétées par les Gallo-Belges dans leur idiome wallon, et lorsque, au onzième siècle, l'écriture intervint, la cour de nos princes ayant passé des bords du Rhin et de la Meuse sur ceux de l'Oise et de la Seine, le roman septentrional y était acclimaté. »

Le fond de toute tradition est l'histoire. Les traditions des chansons de gestes procèdent de l'histoire mérovingienne, sur laquelle se greffe l'histoire des temps carlovingiens.

Ce qui domine dans les chansons de gestes, c'est la lutte des Franks vainqueurs entre eux, et les guerres de partis pour ou contre ce qu'on a appelé plus tard *la couronne de France*. Les deux changements de dynastie ne s'étaient pas faits sans résistance; on sait que de précautions et de cérémonies, contraires aux usages des Franks, Pépin de Herstal dut employer pour donner à son pouvoir réel le nom de royauté. La chute des carlovingiens souleva de plus grandes difficultés, car la différence des races s'y ajoutait et les Franks disparaissaient devant un comte de Paris. Cette double opposition se confondit dans la tradition. S'il fallait diviser les épopées frankes, *la geste francor*, comme dit *la chanson de Roland*, je préférerais mettre, d'un côté les poèmes qui glorifient les défenseurs du trône, *les royaux* comme les appellent les poètes; de l'autre, ceux qui célèbrent les héros de l'indépendance féodale.

Cependant, pour chanter les vainqueurs, il faut mettre en scène les vaincus; ces deux sortes de chansons de gestes se mêlent donc, et celle qui est consacrée le plus directement à la gloire des *royaux* est justement celle où se trouve le mieux peinte la résistance à la couronne.

Quoi qu'il en soit, s'il faut admettre les trois subdivisions, chacune d'elles compte plus d'un trouvère né en Belgique, et, s'il est préférable de tenir compte des deux éléments, ces luttes nous intéressent à tous les titres, car nos provinces divisées représentent mieux qu'aucun autre pays les deux partis, les deux races, les deux langues ; elles leur servirent souvent de champ de bataille, et, quand la dynastie franke tomba, elles continuèrent à représenter le double principe, la moitié du pays conservant ses liens féodaux avec la France et parlant sa langue, l'autre moitié s'étant attachée à l'Empire et conservant l'idiome germanique.

Une vaste épopée nous fait assister à ces combats dans tout le pays, de la Lorraine jusqu'en Flandre, du Brabant en Hainaut et en Artois. C'est la chanson dite *des Lorrains*.

Une difficulté se présente ici, difficulté préalable à toutes nos études du moyen âge. La plupart des chansons de gestes du douzième siècle sont anonymes, et beaucoup d'auteurs qui se nomment ne peuvent être admis que comme des rédacteurs de seconde, voire de troisième main, remaniant, rajeunissant l'œuvre de leurs devanciers. Que faire pour rester dans de justes limites, pour se garder du bien autrui, pour éviter d'être des accapareurs au profit de la littérature nationale ? Je crois devoir suivre deux règles. La première est bien simple : quand un auteur est né dans nos anciennes provinces, il nous appartient de droit. La seconde me semble juste : chaque fois qu'un auteur inconnu ou étranger à nos provinces, nous transporte dans notre pays, reproduit nos traditions, met en scène nos princes et nos ancêtres, l'œuvre nous intéresse, et, si la version existante n'est pas à nous, nous pouvons, nous devons y chercher les traces de notre histoire. A ce titre, je puis étudier la chanson des Lorrains. On attribue à Camelain de Courtrai et à Graindor de Douai une part dans sa rédaction, et Jean de Flagy, qui se nomme l'auteur des principales branches, n'est considéré généralement que comme le trouvère qui a remanié les anciennes versions perdues. Notre littérature est assez riche d'ailleurs pour ne songer à dépouiller personne, et fussions-nous pauvres et très pauvres, la gloire littéraire n'est pas une denrée qui s'emprunte ou se vole, il ne nous conviendrait pas d'être des pirates de renommée.

La geste des Lorrains est composée de quatre grands poèmes.

Le premier, *Hervi de Metz*, n'est réellement qu'un long prologue qui prépare le sujet sans y pénétrer. Le quatrième : *Anséis de Carthage*, n'est qu'une continuation faite après coup, pour exploiter l'intérêt qui s'attachait à ce sujet. La deuxième et la troisième parties, qui n'en font souvent qu'une dans les manuscrits, composent la véritable épopée des Lorrains. Quoique *Anséis de Carthage* soit attribué à Graindor de Douai, ni le sujet, ni la manière de le traiter ne nous intéressent. Plusieurs scènes d'*Hervi de Metz* ont trait à l'histoire du Brabant, je vous les ferai connaître. Le geste de Garin le Lorrain et de ses fils mérite surtout notre attention.

Le duc Pierre de Lorraine est ruiné, il ne peut marier son unique fille. Mais il a un prévost du nom de Thierry qui, avec la fortune d'un roi, a toutes les qualités des bons princes :

Trente-deux ans il garda le duché;
Jamais marchands n'y furent dérobés,
Ni pèlerins, battus ni étranglés.
Il tient le pauvre en bonne loyauté,
L'ogueilleux riche il tient en vileté.

C'est ce bourgeois que le duc veut prendre pour gendre. Mais le prévost refuse cet honneur; il offre à son souverain de payer ses dettes et de donner à la duchesse une dot telle qu'elle puisse épouser un digne héritier des ducs de Lorraine :

Ne suis pas digne de votr' fille épouser;
Mais j'ai tant d'or, je ne le puis compter;
J'acquitterai vos terres et vos pays;
Vous marierez, par Dieu je vous en prie,
Mademoiselle à comte ou à marquis.

Cette modestie généreuse confirme le duc dans sa résolution, et le prévost de Metz épouse la duchesse de Lorraine, qui lui donne bientôt un fils, Hervi de Metz, le héros de la première chanson.

Hervi n'a pas la prudence de son père, il a tous les goûts de grand seigneur de son aïeul; il prodigue son or et son sang. Après de longues aventures, qui font ressortir ce contraste et qui se terminent par le mariage d'Hervi, le duc Pierre donne

la Lorraine à son petit-fils, et, le duc de Brabant son frère étant mort, il lui transmet tous ses droits sur ce duché.

Ces droits sont contestés à Hervi. Le roi de Cologne Anséis est entré en Brabant pour y revendiquer à main armée l'héritage de l'oncle de son épouse. Hervi marche contre lui; il arrive devant Nivelles.

Du duc Hervi nous voulons vous parler,
Qui chevauchoit vers Brabant le duché,
Avec l'armée qu'il avoit assemblé.
Jusqu'à Nivelles ne se veut arrêter;
Toutes les portes on avoit enserré,
Hors une seule qu'on peut vite fermer.
Hervi, le duc de Metz, la fort' cité,
Vient à la porte et se prend à crier :
« Seigneurs barons, cette porte m'ouvrez!
Jamais par moi de dommage n'aurez. »
Mais ils répondent : « Vassal, vous n'entrerez!
La trahison nous devons redouter. »
Et le duc dit : « Seigneurs, or, écoutez :
Je tiens de Metz les riches hérités (*héritages*);
Mon oncle est mort, dont je suis attristé,
Qui de Brabant tenait le beau duché. »
Quand ils l'entendent, le duc ont regardé,
Et les anciens, qui l'ont bien avisé,
A haute voix commencent à crier :
« Hé! duc de Metz, soyez le bien trouvé! »
Ils ouvrent porte et le laissent entrer.
Puis, ils lui disent comme vous le saurez :
« Gentil duc sire, par Dieu, vous préservez
Que mal ne soit de vous ni du duché. »
Et le duc dit : « N'est pas à redouter. »
Et Hervi fait partout le ban crier.

Le duc est reçu « *dans le bourg* » le lendemain :

Le jeune Hervi ne se veut arrêter;
Il va les gens de la ville appeler :
« Seigneurs, dit-il, par Dieu, ne me célez;
Roi Anséis est-il de grant' fierté? »
— « Oïl, beau sire, il est à redouter.
Le roi de Frise à lui s'est assemblé,
Le comt' de Gueldre et le comt' de Juliers,
Et beaucoup d'autres que ne savons nommer...
Il veut seigneur être de ce duché. »

Et Hervi dit : « Seigneurs, bien m'en croyez !
S'il plaît à Dieu qui en croix fut peiné,
Avant qu'il ait conquis le beau duché,
Je le ferai dolent et attristé ! »

Hervi marche sur Louvain qu'Anséis assiége et que défendent vigoureusement les bourgeois.

Car Brabançons sont vassaux éprouvés
Qui se défendent par vive poësté.

Thierry envoie sommer le roi de lever le siége. Anséis insulte à sa naissance :

Pour moi direz à votr' seigneur Hervi :
« Fils de vilain, certes, ne doit tenir
Un tel duché; ne convient pas à lui. »

— « Roi de Cologne, répond le messager, aussi fier que son maître :

Ce qu'avez dit est par trop grand' fierté !
Hervi, mon sire, qui est tant à louer
A eu pour mère la duchesse de Metz,
La fille au duc de Metz la fort' cité. »

Puis il le défie :

A demain soit la bataille mortelle !

La guerre commence; en vain le roi de Frise et l'évêque de Liége prennent parti pour Anséis. Hervi triomphe en champ clos et en bataille rangée; il entre dans Louvain, il marche sur Bruxelles et conquiert l'héritage.

Voilà donc le fils du prévost Thierry duc de Lorraine et de Brabant. Il va ouvrir la Chanson des Lorrains; il sauvera deux fois la France de l'invasion des Sarrasins et, Charles Martel mort, il assurera la couronne à Pépin son fils. Il va devenir le chef du grand parti des Royaux, le père des héros de la Geste des Lorrains, et avant de mourir, il verra commencer l'antagonisme des deux partis dont la lutte remplira la vie de deux générations de ses descendants.

Il serait trop long et aussi inutile que monotone de suivre, d'épisode en épisode, de duel en duel, de bataille en bataille, de siége en siége, ce long poème qui compte plus de 30,000 vers. Ce n'est pas cela qui nous intéresse; ce qui importe, c'est la vie de l'époque, ce sont les mœurs historiques. On y voit deux grands partis lutter pour la domination, se disputer les fiefs et les faveurs du roi, l'épée ou les présents à la main; porter dans le pays une guerre de ravage et de meurtre, détruire les moissons, piller les bestiaux, mettre à sac et à feu les villes, se provoquer dans des duels judiciaires féroces, se massacrer dans des guet-apens, venger leurs morts avec une cruauté farouche et se transmettre de génération en génération le devoir de la lutte et de la vengeance :

Après les pères, la reprennent les fils,

dit le trouvère.

Ces deux partis s'appellent, dans la chanson, les Lorrains et les Bordelais. Le premier a pour chefs les fils d'Hervi de Metz : Garin de Lorraine et Bègues de Belin. Il réunit sous son drapeau, l'Allemand Orri, Gérard de Liége, le bourguignon Aubri, Hue de Cambrai, Gauthier de Hainaut :

Les Hennuyers qui sont chevaliers fins,
Les Brabançons qu'orgueilleux sont et fiers.

Et les Avalois, c'est à dire les habitants des Pays-Bas, les Hollandais et ceux d'outre-Rhin.

L'autre parti a pour chef Fromont de Lens, qui tient Bordeaux, et autour duquel se groupent Bernard de Naisil, Guillaume de Monclin, Anguerrand de Coucy, Dreux d'Amiens, l'évêque de Verdun Lancelin, le comte d'Artois et le comte Bauduin de Flandre.

D'un côté, la Lorraine et le Brabant, la Bourgogne, le Hainaut, Liége, le Cambrésis, la Hollande et les bords du Rhin, comme qui dirait l'Austrasie. De l'autre, l'Artois, le Vermandois, la Gascogne, le Poitou : presque toute la Neustrie, et la Flandre. Et, l'on entend dans tout le poème les cris de guerre qui se croisent, ici : Cambrai! Bourgogne! Hainaut! Brabant!

Lorraine! — là : Bordeaux! Boulogne! Amiens! Péronne! Flandre!

Réunis et alliés, ces deux partis font la force du roi, dont la puissance était presque confinée alors dans l'Ile de France. Ensemble, ils ont vaincu les Sarrasins. Ensemble, ils ont maintenu la Flandre, le Hainaut, la Normandie dans la vassalité du roi :

Entre Bégon et son frère Garin,
Fromont le comte, Guillaume de Monclin,
Flandres conquirent au profit de Pépin,

dit le trouvère au début de la Chanson de Garin; et vers la fin de cette chanson, la reine dit au roi :

Par Dieu, bon roi, vous avez en oubli
Le grand service que duc Bègues vous fit,
Quand toute Flandre et Hainaut vous conquit,
De Normandie le duc Richard vous prit...

Un seul de ces deux grands partis suffirait au roi. Garin, sans les Bordelais, mais avec les Flamands, a triomphé des Sarrasins et il a vaincu quatre rois envahisseurs. Gerbert, fils de Garin, le rappelle au roi :

Droit empereur, a dit Gerbert au roi,
Mal vous souvient du Loherain courtois
Qui fit bataille pour vous à quatre rois.
L'un est de Galle et l'autre Norvégeois,
Le tiers Thiois, et le quatrième Anglois;
La mer passèrent sur nefs, à grands exploits,
En douce France ils vouloient part avoir
Et ils disoient que vous n'y aviez droit.
Garin, mon père, là se montra courtois :
Avec les gens que le duc put avoir,
Il fit la guerre ensemble aux quatre rois,
Et les occit...

Mais les rois francks ne pouvaient s'agrandir que par la division de leurs vassaux : ils les sacrifient les uns après les autres, selon l'intérêt du moment. La reine expose très bien cette politique : les Lorrains et les Gascons ayant fait un instant

la paix, on parle d'un mariage entre Garin et la sœur de Fromont, la reine dit au roi :

Si leur lignage était ensemble mis,
Ils vous feroient vite triste et marri.
Vous ne pourriez votre honneur maintenir.
— Vous dites bien, lui répondit Pepin.

Quand Garin a été tué, et que ses fils sont à la cour, le roi, qui a fait de l'aîné son sénéchal, l'excite à la vengeance et à la guerre :

Sire Gerbert, ce l'empereur a dit,
Sénéchal êtes de la terre Pepin;
Avez de rente, à chaque samedi,
LXXX livres de deniers parisis;
Qu'en faites-vous, franc chevalier gentil?
La mort votr' père avez mise en oubli;
Très peu vous prisent vos mortels ennemis
Et c'est à droit; par le corps saint Denis!
Votre vengeance, je crois, vaudra petit.

La reine lui dit de même :

La mort votr' père ne devez oublier.

Gerbert ne se le fait pas dire à deux fois, et la guerre recommence plus farouche que jamais.

Cependant, quand la Flandre est ravagée, Pepin se souvient que le comte a été tué et il redoute l'excès de cette politique qui peut affaiblir le roi aussi bien que ses vassaux. C'est encore la reine qui parle :

Toute la Flandre est tournée à néant,
Et Vermandois et Bologne la grand;
Perte y avez et horrible et pesant,
De Bauduin qui fut occis en champ.
— Dieu, dit le roi, qui formas toute gent,
Icette guerre me va fort empirant!
Si ainsi dure, à mon avis et sens,
Je perdrai tout et arrière et avant.

La reine est l'âme du parti des Lorrains; elle a dû épouser

Garin, elle reste fidèle à sa race; dès qu'elle est sur le trône, elle pousse le roi contre les Bordelais. Vingt fois, les deux partis en appelleront au plaid royal, chercheront à acheter l'appui, ou tout au moins la neutralité de Pepin, par des offres d'argent, par d'impérieuses ambassades ou par des invasions de sa cour à main armée. Écoutons comment ces fiers vassaux entrent chez le roi :

Alors voici Fromont le poësti (*le puissant*),
En sa main tient un bâton tout petit,
Sur le pommeau est un oiseau d'or fin;
Il va devant la table où le roi sit;
Quand sa gent entre, toute la salle emplit,
Ils portent hache et glaive poitevin.
Français le voient, ils en sont ébahis.

Fromont réclame le jugement de ses pairs. Mais ces *plaids* ne peuvent contenir longtemps d'aussi violentes natures, ils se terminent toujours par des duels judiciaires, par des rixes sanglantes ou par de véritables batailles.

Le roi, généralement faible, souffre les injures, assiste à ces combats et n'intervient par les armes qu'à l'extrémité; ce qu'il représente, c'est la justice féodale et ses prérogatives. Fromont se marie-t-il sans son congé, le roi se déclare contre lui. Garin a-t-il tué Guillaume de Monclin qui sortait de Paris avec un sauf conduit, le roi le repousse et lui refuse tout concours d'argent :

En mon conduit avez Guillaume occis.

Bernard a-t-il ravagé la Lorraine en pleine paix, après une réconciliation des deux partis; le roi appelle contre lui son armée et cerne Bernard, dans la forteresse de Naisil :

Renard ressemble qu'en sa tanière est mis.

Cependant, le roi hésite presque toujours, et temporise, ménageant l'un et l'autre parti. Autant il est lent à venger l'injure, autant il se montre prêt à céder à l'appât des présents, ou à la crainte de voir le parti opposé prendre trop de puissance. Mais

la reine est toujours là, susceptible et vengeresse, ne tolérant aucun affront sans le lui reprocher, l'excitant à la dignité du roi et à la colère du guerrier, et servant avec passion la cause des Lorrains.

A ces noces même, les Bordelais se prennent de querelle avec les Lorrains, et les coups qu'ils se donnent ensanglantent la table de fête :

Sire, dit-elle, pouvez-vous ce souffrir?
Si tu le fais, ne dois terre tenir.

Plus d'une fois, la paix va se faire, le roi va se tourner contre les Lorrains ou du moins rester neutre; la reine proteste; on l'insulte, elle charge Garin de la venger. Un jour que Guillaume de Monclin est venu à la cour avec quatre chevaux chargés de présents pour le roi, dont il veut acheter la neutralité, la reine insulte Guillaume et reproche au roi son ingratitude. Pepin la frappe sur le nez :

Que quatre gouttes de sang en fit jaillir.

La reine se soumet, mais, à peine rentrée dans son appartement, elle appelle son chapelain et lui fait écrire des lettres pleines de colère : elle pousse Garin à assassiner son ennemi.

Elle-même, toujours aux aguets, et prévoyant la trahison, arme des chevaliers, les cache dans son appartement et les jette dans la mêlée au moment où le roi crie aux armes contre des traîtres. Sa passion est si grande qu'elle oublie toute pudeur et offre à ses chevaliers, pour prix de leurs services, ses femmes d'honneur, « filles de princes et de marquis ».

Ce rôle n'était pas sans irriter les Gascons, qui l'insultent, et Fromont va jusqu'à l'accuser en face d'adultère, en la rimant très richement en tain. Gérin, le fils de Bègues, se fait son champion contre Fromondin, le fils de Fromont; ils combattent en champ clos, Fromondin va être tué, lorsque son père intervient avec une troupe qu'il a placée en embuscade; Gérin s'échappe à la nage. Indignée d'une trahison exécutée sous les yeux mêmes du roi et dans un combat judiciaire auquel il présidait, la reine lui crie :

Si ne me venges, tu ne dois plus roi être.

Le roi, fidèle à ses temporisations, jure qu'il ira assiéger Bordeaux. Quoi ! s'écrie Blanchefleur,

Vous l'avez ci, et vous l'iriez là querre (*chercher*) !

Bientôt Fromont, assiégé, vaincu, se rend au roi et lui offre mille marcs d'argent, cent mules et cent chevaux, pour qu'il laisse Bordeaux à son fils :

Quand le roi ot (*entend*) du grand argent parler
Fort le convoite et fort l'a désiré.

Mais la reine est encore là : ni paix, ni trève, ni fin, tant qu'il soit mort ou honni. Le roi veut la frapper encore, mais Gérin l'arrête.

Il arrive un moment où, Fromont étant perdu, en fuite, en exil, le roi s'impatiente et crie à la reine : Guerroyez vous-même!

Guerroyez, dame, tout à votre command!

La reine répond :

Si je fusse homme, pour porter armement,
Je nel' laissasse d'ici en Orient.

Le roi répète :

Guerroyez, dame, tout à votre plaisir!

Et la reine le prend au mot, et s'écrie : « Où sont mes bacheliers, mes trésors! à moi! tous à moi, pour servir les fils de Garin! »

Ainsi protégés, les Lorrains ne sont pas des vassaux soumis. De père en fils, au premier refus du roi, ils rompent le pacte et vont offrir leur fief au roi de Cologne.

Mettrai ailleurs le fief que tiens de lui,

dit Hervi, quand le roi lui refuse des secours contre les Sarrasins.

Quand Garin a tué Guillaume de Blancafort et que le roi le lui reproche et refuse de lui prêter de l'argent sur la ville de Metz qu'il lui offre en gage, Garin lui dit :

En telles mains ferai le fief lottir
Que jamais jour roi n'en pourra jouir.

Gerbert va plus loin dans la menace ; il s'alliera aux Sarrasins :

Ce dit Gerbert : « Gérin, r'alons nous-en,
Ce roi est pauvre, ne nous don'ra néant.
Dolent celui qui à pauvre se prend !
Qui sert chétif, chétif loyer attend !
Passons la mer au port de Bénevent,
Là où je fus en bataille l'autre an ;
. . . .
Le roi païen me donna tant d'argent ;
Je vous en donne ma foi loyalement
Que, si j'y vais et secours lui demand,
De ses païens il me don'ra grand gent
Dont nous ferons le vieux Fromont dolent.
— Et dit Garin : « Je l'octroie et consens. »

Garin et ses fils représentent la fierté du vassal fidèle, mais jaloux de ses droits. Son frère Bègues est un type supérieur; il idéalise la justice, le devoir, l'honneur comme on dirait aujourd'hui. Et cet idéal est bien de l'époque : farouche et noble, cruel et humain tout à la fois.

Bègues fait des prodiges de valeur, qui font crier au roi : Vous êtes diable ! Lorsque son frère est accusé de trahison par Isaurès, c'est Bègues qui relève le gant ; un duel terrible s'engage ; Bègues reçoit un si grand coup que ses ennemis le croient perdu et que Guillaume de Montclair crie à son neveu Isaurès :

Niés (*neveu*), prend la tête au loherain chétif !

Mais Bègues n'est pas vaincu ; il frappe à son tour, et tue Isaurès. Alors, irrité des cris de joie et de vengeance qu'ont poussés ses ennemis quand ils l'ont cru mort, il ouvre le ventre d'Isaurès, lui arrache les entrailles et les jette au visage de l'insulteur :

Au corps lui met l'épée au poing d'or fin,
Le cœur du ventre entre ses deux mains tint,
En frappe au front Guillaume de Montclin :
— « Tenez ! voici le cœur votre cousin,
Vous le pouvez et saler et rôtir ! »

C'est ce même homme qui représente la générosité et la justice dans le poème. S'il faut rappeler un principe du droit féodal, c'est lui qui prend la parole : Quand on est accusé de trahison, point de procès, mais le combat judiciaire :

De trahison on ne doit plaid tenir.

C'est l'ordonnance de Philippe le Bel, sur les gages de bataille.

L'appel à ses pairs contre le roi, est un droit du vassal ; Bègues s'adresse au roi :

S'il a vers toi de nule rien mépris,
Et s'il se veut amender devant ti
Au jugement des chevaliers gentils,
Tu ne le dois esquiver ni guerpir.

C'est presque le texte des *Établissements* de Saint-Louis lorsqu'ils donnent aux vassaux le droit d'appeler leurs gens contre le roi : « Venez-en à moi, car je veux guerroyer le roi mon seigneur qui m'a refusé le jugement de sa cour. »

S'il est une noble idée à exprimer, une action généreuse à faire, c'est Bègues qui agit et qui parle. Quand Fromont envoie demander merci au roi, qui répond : j'en parlerai, — Bègues reprend le roi :

Et vous, pourquoi ? dit Bègues de Belin ;
Nel' refusez, se il le fait ainsi.
De son bon prince, on doit avoir (*obtenir*) *merci.*

Les deux frères épousent les deux sœurs. Garin prend l'ainée, Bègues la cadette des filles du duc Milon :

Ils les épousent, *et d'argent et d'or fin,*

dit le trouvère, rappelant une vieille coutume des Franks : *sponsare de solido et denario.*

Bègues offre à son frère le partage de leur héritage ; qu'il choisisse, de la Lorraine qui vient de leur père, ou de la Gascogne que Bègues tient du roi et de sa femme. Le droit d'aînesse était-il ignoré alors, ou méprisé par ces grands cœurs?

Enfin, c'est Bègues qui, parlant de son frère, prononce ce vers sublime :

Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays.

Bègues est tué dans une chasse, par les forestiers de Fromont qui le trouvent braconnant sur les terres ennemies. Le héros de l'épopée mort, avec quelle rage on va le venger, et quelle hécatombe humaine faudra-t-il pour apaiser la douleur des Lorrains ! Garin exige que les forestiers soient livrés à sa merci ; on le lui refuse, car c'est contre la coutume. Garin entre en campagne, tue Guillaume de Blancafort et lui ouvre la poitrine :

Depuis le ventre le pourfend jusqu'au pis (*la poitrine*),
Foie et poumon par terre en répandit :
Ce fut échange de Bègues de Belin.

Rigaudin ravage le Bordelais ; Garin et Gerbert ravagent la Flandre, le Poitou, le Boulonais ; ils brûlent Abbeville, et, ne pouvant prendre Amiens, mettent à feu et à sang tout le pays. Alors, Garin, assouvi de carnage, s'arrête et s'émeut ; il va se repentir, mais un seul sentiment l'emporte encore : il doit venger son frère :

Dieu ! dit Garin, qui formas toute gent,
De grand péché me vais entremettant.
Mais n'en puis rien et angoisse y ai grand :
Ils ont tué mon frère le vaillant !

Garin est assassiné à son tour, et ses fils se jettent dans la guerre avec la même violence. L'évêque de Verdun, Lancelin, est un des meurtriers de Garin ; ils le tuent et le *dépècent* :

Hernaud le preux tient l'épée poitevin,
Tous les boyaux lui fit du corps saillir,...
Tout le *dépècent* et le laissent ainsi;
Et ses chasseurs le trouvèrent ainsi,
Les pièces vont par le champ recueillir,
Et en un sac les vont mettre gésir.

Les Bordelais n'ont pas moins de férocité dans le combat et de rage à la vengeance. Gerbert s'était borné à la menace d'attirer les Sarrasins en France; Fromont l'accomplit. Fromont cependant n'est pas un caractère pervers; il veut sincèrement la paix; il tiendrait ses engagements, mais Bernard de Naisil et Guillaume de Montclin déjouent tous ses projets, par des provocations, des voies de faits ou des trahisons. Il est affligé de la mort de Bègues, il a fait arrêter les forestiers qui l'ont tué; Bernard et Guillaume leur rendent la liberté. Excité par la rage des siens, traqué par la haine de la reine, Fromont se pervertit à l'école du malheur et de la vengeance. Bientôt il se vante de la mort de Bègues et de Garin :

Bègues le duc je leur ai mort jeté;
Garin son frère, ai-je tout autant fait.

Ce n'est pas cependant de propos délibéré qu'il se rend chez les Sarrasins. Réduit à fuir sur la mer, il est pris par des pirates, il doit se rendre, et est mené à Cordoue à l'*Amirant*. Là il cache son nom et renie le Christ :

Entr'eux disoient Sarrasins et Esclers :
« Bien ont Français mauvaise loyauté,
Celui-ci vite a son Dieu renié!

Mais il est reconnu et jeté en prison. Ce n'est qu'après avoir, d'après un lieu commun qu'on retrouve dans beaucoup de poèmes, combattu pour l'amirant et vaincu ses ennemis, qu'il le décide à marcher contre la France. Cet épisode offre de grandes beautés. En l'absence de Fromont, la paix a été faite; Ludie, sa fille, a épousé Hernaud, un des fils de Garin; son fils Fromondin a reçu Bordeaux en fief, de Gerbert de Metz. Quand les Sarrasins entrent en campagne, Fromondin est le premier à crier aux armes. L'armée se rassemble et la guerre entre en scène

d'une manière vive. Un chevalier, première victime des Sarrasins, accourt au camp, blessé; Gerbert le voit : D'où venez-vous? Le chevalier mourant lui crie :

En nom Dieu, sire, des Sarrasins armés,
Par ici vient plus de trente milliers!

Gerbert appelle Fromondin : qu'il prenne dix mille chevaliers et coure aux ennemis; Gerbert le suivra.

Fromondin part. Mais il songe à son père, il prie ses chevaliers de ne pas le tuer :

Qui voit mon père Fromont le vieux chenu,
Garde qu'il soit ni mort ni confondu!
Mais je vous prie que vif soit retenu.

Et la bataille de Blaives commence. Les fils de Garin et de Bègues y font des prodiges de courage. Fromondin les égale s'il ne les surpasse; il tue le fils de l'*amirant* et les Sarrasins prennent la fuite.

L'amirant était devant sa tente; et voici venir les fugitifs et les blessés, bras, poings, nez coupés, vaincus, jetant l'alarme :

Riche roi, sire, tu es déshérité;
Chrétienne gent nous avons rencontré.
Bien trente mille vêtus de fer, armés;
Ton armée ont occis et renversé!

Fromont est là; l'amirant s'adresse à lui :

Par Mahomet, disent-ils vérité?

Non! dit Fromont, ils ont perdu la tête de frayeur; le roi Pépin ne pourrait pas trouver dix mille hommes; ne vous inquiétez pas. Prenons le château; puis, nous passerons la Gironde :

Passez Gironde et Blaive conquerez,
Prenez Poitiers, ne vous y arrêtez;
A Saint-Martin, vous vous couronnerez!

Comme il parlait encore, voici qu'on apporte le cadavre du fils de l'amirant; le roi de Cordoue se pâme, puis il crie :

Qui m'a ce fait, par mon Dieu Tervagant?
Qui m'a occis mon beau fils Comadant?

— Ils sont bien trente mille de la gent française, ils sont vainqueurs; Gerbert a tué le preux Almadiant; Gérin a tué son neveu Malpiant et Fromondin, votre fils Comadant!

Fromont est toujours là, et l'amiral tient sa vengeance : il l'insulte et le tue :

« Ton fils m'a mort (*tué*) le mien fils Comadant. »
— Devant regarde, voit un bâton gisant,
En son poing droit le saisit maintenant,
Frappe Fromont parmi le front devant,
Que la cervelle par terre lui répand.
L'âme s'en va, au diable il la command.
— De son service est payé malement!

Cependant Gerbert marche sur Bordeaux, trouve la ville détruite et brûlée, et pense aussi à sauver Fromont :

Le duc Gerbert a fait crier un cri :
Qui trouvera Fromont le vieux flori,
Qu'on lui amène et sain et sauf et vif!

Les Sarrasins, battus de nouveau, prennent la fuite, et le pays est délivré; alors, Fromondin cherche son père; il trouve son cadavre devant la tente de l'*amirant*, et il ne peut retenir un cri de haine contre ses anciens ennemis :

Et puis a dit tout bas et à celée :
« Ahi, Gerbert! qui pourrait vous aimer?
Pour vous mon père a son Dieu renié! »
Puis, coiement, a dit en son privé :
« Dieu ne me laisse mon armement porte
Si je, un jour, ne le vous fais payer!

Et les scènes de guerre, de vengeance et de cruauté vont recommencer.

Au milieu de cette vigoureuse peinture des mœurs féodales, nous avons déjà recueilli en passant quelques usages de l'époque. Ainsi, on ne livre pas un homme pour un meurtre, la rançon en argent suffit :

Ne fut jamais ni dire ne l'ouïs
Que pour mort d'homme on rendît son ami.

L'accusation de trahison ne se plaide pas devant la cour de justice, mais dans le champ clos des combats judiciaires :

De trahison on ne doit plaid tenir.

Le mariage par argent existe encore :

Là les épousent et d'argent et d'or fin.

Le droit d'aînesse n'est pas toujours en usage.

Les vassaux ont le droit de reprendre leur hommage et de changer de seigneur féodal.

Notons-en quelques autres.

Le défi, même au roi, se fait en lui jetant à la face, non pas un gant, mais trois poils d'hermine que le provocateur arrache à son manteau :

Il prend du poil de son manteau d'hermine,
A l'empereur le jette emmi le vis (*visage*).

C'est le gant, au contraire, qui sert à l'investiture d'un fief : Anséis rend à Gérin le duché de Metz :

Le roi se dresse, quand il les vit entrer ;
Son gant ploya, dit à Gérin : Tenez,
Par ce gant-ci vous rends Metz la cité.

Quelques usages religieux :

Les chevaliers blessés mortellement communient de trois brins d'herbe :

Trois poils de l'herbe a de terre arraché,
Et pour corps-Dieu l'a reçu et mangé.

Le clergé préside aux combats judiciaires; chaque combattant a un prêtre de son parti qui dit la messe pour lui. Quand Gérin et Fromondin vont se battre en présence de la cour, le roi fait recueillir les gages et les messes commencent :

Pour Gérin chante l'évêque Rainïer,
Pour Fromondin c'est l'abbé Désier.

Le clergé se charge de négocier les mariages. Quand le duc Hervi veut se marier, il appelle l'abbé de Gorzes :

Cherchez-moi femme ; mon corps en a besoin.

Nous avons vu ailleurs la complicité du clergé dans l'ambition royale. L'évêque de Verdun, Lancelin, nous fournit le type de l'évêque soldat, véritable baron féodal, courant aux batailles, dressant des guet-apens, tuant ses ennemis, traqué, *dépecé* par eux.

La Chanson de Hervi de Metz nous montre une autre face du caractère du clergé. Hervi tue un brigand qui vient de dépouiller l'évêque d'Orléans et les abbés de Saint-Denis et de Saint-Germain au moment où ils allaient à Rome, pourquoi? pour acheter un évêché et deux abbayes, comme ils le disent eux-mêmes au duc :

Tout droit à Rome nous pensâmes aller,
A l'Apostolle (*au pape*), aux cardinaux parler,
Fort grand argent nous y voulions porter
Pour un évêque élire et deux abbés,
Sire, qui sont de notre parenté.

L'indépendance des seigneurs féodaux vis-à-vis de l'Église est nettement marquée dans les Chansons de gestes. Quand Gérard de Fraite, dans la *Chanson d'Aspremont*, fait son neveu chevalier, il lui recommande de n'écouter conseil, ni de garçons (ce mot était toujours pris en mauvaise part alors), ni de prêtres, excepté pour ses péchés :

Ni en nul prêtre si non de tes péchés.

Bernard de Naisil est tombé au pouvoir de Bègues de Belin qui exige la reddition de Naisil ; il y va de la tête de Bernard et c'est son fils qui tient le château. J'en parlerai à mon fils, dit le prisonnier. Son fils répond :

Si je tenois un pied en paradis
Et l'autre avois au chastel de Naisil,
Je retir'rois mon pied de paradis.

Et Bernard triomphe; il reconnaît bien là son fils !

La même idée reparaît dans le poème, appliquée à la religion d'une façon audacieuse par ses fiers champions de la vengeance. C'est Gérin, le fils de Bègues, qui parle :

Par cet apôtre que cherchent pélerins,
Si je avois un pied en paradis
Et que je eusse mon blanc hauberc vêtu,
Et l'autre pied sur mon cheval Flori,
Et que je visse mes mortels ennemis :
Fromont le vieux et son fils Fromondin
Ou l'orgueilleux Guillaume de Montclin,
Et d'autre part fût Dieu de paradis
Et qu'il me dît : Garin, viens-t'en à mi,
Si tu refuses, pour toujours es failli (*damné*), —
Je retir'rois ce pied du paradis
Et tout armé sauterois sur Flori
Et requerrois mes mortels ennemis.

L'Église n'était regardée par ces Franks indisciplinés que comme une complice; ils n'en acceptaient que ce qui convenait à leurs instincts barbares d'indépendance, de combats et de vengeance.

Un autre trait général de la Geste des Lorrains, c'est le caractère de ravage donné à ces guerres. A chaque feuillet, le pays est saccagé, les villes sont détruites, les bestiaux pillés, les populations massacrées, les femmes et les enfants brulés dans leurs maisons. Ces horreurs que le trouvère n'oublie jamais, prêtent quelque chose de sombre et de terrible à ces pages historiques. Elles se reproduisent surtout après la mort de Bègues, et ce n'est pas à l'ennemi qu'elles sont attribuées pour le faire maudire, mais au parti des Royaux pour le glorifier. On est pénétré d'une tristesse funèbre, comme à la vue d'un champ de mort, lorsqu'on entend répéter sans cesse ce sanglant refrain :

— Bien ont la terre et le pays gâté
Et mainte vache et maint bœuf enlevé.

— Dieu ! comme ils trouvent et pain et chair et vin,
Et bœufs et vaches, que y avoient mis
Les paysans qui furent au pays...
Quant pillé l'eurent, ont partout le feu mis.
— Flandres détruisent et arrière et avant.
Mainte ville ardent (*brulent*), et tuent maint enfant.
— Dedans Pontieu se mettent les Lorrains,
Brûlent et pillent et vont tout détruisant.
— Brûlent et pillent et gâtent le duché,
Mainte maison ont par terre jeté,
Et maint prudhomme massacré et blessé.
— De toutes parts gâtèrent le pays...
Tel six journées allât en pélerin
Qui n'y trouvât ni pain, ni chair, ni vin.
Encontre terre gisent les crucifix;
Sur les autels on peut l'herbe cueillir;
Là où étoient les champs et les maisons,
Les belles villes et les bourgs seigneuriaux,
Croissent buissons, ronces et aubépines...
Nul homme n'ose aller par le pays
Qu'il ne soit mort, ou dérobé, ou pris.
— Là eussiez vu tant de butin cueilli,
Tant bœufs et ânes et juments et brebis,
Et tant vilains parmi la gorge pris.
— Garin commande le feu dedans bouter.
Là eussiez vu tant de salles brûler,
Et les couvents brûler et embraser,...
— Là entendez tant de dames pleurer,
Et les bourgeois leurs enfants regretter.
— Riche est la terre, chacun son gain en fit;
Les vilains font en chevestre tenir.
— Brûlent palais, brûlent hebergeries.
Les pauvres gens en sont à pied enfuis,
— En Flandres entrent, la terre Bauduin;
Brûlent et pillent et gâtent le pays.
Dans les berceaux ont les enfants occis,
Ceux qui sont mâles n'en échappèrent vifs.
— En Vermandois est rentré Hernaudis
En cinq cents lieux on peut le feu véir.

Et toujours et partout :

Brûlent les villes et pillent le pays ;
Les pauvres gens ne surent où s'enfuir.

Pauvre peuple, malheureux bourgeois, travailleurs des villes

et des campagnes, agents de la production, artisans de la prospérité publique, toujours foulés, toujours pillés, toujours brûlés, toujours en alarme ou en fuite, et cependant reprenant toujours l'œuvre détruite pour la relever, le champ désert pour lui rendre la fertilité! Quel dur noviciat, quel temps d'épreuves, que cette époque de chevalerie où se fondait, dit-on, la monarchie française!

Rien ne délasse, dans le poème, de ce glas de destruction qui sonne sans cesse. Rien ou peu de chose : on y voit les vilains et les bourgeois, dans l'armée des seigneurs; ils sont armés! ils interviennent quelquefois pour aider le roi contre un ennemi! Lorsque Fromont entre tout armé dans le palais de Pépin et qu'une bataille sanglante s'y engage, les bourgeois de Paris le poursuivent et le chassent de leur ville :

Et les bourgeois de la noble cité
Parmi les rues leur ont maint homm' tué.

Quand Fromont de Lens se jette sur le Hainaut, Gauthier de Hainaut prend les armes, appelle ses amis, et l'armée se rassemble à Valenciennes :

De toutes parts viennent les paysans,
Et les quemugnes (*communes*) dont le secours fut grand.

Dans le poème de *Raoul de Cambrai*, la mère de Raoul lui conseille de respecter le peuple :

La pauvre gent, pour Dieu, ne dépouillez!

Raoul n'en tient compte, mais les bourgeois défendent le bourg d'Origny :

Aux forteresses des murs sont revenus,
Y jettent pierres et maints grands pieux aigus.
Des gens Raoul ont beaucoup confondu...
Ils jurent Dieu et la sienne vertu,
Si Raoul trouvent, mal lui sera venu.
Bien se défendent les jeun's et les chenus.

Enfin, le mot de *quemugne* est quelquefois prononcé par les

trouvères. Peu de chose dans le poème ! Mais ce petit mot est comme le grain qui annonce la tempête, comme le gland, abandonné dans la boue et qui sera le chêne. A voir ces ravages d'un temps de guerre brutale, à voir ces maîtres féodaux brûler les villes, piller les marchands, mettre les vilains au carcan, tuer les enfants et les femmes, on comprend que, pendant des siècles, nos ancêtres aient prodigué leur or le plus cher et leur sang le plus pur, pour arracher à leurs maîtres le premier droit de l'homme : la sécurité civile. Si nous voulons nous reposer de ces scènes de destruction, il faut fermer le poème et ouvrir l'histoire. Là, nous verrons les communes conquérir le droit de se fortifier, de se défendre et de porter les armes : sorte de neutralité des villes, qui est une première protestation et qui en fait un premier asile contre les folles épopées de la guerroyerie. Là, nous lirons dans des chartes des articles comme celui de la Keure de Courtrai :

« S'il avenoit que bourgeois ou bourgeoise criassent *com-*
« *mugne*, tout li bourgeois qui le verroient ou orroient (enten-
« draient) li doivent aidier. »

Ou celui-ci, de la Keure de Saint-Omer :

« Jamais les bourgeois ne quitteront leur pays pour des expé-
« ditions guerrières, excepté si une armée ennemie envahit la
« Flandre. »

Là, nous entendrons Henri de Dinant, s'appuyant sur d'anciens statuts, crier aux échevins de Liége : « Dites à l'évêque
« qu'il n'aura pas de soldats pour guerre étrangère, car il n'en
« doit avoir, si ce n'est pour défendre le territoire de l'évêché ! »

Là, nous verrons des traités stipuler l'inviolabilité du territoire de nos communes, comme le célèbre traité de d'Artevelde avec l'Angleterre.

Là, nous lirons ces lignes de l'historien du tiers état :

« La cité d'Amiens avait conquis, par la charte de 1117, le
« plein exercice de trois sortes de droits : le droit de liberté
« politique, le droit de justice criminelle et le droit de justice
« civile. Les deux derniers étaient dans une certaine mesure
« inhérents à la municipalité gallo-franke; mais le premier,
« élevé jusqu'au point de faire de la ville un état *ayant droit de*
« *guerre et de paix* autour de lui, et droit de législation sur
« lui-même, formait quelque chose qui ne s'était pas encore vu,
« l'œuvre originale du douzième siècle. »

Dans quelles cruelles épreuves cette œuvre originale s'est préparée, nous l'avons vu. Que le spectacle de l'histoire, que les chartes des conquêtes populaires nous reposent de ces scènes de deuil! Les trouvères chantaient pour les barons, ceux de la *Chanson des Lorrains* prennent parti pour les *Royaux*, qu'ils appellent en plusieurs endroits les *nôtres*. L'histoire s'est prononcée et nous prenons parti pour les bourgeois et les vilains. Mais en célébrant les *Royaux*, en peignant la vérité de l'époque et les mœurs féodales, les trouvères ne se doutaient pas qu'ils complétaient l'histoire des manants, car, si les chartes nous donnent les résultats glorieux des révolutions communales, les chansons de gestes nous montrent la dure école où nos pères ont compris la nécessité d'être libres.

LE ROMAN

A LA

COUR DE PHILIPPE D'ALSACE ET DE BAUDUIN LE COURAGEUX

(FIN DU DOUZIÈME SIÈCLE)

Messieurs,

« La commune de Gand, fière de ses maisons ornées de tours, de ses trésors et de sa population, donne à Philippe d'Alsace, à ses propres frais, deux fois dix mille hommes, tous habitués à manier les armes. Après, vient la commune d'Ypres, non moins renommée, dont le peuple est célèbre par la teinture de la laine, et qui fournit deux légions à cette guerre terrible. La puissante Arras, ville plus antique, remplie de richesses, avide de gain, envoie des secours au comte avec d'autant plus de zèle qu'elle est la principale ville de Flandre et la résidence du gouvernement. Au milieu de tant de fracas, Bruges ne manque pas non plus d'assister le comte, Bruges riche de ses grains, de ses prairies et du port qui l'avoisine. Damme aussi renforce nos ennemis selon ses ressources. Après toutes ces villes, Lille déploie également ses armes et ce n'est pas pour envoyer à la guerre un petit nombre de phalanges, Lille, ville agréable qui se pare de ses marchands somptueux, Lille qui fait briller dans les pays étrangers les draps qu'elle a teints et qui en rapporte les richesses dont elle s'enorgueillit... Le peuple qui vénère Saint-Omer, lié par serment au parti du comte, lui donne également plusieurs milliers de jeunes gens, pleins de vaillance. Hesdin, Gravelines, Bapaume et Douai, Douai, ville riche et puissante par ses armes, remplie de citoyens célèbres... envoient chacune des bataillons de combattants... Mais pour-

quoi m'arrêterais-je à désigner chaque ville? La Flandre entière lance spontanément à la guerre ses belliqueux enfants...

« La Flandre abonde en richesses variées et en toute sorte de biens. Sa population... est sobre au boire et au manger, facile, expansive, brillante par ses vêtements, d'une taille élevée, d'une grande beauté de forme... Le pays est couvert de petites rivières, guéables et poissonneuses, et traversé de fleuves. Ses champs l'enrichissent de grains, ses navires de marchandises, ses troupeaux de lait, son gros bétail de beurre, et la mer de poissons. »

C'est en ces termes que le chapelain de Philippe Auguste, dans un poème latin en l'honneur du roi de France, trace le tableau de la Flandre sous Philippe d'Alsace. Guillaume le Breton aurait pu étendre l'éloge au Hainaut, qui se leva aussi contre l'ambition de Philippe Auguste. Bauduin V, dit le Courageux, descendait de Charlemagne; il avait épousé la sœur de Philippe d'Alsace, et devait lui succéder en Flandre. Philippe d'Alsace avait hérité du Vermandois, Bauduin devait hériter du marquisat de Namur. Philippe d'Alsace avait été tuteur de Philippe Auguste et régent de France; Bauduin avait fait du jeune roi son gendre. L'alliance des deux comtes les rendit un moment les arbitres de la France, et, lors qu'en 1186 les querelles qui troublèrent un instant leur bonne entente furent terminées, ainsi que la guerre qu'ils avaient d'abord portée de commun accord en France, Bauduin profita de la paix pour marier son fils, âgé de treize ans, à la jeune et belle Marie de Champagne. Les noces furent célébrées avec une grande pompe. Le comte de Flandre et le roi de France assistèrent aux fêtes splendides données à Valenciennes. Le jeune époux de Marie de Champagne devait devenir empereur de Constantinople.

Ces deux cours de Flandre et d'Hainaut brillaient également par les lettres. L'abbé de Bonne-Espérance, Philippe de Harveng, écrivant à Philippe d'Alsace, de Philippe à Philippe, comme il disait familièrement, le félicite de son éducation littéraire :

« La science n'est pas l'apanage exclusif de l'homme d'Église. Quand un prince peut se dérober au tumulte des affaires ou des combats, il doit s'étudier dans quelque livre comme dans un miroir... Le prince qui possède une âme aussi haute que sa dignité, aime à lire ou à écouter de sages préceptes. Pour vous, que ne devez-vous pas à vos parents de ce qu'ils vous ont fait instruire dès l'enfance dans les belles lettres! »

Bauduin V suivait les mêmes traditions, qui remontaient en Flandre à Robert le Frison « *illustre par les lettres autant que par les combats,* » dit Guibert de Nogent, et en Hainaut à Bauduin IV et à Adèle de Hainaut qui elle-même était poète.

« Bauduin V, dit Jacques de Guyse, était suffisamment versé dans la grammaire, la rhétorique et surtout dans la poésie. Il savait presque par cœur le *Traité de la Consolation* de Boèce, ainsi que plusieurs autres ouvrages, et le plus souvent sa mémoire lui tenait lieu de livres. »

Transportons-nous donc en esprit dans une de ces cours brillantes, à Bruges, à Arras ou à Saint-Omer, à Valenciennes, à Mons ou à Beaumont. Suivez-moi par la pensée à une de ces fêtes splendides auxquelles assistaient des rois et des empereurs et qui rassemblaient une nombreuse chevalerie dans ces métropoles industrielles de la Flandre ou dans ces opulentes cités du Hainaut, « ce pays si doux, si courtois, et si aimable, » comme dira Froissart. Sans nous arrêter aux somptueux festins, deux choses étaient indispensables à la solennité : le tournoi des chevaliers et les chants du trouvère.

Mais avant d'écouter les poètes, voyons un peu l'époque. Pour juger ce qu'ils vont chanter, sachons à qui leurs chansons s'adressent.

Cette époque conservait des mœurs brutales ; la violence, si naïvement peinte par les chansons de gestes, régnait encore ; ces farouches barons se jouaient de la vie et de l'honneur avec un sans façon barbare.

Un jour, devant Saint-Jean d'Acre, Richard Cœur-de-Lion a a envie de porc. Le porc manquait ; son cuisinier, qui connaît la colère du roi, fait tuer un jeune prisonnier sarrasin et le sert au roi en guise de porc. Richard le trouve si bon qu'il veut en manger la tête. En voyant une tête d'homme, le roi se prend à rire. « Nous ne craindrons plus la famine, s'écrie-t-il, puisque les Sarrasins sont si succulents. » La ville prise, il reçoit à sa table les ambassadeurs de Saladin qui viennent traiter du rachat des prisonniers ; il fait servir à chacun d'eux la tête d'un noble prisonnier avec un écriteau portant son nom, et il donne l'exemple en en mangeant une. Puis, il fait tuer les prisonniers au nombre de 60,000 disent les uns, de 5,000, de 12,000, disent

les autres. Il est bon de dire que Richard avait de pieuses raisons pour cela : Saladin refusait de lui donner la vraie croix.

Voilà ce que racontent les chroniqueurs, ce que chantent les poètes; mais le récit est sans doute embelli par la poésie. Voici de l'histoire : un jour de l'an de grâce 1175, Philippe d'Alsace, revenant de Caen à Saint-Omer, entre dans l'appartement de sa femme, sans se faire annoncer. Il y trouve un jeune chevalier, appartenant aux plus grandes familles de Flandre et d'Artois, Gauthier des Fontaines. Pris de rage, il fait saisir le page, le fait fustiger, puis fait pendre par les pieds, au dessus d'un cloaque, la victime de sa jalousie. Ce fait rappelle un épisode du roman en prose de *Perceval;* est-ce le roman qui a inspiré le comte de Flandre ou le romancier qui a imité une scène de l'histoire? On ne sait; mais ce double récit peint bien les mœurs du temps.

Les chansons de gestes historiques retraçaient ces violences, chantaient ces exploits, en y ajoutant quelques sentiments supérieurs de justice et d'humanité, et l'Église réagissait par ses trêves de Dieu et essayait de rejeter sur l'Orient ces passions farouches. C'est alors qu'un réformateur plus puissant et plus charmant se lève et chante des mœurs meilleures. A toutes ces barbaries : le meurtre dans les tournois, le rapt ou l'adultère dans les familles, la violence ou les rapines dans la société,—la poésie qui renaît oppose le modèle de l'honneur et de l'amour. Elle parle à ces fiers barons de ce qu'ils aiment : des combats, des aventures, des belles; mais pour leur montrer comment on respecte les vaincus, comment on protége les faibles, comment on se bat en chevalier, comment on aime en homme. Les sermons ne seraient pas écoutés, la répression serait impossible contre ces maîtres du monde, les croisades ne faisaient qu'exciter, en les satisfaisant, ces appétits grossiers. Le véritable apôtre de l'adoucissement des mœurs au moyen âge est le roman de chevalerie.

C'est à la cour de Philippe d'Alsace et de Bauduin V qu'on peut placer le siége de cet apostolat littéraire. C'est là que vécut, que brilla le plus grand poète de chevalerie. Nos provinces remplissaient déjà le monde de leur opulente industrie, de leurs libertés communales. Ce poète va le remplir de poésie et d'amour.

Voyez. Par une belle matinée de printemps, par une douce

soirée d'été, sous les ombrages de Wienendale, sous les grands chênes de Beaumont, ou, l'hiver, dans les vastes salles des palais de Bruges ou de Valenciennes, à la demande d'Élisabeth de Vermandois, comtesse de Flandre, de Marguerite d'Alsace, comtesse de Hainaut, ou de la jeune Marie de Champagne, le poète se lève, l'œil inspiré, la voix émue. Il lit en s'accompagnant de la lyre, il lit des vers et la rime répète son harmonie à chaque ligne de huit syllabes. L'auditoire est suspendu à ses paroles, car il le transporte dans un domaine magique de gloire et d'amour; il lit, et l'on croit voir le vrai chevalier, type de l'amant, champion de la faiblesse et de la beauté, parcourir le monde, au service des opprimés, lutter de vaillance et de générosité avec les plus braves et les plus nobles, et conquérir la plus belle par la fidélité et l'héroïsme; et l'auditoire s'émeut, s'exalte, s'attendrit, et applaudit au poète de l'idéal!

Ces romans sont les romans de la Table Ronde, et ce poète s'appelait Chrestien de Troyes.

Suivons-le dans ces conférences poétiques de la fin du douzième siècle.

Voici d'abord le chevalier *Érec*. Le bonheur du mariage lui a fait oublier la chevalerie. Au premier reproche de ses pairs et de son épouse, il part, seul avec elle, et s'expose sous ses yeux à mille dangers. Un jour il est blessé et s'évanouit. Énide, sa femme, le croit mort et ne veut pas lui survivre, lorsqu'un baron, type des mauvaises mœurs que le poète s'efforce d'extirper, passe avec ses hommes d'armes, emporte le cadavre et force sa veuve à l'épouser. La bière d'Érec est placée au milieu de la salle du festin de noces. Énide s'indigne et résiste. Le baron la frappe : elle obéira. Tout à coup Érec se réveille, saisit une épée, rassemble ses forces, et d'un coup terrible abat la tête du chevalier félon.

Puis, c'est *Yvain, le chevalier au lion*. Le poète nous mène en Bretagne, dans la forêt de Brocéliande, près de la fontaine de Barenton. Cette forêt est une forêt druidique où des prêtres farouches, dans des sacrifices sanglants, conjuraient les éléments et les peuples contre Rome; mais ce passé est oublié. Plus tard, le clergé catholique viendra en procession à cette fontaine en temps de sécheresse, et il suffira de répandre un peu d'eau sur le perron pour obtenir du ciel une pluie abondante; mais ceci est encore dans l'avenir. Pour le poète, la légende n'est plus

druidique et n'est pas encore catholique, elle est chevaleresque. Ce n'est ni une tempête politique, ni une pluie miraculeuse que le héros cherche à la fontaine, c'est un combat. La tempête qu'il soulève en troublant l'eau est un défi de prouesse. Un chevalier accourt au bruit et le provocateur trouve avec qui rompre une lance.

Alors, le poète conte aux belles dames comment Yvain tue le défenseur du château, comment il assiste à ses funérailles qui coûtent cher, dit en passant le trouvère railleur; comment il devient amoureux de la veuve, « *que rien ne peut conforter* », comment il se plaint en beaux vers que son chagrin lui fasse négliger une beauté que Dieu fit *de sa main nue*, comment enfin il plaide si bien que, la première semaine de son veuvage, elle consent à l'épouser, « pour sa fontaine défendre. —

Et le mort est tout oublié. »

Cependant Yvain ne tarde pas à reprendre le cours de ses aventures, en promettant à son épouse de revenir auprès d'elle à un jour fixé. Mais il oublie sa promesse avec autant de facilité qu'elle a oublié son premier mari. Alors, écoutez une aventure et comme quoi une jeune fille vient à la cour, accuser Yvain de félonie et lui annoncer qu'il est tombé en disgrâce auprès de sa Dame. A cette nouvelle, le chevalier désespéré perd la tête, court la forêt, est guéri de sa folie par trois jeunes filles qui ont besoin d'un défenseur, recommence à guerroyer, suivi d'un lion qu'il a sauvé d'un serpent, et fait, sous le nom de chevalier au lion, mainte et mainte prouesse, dont la renommée parvient à son épouse, qui espère en cet inconnu glorieux un vengeur; enfin, las de sa disgrâce, fort de cette gloire nouvelle, il se décide à recommencer le défi de la fontaine, force sa femme sans défenseur à implorer l'appui du chevalier au lion, qui n'est autre que le provocateur lui-même et son époux. La reconnaissance amène le pardon. Yvain est amnistié, pour son courage :

Ne se souvient de nul ennui,

dit le poète.

Ouvrons un autre roman : *Gligès*, et nous voilà devant *Roméo et Juliette*, au douzième siècle. Gligès aime Fénice, que son oncle l'empereur de Constantinople épouse malgré elle. Mais la jeune héroïne, grâce à un charme, se garde vierge pour celui qu'elle aime. Après de longues aventures, où Gligès se jette pour essayer d'oublier sa dame et dont la renommée ne fait qu'accroître l'amour de la fausse impératrice, les deux amoureux prennent une résolution suprême ; ils ont recours au philtre de Juliette. La ruse va réussir, lorsque trois médecins de Salerne passent à la cour, déclarent que l'impératrice n'est qu'endormie, s'engagent à la guérir et la soumettent à d'horribles épreuves pour l'éveiller. L'héroïne se laisse battre jusqu'au sang, se laisse verser du plomb bouillant dans la main, sans que la douleur lui arrache un geste qui perdrait son espérance. Sauvés par ce courage, les deux amants vivent heureux. A la fin pourtant, ils sont découverts et poursuivis ; mais l'empereur meurt à temps pour leur rendre la liberté avec le trône.

Cependant l'émotion redouble, les chevaliers s'agitent, les yeux des nobles dames vont se mouiller. Le poète chante les chagrins du cœur et trempe ses vers dans les larmes de la passion vraie. Il raconte les amours de Lancelot et plus d'une Françoise de Rimini rêve à de douces faiblesses.

Je traduirai en français moderne. Mais ce sera seulement pour rajeunir la langue. Sauf quelques longueurs, le poète n'a pas besoin d'interprète, et je risque au contraire de le défigurer en y touchant. J'ai conservé sa forme autant que possible, et si vous remarquez un manque de grâce, ou quelque recherche, ou un lieu commun moderne, vous n'en accuserez que le traducteur.

Cette fois, c'est à Marie de Champagne que le poète s'adresse :

Puisque Madame de Champagne
Veut que j'emprunte à la Bretagne
Un conte de bons chevaliers,
Je l'entreprendrai volontiers ;
Car je suis sien de corps et d'âme.
Sans plus d'éloge de ma dame,
Je commence. Un autre voudrait
Chanter sa louange, il dirait,
Et je viendrais en témoignage,
Qu'elle domine sans partage

Toutes les femmes de son temps
Comme un doux parfum de printemps.
Je ne suis pas celui qui donne
Tant d'éloges à sa patrone.
Dirai-je ce que chacun sent :
Qu'elle est pareille au diamant
Qui vaut cent perles souveraines,
Que, comtesse, elle vaut des reines?
Je n'en dirai rien, sur ma foi;
N'est-ce donc pas vrai, malgré moi?
Mais je dis à ma protectrice
Que sa volonté créatrice
Fit plus pour ce roman nouveau
Que tout l'effort de mon cerveau.
Or donc, Chrestien vous interprète
Le chevalier de la Charette.
Le sujet, le sens et le goût,
La comtesse lui donna tout,
Et le trouvère n'y met guère
Que sa volonté de bien faire.

Ce compliment n'est-il pas adroitement tourné, mesdames, pour un poète du douzième siècle?

Le type du chevalier varie ici. Son amour est illégitime. Lancelot, le fier pupille de la fée Viviane, aime l'épouse du roi Arthur lui-même, la belle Genièvre. La reine ayant été conquise dans un combat et emmenée en otage, Lancelot au désespoir court à sa recherche. Il est à pied; il rencontre une charrette, le conducteur qu'il interroge lui promet que, s'il veut y monter, il trouvera bientôt la reine. Or, cette charrette, dit le poète, était un pilori ambulant et servait à l'exécution des malfaiteurs, si bien que c'était une honte d'y monter et que l'on se signait à son passage : la charrette du bourreau enfin. La raison remontre tout cela à l'amoureux, la raison veut le dissuader de monter sur ce pilori.

La raison, qui n'est pas l'amour,
Lui dit qu'il maudira ce jour.
La raison qu'il ne peut comprendre
L'exhorte à ne rien entreprendre
Dont il ait honte ou déshonneur;
Mais sur les lèvres, non au cœur
Est la raison qui prêche et blâme,
Et l'amour est au fond de l'âme.

L'amour presse, ordonne à grand cri
Qu'il monte sur le pilori !
Qu'importent le blâme et la honte?
Amour le commande, il y monte.

Je passe les aventures et les batailles. Lancelot délivre la reine, mais une tache est sur son nom : il a été vu sur la charrette du déshonneur ! Quand il se présente devant elle, la femme aimée, qui dans ces romans est toujours la conscience vivante du chevalier, refuse de le voir. L'amant au désespoir, quitte la cour, et bientôt le bruit de sa mort s'y répand. A cette nouvelle, l'amour de Genièvre éclate, et sa passion n'a plus rien qui la contienne :

Tel deuil a de sa cruauté
Qu'elle en perd toute sa beauté.
« O malheureuse, se dit-elle,
A tout instant je me rappelle
Son retour à la cour du roi,
Quand mon ami vint devant moi,
Que j'aurais dû lui faire fête
Et que je détournai la tête
Sans l'écouter! Oh ! lorsqu'ainsi
Je le repoussai sans merci,
J'étais folle, Dieu me pardonne !
Non! j'étais cruelle et félonne!
Je l'ai tué, sans cœur, sans foi !
Souriant, il venait à moi,
Il comptait me trouver joyeuse,
Reconnaissante, gracieuse,
Et je ne voulus pas le voir !
Il en est mort de désespoir!
C'est moi, c'est moi qui l'assassine !
Ah! si, du moins, bonté divine,
Une fois avant son trépas
Je l'avais pressé dans mes bras!

Ce dernier regret est d'une grande vérité de passion.

Puisqu'il est mort, je dois le suivre!
Honte à moi, si je pouvais vivre!
Que me sert la vie aujourd'hui?
A quoi? mais à pleurer sur lui!
Qu'il eût trouvé douce, adorable
Ma peine, hélas! irréparable!

Oui, mieux vaut pleurer que mourir,
Mieux vaut pour mon ami souffrir,
Garder sa mémoire chérie,
Porter son deuil toute ma vie,
Souffrir regret toujours nouveau
Que me reposer au tombeau!

Cependant Lancelot, vous l'avez deviné, n'est pas mort, et Genièvre pourra le presser dans ses bras. Que de fois n'a-t-on pas dû demander au poète le récit de leur première entrevue.

Genièvre va au devant du chevalier, elle le fait asseoir auprès d'elle, ils causent.

La matière ne leur faillait,
Amour assez leur en baillait.

Ils s'expliquent. Lancelot approuve la reine d'être sévère sur l'honneur de son chevalier, il demande un pardon qui n'est pas refusé. Je traduis encore et ce sera un peu long, c'est le charmant défaut des amours.

« Dame, fait-il, je vous rends grâce,
Mais je ne puis à cette place
Tout dire ce que je voudrais;
Volontiers je vous parlerais
Plus à loisir, s'il pouvait être. »
Alors la reine, une fenêtre
Lui montre de l'œil, non du doigt.

Trait charmant.

Et dit : « Venez jusques à moi
Dans la nuit à cette fenêtre,
Quand dormiront valets et maître.
Je serai dedans, vous dehors.
Les barreaux sont serrés et forts,
On me garde d'un œil sévère;
Nous ne nous approcherons guère
Que de la voix ou de la main.
Mais s'il vous plaît, jusqu'à demain,
J'y demeurerai pour vous plaire;
Aux regards sachez vous soustraire. » —
Lancelot part la joie au cœur,
Il oublie, au sein du bonheur,

Sa peine et sa mésaventure.
Mais la nuit tarde, le jour dure,
Le jour lutte et ne veut plier,
Ce jour lui semble un an entier!
Enfin la nuit a la victoire
Et met tout sous sa cape noire.
Lancelot se dit épuisé,
Tant de fatigues l'ont brisé!
Il veut du repos, il se couche;
Mais, quand on le croit sur sa couche,
Il se lève et ne se plaint point
De voir que nul astre ne point,
Et qu'en la maison tout entière
Il ne reste aucune lumière.

Le héros trouve la reine à la fenêtre, mais après les premiers élans de bonheur, Lancelot souffre d'être ainsi séparé d'elle, et tous deux maudissent les barreaux de fer. Ah! si la reine y consent, les barreaux ne l'arrêteront pas.—Ils sont durs à plier et forts à rompre, dit la reine, qui oublie sa précaution. Mais l'amant répond :

Dame, dit-il, point ne vous chaille.
Il n'est fer ni grille qui vaille.
Rien, hors vous, ne peut m'empêcher
Que de vous je puisse approcher.

La tendre et respectueuse parole d'amour!

Si votre volonté l'octroie
Toute m'est ouverte la voie;
Mais, dame, si vous me blâmez,
Les chemins me seront fermés,
Je n'entrerais pour rien au monde.

La reine est désarmée par tant de respect. Ce n'est pas moi qui vous retient, dit-elle, et déjà Lancelot est à ses genoux, et le conteur s'arrête.

Il leur advint un bonheur tel
Que n'en eut jamais nul mortel.
Mais je garderai le mystère
Sur ces choses que l'on doit taire,
Car le bonheur le plus parfait
Est celui que le conteur tait.

Dans les noces d'Érec et d'Énide, le poète avait été un peu plus loin, sans cesser d'être chaste, car l'amour qu'il avait à peindre était légitime.

L'épouse devient moins rigide,
Bientôt plus rien ne l'intimide,
Quoi qu'il voulût, elle cédait;
Avant qu'il fît jour, elle avait
Perdu le doux nom de pucelle;
Au matin fut dame nouvelle.

Jamais le poète du douzième siècle n'abandonne cette naïveté pudique de l'invention, ni cette chasteté d'expression qui le distinguent entre tous.

Mais un autre roman nous réclame.

Les amours de *Tristan et d'Yseut* rappellent les plus vives émotions du cœur. Tristan, chargé par le roi Marc, son oncle, d'aller demander pour lui la belle Yseut en mariage, l'obtient et la ramène à la cour. En route, ils boivent par erreur un breuvage d'amour destiné au roi, et les voilà liés d'une chaîne éternelle. Le noble chevalier oublie les combats, oublie le devoir, pour la gente dame. A côté de cette passion invincible, de ces deux caractères, modèles de sensibilité, victimes de l'amour, le poète a placé le roi Marc, emporté, mais bon; violent et jaloux, mais crédule et confiant; plein d'une naïve bonne foi et de généreuses faiblesses, cœur facile à tromper et débordant de clémence. Si l'amour d'Yseut était volontairement coupable, ce type de mari trompé pourrait être ridicule et serait immoral. Cet amour est l'effet d'un charme; il expose les amants à mille épreuves et ne les rend heureux qu'au prix de mille souffrances; le sentiment moral l'exige. Mais l'on peut sympathiser avec leurs peines, et ce que leur coûte un instant de bonheur nous intéresse. Dix fois, ils échappent à la mort, car leur faute est involontaire. Ils échappent, grâce non seulement au courage du héros et au mérite de la reine, idole du peuple; mais aussi, grâce au caractère du roi qui toujours recule dans le doute et cède à la bonté; et ce caractère est possible, vrai et touchant, aussi touchant dans ses alternatives de colère et de faiblesse, de vengeance et de pardon, que les amants dans leurs épreuves, leurs repentirs et leurs fautes. Ainsi le poète est parvenu à

harmoniser ces trois personnages, ces passions ennemies, et l'on peut s'intéresser tout à la fois à ces trois victimes d'un philtre d'amour.

Une petite scène peint cette situation avec un art délicat. Je l'ai abrégée.

Tristan et Yseut, fugitifs, échappés au bûcher, dorment dans la forêt :

Leur couche était sur l'herbe verte,
Yseut de feuilles l'a couverte,
Elle en arrange un lit épais,
Et tout d'abord s'y couche en paix.
Tristan entre eux pose sa lame
Qui veille à l'honneur de sa dame;
Ils restent vêtus, et l'amant
La tient sur son cœur tendrement.
Un si vif amour les rassemble!
Vent ne souffle, feuille ne tremble,
Un rameau sur Yseut descend;
Ils s'endorment en s'embrassant.

Or, écoutez une aventure.
Tant qu'ils dorment sur la verdure,
Un forestier vient à passer,
Les voit et court les dénoncer.
Tristan dort auprès de sa mie.
Le roi s'arme et court, ô furie.
Ils ne peuvent plus s'échapper,
Il tient le glaive, il va frapper!
Mais quand il voit Yseut vêtue,
Quand il voit entre eux l'arme nue :
« Dieu, dit-il, que faire aujourd'hui?
Pourquoi l'épée entre elle et lui?
Le crime ainsi point ne conspire.
Ils dorment, je ne puis l'occire,
Et si j'éveille ce dormeur,
L'un de nous mourra. Sur l'honneur,
Non, partons, dit le bon monarque,
Mais en leur laissant quelque marque,
Pour qu'ils sachent bien au réveil
Que j'eus pitié de leur sommeil. »

Et le roi, ému, désarmé, change d'anneau avec Yseut, de glaive avec Tristan et les laisse dormir. Un rêve les réveille. Yseut voit à son doigt l'anneau de son époux. Tristan saisit son

glaive, c'est celui du roi. Les amants ont échappé à un danger de mort.

Remarquez l'habileté des transitions de notre poète. Est-il rien de gracieux comme ce vers : « Tristan dort auprès de sa mie. »

Un autre danger avait déjà menacé les fugitifs et avait servi au poète à montrer sa délicatesse d'idée et de forme.

Le chien de Tristan était attaché et n'avait pu le suivre. Il devient triste, refuse le boire et le manger, excite la pitié de tout le monde et l'admiration du roi. Mais les barons, jaloux de Tristan, s'avisent d'exploiter les bons instincts d'Husdant contre les fugitifs et le roi met en liberté le chien, qui se jette aussitôt, avec des cris de joie, sur les traces de son maître.

Tristan était avec la reine
Dans un épais taillis de chêne ;
Il s'effraie, il bande son arc.
Husdant vient, suivi du roi Marc
Sans doute, et leur mort est certaine.
Mais ils se sont cachés à peine
Que, courant, criant, haletant,
Le chien roule aux pieds de Tristan,
Court vers Yseut, gémit, aboie,
Ne sait comment montrer sa joie,
Va de Tristan à Gouvernal (1),
Et court faire fête au cheval.
Tristan s'émeut : « C'est notre perte !
Dit-il, ma trace est découverte. »

Il ne reste qu'une seule ressource aux fugitifs, c'est de tuer le chien. Tristan y songe, Yseut lui demande grâce. Elle a entendu dire qu'on pouvait exercer un chien à rester muet, même en chasse, et Tristan commence aussitôt :

Et Tristan au bois va chasser ;
Il vise un daim que son trait frappe :
Le sang jaillit, et le chien jappe ;
Le daim ensanglanté s'enfuit ;
Le chien en criant le poursuit,

(1) C'est le nom du ~~cheval de Tristan~~. maître (qui commence) de Tristan : qui l'a élevé.

De ses cris tout le bois résonne.
Tristan le saisit et lui donne
De grands coups; le chien détourné
L'interroge, l'œil étonné;
Il se tait; que faut-il qu'il fasse?
Voilà qu'il a perdu la trace!
Tristan le remet en chemin,
Husdant d'abord reste incertain,
Puis il court, jappant de plus belle,
Et la leçon se renouvelle.
Or, Tristan si bien le dressa
Qu'un mois à peine se passa
Que, dans l'eau, sur l'herbe ou la glace,
Le chien muet suivait la trace,
Et que l'intelligent limier,
Sans un cri forçait le gibier.

Voilà par quels épisodes le poète embellit son œuvre et fait aimer ses héros.

Cependant, le charme ne doit durer que trois ans, ses effets s'arrêtent et les amants sont rendus à la raison. Que fait le poète? Vont-ils avoir horreur de leur crime, s'accuser l'un l'autre, se quereller, se séparer après s'être profané l'esprit et le cœur dans leurs plus tendres souvenirs, après des scènes de dépit, de reproche et d'aigreur dont l'*Adolphe* de Benjamin Constant présente un saisissant tableau, grand et moral spectacle? Non! Cette chute est naturelle pour les amours coupables, ce retour des choses mauvaises est vrai pour les âmes corrompues. Mais, dans le cœur de nos héros, l'amour n'est pas volontairement criminel, il subsiste en s'épurant; échappé à la tyrannie du philtre, il s'épanouit dans la liberté, s'élève avec le repentir et prend un charme mélancolique nouveau. Tristan et Yseut se sont trop aimés pour pouvoir cesser de s'aimer jamais! C'est là une idée de génie. Il devait bien comprendre le cœur humain, le poète qui la conçut et l'exécuta, et quelle émotion devait remplir l'auditoire quand le trouvère se levait pour chanter la séparation de Tristan et d'Yseut.

Encore une citation, et elle sera longue, messieurs. J'ai ouï dire qu'un artiste du Théâtre Français, le vieux Prévost, si je ne me trompe, devait, dans un rôle de vieillard, raconter une longue histoire. Il n'y avait qu'une voix dans les répétitions : le public n'écoutera pas jusqu'au bout. Prévost dit à l'auteur : Permettez-

moi d'ajouter quelques mots au début et j'espère faire passer le reste. A la représentation, le bon vieillard, avant de commencer l'effrayante tirade, dit : Ce sera un peu long! et il le dit avec une telle bonhomie qu'il fut écouté. Je ne puis espérer ce succès pour le poète que j'interprète, mais j'espère que la vérité, la grâce, l'émotion, tout ce qui vient de lui vous fera oublier le traducteur et écouter patiemment cette dernière kyrielle de vers.

Le charme est donc expiré :

Tristan repentant se lamente :
« Mon Dieu, quel destin me tourmente!
J'aurai perdu trois ans entiers
Loin des cours, loin des chevaliers ;
Je suis banni de ma patrie,
J'ai quitté la chevalerie
Et je languis, précipité
Dans la peine et l'oisiveté.
Ah! sans ce poison qui dévore,
Mon oncle m'aimerait encore!
Je devrais être en cour de roi
Et cent damoiseaux avec moi
Qui me serviraient de leurs armes!
Je devrais, bravant les alarmes,
Chercher, dans les lointains climats
Les aventures des combats.
Combien je plains la noble reine
Qui dort dans le bois sous le chêne,
Et qui devrait marcher toujours
Dans l'or, la soie et le velours!
C'est pour moi qu'elle est en disgrâce.
Ah! vers le ciel je crierai grâce
Pour qu'à mon oncle désormais
Je laisse son épouse en paix. »

Yseut se lamente de son côté :

Yseut partage sa tristesse :
« Las! qu'ai-je fait de ma jeunesse?
Je suis reine et j'en perds le nom...
Un philtre a troublé ma raison.
Je vis au bois comme une serve ;
Il n'est personne qui me serve,
Lorsque les filles de seigneur
Devraient tenir à grand honneur

De se presser sur mon passage
Et de me rendre leur hommage,
Et moi je les protégerais,
En bon lieu je les marierais.
Ami Tristan, dans quel servage
Nous jeta l'amoureux breuvage! »
« Gente reine, lui répond-il,
Nos jours se fanent dans l'exil!
Si par un conseil efficace
Près du roi je rentrais en grâce
Et qu'il voulût tout oublier,
Il n'est baron ni chevalier
Qui jamais osât, chère dame,
Sur nos amours jeter le blâme
Sans me trouver sur son chemin
Pour vous défendre, épée en main.
Si le roi me faisait la grâce
Que dans votre cour je restasse
Je le servirais, sur l'honneur,
Comme mon oncle et mon seigneur.
Mais s'il vous reprend et m'exile,
Je m'en irai loin de cette île,
Suivi de mon seul écuyer,
Pour un autre roi guerroyer;
J'irai servir un autre maître;
Mais, en quel lieu que je pusse être,
Je ne pourrais vous oublier,
Je serais votre chevalier;
Et jamais je n'eusse en ma vie
Voulu vous quitter, gente amie,
Sans ce long et cruel émoi
Que vous avez souffert pour moi.
Pour moi vous cessez d'être reine,
Quand vous pourriez, en souveraine
Près du roi trôner à la cour,
Belle, sans ce poison d'amour. »

Ils vont consulter un ermite qui demande au roi leur grâce. Le roi pardonne, et reprend la reine; il garderait Tristan, mais la cour murmure : Tristan ira en exil. La séparation va briser le cœur des amants. Tristan pleure, il demande à Yseut son anneau. Il lui fait promettre de ne rien refuser au messager qui en sera porteur. Yseut lui demande son chien de chasse qu'ils ont appris à chasser sans aboyer et qui a partagé tous leurs dangers. Le roi arrive et les amants se rapprochent encore. La séparation qui les affligeait de loin, de près les effraie.

« Tristan ! écoute ! un dernier mot !
Sur le sage conseil du prêtre,
Tu me rends au roi Marc, mon maître.
Mais, je t'en prie, ô doux ami,
Ne quitte pas ce pays-ci
Avant de voir, m'ayant rendue,
Comment le roi m'aura reçue.
Quand tu m'auras remise au roi,
Reste dans la forêt pour moi.
C'est moi, ton amour, qui t'implore,
Reste dans la forêt encore,
Tu peux y rester sans ennui :
Nous y dormîmes mainte nuit !

Me reprocherez-vous ces citations trop longues peut-être? Non, vous avez noté trop de traits délicats, et vous vous souvenez que ces romans ont été lus dans cette même ville sans doute, il y a plus de six siècles, et qu'ils ont intéressé et ému, en prose et vers, plusieurs générations de nos ancêtres.

Ces amours étaient illégitimes, ils ne pouvaient rester impunis. Lancelot ne peut conquérir le Graal, et tombe misérablement. Genièvre meurt pénitente dans un monastère. Une version en prose du roman de Tristan fait frapper le héros par le roi jaloux qui le surprend dans un rendez-vous. Après cet acte de colère, le roi, fidèle à son caractère, s'attendrit sur son neveu et lui permet de voir Yseut une dernière fois avant de mourir. Le dénoûment de la version du poème qui nous reste est autre. Tristan pour combattre son amour, a épousé, en exil, la fille d'un prince. Blessé dans un combat, il envoie à Yseut son anneau et l'appelle à son lit de mort. Yseut n'hésite point. Mais l'épouse de Tristan est jalouse, elle annonce au mourant qu'Yseut a refusé. Tristan meurt. Yseut n'arrive que pour couvrir son cadavre de baisers et mourir à ses côtés.

Voilà comment les poètes chantaient l'amour au douzième siècle. Mais le roman ne s'est pas arrêté là. Après les simples aventures et les amours légitimes, après les luttes et les souffrances de la passion coupable, les poètes ont abordé des sujets ayant une portée qu'on peut appeler philosophique. J'en citerai deux : l'un est Perceval le Gallois, écrit pour Philippe d'Alsace et complété pour la fille de Bauduin de Constantinople, Jeanne de Flandre. Mais ce poème a plus de quarante mille et quelquefois plus de soixante mille vers. Je ne puis en aborder l'analyse.

Son sujet peut s'exprimer en quelques mots : c'est la recherche de la perfection humaine et comme l'épopée de l'idéal. L'autre est un tout petit poème du même Chrestien de Troyes : *Guillaume d'Angleterre.*

L'idée qui ressort de ce roman, j'hésite à l'exprimer aussitôt, vous penseriez que je prête au poète du douzième siècle les sentiments de notre époque. « Un apôtre des idées nouvelles n'eût rien inventé de mieux, » dit un écrivain français (M. Tarbé), en parlant d'un des traits du poème, et il aurait pu le dire avec autant de raison du fond de l'œuvre. Jugez-en.

Guillaume, roi d'Angleterre, a signalé les premières années de son règne par des spoliations et des injustices. Quand la mesure est comble et qu'il croit jouir en paix de son royaume, une vision vengeresse le poursuit, lui criant au milieu du tonnerre et des éclairs :

Roi, va en exil !

Guillaume terrifié consulte son chapelain, qui lui répond : Je ne sais si cet avis vient du ciel,

Mais je sais bien que vous tenez
Mainte chose où droit vous n'avez.

Et il lui conseille de faire crier par tout le royaume qu'il est prêt à rendre à chacun ce qui lui est dû :

Ne retenez aucun castel.

Le roi restitue tout ce qu'il a usurpé ; mais la voix terrible n'est pas apaisée : Va en exil ! lui crie-t-elle encore.

Nouveau conseil du chapelain, qui n'oublie pas sa chapelle :

Partager votre or, votre argent,
Partagez à la pauvre gent,
Aux maisons-Dieu et aux églises ;
Là sont les aumônes bien mises.

Guillaume obéit, mais la voix crie et menace toujours. Dieu a condamné à l'exil le mauvais roi !

A la troisième vision, le doute n'est plus possible et le roi se

soumet. Mais que va-t-il faire en exil? Va-t-il, comme les chevaliers en disgrâce d'amour, courir les aventures, s'illustrer dans les tournois, conquérir un grand nom au service d'une bonne cause, mériter le trône par une gloire périlleuse et utile? L'esprit des romans de chevalerie le voudrait ainsi. Le poète a pensé autrement. Pour toute prouesse, le roi devient valet d'un marchand.

A peine évadé de son palais, Guillaume est assailli de mille accidents qui le séparent de sa femme. Les animaux mêmes se tournent contre lui. La reine vient de lui donner deux fils jumeaux, nés au seuil de l'exil; un loup emporte un des enfants, des marchands s'emparent de la reine et de l'autre enfant. Un aigle ravit au roi sa bourse. Séparé des siens, repoussé des hommes, dépouillé de tout, le roi est prêt à l'expiation. Alors, un marchand prend à son service le roi Guillaume, qui est devenu Gui le manant.

« Or, dis-moi, Gui, que sais-tu faire?
Sauras-tu l'eau de mon puits traire,
Sauras-tu mes chevaux torcher
Et mes anguilles écorcher?
Sauras-tu mes oiseaux larder?
Sauras-tu ma maison garder,
Et la tenir toujours bien nette?
Sauras-tu mener ma charrette? »
« Sire, fait Gui, je n'ai refus
De tout ce faire et encor plus!

Donc, ajoute le poète :

En lieu de valet, sert le roi
Très volontiers chez le bourgeois.

Telles sont les prouesses réservées au roi d'Angleterre. Les barons féodaux croyaient à l'impunité de la force, et voilà qu'un poète va de châteaux en châteaux leur annoncer que les monarques eux-mêmes sont soumis à la loi du remords, et chanter un roi qui rachète ses crimes en s'abaissant au rang de ces manants qu'ils foulent aux pieds. Non, je ne me trompe pas quand je vois dans les romans du douzième siècle la mission civilisatrice du poète!

Le roi monte vite en grade dans la domesticité du bourgeois, et quand le marchand a vu par une longue expérience quel homme loyal et utile il a pris à son service, il lui propose de faire le commerce pour son compte; son maître lui prêtera quatre livres d'or sans intérêt.

Or un jour il l'appelle à lui,
Puis il lui dit : « S'il te plaît, Gui,
Je te prêterai volontiers
Quatre livres de mes deniers
Pour aller gagner et aquerre
En Flandres ou en Angleterre;
Et je n'en veux ma part avoir,
Mais tu me rendras mon avoir,
Et le gain sera tout pour toi;
Et, si tu gagnais devers toi
Deux cents marcs d'argent de conquêt,
Je n'en prendrais nul intérêt. »

Après vingt ans de labeur obscur, un dernier sacrifice complète l'expiation. Le roi est allé faire négoce en Angleterre, il y est reconnu de son neveu qui occupe son trône et qui veut le lui rendre. Guillaume refuse et cette épreuve est la dernière. Alors tout change et la nature se charge encore d'exécuter les décrets du ciel. Un orage égare le vaisseau de Gui et le fait échouer dans le pays où il retrouvera sa femme et ses enfants. La nature a donné le signal, le développement des caractères fera le reste. Guillaume, pardonné de Dieu, reprend petit à petit son caractère de roi. Au milieu d'un festin qui lui est offert et où sa femme ne le reconnaît pas, il voit de beaux chiens de chasse et tombe dans une profonde rêverie; il croit entendre les cris des chiens, il croit voir le gibier, il se croit lui-même à la chasse : la chasse, ce plaisir de roi. A ce symptôme, son épouse s'émeut, le reconnaît et lui offre une belle chasse pour le lendemain. Car elle est presque reine de ce pays dont le prince veut l'épouser. Avant que Guillaume n'entre en chasse, elle lui recommande de ne pas pénétrer sur le territoire voisin où sont ses ennemis. Gui promet. Mais est-ce qu'un roi s'arrête quand il poursuit le cerf? Guillaume ne connaît pas de frontière, et ce nouveau trait de son caractère royal qui reparaît, lui fait retrouver ses fils.

Deux officiers du comte voisin arrêtent cet imprudent chasseurs et lui crient :

Trop avez vécu, rendez vous!

Le roi demande la vie avec orgueil et menace. Les officiers s'étonnent :

Quoi donc? vassal, de quel'manière?
Est-ce menace avec prière?

Le roi répond :

Ne frappez point, respectez-moi,
Car vous auriez tué un roi.
— Un roi! — Certes. — D'où? — D'Angleterre?

Gui menacé s'est relevé roi! Il a repris tout l'orgueil de sa couronne. Ce beau trait de caractère et les explications qu'il amène lui font reconnaître dans les deux officiers ses deux enfants nés au premier jour de l'exil.

Berthe aux grands pieds, dans le roman du trouvère brabançon, Adenet le roi, pour se défendre d'une violence à sa pudeur, oublie qu'elle a juré de cacher son rang et s'écrie : Je suis reine de France.

Chrestien de Troyes avait fait dire longtemps auparavant à Gui le marchand : Je suis roi d'Angleterre!

On reconnaît ici ce grand art qui consiste à faire sortir les peripéties, non du hasard d'événements faciles à inventer, mais des mouvements du cœur et des traits de caractère, difficiles à peindre.

Tel est ce roman de chevalerie. Je m'étonnerais d'y rencontrer de telles conceptions, si je ne connaissais l'état de nos communes au moyen age, leur noble esprit d'industrie, leurs idées contre l'usure et le sentiment démocratique des guildes et des métiers. C'est l'esprit de la bourgeoisie industrieuse et libre qui domine ce petit poème. La réhabilitation du crime par le travail en est l'idée-mère. Le poète y essaie le premier chant d'une chevalerie nouvelle, d'une chevalerie qui a fait la grandeur de nos communes et qui, après bien des siècles, reste en-

core aujourd'hui l'unique salut de la société, le véritable honneur des peuples, la seule vraie aristocratie : le travail.

Nous pouvons déjà nous faire une idée de ces conférences poétiques de la fin du douzième siècle, dans les cours de Hainaut et de Flandre. Ces romans se distinguent par le fond et par la forme. Les chansons historiques, épopée naissante, employaient le vers de dix et quelquefois de douze syllabes, rarement les rimes suivies, plus souvent des couplets de vingt, trente, quarante rimes semblables. Les romanciers nouveaux préférèrent le vers de huit syllabes, à rimes suivies deux à deux, vers au pied leste, à l'allure légère, qui permet tous les tons à la fantaisie et que devaient manier si bien La Fontaine, Gresset et Voltaire. Ce genre, en effet, n'a pas le ton grandiose, le récit large et vigoureux de l'épopée. Il prend les mouvements vifs et faciles du conte, il aime à passer d'un ton à l'autre avec une aisance variée. C'est plutôt Ovide que Virgile, ce n'est pas Homère, c'est Arioste.

Le fond de ces poèmes diffère davantage encore : les chants historiques mettent bien en scène les rencontres des jeunes filles et des chevaliers, les mariages, les combats suscités par la rivalité des amants ou la vengeance des époux. Ils ne font pas chanter le cœur humain. Les romans de la Table Ronde font plus que peindre les relations de la vie, ils créent le sentiment, ils font chanter et pleurer les passions, ils ajoutent à la lyre des trouvères une corde d'or : l'amour.

Les chansons de gestes connaissent les instincts généreux, montrent des types de courage et d'honneur, peignent l'histoire et les mœurs, telles qu'elles sont, avec leurs côtés humains, avec leurs barbaries. Les romans de chevalerie représentent plutôt l'homme tel qu'il devrait être ; ce qui y reste de l'histoire est dominé par la légende ; ce qui y reste des mœurs du temps est dominé par le type du cœur humain. L'époque y est représentée par tout ce qu'elle peut rêver de plus noble et de plus tendre. Les rêves de l'époque sont aussi de l'époque, la grande erreur des réalistes est d'oublier cela. — Rêves, si l'on veut ! utopie, je l'accorde ! mais le rêve des âmes généreuses ! mais l'utopie du perfectionnement humain et de l'adoucissement des mœurs ; car, de tout temps, l'idéal sera le phare du progrès !

Reportons-nous aux mœurs du temps ; rappelons-nous seu-

lement la crudité d'idée et d'expression de certains fabliaux qu se récitaient cependant dans les cours, de certains mystères qu'on représentait cependant dans les églises; comparons à cette grossièreté du style, répondant à la grossièreté des mœurs, à ces licences des trouvères, acceptées par leur auditoire, comparons la délicatesse, la grâce, la pudeur que le romancier de l'idéal prête à ses scènes d'amour, et nous comprendrons la portée de son œuvre.

Se taire sur des choses qui sont dans tous les cœurs, condamner et maudire des passions imposées par la nature, quelle inutile sagesse et quelle morale vaine! ce n'est ni de l'art, ni de l'apostolat. Mais aborder hardiment tout ce qui remue l'homme dans ses sens et dans son cœur, pour opposer à des mœurs brutales, brutalement peintes, un modèle de noblesse et de pudeur, pour prêter même à l'adultère tant de candeur dans la passion, tant de chasteté dans l'abandon, c'était se montrer à la fois artiste et moralisateur, c'était purifier des passions que nul ne supprimera, c'était parler au sens pour élever l'âme.

Une des grandes difficultés d'un art qui n'est pas un sermon, et qui doit plaire pour moraliser, sera toujours de remuer les fibres du cœur sans franchir les limites du beau moral. Le roman de chevalerie n'a pas manqué à ce but, et ses types sont vrais encore aujourd'hui. Bien des choses vieillisssent dans l'art, les romans se fanent vite, on ne peut plus s'intéresser aux tournois et aux aventures chevaleresques; mais ce qui dure, ce qui reste beau, ce qui est vraiment grand, c'est le cœur humain.

En résumé, le poète de Philippe d'Alsace et de Marie de Champagne apporta dans la poésie du moyen âge un genre nouveau : le roman en vers; dans la peinture de l'amour, des couleurs nouvelles : le sentiment; dans les mœurs de l'époque, une vivifiante lumière : l'idéal.

L'idéal cependant n'est pas sans présenter bien des dangers. Que de fois ses hymnes n'ont-ils pas été pour les âmes et pour les nations le chant de la Syrène? Un chef-d'œuvre a personnifié les dangers de la chevalerie, dans un type aussi immortel que Lancelot, Tristan et Perceval : Don Quichotte! Mais Cervantès ne s'attaquait qu'aux défauts de cette littérature et aux folies de sa décadence. Les qualités des premières œuvres : le culte de la femme, le respect des vaincus, la générosité dans les

combats et la pudeur dans l'amour, ne sont pas matière à parodie, et cet apostolat des poètes n'a pas été sans utilité au moyen âge. Les mœurs s'adoucirent peu à peu et les chroniqueurs en signalent d'heureux effets sur les comtes de Hainaut eux-mêmes. Jacques de Guyse prête à Bauduin V un discours aux pairs du pays, plein de généreux sentiments sur l'honneur, et Gislebert fait l'éloge de la fidélité conjugale de Bauduin VI :

« L'époux de Marie de Champagne, dit-il, quoique jeune chevalier, vécut chaste, méprisa toute autre femme que la sienne, l'aima d'un amour fervent et se contenta de son épouse. — Ce qui est rare aujourd'hui, ajoute naïvement le chroniqueur. »

Cet époux fidèle monta sur le trône de Constantinople et ce grand souvenir historique nous signale un autre danger de la chevalerie. L'idéal du héros a produit plus de croisés que de Dons Quichottes. Cervantès porta le dernier coup à une littérature dégénérée. Mais combien les esprits généreux du moyen âge n'auraient-ils pas eu besoin d'un chef-d'œuvre qui leur dénonçât les dangers de la croisade ! La croisade — malgré des résultats indirects que je ne veux pas nier — ne donna que trop souvent prise aux criminels projets de l'ambition. Pendant que les chevaliers couraient à la terre sainte, les Machiavels accaparaient la richesse et la puissance, envahissaient le sol sacré de la patrie.

Philippe d'Alsace et Bauduin le Courageux avaient tenu en échec l'ambition naissante de Philippe-Auguste. La diversion des croisades livra nos belles provinces à ce roi fourbe et violent qui n'eut d'auguste que le nom, et que son peuple lui-même appelait Philippe le Borgne. Philippe d'Alsace étant mort de la peste devant Saint-Jean-d'Acre, aussitôt le roi de France s'enfuit de la croisade comme un transfuge, pour se jeter sur la Flandre comme un larron, la Flandre, domaine de son tuteur et héritage de son beau-frère. Le roi abandonne le poste du chrétien pour les expéditions du corsaire et du parjure. Je dis parjure et j'en ai le droit, car tous les souverains avaient solennellement juré de respecter les domaines des croisés pendant leur absence. Heureusement, Baudouin V n'avait pas pris la croix, il fut prévenu à temps par son chroniqueur Gislebert et le guet-apens de l'invasion fut déjoué.

Bauduin VI, qui succéda bientôt à son père en Hainaut et en Flandre, se laissa prendre à la gloire de faire chevalerie pour le tombeau du Christ. Il conquit un trône, mais cette grande gloire servit les projets de nos ennemis. Marie de Champagne avait voulu le suivre; elle venait de mettre au monde sa seconde fille; à peine délivrée, elle part pour l'Orient, arrive à Ptolemaïs, y apprend la prise de Constantinople, et meurt, de joie disent les chroniqueurs, et de fatigue, ont-ils soin d'ajouter pour être vrais. La jeune mère laissait deux orphelines sous la griffe du roi de France. Philippe-Auguste avait déjà répudié Isabelle de Hainaut; il va s'emparer en trahison des deux filles de Bauduin, et se jeter comme un loup sur ses provinces. Vous connaissez les malheurs de cette époque et de cette famille; leur cause première est cette croisade illustre qui fit d'un comte de Hainaut et de Flandre un sublime empereur. La grande solennité du 16 mai 1204 dans la basilique de Sainte-Sophie, prépare le grand désastre du 27 juillet 1214 dans les plaines de Flandre, et à ce cri de joie et d'orgueil : Bauduin est empereur de Constantinople, j'entends un terrible écho qui répond : La patrie est vaincue à Bouvines!

Ainsi, toutes ces splendeurs chevaleresques, tous ces rêves d'idéal, toute cette poésie charmante s'éclipsèrent devant les effroyables réalités de l'ambition et du crime. Tout ce qu'il y avait de grand, de généreux, de confiant dans les âmes, fut exploité, trompé, pris au piége, foulé aux pieds par le parjure et la conquête! Quelle indignation, ces trahisons et ces violences ne devaient-elles pas jeter au cœur des poètes qui chantaient l'honneur! Quesne de Béthune maudira la défection de Philippe-Auguste. Le Roman du Renard recevra de nouvelles branches pour flageller tous les machiavels. Poètes de l'amour, place aux muses vengeresses! Place aux mâles indignations qui font les beaux vers! A nous les tribuns et les satiriques! A nous l'épée de Léonidas, la lyre de Tyrtée et le fouet de Juvénal. Ce n'est plus l'honneur, l'amour, l'idéal qu'il faut chanter! il faut maudire les despotes et venger la patrie!

Ce devoir ne sera pas négligé. Mais cette époque n'oubliera pas cependant la poésie de l'amour, le roman de l'idéal qu'elle a vu passer comme un rayon du printemps entre deux nuages : cette littérature était acquise à l'esprit humain. Les œuvres inachevées comme le *Lancelot* vont être terminées; d'autres,

comme *Perceval*, seront augmentées, complétées, délayées sans fin. Toutes seront imitées, recopiées, refaites, traduites, mises en prose, et passeront de langue en langue, de main en main, pendant plusieurs siècles; et, à la première aube de paix, les filles de Marie de Champagne verront cet astre se lever encore sur la patrie. Car l'ambition passe, flétrie et vaincue; le crime trouve des juges et des vengeurs; mais la poésie, soit qu'elle chante l'idéal, soit qu'elle flagelle le crime, la poésie, comme l'amour, est éternelle!

TABLE DES CONFÉRENCES

FORMANT LE PREMIER VOLUME

ERRATA

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DES LETTRES EN BELGIQUE

Page 26, ligne 11. — Au lieu de : *sans poètes*, lisez : *sans sculpteurs*.

SOUVENIRS DES TEMPS ANTÉHISTORIQUES

Page 10, ligne 36. — Au lieu de : *tradition*, lisez : *traduction*.

CÉSAR ET LES CHRONIQUES DU MOYEN AGE

Page 2, ligne 11, et page 4, ligne 15. — Au lieu de : 20 *pages*, lisez : 80 *pages*.
Page 5, ligne 32. — Au lieu de : *vainqueurs*, lisez : *vengeurs*.
Page 19, ligne 39. — Au lieu de : *l'incendie portée*, lisez : *l'incendie porté*.

LE ROMANCERO MEROVINGIEN

Page 6, ligne 35. — Au lieu de : *est passée*, lisez : *a passé*.
Page 8, ligne 7. — Au lieu de : *par* le cycle d'Homère, lisez : *pour*, etc.
Page 9, ligne 19. Cette ligne contient le second vers de la traduction, qui aurait dû être imprimé en plus petits caractères et aligné avec le premier vers.

CHARLEMAGNE, SES CHRONIQUES ET SES POÈTES

Page 5, ligne 19. — Au lieu de : *la fille*, lisez : *les filles*.
Page 17, ligne 18. — Au lieu de : Aymon est *aussi*, lisez : Aymon est *ici*.
Page 18, ligne 1. — Au lieu de : *Vans*, lisez : *V ans*.
Page 18, ligne 18. — Au lieu de : *par* l'amour, lisez : *pour* l'amour.

LÉGENDES SUR L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME EN BELGIQUE

Page 5, ligne 1. — Au lieu de : *famille de rois*, lisez : *famille des rois*.
Page 13, ligne 3. — Au lieu de : la revanche *de* l'esprit romain, lisez : *sur* l'esprit romain.
Page 15, ligne 2. — Au lieu de : expiation, la vie rayonna, *etc.*, lisez : expiation ; la vie rayonne, *etc.*

ERRATA

RATHER

Page 5, ligne 15. — Au lieu de : *lui fit*, lisez : *le fit*.
Page 5, ligne 35. — Au lieu de : *en dessous*, lisez : *au dessous*.
Page 13, ligne 30. — Au lieu de : *préférant*, lisez : *aimant mieux*.

PERCEVAL

Page 2, ligne 3. — Au lieu de : *porté sur le miracle*, lisez : *porté par un miracle*.
Page 2, ligne 4. — Au lieu de : *était abordé*, lisez : *avait abordé*.
Page 8, ligne 36. — Au lieu de : *le Taliésin*, lisez : *Taliésin*.
Page 14, ligne 5. — Au lieu de : *bientôt après une revanche*, lisez : *bientôt après, une revanche*.
Page 15, avant dernière ligne. — Au lieu de : *tué par*, lisez : *tué dans*.

SIGEBERT DE GEMBLOUX

Page 23, ligne 18. — Au lieu de : *par avoir garder*, lisez : *pour avoir gardé*.
Page 29, ligne 16. — Au lieu de : *l'Église alors veut seul*, lisez : *veut seule*.

L'ABBÉ SUGER ET LE NOTAIRE GALBERT

Page 1, ligne 3. — Au lieu de : Helimand, lisez : Hélinand.

LES TROUVÈRES

Page 16, ligne 31. — Au lieu de : *que chaque mette du sien*, lisez : *que chacun*, etc.
Page 22, ligne 15. — Au lieu de : *élus ont ne sait qui*, lisez : *ont élu, ne sais qui*.

L'ÉPOPÉE DES DUCS DE LORRAINE ET DE BRABANT

Page 19, ligne 28. — Au lieu de : *mon armement porte*, lisez : *mon armement porter*.

LE ROMAN A LA COUR DE PHILIPPE D'ALSACE

Page 22, ligne 29. — Au lieu de : *guildes*, lisez : *gildes*.
— ligne 31. — Au lieu de : *qui domine ce poème*, lisez : *qui domine dans ce poème*.

NOS PREMIERS

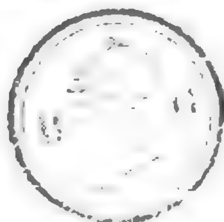
SIÈCLES LITTÉRAIRES

CHOIX DE CONFÉRENCES
DONNÉES A L'HOTEL DE VILLE DE BRUXELLES
DANS LES ANNÉES 1865-1868

PAR

CH. POTVIN

TOME DEUXIÈME



BRUXELLES
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET CIE, ÉDITEURS
BOULEVARD DE WATERLOO, 42
MÊME MAISON A PARIS, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1870

Publié au profit de la *Ligue de l'enseignement.*

LE

ROMAN DU RENARD

REYNARDUS VULPES ET REINART DE VOS

Messieurs,

L'animal rusé dont tous les fabulistes ont fait un de leurs héros ne s'est pas toujours appelé Renard. Son vrai nom en français dérivait, comme il convient, du latin ; de *vulpes*, on avait fait *goupil*. Dans les langues du nord, il s'appelait et s'appelle encore Fuchs, Vos, Fox. De tout temps et en tout pays, le nom de l'animal fut synonyme de malice et de fourberie, et la loi salique le désigne comme une injure qui entraîne une peine. Quant au mot Renard, c'était un nom d'homme dans les langues germaniques : Reinhart, Reginhart, Reginohald, Ragnohart; il signifiait conseiller. On le traduisait en latin par Reginaldus, en gaulois par Regnier, et plusieurs personnages historiques ont porté ce nom.

Un beau jour, une voix sarcastique, répétée par les échos publics, s'avise d'ajouter le nom de l'animal comme une injure au nom d'un seigneur féodal du nom de Reginhart; on disait : Louis le Bègue, Richard Cœur-de-Lion, Henri l'Oiseleur, Othon le Roux, et un livre populaire qui remonte au deuxième siècle, le *Physiologus*, espèce de manuel d'histoire naturelle, appelait Hérode αλοπαξ et vulpes. Ainsi, mais en secret sans doute, le peuple murmurait : Reginhart fuchs; et les poètes s'emparèrent de l'ap-

pellation populaire, et répétèrent à l'envi : Reynardus Vulpes, Reinart de Vos, Reineke Fuchs, Renard le Goupil. Au treizième siècle, le nom de l'homme se confond en français avec celui de l'animal, et longtemps, ils restent synonymes. Enfin, vers le quinzième siècle, le mot latin a disparu ; l'animal n'a plus qu'un nom, le nom germanique du seigneur féodal.

Peu de mots ont eu ce succès. On appelle bien l'âne Aliboron, les tyrans des Césars, l'hypocrite un Tartuffe et l'avare un Harpagon ; mais ces noms de baptême de l'opinion n'ont pas effacé les noms patronymiques de l'avare ni du tyran, de l'hypocrite ni de l'âne. Il en est autrement du héros de la fable ; il a perdu son nom gaulois, il a pris un nom germanique ; il n'a pas gardé son nom d'animal, il porte un nom d'homme. Goupil est détrôné, il ne reste sur le pavois que monseigneur Renard.

Ce fait est dû au prodigieux succès du cycle poétique qu'on est convenu d'appeler le *Roman du Renard*. En effet, du onzième au seizième siècle, ce sujet règne sur la fable et sur la satire, en prose et en vers, dans toutes les langues du nord et du centre de l'Europe. Au dix-huitième et au dix-neuvième, de grands poètes le traduisent, comme Goethe et OElenschlaeger, de grands critiques en publient les anciens textes et se disputent sur ses origines. Il y a le parti français, le parti flamand, le parti allemand. Je ne serai d'aucun parti. On écrivait le gaulois et le flamand en Belgique, alors comme aujourd'hui, et nous sommes assez riches dans les deux langues pour n'avoir rien à envier, rien à voler à personne. Il nous est bien facile de rendre à César ce qui appartient à César. Puissions-nous aussi aisément faire accorder à notre béotie ce qui appartient aux béotiens!

Je tâcherai d'abord d'établir, sans parti pris, les questions d'origine ; puis, j'étudierai les œuvres qui nous appartiennent.

L'apologue est avant tout, messieurs, un genre universel, presque aussi vieux que la parole. On le trouve déjà sous la tente de Nemrod, dans le camp de Cyrus, dans la Grèce d'Hésiode et dans le forum de Ménénius Agrippa. Avant les langues modernes, il y avait eu des fables, et Babrius en faisait déjà remonter l'invention à des hommes de Syrie, qui vivaient sous Nisus et Belus.

Dans l'ère moderne, ce genre universel fut cultivé d'abord et propagé par la langue universelle de l'époque : le latin. Du

deuxième au douzième siècle, le latin reproduit les fables de la Grèce et de l'Arabie. Depuis le *Physiologus* et les faux Ésopes, jusqu'aux traductions des Arabes : le *Syntipas*, le *Disciplina clericalis*, le *Directorium vitæ humanæ*, les ruses de maître *Vulpes* sont mises en lumière dans des fables et des récits sans nombre.

Enfin, à l'époque où les langues modernes s'emparent du héros et créent à l'envi le roman, la culture des lettres était plutôt générale qu'individuelle; les sujets, la plupart traduits du latin, appartenaient à tous et un large échange s'était établi entre les littératures naissantes. Le cycle de la Table-Ronde vient d'Angleterre, le cycle d'Alexandre et celui des Bestiaires viennent de la Grèce et de Rome, le cycle de Charlemagne appartient aux Franks, le cycle des Visions sort des couvents de tous les pays; les poètes s'en servent, chacun dans sa langue, et les trouvères gaulois ne font pas plus de difficulté pour imiter les légendes bretonnes que les minnesinger pour traduire les chansons de gestes carlovingiennes.

Il en fut de même du Renard; adopté partout, personne ne songe à en réclamer le monopole, à établir un droit de premier occupant, à révendiquer une paternité douteuse. Le Reinhart flamand habite Mau-Pertuis sans scrupules, et croque sans remords, malgré leur nom français, Chanteclair le coq et Pinte la poule. Le goupil et le loup français portent les noms germaniques d'Isengrim et de Reinhart, sans y voir une abdication nationale. On morcelait alors, dans des luttes sans fin, le champ politique; le champ littéraire restait commun. Nul n'y avait posé de bornes, ni tracé de frontières; la féodalité ne s'était pas étendue à la république des lettres.

Ainsi le Renard n'appartient à personne, puisqu'il appartient à tout le monde. Déjà les premiers faits laissent peu de prise à l'esprit de clocher. Ne faisons donc pas d'anachronisme : les peuples rois de la littérature sont d'une autre époque.

Cependant le roman du Renard n'est pas une fable ordinaire, c'est une fable épique, comme le dit très bien M. Fauriel. L'apologue, réduit en quatrains latins pour les écoles, multiplié en contes arabes sans fin et sans unité comme dans les *Mille et une Nuits*, devient ici un poème comique, une épopée satirique. D'où lui vient ce nouveau caractère? à quelle influence faut-il attribuer cette transformation? Cette question offre quelque intérêt sans doute; mais elle ne peut porter ni sur un auteur,

ni sur une œuvre, ni même sur une langue. Il peut tout au plus être question d'une influence. Trois points me semblent hors de doute.

Premièrement, aucune version qui nous reste, en aucune langue moderne, n'est une rédaction primitive. Tout ce que nous possédons est de seconde main. L'auteur flamand déclare suivre un modèle français, qui n'est pas celui que nous possédons. La principale et la plus ancienne branche française s'en rapporte à une œuvre latine, *Aucupre*, qui ne nous est point parvenue.

Secondement, les œuvres les plus anciennes qui nous restent, où la fable prend un caractère épique et ses héros, des noms germaniques, sont en latin; elles attribuent au Renard plusieurs aventures du *Vulpes*, extraites d'anciennes fables que nous conservons dans la même langue.

Ainsi, la priorité est impossible à établir en fait en faveur d'une langue, et, s'il fallait se décider, ce serait au latin qu'il faudrait en faire honneur. Tous les peuples écrivaient le latin alors; mais ne peut-on pas sous l'idiome commun rechercher l'influence d'une race, reconnaître le génie qui à jeté dans la fable ces premiers germes épiques?

Le troisième point pour moi ne fait pas de doute. Philologiquement et historiquement du moins, la transformation du *Vulpes* en Renard est due à une influence germanique.

Le nom du héros en est une première preuve. Si c'est l'esprit gaulois qui a donné à l'animal un nom d'homme, pourquoi n'est-ce pas le nom gaulois, Reginald ou Regnier, au lieu des noms germaniques, Reynardus, Reinard, Reinart qui a remplacé le mot *Goupil?*

De plus, le second héros du poème porte aussi un nom germanique : le loup s'appelle Isengrim.

Joseph Grimm et après lui M. Yonckbloet vont plus loin : ils veulent que le nom même de Renart, signifiant conseiller, ait été inventé pour baptiser l'animal et que les Franks aient apporté avec eux, en Gaule, ce nom et cette tradition déjà épique. Je ne le crois pas. Si cela est, comment se fait-il que, pendant que le français adoptait le nom germanique, aucune langue du nord ne l'ait conservé? Le Renard portait si peu ce nom que, dans aucun bestiaire germanique antérieur au douzième siècle, on ne le rencontre et qu'aussitôt qu'on le trouve, ce mot dont la

signification, au dire de M. Yonckbloet, devait être si facile à comprendre, est soigneusement accompagné d'une explication nécessaire :

Reinhart fuchs, Reinart de Vos, Reinart fox, Reineke fosse, (en danois), Reynardus Vulpes, Renart le Goupil.

L'*Isengrimus*, poème latin du neuvième siècle, semble le plus ancien document où se trouve le nom de Renart ; dès les premiers vers, l'auteur, en plein pays germanique, au milieu des Francks, a soin de spécifier ce que sont ses héros : Reynardus Vulpes, Lupus Isengrimus.

D'un autre côté, presque tous les critiques croient que ces poèmes ont renfermé des allusions politiques, et l'on a cherché l'application de la fable à l'histoire. Or, s'il n'est pas admissible que le nom de Reinart ait appartenu d'abord à l'animal, et s'il faut y voir un nom d'homme, l'allusion qui remonte le plus haut dans l'histoire et qui se rapporte au plus ancien poème, doit être le plus près de la vérité.

De toutes ces allusions, il en est une qui me semble mériter quelque attention. Si elle m'appartenait, je n'oserais vous la présenter; elle serait suspecte, venant d'un Belge. Avancée par un Allemand, M. Eckart, développée par un autre savant d'outre Rhin, l'éditeur du Reynardus Vulpes, M. Mone, qui l'a suivie pas à pas dans ce vieux poème, acceptée par un critique français, M. Saint-Marc Girardin, je puis la risquer sans nous compromettre.

Ces trois critiques proposent de voir le type primitif de Renard dans le comte de Mons, duc de Lotharingie, Regnier au Long-Col. Reginarius ou Reineke comme l'appellent les chroniqueurs, a l'esprit prudent et rusé comme le goupil; il est conseiller du roi Zwentibold; Zwentibold, violent et emporté comme Isengrin, est comme lui trahi par sa femme; le roi et le conseiller sont parents comme Isengrin et Renard. Regnier tombe en disgrâce et entre en lutte avec le roi, comme les héros de la fable.

En suivant ce rapprochement, je trouve cinquante ans plus tard le petit-fils du premier Renard, Regnier III, comte de Hainaut, en lutte avec l'archevêque de Cologne, Bruno. Regnier soulève contre lui la noblesse, le clergé et les manants; tous l'accusent auprès du roi, comme les animaux accusent Renard ; il est cité comme lui devant la cour, il ne comparaît point, et

Bruno est envoyé contre lui. Bruno est déjà dans l'*Isengrimus* le nom de l'ours.

On sait en outre que les Regniers, pour s'assurer le comté héréditaire du Hainaut, abandonnèrent le parti germanique. Les rois fainéants régnaient alors; le parti qui devait les détrôner au profit des Capets, commençait à tramer contre la race dégénérée de Charlemagne. La dynastie des Franks allait disparaître de la Gaule, et le premier roi qui puisse porter le nom de Français allait bientôt monter sur le trône. Alors, tandis que la Flandre et le pays de Liége et de Cologne restent fidèles à la race de Charlemagne, les comtes de Hainaut s'appuient sur la France nouvelle.

Dans cette situation, il est permis de supposer que l'esprit germanique, indigné de la défection des comtes de Hainaut, ait appliqué à ces princes rusés l'épithète injurieuse défendue par la loi salique : Reinart de vos, Rheineke fuchs.

Ainsi, le nom d'un comte du Hainaut aurait été donné au héros de la fable, d'abord dans les dictons populaires, puis dans des satires ou des chansons qui ne nous sont point parvenues, et il serait passé de là dans l'*Isengrimus*, dans le *Reynardus Vulpes*, puis dans la poésie du moyen âge et dans la langue française.

Ces rapprochements sont curieux, messieurs, mais plus curieux que concluants. Car, ils n'expliquent pas le fait important, le grand fait artistique de la transformation de la fable en épopée. L'origine historique ou philologique du nom du héros ne suffit pas à cela.

Ici encore, je pourrais invoquer de nombreux arguments, de bons témoignages en faveur du génie germanique; je pourrais montrer les peuples du nord, fidèles à ce poëme, en fixant de bonne heure l'unité épique, dans une œuvre d'adoption qu'ils traduisent sans cesse et n'oublient jamais, tandis que, plus la France devient française, plus elle néglige le Renard pour d'autres personnifications semblables (au dix-septième siècle, elle l'avait complétement oublié), et plus elle abandonne en général tout génie épique.

Plus d'une autorité française viendrait à l'appui de ce système. Mais la question me semble mal placée ainsi. La puissance de création épique n'appartient pas plus aux Germains qu'aux Gaulois, elle appartient à l'homme. Ce n'est pas

une prérogative d'un peuple, né sous une bonne étoile; c'est une faculté de l'humanité, parvenue à un certain développement. Ce n'est pas une question de climat ou de frontières, c'est une question de degré de civilisation. La race y est pour peu de chose, tout dépend de l'âge d'un peuple.

Or, cette époque, où le génie épique s'empara du Renard, était pour les deux races l'âge héroïque de la poésie.

Ainsi, tous les points de vue nous donnent la même conclusion, et, pour me résumer : en général, genre universel de la fable, perpétué d'abord dans l'ère moderne par une langue universelle; en particulier, pour le *Renard*, deux caractères de l'époque dominant toutes les influences : la communauté littéraire et l'âge héroïque des peuples modernes; tel est, après avoir réclamé les droits de l'esprit germanique, tel est le large horizon dans lequel j'aime à placer cette grande comédie de mœurs du moyen âge.

Croit-on, du reste, qu'un livre devienne universel sans ces conditions et sous le monopole d'une propriété nationale? Le cèdre, pour vivre mille ans et pour ombrager le ciel, ne s'attache pas à fleur de sol; il plonge ses racines dans ces entrailles profondes où la terre cesse de porter le nom d'un peuple. Ainsi, cette *bible profane*, comme l'appelle Naylor, n'est ni gauloise, ni flamande; elle est humaine; elle représente, non l'esprit d'une race, mais le génie moderne; si sa popularité fut universelle, c'est qu'elle tient par de nombreuses attaches au cœur humain.

Que ceux qui veulent autre chose le cherchent à l'ombre courte de leur clocher. Pour nous, messieurs, nous ne manquerons jamais de revendiquer fièrement la part de nos ancêtres, mais nous respirons bien plus à l'aise dans l'histoire, nous nous sentons bien plus heureux, lorsque, à propos d'une œuvre à laquelle nos écrivains ont concouru, nous pouvons glorifier l'humanité tout entière.

Ce premier point établi, quelle part restera-t-il à nos provinces du moyen âge, dans ce travail épique qui dura des siècles?

Sans compter de petites branches dans les trois langues, il nous reste quatre œuvres importantes. La première est un poème latin du douzième siècle, de 6,600 vers, *Reynardus Vul-*

pes; il a été publié par M. Mone, d'après deux manuscrits de la bibliothèque de l'université de Liége. Il faut y joindre un petit poème antérieur, de la fin du dixième siècle, qui lui a servi de modèle : l'*Isengrimus*, publié par Grimm. L'un et l'autre sont attribués à des écrivains flamands et l'on suppose que le *Reynardus Vulpes* est l'œuvre d'un bénédictin de Gand.

La deuxième œuvre est en flamand, c'est le *Reinart de Vos;* il contient deux parties : l'une, par Willem, est le chef-d'œuvre du cycle ; l'autre par, Claes van Aken, a moins de valeur. Ces deux parties constituent le Renard populaire dans les langues germaniques. Le Reinhart saxon, de Henri de Glichesere, est autre, mais il est resté presque inconnu. *Reinart de Vos*, au contraire, traduit et imité dans toutes les langues germaniques, a accaparé dans le nord de l'Europe toute la gloire de ce cycle poétique.

La troisième et la quatrième œuvres sont en français. En France, la gloire n'a adopté aucune œuvre. Ce sujet a produit d'abord une infinité de branches, bientôt oubliées ; c'est comme une forêt vierge, qui n'a été défrichée que de nos jours. Les branches les plus importantes de cette première période sont celles de Pierre de Saint-Cloud, et nous avons peu de chose à réclamer dans cette période. Après ces premières pousses du XIIe et du XIIIe siècles, on voit se produire des poèmes nouveaux, dans le goût allégorique du temps ; tels sont : *le Couronnement du Renard*, qui a près de 3,500 vers ; *le Renard nouveau*, qui en compte 8,000, et le *Renard contrefait*, par un clerc de Troyes, qui monte jusqu'à 18,000, jusqu'à 32,000 vers. De ces trois œuvres, deux nous appartiennent : *le Couronnement du Renard*, dont l'auteur est inconnu, mais originaire de nos provinces, et *le Renard nouveau*, par Jacques Giélée, de Lille. Ce dernier a été traduit en prose, au quinzième siècle, par Jean Tenessax ; c'est la seule branche gauloise qui ait eu cet honneur.

Donc, en résumé : en latin, les deux premiers et les plus importants poèmes où le renard prend son nom et où la fable devient épique. En flamand, le type du Reinart germanique, dont la première partie est le chef-d'œuvre du cycle. En français, deux poèmes satiriques de la seconde période. Voilà notre bagage. Je vous le ferai connaître aussi succintement que possible.

L'*Isengrimus* est court et vif; il contient deux parties : la

maladie et la guérison du roi, — l'essai de pèlerinage des animaux conduits par Renard. Ces deux parties ont été intercalées et amplifiées dans le *Reynardus Vulpes*.

Ces deux poèmes se bornent aux ruses du renard et aux mésaventures du loup. Au début, le loup a faim et s'est mis en chasse; il rencontre le renard, pressé du même besoin. Le héros, surpris, se voit toute retraite fermée; il ne trouve rien de mieux que de feindre l'amitié; il s'avance vers le loup et lui souhaite une bonne pâture. Le loup grossier répond aussitôt; —j'imiterai très librement et en concisant beaucoup notre auteur prolixe :

Tes désirs sont des lois qu'on accepte avec joie,
Tu vas être exaucé, car tu seras ma proie.
Dieu rarement est sourd à de justes souhaits,
Tes charitables vœux vont être satisfaits :
C'est pour mon déjeuner que tu quittas ton antre;
D'où viens-tu? Que m'importe! Où tu vas? Dans mon ventre!
Viens dans mon estomac, où tu seras fêté;
Je t'offre à cœur ouvert mon hospitalité.
Tu fatigues tes pieds en exposant ta tête;
Viens voyager, pareil à Jonas le prophète;
Viens, je ne te veux pas protéger à demi :
Jette-toi dans mon sein que je t'ouvre en ami.

Renard n'est guère disposé à entrer en si bon lieu; le loup insiste courtoisement et presse son hôte. Renard, moins courtois, hésite; le loup réplique :

Il n'est pas convenable et c'est se mettre en faute
De rester à causer à la porte d'un hôte. »
— Mais Renard : « Suis-je un Scythe, un barbare, un Saxon?
Reconnaissez Renard, un parent tendre et bon?
— Et toi, comment peux-tu si longtemps méconnaître
Le cœur hospitalier que je te fais paraître? »

— Mais, quoi qu'y mît le loup de grâce et de bonté,
Renard goûtait fort peu cette hospitalité.

Le débat continue, le loup fléchit enfin devant l'offre d'un jambon que porte un passant et que Renard escamote. Le loup mange le jambon et ne laisse à son nouveau camarade de chasse que le bâton qui servait à le pendre. Renard ne pardonnera jamais ce trait à Ysengrin, il s'en venge tout aussitôt en

prenant le loup par la gloutonnerie et en lui jouant plusieurs tours qui remplissent le premier livre.

Cependant le roi devient malade, et Renard est absent de la cour. Le loup conseille au roi de manger, pour se guérir, le bouc et le bélier, deux amis de Renard. La paix a été proclamée, qu'importe? dit le loup :

Le ciel veut que chacun se voue au bien de tous.
La gloire de l'État périrait avec vous!
Vous respectez la paix, mais en voulez un gage.
Le bouc ou le lion, lequel vaut davantage?
Est-ce un crime, je suis moine et prends tout sur moi (1).
Le cloître met l'utile au dessus de la loi.
Une sage terreur suit un roi légitime,
Quand il sait à propos commettre un rare crime.
Un principe en vigueur soumet le droit au fait,
Et, lorsqu'on le partage, on excuse un méfait.
Pour atteindre un grand bien, quoi! craindre un mal infime!
Mais souvent un vain lucre inspire un plus grand crime.
Pour un blâme, combien d'excuses au délit!
L'un dira : Quelle horreur! Mais l'autre : Quel profit (2)!
Aux usages des cours que le roi s'abandonne;
Tout doit vous redouter; vous ne craignez personne.
La paix! en temps pascal, je la violerais
Si le droit violé servait mes intérêts.
Aux heureux criminels les honneurs, la ripaille!
Être amoureux du droit, c'est bon pour la canaille (3)!
L'intérêt du pouvoir fait et défait les droits;
Celui qui fait les lois n'est pas soumis aux lois.
Ce que vous ordonnez, n'oseriez-vous l'enfreindre?
La loi, c'est son auteur qu'elle doit faire craindre.
Est-ce le fer qui tue? Eh! non! c'est l'homme armé!
Le roi, qui fait les lois, n'en est pas opprimé.
Un roi juste aux manants, c'est un roi de la glèbe!
Les troupeaux paissent l'herbe et les princes, la plèbe (4).
Si l'on craint d'être injuste, on aura souvent faim.
L'intérêt avant tout, voilà la règle, enfin!

En parlant ainsi, cependant, le loup prépare des armes contre lui. *Quod non Reynardus adest! — Utinam Renardus adesset.* Que Renard n'est-il ici! avaient crié les victimes. Renard arrive;

(1) Si quid in hoc peccas, monachus feror atque sacerdos.
(2) Si : *Scelus est*, alter ; *Profuit*, alter ait.
(3) Pauper et infamis juris amator erit.
(4) Plebs procerum cibus est, utpotè prata regum.

il vient de Salerne, dit-il; il en rapporte de savants avis pour la santé du roi. Qu'il se couvre de la peau d'un loup de l'âge d'Isengrin, fraîchement écorché; sur-le-champ il sera guéri. Que répondre à cela? Isengrin a plaidé toutes les raisons, écarté tous les scrupules; il est pris à son propre piége.

Le roi, guéri, veut connaître les démêlés du Renard et du loup; l'ours a fait un poëme là-dessus, il le lit devant la cour, et le troisième livre contient un récit rétrospectif, comme il convient à une épopée classique. Parmi ces fables figurent : le pèlerinage du Père *Isengrimus*, sorte de parodie de ces voyages, plus intéressés que pieux; — l'entrée au couvent du loup, qui en est chassé à coups de gaules, — le viol de la louve par maître Renard.

Renard a persuadé au glouton de se faire moine; il profite de son absence pour outrager ses enfants et pour attirer sa femme dans le piége d'un adultère presque incestueux, car le loup est son oncle. Mais Dom Reynardus se raille de la famille avec la même audace que monseigneur le loup s'est raillé de l'hospitalité et a prêché le despotisme. Il dit à la louve :

Un autre, chère dame, y mettrait moins de grâce;
Moi, du premier passant, je n'aurai point l'audace.
Pourtant, si l'étranger est bien moins qu'un parent,
Moi, neveu, dans ton cœur, j'ai droit au premier rang.
Aussi, dans l'occurrence, où ma passion brille,
J'aime à faire éclater mon esprit de famille,
Ma tante, et, moi vivant, nul, par amour pour toi,
N'oserait supplanter mon oncle, excepté moi.

Cependant la gourmandise du loup le fait chasser du couvent, et la scène où les moines le chassent est une parodie de l'ordination d'un prélat. Le malheureux, joué, écorché, battu de vingt façons, s'enfuit du couvent et trouve sa femme profanée.

Dans le quatrième livre, le loup, victime encore de sa bêtise ou de son orgueil, éventré par le bélier, blessé par le roi, auquel il a l'impertinence, dans un partage, de ne pas attribuer tout le butin, pris dans un piége au moment où il croit jurer sur un reliquaire, finit par se laisser prendre par une bande de porcs qui le tuent. Cette scène commence encore par la gloutonnerie du loup. La mère des marcassins, l'abbesse des truies, à laquelle il demande le baiser de paix, se défie de lui et le renvoie à la fin de la

messe, qui va sonner : c'est alors que les officiants se donnent l'accolade, dit-elle. Le loup répond, entre autres choses :

Moi, pour connaître l'heure, ai-je besoin, dans l'air,
De la voix de l'airain? J'ai la voix de la chair.
Une cloche, à quoi bon? Je n'en ai qu'une seule,
Mon ventre, et j'en crois moins le soleil que ma gueule;
Nul timbre plus exact ne sonne le festin,
Quand le Pape lui-même en eût été parrain,
Et, si j'en écoutais la voix intérieure,
Je mangerais, le jour et la nuit, à toute heure.

Le loup est moine, a dit l'auteur.

C'est l'abbesse des truies qui doit chanter la messe, elle appelle toute sa famille pour y assister, et le meurtre du loup termine ses aventures par une parodie plus audacieuse que celle de l'ordination : la parodie du sacrifice même de la messe.

Isengrin tué, la truie ricane encore et avec les mêmes fleurs de rhétorique que le loup a employées pour persuader à Renard de se laisser manger :

On doit, dit l'Écriture, aimer ses ennemis,
Et dans le sein de Dieu par là l'on est admis.
Ainsi fais-je : Isengrin me fut toujours hostile,
Et je vais lui donner mon ventre pour asile.

La truie lui mange le foie, les marcassins le dépècent et l'abbesse lui fait son épitaphe :

Un marbre pour un prêtre autrefois put suffire,
Et la gloire du mort au monument respire.
En trente-six endroits repose Isengrimus (1),
C'est autant de tombeaux qu'il avait de vertus.

Le poème se termine par des lamentations hypocrites et satiriques de la truie et du Renard sur les mœurs du temps.

Qu'avons-nous besoin de chercher des allusions historiques, messieurs? Voici qui vaut mieux : la satire! Les allusions personnelles n'ont de valeur et de vie que pour autant qu'elles s'élèvent jusqu'à la vérité d'une peinture générale de mœurs, et qu'elles puissent être oubliées sans que le sujet y perde rien de sa force comique. Le loup, moine grossier, gourmand, stupide,

(1) Le latin dit 66, undecies senis.

violent, conseiller effronté de despotisme; le Renard, vindicatif, obscène, se raillant de la famille; les moines et les porcs parodiant le culte, voilà ce qui demeure vivant dans ces jeux d'esprit d'un bénédictin du onzième siècle. L'histoire s'y retrouverait peut-être, mais à coup sûr la satire y subsiste. Y chercherai-je, avec M. Mone, Regnier au Long-Col ou Zwentibold? J'y trouve la société religieuse peinte sur le vif. Les personnalités du passé ne m'intéressent plus guère lorsque je vois la satire d'une époque et la peinture du cœur humain.

Qu'un vrai poète s'empare de ces fables satiriques, il en fera une grande comédie de mœurs, une épopée aristophanesque. C'est ce que fit l'auteur de la première partie du *Reinart de Vos*.

Le *Reynardus Vulpes*, à côté de ses qualités, qui sont la verve du sarcasme et l'audace du style, a de nombreux défauts : le récit manque d'économie, le style de variété, la satire de mesure. Il semble plutôt une amplification de rhétorique dans une langue morte, qu'une œuvre d'art. Les branches gauloises accusent l'enfance de la langue et de l'art; les meilleures, comme celles de Pierre de Saint-Cloud, ont le style verbeux, commun, surchargé de détails inutiles, grossiers ou obscènes. La première partie du *Reinart de Vos* n'a ni cette profusion sans choix et sans goût, ni cette monotonie sans variété et sans tact; elle l'emporte sans contredit sur tous les poèmes du cycle.

M. Marmier a très bien caractérisé cette supériorité :

Le récit est beaucoup plus dramatique, plus serré, beaucoup moins licencieux, et l'ouvrage entier est empreint, comme l'a dit J. Grimm, d'une couleur toute flamande..... Le premier est certainement une œuvre à part, une épopéecomplète, une comédie excellente, écrite avec verve, avec une profonde connaissance des vices du temps et des subtilités du cœur humain.

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, messieurs, c'est un savant français.

Faisons donc connaissance avec notre chef-d'œuvre.

C'était un jour de Pentecôte; le lion, comme un vrai roi de chevalerie, tient sa cour plénière. Aucun seigneur, je veux dire aucun animal, ne manque à la cour, excepté Reinart de Vos; car sa conscience n'est pas nette. Présent, on le redouterait; absent, on l'attaque. Tous ses ennemis se lèvent contre lui, un

concert d'accusations ouvre le poème. Le loup parle le premier, c'est son droit, il est l'antagoniste de Renard.

« Sire, je dois être vengé;
Votre honneur s'y trouve engagé
Et l'humanité tout entière.
Considérez les maux qu'il m'a fait endurer:
Il est entré chez moi pour me déshonorer;
Il a séduit ma femme et souillé ma litière!

Le loup est déshonoré : la famille doit être vengée. Le chien suit; Renard lui a volé un boudin : Vengeance à la propriété! Le chat défend son parent. Le castor réplique et voici de nouveaux traits : le saint homme se voue à l'éducation pour tenir le lièvre sous sa griffe.

Hier, il rencontra le lièvre, en maraudant;
Il le flatte aussitôt : Quoi! toujours on l'évince!
Il n'est rien! il pourrait parvenir cependant!
Que n'est-il chapelain du Prince?
Quelques leçons de chants et cela suffira,
Moyennant un salaire mince.
Ne peut-il les payer, on les lui donnera! —

— Pour ne l'accepter point, l'offre était trop honnête;
Voilà donc Mons Couard dans ses pattes serré;
Et tous deux d'épeler, de chanter à tue-tête
Le *Credo!* J'y courus, par le bruit attiré;
Le pendard triomphait et couvait sa conquête,
Et, lorsque l'innocent lui dit : Bien obligé!
Pour prix de la leçon, il l'aurait égorgé,
Si je n'avais troublé la fête.

Le loup, pressé de conclure, ne trouve rien de mieux que la mort du traître pour sauver la société entière. Mais le blaireau défend son parent, et l'esprit rabelaisien apparaît aussitôt.

Quant à la dame Hersinde, elle ne se plaint pas :
L'amour les unissait dès l'âge le plus tendre,
Voilà tantôt sept ans qu'ils n'ont pu s'en défendre;
Le mal est fait, pourquoi ces vains éclats?
La belle en fut guérie à son gré, je suppose!
Pourquoi tant de bruit pour si peu de chose?

Le lièvre aussi se plaint; c'est ingrat et petit !
N'était-ce pas le moins qu'un maître gratuit
Le reprît
Quand il chantait faux sa partie?
Qui bien aime bien châtie,
C'est l'Ecriture qui le dit.
Le chien de ses griefs veut porter haut le chiffre;
Il vole un pauvre hère, on le vole à son tour,
Et ce qui vient du fifre
S'en retourne au tambour.
Voilà de quoi vraiment enfler son verbe !
Renard n'a pas voulu, dans cette occasion,
Faire mentir le proverbe :
Il a fait, en mangeant ce boudin peu superbe,
De la morale en action.

Mais inclinons-nous, messieurs, voici Tartuffe :

Pour quelque trait méchant, Sire, qu'on le renomme,
Renard, mon oncle, est honnête homme !
Depuis qu'on est entré dans la trève de Dieu,
Il vit dans son château comme dans un saint lieu,
Portant haire, pleurant aux pieuses piscines,
Pratiquant l'abstinence et vivant de racines.
Avec beaucoup d'humilité,
A des passants émus, hier, il l'a conté.
Il s'est, à Mautpertuis, construit une cellule ;
La charité publique est son unique avoir;
Là, méprisant le monde et songeant au devoir,
A l'heure où je combats ce procès ridicule,
Il jeûne, les regards vers la tombe penchés,
Par la faim et la soif expiant ses péchés.

On n'attend que sa mort pour le canoniser,

dit Regnier, de Macette, au moment où elle va essayer de séduire une jeune fille. La piété de Renard ne nous annonce rien de bon : ce panégyrique est interrompu par l'arrivée d'un convoi mortuaire ; une poule a été croquée par le saint homme.

Le coq porte aussitôt sa plainte devant le trône :

Sire, c'était un saint jour de dimanche ;
Il m'annonça que vos édits royaux
Dictaient la paix à tous les animaux ;
Il me montrait des lettres de créance,
Où votre sceau m'inspirait confiance ;

Il ajouta qu'il s'était converti,
De ses péchés qu'il s'était repenti,
Et qu'il avait, au voisin monastère,
Pris le bourdon, le cilice et la haire.
« Frère, dit-il, vous pouvez vivre en paix!
A mon salut je songe désormais :
J'ai renoncé, par serment, à confesse,
A tout repas de chair, même à la graisse;
Dieu m'a touché quand je devenais vieux!
Mais pardonnez; le temps est précieux,
Je dois prier pour toutes mes folies;
Je n'ai pas dit nones, vêpres, complies,
Et je tiendrais, allongeant le chemin,
A réciter matines pour demain. »
Il dit, se signe et gagne la clairière,
Se prélassant et lisant son bréviaire.

La basse-cour, édifiée de cette conversion, se croit à l'abri de toute attaque et se met, joyeuse, à courir les champs. Renard l'attendait là; le larron sort d'une embuscade, se jette avec fureur sur la famille éparse et croque la poule.

C'est ainsi que les premiers récits annoncent le héros. Mais il va entrer en scène. Le roi somme Renard de comparaître en justice pour répondre de ses faits et gestes. Les ambassadeurs vont avoir affaire à rude partie.

L'ours se charge du message avec une suffisance bientôt punie. Renard le reçoit avec amitié; mais qu'était-il besoin qu'on vînt le chercher aussi loin? Il se serait déjà rendu à la cour, s'il n'avait été retenu chez lui par une indigestion?

« Qu'as-tu pris, toi, toujours allègre? »

« Hélas! la chère était bien maigre!
Un hère comme moi ne peut avoir toujours,
Seigneur Brun, le menu des comtes et des ours.
Le pauvre au jour le jour doit chercher sa pâture;
Sent-il la faim, il mangec e qu'il a;
Si l'on pouvait choisir, jamais à ces mets-là
Je ne toucherais, je vous jure!
Le miel frais où je suis réduit
Par abstinence involontaire,
Me gonfle, m'irrite, me cuit;
J'en prends à tout repas et ma santé s'altère. »

« Du miel frais! dédaigner le miel frais! Palsembleu!
Je te conseille bien de faire
Le dégoûté! Le miel est un régal de Dieu!
Bon Renard, doux ami, mon cher et beau neveu,
Si le miel n'est pas ton affaire,
Procure-m'en ma part, procure-m'en un peu,
Et, quand cent ans encor je vivrais sur la terre,
Encore dans cent ans je m'en ressouviendrais
Pour t'aimer! Cher Renard, goûtons de ce miel frais! »

Un homme, pardon, messieurs, un animal qui parle ainsi est livré, pieds et poings lié. Renard mène l'ambassadeur dans un piége où il laisse la peau de la tête et des deux pattes de devant. Renard le voit gisant, ensanglanté; il le raille :

Quel beau chaperon rouge et comme il vous sied bien!
Êtes-vous prieur ou chanoine?
Diantre! celui qui vous fit moine
Sait tailler en plein cuir et n'a menagé rien.
Il a bien près frisé l'oreille!
La tonsure fraîche et vermeille!
Moustache ni toupet n'ont été respectés.
Mais vous alliez chanter l'office, j'imagine;
Car vous tenez les mains jointes sur la poitrine,
Et vos beaux gants noirs sont ôtés. »

Je cite le Reinart de Vos du treizième siècle. De nos jours, nos éditions populaires A. M. D. G., publiées à Malines, à Lyon, à Paris, par l'imprimerie du saint-siége et par la Société de Saint-Victor, ont corrigé tout cela. M. Collin de Plancy s'est chargé de *dégager* le roman *des immondices qui l'étouffent*. Vous reconnaissez le style dévot.

Le vieux poète est trop près de Molière; le discours de Renard au coq nous ramène au père Loriquet :

« Et moi, seigneur Canteclair, me dit Trigaudin (Trigaudin est le nom élégant du Renard orthodoxe) d'une voix posée, je suis bien changé. Pour rien au monde je ne voudrais aujourd'hui causer le moindre chagrin à personne. Ne craignez aucun piége de ma part. Je m'en vais voyager, autant *pour m'instruire* que pour faire oublier les torts de ma jeunesse; et de ce moment, *je prends congé de vous.*

La mordante ironie de Renard sur la tonsure de l'ours était aussi une *immondice;* voici ce qui en reste, à la place nettoyée :

« Trigaudin se mit à railler sa victime : Qu'avez-vous donc, mon cher Gros-Brun ? dit-il; est-ce qu'on aurait voulu vous faire payer le miel trop cher, que vous vous êtes échappé comme un voleur? »

Revenons à notre poète :

Le premier ambassadeur aimait le miel. Le second aime les souris. C'est Tibert, le chat : « Aimer, s'écrie-t-il au premier mot,

Aimer! je les adore!
Les manger! je les dévore!
C'est le plat le plus fin, le mets le plus exquis!
L'ignoreriez-vous donc encore?
Il n'est pas d'ortolan qui vaille une souris.
Vous me conduirez, j'espère,
A ce vrai festin de roi,
Et vous pouvez compter sur moi,
Quand vous auriez tué mon père! »

Une fois dans cette voie, le second ambassadeur est perdu, il retournera à la cour aussi meurtri que le premier.

Dans ces deux scènes, le poète introduit un prêtre avec sa femme, car au treizième siècle beaucoup de prêtres étaient encore mariés. Quand l'ours est pris au piége, tout le village accourt pour le tuer, le curé marche en tête et sa femme le suit :

Le prêtre est transporté d'une ardeur héroïque;
Voyez-vous le bâton de la croix
Bondir et rebondir dans ces fougueux tournois;
Et le bedeau qu'un tel exemple pique
Briser son gonfanon dans la lutte olympique!

L'ours en s'échappant va tomber sur le groupe des commères qui jasent, et fait rouler la femme du curé dans la rivière. Le poète comique fait crier au prêtre :

Chers paroissiens, sauvez ma femme, mes amours!
J'accorde à son sauveur indulgence plénière.

Dans la seconde scène, c'est à la grange du curé que Renard a mené le chat. Le fils du curé prend le voleur au lacet, et toute la famille se met à battre l'ambassadeur glouton.

Le chat se jette sur le curé et le mutile. Alors la femme se lamente et Renard, de loin, la console avec une verve toute rabelaisienne. Je ne vous lirai pas ce passage.

Dans les branches gauloises, le curé est accusé de mauvaises mœurs, sa femme n'est pas légitime, et le nom qu'on lui donne n'est ni parlementaire, ni orthodoxe.

Dans le Renard moderne des évêques, le curé est un fermier; il peut être marié tout à son aise.

On remarque de nombreux mots latins dans les diverses branches gauloises et germaniques du Renard, mais quel latin! C'est une parodie nouvelle. L'ignorance des prêtres était grande depuis longtemps. Au dire d'un pape du huitième siècle, ils baptisaient *in nomine patris et filia et spiritua sancta*.

Renard reste peintre fidèle : *Confiteor tibi pater... et mater*, dit-il en raillant. Quand le roi lui reproche la tonsure de l'ours : *In nomine patrum*, *Christum*, *file!* s'écrie-t-il, et plus tard, quand il vole au curé son rôt, le curé crie : *Ah! sancta spiritus!* Voilà les traits qui ont fait rire nos pères de l'ignorance des moines.

Cependant, le troisième ambassadeur est un ami. La scène change, Renard le suit à la cour; et il va se confesser.

Lorsqu'ils sont dans la bruyère,
Renard s'adresse à Grimbert :
« Neveu; mon courage se perd,
Je tremble, écoute ma prière.
Cher Grimbert, prends pitié de moi;
Je veux me confesser à toi.
Trouver un prêtre ici me serait difficile;
Une fois confessé, les choses tourneront
Comme elles le pourront,
Mais mon âme sera tranquille. »

« Mon oncle, pour vous confesser,
Sachez qu'il faudrait renoncer
A la ruse, au mensonge, au vol, à la vengeance,
Le cœur contrit, dans un pieux regret;
Sans cela, que vous servirait
Le sacrement de pénitence? »

« Je le sais, dit Renard ; écoute donc ici ;
Car je veux obtenir merci,
Et je viens à résipiscence.
Confiteor tibi, Pater,
Et Mater,
D'avoir fait noise au chat, puis à la loutre,
Puis en outre,
Et sans plus de distinction,
A des animaux de tout âge
Et de toute profession :
Aux eaux de la confession
Je veux laver tout ce bagage. »

La confession est un récit de nouveaux tours joués au loup dans lesquels entre l'adultère avec la louve. Renard glisse rapidement sur cette peccadille, et il en parle en mots couverts :

« Mais nulle trahison, nul piége, nul tourment
Ne l'offensa jamais aussi cruellement
Que lorsque je péchai contre Hersinde qu'il aime
Plus que lui-même ;
Dieu pardonne à ces méchants traits !
Je fis à la belle commère
Un affront tel que je voudrais
Que la chose encor fût à faire,
Plutôt que d'en garder d'inutiles regrets. »

Mais le confesseur n'entend pas de cette oreille :

Grimbert dit à Renard : « Puisque tu te confesses,
Si tu veux être absous par un divin secours,
Il te faut dépouiller les humaines faiblesses ;
Il faut, sans voile et sans détours,
Ouvrir ton cœur au juge qui l'éprouve ;
Que veut dire cela : Péché contre la Louve?
Je ne comprends pas ce discours. »

Renard répond : « Conviendrait-il, mon Père,
Que je disse crûment, sans prendre plus de soins :
J'ai rendu ma tante adultère,
Autant de fois, plus ou moins?
Vous êtes mon parent ; une telle impudence
Eût blessé Votre Révérence.

Vous avez reconnu la curiosité lascive et les interrogatoires scabreux du confessional.

La pénitence est faible, car le pénitent est redoutable; Grimbert cueille une baguette et en frappe son oncle quarante fois. A Rome, de nos jours, on peut voir, et j'ai vu vingt fois dans l'église de Saint-Pierre un prêtre armé d'une longue baguette blanche; devant lui passent des pénitents qui s'agenouillent et qu'il touche de sa baguette. Cela s'appelle renouveler l'absolution. Quand on se croit coupable d'un péché véniel, il n'est pas nécessaire de s'en confesser, il suffit de se présenter devant la férule du confesseur qui vous frappe de loin, et l'on s'en retourne l'âme tranquille, et absous comme Renard.

Le héros, ainsi allégé, s'achemine avec son confesseur vers la cour. En route, il se détourne pour passer par un monastère; tout à coup, il se jette sur une poule du couvent. Grimbert l'arrête :

Grimbert l'arrête et dit : « Dans quel délire es-tu?
Homme impie et sans vertu!
Reprendras-tu toujours d'odieuses coutumes?
Et quoi! pour un coq dodu,
Quoi! pour une poule grasse,
Tu perdrais l'état de grâce
Qu'un sacrement t'a rendu!
D'aucun excès ton orgueil ne se lasse!

Renard répond : « Par la bonté de Dieu!
C'est un oubli, mon doux neveu!
Prions le ciel, que je redoute,
Pour que je n'y retombe pas. »

Alors, ils reprennent la route,
En retournant sur leurs pas.
Que de fois, par dessus son épaule, en cachette,
Renard lorgnait une poulette,
Vainement il se contenait;
Le penchant toujours l'entrainait.
Vous lui couperiez la tête,
Que sa tête volerait
Vers les poules, sa conquête,
Aussi loin qu'elle pourrait.

Grimbert aperçut le manége :
« Ah! glouton impur et vil!
Pourquoi ton œil cligne-t-il,
Rêvant trahison et piége? »

« Tu parles mal, sur mon honneur!
Toi qui m'espionnes le cœur
Et troubles ainsi ma prière.
Je disais un *Pater noster*,
Pour préserver de l'enfer
L'âme des coqs que j'ai volés au monastère;
Je disais versets et répons,
Pour le salut des chapons
Dont j'ai fait si bonne chère! »

Renard, corrigé par Tartuffe, respecte trop la confession pour en parler. Quand le héros se jette sur la poule, le blaireau l'arrête :

« Ah! mon oncle, dit le Blaireau consterné, est-ce ainsi que vous êtes corrigé?
— Je n'y pensais pas, dit Renard.
— Voilà l'effet des mauvaises habitudes! »

Voilà de l'art orthodoxe!

Cependant le héros est condamné à être pendu. C'est encore par la parodie de la confession publique qu'il se sauve. Il demande à se confesser devant le peuple avant de mourir et, en se confessant, il en vient adroitement à parler d'un trésor qu'il possède. Un trésor! le roi et la reine alléchés vont se laisser prendre à la ruse du pendard qui n'est pas encore pendu.

« Je veux bien vous l'avouer, Sire;
Je possède en argent, en diamants, en or,
Un trésor;
Sept chars à l'emporter ne pourraient point suffire,
Il m'en resterait encor. »

— D'où te vient ce trésor? dit le roi. — D'un vol, mais d'un vol qui sauva le trône et le roi.

« Oui, sans cet attentat à la propriété,
Nous porterions le deuil de Votre Majesté. »

La reine, glacée de terreur, somme Renard de ne rien cacher de ce qui menace son époux.

« Noble reine, dit-il, d'un ton de doléance,
Quand même en ce moment vous ne me prieriez pas,
Je ne pourrais laisser, en face du trépas,
Ce fardeau sur ma conscience.
Si le doux roi daignait m'accorder un instant,
Je vous dirais, sauf sa licence,
Comment je découvris des traîtres méditant
De l'assassiner, sans défense.
Mes parents les plus chers étaient de connivence;
Et jamais je n'aurais voulu les accuser,
Sans la peur de l'enfer qu'on nous dit menacer
Ceux qui d'un meurtre ont connaissance
Et meurent sans le dénoncer. »

Le roi ne se fie pas trop à ces bons sentiments :

Le Roi sentait un poids peser sur sa poitrine :
« Serait-il vrai? dit-il, le front chargé d'ennuis.

— Quoi! le demandez-vous? Par la bonté divine!
Oubliez-vous donc où j'en suis?
Grand roi, ne craignez rien; je suis un misérable.
Mais pourrais-je souffrir de pareils attentats
Et quitter cette vie, hélas!
Chargé d'un mensonge exécrable?
Non, Sire, dit Renard, je ne le pourrais pas! »

La reine cède la première aux belles paroles, le roi se laisse entraîner; ils écouteront Renard, Renard est sauvé. Il va calomnier son père lui-même pour en être mieux cru sur parole; il accuse ses ennemis d'avoir conspiré avec son père la mort du roi pour placer l'ours sur le trône. Le trésor devait leur servir à recruter l'armée de la rébellion. Renard en le volant a sauvé l'empire.

Le Lion et la Reine alors prennent Renard
A l'écart.
La fortune les tente; ils désirent apprendre
Où le trésor est déposé.

« Moi, vous livrer mon bien! leur répond le rusé;
Je devrais être un insensé,
Sire Roi qui me faites pendre!

— Non, dit la Reine, non ; plus de ressentiment !
Mon époux gracieusement,
Renard, t'accordera la vie.
Mais nous pourrons compter sur tout ton dévoûment. »

Renard les a amenés où il voulait. Il triomphe et rentre en grâce. Cependant le trésor n'existe pas ; comment évitera-t-il de conduire le roi à la cachette indiquée ? Il se déclare excommunié. Pour sauver le loup, il s'est exposé à l'interdit. Mais, dès le lendemain, il ira à Rome en pèlerinage et purgera l'anathème. Ainsi l'hypocrisie religieuse continue à être le grand cheval de bataille du héros de la fourberie.

Le loup, la louve et l'ours, ainsi accusés, tombent en disgrâce, et sont jetés dans les fers ; Renard se sauve en accablant ses ennemis. Mais leur malheur ne suffit pas au traître triomphant ; il demande les souliers du loup et de la louve pour ce long et pieux voyage ; leurs souliers, c'est à dire la peau de leurs pattes. La Reine n'a rien à refuser à l'homme au trésor, son pèlerin.

« Noble Reine, dit-il d'un ton béat et tendre,
Me voilà votre pèlerin !
Voyez quels beaux souliers a mon oncle Isengrin !
Voyez quels brodequins charmants porte sa femme !
Obtenez-les pour moi, je prierai Dieu pour vous.
S'acquitter d'un bienfait, il n'est rien de plus doux !
Faites votre salut, en me chaussant, Madame !
Nous en voyage, eux en prison,
Voyez si ce n'est pas raison
Qu'ils me prêtent au moins chacun une savate.
Des pieds du pèlerin, Madame, prenez soin.
De chaussure qu'ont-ils besoin ?
Ils ne bougeront d'une patte.

— Volontiers ! dit la Reine, on ne peut voyager,
A travers les forêts, les ronces, les épines,
Pieds nus, en pays étranger
Sans danger,
L'entreprise est trop rude ; il vous faut des bottines.
Pour vous chausser de frais, j'emploierai mon crédit.
Isengrin et sa femme ont juste votre affaire.
En dussent-ils mourir, il faut vous satisfaire ;
Vous aurez leurs souliers, c'est dit ! »

Ainsi, Renard se venge; le loup et la louve sont écorchés et la raillerie recommence :

Renard, jouissant sous cape,
Verse d'hypocrites pleurs.
« Ma tante! bonne tante! ah! quel chagrin nous frappe!
Combien dois-tu pour moi supporter de malheurs!
Amèrement, je m'en désole!
Un point seulement me console :
Je t'aime et je n'aurais jamais pu te quitter
Sans emporter
Quelque chose de toi dans mes courses lointaines;
Sur des bords inhospitaliers,
Je marcherai dans tes souliers,
Et braverai toutes les peines.
Mais toi, c'est pour ton bien! Tante, tu me suivras;
Ainsi donc tu partageras
Les mérites de mes prières,
Et les indulgences plénières
Que je vais gagner aux Lieux-Saints,
Ma chère... dans tes escarpins! »

Et Renard, avec toute sorte de démonstrations de piété dans un grand appareil religieux, s'en va en pèlerinage, non pas à Rome, dans son château, où une fois à l'abri, il brave le roi.

Ainsi finit la première partie du *Reinart de Vos*. La seconde reproduit la même mise en scène : la cour plénière, les accusations, la confession, la comparution. Après de longs discours qui, comme ces répétitions, sont des faiblesses de l'écrivain, Renard, en vrai chevalier, en appelle au jugement de Dieu, provoque le loup en champ clos, sort vainqueur du combat et rentre en grâce. Cette seconde partie est loin de valoir la première; outre ses répétitions et ses longues tirades, elle fait raconter les scènes les plus importantes, comme la guérison du roi, imitée du *Reynardus Vulpes*, au lieu de faire agir les personnages.

Cependant le même esprit domine : la parodie du culte et l'hypocrisie du héros. Le poète même fait un pas en avant contre les abus de l'Église : il stigmatise l'excommunication. Je ne citerai que ce passage; Renard se plaint d'être excommunié, le clerc de l'évêque, le singe Martin le rassure; et se charge de son affaire; j'imite librement :

Le pape fait le diable à quatre?
Ne te laisse donc pas abattre!

A Rome on peut tout acheter.
Je veux chicaner, ergoter;
Et s'ils sont plus forts en basoche,
J'aurai du sonnant dans la poche.
Mon oncle évêque, au pénitent
Pardonne tout... argent comptant.
J'ai là plus d'une créature :
L'abbé Prend-Tout, l'évêque-Usure,
Le cardinal Fesse-Mathieu.
Bourse en main, j'invoquerai Dieu !
Au crime on assortit la somme;
L'or et Dieu peuvent tout à Rome.
Si l'on te condamne à la Cour,
Je loue une foudre à mon tour :
Plus de noces, plus de baptême ;
Je mets au ban Lion lui-même!
J'interdis le pain et le... lard.
Pour qu'on fasse droit à Renard!
Le cardinal Graisse-Ma-Patte
Mène un pape idiot qu'il flatte ;
Il est jeune, ardent, amoureux;
Quand on paie, il est généreux.
Il règne sur la foi moderne,
Et sa concubine gouverne ;
La belle est ma nièce, et je tiens
Par elle tous les bons chrétiens.
Rosse donc le sot qui te damne
Et ris-toi des foudres de l'Ane.

Je vous l'ai déjà dit, messieurs, je n'ai jamais pu lire ces vers sans me représenter dans une ville du moyen âge, sur une place publique, un menestrel monté sur une borne et luttant contre les foudres de l'Église avec les foudres de l'art. J'y vois Aristophane venant à la rescousse de d'Artevelde ; j'y vois le génie de la comédie mis au service de la liberté de conscience ! J'ai concisé ce passage pour mettre cette scène dans un drame historique, car je trouve que c'est là un des plus grands spectacles que puisse donner l'histoire !

Ce poème conclut comme toutes les branches : Renard est puissant ! Toute la terre appartient à Renardie ! *Amen !*

Ainsi le héros de cette épopée, qui manque à l'antiquité, représente l'exploitation des vices et des faiblesses de l'homme par la ruse mondaine et l'hypocrisie religieuse. Renard a tous les vices, il les satisfait en exploitant les vices d'autrui ; Renard ne

croit à rien et il abuse de toutes les croyances. La gourmandise, l'amour de l'or, l'avarice, la vanité, l'orgueil, les rivalités, l'envie, la rancune, la poltronnerie, la forfanterie, la luxure, la colère, les préjugés, l'ignorance, les superstitions, tous les vices du cœur, tous les travers de l'esprit, toutes les faiblesses du sentiment, toutes les convoitises de la chair : que de points vulnérables, que de côtés faibles dans l'homme! Renard n'en néglige aucun, et les sept péchés capitaux sont mis en scène pour être joués par ce profond connaisseur du cœur humain.

Ce spectacle contient déjà une grande leçon, un profond enseignement; le poète semble nous dire : Ce qui vous perd, ce sont vos faiblesses; ce sont vos vices et vos travers qui vous livrent pieds et poings liés à vos exploitants.

Cependant, comme presque toutes les dupes qu'il joue et raille sont de la classe des maîtres et des privilégiés, rois, seigneurs, prêtres, le peuple prit un grand plaisir à des tours qui bernaient ses ennemis; il se sentait vengé par la malice du héros, et Renard en acquit une vogue populaire universelle : la satire n'est pas seulement l'enseignement de tous, c'est le châtiment des grands, c'est la vengeance des petits.

Mais Renard n'est pas seulement une sorte de personnage factice, servant de pivot à cet enseignement ou à cette vengeance. C'est un type supérieur à tous les autres; il représente le mal triomphant par la ruse et l'hypocrisie. Ses victimes nous font craindre nos propres faiblesses; ses succès nous font haïr le mal dans ce qu'il a de plus odieux, et dénoncent à la société son plus dangereux ennemi, l'hypocrite.

Renard règne, semble ajouter le poète, depuis que l'homme, terrifié par les fantasmagories de l'ignorance, s'est agenouillé devant un homme porteur d'une idole ou d'un sceptre ! Renard régnera autant que l'ignorance, autant que la superstition, autant que cette minorité honteuse qui livre les nations à d'odieuses tutelles ! Renard régnera tant que les peuples accepteront et respecteront des prêtres amnistiant les crimes des puissants, et des empereurs jetant sur les vices des prêtres la pourpre de Constantin.

Renard, c'est ce personnage esquissé dans tous les siècles, depuis Aristophane jusqu'à Molière. Platon l'a peint dans le temple :

« Je serai scélérat, et du fruit de mes crimes je ferai aux dieux

des sacrifices. Étant juste, je n'aurais rien à craindre des dieux, mais je perdrais les avantages attachés à l'injustice ; au lieu que je gagne à être injuste et que je n'ai rien à craindre des dieux, si je joins à mes crimes des vœux et des prières.

« Mais je serai puni aux enfers, dira-t-on. Non pas ; il est des dieux qu'on invoque pour les morts. Pour quelle raison m'attacherai-je donc à la justice plutôt qu'à l'injustice, puisque tout me réussira auprès des dieux et des hommes pendant la vie et après la mort, pourvu que je couvre mes crimes des apparences de la vertu. » (*La République.*)

Machiavel l'a peint sur le trône :

« Les animaux dont le prince doit savoir vêtir les formes sont le Renard et le Lion. Le prince apprendra du premier à être adroit, et de l'autre à être fort. Ceux qui dédaignent le rôle de renard n'entendent guère leur métier.

« Le plus heureux des princes est toujours celui qui sait le mieux se couvrir de la peau du renard. Le point est de bien jouer son rôle, et de savoir feindre et dissimuler à propos.

« Il n'est pas nécessaire à un prince d'avoir toutes les bonnes qualités, mais il lui est indispensable de paraître les avoir. Je dirai même qu'il est quelquefois dangereux d'en faire usage, tandis qu'il est toujours utile de paraître le posséder.

« Le prince doit surtout s'étudier à ne rien dire qui ne respire la bonté, la justice, la bonne foi et la piété, mais cette dernière qualité est celle dont il lui importe le plus d'avoir les apparences. »

Renard, c'est le Papelart du *Roman de la Rose :*

« Tu sembles être un saint hermite.
— C'est vrai, mais je suis hypocrite.
— Et tu vas preschant pénitence.
— C'est vrai, mais je remplis ma panse.
— Tu vas preschant la pauvreté.
— Vrai, mais je suis riche à planté.

Toujours pauvres nous nous feignons;
Mais, si haut que nous nous plaignions,
Nous sommes, ce vous fais savoir,
Ceux qui ont tout sans rien avoir.

Mais travailler ne peut me plaire.
De travailler je n'ai que faire;
Trop a grand peine en travailler.
J'aim' mieux devant les gens prier

Et affubler ma renardie
Du manteau de papelardie.

Renard, c'est la Macette de Regnier :

Etant jeune, j'ai su bien user des plaisirs.
Ores j'ai d'autres soins en semblables désirs :
Je veux passer mon temps et couvrir le mystère.
On trouve bien la Cour dedans un monastère,
Et, après maint essai, enfin j'ai reconnu
Qu'un homme comme un autre est un moine tout nu.
. . . .
C'est pourquoi, déguisant les bouillons de mon âme,
D'un long habit de cendre enveloppant ma flamme,
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné :
Le péché que l'on cache est demi pardonné.
La faute seulement ne gît en la défense,
Le scandale, l'opprobre est cause de l'offense;
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment;
Qui peut dire que non ne pèche nullement.
Puis, la bonté du ciel nos offenses surpasse,
Pourvu qu'on se confesse on a toujours sa grâce.

Le bénédictin de Gand aurait très bien dit cela dans son latin.

Renard enfin, c'est Basile de Beaumarchais, c'est Robert-Macaire dans notre époque, c'est de tous les temps Tartuffe.

Mais, quelque effort que l'on ait fait, quelque génie que l'on ait apporté à cette peinture, aucune œuvre ne surpasse le Renard de Vos. « A la fois, dit l'historien de la satire en France, M. Lenient, à la fois Patelin, Panurge, Tartuffe, Figaro, Robert-Macaire, voilà Renart. »

Vous vous étonnerez peut-être qu'au moyen âge, dans cette époque qu'un écrivain néo-chrétien appelle le long 93 du catholicisme, la satire ait pu s'attaquer ainsi à tout ce qu'il y avait de plus puissant : l'Église et la noblesse. Ce rôle ne fut pas sans danger et plus d'un de ces hardis poètes et de leurs interprètes, les ménestrels, a dû, non seulement être menacé du bûcher comme Pierre de Saint-Cloud, mais y monter, pour expier son audace. Comment, cependant, ces œuvres ont-elles pu échapper? Ce fait est facile à expliquer : les divisions des maîtres permirent le sarcasme des opprimés. Les papes, les premiers, luttent contre les mauvaises mœurs et l'ignorance du clergé; à qui en appellent-ils? Au sentiment moral du

peuple! Et le clergé s'insurge en vain, résiste en vain jusqu'à assassiner en plein concile des légats de Rome; l'opinion publique est pour la réforme, la réforme l'emportera. Plus tard les moines menacent d'envahir la chrétienté; à qui en appellent les prêtres contre la concurrence dangereuse d'une morale relâchée? au peuple encore, et les moines ne gangréneront pas la société. Enfin, quand les papes lèvent le masque et aspirent à régner sur la politique, à qui en appellent les rois contre le despotisme théocratique? Toujours au peuple; la lutte fut longue et effrayable. Mais l'excommunication elle-même n'y put rien, la papauté ne put fouler aux pieds le pouvoir civil.

Ces appels aux masses n'étaient pas sans quelque danger pour les maîtres; c'était montrer à l'opprimé sa puissance, c'était révéler au paria la véritable royauté : l'opinion; c'était mettre au pavois la loi morale, supérieure à toutes les autres : la conscience publique. Mais où les maîtres, qui se disputaient l'empire, auraient-ils trouvé une autre force morale ou d'autres auxiliaires du droit?

Honneur donc aux souffrants, aux petits et aux opprimés! Dans le débordement des convoitises humaines, devant l'antagonisme des grandeurs et des tyrannies, ils restent les dépositaires de la morale; ils sentent qu'il n'y a d'espoir poux eux que dans le vrai et dans le bien; ils sont les juges suprêmes de leurs maîtres. Au dessus de tous les despotes, armés du glaive ou de la croix, qui prétendent représenter Dieu, se place le peuple, esclave et martyr, armé du sifflet et représentant la Justice!

Le peuple répondit à l'appel de ses oppresseurs, en les flagellant tous; sous le souffle ardent de son génie, la fable se change en épopée, l'apologue devient une illiade satirique! L'esprit populaire, armé du fouet de Juvénal et d'Aristophane, fustige les moines au gré des prêtres, les seigneurs au gré des papes, les papes au gré des rois. Ni la religion, ni la royauté n'échappent à ses coups; il parodie les coutumes de la chevalerie avant Cervantes, les ruses de l'hypocrisie avant Molière, il parodie le culte avec plus d'audace que Rabelais, avec la verve d'Aristophane et de Lucien raillant l'Olympe. Le génie populaire entre dans le champ-clos des belles-lettres, et le livre qu'il y jette est un chef-d'œuvre de comédie et de satire,

le livre universel des petits, la bible profane de la vengeance des opprimés.

Elles sont grandes les œuvres d'art qui sont des instruments de civilisation ! Elles sont rares les œuvres qui, après avoir été des armes de lutte, deviennent ou restent des chefs-d'œuvre littéraires. *Reinart de Vos* est une de ces œuvres; je ne connais rien de pareil dans le même genre; dans des genres différents, je ne trouve à lui comparer qu'une œuvre dans le moyen âge, *la Divine Comédie*, qu'une œuvre dans la littérature française, *Tartufe !*

LE
ROMAN DU RENARD

LE COURONNEMENT RENART. — RENART-LI-NOUVEL

Messieurs,

Le 6 juin 1251, un grand tournoi rassemblait, à Trasegnies, la chevalerie du Hainaut et de la Flandre. Marguerite de Constantinople régnait alors sur les deux pays. Jean d'Avesnes, qui devait être comte de Hainaut, et son frère Bauduin, qui devait écrire une chronique qui porte son nom, présidaient à la fête. Guillaume de Dampierre, leur frère d'un second mariage, qui portait déjà le titre de comte de Flandre, revenait de la Palestine, couvert de gloire. C'était un vaillant chevalier.

Le comte était sur tous puissant
Chevalier, et des mieux faisant
Qui fût alors dans tout l'empire.

Il voulut paraître à ce tournoi dans tout l'éclat de sa jeune renommée, dans tout l'orgueil d'un comte de Flandre. Il se jeta dans la mêlée avec une impétueuse violence, telle que la joute ne tarda pas à se changer en un combat meurtrier. Tout fléchit d'abord devant lui ; mais bientôt ses Flamands furent foulés aux pieds des chevaux et, quand on releva les cadavres, on trouva parmi les morts le jeune et bouillant comte de Flandre.

Vous connaissez les querelles des d'Avesnes et des Dampierres, ces deux familles ennemies, issues d'une même mère. Ces querelles venaient d'être apaisées par une médiation.

Louis IX avait adjugé le Hainaut aux d'Avesnes et la Flandre aux Dampierres. La mort de Guillaume raviva toutes les haines et ralluma la guerre. Dans l'excès de sa douleur, Marguerite accusa les d'Avesnes ou leurs partisans d'avoir assassiné son fils préféré, l'héritier de la Flandre. La poésie prit parti; malheur ou crime, la mort du comte Guillaume donna naissance à un poème du Renard d'une nouvelle espèce, qui ouvre la seconde période de ce cycle littéraire : *le Couronnement Renart.*

Ici, messieurs, le traducteur est forcé de prendre toute sorte de libertés. J'ai pu rendre exactement en vers *le Reinart de Vos;* j'ai dû choisir, dans l'abondance verbeuse, mais plastique, du *Reynardus Vulpes*, les vers latins à traduire exactement. Ici, comme dans la poésie des Trouvères, la langue n'est pas faite; sauf chez quelques rares poètes, le style manque. On est obligé d'élaguer, d'abréger, de traduire enfin ou plutôt d'imiter comme on défriche : la serpe à la main.

Le comte de Flandre, Guillaume,
Etait le plus preux du royaume,
Si généreux et si courtois
Qu'il méritait le rang des rois.
Il y serait parvenu, certe,
Si la mort n'eût tramé sa perte,
Parce que le bon comte aimait
Toutes les vertus qu'elle hait.
Car le noble comte de Flandre
Jamais ne voulut rien entendre
Qui ne fût conforme à l'honneur.
L'envieux fuyait ce seigneur;
Chez lui, l'orgueil n'eut point de place,
L'avare n'obtint jamais grâce,
Et la médisance jamais
Ne pénétra dans son palais :
Contre la gent vile et couarde
Son portier faisait bonne garde.
Donc, Médisance, Envie, Orgueil
Jamais ne franchirent son seuil;
Mais ces traîtres le pourchassèrent,
Et tant allèrent, tant cherchèrent
Que, dans un tournoi le trouvant,
Ils le tuèrent lâchement.

Pour sa vaillance, en tout l'empire,
Le comte, entre ceux qu'on admire,

Etait proclamé le premier.
Nul de ses gens, nul chevalier,
Ce jour-là, ne put le défendre;
Car les traîtres, pour le pourfendre,
Se ruèrent tous à la fois,
Et l'on vit de honteux exploits.
L'Orgueil y vint, la Félonie,
Et la Médisance et l'Envie,
Qui cernèrent le bon seigneur,
Et le frappèrent sans honneur.
Le comte en vain fait des prouesses;
La targe au lion vole en pièces,
Il est renversé de cheval.
Ah! grand Dieu! jamais Perceval,
Dont on célèbre le courage,
N'eut à souffrir semblable outrage.
Jamais Tristan, Bohort, Yvain,
Jamais Lancelot, ni Gauvain,
D'une pareille vilenie
Ne durent défendre leur vie!
Quand le comte voit le danger,
Il s'affermit sur l'étrier
Et, frappant d'estoc et de taille,
Il a grandi dans la bataille.
Mais s'agit-il d'honneur encor
Ou de gloire? Ils veulent sa mort!
Du cheval ils coupent la rêne,
Et le comte tombe en l'arène.
Que Dieu l'accueille en son pardon!
Pour moi, je dis que son grand nom,
Que sa gloire que rien n'altère,
Que même son cadavre en terre
Vaut mieux que l'orgueil triomphant
D'un empereur traître et vivant.

Le poète croit à la trahison, mais il la personnifie. L'allégorie était de mode, c'était une heureuse ressource; il ne met pas en cause les d'Avesnes, il met en scène la Médisance, l'Orgueil et l'Envie.

Après ce prologue, le roman commence et le poète anonyme, qui n'est pas un très bon poète pour le style, a du moins un vrai mérite : il ne se traîne pas dans l'ornière des allusions; son invention nette ne s'embarrasse pas dans les épisodes et s'élève au dessus des personnalités. Son sujet est une satire générale de la société, semée de tableaux de genre, de scènes de mœurs,

où apparaît souvent le moraliste et quelquefois le poète comique.

Les allusions, les personnalités, messieurs, font les succès d'un jour, des succès de curiosité, de scandale ou de calomnie; ce sont comme des jeux d'acrobates ou des scènes de cours d'assises. L'art seul reste; l'art, c'est à dire l'observation des mœurs, l'étude du cœur humain, la synthèse morale d'une époque.

Le début du poème est un petit tableau de genre :

Renard en paix dans Maut-Pertuis,
Comblé de biens, libre d'ennuis,
Au *far niente* livrait son âme.
Dans ses bras il tenait sa femme.
Mais dame Hermengarde, en secret,
Aux rêves d'orgueil se livrait :
« Renard, dit l'altière princesse,
Je me le demande sans cesse,
Pourquoi ne serais-tu pas roi?
Est-il homme plus fin que toi
Sur la justice et l'injustice?
— Oui, je sais plus d'une malice,
Dit Renard, mais je n'ai jamais
Aussi haut porté mes souhaits.
Car pour mordre à pareille amorce,
Que peut la ruse? Il faut la force ;
Et souvent, ma chère, vois-tu,
Du bois qu'on cueille on est battu.
— Que dis-tu donc? Est-ce qu'un homme
Ne doit pas toujours s'avancer?
Ton fils mérite un trône, en somme ;
Ne voudrais-tu pas l'y placer?
Lorsque l'on veut bien une chose,
Que sans cesse on se la propose,
On finit par la conquérir.
L'homme déchoit, s'il se néglige,
Et nous devrions bien, te dis-je,
Porter couronne avant mourir.
— Dame, on te dit sage et futée
Et ta gloire est bien méritée;
Ah! si j'avais dix ans à moi,
Ou le diable dirait pourquoi,
Ou tu serais bien contentée.
Mais tel compte sur de longs jours
Qu'un matin la mort vient surprendre ;
Dans les ruses qu'on m'a vu tendre
Je ne puis persister toujours.

Il serait prudent, au contraire,
Quand la mort approche à grands pas,
De prendre une vie exemplaire
Pour me préparer au trépas.
— Toi, Renard! Ah! que Dieu m'assiste!
Jamais tu ne fus aussi vert.
— Oui, mais, lorsqu'on a tant souffert,
La mort vous prend à l'improviste,
Et quand vous y pensez le moins.
Après vie aussi vagabonde,
Il faut bien prendre quelques soins
De son salut dans l'autre monde.
Comme il parlait, passe un coucou,
Et Renard jette un faux sourire :
— Coucou, dit-il, tu vas me dire,
Si je dois vivre peu ou prou.
Et l'oiseau, sans plus en débattre,
Pousse un coucou, deux, trois et quatre,
Et cinq et six fois, coup sur coup,
Et sept et huit : Coucou, coucou!
Et neuf et dix, ne vous déplaise,
Puis onze et douze et jusqu'à treize.
Puis, ayant chanté treize fois,
Il s'arrête et s'envole au bois.
Et Renard, que la joie enflamme,
Renard saute au cou de sa femme,
L'embrasse et crie : « Ah! cher amour!
Ce jour sera mon plus beau jour.
Sois discrète; l'espoir m'enivre;
J'ai devant moi treize ans à vivre!
Ah! que le roi se tienne bien,
Déjà son trône m'appartient! »

Cette ardeur de l'ambition mauvaise, qu'amortit l'approche de la mort et qui se réveille au moindre pronostic de quelques années de vie, produit une scène d'intérieur vraie et profonde.

Renard entre aussitôt en campagne. Chemin faisant, il s'amuse à jouer l'âne, le loup et un vilain. Le héros se fait la main ; et déjà apparaît le moraliste. Renard veut prendre l'âne par l'envie, le peuple par la démagogie :

« Dom Timert, dit-il, je te plains!
Quoi! tu portes blés aux moulins,
Et jamais, oubli détestable,
On ne verra blés sur ta table.

L'ingratitude me confond.
L'âne le regarde et répond :
— J'aime mieux chardons sans blessures
Que blés assaisonnés d'injures;
J'aime mieux chardons à mon gré
Qu'au gré d'un autre avoine ou blé,
Et quand j'aurais du blé par tonnes,
C'est à tort que tu t'en étonnes,
Je trouverais un plaisir vrai
A paître chardons dans le pré.

L'âne n'est pas vulnérable de ce côté ; Renard change ses batteries, il le prend par un autre faible, sa belle voix. L'âne, battu et patient, moralise encore :

Bien fou qui désire, en glouton,
Meilleur repas que du chardon.
Bien fou qui rend peine et transpire
Et cherche mieux pour trouver pire.
J'aime mieux demeurer vilain
Que d'être clerc ou chapelain ;
J'aime mieux me priver d'avoine
Que d'être abbé, moine ou chanoine ;
J'aime mieux mes humbles labeurs
Que d'aussi dangereux honneurs.
Adieu, Renard, je te fais grâce ;
Je veux demeurer à ma place.

L'âne, pour notre poète moraliste, est déjà l'honnête travailleur, modeste et patient.

Mais Renard ne se fait-il donc pas roi ? Attendez, il se fait d'abord moine. Il va frapper chez les Jacobins, qui se consultent et l'acceptent; leur prieur leur donne pour cela de bonnes raisons, qui sont autant de bonnes satires. Mais Renard n'est pas homme à faire antichambre dans un couvent, et les frères mineurs n'ont pas eu à se consulter ; les Jacobins le trouvent fixé chez leurs rivaux ; ils s'en plaignent vivement. Renard apaise la querelle ; il sera des deux ordres à la fois, portera la robe mi-partie et fera bien leur éducation à tous.

Une fois maître des deux ordres mendiants, Renard peut s'attaquer au trône. Remarquez la sanglante satire, messieurs : Les couvents de mendiants étaient célèbres et dangereux alors ; le poète prend parti dans la lutte. Il les peint d'un mot : Ils sont le chemin des usurpateurs du trône.

Le loup a préparé le terrain à Renard en l'accusant devant la cour de conspirer la mort du roi. Car le roi Lion a peur de la mort; il veut mourir en paix et en grâce : au premier mot, il convoque son parlement et la scène est ouverte à Dom Renard. Il vient à la cour déguisé en moine, et fait annoncer le Prieur des Jacobins de St-Ferry!

« C'est le Prieur de St-Ferry!..
— Prieur, dit le roi, grand merci!
Je vous offre la bienvenue.
— Tel, dit Renard, au matin sue,
Sire roi, qui gèle le soir.
Tel, ayant bon droit, bon espoir,
Se perd bientôt et s'humilie.
Et tel croit veiller, qui s'oublie,
Dans la nuit du péché plongé.
A la mort avez-vous songé,
Sire? Quand vient l'aube céleste,
L'honneur passe, le péché reste.
Un signe a paru vers le nord,
D'un grand prince annonçant la mort.
Sire, au nom du Dieu qui m'enflamme,
Réglez les comptes de votre âme.
— Vous m'effrayez, cria le roi.
— Sire, au nom du ciel, croyez-moi.
Dieu vous rappellera sans faute
Au lendemain de Pentecôte.
— Prieur, merci pour tant de soins!
Mais j'en veux une preuve au moins;
Je verrai ce signe apparaître
Ou je vous tiendrai pour un traître.
— Soit, dit Renard. » Puis, à la cour
Il montre Vénus en plein jour.
Soudain le roi tremble, il s'alite,
Il dit qu'il meurt : un prêtre, vite!
Pour qu'il se confesse humblement,
Car il veut mourir saintement.

Les rois se figurent volontiers que Dieu fait des miracles pour les sacrer, ou pour les prévenir à temps de l'heure de la mort. Ne sont-ils pas du nombre des élus? Cette crédulité de l'orgueil, cette terreur panique qui rend le lion malade, c'est encore de la bonne comédie.

Le roi, qui se croit déjà mourant, veut nommer son successeur; il pense au léopard. Le saint prieur se récrie : « La force

brutale n'est rien auprès de la force intellectuelle : la prudence! Le léopard a souvent été pris au piége; le roi ne connaît-il pas un modèle de prudence invincible : Renard a toujours réussi. » Mais le prieur ne veut décider rien; que le roi s'en remette à son parlement, le jour même de la Pentecôte. Renard est déjà certain de la couronne; il peut laisser mûrir son projet.

Après la mort de Guillaume, son fils, Marguerite de Constantinople avait frappé à toutes les portes, criant vengeance. Elle avait frappé et crié en vain : La politique avait changé. Jadis le pape et le roi de France ligués l'avaient forcée à abandonner son premier époux, le vaillant défenseur du pays. Mais, à peine avait-elle cédé que, le vent ayant tourné, une enquête avait déclaré ses fils légitimes. Marguerite, pour venger Guillaume, réclame une seconde, une troisième enquête. Les évêques et les prélats confirment la légitimation. Le pape avait excommunié Marguerite et son mari, mais l'excommunication avait été levée quand les d'Avesnes étaient devenus dangereux et que leur cause s'était confondue dans la lutte de la papauté et de l'Empire. Marguerite en appelle au pape; mais les foudres, si prodigues jadis, restent muettes. N'obtenant rien de l'Église, elle s'adresse à la chevalerie; son armée est battue et ses deux autres fils, les Dampierres, sont faits prisonniers par leur frère Jean d'Avesnes. Qu'il les mange! s'écrie la comtesse, dans la rage du désespoir. La France avait toujours convoité nos provinces, Marguerite offre le Hainaut à Charles d'Anjou pour prix de sa vengeance; mais le Hainaut fait Commune et court aux armes, et Louis IX semble revenir de la croisade tout exprès pour faire abandonner à son frère vaincu cette donation injuste. Pape, roi, évêques, barons, tout trahit la comtesse, et que de fois ne dut-elle pas maudire une politique qui défendait les d'Avesnes après l'avoir forcée à les abandonner.

Le poète flagelle toutes les puissances au gré des rancunes de sa dame.

Renard règne, fléau des petits, complice des grands, ingrat envers ses amis, favorable à tous les vices, conseiller de toutes les ruses. Son règne s'ouvre par un long voyage; Renard va recevoir des ovations et propager son art dans le monde entier : Toute la terre appartient à Renardie.

Il va jusqu'en Galilée, jusqu'en Perse, en Allemagne, en Angleterre; il arrive à Paris.

Droit à Paris il est venu,
Où il était très bien connu
Des clercs, des maîtres et du roi.

Le roi appelle à la cour toute sa noblesse pour le fêter et apprendre de lui les manières :

De la nouvelle contenance
Qui lors était venue en France,
Que Renard avait apportée.

Sa renommée va jusqu'à Rome; le pape le mande dans la ville sainte, il a besoin de Renard :

« Cher Renard, lui dit le saint-père,
J'ai sur les bras plus d'une affaire,
Où je ne puis, en vérité,
Tout soumettre à ma volonté.
Souvent encore on me repousse;
Donc, je t'appelle à ma rescousse!
Tu m'apprendras tes meilleurs tours.
Jamais, dit-on, châteaux ni tours,
Quelle que soit leur force extrême,
N'échappent à ton stratagème.
De vieux pot tu fais neuf chaudron,
De chausses tu fais chaperon,
Tu changes la porte en fenêtre;
Ce qui par dessus devrait être
Tu sais le mettre par dessous.
— Que ne disent pas les jaloux!
Dit Renard; mais il se peut être
Que d'un mouton je fasse un prêtre,
D'un buffle un hermite enfroqué
On d'un gueux un abbé musqué,
Ou voire d'un sot un évêque
Ou bien d'un âne un archevêque. »

Ainsi toute la terre appartient à Renard.

Désormais, au monde chrétien,
L'on ne peut arriver à rien,
Si l'on n'est maître en renardie.

La poésie prit aussi parti pour les d'Avesnes. Leur règne fut le grand siècle littéraire du Hainaut. Le *Poème des Ronds*, qui

n'a pas encore été retrouvé, célébrait la résistance du peuple hainuyer, conduit par une famille de bouchers de Chièvre, contre l'oppression de Marguerite, contre l'invasion de Charles d'Anjou. Une vieille chronique, le *Livre de Bauduin*, fait de Marguerite la fille du diable, et le nom de *Notre Dame* est resté dans l'histoire du Hainaut à la mère des d'Avesnes.

Mais les poètes ne manquèrent pas à l'héritière de la maison d'Alsace. Marie de France, à qui on a attribué le Couronnement du Renard, dédie ses traductions d'Ésope, *l'Isopet*, au comte Guillaume :

Le plus vaillant de ce royaume.

Gauthier de Belleperche, en 1270, fait encore l'éloge de Guillaume, dans son roman de *Judas Machabée.*

L'auteur de la *Manière et facture des monstres des hommes qui sont en Orient et en Indes*, écrit aussi pour *ceux qui aimèrent le comte.*

L'auteur du *Couronnement Renart* termine son œuvre comme il l'a commencée.

O mort, pourquoi, mort assassine,
As-tu tramé notre ruine
Et si bas nous as-tu jetés,
Du haut de nos prospérités?
Mort, qui disposes des couronnes,
Est-ce à Renard que tu les donnes?
Sont-ce là les choix que tu fais,
Mort, coutumière de méfaits?
Mort, mais il vaut mieux, sur mon âme,
Mourir courtois que vivre infâme.
Mort, crois-tu qu'un traître vivant
Vaille un héros mort noblement?
Mort, quels sont tes projets funèbres,
De remplacer par des ténèbres
Notre brillant soleil d'été?
Mort, dans quel deuil m'as-tu jeté?
Ah! montre-nous une autre voie!
Puisque mon seigneur est ta proie,
Mort, je ne veux d'autre secours
Que de vivre en mourant toujours.
Mais sache bien, mort inhumaine,
Que, s'il est tombé dans l'arène,
Son nom avec lui n'est pas mort,
Car, je te le répète encor,

Le nom d'un brave gentilhomme
Ne meurt point, et, mieux vaut, en somme,
Au cercueil un homme de cœur
Qu'un traître, vivant et vainqueur;
Mieux vaut une tombe honorée
Qu'une vie au crime livrée;
Mieux vaut un nom nous survivant
Que Renard qui s'en va rêvant,
Dans l'orgueil, la force et la vie,
De malice et de félonie.
Comte Guillaume, ah! tu n'étais
Conquérant que de nobles faits,
Loin de la ruse et loin du vice;
Et c'était raison et justice,
Toi qui ne vivais que d'honneur
Que nous ne tinssions à seigneur.

Ainsi, les deux cours rivalisaient dans la poésie comme dans la politique. Je ne prendrai point parti entre elles. Les filles de Baudouin de Constantinople avaient eu une vie assez malheureuse pour que l'âme des poètes s'en émût. La gloire des princes coûte cher à leur famille et à leur peuple! Un comte de Flandre devint empereur à Constantinople, mais ses filles devinrent les victimes du roi de France, et son pays fut jeté à deux pas de l'abîme! Tout ce que Philippe-Auguste accumula de perfidies et de violences contre les deux orphelines n'a rien de comparable, que le courage du pays à se défendre. Les nobles âmes grandissent dans la persécution; mais, quand les malheurs doivent être imputés à la trahison et au crime, quand on se sent injustement frappé par ceux qui se nomment les représentants de la justice, quand les représentants du ciel vous font de cette vie un enfer immérité, les cœurs s'aigrissent, et parfois de terribles revirements signalent les explosions de la colère, les révoltes de l'indignation. Marguerite aima et défendit vaillamment Bouchard d'Avesnes. Puis elle en vint à l'abandonner et à persécuter ses fils. Le pape lui avait fait tant de fois de son mariage un crime et de sa maternité une honte! elle devint au gré du pape une épouse ingrate, une mère dénaturée. Elle semblait haïr les d'Avesnes pour tout le mal injuste qu'on lui avait fait à cause d'eux. Mère dénaturée pour les d'Avesnes, comtesse persécutrice dans le Hainaut, elle mérita dans ce pays le nom de *Noire Dame*; mais elle fut bonne mère pour les

Dampierres et bonne comtesse en Flandre; on l'y aimait pour sa générosité et sa grandeur d'âme, et elle répara toutes ses violences avant de mourir. Elle mourut en laissant aux deux familles leur juste héritage. Si le *Couronnement de Renard* a pu servir à l'apaisement de cette âme ulcérée, qu'il en soit béni! car c'est là une des plus nobles missions de la poésie. Un autre devoir du poète est de combattre l'oppression et de célébrer les soulèvements populaires en faveur de la justice et de la patrie. Applaudissons au *Poème des Ronds du Hainaut*. Mais l'auteur du *Couronnement* avait aussi des perfidies à stigmatiser, des trahisons à flétrir; il ne se contenta point de venger Marguerite, il livra aux coups de la satire la politique des Renards, rois ou papes, qui se jouent du cœur des mères couronnées et de la vie des peuples, et il accomplit cette double tâche en poète : n'acceptant du côté personnel de son but que la mission de David auprès de Saül, il évita les personnalités vulgaires, indignes de l'art; il calma une âme passionnée, par une conception générale et satirique de la société, et quelquefois il trouva de véritables traits de comédie de mœurs.

Aussi, les rancunes tombées, l'œuvre survit (vous ne m'accuserez pas, je l'espère, de vous en avoir traduit des fragments); et le poète conserve l'honneur d'avoir créé un genre nouveau, dans le grand cycle du *Roman du Renard*.

Ainsi, après une première période où la fable est transformée en épopée, le sujet n'est pas épuisé, non plus que la verve des poètes, non plus que les besoins de l'histoire. La satire et l'allégorie dominent désormais, et ce genre inauguré par le *Couronnement du Renard* est continué par *Renard li nouvel*, Renard le nouveau, de Jacques Giélée de Lille.

Le *Couronnement* a dû être composé entre les années 1251, date de la mort de Guillaume, et 1263, date où Gui, son frère, devint marquis de Namur, titre que lui donne le poète à la fin du livre. Jacques Giélée fixe lui-même la date de son œuvre; il l'acheva *l'an de l'Incarnation* 1288.

Ce poème est trop long et trop obscurci par l'allégorie; c'était la mode du temps; il semblerait court et clair, comparé au *Roman de la Rose*. La fable cependant n'en est pas bannie, et parmi tant d'épisodes, on rencontre de vrais fabliaux. Grâce aux li-

cences de l'imitation en vers, je pourrai vous en faire connaître quelques fragments :

LE SINGE ET LE RENARD.

Un singe, exempt de tout reproche,
Chez un bourgeois tournait la broche.
Un jour, le cuisinier pressé
Sur une table avait laissé
Toute rôtie une poularde.
« Mon singe fera bonne garde, »
S'était-il dit. — Mais Dom Renard
Guettait et convoitait sa part.
« Bon singe veut tout contrefaire,
Se dit-il, je tiens mon affaire. »
Renard danse, et le singe aussi :
Singe sait danser, Dieu merci !
Renard, après chaque guimbarde,
Se rapproche de la poularde.
Ils font la moue à qui mieux mieux.
Enfin Renard cligne les yeux
Et de ses pattes il les cache ;
Le singe aussi fait cache-cache !
Il est pris au piége. Aussitôt
Renard se jette sur le rôt.

LA NOURRICE ET LA TRUIE.

A peine un enfant est-il né
Que, de sa mère abandonné,
On le livre à quelque nourrice,
Sotte, malpropre, encline au vice
Ou livrée à la passion,
Ou de méchante extraction.
Mais que la mère y prenne garde !
Sait-elle ce qu'elle hasarde ?
L'enfant brutal, ingrat ou faux,
Suce avec le lait les défauts.

Un bourgeois eut de sa compagne
Un fils qu'il mit à la campagne
Chez une femme qui semblait
Une excellente vache à lait.
Après quelques jours de service,
Le sein tarit : Plus de nourrice !
Pourtant la pauvresse aux abois
Veut garder l'argent du bourgeois !

Que faire ? Ce malheur l'ennuie !
Sa truie avait mis bas : la truie
Nourrira bien le marmouset !
Aussitôt dit, aussitôt fait !
L'enfant n'y perdit point courage,
Et quand vint le jour du sevrage,
Et qu'à sa mère il fut rendu,
Il était beau, fort et dodu.
La mère l'admire et le choie,
Elle ne se tient pas de joie ;
Qui donc des nourrices médit ?
De son choix elle s'applaudit.
Bientôt pourtant le petit ange
Court et se vautre dans la fange ;
Trouve-t-il quelque trou malsain,
Il y fouille en vrai marcassin ;
En vain on le lave et l'essuie,
On dirait l'enfant d'une truie.

Trop tard, la mère a compris la leçon :
Telle nourrice, amis, tel nourrisson.

RENARD ET L'ABBÉ DE CITEAUX.

Par une belle matinée,
Renard voit, par monts et par vaux,
Chevaucher l'abbé de Citeaux
Sur une riche haquenée.

Six moines au teint enflambé
Et deux convers lui font escorte.
L'un des frères sur son dos porte
Un héron, offert à l'abbé.

Renard le voudrait pour sa table ;
Il crie au scandale, à l'abus !
Les mets gras lui sont défendus !
Le voler serait charitable.

Il va pécher en le mangeant !
Renard dit et lui tend un piége,
Pour empêcher le sacrilége
D'enfreindre les lois du couvent.

Vous supposez bien, messieurs, vous comptez bien que je ne vais pas analyser, chapitre par chapitre, ce long poème :

Comment le roi Noblon tint parlement et concile.

Comment le roi fit Orgueilleux son fils chevalier.

Comment, à l'occasion de cette cérémonie, le fils Renard et le fils Isengrin joutent dans un tournoi.

Comment Orgueilleux se prend de jalousie pour le fils du loup et comment Renard excite son envie.

Comment Renard joute avec Isengrin et le frappe en trahison.

Comment sire Noble le roi va assaillir Maupertuis.

Comment Renard fait Orgueilleux prisonnier et s'associe les sept péchés capitaux en lui donnant pour dames d'honneur : l'avarice, la luxure, la colère, la gourmandise, l'envie et la paresse.

Comment Renard vient au roi en habit de moine et confesse et délivre son fils, prêt à être pendu.

Comment le roi marche à l'assaut et comment Renard lui résiste.

Comment Renard, après s'être montré supérieur en forces, vient se rendre à merci, se jette aux genoux du roi, et comment la paix est faite.

Ici finit le livre de Renard le bareteur.

Permettez-moi cependant de vous dire comment Renard vole au roi l'épouse du léopard. Le roi a une bonne fortune, il ne peut s'en taire. Un succès ignoré ne compte pas. En chassant avec Renard, le bonheur et l'impatience de l'heure du rendez-vous le rendent expansif : il raconte au malin héros qu'il a un rendez-vous, le soir même, avec la léoparde.

Et vous irez seul! s'écrie Renard. Elle le désire, dit le lion. — Par saint Remi, dit Renard, il ne convient pas qu'un roi s'expose ainsi la nuit au milieu des périls! Je vous accompagnerai.

Le roi accepte, et quand, la nuit, ils arrivent à la porte du jardin où le roi est attendu, le courtisan fait de nouvelles objections : — Cet endroit est propre à un guet-apens. Qui sait si quelque médisant n'aura pas prévenu le mari? Si le rendez-vous était un piége, l'empire serait perdu.

Que faire?

Que faire? Le dévoûment de Renard pourvoira à tout. Que le roi lui donne la clef, il ira explorer le terrain, il est petit, il sera moins aperçu. En tout cas, s'il tombe dans le piége, ce sera un moindre mal pour le pays que si le roi était tué.

Tout est en Dieu! Vaille que vaille!

La flatterie a bien séduit le corbeau, ce manant; le roi s'y laisse prendre et la leçon lui coûte sa maîtresse.

Renard tarde à revenir, mais le roi ne se croit pas trahi, il croit Renard tué. Renard est auprès de la belle, et le roi se lamente : On m'a tué Renard.

Quand le roi apprend la trahison, il court une seconde fois à l'assaut de Maupertuis.

Je passe encore tous les tours que joue Renard, avant que sa trahison soit découverte; je passe le second siége, — la sommation du roi, — le réponse de Renard — la sortie de Renard qui quitte son château et se jette en mer sur un navire, composé de tous les vices, conduit par toutes les ruses, — les lettres d'amour qu'il envoie à la fois à la louve, à la léoparde, à la reine elle-même, et que ces dames se montrent pour jouer Renard — le tour que Renard leur joue en les faisant battre pour adultère par leurs maris, et l'asile qu'il leur offre contre leur colère dans son sérail. — Je passe le combat en mer — la tempête — le débarquement à Passe-Orgueil, un nouveau château, allégorique comme le navire, — l'assaut, — comment le fils du roi est fait prisonnier et comment Renard lui fait passer son armée en revue, puis lui rend la liberté en le priant d'obtenir sa grâce; car, dit-il,

Il s'exhausse qui s'humilie.

Avec un pareil adversaire, mieux vaut traiter : *Renard et le roi Noblon s'entre-baisent par paix faisant.*

La tempête mérite un instant d'attention.

Renard, surpris par la tempête,
Ne sait à qui vouer sa tête.
Il tremble, il se met à prier
Tous les saints du calendrier.
Peu s'en faut que le vent ne brise
Son mât de ruse et de faintise.
Les plus hardis meurent de peur.
— « Sauvez-moi, dit-il, doux seigneur,
Et je me croise en Palestine
Et devant le roi je m'incline,
Car il a raison et j'ai tort.
Vite un confesseur! je suis mort!
Cette vague haute et profonde
Pourrait engloutir tout un monde!

O mes amis, chantez encor
Chantez le *Veni Creator.* » —
Et l'équipage avec lui prie,
Et Renard tremble encore et crie :
— « De l'eau bénite, par pitié! » —
On en apporte un bénitier;
Les reins, les pieds, le sein, la tête,
Il s'en lave, l'âme inquiète,
En murmurant : *Asperges me.*

Cependant le vent s'est calmé,
Le soleil reparaît, splendide,
Et la mer n'a plus une ride.
Renard sourit : — « Où sommes nous?
— Voici Passe-Orgueil devant vous!
— Du roi voyez-vous le navire? —
— Non. — Nul doute qu'il ne chavire.
Sonnez trompettes et clairons! » —
Et Renard avec ses barons,
Joyeux et riant des alarmes,
Aborde en déployant ses armes!
Il se retranche à Passe-Orgueil.
Plus de vœux, de croix, ni de deuil!
Le danger passé, tout s'oublie;
Renard avec fierté s'écrie :
Qu'on m'attaque, on saura pourquoi !
Je ne redoute plus le roi!

Cette scène rappelle Aristophane. Chez le poète grec, c'est un dieu, le conquérant de l'Inde, Bachus lui-même, qui a peur. Avant d'entrer aux enfers, il veut y paraître en Hercule, mais la peau de lion ne lui donne guère de courage; au premier bruit, il la jette sur les épaules de son esclave et se fait passer pour le valet du faux Hercule, pour éviter les coups. La peur passée, il gourmande l'esclave et reprend la forfanterie d'un poltron, revêtu de la peau de Némée.

Ceci est encore de la comédie de mœurs.

Le Renard orthodoxe de M. Collin de Plancy fulmine, dans sa préface, contre Jacques Giélée.

« On fait excommunier Renard par l'âne : comme c'est ingénieux! On l'établit grand-maître des Templiers et des Hospitaliers, portant d'un côté la barbe rase et de l'autre la barbe pleine, avec l'habit mi-parti. N'est-ce pas trivial? Ce sont là les plus beaux traits de l'esprit que nous signalions. »

Ces paroles signalent à notre attention deux scènes : l'excommunication et l'apothéose.

Je vous ai lu le discours satirique du *Reinart de Vos* contre l'interdit. Jacques Giélée parodie l'excommunication. Avant l'assaut, l'âne excommunie Renard.

L'archiprêtre alors — c'était l'âne —
Contre Renard entre en champ clos ;
En grands habits sacerdotaux,
Il marche vers la barbacane.
Les deux ânons, enfants de chœur,
Portant bénitier, cierge et cloche,
Le suivent, l'effroi dans le cœur ;
Et tout frémit à son approche ;
Car il marche vers le rempart
Pour excommunier Renard.
L'âne aussitôt se mit à braire ;
Delà les monts on l'entendit.
La cloche tintait, funéraire ;
Il prend le cierge avec colère,
L'éteint et lance l'interdit :
« Malheur, malheur au sacrilége!
Amen ! amen ! qu'il soit maudit ! »
L'âne, à ces mots, quitte le siége ;
Car il ne sait pas, prudemment,
Monter à l'assaut autrement.
Et Renard s'en moque et s'écrie :
« Que faire? l'on m'excommunie !
Je ne pourrai manger de pain,
Sans argent, ou sans avoir faim !
Ni faire bouillir la marmite,
Sans feu, depuis qu'elle est maudite !..
Il veulent ma mort ! Mais on dit
Que le ver du tombeau lui-même
Ne touche pas un corps maudit,
Et c'est une faveur extrême !
Désormais je puis donc mourir
Sans avoir crainte de pourrir.
Merci, merci pour l'anathème !
Jamais je n'en veux être absous !
Ouais ! Ils sont fous ! ils sont fous ! »
Et toute la troupe profane
Se mit à huer le pauvre âne.

Quand la paix est faite, « Timers, li anes, rasost (absout, relève) Renard k'il avoit eskemunié. »

L'excommunication était terrible pour des peuples chrétiens. Elle rompait tous les liens de la famille, elle anéantissait tous les sentiments d'humanité, elle suspendait tous les rapports de l'homme avec le ciel. Plus de père, plus d'époux, plus d'amis, plus d'hospitalité, plus de culte, plus de baptême et de mariage, plus de secours aux mourants! La sentence donnait le signal du parricide privé et des massacres publics; elle poursuivait le condamné jusque dans la tombe, où elle profanait son cadavre, jusque dans le ciel, où elle refusait à Dieu le droit de grâce! Tout un peuple était mis hors la loi, hors l'Église, hors la vie; Dieu semblait se retirer du monde.

Cependant, au milieu du lugubre silence de cette tombe religieuse, du sein de ce peuple qui semble enterré vivant et portant le deuil de soi-même, du fond de cet enfer terrestre, un cri s'élève, une voix siffle! Cette foudre qui a renversé tant de trônes, terrassé tant de peuples, le peuple la parodie. Ah! que le Renard orthodoxe trouve cela peu ingénieux : je trouve cela grand! Oui, il est grand, il est héroïque, il est sublime, ce sifflet des Prométhées populaires, répondant aux foudres des Jupiters de l'Église. On dit que les Germains lançaient des flèches contre le tonnerre. Ainsi font les poètes, et ce ne sont plus des trouvères, ce sont des citoyens. La poésie au service du droit, le génie de la comédie défendant la liberté, connaissez-vous rien de plus grand sur la terre, messieurs?

Il me reste à analyser la « triviale » apothéose de Renard.

L'unité est le rêve de toutes les autorités, de toutes les religions. Vain rêve, s'il en fut jamais. L'unité n'est possible que par la variété des aptitudes indépendantes, par la fraternisation des civilisations diverses. L'unité par la force temporelle ou spirituelle n'est qu'une mutilation de l'humanité; c'est un lit de Procruste ou de mort. Ce qu'elle fit de la Rome païenne, demandez-le au Bas-Empire? Où elle mène la Rome chrétienne? demandez-le à Mahomet, demandez-le au schisme d'Occident, demandez-le au gallicanisme, demandez-le à la Réforme. L'unité catholique, si l'Église essaie encore de reprendre les peuples dans ce réseau de fer, la démocratie brisera l'Église.

Au moyen âge, que de luttes, que de crimes, que de sang versé, pour cette monstrueuse utopie! Les papes, les rois, les ordres religieux s'épuisèrent à marcher à l'assaut de ce château de Passe-Orgueil de l'autocratie! Mais chaque effort contre

la nature tourne au profit de la liberté, et cette longue lutte est une des plus grandes leçons de l'histoire.

Caligula souhaita que le genre humain n'eût qu'une tête pour l'abattre. Innocent III écrivit : Un mot du Créateur est mon unique consolation : il regretta d'avoir fait l'homme. Le meurtre universel, voilà où aboutit le rêve d'unité des Césars. Le néant universel, voilà où aboutit l'unité des papes.

La lutte entre la papauté et l'Empire se compliquait alors des attaques des ordres religieux et surtout des ordres mendiants de Saint-Dominique et de Saint-François, contre le pouvoir civil. La poésie ne manqua pas aux devoirs de cette lutte. Le *Roman de la Rose* vint à rescousse de l'université de Paris. Le *Couronnement du Renard* et *Renard le nouveau* prirent parti contre les moines et les papes.

L'apothéose de Renard, l'universelle Renardie, c'est l'unité catholique qui triomphe, sanglante parodie de sa défaite et de son impuissance! L'auteur du *Couronnement* a esquissé cette scène, Jacques Giélée l'a peinte à grands traits.

Crurer rapporte, dans son *Histoire de l'université de Paris*, que Louis IX, que l'Église appelle saint Louis, aimait les Dominicains et les Franciscains jusqu'à dire que, s'il pouvait se partager en deux, il donnerait une moitié de lui-même à chacun de ces ordres. L'auteur du *Couronnement* écrivait du vivant de Louis IX; J. Giélée termina son livre dix ans après sa mort. L'un et l'autre semblent avoir mis à profit cette bonne pensée. Mais Renard fait mieux, il met ce vœu à exécution. L'idée que M. Colin de Plancy trouve si triviale, j'en suis bien fâché, mais elle est d'un roi et d'un saint!

Renard et lion font la paix,
Dom l'âne a levé l'anathème;
Chez les grands la joie est extrême:
L'Orgueil va régner désormais
Avec la Fourbe et le Blasphème.
Moutons et brebis, fuyez tous!
Les pasteurs deviennent des loups!...
Le roi veut revoir son empire;
Renard lui prête son navire
D'orgueil, de ruse et d'impudeur;
Tous y montent avec ardeur;

Et le roi, qui sent disparaître
L'honneur de son cœur corrompu,
Préfère le vaisseau du traître
Au navire de la vertu.
Ce vaisseau dont Renard est maître,
C'est ce monde impie et perdu.
Ses pilotes sont les évêques,
Les cardinaux, les archevêques;
Il a pour soldats et marins
Les cordeliers, les jacobins;
Tous, prélats, abbés et chanoines,
Prêtres, curés, vicaires, moines,
Quêteur, prêcheur, clerc ou caffard,
Sous le froc, la mitre ou la chape,
Sont l'équipage de Renard,
Et leur amiral est le pape.

Renard veut les doter tous :

Renard bientôt fait le partage;
L'Église prend en héritage
Le Lucre et la Corruption;
Il y joint, par provision,
Sa sœur, la Fourberie agile,
Qui fut présente à maint concile,
Et puis, par dessus le marché,
Pour porter le poids du péché,
Sa bonne mule Hypocrisie.
Et le clergé qui s'extasie,
S'agenouille et, de biens chargé,
De son bienfaiteur prend congé.

Restent les deux ordres mendiants; ils se plaignent de leur sort; sans Renardie, ils ne seront jamais rien. Les Jacobins supplient Renard de se mettre à leur tête; Renard a trop à faire ailleurs; il leur donne son fils. Les Cordeliers font la même demande ; un autre fils de Renard les dirigera en Renardie. Les deux ordres étaient en querelle : Renardie les a rapprochés :

« Unis, nous pourrons tenir tête
Aux priviléges des prélats,
Leur disait Renaudin tout bas.
Nous aurons, par droit de conquête,
Le bras long dans les sacrements
Et la main sur les testaments.

Nous pourrons défier la foudre,
Si nous gardons le droit d'absoudre
Qu'on fait payer cher aux mourants.
Héritiers et propriétaires,
Nous pourrons avoir des notaires,
Faire plaider nos différends,
Nous défendre de tout sévice,
S'il le faut, traîner en justice
Les évêques récalcitrants,
Tenir le peuple en nos lisières,
Prêter aux bons rois nos lumières
Et faire trembler les tyrans.

Ainsi J. Giélée combat, en les dévoilant, les prétentions des moines.

Cependant, en ce temps-là, eut lieu un grand concile où les Templiers et les Hospitaliers se disputent Renard.

Mais Renard au concile accourt;
Au débat il va couper court :
« Mes pères, l'assemblée oublie
Que j'ai femme jeune et jolie,
Et je ne veux point m'en passer.
— Eh ! Renard, qu'à cela ne tienne,
Répond Sa Majesté chrétienne,
Nous pouvons vous en dispenser. »

Ranimée par cette parole, la dispute s'envenime de plus belle:

Le pape, hésite, tremble et n'ose;
Le pape y perdra son latin.
« Quoi, s'exclame-t-il à la fin,
Vous ne voulez pas, je suppose,
Que, pour faire à chacun sa part,
Je coupe en deux maître Renard. »

Pourquoi non? Renard va tout concilier; il se coupe en deux, pour se donner aux deux ordres; il se fera faire un costume mi-partie en templier, mi-partie en hospitalier, portera sa barbe d'un côté et se rasera l'autre joue. Il a bien mené de front trois adultères, il gouvernera bien les trois ordres de l'Église. Le voilà au faîte. Plus que pape et que roi : chef suprême des ordres religieux!

La fortune elle-même se range à lui; elle l'invite à monter sur sa roue.

« Renard, je veux te couronner;
Viens, monte au sommet de ma roue.
— Non, dit Renard, faisant la moue,
Ta roue un jour pourrait tourner.
— Plus jamais, plus jamais, dit-elle;
Tu l'as fixée et pour toujours,
En abattant la foi fidèle,
La pudeur, les saintes amours
Et la vérité pure et belle.
Monte et ne crains aucun écueil;
Monte, la terre t'y convie!
A ta droite sera l'orgueil,
A ta gauche l'hypocrisie,
A tes pieds l'honneur abattu,
La loyauté vaincue et morte;
Plus de foi, d'honneur, de vertu!
Renard règne! Renard l'emporte!
Renard des rois est le soutien,
Sans lui l'Eglise allait décroître,
Par ses deux fils il tient le cloître,
Et par lui-même en maître il tient
Tous les fils du monde chrétien.
Couronné d'orgueil et de ruse,
Il exploite, il dompte, il abuse;
La duplicité fait sa loi,
La charité sainte est bannie;
Son ministre est la félonie;
Il est le pape! il est le roi!
Toute la terre est Renardie. »

Ainsi J. Giélée, après l'auteur du *Couronnement*, met en scène l'Église... Pardon, la Renardie universelle; et il couronne largement l'épopée du Renard. Si Goethe avait connu ces deux poèmes, écrits en Flandre, il aurait pu, en empruntant au premier ses traits comiques, au second sa large allégorie de l'apothéose, ajouter au Reineke fuchs une troisième partie qui, sous sa plume, eût été un chef-d'œuvre.

Renard ici n'est plus Tartufe, ni Robert-Macaire : c'est deux siècles avant Loyola, le jésuitisme universel.

Rutebeuf a ajouté à l'apothéose, un trait qui la complète et

rappelle un mot bien connu : le roi est mort! Vive le roi. Il dit :

Renard est mort, Renard est vif
Et Renard règne!

Renard est donc immortel.

Non, messieurs, Renard n'est pas immortel! La morale de l'art n'exige pas que la vertu triomphe et que le vice soit puni, au dénoûment. Elle consiste à présenter un problème moral à la conscience publique. Ce n'est pas en tuant Renard, dans le roman, comme le fait le livre des Congrégations religieuses, ce n'est pas en montrant sur la scène don Juan précipité dans l'enfer, ou Tartufe mené en prison, qu'on débarassera l'humanité de ces ennemis. Au contraire, si l'illusion de l'art pouvait les faire supposer disparus, c'est alors qu'ils seraient plus dangereux pour la société, qui pourrait croire que justice est faite. La poésie instruit le procès, porte le réquisitoire, éclaire les esprits; puis, elle laisse à l'opinion le devoir de prononcer la sentence et de l'exécuter.

Ainsi fait le roman : Renard triomphe! Renard est roi! Renard est pape! Toute la terre est à Renard! Renard est immortel! Et le poète a dit. C'est aux peuples de conclure et de se défendre.

Le peuple belge, pendant tout le moyen âge, a brandi fièrement le fouet d'Aristophane pour chasser du temple et du forum tous les Renards. Depuis l'Isengrimus moine, jusqu'à l'apothéose du Renard, notre pays a marqué l'empreinte de sa plume libre dans ce cycle de la vindicte publique, et il y a laissé de grandes œuvres latines et gauloises et un chef-d'œuvre flamand.

Ce livre universel eut des destinées diverses : *habent sua fata libelli*. La renaissance des études du moyen âge le trouva traduit en prose et en vers dans toutes les langues germaniques, mais tout à fait oublié dans le pays de Lafontaine et complétement défiguré, avec l'approbation des supérieurs, dans la patrie du *Reinart de Vos*. Depuis lors, les textes anciens ont été retrouvés et publiés. Mais la même différence subsiste. Traduits de nouveau de toutes les façons, imprimés et illustrés pour toutes les bourses, en Allemagne, ces textes n'existent

guère que pour les savants, en France et en Belgique. Là c'est toujours le Renard expurgé par lui-même qui règne ; et notre savant éditeur du *Reinart de Vos* s'est cru obligé de traduire, de corriger, d'expurger pour le peuple, au gré de l'*imprimatur* épiscopal, le chef-d'œuvre qu'il avait rendu intact à la science. A peine, depuis quelques années, une traduction en prose française de la traduction de Goethe et des articles du *Magasin pittoresque* ont étendu cette renaissance au véritable public, et j'ai essayé de mettre en vers la première partie du *Reinart de Vos*. Mais comment lutter contre la concurrence A. M. D. G. ? Renard est encore loin d'être populaire, ailleurs qu'en Allemagne.

Est-ce à dire que la France et la Belgique ne connaîtraient plus de Renard politique ou religieux ? Ce ne serait pas une raison pour négliger les chefs-d'œuvre qui nous en ont débarrassés. Hélas ! messieurs, n'est-ce pas plutôt que Tartufe est est encore trop puissant pour que Renard soit populaire. Voyez les pays protestants : le succès s'y maintient longtemps et s'y propage au premier réveil. Chez les peuples catholiques au contraire, le livre, proscrit au seizième siècle, ne peut renaître au dix-neuvième ; il disparaît avec la liberté religieuse ; la liberté politique n'est pas assez forte encore pour lui rendre le droit de cité, et les peuples qui auraient le plus besoin du livre justicier, sont ceux qui le connaissent le moins.

J'ai dit que la transformation de la fable en épopée était due au génie moderne. S'il est encore des peuples qui ne savent pas rendre la parole aux Molières du moyen âge, c'est qu'ils sont encore plus ou moins infidèles à ce génie qui fut chrétien, mais qui ne fut jamais ni inquisiteur, ni renard, ni jésuite, à ce génie qui est laïque, le génie même du droit et de la liberté.

Donc, les poètes ont encore raison : Renard vit ! Renard règne ! Renard est pape ! Renard est empereur ! Renard menace d'être immortel ! Si nous ne trouvons pas son épopée chez nos libraires ou dans nos bibliothèques populaires, si nous n'avons jamais entendu le sifflet des trouvères au théâtre, dans des drames historiques, aurions-nous à chercher bien loin pour rencontrer le héros dans la vie publique ou privée. Dites-moi, messieurs, nous faudrait-il la lanterne de Diogène pour le découvrir dans l'alcôve du léopard ou dans l'école du lièvre, dans les couvents du loup ou dans les parlements du lion, devant l'urne de peuples libres ou sur le trône des pays opprimés ? Atten-

drions-nous, pour glorifier nos poètes qui l'ont combattu quand il dominait le monde, que Renard soit mort et enterré avec les honneurs militaires et les pompes religieuses? Nous pourrions attendre longtemps. Et où serait alors le devoir? où serait l'utilité? où serait l'honneur? Nos pères ont eu du génie et du courage pour nous! N'oserions-nous relever l'arme des opprimés, nous qui sommes libres, l'arme de nos pères, nous si fiers d'être leurs descendants, l'arme du moyen âge, nous qui vivons dans un siècle de lumière! Ah! craignons, à ce compte, que Renard ne devienne immortel, comme nous en menacent les poètes.

Non! non! Renard n'est pas immortel! j'en atteste la liberté renaissante! j'en jure par le devoir civique, dont le sentiment est dans tous nos cœurs! A nous donc le fouet des trouvères, à nous le sifflet des ménestrels, à nous le génie des poètes citoyens! Flageller le vice, c'est moraliser les esprits et délivrer les peuples! Éclairons et moralisons, et les Renards ne seront plus. Ce qui chasse les hibous, n'est-ce pas la lumière? ce qui fait disparaître la vermine, c'est la propreté. La ruse et l'hypocrisie seront déjouées par l'instruction du peuple et par la moralité publique. Les rêves de la théocratie, fulminant des encycliques et des excommunications, les projets de l'autocratie, armée des grands principes de 89, deviendront de plus en plus impossibles, à mesure que la lumière se fera dans le monde. Plus nous aurons d'écoles, moins il y aura de Renards dans les coulisses du temple; plus nous nous servirons des libertés publiques, moins il y aura des Renards dans les coulisses du forum, ces confessionnaux de la politique. A nous donc les lumières! à nous les écoles et les meetings! C'est un plaisir de roi, dit-on, de chasser le renard dans les bois; moi, je dis : c'est un devoir des peuples de chasser les Renards de la famille et de la société. Sonnons donc sans cesse le hallali de la liberté : Tous les Renards disparaîtront, au grand jour de la démocratie.

LES

POÈTES DE LA CROISADE

LA CHANSON D'ANTIOCHE, ETC.

Messieurs,

La patrie de Godefroid de Bouillon et de Bauduin de Constantinople a donné à la croisade ses premiers trouvères; après avoir été éclipsés par un grand poète italien et engloutis dans l'ingratitude générale de la Renaissance pour toute l'épopée du moyen âge, ces précurseurs du Tasse reprennent aujourd'hui leur rang dans l'histoire et dans la poésie, comme les peintres les plus exacts de ces expéditions, comme les premiers poètes qui aient chanté Tancrède, Bohemond et Godefroid :

El capitano
Chel gran sepolcro liberò di Cristo.

Le plus ancien de ces trouvères est Richard le Pèlerin ; il assista à la première croisade, et en mit en vers l'histoire jusqu'à la prise d'Antioche (1097). On le croit orginaire de Flandre ou d'Artois ; il ne nous reste de lui que son nom, invoqué comme autorité par le poète qui a rajeuni son œuvre ; plus, deux cents et quelques vers, intercalés dans cette seconde édition et précieux pour les mœurs qu'ils peignent, autant que pour la date où ils remontent.

Le second poète est Graindor de Douai. Il dut écrire avant la fin du douzième siècle, vers 1190. Il renouvela la *Chanson d'Antioche* de Richard le Pèlerin, fit de la cantilène une épopée et y ajouta, peut-être d'après son devancier : *la Prise de Jérusalem*.

Au même moment, peut-être même avant Graindor, d'autres trouvères avaient commencé à broder sur les faits historiques les arabesques de la légende. Ils chantaient l'origine du roi de Jérusalem et rattachaient les merveilles de la croisade à la légende du *Chevalier au Cygne*. Ils chantaient les jeunes années du héros, *les Enfances Godefroid*, comme on disait alors. Ils ajoutaient à la première croisade un épisode : *les Chétifs*. Ces trois poèmes sont anonymes. Les *Enfances* ont été remaniées plus tard par un trouvère qui nous dit son nom : Renaud, et qui semble avoir appartenu au pays ou à l'abbaye de Saint-Trond.

Au quatorzième siècle, les genres se mêlent; le roman de chevalerie envahit la chanson de gestes historique : un autre rimeur, qui appartient aussi à nos provinces, reprend en seconde et en troisième main tous ces épisodes, y ajoute, — de son cru ou d'après une branche aujourd'hui perdue, — *la Mort de Godefroid*, et donne, à ce cycle épique, une rédaction nouvelle dans une œuvre de 35,000 alexandrins à laquelle le gouvernement belge a fait les honneurs d'une édition académique, sans qu'on puisse imaginer à cette préférence, accordée au texte le moins important, pour la date comme pour le mérite, d'autre motif que l'existence du manuscrit à la bibliothèque de Bourgogne. Les compilateurs ont des chances à l'Académie.

Enfin, dans le même siècle, d'autres poètes inconnus chantent *Bauduin de Sebourc* et le *Bâtard de Bouillon*. Cette fois ce ne sont plus que des romans.

Tout ce cycle est écrit en couplets d'alexandrins monorimes. Avant l'édition luxueuse du *Chevalier au Cygne*, *Bauduin de Sebourc* avait été publié à Valenciennes. Depuis lors, *la Chanson d'Antioche* a été imprimée à Paris. Le reste est inédit, et l'on peut regretter que les grands soins et les frais considérables qu'à coûtés notre publication académique n'aient pas été consacrés de préférence à l'épopée du treizième siècle, qui célèbre la prise de Jérusalem et qui laisse à l'histoire sa verdeur première.

L'épopée primitive n'invente guère; elle n'a d'autres fictions que ses croyances, d'autres artifices que ses propres illusions; ses erreurs même ont quelque chose d'historique; elles montrent le point de vue d'où l'époque envisageait l'histoire. C'est la poésie dans toute sa naïveté, la légende dans son entière

bonne foi. Les historiens ont trop souvent un but préconçu, une idée à faire valoir, un homme à illustrer, un plan politique à mettre en scène. Ils voient les événements à travers un prisme; ils les interprètent, rien que par la manière de les raconter; où il n'y avait que des adversaires, ils voient des traîtres; ils voient des héros où il n'y a que des vainqueurs. Ils dissimulent le fait blâmable sous l'intention meilleure, ils atténuent l'horreur des détails sous la magie des vues d'ensemble, et trop souvent l'histoire est pour les puissants un manteau de pourpre.

Le poète primitif est plus naïf et plus vrai. Il n'a pas vu beaucoup de choses et il croit facilement à ce qu'on lui rapporte; mais il dit ce qui a été vu et ce qu'il sait. Il n'a point le sens historique et ne comprend ni les causes, ni la portée des événements; mais il n'a rien à atténuer en des passions qu'il partage, en des fautes qui l'indignent, en des détails qui sont tout pour lui. Il ne peut sortir du cercle de sentiments où se meut le fait qu'il raconte, il ne peut parler d'autre langue que celle de l'événement lui-même. C'est la bataille racontée par le soldat; le fait vu par ses côtés populaires et rendu par une sorte de photographie instantanée. Vérité naïve, inconsciente, sans profondeur, sans méthode; mais nécessaire à l'histoire, comme de bons matériaux à un édifice; car, sans elle, la science de l'historien, réduite aux mensonges intéressés ou aux traditions vagues, se perdrait dans des théories, élevées après coup, et ne bâtirait que des pyramides de sable.

Tel est le mérite de Richard et de Graindor. Certaines chroniques feraient volontiers des croisés autant de saints; certains trouvères en font des héros de chevalerie. Eux, nous en donnent les traits exacts, pris sur le vif.

Je n'ai pas à faire ici l'histoire de la première croisade. Le récit des faits n'appartient pas à l'histoire littéraire; nos trouvères, du reste, les suivent pas à pas, en les dénaturant quelquefois, mais en les éclairant bien plus souvent encore. Ce qu'on aime à trouver, ce qu'il est utile de chercher dans les écrivains, outre le génie du beau, ce sont les idées ou les passions de l'époque qu'ils représentent, ce sont les éléments de la société qu'ils font revivre, et les mœurs du temps qu'ils peignent. N'attendons pas des naïfs trouvères la beauté plastique; mais, outre l'émotion poétique, nous y trouverons sur la

croisade une vérité particulière. Ils peignent l'époque mieux qu'aucun chroniqueur de l'époque.

L'idée de la guerre sainte appartient surtout à Grégoire VII; elle entrait dans son plan de domination universelle. Sa lettre adressée aux chrétiens, en 1074, les appelle, non pas à la conquête de Jérusalem, mais à la défense de Constantinople. Protéger la seconde métropole de l'empire chrétien, frapper l'islamisme au cœur, lancer l'Europe sur l'Asie, c'était recommencer l'expédition d'Alexandre au profit de l'Église. Car l'Église rêvait quelque chose de plus dans ces expéditions : ces princes et ces peuples, qu'elle voulait dominer en Occident, elle voulait s'en faire, contre l'Orient, une armée qu'elle disciplinerait sous sa main, et qui préparerait sa suprématie par la gloire extérieure et le despotisme par l'esprit de conquête; on reconnaît là l'éternelle politique de l'ambition, sous la couronne ou sous la tiare. Ainsi, César avait conquis les Gaules pour opprimer Rome.

Mais on se méprendrait étrangement si l'on attribuait aux croisés, évêques ou seigneurs, rois ou peuples, qui répondirent à l'appel d'Urbain II, des idées générales et des vues politiques. L'anarchie féodale régnait sur les ruines du monde romain, comme la barbarie sur le chaos. Ne faisons pas de ces maîtres farouches, des philosophes d'État; ne prêtons pas à la confusion des ténèbres, la conscience de l'histoire. Vue de près, la croisade n'a pas cette profondeur d'horizon. Le pèlerinage de Jérusalem était la pénitence suprême, la grande ressource du remords, dans une époque qui avait tant de violences à expier. Quand le pénitent put remplacer le bourdon par l'épée, et que ces hommes qui ne respectaient rien en Europe furent appelés à tout fouler aux pieds en Asie, quand le prêtre qui juge et absout s'adressa à tous les instincts barbares, non plus pour les condamner ni les punir, mais pour les légitimer et les exciter, et que tout ce que ces barons farouches devaient contenir en eux sous peine de crime et de damnation, fut permis, sollicité, consacré au service du ciel et comme le plus sûr moyen de gagner la gloire et la richesse en ce monde, le paradis dans l'autre, — la pénitence dut plaire pour le moins autant que le péché.

L'empereur Alexis Comnène, dans son appel aux chevaliers

chrétiens, leur fait valoir les trésors des Sarrasins et la beauté des femmes d'Orient : « Comme si, dit naïvement Guibert de Nogent, comme si les femmes grecques étaient douées d'une beauté si supérieure, qu'elles dussent être préférées aux Françaises, et que ce seul motif pût déterminer une armée française à se rendre en Thrace. »

Guy de Lusignan avait commis un meurtre; il se croise : pour pénitence, il conquiert un trône.

Cette influence fut la plus puissante; elle explique le succès de la prédication. Rien n'est propre à entraîner les hommes comme d'ouvrir un libre cours à leurs violences. Le miracle de Pierre l'Hermite fut tout bonnement le déchaînement des passions barbares.

Les trouvères peignent naïvement, exactement, ce côté brutal de la *Guerre sainte*.

Avant tout, un idéal plane dans le poème, comme sur ces expéditions violentes. L'idéal du croisé est celui du chevalier : la force, la bravoure, le dévoûment, la foi. Godefroid de Bouillon en est le type, il est le héros de la *Chanson d'Antioche* comme de la *Jérusalem délivrée*. Robuste comme un lion, doux comme un agneau, beau comme Hercule, sage comme Énée, Godefroid n'hésite devant aucun danger, ne recule devant aucun sacrifice, n'envie aucune gloire : *Jamais n'aima envie*, dit Graindor. Avant de prendre la croix pour l'Église contre les Turcs, il avait tiré l'épée pour l'empereur contre le pape. Il avait résisté aux évêques de son pays et au patriarche de Jérusalem; il avait combattu dans l'armée impériale qui avait pris Rome. Juste Lipse s'étonne que l'Église n'ait pas mis au nombre des saints le chef victorieux de la première croisade, comme le chef malheureux de la dernière; la raison en est claire : Godefroid était Gibelin.

Cependant le cri de « Dieu le veut! » retentit dans toute l'Europe, et Godefroid y répond le premier. Il vend sa terre pour conquérir la terre sainte; il renoncera à sa patrie pour régner sur la patrie du Christ. Quand Antioche souffre d'une horrible famine, Godefroid affirme son œuvre en ces termes :

Seigneurs et francs chrétiens, par Dieu de Paradis,
Ne vous effrayez pas du temps qui renchérit.

Poua l'amitié de Dieu nous somm's en ce pays,
Il ne souffrira pas que les siens soient honnis.
Pour aucune détresse l'assaut n' sera fini,
Que nous n'ayons Antioche et son palais conquis,
Puis prendrons le sépulcre où Dieu fut mort et vif;
Et le délivrerons de tous ses ennemis.
Puis, nous irons à Mecques, en briser les parvis,
En ôter Mahomet qui est en l'air assis
Et les deux candelabres qui sont mis devant lui,
Qui jamais ne s'éteignent et bruleront toudis,
Et bruleroient en mer jusqu'au jour de justice;
Mieux seront au sepulcre devant l'autel assis
Que où le diable en est adoré et servi.

Cette fable du tombeau de Mahomet, suspendu en l'air et qu'il faut détruire comme un enchantement, de ces candélabres qui brûlent éternellement et qu'il faut conquérir pour les transporter, du tombeau du prophète ennemi, au sépulcre du Dieu chrétien : ce n'est pas l'homme politique qui parle, c'est l'homme de foi inculte et de courage naturel; cœur noble et faible, bien fait pour se laisser prendre à toutes les tentations du merveilleux et de la générosité. Que de vigoureux auxiliaires la croisade n'a-t-elle pas arrachés ainsi à la défense des droits de l'Empire!

Godefroid est l'idéal du croisé; cherchons-en la réalité. La réalité ajoutera aux mêmes leurres politiques et religieux toutes les passions d'une époque barbare : l'ambition brutale, l'abus impitoyable de la force, l'amour des excès et du carnage, la jalousie farouche, la compétition violente de la gloire et du butin. Les luttes envieuses de Bauduin, frère de Godefroid, et de Tancrède, n'ont été racontées nulle part aussi vivement que dans la *Chanson d'Antioche*.

Tancrède a planté son gonfanon de soie sur les murs de Tharse. Bauduin s'en irrite, fait arracher l'enseigne de son rival et dresse la sienne à sa place. Tancrède change de couleur, fait sonner le cor et court aux armes. Mais ses compagnons le blâment et l'arrêtent : il cède, quitte le siége et se jette sur Misis. C'est contre l'ennemi qu'il va déchaîner sa rage : il fait voler la tête du gouverneur de la ville :

Une toise et demie a la tête volé.

A peine vainqueur, il marche contre Cyrrhus, il l'assiége,

en chasse Soliman et triomphe avec emportement. Mais Bauduin l'a rejoint.

Voyez là Bauduin qui a grand tort vous hait,
Tant vous a poursuivi qu'il vous a retrouvé,
Appelez vos barons, ceux qui sont vos privés,
Et combattons à lui d'un courage éprouvé.

Bauduin refuse la bataille :

N'a désir de combattre envers chrestïenté.

Tancrède ne connaît plus de frein, rejette tout arrangement, et une lutte meurtrière s'engage, où Bauduin tue Gérard de Saint-Giles. Cependant, les Turcs interviennent, frappant les deux partis. Alors Bohemont offre à Bauduin une réparation, et les deux armées se séparent : Tancrède fera amende honorable à son rival.

On voit ici le maître féodal, violent, prompt à la vengeance, oubliant vite le devoir, et non moins vite la rancune, sauf à laisser derrière lui de nombreuses victimes et à reprendre au premier geste les armes de la colère.

Un autre épisode met en présence divers côtés du caractère de ces héros.

Les croisés ont rendu à un Sarrasin son fils prisonnier ; le père par reconnaissance leur livre Antioche. Un nuit donc, ce Turc tend une échelle de corde aux assiégeants. Mais les principaux chefs, Tancrède, Bohemond, Robert de Normandie, hésitent. Ces sortes d'exploits leur plaisent moins que les grands coups d'épée. Cependant le Turc les presse : surpris par sa femme, il n'a pas hésité à la jeter en bas des remparts ; la uit s'avance, le jour va poindre ; si les païens le voient, il era pendu ; si les assaillants tardent, ils perdront la ville, et eur armée sera détruite :

Il est plus de minuit, l'aube est presque crevée,
Si païens m'aperçoivent, j'aurai la têt' coupée,
Et sera votre armée à martyre livrée.
Prends donc cette cité que je t'ai présentée!
Les Francs sont gent mauvaise et de rien effrayée!

Le danger, les prières, l'ironie, l'injure même, rien ne dé-

cide les croisés. Robert de Flandre s'indigne : il pleure de voir les Francs « couarder. » Il va s'en plaindre à Godefroid :

Ils sont devant l'échelle et n'y osent monter.

Le duc de Bouillon veut y courir, payer d'exemple. Le comte de Flandre l'arrête; sa place est ailleurs. Godefroid répond :

Ou montez le premier, ou m'y laissez monter.

C'était bien ainsi que l'entendait Robert; il court à l'échelle, non sans avoir donné un souvenir à sa femme et à ses enfants :

J'ai quitté toute Flandre et les fiefs qu'il y a,
Et ma femme Clémence qui doucement m'aima,
Et mes deux petits fils que Dieu me gardera;
Mais, en l'honneur de Dieu qui le monde créa,
Je serai le premier qui là haut montera.

Alors le poète fait intervenir un dévoûment obscur qui grandit la scène et l'emplit d'émotion. Foucart de Flandre est orphelin, et il n'a pas d'enfants; il réclame la place de son seigneur. Robert n'écoute rien et s'élance, il a déjà monté deux échelons. L'orphelin insiste :

Plus vaillant hom' que toi terre ne peut tenir,
Grand dommage sera si tu viens à mourir,
Car vous avez grands fiefs, beau sire, à maintenir,
Avez femme et enfants, Dieu vous en laiss' jouir.
De moi n'est point dommage, si je viens à périr
Si je meurs, il n'importe et c'est pour Dieu servir !

Cependant le Turc est toujours au haut du rempart, qui s'impatiente, et presse les croisés; le jour approche, Robert cède; Foucart prie et monte à l'assaut, suivi des barons qui hésitaient tout à l'heure. Ils reculaient devant le danger, le dévoûment les entraîne, et la place est prise.

Le comte de Flandre a donné ici l'exemple aux plus braves : il va nous dévoiler, en deux grandes scènes, le mobile général de l'armée, et rien ne peint mieux ces héros mondains que le

cri jeté par l'illustre comte et le noble chevalier à la vue de Jérusalem, et que son refus du trône.

Voyons ces deux épisodes.

L'armée enfin campe devant la ville sainte; ses chefs sont réunis sur une hauteur d'où l'on aperçoit tout le pays. Les chrétiens ont devant eux les lieux où a vécu, où a prêché, où est mort le Dieu des chrétiens; toute la vie du Christ semble se dérouler à leurs yeux, dans les sites consacrés par son passage. Pierre l'Hermite réveille ces souvenirs; ses paroles se pressent avec une simplicité grandiose :

« Là, est le mont Olive où le Christ demanda l'ânesse; là est la porte sainte par où il fit son entrée, quand le peuple jetait devant ses pas des palmes et des tapis; là est le prétoire où il fut jugé, où Judas le vendit; là, il fut lié, battu des verges; là, mis en croix. Voilà le Calvaire, voilà le sépulcre, voilà le temple de Salomon, où l'Esprit descendit sur les apôtres; voilà la montagne du Sion où Marie est montée au ciel... Prions Dieu! Prions la Vierge! Prions!

Amen! amen! répondent les croisés, dans une émotion qui est partagée par le trouvère et que la poésie, survivant à la foi, nous fait partager encore après six siècles.

Mais le pays contrastait avec ces souvenirs. Comme aujourd'hui les voyageurs à l'aspect de Rome, les croisés s'étonnent de ne voir qu'un désert aride et désolé, au lieu de cette terre de richesses et de bénédictions qu'ils ont rêvée. Le comte de Flandre parle après Pierre l'Hermite, et c'est pour opposer aux visions du moine ce profane contraste :

Depuis que Dieu naquit de la Vierge Marie,
Jamais en tel désert cité ne fut bâtie!
Ici point de forêt, ici point de prairie,
Ni source, ni fontaine, vivier ni pêcherie.
J'aime bien mieux d'Arras la grand' chatellenie,
Auprès du bois de Niepce la large chasserie,
Et de mes beaux viviers la riche pêcherie.

Ce tableau des richesses du sol natal, malgré sa couleur matérielle et toute flamande, est de bonne et franche poésie. Mais quelle poésie profane, et comme on y voit l'esprit mondain des croisés!

La seconde scène n'est pas moins concluante. L'élection de Godefroid au trône de Jérusalem, fut avant tout un hommage rendu à son héroïsme et à sa constance; mais elle met au grand jour le mobile des vainqueurs. Godefroid a refusé d'abord la couronne par humilité : d'autres en sont plus dignes. Les plus dignes la refusent pour des motifs plus mondains. Ils ont cueilli des rameaux dans le jardin sacré, l'aventure est terminée, le vœu rempli. Qu'un autre garde la difficile conquête dans ce triste désert! Eux, ne songent qu'à leurs beaux domaines, à leurs trésors, à leurs épouses; ils ont hâte de retourner en Europe jouir du repos et de la gloire.

Le comte de Flandre, en des adieux touchants, avait promis à son épouse de ne pas rester plus de quinze jours en Orient, après la prise de Jérusalem. L'aspect des lieux saints n'a pas changé son cœur. Quand on lui offre la couronne, il répond :

Aujourd'hui, plaise à Dieu et à saint Siméon
Que je fusse à Arras en ma maître maison,
Et que Bauduin mon fils se tînt dans mon giron,
Et je le baiserais cent fois en un randon.

Robert de Normandie, Bohemond, Hue le Maine, ne font pas meilleur accueil à la couronne : ils ont cueilli leur palme! Et l'évêque courbe la tête devant cet esprit mondain qui anime l'armée du Christ.

Quand l'évêque l'entend, il baisse le menton.

Godefroid, seul, représentant toujours l'idéal rare, accepte la couronne, mais une couronne d'épines.

Ainsi, une aventure extraordinaire, quelque chose comme une grande chasse d'hommes, bénie de Dieu, avec ses péripéties chevaleresques : les voyages d'outre mer, les batailles et les amours, le pillage et le massacre, la victoire ici-bas et le paradis là haut : telle apparut la croisade à ces fils des vainqueurs de Rome, qui conservaient le goût des invasions et les mœurs des barbares.

Le but final de l'entreprise touchait à la religion, il est vrai; mais ce but disparaissait devant le plaisir tout mondain de la

guerre, et ces fougueux batailleurs, pour être des chrétiens, n'étaient ni des esprits religieux, ni des cœurs soumis à l'Église. Les trouvères en rendent aussi témoignage.

L'évêque du Puy, toujours prêt à montrer la victoire aux combattants et le ciel aux mourants, est, dans Graindor de Douai, le chef spirituel de l'armée des Seigneurs. Mais, lorsqu'au siége d'Antioche, il jette de l'eau bénite sur l'armée, un chevalier s'indigne et lui crie :

Sire, laissez votre eau! Pourquoi donc en jeter?
Ne mouillez pas mon heaume, car je le dois aimer,
Je le veux clair et beau aux Sarrasins montrer!

Plus d'un miracle fut inventé pour exciter ou ranimer le zèle d'une armée exposée à tant de fléaux. La masse était superstitieuse et s'y laissait prendre. Albert d'Aix raconte que les soldats avaient une oie et une chèvre qu'ils vénéraient et consultaient comme des augures. Les chefs étaient moins crédules; le fameux miracle de la découverte de la sainte lance ne put les séduire. Richard le Pèlerin avait raconté déjà que le prêtre qui découvrit la lance du Golgotha fut soumis à l'épreuve du feu :

Car ils étaient beaucoup qui n'y croyaient mie.

Graindor de Douai met cette incrédulité en scène. L'évêque offre aux chefs de l'armée l'honneur de porter cette sorte de palladium dans le combat; tous le refusent. Aucun n'a assez de foi, pour préférer une relique à son épée, et pour sacrifier au pieux honneur de porter ce saint étendart devant les ennemis, le plaisir mondain de les tailler en pièces. La scène se renouvelle pour chaque seigneur et cette redondance expressive amène les mêmes refus :

Je ne la porterais pour le fief de Soissons!

dit le comte de Flandre.

Je ne la porterais pour l'or de Bénévent!

répond Tancrède.

Voici la réplique de Godefroid :

Sire, répond le duc, ne la porterai mie,
Quand vous me donneriez tout l'or qu'est en Russie.
Les Lorrains, les Frisons me feront compagnie,
Et je frapperai tant de mon épée fourbie
Que de sang jusqu'au poing elle sera rougie.

La foi dans leur épée était la première religion de ces héros; ni reliques, ni miracles n'auraient pu contenir leurs passions guerroyeuses : la croisade leva la digue à leur débordement, et ils coururent au pillage et au massacre au cri de : Dieu le veut!

Les trouvères racontent sans réserve les cruautés de cette prétendue guerre sainte. On sait qu'à la prise de Jérusalem, les vainqueurs oublièrent le Christ et son tombeau pour massacrer les païens, et que, même après la procession expiatoire au saint sépulcre, ils recommencèrent la boucherie, pour qu'il ne restât pas un idolâtre dans la cité sacrée. Le même plaisir de de verser le sang se retrouve partout dans les historiens et les poètes de la croisade. Il ne nous reste que quelques vers de Richard le Pèlerin : ils rapportent un massacre, un *hachis* d'hommes, à Arches.

Les assaillants avaient pris la joyeuse habitude de lancer dans les villes assiégées les têtes des ennemis tués. Graindor le dit pour Jérusalem, et c'est l'évêque du Puy qui en donne le conseil. Le poète anonyme du quatorzième siècle, publié par M. de Reiffenberg, le dit pour Nicée, et l'ordre vient de Godefroid de Bouillon.

La *Chanson d'Antioche* ajoute à cette barbarie un surcroît d'horreur. En creusant la terre pour élever une redoute, les croisés découvrent de riches sépultures de Sarrasins; ils les profanent et en partagent les dépouilles à l'armée. Les assiégés, à ce spectacle, font une vigoureuse sortie pour défendre la tombe de leurs ancêtres; ils sont battus et laissent cent prisonniers aux mains de l'ennemi. Troublés ainsi dans leurs profanations, les chrétiens triomphent avec rage, ils coupent la tête aux cents prisonniers, mais cela ne suffit pas; ils déterrent 1,500 cadavres et les décapitent, puis, ils lancent toutes ces têtes, exécrables projectiles, dans la ville assiégée, où les pères, les mères, les sœurs et les amis reconnaissent des traits chéris et poussent des cris de désespoir et d'horreur.

Ils retiennent des Turcs cent, en la leur baillie ;
Ils leur tranchent la tête, n'en laissent nul en vie;
Puis déterrent les morts de la gent de Persie,
Tranchent à tous la tête par dessous leur ouie,
Il en est quinze cents, vous n'en douterez mie;
Par les murs d'Antioche à la pierre polie
Ils ont jeté les têtes et chacune est lancie.
Quand les païens l'ont vu, grand' douleur fut ouïe,
Les pères et les mères, les sœurs et les amies
Reconnaissent les têtes, chacune pleure et crie.

Ces récits ne sont pas des satires, messieurs, mais de naïves peintures de mœurs. Ces horreurs étaient mises en rimes pour être chantées sous la tente du croisé ou dans le château du seigneur. Les cours, comme les camps, se plaisaient à les entendre; elles leur procuraient le charme des souvenirs et les alléchaient à de nouveaux exploits. Les trouvères les racontent avec un réalisme tranquille qui semble indifférent à la pitié et qui cherche, au contraire, ses effets dans le désespoir des mères et des amies. De tels témoignages sont précieux; ils tiennent, pour ainsi dire, prise sur le fait et en flagrant délit, la vérité de l'histoire. Ainsi, nous tenons l'époque en aveu : les souvenirs qu'on aimait à conserver de la croisade sont des horreurs, et c'est par des récits de crimes qu'on stimulait le zèle et qu'on gagnait de nouveaux chevaliers à la croix.

Quand les évêques donnaient de tels conseils et les princes de tels exemples, que devait faire la lie du peuple, l'innombrable armée de manands, de truands et de ribauds qui avaient suivi la croisade comme des loups affamés? Les trouvères répondent nettement et complétement à cette question. Ils peignent à grands traits et ils font agir au grand soleil ces héros en guenilles, qui parodient l'armée des seigneurs en s'appelant barons et roi, et qui ont à leur tête Pierre l'Hermite, le prophète, et le roi Thafur, le truand.

Richard le Pèlerin fixe ce portrait en quelques vers, d'un vigoureux coloris :

La gent du roi Thafur ne fut pas effrayée.
Ils ne port'nt avec eux ni lance ni épée;
Mais haches vermoulues et massue plombée ;
Le roi porte une faulx qui est fort bien trempée ;
Il n'est païen si fort en toute la contrée

Que, s'il l'atteignait bien de sa faulx aiguisée,
Il ne le pourfendît jusques à la corée;
Ils ont sacs à leur cou et de cordes serrée
Ils ont les côtes nues et la panse pélée,
Et les genous rôtis et les plantes crevées.
En quelque lieu qu'ils aillent, dévastent la contrée.

Ce dernier trait est d'une grande force. Les premiers vers décrivent l'extérieur de cette armée de gueux; le dernier, d'un seul coup, peint l'âme.

Graindor de Douai complète le portrait :

Là vous eussiez pu voir tant vieux draps rapiécés
Et tant de longues barbes, de crânes hérissés,
Tant d'échines tordues et de ventres enflés,
Et tant de jambes torses et de pieds bistournés,
Tant de genoux rôtis et de chaussons crevés.
Ils ont haches danoises et couteaux aiguisés,
Gisarmes et massues et pieux aux bouts brûlés.
Le roi porte une faulx dont l'acier est trempé,
Ceux qu'il en atteindra seront mal adressés.
Il dit à ses amis : Barons, or, m'entendez;
Le vilain le dit bien, et c'est la vérité,
Que mieux vaudroit par arme avoir le chef coupé.
Voyez l'or et l'argent flamboyer par ce pré,
Qui pourroit le saisir n'auroit pas pauvreté,
Là peut chacun de nous être régénéré.

Ceci est l'excitation au combat; deux autres vers de Graindor montrent cette armée après la victoire :

Mil et cinq cent païens ils ont dedans occis;
Des belles Sarrasines ils ont fait leur plaisir.

Mais ceci n'est pas toute la réponse à notre question. Le massacre et le viol ne caractérisent pas seulement les ribauds ; les trouvères ajoutent un ternier trait : ces croisés sont anthropophages, et les chroniqueurs parlent comme les trouvères, Foucher de Chartres le dit comme Richard le Pélerin; Albert d'Aix comme Graindor de Douai, Raoul de Caen comme Renaud de Saint-Trond et Guibert de Nogent comme le poète anonyme du quatorzième siècle. On voit ailleurs Richard Cœur de Lion manger à sa table des têtes de jeunes Sarrasins rôtiés.

Un épisode de Graindor de Douai donne à cette assertion de l'histoire un puissant relief. Ce que les chroniqueurs reconnaissent en passant, le poète s'arrête à le mettre hardiment en scène :

Pierre l'hermite était sur sa tente appuyé,
Le roi Thafur y vint avec sa grande armée,
Ils sont plus de dix mille qui de faim sont enflés :
« Sire, conseillez-nous, par sainte charité.
Vrai, nous mourons de faim, tous, et de pauvreté.
— « C'est, lui répond l'Hermite, par votre lâcheté !
Allez, prenez ces turcs qui sont là morts couchés,
Ils sont bons à manger, s'ils sont cuits et salés. »
Le roi Thafur répond : Vous dites vérité.

Donc, d'après le conseil du saint, le repas se prépare et les Turcs poussent des cris d'horreur. Le poète se complaît à raconter trois fois l'effroyable cuisine, dont l'odeur a attiré l'ennemi sur les remparts, et attire enfin les chefs de l'armée.

Ils vont au cimetière, ont les corps déterrés,
Ils les ont tous ensemble en un mont assemblés,
Ils ont tous les pourris dans la ville jetés,
Puis écorchent les autres, au vent les ont hâlés.
Robert de Flandre vint, Bohemont et Tancréte
Et le duc de Bouillon qui est fort honoré;
Le comte Hue le Maine avec eux est alé,
Et l'évêque du Puy qui était fort sensé,
Et tous les hauts barons; aucun n'y a manqué ;
Mais chacun d'eux s'était fervêtu et armé.

Les chefs de la croisade ne s'aventuraient pas sans armes au milieu de leur armée.

Devant le roi Thafur, ils se sont arrêtés,
En riant, lui demandent : comment vous vous portez ?
— Par foi, leur dit le roi, je suis fort bien traité,
Et si j'avais à boire, j'ai à manger assez.

A boire ? qu'à cela ne tienne !

Le duc de Bouillon dit : Dans roi, vous en aurez !
De son bon vin lui fait un flacon présenter.
Le roi Thafur en boit, à tous en a donné.

Ainsi, Pierre l'Hermite conseille le repas, Godefroid l'arrose de vin, et l'Évêque est de ceux qui demandent aux truands comment ils se trouvent de l'horrible festin et qui rient! Et cette armée est puissante, on la consulte avant le combat :

S'ils veulent la bataille et quel est leur penser?

C'est elle que le Tasse appellera l'*armi pietose*, et c'est le roi de ces cannibales chrétiens qui posera sur la tête de Godefroid de Bouillon la sainte couronne :

Et la mit sur son chef le bon roi des ribauds.

L'auteur anonyme des *Enfances Godefroid* semble vouloir rattacher la croisade aux guerres de l'antiquité : lorsqu'il fait entrer l'aïeul du héros dans le palais de Nimègue, il décrit la grande salle d'honneur, dont les tapisseries représentent les batailles d'Alexandre dans l'Inde, et les principaux épisodes de la guerre de Troie. Ce rapprochement est dans le vrai : qu'on les appelle entreprises nationales en guerres saintes, soit qu'elles pacifient l'Inde, la Gaule ou la Saxe, par les massacres d'Alexandre, de César ou de Charlemagne; soit que, pour venger le Christ, elles autorisent l'anthropophagie du roi Thafur et de Richard Cœur-de-Lion, ces expéditions se ressemblent; c'est toujours le même appel aux passions féroces, le même plaisir sanguinaire de l'enfance des peuples. Les noms changent, l'épopée ne change point. C'est toujours la violence tenant lieu de justice, c'est le droit du plus fort conquis dans le sang, consacré par le meurtre, le pillage, le viol et l'incendie. OEuvre de gloire, qui commence aux anthropophages, pour aboutir aux prétoriens, et qui ne sort de la barbarie que pour fonder le despotisme.

Mais, quand le mobile est religieux, quand la cause est céleste, les passions qu'elle déchaîne sont plus terribles. Cet orgueil de lèse-humanité, qui croit tout permis à la force, se sent alors consacré comme une mission d'apôtre; l'homme, armé par Dieu, n'a plus rien d'humain, Quand on possède la vérité absolue, éternelle, et que l'on combat pour elle, a-t-on rien à respecter dans ce monde qui change et passe, ou dans l'humanité rebelle à Dieu? Les trouvères le montrent assez;

les guerres de religion sont les plus cruelles, et l'on peut dire que ces entreprises, que le fanatisme appelle saintes, sont de toutes les plus impies.

Oui, messieurs, il est grand, il est beau, il est héroïque, de voir un peuple, de voir un homme, affirmer le droit, défendre une idée, prêt à mourir sur le champ de bataille, sur l'échafaud, et même en combat singulier. Notre plus grande supériorité peut-être est cette faculté qui fait que l'homme place sa vie en dessous de sa pensée ou de son honneur, préfère être anéanti que d'être opprimé, aime mieux abandonner à la terre un cadavre que d'y laisser survivre à soi-même une intelligence qui aurait subi la honte ou l'injustice, un être humain qui aurait laissé profaner en lui la dignité humaine. Ce noble sentiment, cette fierté sublime de l'âme a rendu la guerre possible à l'être intelligent et moral qui règne sur notre globe. Mais plus une passion est généreuse et un penchant, sacré; plus l'abus en est facile et les égarements, redoutables. Ce combat pour la vérité, cette légitime défense de ce que l'homme a de plus grand en soi, ce martyre pour la justice, ne peuvent pas être confondus avec leurs parodies sacriléges : les guerres d'ambition et de conquête des Césars et des Hildebrands. Non! Marathon et les Thermopyles n'ont rien de commun avec Arbelles et le sac de Thèbes. Ambiorix ne justifie pas César, il le réprouve. Mutius Scévola n'autorise pas le passage du Rubicon; ni Valmy, le 18 brumaire. Quel crime au contraire d'abuser de ce qu'il y a de plus héroïque dans l'homme, pour dégrader l'homme! et rien ne s'élève autant contre les excès de la guerre que le noble usage de l'héroïsme. Ainsi, la prédication du Thabor et le supplice du Calvaire sont la réprobation la plus éclatante des massacres de Jérusalem et des festins humains de la guerre sainte, et la croix du Golgotha condamne à jamais la croisade.

Qu'ont produit d'ailleurs ces expéditions qu'un écrivain anglais appelle une *sainte épidémie?*

Les croisades ont échoué. Après deux siècles de gaspillage d'or et de sang, tout est perdu. Les chrétiens voulaient conquérir le tombeau du Christ : Jérusalem reste aux Sarrasins. Les politiques voulaient défendre la métropole d'Orient, ils s'en emparent; deux siècles après, l'islamisme est à Constantinople, comme à Jérusalem. Au seizième siècle, les Turcs sont aussi

redoutables qu'au onzième. Charles-Quint est réduit à leur acheter une paix humiliante. La France fait mieux : l'alliance avec les Turcs devient une politique traditionnelle des rois très chrétiens.

Voilà ce que dit l'histoire. La poésie le dit aussi, à sa façon. Le poème du quatorzième siècle, publié par M. de Reiffenberg, met au siége d'Antioche, dans la bouche d'un païen, une prédiction qui était déjà accomplie quand écrivait le poète :

Mahomet en mourant a dit : Un temps viendra
Où ceux delà la mer passeront par deçà
Et qu'il sera un roi qu'une dame engendra
Qui l'armée d'outre mer par force détruira
Et ce qu'elle a conquis, partout reconquerra.

L'histoire flétrit l'ambition, la cupidité, l'avarice qui firent échouer ces expéditions sanglantes. La poésie n'a guère chanté que la première croisade, et tout aussitôt l'épopée fait place à la chanson et à la satire. Quesnes de Béthune au douzième siècle et Bauduin de Condé au treizième sont à la fois le Tyrtée et le Juvenal de la croisade.

On ne sait guère que le nom des trouvères, et ils ne nous ont laissé aucun détail sur leur vie. Quesnes de Béthune, au contraire, est un des personnages les plus connus de son époque. Il naquit vers le milieu du douzième siècle, et Philippe Mouskes donne la date de sa mort, dans un âge avancé, en 1224. Cadet de la maison seigneuriale de Béthune, Quesnes eut de grands succès dans la poésie et dans la politique. Son frère aîné, Guillaume, était poète comme lui, et Quesnes eut pour maître le châtelain de Cambrai, Hugues d'Oisy, aussi poète. Il passa sa jeunesse dans les cours, son âge mûr à Constantinople. Jeune, il chantait l'amour et osa porter les yeux sur la comtesse Marie de Champagne ; il avait le style concis et le trait mordant ; il n'épargna ni les belles infidèles, ni la reine de France qui avait ri de son français qui sentait le terroir artésien. Quand fut prêchée la troisième croisade, il était dans la vigueur de son âge et de son talent ; il la servit de sa poésie et de son épée. L'histoire rapporte que Philippe Auguste défendit que tous ceux qui prendraient la croix fussent inquiétés pour dettes pendant trois années, et qu'il leur permit en outre, pour servir aux préparatifs de la guerre, de lever le dixième du revenu

de tous ceux qui ne se croiseraient pas. C'était plus que jamais s'adresser aux intérêts temporels, plus puissants que la foi religieuse. Mais, une fois à l'abri de leurs créanciers pour trois années et enrichis par la Dîme Saladine, les barons et le roi lui-même négligèrent la croisade ; l'argent reçu leur semblait bon à garder. Les douleurs de l'Église, la persécution des chrétiens d'Orient, de sanglantes défaites à réparer, les chrétiens massacrés, les évêques prisonniers, les vierges et les épouses profanées, le roi captif, la sainte croix aux mains des ennemis, tous ces désastres, qui avaient précipité la mort du pape Urbain II et soulevé d'indignation l'assemblée de Gisors, étaient oubliés; le roi donnait l'exemple et le clergé, en refusant la dîme, semblait complice de la défection générale.

La poésie alors se fit l'organe de la conscience publique. Quesnes de Béthune avait chanté l'enthousiasme du départ, dans une chanson d'amour où les regrets de l'amant s'harmonisaient avec les devoirs du chevalier :

Hélas ! amour ! quelle séparation cruelle !
Je dois quitter la meilleure des dames
Qui fut jamais adorée et servie,
Car Dieu m'appelle à lui dans sa bonté ;
Et cependant je pars avec douleur !
Mais qu'ai-je dit! non, non, je ne pars point,
Car, si le corps va servir le Seigneur,
Tout le cœur reste au pouvoir de sa mie.

Dieu est traqué dans son saint héritage,
Et l'on va voir s'ils iront le servir
Ceux qu'il sauva de la peine éternelle,
Quand il mourut sur la croix que les Turcs ont prise.
Ceux qui n'iront pas seront bien méprisés,
A moins qu'ils n'aient misère, vieillesse ou maladie ;
Et ceux qui sont jeunes, riches et bien portants
Ne peuvent pas rester sans vilenie.

Tout le clergé, tous les vieillards,
Qui pour faire l'aumône et prier resteront,
Profiteront de ce pèlerinage;
Et les dames aussi qui vivront chastement,
Si elles sont fidèles à ceux qui partiront.
Mais, par mauvais conseil si elles sont volages,
Elles ne le seront que pour de mauvais lâches;
Car tous les bons seront partis !

Les retards de l'expédition et leurs causes honteuses indignèrent le poète, et l'indignation fait les beaux vers. Jamais peut-être, depuis l'antiquité, la corde d'airain n'avait retenti d'une poésie si vigoureuse :

Vous qui volez les croisés,
Ne gaspillez pas ainsi la dîme,
Car vous seriez les ennemis de Dieu.
. . . .
Non, pour aucun avantage,
Je ne resterais avec ces tyrans
Qui se sont croisés pour de l'or,
Pour dîmer clercs et bourgeois et sergents.
Plus en croisa le lucre que la foi.
Et, quand la croix ne peut garantir leurs promesses,
Dieu serait trop clément envers de tels croisés
S'il ne se vengeait point dans le plus court délai.
. . . .
Puisse-t-il les frapper,
Car leurs cœurs sont plus vils que je n'en vis jamais!
Honte à ses barons qui ressemblent
A l'oiseau qui souille son nid.
. . . .

On sait comment finit cette croisade, si mal commencée. Le siége de Ptolémaïs durait depuis près de deux ans, lorsque le comte de Flandre vint à mourir de la peste. Aussitôt, Philippe-Auguste quitte la terre sainte pour se jeter sur l'héritage. Le roi avait juré de respecter les droits et les biens des croisés, mais l'occasion était trop belle pour que le larron se souvînt de son serment. Honte éternelle au roi de France, crie au transfuge le roi chevalier, Richard d'Angleterre. Quand vous n'auriez pas juré, vous devriez respecter la paix des croisés, dit le pape Célestin au parjure, qui passe à Rome pour se faire relever de son serment.

La poésie parle comme la chevalerie et comme l'Église, et c'est encore Quesnes de Béthune qui remplit la mission du poète :

Roi, si dans ce moment vous sonniez le retour,
La France, la Champagne et le monde diraient
Que vous avez jeté dans le deuil votre honneur.

Et que vous avez gagné moins que néant.

. . . .

Roi, ce serait trop grande honte
De retourner après tous ces échecs!
Demeurez, vous ferez grand acte de vigueur,
Jusqu'à ce que la France ait retrouvé l'honneur.

Roi, vous savez que Dieu a peu d'amis;
En aucun temps il n'en eut plus besoin;
Car tout son peuple est mort ou prisonnier.
Et nul que vous ne peut le secourir.
Car les autres seigneurs sont pauvres
Et ils craindront de rester seuls ici!
Dans ce danger si vous leur faisiez faute,
Les anges, les martyrs, les apôtres et les saints innocents
Se plaindraient de vous au dernier jugement.

Philippe-Auguste n'écouta rien. Mais il arriva trop tard. Il ne recueillit d'autre héritage que la honte. Le loup dévorant avait été devancé par un pauvre chroniqueur. Avant que le roi fût arrivé à Paris, Bauduin de Hainaut, averti par Gislebert, avait fait reconnaître son autorité en Flandre et il attendait l'ennemi de pied ferme.

La croisade échoua, et l'Europe poursuivit de sarcasmes les croisés de retour, sans oublier Quesnes de Béthune lui-même, que le châtelain de Cambrai, son maître, tança, dans une chanson mordante, qui prouve que le poète avait été à bonne école.

Quesnes ne devait pas tarder à prouver qu'il ne méritait pas ces reproches. A quelques années de là, une nouvelle croisade allait placer le comte de Flandre sur le trône de Constantin. L'expédition fut brillante. Le roi de France avait avec lui Geoffroi de Villeharduin qui devait être l'historien de cette croisade, et, avec le comte de Flandre se croisèrent les deux frères poètes : Guillaume et Quesnes de Béthune.

Cette fois, Quesnes est homme politique. Ambassadeur à Venise, c'est lui qui négocie auprès du Doge le passage des croisés. Devant Constantinople, c'est lui qui répond aux envoyés d'Alexis Comnène, et Villeharduin lui prête de fières paroles. Quand le royaume des Francs est fondé, c'est lui qui remplace l'empereur, comme régent, pendant son absence, et après sa mort, pendant l'interrègne. Il avait, un des premiers,

planté l'étendart des Francs sur les murs de Constantinople. Dans une charte de 1112, il prend le titre de proto-camérier de de Roumanie. Sully fait remonter sa maison à celle de Béthune; le ministre d'Henri IV se glorifie d'avoir pour aïeul le poète-ministre de Bauduin de Constantinople.

Un demi-siècle plus tard, saint Louis mourait devant Tunis, et les croisés se hâtaient de conclure la paix : une grande chose les préoccupait par dessus tout; ce n'était ni la vengeance de saint Louis, ni les intérêts de l'Église ou de l'Europe. C'était l'argent. Le prince de Tunis les en gorgea. Bauduin de Condé répète alors la satire de Quesnes de Béthune, avec autant d'énergie, avec des rimes plus recherchées et moins de style.

Les prélats de la sainte Église
Sont si remplis de convoitise
Et d'avarice si atteints
Qu'ils en sont tous noircis et teints.
Ils n'ont souci que d'embourser!
. . . .
Le clergé et les hauts barons
Sont tous piqués d'un aiguillon :
C'est l'avarice qui les bat.
. . . .
Car, si quelques seigneurs se croisent,
Ils n'ont bien garde qu'ils s'en voisent (*de s'en aller*)
Si l'on ne leur donne l'argent,
Ou ils le volent à leur gent.
. . . .
Ils n'y vont pas pour demeurer
Ni les ennemis dévorer,
Mais, quand ils ont là outre été
Ou un hiver, ou un été,
Il leur semble que tout soit fait;
Ils s'en reviennent tout à fait.
Ils n'y vont pas pour conquérir,
Mais pour vaine gloire acquérir.

Puis le trouvère raconte l'expédition de Tunis : les temporisations devant l'ennemi, la famine et les maladies qui déciment l'armée; la misère, plus désastreuse encore; car :

Les riches avares étoient
Et les pauvres peu visitoient.

Puis, la paix vendue pour de l'or :

Mais ils convoitèrent leur or ;
Ils en eurent un grand trésor.
L'entreprise ainsi fut perdue.

Enfin, le retour, la tempête qui engloutit la flotte, une partie de l'armée et cet or si convoité :

Il y eut mainte gent noyé ;
Ils y perdirent tout cet or
Et avec lui assez du leur ;
Et crois que c'est pour leur péché.

Le poète avait déjà comparé ces passions viles à l'idéal du croisé :

Au temps Godefroid de Bouillon,
On savait en bon chevalier
De son épée bien tailler.
. . . .
Lui, n'emporta rien de personne,
Mais il vendit toute sa terre.

Et la satire recommence, mordante et vive :

Il est encor des chevaliers
Qui se pourroient bien croiser,
S'ils n'aimoient pas tant leur argent.
Tout est perdu par leur péché !

Ainsi, la croisade perdit tout prestige et tout honneur ; elle échoua sous les vices des croisés et sous la satire du peuple.

C'est d'ordinaire la poésie qui parodie les folies surannées et les erreurs qui ont perdu leur charme. La parodie d'une guerre religieuse n'était pas sans danger ; aussi, la satire ne s'attaque qu'aux vices des croisés. L'histoire s'est chargée elle-même de ce soin. Comme Auguste a pour dernier successeur Augustule, la croisade tomba en enfance. En 1212 ou 1213, cinquante mille gamins des deux sexes, de France et d'Allemagne, se mirent en campagne pour sonner contre Jérusalem la trompette de Jéricho. Des prêtres avaient prêché l'expédition, ils annonçaient que la sécheresse serait telle, cette année, que la marmaille

pourrait passer la méditerrannée, de Gênes à Jérusalem, à pieds secs. Ainsi, le merveilleux des croisades était tourné en dérision, et pour que leur côté odieux ne fût pas négligé, cette parodie eut une fin cruelle. Ces hordes ridicules périrent misérablement. Les uns moururent de faim et de fatigue, les autres firent naufrage ou furent vendus, par des pirates de Marseille, à ces Turcs qu'ils voulaient vaincre; et le pape se contenta, devant cette horrible folie, de s'écrier que cet exemple était un reproche aux hommes et d'élever une église à Rome à ces gamins martyrs; mais qui pourrait dire ce qu'il y a de plus triste et de plus honteux dans cette histoire, ou d'une société entière qui n'empêche pas de tels désordres, ou d'une Église qui les suscite et les bénit?

Les résultats indirects de la croisade ont été souvent préconisés. Mais aucun, ni l'affaiblissement de la féodalité, ni le développement du commerce, ni la fondation des communes, ni le réveil de l'esprit humain dans les sciences, les arts et la philosophie (que n'a-t-on pas attribué aux croisades?) aucun de ces résultats n'est dans le génie de la guerre sainte; tous furent obtenus malgré elle et contre la théocratie qui en était l'âme.

Voulez-vous connaître les véritables effets de cette sanglante folie? suivez les vainqueurs de retour; voyez Thomas de Marle, un héros en Asie, un brigand en France, et que Louis le Gros est obligé de traquer comme un loup. Suivez ces princes qui s'échappent de la terre sainte ou qui en reviennent vainqueurs, pour se jeter sur une province comme sur une proie, ou pour écraser leurs peuples et les traiter, au premier signe de liberté, comme des Sarrasins. Suivez ces truands, ces côtereaux qui, ayant aguerri leurs armes au prétendu service de Dieu, les mettent au service de tous les tyranneaux, et qui en Belgique déshonorent, pendant le onzième et le douzième siècle, le nom de *Brabançons*, par ce rôle de mercenaires qui plus tard marquera de flétrissure le nom de Suisse.

Les rois et les barons ne voyaient guère rien au delà des plaisirs de la bataille. Mais ce qu'ils cherchaient en Orient, ce n'était certes ni le réveil de la philosophie et des lettres, ni les insurrections des bourgeois et des paysans. L'Église avait des visées ambitieuses. Mais, sauf de nombreuses terres achetées aux croisés et des reliques rapportées de Palestine, qu'a-

t-elle obtenu? Jérusalem lui échappe; Constantinople, qu'elle voulait défendre de l'islamisme et arracher au schisme, échappe à la croyance et à la politique chrétiennes. L'Église rêvait l'unité par la domination : le gallicanisme étend le schisme à la France. Le chef de la première croisade était Gibelin; le chef de la dernière est Gallican. ? (erreur fondée sur fausse Pragmatique Sanction et L. IX

L'esprit laïque se réveillait à cette époque, avec une admirable énergie. Les persécutions, la réforme du clergé, les luttes contre l'Empire ne suffirent pas pour lui résister. L'Église opposa à la raison le mysticisme : le mysticisme littéraire dans les poètes religieux, le mysticisme en action dans les ordres mendiants et les croisades. Ce but de la guerre sainte fut moins atteint qu'aucun autre, s'il est possible. *Græcia capta, ferum victorem cepit*, dit Horace : la Grèce conquise conquit son barbare vainqueur. Il en fut de même dans la croisade : l'Orient, d'abord vaincu, finit par vaincre l'Occident, et l'invasion armée des croisés attira sur l'Europe cette grande et salutaire invasion des sciences et des lettres de l'antiquité. Tout ce que les Césars chrétiens avaient détruit, tout ce que les conciles proscrivaient, fut restauré. Avant que Mahomet eût arboré le croissant sur les murs de la seconde métropole du christianisme, la Renaissance avait fait rentrer en triomphe dans l'Europe catholique le génie de l'antiquité païenne.

Les Chansons de Gestes ne peuvent ressentir cette influence; mais d'autres causes les rendent profanes. Le génie individuel des peuples germaniques ne se prêtait pas à ce qu'on a nommé le merveilleux. Quand les trouvères veulent ajouter quelques fictions à leurs récits, loin d'avoir recours au mysticisme, ils font un pas de plus, loin de la poésie religieuse. C'est à la muse des amours qu'ils demandent leurs inspirations, et ces peintres, d'abord réalistes, toujours profanes, tombent bientôt dans la licence.

C'est en faveur du héros de la première croisade que les poètes se mirent en frais d'invention; mais, pour porter haut son origine, ce n'est pas à la religion qu'ils s'adressent, ils s'emparent d'une légende chevaleresque des Germains, acclimatée en Brabant : la légende du Chevalier au Cygne. Pour honorer Godefroid dans sa mère, ils n'en font pas une sainte de vertu chrétienne, mais une héroïne de fierté mondaine. On lui a prédit qu'elle aurait trois fils : un roi, un duc, un comte. Un

jour, son époux entre chez elle, et elle ne se lève point; il s'étonne de ce manque de respect; la duchesse répond :

Je suis plus haut que vous, par la foi que vous doi!
Car j'ai sous mon manteau un duc, un comte, un roi.

Une autre fois, une des femmes du palais, pour apaiser les cris du jeune Godefroid, lui a donné le sein, en l'absence de sa mère ; la duchesse, irritée et jalouse de ce que son fils ait pris un autre lait que le sien, saisit l'enfant par les pieds et lui fait vomir l'indigne nourriture.

Que font les trouvères pour rehausser le courage de leur héros? Rien de bien religieux, à coup sûr. Ils réhabilitent les chefs des Sarrasins et font, de ces ennemis de Dieu, comme de Corbarant, par exemple, de vrais modèles de chevalerie :

« Corbarant, dit M. de Reiffenberg, en analysant le poème qu'il publie et où je trouve ces nouveaux épisodes, est peut-être le personnage le plus noble, le plus dramatique et le plus intéressant du poème, sans excepter Godefroid. »

Enfin, pour compléter le héros, le font-ils prêtre, comme Wolfram fait de Perceval? Non. Ils le font amoureux. Le chef de la croisade aime une idolâtre. Dans les premiers poèmes, les chrétiens massacrent les hommes, profanent les femmes des ennemis. Dans les versions plus récentes, ils luttent de courage et de générosité avec les chevaliers païens, ils aiment, respectent et épousent les belles infidèles. Le long épisode des amours de Godefroid, avec ses naïves émotions, ses luttes de courtoisie, ses traits d'audace, ses aventures romanesques et ses tournois galants, a tous les caractères des contes de chevalerie. Le pourfendeur de Turcs, qui versa du vin au cannibale Thafur, se trouble en voyant l'anneau de la belle Florie. Pour la voir elle-même, il entre seul dans la ville ennemie, où tout à l'heure il faisait jeter des têtes coupées; quand il apprend qu'elle va en épouser un autre, il se lamente comme Tristan privé d'Yseult; quand il peut lui parler, il soupire comme Lancelot auprès de Genièvre; et la belle l'admire:

Ah ! Godefroid, dit-elle, comme tu es à priser!
Comme tu es beau et doux pour les dames charmer !
Comme tu es gracieux à entendre parler !
Comme tu es venu ici le pays attaquer!
Comme tu es venu ici les femmes conquêter!

Cependant, l'armée croit son chef tué et célèbre ses obsèques, juste au moment de son retour. Godefroid y assiste, déguisé en moine, mais il devance les plus grands seigneurs à l'offrande et marche le premier. Quelle audace et quelle folie ! s'écrient les barons, et le moine relève son capuchon :

Nouvelles vous dirai, Godefroid est en vie.

Je ne puis analyser ce long épisode d'amour, qui finit comme tous ces épisodes : Florie se convertit, Godefroid l'épouse, comme Bauduin doit épouser Margalie, comme Tancrède doit épouser la veuve de Godefroid. Les païens sont devenus des rivaux de tournois et d'amours, et les croisés ne sont plus que des héros de romans.

Une scène encore cependant mérite d'être signalée. Florie, engagée à un roi païen qu'elle hait de tout l'amour qu'elle porte à Godefroid, imagine de faire passer une de ses femmes d'honneur pour elle et de la donner sous son nom au roi allié. La dame accepte une intrigue dont le prix est une couronne ; mais, quand elle voit le prétendant, elle le trouve si peu de son goût ; quand il veut lui faire sa cour, elle le trouve si peu aimable, que peu à peu sa résolution tombe et qu'elle renonce à être reine et trahit les deux amants. L'invention est fine et ne serait pas déplacée dans une comédie moderne.

Mais où donc est la poésie religieuse? Tout ce que les trouvères ajoutent à l'histoire est profane. Le cycle de la Table-Ronde aboutit à l'Arioste, les chansons des croisades annoncent le Tasse.

Ainsi échouent les rêves du mysticisme. Ainsi tous les résultats de la guerre sainte se tournent contre cette prétendue civilisation armée.

Non ! encore une fois, non ! La guerre d'ambition et de conquête n'est pas féconde. Si l'époque qu'elle a troublée a porté des fruits, ces fruits sont dus à l'activité humaine, plus forte que le génie de la dévastation. Mortelles aux peuples sans vigueur, ces saignées épuisent les peuples les plus robustes, et la défaite est moins dangereuse peut-être que cette fausse gloire qui habitue les hommes à l'exercice du droit du plus fort, à la pratique de la violence, aux traditions de la discipline pour eux-mêmes, de l'oppression pour les autres. La guerre prend des

hommes, seigneurs, bourgeois, manants; elle en fait des prétoriens; elle avance une idée et elle fait de la justice, un prétexte de violence, et de Dieu, un instrument de despotisme. Heureux les peuples qui résistent! Mais que de vitalité épuisée en vain, que de forces inutilement gaspillées, que de sang et d'or jeté en pure perte! Tandis que la guerre d'indépendance enfante un peuple et que le martyre sème le progrès, — sacrilége en principe, dangereuse ou vaine dans ses résultats, la guerre d'ambition offense la nature et l'humanité. Qu'elle échoue, la société, épuisée, glissant dans le sang, doit rechercher péniblement sa route à travers des ruines. Qu'elle triomphe, l'humanité est opprimée! et ce triomphe même est bâti sur le sable! Suivez les grands sabreurs de l'histoire; voyez le Bas-Empire, inauguré par César; voyez le démembrement des conquêtes d'Alexandre, de Charlemagne, de Louis XIV, de Napoléon; voyez les croisades s'évanouir comme une trombe de sang et de fumée. Il n'est pas une de ces épopées qui n'ait sa prise de Constantinople par Mahomet II, ou son Waterloo. C'est que le mal n'est pas fécond et que la violence est stérile. C'est que le travail seul fertilise le sol de l'idée, comme le champ de blé. C'est que le commerce ne se fraie pas des étapes, par le massacre, et des débouchés, par l'incendie. C'est que l'idée a pour apôtre la paix et la justice et ne se lance point dans les villes avec des têtes coupées; que le droit n'est pas un prétorien, que la civilisation n'est pas anthropophage, et que cette grande parole de Job sera éternellement vraie contre les violents aussi bien que contre les habiles : La vérité de Dieu n'a pas besoin de votre mensonge!

LES

POÈTES DE LA CROISADE

BAUDUIN DE SEBOURC

Mettre un cou de cheval sous une tête humaine,
Puis, des membres sans choix que le hasard amène;
Les couvrir de divers plumages, ou vouloir
Qu'un beau corps de Vénus s'achève en poisson noir,
Qu'un peintre s'en avise en un jour de délire,
A ce spectacle, amis, vous tiendrez-vous de rire?
Tel serait cependant le poème diffus
Où l'on entasserait mille dessins confus,
Pareils aux songes vains que la fièvre rassemble,
Dont rien, tête ni pieds, ne formât un ensemble.

Cette chimère artistique ou littéraire, dont parle Horace au début de son épître aux Pisons, est le type des œuvres de décadence.

L'imagination de l'homme est bornée, messieurs; sa force réside dans la simplicité, sa grandeur dans l'unité. Elle demande ses matériaux à l'observation et à l'analyse, elle n'arrive à rien de vrai ni de beau que par la généralisation et la synthèse. Le développement logique d'une situation, par le choc des passions humaines, suffit aux plus grandes œuvres, dans l'épopée comme dans le drame. C'est là le secret d'Homère aussi bien que de Sophocle. Veut-on faire sortir l'imagination du domaine que la raison lui assigne, tous les efforts n'aboutissent qu'à montrer son impuissance. On entasse beautés sur

beautés, on ne produit qu'un mauvais ouvrage; on prodigue tout ce qui peut intéresser, et l'on n'arrive qu'à la fatigue. L'art n'y fait rien; quand les beaux vers, quand les traits charmants, voire sublimes, ne sont pas à leur place, ils brillent à faux. C'est un ongle finement ciselé sur une méchante statue, c'est un bel œil noir sur une sotte figure, comme dit encore Horace. L'ensemble manque et l'œuvre est manquée : *Nescit ponere totum;* on n'a créé qu'une chimère.

Et que d'efforts inutiles pour réunir les tronçons d'une œuvre sans vie! Les allusions politiques percent à jour, les chroniques scandaleuses du temps montrent le bout d'oreille. Il ne suffit plus de compiler, de remanier les anciennes œuvres, et de réduire en menue monnaie l'or de Molière ou de Schakspeare. Il faut des liqueurs fortes aux palais blasés. Heureux l'écrivain qui eut une femme tuée sous ses amours, le bas-bleu qui vit un homme se dégrader dans ses bras! Un adultère qui prête au roman, un divorce digne du théâtre, quelle bonne fortune pour l'art! On en arrive à raconter ses propres vices ou ses malheurs conjugaux, et jusqu'à mettre en scène son père. Alors, la poésie est méprisée, la prose seule peut suffire à ces travaux d'Hercule. Les mœurs de l'époque, bien observées, sont pour l'imagination du poète comme une riche nourriture, dont il s'assimile la substance en rejetant le reste, et qu'on retrouve dans son talent mûri, dans sa pensée en fleur, dans son œuvre vivante et saine. Mais les grands producteurs n'ont plus le temps de digérer. Ils rôdent dans les cloaques du siècle, y cherchant la chair humaine comme une proie, et tout ce qu'ils trouvent de lambeaux de passions saignantes ou souillées, ils le jettent tout cru au public avide. Cette littérature est comme un charnier de la décadence.

Sauf quelques couleurs modernes, ce tableau est celui de la poésie à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. Les romans de la chevalerie ont fait leur temps; on les compile, on les délaie, on les exagère en vain; ils ne peuvent revivre. Si l'on sort du genre, c'est pour lui prendre ses petits défauts et en faire d'énormes aberrations : l'allégorie s'enfle, envahit tout, avec sa fille la controverse, et ce ne sont pas de pareilles muses qui régénéreront jamais l'art. Le théâtre s'essaie, mais, si le roman est rentré dans l'enfance, le théâtre n'en est pas sorti. Le goût est aux longs poèmes, d'aventures ou

d'allégories, bien enchevêtrés d'épisodes et de subtilités, et perdus dans un clinquant sans fin. La littérature appartient au chaos.

Une petite révolution accomplie dans la vie des trouvères aide à la confusion. Ils chantaient autrefois ou déclamaient leurs vers, ce qui exigeait certaine unité dans le sujet et quelque précision dans le style. Ils écrivent, lisent ou sont lus aujourd'hui, et ils peuvent s'en donner à cœur joie, prodiguer les phrases, accumuler les imaginations, « coudre ensemble des lambeaux de pourpre, dire l'autel d'Éphèse ou le bois d'Érimanthe, les méandres de la rivière qui coule dans la plaine en fleurs, le fleuve Rhin, la déesse Iris! » — Horace sera éternellement vrai !

Que peut le génie, que peut le talent, dans ces époques de mauvais goût? Le génie est rare alors, et il ne se laisse que trop souvent aller à la dérive de la corruption. Le vrai génie créerait un genre nouveau pour une idée supérieure, dominerait l'époque et sonnerait la renaissance. Le talent essaie de donner au genre usé une jeunesse nouvelle, ou une forme rajeunie aux idées du temps. A cette époque, le génie prendra un cycle poétique, vieilli ou non, pour le vivifier par l'unité de la pensée et la force du langage. Puis, ce sujet choisi, il y fera entrer son époque entière, son époque, hardiment placée dans la vie universelle, et jetée pour ainsi dire en pleine sphère céleste. Le génie alors adoptera les Visions d'Albéric et de Saint-Patrice, les Voyages de Saint-Brandan, les Voies de paradis et d'enfer, et il en fera la *Divine Comédie*. Le génie alors s'appelle Dante Alighieri.

Le talent ne peut s'élever aussi haut. Le talent essaiera un genre nouveau, pour la satire philosophique et morale ; c'est le *Roman de la Rose*. Le talent fera, pour le fabliau, le dit et la satire, ce que Béranger a fait pour la chanson de Désaugiers ; c'est Rutebœuf. Le talent rajeunira les genres anciens : il empruntera à Chrestien de Troyes sa science des choses du cœur et sa grâce à les peindre ; c'est Jean de Condé. Il renouvellera le cycle de Charlemagne, en y mêlant les sentiments de l'époque : c'est Adenet ; ou bien encore, il continuera les chansons des croisades, et mêlera à des récits de combats et d'amour les types de mœurs du temps et ses aspirations les plus hautes : tel est le roman de *Bauduin de Sebourc*.

L'auteur anonyme de ce long poème ne nous dit pas l'époque où il écrit ; mais il parle de la bataille de Mons en Puelle, et l'on sait par là qu'il vécut au commencement du quatorzième siècle. Il ne nous dit pas quel est son pays, mais le dialecte dont il se sert et les lieux qu'il décrit avec exactitude et avec une sorte d'amour du sol natal, témoignent qu'il fut du Hainaut, de sorte qu'on peut le placer sans crainte dans cette phalange d'écrivains qui marque le siècle des d'Avesnes, qui a son apogée poétique dans le règne du Bon Guillaume, et qui prépare le berceau de Froissart.

L'auteur de *Bauduin de Sebourc* montre du talent, dans une époque de décadence. Il mène de front plusieurs histoires, plus compliquées les unes que les autres ; mais il les rattache à un ensemble dont l'idée au moins ne manque ni d'unité ni d'éclat. Ses fils s'enmêlent sans cesse, mais ne rompent jamais. Il prodigue les aventures, abuse du miracle pour les trancher ; mais il sait ménager l'intérêt et tenir l'émotion en haleine jusqu'au dénoûment de ses épisodes. Il épuise l'arsenal du passé, il se met en grands frais pour renouveler tout l'attirail des lieux communs de chevalerie, que ne dédaigneront ni l'Arioste ni le Tasse; mais il entre de plain-pied dans son époque, tantôt pour en mettre hardiment en scène les vices et les crimes, tantôt pour s'inspirer de ses tendances les meilleures, et, sur ce fonds commun des vieux romans, il marque la forte empreinte de son siècle.

Le roi de France alors, — car le Hainaut était un fief de France et ses comtes étaient encore les alliés des rois de France, — le roi de France alors n'est plus Louis IX, c'est Philippe le Bel. Aux chevaliers succèdent les intendants, aux croisés les maltôtiers. Confiscations, exactions, violence et ruse, le roi thésaurise par tous les moyens, pour tout corrompre et tout acheter. S'il s'occupe des croisades, ce sera pour accaparer sous ce prétexte tous les legs pieux. Le roi dont on a fait un saint a fait place au roi faux monnayeur. C'est l'argent qui règne et le poète s'en souviendra dans toute son œuvre.

Ces exactions avaient fait maudire dans le Hainaut le nom de Marguerite de Flandre. La Noire Dame voulait punir ce pays de sa fidélité pour ses fils d'un premier lit ; elle y avait envoyé trois proconsuls flamands, et, quand le trouvère nous montrera son héros de crimes lâchant sur la Frise trois exac-

teurs, il s'inspirera sans doute des récits de cette époque funeste.

Les violences ne manquent point à ce temps de passions cupides. Au lieu de marcher à la voix du saint-siége, avec les comtes ses pairs et les chevaliers de Jérusalem, Philippe le Bel soufflète le pape, arrête en trahison le comte de Flandre et tue les Templiers. La mort inconnue de nombreux princes croisés avait jeté des sombres visions dans l'imagination des peuples; une satire accusait Thibaut de Champagne d'avoir empoisonné le roi de France, par amour pour Blanche de Castille. Philippe le Bel était accusé de l'assassinat du pape Boniface et du comte Gui de Flandre. Toutes ces émotions de l'histoire de France devaient être partagées dans le Hainaut. Cependant les d'Avesnes régnaient à la fois sur la Hollande, et le poète, par un anachronisme, fait remonter à l'époque de son poëme cette réunion des deux pays sous une même dynastie. On devait se rappeler à la cour de Valenciennes et de Mons l'assassinat de Florent de Hollande, le protecteur et l'allié des d'Avesnes. Le trouvère, en personnifiant les crimes du temps, songera à ces trahisons et fera une allusion directe à l'empoisonnement du roi de de France.

Mais le peuple devait aussi conserver la mémoire des révoltes des bourgeois et des paysans. Un poëme d'environ deux mille vers qui n'est pas encore retrouvé et qu'on ne connaît que par l'imitation qu'en a faite Jacques de Guise, avait célébré la révolte d'une famille de bouchers de Chièvres contre les maltôtiers de la Noire Dame; nous trouverons une imitation de l'histoire des Ronds du Hainaut dans *Bauduin de Sebourc*.

Les bourgeois avaient applaudi à la fin tragique des intendants et des oppresseurs : des Van Boorsel en Hollande, des Pierre Flotte à Bruges, des Marigny en France. Cette dernière exécution, qui a inspiré une satire à Jean de Condé, a dicté le dénoûment de *Bauduin de Sebourc*. Avec quel plaisir ne devait-on pouvoir retrouver dans un roman la pendaison de ces ministres d'exaction et de tyrannie!

Enfin, la grande époque des communes a commencé. Pierre de Koning a déjà triomphé à Courtrai, et Jacques d'Arteveld va entraîner le Hainaut et les d'Avesnes dans la confédération des communes libres. De beaux sentiments d'humanité et d'égalité se levaient sur l'époque; on commençait à considérer

les bourgeois comme des hommes, les serfs comme des chrétiens. Le poète ne fermera ni les yeux ni le cœur à cette aurore; son talent s'en illumine et grandit. Aux sombres couleurs des crimes du temps il opposera ces aspirations supérieures et il aura des vers où éclateront les splendeurs de la justice.

En faut-il davantage, messieurs, pour vous intéresser aux détails d'une œuvre qui échappe par bien des côtés à la décadence. J'y consacrerai tout cet entretien.

Deux principaux personnages, deux types opposés dominent l'œuvre : Bauduin de Sebourc, le héros; Gaufroid de Frise, le traître. Gaufroid commet un crime que Baudouin doit punir : voilà en deux mots tout le poème.

Ce crime est un abus de la croisade, et la satire de l'époque commence, non pas satire dans la forme, car ce poème n'est pas une satire, mais satire dans le fond, où l'auteur semble avoir voulu symboliser l'histoire de son temps. Gaufroid aime l'épouse de son ami, la belle Rose de Nimègue, comtesse de Beauvais. Il excite son mari à se croiser, le suit, le trahit et revient épouser sa veuve et régner sur le comté. Ce crime, si audacieusement conçu, si habilement caché, grâce à ces expéditions lointaines où il était si facile d'attirer et de frapper sa victime, ce crime ne peut rester impuni, la justice éternelle l'exige, et ce problème donne tout d'abord au poème une haute portée morale, première condition des œuvres d'art.

Dès le début, l'auteur met en présence les deux héros : L'un, Gaufroid, triomphant et riche, habile et robuste, seigneur de Frise, époux de la comtesse de Beauvais, second père de Bauduin, maître de son pays et de sa famille, ayant acheté les deux pouvoirs de l'époque, les seigneurs et les moines. Car, dit le poète, qui ne manquera jamais de signaler ou de mettre en scène la puissance de l'or :

Qui peut assez donner, on l'aime mieux qu'un roi. (I,27.)

L'autre, tout enfant, sous la tutelle comtale et paternelle de Gaufroid; non pas Bauduin, Bauduinet. C'est le jour même des noces. Rose trône dans l'éclat de la beauté, de la fortune et de la joie, qui rentre dans le palais. Gaufroid vient d'être couronné. Bauduinet, qui a été bien sage, a pu assister à la fête, avec ses

habits, son chapeau d'or et ses longs cheveux dorés, bouclés sur ses épaules. Son second père l'admire et l'aime; je rajeunirai encore le langage :

C'est la plus douce image qui fut jamais tracée,
Pour lui sera un jour mainte dame affolée,
Car jamais ne nacquit aussi belle portée.
Certes, je l'aime autant et de bonne amour vraie
Que si sa chair était de la mienne engendrée;
Haïr ne le pourroit nulle personne née,
Pour la grande beauté que Dieu lui a donnée. (I. 29.)

Et Gaufroid embrasse l'enfant « à deux bras », plus de trente fois de suite. Mais le crime n'a pas le droit d'aimer, ce bel enfant est destiné à venger son père ; il lève ses petits bras, saisit la couronne, l'arrache du front de l'intrus et la jette à ses pieds :

Écoutez la merveille que Dieu a démontrée :
Bauduinet l'enfant qui a tant renommée
Dresse ses bras en haut, la couronne a happée,
Que le larron Gaufroid a sur son front posée;
La couronne Gaufroid a de son front levée,
Et puis, l'a contre terre si fort en bas ruée
Que la couronne fut en mille lieux froissée. (I. 29.)

Un honnête homme rirait de ce jeu; le coupable y voit un signe, une dénonciation, une menace; Gaufroid jette l'enfant au loin, et pense lui briser la jambe; sa conscience troublée veut punir un innocent.

Innocent! dit Gaufroid, s'innocent le pensois,
Tout ce qu'il m'auroit fait, je le pardonnerois. (I. 30.)

« Éprouvez-le », dit un chevalier. L'épreuve est bien dans l'esprit d'une époque où l'or règne. L'enfant est placé entre deux plateaux, l'un chargé de pommes, l'autre plein de florins d'or. S'il a l'esprit innocent de son âge, les pommes auront la préférence et il vivra. Si, au contraire, il a pu songer à arracher la couronne qui lui appartient du front d'un intrus, il préférera l'argent,

Ortie qui doit poindre hativement ortoie. (I. 30).

dit le trouvère qui aime les sentences et les proverbes. Dans

ce cas, il doit périr. Le malheur veut que l'enfant ait bien mangé et n'ait plus faim, au moment de l'épreuve ; il va préférer aux pommes qui ne flattent plus son palais rassasié, l'or qui attire toujours les yeux des enfants. Un ange détourne sa main, et le miracle jouera un grand rôle dans tout le roman, soit qu'il constitue la ressource suprême de l'imagination épuisée, soit que l'auteur ait voulu faire planer toujours sur son œuvre la providence vengeresse.

Bauduinet vivra, mais sa mère a tremblé, et l'amour maternel va le séparer pour de longues années de la famille qu'il doit venger. Car l'intérêt doit se compliquer et se compliquer sans cesse, et Bauduin n'arrivera à son but providentiel qu'à travers un labyrinthe de difficultés. Remarquez cependant que cette complication n'est qu'une conséquence logique de la situation. La mère envoie donc en secret Bauduinet à Boulogne, chez une nièce ; mais, maladie ou poison, le messager meurt en route et laisse l'enfant au premier chevalier qui passe, le comte de Sebourc. Trop jeune pour garder la mémoire de son nom, Bauduin portera longtemps le nom de son protecteur ; il doit venger son père, et il ne sait pas même qui fut son père. Quand le crime est dénoncé à sa famille, il n'est pas là pour crier vengeance. Ses trois frères seuls courent aux armes, ils sont vaincus, et la famille est dispersée, jouet de mille aventures, qui encombrent le roman et que j'élague, sans que l'aîné, son chef naturel, son vengeur prédestiné, soit distrait des tournois et des amours par tant de désastres.

L'amour met de nouveau les deux adversaires en présence. Cette fois Bauduinet est homme, Bauduin est chevalier. Ce héros, pour qui l'on fait des miracles au ciel, fait sur terre des merveilles qui sont loin d'être pies. Le trouvère, avec les qualités du temps, lui en a donné les vices amoureux. Fier et beau, admiré des braves, aimé des belles, Bauduin est père de trente fils ni plus ni moins, et il n'est pas marié ; la mère du trente et-unième, sera la fille de son père adoptif, et il refusera de l'épouser : Fol est qui se marie! dit-il, et les motifs qu'il en donne pour son compte le peignent nettement :

Ce serait folleté
D'épouser une femme, car j'en rencontre assez.
L'homme qui se marie, certes, est rassoté.
Si je me mariais, le prêtre tonsuré

Me ferait m'engager, c'est une vérité,
A tenir à ma femme et foi et loyauté.
Avant un mois passé, je serais parjuré.

. . . .

Si ma femme savait que je m'en suis allé
M'amuser près des dames et faire leur bon gré,
Au retour, je serais tancé et querellé
Et vraiment je serais en grand martyre entré. (I, 160.)

Cette licence est de l'époque. Dans un autre poème du même temps, Hugues Capet est riche d'adultères et de dettes par centaines, mais il rachète ces peccadiles par de beaux sentiments bourgeois et de grands coups d'épée.

Cependant Bauduin a vu Blanche, la sœur du comte de Flandre, et il s'est converti au mariage. C'était à Valenciennes, dans un tournoi, dont il était le héros, et l'amour s'est mis de la fête. Bauduin sera fidèle autant que possible; au moins il n'aura pas d'autre épouse.

Cependant, Bauduin est pauvre autant que beau, il est orphelin, sans nom, sans famille, et Gaufroid, le riche et puissant comte de Beauvais, a demandé et obtenu la noble pucelle en mariage. Mais le héros est aimé, le traître est haï, il est à peine utile de le dire. Ce qu'il faut savoir : c'est que, les deux comtes devant se rencontrer à Mons, Blanche, la douce vierge, dresse une embuscade sur la route de Gaufroid pour le tuer :

Assez près de Nivelle, c'est de Brabant l'entrée ; (I, 166.)

c'est que Gaufroid échappe et demande justice, que Bauduin est chargé par le comte de Flandre d'amener Blanche devant son accusateur et qu'au lieu de l'exposer à la justice de son frère, il l'enlève. La belle lui a dit :

J'aime mieux avec vous endurer pauvreté
Qu'avec homme qui vive tenir vingt royautés. (I, 174.)

Ainsi, au moment où le lecteur s'attend à la voir s'engager, la lutte est reculée encore. Bauduin ne s'est trouvé une seconde fois en hostilité avec l'assassin de son père que pour être rejeté plus loin de tout ce qui peut amener la punition de son crime. Il était à Sebourc, à Valenciennes, non loin de Boulogne où est sa mère; il était sénéchal de Flandre et de Hainaut. Qu'il eût appris

l'histoire de la première femme de Gaufroid, qu'il eût eu vent de sa naissance, le combat commençait terrible et sans autre fin que la mort de l'un des deux ennemis. Mais le roman ne pouvait s'arrêter si vite en si beau chemin ; à quoi servirait l'imagination du poète? L'amour prive Bauduin de son père adoptif, dont il a séduit la fille ; de son seigneur, dont il enlève la sœur ; ainsi désarmé, l'amour va l'écarter bien longtemps et bien loin de sa famille, et le poète peut se donner carrière.

Passons des centaines, passons des milliers de vers. Les deux champions se rencontrent une troisième fois et le miracle est encore de la partie. La fuite de Bauduin est comme une Hégire, pleine de dangers, consacrée au devoir. Il n'était guère possible que le trouvère négligeât l'occasion de donner à son héros, comme un noviciat, le rôle de chevalier errant, redresseur de torts, protecteur des opprimés, vengeur des crimes. Déjà Bauduin a trouvé un prêtre qui convoitait sa femme, ce qui a permis au poète de glisser un de ces proverbes qu'il affectionne :

Quiconque maison nette veut avoir en partage,
Ni prêtre, ni pigeon ne tienne en son ménage.
(I, 193.)

Ce qui lui a donné l'occasion de relever la satire par des réflexions philosophiques et morales :

Un prêtre est digne chose, quand il fait ce qu'il doit ;
Mais puisqu'il est si digne, bien garder il se doit
De ne perdre son temps à de mauvais exploits.
Car plus vite il se damne qu'un autre ne pourroit ;
Car il sait l'écriture et toute la conçoit.
Mais qui en sait le moins est le mieux qui y croit.
(I, 202.)

Déjà Bauduin a pris les armes contre un ravisseur et ramené une victoire désespérée, et sa foi vive dans le succès des bonnes causes lui a fait jeter un cri du cœur que le trouvère exprime en trois de ses alexandrins et qu'un poète plus concis eût mis en un seul vers :

Dieu! pourquoi souffrez-vous que le bon droit succombe?
(I, 212.)

Enfin, Bauduin a voulu se rendre en Palestine ; mais une

tempête a donné à Blanche un grand mal de mer, et l'intervention céleste, qui prend cette forme peu agréable, l'a forcé d'aborder en Frise et l'a conduit à de nouveaux devoirs. C'est à la puissance et aux abus de Gaufroid qu'il va s'attaquer.

Le traître a déjà eu plus d'une occasion, dans les complications du roman, de mettre au jour son caractère de violence et de perfidie. Le premier crime qui lui a servi de marche-pied a mis sur le trône un tyran impie et cruel. Quand les trois fils de sa victime l'assiégent dans Nimègue, il fait jeter du haut des remparts, les vieillards, les femmes, les enfants et *ceux en berceaux gisants*, toute la famille enfin des bourgeois qui ont pris le parti de la comtesse et de ses fils. Les assiégeants, dans l'indignation et le désespoir, en appellent à Dieu, au paradis, au dernier jugement, et lui, de railler avec un plaisir féroce :

> Car je n'ai pas plus d'âme qu'en a une souris!
> (I, 107.)

Vainqueur de tous les assauts, il déchaîne sur la Frise, comme la Noire Dame en Hainaut, trois proconsuls, pour dévorer le pays.

Bauduin de Constantinople, avant de partir pour la croisade, avait renoncé, comme à une vexation odieuse, au droit qu'il avait, quand il entrait dans une de ses villes, de ne payer le lot de vin que trois deniers, quelle qu'en fût la valeur. En 1290, Jean d'Avesnes avait supprimé une coutume qui lui permettait de s'emparer de tous les biens des morts dans trois localités du Hainaut, et, en 1295, voulant peupler Mons pour l'opposer à Valenciennes, il y avait aboli les droits de morte-main, de meilleur cattel, de porchon, de servage et d'aubaine, à vie et à mort.

L'énumération des impôts vexatoires que le poète prête au tyran est curieuse :

> Prenez quatre deniers d'un lot de vin sur lie;
> Ce que l'on vend deux sols, prenez-en la moitie;
> Le dixième prenez sur toute la clergie;
> Et, s'il est aucun homme qui sa fille marie,
> Prenez la mariée chez vous en vo maisnie,
> Couchez avecques elle la première nuitie,
> A moins qu'on ne vous donne, sans faute, la demie
> De tout ce qu'elle aura, ou rente ou seigneurie.

Quatre deniers par porte qui est sur la chaussie,
D'une fenêtre deux, fût-elle verrouillée;
De la charge de blé qui rasière est nommée,
Prenez-en quatre sols, et chacun la moitie,
Et au moulin autant et ne le laissez mie;
D'une bête qu'on veut tuer en boucherie
Douze vieux parisis, dès qu'elle est écorchie.

(I, 186.)

Pour que rien ne manque à la tyrannie, la justice est suspendue, et l'espionage règne sur la misère :

Ils peuvent pour argent relâcher un larron
Et prendre un honnête homme de tout' condition.
La ville est si menée à mal par les larrons
Qu'elle est sans marchandise; nul n'y gagne un bouton.
Et, si quelqu'un y parle au su d'un espion,
Il est vite pendu et son or lui prend-on.

(I, 187.)

Ils font leurs espions tout le jour oreiller,
Et, si nul dit un mot, il a mauvais loyer,
Car on le mène pendre ou tout vif écorcher;
Il ne reste à ses hoirs obole ni denier.

(I, 188.)

Avant l'arrivée de Bauduin à Luzarche, un boucher a résisté à la levée de l'impôt sur les bêtes et tué un maltôtier. Bauduin entre dans la ville, au moment où les tyrans réclament l'impôt sur le mariage, et le poète ne recule pas devant cet épisode. L'hôtelier de Bauduin marie sa fille et la mère a déjà promis et va jurer sur saints qu'avant la nuit elle aura livré l'argent ou la fiancée. Notez que le choix n'est fixé, au dire du malicieux trouvère, ni par la mère ni par le futur époux :

Le marié s'en va son conseil assembler,

Dit la mère.

Car il ne sait encor comment se décider,
Ou de livrer ma fille ou de l'or se sevrer.

(I, 227.)

Bauduin s'indigne et veut résister; Blanche s'inquiète d'une

aussi difficile entreprise ; il est seul contre tous. Alors le poète prête à ce chevalier de nobles paroles :

Belle, dit Bauduin, foi que dois saint Laurent,
Cet usage qu'ils ont acquis si lâchement
Est contre la droiture, et la raison m'apprend
Qu'ils doivent de mal faire avoir mauvais paîment.
(I, 228.)

La fiancée entre alors et tombe aux pieds de celui qui promet de le sauver. Bauduin s'adresse encore à celle qu'il aime :

Madame, regardez. Par le saint Sacrement !
N'est-ce mie pitié et grand empêchement
Que cette pucelette soit traitée vilement,
Ou livre la moitié de l'or et de l'argent
Que son père lui donne en droit mariement ?
Dieu ne m'aide jamais, Dieu qui jamais ne ment,
Si je ne descoutume, avant mon partement,
Ce servage vilain qui tant honnit la gent.
(I, 228.)

L'histoire ne nous laisse aucun doute. Ce droit qui nous semble si infâme restait un droit écrit au XIII[e] et au XIV[e] siècle ; plusieurs chartes le rappellent, plusieurs faits prouvent qu'on osait le réclamer. Le roman, organe de l'époque, le signale comme un ancien abus que les tyrans seuls essayaient de faire revivre, et, si le peintre caustique de mœurs nous montre les bourgeois tenant bien aussi à leur argent, le poète flétrit l'odieuse tyrannie et en fait faire bonne justice par son héros.

Le peuple avez honni, il vous en méchéera,
(I. 233.)

dit Bauduin à ces agents d'oppression, et il les tue ; puis il harangue le peuple :

Moi qui suis Chevalier Aventureux nommé,
J'avisai que c'était et forfait et pitié
Que l'on vous eût ainsi et taillé et volé.
(I. 235.)

Il rend l'argent aux bourgeois, la fiancée à son époux, la justice à la ville ; il refuse le trône qui est l'héritage d'autrui,

ignorant que cet héritage est le sien ; il sera sénéchal de la ville pour la défendre. Il rétablit la sécurité publique, et la fortune publique revient avec elle. Le Chevalier Aventureux se prépare dignement à être le bras de Dieu ; il a combattu pour la justice et vaincu pour le droit.

Vienne à présent Gaufroid, il sera mal servi.
(I, 237.)

Gaufroid tardera à venir, car le poète veut suspendre l'intérêt et Gaufroid est assiégé dans Nimègue par les frères de Bauduin. Passons encore un millier de vers. Le traître vainqueur a fait les trois frères prisonniers, il les envoie à ses fidèles proconsuls de Lusarches qu'il croit maîtres encore de la ville. C'est Bauduin qui les reçoit, pour leur rendre la liberté, sans les connaître. Gaufroid marche contre Bauduin et les deux adversaires sont en présence les armes à la main : l'un, à la tête d'une armée de bourgeois et défendant les droits de la commune, avec la fierté qu'inspirent les bonnes causes ; l'autre, suivi de ses serviteurs et voulant restaurer son autorité souveraine, avec l'orgueil de l'impunité et de la fortune. Laissons les coups d'épée et les miracles. Cette guerre va servir à développer l'esprit élevé du poète et le noble caractère de son héros.

Notons en passant un changement survenu dans l'armée. Bauduin attend l'ennemi hors des murs, en bataille rangée ; à l'avant-garde, les lances des chevaliers ont fait place aux arcs des bourgeois :

Il fit une bataille tout de front au sentier,
Et par devant étaient cinq cents arbalestriers,
Qui faisoient plus dru leur flèches décocher
Que pluie au mois de mai après un temps d'hiver.
(I. 271.)

Nous allons retrouver ici le peintre de mœurs et le philosophe. Les bourgeois se battent comme des lions, mais leur courage manque de constance. Les gros bonnets ont trop à perdre, sans compter leur tête. Le premier bourgeois de haute futaie qui tombe aux mains de Gaufroid, fait sa soumission et trahit la ville, pour sauver sa vie et sa bourse. Cette trahison, déjouée une première fois par un miracle et suivie à la seconde fois de la

prise de la ville, amène deux belles scènes. Dans l'une, le chevalier offre aux bourgeois de quitter la ville, comme il y est venu, sans emporter que sa femme et son épée, s'ils veulent rentrer sous la domination de leur seigneur. Dans l'autre, la plus remarquable, les inquiétudes de Blanche, qui se fie peu aux communes jurées inspire au héros une noble réplique :

« Sire, lui dit la dame, qui plus blanche est que fée,
Vous habitez ici étrangère contrée.
Ces étrangers vous ont grand'loyauté jurée,
Mais amour de commune est bien vite passée.
—Dame, dit Bauduin, par la vertu discrée !
La chèvre doit brouter où elle est attachée.....
Dame, dit Bauduin, ceux qui en Dieu se fient
Ils ne peuvent vraiment faire nulle folie ;
Et je me fie en Dieu, le fils sainte Marie,
Et, quoique je demeure en cette manandie,
Ce n'est point pour ravir à nul sa seigneurie.
Dieu veut que chaque prince ait terre en sa partie ;
Mais, quand Dieu fait à prince une tel' courtoisie,
Que villes et châteaux lui donne, en cette vie,
Et le fait souverain d'une cité garnie,
Si le sire à sa gent fait cette vilenie
De prendre, de voler, de faire taillerie,
Tellement que Gaufroid a ici établie,
Dame, c'est trop méfait ! Dieu ne commande mie
Aux princes et aux rois de honnir leur patrie ;
Mais les a députés en la mortelle vie
Pour garder leur pays de la gent paiennie,
Des larrons, des meurtriers qui Dieu me servent mie ;
Pour ce ils sont seigneurs ; et ceux-là font folie
Qui règnent faussement, et Dieu le fils Marie
Les condamne à jamais et leur âme est périe.

Le comte qui ignore sa naissance parle en grand prince. Puis il généralise le droit :

Nul ne doit être serf, par le droit de clergie,
Puisqu'il est baptisé, au nom sainte Marie.

Ces pensées sont de l'époque, mais des sphères élevées de l'époque ; elles en représentent l'idéal de justice, dont le feu sacré brûlait dans le sanctuaire des communes. Plusieurs croisés, prenant au sérieux le côté pieux de la guerre, avaient

affranchi leurs serfs. Les serfs, avait dit saint Louis, appartiennent à Jésus-Christ et, dans un royaume chrétien, il sont nos frères. Tous les hommes naissent libres, disait le frère de Louis IX. Philippe d'Alsace avait aboli l'esclavage à Courtrai et à Alost. Louis X avait affranchi les serfs de la couronne. Mais le servage se transformait au lieu de disparaître. L'Église prenait pour son compte cette propriété que n'osaient plus garder les rois, et le servage devait durer des siècles encore; en 1295, en offrant de nombreux priviléges aux habitants de la ville de Mons et aux étrangers qu'il voulaient y attirer, Jean d'Avesnes a bien soin d'en exempter les serfs de son domaine. Il se réserve le droit de les réclamer, pendant un an et un jour, et veut que les magistrats s'engagent par serment à dénoncer tous ceux qui chercheraient un refuge dans la ville.

La poésie n'a pas de ces restrictions; elle ne sait pas donner à la fois et reprendre la justice, et l'on doit applaudir le trouvère qui, dans cette époque, dit avec l'auteur de Huges Capet :

Nul homme n'est vilain,
Car nous venons tous d'Eve, notre père fut Adam,

ou qui, dans une circonstance solennelle, fait prononcer à Bauduin de Sebourc cette grave sentence qui, prononcée au dix-neuvième siècle par un grand peuple, fera la gloire éternelle des États-Unis :

Nul ne doit être serf.

Le héros est vaincu cependant; il n'est ni assez malheureux, ni assez parfait, pour être le bras de Dieu, et le poète n'est pas à court d'invention. Bauduin a une double prédestination : dans sa patrie venger son père; dans la patrie du Chrit, conquérir le Saint Sang. Trahi, vaincu, privé de son épouse, le voilà tout prêt à aller en Palestine.

En terre sainte, comme au pays natal, Bauduin est toujours le même : brave et amoureux, aidé par le miracle et par les pucelles, mêlant, sans souci des discordances, la foi forte du chrétien aux folies de l'amant, la fierté farouche du chevalier à la philosophie de l'homme libre; convertissant les idolâtres, aimant leurs filles, plus fidèles que lui; tuant presque le comte de Flandre en champ clos et plaçant sur un trône un savetier.

Ainsi, quand il défie le roi Poliban de se mesurer tout armé avec lui sans armure, à la condition que le roi le pende s'il est vainqueur et se fasse chrétien s'il est vaincu, et que le roi soupçonne là-dessous quelque enchantement, Bauduin répond : Non;

Mais qui se fie en Dieu bonne armure a vêtue.
(I. 312.)

Lorsqu'il arrive dans une ville où les chrétiens ont obtenu d'un roi musulman une rue et une église à eux, et qu'il les trouve persécutés par le successeur du roi, persécutés non point par les armes, mais par des défis sarcastiques de prouver leur foi, qui, selon l'Évangile, transporte les montagnes (la lutte des deux peuples et des deux religions a changé depuis la première croisade), — que fait Bauduin? il devient apôtre et prophète au nom de cette foi qu'il se sent si vive au cœur, et le miracle obéit à la voix du chevalier chrétien.

Mais entend-il parler de la fille du Vieux de la Montagne, il oublie tous ses maux, il oublie son épouse, il aime Isorine sans l'avoir vue et jure de conquérir son royaume pour la voir :

Elle ressemble fée à son corps regarder,
Elle semble syrène à l'entendre chanter;
Quand Bauduin entend la belle ainsi louer,
Amour pour la pucelle le vient si fort navrer
Que tout l'amour de Blanche se prend à oublier;
Et l'amour d'Isorine le vient renouveler,
De toute maladie il se sent délivrer,
Hormis du mal d'amour qu'il ne peut apaiser.
(I. 350.)

Cette maladie, dont un seul rêve d'amour le guérit, était terrible. Bauduin avait perdu sa force et sa santé ; il était tombé dans une grande misère ; un savetier seul l'avait secouru ; Bauduin le fera roi. Ce savetier-roi présente de piquants contrastes avec ce fils de prince qui a refusé déjà plusieurs trônes. C'est le même type, mais grossier et narquois comme le peuple, et Bauduin devait être étonné de voir ses qualités et ses vices dans ce brutal miroir, tandis que cette sorte de parodie des excès du héros ne devait pas être sans produire un bon effet moral sur les lecteurs.

L'ouvrier n'a pas marchandé son hospitalité à Bauduin; mais, les premiers secours donnés, il l'engage à gagner son pain avec lui. Me faire savetier, dit le fils du prince :

J'aimerais beaucoup mieux que je fusse pendu !

Et le savetier répond avec un sourire caustique :

Il dit à Bauduin : N'allez pas méprisant
Notre gentil métier ; savetiers sont vaillants,
Et ils boivent le vin comme les plus fendants.
Et bien vous vient à point ce que je vais gagnant. (I, 335.)

Le savetier a le courage d'un loup ; il en a aussi les amours. Bauduin est aimé pour sa beauté et son courage dont la renommée le devance partout :

Venu est mon ami,

s'écrie Ysorine en l'apercevant. (I, 362.)

Le savetier roi traite les belles de moins douce façon. On ne l'attend pas, mais il ne se fait pas désirer. Une reine est sa prisonnière, il se jette sur son cheval avec elle, le lance dans une forêt, arrache à la belle ses vêtements et rugit :

Je suis roi de Baudas dont je suis justicier,
Vous n'êtes pas ravie par un simple écuyer;
Mais serez mariée à un vaillant princier.
Je ferai votre corps bénir et baptiser.
Si vous me refusez de votr' bouche un baiser,
De cette bonne épée le chef vous vais trancher. (I, 380.)

Ainsi apprivoisée, la belle ne tarde pas à préférer à un vieil époux son jeune vainqueur.

Cependant l'armée chrétienne est surprise, ses chefs sont faits prisonniers; la mort les menace, et le contraste continue. Bauduin est calme et fier devant la mort :

Je ne veux jà mourir sur lit ni sur coussin;
Si l'on me pend à fourche, ce n'est pas pour larcin.
Prenons en gré la mort..... (II, 12.)

Un des prisonniers, païen converti, veut se faire chrétien avant de mourir et demande de l'eau ; baptisé, il tue un de ses

gardiens avec le chaudron qui lui a servi de fonts baptimaux. Bauduin se prend à rire :

Ami, meurs gaiement, car bon baptême y a. (II, 14.)

Il a trouvé dans sa prison l'un de ses frères, avec sa femme et son fils, et, sans la connaitre, il se sent pris de tendresse et de pitié pour cette famille :

« Plut à Dieu, dit-il à peine délivré, que ceux que j'ai laissés dans cette affreuse prison fussent libres et joyeux *en douce France* et que l'on me coupât la tête pour les sauver! »

Le savetier, qui sait exposer sa vie dans la mêlée, n'a pas de ces idées de sacrifice :

Dit le roi de Baudas : Vous allez trop avant,
Car moi j'aimerais mieux, par Dieu le roi vivant,
Qu'ils fussent tous pendus et accrochés au vent
Que d'avoir en mon pied une épine piquant. (II, 36.)

Bauduin a été délivré par l'épouse même du roi vainqueur. Mais, quand elle est venue le visiter dans sa prison et lui offrir un bon repas, il a refusé :

Je sais très bien jeûner, n'ai souci de manger.

Le savetier n'est pas aussi fier :

On doit en bien mangeant tous ses maux oublier.

Et le poète s'écrie, par la bouche d'un des rois prisonniers :

Voici bon savetier. (II, 30.)

Ainsi, les trouvères varient leurs épisodes. Mais le caractère du héros offre assez de contrastes en lui-même. Les miracles en le servant ne l'ont pas corrigé. La vue du paradis et de l'enfer ne le rend pas meilleur. Car le poète imite à leur tour les visions de l'autre monde. En Paradis, Bauduin plaisante. En enfer, le poète philosophe. Poliban, son compagnon, a mangé de la pomme de vie et a été rajeuni. Le héros veut aussi mordre au fruit merveilleux. Mais il est trop jeune pour rajeunir, il vieillirait, au contraire, lui dit Elie. N'importe! qu'on lui donne

deux pommes, l'une en fera un vieillard, et, quand il aura goûté de cet âge de sagesse, l'autre lui rendra ses belles années. L'ardent jouvenceau ne supporte pas longtemps la vieillesse :

J'aime mieux mourir jeune, qu'attendre ce temps-là,
Et jamais espargnée ma vie ne sera.

Ainsi, l'épreuve du paradis tourne en faveur de la témérité et des plaisirs, préférables à la vie !

L'enfer inspire une hardiesse au trouvère. Les voyageurs rencontrent Judas à mille lieues du gouffre. Deux jours de la semaine, le traître qui a vendu le Dieu des chrétiens sort de l'enfer chrétien, en récompense de deux bonnes actions. Dante met Caton en paradis ; notre poète aussi proteste contre l'inflexibilité farouche, prêtée au Dieu de justice et d'amour.

Le spectacle des peines éternelles produit des effets tout différents sur le héros chrétien et sur le roi païen converti qui l'accompagne. Poliban fait vœu de prendre le froc ; et, quand la fille d'un roi, éprise d'amour pour lui, le poursuit de ses instances, il s'arrache un œil pour se punir de l'avoir regardée avec concupiscence. Bauduin n'a pas de ces scrupules. La pomme du paradis l'a fortifié dans son amour du danger ; le feu de l'enfer ne l'empêche pas de railler les hommes noirs et d'aimer les fraîches jeunes filles.

Bauduin veut revoir son pays ; déguisé en moine, il va à Saint-Amand, il va à Sebourc, il va à Nimègue. A Saint-Amand il demande à l'abbé de belles nonnains, et la satire continue. A Sebourc, il revoit la fille de son père adoptif, qu'il a rendue mère. Il y entend raconter son histoire.

C'était le Dieu des femmes !

lui dit la comtesse. Il y confesse la mère de son fils, qui lui avoue un second amour. Tenez-vous-en à celui-là, dit Bauduin,

Car vous n'aurez jamais Bauduin pour époux. II, 106.

Et le libertin éclate de rire, si haut que la chapelle en a retenti. Il se nomme et s'éloigne, poursuivi par les mères de ses trente fils qui lui crient :

Viens donc voir ton enfant ! retourne ton cheval ! II, 107.

A Nimègue, une épouse fidèle l'attend, et la confession est le triomphe de Blanche. Mais Bauduin ne peut la délivrer; il doit retourner dans la terre sainte, conquérir le Saint-Sang et la belle Ysorine. J'ai dit que ces poèmes sont interminables, et inépuisables ces poètes.

La fidélité de son épouse, qui croupit pour lui en prison, ne changera pas plus que la vue de l'enfer, le cœur de Bauduin, et le Saint-Sang, qu'un miracle lui livre, n'aura pas une meilleure influence. Il oublie tout pour la belle païenne convertie. Mais une épreuve terrible l'attendait là ; au moment où Bauduin tient Ysorine dans ses bras, le lion, gardien du Saint-Sang, se jette sur elle et la dévore. L'innocente jeune fille est punie des désirs adultères du héros.

Pour un homme qui a vu le diable, la leçon est forte. Bauduin se fait ermite, et sept ans encore Gaufroid peut respirer, se jouer de toutes les attaques et régner dans le triomphe de l'impunité. Bauduin expie ses amours.

Passons, passons encore des milliers de vers ; le poète a sept années à remplir et il raconte les exploits du bâtard de Sebourc, fils de Bauduin, qui n'a point de père légitime, mais qui se sent un cœur de roi.

Les sept ans accomplis, Bauduin est guéri de ses amours folles, mais non de sa téméraire fierté. Une voix lui a ordonné de se rendre en Syrie, lui annonçant que là il apprendrait le secret de sa naissance et le nom de son père. Après de nouvelles aventures, il est fait prisonnier et se trouve dans le même cachot avec le comte de Flandre, dont il se croit haï. On les frappe, ils tuent l'insolent, à qui mieux mieux. Le roi condamne le meurtrier à être pendu; mais le choix est difficile; aucun des deux prisonniers ne prend le fait sur lui. Le roi s'en remet au sort des armes, et Bauduin accepte, avec une sorte de rage, le combat avec le frère de son épouse. En vain offre-t-on l'échange de quatre cents prisonniers sarrasins pour racheter le comte de Flandre :

Qui me donneroit l'or qui est dedans Paris,
Ne me feroit quitter le combat entrepris.
Voila plus de quinze ans passés et accomplis
Que je cherche le comte qui est mon ennemi.

Le combat est terrible et long. Bauduin renverse le comte

de Flandre et va l'égorger, en lui criant le nom de son vainqueur :

Sire comte de Flandre, il faut ici périr!
Vous ne connaissez pas qui vous fera mourir,
Mais je vous le dirai, si le voulez ouïr.
Car c'est l'homme en ce monde que plus devez haïr.
. . . .
Je suis ce Bauduin de Sebourc, le vaillant,
Qui ravit votre sœur qui a le corps charmant,
Et, si vous me teniez où sont vos gens puissants,
Vous me feriez pendre com' larron malfaisant. (II, 303.)

Sept ans d'ermitage ont laissé au héros toute sa vigueur d'âme; on ne comprenait pas alors l'idéal mystique et larmoyant. Cette colère de Bauduin décide le dénoûment. Le comte de Flandre n'a pas de ces haines contre le ravisseur de sa sœur; il connaît sa noble naissance et s'alliera volontiers à un descendant du chevalier au Cygne. La réconciliation est bientôt faite, et Bauduin, qui connaît son origine, ne tarde pas à rentrer en France pour venger son père.

Ici, l'on sent que le roman est fini, car aucun obstacle n'arrêtera un tel héros. Que Gaufroid ait tout vaincu et tout séduit, qu'il épouse la sœur du roi et qu'il puisse s'écrier : Je serai roi de France! qu'il jette le comte de Flandre et Bauduin de Sebourc en prison, qu'il empoisonne le roi de France, et séduise la Cour et l'Église contre son légitime héritier, qu'il ose enfin s'écrier, dans le paroxisme de l'orgueil triomphant :

Je serai Jésus-Christ si je vis longuement. (II, 337.)

Qu'il veuille même abolir les impôts, protéger les serfs, et, danger suprême pour un peuple, affermir par la justice le succès du crime! Rien n'y fait; l'argent et le glaive sont impuissants contre le héros. Bauduin se lève devant le traitre et l'assassin, au nom de l'honneur de la France.

C'est pour l'honneur de France qu'à toi mon corps se prend! (II, 344.)
Car pour l'honneur de France me veux aventurer. (II, 348.)

Courage et lâcheté, embûches, trahison et prière, tout est vain. Bauduin est franc et loyal, courageux et inflexible : le traître, vaincu, en aveu, est pendu à Montfaucon, comme Enguerrand de Marigny.

Respirons, messieurs, le poète n'a pas quitté la plume, mais on peut s'arrêter ici, et que de fois n'ai-je pas dû suivre le conseil de Boileau :

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Jamais ces vers du poète du bon sens n'ont été mieux applicables qu'aux derniers romans de chevalerie. Cependant on peut faire grâce à Bauduin de Sebourc de ses éblouissantes longueries, comme dit Montaigne. Car, si le trouvère anonyme du Hainaut n'apporte aucune mesure, ni dans l'invention, ni dans le récit, ni dans le style, il a des qualités qui le distinguent dans une époque de décadence. Il donne à son sujet une portée morale, il fouille profondément et peint hardiment son époque et il s'inspire des plus nobles tendances de son siècle. Ce qui lui manque est ce qui manque à l'enfance des lettres, comme à leur décadence. Mais n'accusons pas trop notre trouvère de n'avoir pas su distinguer la richesse choisie et vivante de l'abondance stérile. Le génie a-t-il échappé tout à fait, dans son époque, à l'influence mauvaise? Une vigueur de forme qui crée la langue a-t-elle empêché Dante de sacrifier au goût de l'allégorie et de la controverse? L'Arioste évitera-t-il plus tard la profusion et la licence? et, si notre trouvère pour peindre son époque a emprunté ses types aux romans de chevalerie, le Tasse, — talent et style à part — n'a-t-il pas, pour poétiser l'histoire, demandé ses modèle à Homère et à Virgile?

Écoutez l'auteur de la *Jérusalem conquise* :

« Pour les caractères, j'ai cherché à me rapprocher d'Homère. J'ai imité l'amiral Jean, du Nestor de l'Iliade ; Rupert d'Ansa ressemble à Patrocle, les deux Robert, aux Ajax défendant les vaisseaux, Guillaume, chef des archers anglais, à l'archer Teucer, Tancrède à Diomède, et Raymond à Ulysse. Richard est égal en valeur au fier Achille ; Godefroid égale Agamemnon en dignité et le surpasse en vertu. Bauduin a quelque rapport avec Ménélas....

« Quant au pathétique, je me rapproche d'Homère et de Virgile. Dans la mort d'Argant, j'ai imité celle d'Hector ; dans celle de Soliman et d'Amurat, celle de Lausus et de Mesence. Argant défendant sa religion et sa patrie ressemble beaucoup à Hector... »

J'abrége l'énumération, messieurs; celle qu'aurait pu faire notre trouvère n'eût pas été plus longue, et du moins il ne demandait pas ses modèles à une histoire, à une civilisation, à une religion étrangères.

Mais la croisade? me direz-vous! Ah! la croisade! Il est vrai, le roman de *Bauduin de Sebourc* appartient au cycle de la croisade. Mais que nous sommes loin de Graindor de Douai! C'est encore le nom, ce n'est plus même le sujet; on nous mène encore en Palestine, mais la terre sainte n'est plus qu'un théâtre d'aventures. Et que les temps sont changés! Les grandes guerres de politique intérieure vont commencer, le canon de Crécy sera bientôt entendu. Plus d'une fois, les papes ont dégagé les croisés de leur serment, leur ont défendu même de le remplir, au détriment des intérêts du monde ou de l'Église, et l'un d'eux, jugeant d'un seul mot ces expéditions vaines, recommandera aux rois de l'Europe troublée de ne plus tenter l'*impossible!*

La croisade! Pénétrons dans les couvents, chez les princes, chez les poètes. La découverte d'un de ces manuscrits, d'une de ces statues que brûlaient ou brisaient les premiers croisés, cause autant d'émoi dans l'Europe savante que la prise de Jérusalem par Godefroid, et il ne se passera pas un siècle sans qu'on puisse dire d'un pape, *Æneas Sylvius*, avec l'historien des croisades, qu'il « s'occupait bien plus de recueillir les trésors littéraires de Rome et d'Athènes que de délivrer la ville de Constantin. » (MICHAUD, IX, 11.)

La croisade! Regardez les peuples dans l'enthousiasme de l'affranchissement. Les barons anglais excommuniés restent sourds à la voix qui les appelle en Palestine, ils écoutent cette grande voix qui parle à tout homme libre de la patrie et du devoir et ils dictent au roi Jean la charte des communes anglaises. Étienne Marcel va faire entrevoir à la France des destinées qu'elle attendra longtemps, et le génie de J. d'Arteveld va réunir toutes nos provinces dans une fédération qui reste encore le type de la démocratie.

La croisade! Ah! laissons ces vains tumultes gaulois, transportés en terre sainte, laissons la chevalerie qui se meurt et applaudissons à notre poète quand il fait de son héros le chevalier des bourgeois pour venger la famille, et quand il pro clame le devoir des princes et le droit des hommes.

LA

PHILOSOPHIE AU MOYEN AGE

I

ALAIN DE LILLE

Messieurs,

La philosophie est la mère des sciences. C'est elle qui leur donne une base solide, en écartant ces fins de non-recevoir du scepticisme et du mysticisme, où la pensée veut se nier à elle-même ses droits au nom de l'impuissance de l'homme ou de la puissance de Dieu. Après avoir ouvert la carrière aux sciences, la philosophie leur donne une méthode, chose si importante qu'on a pu dire : telle méthode, telle civilisation, et que l'on doit dater le progrès des sciences modernes du jour où commence à renaître la méthode expérimentale.

Ces deux points fondamentaux de la certitude assurent à l'homme le domaine entier de ses investigations, où chaque science à son tour prend son lot particulier, et la philosophie y conserve une large place : elle recherche les lois générales, les lois de l'être physique, intellectuel et moral, et, si une science est portée à oublier tout ce qui n'entre pas dans son cadre, à ne voir rien de réel que dans son champ d'observation et à conclure contre le reste, la philosophie est là pour lui rappeler les droits éternels de la raison.

Le couronnement de toute science est une application pratique. Le couronnement de la philosophie est la plus noble de

toutes les sciences d'application : la morale, dans le large sens que lui donnaient déjà les anciens, la science de la vie, embrassant tous les intérêts humains : les bonnes mœurs, l'éducation, les lettres, les arts, la politique, la science sociale. Le but de la philosophie est d'enseigner sa route à l'humanité.

Un autre point de vue se présente encore. Si l'on cherche l'action de la philosophie dans les institutions populaires, on voit que la mère des sciences est aussi la mère des religions. Toute religion est une philosophie, réalisée, incarnée dans un dogme; pratiquée et vécue, si l'on peut ainsi parler, dans un culte. Une fois qu'elle a pris un corps de formules religieuses, la philosophie, il est vrai, disparaît comme la chrysalide; elle tombe comme ces feuilles qui ont contenu la plante naissante et qui se fanent quand la plante est née; on la déclare inutile, dangereuse, vaine; le dogme renie, persécute sa mère, et, comme il a reçu d'elle tout ce qu'elle avait de vie et de vérité, cette proscription s'accepte d'abord comme naturelle et juste : A quoi bon la philosophie? la voilà éclose en une religion! Pourquoi des philosophes encore? ils sont devenus prêtres! — La philosophie serait-elle morte à jamais dans cet enfantement d'un culte? Oui, si une religion pouvait être assez large, assez mobile, assez libre d'allures, pour accepter toutes les audaces de l'esprit, toutes les recherches de la science, tous les progrès de la société. Mais une telle religion ne serait autre que la philosophie dans sa réalité et dans son idéal; et rien n'est absolu, ni parfait sur la terre. La philosophie ne peut se contenter de mettre au monde des cultes; elle les surveille, elle les gourmande, elle les transforme, ou elle les remplace par une couvée nouvelle. Elle est en eux comme un levain de progrès ou de révolution. Elle reste au dessus d'eux comme la patrie immortelle qui survit aux générations qui passent. Chaque grand événement, chaque découverte, chaque bouleversement est un creuset qui éprouve la religion et la dépouille de son alliage d'erreurs scientifiques ou morales. La philosophie renaît dans la religion, à côté d'elle, ou contre elle : d'abord respectueuse et conciliatrice, bientôt sévère et ennemie. Alors, c'est à son tour de rêver la fin de ces institutions hostiles : *Cesset superstitio!* But sublime, quand la philosophie pourra se faire assez simple et assez artistique pour s'incarner dans les masses, pour unir la perfectibilité de tous les instants, exigée par la

science, à ces affirmations des idées générales, bases de la certitude morale, dont les consciences sont avides, et pour concilier la puissance des principes éternels avec la mobilité du progrès! Instituée ainsi, la philosophie serait la religion rationnelle dans sa perfection vraie. Mais la philosophie aussi est humaine; les découvertes scientifiques la transforment; chaque jour elle doit retremper sa méthode, reprendre à nouveau l'un ou l'autre point de vue; aujourd'hui encore beaucoup de philosophes en sont, comme beaucoup de savants, à n'admettre qu'un des côtés de la science générale : le leur, et à ne pas comprendre que les systèmes partiels ne sont utiles que comme une division de ce grand travail, où chacun d'eux élucide un des points d'une science, mais où aucun n'a le droit de nier les autres sans verser dans l'étroite ornière des sectes. Alors, le doute triomphe contre cette ambitieuse qui veut régir la pensée et qui n'aboutit qu'à l'anarchie des contradictions, et la philosophie s'égare dans une période de scepticisme, ou plutôt elle s'y renouvelle, car le doute ne peut être qu'un des creusets de la raison et les vrais courants philosophiques mènent toujours à une réforme religieuse.

Voyez l'antiquité. Je pourrais remonter à l'Inde, à la Perse, à la Chine, le spectacle serait le même, sans être aussi net ni aussi complet. La Grèce présente le tableau dans toute sa lumière. Le paganisme y règne, mais Psammétique ouvre les ports de l'Égypte, 670 ans avant l'ère moderne; aussitôt, du contact des deux races jaillissent des clartés nouvelles; trente années ne s'étaient pas écoulées qu'une école niait la divinité, l'existence même de Jupiter et parlait aux Grecs d'une âme immortelle, premier coup porté par Thalès à la religion d'Athènes. L'histoire et la science naturelle à leur tour mettent la cognée dans le dogme païen. Puis, voici Rome qui s'avance; une prodigieuse activité commerciale et intellectuelle, une tolérance religieuse universelle, généralisent l'échange des idées et la comparaison des traditions et des cultes. C'est ainsi que le polythéisme fut sapé dans l'antiquité par les découvertes géographiques, par la culture de la philosophie, de la science, de l'histoire, par les expéditions militaires et commerciales.

L'esprit religieux ne fut pas sans essayer de réagir. Tout mouvement philosophique incomplet prête au doute ou à la superstition; la Grèce ne manqua pas de sophistes et de scep-

tiques, et elle eut aussi ses mystiques. Empédocle se disait Dieu; Platon lui-même passait pour avoir été conçu, par l'opération d'Apollon, dans le sein d'une mère restée vierge.

Quand l'historien arrive à la conversion du monde romain au christianisme, même en présence des vertus des catacombes et de l'héroïsme du cirque, il a, comme juge et comme penseur, une grave question à peser dans la balance des révolutions de l'esprit. En effet, le monde romain intelligent, à peine tombé de la république dans l'empire, avait une philosophie libre et une religion tolérante; il croyait à l'unité de Dieu et à l'immortalité de l'âme; il avait une morale élevée, qu'on vit pratiquée jusque sur le trône des Trajan et des Marc-Aurèle, une législation civile qui s'améliorait même dans les lois des Néron, et des instincts de liberté qui pouvaient arrêter la décadence. Le christianisme vint précipiter la révolution religieuse au nom de la liberté, essayer la révolution sociale au nom de l'égalité fraternelle; mais il ne put réussir qu'en donnant aux idées nouvelles un nouveau corps de formules mystiques, et, à peine vainqueur, on le voit raffermir le despotisme impérial, détruire la philosophie, la science et les arts, remplacer par une religion d'autorité un culte qui avait laissé plusieurs siècles de liberté à Rome, et livrer l'empire à la dissolution. Dès lors, comme l'on sait que les réformes les plus lentes mais les plus sûres sont celles qui n'attendent rien que de la raison et qui respectent toutes les grandes choses du passé, l'historien a le droit de se demander ce que serait devenue la civilisation romaine livrée à ses propres forces, sans cette révolution violente.

Mais, quand la philosophie reparaît dans l'ère moderne, cette question n'est plus possible. La situation était autre; il n'y avait plus alors ni science, ni philosophie, ni civilisation. L'empire des Marc-Aurèle n'était plus; les Barbares avaient été convertis; la double lutte, si longue et si peu connue, de la philosophie païenne d'abord, des religions germaniques ensuite, contre la religion nouvelle, avait cessé. Le christianisme régnait sur l'Europe, comme le polythéisme sur la Grèce avant Psammétique. Comment renaîtra la philosophie, avec les lettres, les sciences, les arts et libertés publiques? Cette question fait tout l'intérêt de l'histoire de la philosophie au moyen âge. Les causes de sa renaissance comme de ses échecs, sont de même ordre que celles qui ont miné l'Olympe.

En Orient, le christianisme fut violemment renversé par le mahométisme, et la violence n'y a pas produit le progrès. En Occident, il subit toutes les phases d'une transformation philosophique régulière, et l'Occident est en tête de la civilisation.

Dans les deux empires, le point de départ est le même. Constantin avait fait mettre à mort Sopater, le dernier philosophe, quoiqu'il fût son ami; Théodose avait porté la terreur si loin que les propriétaires de manuscrits les brûlaient, pour n'être pas suspects en les conservant. Les arts comme les temples avaient été mis en coupe réglée; le vaste dépôt de la science antique, le Sérapion avait été détruit, et sa bibliothèque brûlée. La philosophe Hypatie avait été massacrée pour annoncer à Alexandrie comme à Constantinople la fin de cette philosophie « vide et fausse, » comme disait Lactance. — Grégoire le Grand fit comme Constantin, Charlemagne fit comme Théodose. Exterminer les païens, brûler les prêtres avec leurs antiphonaires ambroisiens, pour mettre en vigueur le chant grégorien, massacrer des peuples entiers avec leurs druides, pour imposer le baptême aux vaincus, l'orthodoxie à ses sujets, telle fut l'œuvre de l'empereur. Chasser les savants, brûler la bibliothèque d'Auguste, mutiler les statues, détruire les édifices, proscrire l'étude des anciens, telle fut l'œuvre du pape, plus logique que cet empereur barbare qui voulait opprimer les consciences et fonder des écoles.

La prétention des nouveaux empereurs de s'entourer du prestige des Césars fut la première ouverture faite à l'esprit humain. Charlemagne crée l'École du Palais, la philosophie, qui renaît en de puériles discussions, devient un *Art impérial* : à peine un demi-siècle se passe que l'art impérial produit Jean Scot Érigène, chef de l'école palatine sous Charles le Chauve et père du réalisme.

Cependant, les Arabes avaient conquis l'Espagne; on ne sait pas assez tout ce que nous devons à ces mécréants dont le dieu ni les prophètes n'étaient jaloux d'aucune manifestation de l'esprit humain. L'astronomie, la médecine, l'anatomie, les études antiques, les belles-lettres, les sciences, les arts, on peut dire que les Arabes ont recueilli l'héritage de la civilisation ancienne, qu'ils en ont conservé la lumière intacte, au milieu d'une longue et terrible éclipse, et qu'ils nous l'ont transmise, en plusieurs points augmentée. Tous les esprits qu'ef-

frayait l'ignorance tournaient les yeux vers l'Espagne : Pierre le Vénérable, le maître d'Abeilard, parlait l'arabe et avait passé plusieurs années à Cordoue; Gerbert avait vécu à la cour du calife. Gerbert complète Scot Érigène. Scot se dit logicien, Gerbert est savant. Scot annonce Descartes, Gerbert est le précurseur de Bacon. Le *Cogito ergo sum* se trouve dans le traité de la *Division des choses* d'Érigène : « Quand je dis : *je comprends que je suis*, n'est-ce pas démontrer que je suis, que je puis comprendre que je suis et que je le comprends. » Scot pense en esprit libre : « Je ne redoute pas l'autorité au point d'hésiter à proclamer les choses que la raison démontre. Si c'est là de l'orgueil, cet orgueil n'a-t-il pas sa source dans les plus nobles instincts de la conscience? »

Gerbert est le docteur universel de l'époque; ses inventions, ses découvertes, sa science le firent passer pour sorcier, dans un temps d'ignorance. Porté par un empereur éclairé, Othon III, Gerbert devint pape; mais le poison coupa court aux rêves de cet empereur qui voulait réformer les mœurs de l'Église, et au règne de ce pape qui portait au saint-siége la philosophie d'Aristote, l'amour de Virgile et la science des Arabes.

Déjà la théologie s'est mise sur la défensive; elle sommeillait, le premier mot de la philosophie la réveille : « Il n'y avait plus que des moines et des évêques, » dit M. Guizot; des écoles s'ouvrent, et les théologiens reparaissent pour y régner. Voilà les deux camps en présence : la théologie et la philosophie.

Avec la théologie renaissent les persécutions. Béranger est condamné, il doit choisir l'abjuration ou la mort : « Laissez-moi du moins, disait-il, mettre ma raison d'accord avec ma foi! » C'est un crime, lui répondent les conciles, et la théologie est vengée par l'abjuration du philosophe.

Triompher par la force pouvait suffire à l'Église, non à l'École. Les écoles demandaient un corps de doctrine; la théologie cherche à remplacer la philosophie proscrite; saint Anselme essaie d'un plan hardi; il ne touche qu'au dogme, d'autres étendent son système à la morale, à la jurisprudence, à la mystique; et la méthode démonstrative, qu'emploient les théologiens, rend à la philosophie un élan nouveau. Mais l'Église veille : Béranger avait été condamné avec bruit. La tempête est à peine apaisée que Roscelin oppose au réalisme le nominalisme; Roscelin subit le même sort que Béranger. Abeilard essaie de

concilier les deux doctrines, il est condamné à son tour, et les mystiques ne trouveront pas plus de sécurité dans l'ascétisme : Walther sera brûlé à Cologne, il était Hollandais; Marguerite Porette sera brûlée à Paris, elle était du Hainaut.

L'esprit humain, abandonné à lui-même, s'était mis à penser, naïvement, sans songer à mal, par le simple exercice de sa liberté naturelle; des prêtres, un pape même, avaient suivi, avaient donné l'exemple : aussitôt, la théologie s'étonne, prend l'éveil, se sent menacée. « Les philosophes sont les patriarches de l'hérésie, » répète-t-elle avec Tertulien, et la lutte commence. Cette lutte remplira tout le moyen âge.

Le problème qui s'agitait alors était fondamental, car la première chose à considérer est l'objet de la science. « Il y fut consumé, dit Jean de Salisbury, plus de temps que n'en ont mis les Césars à dominer le monde, plus d'argent que n'en posséda Crésus. » Ce problème, indiqué par une petite phrase de Porphyre dans son *Introduction à l'étude d'Aristote*, peut s'expliquer ainsi : Les plantes, les animaux, les hommes existent; mais, quand nous disons en général : la plante, l'animal, l'homme, y a-t-il là une simple abstraction, rien qu'une abstraction, ou une réalité? A cette question, que Porphyre déclare la plus haute de toute, *altissimum negotium*, Scot répond : Le type est la réalité même; de là le réalisme, bien différent du réalisme littéraire moderne. Roscelin réplique : Le type, créé par le besoin d'abstraire, n'est qu'un nom; de là le nominalisme. Abeilard distingue : il adopte le nominalisme, mais il défend le type universel comme un être de raison, un concept réel; de là le conceptualisme. C'est autour de ces trois doctrines que s'agitent les discussions du moyen âge, embrassant toute la somme des connaissances humaines. Mais les variations des systèmes nous intéressent moins que les luttes de la pensée. Le caractère matériel, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la philosophie au moyen âge est le manque de livres qui la restreignait forcément à l'enseignement oral, aux débats de l'école; on l'appelle la scolastique. Son caractère intellectuel est d'être un effort d'émancipation de l'esprit humain. A un moment donné, chaque système représente le droit d'examen, et la liberté est persécutée dans chaque école. Abeilard ne dit pas avec moins de courage que Scot Érigène : « Quand il s'agit de vérité et de science, j'obéis à la raison, non à l'usage. » Ce qui

nous intéresse, ce qui domine les divergences d'idées, c'est cette longue tentative d'affranchissement, servie par le génie et souvent par le martyre.

Le douzième siècle fut un temps d'activité générale, de recherches scientifiques, de luttes pour l'indépendance; c'est le siècle de la naissance des communes et du mouvement des écoles. Quand il commence, l'Église, après quelques hésitations, a préféré le réalisme, à la condition de le soumettre à la théologie. Cette vigoureuse négation du scepticisme règne à l'école de Notre-Dame de Paris, avec Guillaume de Champeaux. Guillaume applique sa doctrine aux sciences naturelles. Odon de Cambrai l'étend à la psychologie et au mysticisme. Le réalisme prête à d'autres applications : Gilbert de La Porée s'y essaie avec hardiesse, pendant qu'Abeilard relève le nominalisme pour le mitiger. Mais saint Bernard est au poste de l'orthodoxie et du miracle; le fougueux dompteur d'hérésies ne peut tolérer que la raison exerce son ministère, même dans les limites de la foi. Les conciles se suivent sans interruption; en cinquante ans, dans la première moitié du douzième siècle, il s'en tient cent quatre-vingt-deux en Europe, dont quatre-vingt-deux en France. L'Église discute encore, mais elle va frapper. Abeilard est condamné deux fois, La Porée est condamné deux fois. Ce fut un rude coup pour les études; le relâchement les saisit. L'école, vaincue par les conciles, tombe dans une sorte d'anarchie et de marasme. La méthode démonstrative, jadis admise par les théologiens, est réprouvée partout; et, comme tout mouvement philosophique qui avorte jette les uns dans le doute, les autres dans la foi, le scepticisme et le mysticisme restent assis sur les ruines de la pensée. « Évitons les superfluités profanes ! » dit Petrus Cantor.

Il est cependant difficile aux hommes de dépouiller tout ce qu'ils ont d'humain. Jean de Salisbury représente le doute philosophique, mais il ose proclamer qu'Abeilard lui est cher; il taxe Aristote d'hérésie, mais il aime Platon ; il vante les chartreux, philosophes pratiques, mais il aime non moins les stoïciens et il se moque des sophistes du temps, les *cornificiens*, gens qui aiguisent contre la philosophie « les cornes du dilemme », comme qui dirait : les pieds de nez de la logique, et qui s'amusent de questions comme celle-ci : un porc qu'on mène est-il tenu par l'homme ou par la corde? Alain de Lille, de son côté,

théologien poète, chante le triomphe de la foi; mais il le fait avec des hardiesses de raison vraiment philosophiques; ses soumissions sont mêlées d'audace; le croyant s'humilie, le poète s'aventure et pense.

Le treizième siècle approche et l'armée philosophique est debout; elle a trouvé un chef. On ne connaissait que de rares traités, quelques traductions, d'anciens commentaires d'Aristote, et Abeilard regrettait vivement les lacunes de l'*Organon* du maître. Mais personne ne soupçonnait l'œuvre du philosophe antique. Cette fois, on a l'œuvre presque entière, traduite à nouveau, savamment commentée. Ce fut une révolution. Elle est due encore aux Arabes. Cette invasion des œuvres d'Aristote va changer la position des partis : jusqu'alors la raison n'avait pu être que la servante de la foi, et son service était tout tracé : l'esprit humain ne pouvait s'exercer qu'en acceptant la doctrine chrétienne pour point de départ, pour ligne de route et pour point d'arrivée. Partir du dogme, ne jamais s'écarter du dogme, aboutir à confirmer le dogme : tel était le rôle imposé à la philosophie. Aristote apparaît, l'époque est favorable, la commune a triomphé, les croisades ont mêlé deux races et rendu à l'Europe le goût de l'antiquité, l'architecture s'épanouit dans un style nouveau, les universités se fondent par toute l'Europe, les étudiants ont des priviléges nombreux et leur corporation est puissante; Aristote apparaît et les études se renouvellent, la théologie est réduite à traiter. Concilier la raison avec la foi, quelle révolution dans ce seul changement des termes du problème! D'un mot, la servante s'est posée en égale de sa tyrannique maîtresse.

Le christianisme avait triomphé en faisant appel à la raison libre contre les dogmes païens et aux sentiments d'égalité contre les grandes propriétés, mainmortes laïques du Bas-Empire. Ces deux caractères se retrouvent dans toute son histoire comme deux vices originels, de sorte qu'on pourrait classer les hérésies en deux espèces, les unes philosophiques, les autres sociales.

Amaury de Bène et David de Dinant concluent logiquement du réalisme au panthéisme. L'Église s'inquiète, s'irrite, se venge. Les livres d'Aristote sur la Nature sont condamnés au feu, avec ses partisans. Amaury était mort, son cadavre est déterré pour être jeté à la voirie. Scot Érigène avait pu être

réaliste à la cour de Charles le Chauve; on retrouve son livre, il est brûlé. David de Dinant et ses disciples vivent; ils sont brûlés au nombre de dix, en place de Grève, en 1209. Nouvelle éclipse! Le fils d'un proscrit flamand, le moine poète Elinand, va s'élever contre la scolastique et proposer le retour à la foi du charbonnier. Mais l'amour de la science ne s'arrête pas devant un bûcher. Elinand se prononce contre la science; il prêche en savant; il parle contre la philosophie profane, mais il est poète; il est intolérant et partisan de la théocratie, mais il s'élève contre les mœurs luxueuses et luxurieuses des prêtres, et il proclame du haut de la chaire que les volontés du prince ne font pas loi, qu'un monarque ne s'appartient pas à lui-même, mais se doit à ses sujets. Puis, des théologiens comme Guillaume d'Auvergne font de la métaphysique, et des philosophes comme Michel Scot et Jean de la Rochelle vont les suivre sur ce terrain. On ne peut plus jurer par Aristote, on le cite toujours, ce qui est déjà de l'audace; puis on le traduit. Michel Scot, que Dante mettra en enfer et dont Walter Scot s'honorera de descendre, traduit son Histoire des animaux, et voici qu'un homme de génie va en appeler de la condamnation du philosophe antique. Cet homme de génie est le maître de Saint-Thomas, Albert le Grand. En vain, on l'appellera le singe d'Aristote, il mérite le nom de *Docteur universel* en refaisant Aristote tout entier. En vain, on l'accusera de donner au philosophe païen le premier siége dans l'Église chrétienne; il réclame les droits de l'examen, il fait ce que M. Buchez appelle « une propagande rationaliste », il appelle la philosophie la science des sciences, il sape à la fois le mysticisme et le scepticisme, il parle sans détour le langage de la discussion rationnelle, et il embrasse, avec le maître de Stagyre, l'ensemble des connaissances humaines, dans une œuvre qui fut plus qu'un livre, qui fit une révolution dans la vie intellectuelle de l'Europe, et qu'on peut appeler la Somme du rationalisme scolastique.

Saint Thomas, son disciple, en fera la Somme du christianisme rationnel. Cette alliance de la raison et de la foi, cette conciliation de la philosophie et de la théologie, c'est un saint qui l'accomplit. Saint Bernard avait été inquisiteur, saint Thomas est philosophe, on l'appelle *l'Ange de l'école*. L'Église n'a triomphé des hérésies philosophiques qu'en suivant le courant

de la pensée. La physique d'Aristote avait été brûlée en place de Grève en 1209; un demi-siècle après, Albert le Grand a mis Aristote sur le plus haut siége de l'Église.

Chose étonnante et vaine que la popularité, messieurs! Le disciple est aujourd'hui un saint; le nom du maître, de l'homme de génie, est connu des savants seulement, et pour le vulgaire il sert de titre à un livre de magie : *le Grand Albert*.

Le mouvement des écoles n'était pas unique. Le flux des aspirations sociales montait et menaçait d'envahir la chrétienté. Les ordres mendiants sont des pépinières de socialistes; une partie du clergé s'élève contre le régime féodal de l'Église, prêche le renoncement des biens et l'égalité des ouailles du Christ. On rêve une Sion nouvelle, le retour dans l'Éden et la perfection au delà du christianisme. Un déluge de prophéties annonce le règne de l'Esprit-Saint. Trois traités de Joachim de Flore, réunis après sa mort, forment l'Évangile nouveau, la Bible de l'avenir, et l'on ose appeler cet audacieux essai de rénovation, l'*Évangile Éternel*. Toutes les causes d'une révolution religieuse existaient au treizième siècle, il n'y manqua peut-être que l'imprimerie. D'un autre côté, le mouvement était trop mystique et trop communiste pour que l'esprit moderne, plus laïque et plus individualiste, ne réagît point. La rivalité de l'université et des ordres mendiants tourna les philosophes contre les réformateurs; Guillaume de Saint-Amour attaque les moines envahisseurs, défend les priviléges de l'université, brave l'exil, voit brûler son livre, dirigé contre l'*Évangile Éternel*, qu'il dénonçait comme le *Péril du temps*, tient tête à Saint-Thomas et entraîne avec lui l'université qu'il représente, les poëtes qui prennent fait et cause pour elle dans le *Roman de la Rose*. En défendant les droits de l'enseignement, il servait, bien mieux que l'Inquisition, à entraver la plus vigoureuse tendance qui se fût produite jusqu'alors dans l'Église vers l'égalité humaine.

L'Inquisition n'avait pu que brûler, sous le nom de Vaudois, de Béguins, etc., des milliers de ces socialistes en froc. L'Université, persécutée aussi, tourna contre les novateurs une force plus grande : l'opinion publique. Ce n'étaient pas des moines qui pouvaient concilier en Europe la liberté et l'égalité.

Saint Thomas règne alors. Après lui avoir donné un adversaire : Guillaume de Saint-Amour, la Sorbonne lui donne un

porte-voix : Siger de Brabant. Mais la philosophie ne peut accepter de *magister dixit*, sans abdiquer : Henri de Gand est le digne émule de saint Thomas; les dominicains ont contre eux les franciscains, et Duns Scott va donner son nom à une nombreuse école opposée aux thomistes.

Avec saint Thomas, le réalisme, dangereux par ses conclusions panthéistes et ses audaces métaphysiques, s'est rallié à la théologie et lui soumet l'exercice de la raison. Mais le nominalisme reparaît. S'il n'y a que des phénomènes, il faut étudier surtout la nature; la méthode d'observation est relevée et la liberté avec elle. Deux franciscains marchent en tête; ils s'appellent Guillaume d'Ockam et Roger Bacon. Bacon ramène la philosophie aux sciences exactes et affirme en maître la méthode rationnelle. D'Ockam défend l'État contre l'Église, les moines contre l'université, la liberté philosophique contre le despotisme de l'école. Déblayer les études de tout jeu de sophiste, de toute question étrangère, revendiquer la recherche du vrai pour lui seul, non en vue d'une conclusion théologique, ramener la philosophie, par une critique sévère et une liberté nouvelle, au domaine des faits, telle est l'idée de d'Ockam. Les deux philosophes franciscains furent persécutés. D'Ockam n'échappa à la mort que par la fuite; Bacon ne sortit que pour mourir, de la prison où la Méthode avait été tenue au secret avec lui pendant neuf années. Ces deux philosophes couronnent la philosophie scolastique. Tous deux, l'un en émancipant la philosophie de la théologie, l'autre en lui donnant une méthode scientifique, ont enfanté la philosophie moderne.

Alors, la scolastique s'éteint dans des procès, jugés encore au nom de la foi, mais dont la puissance est émoussée. Les premiers arrêts sont en faveur du réalisme; ils ne tiennent guère; le nominalisme gagne à son tour, il fait fuir les théologiens du camp des philosophes. Car, de même que le réalisme va au panthéisme, le nominalisme va au matérialisme. Si le type n'est qu'un mot, l'archétype de l'univers ne peut être une réalité et Dieu n'est plus qu'une abstraction. En faut-il davantage pour que la foi se rejette dans le mysticisme et y marche à grands pas? Gerson dit d'abord que la prière et non la science est utile au salut; puis, Thomas à Kempis enferme la vie dans l'imitation du Christ, et Jean Rysbroeck va plus loin : l'homme parfait doit être oisif et s'abîmer en Dieu. Gerson n'était qu'un

philosophe mystique, le philosophe flamand mérite le nom de Docteur extatique.

Les débats des écoles au moyen âge n'avaient pu réaliser la révolution philosophique et sociale qu'ils avaient entr'ouverte. Mais peu à peu la distinction de la théologie et de la philosophie, le divorce de la foi et de la raison s'était accompli. La renaissance des lettres antiques, l'invention de l'imprimerie trouveront la pensée prête à s'affranchir, et l'aideront à faire sortir de la méthode de Bacon la philosophie moderne. « La scolastique, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, est dans son résultat général la première insurrection de l'esprit moderne contre l'autorité. »

Quelle part les Belges ont-ils prise à cette lente insurrection de l'esprit philosophique? La réponse à cette question est la même que nous avons trouvée, que l'on trouvera partout. Jamais nos provinces ne sont restées en arrière dans aucun des travaux de la pensée; plus d'une fois, elles ont été représentées dans la lutte par l'initiative du talent, par la puissance de la gloire. Dans cette rapide revue générale, où l'on ne peut toucher que les sommets des choses ni mentionner que les grands hommes, déjà plus d'un nom belge a dû être prononcé. Ni les réalistes, ni les nominalistes, ni les partisans ou les adversaires de saint Thomas, ni les sceptiques, ni les mystiques, ni les panthéistes, ni les hérétiques, n'ont manqué dans nos provinces. Il serait difficile d'en dresser la liste.

Dès la fin du onzième siècle, à côté de Guillaume de Champeaux, on trouve Eudes de Cambrai qui enseigne le réalisme à Tournay; à côté de Roscelin, Raimbert qui enseigne le nominalisme à Lille; à côté de Richard de Saint-Victor, Hugues de Saint-Victor. Eudes de Cambrai, écolâtre d'abord, évêque ensuite, esprit hardi et cœur austère, après avoir écrit un poëme sur la guerre de Troie et composé trois ouvrages de dialectique, se livre tout entier à la philosophie, applique le réalisme à la psychologie, traite avec une large hardiesse les questions métaphysiques, comme l'unité de substance des âmes. Les places publiques de Tournay servaient à l'enseignement de l'écolâtre et aux discussions des philosophes. Hériman raconte, dans les *Acta sanctorum*, qu'un chanoine en appela à un vieux devin,

sourd et muet, qui, pour représenter le réalisme, traça une ligne droite et, pour juger le nominalisme, souffla du vent sur sa main vide. Le sorcier de Tournay jugeait comme l'Église.

Guillaume de Champeaux a fondé l'abbaye de Saint-Victor qui devient bientôt une école célèbre et une pépinière de philosophes. Alors, à côté de Richard de Saint-Victor, nous avons Hugues de Saint-Victor dont Saint-Bonaventure nous fait d'un mot le portrait. « Saint Anselme s'occupe de doctrine, dit-il, saint Bernard de prédication, Richard de contemplation. Quant à Hugues, il suit toutes ces études et tous ces maîtres. » Hugues tient une place spéciale parmi les mystiques. Le biographe de Guillaume de Champeaux son maître, l'abbé Michaud complète le portrait de saint Bonaventure en ces termes : « Hugues condamne la raison dans laquelle il n'y a pas de cœur, mais il condamne également le cœur dans lequel il n'y a pas de raison. Il aime saint Bernard, mais il ne craint pas de lui faire opposition et de le mettre en demeure de s'expliquer; il félicite l'âme avide de contemplation, mais il veut qu'elle suive, dans ses élans, une route régulière et déterminée, et, loin de mépriser l'ordre naturel, c'est par lui qu'il commence. »

Vers le même temps, la lutte s'ouvre entre le pape et l'empereur. Alors, tandis que Robert le Frison massacre à Cambrai et menace à Liége, en faveur de la théocratie, et que le clergé proteste au nom des libertés de l'Église, Tankhelm ou Tanchelin lève contre la papauté l'étendard de l'hérésie. Ce laïque débute à Bruges, prêche dans le pays de Waes et dans la Zélande, se fixe à Anvers où il règne. Plus de baptême, plus de dîmes, plus d'intermédiaire entre la conscience et Dieu, plus de domination sacerdotale aussi bien des prêtres que du pape! Telle est la prédication nouvelle que la gilde de Tanchelm et celles de ses disciples portent par toute la Flandre. On dit que le tribun fut tué à Termonde, par un prêtre, d'un coup de pavé. Mais ses gildes lui survécurent, et l'hérésie, traquée sous toutes les formes, brûlée avec un grand nombre de Vaudois, en Flandre en 1183, à Douai en 1235, livrée au bûcher à Anvers avec Willems Cornelitz en 1251, traînée à la queue d'un cheval avec Jordan de Lille en 1325, brûlée encore, à Douai en 1421, à Arras en 1459, avec les éternels Vaudois, persécutée au quinzième siècle avec les frères de l'Intelligence dont Égide Cantor est le chef, l'hérésie renaîtra sans cesse des cendres de ses martyrs,

jusqu'à ce que cette protestation de liberté prenne corps dans la révolution religieuse et triomphe dans la réforme.

Revenons aux philosophes. Trois noms belges dominent tous les autres : au douzième siècle, c'est un poète encyclopédiste, Alain de Lille ; au commencement du treizième siècle, c'est un martyr, David de Dinant ; dans la seconde moitié du treizième siècle, un philosophe, Henri de Gand. Je tâcherai de vous les faire connaître.

Alain de Lille ou de Ryssel, nommé quelquefois l'Anglais parce qu'il habita quelque temps l'Angleterre, est né en Flandre au commencement du douzième siècle. Il enseigna la théologie à Paris et à Montpellier, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, fut évêque d'Auxerre en 1151, résigna son siége en 1167 pour entrer à Clairvaux, se retira dans les dernières années de sa vie à Cîteaux, où il mourut en 1202. Philosophe, théologien, naturaliste, historien et poète, l'étendue de ses connaissances le fit appeler le *Docteur universel ;* il a laissé des œuvres nombreuses qui touchent à toutes les questions de l'époque.

Quand il enseigna et écrivit, la raison, après les premières hardiesses d'une renaissance naturelle, venait d'éprouver un grave échec et d'être étouffée sous les conciles. Alain subit la situation, mais en esprit libre. Quelquefois, comme dans son traité *sur la foi catholique*, il emploie la méthode logique, pose des théorèmes, procède par démonstrations et conséquences ; mais il préfère généralement une méthode plus simple, où il fait marcher de pair les raisonnements et les autorités, la discussion et les citations ; souvent alors, comme dans son traité *contre les hérétiques*, vaudois, juifs, mahométans, ces deux groupes de preuves sont séparés, et un chapitre intitulé : « *Idem rationalibus probatur* : la même thèse est prouvée par des raisonnements, » suit le chapitre où sont accumulés les textes sacrés et profanes. Dans un autre livre, la *Somme du Prédicateur*, Alain prend soin d'expliquer pourquoi il passe des chrétiens aux païens, pour s'appuyer des uns et des autres : Il n'est pas, dit-il avec force jeux de mots, de ces chrétiens qui aiment mieux la bonne chère que la glose : *gula quam glossa*, les livres monnayées que les livres savants : *libras quam libros*, Marthe que Marc, et le saumon que Salomon ; ni de ceux qui, si par hasard ils étudient quelque chose, ne le font pas pour Dieu, mais pour leurs intérêts ; qui cherchent, non le Christ,

mais l'argent, non le ciel, la terre. Il sait que Moïse, si savant dans les sciences de l'Égypte, n'a pas méprisé les conseils de Jethro; que Salomon, riche d'un trésor de science, n'a pas dédaigné la sagesse d'une reine d'Orient; que Platon se rendit en Égypte où il put connaître les livres sacrés des Hébreux.

Enfin, plus d'une fois, il suit l'exemple des premiers philosophes de l'antiquité, appelle à la rescousse la muse des vers et réfugie la liberté du philosophe dans l'asile harmonieux de la poésie.

La vie ascétique était réputée, « un ornement de l'Église »; Alain désapprouve les hommes qui meurent vieux sans avoir vécu : « ils ne meurent pas tard, dit-il, mais lentement ».

L'Église traquait les hérétiques par le fer et le feu, saint Bernard régnait, saint Thomas ne devait pas tarder à répéter que « l'hérétique doit être, non seulement séparé de l'Église par l'excommunication, mais retranché du monde par la mort. » Alain, au contraire, consacre, dans son *Art du prédicateur*, deux bons chapitres à la clémence et à la justice. « Le roi est armé de clémence, dit-il, et le tyran de violence ». Il invoque Sénèque : « Les abeilles sont très belliqueuses, elles laissent leur dard dans la blessure; mais leur roi n'a pas d'aiguillon, et donne ainsi l'exemple des grandes vertus ». Plus loin : « La justice sans discrétion est un glaive aux mains d'un furieux; sans puissance, un glaive aux mains d'un paralytique; sans miséricorde, un glaive aux mains d'un tyran ». Dans son traité où il réfute les hérésies du temps, il en rencontre une qui fait honneur à cette époque et dont l'humanité n'est pas en train de se guérir; c'est celle qui nie à l'homme et à la société le droit de la peine de mort. Alain ne porte pas aussi haut son sentiment de la justice : il est orthodoxe. Il distingue, dans le magistrat, l'homme et le représentant de la société. Selon lui, ce n'est pas le juge qui frappe le coupable, c'est la loi; ce n'est pas l'homme, c'est Dieu. Mais il mêle à cette doctrine les mêmes paroles de clémence; il exige du soldat le respect de l'ennemi, de l'homme en état de légitime défense, une grande réserve, et du juge, le calme de l'impartialité. Il réprouve la peine capitale appliquée au vol simple ou à l'homicide involontaire, et, arrivant aux juifs et aux hérétiques, il dit :

« Les juifs ne doivent pas être tués, à moins qu'ils ne se soient rendus coupables d'un crime que la loi punit de mort.

De même, les hérétiques ne doivent pas être exécutés pour cause d'hérésie. Mais ils doivent être ramenés au sein de l'Église. »

Louis XII devait emprunter à Alain la belle devise de Senèque : le roi des abeilles n'a pas d'aiguillon.

Les hardiesses du philosophe-poète ne sont pas moins intéressantes. S'adresse-t-il aux prédicateurs, pour lesquels il esquisse des homélies religieuses et des sermons sur les divers états, qui sont une des branches les plus curieuses de l'éloquence chrétienne au moyen âge, il s'élève contre ces hérétiques qui veulent discuter Dieu et le comprendre : « Dieu n'est pas objet de science, dit-il, mais de foi. — On ne peut lui attribuer un mode d'existence sans blasphème. » — Mais ouvrez les *Plaintes de la nature*, vous y trouverez, dans une allégorie, en prose et en vers, mêlée à la satire des mœurs du temps, ce qu'un historien de la scolastique, M. Haureau, appelle une hérésie : la doctrine des émanations successives. La Nature se plaint de la dépravation générale : tous les vices règnent, toutes les vertus sont bannies de la terre. Le philosophe la questionne sur divers sujets, y compris l'amour. Puis, voici le Génie qui entre en scène, il va terminer le traité par l'excommunication des vices. Mais, au début, la Nature a montré au poète la République des êtres, « où Dieu ordonne, où l'ange opère, où l'homme obtempère »; et elle lui a fait voir les anges, occupés à répartir les formes incréées entre les êtres et les choses, dans l'harmonie universelle. C'est évidemment une hérésie.

La grande œuvre d'Alain de Lille est un poème en neuf chants qu'on a souvent appelé une Encyclopédie ; son titre est l'*Anti-Claudien*. Le poète latin Claudien, dans son poème contre Rufin, avait imaginé un complot de tous les vices, en faveur de Rufin, pour bannir, par son ministère, toutes les vertus de l'empire. Alain suppose au contraire une conjuration de toutes les vertus, à la recherche de la vérité et pour aider la Nature à créer un nouvel homme, l'homme meilleur. La Nature a formé ce grand projet : la conquête du progrès; la Raison a indiqué les moyens de réussite : elle composera, des sept sciences, un char capable de pénétrer jusqu'au trône de Dieu. La Logique en sera l'essieu, la Grammaire, le timon ; les quatre roues seront l'Arithmétique, la Musique, la Géométrie et l'Astronomie ; on y attellera les cinq sens de l'homme; la Nature, la Prudence et la

Raison monteront ce char, pour parcourir les régions éthérées, de Vénus, de Saturne, de Mars, de Jupiter et du Zodiaque, à la recherche des secrets du ciel. La Raison a compté sur les facultés de l'esprit humain et le poète a affirmé avec grandeur le pouvoir des sciences. Mais le chrétien n'a introduit la raison en scène, que pour lui tracer des limites et la faire abdiquer devant la Théologie. Un moment arrive où les facultés physiques, qui traînent le char, se troublent, sentent leur impuissance, refusent d'aller plus loin. La Théologie est là, ce *nec plus ultrà* est sa sphère, elle consent à diriger la Prudence, à la condition qu'elle se séparera de la Raison. Et bientôt la Théologie elle-même ne suffit plus; la Foi seule peut mener la Prudence vers le maître suprême.

Cependant, si le philosophe chrétien en arrive à écarter la Raison des sphères célestes, avec cette vigoureuse mise en scène, le poète a débuté par un portrait de la Raison, non moins vigoureux et plus hardi. Les plaintes de la Nature ont jeté le trouble et le doute au cœur de toutes les vertus. « Ainsi l'air frémit, le vent souffle, l'eau s'agite, quand le vent Borée secoue la torpeur de la mer :

« Qualiter aura fremit, fluit aer, fluctuat unda. »

Alors apparaît la Raison, et d'un geste elle impose le silence :

« Erigitur Ratio, poscitque silentia nutu. »

Tout se calme : les vertus reprennent empire sur elles-mêmes, à la vue de la plus puissante des facultés humaines.

La Raison tient en mains trois miroirs, où elle contemple les trois grands principes métaphysiques :

Ici, l'alliance de la Substance et de la Forme; elle voit leur hymen et leurs baisers, produisant, conservant et transformant toute chose :

« Subjecti Formæque videt conjugia. »

Là, leur existence séparée, indépendante : la Matière à l'état de chaos, la Forme pure, se complaisant et reposant en elle-même.

Enfin, l'origine même des choses, et comment l'Idée éternelle s'est incarnée dans le monde des phénomènes.

C'est du réalisme et du plus audacieux. Mais ce n'est pas tout. Si la Raison ne peut approcher du trône céleste, le poète n'hésite pas à y conduire la Prudence et à faire travailler le Créateur. La Prudence, à la recherche du progrès, voit les lois de la prédestination : Pourquoi Adonis fut beau, Hector vaillant, Ulysse prudent, Cicéron rhéteur, Milon peintre, Caton sévère, Virgile poète :

« Cur Cicero rhetor, cur Typhys navita, pictor
Milo, pugil Pollux, rigidus Cato, Naso poæta. »

C'est de Dieu que la Prudence, conduite par la Foi, sollicite pour l'humanité une âme meilleure. Mais Dieu ne peut la lui donner sans appeler à son service la Pensée, personnifiée sous son nom grec de Noys. C'est Noys qui cherche et trouve, en dehors de Dieu, dans la sphère de l'absolu, ce type d'âme supérieur.

« Dieu se met au travail pour exécuter ce que la Prudence désire. Il appelle Noys pour qu'elle lui prépare un modèle divin, un type d'âme humaine, dont la *forme* lui serve à *former* un esprit riche de toutes les vertus... Alors, Noys, sur l'ordre du maître, fouille les divers exemplaires des choses et recherche un idéal nouveau : *novam idæam*. C'est à peine si, entre tant de types, elle peut trouver ce qu'elle désire. Enfin, le type demandé s'offre à ses regards ; il réunit la beauté de Joseph, le courage de Judith, la patience de Job, le zèle de Phinée, la modestie de Moïse, la simplicité de Job, la foi d'Abraham et la piété de Tobie... Noys elle-même présente à Dieu cette forme pour qu'à son image, il en forme une âme, etc., etc. »

Alors, tout le cortége rentre en scène ; la Nature donne à cette âme un corps qui aura la beauté de Narcisse ; la Concorde unit l'âme et le corps ; l'Arithmétique et la Musique président à l'hymen ; la Pudeur et la Modestie lui offrent leurs dons, et la Raison la dote à son tour de ses facultés profanes. Puis, viennent l'Astronomie et toutes les sciences, la Foi et toutes les vertus, la Fortune et toutes les forces. En vain, les Vices, suscités par Alecto, ont conspiré, de leur côté. La bataille des vices et des vertus, ouverte par la Discorde, continuée par la Misère, par la Vieillesse, par la Douleur, par la Luxure et tous les pé-

chés capitaux, est gagnée par le Rire, la Modération, la Prudence, la Raison et la Foi. Le combat cesse, la victoire appartient à l'homme nouveau, le progrès l'emporte, et le poème finit par un cri de triomphe et d'amour, comme pourrait le faire une épopée moderne : « La vertu s'élève, le vice succombe, la nature triomphe, l'amour règne !

« Pugna cadit, cedit juveni victoria, surgit
Virtus, succumbat Vitium, Natura triumphat,
Regnat Amor ! »

Ainsi, l'idée et la matière, le type et la substance, existent d'elles-mêmes, avant les choses, en dehors de Dieu. Cette doctrine n'avait jamais été exprimée aussi hardiment jusqu'alors. Je n'ai pas à la juger, mais peut-on s'empêcher de remarquer quelle importance elle donne à l'individu, et combien elle est favorable au libre développement de l'homme. Car tout ce qui ennoblit l'individu l'affranchit, et tout ce qui émancipe l'homme grandit l'humanité.

Ce poème chante le triomphe de la Foi sur la Raison, mais en affirmant toutes les puissances de la pensée et en donnant pour but à cette épopée philosophique la création de l'homme meilleur, c'est à dire le progrès même. Malgré ces hardiesses et sans doute pour sa conclusion autant que pour son style, il devint classique et servit longtemps aux études ; il fut bientôt traduit en vers ; on en connaît une traduction flamande et deux traductions françaises, l'une, du treizième siècle, par un anonyme, l'autre, du quinzième, par un chanoine de Lille, Adam de la Bassée.

Alain de Lille ne devait pas tarder à devenir un personnage légendaire. On raconte de lui diverses histoires. Les uns le font vivre dans le quatorzième siècle jusqu'à l'âge de 116 ans. D'autres expliquent par un miracle sa retraite au couvent. Un jour le *Docteur universel* aurait négligé d'implorer sainte Marie dans un sermon, et la bonne Vierge s'en serait vengée en lui ôtant l'usage de la parole. Puis, on assure que le docteur déchu, étant allé de Cîteaux à Rome, comme palefrenier de son abbé, y assista à un concile où des hérétiques mettaient *à quia* les docteurs de l'Église ; qu'il demanda et qu'il recouvra la parole pour confondre l'hérésie, et le fit avec tant d'éclat que le pape s'écria : « Si tu n'es le diable d'enfer, tu es Alain de Lille. »

Je préfère ce que raconte Étienne de Bourbon. Alain professait à Montpellier; les chevaliers des environs viennent l'interroger; le grand succès alors était d'embarrasser un orateur. — Quelle est la plus grande marque de noblesse? lui demandent-ils. — C'est la générosité, répond le poète. Puis, les interrogeant à son tour : — Quelle est la plus grande preuve de vilenie? — Et comme ils ne savaient répondre : — C'est d'enlever continuellement le bien des pauvres, dit le philosophe, moralisant en face les puissants du monde.

Sa retraite a été expliquée autrement. On raconte qu'étant à Paris, il avait annoncé des leçons sur la Trinité, et se promenait au bord de la Seine, méditant son sujet, lorsqu'il vit un enfant qui s'efforçait de vider dans un trou l'eau de la rivière. Le savant tance l'enfant sur l'impossibilité de son rêve. « Cela est tout aussi facile que de démontrer le mystère de la Trinité, » lui répond l'ange, qui se cachait sous les traits d'un gamin de Paris, pour en remontrer au philosophe de Lille. On ajoute que, frappé de cette vision, le professeur parut dans sa chaire et s'en retira sans aborder l'inabordable sujet : Qu'il vous suffise d'avoir vu Alain, dit-il et il se retira à Cîteaux pour y méditer sur l'impuissance de l'esprit humain.

Plus d'une fois, Messieurs, me trouvant en présence de la philosophie scolastique, j'ai été tenté d'imiter le Docteur Universel. Cette période est si longue et si difficile que son dernier historien, M. Hauréau, ayant consacré deux années à un mémoire que l'Académie a couronné, M. l'abbé Michaud lui reproche « sa précipitation ». — « Qu'est-ce, en effet, dit-il, que deux ans passés sur un sujet aussi immense? » Je n'imiterai pas Alain, je ne veux pas essayer de vider dans un petit trou ce fleuve profond. Je me borne à vous donner une idée des faits, en me gardant bien d'entrer dans les débats de l'école. Mais permettez-moi d'imiter de loin M. Hauréau, et de consacrer à cette étude, non pas deux années, mais deux entretiens. Car, pour suivre l'exemple du Docteur Universel — il est inutile de vous le dire — je n'ai pas rencontré sur mon chemin le moindre petit ange et je ne me sens aucun faible pour le couvent.

LA

PHILOSOPHIE AU MOYEN AGE

II

DAVID DE DINANT ET HENRI DE GAND

Messieurs,

Alain de Lille était mort, dans un âge avancé, honoré et paisible, laissant un livre que l'école devait préférer longtemps à Virgile, et une gloire que la légende allait entourer de son auréole, lorsque le réveil de la philosophie fit entrevoir au réalisme d'autres conséquences que celles que le philosophe avait chantées et qui conduisirent à une mort violente, suivie des réprobations de la calomnie, un autre philosophe né dans nos provinces : David de Dinant. Il nous reste un volumineux recueil des œuvres d'Alain ; les écrits de David ont disparu avec lui dans les cendres du bûcher.

Les Arabes venaient de transmettre à l'Europe un trésor de philosophie : les œuvres d'Aristote. L'essor que cette découverte donna aux études fut magnifique ; on eût dit, dans le domaine de la pensée, l'effet sublime que produit dans la nature le retour du soleil après les longues nuits du pôle. Tout d'abord, une école nouvelle poussa jusqu'au panthéisme et l'Église prit l'alarme. Un chroniqueur contemporain, Césaire d'Hiesterbach, raconte comment ces hérétiques furent dénoncés par maître Raoul de Nemours, qu'ils voulaient séduire à leurs doctrines. Aux premières ouvertures, Raoul, « en homme sage, comprend

le péril qui menace l'Église », feint de les écouter et use de stratagème. Mais il a soin de prévenir ses supérieurs ecclésiastiques. Grandement effrayés, ceux-ci lui enjoignent, ainsi qu'à un autre prêtre, de s'affilier à la secte nouvelle, jusqu'à ce qu'ils aient possédé toute la doctrine et connu tous ses adhérents. Les deux prêtres espions mettent trois mois à parcourir les diocèses de Paris, de Langres, de Troyes et de Sens, où ils rencontrent un grand nombre d'hérétiques qu'ils dénoncent. Seul, un sous-diacre nommé Bernard était à Paris; il fallut battre les provinces pour arrêter les autres. Alors, l'archevêque de Paris, Pierre de Corbeil, réunit les évêques des diocèses voisins et quelques maîtres en théologie, dans un concile provincial. La sentence porte que le corps d'Amaury de Bène sera inhumé et jeté à la voirie; qu'il est défendu, sous peine d'excommunication, de lire, en public ou en secret, les livres de philosophie naturelle d'Aristote; que quiconque possède les *Quatrains*, *Quaternuli*, de David de Dinant est obligé, sous peine d'être réputé hérétique et puni comme tel, de les porter à l'archevêque qui en livrera tous les exemplaires au feu. Quatre des inculpés échappent à la mort; l'un d'eux s'appelait Pierre de Saint-Cloud, il était prêtre, c'était peut-être l'auteur de la plus belle branche du roman du *Renart* français; il était sexagénaire, il se fit moine pour échapper au supplice. Les trois autres subirent la prison perpétuelle. Les dix principaux accusés furent condamnés à la dégradation et livrés au bras séculier. La chronique dit pourquoi : « Ils avaient montré plus d'obstination, et, même devant la menace de la mort, ils n'avaient donné aucun signe de repentir. » N'ayant pas voulu transiger avec leur conscience, ni faire fléchir leur raison devant l'autorité, ils furent exécutés. On avait attendu l'arrivée du roi pour les livrer au feu. Ce roi était Philippe Auguste qui, pour avoir saisi le temporel de deux évêques et répudié sa femme, avait eu des démêlés avec le pape. En brûlant des hérétiques, il désarmait la puissance morale de la papauté. Henri de Dinant eu l'honneur de voir ses livres condamnés en même temps que ceux d'Aristote, et son corps brûlé en même temps que celui d'Amaury était jeté à la voirie. Plus tard, en 1215, le légat du pape défendait encore à l'université de Paris la lecture de la Physique et de la Métaphysique d'Aristote ; les livres du maître David de Dinant sont compris dans la sentence.

Quels étaient donc ces *Quatrains* dont il ne fut pas permis de garder copie, sous peine d'encourir la mort des hérétiques? S'il faut en croire les accusateurs, ces « abominables hérétiques » disaient que le corps du Christ n'est pas plus dans l'hostie que dans tout autre objet, que les corps ne ressusciteront point, que ni le paradis ni l'enfer n'existent; que posséder la vérité c'est avoir en soi le paradis, et être en état de péché mortel, porter l'enfer en son âme; que l'adoration des saints est idolâtrie. Enfin, ils disaient que chaque croyant est Christ. Il n'en fallait pas davantage pour qu'ils fussent réputés albigeois et que se vérifiât en eux la parole de l'Écriture : « Il s'élèvera de faux prophètes. »

Le peuple eût pu s'apitoyer sur les suppliciés; pour prévenir tout sentiment humain en leur faveur, on ajoutait qu'ils répandaient la doctrine immorale que quiconque possède l'Esprit saint peut se livrer à tous les vices sans pécher, et la chronique raconte que, lorsqu'on les menait au bûcher, il s'éleva une furieuse tempête, provoquée, personne ne le mit en doute, par les démons qui les possédaient.

Il ne suffisait pas de brûler les philosophes, il fallait les dénoncer comme des apôtres d'immoralité et des fauteurs de maléfices.

Dans l'antiquité, Zénon le panthéiste, d'après ce que rapporte Diogène, fut aussi ardent citoyen que hardi philosophe; il résista à la tyrannie, accusa le tyran au milieu de la torture, et montra un tel courage que le peuple, indigné, entraîné, tua le tyran d'Athènes et arracha le philosophe au supplice. Les martyrs du panthéisme, au moyen âge, bravèrent aussi leurs persécuteurs et se refusèrent à toute soumission; mais la superstition populaire fut complice de la tyrannie religieuse.

Le feu ne laissa subsister ni les *Quatrains*, ni un autre livre du philosophe de Dinant sur la division des sciences : *De tomis*. Mais, à côté des chroniqueurs ecclésiastiques, il y avait les philosophes; ils jugèrent la doctrine digne de réfutation : la doctrine a échappé aux flammes du bûcher et aux légendes de la calomnie. Saint Thomas et Albert le Grand nous la font connaître. C'est l'unité absolue. Le philosophe analysait l'universalité des choses, et les divisait en trois modes indivisibles : la matière, *Yle;* la pensée, *Noys;* la substance, *Dieu*. Mais, selon lui, ces types généraux sont trois et ne sont qu'un, sont

différents et sont le même, de sorte que tous les êtres ne sont qu'un être, n'ont qu'une essence, et que Dieu est la matière de toute chose, *Deus materia omnium*. C'est le panthéisme.

Le panthéisme n'est pas la vérité philosophique; c'est une erreur, si l'on veut, comme toute doctrine incomplète qui ne considère qu'une des faces de la vérité. Mais il était une conséquence logique du réalisme; il affirmait le principe métaphysique de l'unité; il élucidait, dans la division du travail de la pensée par où toute culture philosophique commence, un point de vue utile; si on le compare aux systèmes précédents, on trouve qu'il leur était supérieur en largeur de vue et en conception métaphysique, comme, dans la Grèce, le panthéisme éléatique fut un progrès considérable sur l'école Ionienne. Mais en Grèce, Parménide et Zénon avaient pu enseigner cette doctrine. Dans l'Église du moyen âge, Henri de Dinant et ses disciples payèrent de leur vie cet effort vers une plus large conception de la vie.

Nous avons vu Alain de Lille affirmer le principe éternel de l'individualité, qui est l'âme de la liberté même. Mais l'individu se meut dans la vie générale, et la liberté n'est pas toute la vérité : elle doit se concilier avec l'égalité. David de Dinant représente, dans les premières années du treizième siècle, ce principe d'unité dont s'inspireront tant de sectes, tant d'apôtres, tant de martyrs, qui répéteront à toutes les époques cette parole : les hommes sont solidaires. Le sang de David de Dinant n'a pas été versé en vain.

Attendons quelques années. Quand David de Dinant mourut, Albert le Grand avait seize ans; Aristote va régner sur le moyen âge. Mais Aristote ne suffira pas à une époque aussi profondément labourée par l'esprit d'égalité, et, malgré le génie d'Albert le Grand et la domination de son disciple, saint Thomas ne pourra pas imposer à l'esprit humain le *magister dixit*. De là une double lutte, où les rôles se confondent, où l'on voit les partisans de la liberté philosophique devenir les adversaires des prédicateurs d'égalité, et les hommes d'autorité prendre le parti des couvents, ces pépinières de moines envahisseurs et d'apôtres communistes. Nos provinces fournissent leur contingent à la philosophie et au martyre. Les frères du tiers ordre sont brûlés par milliers en Europe, par centaines en Flandre. Guillaume de Saint-Amour attaque les ordres mendiants et dé-

fend l'université ; Odon de Douai et Siger de Brabant font partie de la pléiade.

Siger, le maître du Dante, et dont le grand poète célèbre « l'éternelle lumière », fut taxé d'hérésie, avec Bernier ou Bernard de Nivelles, et forcé de s'amender. Il passa à saint Thomas.

Saint Thomas avait avec lui Gilles de Lessines, qui écrivit, en 1278, un traité *De l'unité de forme :* Il y prend « pour guide son propre jugement, » dit-il, et il soutient que le principe que l'école appelle la forme substantielle est un et indivisible et n'est autre que le principe de vie : l'âme elle-même. « Cette démonstration, dit un historien moderne de la scolastique, M. Hauréau, est faite par notre docteur avec une remarquable énergie, avec une sûreté de jugement, et une précision de langage qui suffiraient pour la recommander. Saint Thomas est bien dans le même sentiment, mais il ne s'exprime pas en des termes aussi résolus. Descartes lui-même est loin d'avoir eu cette décision. » Voilà un bel éloge du moine dominicain et du philosophe de Lessines.

Cependant saint Thomas va-t-il régner seul? Le philosophe n'aura-t-il pas un émule? L'Ange de l'école ne verra-t-il pas devant lui un homme, capable de lever et de conduire, contre son despotisme magistral, une école opposée? Le dominicain ne rencontrera-t-il aucun ordre pour contre-balancer les envahissements de son ordre? C'est un Belge qui répond à cet appel de la liberté.

Un jeune seigneur flamand, de la famille des Goethals, fils d'un chevalier qui avait combattu à Bouvines, était né au château de Mude près de Gand, vers l'an 1217. On l'appelait Henri Goethals, en latin Henricus Bonicollius; on ajoutait à son nom le nom du château paternel : Henri Goethals van der Mude. Son frère devait devenir un des Trente-neuf magistrats de Gand, et sa sœur, abbesse de la Byloke. Henri se fit prêtre, étudia la théologie sous Albert le Grand à Cologne, et en revint docteur, pour ouvrir, à Gand, la première chaire de théologie et de philosophie. Mais un plus vaste théâtre le sollicite; il se rend à Paris, y prend de nouveaux grades de la faculté, y est proclamé *Docteur solennel*, reçoit du pape, à trente ans, le titre de protonotaire apostolique, et enseigne pendant de longues années en Sorbonne, d'où son école rayonne jusqu'en Italie et en Allemagne. Plus tard, en 1275, le philosophe est nommé archidiacre

de Tournai en même temps que le célèbre chroniqueur, Philippe Mouskes, en était nommé évêque. On le voit à Tournai en 1286 et en 1290. Il y mourut en 1293 et fut enterré dans la cathédrale de Notre-Dame, où le chapitre lui éleva un monument en marbre blanc, surmonté de sa statue, qui a été rétabli de nos jours par les soins de la famille Goethals.

Quand Henri de Gand vint à Paris, saint Thomas commençait à y exercer ce pouvoir que l'on a comparé à une dictature. La première lutte, conduite par Guillaume de Saint-Amour, se termina par la condamnation de l'ennemi des moines; mais les envahissements des moines étaient arrêtés. On pense que Henri de Gand apporta, dans le débat, ces distinctions prudentes, cette modération ennemie des extrêmes et cette fermeté mesurée qu'on retrouve dans tous ses écrits.

Cet esprit de conciliation dut conquérir au philosophe une influence dont il se servit avec les mêmes réserves dans les débats pacifiques de l'école. Saint Thomas s'était vu longtemps refuser le doctorat, Henri de Gand avait reçu cet honneur plus de dix ans avant lui. Henri de Gand, dans son enseignement, oppose Richard de Saint-Victor à saint Thomas, qu'il nomme à peine et qu'il n'a pas fait figurer dans son *Catalogue des hommes illustres*, composé pour continuer Sigebert de Gembloux. Mais il cherche à concilier Platon et Aristote, et c'est ainsi surtout qu'il combat *l'Ange de l'école*, ou plutôt qu'il fait acte d'indépendance vis-à-vis de son autocratie intellectuelle, et donne, en face du sien, un enseignement libre. Néanmoins, il tint cette indépendance dans une telle mesure, il fit cet enseignement tellement étranger à une opposition systématique, que l'ordre des dominicains, dont saint Thomas était l'idole, dont Henri de Gand était membre, s'y laissa prendre et s'honora d'avoir dans son sein les deux penseurs. Ce ne fut que plus tard, — après la mort de l'un et de l'autre et surtout lorsque Duns Scot vint renouveler les thèses de Henri de Gand et montrer que le Docteur Solennel était bien plus opposé que lui à saint Thomas, — que Henri de Gand, reconnu comme platonicien, fut vivement réfuté, et qu'on le considéra comme traître à son ordre.

Lorsque saint Thomas mourut, une assemblée de docteurs, réunie par l'évêque de Paris, eut l'audace de décider, — j'emprunte les expressions de Du Boulay — qu'il « était loisible à chacun de disputer et de prononcer contre saint Thomas *sur*

certains articles déterminés. » L'historien de l'université nous apprend que, dans ce synode, le parti de l'indépendance avait à sa tête Henri de Gand. Le synode de 1277 va plus loin : il condamne une thèse de l'école : que la matière est le principe d'individualisme, et il déclare formellement que sa sentence est portée contre saint Thomas : *contra fratrem Thomam.* L'enseignement de l'élève d'Albert le Grand fut comme l'empire du fils de Pépin : il commença à être démembré dès la mort du dictateur.

Saint Thomas mourut en 1274, Henri de Gand en 1293. Duns Scot ne vint professer à Paris que plus tard ; il y trouva la doctrine du Docteur Solennel et dut compter sérieusement avec elle. Entre les deux maîtres illustres, saint Thomas et Duns Scot, la philosophie n'avait pas eu à souffrir d'interrègne ; Henri de Gand avait tenu le sceptre de la pensée.

M. Huet, dans son excellente biographie de Henri de Gand, s'appuie sur des raisons sérieuses pour supposer que ses petits traités, comme un livre sur la pénitence et un autre sur la chasteté, comme des sermons, quelques *Quotlibeta* séparés, et un commentaire sur les derniers livres de Physique d'Aristote, etc., auraient été écrits, par le philosophe, à Tournai ou à Gand, dans les dernières années de sa vie ; tandis que ses deux grands ouvrages : les *Quotlibeta*, qui parurent en 1278, la *Somme théologique*, ainsi que le *Catalogue des écrivains illustres*, furent composés et mis au jour à Paris. La publication de ces œuvres capitales couronnait l'enseignement du maître et marquait son règne en Sorbonne.

Ces ouvrages eurent une grande influence et une vogue européenne. Gerson dit que saint Thomas est grand dans sa *Somme* et Henri de Gand dans ses *Quotlibets.* Ce livre, en effet, fut nommé un livre d'or ; titre que lui conservent ses éditeurs : *Quotlibeta aurea.* C'était la plus belle formule élogieuse du temps. Au quinzième siècle, quand Platon fut préféré à Aristote, Pic de la Mirandole juge saint Thomas solide, Albert le Grand, ample, Henri de Gand, sublime. Philippe de Bergasse avait déjà appelé la Somme de Henri de Gand une œuvre des plus belles : *Perpulchra.* Les écoles platoniciennes du seizième siècle reconnurent notre philosophe pour leur maître, et, en 1609, un chapitre général de l'ordre des Servites, tenu à Rome, l'adoptait encore pour son guide et le revendiquait comme sa gloire. Dante avait négligé de le nommer, avec saint Bonaventure et

saint Thomas; les paroles de Pic la Mirandole, dit l'*Histoire littéraire de France*, le vengèrent de l'oubli du poète.

Le Docteur Solennel, en effet, se rapproche de Platon, ou, pour mieux dire avec Mazzoni, « il est le seul scolastique qui mérite le nom de platonicien. » Aristote commenté par Platon, voilà notre auteur. Son grand rêve était de marier, d'harmoniser les deux doctrines : *Conjungendum est*, dit-il.

La *Somme* de Henri de Gand a soutenu la comparaison avec celles d'Albert le Grand et de saint Thomas; c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire.

Le *Catalogue des écrivains illustres* est concis. Henri de Gand ne connaissait guère Platon que par Richard de Saint-Victor qu'il cite en toute occasion : « Richard, dit-il, procéda, non d'après l'autorité des Écritures, mais par l'autorité de la raison, » et il conclut : « Puisque le génie d'un seul homme a pu s'élever si haut, on doit admirer en lui le génie commun de l'humanité! » Ce qu'on peut remarquer encore dans ce livre et ce qu'on peut y mettre à profit dans notre pays, c'est le grand nombre de Belges qu'y fait entrer l'auteur parmi les écrivains illustres de son temps : citons Alain de Lille, Gérard de Liége, Gilbert de Tournai, Gauthier de Lille ou de Châtillon, qui « a détrôné les anciens poètes », Odon de Cambrai, Simon de Tournai, etc., etc.

Je n'ai pas lu la *Somme*, ni les œuvres encore manuscrites. Sauf le Catalogue, ces ouvrages sont difficiles à se procurer, et j'ai préféré prendre connaissance du *Livre d'or* des *Quotlibeta* : deux volumes in-folio, qui rempliraient largement quinze de nos in-octavo modernes.

Je dois vous le dire, j'ai cherché dans ce livre le sublime annoncé par Pic de la Mirandole, et je n'y ai trouvé de sublime, que le bon sens. Le philosophe, qui contredit Aristote, disserte comme Aristote, bien plus qu'il ne s'élève comme Platon. Au premier aspect, quand on voit chaque sujet remis en question, chaque thèse commençant par ce mot : *utrum, est-il vrai que*, on est porté à admirer la méthode du doute préalable et méthodique. Mais cette méthode n'appartient pas au *Docteur Solennel*; saint Thomas l'emploie avant lui, Albert le Grand avant saint Thomas, Abeilard avant Albert, et l'école de Saint-Victor avant Abeilard. « A vrai dire, dit le père Matignon, c'est la méthode de l'esprit humain lui-même, du moment qu'il raisonne. »

Les *Quotlibeta*, leur nom l'indique assez, passent d'une ques-

tion à une autre et parlent au hasard de tout ce qu'on veut : *Quot libet*. Mais on peut classer en ordres distincts les sujets qu'ils traitent, en sautant d'une branche à l'autre. Il y a d'abord les grands thèmes métaphysiques, ontologiques et théologiques; puis, une série de sujets exclusivement ecclésiastiques; viennent ensuite les questions morales; enfin les grands problèmes sociaux de l'époque. Dans chacune de ces divisions, on rencontre de ces thèses qui nous semblent aujourd'hui oiseuses, même ridicules, mais dont s'occupaient sérieusement les hommes du moyen âge qui avaient à défricher bien des broussailles. Ainsi le philosophe doit discuter : si Dieu peut faire le vide; si de la côte d'un homme on peut former une femme; si le Christ avait conservé dans le sépulcre une forme substantielle qui eût conscience que l'âme était partie du corps; si, pour le cas où il serait mort de maladie, son cadavre eût été soumis à la putréfaction; s'il faut baptiser deux fois un enfant à deux têtes; si l'enfer est placé au centre de la terre; si les saints, admis à contempler Dieu, voient distinctement en lui les trois personnes de la Trinité; si le prêtre peut absoudre une femme du péché qu'il a commis avec elle, etc. Mais, pêle-mêle avec ces subtilités de la dialectique ou de la casuistique, Henri de Gand aborde les plus grands problèmes. Il n'en est pas d'important qu'il ne traite; j'en signalerai quelques-uns.

Le philosophe étudie successivement tout ce qui touche à l'essence, à la puissance, aux attributs de Dieu : si les idées pratiques, si les idées de relation, si les causes du mal sont en lui; s'il peut faire ce qui ne convient pas; si, n'ayant pas en lui la pluralité des idées, il aurait pu créer des choses diverses, etc. Il se demande tour à tour : si la matière existe sans la forme, en dehors des phénomènes et avant eux; si les êtres et les choses ont pu exister, être créés de toute éternité; si l'intelligence est nulle d'abord, comme une table rase, *sicut tabula complanata*, et si elle ne sait rien que par l'exercice de nos organes, et en rayonnant, lumière spirituelle, sur les phénomènes, comme la lumière physique sur les couleurs : *sicut lux materialis super colores;* si l'esprit est actif ou passif, on dirait aujourd'hui inconscient, quand il nomme les choses et crée le verbe; si les hommes possèdent leur libre arbitre et si la prescience de Dieu ou une prédiction leur impose leurs actes, prévus ou prédits, etc.

Henri de Gand s'explique sur toutes ces questions avec une grande sûreté de raison, en gardant une impartialité sereine entre les philosophes opposés, aimant mieux les juger que les suivre, et leur empruntant avec mesure tout ce que sa haute raison peut admettre. Ce n'est pas un génie réformateur qui jette la hardiesse de ses conceptions, comme le Brenn gaulois son épée, dans la balance de l'école. C'est plutôt le patricien flamand, calme et réfléchi, indépendant et mesuré, cherchant la noblesse de l'idée dans la sagesse du juste milieu.

Ainsi, lorsqu'il touche à la question de l'antagonisme de la raison et de la foi, en se demandant si Dieu peut-être connu plus clairement par l'une ou par l'autre, ou si les articles de foi peuvent être démontrés; déjà, dans sa *Somme*, M. Huet nous apprend qu'il a dit que la vérité n'appartient pas plus aux fidèles qu'aux hérétiques, mais qu'elle est en Dieu. Dans ses *quotlibeta*, il distingue les vérités nécessaires des articles de pure foi, et il affirme que la raison est toute-puissante pour éclairer l'homme dans les choses de nécessité morale, et qu'elle précède la foi, même dans les autres : « Il est impossible, dit-il, que des vérités soient nécessaires et que la raison leur manque. — Nul ne croit à une autorité, si quelque raison ne lui a persuadé d'abord d'y croire. » Mais il élève très haut la puissance de la foi, qui réunit en elle les trois moyens de certitude : croire, comprendre et voir. Croire, dit-il, c'est accepter, d'après une autorité, une vérité compréhensible à la raison, comme lorsqu'un savant, lors d'une éclipse de soleil, sans nous la démontrer, sans nous la faire voir, nous dit : C'est une éclipse. Comprendre, c'est se convaincre d'une vérité, soit par le raisonnement, soit par la définition, soit par le syllogisme, comme lorsque l'astronome nous explique, sans nous le montrer, comment la lune, s'interposant entre la terre et le soleil, produit l'éclipse. Voir, c'est plus que comprendre et que croire, comme lorsqu'on voit des yeux du corps la lune placée entre nous et le soleil. C'est ainsi que la foi réunit les trois modes de conviction et nous fait voir Dieu avec les yeux de la pensée.

Les questions ecclésiastiques montrent l'indépendance du philosophe dans les mêmes limites. Se demande-t-il si le pouvoir des évêques vient de Dieu ou du pape médiateur, ce n'est ni pour attribuer une puissance absolue au pontife, ni pour lui nier toute autorité. S'il s'agit de l'ordre lui-même ou de la juri-

diction en tant qu'acceptation, la puissance des prélats leur vient de Dieu. Mais, quant à l'exécution, elle leur vient immédiatement du pape. — Se demande-t-il si les prêtres sont tenus de payer les impôts que les laïques doivent à la cité, ce n'est pas pour attribuer au clergé un privilége exclusif, mais pour distinguer les choses imposables et déclarer les prêtres tenus deux fois sur quatre : vous n'êtes pas curieux, j'imagine, de connaître quand et comment. — Ailleurs, il avance nettement qu'on peut discuter la puissance des prélats ; mais seulement pour la bien connaître et non dans l'intention de la diminuer, ni de l'augmenter. Ailleurs encore, il se demande si les dîmes sont de droit évangélique et il répond : Non ; mais c'est pour ajouter que rétribuer le culte est de droit naturel. Une autre fois, il présente une question dont les termes seuls annoncent l'audace. « Les indulgences ont-elles autant de valeur qu'elles font de bruit : *tantum valeant quantum sonant ?* » Mais ce long traité est une dissertation énergique, nette et courageuse, sans être un pamphlet.

Les questions morales ne permettent pas toujours ces distinctions. Henri de Gand y est plus tranché, et, plus d'une fois, ses solutions témoignent d'un beau sentiment de justice et d'humanité. Doit-on secourir son père infidèle ou criminel, de préférence à un étranger orthodoxe et vertueux ? Dans un temps, où l'hérétique était mis hors la loi, où les criminels étaient traqués comme des bêtes fauves, le philosophe se prononce nettement en faveur des devoirs supérieurs de la nature. — Doit-on, en droite raison, mourir avant tout pour la patrie ? Oui ! philosophe ou religieux, soit qu'on attende des récompenses dans la vie éternelle, soit qu'on n'en espère rien, la réponse est la même. « Car ce qui est vrai pour quelques-uns doit être vrai pour tous ; rien n'est vrai selon la philosophie qui ne soit vrai selon la théologie. En de pareilles questions, le bon théologien ne doit pas sentir autrement que le vrai philosophe : *non debet aliter sentire bonus theologus quam sentiret verus philosophus.* » Sur ce, le philosophe suppose hardiment l'athéisme et cherche le devoir de l'athée : Celui qui, n'y croyant point, ne craint rien de la vie future, doit agir de même ; car, selon la droite raison, « les actes de la vertu doivent être préférés à tous les autres, quand même on n'en espère aucune récompense. »

Henri de Gand affirme ici les fondements mêmes, les fondements rationnels de la morale.

Le philosophe toutefois prend soin de distinguer les mobiles du martyre : « Mourir, dit-il, sans que sa mort soit nécessaire au salut de la république, ou quand on pourrait la sauver facilement d'autre façon, ce n'est pas mourir pour sa patrie, mais par sa propre témérité. Encourir la mort, non pour la république, ni pour la justice, ni pour défendre son innocence, mais en vue de l'honneur et de la gloire, ce n'est pas mourir pour sa patrie, mais pour sa jactance et son ambition. Ce n'est pas être fort, c'est le paraître... » Puis il considère les grandeurs, *les félicités politiques*, qui font choisir la mort pour la chose publique comme un souverain bien, et il a déjà dit avec un commentateur : « L'homme fort est celui qui brave les suprêmes périls pour la défense de la patrie, des lois, de ses amis et de la liberté! »

Je ne puis m'arrêter longtemps à aucun de ces petits traités. Il en est cent qui appelleraient notre attention, et dont les titres, si clairs toujours, nous attirent. En voici un, par exemple, que vous ne me permettriez pas d'omettre; le philosophe se demande : *L'amitié est-elle une vertu?* Oui, l'amitié est une vertu, elle est une partie de la justice. C'est une vertu spéciale, distincte des autres, ayant besoin pour fondement d'une ou de plusieurs vertus et les couronnant toutes. Voilà sa thèse. Vous en voyez la grandeur. Il la soutient avec la rectitude du raisonnement bien plus qu'avec la poésie du sentiment; et le philosophe s'élève quand il dit : « L'amitié est une auxiliaire donnée aux vertus par la nature; car nulle d'elle isolée ne peut parvenir aux grandes choses, mais chacune peut atteindre à la perfection, si elle s'associe à une autre, et cette compagne des vertus, c'est l'amitié ». Enfin, il répète avec Cicéron : « Supprimer l'amitié de la vie, autant vaudrait ôter le soleil du monde! »

Les questions politiques et sociales ne pouvaient laisser dans l'indifférence le philosophe de Gand, le professeur de la Sorbonne. Il n'en négligea aucune. J'en signalerai quelques-unes. La première est la question sociale même : *Est-il bon que tout soit commun entre les hommes?* Entre le rêve de Socrate et l'état actuel d'exploitation et d'égoïsme, Henri de Gand n'hésite pas : « Au point de vue absolu et simple, dit-il, il vaut mieux que toutes les choses soient communes entre les hommes, comme le veut Socrate, que de les voir possédées comme nous l'avons

vu, ce qui, dans la réalité, constitue la cité du démon, tandis que les institutions de Socrate établiraient, autant que le permet la fragilité humaine, la cité de Dieu. »

Mais, entre Platon et Aristote, Henri de Gand distingue et et cherche une conciliation. Nulle question ne peut être tranchée à l'absolu, dit-il, comme nulle potion, salutaire en elle-même, ne peut convenir indifféremment à l'homme sain et à l'homme malade. Platon regardait de loin et comme avec des yeux chassieux, *a longinquo et quasi lippientibus oculis;* il vit l'idéal de l'homme, idéal qu'il sut découvrir dans la nature et qui est son état primitif d'innocence, ce qu'ignorait le philosophe, ce que peut-être il avait appris des livres de Moïse, lors de son voyage en Égypte. L'entière communauté ne répugne qu'à la fragilité de l'homme, à ses passions égoïstes, à ses affections individuelles. Elle serait possible avec le concours de la grâce. *Bene tamen pateretur cum gratiæ adjutorio.* Si l'on ne veut que des institutions purement humaines et proportionnées aux forces de l'homme déchu, Aristote a raison. Si l'on cherche des institutions supérieures à l'homme et en rapport avec son innocence primitive, Socrate est préférable. Le système de Socrate l'emporte au point de vue absolu; celui d'Aristote, au point de vue pratique. Mais ni l'un ni l'autre n'est applicable à l'homme relevé par la grâce ; ce qui convient mieux aux chrétiens, c'est un système intermédiaire, semi-péripatéticien avec la propriété des choses, semi-platonicien avec la communauté des âmes : *Imo expendit dispositio media, partim communicans cum dispositione Aristotelis quoad proprietatem possessionum, et partim cum dispositione Socratis scilicet quoad communitatem affectionum.*

Henri de Gand n'est donc pas communiste ; mais il se prononce pour les institutions de la fraternité.

J'ai choisi deux questions politiques pour vous donner une idée de l'esprit qu'y apporte le philosophe. La vingt-sixième question du huitième livre des *Quotlibeta* est ainsi rédigée : *Les sujets peuvent-ils être justement punis du crime de leur prince, par la mort, par la prison, par le ravage de leurs biens?* Grave problème pour ce moyen âge qui avait vu tant de guerres, tant de dévastations, tant d'exécutions, ordonnées même par les souverains pontifes ! Henri de Gand n'hésite pas dans sa réponse. Il existe une hiérarchie dans la société chrétienne; l'offensé doit recourir à son supérieur direct et demander justice. S'il

veut se faire justice à lui-même, il sera coupable de tout le sang versé dans cette guerre, il sera responsable de tous les malheurs, il devra réparer tous les dommages. Si c'est le supérieur lui-même qui est offensé, et qu'il ne puisse réprimer la rébellion autrement que par la force, il ne le peut ni par vengeance, ni par ambition. Car, si la guerre alors n'est pas un crime, la manière de la faire en devient un. Pour les vrais serviteurs de Dieu, la guerre ne se fait ni par passion, ni par ambition, mais en vue de la justice et pour rétablir l'ordre en faveur des bons, par la répression des coupables.

Qu'on n'objecte point que, si les peuples peuvent, pour le crime d'un roi, être frappés d'une peine spirituelle : l'excommunication, à plus forte raison, peuvent-ils être frappés d'une peine temporelle : le massacre. La peine spirituelle sert d'épreuve, donne une occasion de mérite, assure la récompense finale aux fidèles, tandis que le glaive ~~spirituel~~ temporel confond dans un même châtiment l'innocent et le coupable. Dieu a pu frapper tous les Juifs pour le crime de David; mais Dieu seul; car il éprouvait les innocents et augmentait leur gloire. Mais il n'appartient ni aux juges ni aux princes de la terre de confondre les justes avec les impies. — Le philosophe semble ici répondre en frémissant à cette terrible parole d'un inquisiteur : Frappez, Dieu reconnaîtra les siens !

Le pouvoir supérieur, dernier recours et tribunal suprême des princes et des peuples, pour le philosophe comme pour le législateur du moyen âge, c'est le souverain pontife. La conclusion de ce problème, déjà touchée ailleurs, est la paix universelle sous l'arbitrage de la papauté.

Cette question s'occupe des devoirs des princes et limite leur pouvoir. Une autre traite des droits et des devoirs des peuples, la voici : *Le sujet doit-il obéir aux lois du prince lorsqu'il n'est pas évident qu'elles sont utiles à l'État?* Le philosophe flamand répond : S'il n'est pas évident que ces lois sont mauvaises, ou si, cette évidence étant acquise, le peuple ne réclame point leur révocation, il doit se soumettre. Mais son devoir et son droit est de résister au mal en poursuivant la révocation des lois mauvaises et même la déposition du prince :

« Je dis que le but du pouvoir, des princes comme des prélats, doit être la paix et le salut de la république, ce qui doit être

aussi le but des sujets qui font partie de la communauté et qui sont tenus d'y travailler d'accord avec le prince. »

Mais, si le prince oublie son devoir? « Alors, avant toute chose, les sujets doivent supplier le prince de révoquer ses ordonnances; s'il s'y refuse, alors encore, ils doivent obéir, tant que le prince conserve la couronne. Mais, s'ils n'ont aucun espoir de l'amender, *si non omnino spes correctionis in isto*, ils doivent, *debent*, procéder à la déposition du prince, *agere ad depositionem principis*, plutôt que de le tolérer, et ils ne doivent plus obéir, *et non obedire*.

Le philosophe insiste; il cite Aristote : « La rue procède de la maison, la ville de la rue, le royaume de la ville; ainsi de la direction de la famille procède le gouvernement de la cité et du royaume. » Et il conclut encore : « Tant que le roi règne, le peuple doit obéir, mais plutôt que de rester soumis à de mauvaises lois, le peuple doit préférer travailler à la déposition du prince : *sed potius agendum ad ejus depositionem*. »

Pour le moine philosophe, le recours suprême, non exprimé ici, mais signalé ailleurs, est encore la papauté. Sa conclusion vise à une sorte de liberté universelle sous le patronage de l'Église. Henri de Gand représente ici la fraternité, le sublime du bon sens.

Ces doctrines qu'on peut résumer en un mot : la démocratie, régnaient dans nos provinces, et plus d'une fois le droit à l'insurrection y avait été exercé, y devait encore être mis en pratique par les communes. Le père de Henri de Gand avait combattu à Bouvines; Henri de Gand est le digne compatriote de Jacques d'Arteveld.

On a dit trop souvent que le moyen âge, plus avide que riche, fut un temps d'arrêt, où la science, esclave du dogme, produisit beaucoup d'efforts et peu de résultats. Il me semble trop facile de rapetisser de loin l'activité de plusieurs siècles de lutte et de renaissance. L'action de la philosophie est de celles qu'on aperçoit le moins peut-être; on ne voit pas la vie intellectuelle et morale se répandre dans les nations plus clairement qu'on ne voit circuler la séve dans le chêne. Peu d'époques ont agité avec plus de force, plus de suite, plus de succès même, la grande question de la constitution de la société, question qui procède elle-même directement du problème capital de la vie, lequel est la philosophie tout entière. Parti de la liberté natu-

relle renaissante, ce grand mouvement populaire fonde les communes et impose aux souverains ces *paix jurées* dont le nom seul indique à la fois le but de la société : la paix, et le moyen de l'atteindre : un contrat. Puis, il étend ce principe, de la commune à la patrie, par la fédération des communes et par leur représentation dans les États généraux; il veut l'étendre d'un peuple à tous les peuples par la fédération des États, sous un conseil amphyctyonique de la chrétienté, régulateur suprême de la paix du monde. Ce n'était pas un vain rêve; on sait quelle grandeur et quelle prospérité nos communes doivent aux luttes héroïques, aux premiers succès de cette démocratie.

Aussi, quand je vois des philosophes approfondir le problème de la vie, faire acte de penseurs libres en face du culte, exiger que la foi se mette d'accord avec la raison, préférer les philosophes païens aux Pères de l'Église et faire régner Aristote ou Platon dans le sanctuaire du christianisme, appliquer la méthode du doute méthodique avant Descartes, mourir au bûcher avant Jean Huss pour maintenir l'indépendance de la pensée, affermir avant Strauss l'indépendance de la morale, nier aux princes le droit aux guerres ou aux décrets du bon plaisir, établir philosophiquement : la raison individuelle, le principe de la solidarité, le droit à la paix et à la justice, le recours à l'insurrection; en trois mots : la liberté, l'égalité et la fraternité; je ne puis admettre cette condamnation d'un vaste travail philosophique. Je dis, au contraire, que la scolastique eut ses héros comme la chevalerie, ses génies comme l'art gothique, ses triomphes comme les communes; que la philosophie du moyen âge doit à ses maîtres et à ses martyrs, à ses penseurs et à ses lutteurs, des résultats aussi utiles que ceux que nous a légués son long essai de société démocratique; je dis, au contraire, qu'il n'a été ni un temps d'arrêt, ni une époque de stérilité, ni un effort sans succès, ni une lutte sans gloire, ce long règne de la philosophie parlée qui a donné à la France Guillaume de Champeaux, Abeilard et saint Thomas, à l'Italie, Amaury de Bène, à l'Allemagne, Albert le Grand, à la Grande Bretagne, Duns Scott, et à la patrie des Henri de Dinant et des d'Arteveld, David de Dinant, Alain de Lille et Henri de Gand.

VAN MAERLANT

Messieurs,

Depuis plusieurs siècles, deux races ont fraternisé dans nos provinces. Au dessus des luttes féodales et des rivalités personnelles, qui appartiennent à l'époque et non au pays et qu'on trouve aussi nombreuses et aussi vives entre les villes d'une même province, entre les classes d'une même ville qu'entre nos populations de sang divers, l'histoire nous montre les communes flamandes et wallonnes s'unissant dans un même esprit de liberté, pour fonder ce qui est supérieur à une race, un peuple libre.

Quand la révolution religieuse reprit la lutte, les mêmes principes nous trouvaient encore unanimes. A Mons comme à La Brille, sur le bûcher de Valenciennes comme sur les échafauds de Bruxelles, avec Gui de Brais et Michel Herlin comme avec d'Egmont et de Horne, avec les gueux de bois comme avec les gueux de mer, les deux races étaient d'accord pour défendre l'inviolabilité de la conscience.

1815 nous rendit cette large patrie que J. d'Artevelde avait déclarée invincible et qui avait fait nommer par le Taciturne les États Généraux de toutes nos provinces une sainte Assemblée. Mais l'édifice bâti sur l'usurpation et l'intrigue n'est pas durable. Cependant le premier succès de 1830 ne fut pas une œuvre de séparation, la première *Brabançonne* en témoigne; et la lutte, en scindant ce grand État en deux petits royaumes, n'a renversé aucun des principes de notre existence. La liberté est toujours la base de notre édifice social, dont la démocratie doit

être le couronnement, et nos deux races fraternisent encore et travaillent de concert à cette renaissance. La Hollande n'a pas tardé à reprendre ses libertés et à redevenir notre sœur, sinon notre associée, et l'avenir, le meilleur avenir que nous rêvions, pour le jour où les peuples pourront se grouper d'après leurs affinités libres, c'est cette fédération qui fit la gloire de J. d'Artevelde et que le Taciturne voulait appeler la République des Provinces-Unies.

Les deux langues aussi ont fraternisé dans nos provinces. Au sixième siècle, un poète latin, Fortunat, félicitait le fils de Clovis de ce qu'il entendait sans interprète le latin et le teuton :

Discernis varias sub nullo interprete voces.

Lorsqu'en 842, deux petits-fils de Charlemagne, réunis à Strasbourg, firent alliance, les serments furent échangés par les rois et par les peuples en langue romane et en langue tudesque. L'historien Nithard nous a conservé ces différents textes.

La victoire de Clotaire sur les Saxons avait été chantée en latin populaire. La victoire de Louis le Germanique sur les Normands, en 881, fut chantée en tudesque. On conserve d'autres textes plus anciens : une formule d'abjuration teutonne, d'après le concile de Leptines de 743; car il fallait que les peuples renonçassent au démon dans toutes les langues; et un fragment d'une traduction de la Bible en vers, qui remonte au temps de Louis le Débonnaire, et qui porte le nom du Sauveur : *Héliand*.

Quand les langues modernes commencèrent à être cultivées, un large échange s'établit entre elles : la muse germanique apporta de nombreux matériaux aux littératures nouvelles, et la langue flamande ne négligea aucun de ces trésors poétiques. Les traditions épiques de *Goedroen* et des *Niebelungen* appartiennent à nos provinces, et l'on conserve en flamand des fragments de l'Iliade du Nord, qui chante « les héros des Pays-Bas ». La lutte d'un père avec son fils, le *Chant d'Hildebrand*, est encore un vestige du dialecte frank. Le nain, héros féerique du moyen âge, qui a inspiré à Shakspeare une si belle création, Obéron, passe pour un fils du roi frank Chlodion, qui, d'après Hugues de Toul, bâtit la ville de Mons, où une tour a longtemps porté son nom, conservé aujourd'hui à une rue. Obéron semble

une tradition de nos provinces, passée dans la littérature du moyen âge, et l'on conserve quatre fragments d'un poème flamand sur ce sujet qui a laissé à la poésie de la langue d'oïl tout un poème : *Huon de Bordeaux*.

Il n'est pas douteux que la gloire de Charlemagne n'ait été chantée par les Franks dans leur langue nationale. Tous les critiques l'admettent. Mais ils se partagent aussitôt en deux camps : les uns qui veulent que toute l'épopée carlovingienne soit de rédaction française ; les autres qui rattachent à chaque fragment germanique qui nous reste la tradition tout entière. La vérité me semble ne se trouver dans aucune de ces prétentions extrêmes. Plusieurs fragments germaniques sur Roland, sur Ogier, sur Witikind et d'autres héros carlovingiens paraissent d'une rédaction antérieure aux poèmes français qui nous sont parvenus. D'autres, comme la *Chanson des Lorrains*, n'existent en français que sous une forme entièrement différente. Un autre poème, conservé en entier, *Karl et Élegast*, n'a plus d'équivalent en français. Charlemagne régna sur les deux races : il fut d'abord chanté par les deux langues de son temps, le frank et le latin ; le plus ancien fragment de poème sur l'empereur des Franks est en latin, il a été trouvé à la Haye. Puis, chaque langue nouvelle reprit ces traditions et les fit siennes ; chaque siècle, chaque poète y ajouta des inventions et des légendes nouvelles, ce qui arriva de même pour les romans de la Table Ronde et pour tous les sujets en vogue. Il serait difficile de retrouver aujourd'hui la part des deux races dans ce développement de traditions historiques qui leur étaient communes. Autant vaudrait rechercher dans nos veines chaque goutte de sang latin ou celte, gaulois ou germanique. Mais ce qui est plus difficile encore, ce qui n'est permis à aucun peuple, c'est de prétendre au monopole de l'inspiration littéraire, surtout dans une époque qui pratiquait naïvement le libre échange des lettres et qui ne songeait pas à centraliser, dans une capitale intellectuelle, le monopole du génie.

Que la race germanique ait eu ses traditions particulières, cela est hors de doute ; qu'elle ait pris une part personnelle à la culture des sujets généraux, les faits le prouvent ; ce qui nous intéresse et ce qui est certain, c'est que la muse des Flandres, sans songer à respecter des frontières littéraires qui n'existaient point, sans prétendre à s'assurer aucun droit de

premier occupant, s'empara de tous les sujets, les traduisit ou les imita, les transforma selon son goût personnel, et pratiqua, pendant tout le moyen âge, un large cosmopolitisme littéraire.

C'est ainsi que la langue du *Reinart de Vos* eut ses *Niebelungen*, ses romans d'Alexandre, d'Arthur et de Charlemagne, ses légendes mystiques et ses fabliaux, ses satires, ses chroniques et son théâtre. Aucun genre ne fut négligé. Avant le quatorzième siècle, la poésie flamande possédait sa chanson de Roland, d'Ogier, de Witikind, des quatre fils Aymond et d'Huon de Bordeaux, son Fierabras et ses Lorrains, son Flore et Blanchefleur, son Éracle et son Parténopéus de Blois, son Gauvain, son Tristan et son Lancelot, son Saint-Brandan, sa vision de Tondalus et son Théophilus, sa guerre de Troie et son Guillaume d'Orange, ses distiques de Caton et ses légendes mystiques, ses bestiaires et ses fabliaux. Elle citait des poètes comme Thierry d'Assenede, Giles de Molhem, Guillaume Utenhove, Martin de Thourout, Henri van Aken, Jean van Heelu, Jean Boendale, et enfin, le plus connu de tous, celui qu'on a appelé le père de la poésie flamande : Jacques van Maerlant.

M. Gaston Paris, qui ne veut voir dans les poèmes flamands sur Charlemagne que des imitations du français, reconnaît au moins que les œuvres choisies pour la traduction sont les meilleures du temps. Les Flamands voulaient connaître les plus belles créations littéraires, à quelque pays qu'elles appartinssent. Dans le même temps, tous ces sujets, soit d'origine bretonne, soit de tradition franke, étaient traités en français.

Une chronique rapporte que Philippe d'Alsace était né de trois jours à peine lorsque toute la cour l'entendit s'écrier dans son berceau, comme s'il s'adressait aux annexionistes du temps : « *Evacuate mihi domum!* Sortez de mon domaine! » Ce cri patriotique, que la légende prête à un prince qui devait se montrer si jaloux de la défense du pays, a pour écho populaire les Matines de Bruges. L'époque qui s'ouvre par le règne de Philippe d'Alsace, et qui se ferme à la bataille de Courtrai, c'est à dire la fin du douzième siècle et tout le treizième siècle, forme la première, la grande époque littéraire dans les deux langues, et, comme pour caractériser l'union qui est la condition de notre prospérité, cette époque est justement celle où l'alliance de la Flandre et du Hainaut, et bientôt

l'union des deux provinces sous une même dynastie, firent la force de nos comtes et les rendirent les arbitres de la France, et où les querelles des d'Avesnes et des Dampierre amenèrent nos premiers désastres et préparèrent les succès de Philippe le Bel.

L'art est d'abord populaire, il sort des masses en chantant; les cantilènes historiques, les bardits, les sagas, sont écrits pour le peuple et à sa portée. Plus tard, le chant historique prend du développement, le récit devient épique, il se chante encore, mais il s'adresse aux cours de chevaliers ou aux riches bourgeois, plutôt qu'aux masses des places publiques. Alors, c'est la fable et la satire qui parlent au peuple, elles représentent son esprit, pratique, narquois et vengeur. Mais bientôt, entre les classes riches qui se séparent de plus en plus de la vie générale pour former des aristocraties, promptes à la corruption, et le peuple laissé à l'ignorance et portant tout le fardeau des charges sociales, le poète se voit forcé de choisir; chanter à la fois pour les maîtres du monde et pour les masses déchues ou révolutionnaires n'est pas possible; les formes littéraires sont devenues trop aristocratiques, le peuple ne comprend plus la langue des muses courtisanesques. Alors, les poètes qui souffrent de l'ignorance des masses et sentent que la première mission du poète est de les civiliser, abandonnent les sujets qui plaisent aux grands, méprisent les beautés raffinées du style, prennent un langage simple, des sujets élémentaires, et imposent à la muse une œuvre d'instruction populaire. Un nouveau genre de poésie apparaît, la poésie qui enseigne. L'art, dans son acception la plus haute, est l'épanouissement d'une civilisation victorieuse, qui s'affirme et se complaît dans un succès durable. En attendant que le triomphe des idées de fraternité puisse créer un art vraiment démocratique, en attendant la grande poésie du peuple, les lettres deviennent des instruments de lutte, des armes de combat; mais attaquer les abus sans instruire les classes qui en souffrent serait une œuvre vaine; les époques de lutte divisent l'art du peuple en deux genres bien différents, quoique visant au même but : la satire et la poésie didactique.

La poésie flamande embrassa tous les genres : depuis les sagas, mérovingiennes sur les héros du Rhin de la race des Niebelungen, ou carlovingiennes sur Charlemagne et Louis le

Débonnaire, jusqu'aux satires du Renard et d'Ulenspiegel; depuis les chansons populaires et sociales comme *le sire Halewyn* et le chant des Karls, jusqu'aux compositions qui mettent l'histoire, la science ou la morale à la portée des masses et qui s'appellent les chroniques, les bibles rimées, les doctrinaux et les bestiaires.

Van Maerlant représente, à la fin du treizième siècle, ces diverses phases de la littérature du moyen âge. Nous les retrouverons toutes dans ses œuvres.

La dernière moitié du treizième siècle fut pour la Flandre une époque agitée, mais prospère. Le désastre de Bouvines était à demi réparé; les querelles des d'Avesnes et des Dampierre, un instant apaisées par la médiation de Louis IX, allaient se terminer par un traité. Les communes avaient grandi, la Hanse de Londres s'était fondée, la prospérité de la Flandre ouvrait ses ports et ses villes au monde entier. « Nulle terre ne peut lui être comparée en marchandise », dit un vieux chroniqueur. « Jamais, dit Meyerus, la ville de Gand ne fut plus prospère. » Bruges élargissait son enceinte, Ypres trouvait le nombre de ses paroisses trop petit pour ses 200,000 habitants, et voyait sa charte communale adoptée en France comme modèle. Lille, Douai, Saint-Omer rivalisaient de richesse et d'industrie. Cassel, Messine, Gravelines, Poperinghe, Warneton, Wervicq, Ysendyk, Oudenbourg, vingt autres communes formaient des centres importants de population industrielle. Damme formait un port fameux : *Portum famosissimum qui dicitur Dam*, dit Guillaume le Breton. On y avait rédigé un code maritime, le premier qui fut fait sur le continent. Lorsque Philippe-Auguste y était entré pour la brûler, il y avait trouvé, au dire de son poète : « les trésors de l'Europe et de l'Asie, les soies des Phéniciens et des Chinois, les peaux de Hongrie, des teintures de pourpre, des radeaux chargés de vins de Gascogne et de la Rochelle, du fer, des métaux, des draps et des quantités considérables de marchandises, déposées là pour être expédiées dans toutes les parties de la terre. » L'incendie avait tout dévoré, mais la ville s'était relevée et fortifiée, et son port était resté un des centres du commerce du monde.

Ce pays était partagé en deux par la langue. « La Flandre, dit Oudegherst, a été quasi de tout temps divisée en deux par-

ties par la rivière la Lys; tout ce qui est en deçà de la Lys est la Flandre flamingante, à cause de la langue flamande qu'on y parle, et ce qui est au delà depuis Menin, s'appelle la Flandre Gallicante et parle le français. » En 1405, Jean de Bourgogne, lors de sa Joyeuse Entrée, promit, au dire du même chroniqueur, de tenir audience en flamand dans la Flandre flamingante, et en Français dans l'autre.

Cette démarcation existait au treizième siècle; on la trouve sous la plume de Guillaume le Breton. Le chapelain de Philippe-Auguste avait suivi son maître dans la campagne de Flandre, avant Bouvines; en arrivant d'Ypres à Courtrai, le poète s'écrie :

« Jusque-là nous avions entendu, en de longs ennuis, les sons inconnus d'une langue barbare; ici, nous retrouvons enfin la langue de la patrie! »

Cette diversité de langue n'empêchait pas, n'empêcha jamais l'union du pays pour la liberté. Le même poète a fait une description pompeuse de l'unanimité de la Flandre contre le roi de France; il termine son énumération en ces termes :

« Leurs antiques querelles ne retiennent ni les Isengrins ni les Blavoetins ni les Belges (les Wallons), et ne les empêchent point de se précipiter vers la guerre. Tous au contraire se réjouissent de suspendre leurs rivalités pour combattre les armées de la France. »

Un fait historique fait ressortir ce sentiment : En 1251, Marguerite de Flandre, irritée contre ses fils du premier lit, les d'Avesnes, donne leur héritage à Charles d'Anjou, qui envahit le Hainaut. Jean d'Avesnes bat l'armée franco-flamande; il fait grâce à tous les prisonniers flamands qu'il renvoie nus à sa mère; mais il fait passer au fil de l'épée tous les prisonniers français. Un prince wallon donnait ainsi l'exemple des Matines de Bruges. Pouvait-on mieux marquer la différence entre des frères momentanément ennemis et les *étrangers.*

Philippe le Bel, comme Philippe Auguste, trouvera la Flandre unanime; de nombreux auxiliaires du Namurois, du Hainaut, du Brabant, du Limbourg et de la Hollande vinrent se ranger sous les drapeaux de Pierre de Coninc.

C'est dans ce pays prospère, dans cette époque agitée par les invasions françaises et par les querelles des d'Avesnes et des Dampierre, que naquit, que vécut Jacques van Maerlant. Il était né dans le franc de Bruges, peut-être à Damme, ou plutôt dans la petite commune dont il porte le nom, qui n'existe plus et qui devait être située entre Bruges et Blankenberghe; il était né quelques années avant le désastre de Bouvines, vers 1225; il devait mourir en 1300, deux ans avant la bataille de Courtrai.

A voir sa science et aussi ses attaques contre le clergé, on peut penser qu'il fut quelque peu clerc; mais il fut par dessus tout et toute sa vie un poète. Étant ménestrel, il dut voyager de cour en cour, en Flandre, en Brabant, en Hollande, propageant le goût des lettres flamandes. On pense qu'il passa son adolescence à Maerlant, et l'on sait qu'il finit par se fixer, avec l'emploi de greffier, dans la ville de Damme où il mourut. Il vécut pauvre, il nous l'apprend lui-même, et un contemporain ajoute que « sa vie fut honorable comme il sied à un poète. »

Lorsque Jacques Van Maerlant quitta ses études, pour suivre la carrière de poète errant, la médiation de saint Louis avait rendu à la Flandre une paix qui devait durer six années (1246-1252). Ses premiers essais doivent dater de ce temps. La poésie était alors en grand honneur; c'est l'époque où Marie de Lille dédiait son *Ysopet* à Guillaume de Dampierre, l'aîné de cette famille, où Graindor de Douai rédigeait sa *Chanson d'Antioche*, où le continuateur de *Perceval* venait de dédier le poème entier à la comtesse Jeanne, où Bauduin de Condé écrivait pour les comtes de Hainaut, où le duc de Brabant lui-même, Henri III, était poète. La langue flamande avait fait de grand progrès; des ordonnances en témoignent, comme celles du duc de Brabant en 1229, et du comte de Hollande en 1234. Lorsqu'en 1286, le roi de France prétendra que les négociations se fassent en français, les Flamands considéreront cette exigence du vainqueur comme une des plus dures nécessités de la paix. La Flandre avait déjà produit son chef-d'œuvre : *Reinart de Vos*. Le théâtre allait y naître. Un duc, poète flamand, allait succéder en Brabant à un duc, poète français : Maerlant se dira le serviteur de ce duc minnesanger. Florent V protégeait et cultivait les lettres en Hollande : Van Maerlant lui dédiera un poème. La poésie chevaleresque dominait encore; de cette époque datent les traductions flamandes dans les trois cycles

du moyen âge : le cycle breton, le cycle carlovingien, le cycle antique; le poète avait vingt ans, il était rentré au pays natal, une noble demoiselle, dont il nous a conservé le nom et qui s'appelait Godilde, lui avait inspiré une passion première; il entreprit pour sa dame une œuvre de longue haleine et chanta à ses pieds le héros de la Macédoine, Alexandre le Grand.

Un poète du douzième siècle, né à Lille, Gauthier de Lille ou de Chatillon avait rédigé en vers latins, pour l'archevêque de Reims, l'histoire d'Alexandre; ce poème, considéré comme supérieur à toutes les productions latines du temps, servait au treizième siècle, dans les écoles, à l'étude du latin et y était préféré même à l'*Énéide;* il est plein d'anachronismes, il parle des Grecs comme s'ils étaient des Romains, il mentionne la naissance du Christ et les États de l'Europe, au temps d'Alexandre; il suit généralement l'historien Quinte-Curce, et invente peu; mais ses inventions ne sont pas sans grandeur; par exemple, lorsque le conquérant, maître du monde indien, ne sent pas son ambition satisfaite et qu'il veut remonter aux sources cachées du Nil, chercher le paradis et subjuguer la terre entière, le poète met en scène la Nature qui s'indigne de ce qu'un homme ait l'audace de la dominer et de lui ravir ses secrets; la Nature évoque Léviathan et toutes les puissances de l'enfer, qui conspirent avec elle la mort de ce sacrilége.

C'est ce poème, que choisit Van Maerlant pour le chanter à sa dame; il en traduisit les dix livres latins en petits vers flamands qui s'élèvent à plus de 14,000. En traduisant le *Roman de Troie* de Benoît de Saint-More, il dit avoir corrigé son modèle. Il n'a guère corrigé l'*Alexandride.*

Ce temps n'était pas celui de la critique historique. Tous les anachronismes du douzième siècle passent dans le texte flamand du treizième, et y sont souvent amplifiés. Quand Gauthier de Lille, amoureux de la sculpture, fait élever par Apelles un monument à Darius, où l'artiste a représenté, sur une voûte concave, les trois parties du globe, et que le poète latin énumère les régions du monde, sans oublier la France, le poète flamand se complaît à allonger la liste et il n'oublie, sur le monument de Darius et du temps d'Alexandre, ni le Vermandois, ni l'Artois, ni la Normandie, ni le Brabant, ni le Hainaut, ni la Flandre.

Gauthier de Lille ne manque pas de parler librement à son

époque. La trahison de Bessus lui fournit l'occasion d'une vigoureuse sortie contre les papes qui vendent les choses saintes, contre les rois qui font assassiner les évêques fidèles à la justice. Le poète latin du douzième siècle gémit sur les meurtres qui ont affligé la Flandre et l'Angleterre :

Flandria Robertum cæsum dolet, Anglia Thomam.

Gauthier de Lille veut parler ici de la fin tragique de Thomas Becket, archevêque de Cantorbery, et sans doute de celle du jeune Robert, impliqué à tort dans l'assassinat de Charles le Bon, et si aimé des bourgeois de Bruges qui voulurent le sauver, mais que le roi de France emmena avec lui, fit attacher sous le ventre d'un cheval et décapiter à Cassel : « Il mourut en pardonnant à ses bourreaux, » dit M. Wauters.

Van Maerlant ne néglige pas ce passage, les vers latins deviennent sous sa plume une vive satire, mais il laisse les souvenirs historiques du douzième siècle pour des événements comtemporains, comme la déposition de l'empereur Frédéric II par le pape Innocent.

La traduction de la *Guerre de Troie*, de Benoît de Saint-More, doit dater de la même époque de la vie du poète flamand. Cette œuvre du trouvère anglo-normand eut une grande vogue; traduite par Van Maerlant, résumée par Segher Dieregodgaf, elle devait être mise en prose française au quatorzième siècle, mise à la scène sur le théâtre français, au quinzième, et il en existe même une traduction en grec.

Cependant, la paix devait être bientôt compromise. En 1251, la mort de Guillaume de Dampierre, dans un tournois, vint réveiller toutes les haines de famille; la guerre recommence, la comtesse de Flandre appelle l'étranger contre ses fils du second lit et veut livrer le Hainaut à un prince français. Florent de Hollande prend parti pour les d'Avesnes, et la guerre, une guerre de destruction, ravage la Flandre et le Hainaut. Une grande défaite frappe la comtesse de Flandre; ses deux fils, les Dampierre, sont faits prisonniers. Le désastre fut terrible; une seule ville y avait perdu dix mille hommes. La comtesse, irritée, porte le ravage et l'incendie dans le Hainaut. La noblesse et les bourgeois résistent : mais, quand la comtesse de Flandre dut traiter, les sources de la prospérité étaient taries,

quatre ans de guerre avaient ruiné les deux pays et surtout la Flandre.

La mort de Guillaume de Dampierre et les luttes de cette famille inspirèrent les trouvères, et la poésie prit parti dans les deux camps. Ces désastres eurent-ils aussi une influence sur l'esprit de Van Maerlant? on doit le supposer; mais l'impression fut autre; on voit vers cette époque un changement complet s'opérer dans son esprit : il prend parti pour la poésie populaire.

« Quoi! s'écrie-il en commençant une *Vie de saint François,* Tristan et Lancelot, Perceval et Galesloot, héros d'invention, occupent les esprits; on lit des contes d'amour et des récits de guerre! Et cependant, l'Evangile est délaissé. Cette lecture est trop sévère : elle nous parle de justice et de vérité! »

En commençant une autre œuvre, la *Bible rimée*, il s'excuse d'avoir chanté les choses profanes et d'avoir souillé sa muse à des mensonges.

Ailleurs, dans son *Miroir historique*, il dit : « Les faux poètes français nous induisent en erreur par leurs belles paroles et leurs grands récits. »

Le poète abandonnait la poésie chevaleresque pour la poésie didactique. Il nous apprend lui-même qu'il rédigea ses *Fleurs de la nature* à la demande de Nicolas de Cats, tuteur du jeune Florent V. C'est à Florent V qu'il dédia son *Miroir historique*, qui fut terminé, dit-il, en 1270, le jour où la naissance de Jésus fut annoncée à la Vierge, c'est à dire le 15 mars. De ces deux faits, on a inféré avec assez de vraisemblance que le *Miroir historique* fut commencé et continué pour le jeune comte de Hollande, et que l'anthologie, dédiée à son tuteur, fut écrite avant la chronique, soit vers 1260.

Quoi qu'il en soit, le changement du poète était complet, et, lorsqu'il aborda ce genre nouveau, ce fut pour ne négliger aucune branche des connaissances populaires. En quelques années, son œuvre embrassait toute l'encyclopédie de l'époque.

D'abord l'histore sainte : une *Bible rimée*, traduite de la *Biblia scolastica* de Pierre Comestor, qu'on préférait à cette époque à l'Ancien Testament lui-même; un Évangile rimé, pour faire suite à la Bible, et traduit d'après les Évangiles. Le tout complété par la *Destruction de Jérusalem*, d'après Flavius Josèphe; par la vie de l'émule du Christ, saint François d'Assises, d'après

saint Bonaventure; par la vie de sa fille en religion, sainte Claire, et par des légendes catholiques rimées.

Cette publication de la Bible n'était pas sans quelque danger. Les conciles défendaient toute traduction vulgaire des livres saints. Le poète fait allusion aux persécutions qu'il eut à subir, et une chronique nous apprend qu'il dut se justifier devant le pape. Néanmoins son orthodoxie ingénue, son zèle religieux, sa vénération pour la Vierge imposèrent silence aux persécuteurs ; mais un écrivain catholique hollandais moderne, M. Alberdingh Thijm, dit encore :

« Le brave homme ne se doutait certainement pas qu'il répandait pour sa part, à grandes poignées, dans le champ de l'Église, les semences révolutionnaires que le seizième siècle a vues en fleurs... »

L'accuser d'avoir été, même involontairement, un précurseur de Luther, c'est faire vraiment trop d'honneur au poète.

Après l'histoire sainte, l'histoire des hommes : Van Maerlant entreprit de traduire librement en vers flamands l'histoire du monde depuis sa création, d'après le *Speculum historiale* latin de Vincent de Beauvais, et il lui donna le même titre : *Miroir historique*, *Spiegel historiael*, œuvre qu'il laissa inachevée et que continuèrent plusieurs poètes.

L'histoire naturelle avait produit des œuvres nombreuses au moyen âge. On a des bestiaires dans toutes les langues, dont plusieurs sont du dixième siècle. Ces œuvres, qui prétendaient faire remonter la généalogie de la science jusqu'à Maître Aristote, n'ont guère de la science que le nom ; mais les esprits s'intéressaient aux choses de la nature, voulaient savoir les noms des bêtes, les vertus des plantes et des métaux, se plaisaient à entendre raconter les histoires les plus étranges sur les animaux, autant qu'à les voir agir dans des fables. Ces livres étaient illustrés de miniatures où l'enlumineur ne reculait devant la représentation ni des monstres les plus fantastiques, ni du système du monde. Van Maerlant nous apprend qu'avant lui un poète d'Ardembourg, Guillaume Utenhove, avait déjà rimé en flamand un bestiaire, et l'on conserve des *Images du monde* en vers français de la même époque. Notre poète choisit pour l'imiter l'ouvrage latin de Thomas de Catim-

pré : *De Naturis rerum*, et il intitula sa traduction : *Les Fleurs de la nature*. Les *Naturen bloeme* contiennent treize livres, traitant : des hommes, — des animaux, — des oiseaux, — des merveilles de la mer, — des poissons, — des serpents venimeux, — des insectes, — des arbres, — des plantes médicales, — des végétaux, — des rivières, — des pierres — et enfin des sept métaux. Nous voyons aujourd'hui quel intérêt l'on attache aux petits livres qui mettent à la portée de tous la science moderne. Le même attrait devait entourer alors les bestiaires, et le poète ne manquait pas d'y mêler, comme de bonnes épices, des sentences, des allégories, des satires et des fables.

Religion, histoire, science naturelle, il manquait à cette encyclopédie ce qu'on appelait alors les Sept arts, depuis la grammaire jusqu'à la rhétorique, depuis les mathématiques jusqu'à l'astronomie, l'art suprême. Van Maerlant ne semble avoir imité ou traduit, ni un *doctrinal*, ni une *imago mundi*. Mais il n'a pas négligé de demander au prétendu Aristote la règle de la vie humaine. *Les Distiques de Caton*, traduits dans toutes les langues, étaient depuis longtemps un ouvrage classique; ils servaient en Hollande, depuis un demi-siècle, dans les écoles. Plus tard, Martin de Thourout, le poète mystique, les traduisit encore. Van Maerlant préféra un autre traité, *le Secret des secrets*, qu'on disait écrit par Aristote pour donner à Alexandre des préceptes d'hygiène et des notions de morale et de politique : espèce d'art de vivre et de régner.

Histoire sainte, histoire profane, histoire naturelle, préceptes pour l'esprit et pour le corps, pour les princes et pour les sujets, l'infatigable travailleur embrassait toutes les connaissances humaines et donnait à la Flandre une encyclopédie rimée.

Van Maerlant présente son œuvre comme une réforme dirigée à la fois contre la poésie chevaleresque et contre les poètes français. C'était de bonne guerre. Mais les romans de chevalerie commençaient à entrer en décadence partout; partout les poètes cherchaient des genres ou des sujets nouveaux, et la poésie française n'avait pas négligé le genre didactique; elle avait eu, avant le poète flamand, des chroniques, des bibles rimées, des doctrinaires, des bestiaires et des images du monde. Ce genre lui-même, d'ailleurs, était rempli de fables, et les chroniqueurs français ne devaient pas tarder à porter contre l'his-

toire rimée les mêmes reproches, au nom de la vérité. Van Maerlant, cependant, luttait pour une bonne cause; il a contribué à donner à la Flandre la culture de sa langue et le goût des connaissances utiles. Du genre didactique, admis et pratiqué partout, il fit une sorte d'école nationale, bien appropriée à l'esprit des Flandres, école qui produisit une série de chroniqueurs et qui devait plus tard trouver une renaissance glorieuse sous le La Fontaine des flamands : le bon Cats.

Van Maerlant n'a guère écrit que des traductions, et ce reproche a été étendu quelquefois à toute la poésie flamande, très riche en vérité sur ce point. Mais, pour lui faire de cet esprit de cosmopolitisme un grief, il faut oublier qu'au moyen âge, les langues modernes ont puisé une grande partie de leurs sujets dans les poésies antérieures, latines ou vulgaires; qu'en traduisant en flamand les poètes latins du *Reinardus Vulpes*, ou de l'*Alexandride*, par exemple, la Flandre ne faisait que continuer son propre travail littéraire, et qu'en demandant aux autres peuples leurs meilleures inspirations pour les vulgariser chez elle, elle fraternisait avec l'esprit des autres races et se reliait à la vie générale. Enfin, le style à créer dans une langue et la propagation des connaissances utiles, s'accommodent mieux de la traduction que de la création personnelle. Van Maerlant a excellé en ces deux points, et à toutes ses imitations il a mêlé des inspirations originales et donné son cachet personnel. Est-ce que Montaigne et Regnier au seizième siècle, est-ce que les poètes français du dix-septième siècle ont fait autre chose? Ils ont créé la littérature française. Ainsi Van Maerlant fut « le père de la poésie flamande. »

L'esprit qui règne dans cette encyclopédie flamande doit être évidemment celui de l'époque. Van Maerlant mêle à une foi naïve une hardiesse dont la candeur n'est pas moins grande. Les fables mystiques, les anachronismes et les superstitions se confondent, on pourrait dire s'harmonisent, dans son œuvre, avec des sorties acerbes et de vigoureuses satires. Ce serait étrangement se tromper de voir en lui un précurseur des réformes. S'il fut révolutionnaire, ce fut sans le savoir et sans le vouloir. Il adore la sainte Vierge avec le même enthousiasme qu'il attaque les courtisans et ridiculise la noblesse. Il célèbre les folies de la croix, de saint François, de la même plume qui va flageller l'avarice, l'orgueil, la simonie, la luxure de ces

« loups devenus bergers » qui s'appellent prêtres du Christ. Il est croyant, et sa foi va jusqu'à la superstition ; mais il est du pays des communes, il vante les élections populaires, il flétrit les prétentions des nobles qui font fi du paysan et il se prend de saintes indignations chaque fois qu'il pense aux misères du peuple. Ainsi, sous l'enveloppe que donne l'orthodoxie catholique, perce une âme généreuse, un esprit d'homme, un cœur de poète !

Ces sentiments, que nous avons trouvés chez la plupart des trouvères, devaient se faire jour ailleurs que dans des digressions intercalées au milieu de récits d'histoire, sainte, profane ou naturelle. Van Maerlant mêla sa voix aux événements de son siècle. Lorsqu'il écrivit, d'après Flavius Josèphe, un petit poème sur la *Vengeance* ou *la Destruction de Jérusalem*, il avait en vue surtout, dit-il, de faire mieux connaître les lieux saints, et il s'adressait sans aucun doute à des auditeurs qui devaient devenir des croisés. Saint Louis avait été deux fois en Palestine et il était mort de la peste devant Tunis. C'est en 1271, après la mort du roi croisé, que les critiques placent la rédaction de la *Vengeance de Jérusalem*. Pendant que Bauduin de Condé lançait sa vigoureuse satire contre la débandade de l'armée d'Orient et l'avarice des croisés, Van Maerlant semble s'être contenu et n'avoir plaidé qu'indirectement la cause des croisades.

Plus tard, la prise de Saint-Jean d'Acre menace l'empire chrétien de Jérusalem; alors le poète s'indigne et s'écrie, comme Bauduin de Condé :

« Du temps de Godefroid de Bouillon et de Charlemagne, l'Église ne se laissait pas ainsi percer de coups ! »

Habitué à suivre un modèle, il imite la *Complainte d'outremer* de Rutebœuf et écrit une belle page d'un lyrisme satirique, plein d'abondance et de verve :

« Quand le cerveau s'emplit des vapeurs du vin, tous les membres s'en ressentent; alors le moine crie et frappe, met tout à l'envers; ses jambes chancellent sous lui. De même, l'église romaine, tête de la chrétienté, est tombée dans l'ivresse et l'impuissance. Aucun de ses membres ne peut lui prêter secours. Empereurs, rois et prélats, l'avarice a tout perdu.

« Quand un bénéfice devient vacant, toute l'Eglise est sur pied; l'un supplie, l'autre flatte, la simonie s'agite au grand jour. Qui l'emporte et obtient la place? Les hommes pleins de l'esprit de Renard. C'est par la ruse et l'intrigue qu'on entre dans la vigne du Seigneur! Et les avares accaparent et dévorent les biens de l'Église et des pauvres du Christ.

« Pleure et gémis, ô chrétienté! te voilà en péril. »

Une autre complainte sur les malheurs de l'Église suivit la première. M. Kervyn de Lettenhove l'a traduite en partie, dans son *Histoire de Flandre;* voici sa traduction :

« Près d'un mauvais pasteur, les brebis s'égarent et c'est en vain qu'au milieu des ronces on cherche le miel. Là où s'élevaient la vigne et le pur froment, croissent les épines et les chardons.

« Tout tend à la fin du monde; l'Antechrist est déjà né et ses disciples le précèdent. Existe-t-il quelque serf sans honneur et sans foi? il suffit qu'il ait de l'or à donner pour qu'on l'entende parler au conseil des princes. Le fou se fait raser la tête jusqu'aux oreilles (c'est une allusion aux moines qui portent la tête rasée), mais en vaut-il mieux? Est sage qui bien comprend.

« Combien de loups sont devenus pasteurs au milieu de ces précieuses brebis pour lesquelles fut répandu le sang du Sauveur!... Aux vêtements courts, larges et noirs, ont succédé les habits somptueux et de hauts destriers, symboles de l'avarice et de l'orgueil. Hélas! ceux qui tremblent de froid et gémissent de faim éprouvent rarement leurs bienfaits. De là toutes ces plaintes des pauvres : « Ah! Seigneur, ne nous aiderez-vous point? ne daignerez-vous pas nous nourrir? » — Ils crient, l'estomac vide, les membres affaiblis, les bras nus. Et vous, vous êtes assis dans les délices, près de vos brasiers; vous leur défendez même de se réchauffer auprès de vous; vous repoussez ceux que vous devez protéger; mais votre orgueil sera puni comme celui du riche que Lazare suppliait inutilement de rafraîchir ses lèvres.

« Ils demandent à haute voix des épices de la saveur la plus exquise, ils font acheter les meilleurs vins, et, lorsque Jésus était suspendu à la croix, le flanc percé, plein d'angoisses, on ne lui offrit que du fiel et du vinaigre.

« Ah! je voudrais quitter ce pays plutôt que de nommer celui qui outrage la sainte Eglise. Irai-je adresser mes conseils à un tyran avide? Oui, oui, je veux dévouer sa honte aux flammes éternelles et l'y suivre pour la lui reprocher à jamais. »

On trouve ces idées partout dans cette époque, mais on les trouve rarement exprimées avec cette vigueur :

« Rien dans notre ancienne littérature flamande, dit un écrivain, n'égale l'énergie de la pensée, la force du sentiment et la vigueur de l'expression que l'on rencontre dans ces stances. »

D'autres malheurs cependant devaient tomber sur la Flandre. Bientôt Marguerite de Constantinople meurt, et Gui de Dampierre inaugure un règne de désastres, en s'aliénant les communes par des prétentions contraires à leurs priviléges. Les premières émeutes de Bruges, le grand soulèvement d'Ypres, la citation du comte de Flandre à la cour du roi de France, par les bourgeois de Gand, pour défaut de droit, annoncent à la fois la chute de la Flandre, des mains du comte, dans les serres du roi de France, et l'insurrection des communes qui sauvera le pays. Époque d'épouvante et de deuil! A voir les désastres de Gui de Dampierre, à voir les villes de Flandre tomber une à une sous les armes de la France, on dirait d'un édifice qui croule pierre à pierre sous les lentes secousses d'un tremblement de terre. Un moment vint où la conquête fut consommée : le libre pays de Flandre était annexé à la France! la terre des communes appartenait à Philippe le Bel! L'invasion, la guerre, la conquête, l'annexion, l'occupation militaire, la domination des exacteurs et des proconsuls, plus lourde encore que les rigueurs de la défaite, tous ces maux pesaient sur la Flandre.

Notre poète était vieux alors, il était greffier de Damme. Poète, il avait servi la civilisation de son pays par la langue nationale et par la science universelle. Greffier, il avait sans doute pris part à la rédaction des *Coutumes maritimes de Damme*, célèbres comme un des plus anciens monuments du droit commercial. Toute cette grandeur disparaissait devant les soldats étrangers, et la langue elle-même faisait place à l'idiome de la conquête. Van Maerlant avait vu de près la corruption des nobles et leurs divisions, si funestes à Gui de Dampierre; il avait lutté contre l'ignorance des masses et il connaissait les rivalités des villes et des métiers. La position du vainqueur lui parut effrayante; il maudit les causes du malheur de sa patrie.

Déjà, au milieu des premières luttes qui présageaient tant de revers, il avait abordé la situation en face et dans un dialogue, divisé en trois parties, entre lui et son ami Martin, il avait donné un libre cours à ses pensées, à ses sentiments sur

les questions les plus brûlantes du temps. Le *Wapene Martyn* est un poème philosophique, moral, politique et social ; le ton y varie selon le sujet que traitent les deux amis ; tantôt il s'élève au lyrisme le plus large pour embrasser les idées de justice et d'humanité ; tantôt il s'anime de toutes les passions de la satire pour flétrir les abus : l'inégalité des classes, la corruption et le despotisme des nobles et des prêtres. « Le *Wapene Martyn* n'a guère plus de mille vers, dit M. Snellaert, mais il y a une ample compensation dans l'importance du but et dans la noblesse de l'expression. »

Quand le désastre fut complet, le poète annonça la fin du monde :

« Le monde va finir, s'écrie le vieillard avec amertume. Nous sommes aux jours prédits par l'apôtre. Les hommes n'aiment qu'eux-mêmes ! Pourvu qu'ils possèdent, peu leur importe l'origine honnête ou malhonnête de leur fortune. Pourvu qu'ils jouissent, ils ne s'inquiètent ni de l'erreur ni de la vérité. Pourvu qu'ils soient richement parés, fassent bonne chère, sablent le vin et se reposent dans la mollesse, tout est bien ! Ainsi sont les prêtres et les laïques, et l'égoïsme règne ! »

Le poète portait le deuil de sa patrie, et il descendit dans la tombe avant d'avoir pu saluer l'aube de sa renaissance. Est-il à supposer cependant que l'infatigable propagandiste, le poète de la science, ait désespéré d'une civilisation à laquelle il avait travaillé avec tant d'ardeur ? Non, messieurs ! La satire la seule bonne, la seule grande, celle de Maerlant comme celle de Tyrtée, suppose une foi inébranlable, dans le succès de la justice et dans la force des peuples. Si le poète châtiait les vices et les abus, c'était autant pour relever sa patrie que pour flétrir ses assassins ; son fouet poussait au réveil des braves et au combat de l'indépendance.

Van Maerlant mourut à Damme en l'an 1300. Ne croyons pas qu'à la veille de la bataille des Éperons d'or, ce citoyen intelligent et dévoué ait douté de sa patrie. C'est déjà une mort terrible que celle qui nous frappe avant le jour de la réparation et au milieu de l'abaissement du pays ! Mais, si les lutteurs qui tombent à cette heure mauvaise meurent avec le regret de ne pas pouvoir assister et concourir à la délivrance, ils ont au moins une consolation suprême, celle de prédire des jours meil-

leurs et d'affirmer, en mourant, le salut, le salut prochain de la patrie.

Van Maerlant, s'il mourut ainsi, ne fut pas un mauvais prophète. Sa tombe était à peine fermée, que la langue du poète, proscrite par le vainqueur, servait aux Matines de Bruges, et que le cri de délivrance ralliait la Flandre et ses anciens, ses éternels alliés sous le drapeau qui devait triompher à Courtrai.

Les époques où l'on instruit le peuple, les temps d'activité politique et littéraire, ne préparent ni la décadence ni la défaite. L'instruction du peuple est le premier intérêt, le plus grand devoir d'une société. De tout temps, les hommes de cœur se sont émus des souffrances de leurs semblables; ils ont senti la dignité humaine froissée, la civilisation compromise par la misère et par l'ignorance. Et la raison ne parle pas autrement que le cœur; la raison nous dit qu'une nation ne peut vivre avec de pareils ulcères au flanc; que, sans le concours des masses, il n'y a ni prospérité dans la paix, ni salut dans la guerre, et qu'un pays libre surtout, quelles que soient les lumières et la puissance des classes élevées, ne peut progresser ni se défendre que par le développement physique et intellectuel de ce peuple qui fait les ateliers et les armées. Aussi, que de grandes choses ce problème vital n'a-t-il pas inspirées! Ce génie du bien-être général, je le vois présider aux veilles des savants, aux entreprises des inventeurs, aux luttes des martyrs; c'est lui qui crée la fable et qui inspire Socrate et le Christ; c'est lui qui découvre la pomme de terre et qui fait inventer à Jacquart son métier; c'est lui, je m'imagine, qui poussa les inventeurs de l'imprimerie à faire au profit des masses cette multiplication du pain de l'intelligence; c'est lui qui dictait à Franklin ses petits chefs-d'œuvre de bon sens, et qui veillait aux longues études, aux patientes épreuves qui enfantèrent la méthode Frœbel.

Œuvre sainte, messieurs, dans son utilité suprême! Car ces hommes qui se dévouent ainsi savent qu'en faisant l'instruction, ils font la civilisation, qu'en émancipant les masses, ils fondent un peuple, qu'en éclairant les hommes, ils créent l'humanité. C'est ce génie qui présida à la transformation de Jacques van Maerlant; c'est la sainte pitié qu'on éprouve à voir des hommes dans l'ignorance, c'est l'amour des malheureux, c'est le sentiment de la nécessité de l'instruction pour tous, qui ont di-

rigé, soutenu le poète flamand dans cette voie nouvelle. Il chercha à se faire petit avec les petits, et il a préparé la grandeur de sa patrie. Deux écrivains français, MM. Ménard, ont dit avec raison que l'éclat du siècle de Périclès fut « la récompense de Marathon et de Salamine »; on peut dire de même — car l'influence de ces grandes choses est réciproque, — on peut dire que la récompense du mouvement intellectuel et démocratique de la Flandre au treizième siècle, auquel le vieux poète a pris une si grande part, fut la victoire de Courtrai.

Loin de mourir avec sa patrie, Van Maerlant se survécut avec elle, et son nom vivra autant que celui de la Flandre. Un de ses contemporains l'appelle déjà du beau nom qui lui est resté : père des poètes flamands. Une tombe lui fut élevée dans l'église principale de Damme, on y avait gravé les symboles de la sagesse humaine : le miroir de la vérité et le hibou, oiseau de Minerve. Une inscription en vers latins y célébrait la gloire de ce poète « ingénieux et savant entre tous, dont la gloire a passé les Alpes et dont la renommée est immortelle. » Une autre sculpture du quatorzième siècle rappelait le poète encyclopédiste aux habitants de Damme : une poutre de l'hôtel de ville le représentait à son pupitre, « en habit de philosophe », comme dit Paquot, et occupé à écrire un de ces livres qui faisaient école.

Mais le poète se survivait autrement que dans la pierre ou le bois sculptés : sa pensée se multipliait dans des élèves qui continuaient son œuvre : Philippe Utenbroek et Louis van Velthem achevaient son *Miroir historique;* Jean Boendael, Van Heelu et toute une série de chroniqueurs rimèrent l'histoire jusqu'au seizième siècle. La poésie du moraliste formait aussi école : Jean Boendale écrivit un *Miroir des laïques* et un *Doctrinal flamand*. L'histoire naturelle à son tour eut ses continuateurs : on cite Gérard de Linthout et Henri de Hollande.

Van Maerlant avait demandé à ses devanciers les éléments de son œuvre; il n'avait pas hésité à se faire le traducteur d'ouvrages latins et français pour communiquer à son pays la science de son temps. Cet échange fraternel fut imité en sa faveur, il fut traduit à son tour en latin et en français : un prêtre du quatorzième siècle, nommé Jean Buckelare, mit son *Wapene Martyn* en vers latins, malheureusement trop obscurs; et dans les premiers temps de l'imprimerie, le même poème fut im-

primé en vers français. La Flandre continuait à faire fraterniser les deux idiomes.

Cette dualité de langue n'appartient pas seulement à la Flandre; elle caractérise presque toutes nos provinces. Le Brabant aussi est divisé en Brabant wallon et en Brabant thiois, et les deux langues y ont leurs archives politiques et leurs monuments littéraires. Liége, cette démocratie aussi puissante et aussi agitée que la Flandre, offre le même phénomène. Le voyage de saint Bernard, en 1146, nous montre que la ligne de démarcation y était déjà alors la même qu'aujourd'hui. L'entente des hommes des deux langues faisait si bien la force des Liégeois qu'à chaque victoire remportée sur le peuple, les évêques défendent l'union des bonnes villes wallonnes et allemandes. Le Hainaut n'a guère de population flamande; mais, pendant presque tout le moyen âge, les comtes de Hainaut régnèrent sur des pays germaniques; à deux reprises, une même dynastie gouverna le Hainaut et la Flandre, et les maisons d'Avesnes et de Bavière réunirent la Hollande au Hainaut jusqu'à l'avénement des ducs de Bourgogne. Ce ne serait pas un paradoxe de soutenir que nos communes doivent beaucoup à ce frottement de deux races.

Cette fraternisation des langues, cet échange d'idées se sont perpétués. La *Bibliothèque bleue* conserve les mêmes sujets dans les deux langues : *Ulenspiegel* comme *les Quatre fils Aymond*, *Fortunatus* comme *Maugis*, *Obéron* comme *Valentin et Ourson*. Les deux langues qu'écrivait Marnix ont lutté de concert pour la liberté de conscience. Le dix-huitième siècle a trouvé la muse flamande prête à traduire les écrivains français, et la même ligne de démarcation, constatée par le poète de Philippe Auguste au douzième siècle et par saint Bernard au onzième, laisse encore de nos jours son domaine intact à la langue germanique.

Aujourd'hui qu'une double littérature signale et couronne la renaissance du pays, le même travail utile de traduction a recommencé, demandant à nos frères du dehors le concours de leur science. Gervinus, Motley, Prescott sont traduits en français, le *self help* est mis en flamand, et nos deux littératures n'ont pas oublié de fraterniser. Faut-il citer le poème d'Helmers : *la Nation hollandaise*, traduit par Clavareau, l'*Ambiorix* de M. Nollet, mis en vers français par Denis Sottiau, le *Roman*

du Renard, des poésies de Van Ryswyck, de Ledeganck, de Van Beers, mises aussi en vers français par des Belges, et nos écrivains wallons donnant à la France l'exemple de traduire les romanciers flamands, tandis que nos ouvrages historiques et quelquefois poétiques, commencent à être traduits en Flandre?

Plus d'une fois, cependant, les maîtres du pays, rois étrangers, souverains nationaux ou partis régnants, ont rêvé, tantôt en faveur de l'une, tantôt en faveur de l'autre langue, cette unité si favorable à l'autorité monarchique; alors, les dénis de justice ont soulevé des oppositions vives, une révolution même; des cris de division ont été entendus et la haine de race a été fomentée entre des peuples frères. Mais toujours, comme Jean d'Avesnes qui prononce avant Pierre de Coninc une sorte de *Schild ende vrindt* contre l'immixtion des étrangers dans nos luttes intestines, toujours des Wallons ont pris parti pour la cause flamande et des Flamands pour la liberté de langue des Wallons, de sorte que, au dessus de ces luttes passagères, de ces passions trop souvent légitimées par des empiétements autoritaires, l'histoire générale constate l'entente des deux races, pour imposer à l'Europe l'indépendance de la patrie commune et pour maintenir et pratiquer dans cette patrie l'égalité des droits de tous.

Ce caractère général qui ressort de notre histoire est d'autant plus remarquable qu'aucune direction n'y a présidé et qu'il résulte de l'action individuelle de chaque province libre.

« Parmi nous, a dit très bien M. Moke, les institutions semblent surgir le plus souvent de causes locales. Chaque province a ses propres lois, chaque ville ses libertés; et la vie commune, loin de résulter de l'action suprême et incessante d'un pouvoir dominant, consiste au contraire dans les rapports généraux de caractère, de tendance, de mœurs et de civilisation, qui rapprochent graduellement des populations indépendantes. L'unité qui succède ainsi à leur isolement n'est point imposée ni subie, elle naît de la force des choses par le développement régulier d'éléments similaires. »

Nous retrouverons cet esprit de fraternisation sur la tombe de Van Maerlant. Après plusieurs siècles de renommée, le poète flamand avait été négligé, sinon oublié. Les biographes

citaient encore, et lorsque, à la fin du dix-huitième siècle, Paquot rassembla nos titres de gloire littéraire, il consacra une notice au poète, dont Van Vaernewyck avait fait l'éloge et que ni Sanderus, dans sa *Flandria illustrata*, ni Foppens, dans sa *Bibliotheca Belgica*, n'avaient oublié. Mais ses œuvres étaient enfouies dans les manuscrits et son nom avait perdu sa popularité!

La renaissance des études du moyen âge devait rendre au poète sa renommée. Les Hoffmann von Fallersleben et les Willems le firent mieux connaître. Tout aussitôt, avant 1830, un *Essai sur l'histoire de la littérature néerlandaise*, écrit en français par M. De s'Gravenweert, vulgarise le nom de « cet homme extraordinaire devant lequel pâlissent tous ses devanciers »; à peine ses œuvres étaient-elles étudiées par les revues spéciales flamandes, que la *Revue belge*, de Liége, consacrait un article étendu à la vie et aux œuvres du poète. C'était en 1837, et déjà M. Marmier l'avait signalé comme « le premier poète néerlandais ». Lorsque les Chambres belges votèrent les subsides nécessaires pour la publication de nos monuments littéraires dans les deux langues, ses petits poèmes avaient paru, le *Spiegel historiael* était publié. La commission flamande ouvrit sa collection par les œuvres de Van Maerlant; les *Fleurs de la nature*, la *Bible rimée*, la *Geste d'Alexandre* parurent successivement. Enfin, le 15 mai 1859, un arrêté royal décrétait qu'une statue serait érigée au poète sur la place communale de Damme, et l'œuvre d'un sculpteur de Bruges, M. Pickery, fut inaugurée le 10 septembre 1860.

C'était par une belle journée d'automne; le cortége, arrivé de Bruges par le canal de l'Écluse, avait réuni les représentants officiels, politiques et littéraires, de la Belgique et de la Hollande; une centaine de sociétés littéraires flamandes y déployaient leurs bannières, et ce fut un singulier contraste, pour les esprits qui se reportaient à une époque de prospérité, de voir défiler ce splendide et nombreux cortége dans une petite ville presque déserte. Le port de mer n'était plus; il ne restait rien des richesses chantées par le poète de Philippe Auguste; l'hôtel de ville avait servi de caserne; on venait de le restaurer et il servait de cabaret. La tour de l'église restait debout, mais la tombe du poète, qui se voyait encore au siècle dernier sous le clocher, avait disparu. Quelques colonnes, quelques arceaux indiquaient les ruines de la cathédrale, dont le chœur seul est

resté intact. Du haut de la tour, on pouvait embrasser ces plaines fertiles, autrefois si peuplées, aujourd'hui livrées à l'agriculture, l'emplacement du port si riche, et le canal creusé par les Gantois en 1252. C'était sur la ruine d'une ville qu'on allait relever la mémoire d'un poète.

Un double concours historique et poétique avait été ouvert; après les premiers discours, le poète lauréat fut appelé à lire la pièce couronnée. Jean van Beers se lève, il parle ou plutôt il chante, car la déclamation est un chant, et l'on voit, dans une poésie imagée et harmonieuse, se détacher tout entière la grande figure de Van Maerlant; le voici qui s'irrite de la corruption et de l'ignorance; le voici qui flagelle les nobles et les prêtres; le voici qui repousse de sa patrie les trouvères qui y répandent le poison de l'esprit étranger; le voici qui instruit le peuple et sème à pleines mains dans la langue flamande la science de son temps; le voici qui défend et propage toutes les hautes idées de justice et d'égalité, et venge le *pauvre peuple!* Le père des poètes flamands revit là tout entier, créant la science profane, pratiquant la liberté de pensée et préparant la grandeur des communes. C'était un magnifique prologue à la fête, car Van Beers est un poète.

Alors, au milieu de l'émotion produite par ces beaux vers lus avec âme, le gouverneur de la Flandre occidentale prend la parole et il proclame la fraternité des deux peuples qui célèbrent le père de leur littérature commune; aussitôt, une voix, une voix autorisée, la voix d'un savant professeur, député de l'Académie de Leyde, répond au nom de la Hollande. Après avoir salué dans Van Maerlant le « précurseur de ces principes qui bientôt, traduits en fait par les Artevelde, devaient porter la gloire de la Flandre à son apogée et faire voir à l'Europe étonnée ce que peut un peuple libre, » M. De Vries porta ses regards plus haut :

« Mais me trompai-je? s'écria-t-il. La fête que nous célébrons aujourd'hui n'a-t-elle pas un sens plus profond, une signification plus belle? Est-elle une fête pour la Flandre seule ou bien pour toute la Néerlande, autant pour celle du nord que pour celle du sud? Oui, il en est ainsi, car le grand Flamand que nous honorons en ce moment n'appartient pas seulement à vous, Belges, il appartient aussi à nous, Bataves.

« La force des circonstances politiques nous a séparés, mais

trente ans ont passé sur cette séparation, et les anciennes inimitiés sont oubliées. Si les frères ne demeurent pas dans la même maison, ils poursuivent fraternellement leur route. La Belgique et la Hollande sont plus que jamais unies par une amitié fidèle; Belges et Hollandais se préparent à célébrer dès demain déjà une nouvelle fête fraternelle. Que la fête actuelle en soit aussi le symbole et le gage. En contemplant un beau passé, nous renouvelons la promesse de tendre ensemble vers un brillant avenir. Au pied de la statue de Van Maerlant, la Flandre serre la main à la Hollande et la Hollande répond cordialement à cette étreinte. Elevons unanimement ce cri : Vive l'union entre la Belgique et la Hollande! »

C'est avec cette solennité que, sur la tombe du vieux poète, mort avant la bataille de Courtrai, deux peuples, longtemps unis, toujours frères, ont proclamé les principes de leur existence : Arrière à l'invasion des armes et des préjugés de l'étranger! mais à nous la science universelle et les lumières de la civilisation! A nous la fraternité des peuples, et, comme premier gage, comme premier exemple, la fraternité de deux peuples qui eurent des héros comme d'Artevelde et des poètes comme Maerlant. — Non! la statue du vieux Jacques n'a pas été inaugurée sur des ruines, mais sur les fondements mêmes de l'existence des peuples libres! Laissons passer les dissidences ambitieuses et les passions étroites; ne nous effrayons pas des exagérations de partis! Jamais l'égoïsme de race ne prévaudra dans nos provinces; jamais l'appât de la fausse grandeur, qu'il nous soit jeté par un Bonaparte ou par un d'Orange, ne nous détournera des nobles attraits de la liberté commune, ne nous fera abandonner cette sainte proie pour les ombres de l'unité de race! Pour nous, lorsque notre histoire, dans ses vues générales les plus vraies et les plus hautes, nous montre que cette alliance de deux races et de deux langues a donné au pays ses grands siècles de prospérité libre, nous osons en tirer des conclusions patriotiques; nous osons penser que le type de la civilisation est là, que l'égoïsme de race est borné et relativement stérile comme les mariages consanguins, et que l'union seule est largement féconde; nous osons penser qu'il fut utile à la civilisation européenne qu'entre la race latine et la race germanique, poussées à perpétuer entre elles l'antagonisme des principes et la lutte violente des ambitions, un peuple ait essayé et réalisé l'union des deux génies, et se soit

habitué ainsi, par la vie en commun, par la défense du droit, par le respect mutuel, aux conditions mêmes de la liberté des nations; que cette civilisation d'ordre composite, après avoir donné à l'Europe, dès le treizième siècle, le modèle d'une fédération démocratique, est encore aujourd'hui le type de la constitution d'une Europe libre, et que les petits peuples, parlant plusieurs langues, unissant plusieurs races, comme la Suisse, comme les Pays-Bas, comme la Belgique, sont des traits d'union entre les nations, des asiles de la liberté, des oasis de la fraternité universelle. Voilà ce que proclamaient nos communes fédérées sous d'Artevelde. Voilà ce que proclama, une heure, par la voix du Taciturne, la République des Provinces-Unies. Voilà ce que, sur les ruines de Damme, la statue du vieux poète répète à tous les rêveurs d'annexion, panlatine ou pangermanique!

LA

BATAILLE DE COURTRAI

LITTÉRAIRE.

Messieurs,

J'ai consacré deux entretiens aux poètes qui se sont inspirés de ces aventures, moins religieuses que sanguinaires et plutôt barbares que chrétiennes, qu'on a appelées la guerre sainte ; le spectacle que je viens vous présenter aujourd'hui est plus digne de l'histoire. C'est encore la guerre, cette ennemie du travail; mais pour nous, c'est le combat de la défense nationale, c'est la bataille de l'indépendance, c'est la sainte guerre du patriotisme et de la liberté!

L'époque de l'histoire de Flandre qui correspond au règne de Gui de Dampierre et dont le point culminant, le sommet glorieux, est la bataille de Courtrai, réunit tous les intérêts qui touchent l'homme dans son intelligence et dans son cœur. La poésie et la philosophie peuvent y tailler un drame ou une épopée, digne d'Augustin Thierry, de Shakespeare ou d'Homère. L'historien ou le poète mettrait en scène une belle princesse, la plus belle des filles du comte de Flandre, qui avait huit filles, fiancée au prince de Galles, arrêtée en trahison par son parrain le roi de France. Vierge douce, fière et résignée, qui passe dans la prison du Louvre une existence promise au trône d'Angleterre, pendant que le sang coule durant des années pour la venger, Philippine de Flandre représente par sa naissance une grande classe qui tombe : la féodalité; par son mariage, une

grande politique qui point pour son pays : l'alliance anglaise; par ses malheurs, les terribles épreuves de la Flandre, qui grandit chaque jour. La victoire des communes ne lui rendra ni son fiancé ni sa patrie, et la belle princesse mourra prisonnière comme pour attester que ce n'est pas la noblesse féodale qui triomphe.

Le Louvre, comme il convient à un palais de l'absolutisme, était à la fois trône et prison. A côté de la pucelle captive, comme on eût dit alors, apparaît l'impérieuse Jeanne de Navarre, reine envieuse et violente, que le luxe et la beauté des bourgeoises flamandes irrite et qui se venge du cri d'admiration qu'elles lui arrachent, par un cri de férocité jalouse : « Je me croyais seule reine ici, a-t-elle dit à Bruges, et j'en vois plus de six cents. » Puis, quand Robert d'Artois marche à la conquête de la Flandre : « Va égorger ces porcs flamands, lui crie-t-elle, et n'oublie pas d'éventrer les truies brugeoises. »

On verrait ensuite en présence, les deux souverains : l'un, vieillard doux et bon, chevalier sur le trône, avec la générosité et l'orgueil de l'ordre; auquel il a manqué d'abord de comprendre les communes autant que la chevalerie, et d'aimer mieux être un comte de Flandre qu'un pair de France; mais que l'adversité grandit, qui garde sa foi, même au roi parjure, qui préfère rentrer en prison pour y mourir, que de conseiller à son pays une faiblesse, et qui a mérité de l'histoire le surnom de Regulus flamand. C'est Gui de Dampierre.

L'autre a nom Philippe le Bel, c'est à dire un Louis XI et un Philippe-Auguste dans un seul roi. Son rêve est de dominer la France et l'Europe; ses moyens seraient la force, s'il le pouvait; mais la ruse lui est plus utile, et il se joue de toutes les choses divines et humaines. Souffleter le pape, il applaudit à Nogaret dans ce rôle, mais il préfère le poison. Déchirer une bulle à belles dents, il le laisse faire à Robert d'Artois; mais il préfère fabriquer une bulle fausse pour la brûler. S'il s'oppose au mariage de Philippine, ce sera en invitant sa filleule à lui rendre visite. S'il marche à la vengeance de Courtrai, ce sera avec une fausse oriflamme. Vainqueur, il trahira toutes ses promesses; vaincu, il réparera la honte des défaites par l'iniquité des traités, et, lorsqu'il renonce à épuiser son peuple d'impôts, c'est pour falsifier les monnaies. Le Regulus flamand a pour ennemi le roi faux monnayeur.

Autour du roi et du comte, se groupe une féodalité sans cohésion et sans principe, que le roi veut diviser pour régner, et doit discipliner pour vaincre ; noblesse agitée dans les cours, armée surannée dans les batailles, portant partout l'orgueil de la race et la présomption du courage ; classe à part, changeant de parti au gré de passions éphémères ou d'intérêts passagers, et plus attachée à son ordre ou à son suzerain étranger qu'au sol natal et aux devoirs de la patrie.

En dessous, le peuple qui se lève.

Et, si le poète ou l'historien était digne de ces beaux noms, il donnerait à cette lutte dramatique la hauteur d'une question de civilisation, il porterait son sujet dans la sphère des intérêts généraux de l'humanité. Jamais, en effet, le problème de la constitution de la société, cette grande énigme de tous les temps et de tous les pays, qui, pareille aux sphinx, a dévoré tant d'empires, n'avait été posée à l'Europe d'une manière plus menaçante, et c'est sur les bords de l'Escaut et de la Lys que va se débattre la question d'être ou de ne pas être. Aucun des principes qui se disputent le monde ne prédomine alors; aucun pouvoir n'a triomphé, pape ni roi, seigneurs ni peuple. Une sorte d'équilibre, ressemblant au chaos féodal, tient la société en suspens, comme dans un armistice. L'Église n'a pas renoncé à la lutte, car le pape s'appelle Boniface VIII; la féodalité n'est pas vaincue, car le premier pair de France est le comte de Flandre ; mais la royauté, plus forte, marche à la domination, avec plus d'énergie et plus de suite, et Philippe le Bel l'emportera, il sera maître de l'Église et du royaume, s'il soumet la Flandre. Aussi, l'Europe entière est attentive, et la France même sent que ses destinées sont en jeu. Tant que le roi n'eut devant lui que l'Église et la noblesse, il put compter sur le succès ; son habileté suffit à tout : il oppose au pape l'orgueil des seigneurs et l'indépendance des États généraux ; il sépare le comte de ses alliés féodaux : les princes voisins; de ses auxiliaires naturels : ses bonnes villes ; et il triomphe. Jusque-là, les trois adversaires représentent le même principe d'autorité ; mais la féodalité, c'est le passé ; le passé croule ; l'Église est la forme la plus dangereuse de l'autocratie, l'Église fléchit. La monarchie, plus mondaine et plus jeune, l'emporte, et la pairie de Flandre est annexée au royaume de France. Alors, un principe supérieur entre en lutte; un pouvoir naissant représentait

l'avenir : la liberté vivait dans les bourgeoisies. L'Église fléchit, la féodalité croule, place aux communes! Elles se jettent dans la bataille et tout change : victorieuses ou vaincues, elles balancent le principe opposé et suspendent ses conquêtes. La royauté, qui se croit colosse, est arrêtée par ce pygmée ; car ce pygmée tient en main l'arme de David qui s'appelle le droit. Ainsi les communes de Flandre ont tranché l'énigme sociale en faveur de la liberté du monde.

Considérée à ce point de vue, aussi vrai qu'il est haut, la défense de ce petit peuple prend de grandes proportions et une noble place dans l'histoire de l'Europe. Sa victoire ne fut ni complète ni définitive, c'est le propre des choses humaines; l'autocratie fut conjurée, sans que la démocratie fût fondée; mais que de réformes, que de franchises, posées comme des jalons sur la route des peuples! et quelles larges perspectives l'écrivain pourrait ouvrir à son sujet dans l'avenir! Car la victoire de ce peuple ne fut pas comme un météore qui passe, elle reste comme un exemple qui porte fruit, comme un titre de noblesse qui oblige une race de citoyens, comme une tradition d'honneur et de patriotisme qu'on n'oublie pas, et chaque fois que l'autocratie envahissante posera, avec le fer et le feu, la question de vie ou de mort, chaque fois, à l'Écluse, à Rosebeeke, à Gravelines, à Malplaquet, à Waterloo, ce peuple répétera le mot d'ordre de Courtrai, et ses plaines fertiles seront l'écueil du despotisme.

L'histoire de dix ans qui commence à l'arrestation de Philippine de Flandre et s'arrête au traité de 1304, a été racontée dans un grand nombre de chroniques du quatorzième siècle, en prose et en vers, en latin, en français et en flamand. Je n'ai pas à élucider ici les faits, j'ai à étudier les œuvres qu'ils ont inspirées. La bataille politique est pour nous le fond seulement du tableau, notre sujet est la bataille littéraire qui l'a suivie. Car les contradictions intéressées et les erreurs des écrivains forment une véritable mêlée, dont la vérité a plus de peine à sortir victorieuse, que Pierre de Koning et Guillaume de Juliers n'en eurent à vaincre la chevalerie française.

Dès l'abord, sauf quelque confusion de faits, à ne prendre que l'esprit des chroniques, toute l'Europe est pour la Flandre. L'Europe applaudit à l'héroïsme d'un peuple défendant son in-

dépendance. Un pareil effet moral était trop dangereux pour que le roi de France ne s'efforçât point de donner le change au sentiment public et de détourner des impressions qui pouvaient compromettre son autorité autant que son honneur. Il n'y épargna rien. Le cri de délivrance et de gloire, dont l'écho blessait Philippe le Bel au cœur, indigna un ménestrel qui servait dans son armée. Sergent de quatre-vingt-dix hommes d'armes, fournis par la ville d'Orléans, Guillaume Guiart, blessé à l'assaut du château de la Haingerie, avant la bataille de Mons en Puelle, se retira à Arras. Là, il se souvint que les Flamands avaient composé un livre où ils diffamaient la France et son roi, se raillaient du *malheur* de Courtrai, cachaient leurs pertes, tournaient le roi en mépris et sa noblesse en déshonneur. Le blessé jura d'opposer rime à rime et de raconter lui-même toute la campagne :

J'en fus à trop grande détresse
Et me prit au cœur volonté
Que, si Dieu me donnait santé,
Contre ce livre, un en ferois
Où leurs bourdes redresserois.

Cette tâche n'était pas bien difficile : il suffisait de donner un style d'épopée à des fables, propagées dans l'intérêt des vaincus. Guillaume Guiart ne va pas seul à cette bataille nouvelle : un autre poète, Godefroid de Paris, est son tenant d'armes ; et les *Grandes Chroniques de Saint-Denis, la Chronique anonyme de Philippe le Bel et de Gui de Dampierre*, la chronique qui porte le nom de son éditeur Denys Sauvage, et plusieurs autres, toutes en français, le précèdent ou le suivent à l'assaut. Cependant, même dans le camp littéraire français, nous verrons percer la vérité des événements ; tant le vrai s'impose aux consciences et domine les partis.

Cette histoire se divise en périodes bien distinctes, dont chacune est marquée d'un fait saillant, d'un événement grave, que les chroniques se disputent.

Le drame s'ouvre entre le pair et le roi par l'arrestation du comte de Flandre et de sa fille. Aussitôt, le feu commence sur toute la ligne. Écoutez les *Grandes Chroniques* de Saint-Denis :

« En cest an ensement, Gui le comte de Flandre, occultement

et céléement, contre son seigneur, le roy de France, au roi d'Angleterre allié, vint avec sa fille à Paris, laquelle il vouloit envoier en Angleterre pour espouser au roy d'Angleterre Édouart. Lors, par le commandement le roy Phelippe, roy de France, avec icelle furent détenus en garde, mais icelle fille après ce demoura avec les enfans le roy, pour estre ensegniée et nourrie avec eux; et le comte assez tost après fu delivré. » (Ed. P. Paris, V. 107.)

Une chronique latine de Flandre riposte aussitôt et nous tombons dans l'extrême contraire :

« Philippine, la plus belle de toutes, fut promise à Édouard le Grand, pour son fils aîné Édouard, qui devait la prendre en mariage. Alors, le roi de France mande Philippine à Paris pour prendre congé de son royal parrain, avant de se rendre en Angleterre; mais c'était une ruse. Dès que Philippine, à la demande du roi, fut arrivée à Paris, avec une suite noble et nombreuse, tant de chevaliers que de dames et de demoiselles, la reine fit empoisonner en secret la fiancée du roi d'Angleterre et étrangler ses compagnes, qui furent jetées les unes dans la Seine, les autres dans une fosse de sable. »
(Desmedt, I, 161.)

Une chronique flamande publiée par MM. Blommart et Serrure met les mêmes accusations dans la bouche de Gui de Namur :

« Illustres Flamands, dit-il en s'adressant à l'armée avant la bataille de Courtrai, n'oubliez pas la mort perfide que la reine a fait subir à ma sœur et à ces nobles filles de Flandre, misérablement étranglées et jetées dans un sac à la Seine! »

Ces deux récits s'éloignent également de la vérité. Une chronique flamande rimée insiste avec raison sur la bonne foi du comte de Flandre, et deux chroniques, en prose française, favorables à la France, rétablissent les faits avec des détails circonstanciés qui ne permettent pas le doute.

« Le comte, dit le poète flamand anonyme, avait pris l'invitation en bonne part, et croyait être bien reçu et sans tromperie par le roi qui s'appelait Philippe le Bel. Le roi avait été le parrain de cette pucelle qui portait son nom, et c'était là une autre raison qui faisait croire qu'il était appelé pour un bon motif. » (Desmedt, IV, 767.)

Deux chroniques françaises racontent l'entrevue, je citerai celle de Denys Sauvage :

« Le comte de Flandre feit moult grant appareil pour envoyer sa fille en Angleterre (il ne s'en cachait donc pas). Mais le roy de France feit dire au comte, ainsi que ce ne fust pas de par luy, que moult se tiendroit le roy de France mal payé, s'il envoyoit sa fille outre mer, sans prendre congé de luy. Par quoi fust tantost conseillé qu'il alast vers le roy de France et menast sa fille avec luy; dont il feit que fol. Le comte Guy et sa fille feirent leur appareil et alèrent à Corbeil et là trouvèrent le roy et la royne Jehanne, qui estoit sa femme. Le comte prist sa fille et la mena devant le roy et lui dit : Sire, voyez cy vostre cousine qui a pleu à Édouard d'Angleterre, si ne veut pas partir de vostre royaume sans prendre congé de vous. » Tantost le roy respondit : « En nom Dieu, sire comte, ainsi n'ira mie. Vous avez fait aliance à mon ennemy sans mon sceu. Parquoy, vous et elle demourerez devers moy. » Tantost, feit le roy mener le comte au Louvre et le tint en prison et sa fille avec luy. »

Ce guet-apens, cette *félonie*, comme l'appelle Wieland dans ses *Antiquités de Flandres*, soulève l'indignation de la noblesse flamande. Le comte en appelle aux deux tribunaux suprêmes du temps : la cour des pairs et la cour de Rome. Pressé par le pape, pressé par sa cour et par les fils du comte, Philippe le Bel rend Gui à la liberté, mais il garde sa fille, et le comte et ses fils ont dû souscrire à un humiliant traité. Ce qui n'empêche pas Guillaume Guiart d'ajouter :

Le roi ne le daigna poursuivre.
(*Édition Buchon*, II, 151.)

Une fois libre, Gui s'allie au roi d'Angleterre, assemble sa noblesse à Grammont, s'assure de l'appui du pape, repousse les sommations du roi, se déclare solennellement délié de toute fidélité et répond à ses ambassadeurs que, si le roi veut en savoir davantage, il vienne au *bout de sa terre*.

Le roi en effet marche aux frontières de Flandre et la guerre commence. Guerre cruelle :

« Toute la terre de Flandre, de Douai à la Lys et au delà, dit une chronique latine, est pillée, dévastée, incendiée; ni une maison, ni une église n'échappe au feu, pour abriter les

gens du roi. Oh! quelle pitié eût saisi le cœur d'un chrétien à voir les prêtres et les moines, les veuves et les vierges, chassés nus de leurs monastères et un grand nombre inhumainement frappé du glaive. » (DESMEDT, I, 163.)

Guerre malheureuse, où la trahison accumule les désastres! Abandonné de son peuple, — qui était mécontent de lui et de ses alliés et agité par les intrigues du roi, — mal soutenu par la féodalité du pays qui hésite, par l'empereur qui se laisse acheter, par le roi d'Angleterre qui fléchit, trahi à Bulscamp par une partie de la noblesse et du clergé, trahi à Furnes par son bailli même qui passe à l'ennemi avec ses troupes, trahi à Lille par Robert d'Achies, le comte voit tomber sa puissance pièce à pièce, triste représentant de la féodalité qui se dissout. Guillaume de Outre a résumé cette guerre en quelques vers latins, où une recherche de forme, défaut usité alors et qui consistait à faire rimer la césure avec la fin de l'hexamètre, produit un effet qui peint bien cette chute coup sur coup des villes de Flandre, comme les branches d'un chêne sous la hache du bûcheron.

Insula firmatur, obsessa fit ut capiatur;
Ipsa reluctatur, tandem fame superatur;
Curtracumque datur inimicis et spoliatur,
Comene turbatur, gladiatur et incineratur;
Furnis flammatur, ubi sexus uterque necatur;
. . . .
Flandria vastatur et pars sua magna crematur;
Brugis vallatur et rex in ea dominatur;
Dam restauratur, comitique suo revocatur;
Pars ibi mactatur, pars autem fune ligatur.
. . . .
Francia lætatur. De fine tandem dubitatur.
(DESMEDT, II, 731.)

Le pape cependant s'était prononcé pour le comte de Flandre; sa sentence ordonnait que Philippine fût rendue à son père. Vain arbitrage, que ne sanctionnait pas la force! Robert d'Artois déchire la bulle à belles dents et la papauté est humiliée autant que la Flandre vaincue. Les Flamands avaient su résister aux empiétements de l'Église, et ils y résisteront bien des fois encore. Mais la papauté était alors comme le conseil

suprême des peuples chrétiens, grande institution, si, fondée sur un meilleur principe, elle eût moins prêté aux éternelles prétentions de la théocratie! Le moyen âge y rêvait l'arbitre supérieur de la paix des nations, ce que nous demanderions aujourd'hui à un congrès international et permanent de la fédération des peuples. Gui de Dampierre fit appel à cette haute cour des chrétiens. Ce fut en vain. Compromise par les Hildebrand, la papauté commençait à perdre sa puissance sous les coups de Philippe le Bel; Boniface VIII est le dernier héritier du génie de Grégoire VII.

Une nouvelle trahison achève le comte de Flandre, qui offre de se rendre à merci; le frère du roi lui promet de bonnes conditions s'il va se jeter avec sa suite aux pieds du trône. Gui croit encore à la bonne foi du roi. Philippe ne daigne prononcer une parole et le fait mener en prison, avec deux de ses fils et cinquante chevaliers flamands, fidèles au malheur. C'est à ce moment du récit que Guil. Guiart, pour donner une rime riche à Audenarde, appelle les Flamands *la gent renarde*. Est-ce par euphémisme?

Voici cette scène :

« Or, vous dirons du comte Guy de Flandres et de ses enfants qui à Wuinendale estoient, quant ils veirent qu'ils eurent le champ perdu et que leurs gens leur failloient du tout, feit le comte traiter par devers le comte de Valois que pour Dieu il voulsist tant faire par devers le roy, qu'il le voulsist recevoir à mercy. Tantost le roy assembla son conseil : car le comte de Valois emprit la chose et mostra comment le comte de Flandres l'avoit fait requerre qu'il le voulsist recevoir à mercy. Si fut déterminé, du conseil du roy, que, si le comte de Flandres et ses enfans, vouloient venir à Paris et eux mettre en la volonté du roy, qu'ainsi seroient receus, et autrement non. Quant messire Charles eut la response du roy, il prit avec luy le comte de Savoie et veint à Bruges, et envoyèrent par devers le comte de Flandres, et lui mandèrent la response du roi de France, et fu tant la chose traitée que le comte Guy de Flandres et missire Robert de Béthune et missire Guillaume s'accordèrent à ceste chose, sauf ce que le comte Charles et le comte de Savoye les asseuroient de leur vie. Mais onques messire Philippe, le tiers fils, ne s'y voulut accorder : ains s'en ala hors du païs et demoura dehors un espace de temps. Le comte de Flandres, avec ses deux fils et moult de chevaliers de son païs, s'en alèrent devers le roy, qui lors estoit en son palais et la royne aussi. Quand les novelles vindrent que le comte de

Flandres se venoit rendre, la royne se mist aux fenestres, mais onques le comte ne sire Robert son fils ne la regardèrent, ains passèrent leurs chefs baissés. Mais Guillaume osta son chaperon et salua la royne. (*Il avait épousé la fille du connétable de France.*) Quant ils furent venus au perron, le comte et ses enfans descendirent, et le comte de Savoie les mena devant le roy. Là s'agenouillèrent et se rendirent, et se meirent du tout en sa voulonté. Le roy les regarda, mais mot ne leur disoit; ains les feit issir hors et puis ordonna que le comte fust mené à Compiengne, et là fut mis en prison en une foult forte tour de marrien, telle que chacun le pouvoit veoir; et sire Robert, son fils, fut mené en prison au chastel de Chinon, et sire Guillaume fut mené à Montlehéry, et les aucuns des autres chevaliers furent menés en prison en Auvergne, à la Nonete. » (Denys Sauvage, 84.)

L'anonyme de Denys Sauvage qui raconte cette scène, ajoute :

« Après ces choses... feit-on par toutes les villes de Flandres les offices et mandemens de par le roi de France. »

La Flandre est donc annexée à la France. Le vieux lion cède partout la place aux fleurs de lis. La patrie de Bauduin de Constantinople et de Philippe d'Alsace appartient à Philippe le Bel. Le comte en prison, les nobles captifs ou traîtres, les alliés dispersés ou haïs du peuple, les villes vaincues, qui vont être démantelées, et tout se faisant au nom du roi, que reste-t-il au pays ? Le pays accepte le vainqueur; Douai, Lille, Courtrai, Dam, Ardenbourg l'accueillent en roi ; Gand lui fait une réception splendide : « Ils dépensèrent bien jusqu'à 27 mille livres » dit un chroniqueur latin, le Moine de Gand. Bruges lui prépare de non moins belles fêtes. « Le roi, dit Michelet, ne soupçonnait pas lui-même l'importance de sa conquête. » Il la comprit à voir ce luxe, succédant à la défaite. L'annexion est-elle donc consommée? Non! messieurs, non! *De fine tandem dubitatur,* a dit le poète. La Flandre féodale seule est vaincue, la Flandre communale va entrer en scène.

« Le roi, dit le moine de Gand, vint à Gand en grande pompe et gloire, pour visiter le pays au milieu des jeux, mais ces jeux devinrent pour lui et les siens l'occasion des plus cruels désastres. »

Tant qu'il faisait la guerre au comte, le roi, pour détacher

les communes de son parti, avait pu flatter leurs instincts de liberté, se prononcer pour leurs droits, leur ouvrir le commerce de ses États, leur promettre l'abolition des maltôtes ; et, en entrant dans ses bonnes villes, il avait dû jurer leurs priviléges. Mais, une fois comte lui-même et maître et roi, le tyran et l'exacteur ne devait pas tarder à reparaître et, s'il avait vaincu, ce n'était certes pas pour la prospérité et la liberté des communes.

Déjà, pendant la guerre, un court colloque entre le roi et Charles de Valois, rapporté par une chronique française encore manuscrite, avait pu faire juger l'avenir :

« Vous m'avez amené guerroier en Flandres qui est par renommée l'un des plus riches païs du monde... il faut que, à ma bienvenue, ces Flamens me facent un ayde de deux cens mille frans.
— Sire... Flamens, par renommée, sont fiers ; et par doulceur les convient attraire.
— Vous en saurez bien faire, dit le Roy... » (Paris, Ms. N° 8380. fol. 118).

Le premier voyage du roi met tout aussitôt en présence les deux pouvoirs.

Cette pompe de fêtes et de jeux, qu'affectionnent les populations flamandes, ne marche guère en Flandre qu'accompagnée de réclamations de priviléges. Il semble que de tout temps ce peuple n'aime tant à faire étalage de ses richesses matérielles qu'à l'appui de ses trésors politiques.

« Au moment de son entrée à Gand, dit le frère mineur de Gand, la Commune vint à sa rencontre et, poussant de fortes acclamations, lui demanda avec instance d'être libérée d'une lourde exaction qui frappait, à Gand et à Bruges, toute marchandise et spécialement la cervoise et l'hydromel et qu'on appelait à Gand la maltôte, à Bruges l'accise. Le roi, vu son nouvel et joyeux avénement, y consentit. » (Desmedt, I. 379).

Bruges veut suivre l'exemple ; ses magistrats léliards le lui défendent, sous peine de mort. Alors la scène change : ce déploiement de luxe n'est plus une marque de bienvenue, mais un signe de force, et l'hommage prend les allures de la menace.

« La commune offensée, dit le même chroniqueur, resta muette sur le passage du roi, ce dont le roi s'étonna fort. »
(I. 380.)

Ce luxe qui jette l'envie au cœur de la reine, ce silence qui porte la terreur dans l'âme du roi : voilà en deux traits tout le peuple flamand.

Ce silence annonçait les Matines de Bruges. Presque aussitôt, l'émeute gronde et Pierre de Koning apparaît.

Les chroniqueurs français négligent ces deux épisodes de la joyeuse entrée du roi ; tous sont d'accord sur les causes du soulèvement et sur le caractère de Pierre de Koning. Mais, quand les Matines de Bruges sonnent, les avis se partagent : Guet-apens, disent les uns ; bataille, disent les autres.

Les causes sont la tyrannie et les exactions des agents du roi :

« Ils s'efforçaient, dit en frémissant le moine de Gand, de réduire toute la Flandre à la plus grande servitude et d'anéantir toutes ses libertés, ce qui souleva la haine du peuple. »
(Desmedt, I. 379.)

Godefroid de Paris ne parle pas autrement :

Messire Jacques de Saint Pol
Fut la cause de cet outrage ;
Par coutume et mauvais usage
Qu'il voulut en Flandre lever,
Il fit les Flamands soulever ;
Par avarice et convoitise
La guerre fut en Flandre mise.
(Buchon, IX. p. 18.)

Mézeray, cherchant à expliquer par la laideur physique la difformité morale, parle en ces termes :

« Ces peuples, irréconciliables ennemis de l'injustice et de l'oppression, ne purent souffrir les violences et les impôts dont leur jeune gouverneur, Jacques de Chatillon, les vexoit, par les méchans conseils de Pierre Flotte, homme violent et avare; aussi étoit-il borgne. »

Pierre de Koning aussi était « aveugle d'un œil, » comme dit Villani. Laissons faire son portrait aux ennemis :

« Or, avint, dit la chronique anonyme de Philippe le Bel, l'une des plus partiales de toutes, que en ce temps avoit à Bruges

un homme que on appeloit Pierron le Roy, qui estoit petit de cors et de povre lignage et estoit tisserans, et à tistre avoit toudis waaignet son vivre et n'avoit onques eu vaillant, quant la were commencha, X livres, ne nus de son lignage aussi. Mais il avoit tant de paroles et d'autre part il savoit si bel parler que ch'estoit une fine merveille, et pour chou li tisseran, li foulon, et li tondeur le créoient tant et amoient, qu'il ne seut cose dire ne commander qu'il ne fesissent. » (Desmedt. IV. 467.)

Van Velthem est plus naïf :

« C'est remarquable qu'un tisserand, presque un nain, ait ainsi dominé toute chose. Cela est plus étonnant que si le ciel tombait. Car ce Pierre, étant petit de corps, sans naissance et sans richesse, se mit au dessus des rois. »

Le portrait du chroniqueur français est un grand éloge. Cet ouvrier, pauvre et ignorant, qui, à soixante ans, doit gagner au jour le jour le pain de sa famille, mais qui devient éloquent au service du droit, qui possède l'influence du patriotisme et qui mène un peuple à la victoire, que peut-on rêver de plus beau pour honorer le nom d'homme et pour représenter la vraie grandeur du peuple! Villani, qui imite ce portrait, n'a-t-il pas raison d'ajouter : « Il poussa son pays aux grandes choses et c'est justice que l'on fasse mémoire de lui! *E bene ragione di fare di lui memoria.* »

Nos chroniqueurs racontent avec une émotion patriotique les épisodes qui précèdent et décident les Matines de Bruges : les réclamations, la grève d'un peuple qui ne veut pas travailler pour ses tyrans, l'émeute à Gand, à Dam, à Bruges ; les menaces des gens du roi ; enfin, les Matines de Bruges.

Lorsqu'un homme injustement enchaîné brise ses chaînes en tuant ses bourreaux, peut-on le nommer traître et meurtrier? Combien à plus forte raison un peuple qui frappe, comme il peut, les geôliers de sa liberté! Telles furent les matines de Bruges. La lutte avait commencé; Chatillon était entré dans la ville pour la châtier ; les patriotes en étaient sortis en armes; « Le gouverneur menaçait de pendre le lendemain les bourgeois suspects et d'en faire une grande correction, » dit la chronique rimée flamande anonyme. Ainsi, la terreur croissait d'heure en d'heure, et le prêtre Louis Van Velthem, qui a écrit une chro-

nique rimée du Brabant, rapporte un épisode qui, vrai ou faux, montre bien l'alarme qui se répandait dans toute la ville :

« Il y avait là un chevalier craignant Dieu, il se leva avant le jour et fit seller son cheval, il paya son hôte et prit congé de son hôtesse. — Seigneur, lui dit-elle, que veut dire cela? et quelle nécessité vous force à partir ainsi? — Femme, dit-il, je ne suis pas volontiers en ce moment à Bruges. Le peuple est vendu, on va le tuer par le fer; pour cela je pars. On en fera le massacre le plus épouvantable qui fut jamais dans une ville. — Seigneur, dit-elle, est-il vrai? — Oui, femme, et c'est le seul motif pour quoi je pars, je ne veux pas être présent à un tel désastre. Personne de nous dans la ville ne s'est dépouillé de ses armes cette nuit. — Alors l'hôtesse dit aux siens qu'ils prissent garde à eux, et répandit la nouvelle dans le public. C'est ainsi que le meurtre projeté fut connu ; aussitôt les portes sont fermées, le peuple sort en grande masse, armé, cherchant les Français, dans les maisons, dans les rues, dans tous les coins, et avant qu'ils puissent parler, ils sont morts. » (P. 232.)

Le peuple doit être châtié au point du jour; au point du jour, *circa ortum solis*, il se défend en attaquant. Les chaînes des rues sont tendues, ce sont les barricades du temps. Les femmes jettent les meubles par les fenêtres pour écraser l'ennemi et embarrasser sa marche. La ville se lève ; l'attaque, le carnage, le combat commencent à la fois et se confondent. Ne voilà-t-il pas les caractères bien connus de la défense légitime des peuples opprimés ?

Le moine de Gand discute :

« Les Français prétendent, dit-il, qu'ils ont été tués en trahison; mais je puis dire, d'après mes investigations sérieuses, que, s'il y eut complot, peu de Brugeois le connurent, et je n'ai pu même en acquérir la preuve. Ce sont eux bien plutôt qu'ils doivent accuser, eux qui, sans prudence, sont entrés dans une ville ouverte, au milieu d'une si grande multitude de leurs ennemis mortels, puissants, bien armés, et qu'ils avaient presque poussés au désespoir. »

Mais référons-nous-en à un chroniqueur qui n'est pas suspect, maître Guillaume Guiart. Guillaume Guiart crie à la trahison, mais il raconte aussitôt la bataille : Cruauté, dit-il, et il donne

les épisodes du combat, montre les Français se ralliant à la voix d'un de leurs chefs :

Vers le grand marché nous traions,
Car, si là nous pouvons étendre,
Grand bataille devons attendre.

Tout son récit est un combat de rue :

L'estrif et la noise commence.
. . . .
Grand fut la noise emmi la rue,
Et la bataille bien férue.

La bataille ! Le mot y est ! Et nous, messieurs, dans une époque qui a vu tant de journées pareilles, nous connaissons le vrai nom de cette bataille *emmi la rue*, c'est une insurrection populaire.

La colère du roi fut grande. En une nuit, il perdait toute la Flandre :

Ainsi, fut, du soir au matin,
Toute Flandre mise en la main
Des Flamens.

dit Godefroid de Paris.

Philippe le Bel court à la vengeance ; il s'y acharnera ; mais en vain.

Sa première tentative fut malheureuse. Elle s'appelle la bataille de Courtrai ! Cette fois, le combat des rues a fait place à la bataille rangée ; les bourgeois contre les chevaliers, les tisserands et les bouchers contre les nobles, la Flandre du peuple contre la France du roi ! Philippe le Bel a donné des ordres terribles : la Flandre doit être détruite. Le général français Robert d'Artois a peint sur sa bannière un balai en flammes, pour montrer qu'il veut détruire, balayer et brûler la Flandre. Chatillon apporte des tonnes de cordes pour pendre les Brugeois. Aussitôt, l'effet suit la menace.

« Ils n'épargnaient, dit le moine de Gand, ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards décrépits, tuant tout ce qu'ils ren-

contraient et décapitant même les images des saints dans les églises, comme s'ils étaient des Flamands vivants. Mais, au lieu de faire trembler les Flamands, cette violence les remplit d'une ardeur et d'une fureur nouvelles pour le combat. »

(Desmedt, I, 390.)

La cause des Flamands était sainte et les chroniqueurs français en témoignent :

« Ceux de Bruges, dit la Grande Chronique de Saint-Denis, estudians et cuidans mourir par la justice, libéralité (les auteurs flamands disent liberté) et franchise du pays. »

Godefroid de Paris donne les deux opinions : l'éternelle haine et révolte des Flamands contre les royaux de France, d'un côté; de l'autre, la défense légitime du droit, et il ne sait *qui en croire*. Mais il expose avec netteté la cause flamande :

Ils ne payeront plus de servage,
Mais défendent leur héritage.
Et ne doivent pas être haïs
Si ils défendent leur pays.

Ce que les Français essayeront de rabaisser, ne pouvant la nier, c'est la victoire. L'histoire de la bataille de Courtrai est bien simple : les Flamands avaient pris une bonne position, appuyés sur la Lys, défendus en avant par un de ses affluents, le ruisseau de Groninghe. Les Français connaissaient cette plaine pour l'avoir traversée et ils avaient de bons guides, non le petit pâtre de Waterloo, mais de nombreux chevaliers flamands et entre autres Guillaume de Mosehere, le seigneur même du lieu, dont le château était au haut de la montagne, dit Van Velthem. L'armée populaire était toute de fantassins, les chevaliers s'étaient mis à pied comme les bourgeois pour leur inspirer confiance. Le roi avait aussi une troupe de manants, mais la chevalerie française méprisait cette piétaille et faisait état de l'infanterie flamande comme de *poules mouillées*, dit Oudegherst. Le premier choc fut entre les deux corps d'archers, et, soit que l'attaque des Français eût été rude, soit que les Flamands ne fussent pas aguerris, soit plutôt qu'ils voulussent, par une fausse retraite, attirer l'ennemi sur un terrain choisi, les Flamands reculèrent. Alors, l'orgueil des chevaliers français n'y tient pas! La canaille va seule décider la victoire! Ar-

rière les manants! et l'armée, la véritable armée royale se précipite. Le ruisseau amortit le premier choc, si redoutable, de la *furie française;* puis, cette charge à travers tout jette le trouble dans l'infanterie du roi, lui ôte son premier succès, et la bataille commence d'une manière avantageuse pour la Flandre. Cette bataille fut chaude, longue, obstinée. Groupés en une seule masse, fermes comme le roc, les Flamands attendent la chevalerie française, comme le chasseur, l'épieu à la main, attend le sanglier, dit Godefroid de Paris, et la chevalerie va se briser contre cette forêt de *gaedendags*. Le combat fut terrible. Tout ce qui fuit est arrêté par le fossé et est massacré. Les Flamands vainqueurs n'ont plus de frein; un frère lai de l'abbaye voisine, le frère Jean des Entomeures flamand, se jette au carnage et tue le comte d'Artois. On eût dit des tigres dans une étable, dit la Chronique de Saint-Denis. Ainsi, les manants, la piétaille, les poules mouillées triomphèrent de la chevalerie française.

Cette vérité des faits ne pouvait guérir la vanité des vaincus. On inventa toute sorte de fables pour y mettre un baume. Le clergé avait pris parti pour les bourgeois. Guil. de Juliers était archevêque, il avait quitté la crosse de l'Église de Cologne pour prendre l'épée du comte de Flandre. On en fit un sorcier qui avait vendu son âme au diable. La bourgeoisie à pied a triomphé; ce n'est pas par son courage, c'est par la ruse; ce ne sont pas des hommes qui ont vaincu les Français, c'est la matière. Vous connaissez tous ce fameux chemin creux de Waterloo et la charge de cavalerie qui s'y engouffre. Cette fable remonte à l'an 1302. Seulement la fondrière est un ruisseau qui s'enfle dans l'histoire, devient une rivière, puis un marais, puis un canal en demi-lune, enfin, un gouffre de bourbe; et, si quelque chroniqueur n'en parle pas, M. Michelet ne manquera pas de lui dire que c'est sans doute pour rehausser la gloire des Flamands.

Ce n'est pas qu'on néglige les autres causes du désastre. On s'accorde à accuser la présomption des chevaliers :

« Y furent les Franchois desconfis par lor orgheuil, dit une « *Chronique anonyme des Pays-Bas et de France.* »

(DESMEDT, III, 127.)

« Nos soldats, trop présomptueusement confiants dans leurs

forces, méprisaient les bourgeois comme des rustres », dit le deuxième continuateur de Nangis, et la scène où les chevaliers, enviant la victoire aux archers, se précipitent à un succès qu'ils croient certain, est rimée par les deux poètes de cette guerre.

Sire, ces vilains tant feront
Que tout l'honneur emporteront !

fait dire Guil. Guiart au sire de Villepaiele.

Faisons retirer la piétaille,

crient les chevaliers, dans Godefroid de Paris,

Ils ont très bien fait leur devoir;
Or, nous convient l'honneur avoir.

Mais ce motif ne pouvait suffire. Et pourquoi avouer ses fautes, quand un gouffre de bourbe permet d'accuser la ruse des ennemis et le hasard des combats? Van Velthem signale déjà cette tactique. Van Velthem est contemporain, c'est un esprit naïf et de bonne foi. Il dit ce qu'il a vu ou entendu. Il était curé de Sichen en 1304, curé de Velthem en 1313; son *Spiegel historiael* s'arrête à l'an 1316. Il était Brabançon, il écrit pour le sire de Voorn. Le duc de Brabant était allié du roi; il avait assisté à la réunion des pairs qui avaient à juger l'arrestation de Philippine, et son chroniqueur dit qu'il voyait d'un meilleur œil la guerre que la paix. Un jour, le poète lui-même l'entendit s'exprimer ainsi :

« Si je pouvais voir le roi entrer en guerre avec Gui, je ne m'y opposerais pas. Car je vous le dis sans détour, si j'avais déjà un pied en paradis, je l'en retirerais pour courir à cette bataille. »

Ce duc connaissait les chansons de gestes. Nous avons déjà vu et l'on trouve plusieurs fois dans le poème des Lorrains une phrase pareille.

Van Velthem n'est donc pas suspect; cependant il fait justice de cette *plaisanterie,* de cette *tromperie,* comme il l'appelle.

Guil. Guiart tient à cette plaisanterie, il y revient à plusieurs reprises. Le gouffre de fange arrête le premier choc et engloutit les fuyards. En vain, dirait-on que tant d'hommes et de che-

vaux ont dû combler ce ruisseau, et Mézeray parle de ce pont de cadavres ; mais ce pont sert aux Flamands, non aux Français. Écoutez le sergent Guiart :

Courent vers le fossé tremblant ;
Pour passer s'y entre-confondent,
Chevaux tombent, cheveux s'effondrent ;
Les plus droits y deviennent courbes,
Chevaliers tombent dans la bourbe.

Guiart n'a guère de style ; il est verbeux et lourd. Godefroid de Paris est plus poète, poète par la forme, poète par la pensée. Guiart n'est qu'un sergent ménestrel, Godefroid doit être un bourgeois philosophe. Il donne la charge de chevalerie, mais il y ajoute des considérations élevées.

Tout ainsi, la chevalerie
Vint au marais par sa folie.
Ce fut vrai et ce n'est pas jangles
Que les chevaux jusques aux sangles
Se jettèrent dedans la fange.
. . . .
Et de tant plus qu'ils s'efforçoient
D'en sortir, plus ils s'enfonçoient,
Et, quand l'un l'autre aider vouloit,
Chacun d'eux arrière tomboit.
. . . .
De Dieu seul vint ce vengement,
Qui leur montre, c'en est la somme,
Que victoire ne vient pas d'homme,
Mais de Dieu qui est dans les cieux,
Qui met à fin les orgueilleux.

Le poète ne s'arrête pas là. Les Flamands attribuèrent aussi la victoire au Dieu de la justice. Mais Dieu, c'est encore un vainqueur, et ce sont les vaincus qui veulent avoir triomphé. « Si les Français furent vaincus, ce fut sans bataille ; les morts eux-mêmes se sont vaincus et c'est être encore vainqueurs :

Je dis que déjà morts estoient
Quand défendre ne se pouvoient ;
Je dis qu'aux morts, c'est chose voire,
Non aux vivants fut la victoire.

Car eux-mêmes se déconfirent,
Quand dedans le marais chéirent,
L'un dessus et l'autre dessous.
. . . .
Ils se mirent la hart au cou
Quand ils s'occirent *sans bataille.*

Ce n'est pas tout. Robert d'Artois est tombé percé de vingt coups mortels ; n'importe! C'est lui aussi qui fut vainqueur de lui-même : *Ce qu'il eut, il le fit;*

Il eut victoire et fut vaincu!

Il ne manque, comme vainqueur suprême, que le mot de Cambronne!

Les chroniqueurs flamands n'ont pas autant d'imagination, et nous ne savons pas *déposer du sublime* dans l'histoire. Le Moine de Gand raconte sobrement cette bataille, et lorsqu'il épanche sa passion contenue, c'est en quelques mots profonds :

« Ainsi, par la grâce et la volonté de Dieu, des tisserands, des foulons, des hommes du vulgaire, à pied, mais forts et courageux, ayant de bonnes armes, de bons cœurs et des chefs expérimentés, renversèrent la fleur de la chevalerie, et la splendeur et la puissance de cette grande armée française fut anéantie et changée en un fumier destiné aux vers, *stercus et vermis.* » (Desmedt I, 390).

Le danger de ces fables de la vanité nationale est grand, messieurs; elles font considérer aux peuples des défaites méritées, de justes réparations des fautes ou des crimes de leurs despotes, comme des coups du hasard à réparer, comme des malheurs à venger. Le devoir et la liberté s'oublient devant ces passions mauvaises, et l'honneur, mal compris, sert, dans des représailles sanglantes, les projets de la tyrannie.

Philippe le Bel appelle aussitôt son royaume à la vengeance. Il convoque le ban et l'arrière-ban : « Car on ne se souvient pas, dit la charte, que la France en ait eu jamais autant besoin. » Il marchera de sa personne au combat, il ne rentrera au Louvre que vengé.

La France répondit à l'ordre de son souverain. Mais la Flandre aussi entendra l'appel de la liberté.

Une première campagne échoue misérablement et vraiment *sans bataille* cette fois.

Le roi a 100,000 hommes, d'autres disent 140,000; ils sont 10 contre un; il a juré d'exterminer ces bêtes sauvages; il les voit prêtes au combat et il recule, négocie et rentre au Louvre sans vengeance. « Son armée eût pu conquérir le monde, dit le continuateur de Nangis, et il retourna en France sans gloire, suivi des sarcasmes de tous ses ennemis. »

Un peu de vue politique ou de sincérité eût fait comprendre d'où venaient les hésitations du roi, qui avait perdu la fleur de sa chevalerie et qui comptait peu sur l'armée des manants, et comment l'attitude d'un peuple, décidé à vaincre encore ou à mourir, avait arrêté l'envahisseur. Les chroniqueurs inventèrent de nouvelles histoires. Le roi d'Angleterre, disent-ils, fit plus pour la Flandre avec une parole que s'il lui avait envoyé 30,000 soldats. Il feignit d'avoir un grand secret, qu'il confia à une image de la Vierge, en présence de sa femme, sœur du roi : « Image, dit-il, c'est gran domage que le roy de Franche est traïs et qu'il n'a princhе en son ost qui ne l'ait tray et vendu à Flamens. » *Chron. des P.-B.* Desmedt, III, 125.

La reine, ajoute-t-on, prévint le roi qui recula.

Toutefois, cette fuite, que Guiart, de son côté, attribue aux rigueurs de l'hiver, souleva l'indignation populaire et Godefroid de Paris s'en fit l'écho, dans une longue et dure satire.

Roi, vous avez eu le cœur lâche,
Pensez aux fossés de Courtrai !

. . . .

Et l'on dit, roi, que sur la joue
Dormez, mais ceux de Flandre veillent
Bien y parut à Vittery
Où les Flamands le feu jetèrent,
Lorsque vos gens le camp levèrent,
Et vous, vous y étiez présent.

. . . .

Et en France vous retournâtes
Chasser en la forêt de Bière.
Cette chasse au royaume est chère.

. . . .

L'année mil trois cent et trois,
Pour venger le comte d'Artois,
Le roi manda, de son barnage,
Ce qu'il eut et son vasselage;
Et s'en vinrent devant Douai;
Mais Flamands n'en eurent esmai,

Mais tous les jours les attendirent
Et assez de reproches firent
Aux Français, puis dirent au roi
Qu'il s'en allât devant Courtrai,
Aux fossés ses gens repêcher,
Et puis qu'il s'en tournât coucher,
Ou chasser dans le bois de Bière.
En tel guise et en tel manière,
Furent devant Douai Français
Comme l'espace de deux mois.
Puis ont une trève bâtie
Qui ne valait pas une alie.

. . . .

Ce n'est mie honneur, c'est honte!
Le roi est dur ensemble et tendre,
Dur aux siens, doux aux étrangers.

. . . .

S'il avait cru les gens d'État,
Il eût déjà échec et mat
Fait les Flamands; mais il croit ceux
Qui pour les Français sont haineux,
Et qui aux Flamands sont amis,
Et son royaume à honte est mis!
France est tournée en serveté!
Car Français n'y sont écoutés!

. . . .

Mais se perd la chevalerie,
Et demeure hocqueterie.
La France est pleine d'avocats!
Les chevaliers de bons États
Qui voient la France mal tournée
Et en servitude tournée,
Quittent le pays et s'en vont;
Car Français sont et francs ne sont.

Ce dernier vers est beau. Être français et n'être pas libre, quel noble et quel saint motif pour quitter sa patrie! Le bourgeois de Paris est plus poète que le sergent d'Orléans et son sentiment politique annonce Étienne Marcel. Qu'auraient pu dire de plus les vainqueurs contre le roi? La chronique perdue qui scandalisa tant Guil. Guiart était moins mordante, je le gage. Qu'est-il besoin de railler des vaincus, lorsqu'on peut fêter sa délivrance? Mais, quand ce sont les maux de sa patrie qu'on a à venger et qu'on les sent vivement, l'indignation ne se modère point et l'on a des accents de colère pour maudire sa servitude et son deshonneur, pires que la défaite.

Deux campagnes nouvelles se suivent coup sur coup, l'une où le roi ne vient point et où les succès se balancent; l'autre que Philippe commande et qui se termine par un traité.

Un traité, ce n'est pas ce qu'avait juré Philippe le Bel. Il n'a rien menagé pour la destruction de la Flandre; une flotte soutient son armée; une diversion dangereuse, la guerre en Zélande, vient à son secours; il abandonnera sa couronne plutôt que sa vengeance, lui fait dire Van Velthem. Sa flotte remporte à Zerickzee une victoire bravement disputée; la bataille de Mons en Puelle, reste douteuse.

Res nova, res mira, nam partes utræque fugantur.

Chose étonnante et nouvelle, on fuit des deux côtés, dit le poète qui continue la chronique de Tielrode. Mais le roi se proclame vainqueur, et il annonce la destruction de la Flandre. Il va donc pouvoir venger les Matines de Bruges et la bataille des Éperons d'or. Qui pourrait l'arrêter? Il est maître du pape, il triomphe sur terre et sur mer; Guillaume de Juliers a succombé, Pierre de Koning n'est plus. Le roi a une infanterie venue d'Espagne et d'Italie; jamais roi de France n'a réuni tant de soldats, dit un chroniqueur. S'il faut en croire le sergent Guiart, pendant toute cette campagne, les Flamands se noient, les Flamands tombent, les Flamands fuient et l'on vend aux encans les dépouilles du pays dévasté, de l'armée vaincue.

« Ce fut à Mons en Puer que le bon roy vaillant occist moult de Flamands et en abattit tant, dit une chronique du quatorzième siècle, que ceulx qui là estoient jurèrent loyalement que plus belle prouesse ne fit oncques Rollant. » (*Rev. retrospective normande.*)

Enfin, ce nouveau Roland n'a rien perdu de sa rancune furieuse; il vient de défendre de donner une tombe aux Flamands tués à *Mons en Puer*.

Cependant, le roi traite, le roi fait la paix, le roi laisse la Flandre libre et maîtresse d'elle-même. Que s'était-il donc passé? Maître Guiard a vite tranché la question. Devant Vitry, c'était le froid; ici, c'est la chaleur, dont il fait une description grossière; et puis, les Flamands demandaient grâce :

Merci, seigneurs Français, merci !

Les rois de France sont piteux, ajoute Godefroid de Paris, qui cependant vient de rapporter un massacre de femmes et d'enfants, ordonné par ce *piteux* roi.

La vérité se trouve dans nos chroniques. La vérité est que la bataille de Mons en Puelle n'était pas une victoire ; le roi avait failli y périr et les pertes s'étaient balancées. La vérité est que les Flamands, qui auraient pu s'en attribuer aussi l'avantage, se levèrent en masse, pour réparer l'échec, si c'en était un, ou compléter la victoire, si victoire il y avait, et que le roi n'osa plus longtemps braver l'héroïque désespoir d'un peuple. Un rugissement du lion avait brisé ses chaînes, dit un poète latin du temps : *Rugiit leo, vincula fregit.* (Contin. de Tielrode).

Il faut lire dans Adrien de Budt, dans Van Velthem, dans Meyerus, cette levée en masse de la Flandre :

« On voyait l'armée flamande au long et au large, dit Van Velthem ; ils avaient tout bien compté 19,000 tentes, dressées sur des mâts ; ils avaient envoyé partout appeler les défenseurs de la patrie ; ils avaient 1,700 tentes encore en plus, dont le Lion de Flandre pouvait disposer. Cette masse qui semblait de fer était si considérable que je ne saurais l'exprimer. Il y avait bien 12,000,000 hommes, et c'était terrible à voir. »

« La justice est suspendue, dit plus tard Meyerus, les tavernes sont fermées, les ateliers chôment, sauf pour fabriquer des armes, le travail s'interrompt, l'étude cesse, l'art fait silence. On ne veut que des armes et on court à l'ennemi ! Tous, enrôlés volontaires, jurent de ne rentrer dans leurs foyers qu'avec la paix ou la victoire. »

« Les Flamands, dit Adrien de Budt, conduits par Jean et Robert, font de nouvelles tentes, mais moins nombreuses que celles qu'ils ont perdues, et huit jours avant le terme fixé (pour la capitulation de Lille, si la ville n'était pas secourue), une grande armée se réunit devant Courtrai. Cette armée croissait sans cesse ; le troisième jour avant le délai fatal, elle marche sur Lille avec une grande audace et une formidable puissance et va asseoir son camp à deux ou trois stades des tentes du roi. Le roi avait fait creuser un fossé large et profond entre son armée et le lieu où il croyait que viendraient les Flamands et où ils vinrent. Plusieurs corps flamands n'avaient pas de tentes, soit qu'ils n'eussent pas l'intention de séjourner longtemps sans combattre, soit que la célérité de la prise d'armes ne leur eût pas laissé le temps d'en préparer ; ils s'en firent avec des branches d'arbre. L'armée était si grande que jamais comte de Flandre n'en avait réuni de pareille. Et l'on dit que

le roi la regarda du haut d'une colline et qu'il en fut frappé d'étonnement et d'admiration. Le lendemain, les Flamands commencèrent, malgré les Français, à remplir le fossé, pour se faire un accès dans la plaine, et de nombreuses batailles s'en suivirent, préludes du combat, où, de part et d'autre, on perdit beaucoup de monde. Et lorsque le roi apprit de ses espions que tous les Flamands, sauf quelques peureux, marchaient en volontaires et voulaient engager le combat la nuit même, pour éviter d'être tournés par la cavalerie qui ne peut marcher aussi vite la nuit, ou, s'ils engageaient le combat pendant le jour, ne pas l'attendre, mais marcher à lui et tuer tous les ennemis ou être tués par eux et terminer ainsi la guerre, le roi trembla. » (*Desmedt*, I, 422-3.)

Van Velthem en ce moment fait parler le roi : « Je vois les Flamands en fureur, dit-il, on dirait qu'ils ont mangé du chien enragé. Voyez-les se presser, comme si personne ne pouvait les vaincre! » Et Van Velthem ajoute : C'est ainsi que le roi prit la fuite. » — Le mot qu'une chronique anonyme de Flandre et le moine de Gand prêtent au roi est plus expressif; il est resté à l'histoire, à l'honneur de cette levée en masse d'un peuple qui veut être libre. « Il pleut des flamands! »

Le reste est connu. Ce ne sont pas les Flamands qui offrent de traiter, les Flamands demandent la bataille. C'est un allié du roi, le duc de Brabant, qui propose la paix; le roi l'accepte, et la Flandre est libre. Quand Philippe le Bel essayera de reprendre l'avantage, en rédigeant le traité d'Iniquité, la Flandre refusera d'exécuter des clauses judaïques, et Enguerrand de Marigny écrira ces paroles, écho de celles de son roi et conclusion dernière de cette longue lutte : « Les Flamands veulent la guerre, ils ne l'auront jamais! »

Je ne sais, messieurs, si des citations, forcément écourtées, et comme des hachures de manuscrits, ont pu vous faire partager mes impressions ; mais je puis vous dire qu'on sent dans la simplicité de ces vieux récits une rare vigueur de patriotisme et que l'on y comprend ce brave peuple qui arrache des cris d'admiration, même aux despotes qu'il a vaincus!

Aux siècles précédents, les cours de Flandre et de Brabant donnaient la préférence aux trouvères français ; le règne de Philippe d'Alsace et celui de Henri III sont de grands siècles littéraires de l'histoire de France, et le poète favori d'Henri III Adonet rapporte, dans des vers souvent cités, que de son temps :

Avoit une coutume ens li tyois païs
Que tout li grant seignor, li comte et li marchis,
Avoient, entour aus, gens françoise toudis,
Pour aprendre françois leurs filles et leurs fils.

Après Van Marlant, en Flandre, et avec Jean V, le duc Minnesinger, en Brabant, la langue flamande acquiert droit de bourgeoisie. Van Heelu chante la bataille de Woeringen, Van Velthem écrit son *Miroir historique*, et, tandis que le latin sert encore à la prose et à la poésie des couvents, les événements de cette grande époque sont racontés aux Flamands dans leur langue en vers et en prose. La Flandre s'appartenait tout entière.

Ce n'est pas la Flandre seule qui a triomphé à Courtrai. Le cri de victoire court de peuple en peuple, et le chant qui scandalisait Guillaume Guiart a des échos enthousiastes dans toute l'Europe. Villani consacre des pages nombreuses à la gloire des Flandres. Mathieu de Westminster compare le roi à Pharaon et Pierre de Koning à Moïse. Le goedendag, non sans de nombreuses écorchures à l'orthographe, devient partout célèbre; sa description passe de langue en langue. Les Allemands ont une chronique en vers sur ces événements.

Les Anglais chantent une ballade :

« Écoutez comment les Français, si fiers et si hardis, ont été battus par les Flamands, un jour de vendredi.

. . . .

« Le roi Philippe dit alors : Comtes et barons, je veux mettre tous les Flamands à mes genoux.

« Et le comte de Saint-Pol jura : Sur mon honneur! nous mettrons à la raison ces ribauds et nous chasserons par milliers ces bêtes sauvages.

« Nous tuerons De Koning et lui rôtirons les reins.

. . . .

« Mais les Flamands vinrent fièrement à la rencontre de ces fiers chevaliers français.

« Ils les frappèrent en face et n'en acceptèrent point de rançon.

« Et il faut que le roi appelle d'autres chevaliers et fasse sortir d'autres chevaux de l'écurie; car le roi a bu la coupe d'amertume sur la terre desséchée. »

Lorsque Dante fera maudire à Hugues Capet sa race déshonorée, il n'oubliera pas la Flandre :

Ma se Doagio, Lilla, Guanto et Bruggia,
Potesser, toto ne saria vendetta.

Ah! si Douai, Lille, Gand et Bruges pouvaient, tout serait vengé!

C'est que la cause de ce petit peuple contenait celle de tous les peuples : il avait servi la liberté du monde.

« Au bruit de la bataille de Courtrai, dit un historien catholique de la Flandre, un cri de liberté avait retenti dans toute l'Europe. En France, Toulouse et Bordeaux s'insurgèrent et chassèrent les officiers de Philippe le Bel. En Italie, Florence s'émut, et les communes de Bologne, de Mantoue, de Parme et de Vérone conclurent une fédération intime, tandis que du sein des Alpes helvétiques, les échos de Morgarten répondaient à ceux du champ de bataille de Groninghe. Dans le Hainaut, à Liége, en Brabant, en Zélande, le même enthousiasme se manifestait de toutes parts. » (KERVYN, II, 40).

Les peuples respiraient, et la France des communes avec eux. Cinquante évêques osent aller à Rome et abandonner l'Église gallicane pour la cause du pape. Le roi, après Courtrai, avait réuni un parlement, où le tiers état avait été admis, pour *excommunier* le pape. Après sa retraite de Vitry, il convoque encore les États généraux et publie cet édit de réformation du royaume, qui est comme la condamnation de son règne, car il y promet de respecter les personnes, les propriétés, la justice, la monnaie. Pour conquérir la Flandre, il lui avait promis des franchises; la Flandre triomphe, il doit recourir au simulacre de la liberté dans son royaume. C'est Pierre Flotte qui lui conseilla cet appel au tiers état pour contre-balancer la noblesse et le clergé et se créer des ressources fiscales, impossibles autrement, et un écrivain français moderne se demande pourquoi la statue de cet homme ne décore pas la Chambre des députés de France. Quoi! la Flandre doit maudire ce conseiller de rapines et de tyrannie, et la France pourrait le bénir; l'humanité violée ici, serait servie là, par un agent du despotisme? Non! mille fois non! L'histoire s'en tient au mot d'un historiographe de France

sur cette réputation borgne. Les précurseurs de la liberté ne sont pas ceux qui s'en font un jouet et un instrument de règne. Ce sont les braves bourgeois, les nobles tribuns qui opposent le cri du droit aux intrigues et aux violences. Pierre Flotte ne sera jamais qu'un Séjan; la statue qu'il faudra élever dans le sénat de la France libre, c'est celle de l'ami de d'Arteveld, Étienne Marcel.

De cette époque, date une révolution qu'on n'a pas assez remarquée. L'infanterie des communes l'emporte sur l'armée chevaleresque. On a beau faire mille suppositions ridicules sur la victoire des bourgeois; ce qui résulte de cette campagne, c'est que l'infanterie est supérieure et que cette *piétaille* est l'armée de l'avenir. A Courtrai, on la méprise. Place aux chevaliers! Mais à Vitry, Philippe le Bel a 40,000 fantassins; à Mons-en-Puelle, il en a 60,000. La noblesse féodale est la brillante armée des tournois, des croisades et des aventures. Pour défendre un peuple, il faut un peuple en armes. Les gros bataillons ne signifient rien, c'est la meilleure organisation militaire qui triomphe et, en toute chose, la victoire est au progrès. L'infanterie flamande a accompli un grand progrès dans l'art militaire pour la défense nationale.

Ce fait n'est guère acquis encore à l'histoire. Mais il est incontestable. Sismondi l'entrevoit :

« Presque dans toutes (ces escarmouches), dit-il, le fantassin flamand, avec son pieu ferré, emporte l'avantage sur le cavalier français....

« Philippe, qui n'avait point de bonne infanterie française et et qui n'en pouvait point avoir; car la noblesse française, en tenant le tiers état dans l'esclavage, ne lui avait pas permis d'acquérir ni bravoure, ni sentiment d'honneur, s'était déterminé à prendre à sa solde un corps d'infanterie italienne qui, avec ses longues lances et sa discipline régulière, tenait seule tête aux Flamands. » (V, 248).

Mais Sismondi ne généralise rien et ne conclut pas. Un écrivain belge, M. Lenz, a seul approfondi et fixé irrévocablement ce fait historique. Le peuple flamand avait plus que la bravoure et le sentiment d'honneur; l'amour de la liberté faisait sa force, et le patriotisme sa discipline. Cette campagne que l'Europe a fêtée comme une victoire, marque dans l'histoire de l'Europe les premiers pas d'une révolution militaire, dont abusera plus

tard le despotisme, mais qui confiait aux mains du peuple la force armée, si nécessaire à l'indépendance des nations. Par ce côté encore, la défense héroïque de la Flandre se rattache aux intérêts généraux de l'humanité.

La poussière des morts a disparu des champs de Groninghe, l a lutte a cessé, et le combat s'apaise aussi dans l'histoire. Si je l'ai rappelé ici, ce n'est pas, je m'en garderais bien, pour flatter un amour-propre national, dangereux partout ; c'est pour tirer de ces événements une leçon supérieure.

Ce qui a été vaincu dans cette campagne, messieurs, c'est cet orgueil qui méprise le peuple, même quand il combat pour lui, qui dédaigne de chercher où est la justice, qui préfère insulter un ennemi que de le comprendre, et se venger de l'héroïsme des vainqueurs que de réparer ses propres fautes, justement punies.

Ce qui a triomphé, c'est l'amour du droit, la confiance dans la bonne cause, l'intrépidité du devoir, la force du peuple, sachant créer le progrès dans les armes, comme la liberté dans les lois.

Un jour viendra — et ce jour est déjà venu pour beaucoup d'esprits — où ce ne sera plus la vanité nationale qui jugera les batailles, mais l'inflexible sentiment de la justice. Alors, plus de gouffre de fange, ni de charge de cavalerie qui s'y effondre. Les peuples mépriseront ces fables qui leur donnent le change sur des défaites, dont ils ont intérêt à comprendre les véritables causes ; ils regarderont comme des criminels les écrivains qui flatteront ces préjugés. Vainqueurs, ils ne compteront de victoires que celles qui auront fait triompher la civilisation. Vaincus, ils diront comme Godefroid de Paris, de leurs vainqueurs :

Ils ne doivent pas être haïs
Si ils défendent leur pays.

Alors, les peuples, et avant eux leurs écrivains dignes de l'auguste mission de l'histoire, feront ensemble le triage de leurs lauriers ; ils rejetteront les palmes sanglantes de la conquête, ils renieront les fausses gloires de la tyrannie, qui coûtent aussi cher au vainqueur opprimé qu'au vaincu conquis. Mais

ils se feront un trésor commun de toutes les saintes batailles du droit et de l'indépendance, qui toutes ont également servi l'humanité. Pour moi, et c'est la morale que j'aime à trouver dans ce grand souvenir de Courtrai, je ne sens que de l'indifférence pour la vaine gloire de nos batailles où je ne vois en jeu que l'intérêt d'un prince ou l'orgueil d'une province; mais j'applaudis avec le même enthousiasme à la défense d'un peuple libre, aux Thermopyles comme à Franchimont, avec la jeune vierge de Vaucouleurs, comme avec le vieux tisserand de Bruges, avec les volontaires de Valmy comme avec la levée en masse après Mons-en-Puelle, et m'est avis que, lorsque l'histoire sera ainsi comprise, le règne de la concorde sera proche, et que les nations pourront alors instituer par la liberté ce que le moyen âge a essayé par l'Église : ce conseil suprême, arbitre des peuples et des rois, qui tiendra les grandes assises de la paix du monde.

LE

SIÈCLE LITTÉRAIRE DU BRABANT

Messieurs,

Lorsque le 28 février 1261, Henri III, duc de Brabant, mourut dans son palais à Louvain, un ménestrel assistait à ses derniers moments, et c'est à lui que nous devons le récit de cette mort, digne de l'histoire. Henri II, avant de mourir, avait aboli la mainmorte. Henri III, deux jours avant sa mort, avait fait un testament pour abolir la taille; quand vint la dernière heure, il fit ouvrir les portes du palais et ordonna qu'on laissât pénétrer tout le monde jusqu'à son lit de mort, afin que grands et petits, riches et pauvres, pussent voir mourir un souverain de la terre. Le duc était calme et mourait en homme. « Il n'avait pas besoin qu'on l'encourageât, dit le poète, ni qu'on lui parlât de Dieu; c'est lui qui s'admonestait lui-même et qui prêchait les autres, et jamais aucun prince ne fit une si noble fin. »

Ce ménestrel avait été élevé par Henri III et protégé par lui. Son nom était Adam ou son diminutif Adenet; mais il ne s'appelait pas Adam tout court, il s'appelait le Roi Adam ou Adenet le Roi, soit qu'il appartînt à la nombreuse famille flamande et brabançonne des De Koninc, soit plutôt qu'il eût reçu la couronne poétique et eût été roi des ménestrels, en Brabant d'abord, en Flandre ensuite.

L'amour des lettres était traditionnel à la cour de Brabant. Lorsqu'en 1121, Aléyde de Louvain, fille de Godefroid le Barbu, avait épousé le roi d'Angleterre Henri Ier, un trouvère an-

glo-normand lui avait dédié un poème sur saint Brandan ; il y félicite :

« Donna Aalis, la réine,
Par qui vaudra la loi divine,
Par qui croîtra la loi de terre
Et s'arrêtera mainte guerre. »

Henri Ier avait cultivé la poésie. Henri II avait aimé les lettres; Lorsqu'en 1237, il avait donné sa fille aînée, Mahaut, à Robert d'Artois, de nombreux ménestrels avaient assisté à la fête et y avaient joué des jeux scéniques. Henri III était poète, et l'on conserve de lui quatre poésies ; deux chansons d'amour :

« — Amour m'est au cœur entrée
De chanter m'a esméu. »

« — Si chascun au monde savoit
Comment bone amour sait ouvrer. »

Puis, une pastourelle d'amour :

« L'autre jour j'étois monté
Sur mon palefroid amblant. »

C'est l'histoire d'une jeune fille qui résiste à la promesse de beaux présents, car elle a vu *maints prometteux*, dit-elle ; mais qui cède au présent quand elle le tient.

Enfin, ce qu'on appelait un jeu-parti, c'est à dire un dialogue. Le duc s'adresse à un poète nommé Gélibert ; il lui soumet une question toujours nouvelle : L'influence de la possession sur l'amour. Le trouvère, en homme de sentiment, croit que la possession redouble l'amour dans un cœur loyal :

« Jà n'en sera, pour ce, que mieux aimée. »

Le duc, en homme du monde, pense autrement :

« Ah ! Gélibert, où avez-vous trouvée
Cette raison? Trop vous vois ignorant.
L'on tient plus cher la chose désirée
Que ce qu'on a abandonéement. »

Ces traditions poétiques devaient se perpétuer en Brabant. Adenet, après avoir raconté la mort d'Henri III, exprime sa reconnaissance envers ses fils : Jean Ier, duc de Brabant, et Godefroid, sire d'Arschot. Jean Ier fit aussi des chansons d'amour; mais il les écrivit en flamand, et sa gloire fut chantée par la muse germanique. Lorsqu'en 1281, il remporta la célèbre victoire de Woeringen, il avait avec lui, assistant à la bataille, un trouvère flamand, Jean Van Heelu; et, lorsqu'en 1291, il donna son fils à Marguerite d'Angleterre, ce poète composa toute une épopée sur Woeringen, pour faire connaître à la royale fiancée les exploits du père de celui dont elle allait porter le nom, et dans l'espérance qu'elle apprendrait, pour les connaître, la langue du poète.

La poésie flamande était alors dans tout son éclat. Van Maerlant, après avoir chanté la chevalerie, avait ajouté à sa lyre une corde plus utile, sinon aussi brillante, et commencé une réaction en faveur de la poésie didactique et des chroniques rimées. Lorsque Philippe le Bel eut arrêté en trahison la fille de Gui de Dampierre, pour empêcher son mariage avec le fils du roi d'Angleterre, et que le comte de Flandre en appela au jugement de ses pairs, un poète du Brabant assistait aux pourparlers : Louis Van Velthem devait continuer le *Miroir historique* de Van Maerlant, et y raconter en vers flamands l'histoire de son temps.

La poésie flamande ne fit pas négliger l'autre. Le duc courtise la muse thioise, mais il ne proscrit pas la poésie française. Jean Ier et son frère sont les protecteurs d'Adenet le Roi; leur sœur, la reine de France, Marie de Brabant, fait de la poésie son agrément et sa consolation; et le comte de Flandre, Gui de Dampierre, dont Jean Ier devait épouser la fille en seconde noce, protége de préférence la poésie française. Lorsqu'en 1270, pour remplir son engagement de suivre Louis IX à la Croisade, il partit pour l'Italie, parcourut le royaume de Naples et de Sicile, en l'absence de Charles d'Anjou, dont son fils avait épousé la fille, et peut-être, comme le suppose l'*Histoire littéraire de France*, pour contenir les populations impatientes du joug d'un prince français, — il avait avec lui une suite de chanteurs et notamment Adam le ménestrel. Un ancien compte de la maison du comte de Flandre nous permet de le suivre dans ce voyage. On le voit débarquer en Sicile, passer en Calabre, à Naples, à Rome, à Florence, à Parme, à Milan, et

revenir en Flandre par le mont Saint-Bernard, Lausanne et Paris. Adam le ménestrel l'accompagne partout; à chaque étape, il reçoit ses gages. Le jour qu'il partit de Palerme pour Messine, on lui donna cinq sous huit deniers; à Messine, six sous huit deniers; à Catane, vingt deniers. Le lundi après la Noël, le duc venait de quitter Palerme, il s'arrêta la nuit dans une localité que le compte nomme Calabouton ; le lendemain il y *disna avec ses ménestrels.*

Plus tard, nous retrouvons le comte de Flandre dans un autre voyage, en Brabant et en France, — soit à l'occasion des négociations pour le mariage du second fils du duc de Brabant avec la fille du roi d'Angleterre, — soit lorsque le duc de Brabant fit chevalier le roi de Hollande — et peut-être aussi pour assister, à Paris, à des fêtes où Jean Ier et Godefroid son frère furent créés chevaliers. Le compte des dépenses s'étend du 22 décembre 1276 au 13 juin 1277; Gui de Dampierre paie :

A trois ménestrels du duc de Brabant, nommés Tassin, Boidin et Estnol le Sot, six livres, dix sous;

Au ménestrel du comte de Hollande, qui lui présenta deux faucons de la part du comte de Hollande, 3 livres;

A deux ménestrels du comte de Boulogne, nommés Martinet et Gérardin, 4 livres;

A quatre ménestrels du comte de Champagne, nommés Le Roi Morel d'Angleterre, le fou de Popelgi, Jehan le Lenteur et Gilet de Loiam, 6 livres 8 sous;

A un ménestrel du comte d'Artois, 48 sous ;

Enfin, à Adam le ménestrel, sans autre désignation : une fois 40 sous, et une autre fois 20 sous.

M. Paulin Paris et M. Kervyn croient que ce ménestrel est Adam le Bossu, d'Arras. D'autres écrivains se décident pour Adenet le Roi. Ce qui est hors de doute, c'est qu'Adenet fut attaché à Gui de Dampierre. Il le dit lui-même, en faisant l'éloge du comte.

Lorsque en 1297, le 8 novembre, le roi d'Angleterre Édouard Ier, étant à Gand, fit donner un fermail d'or au ménestrel du comte de Flandre, ce ménestrel s'appelait encore Adam. Cette fois, ce ne peut plus être le bossu d'Arras, car on sait qu'il mourut en 1286, et il n'est pas trop invraisemblable que le ménestrel élevé à la cour de Henri III et qui assista à sa mort, ait survécu au vainqueur de Woeringen, ait vu les malheurs du

comte de Flandre et ait chanté pour le roi d'Angleterre, au moment où il promettait de le venger.

Cependant, quoiqu'il fût attaché au comte de Flandre, Adenet n'oubliait pas ses protecteurs du Brabant. S'il composa son poème les *Enfances d'Ogier* pour Gui de Dampierre, il l'envoya à Marie de Brabant. C'est de Marie de Brabant et de son amie Blanche de Castille qu'il reçut le sujet d'un autre poème : *Cléomadès*, qu'il dédie à Robert d'Artois et qu'il termine par le récit de la mort de Henri III et l'éloge de Jean Ier et de Godefroid. Il aimait à demander ses sujets à la bibliothèque de Saint-Denis, et c'est à Paris, auprès de Marie de Brabant et sans doute pour elle, qu'il écrivit un autre poème : *Berthe aux grands pieds*.

Ce treizième siècle est le règne des ménestrels. Il est dans les deux langues le siècle littéraire du Brabant.

Le quatorzième siècle ne devait pas laisser périr ces traditions. Lorsqu'en 1312, Jean II, fidèle aux exemples de sa famille, réunit avant de mourir l'assemblée de Cortemberg et y publia la célèbre charte de liberté du Brabant, un autre poète assistait aux États généraux, en sa qualité de secrétaire de la ville d'Anvers. Jean Boendale était né à Tervueren ; il rédigea les *Gestes du Brabant* jusqu'en l'année 1350, et les rimeurs ne manquèrent pas pour continuer les *Brabantsche Yeesten* jusqu'au quinzième siècle.

Les ducs de Brabant ne tardèrent pas à entrer dans la confédération des provinces belgiques contre la France ; le même poète célèbre en vers la guerre d'Édouard III contre les Valois. Il y suit le roi, pas à pas, dans son expédition, depuis son débarquement à Anvers jusqu'à son retour en Angleterre. Un singulier épisode, qu'on ne rencontre pas ailleurs, est raconté dans ce poème : Au siége de Tournai, des femmes enceintes prient le roi qui affame la ville, de leur procurer du poisson frais et du hareng ; Édouard III leur en envoie deux charretées.

Dans le même temps, les guerres féodales que Godefroid III avaient soutenues, au douzième siècle, contre ses vassaux, inspiraient à un autre poète flamand anonyme, un roman de douze mille vers : *La Guerre de Grimberghe*.

La chronique rimée n'était pas l'unique genre de poésie cultivé dans le Brabant. Van Maerlant avait écrit *les Fleurs de la*

nature; Ghérard de Linthout écrit *les Mystères de la nature.* Adenet avait renouvelé en français une branche des chansons d'Ogier; Jean Boendale, outre ses chroniques, écrit un poème intitulé *Ogier de Danemark.* Van Maerlant avait écrit une bible rimée; Jean Boendale écrit un *Miroir des laïcs,* et Henri van Aken, de Bruxelles, traduira bientôt le *Roman de la Rose.*

La poésie française n'était pas négligée. En 1336, Renaud de Louvain traduit en vers le poème de Boèce *sur la Consolation.* En 1389, Jean de Malines offre à la duchesse de Brabant des stances sur l'*Ave Maria.* Lorsqu'en 1385, de grandes fêtes célébrèrent à Cambrai le double mariage du fils et de la fille de Philippe le Hardi duc de Bourgogne, avec la fille et le fils d'Albert de Bavière comte de Hainaut, le même poète ménestrel du Hainaut était là; Jean de Malines se crut au ciel :

« Bien pensai estre en paradis. »

Il décrivit en vers le cortége, le tournoi, le banquet et les jeux scéniques, sans oublier l'éloge de la duchesse de Brabant qui assistait à la fête :

« La vaillant dame de Brabant
Qu'on doit aimer tout son vivant,
Car elle est souffisante et sage. »

Un autre poète devait faire mention de ces noces, qui préparaient la domination de la maison de Bourgogne sur nos provinces, et dont il se dit tout réjoui. C'est Froissart. Jean, né à Malines, était ménestrel du comte de Hainaut. Froissart, né à Valenciennes, eut pour collaborateur le duc de Brabant. Lorsqu'en 1372, Winceslas, prisonnier du duc de Juliers, rentra dans ses États, Froissart célébra la joie du pays, dans une pastourelle qui a pour refrain :

« Que le duc r'avons, Dieu merci,
De Lussenbourc et de Brabant. »

Froissart resta attaché à la cour de Brabant jusqu'à la mort du duc (1383); il y composa un livre qui n'est pas retrouvé : *Meliadus* ou *Meliador,* dans lequel il fit entrer toutes les

chansons de son royal collaborateur. Wenceslas suivait les exemples d'Henri III et de Jean Ier. Quand Froissart offrit le *Meliador* au roi Richard d'Angleterre et que le jeune souverain lui demanda de quoi il traitait, le poète répondit un seul mot : *D'amours*.

C'est ainsi que le siècle littéraire du Brabant s'encadre dans des traditions poétiques, non interrompues, depuis Alix de Louvain, Henri III et Jean Ier, jusqu'à Wenceslas ; depuis Adenet jusqu'à Froissart. Ce qui le caractérise dans la langue flamande, c'est une série de poèmes historiques, qui sont comme les chroniques rimées du patriotisme. Ce qui y domine dans la poésie française, c'est un homme, le plus grand poète de son temps, Adenet le Roi.

J'étudierai rapidement l'œuvre des chroniqueurs, et avec plus de détails les œuvres du poète.

Les chroniqueurs flamands du Brabant, comme tous les anciens chroniqueurs, partent de la légende pour arriver à l'histoire ; ils prêtent à leurs héros une grande fierté chevaleresque.

Les ducs de Brabant, issus du chevalier au Cygne, restent fidèles à la race de Charlemagne. Godefroid le Barbu a inspiré d'abord les trouvères. Écoutez Jean Boendale, faisant parler cet enfant de douze ans :

« Je vous apprendrai pourquoi Godefroid de Louvain a été nommé le Barbu..... C'était en l'an de Notre-Seigneur 1073....., sous le règne de l'empereur Henri IV, Godefroid ayant l'âge de douze ans.....

« ..... C'était un jour de Noël. Le comte Henri était assis à table dans la vaste salle de Louvain, avec ses chevaliers, accoutumés à partager son repas à chaque grande fête de l'Eglise. A côté de lui, se trouvait monseigneur Robert d'Asche, assisté de son fils Henri, écuyer-servant de grande espérance. On y voyait aussi le fier seigneur d'Orsmale et le jeune Werner de Grez, faisant bonne chère avec le maître du lieu. Ils étaient à peu près du même âge que Godefroid, le fils du comte.

« Au milieu des plaisirs du festin, le comte devint pensif et fut saisi de douleur ; sa mémoire lui rappelait comment le puissant comte son père avait été assassiné dans son palais. Souvenir plein de tristesse et qui, pendant quelques instants, troubla jusqu'au plus profond de son esprit ! Cela fut remarqué par Godefroid son fils qui lui dit : « Père, pourquoi cet air

pensif et affligé, lorsque les meilleurs de vos amis vous entourent? Il ne vous convient pas de faire peser sur eux vos ennuis et vous devez être gai. » Le comte répondit : « Vous dites vrai ; mais, quand je pense que mon père a été traîtreusement assassiné, je ne suis plus maître de ma douleur. Quand je me rappelle les grands biens dont mes ancêtres ont été dépouillés et dont nous sommes privés injustement, ah! mon fils, est-il possible que je ne sois pas triste? Je suis issu d'une race illustre et je n'ai plus mon patrimoine. — Soyez en paix, mon père, laissez ces regrets. L'homme est nu en naissant, l'homme est nu quand on l'enterre; n'affligez pas ces seigneurs. » Le comte repartit : « Je ne veux pas les affliger, mais j'ai le cœur navré. — Cessez vos plaintes, mon père. Ce patrimoine me reviendra. Je le reprendrai si Dieu me prête vie, quand même l'empereur en disposerait encore. — Taisez-vous, mon fils, vous êtes trop jeune pour parler ainsi; vous avez trop peu de barbe au menton pour avoir le verbe si fier. » Ces paroles excitèrent le courage de l'enfant. Il répondit : « Père et seigneur, entendez-moi; je vous le dis très sérieusement et je vous le jure ici par le Seigneur Dieu qui est au ciel et par la foi que je vous dois! Vous pouvez m'en croire, la barbe que je porte au menton ne sera plus rasée aussi longtemps que je n'aurai point reconquis le pays de Lohier et de Brabant et tout ce que le duc Charles a perdu. — Vous la porterez bien longtemps cette barbe, mon fils! » dit le père. Et tous les seigneurs se mirent à rire.

« Cependant, Godefroid réalisa plus tard sa promesse et recouvra les biens de ses parents, excepté le trône royal de France, dont nos ducs ont été privés jusqu'aujourd'hui par l'astuce de Hugues Capet. »

Godefroid II, dit le Barbu, devint, en effet, duc de Lohier; lui et son fils maintinrent énergiquement leur pouvoir contre l'esprit d'indépendance des barons féodaux et contre la maison de Limbourg, et, lorsque le duc mourut, la minorité de son fils, menacé de perdre l'héritage du fier Godefroid à la Barbe, inspira l'héroïsme de la chevalerie brabançonne et la muse d'un poète flamand. Quelques lignes des *Gestes du Brabant*, de Jean Boendale, suffirent au poète anonyme de la *Guerre de Grimberghe* pour qu'il inventât une série d'événements, joutes, assemblées, batailles, où il s'efforce d'élever jusqu'à l'épopée les dangers du commencement de ce règne.

Le poète donne au jeune Godefroid quatre tuteurs, modèles de dévoûment. Une bataille décisive va s'engager; les deux partis ont réuni tous leurs vassaux, tous leurs alliés. Alors, un

seigneur brabançon propose que l'enfant soit amené au milieu de l'armée, comme l'enjeu de la victoire et pour que la vue d'un orphelin en bas âge inspire l'héroïsme des chevaliers. Le jeune Godefroid donc est amené sur le champ de bataille, son berceau est suspendu à un saule, et la lutte s'engage avec violence, sous l'émotion de ce spectacle. C'était le 15 août; car le poète, qui aspire au titre de chroniqueur et qui croit écrire l'histoire en la poétisant, entre dans tous les détails des chroniques rimées. Toute une journée ne suffit pas à décider le combat. Les tuteurs s'inquiètent, car les Brabançons ont fait de grandes pertes et le sire de Grimberghe a reçu de nouveaux renforts. Le conseil se décide à demander l'aide du comte de Flandre; mais ce concours doit être cher acheté : le comte de Flandre exige que le duc de Brabant, s'il lui assure la victoire, devienne son vassal. Les tuteurs acceptent cette dure condition et s'en portent garants. La bataille recommence avec acharnement; les quatre tuteurs y succombent avec de nombreux chevaliers brabançons. L'arrivée des Flamands ramène et décide la victoire. Arnould de Grimberghe, son fils et la plupart de ses alliés restent sur le champ de bataille, et les fanfares du triomphe éclatent autour du berceau, suspendu, avec les destinées du Brabant, au saule du Champ de la Longue Haie, qui, depuis ce jour, porte le nom de *Haie de l'Orphelin.*

Le poème ne s'arrête pas là, car le duc de Brabant doit être vassal du comte de Flandre! Arrivé à sa majorité, le petit-fils de Godefroid le Barbu pourra-t-il souscrire à cette condition de sa victoire? Le poète n'a inventé cette situation que pour en faire sortir son héros avec gloire. Godefroid III n'hésite pas un instant; il va trouver le comte de Flandre et réclame l'indépendance de sa couronne ducale. Le comte ne cède point, il s'autorise d'un engagement solennel. Alors, le jeune héros tire son épée et l'offre au comte de Flandre : « Plutôt mourir que de vivre vassal, dit-il. Voici mon épée, tranchez-moi la tête! » Cette héroïque fierté produit l'effet voulu. Bauduin fléchit; ne pouvant réduire le hautain vassal, il s'en fait un brave allié.

C'est ainsi que la poésie prêtait aux ducs de Brabant une auréole de grandeur.

L'apogée de cette gloire est le règne du vainqueur de Woeringen. Jean Boendale fait, en ces termes, le portait de Jean Ier:

« Prince sage, vaillant, hardi, généreux et bienfaisant, il répandait les richesses autour de lui. Il détruisit les brigands qui infestaient les grands chemins et détroussaient les marchands. Il aimait les tournois; il s'y montra libéral envers les chevaliers pauvres, et jouteur invincible. Guerrier téméraire, toujours prêt à venger l'honneur outragé ; prompt à la colère, mais ne manquant jamais à sa parole. Quand il s'irritait, son regard devenait terrible et nul n'osait l'approcher. On l'a vu, dans ses accès, briser un bâton entre ses dents. Mais son emportement durait peu. Dans toutes les fêtes, dans tous les lieux où il parut, il prouva qu'il était un digne descendant de la race de Charlemagne... Les Brabançons furent honorés partout sous son règne, par respect pour un prince qui rendait son peuple à la fois libre et fort. »

Il ne manque à ce portrait qu'un détail qu'on trouve dans Melis Stoke et dans Van Velthem, et qu'un chroniqueur flamand, qui a écrit en petits vers latins, exprime en ces termes, en parlant de ce prince *multigame :*

« On l'appelait Lion et Dieu des armées, dit Jean de Tielrode; il aimait aussi les combats de Vénus. Il fut à la fois un excellent assaillant de chevaliers et de demoiselles.

« Duc miliciæ, Leo dictus,
Et Deus armorum,
Veneris dilexerat ictus;
Jostator bellis
Fuit optimus ac domicellis. »

Les neuf chansons du duc viennent à l'appui de ce dire. Car Jean Ier fut poète flamand :

« Un beau jour de mai, levé dès l'aurore, j'allai dans mon verger, prendre mes ébats; j'y trouvai trois pucelles : oh! quelles beautés! Elles chantaient tour à tour : Herba lorifa, herba lorifa.....

« J'accostai la plus belle, et la pris par la taille, et voulus la baiser, la baiser sur la bouche. Elle dit : Arrête! herba lorifa, herba lorifa. »

Le duc parlait tout autrement aux hommes d'armes. Jean van Heelu lui prête avant la bataille de Woeringen une fière harangue :

« Songez à la valeur de vos ancêtres! Jamais ils n'ont fui, abandonnant leur prince! Faites comme eux, et vous conquerrez la gloire. Je vous ai vus souvent à l'œuvre et j'ai pu apprécier le service des chevaliers et des soldats. Mais aujourd'hui, le danger est réel : vous verrez ma mort ou mon triomphe. J'atteste Dieu que j'ai cherché la paix! C'est pourquoi Dieu nous aidera. Je marcherai le premier à votre tête; veillez à ce que je ne sois pris ni en flanc ni par derrière. Pour ceux qui m'attaqueront en face, je m'en charge. Je saurai me défendre, à l'honneur de tous; mais, si vous me voyez fuir ou me rendre, tuez-moi, je l'ordonne. »

La bataille fut longue et terrible; Van Heelu en donne les détails en historien, et son récit est accepté et suivi par l'histoire. Mais les nobles sentiments, dignes de la poésie, ne manquent pas dans cette lutte meurtrière, et l'on y retrouve, sous le duc qui triomphe avec emportement, le poète et le chevalier. Adolphe de Nassau, qui devait plus tard être empereur, est fait prisonnier, après avoir tué de sa main cinq des meilleurs chevaliers du duc. « Qui es tu, toi dont la valeur m'a causé tant de peine aujourd'hui? dit Jean à son prisonnier. — Je suis le comte de Nassau. Mais toi, quel est ton nom? — Je suis le duc de Brabant que tu n'as cessé de poursuivre. — Ah! repartit le comte, cette épée qui a tué cinq des tiens n'aurait pas dû te manquer! » — Le duc, loin d'être irrité de cette parole fière, relâcha son prisonnier sans rançon.

Un poète allemand, Ottocar Horneck, raconte une scène d'un tout autre caractère. L'évêque de Cologne vaincu fut jeté par le duc dans une étroite prison, où on le tint assis, tout armé, écrasé sous le poids incessant du heaume, de l'armure et du casque de fer. Le pape voulut intervenir; son légat invita le duc à mettre un terme aux tortures du prélat. Le duc répondit : « Moi! faire le moindre mal à un prêtre! que Dieu m'en préserve! Il est vrai que j'ai fait prisonniers bien des soldats et que j'en garde un, entre autres, tel qu'il fut arrête dans la bataille, armé de pied en cap, et comme un chevalier. Mais est-ce là ce qu'on appelle un prêtre? »

Jean Ier était poète, il se souvient dans ses chansons des pastourelles des troubadours. Mais il était Flamand, il rappelle ici la verve caustique de *Reinart de Vos*.

Jean Ier avait les défauts et les qualités du chevalier; il avait lutté dans soixante et dix tournois, il fut tué dans un tournoi. Il

laissa de nombreux batards, et Van Velthem prétend que, lorsqu'il fut tué à Bar en voulant conquérir le prix d'un tournoi, il se rendait dans cette ville dans le dessein secret d'y faire une nouvelle conquête d'amour.

Adenet le Roi vivait-il encore lorsque Jean Ier mourut? on l'ignore. Sa dernière œuvre, *Cléomadès*, semble antérieure même à la bataille de Woeringen; car l'éloge qu'il y fait de Jean Ier ne contient aucune allusion au fait culminant de ce règne. L'éloge du vainqueur de Woeringen fut fait dans la poésie flamande qu'il cultivait lui-même, et un poète allemand écrivit aussi un petit poème sur sa mort. Le Courage, l'Honneur et l'Amour y sont personnifiés pour chanter le duc tournoyeur, poète et multigame. Enfin, les *Insignia gentilitia Ducum Brabantiæ* résument son règne en lui prêtant une glorieuse devise : *Æternitati laboro : Je travaille pour l'éternité.*

Les poètes français ne contribuèrent pas moins que les chroniqueurs flamands à illustrer ce règne.

Adenet le Roi, vivant dans la dernière moitié du treizième siècle, n'eut ni la verdeur épique des premières chansons de gestes, ni la naïveté primitive des poètes de la Table Ronde, ni l'unité de genre des uns et des autres. La poésie, à cette époque, remaniait les sujets anciens, pour leur donner des beautés nouvelles, et cherchait des effets artistiques, au lieu de se livrer à ses inspirations naturelles. Adenet cherche et trouve souvent. Il cherche même le progrès dans la forme : après s'être servi des couplets de vers monorimes, tantôt de dix syllabes, tantôt d'alexandrins, il adopta les vers de huit syllabes à rimes suivies, deux à deux. Il imagina aussi, pour éviter la monotonie des couplets monorimes, d'alterner les rimes masculines et féminines, idée que la poésie française devait accepter pour l'appliquer aux alexandrins à rimes suivies. Cela résolu, il crut faire mieux encore; il fit suivre ses tirades de rimes masculines, de tirades en rimes féminines correspondantes, si bien qu'après un couplet en *in*, il s'astreint à rimer le suivant en *ine*, après *oit*, il s'impose la rime en *oite*, après *i*, *ie*, après *é*, *ée*, etc., etc., et cela pour les 145 couplets et les 3,000 vers de *Berthe aux grands pieds*. C'était retomber dans la monotonie et y ajouter une de ces recherches, filles ordinaires de l'impuissance de l'imagination et de la pauvreté des idées. Ce qu'Adenet trouve, c'est un idéal plus délicat, des

mœurs plus civilisées et surtout le sentiment vrai. Car le ménestrel brabançon était né poète par le cœur, et, s'il fut de son temps par ses mauvais côtés, il est de tous les temps par la vérité et l'émotion. Fauchet dit avec raison qu'il est fâcheux en répétitions. Mais, quand M. Paulin Paris ajoute que le fond de ses narrations est en général d'autant moins poétique que son expression semble l'être davantage, je crois que c'est tout le contraire qui est vrai. Le fond des œuvres d'Adenet est presque toujours la vérité du cœur humain.

Quatre œuvres appartiennent incontestablement au poète brabançon ; le dernier de ces quatre poèmes est un roman d'aventures : *Cléomadès;* Adenet y cite les trois autres, qui appartiennent au cycle de Charlemagne : *Les Enfances d'Ogier*, *Beuves de Comarchis*, et *Berthe aux grands pieds*.

On attribue aussi au ménestrel du Brabant d'autres œuvres, et particulièrement un curieux roman dont j'aurai l'occasion de vous entretenir une autre fois : *Eustache le Moine*.

Berthe est évidemment son chef-d'œuvre. Je l'analyserai dans son entier, après avoir passé rapidement sur les autres.

Les *Enfances d'Ogier* et *Beuves de Comarchis* sont des remaniements d'anciennes chansons de gestes ; le premier, d'après la première partie de *la Chevalerie Ogier de Danemark*, par Raimbert de Paris ; le second, d'après le *Siége de Barbastre*.

Chaque époque trouve, dans les œuvres des temps antérieurs, des sujets qui l'intéressent et de nombreux détails qui lui répugnent, et elle n'accepte ce legs poétique que sous bénéfice d'inventaire. Les mœurs se sont adoucies, l'idéal de l'homme et de la femme ont changé ; on aime à faire connaissance avec les héros du passé, mais on veut qu'ils soient vêtus à la moderne, et présentés, dans le monde nouveau, par un contemporain qui en connaisse les goûts et les usages. Ce fait est plus vrai pour les traditions primitives d'époques violentes ; alors, cette loi s'impose même à l'histoire, qui se croit longtemps forcée de passer le vernis de la civilisation nouvelle sur les récits des temps barbares. Mais les œuvres d'imagination surtout ont cette mission de rajeunir les héros pour conserver à l'héroïsme une jeunesse éternelle, et il arrive un moment où la forme poétique elle-même n'est plus de mise et où les inspirations des vieux trouvères ne sont plus reçues à moins d'être travesties par les romanciers et de se présenter sous l'habit noir de la prose.

Le siècle d'Adenet n'en était point là. Plus tard, *Ogier*, *Berthe* et *Cléomadès* seront reproduits en prose. Le treizième siècle croyait encore à cette harmonie du vers qu'on a appellée la langue des dieux. Le roi ménestrel du Brabant fit comme les poètes de l'époque ; il chercha, dans les anciennes chansons de gestes, les sujets les plus célèbres, pour les présenter à la brillante noblesse de son temps, dans la langue et sous la forme qu'elle aimait, et avec l'idéal le plus avancé que pût alors rêver un poète.

Les critiques ont fait ressortir cette différence d'idéal : la rude naïveté du onzième siècle changée en scrupules d'honneur, la violence des combats, en jeux de tournois, l'indépendance farouche des féodaux, en respect du roi, et les simples mœurs des amours honnêtes ou violentes, en recherches de sentiment. Cette transformation caractérise les *Enfances d'Ogier* et *Beuves de Comarchis*. Je ne m'y arrêterai point. Nous la retrouverons dans *Berthe aux grands pieds*.

Cléomadès se rattache à un autre genre. Adenet le rédigea à la demande de Marie de Brabant et de Blanche de Castille, qui lui en fournirent le sujet, comme il le raconte lui-même en confiant le nom de ses royales protectrices à un acrostiche, ce secret de polichinelle des trouvères. C'est une histoire merveilleuse, d'origine espagnole et sans doute arabe, et qui ressemble assez aux contes des *Mille et une Nuits*. Le cheval de bois, qui en est la grande machine dramatique, se retrouve ailleurs, avant et après Adenet. Il sert à Cléomadès pour ses aventures d'amour. Dans ce genre d'œuvres, genre secondaire à coup sûr, le sujet ne compte pas et n'est guère qu'un prétexte, une convention, qu'on passe aux poètes pour leur permettre de déployer toute leur imagination dans l'abondance ou la grâce des détails. Ce sont les détails qui comptent, et trop souvent le poète s'y perd. Libre d'inventer tout ce qu'il veut, sans s'arrêter devant les choses les plus merveilleuses, il ne trouve souvent que des inventions vaines ou fausses, que des détails recherchés et prétentieux. Tant il est vrai que les grandeurs de l'homme sont en lui, dans les réalités de son esprit, dans les émotions de son cœur, et que, pour trouver le beau, pour développer le génie, il ne faut pas se jeter dans le domaine des fées, il faut rester dans la vérité du cœur humain.

Je ne vous laisserais rien dans l'esprit, messieurs, si je vous

racontais : qu'il y avait une fois un roi d'Espagne qui avait trois filles, et un fils brave et beau, nommé Cléomadès; que la plus jeune de ses filles fut recherchée par un roi. bossu et laid, méchant et sorcier par dessus le marché, qui fabriqua pour l'obtenir un cheval de bois, assez semblable au cheval de bronze renouvelé de Chaucer par Scribe; que Cléomadès, enlevé par le cheval, descendit à la cour de la belle Clarmondine et l'éveilla d'un baiser, — car les baisers jouent un aussi grand rôle que les coups d'épée dans ces romans; — que Cléomadès enleva Clarmondine, mais que le roi bossu la lui vola et l'emporta loin, bien loin; que Cléomadès, après maintes prouesses, retrouva sa belle chez un roi qui voulait l'épouser et dont elle se défendait en feignant la folie; que, déguisé en médecin, le héros, pour la guérir, la plaça avec lui sur le cheval d'ébène et l'enleva pour de bon cette fois et pour l'épouser; qu'enfin — car c'est ainsi que se terminent tous les contes d'amour, — qu'enfin Cléomadès et ses trois sœurs se marièrent, furent heureux et eurent beaucoup d'enfants :

« Sachez que lui et ses trois sœurs
Eurent fils et filles plusieurs. »

Ce que vous voulez savoir, ce que je dois vous dire, c'est la valeur de l'œuvre. A mon avis, Adenet, qui a pris ici le rhythme de Chrestien de Troyes, est loin d'atteindre son modèle pour la netteté du vers, pour la grâce des transitions, pour l'invention des épisodes. Trop souvent, on y sent l'effort, la recherche de l'effet, le genre factice. Mais l'ensemble est suffisamment agencé, l'intérêt, soutenu, les épisodes, variés, sinon le style, et les inventions, souvent gracieuses.

Je vous en donnerai une idée.

Le roi des ménestrels n'oublie pas les ménestrels. Quand son héros se déguise en médecin pour chercher celle qu'il aime, il ne veut d'autre compagnon que le ménestrel Pinchonnet, et il en donne deux raisons; la première c'est que le chanteur l'arrache à ses sombres pensées; la seconde, c'est que les ménestrels sont gens qui vont partout et savent toutes les nouvelles, et qu'en faisant parler ce figaro poétique, il espère découvrir la trace de l'héroïne perdue. Ce Pinchonnet joue un rôle utile dans le roman; Adenet le présente comme le modèle du ménes-

trel : joyeux quand il peut dire le bien, et se gardant de médire; car, dit le poète, on n'est ménestrel *à bon droit* qu'à ce prix : Le ménestrel bien élevé (*de bonne affaire*) doit célébrer le bien et taire le mal.

Adenet, cependant, n'est pas avare d'une pointe de satire. La situation de son héroïne lui en suggère une que voici. Elle passe pour une femme de basse extraction, compagne d'un saltimbanque, qui veut l'épouser de force; néanmoins, le roi du pays veut aussi en faire son épouse; car, dit le poète, « les grands seigneurs de ce temps-là ne cherchaient à conquérir ni terres, ni trésors; mais ils rêvaient de trouver une belle vierge, bien faite de corps et noble de lignage, et, pourvu qu'elle fût honnête et bonne, ils l'eussent acceptée pauvre et nue, de préférence à une impératrice, laide et sotte. »

Cet idéal a pour repoussoir la satire du temps :

« Aujourd'hui, on ne veut avoir belle ni bonne, sans fortune. Jadis, roi, comte, duc ou baron était honoré quand il se mariait ainsi, et chacun l'en félicitait. Aujourd'hui, la richesse passe avant la beauté et l'honneur. »

J'ai parlé des scènes gracieuses du poète. Voici la plus remarquable de toutes :

Cléomadès, transporté par son cheval de bois dans le palais de Clarmondine, l'a trouvée endormie et l'a éveillée avec deux baisers : il ne la connaissait point et la trouvait belle. Plus tard, lorsqu'il l'aime, lorsqu'il est aimé, lorsqu'il la retrouve après de longues souffrances et l'enlève pour l'épouser à la cour de son père, lorsqu'elle est bien à lui et qu'ils ne se sépareront plus, ils s'arrêtent, fatigués, près d'une fontaine, sous un arbre, et l'héroïne s'endort sur les genoux de son amant :

« Elle dit que là dormiroit
Un petit, car lassée étoit;
Et Cléomadès dit lui a
Que sur son giron dormira. »

Elle s'endort, le chevalier a pour elle des soins de mère, il la tient sur ses genoux, il la couvre d'un pan de son manteau. Elle dort et il la regarde, il admire sa grande beauté, sa joue

fraîche, sa bouche vermeille; il ne peut en détacher ses yeux; il se souvient du premier jour où il la vit, aussi endormie, et lui donna deux baisers. Alors, le même désir s'empare de son cœur; les lèvres de Clarmondine appellent encore ses lèvres. Mais la raison l'arrête et, par un artifice poétique du temps, bien usé aujourd'hui, le poète met aux oreilles du héros deux conseillers opposés : l'Audace et la Raison. L'Audace ayant pour auxiliaire le Désir, la Raison commandant à la passion, et ayant pour elle la Tempérance et l'Honneur. Ose, dit la première, l'amour aime les audacieux. — Arrête, dit la Raison, l'amour n'aime pas le larcin. — Tu l'as bien embrassée quand tu la vis pour la première fois, dit l'Audace. — L'amour ne t'imposait aucune réserve alors, dit la Raison.

Le dialogue se prolonge, car le poète n'abandonne pas facilement une idée quand il la tient. En fin de compte, Cléomadès écoute la raison, et Clarmondine ne sera pas éveillée cette fois par un baiser. Je me trompe, messieurs, le baiser y est; le poète l'y introduit par un artifice poétique plein de charme.

Pendant que l'amant hésitait, la belle rêvait, et les rêves féminins n'ont point de ces scrupules; elle rêvait qu'un lion se jetait sur elle, que son amant tuait le lion et qu'elle tombait évanouie dans les bras de son sauveur, qui la baisait « près du menton »; car l'héroïne n'ose pas dire : sur la lèvre.

Cléomadès lui explique son rêve en lui racontant les luttes de son cœur. Le lion, c'est l'audace qui le poussait à l'embrasser; le vainqueur du lion, c'est la raison et la tempérance du chevalier, qui ont résisté à ce doux désir.

A ce récit, l'héroïne, touchée de cette délicatesse de son amant, l'en remercie et lui offre, lui octroie elle-même ce baiser qui, donné et reçu en rêve, ne suffit pas; ce baiser qui n'est plus un larcin, mais que l'honneur autorise et que l'amour agrée;

Et lors doucement la baisa,
Ce baiser l'amour agréa.

Froissart, dans son dit de l'*Épinette amoureuse,* raconte une scène souvent citée : un jour de mai, le poète trouve dans un jardin une belle dame, lisant un roman *bien fait et dicté par l'amour;* il la prie de continuer sa lecture tout haut, car aucun

son d'instrument ni de lyre ne peut lui plaire autant que de l'entendre lire. Elle lit et le jeune poète admire son sourire léger, « le doux mouvement de sa bouche ». Bientôt, elle le prie de lire à son tour. Le jeune jouvenceau lit une page, ou deux, ou trois, il ne sait. Puis, ils laissent le livre et causent et se promènent et jouent. Et le poète se prend d'amour. La belle fut-elle aussi *férue de Cupido?* Il ne le sait. Mais, quand ils se séparèrent, la dame :

Me dit fort amoureusement :
Revenez-nous, car vraiement
Je prends plaisir à votre lire.

Ce livre, dicté par l'amour et qui sert à l'amour, la dame l'avait nommé : c'était *Cléomadès.* Froissart ne nous dit pas si c'est la scène du baiser qu'il lut à la demoiselle. Mais il n'eût pu choisir plus belle page, pour être lue à deux, sous les grands arbres, par un beau jour du *joli mois de mai.*

Il est temps que nous arrivions à *Berthe aux grands pieds.* Ici, le sujet compte, et, sans cesser d'être gracieuse, l'inspiration est noble; le poète n'abandonne pas la corde d'or de l'amour, mais il quitte le domaine léger de la féerie pour entrer dans l'histoire.

Le roi Pepin, cherchant en secondes noces une épouse royale, a demandé la fille du roi de Hongrie, Berthe la Débonnaire. Mais Berthe est trahie et abandonnée dans une forêt. Une serve, du nom d'Aliste, a pris sa place et sa couronne, et donne deux fils au roi de France.

L'impunité sera-t-elle assurée à ce crime, habilement caché? une esclave restera-t-elle sur le trône? la trahison privera-t-elle la France d'une reine qui doit lui donner Charlemagne? Ces questions, toujours présentes à l'esprit et à la conscience du lecteur, et inséparables de ses émotions, forment le centre poétique, historique et moral, du poème.

Pour tromper Berthe et prendre sa place, la serve, que sa mère lui avait donnée pour compagne, a effarouché la pudeur de cette enfant de seize ans. L'amour de Pepin la tuerait, lui dit-elle, et l'enfant effrayée consent elle-même à se laisser remplacer. Dans le court récit de Philippe Mousket, antérieur à l'œuvre d'Adenet, Pepin, instruit de la substitution, se prend à

aimer cette serve et trahit lui-même sa royale épouse qu'il abandonne. Dans l'œuvre d'Adenet, Pepin croit aimer Berthe, car l'esclave Aliste lui ressemble, et c'est sous le nom d'Aliste que Berthe, tombée dans le piége, est condamnée à mourir et est abandonnée dans une forêt par la pitié de ses bourreaux.

Le sujet étant ainsi posé par l'audacieuse ambition d'une serve qui veut être reine de France, toutes les péripéties vont sortir du développement naturel de la situation. Car il est impossible que la mère de Berthe, la noble Blanchefleur, ne vienne jamais voir sa fille au beau pays de France et dans la ville de Paris, décrite avec amour par le poète. De grands malheurs l'y décident; elle perd ses autres enfants; alors, elle ne peut plus attendre et le drame commence.

Quand Berthe était partie pour la France, son père et sa mère lui avaient donné une riche escorte :

> Car gens françoises sont de grand *beubancerie*.

Ils lui avaient aussi donné de sages conseils :

> Fille, lui dit le roi, ressemblez votre mère,
> Ne soyez vers les pauvres ni dure ni amère.

Et la mère lui a dit :

> Or, faites-vous aimer des lettrés et des clercs.

Le poème d'Adenet fut mis au théâtre au quatorzième siècle. Le miracle de Berthe fait parler Blanchefleur de même :

> Soyez pleine d'humilité,
> Fille, quand vous serez réine,
> Et envers tous douce et bénigne;
> Et si grand bien vous en viendra
> Que le peuple vous aimera.

Mais la fausse Berthe s'est fait haïr de son peuple, en l'écrasant d'impôts, et Blanchefleur ne trouve sur son passage que la haine de la France pour sa fille. La noble mère s'en étonne; Berthe était si bien née, si bien élevée, de si noble race :

Et de père et de mère de vieille ancesserie!

Le poète a mis énergiquement en scène cette réception que la haine du peuple fait à Blanchefleur. Tout le monde maudit au passage celle qui engendra la mauvaise reine. Un paysan arrête le cheval de la mère de Berthe et lui crie : Dame! par la merci de Dieu, je me plains de votre fille! Je n'avais qu'un cheval qui m'aidait à gagner le pain de mes enfants, elle me l'a fait prendre! Que Dieu la maudisse!

Je la maudirai tant au soir et au matin
Que j'en aurai vengeance du père souverain.

Un nouvel étonnement, un nouveau présage attendait Blanchefleur. Le roi Pepin vient à sa rencontre, sans son épouse. Berthe n'est pas venue au devant de sa mère! — Berthe est malade, dit le roi, la joie de revoir sa mère l'a trop émue. Mais elle sera guérie, quand elle vous aura vue,

Et l'aurez tendrement entre vos bras tenue.

La mère s'alarme néanmoins; ce mal doit être grave, puisque sa fille n'est pas venue à elle. Le roi lui présente ses enfants; un nouveau pressentiment la frappe. Le cœur de Blanchefleur ne parle point, en voyant les fils de Berthe; la mère n'a pas reconnu son sang! Elle ne les embrasse pas, et tout son corps tremble :

Le cœur ne lui trait point que joie en ait éue.
Elle n'en a aucun baisé ni acolé.

Cependant, du haut de Montmartre, elle admire Paris, et son cri d'admiration la ramène encore à sa fille, sa fille heureuse d'être mariée en *si très noble lieu*.

Elle entre au palais. Margiste, la mère de la fausse Berthe, vient à elle : Où est ma fille? lui crie Blanchefleur. La duègne lui fait un conte : Berthe a besoin de repos. La mère, effrayée, respectera le sommeil de sa fille, et les criminels respirent un instant. Mais on ne retiendra pas longtemps Blanchefleur loin de Berthe; aussitôt après le repas, elle y court. Un nouveau

conte suspend l'intérêt : Tous les volets sont fermés, la lumière peut tuer la reine. Et la mère se résigne à parler à sa fille dans l'ombre.

Enfin les deux femmes sont en présence, et le cœur va tout éclaircir. La gêne et la froideur de la fausse Berthe ont bientôt confirmé les pressentiments de Blanchefleur. Le poète fait preuve d'une grande connaissance du cœur humain dans cette belle scène. Quand Blanchefleur entend que le premier mot de sa fille n'est pas pour elle, que son premier geste n'est pas pour l'embrasser; quand elle se sent repoussée et comprend qu'on veut l'éloigner, son cœur de mère éclate : « Ce n'est pas ma fille ! Ma fille, fût-elle à demi morte, m'eût embrassée et fêtée ! » Alors, dans une violente émotion, la mère n'entend plus rien, elle veut voir cette femme qui n'est pas sa fille et qui est la reine, elle court à la fenêtre et l'ouvre au grand jour, elle court au lit, arrache la couverture, aperçoit d'abord le pied de l'esclave qui se cache, n'y reconnaît pas sa race, — la grandeur du pied était signe de noblesse alors, — jette la fausse reine à terre et la foule aux pieds :

Trahi ! trahi ! trahi !
Ce n'est mie ma fille ! c'est la fille à Margiste !

Le roi accourt au bruit, et la mère :

Franc roi, où est ma fille? la blonde, aux longs cheveux,
La douce, la courtoise, la très bien enseignée,
Berthe la Débonnaire et si bien élevée !

Dans l'éclat de sa douleur, la mère sublime énumère les qualités de sa fille et semble répondre à la France : Ma fille ne serait pas haïe de son peuple !

Puis, elle tombe, suffoquée par la douleur.

Le crime est déjoué, déjoué avec un grand art; mais la victime n'est pas retrouvée. La France n'a plus pour reine une esclave; mais elle n'a plus de reine. Le double intérêt se soutient et l'œuvre est d'un vrai poète.

Le roi Pepin, d'après les légendes, a le caractère assez léger. Il s'est laissé tromper par une esclave. Cette fois, s'étant égaré à la chasse, il rencontre une villageoise, oublie Berthe, et en

devient amoureux. L'amour d'un roi ne souffre pas de résistance. Une chronique, antérieure au poème, dit grossièrement que le roi demanda au vacher de lui prêter sa fille pour une nuit, et que le vacher la lui octroya. Deux chroniques allemandes ne trouvent rien de mieux que de mettre à côté du roi un astrologue qui lui prédit qu'il doit engendrer cette nuit Charlemagne. Pepin demande donc son aînée au meunier, — car le vacher est devenu meunier; — ce n'est pas elle, dit l'astrologue; puis sa cadette, ce n'est pas elle encore; enfin, le meunier, n'ayant pas d'autre fille, est forcé d'avouer qu'il a recueilli une inconnue; c'est Berthe. Berthe, selon la première de ces chroniques, raconte aussitôt la vérité au roi et reprend son rang d'épouse; d'après l'autre, elle accepte l'amour du roi sans se faire reconnaître. Dans les deux chroniques, Charlemagne, engendré ainsi clandestinement, est presque un fils naturel, le roi le fait élever en secret chez le meunier.

Adenet a compris son sujet tout autrement. J'ai souvent parlé d'une grande condition de l'art qui ne veut pas laisser les péripéties d'une œuvre au hasard d'inventions faciles à trouver, mais qui exige qu'elles se déduisent de la logique des passions et de la vérité des sentiments, difficiles à peindre. Adenet a fait preuve de cet art dans la première partie de son poème; il n'y manque pas dans la seconde.

Abandonnée au milieu d'une forêt; menacée dans sa vie, par les bêtes sauvages qu'elle entend rugir, par les éléments que l'orage déchaîne, par la faim qui la presse; menacée dans sa pudeur par des brigands qui se la disputent, — le poète s'est arrêté longtemps à décrire cette situation pleine de terreur, — Berthe a fait vœu de vivre dans l'obscurité et de ne révéler à personne son rang ni son nom, si Dieu la sauvait de mort et de hontage. Sauvée, elle a été recueillie chez Symon le voyer. Comment le roi retrouvera-t-il l'épouse qui doit lui donner Charlemagne, en présence de ce double obstacle : la perte de sa trace et le vœu de Berthe? La légende indiquait une chasse du roi léger. Voici ce qu'en a fait le poète. Le roi s'est égaré à la chasse; Berthe s'est oubliée à prier dans une chapelle. Pepin lui demande sa route, ne la reconnaît pas et la trouve belle. Il se dit de la maison du roi et veut la prendre dans ses bras. L'entretien est d'abord chaste et gracieux. Mais Pepin s'éprend de plus en plus de la nièce de Symon. Il se dit grand-

maître de la maison du roi; il promet, il supplie, il exige. L'honneur de Berthe est en danger. Alors, la jeune fille relève la tête : « Seigneur, par la sainte croix! ne touchez pas à la femme du roi Pepin! Je suis fille du roi Flore et de la reine Blanchefleur! Je vous défends d'avoir une pensée mauvaise contre moi et d'être larron de ma virginité! car je suis reine de France! » Berthe, qu'on a entraînée au piége en alarmant sa pudeur, Berthe qui a fait son vœu autant pour préserver son innocence que sa vie, Berthe se révèle encore par ce même instinct sublime, qui est la couronne des vierges.

Berthe a trahi son secret. Mais, à peine sauvée, elle se rétracte; et le roi, qui a un premier indice, doit recourir à la ruse pour connaître la vérité. Sa première ruse, qui est d'écouter à la porte les explications de Berthe avec sa famille d'adoption, lui apprend que Berthe a senti son cœur battre auprès de lui, sans le connaître. La jeune vierge interroge sa prétendue tante:

« Dame, dit Berthe, je vous demanderais volontiers, si j'osais le demander, ce qu'il est devenu, celui qui m'a fait tant d'ennui... — Belle, dit Constance, il est parti, mais il nous a dit une chose qui nous fait grande peine... Berthe baisse la tête et rougit un petit :

> Berthe regarde à terre, un petit se *hontoie.*

Joli mot, forgé sans doute pour la rime.

Berthe dit à ses hôtes qu'elle a menti pour sauver son honneur. Mais Pepin va trouver le moyen de connaître la vérité. Il fait venir le roi et la reine de Hongrie, et quel contraste avec l'entrevue de la fausse Berthe et de Blanchefleur! Berthe les voit, elle oublie tout pour se jeter dans les bras de son père et de sa mère, qui se la disputent, et cette petite scène où les parents se reprennent tour à tour leur fille pour l'embrasser, est charmante.

Cependant l'amoureux de la forêt est là ; il se fait reconnaître, et Berthe rend grâce à Dieu :

> Sire, si ce est vous, Damedieu en gracie!

Pepin et la France ont retrouvé leur véritable reine, et le

poète ajoute un mot qui élève son sujet : Berthe sera la mère de Charlemagne :

Après, eut Karlemaine à la face hardie!

Les malheurs de Marie de Brabant, reine de France, sont connus; on prétend qu'en traitant ce sujet, qui rappelle la légende de Geneviève de Brabant et qui se rattache au nom de Charlemagne dont les ducs de Brabant se faisaient gloire de descendre, Adenet voulut faire allusion à la disgrâce et à la justification de la fille d'Henri III, sœur de Jean Ier. Il n'est pas rare que les poètes prennent ainsi la harpe de David pour consoler les grandes infortunes. Quoi qu'il en soit, le choix du sujet était heureux, il inspira le roi-ménestrel et lui permit de déployer toutes ses qualités dans la peinture du cœur humain.

Un crime à réparer, la France qui attend une reine, mère de Charlemagne, un développement habile des situations, une poésie de sentiment vrai, sauf les défauts inhérents à la langue et à l'art de l'époque, tout concourt à faire de *Berthe aux grands pieds* une œuvre de haute valeur. Que de fois ce poème ne fut-il pas imité, mis en prose, mis à la scène et traduit, depuis le Mystère du moyen âge jusqu'à Dorat qui en fit deux drames, l'un en prose, l'autre en vers; depuis la traduction en prose du quinzième siècle jusqu'à la traduction allemande de Simrok, au dix-neuvième. Si la Renaissance n'avait pas dédaigné la poésie des trouvères, si le siècle des ducs de Bourgogne ou de François Ier avait été un siècle de Périclès, combien la langue française n'aurait-elle pas de chefs-d'œuvre, qui aujourd'hui n'appartiennent qu'à la langue d'oïl! Alors, à côté de la Chanson de Roland, on eût pu placer au premier rang l'œuvre du roi ménestrel.

Lorsque l'étude de cette sorte d'antiquités fut reprise en France, il y a quelques trente ans, le premier poème dont le texte ait été publié intégralement fut *Berthe aux grands pieds*. C'était en 1836; l'éditeur, M. Paulin Paris, avait eu la main heureuse.

Ce sujet est tel qu'il pourrait encore aujourd'hui, après les grands siècles de la littérature française, inspirer une grande œuvre à un poète... qui croirait à la gloire de Charlemagne.

Aucune de nos provinces, dans aucun siècle du moyen âge,

n'a négligé les arts de la pensée, et l'on voit de tout temps un large et intelligent libre échange y régner dans la république des lettres. Mais chacune eut pour ainsi dire son tour de gloire, et servit de centre à ce rayonnement littéraire. Après la Flandre de Philippe d'Alsace, après Chrestien de Troyes, le roman du Renard et Van Maerlant,—avant le siècle des d'Avesnes, le siècle de Jean de Condé, de Jean le Bel et de Froissart, le Brabant tient dignement sa place dans le règne de Henri III et de Jean Ier, et, si les Van Heelu, les Van Velthem, les Jean Boendale sont plutôt des chroniqueurs patriotiques que de grands poètes, le Brabant alors donna à la poésie française un poète digne de porter la couronne des ménestrels : Adenet le Roi.

Van Maerlant a une statue; pourquoi Adenet le Roi n'en a-t-il pas une, lui qui aurait pu dire comme Jean Ier : Je travaille pour l'immortalité?

TYPES COMIQUES ET POPULAIRES

Le rire est bon, messieurs; c'est le rayonnement de la santé du corps et de l'esprit. Le malade ne peut que sourire; le méchant ricane; les criminels comme Charles IX ne rient plus; les tyrans comme Philippe II n'ont su jamais rire. Mais l'homme qui n'a rien de lourd sur son estomac ni sur sa conscience, peut rire des sots « à pleine gueule ». Et le rire n'a pas besoin d'être la vengeance des petits, comme dans le *Renard*, ou la mise au pilori du vice, comme dans l'*Avare* et le *Tartufe*, ou l'exécution des sots et des méchants, ennemis de la raison et du bien public, comme lorsque Aristophane flagelle les chauvins d'Athènes et les sycophantes religieux et politiques. La joie peut se passer de ces grandeurs, de cette utilité suprême, de ce but social. Rire pour rire est une bonne et saine chose, et l'on rit avec Polichinelle battant le diable, comme avec Sganarelle battu par sa femme; on rit avec Arlequin armé de sa batte, comme avec Diafoirus armé d'autre chose; on rit avec Jean de Nivelles, suivi de son chien, comme avec saint Antoine, suivi d'un ami d'un autre genre; on rit des malices d'Ulenspiegel, comme des naïvetés de Sancho Pança; on rit des représailles d'Eustache le Moine comme des sorties généreuses du Misanthrope.

Le rire n'a pas manqué à la littérature du moyen âge; avant d'avoir la farce, c'est à dire la comédie dans l'enfance, elle eut le fabliau; avant Molière, Lafontaine, le Lafontaine des contes imités de Boccace aussi bien que des fables traduites d'Ésope.

Les fabliaux sont innombrables; c'est la poésie de la place publique ou du cabaret, la poésie des bourgeois et des manants. Les principaux caractères des fabliaux sont la satire des mœurs, le sarcasme contre les prêtres, les farces jouées aux sots, les fredaines de l'amour. Les héros qu'ils préfèrent sont des vauriens, voleurs de cœurs ou voleurs de bourses. Les dupes qu'ils livrent au ridicule sont les mauvais maris, les bourgeois avares, et surtout les moines, auxquels ils prêtent tous les vices et jouent tous les tours du métier. Dans l'antiquité, l'esclave n'avait pas la parole, il fut le jouet des grands, battu sur la scène et prêtant le rire à l'épopée. Au moyen âge, le peuple chante, le serf rimaille : le Thersite des fabliaux, battu, trompé, volé, n'est plus l'esclave, c'est le noble, le bourgeois, le prêtre.

Quant à l'obscénité, elle se trouve partout dans cette époque; les premiers mystères eurent beau être joués dans les églises, ils ne se firent pas faute d'une crudité de langage qui étonne, et si les fabliaux se servent davantage encore du mot propre, s'ils en usent et en abusent, c'est que leur spécialité est de peindre les mœurs et de rire de la folie des hommes. Ce n'est pas de cette époque qu'on eût pu dire :

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
> Mais le lecteur français veut être respecté.

Le lecteur gaulois ne connaissait pas ce respect dans les mots ni dans les idées, et le public des fabliaux permettait une entière licence aux poètes, qui ne se le firent pas dire deux fois.

Cette immense production de petits contes en vers, préparait le théâtre comique; à les voir s'accumuler sans frein et sans nombre, on croit assister à ces entassements de débris géologiques qui formèrent des continents. Les fabliaux furent les sédiments de la comédie moderne.

Je me bornerai à quelques exemples.

Tous les lecteurs français connaissent l'*Avarice et l'Envie*, de V. Hugo. C'est un fabliau du treizième siècle. Saint Martin offre au convoiteux et à l'envieux de satisfaire le souhait de l'un d'eux, à la condition que l'autre obtiendra deux fois plus que son camarade. L'envieux, après de longues hésitations, se décide :

Saint Martin, dit-il, je vous prie
Que l'on m'arrache un de mes yeux
Et mon compère en perdra deux!

Tous les lecteurs flamands connaissent le conte touchant de Van Beers : l'*Écuelle de bois*. Un vieux père a laissé tous ses biens à son fils, auquel il devient bientôt à charge et qui le réduit à manger dans une écuelle de bois. Mais cet homme dénaturé a un enfant. Un jour, l'enfant s'amuse, dans un coin, à tailler un morceau de bois; le père l'interroge : que fais-tu là? L'enfant répond qu'il prépare une écuelle, pour le traiter, quand il sera grand, comme lui-même traite son père. Cette leçon n'est pas perdue et le devoir filial reprend ses droits, à la voix de cet enfant précoce. Ce conte est un fabliau du treizième siècle, d'un trouvère nommé Bernier. L'écuelle y est une selle, unique oreiller laissé au vieillard, et que l'enfant coupe en deux, pour en réserver la moitié à son père.

Tous les enfants connaissent le conte des *Souhaits ridicules*, de Perrault, dont notre peintre Wiertz a tiré une composition si originale. C'est aussi un fabliau, et les *Quatre Souhaits de saint Martin* vont jusqu'à une obscénité dont il m'est impossible de donner une idée.

Tous les Anglais admirent, et l'Europe avec eux, la grande comédie de Shakespeare, dont le héros est le juif Shylok. C'est un fabliau du moyen âge, imité du latin, lequel l'avait imité de l'arabe; on le trouve dans le *Dolopathos*, d'Herbert de Paris.

Tout le monde connaît *Georges Dandin*, c'est un conte tiré aussi du *Dolopathos*.

Tout le monde connaît *le Médecin malgré lui*. C'est un fabliau anonyme de la même époque : *Le Vilain mire,* ou le Manant médecin.

Voici ce que raconte le trouvère anonyme du treizième siècle : un paysan avait tout pour lui, jeunesse et fortune, tout excepté une femme. Il en prendrait bien une, dit-il, s'il s'en trouvait une bonne. On lui indique la fille d'un chevalier pauvre et il l'épouse. Une fois riche d'une épouse, il s'inquiète et ne sait comment il gardera des voleurs ce trésor difficile à garder. Est-ce qu'une femme noble lui convenait? Quand il ira aux champs, quelque chevalier la guettera, et surtout le chapelain qui lèvera la dîme sur son bonheur conjugal. Dans cette per-

plexité, le mari s'avise d'un moyen bien digne d'un rustaud. Il imagine de battre bel et bien sa femme tous les matins, en sorte qu'elle en ait à pleurer jusqu'à son retour. A son retour, il la flattera, accusera le démon, obtiendra son pardon à force de caresses, et aura échappé un jour de plus au danger du mariage. Mais sa femme prise peu cette façon d'être aimée; elle pleure, elle raisonne. Mon mari n'a jamais été battu, se dit-elle; car s'il savait ce que c'est, il me ménagerait davantage. De là à chercher un moyen de lui faire sentir ce que c'est que d'être battu, il n'y a qu'une conséquence à tirer. Deux messagers du roi qui passent lui en fournissent l'occasion; la fille du roi a dans la gorge une arête qui l'empêche de boire et de manger; ils vont en Angleterre chercher un grand médecin pour la guérir. Qu'est-il besoin de passer la mer? dit la dame; mon mari est le meilleur de tous les médecins. Mais je vous préviens qu'il ne fait rien que s'il y est contraint par des coups de bâton. Et voilà que les messagers battent d'importance notre mari pour qu'il les suive à la cour; et voilà que le roi le fait battre et battre encore. Il a beau crier : Je ne suis pas médecin; il ne reçoit qu'une réponse : Battez-le moi! et les coups ne se font pas attendre. Alors, ce médecin malgré lui s'avise d'un tour qui puisse faire rire la malade, et rire à gorge tellement déployée que l'arête en sorte dans un éclat de rire. Il réussit. Mais succès oblige : ses aventures ne s'arrêtent pas là; le roi veut retenir à sa cour un aussi habile médecin et il connaît un moyen de persuasion facile : le bâton est d'une éloquence sans réplique. Bientôt, pour profiter de cet argument puissant, voilà qu'une nuée de malades s'abat sur le palais. Comment le malheureux s'en tirera-t-il? Il dit aux malades qu'il ne peut les guérir qu'en faisant brûler le plus infirme d'entre eux pour en faire prendre la cendre dans une potion aux autres. Cette seule parole les guérit tous, et sauve le paysan. Car le roi le comble de biens et lui rend sa liberté : Ce serait honte, dit-il, de battre encore un pareil homme. C'est ainsi que le mari ne battit plus sa femme, ne la quitta plus et en fut aimé, sans craindre le chapelain.

Cette dernière scène de la guérison en masse de plus de quatre-vingts malades, nous amène à Ulenspiegel qui l'a empruntée au *Vilain mire*.

Il arriva en effet un moment où l'on voulut réunir les fabliaux et les coudre ensemble en les attribuant à un même héros.

L'un de ces recueils, imité de l'Orient, s'appelle le *Dolopathos;* un autre s'appelle la *Discipline du clergé;* un autre, traduisant Esope : l'*Ysopet;* un autre, les *Repues franches*, ou les manières de se repaître aux dépens d'autrui; d'autres enfin, qui se rapprochent davantage de l'*Ulenspiegel*, portent le nom d'un héros auquel ils attribuent toutes les farces qui y sont réunies; ainsi l'on a : le *Curé Amis*, les *Faceties de Gonella*, les *Facéties du curé de Kalenberg*, nom germanique d'où est venu, dit-on, le mot Calembour.

L'*Ulenspiegel* est un de ces recueils, celui peut-être qui eut le plus de succès, car il devint célèbre dans toute l'Europe, en Suisse, en Pologne, en Angleterre, en Italie, en Danemark. Du quinzième siècle jusqu'aujourd'hui, les bibliographes comptent plus de cent versions différentes de cette légende, versions en prose et en vers, en latin, en allemand, en flamand et en français; et récemment un écrivain belge, dont la plume est comme un crayon d'artiste, a essayé d'en faire une épopée comique en prose, pour placer la figure du vaurien au milieu de la grande révolution du seizième siècle.

On a discuté gravement si Tyl Ulenspiegel avait vécu, où il était né, où il avait passé, où se trouvent ses restes mortels. On garde à Mollen une cotte de mailles qu'il a portée, dit-on; on montre à Aix-la-Chapelle une petite maison qu'il habita; d'autres villes d'Allemagne se flattent de conserver des traces de son passage; une ville d'Allemagne, Mollen, près de Lubeck, et une ville de Flandre, Damme, près de Bruges, se disputent l'honneur de posséder son tombeau, et un savant allemand a été jusqu'à publier la carte de son odyssée dans ce monde de fous.

Son nom cependant est bien simple à expliquer. La figure allégorique qui, de ses deux tombeaux, a passé au frontispice de presque toutes les éditions de sa légende, représente Tyl tenant d'une main un hibou, de l'autre un miroir, et quelquefois l'homme disparaît pour ne laisser que ces deux attributs de la sagesse. Or, ulen-spiegel signifie en bas allemand ou en flamand, c'était tout un : *Miroir du hibou*.

Les miroirs étaient de mode alors, comme les *blasons*, les *congés*, les *bibles*, pour servir de titre aux écrivains. Les recueils historiques sont des *miroirs historiques;* les recueils de morale sont des *miroirs de laïques*. On a le *Spiegel historiael* de Van Maerlant, au treizième siècle; le *Lecken spiegel*, de Jean

Boendal au quatorzième; le *Spiegel van sonden* (le *Miroir des péchés*) de Jean de Weert; le *Spiegel des jonghen* (le *Miroir des garçons*) de Lambert Goetman, en 1488. De nos jours encore, une des meilleures revues de la Hollande s'appelle le *Miroir du temps* (*Tijdspiegel*).

C'est ainsi qu'un recueil de fabliaux reçut le titre de *Miroir du hibou*, ou *Miroir de la sagesse*.

Les traducteurs latins du seizième siècle le comprennent encore ainsi : quoique les rédactions en langues germaniques et en langue française qu'ils imitent aient ajouté au prénom du vaurien : *Thyl*, le titre du livre : *Ulenspiegel;* en français : *Ulespiègle*, et plus tard : l'*espiègle*, — Nemius et Periander gardent au titre sa signification et ne prennent pas le Pirée pour un homme. Ni leur héros ni leur livre ne portent le nom d'Ulenspiegel; ils appellent le vaurien : Tyl, et ils donnent pour titre à leur poème la traduction du titre germanique : *Miroir du hibou; Noctuæ speculum*, dit Periander; *Ulularum speculum*, dit Nemius.

S'il faut en croire cette explication rationnelle, mais peu respectueuse, tout ce que l'on conserve de traces d'Ulenspiegel, sa maison comme ses tombeaux, ne ferait que témoigner de l'immense popularité de ce recueil comique et de l'illusion que le héros avait jetée dans l'esprit des masses. Mais, le type une fois créé pour réunir sous un même nom divers fabliaux recueillis partout, il est à croire que plus d'un bouffon s'attribua ce nom, comme nos bateleurs perpétuent, de foire en foire et de siècle en siècle, la génération de Paillasse et de Bilboquet.

La première édition imprimée de ce nouveau *Miroir* ne serait-elle que la reproduction ou une imitation rajeunie d'un manuscrit plus ancien? La tradition, en plaçant la vie du héros dans la dernière moitié du treizième siècle et sa mort en 1301 ou en 1350, semble autoriser cette conjecture. Quoi qu'il en soit, plus d'une aventure d'Ulenspiegel remonte à d'anciens fabliaux, célèbres dans nos provinces au treizième siècle, et l'imprimerie s'empara de bonne heure de ce sujet : de 1519 à 1550, on n'en signale pas moins de seize éditions différentes, en différentes langues. La première est en bas allemand et date de 1519. En 1520, Albert Durer trouve la légende en Flandre. On en conserve une édition d'Anvers qui date de 1520 à 1530; la première version française faite à Paris en 1532, s'annonce comme traduite du

flamand, et, en 1567, le célèbre Bruxellois Ægidius Periander, dont le nom profane était Giles Omma, en faisait une élégante traduction en vers latins.

Je ne puis analyser tous les fabliaux qui composent le recueil d'Ulenspiegel : « Sa vie et ses œuvres, et les merveilleuses aventures, par lui faites, et les grandes fortunes qu'il a eues. » La plupart ne sont que des traits de fripon ou des farces, dont l'esprit consiste, le plus souvent, à prendre une parole strictement à la lettre. Ainsi, un prêtre, en prenant Ulenspiegel à son service, lui a dit qu'il mangerait comme lui et qu'il partagerait le travail avec sa ménagère. Au premier repas, Ulenspiegel, chargé de mettre deux poulets sur la table, en mange d'abord un; à la première besogne, il n'apporte qu'un seau d'eau, au lieu de deux, etc., etc.

C'est là d'assez lourde malice et un esprit cousu de gros fil. Ce qui donne une valeur à ces farces, c'est lorsque le héros trompe les riches ou les méchants, pour faire quelque bien, ou lorsque ses friponneries sont une violente satire des mœurs des puissants ou une audacieuse parodie du monde.

Un jour, le vaurien rencontre douze aveugles chassés d'une hôtellerie et voyageant sous le froid et la faim. Voici vingt florins, dit-il tout haut, retournez chez votre hôte. L'hôte avare et brutal l'entend; il reçoit avec empressement les aveugles devenus riches. Mais Ulenspiegel ne leur a rien donné; chacun d'eux croit que c'est son compagnon qui a reçu la somme, et, lorsqu'il s'agit de payer l'écot, l'avare est volé par la malice d'Ulenspiegel. Les fabliaux fourmillent de pareils tours, châtiments de l'avarice.

La satire est le sel favori de cette poésie populaire. Lorsque Ulenspiegel est enterré, qu'une corde se rompt, que le cercueil tombe la tête en haut et qu'on laisse ainsi le héros debout dans la tombe, il me semble voir là une parodie de ces maîtres du monde, comme Charlemagne et Barberousse, qu'on disait restés dans le cercueil, le glaive en main, dans l'éternelle attitude de la domination. Quand Ulenspiegel se charge d'apprendre à lire à un âne ou qu'il dispute contre les docteurs de l'université de Prague : Combien y a-t-il de muids d'eau dans la mer? lui demande le recteur. — Arrêtez tous les fleuves qui s'y jettent et je les mesurerai, répond le héros. — Où est le milieu du monde? — Ici même, vérifiez le; — ces scènes peuvent pa-

raître, sans que l'on s'y trompe, la parodie des problèmes prétentieux et des vaines querelles des sophistes, jouée par le bon sens populaire; Rabelais s'en inspirera visiblement.

Les fabliaux exerçaient de préférence leur causticité contre le clergé. Le *Miroir du hibou* ne pouvait négliger de recueillir ces satires. J'en citerai quatre.

La première scène, que l'on retrouve dans un fabliau, traduit du latin et intitulé *Marcol le Vilain*, la première scène est une parodie du baptême. La voici telle que M. De Coster l'a imitée :

« On portait Ulenspiegel à baptême. Soudain chut une averse qui le mouilla bien. Ainsi fut-il baptisé pour la première fois.

« Quand il entra dans l'église, il fut dit au parrain et marraine, père et mère, par le bedeau, maître d'école, qu'ils eussent à se placer autour de la piscine baptismale. Ce qu'ils firent.

« Mais il y avait à la voûte, au dessus de la piscine, un trou fait par un maçon pour y suspendre une lampe, à une étoile en bois doré. Le maçon, considérant d'en haut les parrains et marraine debout roidement autour de la piscine coiffée de son couvercle, versa par le trou de la voûte un traître seau d'eau qui, tombant entre eux sur le couvercle de la piscine, fit grand éclaboussement. Mais Ulenspiegel eut la grosse part. Et ainsi il fut baptisé pour la deuxième fois.

« Le doyen vint : ils se plaignirent à lui, mais il leur dit de se hâter et que c'était un accident. Ulenspiegel se démenait à cause de l'eau tombée sur lui. Le doyen lui donna le sel et l'eau, et le nomma Thylbert, qui veut dire « riche en mouvements. » Il fut ainsi baptisé pour la troisième fois.

« Partant de Notre-Dame, ils entrèrent vis-à-vis l'église, dans la rue Longue, au *Rosaire des bouteilles*, dont une cruche formait le credo. Ils y burent dix-sept pintes de *dobbel kuyt* et davantage. Car c'est la vraie façon en Flandre, pour sécher les gens mouillés, d'allumer un feu de bière en la bedaine. Ulenspiegel fut ainsi baptisé pour la quatrième fois.

« S'en retournant au logis et zigzaguant par le chemin, la tête plus que le corps pesante, ils vinrent à un ponteau jeté sur une petite mare; Katheline qui était marraine portait l'enfant, elle fit un faux pas et tomba dans la boue avec Ulenspiegel, qui fut ainsi batipsé pour la cinquième fois.

« Mais on le retira de la mare pour le laver d'eau chaude en la maison de Claes, et ce fut son sixième baptême. »

La seconde scène est une violente satire contre le monopole que s'arroge le prêtre sur son église. Periander n'a reculé devant aucune des hardiesses de cet épisode, son latin me

servira. Cette fois Ulenspiegel est clerc d'une église; un jour que le curé s'habillait devant l'autel, le clerc entend un bruit suspect, accompagné d'une odeur plus suspecte encore :

Qui sentait bien plus fort, mais non pas mieux que rose,

comme dit Regnier.

Parte sui pastor posteriore crepat;
Fœtorem captat custos sub naribus imis.

Quel encens offrez-vous là au bon Dieu! s'écrie Ulenspiegel :

Hæc offers, pastor, turbida thura Deo!

De quoi te mêles-tu? répond le maître de céans. Cette église ne m'appartient-elle pas? Ce sanctuaire n'est-il pas à moi? S'il me plaisait, j'y ferais, au beau milieu, bien autre chose :

Nonne meum templum? Subsunt sacra limina nobis?
In medio templi fas est mihi ponere stercus.

Ulenspiegel met le prêtre au défi; le prix du pari sera un tonneau de bière. Et, quand le prêtre a osé profaner l'église qui lui appartient à ce point, le clerc malin, fidèle à ses chicanes de mots, mesure le milieu du temple, ne le trouve pas exact et gagne son tonneau.

Peut-on rien inventer de plus fort contre cet orgueil qui fait des choses saintes la propriété du prêtre?

La troisième scène est à la fois une satire des mœurs du clergé et une parodie de la confession. Le curé, qui en est le héros, avait un beau cheval et une belle chambrière. Ulenspiegel, qui convoite le cheval pour un duc auquel le curé a refusé de le vendre, va se confesser au prêtre; à un moment donné de sa confession, il s'arrête, n'osant aller plus loin. Le confesseur l'encourage, lui promet indulgence, lui assure qu'il n'en prendra ni colère ni haine contre lui. Alors le pendard se confesse d'avoir, comment dirai-je? d'avoir été le rival heureux du curé près de sa ménagère. Le curé, cachant sa colère : Combien de fois, murmure-t-il. Cinq fois, dit hardiment l'impudent coquin :

Imponens capite cornua quinque suo.

A ces mots, le curé lui donne brusquement l'absolution, sort du confessionnal, court à sa concubine, l'interroge, l'accuse, et, sur ses dénégations, bondit de colère, lui révèle la confession d'Ulenspiegel et la bat comme plâtre :

Sed, grandem capiens baculum, dat verbera tergo.

Pendant ce temps, Ulenspiegel riait à pleine gorge et, quand le jaloux le chasse, il menace le prêtre, qui a osé trahir le secret de la confession. Alors, c'est au prêtre à tomber à ses genoux. Ulenspiegel n'écoutera rien. Le curé en est quitte pour son cheval, qu'il est réduit à lui faire offrir par sa servante. Et depuis ce temps, le trouble fut dans le ménage du prêtre; car, par avarice, il regrettait sa monture, et, par jalousie, il battait sa chambrière; si bien qu'un jour elle s'enfuit du presbytère conjugal et que le curé, puni de ses deux vices, perdit son beau cheval et sa belle maritorne.

La quatrième scène est la mort d'Ulenspiegel. Les lois de l'Église ordonnaient aux prêtres d'exhorter les malades à faire l'aumône avant de mourir, et l'on sait à combien de captations cette prescription donna lieu. Les testaments ont prêté à de nombreuses satires, et *le Testament de l'âne*, de Rutebœuf, est resté célèbre. Un curé aimait tant son âne qu'il l'enterra dans le cimetière bénit, comme un chrétien. Le doyen s'en scandalise et cite le coupable devant lui. Le curé, pour échapper au châtiment, assure au doyen que l'âne est mort en bon chrétien, car pour preuve, il a laissé un testament verbal par lequel il a légué une somme au doyen et à son église. Ce fabliau est spirituel; la scène d'*Ulenspiegel* est plus brutale. Le héros s'étant confessé avant de mourir, le prêtre lui dit : « Si vous avez de l'argent mauvaisement gagné, veuillez en disposer en l'honneur de Dieu et pour de pauvres prêtres comme je suis. »

Si tibi sunt nummi, ferat hos ecclesia nostra.

Ulenspiegel ne refuse pas. «Revenez, dit-il, après votre dîner; je vous donnerai quelque argent. » Quand le prêtre revient, le héros, fidèle à son caractère, lui montre un pot où brillent

quelques pièces de monnaie et il lui dit : « Je vous permettrai d'y prendre quelques pièces, si vous me promettez de n'être pas trop avide et d'y puiser avec une sage réserve. » Le prêtre promet : « J'en prendrai honnêtement, dit-il. » Mais sa cupidité n'y peut tenir. En vain, le malade lui répète : « N'allez pas trop avant. » Quand le prêtre tient le pot, il y enfonce la main jusqu'au fond. Le fond était d'un or de la composition d'Ulenspiegel; le prêtre sent quelque chose de gluant et de froid et retire sa main horriblement souillée :

Sordidus en pastor rapit et grave pollice stercus
Extrahit educens prœmia digna viro.

Aux reproches du confesseur, le héros moraliste répond : Ce n'est pas ma fraude qui vous a berné, c'est votre avarice.

Voilà avec quelle audace et quelle violence la muse populaire brandissait le fouet de Pétrone contre l'Église. Mais ces hardiesses s'expliquent. Les poètes ont trouvé la plupart de leurs sujets esquissés par la poésie latine des couvents. Ces fables, qui devinrent si audacieuses dans les langues nouvelles, n'avaient été dans l'origine que jeux de rhétorique de moines, après boire. Pour égayer le cloître, les poètes du cloître avaient peint l'Église; cherchant le rire, ils n'avaient pas trouvé de meilleurs personnages comiques qu'eux-mêmes. Les trouvères s'emparèrent avidement de ces sujets, aux applaudissements des masses; et ces farces, inoffensives et sans portée à l'ombre des cloîtres, devinrent d'énergiques satires sur la place publique. Les exercices poétiques et les grosses plaisanteries de moines désœuvrés ont fourni des matériaux à la satire, et perpétué les traditions de la comédie.

Vous savez comment le succès universel du *Roman du Renard* fit disparaître le nom français de l'animal : Goupil, tiré du latin : *Vulpes*, pour le remplacer par le prénom germanique du héros du poème. Le même phénomène se répète pour Ulenspiegel. Le mot *espiègle*, qui semble si français comme l'espiéglerie elle-même, n'a pas d'autre origine. Le Miroir du hibou, traduit d'abord par Ulenspiègle, a passé, vers le seizième siècle, dans le vocabulaire français, pour y désigner le caractère vif sans méchanceté, enjoué sans arrière-pensée, malicieux sans fourberie, qui n'avait pas auparavant de nom dans la langue. Ron-

sard l'emploie, et, sans ce titre d'un recueil de fabliaux, Jean-Jacques n'aurait pas pu dire : Mes tours me semblaient des espiégleries et n'étaient pas autre chose ; Marmontel n'aurait pas pu faire de son Agathe : « la plus jolie petite espiègle que l'amour eût formée. »

Il y a loin des tours fripons et pantagruéliques de Thyl, fils de Claes, aux grâces mignardes de l'héroïne de Marmontel. Mais telle est la puissance de personnification de l'art : il suffit que, dans un coin de la Flandre ou de l'Allemagne, un nom soit donné à un héros de roman, et voilà que la langue, une langue étrangère, une langue fière et personnelle, une langue prude, comme Voltaire l'appelle, accepte un mot nouveau, pour désigner une nuance nouvelle dans le caractère humain.

Enfin, Ulenspiegel, comme Reinart de Vos, appartient à la bibliothèque bleue dans les deux langues, et il a eu de nos jours l'honneur d'être expurgé A. M. D. G., pour la Bibliothèque Approuvée du clergé. Je vous laisse à penser quelles mutilations il a dû subir pour recevoir l'*imprimatur* épiscopal.

La muse populaire du moyen âge a essayé bien d'autres types, sans obtenir le même succès. Le fabliau a personnifié tour à tour *Dans Denier* ou *Dom Argent*, *Bonhomme Misère*, et cent autres. Mais nul type n'a été autant essayé que celui de la fourberie, depuis *Renard*, qui donne son nom au Goupil, depuis *Ulenspiegel*, qui sert à nommer la plus folle des malices, depuis *Faux semblant*, *Dame Gille* et *Papelart*, qui préparent Tartufe, jusqu'à Figaro, Scapin et Basile. Le papelart est un de ces essais, qui a passé du *Roman de la Rose* dans Rabelais ; mais il appartient tout entier à la littérature française. Je citerai en passant un autre type du même héros, type essayé surtout dans nos provinces et tombé complétement dans l'oubli. Mais, avant de vous le nommer, je dois me défendre de toute allusion et vous rappeler que c'est l'homme qui honore le nom ; vous ne me ferez pas l'injure de supposer rien de malveillant contre un de nos ministres.

Du douzième au seizième siècle, le mot *barat* a signifié en français tromperie. Le savant anglais Palsgrave, dans ses *Éclaircissements de la langue françoise*, écrits en 1530, traduit *desseyt* par *déception* et *barat*. Rabelais emploie encore le verbe

barater pour *friponner*. En 1690, Furetière, dans son dictionnaire, signale encore ce mot, mais comme étant hors d'usage. L'étymologie de ce mot est contestée; selon les uns, il vient de l'arabe : *barthala*, corruption de juge; mais le savant Diez fait de graves objections à cette hypothèse. D'autres le font venir du grec : *πράττειν*, faire des affaires; d'autres, du bas breton, *barad*. Quoi qu'il en soit, dès le treizième siècle, ce mot avait d'autres destinations. C'était un nom d'homme, porté par plusieurs familles du Tournaisis et mentionné dans de nombreuses chartes : un Jean Barat est resté dans notre histoire comme un célèbre enlumineur de Tournai; — et ce nom propre servait dans les fabliaux à personnifier le héros de la fraude. Au treizième siècle, Jean de Boves, un de nos faiseurs de fabliaux les plus féconds, consacrait un petit conte à trois larrons : Barat, Travers et du Haimet :

N'a tel larron, jusqu'à Nevers,
Comme est Barat, comme il me semble!

C'est l'histoire de trois larrons qui luttent si bien de fourberie qu'ils sont obligés de pactiser. Ce fabliau a été traduit en flamand, à la même époque; le poète flamand ne nomme pas les trois voleurs. Ces noms n'étaient pas naturalisés en Flandre; mais on les retrouve très souvent dans les fabliaux français, et tout atteste que Barat surtout fut célèbre.

Au quatorzième siècle, un dialogue anonyme, conservé dans un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne et publié par M. Gachet, met Barat en scène d'une manière nouvelle. Cette fois, le ménestrel est révolutionnaire, et sa satire est toute palpitante des rancunes du peuple.

Deux moines accostent le héros et lui demandent son nom; il répond fièrement :

Je m'appelle Barat, qui toujours baretoie.

Laisse la tromperie et reviens à la raison, lui dit un moine.

Sire, raison est morte! ne m'en parlez jamais!

s'écrie Barat, et il défie les moines de lui citer un état qui puisse s'exercer sans tromperie. Là-dessus, le débat s'engage et la satire passe en revue tous les métiers pour les condamner.

Est-ce le laboureur?

> Paysans de village savent plus de renard
> Que nulle gent qui vive.

Est-ce le boulanger? Quand le prix du grain augmente, le pain devient petit;

> Mais quand le bled amende, le pain de rien ne croît.

Est-ce le tavernier?

> Nul homme, s'il ne vole, ne sera tavernier.

Un moment arrive où le moine l'interrompt. Mais de quel métier es-tu donc, toi qui blâmes tous les métiers? Je suis courtier, répond Barat, et je vole des deux côtés :

> Quand j'ai l'un enguignié, l'autre vais baretant.

Le moine le sermonne ; Barat répond :

> A peine devient riche homme qui est loyal.

Et la satire des états continue. Barat hait de bon cœur les sergents, les maires et les prévôts, car ils cherchent toujours butin. Ceux-là, dit-il :

> En paradis iront quand Dieu deviendra sot!

Les merciers, les bouchers, les brasseurs, les tisserands, les teinturiers, les drapiers, les procureurs, les avocats, toute la bourgeoisie passe sous la férule, avec son avidité de lucre, ses petits tours du métier, sa concurrence sans frein et son envie mutuelle. Les prêtres aussi ont sur les ongles : « Ils mangent le pain blanc et donnent pour Dieu du pain bis aux pauvres! »

On croit entendre à chaque strophe, dans la bouche du Barat

du quatorzième siècle cette terrible formule : S'enrichir c'est tromper. La propriété, c'est le vol.

Le dernier quatrain mérite d'être rapporté. Après avoir mis au pilori tous les marchands, le poète se souvient qu'il est jongleur et qu'il ne doit pas dire trop de mal de ceux qui le paient :

Beau sire, si je ai sur les marchands parlé
Et sur les ménestrels, sachez que point les hais;
Pauvres gens et jongleurs cherroient en vileté
Si marchands n'en avoient plus qu'autre gent pitié.

Au commencement du seizième siècle, le grand poète parisien Pierre Gringore personnifiait encore Barat, dans son *Château de Labour.*

Cervantes a donné à l'île de Mystification dont Sancho Pança devient le gouverneur, le nom de *Barataria. Barato* sert à désigner aussi en Espagne l'espèce de gratification que les joueurs qui gagnent donnent à ceux qui ont tenu pour eux. Enfin, au nombre des proverbes et sentences morales gravés sur les jetons de jeu français, on rencontre très souvent le nom du héros : Barat, tu seras baraté. — Défiez-vous de Barat, — etc.

Après cette longue vogue, le type se perd, le nom du héros disparaît, le substantif tombe en désuétude, puis le verbe *barater* lui-même, et il ne reste aujourd'hui à la langue française qu'un terme de marine : *baraterie*, qui signifie la fraude commise par un capitaine de navire au préjudice de l'armateur ou des assurés.

Que des types ne faut-il pas ainsi semer au vent, avant de produire un Tartufe!

La haine du privilége, l'opposition aux abus, la réaction vigoureuse contre l'arbitraire, n'ont pas seulement fait mettre au pilori de l'art les types du mal ; elles se sont de tout temps personnifiées dans des héros de résistance. La révolte de l'honneur contre les vices et l'ingratitude des hommes produit *Timon d'Athènes* ; l'hypocrisie des cours inspire le *Misanthrope ;* la haine des abus féodaux enfante *Goetz de Berlinchingen*, et les vices de la société inspirent à Schiller le type de Charles Moor, ce misanthrope de grands chemins. Notre littérature du moyen âge nous fournit trois héros de ce genre, dans trois

œuvres bien différentes de ton; ce sont : une ballade flamande : *Sire Halewyn*; une chanson flamande : la *Chanson des Karls*, et un poème français : *Eustache le Moine*.

L'histoire nous montre, au retour des premières croisades, le baron féodal campé dans son château fort, comme un loup au milieu d'une bergerie, et portant autour de lui le pillage, le meurtre, le rapt, le viol et l'incendie. Louis le Gros réussit dans sa croisade contre ces nobles brigands. Charles le Bon, comte de Flandre, y perdit la vie, assassiné par une famille dont il avait reprimé les exactions. Un chant populaire flamand peint en quelques traits la figure d'un de ces barons, le sire Halewyn, et le poète oppose à cette sorte de Barbe-Bleue dont l'amour tue, une belle vierge, Judith de sang royal, qui en fait justice. Cette chanson est belle dans la sombre concision d'un drame, esquissé à grands traits, mais complet et saisissant. La voici tout entière :

LA CHANSON DE SIRE HALEWYN.

Sire Halewyn savait une chanson;
Tous ceux qui l'entendaient voulaient aller à lui.

La fille d'un roi l'entendit,
Une fille bien chère à ses parents.

Et elle s'en fut devant son père :
Sire père, puis-je aller à Halewyn?

— Non, ma fille, non, toi pas.
Qui s'en va là ne revient pas.

Et elle s'en fut devant sa mère :
Mère, puis-je aller à Halewyn?

— Oh! non, ma fille, non, toi pas.
Qui s'en va là ne revient pas.

Et elle s'en fut devant sa sœur :
Sœur, puis-je aller à Halewyn?

— Non, ma sœur, non, toi pas.
Qui s'en va là ne revient pas.

Et elle s'en fut devant son frère :
Frère, puis-je aller à Halewyn?

— Ce m'est tout un où tu vas,
Pourvu que tu gardes ton honneur
Et portes droit ta couronne.

Alors, elle monta à sa chambre
Et se para de ses plus beaux atours.

Que mit la vierge sur son beau corps?
Chemise plus fine que soie.

Que mit la vierge sur son corsage?
Ceinture d'or pour le soutenir.

Que mit la vierge sur son jupon rouge?
De point en point un bouton d'or.

Que mit la vierge sur ses beaux cheveux blonds?
Une couronne d'or massif.

Que mit la vierge sur son beau *Kerle?*
De point en point, une perle.

Ainsi vêtue, elle va dans l'écurie de son père,
Et y prend le meilleur cheval,

Et elle monte, fière, sur le cheval;
Et riant, et chantant, chevauche dans la forêt.

Quand elle arrive au milieu de la forêt,
Elle aperçoit sire Halewyn.

— Salut, dit-il, en s'approchant,
Salut, belle vierge, aux yeux brun-clair!

Et ils chevauchent ensemble,
En devisant le long du chemin;

Et ils arrivent au champ des potences
Où mainte vierge était pendue;

Et sire Halewyn dit tout haut :
Puisque tu es la plus belle,
Comment veux-tu mourir? voici ton heure!

— Bien, dit-elle, puisque je puis choisir,
Je veux mourir par le glaive.

Mais d'abord ôte ton opperst-kleed,
Car le sang des vierges jaillit loin.
Si le mien te tâchait, j'en serais désolée,

Avant que son kleed fût ôté,
Sa tête roulait à terre.

Mais sa langue parle encore, et dit :
Va là-bas, au bout du champ de blé,

Sonne de mon cor clairement,
Afin que mes amis l'entendent.

— Au champ de blé je ne vais pas;
De ton cor je ne sonne pas,
Conseil d'assassin je ne suis pas.

— Va donc au pied de la potence,
Va-z-y prendre du baume,
Pour oindre mon cou qui saigne.

— Près du gibet je ne vais pas,
Ton cou saignant je n'oindrai pas,
Conseil d'assassin je ne suis pas.

Et elle prend la tête par les cheveux,
Et la plonge dans la claire fontaine.

Puis, elle remonte fière sur son cheval;
Et riant, et chantant, chevauche dans la forêt,

Lorsqu'elle fut à mi-chemin,
Elle vit venir la mère d'Halewyn :
Belle vierge, n'as-tu pas vu mon fils?

— Ton fils Halewyn est mort;
Voici sa tête entre mes genoux,
De son sang mon tablier est tout rouge.

Et la vierge arrive à la porte de son père,
Là elle sonne du cor comme un homme;

Et quand son père l'aperçoit,
Il se réjouit de son retour;

Et il fait servir un beau repas;
Et la tête fut posée sur la table.

Traqués en France par le pouvoir royal naissant, les seigneurs féodaux reculèrent en Flandre devant la grandeur des communes, et un siècle ne s'était point écoulé, que les nobles se faisaient inscrire dans les métiers et acquéraient le droit de bourgeoisie en Flandre.

Alors, les communes se trouvèrent en présence de classes nouvelles : les petits métiers des villes et les habitants des campagnes.

La *Chanson des Karls*, dont il nous est parvenu une rédaction du quatorzième siècle, trace un portrait de ces populations germaniques qui résistèrent si longtemps à la féodalité et qui donnèrent bien des héros à l'indépendance du pays et bien des révolutionnaires aux campagnes contre le monopole des communes. Le poète flamand chante :

Nous voulons chanter les Karls;
Ils sont tous de race mauvaise ;
Ils veulent dompter les seigneurs,
Ils portent une barbe longue,
Leurs vêtements sont décousus,
Leurs chapeaux troués sur leur tête,
Leurs chaperons mis de travers,
Et leurs chaussures tout en pièces.

Du lait caillé, du fromage et du pain,
Voilà ce qu'ils mangent sans cesse ;
Aussi leur cervelle est épaisse,
Car ils mangent plus qu'ils n'ont faim.

Un gros morceau de pain de seigle
Est assez pour sa nourriture;
Le Karl le porte dans sa main
En s'en allant à sa charrue.
Sa femme le suit, en guenilles,
Et la bouche pleine d'étoupes ;
Elle file jusqu'au moment
De lui préparer son écuelle.

Du lait caillé, etc.

Quand le Karl va dans les kermesses,
Il est fier et se croit un duc ;
Il semble prêt à tout abattre,
Avec sa massue aux gros nœuds.
Il s'y gorge de flots de vin,
En peu de temps il devient ivre.
Alors l'univers est à lui,
Les bourgs, les villes, les provinces.

Du lait caillé, etc...

Il marche avec son gros couteau
Qu'il laisse sortir de sa poche.
Il arrive auprès de sa femme,
Lui portant des bouteilles pleines ;
Sa femme l'accable d'injures,
Surtout lorsque le Karl la bat ;
Mais il lui donne un pain de riz.
Et la paix est bien vite faite.

Du lait caillé, etc...

Puis vient la grande cornemuse
Qui braille son turlututu.
Aye ! aye ! écoutez quel tapage !...
Voyez les folles cabrioles !
C'est un tintamare infernal...
Ah ! puisse le ciel les maudire !

Du lait caillé, etc.

Jusqu'ici, le portrait semble une reproduction, peu flattée et poussée à la satire, d'une chanson des Karls eux-mêmes. Le dernier couplet montre au profit de quelles passions la chanson a subi cette transformation qui nous l'a conservée :

Nous saurons châtier les Karls,
Nous foulerons aux pieds leurs champs,
Ils n'ont que de méchants projets,
Nous les traînerons sur la claie.
Nous les pendrons tous au gibet,
Nous les pendrons, leur barbe est longue ;
Ils ne nous échapperont pas :
Il faut qu'ils rentrent sous le joug !

« Il faut qu'ils rentrent sous le joug ! » Voilà le cri du privilége ! Mais les Karls ne rentrèrent pas sous le joug, ils devinrent des Flamands libres, après avoir donné des victimes aux émeutes et des héros à Courtrai.

Eustache le Moine tient à la fois du Karl et d'Ulenspiegel. « Jamais, dit son poète, Barat, Travers ni Duhamet n'en surent autant que lui. » Eustache est une sorte de Robin des bois. Comme les Karls, comme la belle vierge qui tue Halewyn, il se lève contre le brigandage des seigneurs. Comme eux, il a dû être célébré d'abord par la muse de la chanson. Le poème de

la fin du treizième siècle, de deux mille trois cents vers, que M. Francisque Michel attribue à Adenet le Roi, ne fait sans doute que mettre en scène, pour le public des châteaux, un vieux chant populaire, pareil à la ballade de Robin Hood et à la chanson des Karls. Ce poème seul nous est parvenu; il nous fait connaître suffisamment le héros.

Eustache a vécu; c'est un personnage historique. Son poète en fait d'abord un grand sorcier, n'ayant quitté l'école du diable que lorsqu'il en savait assez. Eustache commence par faire des tours aux marchands et aux tavernières, pour ne payer ni ses voyages ni son écot. Il jette un sortilége sur les bourgeois, et voilà que tout ce monde, d'ordinaire intéressé et réservé, tourne à l'envers, et, oubliant toute pudeur et tout intérêt, montre ses nudités et défonce ses tonneaux. Il semble que nous soyons encore avec Ulenspiegel. Mais ce premier rôle prépare une transformation, car Eustache n'est pas un bouffon. Son père est assassiné par un seigneur de la cour de Boulogne, nommé Hainfroi; alors, Eustache, qui s'est fait moine pour jouer le couvent, jette le froc pour courir à la vengeance, et toute sorcellerie disparaît; ses exploits ne sortent plus du domaine de la réalité; le sorcier devient un boucanier au service de sa vengeance; puis, un pirate au service du roi d'Angleterre; enfin, un chef de flotte au service du roi de France. Il semble que le but sérieux de la vengeance ne tolère plus le concours de la nécromancie, et que, de vaurien et de sorcier, le moine doit redevenir un homme contre l'injustice.

Véritable Robin Hood de notre littérature, le poète le fait peindre d'un mot par le comte de Boulogne, parlant au roi de France . .

C'est un diable de moine soldat.

Tout d'abord, pour venger son père, Eustache a réclamé le jugement de Dieu; le tenant d'armes de son ennemi y est tué, et Eustache, qui doit se tenir pour apaisé, devient Sénéchal du Boulonais. Quelques chroniques, en effet, lui attribuent ce titre. Mais, sur une accusation de l'ennemi de sa famille, le comte brûle sa terre; alors, Eustache abandonne son suzerain pour courir à la vengeance.

Avant de s'y livrer tout entier, après avoir brûlé deux mou-

lins du comte, il se déguise en moine et va lui-même offrir la paix à Renaud de Boulogne. Le comte répond qu'il le fera plutôt « écorcher vif, pendre, brûler ou noyer! » A cette réponse, Eustache n'a rien qui l'arrête; il brave son ennemi et ne cessera de le harceler de toutes les manières. Il prendra tous les déguisements pour le jouer en face, pour le dépouiller de ses chevaux, pour faire prisonniers ses chevaliers ou ses hommes d'armes, et pour échapper à sa poursuite. Ces travestissements et les surprises qu'ils amènent sont le côté grotesque du poème. Même lorsqu'il entre dans le sérieux, dans le tragique de la vie, Eustache conserve son caractère, et le comique se mêle à des scènes terribles; car, à cette époque de violence, on osait rire du sang versé.

Eustache, par exemple, arrache la langue au conducteur des *harnois* du comte, et il le lâche ainsi mutilé pour qu'il aille apprendre à son ennemi par d'horribles bégaiements : *Belu! Belu!* qu'un berger auquel le comte vient de demander sa route était Eustache lui-même, qui vient de faire une razzia de ses bagages.

Un autre exemple : Les gens du comte crèvent les yeux à deux hommes d'Eustache; le héros jure de rendre coups pour coups; il rencontre cinq hommes du Boulonais menant des moines en prison; il les attire dans un piége, fait couper les pieds à quatre d'entre eux et envoie le cinquième annoncer à son ennemi qu'il lui a appliqué la loi du talion :

Que, pour quatre yeux qu'il a crevés,
Eustache en a quatre espiétés.

Un de ses affidés le trahit et veut le livrer; Eustache en est prévenu et fait faire au traître lui-même le poteau qui doit le pendre. Le malheureux demande grâce, demande au moins un confesseur. Le moine répond : Je n'ai pas le temps, tu iras là-haut te confesser à Dieu :

En cet arbre tu monteras,
De plus près à Dieu parleras.

Ceci est digne du *Roman du Renard*.

Surpris dans un château, Eustache s'échappe, déguisé en

pèlerin ; mais il ne manque pas d'aller droit au comte, et lorsqu'il en a reçu une aumône et que le comte entre dans le château, laissant ses chevaux derrière lui, il enlève les chevaux et brûle la ville, pour le plaisir de mander à son ennemi que c'est là un exploit du pèlerin auquel il vient de donner trois sols.

Une autre fois, c'est du haut d'un arbre, derrière un nid d'oiseaux, qu'il brave Renaud de Boulogne; il contrefait le rossignol, et chaque note qu'il lui jette est une excitation à la vengeance : *Ochi! ochi! ochi!* Tue! tue! tue! *Fier! fier! fier!* Frappe! frappe! frappe! Si bien que le comte s'écrie :

Il n'est pas fol
Qui suit conseil de rossignol.
Le rossignol m'a bien appris
A châtier mes ennemis.

Alors, serré de près, c'est en femme qu'Eustache s'habille, et la gaîté devient obscène. Sous cet accoutrement nouveau, le moine demande à un écuyer du comte de prendre en croupe cette grosse fille rougeaude, peu difficile sur le prix de ce service. L'écuyer, alléché, se laisse entraîner dans un lieu de plus en plus écarté; car la pudeur de la belle l'exige. Eustache le mène ainsi au milieu des siens, lui prend son cheval et le renvoie à son maître, avec des railleries où l'esprit des fabliaux triomphe contre cet audacieux qui voulait faire l'amour avec un moine noir!

La cruauté et l'obscénité étaient alors deux grands moyens comiques.

Cependant le caractère d'Eustache ne manque pas de côtés généreux. Un jour il rencontre un marchand de Bruges, il lui demande combien il a d'argent. Soixante livres dans ma ceinture et quinze sous dans ma bourse, répond le Flamand, peu rassuré sur sa fortune. Eustache l'entraîne dans le bois, le détrousse et fait le compte. Le compte y était. Et parce que le marchand ne lui avait pas menti, Eustache lui laissa tout son argent, puis il l'envoya au comte lui rendre la dîme des chevaux qu'il lui avait pris; car, dit-il en raillant :

L'on me vint hier soir conter
Que Renaud n'a sur quoi monter.

Un autre jour, la scène contraire a lieu. L'homme arrêté n'avoue que trois marcs d'argent et il en a trente; Eustache lui laisse ses trois marcs, sa véritable fortune, celle qu'il a avouée, et il lui prend le reste. Ce n'était plus un marchand flamand cette fois; vous l'avez deviné, c'était un abbé :

Et l'abbé ses écus perdit
Seulement parce qu'il mentit.

Ceci n'est qu'un jeu d'esprit, châtiant le vice. Deux autres scènes nous montrent de plus nobles sentiments chez ce diable de moine-soldat. Un jour, le comte de Boulogne, qui a répondu à ses offres de paix par des menaces de mort, tombe dans ses mains. Déguisé en serf, Eustache est allé au comte, lui a fait une histoire et lui a offert de le mener où se trouve le terrible moine. Le comte, pris au piége, tremble pour sa vie. Eustache lui offre la paix. Il l'a refuse. Eustache lui rend la liberté :

Eustache dit : Allez-vous-en,
Puisqu'il ne peut être autrement.
En mon conduit êtes venu
Et vous n'y serez pas déçu.

Un autre jour, il tient l'assassin de son père lui-même. Mais Hainfroid a mangé à sa table, dans la forêt; il le laisse aller :

Eustache dit : Allez-vous-en!
Avez occis et mis à fin
Mon père et mon cousin germain ;
Quand on me donnerait la France,
Je n'en prendrais pas accordance.
Mais avec moi mangé avez,
De moi rien à craindre n'aurez.

Ces sentiments annoncent le soldat qui se venge et le vassal indépendant, plus que le sorcier ou le bandit. Aussi, lorsque Eustache, renversé de son cheval dont la sangle s'est brisée, combat corps à corps le comte de Boulogne, devient son prisonnier et va devenir sa victime, les seigneurs du pays le défendent, jurent qu'il ne sera pas pendu et exigent qu'il soit livré au roi de France, ce qui est le sauver, car il ne peut manquer

de s'évader en route. N'importe! les pairs insistent : Si le comte lui fait quelque mal, il y aura des épées tirées, car :

Il lutta comme homme de guerre;
Vous lui avez ravi sa terre,
Menez-le donc en jugement...

Sauvé par cette intervention féodale, Eustache ne tarde pas à passer en Angleterre. Il s'y met au service du roi Jean contre Philippe-Auguste ; car le comte de Boulogne est du parti du roi de France. Alors, l'homme de guerre devient marin et pirate. Il demande au roi des lettres de marque; le roi lui donne trente galères. Vainqueur, il demande au roi *une masure* dans Londres, le roi lui donne un palais. L'histoire est encore ici conforme avec la poésie; elle a conservé de nombreuses pièces : saufs-conduits, etc., qui confirment ce rôle du moine.

La guerre est menée vivement dans le poème : une bataille navale, une descente en France par la Seine, suivie d'une escarmouche où Eustache prend encore l'ennemi dans un piége qui prête au rire; puis, Eustache rentre à Londres vainqueur. Mais il y trouve le comte de Boulogne qui a abandonné le roi de France; il y trouve sa fille brûlée par le roi d'Angleterre, comme le fut la maîtresse de Robin Hood; et le voilà qui se travestit en ménestrel pour franchir la mer et passer au service du roi de France.

L'histoire confirme encore ce fait.

L'expédition du fils de Philippe Auguste contre l'Angleterre, en 1217, est connue; Eustache en fut le chef. Le succès de Guillaume de Normandie devait troubler le sommeil des coureurs d'aventures. Eustache se met bravement en mer pour conquérir la Grande Bretagne; il commande la flotte du roi de France. La bataille navale fut chaude; Eustache, accusé de trahison par les Anglais et de sortilége par certains chroniqueurs, y fit des prodiges d'audace; il y perdit la vie. Car, dit le trouvère, en finissant son petit poème :

Nul ne peut vivre longuement
Qui toujours à mal faire entend.

S'il faut en croire l'historien du Calaisis, Eustache était fla-

mand; l'éditeur du poème le croit du Boulonais, mais il incline à penser que l'auteur du roman est le trouvère brabançon Adenet le Roi. Les raisons qui l'y portent sont la connaissance des lieux, l'élégante versification, le talent narratif de l'auteur et un vers où le roi Adam est nommé comme ayant accompagné le prince royal de France dans son expédition navale.

Si l'une ou l'autre de ces suppositions est vraie, nous avons notre Robin des bois, ou dans notre histoire, ou dans notre littérature, et nous pouvons dire avec M. Francisque Michel que le roman d'Eustache le Moine » ne serait pas le moindre titre de gloire » du roi Adam, le ménestrel.

Cependant, ce poème, écrit pour les cours, n'a pu garder le type primitif; il faut un certain effort d'imagination pour en dégager la figure du rebelle et du patriote, qui vivait dans le chant populaire. Le côté comique a été mieux conservé. Ici le rire, comme dans le Barat du quartorzième, tourne au tragique, et l'on sent le souffle de résistance qui inspira à Schiller son Charles Moor.

Chateaubriand a dit quelque part qu'il n'y a qu'une manière de pleurer et qu'il y a cent façons de rire. Notre littérature populaire, on peut le dire, posséda, au moyen âge, toute la gamme du rire, depuis les fabliaux qui annoncent Boccace et Lafontaine, jusqu'au Renard qui prépare Tartuffe; depuis Ulenspiegel et Barat, ces ancêtres de Falstaff, de Scapin et de Figaro, jusqu'au Karl, ce Thersite de la misère, jusqu'à Eustache le Moine, notre Robin Hood.

En résumé, railleurs ou vengeurs, bouffons ou révolutionnaires, les trouvères ont accumulé les matières fertilisantes du rire, ont jeté de bonnes graines d'observation et de satire dans ce vaste domaine littéraire où ne se perd jamais la verve comique. Grâce à eux, l'art d'Aristophane et de Plaute sortit des facéties des couvents, pour devenir, dans les récits populaires, le fabliau, et sur la scène, la farce; et bientôt, sous la plume de Skakespeare et de Tirso de Molina, de l'auteur de *Pathelin* et du poète du *Misanthrope*, cette gaîté de nos pères prendra une puissance nouvelle, sortira du fabliau et reprendra le beau nom de comédie.

LE THÉATRE AU MOYEN AGE

Messieurs,

Le théâtre antique, après avoir vu sa liberté, mère de tant de chefs-d'œuvre, mise au joug par les Pisistrates en Grèce et par les Césars dans Rome, ne tarda pas à tomber, sous l'Empire romain, dans les plus viles licences. La moindre parole où les gouvernements qui ont peur d'une parole pouvaient découvrir une allusion politique, était punie comme un crime le lèse-majesté; mais tout était permis aux plaisirs cruels ou ignobles de la décadence. Caligula, dit Suétone, fit brûler sur la scène un poète comique, pour quelques vers à double sens. Nous avons vu, dit Tertullien, brûler vif un auteur pour qu'il représentât au naturel la mort d'Hercule. Héliogabale, dit Lampridius, ordonna que la pantomime de l'adultère, qui jusqu'alors avait été simulée, fut réellement représentée en plein théâtre. Ces trois faits peignent bien la tyrannie, qui d'une main enchaîne et tue la pensée, et de l'autre déchaîne la cruauté et la corruption. Mais l'esprit humain n'est pas fait pour ces hontes de la servitude; le despotisme soulève l'indignation publique, et de grandes révolutions passent sur le monde et vengent les bonnes mœurs.

Valère-Maxime nous apprend, que les Massiliotes avaient proscrit chez eux toute représentation dramatique, pour échapper à cette école de débauche. Le christianisme, à son tour, réagit violemment contre « ce sanctuaire de Vénus, cet antre du démon, cet office public de libertinage, cette antichambre de la prostitution, » comme s'expriment les Pères de l'Église, et l'anathème pèse encore aujourd'hui sur le théâtre.

Cependant l'art qui consiste à mettre une idée ou un fait en action sur la scène, tient tellement à l'esprit et au cœur de l'homme, et les chefs-d'œuvre du théâtre antique répondent si bien aux aspirations du génie humain vers le beau, que, dès les premiers siècles de l'Église, les chrétiens se prirent à imiter Euripide et Térence et que les représentations dramatiques continuèrent en Orient sous le règne des Églises chrétiennes.

On a un *Moïse*, du onzième siècle, par Ézéchiel le tragique. On attribue à saint Grégoire de Nazianze un drame grec du quatrième siècle sur la passion : *Le Christ souffrant*, composé avec des centons d'Euripide. Tertulien cite une *Médée*, en centons de Virgile. Après l'invasion des barbares, on voit les couvents reprendre la même culture des lettres antiques. Le théâtre d'une religieuse de Gandersheim, nommé Hrosvitha, traitait déjà, à la fin du dixième siècle, des sujets chrétiens avec des lambeaux d'imitation de Térence, et l'on peut dire que ce genre de drame, écrit dans une langue morte, cette sorte de théâtre latin d'outre-tombe, ne s'est guère perdu que de nos jours.

Mais ce n'est pas ainsi qu'un art peut renaître; cette résurrection galvanique de l'antiquité ne fut pas l'origine du théâtre moderne. Les Pères de l'Église d'Orient, les moines ou nonnains des couvents d'Occident, les poètes jésuites modernes, ont pu se livrer à ce dillettantisme du passé. Ces sortes de chefs-d'œuvre de rhétorique sont comme des mulets; ils ne produisent point. Le théâtre moderne devait naître dans l'Église, mais dans l'Église vivante, naïve, populaire. Le culte lui-même est déjà comme une représentation dramatique, dont le temple est le théâtre; c'est la mise en scène, pour les masses, des mystères d'une religion et de la vie de son fondateur. Lorsqu'au jour de Noël, dans le temple jonché de paille pour figurer une étable, on élevait une crèche, entourée d'un chœur d'anges et où des prêtres, représentant les bergers et les mages, venaient adorer l'enfant Jésus, l'art dramatique était là. Toute la liturgie de la semaine sainte : l'entrée à Jérusalem, la bénédiction des rameaux, la cène, le lavement des pieds, la passion, le saint-sépulcre, l'adoration, la résurrection, — n'est qu'une mise en scène du drame chrétien. Plusieurs de ces représentations, comme la crèche et le sépulcre, sont conservées. Aujourd'hui encore, le dimanche des Rameaux, le prêtre célébrant sort de

l'église avec une partie du clergé, tandis que l'autre partie reste dans l'intérieur du temple. Bientôt, l'on entend frapper à la porte, et un dialogue s'établit, dans ce style pompeux que prend si facilement la langue latine : Le célébrant chante, du dehors :

Attollite portas,
Principes, vestras,
Et elevamini portæ æternales,
Et introibit rex gloriæ.

« Ouvrez princes, ouvrez toutes les portes! Que les seuils éternels fassent place, et laissent entrer le roi de gloire. »

Le clergé répond dans l'église :

Quis est iste rex gloriæ?

« Quel est ce roi de gloire? »

Le célébrant répond :

Dominus fortis et potens!

« Le Seigneur puissant et fort! »

Dominus potens in prælio.

« Le Seigneur fort dans le combat. »

La sommation d'ouvrir se répète trois fois, dans un plain-chant d'une grande sévérité de ton; puis, les portes s'ouvrent solennellement, et tout le clergé réuni marche vers le chœur, en chantant l'entrée du Christ à Jérusalem, quand toute la ville est en émoi : « *Commota est universa civitas;* » et que le peuple crie : « Voici venir Jésus, le prophète de Nazareth ! » et que le Christ entre dans le temple, et que les enfants chantent : « Hozanna au fils de David! » *Hozanna filio David!*

L'action, le dialogue, le chœur qui se partage en deux : tous les éléments de l'art dramatique sont là.

Cela est si vrai que l'art scénique ne s'en tint pas aux cérémonies officielles et empiéta sur la liturgie. Bientôt, de véritables pièces dramatiques se mêlèrent aux offices divins et l'on

en conserve de nombreuses. Ces sortes d'intermèdes affectent des caractères bien tranchés : ils sont courts; ils semblent improvisés, comme des œuvres de circonstance; ils sont en latin; ils étaient joués par des prêtres, et l'on voit que des clercs, vêtus d'aubes blanches, y représentaient même les trois Maries; ils se mêlent aux offices, dont le texte s'y trouve encore intercalé; enfin, ils ajoutent à l'office des détails nouveaux : c'est l'adoration des mages, c'est le massacre des innocents; ce sont aussi des scènes grotesques ou populaires, rappelant les saturnales ou les *ambarvalia* des Romains : la fête des rois, la fête de l'âne, la fête des fous, la victoire de l'été sur l'hiver, etc., etc.

Ces intermèdes s'adressaient à l'imagination du peuple, ils ne devaient pas tarder à lui parler sa langue. D'abord, quelques vers en langue moderne se mêlent au latin et le farcissent pour ainsi dire; d'où vint le nom de *farcita* donné à ces pièces et conservé aux farces dramatiques. Puis, la langue du peuple envahit tout, et le latin ne sert plus qu'à indiquer les mouvements de la scène. Alors, le drame sort de la liturgie, il marche seul, il aborde des sujets nouveaux, il les traite à son aise, en plusieurs journées s'il le faut. Mais il n'est pas sorti du temple; des confréries religieuses se forment pour le jouer. Il débute par un sermon, il se termine par une prière. Hier, ce n'étaient que des offices dramatiques; aujourd'hui, ce sont des pièces, qui prennent le nom de *mystères*.

Les premiers mystères — dont les plus anciens sont le mystère d'*Adam ou de la création*, le mystère des *Vierges sages et des vierges folles*, mêlé de latin et de provençal, et *la Résurrection*, — ont le caractère simple, sévère, grandiose, naïf et quelquefois puéril, de l'époque primitive.

Cependant, ces scènes religieuses ne pouvaient suffire à un art pour qui la variété est une nécessité impérieuse. On prit les sujets partout où ils se trouvaient, dans les chansons de gestes, dans les poèmes sur la croisade, dans les romans de chevalerie, dans les fabliaux, dévots ou allégoriques. Le moyen employé était facile : une intervention de la Vierge ou de Dieu, à un endroit quelconque du drame, rattachait à la religion une scène d'histoire ou de roman, comme le Mariage de Clovis, les malheurs de Berthe aux grands pieds, la Mort de Julien l'apostat, la Prise de Jérusalem, la légende de Robert le Diable, ou le roman de la Gaudine.

Les ordonnances ne permettaient aux confrères de la Passion de jouer que des mystères tirés de la vie du Christ ou des Saints. Ce moyen d'élargir la concession réussit, il créa un nouveau genre : après les mystères, le drame renaissant eut les *miracles*.

Cependant, la naiveté littéraire de cette époque devait éclater bien plus encore dans un art qui cherche l'illusion de la mise en scène. La crudité d'expressions, pour peindre le vice ou pour faire parler le diable, et le rire, si familier à la muse des couvents et si grossier dans les fabliaux, ne pouvaient manquer de prendre leur place naturelle dans le drame comme dans la vie. On avait beau, en outre, chanter en vers latins : *Silete! Silete! Silentium habete!* on avait beau réclamer le silence en langue moderne, ou crier aux assistants, dans un endroit édifiant de la pièce, comme saint Pierre dans le mystère du *Trépassement de la Vierge :* Prenez votre livre d'heures.

Chascun son livre en sa main tiegne!

On avait beau faire payer les places. Ni l'ordre ni le silence, si nécessaires au respect du temple, n'étaient faciles à obtenir d'une foule avide d'émotions dramatiques. Alors, l'église ne peut plus tolérer le spectacle, elle le rejette du temple dans le cimetière; puis, des confréries religieuses aux confréries laiques; enfin du cimetière sur la place publique, sur des échafauds ou dans des hôtels, où un autre genre va paraître.

D'abord le rire, le grotesque ou la satire s'étaient mêlés au miracle, même au mystère. C'est dans un miracle que l'on trouve ce colloque :

C'est J. C. le roi des rois,
— Quel roi? de la fève ou des pois?

C'est dans un mystère des *Actes des apôtres*, que les bourreaux avant de lapider saint Paul parlent ainsi :

Apporte-moi. — Quoi? — Un caillou. —
— Viendras-tu? — Attendez un peu,
J'ai mis la main dans une ordure.

C'est dans un *Mystère de l'Incarnation* qu'un berger parlant de l'art musical, un rustaud se réveille à ce mot et crie :

De quel lard? De pourceau?

Au beau milieu du *Mystère de saint Fiacre*, le spectacle faisait place à une farce ignoble. Dans la *Vie de sainte Marguerite*, les tyrans parlaient un latin macaronique :

Je veux latinus parlare
Ad Dominam Margaretam
— Jésus te fait trop batare
Et ne te veut secouratis.

On croit entendre Molière.

Dans le beau *Mystère de saint Martin*, on voit une chapelle érigée sur la tombe d'un martyr, et le peuple y vient en foule. Mais saint Martin prie Dieu de lui révéler qui repose sous cet autel; un miracle lui apprend que le prétendu saint est un voleur et que le peuple trompé vénère les restes d'un pendu. L'on croit entendre le sarcasme du Renard.

Plus tard, la farce, sans abandonner le drame, s'en détache et forme une pièce à part, qui se joue après le miracle et quelquefois auparavant; le même auteur traite les deux genres; le même public applaudit à la parodie du culte, à la satire des moines, à la crudité des scènes d'amour ou de gourmandise, après avoir été édifié par les émotions du martyre chrétien ou des drames du cœur.

Ainsi, la fable de l'*Aveugle et du boiteux*, qui s'entr'aident pour mendier et qui s'en fuient à l'approche de saint Martin parce qu'il pourrait faire pour eux un miracle, car les guérir de leurs infirmités, ce serait les priver de leurs moyens de fortune et les réduire à la loi commune du travail; cette fable mise en scène dans le *Miracle de saint Martin* forme aussi une farce à part.

Entre le miracle et la farce, il y avait un temps de repos :

« Que personne ne rentre chez lui, nous allons jouer une farce, dit un acteur au public après le jeu flamand d'*Esmorée*. En attendant, ceux qui ont faim ou soif peuvent descendre l'escalier et aller prendre quelque chose en bas. »

Alors, les confréries deviennent laïques. Tantôt, ce sont des sociétés d'ouvriers qui jouent le miracle de leur patron, comme les cordonniers pour saint Crépin; tantôt des sociétés de basochiens; tantôt des bourgeois fondant des Chambres de rhétorique.

Cette période est celle de la division des genres. Les pièces empruntées à l'histoire, aux romans ou aux mœurs, dépouillent l'artifice du Miracle et deviennent des Jeux ou des Moralités : « Nos moralités, dit Sibilet, nous tiennent lieu de tragédies et comédies indifféremment. »

En dessous d'elles, se placent des pièces de second ordre, comme la Moralité allégorique ou satirique, le Jeu-parti ou dialogue, la Farce, l'Ébattement et la Sottie.

La moralité affecte une grande variété de genre. A côté des scènes dramatiques ou comiques d'un ordre élevé, elle prend tous les tons du fabliau moral et allégorique pour répandre une idée. Tantôt elle personnifie les cinq sens de l'homme; tantôt elle met en scène la charité; puis, elle s'en prend à la gourmandise et traîne à la barre maître Gros-Banquet.

Une autre fois, elle s'attaque à la guerre, et fait parler le *Plat pays* et le *Peuple pensif :*

— Qui règne sur les champs? — Gens d'armes.
— Vont-ils en guerre? — L'on le dit.
— Qu'y vont-ils faire? — Leur esbattre.
— A nos dépens? — Sans contredit.
— Et puis quoi? — Le bonhommeau battre.

Alors, intervient un personnage joyeux, « qui fait chapeaux de fleurs nouvelles. » Il s'appelle *Mieux que devant*, apporte bonnes nouvelles, et laisse espérer au peuple et au plat pays que les tailles seront abaissées et qu'il sera leur hôte pour les préserver des gens d'armes.

La satire prend dans la farce des tons plus vigoureux. Car le théâtre n'a reculé devant aucune des hardiesses du fabliau. Les mystères commençaient par des sermons; on a des farces intitulées : *Sermon de bien boire*. Beaucoup de miracles sont des actes de martyrs; on a des farces intitulées : *Vie de saint Hareng, glorieux martyr que l'on arrange de deux manières :*

L'un sor et l'autre blanc.

On a la *Vie de saint Ognon, et comment le maître cuisinier le fit martyriser, et des miracles qu'il fait chaque jour.*

Plusieurs mystères célèbrent les triomphes de la pudeur, comme le miracle de la fille d'un roi qui se coupe la main parce que son père veut l'épouser, — comme la moralité de la pauvre villageoise qui aima mieux avoir la tête coupée par son père que d'être violée par son seigneur; l'on a des farces, comme la *Confession de Margot*, ou une folle fille s'accuse de péchés mignons avec un prêtre.

Les rois avaient proscrit le théâtre et ils devaient souvent le réprimer. Mais d'abord, les confréries invoquèrent les saints, et le patronage religieux couvrit l'art au berceau. Puis, les rois s'en servirent eux-mêmes pour leur politique et pour la solennité de leurs fêtes.

En 1313, au jour de la Pentecôte, après le *Mystère des Innocents* et celui de la *Décollation de saint Jean*, on vit à Paris les fredaines de Dom Renard qui croque les poules, trompe Dame Hersinde et se fait évêque, archevêque et pape, représentées, devant Philippe Auguste, par les tisserands et les corroyeurs, Le grand acteur du théâtre renaissant était le peuple. Deux siècles plus tard, les querelles de Louis XII avec le saint-siége inspireront à Pierre Gringoire une page aristophanesque : *le Jeu de Mère Sotte*.

Le luxe des cours devait prêter un nouveau caractère aux représentations dramatiques. Quand les souverains faisaient leur entrée dans les villes, fêtaient une noce ou un baptême de roi, un Cri en vers annonçait la fête par toute la ville; de luxueuses processions, des groupes allégoriques, vivants et parlants, formaient le cortége; des mystères et des farces se jouaient sur leur passage; les nobles, les prêtres et les bourgeois rivalisaient pour donner à ces fêtes la vie et l'éclat; les rôles étaient assermentés de corvée, et souvent les mystères faisaient place à des pièces chevaleresques à grand spectacle, qui selon le sujet prirent des noms divers de Tournois, de Jeux, de Vœux. Ce fut une épreuve difficile pour le théâtre. L'art dramatique, né dans l'église, sorti du peuple, menaçait de se perdre dans la pompe des cours, — si la verve sarcastique et bientôt révolutionnaire des masses n'avait soutenu la scène un instant libre, bientôt comprimée, et si la Renaissance n'avait suppléé ensuite à la liberté, par le souffle puissant de l'antiquité. Le théâtre du moyen âge s'arrêta devant les persécutions; mais il était arrivé sur le seuil de la Renaissance.

Ces destinées du théâtre que j'ai essayé d'esquisser appartiennent aux annales générales de l'Europe. L'Église où il renaît, les sujets religieux et historiques qu'il traite, le cycle de de Charlemagne et d'Arthur, les Croisades, les romans de chevalerie, la satire, les fabliaux, tout dans l'Europe féodale portait un caractère universel, et c'est là le premier trait de ce travail littéraire.

Ce cachet universel est transporté dans l'art lui-même. La scène des mystères et des miracles est comme un retable des Van Eyck; elle embrasse le ciel, la terre et l'enfer; elle réunit, sous un coup d'œil, la vie générale et les événements particuliers, les passions humaines et l'intervention divine.

La naïveté des peintres gothiques s'y voit aussi tout entière, dans sa conception multiple et grandiose, comme dans sa simplicité de détails, souvent grossière, toujours réaliste. Adam et Ève y paraissent nus et chastes; le diable y blasphème à bouche que veux-tu, avec des contorsions comiques et sous un accoutrement grotesque; les anges vêtus de blanc chantent des hymnes tournés en rondeaux ou en triolets; et le rire, même dans ses côtés satiriques ou obscènes, y semble innocent comme l'enfance. C'est ainsi que les bas-reliefs des cathédrales et des hôtels de ville représentent le vice au naturel et mettent le péché tout nu en action dans la pierre. Mais ce n'est pas la corruption raffinée de la décadence romaine, c'est la naïveté des premiers âges.

Enfin, pour ne négliger aucun détail, Gratian du Pont, dans son Art de rhétorique, dit : « Qui voudra scavoir le nombre de lignes qu'il faut en monologues, dialogues, farces, sotties et moralités, soit averti que, quand monologue passe deux cens vers, c'est trop; farces et sotties cinq cens, moralités, mille ou douze cens au plus. » Mais les auteurs de mystères et de jeux ne furent pas toujours aussi sobres de rimes; il est des moralités dont on peut dire avec Gratian du Pont : c'est trop.

Ces caractères généraux connus, nous avons à chercher : d'abord, si nos provinces ont pris une part active à cet ensemble de créations dramatiques; ensuite, si leur travail se distingue par quelques caractères particuliers qui nous soient propres.

De nombreux documents tranchent le premier point : nos provinces parlaient deux langues, les deux langues y ont cultivé

le théâtre dès son origine, et elles ont fraternisé dans cette œuvre; plus d'une fois les concours firent appel à tout le pays, et l'on sait que, dans une fête dramatique donnée à Gand en 1439, Tournai emporta le prix pour le français, Audenarde pour le flamand.

Les mêmes documents prouvent que tous les genres furent cultivés dans notre pays, depuis les mystères jusqu'aux représentations chevaleresques des fêtes princières, sans oublier les miracles du terroir, ni les satires contre nos oppresseurs.

L'esprit particulier de nos provinces ne se serait-il pas fait jour dans un art plus intimement lié qu'aucun autre aux mœurs d'un peuple? Cette anomalie ne pourrait se supposer, quand même aucun document ne prouverait le contraire. Mais les preuves existent, et l'on y rencontre tous les traits de nos ancêtres.

L'un des caractères le mieux accusé de notre démocratie bourgeoise est l'esprit laïque, aussi éloigné des hallucinations du mysticisme que des rêveries du sensualisme. Où rencontre-t-on les premiers essais dramatiques purement laïques, vraiment profanes de forme comme d'idée, pour l'histoire comme pour la comédie? Dans les provinces du nord de la France, à Arras surtout, et dans la langue flamande.

L'esprit d'association, qui fit les gildes, les hanses et les communes, distingue aussi notre théâtre. Il n'est pas de pays qui compte autant de sociétés dramatiques, et ces confréries sont laïques; elles s'appellent Chambre de rhétorique, remontent au quatorzième siècle et couvrent nos provinces. Il en était jusqu'à cinq et six dans une même ville, comme à Gand, à Ypres, à Louvain, à Anvers; et celles des petites communes étaient assez nombreuses pour former une classe à part, ayant ses concours particuliers.

Cet esprit d'association locale, par villes, par quartiers de ville, par villages, n'excluait pas l'union. Les concours étaient une occasion de fraterniser; la société qui emportait le prix était tenue à ouvrir le prochain concours, et la fédération réclamait ses droits sur ces gildes littéraires. La chambre d'Ypres, l'*Alpha et Oméga*, fut longtemps, par droit d'ancienneté, la chambre suprême; en 1492, à la demande de Maximilien d'Autriche, les chambres mirent à leur tête la *Fleur de Baume* de Gand, dont le jeune Philippe le Beau devint membre.

Les chambres de rhétorique ont produit peu d'œuvres remarquables, cela est vrai. Le théâtre était partout dans l'enfance alors, et cet art, qui vient après les autres, est le dernier à revêtir l'éclat de la forme plastique. Les chefs-d'œuvre dramatiques sont d'une autre époque. Mais notre théâtre du moyen âge ne manque pas d'œuvres importantes et fortes, nous le verrons bien. De plus, les chambres de rhétorique ont produit des œuvres sans nombre dans tous les genres et dans tous les coins du pays; elles semaient à pleines mains dans les masses le goût littéraire, elles ne laissaient aucune intelligence en friche; et cette culture de la pensée, cet enseignement mutuel à la portée de tous est sans contredit plus utile à la civilisation que les productions rares du génie, couvées, pour un petit nombre d'élus, dans la serre chaude d'un art aristocratique.

Enfin, ce sol, toujours remué, toujours plein de semences, ne devait pas tarder à produire, comme une moisson nationale, une opinion publique imposante, qui pouvait se passer des splendeurs du beau, car elle avait la puissance d'une pensée commune, et l'on a pu comparer ces jeux littéraires des bourgeois et du peuple à la manifestation de l'esprit moderne dans la presse. L'Alpha et Oméga d'Ypres avait la devise même de de la liberté : *Spiritus ubi vult spirat.*

Aspirations libres, esprit laïque, fédération artistique, art pour le peuple et par le peuple : voilà les caractères de notre démocratie.

Ce qui distingue encore nos chambres de rhétorique, c'est le goût de l'apparat. Elles ont de beaux noms, de fières devises, de superbes blasons; elles se donnent des princes, des doyens, des bouffons; elles aiment à promener dans les rues de brillants cortéges et des étendards magnifiques; leurs concours ne s'arrêtaient ni à la moralité ni à la farce; des prix étaient accordés au plus beau blason, à la cérémonie la mieux conduite, au plus splendide cortége. En 1561, au concours ouvert à Anvers par la chambre de *la Violette,* quatorze chambres avaient répondu à l'appel; *le Rosier de Louvain* remporta le prix dramatique sur ce sujet : « Qu'est-ce qui porte le plus les hommes à cultiver les beaux-arts? » Mais la chambre de Bruxelles, *la Guirlande de Marie*, avait déployé dans les rues d'Anvers 340 cavaliers, couverts de manteaux cramoisis chamarrés d'argent, 7 grands chars de triomphe et 78 petits chars, couverts

d'ornements, de devises et portant des symboles allégoriques. *La Guirlande de Marie* obtint le prix pour la plus pompeuse entrée.

De tout temps, les Belges se sont plu à étaler librement dans les rues les symboles de leur prospérité, et l'on voit nos souverains demander la splendeur de leurs fêtes à ce luxe de nos fières bourgeoisies.

Ainsi, la physionomie de nos ancêtres a marqué son empreinte originale sur l'art dramatique dans nos provinces. C'est ce que l'étude de quelques œuvres les plus saillantes fera mieux ressortir encore.

On a retrouvé une scène liturgique, représentée au onzième siècle, le jour de Noël, au couvent de Bilsen, près de Liége. Tous ces documents se ressemblent. Celui-ci est une pièce de circonstance, en vers latins de diverses mesures, tantôt avec rimes, tantôt sans rimes. Le rituel y est intercalé. Après le *Benedicamus Domino*, les enfants de chœur s'avançent et chantent. Puis, un ange amène vers la crèche les bergers, qui passent en chantant : « Allons à Bethléem. » Puis, paraissent les trois mages qui arrivent à la cour d'Hérode : ils portent l'or, la myrrhe et l'encens, que mérite le nouveau-né : l'or comme roi, l'encens comme prêtre, la myrrhe comme homme :

Auro regem,
Thure sacerdotem,
Myrrha mortalem.

Hérode veut les jeter en prison. Mais les scribes lisent dans leur livre qu'un Christ doit naître à Bethléem; ils conseillent au roi de laisser aller les mages pour qu'ils lui rendent compte de ce qu'ils auront vu. Et les mages saluent l'étoile :

Ecce stella!

répète chacun d'eux. Ils arrivent à Bethléem; ils y sont reçus par l'accoucheuse; ils adorent l'enfant, roi du ciel, ennemi d'Hérode :

O regem cœli,
Hostis Herodes.

Puis, ils retournent dans leur pays par un autre chemin, pour tromper le roi des Juifs.

Des scènes semblables existent pour d'autres sujets religieux, et plusieurs se sont perpétuées jusqu'à nos jours, en flamand comme en latin. Cet usage s'était tellement accrédité dans les mœurs du peuple, qu'à six siècles de distance, en 1293, un synode d'Utrecht, et en 1834, une ordonnance de l'évêque de Cambrai, le prohibèrent inutilement. En 1474, la veuve d'un chevalier de Louvain laissait une rente à l'église Saint-Jacques, à charge pour le chapitre d'y faire jouer chaque année une scène religieuse. Il y a quelques années, on représentait encore à Dunkerque, dans une des salles de l'hospice civil, un *kribbetje* (une petite crèche), en vers flamands, qu'a publié le Comité flamand de France. La Vierge y berce son enfant et chante :

> Na, na, dors mon petit agneau!
> Dors sur mes genoux, fleur de Jessé!
> Na, na, dors, roi d'Israël;
> Dors, ô mon Emmanuel.

On a de même la *Fuite en Égypte*.

Dans les provinces wallonnes, le *kribbetje* s'appelle le Bethléem, et qui de nous n'a pas dans ses souvenirs d'enfance une représentation de ces petits théâtres, remplacés aujourd'hui par Séraphin, et où l'on voyait l'âne, le bœuf, la crèche, les bergers et les mages?

Quand la scène liturgique se développa dans les mystères, nos provinces, avides de spectacles, jouèrent le drame de la passion. Rabelais, au chapitre XIII du livre IV de Pantagruel, raconte ceci :

« Maistre François Villon, sus ses vieulx jours, se retira à Sainct-Maixent en Poictou, soubz la faveur d'ung homme de bien, abbé dudict lieu. Là, pour donner passetemps au peuple, entreprint faire jouer la passion en gestes et languaige poictevin. Les rolles distribuez, les joueurs récollez, le théâtre préparé, dist au maire et eschevin que le mystère pourroit estre prest à l'issue des foires de Niort; restoyt seullement trouver habillemens aptes aux personnaiges; les maire et eschevins y donnasent ordre. Il, pour ung vieil paysan habiller qui jouoyt Dieu le Père, requist frère Estienne Tappecoue, secrétain des cordeliers du lieu, lui prester une chappe et estolle. Tappecoue le refusa, alléguant que, par les statuts provinciaulx, estoit rigoureusement deffendu rien bailler ou prester pour les jouans. Villon réplicquoyt que le statut seullement concernoit

5

farces, momeries et jeus dissoluz, et que ainsy l'avoyt veu practiquer à Bruxelles et ailleurs. »

Ces mystères, joués à Bruxelles et dans toutes nos villes, étaient représentés avec une grande pompe. En 1501, les Mayeurs et Échevins de Mons préparent une grande représentation du drame du Christ. Ce jour-là, les chaînes seront tendues autour du marché; le guet veillera aux portes et à l'hôtel de ville. Philippe le Beau voudrait assister à la fête avec sa sœur, la princesse de Castille; il demande qu'elle soit remise; mais les magistrats envoient une députation au souverain, pour que le peuple ne soit pas trompé dans son attente et que des dépenses considérables n'aient pas été prodiguées en pure perte.

L'historien de Valenciennes, d'Outreman, donne des détails circonstanciés sur une *Passion* en vingt-cinq journées, mesurant plus de trente mille vers, représentée à Valenciennes, le jour de la Pentecôte de l'an de grâce 1547. On y vit : la verge de Moïse, sèche et stérile, porter tout à coup des fleurs et des fruits; le figuier se dessécher sous la malédiction du Christ; des hydropiques guérir; les âmes d'Hérode et de Judas emportées en l'air par le diable; l'eau se changer en vin, mais si mystérieusement que nul n'y voulait croire et que tout le monde y voulait boire; on y vit les pains se multiplier, le Christ devenir invisible et se transfigurer sur le Thabor, le soleil s'éclipser, la terre trembler, les pierres se fendre, et autres miracles advenus à la mort du Christ. Les personnages les plus huppés du Hainaut, des seigneurs, des échevins, des bourgeoises, se mêlaient sur la scène avec des manants, et l'on vit un seigneur de Maubray y tenir un rôle à côté de Gile Podevin, jouant le mauvais ange. La représentation dura vingt-cinq jours. La recette monta jusqu'à la somme de 4,680 livres; les places ordinaires coûtaient un liard ou six deniers, et certaines places se payaient jusqu'à douze deniers par jour.

Voilà une pièce à grand spectacle, digne de faire envie à nos féeries; les machines et les trucs ne devaient le céder en rien aux trente mille vers du *facteur*, et il n'y a pas lieu de s'étonner de trouver, dans les comptes de ces sortes de pièces, le charpentier, le faiseur d'images et le peintre payés sur le même pied que le poète.

En 1587, un cordelier de l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne, rimait encore un *mystère de l'incarnation*, qui fut représenté à Bastogne en présence de M. de Cobreville, grand prévôt d'Ardenne. La scène commence dans le Paradis, à Adam et Ève, passe par Abraham, Moïse et les prophètes, pour arriver à l'incarnation et à la naissance du Christ, et se terminer par des prières. En 1647, les principaux bourgeois de Valenciennes jouaient encore la Passion.

Les mystères flamands n'ont rien à envier aux mystères gaulois. Plusieurs manuscrits flamands donnent le dessin du théâtre. La scène était partagée en deux, dans le sens horizontal. L'étage inférieur servait à l'action, l'étage supérieur aux groupes muets ou à l'intervention céleste. Le théâtre était, dans le sens de sa profondeur, séparé aussi en deux compartiments, par un rideau qui se levait ou s'abaissait selon que la scène se transportait ou était ramenée d'un lieu à un autre. L'enfer tenait la place occupée aujourd'hui par le trou du souffleur. Sur une trappe mobile qui s'ouvrait sous la scène, s'élevait une gueule de dragon monstrueux et horrible, figurant la bouche de l'abîme. Les mystères suivaient d'ordinaire les fêtes de l'Église : La Nativité se jouait le jour de Noël ; la Passion, le Jeudi-Saint ; la Descente du Saint-Esprit à la Pentecôte ; et l'histoire rapporte qu'en 1516, plusieurs de ces mystères furent représentés à Diest dans leur ordre de chronologie religieuse.

Mais, je l'ai déjà dit, les sujets ne se bornaient pas là. Rutebœuf, d'après la légende grecque d'Eutychianus, le poème latin de Hrosvitha et le fabliau dévot de Gauthier de Coinsy, avait mis en dialogue l'histoire de Théophile, sorte de Don Juan chrétien : Le théâtre flamand eut son miracle de Théophilus. M. Jubinal a retrouvé un jeu anglo-saxon, intitulé *la Disputaison de l'hyver et de l'été*, qui rappelle la scène liturgique des Rogations et une pièce latine attribuée à Bède : Une des cinq grandes pièces profanes contenues dans le plus précieux de nos manuscrits flamands, et suivies chacune d'une farce, traite le même sujet, déjà rimé en latin au neuvième siècle par un moine flamand, nommé Milon ; et l'on voit que le jeu flamand de l'*Hyver et de l'Été* fut représenté à Bois-le-Duc, en 1539. L'Hiver se vante de ses bienfaits ; il change la boue en pierre, il n'a ni couleuvre ni vermine. Mais l'Été a facilement raison

d'un tel adversaire, l'Été qui produit les fleurs, les fruits et le vin. « Je vous produis les vins françois! » dit le trouvère anglo-normand.

Vénus tranche la question; elle décide qu'il est nécessaire que les saisons se succèdent et restent sœurs. L'auteur flamand a mis en scène un pauvre diable : Le gueux déplore cette solution, car les misérables n'ont que trop de bonnes raisons pour craindre l'hiver.

Les *Actes des apôtres*, la *Conversion de saint Jean*, ont leurs rimeurs gaulois, ils eurent aussi leur auteur flamand : un *facteur* de la chambre de rhétorique, la *Violette* d'Anvers, du nom de Guil. Van Haakt. Mais la liste serait longue, et d'autres sujets réclament notre attention, des sujets qui n'appartiennent qu'à nous.

Transportons-nous au monastère de Cambron, près de Mons, au quatorzième siècle. Le bon Guillaume règne; il a offert l'hospitalité aux juifs, chassés de France. Mais le miracle ne peut tolérer ces sentiments d'humanité. Un de ces juifs convertis — je vous ai déjà raconté cette histoire — est accusé d'avoir frappé jusqu'au sang, d'un coup de lance, les joues roses d'une madone de bois :

Et dit que l'image peinte
Avoit le faux juif si pointe
De son glaive si cruelment,
Que sang en issoit à présent.

Ce que voyant, l'iconoclaste s'écrie dans le *Miracle :*

Heu, veci ma lance
Toute ensanglantée!
Seroit-il possible,
Quelle fut passible......

Le crime resterait impuni si la bonne Vierge, avide de venger ses joues roses, ne suscitait un vieillard du village des Estinnes, nommé Jean le flameng, sartier de son métier, et appelé depuis : Jean pugil, ou le Champion de Cambron :

Au lit de celui vint tout droit,
Où il endormi se gisoit;

Nostre Dame si l'appela :
Bon amy Jehan, or t'en va
A Cambron tôt voir mon image
Qui navrée est au visage.

Le vieillard accuse le juif et le provoque. Le comte lui-même s'efforce d'éviter l'épreuve judiciaire :

« Jean, écoute, lui fait dire l'annaliste Vinchant, ne sois point précipité ; prends de lui or et argent. »

Mais le champion de la Vierge est inébranlable :

« Fi d'or et d'argent, monseigneur ! champ de bataille veux avoir. »

Le combat a lieu au bâton. Le juif y est suivi d'un chien noir, mais le sartier fait un signe de croix, et le diable disparaît. La victoire reste à Notre Dame, comme bien le pensez : Avoue, crie le champion vainqueur, avoue ton crime ou je te brise la poitrine et la tête. Ici le texte français manque et je dois citer le drame en vers latins.

Fatere crimen, perfide, aut jamjam tibi
Pectus caputque frango ! Quid tardas loqui ?

Le juif répond : Grâce ; j'avouerai !

O parce, quæso ! fateor admisi scelus
Ante negatum.

Et le champion : Écoutez ! que le sacrilége avoue son crime. La Vierge n'en demande pas davantage :

Audite ut noscat scelus,
Sacrilegus ille. Plura non Virgo jubet !

Et le bailli : Cela suffit. *Nec plura volumus !* Alors, le chœur entonne un chant de victoire où le *Io triomphe* et le *Applaudite* païens servent à Dieu et à la vierge :

Io triumphe! numinis vicit pugil!
Victoire, victoire, le champion du ciel a vaincu!

Io triumphe! Virginis vicit cliens!
Victoire! victoire! le client de la Vierge a vaincu!

Io triumphe! Debilis vicit senex.
Victoire! victoire! un faible vieillard a vaincu!

Applaudite Deo! Virgini plausus date.
Applaudissez à Dieu, battez des mains à la Vierge.

Ce miracle fut célébré non seulement à Cambron, dit l'historien de l'abbaye, mais dans le monde entier. On en fit, en français un fabliau et un miracle dialogué, en latin des poèmes et des drames, rimés par Quentinius Du Ray et par Andreas Ænobarbius. Depuis l'année où l'événement se passa, 1326, jusqu'en 1467, le miracle fut joué tous les ans à l'abbaye, en langue vulgaire, devant les populations du Hainaut. Après 1467, le succès se ralentit; on ne représente plus le miracle que tous les trois ans. En 1500, la curiosité publique ne permet plus de le jouer que tous les sept ans. En 1550, on le jouait encore. L'historien Le Waitte dit avoir eu en mains le vieux manuscrit français, difficile à lire; c'est à Le Waitte que nous devons les extraits du drame, du fabliau et des poésies latines, qui permettent de refaire ce miracle du cru, représenté à jour fixe, pendant deux siècles, aux portes de Mons.

Il ne reste rien du théâtre de Cambron, rien que des souvenirs littéraires dans de vieux livres. Mais de semblables représentations se sont perpétuées ailleurs. Chaque année encore, à Furnes, le dernier dimanche de juillet, à quatre heures de relevée, le clergé représente la vie et la mort du Sauveur, dans une procession, avec chars de triomphe, chœurs d'anges et toute sorte de discours, dialogues et jeux scéniques. C'est un reste des anciens mystères.

Il n'eût pas été besoin de quitter Mons pour découvrir, dans des cérémonies publiques, des vestiges d'anciennes représentations dramatiques profanes. Il nous reste sur Giles de Chin un roman en vers de la fin du treizième siècle, par Gauthier de Tournai, et un roman en prose du quinzième siècle. Avant cela, un poète, Gauthier le Cordier, avait le premier *traité la matière.* Le héros tue un dragon de sa lance et fait de nombreuses prouesses en terre sainte. La coutume de promener

dans les processions des dragons à longue queue existe partout au moyen âge; on la trouve à Mons; là, encore aujourd'hui, le jour de la *kermesse*, quand la procession est finie, une scène publique représente, sur la Grand'Place, la lutte du chevalier contre le monstre, et l'on suppose que l'histoire de Giles de Chin, chantée par les poètes du Hainaut, a donné lieu à cet usage. Le combat du *doudou* est sans doute un vestige d'anciens jeux scéniques.

Les représentations religieuses comme à Cambron et à Furnes étaient générales au moyen âge. Mais l'art profane était plus rare. C'est dans nos provinces qu'on en signale les premiers essais dans les deux langues. Au treizième siècle, Valenciennes avait ses puys, ses palinods et ses jeux sous l'ormeau. Au treizième et au quatorzième, deux faits, considérés comme uniques par les savants, se produisent en Artois et en Flandre. Deux poètes d'Arras, Adam de la Halle et Jeau Bodel, écrivent des jeux profanes, et des écrivains flamands, dont le nom n'est pas connu, traitent des sujets de romans de chevalerie, comme Lancelot, Gloriant, Esmorée. Avant cette époque, en dehors des scènes liturgiques latines et des mystères, joués dans les églises, on connaît peu d'œuvres dramatiques. Le *Théophile* de Rutebœuf est un des premiers essais du théâtre moderne; c'est encore un miracle. En Flandre et en Artois, du premier coup, en s'emparant des langues modernes, le théâtre devient profane.

La prospérité et la renommée littéraire d'Arras étaient grandes au treizième siècle. Un trouvère contemporain fait descendre du ciel Dieu le Père pour apprendre les mottets d'Arras. Cependant, une taille extraordinaire et une ordonnance sur les monnaies troublèrent la paix de cette ville « de plaisance et de rhétorique », et, lorsque le magistrat eut rétabli son autorité, les poètes satiriques s'exilèrent avec les bourgeois compromis. Adam de la Halle et Jean Bodel furent du nombre ; tous les deux rimèrent un *congé*, sorte d'adieu, à leur ville natale. Mais Jean Bodel dut se cacher : ainsi qu'un autre poète, Baude Fastoul, qui rima aussi un *congé*, il avait la lèpre; si toutefois il ne faut pas voir une allégorie dans cet aveu ; car cette maladie honteuse et laide, qui force les poètes à l'exil, pourrait bien n'être que le franc parler de la satire. Jean Bodel avait écrit des chansons et un long poème, chevaleresque et romanesque, sur l'ex-

pédition de Charlemagne en Saxe : la *Chanson des Saxons* ou de *Witikind*. Il mit à la scène un jeu de saint Nicolas.

Les miracles du patron des écoliers remontent aux rituels de l'Église ; ils avaient été souvent rimés en latin, pour être joués la veille de la fête du saint :

In crastino erit festivitas
Nicholaï...

dit un miracle latin, d'Angleterre.

On conserve plusieurs versions différentes de ces miracles, y compris celle qu'un disciple d'Abeilard, Hilaire, en fit, au douzième siècle, en vers latins, mêlés ou farcis de refrains en langue romane.

Jean Bodel choisit l'un de ces miracles, celui où le saint se fait gardien d'un trésor et force les voleurs à le rendre; et il le fit représenter à Arras, vers l'an 1260, la veille de la fête du saint : (mais tout à fait changé.)

Seigneur, ci trouverons la vie
Du saint dont ce jour est la veille.

Cette époque retentissait du bruit des croisades. Le désastre de Louis IX à Mansoura, en 1249, et la mort du comte d'Artois avaient affligé l'Europe. Le poète artésien transporte son miracle en pleine croisade. L'histoire des voleurs y est traitée au comique. Mais une scène de la croisade ouvre la pièce sur un ton élevé. Le roi d'Afrique reproche avec injure à ses dieux la descente des chrétiens en Orient ; l'idole pour toute réponse pleure et rit : elle annonce ainsi toute la pièce ; car son rire prédit la défaite des ennemis, et ses pleurs, la conversion du roi païen. La défaite des chrétiens est mise en scène avec une certaine grandeur ; au dernier moment, un ange leur apparaît et leur annonce le massacre ici-bas et la couronne là-haut :

Pour Dieu serez tous détranchés,
Mais la haute couronne aurés.

Tous restent au poste du martyre. Cependant les païens trouvent sur le champ de bataille un vieux chrétien, échappé au

carnage, à genoux, priant et pleurant devant un *Mahomet cornu*, qui n'est autre qu'une image de saint Nicolas avec sa mitre. On le mène devant le roi, et le prudhomme fait l'éloge de son patron, thaumaturge, gardien des trésors.

Le roi païen le raille et met le saint au défi : la vie du prisonnier sera l'enjeu. Le prudhomme est mis en prison ; et le trésor du roi, exposé sans autre gardien que l'image du saint, est offert à qui pourra le prendre. Alors, le populaire entre en scène : voici le tavernier et son garçon criant le vin d'Auxerre ; voici les buveurs et les joueurs : Pincedé, Cliquet, Rasoir, humant le piot, se disputant sur la mesure et le prix du vin, parlant l'argot ; jouant et se disputant encore. Le vin coule, les dés roulent, les soufflets se mettent de la partie ; mais le tavernier et son vin les réconcilient, et le trésor du roi va leur procurer de quoi jouer et boire davantage. Alors, l'orgie recommence de plus belle et avec le jeu, les querelles et les batailles. Car le trésor s'est laissé prendre et le chrétien va être torturé et pendu :

Je le ferai en mourant vivre
Deux jours avant que il parmuire (*meure tout à fait*).

Le bourgeois pleure et prie, tandis que les trois vilains enrichis cuvent leur vin et dorment sur le trésor. Mais païens et buveurs ont compté sans le miracle : saint Nicolas apparaît aux voleurs et les somme de remettre le trésor à sa place ; le roi païen se convertit et la pièce serait finie si le poète libre ne voulait y ajouter de nouveaux traits comiques. Le roi devenu chrétien force son sénéchal à adorer saint Nicolas ; le sénéchal, contraint, adore le saint de façon à protester spirituellement contre ce *compelle intrare :*

Saint Nicolas, c'est malgré moi
Que je vous adore et par force ;
De moi vous n'aurez que l'écorce.
Par parole je suis votre homme,
Mais ma croyance est à Mahome.

Alors, l'idole pousse des cris inintelligibles de colère et d'agonie :

Palas aron azinonas,
Baske bano tudan donas,
Geheamel cla orlay
Barec hé pantaras tay.

Le Dieu meurt de rage et le protégé de saint Nicolas chante : *Te Deum laudamus!*

Cette pièce d'un réalisme vigoureux est cependant encore un miracle; mais quel miracle! et quelle manière de le placer dans l'histoire des croisades et dans les mœurs de la place publique! Genre et style, histoire et argot, tout ici, même l'intervention du saint, est profane. En 1506, on jouait encore à Béthune, un jeu à personnages, de saint Nicolas.

L'autre pièce : *Le jeu de la feuillée ou du mariage d'Adam de la Halle*, ne conserve rien du miracle. Adam était né à Arras, vers l'an 1240; élevé à l'abbaye de Vaucelles, près de Cambrai, il y étudia les « sept arts » et rentra dans sa ville natale, préférant l'activité du trouvère à la vie du cloître. Après les troubles, il quitta aussi Arras, « laissant amis et maisons et harnois, et *recommandant à Dieu ses amourettes* »; mais ce ne fut pas sans retour, il finit pas s'attacher au comte d'Artois qu'il suivit en Italie, où l'on suppose que le poète mourut avant l'année 1288. D'autres prétendent qu'étant vieux, déçu dans ses amours, il se fit moine. On a de lui : des chansons, — des dialogues ou *jeux-partis*, — un petit poème sur la conquête de la Sicile par Charles d'Anjou, conquête à laquelle il assista avec le comte d'Artois; — un *congé* en quittant Arras, — un *jeu* chanté de *Robin et Marion*, gracieuse pastorale, la première du moyen âge, dont le succès fut long et que l'on a appelée « le premier opéra comique français, » — un jeu ou farce *du pèlerin*, qui semble le testament du poète et où il fait raconter sa vie et même sa mort par le pèlerin. — Enfin, *le jeu de la feuillée* est son œuvre capitale.

Ici, nous sommes en plein théâtre des attelanes grecques ou des mimes romains. Le poète se met lui-même en scène : il est las de sa femme et veut aller à Paris, voilà tout le sujet. Mais ce sujet inspire au trouvère railleur une suite de scènes de haut comique, remplies de portraits, et qui ne perdent pas une occasion de satire.

Le premier portrait, la première satire, s'attaque à la femme du poète :

« C'était par un été, doux et serein, plein de gaie verdure et de délicieux chants d'oisillons; c'était dans un grand bois, près d'une petite fontaine qui courait sur le gravier. Alors, m'apparut comme une vision celle qui est ma femme, et qui me semble aujourd'hui pâle et jaune. Elle était riante, délicate, faite pour l'amour. Aujourd'hui, je la vois grasse, mal faite, triste et chicanière. »

Vous en êtes soûl, lui répond un ami. — Non, réplique le poète; mais tel est l'amour : il vous montre tout en beau; d'une truande il fait une reine! Et le portrait recommence, le portrait gracieux de la fiancée vue au prisme de l'amour; le portrait coquet de la belle qui, sentant qu'elle est aimée, joue la fierté pour attiser jusqu'au délire ce feu de jeunesse. Mais ces beaux vers ne font que préparer la satire : Il est temps que le mari se ravise, pour éviter pis. Car sa faim est apaisée, dit-il.

Et l'ami ajoute un dernier trait : Si vous l'abandonniez, maître, elle serait bien de mon goût.

Le second portrait, la seconde satire, prend à parti le père même du poète. Maître Henri approuve son fils de sa résolution de reprendre à Paris ses études; il lui donnera son approbation, il lui donnera des conseils, il lui donnera sa bénédiction, il lui donnera tout, excepté son argent.

De l'argent! il n'a plus que vingt-neuf livres! De l'argent! il a tout mis en gage! De l'argent! il est vieux, iufirme, tousseux, sans vie!

Alors entre le médecin :

« Je connais votre maladie; son nom est avarice. Il y a beaucoup de malades de cette sorte dans Arras! Et ils en meurent, eux, leurs enfants et leur famille. »

Cependant le père, pressé d'un besoin, demande, l'oserai-je dire en vieux français? un urinal; le médecin inspecte son urine et le déclare pris d'un autre mal : il souffre comme beaucoup d'artésiens, pour avoir trop rempli son tonneau.

Puisque le médecin est en scène, il ne s'arrêtera pas à si petit jeu. Une douce dame lui soumet aussi de son eau. « Votre mal vient de trop d'amour! Voilà ce que dit l'urinal! »

Le troisième portrait, la troisième satire, met en scène un

moine. Il porte les reliques de saint Acaire; Adam et ses amis le font boire, et le père du poète devient loquace. Le pape venait de déposséder de leurs priviléges religieux les prêtres mariés; Le poète fait dire à son père :

« Un prêtre ne mérite pas, pour s'être marié, d'être réduit à la servitude. A moins que le mariage ne soit pire que le concubinage!

Comment! prélats ont l'avantage
D'avoir femmes à rechanger,
Sans leurs priviléges changer!
Et un clerc perdrait sa franchise
Pour se marier, à l'Eglise!

Pendant ce temps, le moine quête avec ses reliques.

Frère quêteur, mets en sûreté tes reliques; les fées arrivent, les fées bonnes et mauvaises, Morghe, Magloire, et leur compagnie! Les destinées du poète vont s'agiter devant ces reines de l'idéal. Les bonnes fées veulent faire du héros un gai trouveur de chansons; mais Magloire l'empêche d'aller à Paris : il faut qu'il s'acoquine dans Arras, dit-elle, il s'oubliera dans les bras de sa femme qui est molle et tendre; il y perdra toute étude et ne partira point!

Pendant ce temps, le moine s'est endormi et la joyeuse troupe conspire de lui laisser l'écot à payer. Le moine est obligé de mettre en gages ses reliques. Quand il veut les reprendre, il s'écrie :

Hôte! vous m'avez pillé!
Il n'y a plus ici de riches.
Ah, ça! rendez-moi mes reliques!
Voici douze sous que je dois?
Je vous renie, vous et votre taverne.
Si j'y reviens, que le diable m'emporte!

Et le moine clôt la pièce en se disant : « Partons, il n'y a plus rien à quêter ici! »

Le *Jeu de la feuillée* fut composé vers l'an 1262. Le poète, qu'on appelait le bossu d'Arras, quoiqu'il ne fût point contrefait, inaugurait la comédie aristophanesque, au beau milieu du treizième siècle.

Franchissons un siècle à peine et passons au théâtre flamand, — car j'aime à mêler les deux langues que parlent les Belges, — nous verrons le drame, à son tour, sortir du miracle et prendre pied sur la scène profane.

Pendant que les confréries françaises rimaient des miracles, le théâtre flamand brisait, le premier, les langes religieux. Un manuscrit du quatorzième siècle contient cinq grandes pièces, drames et comédies, suivies chacune d'un farce. Les comédies sont l'*Hiver et l'Été*, et *Trois jours d'honneur;* les drames, .ces jeux sérieux comme ils s'appellent, mettent en scène des sujets de romans : *Lancelot*, *Gloriant*, *Esmorée.* J'analyserai le *jeu d'Esmorée*, qui a été traduit en français.

Nous sommes en Sicile. Après de longues années d'attente, le roi vient d'avoir un fils. Son neveu Robert, qui avait espéré lui succéder, ouvre la scène :

« Malheur à moi! Esmorée est né! Je me flattais de succéder à mon oncle sur le trône, et voilà que ce vieillard fait un enfant à sa femme! »

Cette ambition annonce un crime; Esmorée est à peine né qu'il est menacé de mort. Mais, aussitôt après ce monologue, le rideau du fond se lève, la scène est transportée à Damas; le roi maure aussi est menacé : Damiette, sa fille, doit épouser Esmorée et devenir chrétienne. Ainsi, le dramaturge pose nettement son sujet. Comment Esmorée sera-t-il sauvé pour épouser et convertir Damiette? voilà la question.

Deux intérêts contraires : Robert qui veut s'assurer le trône par le crime, le roi de Damas qui veut empêcher sa fille d'être convertie, — deux intérêts contraires vont amener le salut du héros, et, même quand ils se concerteront, ils ne feront que servir la cause du dénoûment.

Tout d'abord, l'astrologue païen achète Esmorée au traître Robert; il lui sauve la vie, mais il lui ôte sa religion paternelle. L'enfant est élevé à Damas, auprès de Damiette, et la reine de Sicile, accusée d'avoir tué son enfant, est jetée en prison. La seconde partie qui nous transporte à dix-huit années de distance, commence aussi nettement que la première. Esmorée est païen! Il jure et sacre comme un turc, et il se croit le frère de Damiette. « Par Tervagan et par Apollon! ma sœur est

belle! » dit-il en ouvrant la scène. Mais il ajoute aussitôt : « Pourquoi ne veut-elle aimer aucun homme? » et l'intrigue ne se ralentit point, car ce mot prépare une scène nouvelle : l'aveu d'amour que la belle et chaste princesse fait au héros qu'elle croit endormi : « Il se croit mon frère; moi, je l'aime comme un amant, comme un époux. »

L'intrigue semble se dénouer, mais c'est pour se nouer encore. Car Esmorée n'est pas homme à rester dans l'incertitude sur sa naissance. En vain, la petite mère qui l'a élevé et qui, en devenant une femme, a senti sa tendresse se changer en passion d'amour, le conjure, par son honneur de femme, de ne pas quitter sa famille d'adoption. Le jeune prince connaîtra son père, ou il ne prendra jamais une épouse.

Alors, le rideau s'abaisse encore, et nous revenons en Sicile. Esmorée y trouve sa mère en prison, son père sur le trône; il sauve sa mère et se fait chrétien; il ne reste plus à Damiette qu'à le chercher; l'astrologue la conduit; déguisés en pèlerin, ils arrivent en Sicile, achèvent la vengeance en dénonçant le traître, et la pièce a un double dénoûment; le criminel est pendu, le mariage est célébré, Damiette embrasse la religion de celui qu'elle aime.

Alors l'astrologue s'adresse au public : « Restez en place, ou bien allez boire et revenez, car nous allons jouer une sottie. »

Cette sottie est intitulée *Lippin*. Le héros est un mari dont la femme s'attarde sans cesse. Mais la fine matoise connaît son homme. Si elle revient tard, c'est qu'elle est restée au marché; elle a laissé passer les plus pressées, pour acheter la viande moins cher. L'avarice ferme les yeux à la jalousie, et le mari est trompé, battu et content, à la grande joie du public, qui, après s'être ému avec les grands cœurs, aime à rire des sots.

La sottie qui suit le drame de *Gloriant*, duc de Brunswick, met en scène un vieillard dupe d'un histrion, qui lui persuade qu'il peut se rajeunir : il lui suffira de souffler dans une boîte magique. Le vieillard se laisse prendre à la ruse; le prix de la vache qu'il vient de vendre y passe, et il rentre chez sa femme, la figure barbouillée, plus laid et plus vieux que jamais. C'est le *Buskenblaser, le Souffleur de boîte*.

Le *Truand*, une autre sottie, s'attaque aux moines.

Rubben, s'attaque aux maris. Un jeune époux se plaint d'être père après trois mois de mariage; sa belle-mère lui prouve, par

a+*b*, qu'il est marié depuis bien plus longtemps, et qu'il doit être heureux d'avoir si tôt un si bel enfant.

Souvent un moine ou une nonne est mis en scène, et ce n'est pas pour y tenir le beau rôle. Dans les *Truands*, une servante est courtisée par un religieux, ce qui donne au poète comique l'occasion de mettre dans la bouche même du frère Everaert, des moqueries et des satires contre les moines.

Ces pièces flamandes ne sont pas les seules sans doute; on sait qu'il exista un drame sur la mort violente de Charles le Bon, comte de Flandre; en 1444, la Chambre de rhétorique de Deynze jouait *un jeu de la bataille de Roncevaux*. Avant cela, en 1351, on jouait, en français, un jeu sur Amauri de Narbonne, dans cette ville de Lille, qui « sous ce rapport n'avait point d'égale » dit l'*Histoire littéraire de France*. Je pourrais multiplier ces exemples en sortant du quatorzième siècle. Les pièces que j'ai analysées suffisent. Le *Jeu de la feuillée* est de 1262, la date *d'Esmorée* est généralement fixée avant 1350 : en moins d'un siècle, le sentiment du réel, que nos pères portaient dans la vie et dans l'art, leur avait fait aborder le théâtre profane, dans ses deux grandes divisions : le drame et la comédie.

Je ne dirai qu'un mot des moralités, et l'on a pu déjà se faire une idée des farces. Uue tapisserie de Flandre, qui servait à orner la tente de Charles le Téméraire, au siége de Nancy, représentait les scènes de la *Condamnation de Banquet*. Ce sujet, dialogué par la Chesnaie, avait été mis en moralité par un poète anonyme qu'on suppose du Hainaut ou de la Flandre. Gros Banquet est un amphytrion somptueux; entouré de mesdames Luxure, Gourmandise et Friandise, il invite à sa table des parasites, comme Mangeons-Tout, La soif, Sans-Eau. Au milieu de la fête, des harpies envahissent la salle: l'Esquinancie prend la Gourmandise à la gorge, et la Goutte se met à torturer la Luxure. Plusieurs convives restent sur le carreau. Gros-Banquet est jugé par dame Expérience, qui le condamne à mort, son bourreau sera la Diète. Ces scènes étaient bien placées dans la tente du prince aventureux, mais sobre, qui ne but jamais de vin pur et que l'histoire appelle Charles le Téméraire.

Les représentations dramatiques, je l'ai dit, étaient entourées d'une grande pompe; tous les rangs s'y mêlaient, dans un simulacre d'égalité. Une chronique de Valenciennes raconte qu'en l'an 1334, le prévôt de Valenciennes offrit au comte de Hainaut

Guillaume le Bon, un splendide banquet. Chaque prince avait à table à côté de lui la femme d'un bourgeois; le menu s'y trouve rapporté, un menu de 1334, bien fait pour donner l'eau à la bouche à nos gourmets modernes. En 1326, d'après la même chronique, une fête fut donnée à Arras, où l'on vit défiler les plus grands héros, chrétiens, sarrasins et juifs : un bourgeois de Bruges y représentait Charlemagne, un bourgeois de Compiègne, Arthur; un bourgeois d'Ypres, Godefroid de Bouillon. Hector était un bourgeois de Saint-Quentin; Ghonne, un bourgeois de Valenciennes; David, un bourgeois de Lille, et Judas Machabée, un bourgeois d'Arras. En 1330, le prévôt de Valenciennes, père de celui qui devait recevoir, à quatre ans de là, le Bon Guillaume, avait donné une fête pareille, sorte d'ommegang, où la plus belle cavalcade devait recevoir un paon. Là, on vit un château d'amour avec quatre anges, suivis de chevaliers, menés par des demoiselles avec un fil d'or. Puis, le château de l'hermite avec sept fées et un engin qui jetait des oiseaux vivants. Un autre groupe représentait Alexandre le Grand et sa cour, il obtint le paon. Ces fêtes annoncent avec éclat les entrées, les cavalcades et les concours des chambres du rhétorique. Nos souverains ne devaient pas tarder de les faire servir à leurs projets politiques.

Franchissons un siècle. Constantinople vient d'être pris par les Turcs; Philippe le Bon, duc de Bourgogne, a rassemblé toute la noblesse du pays, à Lille, le 17 février 1453. Olivier de la Marche a consacré deux longs, deux très longs chapitres, à décrire cette fête : ses joutes, ses cortéges, son banquet, ses entremets de table représentant des vaisseaux, des églises, des châteaux, une femme nue dont les mamelles repandent de l'hypocras, des personnages jouant musique, une chasse qui court et toute sorte de pièces montées, de surprises et de curieux automates. Puis, le chroniqueur analyse le mystère de *Jason* qui fut joué « sur le hourt. » Le mystère fini, par la porte où les entremets étaient passés, vint un géant, vêtu en sarrasin, armé d'une massue et menant un éléphant. L'éléphant portait sur le dos, un château sur lequel se tenait une dame « en manière de religieuse »; alors, la scène principale de la fête commence : la dame parle :

Géant, je veux ci arrester,
Car je vois noble compagnie.

Cette dame est Sainte Église. Elle se plaint des malheurs des chrétiens d'Orient et fait appel à une croisade nouvelle. Sa complainte est en vers, et c'est Toison d'or, le héraut de Bourgogne, qui doit lui répondre; il entre dans la salle et porte un faisan; des princesses et des chevaliers le suivent; il parle en prose d'abord, puis en vers; il appelle les princes et les chevaliers à prononcer un vœu sur le faisan, un vœu en faveur de l'Église et pour la délivrance de Constantinople. Les nappes sont ôtées, les convives se lèvent, un grand bruit d'instruments se fait entendre, ils annoncent un autre personnage : Grâce à Dieu. Grâce à Dieu vient présenter au duc de Bourgogne mesdames les douze vertus. Chaque dame ou chaque vertu, depuis la Foi jusqu'à la Force, depuis la Charité jusqu'à la Raison, depuis la Vérité jusqu'à la Vaillance, déclame son couplet. Puis, la danse commence, la danse des vertus, « en guise de *mommerie* »; les princes dansent avec elles; le chroniqueur donne leurs noms et ceux des dames qui représentent les vertus; puis, les voix sont recueillies et le prix du tournoi est donné à monseigneur de Charolais, le futur Charles le Téméraire. Tout se termine par les vœux des princes et des seigneurs de la cour; ils sont en prose :

« Je voue à Dieu, mon créateur, à sa glorieuse mère, aux dames et au faisan, que, si mon très redouté seigneur et père va au saint voyage et ce soit son plaisir que j'y voise avecques lui, que j'y irai! » dit le jeune Charles le Téméraire.

Cette fête est appelée le *Vœu du Faisan*. Elle ne fut suivie d'aucun résultat. La croisade n'eut pas lieu. Rien ne manquait à cette représentation dramatique, ni le grand but politique, ni la mise en scène merveilleuse, ni le luxe, ni les vers; rien du matériel de l'art. Il y manquait l'opportunité, la vie du temps, la séve de l'histoire. Cette fête demi païenne, ce vœu sur le faisan nous transporte bien loin des conciles, où l'on prononçait des vœux sur la bible et où retentissait le cri de « Dieu le veut! » L'esprit des croisades n'existait plus; les grands intérêts de l'Europe étaient ailleurs; au milieu de cette pompe profane, assez creuse et tout à fait factice, on croit assister à l'agonie des croisades. Le moyen âge catholique finit en jouant des mystères païens et en prononçant des vœux profanes sur les dames et sur un oiseau de chasse.

Si nous remontons un siècle en arrière, nous trouverons un

vœu pareil, plus vivant, plus historique, plus vrai. Le *Vœu du Faisan* était en retard d'un siècle; le *Vœu du Héron* ouvrait un monde politique nouveau.

Nous sommes en 1338. Robert, comte d'Artois, a rompu avec le roi de France. Il passe en Angleterre, il entre dans le palais d'Édouard III, portant un héron rôti, et il apostrophe le roi. Ce poème est en vers, je traduis en prose :

« Voici le plus lâche des animaux; je le présente au plus indolent des rois, à celui qui abandonne à son rival la couronne de France! C'est à lui qu'il appartient de prononcer le premier vœu sur l'animal couard! »

Le roi, blessé au vif, porte le premier vœu : il jure de conquérir la France!

Tous les seigneurs anglais s'engagent de même. Le comte de Salisbury est du nombre, il aime la belle comtesse d'Erby; il jure par celle qui sera sa femme et qui, plus tard, sera victime d'un attentat du roi Édouard, victime innocente et généreuse, digne de la Lucrèce antique.

La jeune reine, fille du comte de Hainaut, prête un serment terrible : Le fils qu'elle porte dans son sein ne viendra pas au monde avant qu'elle ait touché le continent et ouvert la guerre.

L'oncle de la reine, Jean de Beaumont, parle plus sagement; le noble chevalier, déjà vieux, prévoit les guerres terribles qui vont suivre :

« Vantise ne vaut rien qui n'a achèvement. Quand nous buvons, et que de beaux yeux nous regardent, nous sommes prêts à tout pourfendre, et nous braverions Roland lui-même. Mais quand vient la guerre, qu'il faut courir les champs par le froid et la pluie, alors plus d'un regrette son palais. De ces vantaderies, je ne donnerais pas un sou. Mais je promets et fais vœu de suivre le roi, s'il veut descendre en France. »

Robert d'Artois a déjà dit dans sa barbe : « L'oiseau poltron pourrait bien soulever de grandes guerres! » En effet, cette scène ouvre la guerre de succession et inaugure les grandes luttes politiques modernes. Il ne s'agit plus des croisades, l'Europe va être en feu. Le petit drame du *Vœu du Héron*, qui fut rimé en poème par un anonyme que quelques auteurs croient être

Froissart, fut joué en 1338, par Robert d'Artois, avec deux joueurs de vielle, un joueur de cistre et deux chanteuses, dans le palais du roi Édouard III. Mais il s'adressait aux passions de l'époque, il se plaçait de plain-pied dans l'histoire politique : il est plus jeune, plus vivant, plus moderne, au quatorzième siècle, que cent ans après, toutes les féeries, cascades, allégories, pompes, mystères et projets de croisades du *Vœu du Faisan.*

Je m'arrête au seuil du quinzième siècle. Je l'ai franchi plus d'une fois, car les divisions chronologiques ne peuvent avoir rien d'absolu, et j'ai voulu vous donner une idée complète de chaque genre dramatique. Souvent, en littérature aussi bien qu'en politique, le passé se perpétue et se mêle au présent, comme ces feuilles sèches qu'on voit encore sur certains arbres quand tout à l'entour commence à reverdir.

Au quinzième et au seizième siècles, la vie du théâtre ne sera pas dans les cavalcades princières, ni dans les miracles attardés. On raconte que, lors de la Joyeuse-Entrée de Philippe II à Tournai, le 7 juin 1549, — où l'on représenta, entre autres mystères, l'histoire de Judith, — l'acteur, choisi pour le rôle d'Holopherne, était un hérétique condamné à mort, dont Judith fit rouler la tête sur le théâtre, au milieu de l'indignation publique. Le jeune prince resta impassible, dit-on, et applaudit à cette scène qui rappelle le théâtre romain de la décadence. Ce n'étaient pas ces jeux horribles qui devaient convenir à nos pères. Au seizième siècle, l'art, qui a retrouvé tout naturellement la scène laïque, va s'emparer de la pensée moderne et se faire le champion de l'indépendance religieuse. C'est par le théâtre, dit un écrivain, que la réforme pénétra surtout dans le pays. Les chambres de rhétorique, en effet, furent des pépinières d'esprits libres, et, après avoir pris une vaillante part au travail de l'opinion publique qui devait amener la revolution du seizième siècle, nous les verrons, proscrites, condamnées, dispersées, honorer l'hospitalité batave, créer en Hollande la scène moderne, et, en même temps que Shakespaere illustrait le théâtre en Angleterre et Cervantes en Espagne, donner à la république des Provinces-Unies son Corneille : Vondel.

LE
SIÈCLE DES D'AVESNES

BAUDUIN ET JEAN DE CONDÉ

Les premiers jours de l'an 1280 furent marqués, dans les villes du Hainaut, par des cérémonies bien faites pour frapper l'imagination des peuples. Marguerite d'Alsace venait de mourir ; les querelles des d'Avesnes et des Dampierres avaient été apaisées de son vivant, mais la *Noire Dame* n'avait jamais voulu céder rien de son autorité. Elle s'était contentée de partager l'héritage après sa mort, entre les deux maisons issues de son sein : aux d'Avesnes le Hainaut, aux Dampierres la Flandre. Lorsqu'elle mourut, Jean d'Avesnes son fils l'avait précédée dans la tombe et Jean II devint comte de Hainaut.

Jean II fit son entrée dans ses bonnes villes d'une manière lugubre et grandiose : pour affirmer, dans le passé comme dans le présent, une légitimité si longtemps contestée, pour relever son père du reproche de bâtardise que sa mère elle-même avait fait peser sur lui toute sa vie, le nouveau comte arracha à la paix de la tombe, où il reposait depuis vingt-deux ans, le cadavre de son père et le fit porter devant lui, de ville en ville, pour que tout le comté lui rendît les derniers honneurs et l'inaugurât dans le cercueil, comme le chef de sa race.

« La cérémonie commença d'abord par Mons, dit le père Delwarde ; les échevins et chaque bourgeois allèrent à la rencontre, tenant un flambeau d'une main et de l'autre une épée ; on proclama le père et le fils comtes de Hainaut. »

Le nom des d'Avesnes était vengé et une dynastie nouvelle régnait sur le Hainaut, désormais séparé de la Flandre.

Cette dynastie ne devait compter que trois règnes. Soixante-six plus tard, le petit fils de Jean II tombait dans une bataille contre les Frisons révoltés. La Hollande, que Jean II avait ajoutée à ses possessions, fut fatale à sa dynastie. Guillaume II mourait sans enfants, sa sœur en hérita; Marguerite était l'épouse de l'empereur Louis de Bavière et c'est ainsi que le Hainaut passa de la maison d'Avesnes à cette dynastie de Bavière dont le règne ne fut qu'une suite de troubles et de malheurs.

Ce règne des d'Avesnes, de Jean II à Guillaume de Bavière, 1280-1348, fut le grand siècle poétique du Hainaut. Quand Bauduin V avait épousé la sœur de Philippe d'Alsace, le goût des lettres était traditionnel dans les deux cours. De temps immémorial, le Hainaut, comme la Flandre, cultivait le *gay savoir*. Le plus ancien monument de la poésie romane, la cantilène de sainte Eulalie, doit appartenir au Hainaut; elle a été retrouvée à Valenciennes. Au douzième siècle, Herman de Valenciennes rimait des sujets religieux et profanes. Bauduin IV avait légué à sa sœur Yolande une vie de Charlemagne en latin, qu'elle fit *mettre en roman, sans rime*. Bauduin V avait cultivé la science et surtout la *poétrie*, comme dit J. de Guise. Bauduin de Constantinople avait aussi protégé les lettres; avant de partir pour la Croisade, il avait ordonné la rédaction de grandes chroniques, et c'est pour sa jeune épouse que Chrestien de Troyes avait écrit son *Chevalier à la Charette*. Les querelles des d'Avesnes et des Dampierres partagèrent les poètes en deux camps. Pendant que le *Couronnement du Renard* était écrit pour la Noire Dame et vengeait les Dampierres, le *Poème des Ronds* et le *Livre de Bauduin* chantaient le patriotisme du Hainaut et servaient les passions des d'Avesnes. Quand la paix fut rétablie entre les deux familles, les d'Avesnes ne perdirent pas ces bonnes traditions. Si Charles d'Anjou, que la Noire Dame avait suscité contre ses fils du premier lit, en lui livrant le Hainaut pour les en déshériter, haïssait les mimes et les poètes, au dire de Villani; les dignes descendants des Bauduin, des d'Alsace et de Bouchard d'Avesnes, s'entourèrent de chroniqueurs et de trouvères et tinrent eux-mêmes plus d'une fois la plume. Ce règne fut illustré par les lettres. Il donna à la poésie Jehan de Condé, à l'histoire et à la poésie Froissart.

Jean de Condé eut pour maître, son père, Bauduin. Froissart fut le contemporain de Jacques de Guise et l'élève de Jean le Bel.

Jean II fut un des princes les plus brillants et les plus recherchés de son temps. On suppose que Bauduin de Condé ne lui fut pas étranger. La seule de ses poésies qui soit dédiée à un membre de cette famille doit être placée après la paix de la Noire Dame avec les d'Avesnes, et elle me semble faite pour célébrer cette réconciliation. Le poète y compare le bon prince à l'éléphant qui porte sur son dos tout un peuple, dans les voyages de la paix ou dans les expéditions de la guerre. L'éloge qu'il fait de la comtesse de Flandre ne peut se rapporter qu'à cette époque où Marguerite, avancée en âge, ayant reconnu les d'Avesnes pour héritiers dans le Hainaut, se préoccupa du soin de mourir en paix et se mit à doter les maisons religieuses. Le poète se plaint des malheurs du temps :

On ne sait aller en nul règne
Qu'on n'y voit plus de mal règner.

Puis, il représente la comtesse, comme « la meilleure dame du monde, douce et charitable », ayant apaisé plusieurs guerres :

Elle a mainte guerre accordée ;

faisant de nombreux actes de bienfaisance et de religion :

Elle a fait refaire maint temple,
Et estaurer maint hospital,
Et mettre églises en estal,
Et fait moult de belles aumônes,
A pauvres nonnains et à nonnes,
Et soutient par dévotion
Pauvres gens de religion.

Enfin, il parle de ses maladies, qui jettent le pays dans le deuil ; il parle de sa mort comme d'un événement prochain ; il la compare à l'éléphant

Qui porte en paix une contrée,

et il fait des vœux pour *tous* ses enfants :

Dieu lui sauve tous ses enfants.

Le poète aurait-il pu s'exprimer ainsi, lorsque la Noire Dame

persécutait ses fils du premier lit et livrait leur héritage à l'étranger? Non! il eût craint qu'un pareil éloge, que des vœux semblables ne prissent le caractère d'un reproche détourné, d'une sanglante ironie. Cette pièce de vers est comme le cri de triomphe de la réconciliation, et, quand Bauduin de Condé la termine ainsi :

> Que Dieu lui pardoun' ses méfaits
> Quand l'âme du corps partira ;
> Bien ait cil qui *amen* dira,

il me semble entendre une dernière parole de réparation et de concorde, scellant la paix de cette famille trop longtemps ennemie.

Jean II consacra un règne de vingt-quatre années à affermir son autorité, à s'assurer la succession de la Hollande, à contenir les populations et à réparer les maux de la guerre par d'utiles réformes. Lorsqu'il descendit dans la tombe, il laissait à son fils un domaine incontesté et agrandi.

Le fils de Bauduin de Condé fut attaché à la maison du fils de Jean II d'Avesne; Jean de Condé fut le poète attitré du Bon Guillaume. C'est lui-même qui nous l'apprend :

> Jehan de Condé qui estoit
> De sa maison et qui vestoit
> Des robes de ses escuyers.

Le règne de Guillaume I[er] fut brillant et prospère. Mais Jean de Condé n'a guère demandé d'inspiration à la vie politique. Deux événements lui dictèrent deux poésies bien différentes. Lorsque Enguerrand de Marigny expie son orgueil au gibet de Montfaucon, le trouvère, calme et refléchi, médite sur le retour des choses, sur les dangers de l'ambition et de la cupidité, et il fait ressortir, en moraliste, les enseignements de cette grande chute. L'empoisonnement de l'empereur Henri VII fait une autre impression sur Jean de Condé. L'empereur était né à Valenciennes, d'une princesse du Hainaut; le poète s'indigne; sa passion s'exhale dans une satire violente contre l'ordre des dominicains, d'où est sorti le meurtrier; sa forme accoutumée, son rhythme habituel ne lui suffisent plus; il veut une strophe

lyrique, prompte, un peu tourmentée, qui donne du mouvement à la diatribe et ajoute de l'élan à l'anathème :

Rien ne vaut siècle orendroit,
Car on n'y fait raison ni droit,
Et l'on n'y maintient rien à droit,
C'est chose claire!
Le fils n'y porte foi au père
Ni la fille aussi à la mère;
Folie est foi.
. . . .

Après une longue invective contre le siècle, le poète raconte l'empoisonnement de l'empereur par son confesseur, au moyen d'une hostie; il fait ressortir l'odieux du crime, par l'éloge des vertus de la victime, et il en rejette tout le poids sur l'ordre entier, peuplé de loups!

Ce sont drois leus (*loups*)
Qui de brebis font maint laid jeu!
Ils devraient éteindre le feu
Qui est espris ;
Par luxure....;
Mais j'ai par vérité appris
Qu'en leur couvent
On voit bruler ce feu souvent;
Qui feu allume contre vent
De tant plus art (brule);
Ils vont faisant le papelart,
Ils ont les cœurs pleins de mal art
Et plein de gille;
Et vont quêtant de ville en ville,
. . . .
Enquerant vont les héritages.

Quand Guillaume I[er] mourut, il appartenait à son poète de faire son panégyrique. Cette poésie, *le Dit du bon comte Guillaume,* nous a été conservée dans un manuscrit de Rome. Ici, l'inspiration est sévère, grave, élevée. Des considérations philosophiques et religieuses ouvrent la pièce et se mêlent aux regrets qui les balancent et à l'éloge du comte qui les domine.

Mourir est usage commun;
Aussi meurent plusieurs comme un.

Et l'on doit peu pleurer la mort.
. . . .
Mais on doit à ce travailler
Qu'on puiss' faire à l'âme secours.
Et le deuil en soit bref et court,
Qui ne peut à l'âme valoir.

Ainsi débute le poète ; mais il en revient aussitôt aux sentiments naturels qui font pleurer un homme selon son mérite et selon l'amitié qu'il inspirait :

Pour ce doivent plusieurs sans feindre
Le Bon comte Guillaume plaindre;

et il arrive à l'éloge de son maître :

Nul prince, plus preux ni plus noble
N'avoit jusqu'en Constantinople...

Il vante son courage et sa douceur :

En armes fut preux et isniau (*prompt*)
Et débonnaire comme agneau...

Il vante son honneur :

Je dis devant grands et menours, (*petits*)
Qu'en son ceur avoit tout honneur.

Il vante sa générosité :

Car il semoit l'or et l'argent
Ainsi qu'on sème bleds aux champs.

Sous le coup de ces souvenirs, le poète s'écrie :

Trop tôt est fini, c'est douleur ;

mais c'est pour s'en référer encore la volonté de Dieu :

Qui fait de tout à son talent ;

et, s'il revient de nouveau à ses regrets, en se plaçant au point de vue du monde :

Mais, selon le regard du monde,
Un prince où tel courage abonde,
Quand on le voit aler à fin,
Ceux qui l'ont aimé de cœur fin
N'est pas merveille s'ils le pleurent.

Sa phrase ne s'achèvera pas sans que sa pensée remonte à la philosophie chrétienne :

Mais cris ni pleurs valoir ne peuvent,
Et l'on doit bien prier pour l'âme.

Alors le panégyriste énumère la famille du comte : son épouse, sœur du roi de France; ses filles : l'une impératrice; l'autre comtesse de Juliers; l'autre reine d'Angleterre; la dernière qu'il eût placée en haut lieu s'il avait vécu; son fils, qui se souviendra de la gloire de son père et qui se fera un miroir de son honneur. Puis, il raconte la maladie qui l'emporta, jeune encore :

Peu avoit plus de cinquante ans,
Etoit fort de goutte touché,

sa mort enfin :

L'an de grâce mil et III C
Et XXXVII, au jour septième
De juin, en cette nuit hautisme
Du Saint Esprit, l'âme rendit.

Cette pièce, un peu froide, finit par une prière pour l'âme du comte. Les regrets humains, le deuil du monde s'y mêlent, avec tranquillité, aux pensées philosophiques et religieuses. L'auteur semble pénétré du calme de l'âge mûr qui considère la mort comme une loi naturelle, et aussi d'un profond respect pour son maître qu'il s'efforce de regretter d'une manière digne de lui et avec les sentiments les plus religieux.

Ce panégyrique officiel ne fut pas le seul. Sans compter une épitaphe de quelques vers qui répète avec Jean de Condé :

Preux fut et courtois et humain
Et il eut en lui large honneur.

Il existe un panégyrique, plus long que celui du poète qui portait la robe des écuyers du comte. Ce poème, dont l'auteur se nomme Jean de la Motte est intitulé « Regret de Guillaume le comte de Haynau, père à la roynne d'Angleterre et à la comtesse de Julers. » On n'en connaît qu'un manuscrit; la révolution de Février le fit passer de la bibliothèque du roi Louis Philippe dans celle d'un riche amateur anglais qui n'en a fait

connaître jusqu'ici que le nom de l'auteur, et les premiers et derniers vers.

En attendant d'en apprendre davantage, tournons les yeux vers la Hollande dont Guillaume était aussi comte. Nous trouvons dans la littérature néerlandaise deux petits poèmes du quatorzième siècle, l'un en bas allemand, publié par F. Van der Hagen, d'après un manuscrit de Berlin; l'autre en flamand, publié par les bibliophiles belges, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bourgogne. L'un et l'autre décrivent le blason du comte et font son éloge :

« Son cœur est plein de nobles vertus, —dit le héraut d'armes du
« du duc de Gueldre, auteur de petits poèmes armoriés flamands,
« dont l'un est consacré au roi Guillaume. — Dame Honneur y
« possède une large place... Il a en lui un grand héroïsme...
« Il a dans son temps, en des luttes difficiles, exposé sa vie en
« vrai chevalier... Il donne l'or et l'argent et ce qu'il possède
« avec largesse, et vit en véritable seigneur... »

« Prud'homme et loyal, dira de même Froissart, craint et redouté de ses ennemis, aimé de ses amis, pourvu de grand sens et de parfait honneur. »

Guillaume I[er], avant de mourir, avait armé son fils chevalier et lui avait recommandé, dit Vinchant, « de ne pas se laisser gourmander des Frisons en leur rébellion. » Onze ans après, Guillaume II tombait sur le champ de bataille de Stavoren, et un poème anonyme nous est resté sur la mort du comte de Hainaut et de Hollande, vaincu par les Frisons.

Ce poème diffère essentiellement de ceux de Jean de Condé, de Jean de la Motte et du héraut Gelre. Les uns sont des éloges, celui-ci est un récit et comme une chanson historique.

Jean de Condé est un trouvère officiel, qui prête à son panégyrique des idées élevées de philosophie et de morale. Le poète populaire met vivement la bataille en scène; il dit : l'intrépidité du comte, qui n'écoute aucun conseil de prudence et qui veut assaillir le premier, la résolution des Frisons qui jurent que pas un ne reculera : « Ils n'eurent jamais de maître, ils n'en auront jamais : »

Ils n'eurent seigneur grand pièça,
Ni jà n'auront en leur pays.

Leur nombre, leur retraite simulée, pour attirer l'armée du

comte dans un piége et le cerner; la rage du comte à se défendre, l'ardeur des Frisons qui jurent Godeheere! le massacre qu'ils font des chevaliers du Hainaut, qu'on les voit « abattre, occire et mettre à mort; » la sombre liste des chevaliers tombant sous leurs coups, les dernières paroles du comte, ses adieux au Hainaut, sa mort, l'ardeur impuissante de son oncle Jean de Beaumont à le venger, enfin la retraite de l'armée par mer, sous les coups de l'ennemi.

Il n'est pas jusqu'à la dernière strophe qui ne contraste avec la prière qui termine les panégyriques. Il fallait que les guerres de cette époque eussent bien fatigué les populations, pour que les derniers vers, écrits en l'honneur d'un comte illustré dans les batailles, prissent le caractère d'un vœu de marchand en faveur de la paix :

Et prions Dieu de paradis
Que leur âme veuille sauver
Et nous donne paix, qui vaut mieux,
Pour que marchands puissent aller
Sans encombre par tous les lieux.

Ainsi, la poésie se mêle à l'histoire des d'Avesnes et ne manque jamais de s'asseoir en deuil sur leur tombe. Mais son rôle ne se borne point là; avant de pleurer des souverains dont l'histoire atteste la droiture, la prudence, le courage et la justice, elle avait charmé et illustré leur règne.

L'école de Bauduin et de Jean de Condé, à laquelle on peut rattacher Watriquet de Couvin, tient, par plus d'un côté, à une époque où vivait Rutebœuf et où le *Roman de la Rose* avait une si grande vogue; mais Jean de Condé s'en écarte en assez de points et possède assez de mérite personnel pour mériter une place particulière dans l'histoire des lettres et une étude dans sa patrie.

Les chroniqueurs prêtent à Bauduin V de nobles paroles :

« Que sert un sang illustre à celui que ses mœurs déshonorent, et qu'importe qu'un homme soit de très bas-lieu, si sa conduite lui fait honneur?... Celui dont la naissance est abjecte et qui s'illustre, en a bien plus de gloire... Etes-vous issu de noble origine, votre éclat n'appartient pas à vous seul. Mais l'homme qui se distingue malgré l'humilité de son extraction,

peut dire que son illustration lui appartient tout entière... Il vaut mieux que nos parents s'enorgueillissent de nous avoir pour fils, que si la seule chose dont nous nous glorifions soit de tenir d'eux le jour. Ne vous enflez pas en disant : Nous sortons de nobles aïeux! Mais rougissez plutôt de ce qu'étant leurs fils, vous imitez si peu leurs exemples. »

Cette noblesse de sentiments anime, deux siècles après, les poëtes de la cour de Hainaut; écoutez Bauduin de Condé, dans le *Dit de Gentilesce* ou de noblesse.

Car mieux vaut, pour dire le vrai,
Etre de mauvais lieu extrait
Et être preux et de bon être
Que de bon lieu et mauvais être.

. . . .

Donc est vilain, n'en doutez mie,
L'homme qui fait la vilenie,
Puisque son cœur s'y abandonne;
Savez-vous quel prix je lui donne?
Qu'il soit duc, comte ou châtelain,
Plus est noble, plus est vilain.

. . . .

Plus doit être mis en honneur
Homme vilain, noble de cœur,
Que gentilhomme au cœur vilain.

. . . .

Nul n'est vilain, sinon de cœur...
Et nul n'est noble également
S'il n'agit de cœur noblement.

Ici le poëte interpelle un noble qui lui a reproché son infériorité de naissance :

Noble, qui m'as vilain nommé,
Puisqu'on ne te voit renommé
De nul bien, en fait ni en dit,
Qui t'appelle noble a mal dit.
Parce qu'en haut nid fus couvé
Et dans tous les biens élevé,
Penses-tu donc gentilhomme être?

Non...

Car la honte en est toute à toi,
Quand gentilhomme tu te crois
Et que tu n'es gentil ni preux.

Écoutez Jean, dans son Dit auquel il donne le même titre :

Noble homme, par droit de nature,
S'avilénit et dénature
S'il souffre en son cœur une tache.
. . . .
Car, dès que gentilhomme accorde
Son cœur à faire œuvre vilaine,
Il est vilain, puisqu'il vilaine.
. . . .

Notre origine à tous est commune :

Tant qu'il est de femmes et d'hommes,
D'un père et d'une mère sommes;
D'Adam que Dieu fit et d'Evain ;
Tous sommes pétris d'un levain...

Si les nobles ont été élevés au premier rang, c'est

Pour le profit d'humanité.

Bauduin termine le *Dit du Bachelier* par ces vers :

Tous sont prudomes qui bien font,

Et son fils répète, dans les mêmes termes, au dernier vers du *Dit des Vilains et des Courtois*.

Tous sont nobles ceux qui bien font.

Watriquet de Couvin ne parlera pas autrement.

Ainsi, l'honneur n'était plus seulement la gloire de la haute naissance ou la renommée des hauts faits d'armes ; il prenait de plus en plus, sous la plume des poètes, la signification de grandeur de caractère et de gloire morale.

« Gens libères, bien nays, bien instruictz, conversans en compaignies honnestes ont, par nature, dira plus tard Rabelais, ung instinct et aguillon qui toujours les poulse à faictz vertueux et retire du vice, lequel ilz nomment *honneur*. »

Cet idéal d'honneur est tout mondain :

La plupart des poésies morales des trouvères, — *le Miserere* du Reclus de Moliens, le *Dit de la mort* d'Hélinand, les *Vers du*

monde, les nombreux *Dits* de l'*âme*, de l'*âme et du corps*, — sont trop souvent des sermons en vers lyriques contre le monde :

Que vaut honneur? que vaut richesse?
Que vaut beauté? que vaut hautesse?

s'écrie Hélinand.

Nos poètes entendent autrement la vie humaine. Un but moral perce dans leurs œuvres; mais cette tendance rend leur poésie tantôt satirique, quelquefois religieuse, jamais mystique. Ils sont du monde, ils ne veulent pas qu'on le néglige, mais qu'on le serve « des mains, des pieds et de la poitrine, » comme dit Watriquet.

Il n'est nul hom', tant peut valoir,

dit Bauduin :

S'il met le siècle en nonchaloir,
Que le siècle n'y mette lui.
(*Le Dit du Gardecorps*.)

L'idéal du chevalier est toujours le courage au combat, la discrétion dans les paroles, la protection des faibles, le respect de la femme, la générosité pour les ménestrels, la vengeance des affronts. Le gentilhomme est comme l'aigle, dit Jean de Condé.

Ainsi doit se faire crémir (craindre)
Noble homme, et doit faire frémir
Ceux qui contre lui se sont mis;
S'à lui se prent un ennemi,
Crueusement s'en doit *vengier*.

Cette philosophie de la vie affecte parfois un caractére positif très prononcé. Jean de Condé distingue trois sortes de sages : Le premier est utile à soi-même et aux autres, le second ne pense qu'à soi, le troisième ne pense qu'à son prochain. Cette dernière sagesse n'est pas l'idéal du poète, qui sait « que sa chemise le touche de plus près que sa cotte ; » s'il donne la palme à la vertu complète qui ne s'oublie point, il n'hésite pas à préférer un sage égoïsme aux folies du dévoûment :

Et on dit : fol est qui s'oublie.

Les poètes aiment à vanter la générosité des Mécènes et à

gourmander l'avarice des grands. Nos poètes le font sans bassesse. Bauduin s'étonne que le courage puisse s'allier à l'avarice.

Car où faut (*manque*) honneur, faut prouesse,
Où faut prouesse, faut honneur.
(*Dit de l'avare.*)

Et Watriquet répète :

Qui largesse haït jamais honneur n'aima.

Jean de Condé fait l'éloge des largesses de Guillaume Ier :

On ne pourroit en nule guise
Plus large donnéeur trouver

Et il conclut :

C'est le père des ménestrels !

Mais nos poètes s'efforcent d'appliquer l'honneur à leur métier ; ils ne sont ni hérauts ni jongleurs, ils sont ménestrels. Ils ont l'orgueil de leur art, et ils le défendent avec énergie.

Bauduin raconte qu'un jour, accablé d'ennuis, il arrive devant un château ; il interroge un des gens du seigneur, et, en entendant vanter son courage, il oublie tout et ajoute une dernière question :

Voit-il volontiers ménestrels ?

La réponse fait une distinction rigoureuse entre les poètes qui savent chanter en s'accompagnant de la vielle, et les saltimbanques qui font l'ivrogne, l'idiot, le chat, et vendent des éloges aux riches : *Vendent honneur et donnent blâme !*

Quand advient
Qu'aucun grand ménestrel là vient,
Maître de sa ménestandrie,
Qui bien vièle et qui bien die
De bouche, mesire l'écoute
Volontiers, et sachez sans doute
Et par saint Jaques le martyr,
Qu'il a du sien au départir.
Mais peu souvent en vient de tels ;
Mais des félons et des honteux...

Que bien ne disent ni ne font.
Merveille est que terre ne fond (*s'effondre*)
Où ces gens passent qui ainsi
Ont entr'eux le monde saisi
Que, pain, char et vin, on leur livre,
A l'hôtel, l'un pour faire l'ivre,
L'autre le chat, l'autre le sot;
L'autre, qui jamais rien ne sut
D'armes, en parle et nous raconte
De ce preux duc, de ce preux comte,
De ce preux riche également;
Mais on sait bien que il en ment,
Et laisse le pauvre escuier
Dont le prix ne se doit celer;
Et fait de rien un grand renom,
Celui-ci preux, et l'autre, non;
Celui-ci loue et l'autre blâme,
Et vend honneur et donne blâme!

Jean de Condé eut aussi l'occasion de défendre la poésie. Les jacobins et les cordeliers avaient commencé une croisade de sermons contre les ménestrels. Le poète relève l'accusation avec vivacité. « Le roi David ne conjurait-il pas le démon avec sa harpe? N'est-ce pas en faveur de deux ménestrels que la Vierge a fait le miracle de la chandelle d'Arras? Ignore-t-on l'utilité des ménestrels? Quand les seigneurs ont pour devoir de défendre l'Église, de tenir justice et de réprimer ceux qui font

Encontre leur pays nuisance,

Ne sont-ce pas les ménestrels qui égaient leur cour, qui prêtent du charme à leur hospitalité, qui les rendent à la joie, les détournent du mal et immortalisent leur gloire qui, sans eux resterait ignorée.

Car, par ménestrels, bien le dis,
Qui réjouissent leurs hôtels,
Maints cœurs sont hors d'ennui ôtés,
De peine à plaisir ramenés,
Et de mal penser détournés,
Et maints grands biens sont rappelés
Qui resteraient tus et celés.

Puis, le poète se tourne vers les détracteurs des poètes :

Vous, jacobins et cordeliers!

Et la satire commence, opposant la pauvreté des fondateurs de l'ordre aux vices des moines; satire vive, acerbe, ferme! Après quoi, le poète se nomme fièrement :

Si voulez savoir mon droit nom,
Jehan de Condé suis nommé
Qui suis en maint lieu renommé.

Il se nomme et il menace, car jamais il n'aimera les méchants et il est prêt à flétrir les fourbes et les hypocrites!

Mais des faux et des hypocrites
Seront les mauvaistés décrites!

Guillaume I[er] était généreux envers les ménestrels, mais il ménageait les deniers du peuple. Sa sagesse lui valut le titre de vicaire de l'empire; dignité coûteuse. Les États du Hainaut voulaient lui accorder le double des ressources qu'il demandait pour tenir dignement ce nouveau rang; le Bon Guillaume refusa ces offres intéressées et maintint sa volonté d'épargner l'argent des bourgeois.

Jean de Condé compare les exacteurs à des loups affamés, à des brochets rapaces.

Ceux qui font ouvrir les écrins
Et rapportent en cour l'argent,
Sont loups.

Watriquet flétrit aussi la rapacité du tyran qui,

Pitié n'a ni miséricorde...
Et tout tire au fond de sa nasse,
Tout ce que le pauvre homme amasse.

Les écrivains catholiques adressent à Guillaume un reproche qui doit prendre place parmi nos meilleurs éloges : le comte offrit asile aux juifs chassés de France. On en accuse son empressement à peupler la ville de Mons, et le trait d'humanité du bon prince est transformé en un excès de zèle, aveugle et intéressé.

Ces mêmes historiens, à ce propos, rapportent gravement, les uns après les autres, un miracle :

Un juif converti avait eu pour parrain le comte lui-même et était devenu sergent de la cour de Mons. On raconte qu'étant

allé dans une abbaye, la vue d'une madone le remplit de rage, et qu'il la frappa de sa lance *in roseis genis* (J. Beka.) Mais voilà qu'aussitôt un ruisseau de sang, *ecce rivus sanguinis*, coule de la plaie; et ce sang miraculeux guérit les infirmes et les malades. On aurait pu en savoir gré à celui qui avait ouvert cette source de santé et de vie; on l'accusa, — l'histoire ne dit pas si ce furent les malades guéris; — il nia, subit d'affreuses tortures sans fléchir et ne put être convaincu, ni condamné.

Mais la bonne Vierge veillait à la vengeance. Dieu, la Vierge et les saints sont, dans ces récits, d'une avidité de vengeance insatiable. La bonne Vierge suscite donc contre le juif un infirme. Jehan le Flamand, des Estinnes, provoque l'accusé et sort vainqueur de l'épreuve judiciaire, « en l'an de grâce 1326, en un mardi, VIII[e] jour de li mois d'apvril. » Ainsi, le comte fut forcé de « faire justice. » Le juif fut pendu par les pieds, la tête en bas, et jeté aux chiens qui le dévorèrent.

Ce miracle, que répètent les historiens, depuis J. Beka, Ant. le Waitte et Vinchant, jusqu'à l'abbé Hossart, Delewarde et le Boussu, est tout simplement un fabliau dévot, que les historiens ont répété d'après un trouvère anonyme du quatorzième siècle. (*Voy.* Dinaux.)

Ce qu'on y trouve de plus vrai, c'est l'opposition acharnée du parti des miracles contre tout sentiment d'humanité envers les juifs.

Je préfère Jean de Condé et son maître :

Jean de Condé met en scène un roi « de grande hautesse. » Ce roi, rencontrant de pauvres ermites en guenilles, s'agenouille devant eux et s'attire par là le blâme de la cour et de son frère. Le roi se tait; mais, la nuit, il fait sonner, devant les fenêtres de son frère, « la buccine de mort, » espèce de sommation à mourir, qui semble remplir ici le même office que le cordon envoyé par les sultans à leurs victimes. Le prince s'effraye, court au roi, demande grâce, à genoux, en pleurs, mains jointes. Le roi philosophe l'attendait là : « Debout, insensé et méchant! Je t'aime comme un frère! tu n'as commis aucun crime! je ne pourrais te condamner sans forfaiture! et tu trembles! Et moi, pécheur et mortel, je ne craindrais pas le jugement de Dieu, dans la mort qui peut me frapper à toute heure :

A chacun est devant sa porte...

et je ne m'inclinerais pas, comme tu le fais devant moi, devant ses messagers et ses ministres! »

Le prince comprit cette morale en action. (*Le Dit du Roi et des hermites.*)

N'est-ce pas le Bon Guillaume qui a posé pour ce portrait du roi de grande hautesse?

Un autre roi, plein d'orgueil, défend de chanter, dans le *Magnificat*, le verset *Deposuit potentes de sede*, qui lui semble un mensonge, insultant à sa puissance. Un châtiment terrible rappelle au roi la vanité des grandeurs humaines. Au moment où il veut entrer au bain, un ange prend sa figure et sa place; le roi tout nu est chassé, comme truand et ribaud, de son royaume; il est réduit à mendier pendant sept ans.

Mais ce roi avait été juste et charitable ; Dieu lui pardonne. Pour ce, lui dit l'ange :

Pour ce que justice tenois
A droit, et que tu maintenois
Ta justice par vérité,
Et tu donnois par charité
Aux pauvres du tien largement.
(*Le Dit de Magnificat.*)

Ce dernier trait est beau, il sort des entrailles humaines.

Cette légende, très répandue au moyen âge, en français, en allemand et en anglais, méritait bien d'être rimée de nouveau à la cour du Bon Guillaume.

J'ai dit que ces poètes étaient du monde; ils chantent l'amour aussi bien que l'honneur; ils estiment le mérite du chevalier et les grâces de la femme. Ce ne sont pas eux qui crieraient : Que vaut beauté?

Beauté et grace sont deux teches (*qualités*)
Qui font s'enfuir maintes destresses

dit Jean de Condé (*Dit de beauté et de grâce*).

Une des plus belles poésies de Jean de Condé a pour titre : *Pourquoi on doit femme honorer*. Le poète s'élève contre la manie de médire des femmes et de tourner en raillerie et en mépris les fautes d'un sexe que l'on honore dans sa mère et dans son épouse.

Pour ce que femme fut ta mère,
Et que fus nourri de son lait
Ne dois dire de femme laid.

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère!

a dit de nos jours M. Legouvé.

Partant qui de femmes aime une,
Ou soit épousée ou amie,
Toutes autres, n'en doutez mie,
Doit honorer pour cette seule.

La femme qui fléchit trouve grâce et justice dans le cœur du poète. « Quoi! Pour une femme mauvaise, on fait plus grande criée que de vingt bonnes. » Est-ce bien sa faute d'ailleurs? Elle est faible et elle est exposée aux piéges et aux assauts de vingt ou trente amants, qui la flattent et la trompent, qui pleurent, qui soupirent, qui supplient :

Chacun dit qu'il meurt et dévie
Et pour elle perdra la vie
S'il n'a de secours briefment.

« Est-il étonnant que vingt ou trente loups attrapent une brebis? Non! il faut estimer celle qui résiste, plaindre celle qui tombe et honorer la femme. »

Dans une autre poésie, Jean de Condé avait dit :

Je prie à tous communément
Que chacun veuille bonnement
Femmes honorer et aimer.
Il n'est nulle femme honnie
Si non par le pourchas des hommes;
Et tous, de femmes, issus sommes.

Amis, n'insultez pas à la femme qui tombe,

a dit M. V. Hugo.

Jean de Condé a devancé Legouvé et V. Hugo de cinq siècles.

Tout ce qui plaît dans une femme, aux yeux du monde, Jean de Condé le fait ressortir d'une façon narquoise et en riant dans sa barbe des mœurs des couvents. *La Messe des oiseaux et le plaidoyer des chanoinesses et des grises nonains* est un étonnant

mélange du profane et du religieux, du païen et du chrétien, du sermon et de la satire, des recherches allégoriques des poètes mystiques et de la finesse sarcastique des fabliaux. Cette pièce commence par une messe que chantent les oiseaux à la cour de Vénus, par une belle nuit de mai. Le rossignol officie, les oiseaux le servent, le perroquet prononce le sermon, l'hostie est une rose. Idée gracieuse, reprise par V. Hugo dans ses dernières poésies. Cette messe ouvre la Cour plénière de Vénus, devant laquelle des filles du Christ ont porté un procès d'amour; là, comparaissent Hautes Dames les chanoinesses, portant plainte contre les petites nonnes grises, les bernardines, qui leur enlèvent leurs amants. Que ces vilaines gardent les pauvres moines et les frères convers! on n'ira pas sur leurs brisées. Mais toucher aux chevaliers et aux chanoines! les quartiers de noblesse du chapitre ne peuvent le permettre.

Une petite nonne répond doucereusement : « Nos cottes grises ne valent pas les robes à queues, ni les manteaux de pourpre et d'hermine; Dieu nous garde de les comparer. Nous n'avons à opposer à nos rivales que le cœur, et le cœur seul est fait pour plaire. C'est en son nom que nous demandons « bénéfice d'amour. »

Vénus répond aux grandes dames en instance de monopole sur les chevaliers et les chanoines, par une sentence digne de la reine du monde amoureux :

« Soyez douces et aimables; bien me plaît que grands et petits vous rendent hommage et vous fassent fête. Mais, si l'un d'eux préfère une grise nonne, je ne puis le lui défendre, il y aurait trop à faire. Vous êtesplus nobles, vous êtes plus riches, je le sais; mais qu'est-ce cela signifie?

En amour le tout est de plaire,
Il n'y a que plaire en amour.

Ovide n'aurait pas dit mieux.

La satire n'est pas toujours aussi indirecte, ni la peinture du vice aussi voilée; Jean de Condé nous dit pourquoi, au début d'un conte assez libre :

« Il est des gens, dit-il, qui comprennent mieux une plaisanterie (truffe est le mot du temps) qu'un sujet sérieux, plein d'autorité. »

Jean de Condé n'a donc pas honte de placer, dans l'écrin de ses poésies morales, plus d'une *truffe*, digne de Boccace.

Le *Dit de la Nonnette* peut être analysé.

Une jeune nonne, mise au cachot pour imprudence d'amour, surprend une sœur dans la même faute et la menace de la dénoncer si elle ne la délivre. La prieure et la boursière se sentent menacées du même coup; car l'amour avait pris demeure au couvent. Les trois religieuses font cause commune et vont un matin trouver l'abbesse au lit, pour lui demander la grâce de la jeune délinquante. L'abbesse aimait aussi.

Ce n'était pas simple convers
C'était un bel abbé joli.

Les nonnes prient, s'agenouillent, pleurent. L'abbesse résiste, car l'abbé est caché et elle se croit sûre de son secret. Cependant, un moment vient où elle s'emporte contre les obsessions. Elle n'était pas sans crainte pour l'*abbé joli*, caché dans son *lit pourpris*. Dans son trouble, elle veut se vêtir et prend, au lieu de son couvre-chef, quoi? les culottes de son amant. Alors les supplications redoublent avec une audace mêlée de plaisanterie. Un dernier refus précipite le dénoûment : le sarcasme éclate et l'on croirait entendre le roman du Renard. La scène change, c'est à l'abbesse de supplier et de demander grâce. Les sœurs lui pardonneront, à la condition de voir son amant. L'abbesse s'exécute gaîment, l'abbé se montre, l'embrasse trois fois; et le poète tire la morale de sa *truffe* :

Qui a sur lui à deviser
Jamais sur autrui ne médise.

Le premier caractère de cette école, en effet, est de viser à une conclusion pratique, à un enseignement mondain. Mais ce but ne suffit pas à la poésie. Les ménestrels du Hainaut s'efforcent de rehausser le sermon sous des formes nouvelles et de couvrir l'idée des fleurs de l'allégorie ou des voiles légers de l'apologue. Ils demandent aux animaux des traits de mœurs, aux choses inanimées des points de comparaison, pour offrir aux hommes des *exemples*, comme Bauduin appelle quatre de ses petites pièces réunies en une ; et ils s'efforcent d'éviter la mo-

notonie : « Variété est ma devise, » dit quelque part Jean de Condé. Mais, après avoir attaqué directement une idée morale sur l'honneur ou contre l'envie, sur les armes ou contre l'avarice, en faveur des femmes ou contre les moines, ils ont beau appeler à la rescousse l'apologue, et passer de l'aigle au chien, du sanglier au levrier, du lion à la fourmi, de l'ours au papillon, de la rose à l'ortie, du singe à la pomme, du figuier à la graine de pavot, de la torche à la chandelle, du miroir au frein, du justaucorps au manteau d'hermine (ce sont là autant de titres de Jean ou de Bauduin de Condé) ; tant qu'ils s'en tiennent à ces sortes d'applications morales ou d'exemples — cet art, qui ne va pas même comme la fable jusqu'à faire agir les bêtes et les choses, cet art est borné, ce genre est pauvre. La poésie veut autre chose; elle demande la morale en action, la peinture des mœurs, les péripéties du sentiment, les drames du monde, la comédie humaine; elle aime à voir un problème d'honneur ou d'amour, posé *in medias res*, dans le choc des passions et dans le tumulte de la vie.

Où sont donc les histoires d'amour? Cette éternelle poésie du cœur humain aurait-elle perdu sa séve, qui bouillonne au printemps dans le cœur des amants et dans le front des poètes? Quand l'art des vers ne sert plus qu'à des sermons, plus ou moins ingénieux, au lieu d'être l'épanouissement de la vie humaine, avec ses désirs et ses craintes, ses joies et ses tristesses, ses passions et ses luttes, on peut annoncer la décadence. Et déjà le mauvais goût envahit tout de son ivraie, la recherche remplace l'inspiration, l'art s'enferme dans d'étroites prisons, on cherche la renaissance dans les écarts d'une imagination impuissante.

Cette époque, outre la poésie morale détachée, était livrée à l'allégorie; le symbolisme du Roman de la Rose y régnait jusque sur les plus violentes satires des derniers romans du Renard. C'était là le côté nouveau, l'effort créateur du temps. Le reste se traînait dans l'ornière effondrée des romans de chevalerie; on ne se souvenait de cette littérature féconde que pour en exagérer les défauts, dans des œuvres interminables, et prêter, par exemple, à la croisade des aventures folles et des amours légères.

Dans un temps où Paris devenait le rendez-vous et comme le centre des lettres françaises, les ménestrels du Hainaut se tinrent à l'abri de ces influences, avec une sage prudence ; ils

résistèrent à la fois aux excès de l'allégorie nouvelle et aux exagérations de la décadence du passé. Bauduin n'est guère sorti du genre étroit et intermédiaire de l'apologue moral, que pour faire quelques satires. Jean de Condé a cherché ailleurs la vérité et la vie. S'il s'inspira de l'œuvre de Jean de Meung et de Guillaume de Loris, ce fut pour leur demander le trait incisif et moral; s'il étudia les romans de chevalerie, ce fut pour y trouver le secret de la mise en scène d'une idée et la vérité des passions. Où sont les histoires d'amour? A cet appel de l'art, c'est Jean de Condé surtout qui répond, au commencement du quatorzième siècle. Nous l'avons déjà vu ne pas craindre de présenter un conseil sous la forme caustique du fabliau. Il nous reste à étudier la plus belle partie de son œuvre : le roman en vers.

J'ai dit un mot du *Magnificat* et du *Roi et de l'hermite*. Les trois principales œuvres de Jean de Condé, supérieures à toutes les autres, sans excepter ni le Panégyrique du Bon Guillaume, ni la satire contre les Jacobins, ni la Défense des ménestrels, sont trois romans en vers : Le *Lévrier*, le *Chevalier à la mance*, le *Blanc Chevalier* : Un conte d'amant naïf, trahi par une coquette, sauvé par un chien.—Un tableau émouvant de la transformation d'un homme sous l'impulsion de l'amour.—L'histoire d'un mari qui se sauve du déshonneur conjugal par l'héroïsme.

Je dois m'arrêter à ces trois œuvres. Je ferai connaître le *Lévrier* par une scène où le contraste de deux caractères — l'amant candide et bon, la femme vaine et folle — prépare le dénoûment dès la première entrevue.

Le noble chevalier est chez sa belle, il lui chante un chant d'amour, et lui offre son cœur tout entier.

Partant, belle, ici, en présent,
Mon cœur et m'amour vous présent' ;
Faire en pouvez votre commant,
Comm' de votre loyal amant.

La belle répond avec cette légèreté railleuse de la coquetterie :

« Vous êtes beau parleur! vous seriez bien digne de parler dans les cours d'amours! vos paroles sont promptes et touchent le but! vous prêcheriez à merveille, comme font les frères quêteurs, qui possèdent une telle manière de parler que les simples gens en pleurent et adorent leurs saints, et se laissent

soustirer leur argent!... Je vois bien où vous en voulez venir! votre cœur va souvent en quête d'amour; il a fait plus d'une tendre requête, pour tromper les femmes. Oh! je connais votre malice. Vous en avez ainsi requis un grand nombre, par vos beaux discours, en soupirant et en gémissant, en travaillant et en frémissant; et elles croient que vous dites vrai et elles se laissent tromper. Ainsi vous parlez à toutes les femmes et dites que vous les aimez. »

Le noble amant, instruit des hauts faits d'amour par les lais et les romans, dit le poète, se laisse prendre à ce jeu. Il jure qu'il n'a jamais eu, qu'il n'aura jamais d'autre amour :

Vous en êtes la premeraine
Et vous serez la daérainne.

Mais la belle ne se laisse pas convaincre. Elle ne croit pas aux tourments du cœur:

Sachez que je ne tiens à voir
Qu'amour tel mal vous fasse avoir
Et souffrir pour l'amour de moi;
Et, si pourtant je vous aimois,
On m'en devroit tenir pour folle,
Car beau parler maintes affolle.

Ce n'est pas pour si peu de chose qu'elle donnera son cœur
Son amour

N'est pas à avoir si légère
Quelle seroit d'une bergère
Ou d'une autre femme égarée;
Chez elle doit être achetée.

Ce mélange d'agacerie et de fierté produit son effet accoutumé : l'amoureux est prêt à tout, pour mériter sa belle; qu'elle le mette à l'épreuve! La coquette le prend au mot; l'épreuve sera difficile et longue. Sept années durant, le chevalier devra se maintenir, de guerre en guerre, de tournois en tournois, au rang des plus célèbres. Et la coquette continue à jeter l'huile du sarcasme sur ce jeune fou d'amour :

Mais vous n'êtes pas si osé
Que vous ce entreprendre osiez.

Le héros bravera tout, il ne demande, pendant les sept années d'épreuves, qu'un seul baiser par année.

Mais que chacun an d'un baiser
Veuillez ma douleur apaiser;
Car moult petit vous coûtera
Et assez me confortera.

C'est ainsi que le poète, avec un art délicat, met en scène deux caractères opposés. On peut le dire d'avance, ce noble cœur sera trahi.

Les deux autres romans méritent d'être analysés.

Je commence par le chevalier à la mance (à la bourse).

Une épouse fidèle est aimée d'un seigneur sans valeur aucune, si niais, si farouche, si nul, qu'on l'appelle *le sauvage;* elle croit ne s'engager à rien en lui promettant de l'aimer s'il devient un chevalier parfait. Mais elle a méconnu le pouvoir de l'amour. A chaque exploit du chevalier, à chaque bruit de sa gloire, qui parvient jusqu'à elle, elle tremble pour son honneur, et elle commence à aimer l'homme que d'un mot elle a transformé.

Cette situation neuve, belle, émouvante, ferait du *Chevalier à la mance* un petit chef-d'œuvre, si l'intérêt si bien noué, la lutte de passion si bien engagée, se soutenait jusqu'à la fin, et si le dénoûment résultait davantage du développement de la situation et des caractères.

Les plaintes de Didon, imitées de celles de Médée, ont une grande célébrité. Celles de l'héroïne du *Chevalier à la mance,* avec moins de style, offrent une situation plus attachante peut-être; car elle aime, elle est aimée, et elle combat son amour au nom du devoir. Quand le chevalier, vainqueur, couvert de gloire, est revenu près d'elle et a réclamé la récompense promise, elle lui a répondu en se défendant :

Sire, dit-elle, oui, vraiment,
Preux êtes, de grant entreprise,
Et bien sais que chacun vous prise;
C'est bien droit que grant pris ayez;
Mais de moi bien êtes payé,
Car, du pire de ce pays
Et qui étoit de tous haï,
Par son mauvais et lâche fait,
J'ai le meilleur chevalier fait;

. . . .
. . . .
Ainsi je me suis acquittée,
Et j'en dois bien être quittée.

Le chevalier s'est soumis et est parti conquérir une gloire nouvelle. La dame ne s'attendait pas à tant de courtoisie, et son émotion éclate; la plainte déborde de son cœur :

Sa réponse plaisante et douce
Profondément au cœur la touce
Et l'émeut un peu en pitié.
« Trop l'ai, fait-elle, dépitié;
Et j'ai tort, car je le devois
Aimer, et promis lui avois;
Trop lui ai été félonesse!
Mais, quand je fis cette promesse,
Ne pensois pas qu'arriver pût
Qu'à tel renom parvenir dût.
Qui promet, il se met en dette,
Et méprend s'il ne s'en dédette (acquitte).
Or, j'y trouve péril gregneur (plus grand),
Car fausser faudroit mon seigneur,
Si vers lui veux mon convent faire;
Et ainsi me convient méfaire
A l'un ou à l'autre des deux. »

Ainsi l'amour, dit le poète, combat le devoir, et le devoir l'amour. L'amour rappelle à la dame les douces paroles du chevalier et la porte à remplir sa promesse. Mais la raison lui rappelle qu'elle est mariée. La raison est avec le devoir, mais le cœur s'accorde avec l'amour :

Mais le cœur à amour s'accorde.

Et la plainte continue :

Ah! fait-elle, com' j'ai mépris
Envers homme de si haut prix
Cui (à qui) je fis si grands en emprendre!
A moi l'on peut exemple prendre
Que nul ne se doit entremettre
De nul rien à autrui promettre,
Dont il n'ait de donner talent (pouvoir)
De ce ai-je le cœur dolent.

Or, fut-ce ainsi que rien je n'eusse
Promis à lui, encor le dusse
Aimer pour sa prouesse haute.

La dernière résolution appartient à l'amour, mais aussi au devoir :

Où qu'il aille, je l'aimerai
Et mon ami le clamerai,
Sans déshonorer mon seigneur.

La mort du mari tranche ce nœud gordien, *Deus ex machina*. Mais l'amant a poussé jusqu'en Palestine et va succomber à ses blessures et à son chagrin. La fidélité de l'épouse l'expose ainsi à un double veuvage, et l'épreuve survit au devoir. Heureusement, la dame, aussitôt libre, est allée à la recherche du héros désespéré : un dénoûment, bien préparé, plein de détails gracieux, amène la reconnaissance des amants, la guérison du chevalier; et nul devoir ne s'oppose plus à ce que la récompense promise soit accordée, devant Dieu et devant les hommes, à ce sauvage dont l'amour a fait un héros :

La dame prit et épousa
Noble dame et bonne épouse a.

Ce poème fut imité en prose au quinzième siècle; le nom que l'auteur donne à son héros est Jean d'Avesnes, comme si cette famille d'Avesnes avait servi de type à ses poètes !

Le dernier poème que j'ai à analyser porte l'intérêt sur le mari. Le *Blanc Chevalier* a épousé, dans l'âge mûr, la fille d'un seigneur pauvre qu'il a choisie pour sa bonne éducation et pour sa beauté. Tant que la jeune épouse a près d'elle une suivante honnête, elle reste le modèle du devoir conjugal. Mais la bonne compagne vient à mourir, et ses sages conseils sont remplacés par la flatterie qui porte au vice. Cette nouvelle femme de chambre a un grand air de parenté avec la Macette de Regnier.

Un jour avec sa dame étoit,
Pendant qu'elle la vestoit.
Regarde son cors et se fache
Et dit : « Que Dieu me prenne en grâce
Et secoure l'ame de mi,
A tel' dame il faut ami,
Un preux et vaillant bachelier.

Macette ne débute pas autrement :

> Ma fille, Dieu vous garde et vous veuille bénir !
> Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir...
> Vous devriez, étant belle, avoir de beaux habits.

Et Molière répétera, dans l'*École des femmes :*

> Mon enfant ! Le bon Dieu puisse-t-il vous bénir
> Et dans tous vos attraits, longtemps vous maintenir !
> Il ne vous a pas fait une belle personne
> Afin de mal user des choses qu'il vous donne.

Ici Jean de Condé, en imitant Ovide, annonce Regnier et Molière.

La dame résiste longtemps. Mais qui peut dire le ravage que fait dans une conscience un mauvais conseil, qui tourne contre le devoir toutes les faiblesses du cœur et tous les élans de la nature ? A force de s'entendre répéter que son mari est vieux et que la jeunesse est faite pour l'amour, la dame fléchit, mais elle fléchit comme les cœurs honnêtes, en résistant encore. Elle prendra pour ami le chevalier qui sortira vainqueur du prochain tournoi. A cette promesse, la tentatrice triomphe, car elle connaît son infâme métier ; elle a depuis longtemps choisi l'amant auquel elle veut livrer sa dame ; elle court le prévenir du prix qu'elle met à son amour, et déjà elle chante victoire. Mais le mari a tout entendu, et l'intérêt s'engage vivement. Cette situation n'est pas neuve, mais elle intéressera toujours. Que va faire le mari, menacé dans son honneur et dans ses plus chères affections ? Enfermer sa femme et lui imposer la vertu par la force des verroux ? provoquer et tuer celui qui n'est pas encore son complice et qui demain peut la perdre ? Non ! Le brave et bon chevalier compte sur ses propres qualités, trop négligées dans le bonheur du ménage. L'amour ne s'impose point, il ne s'accorde qu'au mérite ; le noble époux ne veut employer contre son rival et auprès de celle qu'il aime encore, que les seules armes qui conquièrent l'amour. Il quitte la maison sous un prétexte : il sera longtemps absent, pour affaires ; puis, il se déguise, il s'arme, prend un cheval de guerre et paraît au tournoi, sous le nom de Blanc Chevalier, bat

trois fois son rival, emporte sur tous les chevaliers le prix du courage, reste aux yeux de tous, le héros de la fête, et reçoit en secret le gage d'amour de sa femme, destiné au plus brave :

Sire, ma dame est votre amie,

dit la soubrette au héros, qui se contient. Alors, le mari, sûr de sa vengeance, reprend ses habits et son cheval de voyage et rentre dans son château, où il offre une fête aux chevaliers et au vainqueur du tournoi, fête si splendide qu'on croirait, dit le poète :

Qu'il se mariât de nouvel.

Là, il se montre paré des trophées du tournoi, qui le font reconnaître à ses hôtes, et portant les trophées de l'amour, dont sa femme seule a le secret. Il affecte une grande joie, il chante :

Puisque ma dame a fait ami,
Il faut bien que je fasse amie.

Et son épouse s'émeut et tremble.

La fête terminée, le Blanc Chevalier garde auprès de lui les parents de sa femme épouvantée et, le lendemain, l'entrevue est solennelle. L'époux sévère parle de l'honneur :

Beaux seigneurs, fait-il, que vous semble
De ma femme, votre cousine?
Lui porté-je assez grand honneur?

La réponse est toute naturelle : Nul ne saurait lui donner plus d'honneur ni plus d'aise.

Le mari continue : Mais si elle me faisait autant de honte que je lui porte d'bonneur?

— Elle mériterait d'être brûlée! s'écrient les parents :

Bien dessierviroit qu'on l'arsût.

Alors le chevalier raconte le danger dont il était menacé et

comment il a sauvé son honneur et bien racheté, dit-il, l'amour de sa femme. La dame tombe à ses genoux et demande grâce :

Sire, si j'ai vers vous méfait,
C'est de pensée et non de fait...
Vous m'avez de cette pensée,
Par votre grand honneur sauvée,
Car jamais n'aurai autre amant.

Elle se défend, mais elle est prête à mourir :

Veuillez la mort, veuillez la vie,
Je ai bien la mort desservie (*méritée*).

Alors, l'époux la relève :

Dame, dit-il, jà n'en mourrez.

Il veut savoir comment elle en est arrivée là ; après son récit, il oublie les droits de l'époux outragé, il ne réclame plus que les droits du Blanc Chevalier:

Douce amie, fait le preudhom,
De votre amour m'avez fait don
Et vraiment je le tiens fort cher.

Et la dame pleure à *caudes larmes*, et toute la contrée admire la noblesse de cœur du chevalier qui rétablit son honneur avec les armes de l'honneur et en appelle à l'amour même des écarts de l'amour.

Qui ainsi agit par mesure
Sans outrage et sans demesure.

Ce sujet a été traité dans le même sens, sur la scène française moderne. Au milieu d'une littérature qui, passant d'un extrême à l'autre, semble ne connaître d'autre devoir pour le mari que de laver son honneur dans le sang ou de rendre la liberté à sa femme infidèle par un suicide, le dénoûment de *Gabrielle* a pu paraître aussi nouveau que sensé; ce n'est pas sans intérêt que nous le trouvons ici, cinq siècles avant M. Émile Au-

gier. La comédie ne permettait pas au dernier acte de *Gabrielle* la solennité du début de la dernière scène du *Blanc Chevalier*, mais lorsqu'au théâtre français, Gabrielle tombe aux genoux de son mari :

> Que mon sort s'accomplisse !
> Je ne murmure pas contre votre justice,

et que Julien la relève.

> Relève-toi ma fille !

je doute qu'il y ait plus d'émotion, dans le parterre du dix-neuvième siècle, qu'il dut en avoir dans la cour du Bon Guillaume, lorsque Jean de Condé lisait cette dernière scène où le Blanc Chevalier s'en réfère à sa victoire, et réclame de son épouse le prix de l'amour :

> De votre amour m'avez fait don !

Qu'est-il besoin encore de sermons, d'exemples de mœurs et d'apologues. Dans l'art, il n'y a que l'émotion qui soit sublime et féconde ! C'est en emplissant les cœurs d'émotions nobles et vraies qu'on les élève et les moralise !

Ce petit poème était inconnu ; l'éditeur des œuvres de Bauduin et de Jean de Condé l'a rencontré d'une manière tout à fait inattendue, dit-il, dans un manuscrit qu'il avait emprunté à la bibliothèque de Turin, pour y collationner le Chevalier à la Mance, annoncé seul dans le catalogue. M. Scheler se félicite à bon droit de cette découverte ; il a ajouté un beau fleuron à la couronne poétique du ménestrel du Bon Guillaume.

Si l'on peut juger du mérite d'un écrivain en le comparant aux œuvres de son temps, on doit reconnaître qu'aucun poète, à cette époque, n'a conservé mieux que Jean de Condé cette netteté d'invention et cette science du cœur humain. Jean de Condé est de l'école de Chrestien de Troyes, et aucun des élèves du maître ne rappelle mieux que lui les qualités de conception et de vérité de sentiments du grand poète du douzième siècle.

Froissart naquit l'année de la mort du Bon Guillaume, et il dédia ses premiers livres à la fille du père des ménestrels. Jean

de Condé rappelle Chrestien de Troyes, il annonce la poésie de Froissart.

Cette époque est encore chevaleresque; mais les grandes guerres politiques ont commencé : Jean de Condé, en terminant son Blanc Chevalier, dit qu'il ne sait plus où est le manoir de son héros,

Car noms de ville sont mués
Et seigneurages remués
Et l'on voit en plus d'une terre
Maint beau lieu ravagé par guerre.

Lorsque Jean de Beaumont, au commencement du règne de son frère le Bon Guillaume, entreprit de rétablir la reine Isabelle sur le trône, il avait avec lui, dans ses expéditions en Angleterre, Jean le Bel, le maître de Froissart et Colin de Hainaut, qui devait pleurer le désastre de Crécy, tandis qu'un autre poète anonyme célébrera le *Vœu du Héron*. Jean de Condé devait être déjà alors à la cour de Hainaut. Il y chantait l'amour, sur les confins de deux mondes politiques. La première moitié du quatorzième siècle appartient pour l'histoire à Jean le Bel, pour la poésie à Jean de Condé. La deuxième moitié, histoire et poésie, est à Froissart; et, pendant que l'élève de Jean le Bel ira de châteaux en châteaux recueillir les souvenirs de ces luttes sanglantes, où l'existence de nos provinces furent plus d'une fois en jeu, l'héritier de la harpe de Jean de Condé charmera les esprits par une poésie naïve et gracieuse.

Ces traditions ne s'éteindront jamais dans ce pays de Hainaut, « si doux, si courtois, si aimable, » comme l'appelle Froissart. Les comtes de Hainaut avaient encore, au quinzième siècle, leurs ménestrels attitrés; l'histoire a conservé le nom, sinon les œuvres, de Jean Partans, et, lorsque Guillaume IV épousa Marguerite de Bourgogne, l'épithalame fut encore chanté par un poète.

Un siècle après Jean de Condé, Marot dira encore :

Ceulx du Haynau chantent à pleines gorges.

Et dans la Belgique moderne, un poète osera dire :

Mons est décidément la ville des poètes.

UN POÈTE DE COUR

ET

DEUX POÈTES DES COMMUNES

Messieurs,

L'époque qui sépare la bataille de Courtrai de la guerre de succession entre la France et l'Angleterre, est remplie par les dernières agitations du monde féodal. L'idée de patrie grandit, les bourgeois l'ont affirmée avec héroïsme; mais la noblesse vacille encore dans ses alliances, au gré de ses intérêts d'un jour ou de ses rancunes passagères, et il n'est pas rare de voir nos souverains eux-mêmes marcher contre nos villes dans les armées du roi de France; puis, se jeter avec fureur, non dans la cause du peuple, mais dans le parti ennemi du roi. C'était aussi l'époque des ménestrels. Ces petites cours changeantes avaient leurs poètes, et l'on doit retrouver les caractères de ces cours féodales dans les œuvres de leurs trouvères.

Le Hainaut, la plus féodale peut-être de nos provinces, brillait alors plus qu'aucune autre dans la poésie. Bauduin et Jean de Condé étaient poètes de cour, nous l'avons vu. Watriquet de Couvin est de leur école; il est moins poète que Jean de Condé, mais il représente peut-être mieux que les deux ménestrels, père et fils, l'époque féodale.

Les Condé consacrent plusieurs poésies à l'honneur : la *Gentillesse*, la *Loyauté*, la *Prud'homie*, comme ils disent; et des idées de fierté d'âme et de générosité de caractère les inspi-

rèrent. Watriquet parle de même, dans deux de ses dits : de *Loyauté* et de *Haute honneur* (1) :

> Quand gentil agit gentilment,
> Nature pas en lui ne ment.
>
> Loyauté est d'honneur la fleur.
>
> Beau fils, si d'honneur tu te pares,
> Tu seras richement paré.

Les ménestrels estimaient et vantaient les largesses des chevaliers, dont ils vivaient, et ils ne ménageaient aux avares aucun trait de satire. Watriquet, dans ce sens comme dans les autres, est un vrai ménestrel :

> Qui largesse haït, jamais honneur n'aima.

Les trouvères attaquent les jongleurs qui rabaissent le noble métier des lettres. Watriquet suit ses maîtres aussi sur ce point :

> C'est douleur qu'ainsi va le monde de l'Empire (2)
> Que personne n'est cru s'il ne sait pas médire,
> Parler à *placebo*, jongler, truffer (3) et rire.

Jean et Bauduin, pour donner à une idée morale la forme de l'apologue, mettent en scène les animaux et les plantes. Watriquet a comme eux : les dits de l'Araignée, — de l'Agneau et du Lièvre, — de la Cigogne, — de la Noix, — de l'Ortie, — du Pont périlleux, — de la Rivière, — etc.

Les ménestrels, en flattant les passions de leurs seigneurs, attaquaient les exacteurs et les tyrans. — « La rivière qui déborde et ravage tout, » dit aussi Watriquet :

> Frères, c'est le prince tyran.
> . . . .
> A peine est rien qui lui échappe,
> Que tout partout ne prenne et happe !
> . . . .
> Se fait loup au lieu de pasteur.

(1) Le mot *honneur* alors était du genre féminin.

(2) On dit aujourd'hui : l'empire du monde.

(3) *Truffer*, plaisanter.

Watriquet ne s'en tient pas à suivre ce type général ; il imite plus directement ses maîtres en poésie. Jean de Condé a rimé un festin de Vénus dans la *Messe des oiseaux;* son élève fait de même dans son dit de la *Fontaine d'amour*. Jean de Condé a mis en scène un roi « de grande hautesse » qui fait une terrible leçon à son frère qui l'avait blâmé d'honorer des pèlerins en guenilles; Watriquet raconte la même histoire avec de longs discours, dans le *Miroir aux princes*.

La satire devait plaire dans les cours, la satire politique contre le pape et les moines, la satire grivoise contre les femmes. Watriquet a rimé trois satires. Dans l'une, il voit en songe la Raison qui le presse de se rendre à Rome, dont elle lui fait un magnifique tableau. Mais le poète ne veut rien croire de ces merveilles. Il arrive à Rome : Les vices ont abdiqué ; les prêtres ont épousé Loyauté; les seigneurs, Charité; le peuple, Vérité; les ménestrels sont en honneur, la largesse règne avec le courage et l'honneur, et toutes les vertus sont d'accord pour courir à la croisade. Mais ce n'est qu'un rêve, ou plutôt qu'une satire. Le poète s'éveille : Ce qu'il a vu, c'est le monde à rebours; et le dit des *Trois Vertus* finit par une vigoureuse sortie contre Rome.

Bauduin et Jean de Condé, comme les poètes de l'époque, ne reculent jamais devant une *truffe* grivoise. La seconde satire de Watriquet : Le dit des *Trois Chanoinesses de Cologne* ne peut être analysée. La troisième satire : le dit des *Trois Dames de Paris*, est écrite avec une vigoureuse crudité. On y voit trois bourgeoises aller à la taverne et s'y gorger de viande et de vin, avec une rage de Gargantua femelle. Leur conversation, leurs cris à l'hôtelier, annoncent Rabelais :

Ces pochonnets sont trop petits !
— Hé, que tu as la gorge gloute !

Quand les héroïnes sont ivres, les hardiesses rabelaisiennes redoublent; elles jettent *corset et chaperon*, se laissent dépouiller par Druin, l'hôtelier, qui veut se payer avec leurs vêtements, et courent nues dans les rues :

Plus embouées que pourceaux.

Puis, la scène ne fait qu'embellir; car leurs maris les trouvent ivres mortes et les font enterrer :

L'une sur l'autre, toutes vives;
Hors leur sailloit, par les gencives,
Le vin et par tous les conduits.

Les bourgeoises se réveillent dans ce tombeau de fange, et les cris d'ivrogne recommencent de plus belle, elles se croient encore à la taverne :

Eh! Druin! Druin! où es-tu allé?
Apporte trois harengs salés
Et un pot de vin du plus fort,
Pour faire à nos têtes confort!

Bientôt, elles sentent dans quel état elles sont, nues et souilliées de boue,

Et toutes chargées de vers.

Mais elles crient encore :

Eh! Druin! rapporte-nous à boire!
Je veux de la nouvelle trippe!

Enfin, elles s'enfuient. Tout le monde s'écarte sur leur passage, et elles vont se cacher.

Le violent réalisme de cette peinture tranche avec le ton des allégories morales de nos poètes.

Watriquet, comme les de Condé, consacre plusieurs poésies à des sujets politiques, et c'est là que l'on trouve, mieux que dans ses deux devanciers, l'esprit des cours féodales. La première pièce est l'éloge du seigneur auquel le poète était attaché, Gaucher de Chatillon, comte de Crécy et de Perceau, connétable de France, né en 1250, mort en 1329. Pour le trouvère, on s'en doute bien, le comte est le type du chevalier, un modèle de galanterie et de courage. La seconde pièce est le dit *de l'Arbre royal*; elle fut inspirée par cette suite de calamités qui, en quelques années, coupa le tronc et les trois branches de l'arbre royal de France. La mort consécutive de Philippe

le Bel et de ses trois fils a été attribuée, par les nombreux ennemis que s'était attirés le roi faux-monnayeur, à un châtiment céleste, que Jacques Molay avait prédit sur l'échafaud. Watriquet ne l'entend pas ainsi ; selon lui, l'arbre royal de France est protégé par Nature, Jeunesse, Beauté, Force et Courage. Philippe IV est le *beau roi*, fier et hardi ; Louis X est un « Alexandre tout fait » ; Philippe le Long, c'est le héros

Qui paix en Flandre confirma.

Charles IV, c'est « Charlemagne revenu ». Le personnage allégorique, qui donne au poète la signification de l'arbre qu'il a vu émonder par la mort, c'est le Courage : *Hardement;* quand il a terminé ses éloges, il charge le poète de mander au roi survivant, *fais qu'il soit à Charlon mandé* : que Dieu lui a donné pour gardien : Nature, Jeunesse, Beauté, Force et Courage :

Nous sommes cinq qui le gardons.

Les comtes de Hainaut ne devaient pas tarder à prendre parti pour la Flandre contre la France, dans une lutte où le fils du bon Guillaume méritera le nom de Hardi ; mais le poète féodal chante pour le connétable de France et il célèbre l'*arbre royal* du seigneur suzerain.

Une autre poésie allégorique, le dit *des Quatre Siéges*, entremêle l'éloge de ces princes ennemis, dont les luttes semblaient à l'esprit féodal des jeux de tournois plutôt que des guerres politiques. Ces quatre siéges sont ceux des quatre modèles de gloire au moyen âge : Arthur, Alexandre, Naimes et Gérard de Fraite. Le poète, transporté par une vision en paradis, y voit les quatre siéges d'honneur vides ; c'est que les quatre héros n'ont pas quitté la terre ; ils s'appellent aujourd'hui : Charles de Valois, Guillaume de Hainaut, Gaucher de Châtillon et le comte de Flandre, Robert de Béthune. Cette famille de Chatillon s'était fait haïr en Flandre ; le cousin germain de Gaucher, étant gouverneur de la Flandre pour Philippe le Bel, après avoir provoqué les matines de Bruges par ses exactions et son despotisme, avait été tué à Courtrai ; Gaucher, nommé connétable de France après la bataille des Éperons d'or, avait poussé le nouveau roi de France à marcher contre la Flandre à Cassel.

Charles de Valois aussi avait été l'un des chefs d'armée et l'un des agents de trahison les plus ardents contre la maison de Dampierre. Robert de Béthune avait souffert, toute sa vie, des perfidies ou des victoires de ces fougueux adversaires. Cela n'empêche pas le ménestrel de placer sur la même ligne ces ennemis féodaux, ni de dire, dans l'éloge du connétable, qu'il a conquis l'honneur :

En Flandres et en autres guerres;

ni de comparer au roi Arthur ce Valois qui avait trahi Gui de Dampierre.

Quand le poète arrive au comte de Flandre, l'éloge soulève bien quelque difficulté, il le compare à Gérard de Fraite qui a fait tant de *destourbance* à Charlemagne; puis à un animal, corps de renard, tête de sanglier :

Qui avoit bien un pied de dents
Hors de la gueule.

Quand le renard commence la guerre, dit-il, il se retranche dans sa tanière, la tête seule dehors; ainsi fait le comte qui :

..... Toujours est adossé
A ses murs et à ses fossés.

Mais quand on l'attaque, sa tête de sanglier fait rage, il se jette en avant et renverse les plus forts; et bien courageux qui ose l'attaquer :

Moult est preux qui envahir l'ose!

La Dame du paradis qui fait ces éloges au poète a eu soin de dire : « Il est grand et courageux, *mais* je le tiens à mal de ne pas s'accorder au roi. Sans cela, je le priserais au point de le mettre au dessus de tous les preux, et, malgré tout, j'ose dire qu'il est le premier en courage, de tous les héros, présents et passés. *Mais* il est si avide de guerre qu'il ne s'est pas abstenu un jour de s'attaquer au roi de France et jamais ne s'en abstiendra tant qu'il vivra. »

Ces *mais*, nécessaires sans doute pour plaire aux protecteurs du ménestrel, affaiblissent l'éloge sans le supprimer. La haine politique, la passion d'indépendance d'une part, de domination de l'autre, semblent s'amortir dans ces sortes de tournois à mort, comme elles s'amortissaient en effet dans les luttes féodales. Seules alors, les démocraties bourgeoises et populaires représentaient le noble esprit de patrie, les irréconciables instincts de liberté.

Ces *mais* disparaissent dans la quatrième poésie politique de Watriquet. Car elle célèbre la paix et le mariage du comte de Flandre avec Marguerite, fille du roi de France. 22 juillet 1320.

Les ménestrels chantaient pour les cours, ils en reflètent l'esprit et les mœurs.

On trouve une allusion aux victoires de la Flandre, dans une autre pièce de Watriquet, écrite en 1327 : *le Tournoi des dames.* Un des cinq apologues que Watriquet y a réunis sous forme de visions, est intitulé *Comment l'agneau étrangle le lion.* Le ménestrel voit une grande bataille

D'un aignel encontre un lion.

Il n'a jamais vu de pareil combat; car l'agneau avait abattu le lion :

..... A outrance et à fin
Cet agneau le lyon mettoit
Et sur sa panse lui montoit
A deux pieds, et, pour l'étrangler,
L'avait fait en terre enangler.

La dame de son rêve, Dame Vérité, lui explique cette bataille :

Ainsi advient, quoi que l'on conte,
Soit de roi, de duc ou de comte,
Quand, par orgueil qui le surprend,
Guerre à tort sur autrui emprend
Et croit trop son *félon* corage (cœur).
Maintes fois lui tourne à dommage
Sa folle erreur...

Watriquet ajoute :

Car Dieu ne les fait pas seigneurs
De son peuple en terre et greigneurs (*les plus grands*),

Pour le détruire et à fin mettre ;
Mais les a faits pour s'entremettre
De gouverner bien et à point.

Mais le lion a pensé autrement :

Il ne croit pas que son effort (sa force)
Vienne de Dieu, ni sa puissance ;...
Mais pense de soi seigneurir !

Était-ce hardiesse, était-ce le défaut général de cette poésie, le manque de mesure, défaut que révèle dans un autre sens le dit des *Trois Dames de Paris?* Quoi qu'il en soit, on ne pouvait parler plus fièrement de ce roi lion, si commun chez nos voisins, qui n'écoute que les conseils d'un *orgueil félon*, qui s'imagine ne relever que de lui-même : *de soi seigneurir*, et qui plus d'une fois a payé sur un champ de bataille la peine de *sa folle erreur!* On croit entendre ici un écho de la bataille de Courtrai.

Les œuvres de Watriquet viennent d'être publiées par M. Aug. Scheler ; cette publication continue l'édition des productions poétiques du règne du Bon Guillaume, commencée par les œuvres de Jean et de Bauduin de Condé. Les détails bibliographiques que l'éditeur a pu réunir se bornent à quelques faits : le poète s'appelait Watriquet Brasseniex ; il était de Couvin, province de Namur ; il fut ménestrel du comte de Blois et du connétable Gaucher de Chatillon ; il se dit Sire de vers joli, c'est à dire : du joli art des vers ; il vécut dans le commencement du quatorzième siècle ; les treize pièces, dont la date est indiquée dans le texte ou facile à fixer par le sujet, embrassent une période de dix années : de 1319 à 1329 ; le ménestrel suivait ses maîtres dans leurs voyages ; il nous apprend qu'il fut à Paris en 1320, au château de Montferrand, près de la Loire en 1327, à Becoisel en 1329.

Ces sortes d'œuvres ne sont pas de celles qu'on publie avec amour. M. Scheler a édité ce volume avec ses soins habituels et sa science accoutumée. L'amour de la science lui a tenu lieu de l'amour des chefs-d'œuvre absents.

L'éditeur n'exagère pas la valeur de son poète ; il n'en cache ni les négligences obscures de l'écrivain, ni la complaisance du courtisan, ni le manque d'individualité dans des sujets de commande ou de seconde main : *infirmités attachées à cette poésie*,

dit-il. Mais il fait ressortir quelque grâce dans la peinture de la vertu, quelque verve dans la satire, et, s'il n'y trouve ni l'épanchement franc d'une vocation vraie, ni l'élan naturel d'une nature artistique bien trempée, ni le cachet d'une invention qui coule de source, ni l'originalité d'une organisation supérieure, ni l'ordonnance réfléchie, il aime à tenir compte au ménestrel, de son genre, de son siècle et de sa condition, et il le considère comme un écrivain que l'histoire littéraire ne peut dédaigner et qui, sauf Jean de Condé, n'est inférieur à aucun autre de son temps.

Watriquet ne manque pas de talent. L'art officiel, si l'art officiel était possible, ne serait pas de l'art. La flatterie est mortelle à la poésie, et les sujets imposés n'inspirent personne. Mais Watriquet a pu montrer sa verve, car les cours aussi ont des passions à satisfaire contre leurs ennemis, prêtres ou seigneurs, et les poètes qui servent les princes trouvent là du moins une occasion d'exercer l'indépendance naturelle de leur esprit contre les papes ou les chanoinesses, contre les lions félons ou les bourgeoises ivres.

La véritable poésie, la poésie sincère et indépendante, n'a besoin ni de ces détours, ni de ces autorisations tacites, ni de ces prétextes, pour exprimer et répandre, en les glorifiant, les sentiments généreux, les passions fortes. Les luttes de famille des d'Avesnes et des Dampierre ont trouvé de nombreux retentissements dans notre littérature. J'ai déjà analysé les œuvres écrites en faveur des Dampierre. Celles qui prennent parti pour les d'Avesnes offrent plus d'intérêt; c'est d'abord une poème sur Bauduin de Constantinople, dont la première rédaction en vers, qui remonte au quatorzième siècle sans doute, est perdue, et dont il ne nous reste qu'une version en prose du quinzième siècle. Ce poème, le *Livre de Bauduin*, a été publié par MM. Serrure et Voisin. C'est ensuite le poème des Ronds du Hainaut dont il nous reste seulement une partie, traduite en latin.

La haine contre Jeanne et Marguerite de Constantinople éclate vigoureusement dans ces deux poèmes. Dans le premier,

le romancier fait remonter cette haine jusqu'à leur naissance. Selon lui, Jeanne et Marguerite sont filles du diable, que leur père a épousé. Bauduin était à la chasse; il avait tué un énorme sanglier, lorsqu'il voit venir à lui une belle jeune fille : « Pourquoi, dame, lui dit-il, allez-vous ainsi seule et sans compagnie? » La belle lui raconte qu'elle est fille d'un roi d'Orient, qui voulait lui donner un mari contre son gré, et qu'elle a juré de n'épouser que le plus riche seigneur de la chrétienté. Le comte de Flandre, qui vient de refuser la fille du roi de France et qui se croit le plus riche des princes chrétiens, s'éprend de la fugitive et l'épouse; mais c'était le diable en personne et c'est ainsi que Jeanne et Marguerite furent filles de l'enfer.

L'époux du diable ne tarde pas à aller à la croisade et à devenir empereur de Constantinople. Là, il est trahi et livré aux Sarrasins. Sa fille aînée, Jeanne, épouse Ferrand de Portugal et règne sur la Flandre. Mais Bauduin est délivré par Saladin et revient en Flandre. Vous connaissez cette histoire du faux Bauduin qui fut jugé et pendu. Les historiens s'accordent à voir en lui un imposteur, suscité par des seigneurs de Flandre mécontents. L'histoire dit même son nom. C'était un ménestrel qui ressemblait au comte de Flandre et qui l'avait suivi à la croisade; il s'appelait Bertrand de Ray ou de Reims. Mais le romancier ne l'entend pas ainsi; c'est Bauduin, Bauduin de Constantinople lui-même, que sa fille, issue de l'enfer, fait pendre au gibet de Tournai.

« Ferrand, le comte de Flandre, dit le *Livre de Bauduin*, en ce temps s'en était allé en Hollande contre les Frisons, il s'en retourna en Flandre avec son armée. Et quand il fut en Flandre, la dame lui dit : Ferrand, beau sire, vous me devez bien aimer, car vraiment pour l'amour de vous, tant que vous étiez dehors, j'ai fait mourir mon père, qui était revenu d'outre-mer, afin qu'il ne vous ôtât pas votre conté... Et quand Ferrand l'entendit, il lui dit : Très mauvaise femme, es-tu si impudente que tu aies fait mourir ton père! Pardieu, ainsi ferais-tu de moi volontiers! Et le comte de Flandre tira un couteau et en voulut frapper la comtesse. »

Les deux époux se réconcilient cependant et Ferrand reste comte de Flandre. Mais bientôt le roi d'Angleterre, qui cher-

che des alliés sur le continent, envoie à Ferrand un autour blanc, que Ferrand offre de son côté à son protecteur le roi de France, et nous allons voir entrer en scène l'orgueil des Flamands. Le roi de France reçoit avec hauteur l'ambassade : Votre comte est mon serf, lui dit-il. Le comte de Flandre serf du roi de France! La progression de la satire va croissant. Serf de France, c'est pire que fille du diable et que parricide. Les ambassadeurs flamands s'irritent de ce mot : ils n'osent parler, ils font semblant de manger, mais il n'en ont aucun désir; et quand les tables sont ôtées, quand le roi les congédie et leur offre les meilleurs chevaux de son écurie, ils les refusent et disent qu'ils « en ont assez ».

Ils arrivent à Wienendale et la scène devient grandiose. Le poète, ennemi de la comtesse de Flandre, fait parler fièrement les Flamands. Les ambassadeurs passent devant le comte avec mépris, ils ne daignent le regarder ni lui parler et vont *se bouter* dans une chambre. Ferrand s'étonne et s'en plaint à Jeanne :

« Dame, vos chevaliers sont courroucés, allez parler à eux. »

Jeanne va aux ambassadeurs et les interroge.

« Alors le sire de Tournay répondit fort aigrement :

« Dame, vous nous avez laidement servi ; car votre mari est serf du roi de France, et le roi s'en vanta en notre présence à Paris, et nous dit que son père le fut comme lui. Or, aucun serf ne peut tenir un pied de terre que son seigneur ne possède, s'il lui plaît, et il peut le faire pendre ou noyer, s'il lui désobéit. Dame, prenez votre serf, qu'il soit maudit de Dieu, et allez-vous-en en Portugal où sont les gens esclaves. Car jamais serf n'aura sur les Flamands aucune maîtrise, et veuillez lui faire savoir que, si Ferrand est encore quinze jours par ici, nous lui ferons couper la tête. »

Les chevaliers ne se bornent pas là : ils vont parler eux-mêmes à ce comte qu'on a appelé serf :

« Sire, si vous ne l'êtes pas, défendez-vous-en, et nous sommes prêts à vous aider; et, sire, si vous ne vous en défendez, soyez sûr et certain que, si vous êtes encore quinze jours en ce pays, en Flandre, nous vous ferons couper la tête. »

« Par Dieu, dit Ferrand, il n'est pas serf celui qui est aimé de ses hommes. Sachez que, en fait, je n'y ai aucune faute, et je pense bien me venger du roi. »

La guerre commence aussitôt; le poète raconte : une première victoire des Flamands sur Philippe Auguste, la trêve et l'offensive reprise par les ennemis du roi; et ici une nouvelle accusation va peser sur Ferrand. Avant la bataille, sa mère lui envoie un messager pour le dissuader d'attaquer le roi de France. La raison que donne la reine de Portugal est que le roi de France est le père de Ferrand. Le comte Ferrand est accusé d'être le fils adultérin du roi de France, et, pour plus de vraisemblance, c'est sa mère elle-même qui avoue son crime.

Mais Ferrand est comte de Flandre, il ne peut reculer, il est vaincu. La bataille de Bouvines est gagnée par Philippe Auguste sur son fils adultérin, et la défaite des Flamands s'explique par l'infamie de la naissance de leur comte.

On sait quelle dure captivité Ferrand subit à Paris; le poète raconte comment il fut mis dans la prison du Louvre sous une chape de plomb. Le roi lui a demandé : « Que ferais-tu de moi, si tu me tenais prisonnier comme je te tiens? » Ferrand a répondu : « Tout l'or du monde n'empêcherait pas que vous ne fussiez pendu ou décapité. » Et le roi s'étonne d'abord : Est-il possible que Ferrand soit son fils? Mais il ajoute en lui-même : « Oui, nature ne ment point, il est tel qu'il doit être. » Ce qui ne l'empêche pas de placer son fils sous une chape de plomb « de dix pieds de long et de large, et toute ronde, et de-« dans plancheiée de bois et couverte de palmes de fer, et par-« dessous du plomb épais; et c'était grande hideur à regarder « la chappe. »

Alors, la reine de Portugal vient en France, elle supplie le roi et répète ses aveux. Philippe a juré de ne jamais délivrer Ferrand; mais il abdique, son fils lui succède, délivre Ferrand, rend à son père la couronne, et le serment est esquivé.

Cependant Ferrand menace encore, et le filleul du roi, le comte de Noyon, le tue.

Le roman ne s'arrête pas là, car le poète veut nous conduire à la croisade, avec saint Louis et un nouveau héros de son invention. Nous ne l'y suivrons pas. Il nous a suffi de voir s'accumuler les accusations contre ces malheureuses princesses de

Flandre, abandonnées au berceau par leur père, pour de folles entreprises, et victimes des trahisons du roi de France.

Le mariage de la seconde fille de Bauduin de Constantinople avec Bouchart d'Avesnes; son divorce, Bouchart étant accusé d'être diacre; sa longue résistance, et le second mariage de Marguerite avec le comte de Dampierre; les enquêtes sur la légitimité de naissance des fils de Bouchart d'Avesnes; toute cette histoire est connue. Le romancier la raconte brièvement; il mène Bouchart à Rome, où il demande au pape la dispense nécessaire à son mariage. Le pape la lui refuse, et Marguerite épouse Guillaume de Dampierre. Viennent ensuite les querelles des enfants des deux lits : les plus jeunes appellent les aînés bâtards, et, lorsque la mère les mène à Paris, pour que le roi de France règle la succession des deux familles, lorsque saint Louis assigne pour héritage aux d'Avesnes le Hainaut, aux Dampierre la Flandre, Bauduin d'Avesnes s'irrite : puisque le pape l'a reconnu fils légitime de sa mère, la Flandre lui appartient comme à l'aîné. Le Parlement en décide autrement, parce que le pape n'a pas permis au père des d'Avesnes d'épouser leur mère. Alors, Bauduin ne se tient plus de colère, dit le poète, et en plein Parlement, en présence du roi : « Par Dieu ! s'écrie-t-il, je puis bien me vanter que madame ma mère est la plus riche ribaude (le mot du manuscrit est plus rude) de la chrétienté ! Et, puisqu'elle l'avoue elle-même, je puis bien lui donner ce nom. » La cour se prend à rire, mais Marguerite s'irrite et part avec ses fils du second lit; les autres se retirent en Hainaut.

La mort de l'aîné des Dampierre, tué dans un tournoi à Trazegnies, devait pousser la passion de Marguerite au plus terrible paroxysme. Elle commença par opprimer le Hainaut; elle finit par le livrer à l'étranger. Cette nouvelle phase des querelles des d'Avesnes et des Dampierre est représentée dans notre littérature par deux poèmes : le premier est le *Couronnement du renard* qui mit, au service de la cause de Marguerite, les allégories dont on encombrait alors la fable épique du *Reinart de Vos*, J'en ai déjà parlé. Le second est le *Poème des Ronds* qui prend parti pour les d'Avesnes et met en vers un épisode historique de cette époque.

Jacques de Guise, qui nous a conservé une partie de ce poème, était moine cordelier à Valenciennes au quatorzième siècle. Cherchant dans sa cellule comment il pourrait servir son pays,

il résolut de recueillir tous les documents qu'il pourrait trouver sur son histoire. Après avoir reproduit ou traduit les chroniqueurs et les poètes, les chartes et les traditions, depuis les temps les plus reculés, quand il arrive à cette époque, il n'hésite pas à poursuivre ses récits, quoiqu'il sente qu'il s'expose peut-être à la mort en les rassemblant. Voici comment il ouvre ce chapitre :

« Les trente-cinq années du règne de la comtesse Jeanne, à qui Dieu fasse paix, furent marquées, dès le commencement par tant de troubles, de ténèbres et de turpitudes, que je n'aurais pas osé en écrire l'histoire, si je n'y eusse été déterminé par la pitié, par ma conscience et par mon amour pour la vérité et la justice. Car, en voyant les hommes de bien opprimés, poursuivis chaque jour, contre toute équité et toute raison, tandis que leurs persécuteurs persévéraient dans le crime, et semblaient s'en faire gloire, je n'ai pu soutenir ce spectacle, et, à l'exemple de Judas Machabée, j'aime mieux m'exposer à la mort pour défendre la vérité que de voir et d'entendre ainsi raconter chaque jour les maux de mon pays, sans plaider la cause de la vérité et de la justice. »

Ce moine, qui se dit « le serviteur de Dieu et de ses concitoyens », comprenait le devoir de l'historien ; il parle de conscience et de patrie avec la simplicité d'une conviction prête à affronter la mort plutôt que de laisser sans défenseur la vérité et la justice.

Jacques de Guise fait alors l'histoire de ce règne, d'après les chartes, les lettres et les bulles qu'il a pu recueillir ; il rapporte l'arbitrage de saint Louis, les d'Avesnes ayant pour eux l'évêque de Liége et le comte de Hollande, roi des Romains ; puis, après avoir raconté le tournoi de Trazegnies, où Guillaume de Dampierre trouva la mort, il s'en réfère à une autorité nouvelle :

« Il m'est tombé dans les mains, dit-il, un petit poème en langue vulgaire, de 2,000 vers environ, qui m'était inconnu et que je n'ai pu rencontrer depuis. Il avait pour titre : *Livre de la Société des Ronds du Hainaut*, sans nom d'auteur. »

Voilà bien les premiers caractères d'une œuvre populaire : les manuscrits en sont rares et l'œuvre est anonyme.

Jacques de Guise traduit alors ce petit poème et il nous a

conservé ainsi non seulement ce souvenir littéraire, mais le fait historique qui en est le sujet et qu'on ne trouve pas relaté ailleurs.

Marguerite, raconte le poète, irritée de la mort de son fils, en accuse les d'Avesnes et précipite sa vengeance sur le Hainaut. Tous les magistrats du pays sont révoqués et remplacés par des Flamands, « les plus avides, les plus méchants et les plus sanguinaires qu'elle put trouver ». Ces envahisseurs des emplois publics sont trois cents, ils sont appelés les *Vassaux de la comtesse de Flandre;* tout leur appartient et ils usent et abusent de tout, si bien qu'en peu de temps les villes, les châteaux, les villages, les églises, les maisons de travail, tout est ruiné. Mais ni l'empereur, ni l'évêque de Liége, ni même Jean d'Avesne, héritier du Hainaut, ne peuvent secourir le pays; le peuple seul va l'entreprendre.

Un jour, c'était un jeudi avant la Toussaint, un boucher de Chièvre, nommé Gérard le Rond, se rend à la foire d'Ath, y achète un bœuf, le paie et se met en route pour rentrer chez lui ; en chemin, des vassaux de la comtesse l'arrêtent, veulent lui prendre le bœuf, refusent une pièce d'or qu'il leur offre, et sur sa résistance le tuent pour le voler.

Ce boucher avait six fils qui jurent vengeance. Ils portent d'abord le corps de leur père au milieu de la place de Chièvre et demandent justice aux magistrats de la ville. Les magistrats veulent attendre et voir s'ils seront saisis de l'affaire par les gens de la comtesse. Mais personne n'est dénoncé à la justice ; les vassaux sont assurés de l'impunité. Le délai expiré, les Ronds recrutent des serviteurs, des parents, des amis, des patriotes ; ils s'arment de tout ce qu'ils trouvent sous la main et cette petite troupe, forte de soixante hommes, quitte la ville, épie l'ennemi, lui tue les premiers vassaux qu'elle rencontre, leur coupe le nez, l'oreille, le menton, et ne laisse la vie qu'aux femmes. Puis, les *Ronds* se jettent sur le territoire de Liége, à Thuin, et de là ils écrivent au bailli du Hainaut, racontent la mort de leur père, annoncent la première vengeance qu'ils en ont tirée et ajoutent :

« Nous vous faisons savoir publiquement que nous mettrons à mort tout le reste des vassaux et prendrons leurs biens jusqu'à ce que nous ayons obtenu vengeance et réparation pécuniaire des lâches assassins. »

Le bailli du Hainaut envoie des hommes d'armes contre eux; mais les deux petites armées se rencontrent et fraternisent :

— « De quel pays êtes-vous? crient les *Ronds*. — La plupart du Hainaut. — Que cherchez-vous dans ce bois? — Les hommes qui s'appellent les *Ronds*. — Nous sommes de la troupe des Ronds. Mais nous ne concevons pas pourquoi les chevaliers et les bourgeois nous haïssent; le pays entier devrait nous soutenir. Jamais nous n'avons rien pris à un homme du Hainaut, ni pain, ni fromage, ni volailles. Pour eux au contraire et pour la patrie, nous exposons notre vie contre les vassaux de la comtesse de Flandre, ces tyrans qui oppriment le pays. Retirez-vous donc en paix et allez dire ce que vous venez d'entendre à vos maîtres, non pas au bailli, car nous le tuerons s'il nous tombe sous la main, mais aux chevaliers du Hainaut. Dites-leur que nous portons tous, écrit dans le cœur, l'intérêt de la patrie! »

Ces paroles sont dignes de celles que le poète de Bauduin prête aux Flamands contre Ferrand de Portugal. L'amour du pays est le même partout.

A ces mots, dit le poème traduit par J. de Guise, les deux troupes fraternisent; et, depuis ce jour, tout le monde dans le Hainaut fut favorable aux Ronds, qui pourchassèrent si bien les agents de la comtesse que, au jour de Saint-Thomas, ils n'en restait plus un seul dans le pays. Quatre-vingt-quatre avaient été tués, le reste avait fui.

Le bailli du Hainaut en appelle à l'évêque de Liége qui donne asile aux insurgés. « Les évêques de Liége, dit-il, sont engagés par des traités anciens à assister les comtes de Hainaut. »

L'évêque répond :

« Nous avons fait examiner par nos magistrats le but de cette association et ses actions, nous n'avons pas trouvé que les Ronds soient dignes de mort. Ils ont agi par un sentiment de justice, dans l'intérêt de notre ami Jean d'Avesnes, leur comte légitime, et nous continuerons à les recevoir dans notre diocèse. »

La comtesse de Flandre était alors en guerre avec la Hollande. Les Ronds suivent à cette guerre la bannière de Jean d'Avesnes et s'y distinguent. Ils rentrent à Liége chargés des dépouilles des Flamands.

Alors, la comtesse vaincue appelle Charles d'Anjou et lui remet tous ses droits sur le Hainaut. La noire Dame livre à l'étranger l'héritage de ses fils du premier lit. Mais les Ronds sont encore à leur poste de patriotisme. Le poème racontait le siége de Valenciennes : La comtesse somme les bourgeois d'ouvrir les portes de la ville à leur souveraine. Les magistrats répondent :

« Si Marguerite s'était présentée comme il convient à une souveraine, elle eût été reçue avec respect. Mais puisqu'elle vient en despote, poursuivre ses sujets à main armée et ravager le pays qu'elle doit protéger, nous la regardons comme ennemie de la patrie. »

On sent toujours ici le grand souffle de la liberté communale. Charles d'Anjou se rejette sur Enghien. Le seigneur d'Enghien, aidé des Ronds, repousse le siége; l'armée franco-flamande, culbutée, mise en pièces, doit rebrousser chemin; le duc d'Anjou la ramène devant Valenciennes. Des pourparlers s'engagent; Giles Minave, prévôt de la ville, répond à Marguerite :

« Vous prétendez que vous êtes notre comtesse légitime, que nous vous avons fermé les portes de *votre* ville, tué vos gens et causé mille dommages. Je réponds d'abord que Valenciennes, ni ses portes ni ses murs, ne vous appartiennent point. Nous reconnaissons, à la vérité, que nous sommes tenus de payer annuellement à notre comte une certaine somme, moyennant laquelle il s'est obligé par serment de nous protéger. Mais, cette obligation remplie, personne ne peut rien nous demander de plus. Vous-même, vous l'avez juré sur les Evangiles. Quant à être notre comtesse, vous y avez droit, s'il est vrai que les despotes méritent le nom de souverains légitimes. Mais les prêtres et les savants nous ont appris quelle différence il y a entre le légitime seigneur et le tyran, et, parce que nous avons trouvé en vous toutes les conditions de la tyrannie, nous vous avons fermé nos portes et sommes résolus à mourir jusqu'au dernier plutôt que de laisser violer nos droits ! »

Voilà comment les poètes du quatorzième siècle et le moine cordelier Jacques de Guise font parler les villes libres du Hainaut. Le manuscrit de Jean de Guise s'arrête à un passage où, sans craindre le danger de réveiller ces souvenirs, le chroni-

queur reprenait le récit du poème *des Ronds du Hainaut*. Mais, lorsque son immense chronique fut traduite en français pour les ducs de Bourgogne, le traducteur ne suivit pas le moine aussi loin; la traduction s'arrête juste avant cette préface que j'ai citée et où Jean de Guise déclare qu'il continuera son histoire, dût-il s'exposer à la mort. Le secrétaire de Philippe le Bon avait moins d'indépendance que le poète populaire et que le moine cordelier.

La perte du poème des Ronds est facile à comprendre; ces sortes d'œuvres ne devaient plaire qu'au peuple et aux bourgeois qui restaient imbus de l'esprit d'indépendance. Mais cette perte est à regretter surtout pour la partie qui manque dans Jacques de Guise. Telle qu'elle est, cette traduction latine d'un petit monument poétique est un souvenir historique et littéraire des plus précieux. On y trouve la véritable poésie et la grande histoire : la poésie vivante, sincère, courageuse, peignant les sentiments des populations et faisant chanter l'âme du peuple; l'histoire sévère et vaillante, parlant au nom de la conscience et de la patrie et prête à se dévouer pour la liberté et la justice. Nous voilà bien loin des poètes de cour et des ménestrels! C'est avec de pareils sentiments, sortant du cloître ou de la place publique; c'est avec de semblables œuvres, que l'on préparait, que l'on préparera toujours, à l'intérieur la grande civilisation du gouvernement de soi-même, ou, contre le danger extérieur, ces glorieuses journées de l'héroïsme qui vont de Courtrai à l'Écluse, et de Graveline à Waterloo. La poésie est ici dans son vrai rôle, son rôle de porte-flambeau du devoir. A plusieurs siècles de distance, ces monuments littéraires nous permettent de nous initier et d'applaudir à ces instincts énergiques qui furent comme la séve de notre moyen âge; on y retrouve, on y comprend mieux que partout ailleurs, on y admire pleinement la grandeur de nos communes, et l'on regrette la perte de ces vieux manuscrits qui seraient utiles à notre œuvre de renaissance autant qu'ils l'ont été à nos premiers essais de démocratie; car ce ne serait pas trop de la poésie et de l'histoire, ce ne serait pas trop du latin du moine et des rimes gauloises du peuple, pour rallumer en nos veines ce feu sacré qui fait la fierté du magistrat citoyen et le courage du soldat patriote.

LE

MAITRE DE FROISSART

Les Vrayes Chroniques de messire Jehan le Bel. *Hystoire vraye et notable des nouvelles guerres et choses avenues l'an mil CCCXVI jusques à l'an LXI, en France, en Angleterre, en Escoce, en Bretaigne et ailleurs, et principalement des hauts faitz du Roy Edowart d'Angleterre et des deux roys Philippe et Jehan de France*, publiées pour l'Académie de Belgique par M. L. Polain. Bruxelles, 1863, 2 volumes in-8°.

La gloire des hommes illustres ne leur appartient pas tout entière; ils sont fils de leur époque autant que de leur génie. La vraie grandeur de l'homme se borne à être, dans son siècle ou dans son pays, le représentant d'une idée ou un organe de l'humanité : *Poets are abstracts on the times*, dit Shakspeare.

« Le plus grand écrivain de France alors, — dit M. Villemain en parlant du quatorzième siècle et de Froissart, — ce fut un chroniqueur. » Froissart en effet raconte la vie publique de son temps dans un idiome net et franc, avec une naïveté épique. On l'a comparé à Homère, on l'a appelé le Lafontaine des historiens; non plus qu'Homère, non plus que Lafontaine, il n'a créé son genre, ni son style. Froissart a achevé un monument commencé ; ses devanciers sont couronnés en lui; il est monté seul jusqu'aujourd'hui sur le pavois, mais leur génie lui a préparé

le trône. Froissart est sorti d'une école, Froissart eut un maître.

Les lettres étaient cultivées depuis des siècles dans les provinces belgiques. La langue, maniée par Jean de Condé, par Adenet le Roi, par Quesnes de Béthune, par Chrestien de Troyes, venu de Champagne pour être leur maître à tous, offrait au chroniqueur un instrument neuf, souple, pittoresque. L'histoire n'avait pas été négligée : la plus ancienne tentative, faite pour chercher la vérité historique en dehors des imaginations des trouvères et pour la mettre à la portée des seigneurs et des bourgeois dans la langue vulgaire, est une traduction de la vie de Charlemagne, ouvrage latin apocryphe attribué à l'archevêque Turpin : un comte de Hainaut et de Flandre, Bauduin V, non content d'avoir son chroniqueur latin attitré, Gislebert, fit rechercher et copier ce livre et le légua par testament à sa sœur, qui en voulut avoir une traduction :

« Li bons Bauduins, dit le traducteur du treizième siècle, li cuens de Chainau si ama most Karlemaines, ni ne vout onques croire chose que l'om en chantast, ains fit cercher totes les bones abéies de France e garder par tot les aumaires, por saver si l'om i troveroit la veraie ystoire. Ne onques trover ne li porent si clerc, quant avint que un sis clercs si ala en Borgognie por l'istoire querre, eissi cum à Deu plot, si la trova à Sans, en Borgognie. » (Ms. du Louvre.)

Les Grandes Chroniques de Saint-Denis n'étaient pas commencées lorsque le fils de Bauduin V, Bauduin de Constantinople, avant de partir pour la croisade, ordonna de rédiger une chronique universelle. De nombreuses relations existaient alors entre le Hainaut, la Flandre et la Champagne; Bauduin VI avait épousé la sœur du comte Thiebaut ; lorsqu'il monta sur le trône de Constantin, le maréchal de Champagne se fit historien pour dicter le bulletin de cette campagne célèbre; le grand seigneur, le vaillant chevalier, le fier ambassadeur, qui compose « cette page détachée de l'histoire de Flandre, » comme s'exprime son éditeur moderne, s'appelle Villehardouin; il eut pour continuateur Henri de Valenciennes, Valenciennes où naîtra Froissart.

Les d'Avesnes, devenus comtes de Hainaut, continuèrent ces traditions : un des petits-fils de Bauduin de Constantinople

prit part lui-même à la rédaction des chroniques, ordonnées par son aïeul et qui s'appellent, de son nom : Les Chroniques de Bauduin d'Avesnes. On voit, dans un cartulaire du temps, le Bon Guillaume Ier, comte de Hainaut et de Hollande, payer un manuscrit de chroniques jusqu'à 10 livres de gros, somme qui représenterait aujourd'hui de 5 à 6,000 francs. C'est dans sa retraite de Beaumont que Bauduin d'Avesnes écrivit ses chroniques, tant de fois copiées ; c'est à Beaumont que Jean de Beaumont, le frère chevaleresque du Bon Guillaume, reverra les récits du maître de Froissart.

Cette maison de Hainaut, qui, après avoir régné sur la Flandre, régnait alors sur la Hollande, était puissante et splendide. Le Bon Guillaume avait épousé la sœur du roi de France ; le roi d'Angleterre devait épouser sa fille. C'est à sa cour qu'en 1326, Isabelle de Valois, évadée d'Angleterre où régnait son époux, presque chassée de France où elle avait en vain demandé protection au roi son frère, trouva un asile et des champions qui la rétablirent sur le trône. Le succès de cette expédition secrète de Jean de Beaumont en Angleterre, fit grand bruit ; les vainqueurs en étaient revenus comblés de gloire et chargés de présents ; et, lorsque le jeune roi d'Angleterre, attaqué par le roi d'Écosse, s'adressa de nouveau à ses « bons amis » du Hainaut, la chevalerie belge, alléchée par l'honneur et par les profits : « pour tant que chacun cuisdoit (pensait) rapporter autant d'argent que les autres en avaient raporté ; » répondit à l'appel des armes ; Jean de Beaumont trouva au rendez-vous « plus de gens qu'il ne cuidoit avoir et qu'il ne volsist avoir, par aventure. »

Des poètes comme Quesnes de Bethune et peut-être Manessier de Lille, un des poètes du *Perceval*, accompagnaient Bauduin de Constantinople à la croisade. Des chroniqueurs comme Villehardùin et Henri de Valenciennes célébrèrent sa conquête. Le règne du Bon Guillaume fut le siècle littéraire du Hainaut. Colin de Hainaut, qui devait chanter la bataille de Crécy, était attaché à Jean de Beaumont, et, au nombre des chevaliers venus de la Hesbaie qui prirent part à l'expédition d'Écosse, se trouvait : Messire Jehan le Bel, chanoine de Liége.

Les Van Eyck devaient venir de Maesyck à Bruges, pour donner des chefs à la peinture flamande. Jean le Bel vient de Liége à Valenciennes pour donner un maître à Froissart.

Jean le Bel se forma à l'étude des trouvères et des premiers chroniqueurs. Il était poète : il avait dû lire *Berthe aux grands pieds* et *Cléomadès ; Lancelot*, *Tristan* et *Perceval*. Plus d'une scène de sa chronique est digne des meilleurs poèmes de chevalerie. Jean le Bel s'attacha à Jean de Beaumont ; il dut lire au château de Beaumont les chroniques de Bauduin d'Avesne, de Villeharduin et de Henri de Valenciennes. Poètes et chroniqueurs, ce fut sa première école.

Cependant, la scène de l'histoire s'est élargie ; les grands États se sont formés ; aux luttes confuses, aux rivalités partielles de la féodalité, à ses croisades, à ses tournois, succèdent les guerres politiques. Le trône de France devient vacant, la guerre de cent ans va commencer. Le siècle qui s'est ouvert par l'invention de la poudre à canon ne sera plus un siècle de romans de chevalerie. Les événements eux-mêmes, école supérieure, appellent l'histoire.

Ces influences littéraires et politiques constatées, la part faite aux poètes et aux chroniqueurs, l'école des événements et des hommes qui les dominèrent mise en ligne de compte, quel est l'écrivain qui marque le premier l'histoire, genre, style et langue, au bon coin d'une époque nouvelle? Ce n'est pas Froissart, c'est Jean le Bel.

Par un singulier hasard, M. Villemain, pour justifier les éloges qu'il donne à Froissart, invoque des passages, cite deux longs fragments, qui sont de Jean le Bel, et l'éloge donné à à l'élève remonte au maître. Suivons M. Villemain :

« Le roi Jean, prisonnier dans la tente du prince de Galles, offre une peinture admirable, dit-il. Vous vous souvenez de l'entrevue de Paul Émile et de Perse, dans Tite-Live ; Paul Émile n'y paraît qu'un vainqueur dur et dédaigneux auquel l'historien a prêté quelques lieux communs de morale philosophique. Froissart est bien supérieur, en étant plus simple. »

Froissart ici, le Froissart supérieur à Tite-Live, c'est Jean le Bel. Écoutons-le :

« Au vespre, le vaillant prince de Galles donna à souper au roy de France, en sa loge, et à tous les chevaliers et escuiers prisonniers, et les festia et honnoura du mielx qu'il poeut de leurs pourvéances mesmement, car ils n'avoient aultres ; et asséy

(assit) le roy, le duc de Bourbon et le conte de Nassou et trois aultres vaillans chevaliers à haulte table; et servoit tousjours et par toutes les aultres tables le plus humblement qu'il pooit; ne onques ne se voult séoir à la table du roy, pour prière que le roy lui féist, ains disoit qu'il n'estoit pas encores assez souffisans pour séoir à la table de si hault prince et de si vaillant homme que le corps de lui estoit, et bien l'avoit monstré à la journée; et toudis s'agenouilloit, quant il parloit à luy, et luy disoit : « Sire, ne weilliez pas faire simple chière, se Dieu « n'a pas voulu aujourd'huy conssentir à vostre voulenté; et « sachiez que mon père le roy vous fera toute l'onnour et « l'amistié qu'il pourra, et s'accordera à vous raisonnable- « ment, et demourrez bons amis à toujours; et si m'est advis « que vous debvez resjouir, jasoit que (quoique) la besogne « soit tournée encontre vous; car vous avez aujourd'huy ac- « quis le hault nom de proesse, et avez surmonté, en bien « deffendant, les meilleurs de vostre ost (armée); je ne le dis « pas pour vous lober (railler); mais tous ceulx de vostre com- « pagnie s'y acordent et vous en donnent le prix et le chape- « let, se vous le voulez porter. » A celluy point, commencièrent tous à murmurer, et dirent que moult haultement avoit le joeune prince parlé, et le prisoient tous, disans qu'il seroit merveilleux en sagesse, s'il povoit longuement persévérer. »

Ceci est une scène de chevalerie. On a souvent admiré dans Froissart une scène d'amour; elle est aussi de son maître. La comtesse de Salisbury, assiégée dans son château par les Écossais, appelle à son secours le roi Édouard. A l'approche de l'armée royale, l'ennemi lève le siége; la comtesse reçoit son libérateur :

« Si tost que il (le roi) fut désarmé, il prit jusques à dix ou à douze chevaliers, et s'en ala vers le chastel pour véoir la noble dame, et pour véoir la manière des assaulx des Escots (Écossais) et les deffenses du dedens. Si tost que la noble dame de Salbry sceut la venue du roy, elle fist ouvrir toutes les portes, et issit (sortit) si richement atournée, que chascun s'en esmerveilloit, et ne se povoit-on saouler de regarder la grande noblesse et la grande richesse de la dame et le très-gracieux maintieng. Quant elle fut venue jusques au roy, elle s'enclina jusques à terre encontre luy, en le remerciant de la grand grâce que il luy avoit fait; si le mena au chastel pour le festier et honnourer, comme celle laquelle très-bien faire le sçavoit. Chascun la regardoit à merveille, et le roy mesmement ne se povoit tenir de la regarder; et bien luy estoit advis que jamaiz n'avoit véu si belle dame. Si le féry (frappa) tantost en la regar-

dant une estincelle de fin amour en son cuer, que longtemps luy dura, car bien luy sembloit que ou monde n'avoit dame qui tant fust à amer. Si entrèrent en la sale, main à main, et puis en la chambre d'elle, qui estoit si noblement parée que c'estoit merveille. Et toudis regardoit le noble roy la dame si ardanment qu'elle en devenoit toute honteuse et esbahie. Quant il l'eust assez et grand pièce (longtemps) regardée, il ala à une fenestre pour luy apuier, et fort commencha à penser. La dame, laquelle à ce ne pensoit, ala les chevaliers et seigneurs festier et saluer, comme elle le sçavoit bien faire, et puis commanda à apareillier le disner, et ce qui estoit de faire.

« Quant elle eut devisé et commandé ce que à faire estoit, elle s'en revint à chière joyeuse par devant le roy, qui encores musoit, et luy dit : « Chier sire, pourquoy pensez-vous si fort? « Tant penser n'affiert pas à vous, ce m'est advis, sauve vostre « grâce; ains vous déussiez faire feste et joye à bonne chière, « quant vous avez enchassé vos anemis, qui ne vous ont les- « sié attendre, et deussiez laissier les aultres penser du rema- « nant. » Le noble roy répondi : « Ha! ma chière dame, sa- « chiez, puis (depuis) que j'entray chéans, m'est ung soing « sourvenu, de quoy je ne me prenoie garde; si m'y convient « penser, et ne sçay que avenir m'en pourra : Mais je n'en puis « oster men cuer. » — « Ha! chier sire, dit la dame, vous « déussiez tousjours faire bonne chière pour vos gens mielx « conforter, et laisser le penser et le muser. Dieu vous a si « bien aidié en toutes vos besongnes jusques à ores, que vous « estes le plus honnouré et doubté (redouté) prince des cres- « tiens; et, se le roi d'Escoce vous a fait despit et dommage, « vous le pourrez bien amender quant vous plaira. Si laissiez « le muser, et venez, s'il vous plaist, dedens la sale avecques « vos chevaliers; tantost sera appresté pour disner. » — « Ha! « ma chière dame, aultre chose gist en mon cuer que vous ne « cuidiez, car certainement le doulx maintieng, le parfait sens, « la grand noblesse, la grâce et la beauté non pareille de vous, « moult merveilleuse, m'ont si sourpris qu'il fault que je soye « vostre ami; si vous requier que, se c'est vostre gré, je soye « de vous amé, car certainement nul escondit (refus) ne m'en « porroit oster. »

« La noble dame fut moult esbahie et luy dit : « Très chier « sire, ne me weillez essaier ne gaber (éprouver ni railler); je « ne pourroye penser que vous me disiez à certes, ne que si « noble prince comme vous estes m'osast requerre de deshon- « neur, attendu mesmement que mon mary vous a sy loyau- « ment servi comme vous sçavez, et pour vous encore gist en « prison. Certes, vous seriez de ce cas petitement prisié, et « sachiez, très chier sire, que oncques celle pensée ne me « vint au cuer ne jà viendra, se Dieu plaist, pour homme qui

« soit né; et, se je le faisoie, vous m'en devriez blasmer, non « pas blasmer, mais faire mon corps desmembrer. »

« Atant (alors), s'en parti la vaillant dame et laissa le roy durement esbahy, et elle s'en vint en la sale pour faire aprester le disner, puis s'en retourna au roy et mena de ses chevaliers et luy dist : « Sire, venez disner quant vous plaira, les cheva- « liers vous attendent pour disner, car ilz ont assez jéuné. » Le roy s'en ala en la sale et s'assist au disner, et la dame aussy, mais petitement y mengia ne but le roy, car aultre chose luy tenoit au cuer; et ne fist que penser et à la fois de regarder la dame..... »

On sent ici le pinceau d'un maître : le trait est net, le style se colore, le sang court sous l'épiderme, le cœur bat dans les paroles; le tableau vit.

Revenons à M. Villemain :

« Dans le siècle dernier, dit-il, on a voulu mettre en scène le dévoûment des six bourgeois de Calais; on en a fait une tragédie qui est la chose du monde la plus fausse, bien qu'elle ait eu un grand succès. Tous ces bourgeois sont plus que des chevaliers, ils paraissent uniformément guindés à un ton d'héroïsme. Lisez Froissart : tous les personnages sont vrais..... les bourgeois, qui ne sont pas des citoyens d'Athènes ou de Rome, n'eurent point cette rage de mourir que leur a donnée Dubelloy, et c'est là le sublime de leur action; avec un cœur d'homme, un cœur de bourgeois, si vous voulez, avec peu d'envie d'être tués, ils se sont offerts pour leur pays. Ils craignent d'être pendus et, malgré la peine que cela leur fait, ils vont chercher le roi, qui est bien capable de les faire pendre sur place. »

Et M. Villemain trouve admirable le récit de Froissart; en effet, le récit de Jean le Bel est touchant, je dirais sublime, si l'on n'abusait pas tant de ce mot.

Le roi exige que six des principaux bourgeois se rendent à sa merci, la corde au cou. Écoutons Froissart, dit M. Villemain. C'est Jean le Bel que nous allons entendre :

« Le chevalier se parti des créneaulx et fist sonner la cloche et assembler toutes les gens de la ville, hommes et femmes, désirant donner bonnes nouvelles, car ilz arrageoient de faim, tous. Le dit chevalier leur dit ces nouvelles; ilz commencèrent alors si fort à braire et crier que ce fut grande pitié. Aprez, se

leva en piez le plus riche bourgoys de la ville qu'on appelloit seigneur Eustace de Saint-Pierre, et dit ainsy, devant tous :

« Seigneurs, grand pitié et meschief seroit de laissier morir « un tel poeuple qui ci est, pour famine ou aultrement, et si « seroit grande ausmosne et grande grâce envers Nostre Sei- « gneur qui les pourroit deffendre. Quant à moy, j'ay si grand « espérance en Nostre Seigneur, que, se je puis sauver ce poeu- « ple par ma mort, j'aurai pardon de mes deffaultes ; si weil « estre le premier des six et me mettray voulentiers nuds piez, « en pure chemise, la hart au col, en la mercy du roi Edo- « wart. »

« Quant le bourgoys eut dit celle parole, chascun l'ala *aourer de pitié*, et pluseurs femmes et hommes se laissèrent cheoir à ses piez tenrement; ce ne fut pas merveille; car nulz ne pourroit penser la grande destresse de famine qu'ilz avoient enduré plus de six septmaines devant. Quant ce proeudoms sir Eustace eust ainsy parlé comme vous avez ouy, ung aultre bourgoys des plus riches, aussy pareillement se leva, et dist semblablement, et qu'il vouloit estre le second. Aprez, se drescha le tiers bourgoys; apres, le quart, et puis le cinquiesme, et puis le sixiesme; je n'ay que faire de les nommer tous. (Froissart les nomme); mais tous dirent de leur propre voulenté qu'ilz se mettroient en la voulenté du roi Edowart, qu'on tenoit au plus vaillant prince du monde, ainsy qu'il l'avoit devisé, pour sauver le remanant du poeuple qui là estoit. Ce fut grande pitié pour eulx, et grande grâce pour tous ceulx de la ville.

« Ces six bourgoys, qui estoient les plus riches de la ville, voulurent le remanant du peuple sauver, et accomplir le plaisir du roi Edowart. Si se mirent tantost en l'estat que aler devoient par devers luy et dirent aux chevaliers : « Nous désirons tous « tant de sauver le poeuple de ceste ville que nous nous mettons « ainsy que le véez et que vous nous avez rapporté, et portons « les clefs du chastel et de la ville avecques nous ; si nous « weilliez mener et prier pour nous qu'il weille avoir de nous « pitié. »

« Les quatre seigneurs prirent ces bourgoys et les menèrent par devers le roy. Tout l'ost s'assembla en la place ; là y eut grande presse, ce povez sçavoir; et pluseurs disoient que on les pendit apertement, et plusieurs ploroient de pitié. Le noble roy accompagné de ses contes et barons s'en vint en la place, et la royne enchainte le suivi, pour véoir que ce seroit. Les six bourgoys se mirent tantost à genoulx par devant le roy et Messire Eustace dit ainsy : « Gentilz roy, véez cy nous six qui avons « esté de l'ancienne bourgoisye de Calais et grands marchans, « nous vous apportons les clefs de la ville et chastel de Calais

« et les vous rendons à vostre plaisir; si nous sommes mis en « tel point que vous véez à votre pure volonté, pour le remanant du peouple sauver, qui a souffert mainte paine; si weilliez de nous avoir pitié et mercy par vostre très-haulte noblesse. » Cestes, il n'eut adoncques en la place seigneur ne chevalier qui ne plourast de pitié, ne qui poeut parler, de pitié; et le roy avoit adoncques le cuer si dur de courroux, qu'il ne poeut à grand pièce (de longtemps) respondre; puis commanda que on leur copast les testes tantost. Tous les seigneurs et chevaliers lui prièrent, tout en plorant tant que ilz poeurent, que il eut pitié d'eulx; mais il n'y voult entendre. Adoncques parla le gentil chevalier messire Watier de Manny (Masnui) et dit : « Ha! gentil sire, weillez refréner vostre courage (colère); vous « avez la renommée et fame de toute gentillesse; ne weilliez « pas faire chose par quoy on puist parler sur vous en nulle « villainie; se vous n'en avez pitié, toutes gens diront que vous « avez le cuer plain de toute cruaulté, comme de faire morir « ces bons bourgoys qui de leur propre volonté se sont venus « rendre à vous pour sauver le remanant du poeuple. » A ce point, se grignya le roy, et dist : « Messire Watyer, souffrez-vous! Il « n'en sera aultrement; face-on venir le bourreau! ceulx de « Calais ont fait morir tant de mes hommes qu'il fault aussy « ceulx-ci morir. »

« [Adoncques fit la noble royne d'Angleterre grand humilité, qui estoit durement enceinte, et plouroit si tenrement de pitié que elle ne pouvoit se soutenir. Si se jeta à genoux par devant le roy son seigneur, et dit ainsy] (1) :

« Ha! gentil sire, depuis que j'ay passé la mer en grand péril « ainsy que vous sçavez, je ne vous ay riens demandé; si vous « prye et requier, à jointes mains, que pour l'amour du fils de « Nostre Dame, vous weilliez avoir mercy d'eulx. » Le gentil roy arresta un poi de parler et regarda la royne devant luy à genoulx, amèrement plourant, si luy commença ung petit le cueur à amollier et lui dist : « Dame, j'amasse mielx que vous « fussez aultre part; vous me priez si tenrement que je ne le « vous ose escondire; et combien que je le fasse envis (à regret), néantmoins prenez-les, je vous les donne. » Si prist les six bourgoys par les chevestres (les cordes qu'ils avaient au cou), et les livra à la royne et quitta de mort tous ceulx de Calais, pour l'amour d'elle et la bonne dame fist revestir et aisier lesdis six bourgoys. »

M. Nisard et M. Francis Wey ont nié à Froissart l'émotion; d'après eux, Froissart n'atteint pas à l'éloquence du cœur, il

(1) Ces quatre lignes placées entre deux crochets manquent au manuscrit de Jean le Bel. L'éditeur les a rétablies d'après Froissart.

ignore l'art d'émouvoir, parce qu'il ne s'émeut jamais. Je ne sais si Jean le Bel était ému en écrivant cette page, mais je sais qu'il émeut vivement. Mais pourquoi douterais-je de l'émotion de l'écrivain? la mienne ne me le permet pas; d'où lui viendraient ces expressions profondes quand il montre le peuple « adorant de pitié » ses sauveurs, et les ennemis ne pouvant plus parler? Non! quand je vois ce roi qui vient de rugir : « Faites venir le bourreau! » s'arrêter devant la reine qui le supplie à genoux, la regarder pleurant, sentir sa colère fléchir, et pardonner, je dis que ce récit va au cœur et vient du cœur.

Le même M. Wey ajoute que Froissart peint avec vérité, mais petitement, comme les enlumineurs des miniatures de ses manuscrits. Voyons comment peint Jean le Bel.

Le prologue de la guerre de Cent ans fut la guerre de Flandre. Philippe de Valois croyait s'assurer un bon auxiliaire en servant le comte de Flandre contre les Flamands. La victoire de Cassel lui coûta cher : la défaite des Flamands donna son plus sûr appui au compétiteur du roi de France. Philippe restaura Louis de Nevers, il eut contre lui d'Arteveld, c'est à dire la Flandre entière. La bataille de Cassel est peinte en quelques traits dans les deux chroniqueurs :

« Et vous diray comment ces Flamens vouldrent ung jour desconfire le roy et tout son ost. Si se partirent de Cassel, sur heure de souper, tout paisiblement, sans point de noise, et avoient entre eulx ordonné trois batailles, desquelles l'une ala droit aux tentes du roy, et à paine (peu s'en fallut) qu'ils ne prirent le roy à souper et toutes ses gens; l'aultre bataille s'en ala droit au gentil roy de Bohème, et le trouvèrent prezque en ce point; et la tierce s'en ala au gentil comte de Haynau, et l'eurent à peine si sourpris, et messire Jean son frère aussy, que à grand paine furent leurs gens armés; et vinrent si couvertement que tous les seigneurs eussent esté mors, si Dieu ne leur eust aydé comme par miracle. Mais, par la grâce et voulonté de Dieu, chascun desconfit sa bataille, et tous à une heure et un point si entièrement que de tous ces seize mille Flamens n'en demoura mille. Et si ne sceut nul de ces seigneurs le ung nouvelles de l'aultre, jusques à ce que tout fut fait; ne oncques des quinze mille Flamens qui mors y demourèrent n'en recula ung tout seul, et tous furent abatus en trois moncheaux, sans issir de la place où chacune bataille commencha. Ce fut l'an de grâce MCCC et XXVIII, au moys d'aoust. »

Jean le Bel, non plus que Froissart, n'est partisan de ces dé-

mocraties redoutables. Mais il dit la vérité en homme de cœur et en homme de style ; et cette vérité est empreinte d'une sombre grandeur. Ces trois corps d'armées, si prompts à l'attaque et qui deviennent trois monceaux de morts, tombés au lieu même où ils voulaient vaincre, tombés sur le drapeau du pays : est-ce bien là de la miniature? Il me semble plutôt y voir une esquisse à grands traits de Rubens !

M. Villemain comprend mieux notre auteur, quand il dit :

« Dans certains récits de bataille, dans le récit de la bataille de Crécy, Froissart est véritablement homérique. »

Le savant critique aurait pu ajouter la bataille de Poitiers, sans que l'éloge cessât de remonter jusqu'au maître.

Voilà déjà toutes les qualités de Froissart. Jean le Bel s'arrête à l'an 1361. Froissart va jusqu'en 1400; unique différence et peu importante ; car le genre est créé, le style vit, l'époque marche et s'agite. Froissart continuera l'œuvre sur le même ton. Sauf quelques variantes sans portée, sauf quelques renseignements ajoutés et quelques suppressions, utiles à noter, le tiers ou peu s'en faut des Chroniques, est écrit avant Froissart. Son maître, car nous pouvons déjà le nommer ainsi en connaissance de cause, son maître lui a fourni le modèle complet.

L'étude des caractères généraux de l'école et la comparaison du maître et de l'élève illustre, feront mieux comprendre Jean le Bel.

Le récit de Jean le Bel embrasse le premier acte de cette terrible guerre de cent ans. Édouard III, placé sur le trône d'Angleterre par l'expédition de Jean de Beaumont, revendique le trône de France. Il s'allie aux Flamands et la France tombe de désastre en désastre; la prise de Calais livre pour des siècles aux Anglais la clef de France; la bataille navale de l'Ecluse affaiblit pour longtemps sa puissance maritime, et deux terribles défaites la poussent aux bords de l'abîme : Crecy et Poitiers. Cette guerre conserve de nombreux côtés chevaleresques. Que de soins le roi d'Angleterre et les chefs des communes ne prennent-ils pas pour se placer dans la légalité féodale! Que de soucis de l'honneur, du courage, des vertus du héros! C'est encore la chevalerie, mais c'est la chevalerie dans l'histoire.

La naïveté épique convenait à cette situation; le chroniqueur la conserva, des trouvères. Mais les événements étaient graves, le sort de l'Europe était en jeu; il ne s'agissait plus de scènes de romans, ni des héros de la poésie. D'aussi grands intérêts réclamaient une muse plus sérieuse : la vérité. Le chroniqueur s'élève vivement contre les défauts des jongleurs et des poètes : l'exagération et le mensonge.

Le traducteur du faux Turpin dit avec assurance : « Nus contes rimés n'est verais; tout est mençongie ço qu'il en dient, car il n'en sèvent rien fors quant par oïr dire. »

En 1339, Guillaume Creton rédige une chronique et il emploie encore le vers; au beau milieu de son œuvre, il se ravise; le rhythme le gêne, la prose convient mieux aux événements, et, après avoir dit en vers pourquoi, il continue sa chronique *sans rime quérir*.

Longtemps avant lui, Jean le Bel ouvre son livre par ces paroles :

« Qui veult lire et ouïr la vraye hystoire du proeu et gentil roy Edowart, qui au temps présent règne en Angleterre, si lise ce petit livre que j'ay commencé à faire et laisse un grand livre rimé que j'ay veu et leu, lequel aucun controuveur a mis en rime par grandes faintes et bourdes controuvées, duquel le commencement est tout faulx et plaint de menchonges, jusques au commencement de la guerre que le dit roy emprit contre le roy Philippe de France. Et de là en avant, peut avoir assez de substance de vérité et assez de bourdes et si y a grand plenté (quantité) de parolles controuvées et de redictes, pour embelir la rime, et grand foison de si grandes prouesses racontées sur aucuns chevaliers et aucunes personnes, qu'elles deveroient sembler mal créables et ainsy comme impossibles; par quoy telle hystoire ainsy rimée par tel controuveurs pourroit sembler malplaisant et mal aggréable à gens de raison et d'entendement. Car on pourroit bien attribuer, par telles paroles si démesurées sur aucuns chevaliers ou escuiers, prouesses si outrageuses que leur vaillance en pourroit être abessée; car leurs vrais faits en seroient moins creus, de quoy ce seroit dommage pour eulx; pourquoy on doit parler le plus à point que on poeut et au plus prez de la vérité, car hystoire est si noble, ce m'est advis, et de si gentil proesse, qu'elle est bien digne et mérite d'être mise en escript, pour le en mémoire retenir au plus prez de la vérité... »

L'écrivain comprend que les événements qui tiennent la

scène du monde intéressent l'humanité, que l'éloge exagéré n'est qu'une parodie de la gloire, une falsification de l'expérience des peuples; que la postérité n'y verrait que des *bourdes*, non des annales, et que l'historien doit aux hommes l'exemple des vertus et des faiblesses de l'homme, l'enseignement de la vie réelle. Alors, le chroniqueur laisse les imaginations du roman pour l'austère vérité de la politique, et Jean le Bel prononce avec une simplicité antique cette belle parole : « Hystoire est noble, ce m'est advis. »

La vérité est le premier devoir de l'écrivain qui comprend la noblesse de l'histoire, la vérité qui exige l'indépendance vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des autres. Ici, apparaît d'abord une double supériorité de l'école et du maître. J'ai cité l'épisode des amours du roi Edouard pour la comtesse de Salisbury; je n'en ai pas dit la fin; la fin est un crime du roi. Froissart, dans ses premières rédactions, parle de l'attentat, pour le discuter, le rétorquer, sans le raconter; puis, il remplace ce chapitre par une scène de jeu d'échecs entre le roi et la comtesse; scène charmante, mais jetée là pour cacher un crime, comme un poétique manteau de pourpre; enfin, dans sa version la plus commune, Froissart supprime la défense avec l'accusation et jette sur ce crime le voile du silence. Froissart en était venu à respecter la majesté royale! Jean le Bel respectait la vérité; il place très haut dans son estime le roi d'Angleterre, mais estime ni majesté ne l'empêchent pas d'écrire en tête d'un chapitre ce titre accusateur :

Comment le roi Edowart forfist grandement quand il efforcha la comtesse de Salbry.

Je dois citer cette scène, car elle est d'une grande puissance de style; je puis la citer, car elle est empreinte d'un sentiment moral plus grand encore.

Dans un des chapitres précédents, on a revu la comtesse assistant à Londres à une fête et y prenant contre l'amour du roi une précaution d'une délicatesse admirable. Elle avait reçu le roi en son château, dans tout l'éclat de sa richesse, de son rang, de sa grâce et de sa beauté :

« Si richement atournée que chascun s'en esmerveilloit et ne se povoit-on saouler de regarder la grande noblesse et la grande richesse de la dame et le très gracieux maintieng. »

A la cour, au contraire, elle évite les regards par la modestie de sa toilette et de son maintien :

« Toutes les dames et damoiselles y furent le mielx atournées quelles poeurent, chascune selon son estat, fors que la dame de Salbry, pour tant qu'elle ne vouloit pas que le roy trop s'abandonnast à la regarder, ne parler à elle... »

Ce trait d'honneur a ménagé l'intérêt en faveur de la belle comtesse, et c'est sur ce noble souvenir qu'on la retrouve en présence du roi égaré :

« Or vous weil-je conter le villain cas que fist le roy Edowart, dont on le povoit blasmer, car il ne fut pas petit, ainsy que je l'ay ouy dire. Vous avez bien entendu comment il estoit tant enamouré de la belle contesse de Salbry, qu'il ne s'en povoit aucunement retraire ne déporter, pour refus n'escondit qu'elle luy sceut faire, ne pour humblement prier, ne pour dure parolle. Si avint, aprez ce qu'il eut envoyé le vaillant conte de Salbry en Bretaigne, mary de la bonne dame, avecques messire Robert d'Artoys, il ne se poeut tenir qu'il n'alast véoir la vaillant dame en faisant semblant qu'il alast visiter son pays et les forteresses, et s'embasti ès marches où le chastel de Salbry estoit et la dame demouroit. Si l'ala véoir, pour regarder s'il la trouveroit point en meilleur point que aultre fois. La bonne dame lui fist l'onneur et la chière telle qu'elle poeut, comme celle qui le sçavoit bien faire à son seigneur, combien qu'elle amast mielx qu'il fust allé aultre part, tant redoubtoit elle son déshonnour. Comment que ce fust, le roy là demoura tout le jour et la nuit, mais oncques ne poeut avoir de la dame response qui luy fut agréable, tant luy requist-il humblement; dont il fut moult couroussé et à grand mésaise de cœur. La nuit, quand il fut couchié si noblement comme à luy appartenoit, et il sceut que la noble dame fut en sa chambre, et que toutes les gens de layens estoient à dormir et ses gens aussy, fors que ses secrez chamberlens, il se releva et commanda à ses chamberlens que nul ne le destourbast de chose qu'il voulsist faire, sur la hart. Si fist tant qu'il entra dedens la chanbre de la dame, puis ferma l'uys de la garde robe, affin que ses damoiselles ne la peussent aidier; puis la prist et luy estouppa la bouche si fors qu'elle ne poeut crier que deux cris ou trois, et puis l'enforcha à tel dolour et à tel martire qu'oncques femme ne fust ainsy villainement traittée, et la laissa comme gisant toute pasmée, sanant par nez et par bouche et aultre part; de quoy ce fut grand meschief et grande pitié; puis s'en parti le lendemain *sans dire mot* et retourna à Londres grandement couroussié de ce qu'il avoit commis.

« La bonne dame n'eut oncques puis joye, ne ne porta jolivetė nulle, ne ne se mit en compaignie de bonnes gens, tant fut à mésaise de cœur. Aprez ce, tantot avint que le noble roy ala en Bretaigne pour secourir ses gens qu'il y avoit mandé, comme vous avez ouy, et puis s'en revint en Angleterre avecques le comte de Salbry aussy. Quand ledit comte fut venu à son hostel, la bonne dame le festia le mielx qu'elle poeut tout celluy jour et ne fit nul semblant de riens qu'avenu fut. Mais, à la nuit, quand il fut couchié, et elle ne se coucha empriez luy ainsy qu'elle l'avait accoustumé, il l'appella et luy dist : « Dame, « que vous fault que vous faittes si povre chière et ne vous « couchiez pas. » La bonne dame s'assist sur le lit emprez luy, plourant tendrement, luy disant quand ele poeut parler : « Certes, sire, je ne suys pas digne de couchier en lit de si vail« lant homme comme vous estes. » Le bon chevalier fut tout esbahy et angoisseux de scavoir le pourquoy; il lui dit : « Saincte Marie! dame, qu'est-ce que vous dittes! Vrayement, « il me fault scavoir la cause. » La bonne dame qui eut aussy chier luy dire tost que tart, lui descouvri toute la chose du commencement jusques en la fin. Se le vaillant chevalier eut adoncques tristesse au cœur, ce ne fait pas à demander, car se oncques poeut avoir dolour ne courroux à soy desespérer, il le debvoit lors avoir, quand il luy souvenoit de la grande amistié et honnour que tousjours le roy luy avait monstré, et d'aultre part les grands services et piteux faits et perilleux qu'il avoit fait pour luy; et puis, luy avoit fait tel deshonnour et trahy ainsy et déshonnouré la plus vaillant dame qui vesquit. Ce n'estoit pas merveilles se couroussié estoit, mais estoit merveilles qu'il ne se désespéroit. Je croy bien que oncques puis n'eut joye au cuer.

« Quand il eut assez demené son doeul d'ung costé, et la bonne dame de l'aultre, il dist : « Certes, dame, ce qui est fait « ne poeut estre deffait. Je ne pourroys demourer ainsy des« honnouré là où j'ay eu tant d'onnour; je m'en iray en une « aultre contrée passer le remanant de ma vye, et vous de« mourrez, comme bonne dame, si comme je croy que avenu « vous soit, et aurrez la moitié de ma terre pour vous et mon « enfant, vostre filz, que vous alleverez et nourrirez ; car je « croy bien que jamais ne me verrez ; et j'auray l'aultre moitié « pour mon usage, tant que je viveray, quelque part que je « soye ; mais je croy bien que ce ne sera pas longuement, et « Dieu doint que ce soit temprement, ainsy que je désire, et « me weille rechepvoir à mercy par sa pitié. » Qui adoncques veist leur doeul croistre, il eust eu le coeur moult dur se pitié n'en eust eu et compassion.

« A doncques se parti le vaillant conte de sa femme, grand doeul démenant, et emmena son joeune filz avecques luy jus-

ques à Londres, qui n'avoit que douze ans, et vint en la sale par devant le roy, et dist : « Sire, vous m'avez plusieurs biens « fait et honnouré, le temps passé, Dieu vous le mire, et je vous « ay tousjours servi et amé loyaument, à mon pouvoir, Dieu le « scet. Or, m'avez-vous du tout jetté en la merde et déshon- « nouré villainement, ne si noble sire que vous ne l'eust deu « jamaiz penser, de quoy vous en debvez estre tout honteux; « car toujours la blasme sur vous en demourra; et vos beaux fais « seront par ce villain cas réprouvez et estaints. Si prens de « vous congié, et vous raporte tout ce que je tieng de vous en « l'ayde de mon joeune filz que cy véez, car jamaiz en ce pays « ne vous ne aultre ne me verrez. » Atant se parti le noble chevatier de la court du roy Edowart, grand doeul démenant, et laissa son filz et passa la mer et s'en vint par deça, de quoy tous les seigneurs d'Angleterre furent merveilleusement dolenz et couroussiez, et en fut le roy de toutes gens blasmé. Quand il fust passé par deça, il s'en ala vers le roy d'Espaigne, qui guerrioit au roy de Guernade et aux Sarrasins et avoit assiégié une forte ville qu'on appelle Algesyde (Algésiras); et à ce siège morut le vaillant chevalier. Aussy firent mains aultres seigneurs ainchois qu'elle fust gaagnée. Et croy bien que la comtesse la bonne dame ne vesquit pas longuement aprez, car bonne dame ne pourroit longuement vivre en telle détresse. Si m'en tairay atant. Dieu leur face pardon ! »

Cette fuite du roi, honteux, sans mot dire, après le crime; cette entrevue des époux auprès du lit conjugal, scène qui rappelle la Lucrèce de Rome et Tite-Live : *Quid enim salvi est mulieri, amissâ pudicitiâ?* ces reproches du comte au roi, et le silence du roi que l'écrivain ne fait pas même remarquer; cette fin des victimes qui ne survivent pas à l'honneur; ce dernier mot : « Dieu leur face pardon ! » tout est d'un art simple et beau, d'un sentiment profond. Qui donc niait l'émotion et la grandeur à notre historien? On ne trouve ici nul grand cri, aucune ostentation, rien du mélodrame; mais on y sent une émotion vive, concentrée, comme une larme dans le cœur; et, au fond de tout, un blâme austère comme la justice, une sentence ferme comme l'honneur. Cette scène eût été digne de l'écrivain qu'on a appelé l'Homère des chroniqueurs; elle montre son maître dans toute sa puissance.

La différence de position des deux écrivains est à noter. Froissart et Jean le Bel furent tous deux chanoines ; mais le

canonicat, qui avait été pour le noble bourgeois de Liége presque un droit de naissance, dut être conquis par le fils du marchand de Valenciennes, comme un bâton de maréchal, au prix de toute une vie de travaux et de succès. Froissart, simple clerc d'abord, puis curé de Lestines, aujourd'hui les Estinnes, enfin chanoine, va de cour en cour, trouvère tonsuré, lisant et vendant ses manuscrits, vivant de l'hospitalité et de la protection des seigneurs; c'est l'historien ménestrel. Lorsqu'à l'âge de vingt ans, le clerc de Valenciennes entreprit d'écrire sa chronique pour la fille du comte de Hainaut, reine d'Angleterre, Édouard III n'était pas encore ce grand souverain qui pesa sur les destinées de l'Europe; les communes de Flandre, après la grande époque de Jacques d'Arteveld, ne s'étaient pas relevées redoutables, pour être vaincues à Rosebeeke; Froissart put parler modestement du roi et impartialement des communes; il se contenta de retrancher de son modèle tout ce qui pouvait blesser la reine dont il rêvait la protection. Plus tard, l'expérience et la vie des cours transformèrent son œuvre; Froissart voyagea toute sa vie, écoutant, interrogeant, recueillant ce qui peut compléter ses récits, à chaque nouvelle copie. Là, il apprit à passer sous silence tout ce qui pouvait rappeler les débuts modestes d'un grand roi; là, il contracta de l'amertume contre cette démocratie bourgeoise qui avait tant de fois fait reculer les chevaleries; quelquefois, les détails nouveaux qu'on lui donne sont si nombreux, l'influence de la cour dont il est l'hôte et qui lui demande un manuscrit est si puissante, que l'esprit de l'événement change sous sa plume; tantôt, l'écrivain du Hainaut en croit ce que M. Buchon appelle son patriotisme *flamand*, et tient pour Édouard III; tantôt, il incline vers la chevalerie française et oublie que, se rapprocher de l'Angleterre, c'est être d'autant plus de sa patrie; et c'est ainsi que nous possédons la version anglaise et la version française de la bataille de Crécy, de la main du ménestrel.

Il entre beaucoup de bonne foi dans ces variations, sous l'influence changeante des cours. Froissart aspirait sérieusement au devoir de l'historien : « Si je disois : ainsi et ainsi advint en « ce temps, sans ouvrir et éclaircir la matière... ce serait chro- « nique, dit-il, et non histoire. » Mais, à force de vouloir *éclaircir* sa matière, il la transforme au gré des passions de ses protecteurs; ces écarts de bonne foi étaient dans les mœurs d'une

époque où l'on voit les comtes de Hainaut, comme Guillaume Ier, suivre la bannière de la France à Courtrai et celle de la Flandre à Cassel; ou, comme Guillaume II, ouvrir son règne par une neutralité entre la France et l'Angleterre; puis, fougueux allié de d'Arteveld, conquérir le nom de Hardi par ses audacieuses entreprises contre la France. Froissart était né l'année de la mort de Guillaume Ier, il serait injuste de l'accuser de trahir des souverains dont la politique fut plus changeante que ses manuscrits.

Jean le Bel a une autre existence. Quand il vient, jeune, en Hainaut, il y vient en seigneur; il est déjà chanoine de Saint-Lambert; s'il s'attache à Jean de Beaumont, c'est en hôte plutôt qu'en protégé; il vit dans sa familiarité, en frères d'armes, presque en ami. Ainsi, il y a entre le maître et l'élève la différence qui sépare le ménestrel du chevalier, l'homme d'église de l'homme noble. Un chroniqueur liégeois, Jacques de Hemricourt, qui se flatte d'avoir vécu dans l'intimité de l'illustre chanoine, nous le montre, de retour à Liége, grand personnage de riche étoffe, vivant dans un luxe princier, tenant table ouverte, escorté d'une cour de clients, ayant fait chansons, armes et tournois dans sa jeunesse, prodiguant ses richesses acquises, et vivant jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans dans le faste, les amours et les plaisirs :

« Onkes d'eage d'omme vivant à son temps, ilh n'out en l'Egliese Saint-Lambert nul miez entachiez de ly, ne de plus frank, ne de plus noble régiment. »

Ce chanoine grand seigneur, de la bonne ville de Liége, était à l'abri de l'influence des cours : il écrivit son histoire, une fois pour toutes. Là il juge à l'aise les rois de France et d'Angleterre. Il prend parti pour Édouard III et il dit pourquoi.

Deux scènes précèdent et semblent amener l'explication. Voici la première :

« Ce temps pendant, on rapporta au roi Edowart comment le roi Philippe de France avoit fait mettre à mort messire Olivier de Clichon et les aultres dessus-dits, pour la souspechon de trahison, ainsy que dit est. Si en fut le roy moult amèrement couroussié, et tint que le roy de France l'avoit fait par despit de luy; et luy sembla que les trèves accordées en Bre-

taigne fussent par ce cas rompues et faillies. Si pensa qu'il feroit le semblable cas de messire Henry de Lyon qu'il tenoit en prison, et l'eust fait en son ire (sa colère), se le comte de Derby, son cousin, ne luy eust desconseillié. Luy, qui estoit flour de chevalerie, le blasma durement et lui remonstra, par devant son conseil, tant de belles raisons que il debvoit suffire, en luy priant souverainement qu'il voulsist mettre le dit messire Henry à raenchon souffisant, ainsy qu'il vouldroit qu'on feist des siens en semblable cas. Il fut advis au roy, qui ne quéroit que garder toute gentillesse, que son cousin le comte Derby luy conseilloit loyaument. Si amodéra son courage, et manda ledit messire Henry par devant luy, qui y vint en trèsgrande paour, car il se pensoit qu'on le deust mettre à mort aussy villainement que messire Olivier.

« Quant le roy le vit, il luy dit : « Ha, messire Henry, mes-
« sire Henry, le roi Philippe de Valoys a monstré sa felonnie
« moult cruellement, quant il a fait mettre en mon despit à
« mort si vaillant chevalier, par souspechon de trahison seule-
« ment, et aultres pluseurs chevaliers de Bretaigne et de Nor-
« mandie. Se je vouloye regarder à sa félonie, je feroye de
« vous le semblable cas, car vous m'avez esté plus contraire
« en Bretaigne que nul aultre. Maiz je luy lairay faire ses félon-
« nies et garderay mon honnour à mon povoir, et vous lairay
« venir à raenchon légière et gracieuse, selon vostre estat,
« pour l'amour du comte Derby mon cousin... »

Tel est toujours Édouard III, emporté mais généreux, capable de violence, même de crime, mais cédant au remords et prompt à l'honneur : « Je laisserai le roi de France faire ses félonies et je garderai mon honneur de toutes mes forces ! »

La seconde scène est l'attentat du roi sur la comtesse de Salisbury. Après l'avoir racontée, la première fois que l'historien appelle Édouard le noble roi, il faut qu'il s'explique, et il le fait ouvertement :

« Aucunes gens qui orront ceste hystoire se pourront esmerveillier pour quoy je appelle le roi d'Angletterre, le noble roy Edowart, et tout simplement je nomme le roy Philippe de France, si cuideroient et pourroient penser que je tendisse bende et partie. Sauve la grâce de chascun, je ne le fais pas pour porter partie, ains le fais pour honnourer celuy qui en ceste hystoire s'est porté le plus noblement : c'est le noble roy Edowart que on ne pourroit trop honnourer, car tous jours a creu bon conseil en ses besongnes, et ses gens, chevaliers et escuiers ouï, et chascun, selon son estat, honnouré, et bien deffendu son royaume contre ses anemys, et sur eulx conquesté

assez, et son propre corps, dedens son pays et dehors, sans faintise, avecques ses gens, aventuré, et ses souldoiers et alliez bien payé, et du sien largement donné; si en doibt estre de tous moult voulentiers servi et partout noble roy clamé. Ce n'a pas fait le roy Philippe de France, ains a laissé son pays en pluiseurs marches exillier et waster, et s'est toudis tenu en tous pays pour son corps aisier et de péril garder; et a tousjours creu povre conseil de clercs et de prelats, et mesmement ceulx qui luy disoient : « Cher sire, ne vous weilliez effréer ne vostre « personne aventurer, car à mesaise vous pourriez de trahison « garder; on ne se scet en cui fier; mais laissiez ce joeune roi « d'Angleterre en folie son temps user et son avoir despendre « (dépenser); il ne vous poeut, pour faire fumière, déshériter, « et quant il aura tout despendu, il luy en convindra retorner; « encores n'a-il conquis Boulongne, Amiens, ne Saint-Omer. « Quant retorné sera, vous pourrez légièrement vos pertes re- « couvrer. » Telz conseillers a creu le roy Philippe, non pas les seigneurs et barons de son pays; ains en a aucuns par souspechon de trahison fait villainement morir, et leurs hoirs déshérité; si en doibt estre de tous moins prisié et honnouré. Avecques ce, il a durement pressé son pays de maletotes et les esglises de disiesmes, et tousjours fait forgier mauvaise monnoye en plusieurs lieux, et celle fait refondre et reforgier aultre, pour plus faire monter; et puis, la faisait ravaler quant luy plaisoit, tant qu'en marchandise on ne se povoit congnoistre; ne oncques ses souldoiers ne furent bien payez, ains leur a convenu souvent despendre du leur, de deffaulte de payement, aussy souvent leurs chevaulx et armeures vendre en poursuivant les trésoriers. Si doibt estre tel prince qui ainsy se gouverne moins amé de ses gens et est grand pitié et dommage quant, par mauvaiz conseil, le royaume de France, qui tout le monde avoit surmonté de honnour, de sens, de clergie, de chevalerie, de marchandise et de toutes bontez, est ainsy triboulé et à tel meschief alé, par ses anemis et par luy-meismes, que celuy qui en doibt estre sire est pris, et prezque tous les seigneurs et chevaliers du pays sont mors et emprisonnez; bien croy que par miracle Dieu le soeuffre. Si m'en tairay atant, je n'en puis maiz, et retourneray à nostre matère, à parler du noble roy Edowart... »

Après la bataille navale de l'Écluse, Jean le Bel avait dit :

« Ne oncques puis, le roy de France n'eut si grand povoir sur mer qu'il avoit par avant; ains en a esté le noble roy Edoward prince souverain. »

Là, il jugeait le résultat politique des événéments. Ici, dans ces portraits de rois, il juge les hommes. Des deux côtés, ce

n'est plus chronique, c'est histoire. Jean le Bel, condamnant l'adultère du roi d'Angleterre et souffrant de voir la France aux mains du roi faux-monnayeur, est supérieur à Froissart; il est son maître, mais ce n'est pas un Otto Veenius instruisant Rubens; c'est Rubens créant Jordaens ou Van Dyck.

Une autre supériorité distingue l'école et mérite une attention particulière. Deux grandes théories se partagent et quelquefois se disputent l'histoire : l'une, fataliste, théologique, divine; l'autre rationnelle, laïque, humaine. La première fait remonter les événements à une cause surnaturelle; proclame, dans les succès et les revers, des récompenses ou des châtiments célestes, des faveurs ou des bouderies d'en haut. L'homme s'agite et Dieu le mène! telle est la décourageante devise que cette école inscrit sur le vain fronton de l'histoire.

Tout en croyant à la Providence, tout en disant parfois : « Bien crois que, par miracle, Dieu le souffre; » ce n'est pas ainsi que nos chroniqueurs naïfs comprennent la vie des peuples. Ces grands seigneurs, ces chevaliers, ces bourgeois, chanoines de cour plutôt que d'église, les Villehardouin, les Henri de Valenciennes, les Bauduin d'Avesnes, les Jean le Bel et les Froissart, sont du monde et peignent le monde. Ils se sentent maîtres de leurs actions, ils ont pris part aux événements, ils n'ont pas vu, ils ne cherchent pas d'autres ficelles aux faits de l'histoire que les passions des hommes. On dit qu'ils n'ont pas de philosophie; cela vaudrait mieux que d'en avoir une mauvaise; n'a-t-on pas dit aussi qu'ils n'avaient point de cœur. Ils ont un cœur et ils ont une philosophie : la philosophie pratique, de la vie telle qu'elle est, de l'homme tel qu'il se possède dans sa liberté et sa volonté. Ils croient en Dieu, mais ils affirment l'homme, en le faisant parler comme il agit. Philosophes sans le savoir peut-être, et, à coup sûr, sans le dire; mais hommes, c'est à dire, philosophes dans toute la réalité de la vie humaine.

Vous ne devineriez jamais la cause de la défaite de Crécy, d'après les *Grandes Chroniques de Saint-Denis!* Je pourrais vous le donner en cent, je vous le donne en mille. Ce texte est à citer; vous ne me croiriez pas sur parole :

« Pourquoi nous devons croire que Dieu a souffert cette

« chose par les désertes de nos péchés, jasoit (quoique) ce que « à nous n'appartiegne pas de en juger. Mais ce que nous « voions, nous tesmoignons; car l'orgueil estoit moult grant « en France et meismement ès nobles et en aucuns autres ; c'est « assavoir : en orgueil de seigneurie et en convoitise de ri- « chesse et en deshonnêteté de vesteure et de divers habis qui « couroit communément par le royaume de France; car les uns « avoient robes si courtes qu'il ne leur venoient que aux mas- « ches, et, quand il se baissoient pour servir un seigneur, ils « monstroient leurs braies et ce qui estoit dedens, à ceux qui « estoient derrière eux ; et si estoient si estroites qu'il leur « falloit aide à eux vestir et au despoiller, et sembloit que l'en « les escorchoit quant l'en les despoilloit. Et les autres avoient « robes frouciées sur les reins comme femmes et si avoient « leurs chaperons destrenchiés menuement tout entour ; et si « avoient une chauce d'un drap et l'autre, d'autre, et si venoient « leurs cornettes et leurs manches, près de terre et sembloient « mieux jugleurs que autres gens. Et pour ce, ce ne fut pas mer- « veille se Dieu voult corriger les excès des François par son « flael (fléau) le roy d'Angleterre.» (*Grandes chroniques de Saint-Denis*, t. V. pag. 462, édit. P. Paris.)

L'éditeur de la *Grande chronique* ne peut s'empêcher de remarquer que la punition de ces modes nouvelles eût été bien sévère. Ces bons pères, qui écrivaient l'histoire dans une cellule, auraient attribué Waterloo aux manches à la gigot, et le Deux Décembre aux crinolines !

Jean le Bel fait comprendre sans phrase la cause de la défaite des Français. Il a montré le roi écoutant les conseils de la peur, plutôt que la voix du devoir; il l'a montré ingrat envers ses sujets, indigne du dévoûment des bourgeois de Calais, qu'il n'a pas secourus et auxquels c'est à peine s'il sait gré de leur héroïsme : « Mesmement que le roi Philippe n'en fist onques « denrée davantage. » Il l'a montré lâche devant l'ennemi, laissant les Anglais, pendant plusieurs jours, sous ses yeux, refaire le pont de Poissy, sans les inquiéter, sans songer à leur couper la retraite, quoique tous les ponts fussent détruits, quoiqu'il ne fût qu'à sept lieues de là avec une armée, quoiqu'il vît les ennemis qui « lui faisoient voler la fumière et les flames- « ches par dessus la tête. » — « A brief parler, a-t-il conclu, il « n'eut oncques hardement ne courage de combattre. »

Une telle politique devait soulever de généreuses impatiences, de sourdes indignations au cœur de la chevalerie fran-

çaise; un moment arriva où le roi ne put plus la contenir devant l'ennemi; ce fut à Crécy. Les Anglais avaient pris position, préparé leur plan de bataille : prêts au combat. L'armée française marchait disséminée, sans ordre, sans plan; le jour tombait; le roi, bien conseillé, voulait remettre la rencontre au lendemain, pour « ordonner la bataille. » Mais il avait montré trop peu de courage pour qu'on crût à sa prudence : « Nul des « seigneurs ne voulut retourner, se ceulx de devant ne retour« noient premièrement, et ceulx qui estoient devant ne vou« loient retourner. Car ce leur estoit honte.» Engagée trop tôt, la bataille fut perdue, et la France paya en un jour la présomption de sa chevalerie et les lâchetés de son roi.

L'école qui interprète ainsi les événements humains, est profane : elle ne pénètre pas les impénétrables desseins du ciel; elle n'est pas digne d'apprécier les fléaux de Dieu, corrigeant la folie des culottes tellement étroites que, se déshabiller semblait s'écorcher, et « ceste deshonesteté » des vestes si courtes que, quand les pages se baissaient pour servir leur seigneur, « ils monstroient leurs braies et ce qui estoit dedens ! »

L'école mystique n'est pas toujours aussi niaise; érigée en philosophie de l'histoire, elle n'en est que plus dangereuse, dangereuse surtout pour les peuples privilégiés qu'elle enivre de l'orgueil de représenter la Providence. Un écrivain français a très éloquemment dénoncé, stigmatisé cette doctrine :

« La méthode que nous avons appliquée à notre histoire, dit M. Edgar Quinet, est tout l'opposé de celle des historiens grecs et romains; ce n'est pas non plus celle de Machiavel ni des historiens anglais, c'est bien plutôt la méthode que les Pères de l'Église et les scolastiques ont appliquée à l'histoire du peuple hébreu.... Nous avons quitté Thucydide pour Grégoire de Tours....

« Il semble que nous portions la doctrine de l'infaillibilité dans chacun des détails du passé, tant on était entraîné par l'idée que le peuple de France, étant le peuple de Dieu, n'avait pu se tromper de route un seul jour ! »

Et l'écrivain, bien inspiré, jette à pleines mains le raisonnement, le sentiment moral, l'éloquence virile et la saine ironie, sur ce fatalisme qui dégrade l'histoire des hommes et la civilisation d'un peuple.

La méthode des historiens grecs, latins, italiens, anglais et américains, est celle de Jean le Bel et de Froissart. Ces chroniqueurs avaient trop vécu de la vie qu'ils racontaient, pour lui chercher des ressorts invisibles; ils avaient vu de trop près les dynasties en lutte, pour en ériger aucune en ministre de la Providence : ils furent privés de cette grande philosophie qui va de Grégoire de Tours à Bossuet, et de Bossuet aux historiens du chauvinisme!

Le titre d'une grande entreprise historique du clergé résume ce fatalisme national : *Gesta Dei per Francos*, comme qui dirait : L'histoire de ce que Dieu a fait par le ministère des Francs. *Gesta Dei per Francos!* Quand Clovis massacre sa famille, c'est Dieu qui se fait parricide pour fonder la monarchie des Francs : *Gesta Dei!* Quand les Francs se livrent à toutes les horreurs de la croisade, c'est Dieu qui pratique le massacre, le parjure, l'anthropophagie, pour rendre aux chrétiens le tombeau du Christ : *Gesta Dei!* Quand la tyrannie des Capets se maintient par tous les forfaits, c'est encore Dieu qui fonde la monarchie française : *Gesta Dei!* Pourquoi dès lors éviter le crime, craindre les faiblesses, chercher le bien pour s'y dévouer, si tout ce que réprouve la conscience sert aux desseins d'un Dieu, menant l'homme; si les actes humains n'ont aucune force morale, si l'événement est Providence et le succès, Dieu : *Gesta Dei!*

Un académicien belge, biographe de Froissart, admire ce beau livre et son « titre plus admirable encore, » dit-il. Cette admiration n'est ni d'un historien, ni d'un citoyen; elle nie le plus beau caractère de l'école de Froissart. Ce même écrivain trouve le récit de l'attentat d'Édouard III, sur la comtesse de Salisbury, indigne de l'histoire. Dignes de l'histoire sans doute les modes punies de Dieu ! Pour moi, j'accorde une préférence profane aux Villehardouin, aux Jean le Bel, aux Froissart : hommes du moyen âge, ils ne se sont pas laissé prendre à ce philosophisme du moyen âge; bons chrétiens, ils n'ont pas subi cette superstition catholique; écrivant en français, ils ont rendu justice et gloire à la France, sans la bercer du plus énervant des fatalismes. Avant d'être de leur époque, de leur culte, de leur langue, ils furent hommes; les grandes chroniques des moines, les seules peut-être qu'ils connussent, ne les empêchèrent pas de connaître la vie humaine; ils lurent Grégoire de Tours, et ils furent de l'école de Thucydide et de Tite-Live! Honneur à

eux et à l'esprit humain qu'ils représentent! Cinq siècles avant notre académicien catholique, ils ne trouvèrent pas ce titre assez admirable pour suivre la méthode des *Gesta Dei!* et, s'ils vivaient de nos jours, consultés sur cette théologie qui divinise les passions des rois et les crimes des vainqueurs, ils n'hésiteraient pas à voir, dans cet admirable titre, un sacrilége, *ce m'est advis!*

Ici donc, nous trouvons, dans la langue française, la première école laïque de l'histoire. Ce n'est pas encore l'analyse des événements, c'est déjà la peinture des hommes et le tableau de la vie réelle. Les détails des finances, du commerce, de l'impôt, cette prose de l'histoire, manquent, comme la recherche des droits des nations et des lois de la société; c'est encore le récit héroïque et naïf des temps épiques. Mais, si ce n'est pas l'histoire philosophique, c'est déjà l'histoire morale; si ce n'est pas l'histoire politique, c'est l'histoire rationnelle. La légende est devenue chronique, les *Gestes de Dieu* ont repris leur droit d'annales humaines; l'histoire, fille de la raison, est retrouvée. Jean le Bel n'est pas Philippe de Comines, mais la place qu'il tient dans le berceau de l'histoire est belle : il est le maître de Froissart.

Les destinées du maître et de l'élève furent bien différentes. Répandu dans de nombreux manuscrits, traduit en anglais, en flamand, en latin, réimprimé vingt fois, loué par Montaigne et par Fénelon, proclamé le plus grand écrivain de France de son temps, par des critiques comme M. Villemain, nommé par M. Buchon le Lafontaine des historiens, par le poète Gray, l'Hérodote moderne, et par Walter Scott, son maître, — Froissart a un monument à Chimai, où il mourut, une statue à Valenciennes, où il est né; tandis que le nom du chanoine de Liége n'est resté connu que de quelques érudits et par quelques lignes de son élève. Il y a quelques années à peine, la chronique de Froissart jouissait d'une célébrité universelle; l'œuvre de son maître semblait perdue; de rares savants la regrettaient, avec d'autant plus de raison qu'ayant été écrite à une époque plus proche des événements et presque sous leur dictée, elle devait en reproduire avec plus de vérité le caractère. La découverte, faite en 1835, du manuscrit de Froissart, dit de Va-

lenciennes, ne pouvait qu'accroître ces regrets par suite des nombreuses variantes qu'on y constatait. La lecture du *Miroir des nobles de la Hesbaye*, de Jacques d'Hemricourt, révéla bientôt quelques particularités de la vie de Jean le Bel, et M. Buchon les ajouta à son édition de Froissart. Une première fois, M. Paulin Pâris crut retrouver sa chronique, c'était une erreur! Une seconde fois, M. Polain, l'archiviste liégeois, crut avoir la main heureuse : Jean d'outre-Meuse comme Froissart avait copié Jean le Bel. Mais le texte était-il exact? Était-il complet? On supposait que Jean le Bel avait continué sa chronique jusqu'après la bataille de Poitiers; cependant Froissart ne le citait plus et semblait marcher seul. La discussion s'engagea. La découverte du manuscrit d'Amiens la trancha en partie : Froissart y cite plus souvent son maître et il s'en réfère encore à lui pour la guerre de Bretagne. Enfin, une chronique d'un moine de Liége, du nom de Zanfliet, mort en 1462, apporta au débat de nouvelles suppositions : le moine s'en rapporte, sans le nommer, à un écrivain qui a entendu raconter par Jean de Beaumont la bataille de Crécy, et sa traduction contient des chapitres entiers qui manquent dans Froissart, notamment l'attentat sur la comtesse de Salisbury; cet écrivain ne pouvait être que Jean le Bel. Ainsi, à chaque renseignement, à chaque lueur, les précieuses chroniques gagnaient de l'importance et les regrets devenaient plus vifs.

Cependant, de savants bibliographes du siècle dernier annonçaient l'existence d'un manuscrit dont ils ne nommaient pas l'auteur, mais dont le titre désignait l'œuvre du chanoine de Saint-Lambert; ils le disaient conservé dans la bibliothèque de Saint-Pierre à Châlons. Le biographe belge de Froissart le chercha, sans le trouver, à Châlons-sur-Saône. Il était à Châlons-sur-Marne. Un élève de l'école des chartres, qui ne le cherchait pas, l'y découvrit : le hasard est toujours plus habile qne les académiciens. On crut d'abord à un nouveau manuscrit de Froissart; M. Paulin Pâris y reconnut l'œuvre de Jean le Bel, et M. Polain la publia pour l'académie de Belgique.

Cette découverte tranchait tout.

« Le manuscrit de Jean le Bel, écrit M. Paulin Pâris, en annonçant la découverte, est un des plus beaux fleurons de l'histoire littéraire de Liége; car il est maintenant prouvé que

Froissart a pris d'abord son meilleur style dans Jean le Bel et qu'il n'a fait ensuite que se conformer au même modèle. Encore remarque-t-on qu'il n'y a dans son livre de véritable ordre, de mesure et de proportion entre les différentes parties du récit, que dans le premier volume dont Jean le Bel a fait presque tous les frais. »

En effet, la publication de Jean le Bel est une des plus importantes qui ait été faite pour l'histoire littéraire de cette époque. Elle n'ôte rien à Froissart; elle place à côté de lui, avant lui, et peut-être au dessus lui, un grand écrivain créateur. « Jean « le Bel, dit avec raison son éditeur, est un grand prosateur « de plus dont la Belgique a le droit d'être fière et qu'elle peut « hardiment placer à côté des plus grands noms littéraires de « la France. »

Froissart comprenait qu'il écrivait pour la postérité; il l'a dit en prose et en vers :

« Car fait en avés mainte hystoire
Dont il sera encor mémoire
De vous en un temps à venir. »

(*Le Dit du Florin.*)

« Je savais bien que, encore au temps à venir et quand je serai mort, sera cette noble et louable histoire en grand cours et y prendront tous nobles hommes plaisance et exemple de bien faire. »

(*Chroniques*, liv. III.)

Maître Jean le Bel voulait aussi laisser à la postérité l'histoire de son temps; il le dit avec une bonhomie généreuse :

« Et, si je ne le puis parfaire, si le face un autre après moy, à cui Dieu en donnera la grâce. »

Le prodigue seigneur semble prévoir l'avenir : Froissart eut cette grâce d'auteur; l'œuvre de son maître, longtemps oubliée, lui a appartenu tout entière, avec une renommée universelle. Mais la science est fille de la justice; la chronique de Jean le Bel est tirée enfin de l'oubli, et le maître monte sur le piédestal à côté de son illustre élève. Le plus beau monument, plus

durable que le bronze et le marbre, qu'on puisse élever à un écrivain, c'est la publication de ses écrits, vrais titres de sa gloire. La chronique de Jean le Bel est publiée. Froissart a d'autres monuments encore ; Jean le Bel aura aussi une statue; on gravera sur le socle : « Au maître de Froissart ! » et je propose qu'on y ajoute pour épigraphe ces mots du grand écrivain : « Hystoire est noble, ce m'est advis. »

PHILIPPE DE COMINES

UNE PAGE DE L'HISTOIRE MORALE DES LETTRES

Philippe de Comines nacquit en 1447, dans la Flandre orientale, au château de Comines, près de Menin. Sa maison remontait aux premières croisades; son aïeul, en épousant l'héritière de ce nom, l'avait substitué au sien; son père, Colard de la Clite, seigneur de Revescure et de Saint-Winant, s'appelait de préférence Colard de Comines; gouverneur de Cassel, puis bailly de Gand, il était grand bailly de Flandre quand naquit son fils. Cette famille s'était attachée au service des ducs de Bourgogne qui la protégèrent : banni de Gand en 1436, par suite d'un mouvement populaire, Colard de Comines n'avait pas tardé à être rétabli dans ses fonctions. Son frère Jean de Comines, l'oncle de l'historien, impliqué dans l'assassinat de Jacques de Bourbon, sire des Préaux, et poursuivi par le duc de Bourbon, avait été protégé, sauvé, par le duc de Bourgogne. L'héritier de la famille eut Philippe le Bon lui-même pour parrain. Philippe de Comines illustra le nom que son aïeule devait aux gloires des croisades et le prénom que le quatrième roi de la race des Capets avait transmis, par Philippe-Auguste, Philippe le Hardi, Philippe le Bel et Philippe de Valois, à Philippe le Bon, duc de Bourgogne.

Les premières années du chevalier ne furent pas heureuses, mais sa fortune fut prompte. A l'âge de sept ans, il était orphelin et ruiné. Son tuteur ne put accepter l'héritage de son père que sous bénéfice d'inventaire. A vingt-cinq ans, en 1472, il

était prince de Talmont, seigneur d'Argenton; il entrait dans une des plus grandes maisons du Poitou, en épousant Hélène de Jambes, fille du seigneur de Monsoreau; bientôt après, il faisait fortifier Sables et Argenton, il faisait bâtir l'église de Saint-Étienne à Chinon : grand seigneur féodal dans le Poitou, l'Anjou et le Gastinois.

Sa fortune politique ne fut pas moindre; à vingt-cinq ans, il était conseiller et chambellan du roi de France; en 1476, il devenait sénéchal du Poitou et commandant de Chinon; en 1477, commandant de Poitiers et chef des pensionnaires de la maison du roi; souvent ambassadeur, ministre tant que vécut Louis XI; lors de l'entrevue de Péquigny, le roi de France le présenta au roi d'Angleterre; à la mort de Louis XI, le parlement le nomma membre du conseil de régence. Quand lui-même mourut, le 8 octobre 1511, à l'âge de soixante-quatre ans, il laissait une fille qui devait transmettre son sang à des rois, et un livre qui devait lui assurer une célébrité universelle. Les familles royales de Sardaigne, d'Espagne, de Portugal, de Naples et de France comptent parmi leurs ancêtres Philippe de Comines, et ses *Mémoires*, traduits dans toutes les langues de l'Europe, se rattachent à une lignée non moins illustre, depuis Thucydide qu'ils rappellent, jusqu'à Bossuet qui les cite; depuis Machiavel qu'ils annoncent, jusqu'à Montesquieu qui s'en inspira.

Richesse, noblesse, rôle politique, renommée d'historien, d'où vint cette brillante fortune au chevalier flamand ruiné? — Disons-le aussitôt : de la trahison.

Comines étant entré jeune, comme écuyer, au service de Philippe le Bon, puis de Charles le Téméraire; en 1468, ayant vingt et un ans, il était devenu conseiller et chambellan du duc, ce qui lui donnait entrée au conseil. A quatre ans de là, en pleine guerre, peu de jours après la levée du siége de Beauvais, dans la nuit du 7 au 8 août 1472, à l'heure du guet-apens et du crime, le ministre abandonne son souverain, le chevalier abandonne son drapeau : Philippe de Comines passe à l'ennemi.

Cet ennemi était Louis XI, qui le paya richement.

Les relations de Comines avec le roi de France remontaient à la célèbre entrevue de Péronne. Louis XI courait un grand danger : pris en flagrant délit de perfidie, livré aux mains de celui qu'il trahissait, tremblant sous la menace du Téméraire,

le roi ne sachant à quels dieux se vouer, commence par le veau d'or :

« Le roy, dit Comines, faisoit parler à tous ceux qu'il pouvoit penser qui luy pourroient ayder et ne failloit pas à promettre; ordonna distribuer quinze mille écus. Mais celui qui en eut la charge en retint une partie. »

Comines venait d'être nommé conseiller et chambellan ; il put suivre de près les péripéties de ce drame politique. Pendant trois jours et trois nuits, le duc se livra aux emportements, sans prendre aucun parti. La troisième nuit fut la plus terrible ; Comines couchait dans sa chambre, le duc se levait à chaque instant et marchait à grands pas. Son conseiller marchait avec lui, recueillant ses projets, épiant ses desseins, tâchant de fixer ses idées. Le duc s'arrêtait à deux points qu'il voulait imposer au roi, et, le matin, il était plus courroucé que jamais : *Usant de menaces et prêt à exécuter grande chose.*

Louis XI, terrifié, était résigné à tout ; il parlait de donner des otages, comme un prisonnier de guerre. Alors, l'argent du roi fit son effet :

« Le roi, dit Comines, eut quelque amy qui l'en advertit, l'assurant de n'avoir nul mal, s'il accordoit ces deux poincts; mais, s'il faisoit le contraire, il se mettroit en si grant péril que nul plus grant ne lui pourroit advenir. »

Cet ami, c'était Comines.

Cette première trahison resta inconnue. En 1469, le duc faisait encore remise à son conseiller des dettes de son père ; en 1470, Comines assistait au traité de paix entre les deux souverains.

Cependant, le roi n'était pas homme à oublier les humiliations et à laisser sans vengeance les dangers de Péronne. Aussitôt libre, il se réconcilie avec son frère, le duc de Guienne, il traite avec les Suisses, il conspire avec les Lancastre, il intrigue en Bourgogne et en Flandre. A peine Henri VII rétabli sur le trône d'Angleterre, Louis XI lève la tête : *Pour empêcher le Duc de faire le roi dans le royaume.*

Le prince de Galles s'engage à faire la guerre aux ducs de Bougogne *à toujours.* Le parlement de France est convoqué pour condamner le duc et relever le roi des serments prêtés à

Péronne sur la vraie croix. La guerre commence à la manière de Louis XI, par des trahisons. Le bâtard Bauduin de Bourgogne conspire la mort du duc, son frère; il est découvert et passe au roi avec plusieurs seigneurs. Charles le Téméraire, surpris, perd Amiens et Saint-Quentin. Mais il n'a pas cédé. A la première résistance, Louis XI recule, parlemente, offre un traité. Il ne voulait rien confier à la chance des batailles : il comptait trop sur la perfidie.

Le duc accepte le traité avantageux et le signe. Le roi remet de jour en jour sa ratification. Il n'avait traité que pour gagner du temps. Il attendait. En attendant, il redoublait de dévotion, commandait des processions dans tout le royaume, ordonnait à ses sujets de s'agenouiller partout où ils se trouveraient, au coup de l'angelus, sollicitait et obtenait une bulle qui faisait à jamais les rois de France, chanoines de Notre-Dame de Saint-Cléry. Évidemment, ce qu'attendait le roi, c'était un miracle. Le miracle fut la mort de son plus dangereux compétiteur, le chef de la résistance féodale, avec lequel il s'était aussi réconcilié : son frère, le duc de Guienne. *Ainsi l'homme propose et Dieu dispose*, dit Comines. Dieu ici, c'était le poison. Louis XI n'était jamais si dévot que lorsqu'il préparait un crime.

Dès qu'il apprend le succès de ses prières, le roi-chanoine rompt le traité. Charles le Téméraire, ainsi joué, s'indigne et pousse la guerre avec une violence cruelle. C'est au milieu de cette guerre vengeresse, lorsque le duc, trop irrité pour être prudent, venait d'échouer dans le siége de Beauvais, que Philippe de Comines quitte son souverain, victime de la ruse et du crime, et passe au roi félon et empoisonneur.

Comines avait pris part aux négociations du traité. On sait qu'il fut envoyé par le duc au roi en 1471, et l'on présume, car il est d'une discrétion absolue sur cette époque de sa vie, on présume que c'est alors qu'il fut définitivement acheté.

Hésita-t-il, après la trahison du roi? On peut le penser; mais il avait en dépôt à Tours, chez Jean de Beaune, une somme de 6,000 livres; Louis XI le savait, peut être pour les y avoir déposées comme arrhes du marché. Impatient du retard de Comines, il fait saisir cet argent : Comines n'hésita plus.

Le roi le paie aussitôt. Pour établir la confiance dans sa vaste entreprise de séductions, il devait payer exactement et largement : « *A ce que ce soit exemple à tous nos sujets*, dit-il, dans

la donation de la principauté de Talmont, *sous quelques princes et seigneurs qu'ils soient, d'abandonner tous autres pays pour nous servir.*»

Principauté, riche et noble alliance, ministère, pension, rien n'y manque. Le roi donne coup sur coup et toute sa vie. Enrichir et honorer les traîtres, c'est semer la trahison. Ce roi était maître dans l'art de moissonner les consciences.

Ainsi, une faute commise à vingt-cinq ans, sous l'influence du plus grand séducteur d'âmes qui fut jamais sur le trône, assure à ce jeune homme tout ce qu'on peut rêver sur la terre : puissance, fortune et gloire.

Mais attendons la fin! comme dit le roseau de la fable, le roseau qui plie et ne rompt point. Cette fortune coûtera cher à Comines.

Dès le premier jour, le 8 août, à six heures du matin, le duc publie une cédule qui flétrit son conseiller et confisque ses biens : « Au moyen, dit-il, de ce qu'il s'est aujourd'hui, date de cestes, distraict hors de notre obéissance et rendu fugitif au party à nous contraire. »

Le secret de Péronne était ignoré ; Louis XI met une sorte d'ostentation à le divulguer. En donnant à Comines la principauté de Talmont, il énumère les services qu'il récompense :

« Et mesmement en nostre grande et extreme necessité, à la delivrance de nostre personne, lorsque nous estions entre les mains et sous la puissance d'aucuns de nos dits rebelles et désobéissans qui s'estoient déclarés contre nous comme nos ennemis, et en danger d'être illec détenus. Nostre dit conseiller et chambellan, sans crainte du danger qui lui en pouvoit alors venir, nous advertit de tout ce qu'il pouvoit pour nostre bien et tellement s'employa que, par son moyen et ayde, nous saillismes hors des mains de nos dits rebelles. » (Amboise, octobre 1472.)

On ne pouvait plus clairement désigner la trahison de Péronne; mais, pour qu'on n'en ignore, le roi spécifie le lieu, dans une lettre apostillée de sa main :

« Pour aucuns singuliers services que nous fit, *nous estans à Péronne et au voyage de Liége*, notre ami et féal conseiller et chambellan Philippe de Comines... lequel par les bons avertissemens et autres services qu'il nous fit, fut cause et moyen principal de la salvation de nostre personne. »

Le fait que Comines dissimule avec tant de soin dans ses Mémoires, Louis XI le burine dans des actes authentiques.

La réprobation ne s'arrête pas là. En 1473, s'il faut en croire une assertion que j'ai essayé en vain de vérifier dans les actes officiels, le parlement du duc condamne Comines comme transfuge.

En 1475, il négocie un traité entre les deux princes : il est publiquement exclu de la trêve :

« Ne seront compris : M. Bauduin, soy disant bastard de Bourgogne, le seigneur de Renty (Phil. de Croy, l'ennemi personnel du duc), messire Jean de Chaessa (le complice du bastard Bauduin dans le projet d'assassinat du duc), et messire Ph. de Comines. Ains en serout et demeureront forclos et exceptez. » (13 sept. 1475.)

L'histoire ne parlera pas autrement :

« Plusieurs serviteurs du duc le trahirent, dit un annaliste du temps, Meyerus; entre autres Ph. de Comines, qui passa cette année au roi, et qui, s'il avait été honnête et intègre, n'aurait pas abandonné ses foyers, déserté et abjuré sa patrie pour se donner à un tel tyran. »

C'est son époque même et sa patrie qui pensent ainsi.

« Si le motif (de sa trahison) eût été honnête, dit un historiographe de France, Mézeray, sans doute qu'il l'eût expliqué, lui qui a si bien raisonné sur toute chose. »

« Célèbre traître, dit Voltaire, qui, ayant longtemps vendu les secrets de la maison de Bourgogne au roi, passa enfin au service de la France. »

« Les hommes tels que lui, qui connaissent toute l'étendue de leurs devoirs, sont plus coupables de les violer, » dit Duclos, dans sa *Vie de Louis XI*.

« Le grave Comines, dit de nos jours M. de Barante, a senti ce qu'il y avait de peu honorable à quitter son souverain malheureux, non pas pour aller vivre dans la retraite, mais pour servir contre lui et il a jeté un voile épais sur cette action. »

« Comines fut acheté et trouva moyen de se vendre fort cher, » dit un éditeur de ses œuvres. (Collection Michaud et Poujoulat).

Ses autres éditeurs font mieux : ils publient les preuves authentiques de sa trahison.

En Belgique, l'opinion de Meyerus prévaut :

« Cet acte de félonie sera une tache éternelle à sa mémoire, » dit M. Gachard, en publiant la cédule de confiscation du 8 août 1472.

Il y a quelques années à peine, l'Académie mit au concours *l'Éloge* de Comines, comme écrivain et comme homme d'État. Un mémoire, œuvre nette et brillante d'un jeune écrivain (M. Camille Picqué), fut surtout remarqué ; l'auteur s'élevait avec vigueur contre l'*infamie de cette trahison*, et, comme s'il eût voulu que ce souvenir dominât toute autre considération et fût le premier et le dernier mot de son œuvre, il avait, *comme une flétrissure indélébile au front des transfuges*, dit-il, emprunté à Virgile cette épigraphe : *Vendidit auro patriam :* Cet homme a vendu pour de l'or sa patrie. Ce mémoire fut couronné. L'Académie de Belgique a élevé à Comines un pilori et on lit sur le poteau : *Vendidit auro patriam.*

Le livre de Comines est immortel ; cette tache durera autant que son livre.

Mais qu'est-il besoin de chercher dans la postérité le châtiment d'une faute? Par une loi naturelle, aussi infaillible que la relation de l'effet à la cause, le mal ne produit pas le bonheur ; ne croyez pas que Comines fut heureux.

Que cherchait-il? La richesse? Un grand rôle? Il fut riche, il fut prince ; mais quelle fortune et quelle noblesse : la dépouille d'innocents et d'orphelins, le produit des crimes d'un tyran ! La principauté de Talmont avait été escroquée aux d'Amboise par Louis XI. Les biens de Comines dans le Tournaisis avaient appartenu au duc de Nemours, légalement assassiné par le roi. Louis XI avait fait placer, sous l'échafaud de Nemours, ses enfants en bas âge, et ils en sortirent tout mouillés du sang de leur père. Horrible sacrilége ! Comines avait dressé cet échafaud ; il fut un des juges exceptionnels qui condamnèrent l'innocent. Chaque goutte de sang qui tombait sur des orphelins, criant vengeance, se changeait en une goutte d'or dans la main du juge bourreau.

Cette fortune lui fut contestée, contestée toute sa vie ! Du vivant même du roi, les biens des d'Amboise sont réclamés en justice pour des orphelins. Il existait des lettres de restitution, données par Charles VII à Pierre de la Tremoille, après une confiscation injuste. On les produisit. Comines avait fortifié ses

villes, mis en ordre le port, amélioré sa principauté et ses seigneuries. Il rêvait de faire du domaine de Talmont une petite Flandre. Nom sacré de la patrie, ainsi l'on abuse de toi, en cherchant à s'abuser soi-même. Mais Comines va tout perdre! Que fait-il? Il jette au feu les titres des orphelins! On l'arrête, et les pièces sont portées au roi. Louis XI trouve l'idée excellente et il les brûle. Quand l'oint du Seigneur s'appelle Louis XI, quel foyer de démoralisation que le trône!

Le roi aurait dû rendre à Comines l'équivalent de Talmont; le premier procès fut gagné. Mais Louis XI est à peine mort, que le procès recommence. Il meurt le 30 août le 9 septembre, ordre est donné de réintégrer les orphelins dans les biens des d'Amboise. Cette fois, le Parlement et l'Église se prononcent contre l'injuste possesseur. Dix témoins affirment que Louis XI lui-même a déclaré, avant de mourir, au bailly de Meaux, qu'il s'était emparé de ces biens *à tort et sans droit*. L'évêque menace d'excommunication quiconque recélera les titres des orphelins. Comines, pressé en justice, feint l'ignorance, tergiverse, demande à réfléchir, chicane, ment; le Parlement le force à s'expliquer, et sa défense devient honteuse. En vain, il va en appel; en vain, il résiste à main armée à la reprise des biens; en vain, il se jette dans des conspirations. Cette principauté, acquise par la trahison, consacrée par une infamie, lui échappe ignominieusement. Le roi l'indemnise, il est vrai, car l'acte de donation avait tout prévu; mais le prince de Talmont a cessé d'être, et il restera à l'histoire des témoignages comme celui-ci :

« Honorable homme et saige, maître Jean Chambon, conseiller et maistre des requestes ordinaires de l'hotel du roy, aagé de soixante ans ou environ, temoing produit par le dict seigneur de la Tremoille, dit : que visitant les lettres de Thouars, quant messire Philippe de Comines ouyt dire à il qui deppose et à aultres qui les visitèrent, qu'il y en avoit une de la restitution de Thalemont et l'autre de la permission de mariage, iceluy de Comines les print et les jetta au feu ; et lors, il qui deppose dit que c'estoit très mal fait et se leva hastivement et les retira du dict feu, et dist qu'il ne voudroit point estre présent à telles choses! »

Mal acquise, plus mal perdue, la fortune coûta cher à la conscience de Philippe de Comines!

Il restait cependant seigneur d'Argenton. Reçue en partie comme dot de sa femme, acquise pour le reste avec un don de Louis XI, de 30,000 écus, cette seigneurie lui fut aussi contestée. Ses héritiers la perdirent et Comines vit commencer le procès. Un premier arrêt, rendu de son vivant, le 22 août 1508, le priva de la propriété et ne lui en laissa que la jouissance, moyennant loyer. Les trois dernières années de sa vie, Comines, privé de Talmont, n'habita le château d'Argenton, où le roi de France lui avait rendu visite, que comme locataire.

Après avoir raconté avec quelle facilité l'Angleterre tourna au parti d'Henri VII, Comines dit :

« Ce fut la première fois que j'eus connaissance que les choses du monde sont peu stables! » .

Que de fois, dans sa retraite, réduit aux seuls titres de ses propriétés en Flandre, qu'il avait abandonnées, Comines ne dut-il pas songer à l'instabilité des choses mal acquises! Que de fois, il dut voir dans ses rêves toutes les péripéties de sa vie et ces actes authentiques, témoignages de trahison et d'infâmie, qu'il ne pouvait brûler et qui devaient rester à l'histoire, et, par dessus tout, comme un spectre à l'horizon, la sombre fuite de la nuit du 7 au 8 août 1472!

Comines, cependant, n'avait pas été séduit seulement par la fortune; il avait l'ambition d'un grand rôle. Il se sentait au front, peut-être au cœur, une puissance capable de peser sur les destinées du monde. Ceux qui ont essayé d'expliquer, d'atténuer sa faute, l'ont attribuée à des visées supérieures. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on explique les trahisons par la passion des affaires.

Comines, en effet, fut ministre de France! Mais quel ministre! Il rêvait un grand rôle, il avait les facultés et l'orgueil de l'homme d'État : le ministre de Louis XI ne fut guère que son pourvoyeur d'espions et d'assassins, son maquignon de consciences, le complice de ses infâmies, le valet de chambre de ses terreurs et de ses maladies ; ayant la faveur de coucher dans la chambre, même dans le lit du roi, quand le roi craint la mort; de manger à sa table, quand il craint le poison; d'être exactement vêtu comme lui, comme à Péquigny, quand il craint le poignard! Moins que son médecin, un peu plus que son barbier, qui lui fut préféré pour une mission à Gand; un peu

moins peut-être que son bourreau Tristan, qui faillit le renverser ; instrument passif d'un tyran lâche ! Louis XI ne laissait pas à ses serviteurs le droit d'être hommes : « *Qu'on lui obéit à ce qu'il commandoit, sans rien y ajouter du sien!* dit Comines. L'abnégation sans conscience, l'obéissance jusqu'au crime ; pour unique récompense, une fortune méprisée, contestée ; pour sanction toujours menaçante, l'échafaud ! « *Car il estoit maistre avec lequel il fallait charrier droit* » dit Comines.

Et quelles grandes choses, dignes d'un grand esprit, a-t-il contribué à fonder? Tristan était l'exécuteur des hautes œuvres du Roi ; Comines, de ses basses intrigues. Ses missions consistent à lancer contre son ancien maître des espions : *la plupart dépêchés de ma main*, dit-il, en parlant de la bataille de Granson. Son grand rôle est de lui susciter des assassins : *J'en ai connu deux ou trois de ceux qui demourèrent pour tuer ledit duc*, dit-il, lors de sa mort à Nancy. Son œuvre, le duc mort, est de fomenter la rebellion contre la duchesse orpheline, filleule de Louis XI, pendant que son parrain-roi lance sur les moissons de la Flandre une avant-garde de dix mille faucheurs. Son succès est d'acheter les consciences : *Il ne résiste pas au plaisir de faire parade de son dangereux talent*, dit Dom Plancher.

S'il est ambassadeur, c'est pour trahir, comme lorsqu'il fut, en Savoie, s'emparer par ruse ou par force du jeune duc Philibert. S'il est juge, c'est pour livrer Nemours aux bourreaux. S'il fait un traité, c'est pour abaisser la France. Louis XI, qui voulait tout acheter, ne comprenait pas qu'acheter un roi ou un peuple, c'est s'en rendre tributaire. Comines l'aida à rendre la France tributaire de la Suisse et de l'Angleterre. Le plus grand honneur qu'il reçut fut d'être présenté, à Péquigny, au roi d'Angleterre par Louis XI, qui, dans le traité, ne portait pas même le nom de roi de France !

Ministre de France, non ! Valet de son tyran, complice du roi qui a fait le plus de mal à la France, le plus de honte à l'humanité.

Comines fut surtout utile à Louis XI par les conseils qu'il lui donna contre son souverain et contre sa patrie ! Le roi avait besoin de connaître son rival : aussitôt qu'il a Comines auprès de lui, sa politique change : il n'attaque plus le duc, il le fait attaquer. Il fait la paix avec lui et lui suscite toute sorte de difficultés.

« Il y en eut quelques autres, dit Comines qui n'ose se nommer, quelques autres mieux entendans ce cas qu'eux, et qui avoient plus grande connaissance, *pour avoir été sur les lieux,* qui dirent au roi : que hardiment prist ceste trève et qu'il souffrit au dit duc de s'aller heurter contre les Alemagnes... et que mieux ne se pourroit venger de luy que de le laisser faire. »

Et plus loin :

« A bien connoistre la condition du dit duc, le roy lui faisait bien plus de guerre en le laissant faire et en luy sollicitant ennemis en secret, que s'il se fût déclaré contre luy. »

Cette politique convenait au roi astucieux et poltron; elle réussit. Les joies de Comines, ses seules joies, sont les malheurs de son premier bienfaiteur et de sa patrie! Comme il se complaît à énumérer les moindres résultats de la défaite de Granson. « *Autres malheurs de cette petite adversité!* »

Quelle joie pour son maître :

« Et ne lui déplaisoit que du petit nombre de gens qui avoient esté perdus! »

Quelle joie encore de la défaite de Nancy :

« Le roy, de prime face, fut tant surpris de la joye qu'il eust de ceste nouvelle qu'à grande peine sçut-il quelle contenance tenir. »

Et Comines épie les seigneurs de la cour, cherchant si pour plusieurs la joie n'était point feinte. Car la noblesse de France n'était pas tout entière domptée, et la mort du Téméraire lui portait le dernier coup. Puis, Comines rappelle avec complaisance tous les bonheurs du roi : autant de désastres, presque autant de crimes : L'exécution du connétable, — l'assassinat de Nemours, — l'empoisonnement de Guienne, — la mort du comte d'Armagnac, — et il ajoute :

« Mais, de tant que ceste maison de Bourgogne estoit plus grande et plus puissante que les autres... de tant lui fut la mort de leur duc à plaisir très grand et plus profitable que tous les autres ensemble! et luy sembloit bien qu'en sa vie ne trouveroit plus aucun contredit en son royaume ni ès environs près de luy. »

La jeune duchesse Marie de Bourgogne meurt d'une chute de cheval : joie encore !

« Le dit seigneur me conta ces nouvelles et en eut très grande joye et aussi que les deux enfans estoient demourés en la garde des Gandois, lesquels il connoissoit enclins à noise et division contre ceste maison de Bourgogne. »

Ainsi, Comines s'identifie avec cet esprit satanique et il l'admire. Mais ce culte n'est pas récompensé ! Ne parlons ici de reconnaissance ni d'amitié; il ne s'agit pas de sentiments humains dans cet antre de tyrannie. Comines n'a pas même la confiance de ce maître auquel il vend son âme. Comines n'a pas même la sécurité de la vie et ne peut compter sur le lendemain, auprès de ce roi auquel il donne sa vie entière. Il vit tomber le connétable de Saint-Pol, qui avait aussi trahi le duc pour le roi et que le roi prit dans un piége. Il vit tomber le cardinal de Balue et l'évêque de Verdun, jeté dans une de ces cages de fer, qu'on appelait les *filliettes du roi*. Envié de Tristan, disgracié un instant sans qu'on sache pourquoi, il dut vivre dans des craintes continuelles, entre ce maître farouche, dont un soupçon était la mort, et ce prévôt jaloux, toujours prêt à exécuter la sentence. Enfermé dans la politique de Louis XI, épiant ses caprices, détournant ses colères, servant ses crimes, craignant toujours d'être dévoré, cet ambitieux ne trahit son pays que pour passer sa vie dans la cage d'une hyène royale !

Chose plus terrible ! il est esclave, et il doit désirer que son esclavage dure et que son hyène vive ! Car la mort du roi est son plus grand danger : c'est le mépris comprimé longtemps, se déchaînant enfin; c'est la revendication de ses biens; c'est une politique nouvelle dont il sera exclu; ce sont de *rudes paroles*, comme il le dit, qui le chasseront de la cour ; c'est la ruine privée; c'est l'abdication politique et, qui sait, c'est peut-être l'échafaud d'Olivier le Daim !

Le roi devait mourir cependant, et un nouveau châtiment commence. Comines n'a que trente-six ans, il est fait au maniement des affaires, il a l'expérience et la position acquise, il connaît les souverains, il est influent dans les cours; c'est l'heure d'être actif pour l'ambitieux, d'être utile pour l'homme d'État; et il est condamné à l'abandon ! Les plus belles années de la vie et les plus fécondes, seront pour lui réduites à l'im-

puissance. Si son ambition a pu se croire satisfaite, pendant les onze années qu'il fut à la chaîne de Louis XI, il va cette fois connaître les souffrances de l'inaction, pire que la défaite, et du mépris, pire que la mort!

On le garde d'abord dans ses fonctions, mais il n'y peut plus rien. Sa position est si fausse qu'il est réduit, lui si habile, à s'accrocher à quelque prince, qu'il pousse dans des conspirations vaines. Il s'y compromet davantage encore. Au moment où un procès le dépouillait de sa principauté, une accusation capitale menace de lui ôter la vie. Il est jeté en prison, il reste huit mois au secret, dans une de ces cages de fer où son maître avait jeté tant d'innocents! Il échappe à la mort, il est condamné à dix années de réclusion dans ses terres. Il rentre à la cour cependant; mais il y a perdu tout crédit, toute estime. Il est envoyé en ambassade à Venise; mais la cour ne le croit en rien, le roi lui fait de *maigres réponses;* il ne peut empêcher la ligue contre la France; il négocie le traité de Verceil; mais il ne peut le faire accepter des Vénitiens ni exécuter par le duc de Milan. Il voit les dangers de la politique nouvelle, mais ses conseils ne peuvent rien... Il est traversé en toute chose; il échoue et ceux qui l'ont traversé *lui lavent la tête* de ses échecs.

Charles VIII meurt : *Et croy que j'ai esté l'homme du monde à qui il a fait le plus de rudesse*, dit-il. Il s'adresse au nouveau roi pour lequel il s'est dévoué, exposé. Le roi le rebute.

Ainsi repoussé par le dédain général, il se retire dans sa terre d'Argenton; il s'y croit maître; mais, chaque fois qu'il veut faire acte de seigneur contre ses adversaires déchaînés, la justice est là, le parlement le condamne, il est battu de procès en procès. Le temps n'est-il plus où son roi brûlait pour lui des titres compromettants!

En 1505, il tente une dernière fois de sortir de son inaction forcée; il n'y parvient pas. Quand il mourut, à l'âge de soixante-quatre ans, il avait assisté pendant vingt-huit années à sa décadence! Sa retraite ne fut pas le retour aux lettres de Cicéron à Tusculum, ni l'*otium cum dignitate* d'Horace à Tibur; elle fut le supplice de l'ambition condamnée à l'impuissance. Qu'il se soit repenti, qu'il ait savouré l'amertune réparatrice du remords, je ne le pense pas, et je n'ai rien trouvé qui pût le faire supposer. Son caractère entier, son culte intéressé pour le génie politique de Louis XI, son époque démoralisée par tant de trahisons et

de violences, le besoin de ne pas démentir et réduire à néant sa vie entière, tout était fait pour étouffer en lui cette voix directe de la conscience. Mais la morale éternelle a d'autres moyens de satisfaction : en lisant cette vie, en voyant cet ignominieux esclavage du ministre et ses complaisances criminelles, filles d'une première faute; en voyant ce terrible retour des choses, ce mépris après la puissance, cet abandon qui trahit cette prospérité, cette fortune, acquise aux dépens d'innocents, défendue aux dépens de l'honneur, misérablement perdue sous la réprobation publique; en voyant cette retraite sombre comme la disgrâce, triste comme l'impuissance, on sent, messieurs, que Comines dut cruellement comprendre *que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne*, et l'on est tenté de répéter avec Socrate :

« Veux-tu que nous fassions venir un héraut ou que je publie moi-même à toute la Grèce, que l'homme le plus heureux, c'est le plus vertueux et le plus juste, et que l'injuste et le méchant est le plus malheureux des hommes! »

Nous connaissons l'homme, nous pouvons étudier l'historien. Comines, dans sa sombre retraite, écrivit des mémoires qui font sa gloire.

Ce livre surtout nous intéresse et, après avoir constaté le double châtiment de l'homme : les malheurs de sa vie et le reproche qui s'attache à sa gloire; la morale étant satisfaite, la conscience vengée, nous pouvons lire ce beau livre sans passion, le juger avec calme, l'admirer sans arrière-pensée, le goûter à l'aise. Les luttes de ce temps ont passé, la patrie ne souffre plus de ces trahisons, trop fréquentes alors et dont l'exemple n'est plus à craindre. Le patriotisme, comme la morale, peut distinguer l'œuvre de l'historien dans la retraite, des fautes du jeune seigneur flamand et de la dépravation du ministre de Louis XI.

Eh bien! non! Je dois le dire aussitôt et sans artifice : cette distinction est impossible. Je l'ai essayée en vain. L'homme est dans le livre, l'homme tout entier. Ses mémoires tout seuls sont inexplicables. Quiconque n'a pas sondé la vie de l'écrivain a pu admirer ce qu'ils ont de grand, il ne les a pas jugés au fond. Le fond d'un livre, c'est l'âme de l'auteur.

Tout ce qu'on peut demander à l'historien, je le trouve dans ce livre : j'y trouve l'observateur, j'y trouve l'homme d'État et le philosophe. Mais, ni l'écrivain, ni le moraliste, ni l'homme politique, ni le penseur, rien n'a échappé aux griffes de la sirène. Voltaire dit que ce roi avilit la nation; je vois de même qu'il ébrécha le génie de Comines.

Après la fortune et la puissance, Comines avait rêvé la gloire des lettres, et l'on peut dire qu'il fut le premier historien philosophe de le France; mais la tâche qui était dans sa vie, macule en mille endroits son œuvre, et, lorsque après tant de déboires et de revers, je vois que cet homme de génie n'a pu écrire un livre sans y laisser les stigmates de l'expiation, je suis parfois saisi d'une pitié profonde pour l'homme; mais j'éprouve en même temps une profonde admiration pour cette puissance morale qui impose à tous les lois de la conscience.

Comines est artiste par ce sentiment du vrai, par cette double faculté de le saisir et de le peindre. Il a l'accent et le trait; il perçoit le vrai d'intuition, il le rend d'inspiration. Ses récits sont la vie tracée à grands traits; les paroles qu'il rapporte sont une situation ou un caractère fixés d'un mot. Plus vrai que la vérité, qu'il condense dans un style de primesaut.

Cependant, dans l'ensemble comme dans vingt détails, Comines trahit la vérité de l'histoire; on le lui a souvent reproché.

Comines est artiste par le sentiment du beau. Son style est nerveux, spontané, vivant; son trait est net, fin, profond; son récit, varié et choisi, est concis et plein. Il élague tout ce qui est inutile ou indigne; il fait jaillir l'idée d'un mot, apparaître l'homme d'un trait, comme dans un jet de lumière.

Cependant, il manque à son livre la plus grande qualité du beau, ce qui l'anime, et l'âme pour ainsi de l'éloquence : la bonne foi.

Comines est artiste encore par la faculté synthétique qui crée un ensemble, trace des lignes générales, donne du corps à l'œuvre par une trame philosophique soutenue, et produit une puissante unité d'intérêt, de pensée et de vie : qualité du drame et de l'épopée, inconnues du chroniqueur, précieuses pour l'historien.

Cependant, cette unité est factice dans son livre; son cadre est faux : suffisant à la mise en scène, il ne satisfait pas la jus-

tice. Le sentiment artistique y brille, l'esprit de vérité n'y est point. Il place l'histoire sous un jour partial ; c'est un trompe-l'œil.

Ces fautes capitales, ces défauts suprêmes ont une même cause : le désir réfléchi ou le besoin involontaire, n'importe, de réhausser Louis XI, en rabaissant Charles le Téméraire, pour excuser l'écrivain.

Si Comines a abandonné un souverain orgueilleux, écervelé, dur, incapable de gouverner, indigne de dévoûment (c'est ainsi qu'il représente le Téméraire), pour un vrai roi, intelligent, habile, reconnaissant, inspiré de Dieu (c'est ainsi qu'il peint Louis XI) ; s'il a préféré la sagesse politique qui fonde l'avenir, à l'orgueil aveugle qui court au néant ; si, en passant à l'ennemi, il est passé à la civilisation, au succès mérité, à la gloire des grandes choses ; il a pu se croire excusable devant la postérité ou du moins devant la France. Tel est le roman de Comines; il est fait pour la justification de l'historien plus que pour la vérité de l'histoire. Ce qui a présidé à son travail et l'a perverti, c'est le trouble de son âme.

Je n'ai pas à réhabiliter le Téméraire. Je connais trop l'oppresseur des Gantois, le destructeur de Liége et de Dinant. Mais, entre Louis XI et le duc de Bourgogne, ni la vérité ni la justice n'hésitent : tyran pour tyran, on préfère le lion au chacal. Charles était violent, cruel, mais brave ; il fut souvent juste, parfois clément. C'est le chevalier qui veut être roi absolu. Louis XI était violent, fourbe et lâche ; il ne tint jamais un serment, ne connut ni la clémence ni la justice : l'intérêt de son œuvre d'astuce et d'oppression était sa seule règle ; c'est tartufe-despote.

Le duc ne recula jamais devant un défi, le roi jamais devant un crime. Le duc eût aimé mieux mourir que de refuser le combat ; le roi préférait reculer pour mieux trahir. Il n'est guère d'acte de bravoure ou de bravade qui n'ait préparé la chute du Téméraire ; il n'est pas de crime, ni d'ignominie qui n'ait assuré le triomphe du roi. Pour opposer ces deux caractères, le contraste véritable suffisait ; point n'était besoin de représenter comme un fou abandonné de Dieu, qui perd la tête à demi, au premier succès, et tout à fait à la première défaite, ce souverain qui ne buvait que de l'eau, qui institua le grand conseil de Malines, qui mit un ordre parfait dans les finances

de l'État, une stricte discipline dans l'administration et une exactitude sévère dans ses propres audiences publiques; ce souverain, fidèle à ses alliés, qui connut la clémence et qui fut assez homme politique pour désirer, comme le dit Comines, six rois de France au lieu d'un.

Deux fautes ont perdu le Téméraire : il méconnut son peuple qui eût fait sa force, et il voulut régner en maître. Mais ces défauts ne sont pas de ceux que pût lui reprocher un ministre de Louis XI. En dehors de cela, ce sont plutôt sa vaillance et sa loyauté qui ont aidé à sa perte; elles l'ont livré sans défense aux ruses d'un adversaire, dont la grande force était la forfaiture, et la seule vertu, l'artifice.

Tel que Comines le peint pour l'opposer au duc de Bourgogne, Louis XI est l'homme politique par excellence, le modèle de l'homme d'État, le vrai roi. Comines ne cache pas les traits principaux de ce caractère : ni sa dévotion lâche, ni sa peur de la mort, ni son trafic des consciences. Mais la plupart de ces défauts, il les répute à sagesse; le reste disparaît devant des qualités supérieures, et ses crimes : ses parjures, ses révoltes parricides, ses assassinats par la justice ou par le poison, ses cruautés à froid, tout est dissimulé; le côté original sert à masquer le côté hideux. Sous le rire du fourbe, on ne voit plus les crocs sanglants de l'hyène. Ce portrait est tracé par la philosophie du remords.

Du premier mot, dès le prologue des *Mémoires*, avant de mettre, comme il le fait très artistement, les deux rivaux en présence, Comines ouvre son roman :

« En lui et en tous autres princes, que j'ay connus ou servys, ay connu du bien et du mal; car ils sont hommes comme nous; à Dieu seul appartient la perfection. Mais, quand en un prince la vertu et bonnes conditions précèdent (l'emportent sur) les vices, il est digne de ce grand' mémoire et louange.

« Et tant osai-je bien dire de lui, à son los, qu'il ne me semble pas que jamais j'aye connu nul prince où il y eut moins qu'en lui (de mal), à regarder le tout.

Comines revient sans cesse sur cette idée que le bien l'emporte sur le mal chez son maître. *Dieu lui a fait ceste grâce,* dit-il. — Il ne sait quitter ce propos : *Il est tel que je n'en sors pas bien quand je veux.*

Dès lors, Comines cachera les crimes de Louis XI et glorifiera ses défauts. Le roi est habile à *gagner gens :* c'est une autre *grande grâce de Dieu*, et jamais Comines ne manque de faire ressortir cet art qui l'a séduit. Le roi a un caractère faible et soupçonneux qui le porte à tout remettre à la ruse et à la séduction : c'est qu'il est assez sage pour être sans orgueil, qu'il estime les gens qu'il achète et ne veut rien laisser au hasard :

« A ce propos usoit le roy Louis d'un mot à mon gré bien sage, où il disoit que : quand orgueil chevauche devant, honte et dommage suivent de bien près, et de ce péché n'était-il point entaché. »

Même, quand il n'approuve pas le roi, quand sa conscience se révolte, il s'incline et l'admire :

« Quant à la conscience, me sembloit contraire. Toutefois le sens de nostre roi estoit si grand, que moy ni autre qui fust en la compagnie, n'eussions seu voir si clair en ses affaires, comme luy-même faisoit ; car sans nul doute, il estoit un des plus sages hommes et des plus subtils qui aient régné en son temps. »

Je trouve dans une seule phrase des Mémoires le type du devoir, les deux souverains et le ministre :

« Naturellement, la plupart des gens ont l'œil ou à s'accroittre ou à se sauver, ce qui aisément les fait tirer aux plus forts (voilà Comines) ; autres y en a de si bons et si fermes qu'ils n'ont nuls de ces regards, mais peu s'en trouve de tels (voilà l'homme du devoir); et par espécial est ce *danger* quand ils ont prince qui cherche à gagner gens, qui est une grande grâce que Dieu fait au prince qui le sait faire (voilà Louis XI, et remarquez l'inconséquence de cette grâce qui met en danger les consciences); et est signe qu'il n'est point entaché de ce fort vice et péché d'orgueil qui procure haine envers toute personne (voilà le duc). »

Le roman de Comines est là tout entier. L'orgueil du duc le chassant, ainsi que le désir de s'accroître et de se sauver, la grâce de Dieu, représentée par les séductions du roi, l'attirant, il est allé au plus fort et au plus sage.

Je ne puis signaler toutes les erreurs de détails, toutes les injustices partielles qui servent à construire ce roman. Les

grandes circonstances de ce drame historique sont entachées du même vice. Dans l'entrevue de Péronne, le roi fourbe et le duc indigné sont placés sur pied d'égalité : ils ont eu le même tort. Le duc avait mandé publiquement son armée et ses alliés, tandis que le roi avait envoyé des agents secrets à Liége pour y susciter la révolte : n'importe! Guerre loyale ou menées perfides, ils commirent tous les deux la même erreur : ils acceptèrent une entrevue personnelle. Dès lors, la conclusion contre la perfidie du roi, qui feint de traiter de sa personne au moment où il fomente la trahison, est esquivée ; Comines conclut quoi ? Que les princes ne doivent point se voir! Et que de soins pour préparer cette fausseté! Déjà à deux reprises, avant d'en arriver à cet événement, il a avancé cette piètre maxime ; et que de précautions oratoires ! Les observations dans le cours du récit ne lui suffisent plus : il a recours à ces fameuses digressions qui sont comme la trame philosophique de son livre. Deux chapitres, l'un plein de raisonnements, l'autre chargé d'exemples historiques, lui sont nécessaires; on sent que toute sa vie est en jeu; alors seulement, après cette mise en scène préparatoire, appuyé sur tout un appareil philosophique et historique, alors seulement, il ose raconter comment le roi fut sauvé.

Alors encore, il exagère la colère du duc, qui paraît d'autant plus injuste que l'écrivain ne lui donne pas le caractère de l'indignation d'un cœur loyal contre une trahison effrontée.

« On sent, dit Dom Plancher dans son *Histoire générale de Bourgogne*, qu'il se fait un mérite en exagérant la colère du duc et les dangers du roi ; mais le lecteur attentif n'est pas dupe du motif qui le fait parler. »

Le roi se tira d'embarras en allant, avec le duc, écraser les Liégeois qu'il avait soulevés, et les punir cruellement d'avoir écouté ses conseils : nouvelle trahison, que Comines se garde bien de faire ressortir. Au contraire, lorsque Louis XI presse le siége, craignant qu'un échec ne tourne le danger contre lui-même ; lorsque Louis XI assiste au sac de la ville qu'il a soulevée, l'historien ose parler de l'honneur de ce roi! « Il eût pu s'évader, dit-il, *mais là où il y alloit de l'honneur, il n'eût point voulu être repris de couardise.* »

Tournez quelques pages, quand le Téméraire allègue son

honneur pour ne pas lever un siége, Comines appelle cela de *maigres excuses*.

Telle est la partialité intéressée de Comines. On la retrouve partout où sa cause peut se trouver en jeu. Quand le duc de Guienne meurt, et que le roi rompt un traité qu'il a proposé lui-même et que le duc a signé loyalement, lorsque à cette nouvelle, le duc indigné reprend la guerre avec une grande violence de représailles, il ne veut dire de mal de l'un ni de l'autre prince, le pauvre homme! mais il les déclare fourbes tous les deux. La seule différence, c'est que le plus sage a réussi :

« Il pourra sembler au temps advenir à ceux qui liront cecy que en ces deux princes n'y eust pas grande foy· ou que je parle mal d'eux. De l'un ni de l'autre ne voudrois mal parler... mais quand on pensera aux autres princes, on trouvera ceux-cy grands, nobles et notables, et le nostre tres sage, lequel a laissé son royaume accru et en paix avec ses ennemis.....

« Pour en déclarer mon avis, je cuide estre certain que ces deux princes y alloient tous deux en contention de tromper chacun son compagnon. »

Cela établi, si Louis XI n'a pas trahi sa parole, s'il n'a fait que gagner au jeu de la fourberie, — et comme l'historien repousse comme incroyable l'accusation d'empoisonnement, — la colère du duc est sans motif, ses violences sans excuse; Comines peut l'accuser et l'abandonner.

Alors seulement il ose dire :

« Environ ce temps, je vins au service du roy et fut l'an mil quatre cens septante deux. »

Mais il ne dit pas un mot de plus. Ces seules paroles avaient dû brûler ses lèvres.

Les désastres et la mort du Téméraire ne désarment point la partialité de l'historien transfuge. Il est prouvé que Louis XI paya la trahison de Campo Basso. Comines, qui a tant vanté l'art du roi d'acheter les hommes, lui nie ce dernier honneur. « Tout traître était sûr qu'il *avait trouvé marchand*, » dit-il quelque part. Mais, cette fois, le roi a résisté à la grâce; il a fait plus, à en croire Comines, il a prévenu le duc de la défection.

Le mot de *crime* n'est prononcé qu'une fois, que je sache, dans ce livre, à propos des deux adversaires couronnés. C'est

le duc qui en est accusé. Le connétable, après l'avoir trahi, se jouait des deux souverains; ils s'entendent pour le perdre; le duc le livre au roi qui lui fait couper la tête. Le cruel ici, le criminel, c'est encore le duc, et ce crime, commis contre le connétable à Nancy, est puni à Nancy. Voilà pourquoi Campo Basso, qui trahit le Téméraire dans cette dernière bataille, ne pouvait pas être acheté 60,000 écus par le roi. Le roman de Comines le réservait à être le *Commissaire de Dieu* pour la vengeance du connétable.

Meyerus a raison : « *Quœdam scripsit planè mendaciter, multaque dicenda infideliter reticuit.* Comines ment complétement sur quelques points; il est infidèle à la vérité par son silence sur un grand nombre d'autres. »

Comines, pour se justifier, traite l'histoire comme sa patrie : trahison oblige.

Une des plus grandes qualités qui frappe dans ce livre, c'est l'observation. Cet homme, qui n'osait pas sans doute rentrer en lui-même, pénètre profondément dans le cœur des hommes.

Il est deux manières d'être observateur et peintre de caractères. L'égoïsme est le seul mobile de l'homme ; avec ce lieu commun et un peu de mordant dans le style, on fait un livre; le scepticisme supplée au talent et donne un caractère de profondeur à une analyse médiocre des vices humains. C'est de l'observation à bon marché.

Le véritable observateur est plus noble. Sans croire niaisement tout bon, ni méchamment tout mauvais, il étudie les hommes comme ils sont, reconnaît et estime les nobles penchants, découvre et flétrit les mauvais ; et comme le talent vrai est inséparable de la conscience, le véritable observateur est moraliste.

Comines est de ces derniers chaque fois qu'il ne craint pas de tracer sa condamnation en burinant un portrait. Est-il en cause, son intérêt fait sa médiocrité. Tout à l'heure, Aristophane, Montaigne, Pascal; puis, à peine La Rochefoucault.

Il faut l'admirer quand il affirme que les crimes des rois sont toujours punis et qu'il ajoute : *Mais ce n'est pas toujours à l'heure où ceux qui souffrent le désirent.* Il faut l'admirer quand il trace des portraits de main de maître. Tantôt, les seigneurs brigands

de l'Allemagne. Tantôt, ces hobereaux ignorants *qui n'ont que treize livres de rente et qui se glorifient de dire : Parlez à mes gens.* — Tantôt, ces ambassadeurs de parade qui croient diriger le monde : *Et va toujours quelque humblet qui a quelque marché à part.*

Il faut l'admirer dans ses portraits de rois, caustiques ou profonds : Édouard d'Angleterre, qui ne pense qu'aux femmes et à la chasse; jeune, beau, et qui depuis, *s'est fait fort gras :* « Il n'estoit point complexionné pour porter le travail qui seroit nécessaire au roi d'Angleterre qui voudroit faire conquête en France. »

Henri VII, son compétiteur : « Le dit roy Henri estoit un homme fort ignorant, et quasi insensé, et, si je n'en ai ouï mentir, incontinent après ceste bataille, le duc Glocestre, frère du dit roy Edouard, tua de sa main, ou fit tuer en sa présence, en quelque lieu à part, ce bon homme le roi Henri. »

Il faut l'admirer quand il ose peindre un tyran... non de France, de Naples : « Nul homme n'a été plus cruel que luy, ni plus mauvais, ni plus vicieux, ni plus infect, ni plus gourmand que luy. » Quand il montre sa terreur à l'approche des Français : « Toutes les nuits ne cessoit de crier qu'il oyoit les François, que les arbres et les pierres crioient : France! » Quand il raconte la débâcle de tout le royaume, la fuite honteuse d'Alphonse, sa retraite dans un couvent, sa mort, suivie de celle de son fils. Il faut l'admirer surtout, admirer le moraliste, quand il ajoute ce mot, si applicable à Louis XI : « *Jamais homme cruel ne fut hardi!* »

Tout cela est fin, simple, grand et beau.

Mais, quand il se plaît à ne voir dans les actions humaines que l'intérêt, l'égoïsme ou la cupidité; quand il montre, dans le parlement anglais, plusieurs sages personnages prenant parti pour l'orpheline du Téméraire et qu'il ajoute : « *Et n'avoient point de pension comme les autres;* » quand il met en scène l'ambassade de la duchesse Marie de Bourgogne auprès du roi de France, et qu'il attribue les différentes dispositions des ambassadeurs à la situation de leurs terres, plus ou moins rapprochées des frontières de France; quand, après avoir calomnié le père de Louis XI, il calomnie son fils en lui prêtant de la joie à la mort de son héritier, et que, résumant en maximes ces idées, il dit : *Ceux qui gagnent ont toujours honneur*, ou qu'il confond

la tromperie avec l'habileté : *Ainsi qu'on voudra la nommer*, dit-il, *car elle fut sagement conduite;* alors il cesse d'être grand ; en généralisant le mal, il croit l'excuser ; il ne juge plus les hommes, il les corrompt en les calomniant; le talent l'a quitté avec la justice.

Comines eut le sens de l'homme d'État; mais, forcé de l'appliquer à la politique de son maître, il va jusqu'à vanter les plus grandes faiblesses.

Le traité de Péquigny fut une honte pour la France ; Louis XI achetait le départ de l'armée ennemie. Pension? non pas! Tribut ! dit un anglais, et Comines répète deux fois le mot. Mais il justifie le roi :

« Je vois qu'à plusieurs pourroit sembler que le roy s'humilioit trop ; mais les sages pourroient bien juger par mes paroles précédentes que le royaume estoit en grand danger, si Dieu n'y eût mis la main, lequel disposa le sens de notre roy à élire si sage parti.

Déjà, il avait justifié le roi d'être *craintif :*

« Il connoissoit bien, avait-il dit, s'il estoit temps de craindre ou non ; je luy ose bien porter ceste louange (et ne scay si je l'ay dit ailleurs et quant je l'aurais dit, si vaut-il bien estre dit deux fois), que jamais je ne connus si sage homme dans l'adversité. »

Sage ici veut dire lâche.

On a quelquefois comparé Comines à Machiavel ; ici, Comines fléchit, Machiavel est grand :

« Parmi les signes les plus certains de la puissance d'un Etat, on doit compter la manière dont il vit avec ses voisins ; si ceux-ci lui paient tribut pour l'avoir en leur faveur, soyez assuré qu'il est puissant; en reçoivent-ils un tribut quoique inférieurs à lui, soyez convaincu de sa faiblesse. Ce n'est pas aux seuls Florentins que se peut reprocher cette lâcheté, mais au roi de France lui-même, qui, avec un si grand royaume se rend tributaire des Suisses et des rois d'Angleterre. Si ce prince et les autres Etats dont j'ai parlé sont réduits à tant de bassesse, c'est pour avoir craint d'armer et d'aguerrir leurs peuples ; c'est pour avoir préféré l'avantage apparent de les opprimer à celui de former des établissements qui assurent la

tranquillité de l'Etat et le bonheur des sujets. Une aussi lâche politique donne pour quelques moments une fausse paix, mais elle produit avec le temps misères, dommages et ruine entière. »

Ainsi parle le génie, qui n'a point trahi.

L'éloge de la politique de Louis XI n'était possible que par la théorie du succès. Nous l'avons rencontrée déjà dans nos citations. Combien je préfère encore Machiavel qui ajoute : « Tout cela peut mener à la puissance, non à la gloire ! »

La politique de Charles VIII et la situation des pays étrangers laissent Comines plus libre et plus vrai. C'est en véritable homme d'État qu'il dévoile les causes du prompt succès de l'expédition d'Italie, et qu'il explique la vanité de ses revers non moins rapides. Quel grand spectacle de voir, de Florence à Naples, les tyrans disparaître et le peuple se lever à l'approche de l'armée française en criant : liberté ! liberté ! Mais le roi, dit Comines, *n'entendoit pas bien ce que ce mot valoit, et par raison ne pouvoit leur donner liberté.*

Quel autre spectacle non moins fécond en enseignements, que l'échec misérable de ces succès inespérés ! « *Le peuple nous avouait comme saincts, estimant en nous toute foy et toute bonté, mais ce propos ne dura guères,* » et Comines raconte les désordres, les pillages, la curée des emplois, et pis que cela, le mépris, l'orgueil, la *fatuité cynique* de ces libérateurs, comme dit un historien moderne :

« Il ne sembloit point aux nostres que les Italiens fussent hommes. »

Les plus belles pages des *Révolutions d'Italie*, de M. Edg. Quinet, sont inspirées par ce récit de Comines.

De cette haute compréhension des événements, de cette cime de l'histoire, l'esprit embrasse naturellement de larges horizons. Comines s'élève à la philosophie de la justice et de la liberté. Nul en France avant lui n'avait parlé du vote des impôts, des avantages de la représentation des États, du droit de ces assemblées, avec ce bon sens et cette grandeur :

« Y a-t-il roi ni seigneur sur terre qui ait pouvoir, outre son domaine, de mettre un denier sur ses subjets sans octroy et consentement de ceux qui doivent payer, sinon par tyrannie ou

violence? On pourroit répondre qu'il y a des saisons qu'il ne faut pas attendre l'assemblée et que la chose seroit trop longue. A commencer la guerre, à l'entreprendre, ne se faut point haster, et l'on a assez de temps; et si vous dis que les rois et princes en sont trop plus forts quand ils l'entreprennent du consentement de leurs subjets et en sont plus craints de leurs ennemis.....

« Or, selon mon advis, entre toutes les seigneuries du monde dont j'ay connaissance, où la chose publique est mieux traictée et où règne moins de violence sur le peuple, et où il n'y a nuls édifices abattus, ni démolis par la guerre, c'est Angleterre. »

Tout ce chapitre du quatrième livre est plein d'un souffle puissant; c'est une des plus grandes pages qu'un historien ait écrites. Comines rivalise ici avec Machiavel.

Comines avait déjà dit de l'Angleterre :

« Le roy ne peut entreprendre un tel œuvre sans assembler son Parlement, qui veut dire les trois états, qui est chose juste et *sainte*, et en sont les rois plus forts et mieux servis. »

Montesquieu n'aura pas cette parole enthousiaste; Comines trouve, avec le génie du bon sens, le mot que la passion de la défense de la patrie et de la liberté de conscience inspira à Guillaume le Taciturne sur la *sainteté* des assemblées nationales.

Mais ces libertés étaient une des gloires de la Flandre; elles existaient, elles étaient revendiquées dans la patrie de Comines, comme en Angleterre. Pourquoi l'oublie-t-il? En faisant l'éloge de nos vieilles franchises, le transfuge eût condamné sa défection; et il devient injuste encore : nos priviléges séculaires sont tout au plus, pour lui, des brandons de discorde au service de Louis XI.

Cependant, une grande idée philosophique lui fera entrevoir un instant, sans le fixer dans son livre, le rôle glorieux des libres communes. C'est après le supplice d'Hugonet, de De Melle et d'Hymbercourt; le peuple gantois n'avait pas respecté la tête d'un évêque et de deux ministres qui avaient voulu trahir le pays. Ce châtiment a ébranlé Comines, et peut-être a-t-il fait un retour sur son passé. Il commence par maudire Gand : « Je ne puis penser comment Dieu a tant préservé cette ville de Gand dont tant de maux sont advenus. »

Puis, sa pensée s'approfondit, comme s'il demandait à ce Dieu, qu'il vient d'accuser, la cause de l'existence de cette ville révolutionnaire, et voilà qu'avec ce coup d'œil du malheur qui creuse les misères humaines, il embrasse dans une vue générale tous les grands États, toute la nature, et, trouvant partout un frein à l'excès de la puissance, un obstacle aux abus de l'égoïsme, il conclut à ce que nous appelons l'équilibre des choses, il conclut que la liberté de ces grandes communes est comme le contre-poids providentiel de la tyrannie.

« Au fort, il me semble que Dieu n'a créé aucune chose en ce monde, ni hommes ni bestes, à qui il n'ait fait quelque chose son contraire pour le tenir en crainte et humilité, et ainsi celle ville de Gand est *bien située* là où elle est! »

Comines fait ensuite une longue analyse des dangers de la puissance sans limite; c'est alors qu'il affirme que la levée d'impôts sans le vote des contribuables est tyrannie, et il continue :

« Les petits et les pauvres trouvent assez qui les punissent quand ils font le pourquoy et encore sont assez souvent punis sans avoir rien meffait... Mais des grands princes ou des grandes princesses, qui s'informera de leur vice? L'information faite, qui l'apportera au juge? Qui sera le juge qui en prendra la connoissance et qui en fera la punition? Je dis des mauvais, et n'entends point des bons, mais *il en est peu.* »

A ces questions d'un homme libre et qui sont ici d'un homme qui a souffert de l'impunité des princes, Comines répond :

« Je réponds à cela que l'information sera la plainte et clameur du peuple qu'ils foulent et oppressent... Ceci sera l'information et leurs grands cris et par plaintes et piteuses larmes les présenteront devant Notre-Seigneur, lequel sera le vray juge, qui par adventure ne voudra attendre à les punir jusques à l'autre monde, mais les punira en cestui ci...

« A l'heure qu'il y pensera le moins, Dieu luy fera sourdre un ennemi, dont par adventure il ne se fut pas advisé. »

C'est presque au pied de l'échafaud de ministres, traîtres comme lui, que ce grand esprit, éclairé par la souffrance, parle ainsi de justice et de liberté!

Ce n'est pas la première fois que, du fond de sa retraite, ce

condamné de l'ambition jette sur les grandeurs humaines des regards pleins d'éclairs; que cet homme qui souffre jette au monde des accents digne de Job sur le fumier ou de Bossuet dans sa chaire. Une mort plus terrible, la mort du roi, lui inspire un plus sombre tableau.

Hugonet et d'Hymbercourt étaient tombés en hommes sur l'échafaud. Louis XI mourut en lâche dans la prison volontaire de ses terreurs. Comines avait assez vanté le roi dans son œuvre, pour avoir le droit de peindre l'homme devant la mort. Son sentiment naturel du vrai, le souvenir amer de ce qu'il a perdu en perdant le roi, un reste de culte pour son habileté, peut-être un certain instinct de vengeance contre ce maître dont il a payé si cher les bienfaits et qui souffre à son tour, enfin le sombre plaisir d'étaler à nu les misères humaines, auxquelles il n'a pas échappé : on sent tout cela dans ces pages animées d'un souffle terrible.

Ces pages sont à lire dans leur ensemble grandiose; on y voit ce roi qui ne vit qu'à peine et qui fait semblant de régner, qui tremble devant la mort et qui veut qu'on tremble devant lui. Des serviteurs lui ont fait une certaine violence pour le sauver dans une atteinte d'apoplexie; il les chasse. Pour la première fois de sa vie, il s'habille richement, pour parer en roi un cadavre; il prodigue l'or pour acheter au loin à grand prix des chevaux, des chiens, des animaux de toute sorte : par toute l'Europe, même en Asie, ses émissaires donnent signe de vie, pour ce monarque qui veut affirmer une puissance qui lui échappe et paraître régner quelques heures encore après sa mort. Cependant tout l'effraie : il s'isole, il barricade son château comme une ville assiégée, comme si des barricades arrêtaient l'assiégeant qui le menace; il redouble à la fois de cruauté et de dévotion; deux moyens de repousser la mort, de la main des hommes et de la main de Dieu. Il ordonne de tuer quiconque s'approchera du château avant l'heure fixée, et il donne à l'Église plus de terres qu'il n'en a. « *Ce don de terres ne fut point tenu*, dit Comines, *aussi il y en avoit trop.* » Ses alliés viennent à son secours : le pape et le Grand Turc lui envoient des cargaisons de reliques; il a recours à un moine de Calabre qu'il appelle le saint homme pour courtiser le miracle dont il attend la vie. Mais le miracle n'est pas aux ordres du roi.

Ce tyran a fait trembler son père; il craint son fils, il craint

sa fille, il craint son gendre. Il a livré au couteau plus de victimes politiques qu'aucun autre roi de France, et il voit dans la main de tout homme un poignard. Il enrichit son médecin; son médecin lui signifie qu'il va mourir. Il avait ordonné qu'on ne prononçât jamais ce mot qu'il avait tant prononcé, lui, contre les autres, et qu'au moment suprême on lui dît : *Parlez peu*, pour le prévenir. On lui signifie brutalement son arrêt. Comines s'indigne de la brutalité de Coictier; mais Comines dit lui-même : « *Il falloit qu'il passast par là où les autres sont passés.* » Et il ne manque pas de faire des rapprochements réprobateurs :

« Les cages où il avoit tenu les autres avaient quelques huit pieds en carré, et luy qui estoit si grand roy avoit une petite cour de chasteau à se pourmener; encore n'y venoit-il guères.....

« Ainsi, avant mourir, il se trouva en semblables et plus grandes prisons, et aussy plus grande peur il eust que ceux qu'il y avoit tenus.

« Tout ainsi qu'à deux grands personnages, qu'il avoit fait mourir de son temps, dont de l'un fit conscience à son trespas et de l'autre non; ce fut du duc de Nemours et du comte de Saint-Paul; fut signifiée la mort par commissaires députés à ce faire, lesquels commissaires en briefs mots déclarèrent leur sentence et baillèrent confesseur pour disposer de leurs consciences, en peu d'heures qu'ils leur baillèrent à ce faire : tout ainsi, signifièrent à nostre roy les dessus dits sa mort, en brièves paroles et rudes. »

Alors, Comines entame un discours sur *la misère de la vie des hommes*, et il va nous prouver que ce roi n'eut guère de bons jours dans sa vie; puis, selon sa méthode de généraliser une idée, il passe en revue la mort des grands princes de l'Europe « *qui tant ont travaillé pour s'accroistre et pour avoir gloire, et tant ont souffert de passion et de peines et abrégé leur vie, et par adventure leurs âmes en pourroient souffrir.* » Il cite même le sultan qui, en mourant, « *fit conscience* » d'un impôt injuste, et il revient à son principe que: prince chrétien, moins encore païen, *n'a pas autorité fondée en raison de rien imposer, sans le congé et permission de son peuple.*

Ce tyran a acheté cher son ministre; son ministre proclame

sur sa tombe l'excellence de la représentation nationale et la vanité de la tyrannie.

Enfin il arrive à cette conclusion de la première partie de ses Mémoires :

« N'eut-il pas mieux valu à eux et à tous autres princes... moins se soucier et moins se travailler et entreprendre moins de choses et plus craindre à offenser Dieu et *à persécuter le peuple!...* Leurs vies en seroient plus longues; les maladies en viendroient plus tard, et leur mort en seroit plus regrettée et de plus de gens, et moins désirée, et auroient moins à redouter de la mort. Pourroit l'on voir de plus beaux exemples pour connoistre que *c'est peu de chose que l'homme* et que ceste vie est misérable et briève et que ce n'est rien des grands! »

Ce « n'est rien des grands »! c'est presque le mot de Massillon sur la tombe de Louis XIV.

Que ne puis-je m'arrêter à ces nobles et austères paroles? Mais Comines fléchit trop de fois, dans cet admirable récit, pour que je ne doive pas en faire la remarque et ne cherche pas la cause de ces défaillances du génie.

Comines est grand quand il dit que Louis XI avait des raisons d'avoir peur, parce qu'il n'était aimé ni des grands, ni des *menus*. « *Et si avoit plus chargé le peuple que roy ne fit jamais.* »

Il est plus petit lorsqu'il voit dans les souffrances de cette prison volontaire, qu'il compare si bien aux cages de fer, une grâce de Dieu qui fait subir au roi sur la terre une partie de son purgatoire. Il est petit lorsque, après avoir ramené ce roi redoutable à l'égalité de la mort, il ajoute que Dieu lui fit une seconde grâce *pour sa sagesse, sa libéralité et sa vertu*, en lui accordant une vie plus longue qu'à aucun autre souverain du temps. Il est petit lorsqu'il fait terminer cette agonie de soupçon, de lâcheté et de cruauté, par un miracle : la dernière heure du roi fut exempte de souffrance : *Notre Seigneur fit miracle sur luy et le guérit tant de l'âme que du corps.*

Il y a telle phrase où le penseur s'élève et fléchit, se relève et tombe, mélange étonnant de force et de faiblesse, véritable claudication de la pensée!

Ces chutes n'ont rien d'accidentel, messieurs; mais jamais Comines n'a tant fléchi qu'en parlant de Dieu. Certes, c'est une grandeur suprême à ajouter à l'histoire comme à l'épopée, que de

faire planer au dessus des événements humains, comme règle et sanction, sous quelque nom qu'on l'appelle, la loi des mondes, la vérité morale, la conscience universelle, et Comines y réussit quelquefois, nous l'avons vu. Mais quel abus d'une idée morale, qu'elle profanation de la loi du bien, que d'abaisser la philosophie de l'histoire à ce lieu commun qui attribue à un Dieu tous les crimes d'un roi. L'empoisonnement du duc de Guienne, c'est Dieu qui dispose. Le traité de Péquigny, c'est Dieu qui a préparé le sens du roi à cette lâcheté. La trahison de Campo-Basso, c'est Dieu qui députe un commissaire de ses vengeances. Si Louis XI se trompe, c'est Dieu qui ne juge pas la France digne de la paix!

Ne croyez pas que ce soit fanatisme ou niaiserie. Cet homme a jugé Savonarole en deux mots : *Je le répute bonhomme.* Il a jugé en deux phrases saint François de Paule : *Vray est que sa langue italienne lui aydoit bien à se faire émerveiller. — Il est encore vif, parquoy se porroit bien changer en mieux ou en pis. et pour ce m'en tais.* — Il fait dire à un Italien qui nomme Jean Galéas, tyran de Pise, un saint : *Nous appellons en ce pays-ci saints tous ceux qui nous font du bien.*

Comines a donc pu comprendre les grandeurs de la loi morale; mais cet abus qu'il fait de la Providence ne vient pas de son esprit. M. de Barante a très bien expliqué ce phénomène :

« On croit entrevoir, dit-il, que, si Comines eût eté irréprochable, il eût répété moins souvent cet adage : Au demeurant, la Providence le voulait ainsi! »

Cet homme ne sentait pas le terrain solide sous sa conscience.

Un seul sentiment aurait-il manqué à Comines? le sentiment de la patrie? Non. Comines était né pour comprendre la patrie et pour l'aimer. A cette époque, l'esprit national commençait à s'étendre des communes et des provinces au pays entier. Mais la chevalerie flamande avait été trop souvent du parti léliard; Comines crut trouver une patrie en France; il se trompa. Il ne fut pas adopté par la France; sa seule patrie fut, non pas même la cour, mais la politique astucieuse de Louis XI. Le maître mort, Comines fut comme exilé. Mais cette patrie, circonscrite à l'orbite malsaine d'un tyran soupçonneux, ne pouvait satisfaire l'âme de Comines. Il dut sentir plus d'une fois qu'il ne servait, qu'il n'avait pas servi la France. La France ne fut pas sa patrie poli-

tique. C'est en Angleterre qu'il voit et admire les libertés qui plaisent à son esprit. La France n'est pas sa patrie littéraire : *Les Mémoires de Comines n'ont pas un caractère français*, dit M. de Barante.

Si Comines était resté dans son pays, qui sait s'il n'eût pas compris, s'il n'eût pas fait comprendre au Téméraire, ou du moins à sa fille, l'esprit de nos communes et cette politique qui demande sa force au peuple et qu'il admira tant en Angleterre? Le duc avait des défauts terribles; mais le génie prend ascendant sur les hommes, au moins dans le malheur. Comines lui-même a indiqué plusieurs fois ce beau rôle. Il nous montre le seigneur de Contay ramenant le duc à de nobles sentiments par de généreuses paroles : *Comme il estoit le plus fort, il falloit qu'il fust le plus sage*. Il nous montre d'Hymbercourt le persuadant à la clémence et en tirant de nobles fruits, ce qui fait dire à Comines : *Qu'on ne se doit jamais lasser de bien faire*.

Nos provinces jouissaient alors d'une merveilleuse prospérité; l'habileté à conserver ces biens, par l'union du peuple et du souverain, eût été sagesse et non fourberie. Le succès eût été vertu autant que gloire. Comines dit quelque part : *Qu'un si puissant duc*, le duc de Bretagne, *manié par un tel homme*, le sire de l'Escun, était à craindre. Le duc de Bourgogne, manié par Philippe de Comines, eût déjoué les ruses de Louis XI. Les qualités du Téméraire : la loyauté, le courage, l'ordre, la persévérance, eussent triomphé des *habiletés* du roi! Et quel généreux auxiliaire n'eût-il pas trouvé dans ce peuple, qu'il vit, à la mort du Téméraire, se lever en masse et marcher à la défense du pays avec l'enthousiasme et l'obstination du patriotisme? Comines pouvait montrer au monde que le génie peut toujours rester au service du bien, et que l'honneur est plus fort que le crime. Alors, Comines eût compris, eût aimé son pays, et il lui eût donné un grand ministre et un grand historien!

Quand je songe à cela, je plains ce génie qui n'eut point de patrie, je maudis ce Louis XI qui a mis sa griffe sur cet homme digne d'une meilleure carrière, et je suis tenté de crier à ce Satan couronné, comme Auguste à Varus : Rends-nous notre Thucydide et notre Machiavel!

Ainsi, de tout côté, la même conclusion arrive. Dans Comines, l'homme est grand, le traître est petit; esprit puissant qu'une faute dégrade! La nature lui avait donné les plus riches facul-

tés; mais Louis XI a couvé ce génie : il en est sorti le chevalier qui trahit, l'historien qui ment, l'homme d'État de la fourberie, le philosophe des défaillances. C'est un terrible mancenillier pour les consciences que la tyrannie!

Avant d'avoir compris ainsi les Mémoires de Comines, je les admirais, avec tous les critiques; mais je me sentais troublé. Quoi! un traître avoir conservé ce talent! une vie de complicité avec le crime, récompensée par la gloire des penseurs! la pratique de la tyrannie la plus vile, aboutir à un chef-d'œuvre d'histoire politique! Et j'étais tenté d'imiter Hégésippe Moreau, quand tout Paris s'émerveillait que Lacenaire fît des vers, et que le poète

Cherchait querelle à Dieu qui voulut qu'en notre âge
La sainte poésie essuyât cet outrage.

Un mot de Dom Plancher, un autre de M. de Barante, me mirent sur la voie, et j'ai compris ce livre, j'en ai vu les faiblesses, j'ai pesé l'homme : *quot libras in duce summo!* et mon sentiment moral s'est rassuré. Les Hégésippe Moreau peuvent rester en paix avec la loi éternelle du bien! L'écrivain a beau prendre un masque : sa vie se trahit dans son œuvre et la dégrade. Ce livre est grand, car l'auteur a souffert et la souffrance retrempe l'âme; mais onze années de cohabitation avec la plus odieuse et la plus hypocrite des tyrannies, ont laissé dans l'œuvre, comme dans l'âme de l'écrivain, des traces du méphytisme moral, et ce livre n'est pas un chef-d'œuvre; car il y manque la première qualité de l'historien : l'impartialité, la première qualité de l'homme, un cœur sans tâche! J'admire donc l'écrivain qui le premier donna à l'histoire de France le souffle puissant de la philosophie politique; mais je vois toutes les brèches faites à son talent par l'ambition mauvaise. Plus Comines fut un grand esprit, plus il fut responsable de ses actes et plus il fut puni de ses fautes: puni dans sa vie, dans sa fortune, dans son ambition, dans sa considération! Puni dans son œuvre et dans l'immortalité de sa gloire! Et ce spectacle est plus grand que tous les chefs-d'œuvre! on y trouve une des pages les plus complètes de l'histoire morale de l'humanité, et le plus beau spectacle qui puisse être donné à l'être intelligent et libre; car on y voit le génie, mais le génie vaincu par ce qui est supérieur au génie, messieurs, la conscience!

TABLE DES CONFÉRENCES

FORMANT LE DEUXIÈME VOLUME

ERRATA

—

LE ROMAN DU RENARD. — I.

Page 5, ligne 6. — Au lieu de : *neuvième*, lisez : *dixième*.
Page 28, ligne 22. — Au lieu de : *le* posséder, lisez : *les* posséder.
Page 30, ligne 10. — Au lieu de : *effrayable*, lisez : *effroyable*.

LES POÈTES DE LA CROISADE.

Page 6, ligne 1. — Au lieu de : *Poua*, lisez : *Pour*.
Page 12, ligne 35. — Au lieu de : *cents*, lisez : *cent*.
Page 15, ligne 22. — Au lieu de : *Tancrete*, lisez : *Tancrède*.
Page 22, ligne 2. — Au lieu de : 1112, lisez : 1212.

BAUDUIN DE SEBOURC.

Page 9, ligne 11. — Au lieu de : *peccadiles*, lisez : *peccadilles*.
Page 13, ligne 9. — Au lieu de : *le* sauver, lisez : *la* sauver.
Page 19, ligne 3. — Au lieu de : *meurs* gaiement, lisez : *mourez* gaiement.

LA PHILOSOPHIE. — II. HENRI DE GAND.

Page 10, ligne 11. — Au lieu de : *peut-être*, lisez : *peut être*.
Page 16, ligne 19. — Au lieu de : *affermir*, lisez : *affirmer*.

VAN MAERLANT.

Page 10, ligne 27. — Au lieu de : *tournois*, lisez : *tournoi*.

LA BATAILLE DE COURTRAI.

Page 2, ligne 23. — Au lieu de : *pour y mourir, que*, lisez : *pour y mourir, plutôt que*.
Page 17, ligne 10. — Au lieu de : *gaedendags*, lisez : *goedendags*.
Page 24, lignes 9 et 10. — Au lieu de : *n'osa plus longtemps*, lisez : *n'osa pas plus longtemps*.
Page 25, dernière ligne. — Au lieu de : Adonet, lisez : Adenet.

ERRATA

LE THÉATRE AU MOYEN AGE.

Page 1, ligne 10. — Au lieu de : *auteur*, lisez : *acteur*.
Page 6, ligne 26. — Au lieu de : *s'en fuient*, lisez : *s'enfuient*.

LE SIÈCLE DES D'AVESNES.

Page 5, ligne 17. — Au lieu de : qui *de* brebis, lisez : qui *des* brebis.
Page 6, ligne 26. — Au lieu de : s'en référer encore la volonté de Dieu, lisez : s'en référer encore *à* la volonté de Dieu.
Page 11, ligne 16. — Au lieu de : *ces* vers, lisez : *ce* vers.
Page 14, ligne 5. — Au lieu de : *char*, lisez : *chair*.
Page 18, ligne 12. — Supprimez le », après le mot : *bonnes*.
Page 25, ligne 34. — Au lieu de : si grands *en* emprendre, lisez : si grands *faits* emprendre.
Page 26, ligne 33. — Au lieu de : pendant qu'elle la vestoit, lisez : *et* pendant, *etc*.
Page 28, avant-dernière ligne. — Au lieu de : *l'arsût*, lisez : *l'arsît*.

UN POÈTE DE COUR, ETC.

Page 7, ligne 6. — Au lieu de : *irréconciables*, lisez : *irréconciliables*.
Page 18, ligne 5, au lieu de : *Jean de Guise*, lisez : *Jacques de Guise*.

LE MAÎTRE DE FROISSART.

Page 17, ligne 29. — Au lieu de : *peut*, lisez : *pouvait*.

PHILIPPE DE COMINES.

Page 2, ligne 29. — Au lieu de : Comines *étant* entré, lisez : Comines *était* entré.
Page 8, ligne 11. — Après : *le 30 août*, mettez un ;.
Page 12, ligne 16. — Au lieu de : *jeté*, lisez : *jetés*.
Page 13, ligne 29.—Au lieu de : le temps *n'est-il plus*, lisez : le temps *n'est plus*.
Page 28, ligne 36. — Au lieu de : *moins encore païen*, lisez : moins encore *que* païen.
Page 29, ligne 23. — Au lieu de : il est *plus* petit, lisez : il est petit.
Page 30, ligne 37. — Au lieu de : *malsaine*, lisez : *malsain*.

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, boulevard de Waterloo, 42.

